JOURNAL ÉTRANGER

Réimpression de l'édition de Paris, 1754-1762. 45 vol. in-12.

JOURNAL ÉTRANGER

TOME V

année 1758



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

JOURNAL
ETRANGER.

JANVIER 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. *Terent.*



A PARIS.

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

AVERTISSEMENT.



JUSQU'ICI le *Journal Etranger* a eu le sort de tous les autres Journaux : il a changé de forme & de ton presque autant de fois qu'il a passé dans des mains différentes ; peut-être n'a-t-il pas même encore sa véritable consistence.

Tous les établissemens Littéraires ont subi les mêmes variations. Le Journal des Sçavans, regardé comme un Ouvrage national & protégé par le Mi-

nistere public, a éprouvé beaucoup de vicissitudes, qu'on peut voir dans l'histoire des Journaux. Eh ! comment un ouvrage qui est destiné à transporter chez nous les richesses de la Littérature Etrangere, à nous faire jouir du commerce & des productions de toute l'Europe sçavante, auroit-il pû en être exempt ? Ce Journal qui par sa nature doit être un jour le plus curieux & peut-être le plus utile de tous les Ecrits de ce genre, ne recevra que du tems la maturité nécessaire pour le rendre invariable.

Cependant à le considérer dans l'état actuel où il est, on trouvera que le dernier plan, introduit au mois de Novembre 1756, est le meilleur de tous ceux qu'on a essayés. Aussi sera-t-il constament suivi, avec très peu de changemens, dont le seul objet est de lui donner plus d'intérêt & plus d'étendue. Telle est, entre autres, la partie des Spectacles, dont il y aura incessament dans chaque Journal un article à part.

Par les circonstances du tems, on n'a pû remplir encore qu'imparfaite-

ment toutes les vûes que ce Plan présente, & celles qu'il a pû faire naître. On comptoit sur un grand nombre de Correspondances, dont une partie a manqué. La Guerre qui depuis un an s'est allumée de plus en plus, & dont le funeste embrasement s'étend encore tous les jours, a rendu toutes les communications aussi difficiles que dispendieuses. Il a donc fallu envoyer exprès à Londres, en Hollande, en Allemagne, un Homme de Lettres, pour y établir de nouvelles relations plus sûres & plus solides que les premieres. Cette seule opération a duré cinq ou six mois. De-là le retard des Journaux qu'on n'a pû éviter pendant tout ce tems, & ce sera le premier mal qu'on se propose de réparer. On a pris toutes les mesures possibles, tant pour améliorer le fond du Journal, & y mettre plus de variété, que pour la célérité du travail ; & l'on se flatte que le Public ne tardera pas à s'appercevoir des nouveaux soins qu'on va donner à cet Ouvrage.

Après avoir été si heureusement in-

venté en France, il mérite bien d'y recevoir la perfection dont il est susceptible. Tous les Etrangers nous accordent le génie propre à perfectionner les inventions des autres Peuples : nous manqueroit-il seulement pour achever les nôtres ?



NOTICE.

D'UN MANUSCRIT ARABE.

Intitulé,

Le Miroir des Intelligences, pour parvenir à la connoissance de soi-même.

OU

LA MEDECINE DE L'AME.

Traduit de l'Indien, par le Docteur *Mohieddin ben el Arabi.*

IL y a dans l'Indolstan un livre très célebre appellé *ANBERT-KEND*, c.-à-d. *la Piscine de l'eau-de-vie*, & que l'on nomme encore *Kamer* ou *Banjaleska*. Lorsque les Musulmans eurent fait la conquête des Indes, & que l'Islamisme y fut connu, un Docteur Indien vint de Kamer, Ville située à l'extrémité des Indes, trouver les Docteurs Musulmans, pour entrer en dispute avec eux. Il se nommoit *Behergir Brahman* Jouk-

si, c'est-à-dire, *sçavant instruit* (1). Il arriva à Kanouti du tems du Sultan 'Ali Mirza, fils de Baiera. Etant entré dans la Mosquée un Vendredi, il s'entretint avec les Docteurs Musulmans, qui lui indiquerent une assemblée chez le Cadi Iman Kocneddin Mohammed, de la Ville de Samarcande. Le Brahme leur demanda d'abord ce qu'ils adoroient, & ils répondirent qu'ils adoroient le Dieu très haut. Ensuite il voulut sçavoir quel étoit leur Iman ou le Chef de leur Religion : on lui dit que c'étoit Mahomet, l'Envoyé de Dieu. » Ce que vous a rapporté Mahomet, reprit le Brahme, est-ce de » la part de notre Maître ? Croyez-» vous ce que nous trouvons dans les » Livres de Brahman & de Vischn, » qui sont Abraham & Moyse « ? Les Musulmans satisfirent à toutes ces questions. Alors le Brahme présenta au Cadi l'*Anbert-Kend*. Kocneddin le reçut

[1] Il paroitra singulier que dans l'Orient ceci ne fasse point un pléonasme, non plus que chez nous, où l'on distingue *Docte* & *Docteur*.

avec beaucoup de joie, & il s'appliqua tellement à l'étudier, qu'il parvint à l'entendre comme les Brahmes mêmes. Il le traduisit d'abord de l'Indien en Persan, ensuite du Persan en Arabe, & sa traduction est restée jusqu'à nos jours parmi les Musulmans du Pays. C'est ainsi que s'est répandu l'*Anbert-Kent*, si fameux parmi les Orientaux, & que les Arabes, après avoir fait passer dans les Indes la doctrine de Mahomet, ont reçu à leur tour celle des Brahmes. Nous avons crû que l'Alcoran des Indiens méritoit autant d'être connu que celui des Turcs, & qu'on liroit avec plaisir l'extrait d'un Ouvrage qui contient tout le fond de la doctrine des Brahmes, c'est-à-dire les superstitions dont est composée leur Théologie, & même leur Philosophie.

La Préface, ou l'Introduction de l'*Anbert-Kend*, est une Parabole sur la connoissance de soi-même.

„ J'étois, dit le Sage Indien qui parle, „ dans un ancien Pays, l'habitation de mes Peres & de mes „ Ayeux, lorsque le Roi de ce Pays

» me dit : *On ne sçauroit s'établir ici,*
» *que l'on n'ait parcouru une Terre*
» *habitée, située à l'extrémité de mon*
» *Royaume. Partez, vous trouverez*
» *mon Vizir assis à ma porte ; per-*
» *sonne ne peut entrer ni sortir sans sa*
» *permission & à son insçu. Demandez*
» *lui des instructions sur cette Terre.*

» Lorsque je fus à la porte du Pa-
» lais, je trouvai le Vizir. » Le Roi,
lui dis-je, » m'a ordonné de parcou-
» rir la terre : faites-moi part, je vous
» prie, des instructions nécessaires pour
» entreprendre ce voyage. *Il n'y a,*
» me répondit-il, *que des maux à souf-*
» *frir & à supporter ; mais aussi lors-*
» *qu'on en revient, c'est le comble de*
» *la félicité.* . . . .

» Pour premiere peine, il vous fau-
» dra traverser deux grandes Mers,
» sept Montagnes & quatre Sommets
» très difficiles à gravir. Ces deux gran-
» des Mers désignent l'Ame & la Na-
» ture Humaine. Vous trouverez en-
» suite deux habitations pleines de
» maux. De-là vous arriverez à un
» chemin plus étroit que l'œil d'une
» Fourmi, & où vous ne pourrez pas

» marcher avec vos pieds, mais avec
» votre tête renversée en bas. Lorsque
» vous aurez franchi ces difficultés,
» vous leverez la tête & vous vous
» trouverez alors sur la terre habi-
» tée. Vous y trouverez deux chemins,
» l'un extérieur & l'autre intérieur,
» & dans le premier vous verrez cinq
» portes.

» Dans la premiere vous trouverez
» une personne qui est le *Toucher.* Son
» Trône est placé dans un torrent de
» sang : c'est de-là qu'elle juge la
» Terre où elle a le pouvoir de faire
» tout le bien ou tout le mal qu'il
» lui plaît.

» Vous trouverez dans la deuxiéme
» porte une autre Personne qui est la
» *Vûe.* Elle est assise sur un Trône
» placé dans l'eau qu'elle contemple.

» La troisiéme Porte est occupée
» par une autre Personne qui est l'*Ouie.*
» Le Trône où elle est assise est placé
» dans le feu qu'elle considere.

» Dans la quatriéme Porte est le
» *Goût.* Son Trône est posé dans l'eau.

» L'*Odorat* est en possession de la cin-

» quiéme Porte, & son Trône est placé
» dans l'Air.

» Dans le chemin intérieur, vous
» trouverez encore cinq autres Portes.

» Le Personnage qui se présente-
» ra dans la premiere, est le *Sens Com-*
» *mun.* Son Trône est dans l'eau, par-
» ce qu'il est porté naturellement à
» l'humidité. Il explique sur le champ
» tout ce qu'on lui présente, mais ne
» retient rien.

» L'*Idée* occupe la deuxiéme Porte.
» Disposée naturellement à la sécheres-
» se, elle a son Trône dans le feu. Elle
» comprend difficilement ; mais ce
» ce qu'elle a une fois compris, elle
» ne l'oublie pas.

» Dans la troisiéme Porte est l'*Imagi-*
» *nation*, ou la *Conjecture.* Celle-ci est
» portée au froid ; elle ment, invente
» des faussetés, & porte son jugement
» au hasard.

» L'*Usage* est à l'entrée de la qua-
» triéme Porte. Quoiqu'il soit disposé
» à la chaleur, son Trône est dans
» l'eau. Celui-ci fait & défait tout. Il
» préside à la Magie, aux Enchante-

» mens, aux Prestiges, à la Poësie & à
» tous les Arts. Prenez garde à ses sé-
» ductions.

» La cinquiéme porte est gardée par
» la *Mémoire.* Le Trône de celle-ci est
» placé sur la terre qu'elle regarde sans
» cesse. Elle est portée d'elle même à
» la justice ; elle est ennemie de la frau-
» de & de la trahison ; mais la fourbe-
» berie prévaut sur elle. Son emploi est
» d'observer les actions des Grands &
» des Sages.

» Quand vous aurez passé cette Por-
» te, vous rencontrerez sept autres Per-
» sonnes.

» La premiere qui allume un feu, est
» la *Vertu Attractive.* La deuxiéme qui
» fait cuire quelque chose, est la *Vertu*
» *Digestive.* La troisiéme qui retient tout
» ce qu'elle a jusqu'à ce qu'il soit digé-
» ré, est la *Vertu Conservatrice.* La qua-
» triéme qui partage ce qu'elle a à dif-
» férentes personnes, selon leur diverse
» complexion, c'est la *Vertu Nutritive.*
» La cinquiéme qui change en sa propre
» nature tout ce qui se présente à elle,
» c'est la *Vertu Modifiante* La sixiéme
» qui rejette tout ce qui peut lui être

» nuisible, est la *Vertu Expulsive*. Enfin » La septiéme qui prépare tout pour » bâtir une autre Ville, c'est la *Vertu* » *Générative*. Près d'elle est un Lyon » qui lui est soumis.

» Vous verrez toutes ces choses, vous » les oublirés, & vous ne vous attacherés » à aucune. Quand vous serez là, pre- » nez garde de vous égarer; car vous » resteriez éternellement dans les souf- » frances : c'est-à-dire, lorsque vous se- » rez dans le monde, si vous anéantissés » tous vos sens extérieurs & intérieurs, » vous parviendrés à la félicité. Si au- » contraire vous faites usage de tous vos » sens, vous vous perdrez sans ressource.

Voilà de la Philosophie Indienne. Passons à l'analyse du Livre.

L'*Anbert-Kend* est partagé en dix Chapitres, dont le premier traite de la connoissance du petit Monde. On conçoit que ce petit Monde est l'Homme, & cette idée reçue partout où la Philosophie a pû pénétrer, est expliquée ici suivant la Physique des Indiens.

Le Soleil & la Lune dans le petit Monde, sont les Narines. Le Soleil est la Narine droite, & la Lune la Narine gauche.

Les Narines sont égales des deux côtés, & la respiration doit sortir, tantôt de l'une, tantôt de l'autre, parce qu'elles sont directement opposées, & qu'elles ne se réunissent point, si ce n'est dans la crainte, dans l'agitation, dans la dispute, lorsqu'on monte en haut, ou lorsqu'on est avec une femme.

Les yeux, les oreilles & la bouche sont comme les cinq autres Planettes, (ils supposent par conséquent que le Soleil en est une). La tête est comme le Ciel; le Corps comme la Terre; les Nerfs, comme la Mer; les Veines, comme les Fleuves; les Cheveux, comme les Plantes; les Sens, comme les Étoiles (1); enfin la peau, le sang, la chair, les ligamens, les cartilages, les os, & la moëlle, sont comme les sept Climats. La veille, ou l'action de veiller ressem-

(1) Les Indiens ne voudroient-ils pas dire, suivant l'opinion des Péripatéticiens, que les Sens sont les instrumens de nos connoissances; mais qu'en nous éclairant ils ne luisent, comme les étoiles, que dans les ténébres, ou le jour qu'ils portent est bien foible.

ble au jour, & le sommeil à la nuit; la joie au Printems; la tristesse à l'Hyver; la faim à l'Eté; la satiété à l'Automne; les pleurs à la pluye; les Ris à l'éclair; le Cœur au Ciel cristallin; la cervelle à l'Empirée. L'Ame est comme l'intelligence universelle, & l'Intelligence, comme le Créateur. . . . . . Celui qui connoit son Ame, connoit Dieu. Celui qui la connoit le plus parfaitement, est le plus instruit sur la Divinité.

Le Chapitre second roule sur les Phénoménes qui arrivent dans le petit Monde.

Lorsqu'un homme, disent les Sages, est parvenu à ne respirer dans le jour que par la Lune, c'est-à-dire, par la narine gauche, & pendant la nuit par le Soleil, ou la narine droite, il n'est plus sujet à la douleur ni aux maladies; le froid & le chaud ne l'incommodent plus; il reste toujours jeune & fort, il ne vieillit pas.

Il y a, selon l'*Anbert-Kend*, cinq sortes d'ames : l'ignée, l'aërienne, l'aquatique, la terrestre, & la Céleste. L'ignée monte en haut; l'aërienne s'é-

tend; l'aquatique & la terrestre descendent, celle-là un peu moins, celle-ci un peu plus.

Si vous habitez avec une femme, & que votre ame soit du Soleil, il naîtra un mâle : ce sera une femelle, si elle est de la Lune.

Dans les querelles & dans les disputes, si votre Ame est du Soleil, mettez-vous à la gauche de votre Adversaire, & à sa droite, si votre Ame est de la Lune : vous sortirez victorieux du combat.

Il s'agit, dans le troisiéme Chapitre, de la connoissance du cœur & de ses propriétés.

Le cœur est le secret de tous les Etres, & la source de leur force : c'est le dernier terme où se réunissent toutes les merveilles du Ciel & de la Terre. Il est dans un mouvement perpétuel, comme un globe, agité tantôt par le bonheur, tantôt par le malheur. Il a douze maisons qui sont comme les douze signes du Zodiaque, & il est d'un mouvement très prompt; c'est pour cela qu'on l'appelle *Calb*.

Les mauvaises qualités du cœur

viennent du ſang noir qui eſt tombé dans le fond gauche ; c'eſt là l'armée du Démon qui fait couler des torrens de ſang dans toutes les veines & dans les membres. Ses bonnes qualités au contraire tirent leur origine de la pureté qui ſe trouve dans le fond droit. C'eſt l'armée du Roi qui fait couler un torrent de ſang dans les veines (1). Inſtruit de ces qualités différentes, attachez-vous au côté droit, & ne l'abandonnez jamais.

Le quatriéme Chapitre contient la maniere dont on doit faire abſtinence.

Si votre Ame qui ne doit être occupée qu'à vous gouverner dans toutes les actions de votre vie, n'eſt point diſſipée par les plaiſirs des ſens, vous verrez l'union regner en vous. Votre cœur,

(1) Ainſi *Manès*, pour expliquer le mélange de la lumiere avec les ténébres, ſe ſert de la comparaiſon de deux Rois ennemis de tout tems, & qui ayant chacun leur Empire, ſe font une guerre perpétuelle. *Hiſt. du Manich. T. 1. p. 242.*

votre langue, votre Ame & votre œil, ne feront qu'un dans leurs divers mouvemens. Lorſque votre cœur ſe remuera, votre langue ſe remuera de même; lorſque votre Ame agira, vos yeux agiront auſſi. Votre langue ſuivra les mouvemens de vos yeux, & quand elle proferera quelque choſe, votre cœur y répondra ſur le champ. Pour parvenir à cette perfection, il faut réduire votre Ame comme celle des Morts, de maniere que perſonne n'en puiſſe craindre du mal, ni eſpérer du bien ; car on n'attend rien des morts, ni bien ni mal.

Le corps reſſemble à une outre, remplie de terre & d'eau. Lorſqu'on veut enfler cette outre pour y mettre de nouvelle eau, il eſt impoſſible d'y introduire le vent, dont la terre occupe la place. Ainſi quand le corps eſt rempli de viandes & de boiſſon, rien n'y ſçauroit pénétrer. Il eſt cependant néceſſaire de nettoyer l'Outre. Pour cela les Sages de l'Inde ont établi quatre-vingt quatre ſtations différentes, qui conſiſtent en autant de poſtures, toutes plus biſarres les unes que les autres,

& ſurtout extremement gênantes. Ce ſont celles que les Faquirs ou Pénitens de l'Inde obſervent quelquefois pendant toute leur vie, & dont le détail n'amuſeroit pas.

Avant tout, il eſt néceſſaire de jeuner juſqu'à défaillance ; on ſe retire enſuite dans des lieux cachés & hors de la vue des hommes. L'affoibliſſement ſenſible du corps devient ici la ſanté de l'Ame. Le commencement de cet état, diſent les Fervents, eſt comme l'Hyver & l'Eté ; la fin eſt comme le Printems & l'Automne.

L'objet du cinquiéme Chapitre, eſt la connoiſſance de l'Ame.

La Métaphyſique de l'*Anbert-Kend* place l'Ame humaine dans l'eſtomach autour du nombril, où elle eſt repliée ſur elle-même, & roulée comme un peloton de fil. Tout ce qu'il eſt dit de ſa manière d'être & de ſubſiſter dans le corps, eſt repréſenté dans ce Chapitre ſous des images auſſi ſenſibles, & n'en eſt pas plus intelligible.

Le Chapitre ſixiéme traite une matiere extrêmement délicate. On y établit l'utilité du Célibat, & combien il

eſt dangereux d'avoir commerce avec les Femmes.

Chaquefois que l'Homme & la Femme payent le tribut naturel qu'ils doivent à la conſervation de l'eſpece, l'Ame ſouffre un peu de déchet ; comme, lorſqu'on allume une lampe, la lumière attachée à la première mêche ſe tranſporte à la ſeconde, & revient enſuite à celle-là.

Il y a ici des détails Phyſiologiques peu conformes à nos connoiſſances, & que nous ſupprimons comme inutiles. L'Enfant dans le ſein de ſa mere eſt, dit-on, comme un arbre renverſé, dont les racines ſont en haut & les branches en bas. Les ſens ſe déployent ſucceſſivement dans cet ordre : le Goût, la Vûe, le Toucher, l'Ouie & l'Odorat.

La doctrine de l'*Anbert-Kend* eſt ſévère ſur l'article des Femmes. Elle fixe à trente ans l'âge convenable pour uſer de leur commerce, & veut qu'on s'en retire à trente-un. Tant de vertu n'appartient qu'aux Brahmes. Chez eux autrefois les Femmes étoient ſéparées de leurs Maris par le Gange, & les

Epoux ne se voyoient qu'aux mois de Juillet & d'Août, pendant deux années seulement.

Le septiéme Chapitre touchant la connoissance de l'Esprit, n'est pas plus analogue à toutes les notions que nous avons des Etres abstraits, ou Métaphysiques, que la *Clavicule de Salomon.* Les Philosophes Indiens donnent encore à l'Ame à peu près les mêmes noms que *Manès*, qui l'appelle l'Esprit, la Connoissance, l'Intelligence, la Raison, la Pensée. Tout le reste de leur Doctrine sur ce point n'est que superstition & Cabale. Il y a pourtant de fort beaux secrets, tel que celui de pouvoir entrer dans un autre corps que le sien, mort ou vif : secret facile qui consiste à tracer seulement quelques figures, & à prononcer quelque Sentence Arabesque. Mais toutes ces merveilles ne s'operent qu'en renonçant pour jamais aux Femmes. L'*Anbert-Kend* ne se relâche pas sur ce point : il n'est point d'accommodemens avec l'austère Brahma.

Le huitiéme Chapitre est sur les si-

gnes de la Mort, & sur la maniere de la chasser.

Tout assemblage, dit l'*Anbert-Kend*, n'est pas divisé tant que la matière y vient extérieurement, & qu'il est dans un état qui tient le milieu entre l'augmentation & la diminution. Il en est comme d'une lampe allumée qu'on a mise dans un lieu à l'abri du vent & de tout ce qui pourroit l'ébranler. Tant que le Maître de cette lampe y va d'heure en heure pour en réparer l'huile ou la mêche, elle vit & l'éclaire; mais aussi-tôt qu'il l'abandonne, elle ne subsiste plus qu'à proportion de la matiere qui lui reste, & s'éteint ensuite. Voilà l'image de la Vie. Ceci paroît assez raisonnable ; mais ce début est suivi de plusieurs superstitions, aussi difficiles à expliquer qu'à comprendre, & dont pourtant le moindre avantage est d'écarter loin de nous la Mort.

Le Chapitre neuviéme, touchant la manière de soumettre les Esprits, est encore de la Cabale toute pure. Il y a ici des Recettes de toutes les espéces, toutes également faciles, mais qui exi-

gent dans le sujet des préparations si délicates, qu'il y a bien peu de gens en état de les amener à bien.

Le dixiéme & dernier Chapitre qui contient la conclusion de l'Ouvrage, trace l'idée du plus parfait *Quiétisme.*

Lorsque vous voulés polir le miroir de la Pensée, soyez toujours en contemplation. Ne vous attachez point à vos membres & à vos Esprits. Soyez toujours avec vos yeux, afin qu'ils ne s'attachent point aux couleurs, & arrêtez-les de façon qu'ils ne voyent que l'air. Gardés soigneusement votre Ame, ou le souffle de votre vie ; empêchez qu'il ne sorte, & pour cet effet respirez intérieurement, parce que vous tirez votre respiration de l'air & que vous la laissés dans l'air.

Soyez toujours avec vos sens, & empêchés qu'ils ne s'attachent aux choses sensibles. Pensez pour vous seul, en vous-même. Ne faites consister votre état naturel qu'en deux choses, dans la veille & dans le sommeil ; ce sont les seules qui vous soutiennent, tout le reste vous est étranger. Dans le som-

meil tous les sens extérieurs sont séparés de vous ; tout est détruit alors pour vous ; vous ne vivez que dans vou même ; votre ame est repliée sur son propre centre, & elle n'a plus de circonférence.

Soyez toujours avec votre cœur ; empêchez que les sens ne l'entraînent ; arrêtez-le dans un tel équilibre au-dedans de vous, qu'il n'incline d'aucun côté vers les objets sensibles.

Soyez aussi toujours avec vos paroles. Discernés-les dans votre cœur par le moyen de la Pensée. Elle réfléchira sur vous une lumière intérieure qui vous instruira mieux que tous les Sages du Monde.

Le Voyageur Métaphysique & Moral qui a parlé dans l'Introduction, reparoît à la fin du Livre. Il retrouve le même Vizir dont il a pris les leçons, avant que de s'engager dans le long voyage qu'il a fait dans le Monde Intellectuel. Ce Vizir lui ayant fait prendre le fiel d'une Araignée, le coupe en deux parties qu'il remet en une, en disant : *un avec un ne fait qu'un.* Ces

lumineuſes paroles ne ſont plus un myſtère pour le Voyageur. Il a rencontré ſon Ame, dit-il : elle & lui ſont vis-à-vis l'un de l'autre, & ſont devenus inſéparables.

Cet Ouvrage eſt daté du premier jour de la Lune de Dzoulcada, l'an 1056 de l'Hégire.



PORTUGAL.

I.

THEOLOGIENS.

BALTHASAR QUEDES, né à Porto en 1620, d'un Pere qui avoit amaſſé beaucoup de richeſſes dans les affaires, prit une route toute différente, & embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique. Son zéle ſe tourna en faveur des Orphelins pour qui il projetta de bonne heure de former un établiſſement qui pût les ſauver de la miſere de leur état. Le Roi *Jean IV* appuya cet établiſſement de toute ſa protection. On ne fut pas longtems ſans raſſembler aſſez de fonds pour l'entretien de cinquante de ces Orphelins. Leur Fondateur qui portoit ſes vûes beaucoup plus loin, voyagea dans tout le Portugal & y recueillit des aumônes abondantes pour l'agrandiſſement de ſon

projet. Il y fut encore aidé par un de ſes Freres, muet de naiſſance, qui paſſa au Bréſil & y amaſſa 14000 creuſades qui ſervirent à conſtruire un aſile à ces Orphelins. La charité de *Guedes* s'étendit auſſi aux Enfans expoſés. Il bâtit une Maiſon pour les y recevoir. Cet Eccléſiaſtique n'eſt pas moins connu par les ouvrages qu'il a laiſſés, que par ſes Œuvres pieuſes. Il s'eſt particulierement attaché à traduire en Portugais les meilleurs Ouvrages ſpirituels écrits en langue Eſpagnole, tels que *Epitome da Vida de S. Filippe Neri*, 1667, *in* 24. Cette Vie de Saint Philippe de Neri eſt du Pere *Jean Euſebe*, Jéſuite ; *Caſos raros da Confiſſaon*, Coimbre 1673, *in*-8°. Ces cas ſinguliers de Confeſſion ſont du Pere de *Veiga* Jéſuite. *Retrato do P. Fr. da Cruz Companheiro de S. Thereza :* Portrait du Pere *François de la Croix*, Compagnon de Sainte Thérèſe, Coimbre 1675, *in*-8°. traduit de l'Eſpagnol du Pere de Saint Joſeph, Carme déchauſſé. *Eſcola de Oraçaon*, Ecole d'Oraiſons, Coimbre 1678, *in*8°. traduit du Pere de *Jeſu-Maria*, Carme déchauſſé. *Epi-*

tome das Ceremonias da Miſſa. Courte explication des Cérémonies de la Meſſe, Liſbonne 1671, *in*-16. & Coimbre 1693, *in*-12. Cet Ouvrage a été traduit de l'Eſpagnol du Pere de *Helumo*, Franciſcain. On conſerve encore dans la Maiſon des Orphelins, deux Manuſcrits de leur Fondateur, dont l'un contient le détail de la façon dont il a raſſemblé toutes les aumônes qui leur ont été faites, & l'autre renferme les Statuts qu'il avoit faits pour la diſcipline de la Maiſon.

Antoine des Chagas, fils d'un homme de Robbe, nâquit à Vidigueira en 1631. Ses premiers goûts le porterent du côté des armes, & le pieux Annaliſte de ſa Vie obſerve, qu'il pouſſoit dans cet état la licence ſi loin qu'il ſembloit plutôt faire la guerre au Ciel qu'aux ennemis de ſa Patrie. Il avoit dès-lors beaucoup de talent pour la Poeſie, & il l'employoit uniquement à l'uſage de ſes paſſions. Pour ſortir d'une très mauvaiſe affaire dans laquelle il fut engagé, il fut obligé de ſe retirer à Bahia. Ce fut la

lecture des Œuvres du célébre *Louis de Grenade*, qui porta les premiers rayons de lumiere dans une ame ſi peu préparée. Il dépoſa tous les vices du ſiécle, en prenant peu après l'Habit de Saint François à Evora; il tourna tout le feu de ſon génie du côté de la converſion des ames, & établit un Séminaire de Miſſionnaires à Varatojo. Il eſt célébre en Portugal par ſes Œuvres Spirituelles imprimées à Lisbonne, *in*-8°. 1684, & par ſes Lettres Spirituelles 1687, *in* 4°. On a raſſemblé dans les collections de Poeſies Portugaiſes pluſieurs des vers qu'il avoit faits, lorſqu'il brilloit dans l'état Militaire. On connoit auſſi un de ſes Poemes Héroïques, intitulé, *Philis & Demophon*, en douze Chants. L'Auteur dans ſon repentir déploroit tellement le danger de ce Poeme pour les oreilles chaſtes, qu'il en recherchoit avec ſoin les exemplaiers pour les bruler, offrant de ſe diſcipliner à l'intention de ceux qui les lui remettroient, pour en réparer le ſcandale.

ANTOINE DE SENNA, ſçavant Dominicain, après être entré dans cet Ordre, paſſa à Louvain, & fut Régent dans cette Univerſité. Lors du Jubilé de 1575, il alla à Rome & viſita dans ce voyage toutes les Bibliothéques d'Italie. Il eut encore occaſion de voyager utilement en ſuivant le Prince Don Antoine, qui pour ſe ſouſtraire à la perſécution du Roi d'Eſpagne, paſſa en Angleterre & en France. Ce fut dans ce dernier voyage, qu'il mourut à Nantes l'an 1584, chez les Carmes de cette Ville, où l'on voit ſon Epitaphe. Ses Voyages ne l'ont point empêché de mettre au jour une foule d'Ouvrages. On a de lui en Latin une Chronique de ſon Ordre. Paris 1595, *in*-8°. Une Bibliotheque du même Ordre, qui rend compte de tous les Auteurs Dominicains & de leurs Ouvrages. Paris 1595 *in*-8°. Pluſieurs Commentaires ſur Saint Thomas, & beaucoup de Traités de Théologie, auſſi curieux que ſçavans. C'eſt à lui qu'on doit la connoiſſance

de deux Commentaires de Saint Thomas, l'un ſur la Génèſe, l'autre ſur les Machabées, qui n'avoient point parû juſqu'alors, & c'eſt d'après ſes recherches qu'on les a imprimés parmi les autres Ouvrages du Saint Docteur.

BARTHELEMY DE QUENTAL, naquit dans l'Iſle de Saint Michel l'an 1626, de parents nobles. Après avoir fait ſes études dans l'Univerſité de Coimbre, il emporta au concours une Cure de ce Diocèſe. Son mérite diſtingué perça juſqu'à la Cour & le fit parvenir à la place de Confeſſeur de la Maiſon Royale & de Prédicateur du Roi Jean IV. Il fonda en Portugal la premiere Maiſon des Prêtres de l'Oratoire. Ce fut à quoi il employa tout ſon crédit. Cet Ordre fut ſi goûté en Portugal, que le Fondateur eut la ſatiſfaction de voir de ſon vivant ſix autres Maiſons fondées à Frexo, Porto, Brague, Viſen, Eſtremos, & Fernambucco. Il mourut dans l'exercice de toutes les vertus Eccléſiaſtiques, l'an mil ſix cent quatre-vingt-dix-huit. On

voit ſon Portrait dans l'eſcalier qui conduit au Chœur de la Maiſon que la Congrégation de l'Oratoire occupe à la Cour. A côté du Portrait, eſt cette inſcription du P. de *Faria*, Oratorien, où l'on fait alluſion à Saint Philippe de Neri.

Elegit Philippum & Bartholomæum;
Ille huic eripuit ne eſſet primus; hic illi,
Ne eſſet ſolus.

On a même fouillé dans l'antiquité pour trouver un éloge digne du Saint Fondateur, l'Epigramme ſuivante de Martial ſe lit au-deſſous du même Portrait.

Ars utinam mores, animumque effingere poſſet;
Pulchrior in terris nulla tabella foret.

Les Sermons du Pere *Quental* ſont ſi eſtimés, que depuis leur premiere édition en 1692, *in*-4°. on les a réimprimés tout nouvellement en 1741. Ses Méditations ſur l'enfance

de Jesus-Christ, imprimées pour la premiere fois en 1666, *in*-8°. l'ont encore été en 1732. Elles ont été aussi traduites en Italien par *Ferrante Orselli*. Rome 1675, *in* 8°. On a également traduit en cette Langue ses Méditations sur la Passion du Sauveur. Rome 1733. *in*-8°. & en Espagnol 1686, *in*-8°.



II.

JURISCONSULTES.

ANTOINE DE GOUVEA, plus connu sous le nom de *Gouvean*, fils d'un Gentilhomme de Beja, fut envoyé dans son enfance auprès de son oncle Jacques de Gouvea, Principal du Collége de Sainte Barbe à Paris, pour y étudier les humanités, où il fit des progrès rapides. Il ne réussit pas moins en Philosophie, & il eut l'honneur de disputer contre *Ramus* & de sortir victorieux de cette dispute. Il étudia la Jurisprudence à Toulouse, & s'y fit une telle réputation, que toutes les Universités de France le rechercherent avec empressement. Il professa à Avignon, Toulouse, Valence, Cahors & Grenoble. Il ne quitta la France que sur les pressantes invitations du Duc de Savoye, qui voulut l'avoir dans la nouvelle Université qu'il fondoit à Mondevis. Il fut Conseiller de ce Prince

& épousa en Savoye une Demoiselle de distinction dont il eut un fils héritier de ses talens & de ses emplois. Cet habile Jurisconsulte mourut à Turin en 1565. Il remporta unanimement le suffrage des Jurisconsultes & même de *Cujas*, qui le regardoit comme son digne Emule. *Gouvea* est l'un de ceux contre qui *Calvin* s'est déchaîné dans son Traité du scandale, comme on le voit par ce passage, où il le traite d'Athée.

Alii (ut Rabelesus, Deperius & Goveanus) gustato Evangelio eadem cæcitate sunt percussi. Cur istud? Nisi quia sacrum illud vitæ æternæ pignus sacrilegâ ludendi aut ridendi audaciâ ante profanarunt.

Scaliger défend ainsi *Govea* de cette imputation.

Goveanus fuit doctus Lusitanus; Calvinus vocat illum Atheum, cum non fuerit. Debebat illum meliùs nosse.

On a réuni une partie des Œuvres de Jurisprudence de *Gouvea* en un volume *in-fol* Lion 1562, réimprimé en 1564, & 1599. On a aussi, *Variarum Lectionum libri duo, Venetiis*, 1585.

De jure accrescendi, Tolosæ 1545. *Gouvea* n'avoit pas moins cultivé les Belles Lettres: il a beaucoup travaillé sur Ciceron, sur Virgile & sur Térence. Il fit imprimer les deux derniers à Lyon en 1541, sous ce titre: *Virgilius, & Terentius pristino splendori restituti. Epigrammatum libri duo & Epistolæ, Lugduni* 1539. *Tessier* dit avoir vû dans la Bibliothéque de M. de Rabat, Président au Parlement de Grenoble, un Discours apologétique manuscrit de notre Jurisconsulte dans lequel il se défend de l'imputation qu'il avoit essuyée à Valence, où on l'avoit accusé de parler avec impiété de Dieu. Il faut donc convenir que Calvin n'est pas le seul qui l'ait attaqué sur ce point. Mais ces accusations ne sont pas prouvées.

ANTOINE HOMEM, Docteur en Droit de l'Université de Coimbre sa Patrie, y remplit différentes Chaires de Droit, & fut nommé Chanoine de la Cathédrale de cette Ville en 1610. Sa Science profonde ne l'empêcha point de donner dans l'erreur: il fut arrêté sur le soupçon de Judaïsme en 1619, com-

vaincu & condamné à mort en 1524. La maison qu'il habitoit dans Coimbre fut démolie, & on éleva à la place un monument de son infamie qui subsiste & qui porte encore aujourd'hui le nom de *Præceptor infelix*. Cette honteuse sentence n'empêche point qu'on ne rende justice à l'habileté de ce Jurisconsulte. On conserve en manuscrits les Traités qu'il a dictés dans l'Université de Coimbre. On n'articulera de tout ce grand nombre que ceux-ci : *De Adulteriis ; De Commodato ; Utrùm claves errare possint ; Qui Filii sint legitimi*. Il y a encore dans la Bibliothéque du Comte de Vimieyro un de ses Traités écrits en Portugais sur les priviléges des Templiers, & sur ceux de quelques Villes du Royaume.

ANTOINE PAYRA E PONA, aussi éleve de l'Université de Coimbre, & Juge dans la ville d'Evora en 1728, a fait imprimer en 1713 un Traité en Portugais sous le titre de *Orphanologia Pratica*, où il discute tout ce qui a trait aux inventaires & aux droits des Pupilles. On avoit déja sur la même

matiere les ouvrages d'un autre Jurisconsulte dont on va parler.

JACQUES GUERREYRO CAMACHO DE ABOIM, Bachelier en Droit de Coimbre qui a exercé des emplois très importans de Judicature en Portugal, a écrit six tomes *in-fol.* sous ce titre, *de munere Judicis Orphanorum*, dont le premier a parû à Coimbre 1699. Il a aussi donné les Ouvrages suivans : *Tractatus de recusationibus Judicum. Coimbriæ*, 1699, *in-fol. Decisiones & quæstiones forenses à Portuensi Senatu decisæ* 1738, *in-fol. Opusculum de privilegiis Familiarum Sanctæ Inquisitionis, Coimbriæ* 1699, *in-fol. & Ulyssiponæ*, 1735. *in-fol.* Cet habile Jurisconsulte est mort à Lisbonne en 1709, âgé de quarante-huit ans.

BENTO GIL, né à Béja, étudia le Droit dans l'Université de Coimbre, & embrassa ensuite la Profession d'Avocat à Lisbonne. Il la remplit avec un désintéressement singulier, & mourut dans cette Ville en 1623, universellement regreté. Ses vertus se pei-

gnoient tellement sur sa phisionomie, que l'Archevêque de Lisbonne dit un jour qu'il ne pouvoit pas jurer que l'Avocat *Gil* fût un Saint ; mais du moins qu'il en avoit bien l'air. Ses Ouvrages sur le Droit sont : *Directorium Advocatorum & de privilegiis eorum* 1613, *in-4°. Tractatus de Jure & privilegiis honestatis* 1618, *in-4°.* Un Commentaire Latin sur les Testamens 1609, *in-fol.* Un autre *de Justitia & Jure*, en deux volumes *in folio*, 1619.

DUARTE NUNES DE LEAM, fils d'un Médecin d'Evora, Licentié en Droit de l'Université de Coimbre, a rendu à sa Nation le service d'en expliquer les Loix, de débrouiller les Chroniques, de polir la langue & de rectifier les cartes du Royaume. Il mourut à Lisbonne en 1608. Ses Ouvrages sont : *Leys Extravagantes collegidas por mandado del Rey D. Sebastiaon.* Loix extravagantes recueillies par l'ordre du Roi Dom Sebastien 1569, *in-fol. Censuræ in Libellum de Regum Portugalliæ origine*, 1585, *in-4°.* C'est une critique

du Livre que le Pere *Teixera*, Dominicain, avoit fait à Paris pour soutenir les droits de Dom Antonio, Prieur de Crato, à la Couronne. Cet Ouvrage a été traduit en Portugais en 1590. *Primeira Parte das Cronicas dos Reys de Portugal*, 1601, *in fol.* Ces Chroniques conduisent depuis la fondation du Royaume, jusqu'au Roi Don Fernand. *Descripçaon do Reyno de Portugal.* Description du Royaume de Portugal 1610, *in 4. Ortographia da lingua Portuguesa*, 1576, *in-4°.*

BARTHELEMY FILIPPE, Bachelier de Salamanque & Professeur de l'Université de Coimbre, fit des Ouvrages qui trouverent tant de faveur, que la Cour lui accorda en 1581 une pension de 100000 liv. *Reys* par an. Il se maria à une de ses niéces, dont il n'eut point d'enfans, & il mourut après une très longue carriere, à l'âge de 110 ans. On se gardera bien de parler ici de tous ses Ouvrages qui sont peut-être au nombre de cinquante. Ceux qui ont fait le plus de bruit sont : *Tractatus de fictionibus Juris. Salmantiæ* 1536.

in 4°. *Tratado del Consejo y de los Consejeros de los Principes*, *Coimbra* 1545. *in*-4°. Traité du Conseil & des Conseillers des Princes. Dans la Préface de cet Ouvrage Espagnol, l'Auteur rapporte tous les titres des Ouvrages de tout genre qu'il a faits pendant cinquante ans de travail. Ce Traité a été traduit en Italien, Venise 1599, *in* 4°. Quelques nombreuses que soient les Œuvres de ce Sçavant, l'Université de Coimbre avoit résolu de les faire imprimer, & avoit chargé de cette édition *Jacques de Brito*, qui avoit toute la patience requise à cet effet, & qui de plus lisoit facilement les caracteres indéchiffrables de l'Auteur. Sa mort a sans doute interrompu ce projet.



III.

HISTORIENS.

ANTOINE CARVALHO DA COSTA, Prêtre de la Religion de Saint Pierre, né à Lisbonne en 1650, répara les défauts d'une taille très difforme par tous les avantages d'un grand génie. Il s'appliqua de bonne heure aux Mathématiques, & particulierement à l'Astronomie & à l'Hydrographie. Cette étude le conduisit à entreprendre la description topographique de sa Patrie. Il n'y épargna ni sa santé ni ses peines, ni même son peu de fortune. Il parcourut tout le Portugal pour ne parler, autant qu'il le pourroit, que de ce dont il auroit été témoin oculaire, & c'est ce qui rend cet Ouvrage important. Enfin il mourut en 1715 comblé de gloire Littéraire, mais si dénué de biens, qu'on fut obligé de l'enterrer par charité. Sa Topographie

a parû sous le titre de *Chorographie Portugaise*, en trois volumes *in-fol.* dont le premier a parû en 1706, le second en 1708, & le troisiéme en 1712. On trouve dans cet Ouvrage l'origine des lieux qui y sont décrits, les hommes illustres qu'ils ont produits, les Généalogies des Familles Nobles, les fondations des Maisons Religieuses, le catalogue des Evêques, les merveilles de la Nature & toutes les autres curiosités remarquables. *Carvalho* a aussi donné en 1686, un Livre sous le titre de *Compendio Geographico.* Il est divisé en trois Traités, dont le premier sur la construction des Cartes Géographiques & Hidrographiques; le second, sur l'Hidrographie; le troisiéme renferme la description des terres. On a encore de cet Auteur, *Via Astronomica*, écrit en Portugais. La premiere Partie est divisée en deux Traités: l'un explique la fabrique du Globe & ses principaux usages; l'autre contient différens problêmes d'Astronomie & de Navigation, ainsi que de Trigonométrie plane & sphérique. La seconde

artie renferme quatre Traités; le premier, sur la Navigation; le second, sur les étoiles; le troisiéme, sur les éclipses de Lune, & le quatriéme sur celles du Soleil. Ce Livre a été imprimé *in*-4. en 1676. Le même Auteur, inépuisable sur son objet, a encore donné en 1683 son *Astronomia Methodica*, écrite de même en Portugais, *in* 4. Il a aussi fourni des Calendriers sous le titre, *dos Prognosticos*, depuis 1684, jusqu'en 1701. On n'a point imprimé un Ouvrage fort important qu'il a laissé à sa mort, sous le titre de *Corographia Insulana*: c'est une Notice Topographique écrite en Portugais, de toutes les Isles qui sont sous la domination de Portugal.

BERNARD DE BRITO, nacquit en 1569, dans la Ville d'Almeida. Le jour de sa naissance étant celui de S. Bernard, ce fut le premier motif qui le porta à entrer dans l'Ordre de Saint Bernard, & ensuite sa vocation acheva de le décider. Il exécuta à 27 ans une entreprise qui auroit effraié les Nestors de la Littérature: ce fut d'é-

crire l'Hiſtoire de ſa Nation, & d'en débrouiller tout le cahos. Les Portugais ſe flattent que *Brito* peut ſervir de modele à tous les Hiſtoriens à venir, & tout le monde convient unanimement que ſon Hiſtoire eſt écrite avec beaucoup de pureté, de nobleſſe & de preciſion. Il fut d'abord chargé d'écrire l'Hiſtoire de ſa Congrégation, & en 1716 il fut nommé Hiſtoriographe du Royaume; mais il jouit peu de ce titre, puiſque la mort l'enleva l'année ſuivante à l'âge de 47 ans & demi. Son Hiſtoire de Portugal, écrite dans ſa langue, a paru ſous le titre de *Monarchia Luſitana in fol.* 1597. Elle fut dédiée au Roi Philippe II. qui invita l'Auteur par la lettre la plus obligeante, à continuer cet Ouvrage; mais ſa mort prématurée l'empêcha d'en faire plus de deux Volumes. Ses autres Ouvrages imprimés ſont : *Geographia antigua da Luſitania*. Alcobaça 1597, *in-fol. Elogios dos Reys do Portugal.* On regarde ces éloges des Rois de Portugal, comme un excellent Abrégé hiſtorique : ils ſont d'ailleurs ornés des portraits de ces Rois, & pour atteindre de plus près

la reſſemblance, on n'y a pas épargné les frais. *D. Joſeph Barboſa*, frere de l'Auteur dont nous tirons ces notices, a fait réimprimer cet Ouvrage en 1726 in-4°, & y a ajoûté les Vies des Rois de Portugal, Succeſſeurs de Philippe IV. juſqu'à Jean V. *Brito* a travaillé avec le même ſuccès à la Chronique de l'ordre de Citeaux, imprimée d'abord en 1602 in-folio, & réimprimée en 1720. On a auſſi de lui une collection de Poëſies profanes, ſous le titre de *Silvia de Liſardo.* Lisbonne 1597 in-32, ſans nom d'Auteur. On remarquera à cette occaſion que lorſque les Religieux en Portugal publient un Ouvrage ſur des matieres étrangeres à leur état, ils n'y mettent jamais leur nom, quelque décent que ſoit cet Ouvrage. Entre les manuſcrits qu'a laiſſés ce ſçavant Auteur, on ne citera ici que celui qu'il a fait ſur les Rits & Coutumes des anciens Portugais, qu'on regarde comme un Ouvrage excellent.

Les deux parties de l'important Ouvrage *Monarchia Luſitana* qui ſont de *Brito*, ne conduiſant que juſqu'au regne

du Comte Henri, il en a paru en 1632 in-folio une troiſiéme & quatriéme parties qui vont juſqu'au regne d'Alphonſe III. Elles ſont du *P. Antoine Brandam*, Religieux de l'Ordre de Citeaux, qui a été Général de la Congrégation d'Eſpagne, & Hiſtoriographe de Portugal. Cette ſuite a paru digne de l'Ouvrage dont elle eſt la continuation.

ANDRÉ DE RESENDE, fils d'un Gentilhomme qui étoit dans le ſervice, naquit à Evora l'an 1498 : il apprit les Langues Grecques, & Latines, ſous *Antoine de Nebriſſa* & *Ayres Barboſa*, & la Langue Hébraïque ſous *Nicolas Clenard*. Après ſes études, il vint à Paris, où ſes talens le liérent avec nos premiers Sçavants. L'Ordre de S. Dominique dans lequel il étoit entré, le voyoit avec plaiſir enlever les ſuffrages de cette grande Ville; mais il ne put l'y conſerver long-tems. *D. Pierre Maſcaregnas*, Ambaſſadeur de Portugal auprès de l'Empereur, l'appella à Bruxelles, pour profiter de ſes lumieres,

& c'eſt ce qui vallut à Reſende la faveur dont il jouiſſoit auprès de Charles-Quint. La mort de ſa mere le rappella en 1534 dans ſa Patrie : on jugera de ſa ſenſibilité par l'épitaphe ſuivante.

MEMORIÆ ET PIETATI DICATUM.

Salve, mea Mater, fœmina innocentiſſima; cui me inter cunas relictum pius Pater, *fidei tuæ non ignarus, extremâ voce commiſit moriens; cujuſque perpetuo caſtiſſimoque viduvio educatus liberaliter annos trigenta octo, quidquid id ætatis ſum, quidquid futurus poſteà, acceptum fero. Auditâ morte tuâ adſum ab ultimis Germanis parentatûm : conlacrumans mœſtiter juſta ſolvi, & quoniam te unâ, mea Mater, ademptâ, miſerabilem & orbum tædet* Patriæ *olim dulciſſimæ, iterùm peregrè revertor*

L. *ANDREAS RESENDIUS*,
Angelæ Leonoriæ Vaſiæ, matri pientiſſimæ, & B. M. D. S. P.

Il étoit prêt à quitter de nouveau ſa Patrie, lorſque le Roi Jean III. lui confia l'éducation des trois Princes ſes freres. Cette fonction honorable l'empê-

chant de satisfaire à sa Regle, il demanda & obtint du Pape d'être relevé de ses vœux. Après cette éducation, il ne crut pas devoir s'ensevelir dans une retraite oisive; il ouvrit une Ecole publique de Littérature, où assistoient les personnes les plus distinguées de la Ville d'Evora, & entr'autres le Cardinal D. Alphonse qui se faisoit gloire d'être son Disciple. Les Antiquités furent toujours l'objet principal de ses études. Dans ses voyages il faisoit porter avec luides instrumens pour fouiller les sousterreins; il a surtout beaucoup éclairci les Antiquités Ecclésiastiques du Portugal & d'Espagne. Ce grand homme ne se bornoit pas à des recherches curieuses: son éloquence dans la chaire lui mérita les éloges de la Cour, dont il fut nommé Prédicateur. A une profonde érudition, il joignit encore les talens agréables, la Poësie, & la Musique; il jouoit même de plusieurs instrumens. Il mourut en 1593, âgé de 75 ans, au grand regret de tous les Sçavans & de ses Amis, à qui la douceur de son caractere le rendoit très-cher. Entre près de cinquante Ouvrages que l'Auteur

de la Bibliotheque Portugaise cite de lui, on ne parlera ici que des plus intéressans, tels que: *Libri quatuor de Antiquitatibus Lusitaniæ. Eboræ, in-fol.* 1593; il y en a eu depuis plusieurs éditions. *Historia da antiquidade da cidade de Evora* 1553, *in*-12. Histoire de l'Antiquité de la ville d'Evora. Un volume de Poesies Latines 1567, *in* 4. & beaucoup d'autres Poesies détachées. La Vie de Don *Fernandes*, Portier des Dominicains d'Evora, en Portugais. *De verborum conjugatione Commentarius*, 1540, *in*-4. Il avoit fait cette Grammaire pour les Comtes de *Noronha. De Vitâ Aulicâ, Bononiæ* 1533, *in* 4. De *Institutione Ordinis Militaris Avisiensis*, *in*-4. Traduction Portugaise du Livre d'Architecture de Leon Batiste. Deux Livres sur les Aquéducs, qu'il écrivit à l'occasion des travaux que le Roi Jean III faisoit faire à l'ancien Aquéduc de Sertorius, pour le mettre en état de servir. Lettre dans laquelle il prouve que *Dona Ximena*, mere de *Dona* Theresa, femme du Comte *Henri*, n'étoitpas la concubine, mais la femme

légitime d'*Alphonse VI*, Roi de Leon. Il a de plus revû & corrigé beaucoup de fautes dans les Œuvres de *Sidonius Apollinaris* & d'*Aurelius Prudentius*.

EDOUARD RIBEYRO DE MACEDO, né à Cadaval en 1618, exerça dans sa Patrie plusieurs emplois de Judicature. Ses talens le firent choisir pour être Sécretaire de l'Ambassade de Don Jean d'Acosta, Comte de Soure, qui fut envoyé par Alphonse VI à la Cour de France en 1659. La façon dont il s'acquitta de cet emploi, le fit choisir pour Envoié ordinaire en France l'an 1668. Après avoir été neuf ans à cette Cour, il fut envoyé en la même qualité à Madrid; enfin il alloit encore entamer de nouvelles négociations à Turin, lorsqu'il mourut dans son passage à Alicante, l'an 1680. Il étoit Chevalier de l'Ordre de Christ, & Membre des Conseils du Roi. On a de lui *Juizo Historico*, 1666, *in*-12. Ce Jugement historique a pour objet la Paix signée entre la France & l'Espagne, en 1660. *Panegyrico Genealogico da Se-*

renissima casa de Nemours 1669, *in*-12. Il présenta ce Panégyrique de la Maison de Nemours à la Reine d'Angleterre. *Genealogia do Conde Don Henrique Pay de Don Alfonso I, Rey de Portugal*, Paris 1670, *in*-12. Génèalogie du Comte Henri, pere d'Alphonse, premier Roi de Portugal. *Advertencias al additionador de la Historia del Padre Juan de Mariana impressa en Madrid* 1669, & à Paris en 1676. Ces Observations sur le Supplément de l'Histoire d'Espagne de *Mariana*, imprimé à Madrid en 1669, ont parû sous le nom supposé de M. de *Cohon-Truel*, Gentilhomme François, Lieutenant Général au service de Portugal. *Vida da Imperatriz Theodora*, 1677, *in*-12. Vie de l'Impératrice Thédore. *Discursos Politicos & Obras metricas*, 1721, *in* 8. Discours Politiques & Poesies. *Macedo* a aussi traduit en Portugais l'*Aristippe Balzac*, sous le même titre d'*Aristippo*, Paris 1668, *in* 12. Le surnom de *Macedo* est heureux & fournit beaucoup à la République des Lettres de Portugal. Sans celui dont nous venons de parler, on se rappellera le Pere de Saint

Auguſtin *Macedo*, dont on a fait une mention ſi honorable dans un de nos Journaux précédens : en voici encore un troiſiéme qui ne s'eſt pas moins diſtingué.

ANTOINE DE SOUSA DE MACEDO, fils d'un des premiers Magiſtrats du Royaume, originaire d'Amarante, né à Porto en 1606, étudia le Droit dans l'Univerſité de Coimbre, & remplit comme ſon pere d'importantes Charges de Judicature. En 1741, il fut en Angleterre avec Don Antoine de Almada en qualité de Sécretaire de l'Ambaſſade de Portugal. En 1651, il fut nommé Ambaſſadeur auprès des Etats; à ſon retour en 1663, *Alphonſe VI* le choiſit pour ſon Sécretaire d'Etat, & lui donna des Commanderies dans les trois Ordres. Il épouſa Dona Mariana Lamarieiro, dont il eut un fils Baron de *Ilha Grande*. Après avoit joué un rôle aſſez brillant à la Cour, il mourut en 1682 à l'âge de 76 ans. Ses connoiſſances étoient très étendues; auſſi a-t-il travaillé dans des genres bien différens, comme on va le voir par le Catalo-

gue de ſes Ouvrages. *Flores de Eſpania : excellentias de Portugal*, 1631, *in-fol.* Fleurs d'Eſpagne, excellences de Portugal. C'eſt à l'âge de vingt-deux ans qu'il finit cet Ouvrage, où l'on trouve beaucoup de recherches & de faits qui ne ſe rencontrent point ailleurs. On en a fait une ſeconde édition, à Coimbre en 1737. *Perfectus Doctor, in quâcumque Scientia, Londini*, 1647, *in-4.* Quoique promette ce titre, l'Auteur ne le remplit gueres qu'à l'égard du Droit Civil & Canonique. *Luſitania liberata ab injuſto Caſtellanorum Dominio, reſtituta legitimo Principi Sereniſſimo Joanni IV, Londini*, 1645, *in-fol.* Le Portugal délivré de l'injuſte poſſeſſion des Eſpagnols, rendu à ſon légitime Prince Jean IV. *Deciſiones ſupremi Senatus Juſtitiæ Luſitaniæ & ſupremi Conſilii fiſci* 1660, *in-fol.* Ces deux derniers Ouvrages prouvent le ſuccès de l'Auteur dans la Juriſprudence. *Genealogia Regum Luſitaniæ. Londini*, 1643, *in-4. Dominio ſobre à fortuna*, 1682, *in-4.* L'Empire ſur la Fortune; il y traite des moyens de rendre la vie heureuſe. *Relaçaon*

ſummaria do que tinhaon paſſado ſobre à pertençaon de ſe confirmarem por ſua Santidade os Biſpos de Portugal, 1663, *in-4.* Relation ſommaire de ce qui s'eſt paſſé à l'occaſion de la prétention de ſa Sainteté, pour confirmer les Evêques Portugais. Cet Ouvrage a été traduit en Latin la même année. *Eva & Ave Maria triumphante* 1676, *in-fol.* Ce jeu de mots a trait aux deux Etats du Monde tombés en *Eva* & relevés en *Ave*. Ce Livre a fait fortune en Eſpagne, où il a été traduit. *Ulyſſipo*, 1640, *in-8.* C'eſt un Poeme Héroïque en treize chants, dont le ſujet eſt la fondation de Lisbonne par Ulyſſe. *Rezaon da Guerra entrè Portugal e as Provincias Unidas*, 1657, *in-4.* Motifs de la Guerre entre le Portugal & les Provinces-Unies : cet ouvrage n'a pas parû ſous ſon nom. *Juan Caramuel convincido*, Londres, 1642, *in-4.* Jean Caramuel convaincu. Voici l'objet de la querelle. Caramuel avoit fait un Livre Latin dans lequel il prétendoit démontrer les droits de *Philippe le Prudent*, fils de *Charles V.* au

Royaume de Portugal. L'Ouvrage que nous venons de citer eſt une réponſe à ce Livre. Ce n'eſt pas ſon ſeul démêlé avec Caramuel : il a encore fait imprimer ſous le nom de *Pedro Garcia, Caramuel ridiculus Caramueli convicto*. Londres 1645, *in-12.* Les Mercures Portugais depuis 1663, juſqu'en 1666, où l'on a rendu compte chaque mois des événemens de la guerre entre le Portugal & la Caſtille, ſont de *Macedo*, quoiqu'il n'y ait pas mis ſon nom. Entre ſes Manuſcrits, il y en a un remarquable en Latin, ſur la récompenſe que les Souverains doivent aux ſervices de leurs Vaſſaux. On n'annoncera pas un grand nombre d'autres Ouvrages que *Barboſa* cite, & qui ſont moins importans.

JACQUES DE COUTO, né à Lisbonne en 1542, fut protégé dès ſon enfance par l'Infant *Louis*, qui le mit auprès du Prince Antoine ſon fils. La perte qu'il fit en ſortant de Philoſophie de ſon Patron, interrompit ſa courſe Littéraire. Il fut obligé de prendre le parti des armes & ſervit dans les In-

des pendant dix ans. Il employoit tous les momens que lui laissoit le tumulte des armes à cultiver les Muses dont il ne s'étoit séparé qu'à regret. Il falloit que sa réputation fût bien établie en ce genre, puisque le Roi *Philippe le Prudent* choisit, pour continuer l'Histoire des Indes, un homme qui étoit à Goa, à la honte des Sçavans qui brilloient à sa Cour. En le chargeant de ce travail, ce Monarque lui donna en même tems le titre & les appointemens d'Historiographe des Indes. *Jean de Barros* qu'on peut regarder à juste titre comme le *Tite-Live* des Portugais, n'avoit malheureusement fait que les deux premieres décades de l'Histoire des Indes; *Couto* les a continuées jusqu'à la douziéme Décade. Après avoir complетté cette Histoire, *Couto* fut nommé Garde des Archives de la Couronne dans les Indes, & rendit encore à sa Nation l'important service de rassembler tous les papiers & les chartres qui pouvoient lui être utiles. Cet illustre Ecrivain portoit si loin le talent de la parole, & parloit avec tant de grace en public, qu'il

étoit toujours chargé de faire les harangues qui se prononçoient lorsque la Ville de Goa recevoit les Vice-Rois des Indes. *Couto* se maria à *Louise de Mello*, dont il eut une fille qui mourut jeune. Les Indes perdirent ce grand homme en 1616, âgé de 74 ans. On a gravé ce distique au bas de son Portrait.

Exprimit effigies quod solum in Cæsare visum est:
Historiam calamo tractat, & arma manu.

Toutes les Décades de son Histoire des Indes ont été imprimées à mesure qu'elles ont été faites; mais elles ont été rassemblées en trois volumes *in-fol.* en 1736. Parmi ses Manuscrits, il en est un qui auroit bien mérité de voir le jour: c'est un excellent abregé de son Histoire des Indes. Les autres sont une Histoire Portugaise du Royaume du Prêtre Jean, dans laquelle il prétend réfuter les faussetés que le Pere *Urreta* Dominicain avoit avancées sur ces matieres, & appuier le sentiment des Peres *Guerreyro* & *Godinho* Jésuites,

qui avoient aussi combattu ce Dominicain. Un Commentaire sur la Lousiade de Camoens, Ouvrage qu'il avoit entrepris pour faire plaisir à cet illustre Poete avec qui il étoit lié d'amitié. Camoens avoit de lui une si haute idée, qu'il le consultoit toutes les fois qu'il se trouvoit arrêté dans son Poeme. Ce Commentaire n'a été conduit que jusqu'au cinquiéme Chant. Il étoit entre les mains de Don Fernand de Castro, Chanoine d'Evora.

JACQUES DE PAYRA DE ANDRADE, fils d'un Historiographe du Royaume, né à Lisbonne en 1576, est regardé comme un des meilleurs Poetes & Historiens de son siécle. S'étant toujours flatté de succéder à son Pere dans sa place, lorsqu'il vit qu'on lui préféroit *Brito*, il conçut une telle haine contre lui qu'il l'attaqua avec une véhémence qui deshonore ses talens. Ce fut pour faire éclatter sa vengeance, qu'il écrivit un Livre intitulé: *Exame de Antiguidades*, Examen des Antiquités, 1616, *in*-4. Le Pere Bernardin *da Silva*, Moine de Citeaux, neveu de

Brito prit avec vigueur le parti de son oncle, & répondit par un autre *in*-4. qui a pour titre, *Defençaon da Monarchia Lusitana*. Les autres Ouvrages de *Andrade*, sont *Cazamento perfeito*, Mariage parfait, 1630, *in*-4. réimprimé en 1726. L'Auteur prétend indiquer aux gens mariés les moyens de vivre en paix. Il rapporte tous les événemens anciens & modernes, ainsi que les Coutumes, Loix & Cérémonies de toutes les Nations qui ont rapport à ce lien. Il cite tous les Auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé & prodigue ici l'érudition comme un Littérateur Allemand. *Chaulcidos Libri duodecim* 1628. *in*-4. Ce Poeme Héroïque dans lequel le Poete chante la prise de Chaül & les victoires des Indiens sur les Portugais, est très recherché. *Compendium recentis Historiæ Lusitanorum adversus Hispaniæ potestatem.* Cet Abregé de l'Histoire de Portugal ne regarde sans doute que la Révolution de 1640. Il est manuscrit, ainsi que les ouvrages suivans. *De scitu dignis libri quatuor*; on en a parlé à

l'Article de *Antoine Henriquez Gomez*. Deux Tragédies Latines, dont l'une, *Eduardus*, est écrite dans le stile de *Claudien*, & l'autre, *Joannes Baptista*, est toute dans le stile de *Séneque*. Cette derniere commence ainsi :

Quæ sors ! Quod astrum, quodve tartareum
Scelus !

Début imposant & qui exige beaucoup de l'Auteur pour la suite de la Piéce.

DON DUARTE (*le Prince Edouard*), fils de *Théodose II*, septiéme Duc de Bragance, frere de *Jean IV*, Roi de Portugal, naquit à Villa Viciosa, le 30 Mars 1605. Il fut instruit dans les Sciences par le Docteur *Manuel do Valle de Moura*, qui lui en inspira tellement le goût que ce Prince prit plaisir à se composer lui-même une des plus belles Bibliothéques. Avide de gloire, il sortit du Portugal avec une suite de soixante Domestiques, pour faire ses

premieres armes. Il s'offrit à défendre l'Allemagne qui gémissoit sous les armes victorieuses de *Gustave Adolphe*, Roi de Suéde, & se trouva aux Siéges d'Hamelen, de Kennits & de Saverne. Ce Prince fit à la Bataille de Bistok les fonctions d'Officier Général. Dans les guerres suivantes, l'Empereur lui donna le Régiment des Bandes Noires, & le Commandement de l'Artillerie. La campagne de 1640, finissant au mois de Décembre, le Prince Edouard prit son quartier en Souabe, à trois lieues de Ulme. Lorsqu'on reçut à Vienne la nouvelle de la proclamation du Duc de Bragance, *Don Francisco de Mello*, Ambassadeur d'Espagne auprès de l'Empereur, préférant les intérêts de son Maître aux liens du Sang qui l'unissoient à la Maison de Bragance, pressa l'Empereur de s'assurer de la personne du Prince Edouard. L'Espagne alla jusqu'à offrir à Ferdinand III 40000 Creusades pour l'y déterminer : l'Empereur se rendit & fit arrêter le malheureux Edouard à Ratisbonne le 4 Février 1641. Après y avoir été dé-

tenu 18 mois, il fut conduit par une garde de 250 Soldats à la Citadelle de Milan, & renfermé dans la Tour de la Roquette, destinée aux prisonniers les plus coupables. Il y gémit pendant sept ans sous le poids d'une forte chaîne, privé de toute communication, ainsi que des secours spirituels, & enfin il y mourut le 3 Septembre 1649, victime des intérêts de sa Maison. Le sort de ce Prince est d'autant plus touchant, qu'il étoit affable, généreux, & universellement chéri de ses Courtisans, ainsi que des troupes qui le regardoient comme leur pere. Il étoit aussi avantagé d'une très belle figure & du port le plus majestueux ; de sorte que quand l'Empereur Ferdinand II le vit pour la premiere fois, il s'écria que ce Prince étoit digne de l'Empire. On a vû à Paris le Portrait de ce Prince au bas duquel étoient les vers suivans.

Pro meritis carcer, pro lauro vincula dantur ;
Virtus crimen habet, gloria supplicium :

Victrices onerant immania pondera palmas,
At nequeunt palmas pondera deprimere.
Venditus argento tandem das, inclyte Princeps,
Effigiem Christi, non, Eduarde, tuam.

Ce Prince possédoit les Langues vivantes, & son stile étoit aussi élevé que sa naissance. On conserve manuscrits dans la Sécretairerie d'Etat de Portugal plusieurs de ses Ecrits très importans dont le Roi son frere a souvent fait usage. Il avoit aussi composé en Espagnol la Relation de ses Campagnes sous le Comte *Galeazzo*. Ses Poesies ont été imprimées à Milan sous le nom de *Jean-Baptiste de Leon*, son Sécretaire.

RENTO MORGANTI, fils d'un Italien de Luques, passa en Portugal avec sa famille. Il avoit été Chanoine régulier de S. Augustin pendant quelque mois ; mais ayant été appellé à suivre une autre route, il remplit quelques emplois de Judicature qu'il exerça comme Prêtre Séculier. Il est le premier qui ait écrit

en Portugais sur la science des médailles, & l'on fait beaucoup de cas de l'Ouvrage qu'il a donné en Portugais sur cette matiere sous ce titre, *Numismalogia* 1737 *in* 4°. C'est l'explication des médailles des Empereurs Romains qui étoient dans le cabinet d'un de ses parens nommé *Laurent Morganti*, Bibliothécaire du Patriarche de Lisbonne : il y a joint une Bibliotheque des Auteurs qui ont écrit sur les médailles & les anciennes inscriptions.



IV.

ARTS,

HISTOIRE NATURELLE.

ANTOINE DE CRASTO, de la Ville de Bragance, l'un des Maîtres du Duc *Theodose II. de Bragance*, mort en 1603, a laissé un Traité écrit en Latin sur la Salure de la mer ; un Traité des Coquilles, & un autre sur le Vin de Mirrhe qui fut présenté à Notre Seigneur sur la Croix : il attaque dans ce dernier le sentiment du Cardinal Baronius.

ANTOINE DE SYLVA, Orfevre & Officier de la Monnoie, a donné un Traité où il enseigne la méthode de travailler & de frapper l'or & l'argent & d'éviter les supercheries des Ouvriers en ce genre. Ce Traité a pour titre, *Directorio practico da prata & ouro*. On doit tout attendre d'un Auteur qui écrit chez

une Nation familiarisée avec ces Métaux que son terroir produit.

BARTHELEMY LAURENT DE GUSMAM, Chapelain du Roi, né à Santos en Amérique, traversa les mers pour venir s'instruire à Coïmbre, & fit des progrès si rapides qu'il fut jugé digne d'être l'un des cinquante premiers Membres de l'Académie Royale de Lisbonne. Quoique fort versé dans plus d'un genre de Littérature, il n'a composé que sur la Navigation, sur laquelle il a donné les Ouvrages suivants : *Varios modos de esgostar sem gente as naos que fazem agua* 1710, *in*-4°. Différentes manieres de vuider sans l'aide de l'équipage les bâtimens qui font eau. Ce livre a été traduit en Latin, & imprimé sous ce titre, *Variæ rationes anthlias pro navibus automatis construendi.*

ANTOINE HENRI GOME'S, né en Portugal, & élevé en Espagne, passa en France où il fut Maître d'Hôtel ordinaire du Roi, & Chevalier de l'Ordre de Saint Michel. Il commença très tard à composer, & fit ce-

pendant assez de progrès pour faire des Poesies & des Comédies estimées. Son Poeme héroïque de *Samson* a été imprimé à Rouen, en 1656, *in*-4. Il fit à l'occasion de la naissance de Louis XIV, un Ouvrage intitulé : *Luis dado por Dios a Luis y Ana. Samuel dado de Dios a Elcana y Ana.* Paris 1645. C'est à dire, Louis donné de la main de Dieu à Louis & Anne ; Samuel donné de Dieu à Elcana & Anne. On a encore de lui des Poesies sous le titre de, *la Culpa del premeiro Peregrino*, Rouen 1544, *in*-4. le Péché du premier Pellerin. Dans sa Préface sur *Samson*, il annonce au Public qu'il reconnoit les vingt-deux Comédies dont il joint les titres pour être de lui, & qu'il se croit obligé de donner cet avis au Public, parce que souvent les Libraires qui impriment des Comédies à Séville, les attribuent faussement à des Auteurs qui n'y ont aucune part. Voici les titres de quelques-unes de ses meilleures Piéces. *Le Cardinal Albornos* ; *Tromper pour regner* ; *Les Soupçons n'offusquent pas le Soleil* ; *Ce qui se passe à minuit* ; *La prudente Abigail* ;

24

La Maison d'Autriche en Espagne; *Le Soleil arrêté*.

ANTOINE DES REYS, né à Pernes à trois lieuès de Santarem l'an 1690, entra à l'âge de dix-sept ans chez les Oratoriens de Lisbonne. Son merite le fit connoître à la Cour, devant la quelle il prêcha plusieurs fois. S'il refusa l'Evêché de Pekin & l'administration du Diocèse de Brague pendant la vacance du Siége, ce ne fut pas pour rester dans l'oisiveté. Lorsqu'il mourut en 1738, il étoit Historiographe de sa Congrégation, Qualificateur du Saint Office, Examinateur des trois Ordres Militaires & Examinateur Sinodal du Patriarchat de Lisbonne, Consulteur de la Bulle de la Croisade, Membre & Censeur de l'Académie Royale, & Historiographe Latin du Royaume. Il possédoit la langue Latine dans un dégré éminent & étoit fort versé dans toutes les Langues vivantes. Poete par goût, on le distingue particulierement en Portugal par la finesse de ses Epigrammes, quoiqu'on ne puisse point l'accuser d'y avoir blessé la gravité de son

état. Toutes les fonctions importantes dont il s'acquittoit avec zéle, ne l'ont point empêché d'enrichir le Public de plusieurs bons Ouvrages. *Barbosa* en rapporte un si grand nombre, qu'on se bornera ici à choisir ceux qui sont les plus propres à faire connoître le génie de la Nation. *Epigrammatum Libri quinque*, 1728, *in*-4. Ces cinq Livres d'Epigrammes ont été dédiés au Roi de Portugal, & traduits en Portugais par le Docteur *Souza Caria*, 1731, *in*-4. *Vita Ferdinandi de Menezes comitis d'Ericeira*; elle est à la tête de l'Histoire que ce Seigneur a donnée du Portugal depuis 1640, jusqu'à 1657. Il a traduit de l'Italien en Portugais l'*Instruction des Ordinans* tirée du Concile de Trente, à laquelle il a ajouté une Méthode pour apprendre facilement les rubriques de la Messe 1725. *in* 4. il a également traduit de l'Italien *la Vie de la Vierge Marie dans le ventre de Sainte Anne*. C'est encore ce laborieux Ecrivain qui a fait l'Introduction à la Collection des meilleurs Poetes Portugais qui a parû à Lisbonne en 1716, *in*-8. sous le titre de

Phenix renacida: il a eu aussi soin de l'édition qui a été donnée des Poetes Portugais qui ont écrit en Latin sous le titre de, *Corpus illustrium Poetarum Lusitanorum qui Latinè scripserunt*, en sept volumes *in*-4. Enfin *Reys* a retouché la Louisiade de *Camoens*, qui a été traduite en Latin, par le Pere de *Saint Augustin Macedo*, & qui se trouve dans la Collection don on vient de parler, entreprise aussi glorieuse que difficile. Entre ses Manuscrits, nous remarquerons douze Vies des Evêques d'Evora, écrites en Latin; c'est le tribut que l'Académie Royale lui avoit imposé en particulier: Une *Histoire de Portugal*; une *Histoire Métallique du regne de Jean V. l'Histoire de la Congrégation de l'Oratoire*. (*La Vie de Saint Philippe de Neri*, qu'on en a extraite pour l'envoyer à Rome a remporté tous les suffrages de ceux qui l'ont lue). *un Traité des Demons*. Tous les Ouvrages manuscrits, dont on vient de parler, ont été écrits en latin, ainsi que les deux suivans: *Labor improbus, seu regni cœlestis accurata descriptio per æquivoca; De scitu dignis sui temporis libri tres*.

Ce manuscrit n'est pas entierement de lui. *Jacques de Payva*, dont on parlera ci après, avoit fait soixante & douze histoires: *Reys* en a ajouté vingt-hu t pour completter la centurie. Les autres manuscrits Portugais, sont une *Vie de J. Ch. dans le ventre de sa mere*, traduite de l'Italien du Pere *Louis Novarino*, Clerc régulier. Apparemment qu'elle n'est pas aussi exacte que celle de la Vierge dans le ventre de Sainte Anne, puisqu'elle n'a pas été imprimée. Deux Dialogues de l'*Enfant Jesus dans la Crêche* avec differens interlocuteurs, en Vers Portugais. *La Fable de Poliphême*, & une grande partie des Métamorphoses d'Ovide en vers burlesques. *Voyage au Ciel par le chemin de l'Enfer*. On ne contestera pas du moins à *Reys* la singularité des titres.

DAMIEN GOES issu d'une famille noble d'Alanquer, Ville située à sept lieues de Lisbonne, au Nord, y naquit l'an 1520. Ses ancêtres ayant toujours été attachés à la Cour, il fut Camerier du Roi Manuel qui le chargea de plusieurs négociations dans les Cours de Po-

logne, de Dannemark & de Suede. Dans ses voyages Goes se lia avec beaucoup de Sçavants de l'Europe, tels que *le Bembe*, *Sadolet*, *Madroccio*, *Jean & Olaus Magnus*, *Erasme*, *&c.* Il passa avec ce dernier cinq mois à Fribourg, & conserva avec tous ces Hommes illustres une correspondance qui prouve à quel point il en faisoit cas. Il avoit compté au retour de tous ces voyages trouver une retraite paisible à Louvain; mais cette Ville fut assiégée en 1542 par 25000 François. Goës ne se retrancha point dans son cabinet, comme auroient fait tant d'autres gens de Lettres à sa place. Il se mit à la tête des Etudians, & alla combattre les Assiégeans qui le firent prisonnier, & l'envoyerent à S. Quentin, d'où il ne se délivra qu'avec 2000 ducats d'or: voilà ce que lui couta une valeur de surerogation. Après sa captivité, il se maria à la Haye à une fille de la Maison d'Aremberg, dont il eut beaucoup d'enfans. A son retour en Portugal, il fut nommé Garde de la Tour de Tombo, & Historiographe du Royaume. Il sçavoit les Langues vivantes de l'Europe & même

l'Arabe & l'Abissin. L'Histoire sacrée & profane lui étoient familieres; il étoit très versé dans les Généalogies de sa Nation; & dans ses momens de délassement, il avoit la ressource de plusieurs instrumens, dont il jouoit très-bien. Il étoit même bon Compositeur, & on conserve encore dans la Bibliotheque Royalle de Musique plusieurs de ses Œuvres; il a été enseveli dans l'Eglise d'Alanquer, où on voit cet Epitaphe.

D. O. M.

Damianus Goes, Eques Lusitanus olim fui; Europam universam rebus agendis peragravi; Martis varios casus laboresque subivi; Musæ, Principes, doctique viri meritò me amarunt. Modò Alanokercæ, ubi natus sum, hoc sepulcro condor, donec pulverem hunc excitet dies illa.

Obiit anno salutis, &c.

La partie de ses Ouvrages dont on va parler suffira pour faire juger de la fertilité de sa plume. *Fides, Relligio, moresque Æthyopum, sub imperio* pretiosi *Joannis degentium*; cette Histoire des

états du Prêtre Jean qu'il appelle le *précieux Jean*, a été imprimée plusieurs fois. La premiere Edition est de Paris 1541 *in*-8°. Il y traite particulierement de l'alliance entre cet Empéreur & le Roi de Portugal; ce Livre a été dédié au Pape Paul III. *Legatio magni Imperatoris Præsbiteri Joannis ad Emmanuelem Lusitaniæ Regem, anno Domini* 1513. Ce Mémoire de l'ambassade du Prêtre Jean en Portugal a été imprimé à Louvain 1532 *in*-8°. *Deploratio Lappianæ gentis. Genevæ*, 1520 *in*-12. il y en a eu depuis beaucoup d'autres éditions. *Commentarii rerum gestarum in Indiâ à Lusitanis, anno* 1538, *Lavonii* 1539, *in*-4°. *Cambaiæ Urbis oppugnatio, Lovanii* 1544 *in*-4°. *De bello Cambaico, Commentarii tres, Lovanii* 1549 *in*-4°. Une description de Lisbonne sous le titre, *Urbis Ulissiponis descriptio, Eboræ* 1554, *in*-4°. Le siége de Louvain, sous ce titre, *Urbis Lovaniensis obsidio* 1546 *in*-4. Une Chronique Portugaise du Roi Dom Emmanuël 1567. Une Chronique aussi Portugaise du Roi Jean II. 1567, & réimprimée en 1724. Parmi les manuscrits de cet Auteur, il y a un

traité de la Théorie de la Musique.

Dias Balthesar (*de l'Isle de Madere*), l'un des plus célébres Poëtes qui aient fleuri sous le regne du Roi Sebastien a surtout fait beaucoup de ces Comédies appellées *Autò*, dont plusieurs sur des sujets pieux, suivant l'usage du tems, tels que l'Acte du Roi Salomon, celui de S. Alexis, &c. Il en a fait aussi de profanes entre lesquelles une intitulée, *da malitia das mulheres*: de la malice des femmes, 1640 *in*-4. Il y en a 8 ou 10 de cet Auteur imprimées.



ANGLETERRE.

I.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Commerce et Œconomie.

Great Britain's true Syſtem. By Malachy Postlethwayth, Eſq: &c.
„ Le vrai Syſtême de la Grande Bre-
„ tagne. Par M. *Malachie Poſtle-*
„ *thwayth*, Ecuyer, *in-8°.*

Tout ce qui vient d'un Auteur auſſi conſommé dans la matiere qu'il traite, merite toute notre attention. Le nouvel ouvrage de ce laborieux Ecrivain eſt précédé d'une introduction de 150 pages dans laquelle il déploye ſon ſyſtême politique. Il commence par examiner les intérêts reſpectifs de l'Angleterre avec les autres nations; il recommande ſurtout l'alliance

avec la Hollande, comme celle qui lui apporte les plus grands avantages. On envoye des denrées d'Angleterre pour des ſommes conſidérables en Hollande, & ſuivant ſon calcul, la balance du Commerce entre les deux Nations a monté en 1711 en faveur de l'Angleterre juſqu'à un million trois cent cinquante-huit mille livres. Voici l'ordre dans lequel il range les Alliés naturels de l'Angleterre: Premierement les Hollandois & les Pruſſiens, & enſuite les Ruſſiens, les Suédois, les Danois & même les Hanovriens.

M. Poſtlethwayth annonce ici un nouveau projet politique qu'il compte préſenter inceſſamment au Miniſtere, & qu'il n'aura garde de confier aux papiers publics, de peur que les ennemis de l'Angleterre n'en préviennent ou n'en interrompent l'exécution. Il remarque à cette occaſion que ſes compatriotes prêtent ſouvent à leurs ennemis des armes contr'eux par les lumieres qu'ils leur donnent dans ce qui s'imprime publiquement. Il finit cette premiere partie de ſon introduction en ſe plaignant

du peu d'encouragement qu'il a trouvé en ſacrifiant ſes veilles à ſa Patrie. Les Journaliſtes obſervent en effet que par rapport au Dictionaire de Commerce qu'il a donné, il n'a été aidé par perſonne, & n'a eu aucune récompenſe pour cet important Ouvrage: tandis que M. Savary a tiré pour ſon Dictionnaire de Commerce, des ſecours non-ſeulement des plus riches Négocians, mais même des perſonnes du premier rang, & a été récompenſé par un poſte lucratif & honorable, dont il a joui juſqu'à ſa mort.

Dans la ſeconde partie de cette introduction, il entreprend de prouver combien le commerce de l'Angleterre ſouffriroit, ſi les Cours de Verſailles & de Vienne joignoient leurs forces pour ſe ſaiſir des Barrieres de la Hollande. Il propoſe pour contrebalancer cette confédération une union étroite entre l'Angleterre & la Pruſſe; il ſe déclare pour les avantages qui doivent réſulter de la liaiſon de l'Angleterre avec l'Electorat d'Hanovre; il décrit ſuccintement cet Electorat dont il regarde la ſituation comme très favorable au Commerce &

à la Puiſſance maritime, cet Electeur étant en quelque ſorte le Maître de l'Aller, de l'Elbe & du Weſer.

Le corps de l'Ouvrage eſt partagé en quatorze lettres. La premiere eſt toute employée à prouver l'abus de la méthode actuelle de lever les impôts en accumulant toujours de nouvelles dettes, & en impoſant de nouvelles taxes ſur le Commerce.

La ſeconde Lettre recommande la méthode de lever les dépenſes du ſervice courant dans l'année, ce qui augmenteroit la circulation, & empêcheroit l'abus d'un trop long crédit dans une Nation marchande.

Dans la troiſiéme Lettre, il examine quelle eſt la quantité d'argent réelle dont on a beſoin pour la circulation du Commerce. Suivant ſon calcul, c'eſt un tiers du produit annuel des terres; d'où il conclut qu'on peut facilement lever les impôts dans l'année, ou même par chaque mois, & conſéquemment qu'il y auroit plus d'avantage pour le Royaume à lever trois ou quatre millions de cette maniere qu'à en emprunter le double.

L'examen des dettes publiques est l'objet de la quatriéme Lettre. Il observe à ce sujet que les dettes d'un Etat différent des dettes d'un particulier, en ce que celui-ci peut retrancher ses dépenses jusqu'à ce qu'il ait rendu ce qu'il a emprunté, & faire profiter son argent au-delà de l'intérêt qu'il en paye; au lieu que l'Etat qui contracte des dettes augmente ses dépenses annuelles, bien loin d'en pouvoir diminuer. Une autre différence, c'est que le crédit des Sujets peut devenir avantageux à l'Etat, au lieu que l'Etat n'emploie jamais son crédit qu'au préjudice de ses Sujets. 1° Parce que par-là il accumule & perpétue ses Charges; d'où il faut conclure que l'aliénation des revenus publics est un plus grand fardeau pour le peuple qu'un accroissement d'impôts pour un tems; 2°. Le crédit public introduit de nouvelles manieres de subsister sans travail & aux dépens de la Communauté, ce qui fait qu'on néglige la culture des terres, que l'argent sort du Commerce, & que les manufactures & les navigations en souffrent,

3°. Dès qu'il y a moins de Commerce & plus de besoins dans l'Etat, il s'ensuit que le nombre de ceux qui empruntent est plus grand que celui des prêteurs, ce qui rehausse l'intérêt de l'argent & fait un nouvel obstacle à l'accroissement du Commerce & de l'agriculture; 4°. Le haut intérêt de l'argent invite les Etrangers à devenir créanciers de l'Etat. C'est faussement qu'on voudroit regarder l'introduction de cet argent étranger comme un avantage: ce n'en est un qu'entre Nations liées d'intérêt; à l'égard des Nations rivalles, un Etranger ne peut pas trouver un meilleur moyen de ruiner le Commerce de son ennemi, qu'en devenant son créancier; 5°. L'établissement de nouveaux impôts offre plus de moyens de faire des fortunes immenses très promptement & sans risque, ce qui fait tort aux voyes naturelles de l'industrie qui devroit être uniquement tournée vers le Commerce & l'Agriculture; 6°. Quand les dettes publiques ont cours, comme espéces courantes, c'est un nouvel abus, l'augmentation des représentations de l'es-

péce faisant beaucoup de tort au Commerce.

La cinquiéme Lettre renferme l'extrait du Traité écrit en françois sous le titre du *Négociant Anglois*, où l'on voit l'opinion qu'ont les Etrangers des dettes nationalles & du crédit public de l'Angleterre. Il y fait voir que l'abondance ou la rareté de l'argent sont une chose fort indifférente, si l'on fait abstraction de ce qu'on a à démêler avec ses voisins. Il revient en conséquence à la quantité d'argent nécessaire pour la circulation, & rapporte les calculs faits à ce sujet par MM. Petty & Davenant.

Dans la sixiéme Lettre, l'Auteur examine les inconvéniens qui résultent du mauvais usage qu'on fait des fonds Nationaux amortis dont on dispose pour d'autres usages que ceux auxquels le Parlement les a destinés, ce qui expose la liberté de la Nation.

Il démontre dans la septiéme, qu'en levant les impôts dans l'année on diminuera necessairement le prix des manufactures, & on en sera d'autant plus

en état de soutenir la balance du Commerce vis-à-vis de ses rivaux. Il fait voir d'après M. Decker que dans la taxe sur le cuir, le prix des souliers est chargé de douze augmentations qu'on fait payer pour le cuir, puisqu'il passe successivement entre les mains du Marchand de bétail, du Boucher, du Tanneur, de ses Ouvriers, du Coupeur de cuir, du Cordonnier & de ses Ouvriers: voilà déjà sept augmentations au prix réel du cuir. Ensuite vient l'augmentation de la taxe même; après quoi il y a le profit que doivent faire ces quatre derniers Ouvriers sur le prix du cuir ainsi enflé. Même augmentation de la taxe dans les Manufactures de chandelles, de savon, de bierre, &c. & comme tous ces Ouvriers qui contribuent à la façon d'un soulier, usent de la chandelle, du savon & de la bierre, le particulier se ressent de toutes ces augmentations. Ce raisonnemen va à l'infini, & fait une circulation qui s'étend à toutes les autres branches. Car comme depuis le Berger jusqu'au Marchand de drap en gros, tous usent de chaussure, ils font payer sur le prix

de leurs marchandises cette même augmentation de taxe sur les souliers. M. *Postlethwayt* fait le calcul de la somme totale de toutes ces taxes qui va au moins à trente-un pour cent de la dépense annuelle de la Nation.

L'objet de la huitiéme est de prouver que la valeur additionelle des denrées ne tire pas sa source du rehaussement de l'or & de l'argent, mais bien plutôt de l'accumulation des dettes de l'Etat & des taxes. Il entreprend de représenter la réduction de l'intérêt, comme nuisible aux propriétaires des terres ; il a, comme on sait, de puissans adversaires sur ce sujet. Ceux qui voudront voir dans le plus grand détail le pour & le contre de cette question, pourront recourir aux débats du Parlement en 1737.

Il est question dans la neuviéme Lettre de l'accroissement & de la diminution de l'argent réel qui est dans l'Etat, & du prix des denrées. La comparaison que l'Auteur fait des François & des Anglois est trop intéressante pour qu'on la passe sous silence. Les mœurs nationales ont beaucoup d'influence sur le

Commerce. La vanité, qui est le caractere dominant des François, fait le bien de leurs Manufactures, qui en sont d'autant plus employées, lorsque le luxe tourne du côté de l'habillement, des équipages & des ameublemens. L'ivrognerie & la débauche étant les défauts du peuple Anglois, sont au contraire un grand obstacle au travail, outre que ceux qui s'y abandonnent, perdent la moitié de leur tems : il faut d'une autre côté payer les Ouvriers d'autant plus cher. La passion de la parure dans un François ne peut se satisfaire qu'autant & après qu'il a amassé de l'argent ; ainsi le désir de parvenir à se le procurer est un aiguillon de plus qui le porte à travailler, au lieu que l'exercice de la débauche peut se répéter toutes les fois qu'un Ouvrier reçoit son salaire. Ce qu'un Ouvrier François a gagné & emploié en habillement, lui reste ; il le regarde comme le prix de son travail passé, ce qui l'encourage à continuer dans cette louable industrie, en même tems que l'émulation en est excitée : au lieu que l'Anglois qui consomme dans une soirée le travail de toute une semaine,

n'a plus à se féliciter de la peine qu'il s'est donnée ; sa vigueur diminue en même tems par les atteintes que la débauche porte à sa santé, de façon que par la suite il n'en est que moins propre au travail. D'un autre côté, la passion de l'Anglois ne fait gagner que le Fermier, le Marchand de bierre & le Distillateur, tandis que le goût du François pour les ornemens extérieurs emploie un nombre infini de membres de la société, & même les plus importans d'entre les Ouvriers. Les Anglois sont eux mêmes dans le cas de se convaincre de la différence que met le plus ou moins de tempérance dans le progrès des manufactures ; car il est certain que les Ouvriers qui travaillent au Nord de l'Angleterre font d'aussi bons ouvrages que ceux qui sont au Sud ou à l'Ouest, & cépendant leur nourriture est beaucoup plus grossiere ; ils tendent bien plus à l'épargne.

Cette comparaison entre le Commerce de la France & de l'Angleterre fait encore le sujet de la dixiéme & de la onziéme Lettres. L'Auteur Anglois accorde toujours l'avantage à la

France, & fait on ne peut pas mieux les honneurs de sa Nation.

Il prouve dans la douziéme Lettre, qu'une taxe sur les terres toujours égale, à raison de quatre schelings sur la livre, produiroit au moins un million de plus par an, qu'elle ne fait de la façon dont on impose aujourd'hui. Il fait une réflexion très judicieuse à ce sujet. Selon lui, le Marchand, le Commerçant, & le Manufacturier sont moins intéressés au Commerce que le Cultivateur, quoiqu'ils paroissent y tenir de plus près. La raison est qu'ils ne tiennent à aucun lieu, leurs marchandises se pouvant transporter, & se vendre partout l'Univers. S'ils sont opprimés dans un pays, ils peuvent aller dans un autre où ils seront invités par des Loix plus douces ; au lieu que le Propriétaire terrier ne peut compter que sur les avantages que lui produit sa terre, & n'a aucune autre ressource en cas d'oppression.

On voit dans la treiziéme Lettre le projet de l'Auteur d'une taxe personnelle par classes, sçavoir :

1	Les Seigneurs Séculiers: il en compte à peu près	250
2	Les Seigneurs Spirituels,	26
3	Les Baronnets, les Chevaliers, & les Ecuyers,	4500
4	Les Gentilhommes,	14000
5	Les Personnes qui occupent les grandes Charges,	6000
6	Les Personnes qui occupent les moindres Charges,	9000
7	Les plus gros Marchands, les Banquiers, & ceux qui commercent par Mer,	3000
8	Ceux qui font un moindre commerce,	12000
9	Les Gens de Loi,	15000
10	Le haut Clergé,	2000
11	Le bas Clergé,	12000
12	Les Seigneurs de Fiefs un peu considérables,	13000
13	Les Seigneurs de Fiefs moins considérables,	125000
14	Les Fermiers,	180000
15	Ceux qui exercent les	
		395776

		395776
	Arts Libéraux, tels que les Médecins, Chirurgiens, Apoticaires, *&c.*	30000
16	Les Marchands en détail tenant boutique,	100000
17	Les Artisans & Manouvriers,	80000
18	Les Officiers de Marine & de Vaisseaux Marchands,	10000
19	Les Officiers de Terre,	7000
	Total,	612776

On pourroit ajouter encore quelques autres Classes, comme celle des Magistrats de Ville, celle des Membres de l'Université, y compris les Etudians, & celle des Garçons de Boutique. A supposer qu'au lieu de six cens mille & tant, le nombre des personnes taxées montât à un million, à raison de trois livres sterling par an, l'un portant l'autre, ce seroit trois millions qui levés par chaque mois, ne feroient pour chaque particulier que cinq Sche-

lings; & si c'étoit encore trop pour quelques-uns, on pourroit y suppléer par une taxe sur les maisons.

La quatorziéme & derniere Lettre est la meilleure de l'Ouvrage. C'est un corps excellent de regles & de maximes sur le Commerce, & particuliement sur les effets avantageux d'une circulation animée entre l'argent & les denrées, & sur le bénéfice que le Commerce étranger apporte à une Nation.

L'augmentation de la masse de l'argent dans la circulation, dit l'Auteur, n'est sensible qu'autant que cet argent est distribué également entre le plus grand nombre des individus d'une Nation.

L'intérêt de l'argent ne peut diminuer qu'autant que la consommation des denrées augmentera.

Tant que l'intérêt de l'argent sera haut, c'est un signe certain que la circulation n'est pas libre : on parle ici de l'Etat en général, car les circonstances particulieres peuvent opérer le contraire.

Ce n'est gueres que le Commerce étranger qui peut opérer une circulation égale & avantageuse.

S'il sort quelque argent du Commerce le prix des denrées en diminuera en même tems que l'intérêt de l'argent haussera. Comme alors personne ne voudra diminuer le premier son profit, les denrées les plus nécessaires à la vie seront cheres, ce qui influera sur le travail; d'où il faut inférer que la masse du travail diminuera jusqu'à ce qu'enfin la diminution du Peuple & de la consommation, fera rabaisser le prix des Manufactures. On peut juger alors combien le Commerce étranger en souffrira, & la dangereuse crise où se trouvera la Nation.

Si la vente du superflu d'un Pays se trouve tout à coup arrêtée, il en arrive une diminution sensible dans la masse de l'argent : c'est ce qui rend la guerre si fatale au Commerce; c'est aussi ce qui fait que la Nation qui soutient son commerce par Mer, est la moins incommodée par la guerre. Il faut pourtant convenir que les Artisans & les Ouvriers, dans les tems de guerre, n'abandonnent pas si facilement un Pays, que si l'interruption du Commerce provenoit d'une autre cause.

Ils ſont toujours ſoutenus par l'eſpérance que cette guerre finira, & d'ailleurs la circulation des autres parties belligérantes éprouvera les mêmes obſtacles.

Le Commerce étranger, quelque attention qu'on y donne, ne peut pas ſe ſoutenir, ſi les autres Nations n'ont pas de leur côté le même intérêt à le conſerver.

A complet Body of Hurbandry, &c.
,, Corps complet d'Œconomie,
,, *in-fol.*

On ne peut pas mieux faire connoitre cet Ouvrage, qu'en donnant la traduction de l'Avertiſſement qui eſt à la tête, tel que les Auteurs l'ont donné, & qui en contient le plan.

Nous avons acheté pluſieurs matériaux ſur la matiere Œconomique, dont le grand nombre & la valeur nous ont inſpirés d'entreprendre cet Ouvrage. Ces matériaux avoient été recueillis par un particulier qui eſt mort depuis peu, & dont on ne cachera pas le nom par la ſuite : il les avoit raſſem-

blés pour les donner à l'impreſſion. Il y avoit d'ailleurs ajouté tout ce qui ſe trouve de plus important ſur cet objet dans les Auteurs les plus renommés, tels que, *Hale*, *Stevenſon*, *Randolphe*, *Harwkins*, *Storey*, *Osborne*, *Turner* (1), &c. Le Compilateur étoit lui-même homme de goût & d'expérience, & s'étoit appliqué à cette partie depuis plus de trente ans. Nous avons auſſi ajouté à cette Collection tout ce qui s'eſt préſenté de précieux en ce genre. Nous nous ſommes fait aider de gens éclairés pour revoir ces matériaux, y mettre de la méthode, & y donner la derniere main. Nous avons même diviſé le tout en différentes branches, dont nous avons chargé les perſonnes qui nous ont parû les plus au fait de ce genre particulier. Cet Ouvrage-ci étoit d'autant plus néceſſaire, que preſque tous les

(1) Ce M. Turner eſt Miniſtre de Miloo dans le Comté de Cornouailles ; il eſt célébre par ſa façon de faire le Cidre, le ſien paſſant pour le meilleur de l'Angleterre.

Auteurs qui ont écrit ſur l'Œconomie, ont péché ſur la matiere ou ſur la forme. Les uns n'ont pas ſçu inſtruire le Fermier, n'ayant rien de nouveau à lui apprendre ; les autres qui avoient d'excellens avis à lui donner, n'ont pû s'en faire entendre, faute de s'être mis à ſa portée. Nous nous ſommes attachés à réuſſir également ſur l'un & l'autre point. Nous nous flattons que le ſtile de cet Ouvrage ſera entendu du Fermier, ſans qu'il paroiſſe pour cela ignoble ou bas aux perſonnes d'un état plus diſtingué. Il y avoit encore un autre inconvénient à éviter. Souvent un Fermier d'une telle Province n'entend pas le patois de celui qui demeure d'un autre côté. Pluſieurs Ecrits utiles ont manqué leur effet par cette raiſon, & parce qu'on ſe ſervoit de termes qui n'étoient d'uſage & n'étoient entendus que dans certains canton. Pour remédier à cet abus, nous avons expliqué non-ſeulement les mots dont nous nous ſommes ſervis dans ce Traité, mais même ceux qui y répondent & qui ont été employés pour exprimer les mêmes choſes par d'autres perſonnes.

Il ne nous reſte plus qu'à annoncer en racourci ce qui ſera contenu dans cet Ouvrage.

On reprendra l'Hiſtoire de l'Agriculture depuis ſes commencemens juſqu'à préſent. On n'ometttra point les progrès qu'elle a faits en France, en Suéde & en Ruſſie. Lorſqu'un uſage a été ſuivi dans différens lieux, avec le même ſuccès, on en rapportera la cauſe. Le premier Compilateur dont on a parlé a encore moins conſulté les Livres, que les différentes expériences qui ſont venues à ſa connoiſſance. Il a comparé ce qu'il a vû avec ce qu'il a lû, & la théorie ſe trouve toujours confirmée ou contredite par la pratique. C'eſt la méthode qu'ont ſuivi les Editeurs de cet Ouvrage. On n'a point négligé les plus petits objets dont ſouvent les plus grands événemens dépendent. On a toujours auſſi comparé les uſages de l'ancienne Œconomie avec ceux de la moderne. On a eu attention de commencer par ce qui eſt le plus ſimple & le plus familier, pour en venir enſuite à ce qui eſt plus difficile & plus compoſé. De cette fa-

çon le Fermier & le Seigneur seront également instruits. L'Ouvrage commencera par des considérations sur le terrein : on donnera des regles pour connoitre certainement, s'il faut ranger une Terre sous le rang de l'argile, du torchis, du sable, du gravier, de la craie ou de la terre tendre. On discutera l'usage de tous ces différens terreins ; lesquels sont plus propres au labour ou au pâturage ; quels sont ceux qui renferment plus de marne ou de tourbe ; quels sont les lieux qu'on peut convertir en étangs poissonneux, & les marais dont on peut faire des canardieres. Enfin on observera tout ce que l'Art peut faire au défaut de la Nature. De-là on passera aux engrais, & on traitera de toutes les différentes espéces & des différens usages de ces engrais. Ensuite on entrera dans le détail de tout ce qui concerne les haies, les fossés, les saignées, les canaux, les plants, les bois taillis, les chênes, frênes, noyers, érables & tous les autres arbres. A l'article du chêne, on donnera des regles pour semer le gland & élever les chênes.

Après avoir planté le terrein de sa Ferme, il sera question de la pourvoir de tout ce qu'il faut pour une basse-cour, & pour les étables. On traitera donc de tout ce qu'il faut sçavoir pour élever & soigner les Vaches, Moutons, Chevaux, Pourceaux & la volaille ; après quoi on donnera tous les éclaircissemens nécessaires pour labourer, semer, herser, faire la moisson ; & la serrer dans les granges. De ces instructions générales, on passera à l'examen des différentes espéces de semences, de la nature, des propriétés ; & des préparations du bled, de l'orge, du seigle, de l'avoine, des pois, féves, lentilles & autres grains ; & ensuite à la connoissance & à la culture de l'herbe, du verd, du gazon, du sainfoin, de la luzerne, *&c.* On n'oubliera point les racines qui viennent dans les champs, telles que les navets, carottes, pommes de terre, *&c* ; ce qui conduira naturellement à la culture du houblon, du lin, du chanvre, du pastel, de la réglisse, & du saffran. On donnera des instructions sur la garence, & d'autres racines, qui, si elles

étoient cultivées en Angleterre, y seroient peut-être forts utiles. On ne négligera point toutes les observations qui peuvent conduire à tirer parti du lait, de la crême, du beure, du fromage, de la laine & du cuir. On en viendra ensuite aux accidens que les pluies, la grêle, les vents, la brouine peuvent occasionner dans les récoltes. On traitera des maladies contagieuses qui attaquent le bétail, ainsi que de tout ce qui peut lui nuire, comme herbes, mauvaises eaux, insectes, &c, & l'on indiquera tous les remédes que l'on croira les plus propres. Les maladies des végétaux seront considérées, autant qu'elles affectent l'arbre ou ses racines, le bled & les autres grains. Ainsi les mouches, les vers, les limaçons, les vercoquins, les chenilles, & les sauterelles, seront examinés avec soin. Les grains sont encore gâtés par l'yvraie & autres herbes sauvages qui s'y mêlent, ainsi que par les oiseaux. On donnera le moyen d'extirper le uns & de se préserver des autres. L'Ouvrage sera enrichi de figures qui contiendront les desseins, 1°. Des Instrumens œconomiques men-

tionnés dans l'Ouvrage : 2°. Des Plantes venimeuses de l'Angleterre : 3°. Des herbes sauvages qui sont pernicieuses : 4°. Des herbes les plus utiles, tant sauvages que cultivées.

Comme ce Plan n'annonce rien qui n'ait été fidelement exécuté, on peut en conséquence juger du mérite de cet Ouvrage. Un nouvel éloge qu'on peut en faire, c'est de dire que MM. *Osborne* & *Shipton*, qui ont fait cette Edition, y ont donné tous leurs soins. On sçait de quoi sont capables ces deux Libraires, qui pour la plûpart ne se mêlent que d'excellens Ouvrages, & n'épargnent rien pour les faire paroitre dans tout leur lustre.

La même année 1756, a produit deux Ouvrages qui feront plus d'honneur à la matiere Œconomique, que tout ce qui avoit parû jusques alors. L'Ouvrage précédent en est un ; on va rendre compte de l'autre, qui à la vérité n'est pas aussi complet, mais qui est cependant fort estimable.

OBSERVATIONS in Husbandry, by EDWART LISLE, Esq. &c. „ Observations Œconomiques, par feu „ *Edouard Lisle*, Ecuyer, *in*-4.

AVANT que d'en venir au corps de l'Ouvrage, on rapportera quelques observations préliminaires des Journalistes Anglois qui méritent d'être insérées ici.

La Terre récompense si libéralement le Paysan Anglois, qu'il s'épargne beaucoup de recherches & de raisonnemens, dont on s'occuperoit beaucoup sous un climat moins favorable. C'est aussi dans les Pays plus stériles, que les Observateurs, les Amateurs du bien public, & ceux de l'Histoire Naturelle, ont rassemblé des avis utiles qu'ils se sont hâtés de donner au Public. Ces observations, non plus que celles des anciens Auteurs qui ont traité *de Re Rusticâ*, ne conviendroient pas également dans la partie Septentrionale de l'Angleterre. Un Naturaliste Anglois qui voudroit opérer sur de tels principes, seroit souvent trompé par l'é-

vénement. D'ailleurs depuis les Anciens la Philosophie expérimentale a répandu beaucoup de lumieres sur la Science Œconomique. On croit aussi que la Chymie pourroit rendre de grands services à l'Agriculture, si l'on vouloit analiser les différentes Terres, ainsi que les eaux & les grains. *Malpighi*, *Grew*, *Lewenhoeck*, *Wolfius*, *Muller*, & surtout le célébre *Hales*, ont illustré par leurs excellentes observations, l'Histoire des Plantes & des Végétaux. La Nation Angloise a produit le célébre Poeme sur le Cidre, & dernierement deux excellentes productions sur le Houblon & l'Agriculture. Le Dictionnaire de *Gardener*, les Observations Botaniques de M. *Miller*, & l'excellent Traité de M. *Tull*, sont encore de puissans secours. Les Observations de M. *Lisle* ne feront pas moins d'honneur à la Nation.

Cet Auteur riche de biens fonds, demeuroit à Crux-Easton en Hampshire où il étoit entierement livré aux occupations œconomiques. Un de ses premiers talens dans ce genre étoit de sçavoir bien rejettonner; il a, eu vingt

enfans, dont dix-sept lui ont survécu. Il avoit acquis beaucoup d'autres connoissances & il a même laissé un grand Ouvrage sur la Théologie; il est mort en 1722, & c'est un de ses fils, qui sans autres vûes que celles du bien Public, a fait imprimer magnifiquement les Observations de son Pere. On ne doit pas s'attendre à un Traité entier ni suivi; ce ne sont que des observations entierement détachées. L'Auteur suppose le Lecteur familiarisé avec les pratiques & les termes œconomiques; il seroit même à souhaiter que l'Ouvrage eût été accompagné d'un Dictionnaire des mots qui ont besoin d'explication. Ces Observations n'ont pour objet que les articles suivans: les Terres labourables, les engrais, le labour, le hersement, le rouleau pour applanir, l'ensemencement, les grains de toute espéce & tout ce qui concerne leur culture, l'art de battre en grange, les greniers, la drêche, le houblon, le gazon, le fourage, l'engrais des Bestiaux, le pâturage, les Bœufs, les Vaches, les Veaux, les Taureaux, les Moutons & leurs maladies, les Chevaux, les Asnes

& les Mulets, les laiteries, les bois, les vergers, le jardinage, la basse-cour, le prix des Marchés, l'influence du tems, & ce qui nuit aux objets œconomiques. On choisira le peu d'observations que les bornes de ce Journal nous permettent d'employer, & l'on fera parler l'Auteur lui-même.

Les Bestiaux s'empoisonnent quelquefois avec les bourgeons de chêne qui s'attachent au mauvais foin. On a remarqué qu'ils ne mangent point le reste d'aucun autre. Il est essentiel de tenir sec le dos des Bœufs, & en hyver il faudroit les couvrir de paille. On devroit leur ménager dans la campagne un lieu où ils pussent aller frotter leurs cornes, afin qu'ils ne détruisent pas les hayes. *Varron* dit que si un Taureau qui couvre une Vache se jette sur le côté droit, c'est un mâle qu'il fera, & si c'est du côté gauche, une femelle. Il faut être bien crédule, pour croire pareille chose. Les Vaches qui sont nourries avec du grain, des feuilles de choux ou des cosses de pois, périssent en deux années de tems; de sorte que les Marchands qui les achetent les engraissent & se hâtent de

les vendre avant les deux ans, de peur qu'elles ne viennent à mourir ſubitement. Lorſqu'on veut envoyer une Vache au Taureau, il faut lui donner une pinte de lait. Le Veau s'engraiſſe & ſe blanchit, en le ſeignant fréquemment, & en le nourriſſant avec de la fleur de féves bouillie dans du lait. Une bonne Vache doit donner deux galons, c'eſt-à-dire, huit pintes meſure de Paris, de lait par jour, ce qui fera quatre livres de beure par ſemaine. Trois pintes d'Angleterre de crême, produiſent une livre de beure. Un Taureau peut tuer un Bœuf de ſon ſeul ſouffle. J'avois une Servante qui avoit imaginé, lorſqu'une Vache n'étoit pas en train d'aller an Taureau, de cueillir une poignée de pavots écumans qu'elle lui faiſoit manger, & deux jours après la Vache alloit au Taureau. La laine des Moutons eſt moins eſtimée que celle des Brebis. Les Marchands de Beſtiaux frottent les yeux de leurs mauvaiſes Brebis avec du ſel, ce qui trompe l'Acheteur. Ils leur frottent le dos avec de la terre rougeâtre pour leur donner l'air de Moutons par-

qués, qu'on eſtime mieux que les Moutons de pâture, qui étant plus ſauvages ſont plus difficiles à garder. Un bon Bélier peut ſervir ſoixante Brebis. Il faut tondre les Brebis ſous la queue au Printems, ſans quoi la chaleur de leur urine leur perdroit les mamelles. Le premier petit d'une Brebis eſt ordinairement très ventru. Quand les Agneaux ſont foibles ou malades, le lait de Vache qu'on leur donne au Printems leur fait du bien. Lorſqu'un Mouton eſt tranſi de froid, il faut l'envelopper dans une botte de paille & le porter dans un creux qu'on fait dans un tas de foin; ils y ſont bien plûtôt réchauffés qu'auprès du feu. Les Brebis ſont ſouvent mordues par des viperes. Les Allouettes leur piquent les yeux, lorſqu'elles approchent trop près de leurs nids. Les Brebis meurent ordinairement de ces accidens. *Varron* rapporte qu'on peut juger de la fécondité d'une Truye ſur la premiere ventrée, parce qu'enſuite elle porte toujours le même nombre. Pour exciter une Truye à aller au mâle, il faut lui donner une bonne quantité de le-

vain une fois en vingt-quatre heures, à deux ou trois repriſes. Le petit lait eſt plus nourriſſant pour les Cochons que l'écume de lait. La Juſquiame fait beaucoup de bien aux Cochons, au lieu qu'elle tue la volaille. Si on coupe un jeune Verrat, ſes défenſes ceſſent de croitre. J'ai obſervé que le *vice verſâ* avoit également lieu. J'avois un Verrat très fort & très vigoureux qui jour & nuit cherchoit les Truyes en chaleur; il en avoit ſept à la fois, & il eſcaladoit des murailles de cinq pieds de haut pour courrir après elle : je lui coupai ſes défenſes, dès cet inſtant il perdit beaucoup de ſon courage & de ſon goût pour la femelle. Je fis cette expérience, parce que j'avois lû des Auteurs anciens qui faiſoient mention d'une étroite correſpondance entre les teſticules d'un Coq & ſes ergots. M. *Garret* m'a appris que le Roi d'Eſpagne avoit deux Aſnes exprès pour couvrir des Jumens, qui lui coutoient chacun douze cens livres, monnoye de France : ils étoient ſingulierement laids, & avoient ſurtout la tête fort groſſe. Les Jumens qui avoient une fois

été couvertes par ces Aſnes, ne pouvoient plus ſouffrir enſuite les approches d'un Cheval. On a fait la même remarque en Angleterre. *Pline* dit que les mouches ne reſpirent pas par la trompe, mais par les pores; cette vérité me fut confirmée par l'expérience. Un jour je vis une Abeille qui étoit tombée dans le canal de mon jardin & qui cherchoit à s'en tirer; en la regardant attentivement, je fus étonné de voir divers courants marqués ſur la ſurface de l'eau qui s'étendoient l'eſpace de deux pouces des deux côtés de ſon corps & qui étoient éloignés les uns des autres comme des points de compas. Je vis clairement que cela ne pouvoit venir ni de ſes pattes, ni de ſes aîles qui ne travailloient que fort peu; & je conclus que ces ſillons provenoient de ſa reſpiration par les pores. L'hyver de 1708 fut humide & froid; les gelées du matin attaquerent tellement les abricots, lorſqu'ils fleuriſſoient, qu'ils valurent juſqu'à huit ſchelings (1) la

(1) C'eſt neuf livres douze ſols la douzaine, & par conſéquent 16 ſols piéce.

34

douzaine. Un de mes voisins qui eut le soin de couvrir un arbre avec de bonnes couvertures en recueillit trente douzaines sur ce seul arbre. Je remarquai aussi en deux occasions, que les arbres qui se trouvoient par hasard sous des toits ou des auvents furent visiblement garantis du dommage & réussirent fort bien.



I I.

LETTRE

A l'Auteur du Connoisseur.

(Feuille Périodique Angloise).

Quod optimum sit quæritis convivium ?
In quod Coraules non venit.

Monsieur, ma Femme est folle, ou plutôt enragée, & si vous ne prescrivez pas quelque remede pour l'étrange phrénésie qui la posséde, il faut que je renonce pour jamais à tout repos, & que je m'attende à me voir ruiné totalement. Vous sçaurez donc, Monsieur, qu'elle est affligée d'une maladie directement opposée à celle de la morsure de la Tarentule ; car celle-ci, dit-on, ne peut être guérie que par la musique.

Il est d'usage que vous donnez place dans vos papiers aux avertissemens que les *Virtuoses* ou les Amateurs de Musique vous adressent pour s'attirer l'attention du Public. Vous vous prêtez aussi aux plaintes des époux. Prenez donc en considération les miennes, & permettez-moi d'en appeller au Public sur ce qui cause nos différens domestiques.

Il y a quelques années que des affaires sérieuses m'appellerent en Italie : ce fut là que ma déplorable Epouse essuia les premieres atteintes de sa maladie. Elle conçut aussi-tôt une violente passion pour ce qu'on appelle *il tasto* (1) ; de là vint sa soif insatiable pour toute composition de musique. Solo, sonates, ariettes, récitatifs, concerto, tout genre, toute espéce ont été depuis son seul objet & ses seules délices ; les Chanteurs & les Musiciens sa seule compagnie. Remplie de cette harmonie Italienne, de retour en Angleterre, sa félicité n'a plus eu d'autre centre qu'un Orchestre, & toute sa

(1) C'est le goût en général.

vanité s'est portée à se donner la réputation de bon juge, & de connoisseuse en musique. S'il y a dans l'étendue de la Ville un Opéra, un Oratorio, un Concert, pour toutes les richesses des Indes, on ne l'empêcheroit pas d'y aller. Je dois lui rendre une justice : il résulte de son extravagance deux sortes de bonnes actions ; l'une qu'elle est fort assidue à la Chapelle de S. James, pour y entendre la musique ; l'autre que sur tout l'argent qu'elle prodigue à de pareilles bagatelles, il y en a une petite partie d'employée aux charités & aux quêtes dont se mêlent les Musiciens.

(1) On exécute en Angleterre, comme en Italie, des Pseaumes, des Cantiques, ou des paroles pieuses, avec l'accompagnement complet d'un excellent Orchestre dans des Salles particulieres où le Public entre en payant : aucun instrument ni voix n'y exécute de morceaux détachés comme au Concert Spirituel de Paris. Il n'est question que du Pseaume ou du Motet, qui est entremêlé d'Ariettes & de Récitatifs. Ces sortes de Concerts s'appellent *Oratorio*.

Ce qui ajoute à mon tourment, & ce qui me le rend insupportable, c'est que je n'ai moi même pas la plus petite idée de ce *tasto*; je suis un homme tout uni, sans aucune teinte de connoisseur, & cependant ma femme a la rage de vouloir que je paroisse aussi passionné de ces miseres qu'elle même. Il y a environ un mois qu'elle gagna sur moi de l'accompagner à l'Opéra. Il n'y eut point de passage un peu recherché qui ne la fit expirer de plaisir; certains airs la ravissoient, d'autres la mettoient en extase. Que de mouvement ne se donnoit-elle pas? Elle applaudissoit *Ricciavelli*, elle encourageoit la *Mingotti*, enfin elle avoit l'air d'une Démoniaque, tandis que le spectacle & sa contenance faisant un effet bien différent sur moi, me plongeoient à côté d'elle dans la derniere confusion & dans la plus taciturne mélancolie. Revenue chez elle, elle jouissoit encore du charme de l'harmonie; pour moi je l'avoue j'étois, si on peut le dire, tout discord & cruellement blessé de m'être donné avec elle en spectacle. Hé bien! mon

cher, me dit-elle, comment trouvez-vous l'Opéra? Morbleu, Madame, j'aimerois autant être au fond d'un abreuvoir, que de retourner encore avec vous au spectacle. O ciel! quoi la *Mingotti* ne vous a pas fait plaisir? la *Mingotti!* Aux diables la Chanteuse. Eh bien j'en suis fâché pour vous, M. *Aaron;* il faut que vous n'ayez point d'oreilles. Madame, j'aimerois mieux qu'on me les coupât toutes les deux, que de les avoir sensibles au point de faire toutes les sottes mines que je vous ai vu faire. Ici finit notre conversation; ma femme ne répliqua rien qu'en chantant l'Ariette à la mode, elle fit un tour dans la chambre, s'y pavana comme une Actrice, & me laissa seul.

Si ma femme, comme les autres Amatrices de musique, se contentoit de suivre les concerts publics & les spectacles, & de répéter à son retour sur son clavecin ce qu'elle a entendu, je le lui passerois. Mais elle a la fureur d'avoir un grand concert toutes les semaines; elle y tombe dans les mêmes syncopes qu'à l'Opéra; c'est elle qui

choisit & paye toute sa musique; elle veut avoir les meilleurs voix & les plus excellens Simphonistes; elle a autant de monde à ses gages qu'un Entrepreneur d'Opéra: cela fait des dépenses monstrueuses. Car pas un de tous ces gens-la ne voudroient ouvrir la bouche, ni toucher une corde, sans être payé au poids de l'or. Pour le coup je perds patience, quand je vois ces coquins-là dorés comme des Seigneurs. Il n'y en a pas un qui ne soit en dentelles & en broderie; & une fois je me trompai lourdement en prenant le principal d'entre eux, pour un Ambassadeur d'une Cour étrangere.

Il est impossible de nombrer toutes les folies que la ridicule passion pour la musique lui fait faire; son culte pour cet Art lui en fait adorer les maîtres. Un Musicien est à ses yeux au-dessus d'un Duc. Lorsqu'on joue pour le compte d'un *Virtuose*, elle s'occupe plus à envoyer ses amis au spectacle, que si c'étoit elle qui en dût avoir la recette. Elle ne pardonne jamais à ceux qui ne prennent pas de ses billets: aussi cha-

que être qui tient de loin ou de près à la musique cherche à s'accrocher à elle. Un Italien n'est pas plutôt *importé* chez nous, qu'il peut compter sur un couvert au logis. Dans nos dernieres disputes de théatre (1), elle a pris vivement parti, & un vrai Patriote n'est pas plus affecté du danger de la Nation, qu'elle l'est lorsque l'Opéra Italien menace ruine, & que la *Mingotti* est en danger de perdre ses fonds (2).

Je ne crois pas que la tête de ma femme renferme d'autres idées que celles de récitatifs, ariettes, dessus chantant, basse continue, &c. Quand nous sommes ensemble, au lieu de me tenir compagnie & de converser agréablement avec moi, elle est toujours à frédonner quelque passage, ou à discourir sur l'éloquence de la musique. Malheureusement la nature lui a refusé de la voix; mais au moyen du

---

(1) C'est sans doute de l'affaire des Danseurs François que l'Auteur veut parler.

(1) La *Mingotti* a eue l'entreprise de l'Opera Italien.

maudit *tasto* d'Italie, elle est toujours à s'égosiller, à miauler & à m'étourdir par des sons beaucoup plus désagréables que ceux de nos Chanteuses des rues, & que le plainchant d'une Eglise de Campagne. Pour achever de se rendre ridicule, elle apprend à jouer de cet instrument masculin, appellé *Basse de violle*, qui selon elle renferme tout le fin de l'harmonie, dont il est l'ame.

De quelle voye me conseillez-vous de me servir, Monsieur *Towen*, pour guérir ma femme de ce délire musical? J'ai quelqu'envie de tenir aussi chez moi un *Oratorio* burlesque composé de trompettes marines, de Guimbardes, de cornemuses, & d'autres instrumens de cette force qui exécuteroient des airs de rue les mêmes jours & à la même heure que ma femme tient son concert. J'ai aussi le projet, étant pourvu graces à Dieu d'une voix des plus discordantes & des plus rauques, d'entonner un air de Rosbifs ou quelque ballade Angloise, toutes les fois que ma femme me régalera de ces mélodieux airs Italiens. Si cela ne me réussit pas, j'ap-

prendrai à battre la caisse, ou à souffler du cornet de Postillon; & si enfin à force de bruit je ne peux pas l'emporter sur elle, je suis décidement resolu de fermer ma porte à tout ce qui s'appelle *Musicien*, & de démolir pour toujours son clavecin & sa basse de violle.

Helas! cependant c'est en venir à des extrémités que je redoute toujours & que je voudrois éviter. Je n'ai pas précisément de l'aversion pour la musique; mais je ne voudrois pas y consacrer tous mes momens. Je ne hais pas non plus la compagnie, mais j'aimerois autant tenir cabaret que de convertir ma maison en un théâtre, où les deux sexes s'assemblent pour des bagatelles aussi ridicules. Si je pouvois inspirer à ma femme le goût de la parure, celui du jeu, ou tout autre enfin que celui de la musique, je serois trop heureux. Troubler ainsi ma tranquilité avec de l'harmonie, c'est me chatouiller jusqu'à en mourir; prodiguer tant d'argent à tous ces batteurs de pavé, c'est troquer mon bien contre une vieille chanson. Vous êtes connoisseur, Mon-

sieur *Town*, donnez moi donc un peu de goût, ou otez le à ma femme: car nous sommes un couple mal attelé, & quoiqu'obligés de concerter ensemble, il n'y a pas la moindre harmonie entre nous.



III.

LETTRE

De la Dame Harmoniphile*, ou *Contre-partie de la précédente.

MONSIEUR,

AVANT de juger, il est juste que vous entendiez les deux Parties; car pour paler vulgairement, *une Histoire n'est bonne que jusqu'à ce qu'on en dise une autre* (1). Je suis l'infortunée Epouse de ce Mari grossier, (j'allois dire insensible) qui dans une de vos dernieres Feuilles me déclare publiquement folle.

J'avoue ma passion pour la Musique & je m'en fais gloire. Peut-on

(1) Proverbe Anglois.

en citer une plus noble & plus digne d'être avouée ? Mes nerfs sont formés pour l'harmonie, & toutes les différentes combinaisons de la game font sur moi leur effet. Le séjour que j'ai fait en Italie a ajouté à cette disposition naturelle. Les meilleurs Juges de ce Pays m'ont regardé comme une vraie *virtuose*. Je compose, M. & j'exécute ; j'ose dire même qu'il y a peu de Musiciens qui entendent mieux que moi le contrepoint & le chromatique. J'ai eu le plaisir inexprimable d'entendre qualifier unanimement en Italie mes compositions de *squisite*, *divine*, *e adorevole*, exquises, divines & adorables.

Y a t'il là de l'extravagance ? N'est-il pas bien plus naturel de se charger de cette imputation, lui dont l'ame est insensible & impénétrable au charme & au pouvoir de l'harmonie, lui que j'ai vû sortir de la Chambre au milieu du passage le plus pathétique & le plus touchant, exécuté par l'adorable Signora *Mingotti*, accompagnée par le divin *Giardino* (1). Cependant (par-

(1) Célébre violon Anglois.

donnez-moi cette digression à laquelle me conduit le transport qui m'anime), quelle expression irresistible ! Quelle mélodie ! Quelles cadences ! Quelles *appogiatures* dans le chant de cette incomparable Chanteuse ! Quelle énergie ! Quelle délicatesse ! Quelle variété dans les inimitables compositions & dans l'exécution du Charmant *Giardino* ! Quel *Arpeggio* ! Quel *Stacatto* ! Quel *Andante* ! En un mot je peux vous assurer avec vérité, que dans l'*Allegro*, l'*Adagio*, le *Largo*, le *Piano*, ou le *Forte*, ce grand homme n'a point d'égal. Ah ! M. *Town*, quelle perte irréparable n'a pas fait la Nation, en perdant la *Mingotti* ! Mais revenons à mon Mari. Vous sçaurez qu'entre autres qualités, il a celle de grand Politique, & une de ses grandes objections contre les *Virtuoses*, c'est qu'ils sont étrangers. Il se déchaîna contre moi Dimanche dernier, parce que j'avois eu un Concert chez moi, tandis qu'on avoit reçu du Pays Etranger de mauvaises nouvelles. Je ne m'embarrasse pas des raisonnemens creux de tous ces maîtres Politiques. Ils ont beau parler de

Blakeney, du Gouverneur tel, de l'Amiral tel ; pour moi je suis assurée que la Nation ne peut pas faire une plus grande perte que celle de la *Mingotti*, qui, comme vous avez dû le voir dans les papiers publics, est allée en Hollande jusqu'à ce que ses affaires soient arrangées en Angleterre.

Enfin, quelque gothique que soit mon Mari, je suis résolue de m'acquitter du devoir d'une Femme attachée à ses liens. C'est ce qui fait que souvent, lorsqu'il vient dans ma chambre, je me mets au Clavessin, je chante & je joue les morceaux les plus analogues à son caractere, dans l'espérance d'attraper l'unisson ; mais je vous l'avouerai, je me meurs de peur qu'il n'ait pas un seul nerf harmonique dans toute sa construction, quoique honnête homme d'ailleurs. Quand il interrompt ma Musique, & qu'il me menace comme il vous le dit dans sa Lettre de faire son Concert ridicule de Trompettes Marines, &c. Je lui réponds d'un grand sang froid : » en vérité, mon cher, vous n'avez pas » la moindre notion sur ces matieres.

Il seroit de toute impossibilité de faire concerter ensemble tous ces ridicules instrumens & d'y adapter une Basse-continue. Ils n'ont que trois notes au plus, & qui ne peuvent pas être ce qu'on appelle *Sostenute*. C'est pour cela, me répond-il, que je voudrois avoir ici ces instrumens. Ils me feroient encore beaucoup plus de plaisir que tous vos Executans & vos brillantes, & je suis très assuré qu'ils me couteroient beaucoup moins.

Il insiste souvent sur cet article de dépense, & toujours avec chaleur ; sur quoi je lui répond avec toute la douceur qui convient à une femme raisonnable : Mon cher, vous avez suffisamment de bien, & je vous en ai apporté encore davantage. A quoi sert l'argent, si ce n'est à l'employer, & à quoi peut-il être mieux employé, qu'à encourager & récompenser le goût & le merite ? Tous ces Etrangers que vous traités de Balladins, sont gens bien nés, quoique avec peu de fortune. Vous sçavez qu'on a pour eux en Italie beaucoup plus de considération qu'on n'en

auroit pour les plus grands Héros Romains de l'Antiquité, s'ils revenoient sur la Terre. Ils quittent leur pays natal où ils sont si estimés pour leurs talens. Ils sacrifient tous ces avantages pour venir nous procurer du plaisir. Que voudriez-vous que nous fissions de mieux de notre argent? Le donner à de petits Batards; à des Femmes en couches qui n'ont point de mari, ou qui en ont une foule; à des Mendians importuns dont les cris & les plaintes sont d'une discordance insuportable? Si nous laissons nos biens à nos enfans, qui nous répondra qu'il ne les dissiperont pas de la maniere la plus deshonorante? Ne sommes-nous pas assurés que ce que nous donnons à ces *Virtuoses*, nous le donnons au mérite? Quant à moi, mon cher, je suis ravie, quand je peux venir à bout de faire accepter à quelqu'un d'entr'eux cinquante ou cent guinées. Il est vrai que je n'y parviens pas, sans employer l'artifice & les détours; car ils sont de la derniere délicatesse sur le point d'honneur, surtout en fait d'argent. Je re-

garde des présens aussi modiques comme une dette due à leurs talens supérieurs & je tâche de les leur glisser de sorte qu'en les recevant, ils ne soient jamais dans le cas de rougir. Ici mon Mari se mit dans la plus furieuse colere, en me disant: *Par tous les D.... Madame, montrez moi un seul de ces* Virtuoses, *ainsi que vous les appellés, qui ait jamais rougi en sa vie, je lui donne tout ce que je possède.* Vous voyez M. *Town*, quel étrange homme est mon Mari, & qu'il n'a aucune idée de l'élégance & des divertissemens rafinés. Quand il entre ainsi en colere, je vous laisse juger qui de nous deux est fou & enragé.

En un mot, je le répete: mon Mari est innaccessible à la plus noble, à la plus belle, à la plus forte des passions, à la passion de la Musique. Cette divine passion est la seule qui absorbe en entier notre ame & qui ne laisse point de place à d'autres soins, ni à des goûts subalternes; car vous avez dû remarquer que quiconque a ce goût avec des connoissances, ne peut être

propre à aucune autre chose. Vous voilà au fait du cas où je me trouve. Je suis d'ailleurs certaine que vous jugerez équitablement entre M. Aaron & moi.

Je suis, *&c.*

CECILE.



IV.

AUTRE EXTRAIT.

DU CONNOISSEUR.

IL n'y a point de tournure d'esprit ni de caractere qui rende un homme moins propre à remplir les devoirs de la Société, que l'indolence. Un homme paresseux est un vrai blanc dans la création: il semble qu'il n'a été créé pour aucune fin, & qu'il ne vit pour aucun objet. Il ne peut entreprendre aucune occupation, ni embrasser aucune profession, parce qu'il n'aura jamais l'activité nécessaire pour la suivre. Il ne réussit à rien, parce qu'il ne continue rien. Il sera méchant mari, mechant pere, mechant parent, parce qu'il ne se donnera aucun mouvement pour empêcher sa femme, ses enfans, sa famille de mourir de faim. Il ne sera pas meilleur ami, parce qu'il ne remueroit pas

d'ici là quand il s'agiroit de la destruction de l'Univers. S'il est né pauvre, il le sera toujours & finira vraisemblablement ainsi sa vie.

S'il s'embarque dans le Commerce, il fera banqueroute; s'il a du bien, son Intendant fera une fortune immense, tandis que lui-même mourra en prison où ses dettes l'auront confiné.

Il faut considérer que la nature ne nous a pas mis en ce monde dans un état de perfection; elle nous a simplement donné la faculté de nous perfectionner, ce qui nous dicte que nous avons beaucoup à travailler pour devenir meilleurs. Peu de gens sont nés tout à fait idiots. Si dans son état on n'atteint pas aux talens supérieurs, on peut du moins le remplir décemment, c'est à quoi l'on parvient par une patience suivie. La persévérance vient à bout de toutes les difficultés, & mêmes de celles qui au premier abord paroissoient les plus insurmontables; & l'on seroit étonné de voir combien on écarte d'obstacles par l'attention continuelle qu'on donne au même objet.

Je ne parlerai point ici de l'exemple si répété de *Demosthene*, qui vainquit les obstacles naturels qui s'opposoient à sa réussite dans l'Art oratoire. Je me contenterai d'un exemple plus moderne, & qui nous est plus familier. Etant dernierement à Sadlerswells, je ne pus m'empecher d'admirer l'activité surprenante de ceux qui s'y donnoient en spectacle, & je réfléchis en même-tems sur les peines incroyables qu'ils avoient dû se donner pour parvenir à se plier & se tordre le corps d'une maniere si forcée. Je fus encore plus frappé de voir cet ingénieux Artiste, qui après avoir placé deux sonnettes à chaque pied & autant à chaque main, sans compter celles qu'il porte sur la tête, joue différens airs lents & rapides, & les rend avec autant de précision que les meilleurs carillons. Toute son adresse consiste à lever juste les mains & les pieds, & à remuer la tête en avant & en arriere à propos. Si cet homme avoit voulu prendre la même peine dans un autre genre, il auroit peut-être été aussi profond calculateur que *JedediahBuxton*, ou peut-être auroit-il été excellent

Poëte, au lieu qu'il n'en est aujourd'hui que l'emblême. Si nos belles Dames vouloient absolument l'entreprendre, elles pourroient plier leurs ames, comme Madame Catherine se disloque le corps.

Il n'y a point dans le monde d'animal plus inutile que celui qui se contente d'être purement & simplement Gentilhomme. Il a du bien, en conséquence il ne veut acquérir aucunes connoissances: il n'a aucune profession, & à cause de cela il neveut rien faire. Le malheur est, qu'il n'existe point de vertu négative & que l'oisiveté absolue est impratiquable. Celui qui ne fait point de bien, fera nécessairement du mal; & si la tête n'est pas garnie de notions utiles, elle deviendra sans contredit un magasin de bagatelles & d'absurdités. Ainsi donc quoiqu'un Gentilhomme ne doive point ouvrir de boutique, ni travailler comme un mercenaire, il ne doit pas moins chercher à employer son tems d'une maniere avantageuse. S'il ne fait point de progrès dans la sagesse, il fera beaucoup de pas vers la folie; &

quiconque ne fait rien parce qu'il n'a rien à faire, deviendra vicieux & pervers, ou tout au moins ridicule & méprisable.

Je ne connois rien qui m'afflige davantage, que de voir un homme qui a le cœur bien placé, & des talens naturels dont les bonnes qualités sont obscurcies & anéanties par l'indolence. Un tel homme est un tourment perpétuel pour ses amis, tandis qu'il pourroit ajouter à leur bonheur. Il ne tiendroit qu'à lui de briller parmi les gens du premier mérite, & il rampe parmi ceux de la derniere classe. Personne n'est plus générallement plaint, & en même-tems plus universellement évité, que mon ami *Sanssoin*: c'est un bon humain qui n'a jamais fait une bonne action; c'est un homme d'une intégrité inébranlable, mais sur qui l'on ne peut pas compter. Avec une excellente tête & un très bon cœur, il regle sa conduite de la façon la plus absurde, & manque souvent à ses amis: car toutes les fois qu'un homme néglige de se rendre justice à lui-même, il fait certainement tort à ceux avec qui il est lié, & c'est à

tort que bien des gens ont dit qu'un pareſſeux ne faiſoit tort qu'à lui-même.

Ce n'eſt pas conſidérer la vertu dans ſon vrai point de vue, que de croire qu'elle conſiſte dans la pure innocence & dans la privation du mal : il faut de plus exercer ſes facultés en faiſant du bien. Auſſi quand Titus avoit paſſé un jour ſans faire de bien, il s'écrioit douloureuſement : *J'ai perdu un jour.* Si d'après cette façon de parler, nous jettons les yeux ſur notre vie paſſée, combien de jours ne trouverons-pas que nous avons irrévocablement perdus, & dans quelles bornes étroites cette façon de calculer ne réduiroit-elle pas la plus longue vie ! Si nous comptions nos jours ſuivant le bon emploi que nous en avons fait, quelle révolution ne verroit-on pas dans la façon de nombrer l'âge des hommes ? Nous verrions un très petit nombre compter une belle vieilleſſe à la fleur de leurs ans, tandis qu'il y auroit beaucoup de jeunes étourdis de 80 ans.

Conformément à cette idée, je me reſſouviens d'avoir vu l'Epitaphe d'un

homme fort agé, à qui l'on ne donnoit qu'une vie de quatre ans, parce qu'on ne dattoit ſon exiſtence que du tems où il avoit commencé à ſe réformer, & à renoncer à ſes mauvaiſes habitudes. La plupart des inſcriptions qui ſont ſur les monumens n'ont aucun trait aux actions vertueuſes des morts qui repoſent dans ces tombes. Ce ne ſont que des notes qui ſignifient qu'un homme eſt né tel jour & mort tel autre. Je voudrois que ceux qui ont bien rempli leur vie, fuſſent encore utiles après leur mort par les leçons de morale & les bonnes inſtructions qu'ils laiſſeroient après eux. Il ſeroit donc à ſouhaiter que dans chaque Paroiſſe on deſtinat quelques arpens à un ſpatieux cimetiere, où chaque défunt auroit une tombe ſur laquelle on marqueroit ſon âge conformément au bon emploi, ou à l'abus qu'il auroit fait du tems pendant ſa vie. De cette façon une petite pierre quarrée ſur laquelle ſeroit cette inſcription, *obiit anno ætatis octavo*, ſeroit un plus magnifique panégyrique que toutes les adulations lapidaires de nos modernes Epitaphes. Comme il faudroit s'attendre à la par-

tialité des parens qui ſurvivroient, & qui mettroient dans tout leur jour les plus brillantes actions des morts, on verroit des inſcriptions dans le goût de celles qui ſuivent.

Ici ſont dépoſés les reſtes d'une célébre beauté, âgée de 50 ans, morte dans ſa cinquiéme année. Elle étoit née dans ſa dix huitiéme année, & fut tuée inopinément par la petite vérole dans ſa vingt-troiſiéme année.

Ici repoſe dans un ſomeil éternel la partie mortelle du L. B. eſprit fort âgé, de 88 ans, mort à la mamelle. Il vint au monde par haſard, l'an .... & fut anéanti dans la premiere année de ſon âge.

Ici continuent de pourrir les os d'un fameux débauché, embrion qui n'a jamais donné aucun ſigne de vie ; mais à l'âge de vingt-trois ans il étoit tellement putrifié, qu'il n'a pas pû ſe garder plus long-tems ſur la Terre.

Ci git la carcaſſe d'un bon Compagnon qui naquit hydropique dans ſa quarantiéme année. Il languit dans cet état juſqu'au moment où il fallut lui faire la ponction, après quoi il

retomba dans le même état & mourut à l'âge de deux ans l'an vingt-troiſiéme de ſa potation.

Ci git Iſaac da Coſta, converti du Judaiſme, âgé de 64 ans. Il naquit & fut baptiſé dans ſa ſoixante-uniéme année, & mourut dans la vraie Foi la troiſiéme année de ſa naiſſance.

Ici eſt dépoſé le corps du beau Narciſſe, qui naquit à la Cour l'an ...... un jour d'anniverſaire. Il mourut de douleur à l'âge de deux ans, la Cour prenant le deuil pour un Prince Etranger.

Ici repoſe de ſes travaux le brave Général *B.* qui eſt mort à l'âge d'environ cent ans, plus vieux que Mathuſalem.

Ici pourrit *A. B.* mort né, qui mourut de frayeur le 20 Mai 1756.

La plupart de ces Epitaphes ſont des alluſions malignes ; la derniere paroît regarder l'Amiral *Bing.* La précédente eſt un éloge du Général *Blaxeney.*

V.

DISSERTATION

Sur la Population du Genre Humain, par WALLACE. Edimbourgh. Hamilton, 1753.

PREMIER EXTRAIT.

LE Globe n'est point éternel : les Textes sacrés, les anciens Monumens, l'Histoire Ancienne & Moderne, la Tradition, tout nous le démontre. Il a commencé par être habité par un seul couple ; il s'est peuplé par la propagation ; les premieres générations ont quitté par différens motifs leur premier établissement, & les habitations se sont multipliées. Rien ne seroit plus curieux, que d'être instruit de l'ordre de ces différentes migrations ; mais rien ne seroit plus inutile que cette recherche sur laquelle il faut renoncer à se sa-

tisfaire. Les événemens s'effaçoient alors avec la vie des hommes. On ne peut pas non plus déterminer précisément la gradation de la population. Il faut se contenter de conjectures : voici les plus probables, & ce que le calcul peut fournir en ce genre.

Il ne doit être question que d'un seul couple au commencement. On suppose que dans la premiere époque de 33 ans $\frac{1}{3}$. ce premier Couple produit six enfans, dont trois garçons & trois filles ; qu'un de ses garçons & une de ces filles meurent avant de parvenir à l'âge nubile ; que les quatre autres Enfans se marient entre eux ; que dans une seconde période de 33 ans $\frac{1}{3}$. chacun de ces quatre nouveaux Couples en produit trois, & ainsi successivement. Il est clair qu'au bout de 33 ans $\frac{1}{3}$ il y aura six personnes vivantes sur la Terre ; qu'au bout de 66 ans $\frac{2}{3}$ il y en aura 12 ; au bout de 100 ans, vingt-quatre, & au bout de 200 ans, cent quatre vingt-douze ; & c'est en supposant que le premier Couple & les suivans meurent à 66 ans $\frac{2}{3}$, ce qui est vraisemblable.

Par la table qu'on en a dressée, on voit qu'à chaque période de 33 ans $\frac{1}{3}$ le nombre des hommes double ; d'où il suit qu'au bout de 1200 ans il pouroit y avoir 206158430208 habitans sur le Globe. Plus on suit ce calcul, & plus il devient effrayant. On en est bien-tôt à craindre que la Terre ne puisse pas contenir le nombre d'hommes qui résulte de cette opération.

Il ne faut donc pas présumer que chaque couple ait six enfans : il est pourtant certain qu'il doit en avoir plus de deux, autrement il n'auroit jamais pû y avoir douze personnes vivant à la fois sur la Terre. Il paroît donc que pour prendre un juste milieu, on peut supposer que chaque couple produit quatre enfans, & l'on peut dresser une table en conséquence. On y trouvera qu'à la dix-neuviéme génération il y aura un million & demi, & à la vingt-quatriéme il y aura cinquante millions. On conviendra cependant que la gradation de ces tables est dérangée par les irrégularités de la Nature, & par les divers accidens & révolutions qu'essuie le Globe. D'un autre côté la lon-

gue vie des Patriarches donne beaucoup de force à l'hypothèse qui établit l'excessive multiplication dont on vient de parler.

Si l'on se sert des observations de M. *Templemann*, pour conjecturer le nombre des hommes aujourd'hui vivans sur la Terre, voici ce qui s'en suivra. Si toute la Terre est peuplée comme l'Angleterre, elle contiendra plus de 4960 millions d'habitans. Si c'est comme l'Ecosse, ce sera 1655 millions ; comme l'Espagne, 1055 ; & comme la Hollande est estimée sept fois plus peuplée que l'Angleterre en proportion de son étendue, il est constant que si la Terre étoit peuplée comme la Hollande, elle contiendroit 34720 millions d'habitans. Si elle ne l'étoit que comme les Etats de l'Impératrice de Russie, ce ne seroit que 475 millions. Concluons donc que comme certainement la Terre est mieux peuplée dans toute son étendue, que les Etats de la Czarine & beaucoup moins que la Hollande, elle doit contenir beaucoup plus de 475 millions,

& beaucoup moins de 34720 millions ; mais comme vraisemblablement elle est moins peuplée que l'Angleterre & même que l'Espagne, on ne risque rien d'y compter à peu près 1000 millions : auquel cas il y a moins d'habitans à présent sur la Terre, qu'il n'y en avoit bien avant le déluge, puisque l'an du Monde *966*, suivant notre table, il y avoit plus de *1610* millions d'hommes.

La question qu'on agite ici ne doit pas être regardée comme un pur objet de curiosité, elle est de la derniere importance : car enfin elle prouvera, étant une fois discutée, à l'avantage du gouvernement qui, *cæteris paribus*, favorisera davantage la population par sa constitution.

Mais avant d'aller plus loin, il faut poser quelques principes généraux.

1° Un peuple barbare qui ne vivra que de la chasse, de la pêche & des productions naturelles de la terre, sans aucune agriculture, sans commerce ni arts, ne sera jamais si nombreux qu'un peuple qui, dans le même espace de

terrein, cultivera l'Agriculture, le Commerce & les Arts. Or c'est un avantage que nous avons sur le premier âge. Qu'on ne juge donc pas sur les nombreux essains dont le Nord a peuplé le midi, que les peuples du Septentrion fussent en effet plus nombreux. Tout ce qu'on en doit inférer, c'est que la terre ne pouvant nourrir ses habitans, ses habitans étoient forcés de chercher ailleurs leur subsistance.

2° Si les âges barbares sont contraires à la population, il est tel sol & tel climat qui ne le sont pas moins. Un pays froid, montagneux, sablonneux, marécageux, ne pouvant pas fournir une belle récolte, sera nécessairement moins peuplé qu'un climat plus doux, & parconsequent plus fertile. Il y a tel autre pays où l'air & la nourriture seront moins favorables à la génération ; ou bien la proportion entre les mâles & les femelles ne sera pas juste, & si les mâles abondent trop, ce sera un très grand inconvénient. Et que de différentes circonstances peuvent nuire encore à la population !

3° Elle dépend aussi beaucoup des

maximes politiques & des loix concernant la division des terres. Un Etat ne peut être peuplé qu'autant qu'on partage les Terres en de très-petites portions égales, & entre beaucoup de familles, surtout lorsque le Commerce & les Arts n'y fleurissent pas. Ce n'est absolument que par leur moyen que la division inégale des Terres peut se soutenir. Il n'y a que l'exportation du superflu, & le progrés de l'industrie qui puissent suppléer à l'agriculture.

4° Ce n'est que l'encouragement que les loix & l'autorité donneront au mariage, qui pourra favoriser la population. La débauche est donc un très grand empêchement, surtout si la mollesse & une fausse délicatesse nuisent à l'éducation que des peres de familles doivent à leurs enfans. Ainsi toute Nation chez qui la bonne morale, la simplicité & la frugalité prévaudront, l'emportera certainement par-là.

5° Le vrai moyen d'assurer la population, c'est de préférer toujours les Arts utiles à ceux qui ne tendent qu'à l'ornement. J'entends par Arts utiles, ceux qui concernent la construction des

maisons, l'habillement & enfin le nécessaire. Tant qu'il reste un pouce de terre à cultiver, c'est détruire la population, que de se livrer à tout ce qui ne sert qu'au luxe.

Après ces notions générales on s'attachera, 1° à prouver par les passages des anciens Historiens, que les pays dont nous pouvons juger d'après eux étoient plus peuplés avant l'établissement de l'Empire Romain, que ne le sont à présent les Nations les plus civilisées.

2°. On recherchera les causes de cette différence, & on examinera si les mœurs & le Gouvernement des Anciens y ont contribué.

Les siécles reculés nous offrent des Monumens plus magnifiques, des travaux plus vastes & plus splendides, des Villes plus puissantes, des Armées plus nombreuses, de plus grandes assemblées de peuple que l'âge moderne. C'est une vérité constante ; mais ne pousse-t-on pas trop loin la prévention en faveur de l'avantage qu'on suppose à l'Antiquité, & ne l'exagere-t-on pas ? *Isaac Vossius* portoit à trente

millions l'évaluation des habitans de l'Europe, ce qui eſt ſurement au-delà du réel. Le ſçavant Auteur des Lettres Perſanes donne auſſi dans un calcul outré à cet égard, puiſqu'il prétend que ſous Jules Céſar il y avoit cinquante fois autant d'habitans ſur la Terre, qu'au moment préſent. Cette conjecture eſt d'autant plus éloignée de la vérité, que la Terre étoit moins peuplée du tems de Jules Céſar, que dans les ſiécles précédens. Diodore de Sicile l'appelle un déſert en comparaiſon de l'état où elle avoit été précédemment. Strabon ſe plaint que les Etats & les Villes étoient déchus de ſon tems, & que le nombre des Citoyens dans pluſieurs étoit fort diminué : il cite particulierement les environs de Tarente, ſi peuplés jadis, & où il y avoit treize Villes, tandis qu'il n'y avoit plus que Tarente & Brunduſe. Toutes les autres grandes Villes n'étoient plus que des Villages.

Si l'on en croit les Anciens, Ninus commandoit dans la Bactriane une Armée de 17 cent mille Fantaſſins & de 210000 chevaux. Il y avoit à la

ſuite de cette Armée plus de dix mille chariots. Celle qu'on lui oppoſoit étoit de 400 mille hommes. Sémiramis raſſembla 200 mille hommes pour bâtir Babylone. Cette puiſſante Princeſſe conduiſit dans l'Inde une Armée de trois millions de Fantaſſins & d'un million & demi de chevaux avec cent mille chariots. Pour ſuppléer aux Eléphans, elle fit monter ſur des Chameaux cent mille hommes maſqués de façon à reſſembler à ces animaux. On avoit mis ſur des Chameaux 2000 vaiſſeaux faits de pluſieurs piéces qu'on pouvoit raſſembler, pour s'en ſervir dans l'occaſion. Le Roi Indien avoit de ſon côté une Armée encore plus conſidérable. Les Médes dans l'une de leurs expéditions contre les Caduſiens, avoient une Armée de 800 mille hommes : celle des Caduſiens étoit de deux cent mille. L'Armée que les Grecs conduiſirent à Troye, eſt une des plus conſidérables qu'ils ayent jamais réunie. Pour en prendre une idée, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la liſte de leurs vaiſſeaux qu'Homere fait monter à 1186, & Thucydide à 1200, peut-être pour la

facilité du compte. Homere dans un endroit de l'Iliade compte cent vingt hommes ſur chaque vaiſſeau, en y comprenant les Matelots & les Soldats. Cela feroit 142320 hommes, ſi tous les Vaiſſeaux étoient également fournis ; mais comme, ſuivant le même, il n'y avoit que cinquante hommes à quelques uns de ces Vaiſſeaux, il faut prendre le milieu entre cinquante & cent vingt, ou le nombre de 85, ce qui formera toujours 100810 Grecs. Thucydide obſerve que les Grecs auroient formé une plus grande Armée, s'ils n'avoient pas craint de manquer de proviſions dans un Pays Etranger.

Pour entrer dans un plus grand détail ſur cet objet, on ſe ſervira de la regle établie par le Docteur Halley, qui eſt de déterminer le nombre des habitans d'une Ville par celui de ſes combattans ; de ſorte qu'en comprenant les vieillards, les femmes & les enfans, quatre têtes fourniſſent un combattant. Cette évalution eſt confirmée par deux paſſages de Céſar & de Strabon.

Ce dernier rapporte que, quand Cé-

ſar vainquit la Nation des *Salaſſii* qui demeuroient ſur les Alpes, il fit 36000 Eſclaves, entre leſquels il y en avoit 8000 en état de porter les armes. Ce devroit être 9000, ſuivant la regle de Halley ; auſſi faut-il obſerver que plus de mille de ces Eſclaves avoient été tués, avant que la Nation fût ſubjuguée.

On lit dans les Commentaires de Céſar, que lorſque les Suiſſes qu'il avoit vaincus quitterent leurs pays pour chercher une nouvelle habitation, après avoir emmené avec eux leurs femmes & leurs enfans, on trouva dans leur camp des états de tous ceux qui avoient aſſiſté à l'expédition, où les âges & le ſexe étoient diſtingués : leur nombre montoit à 368000, ſur quoi il y en avoit 92000 en état de porter les armes. C'eſt comme on voit exactement le quart.

On ſe ſervira auſſi pour juger de l'étendue des anciennes contrées de la ſupputation de *Templemann* qui a donné l'évaluation de leurs milles en quarré ; ce qui eſt plus ſûr que de les meſurer par leur longueur & leur largeur, telles

que les ont données les Auteurs qui en ont traité. On commencera par l'Egypte.

Suivant *Templemann*, l'Angleterre a 49450 milles en quarré, & l'Egypte en a 140700. D'après cette proportion l'Angleterre ayant huit millions d'habitans, l'Egypte en auroit dû avoir 22700000, & cependant sur ce qu'en disent les Anciens Historiens, elle en contenoit beaucoup davantage.

Diodore de Sicile écrit que plus de 1700 enfans mâles nâquirent le même jour que Sésostris. Son Pere les fit tous élever avec le jeune Prince, persuadé qu'ils s'attacheroient à lui, & qu'ils feroient l'élite de son Armée. D'après le compte des enfans qui naquirent ce jour-là, il résulte qu'il naissoit en Egypte 620500 enfans males par année ; ce qui, suivant le calcul de M. Halley, faisoit dix-sept millions de mâles en Egypte, & en comptant pareil nombre de filles, faisoit trente-quatre millions d'habitans que devoit renfermer l'Egypte.

Suivant Hérodote, l'Egypte sous le regne d'Amasis contenoit 20000

Villes. A ne compter que 2000 habitans dans chacune, c'est quarante millions dans toute l'Egypte. Si l'on considere combien Thebes & Memphis, les deux Capitales, étoient peuplées, on ne trouvera pas que ce soit trop de 2000 habitans dans les autres Villes. En effet Homere parle de Thebes comme renfermant 20000 Soldats. Tacite en donne une idée bien plus magnifique, car il va jusqu'à 70000 ; ce qui feroit 280000 habitans, & par conséquent deux fois & demi & peut-être le triple des habitans de Londres.

On objectera peut-être que Diodore évaluant le nombre des habitans de l'Egypte à sept millions dans des tems plus reculés, dit dans le même passage qu'il n'y en avoit que trois de son tems. Ce seroit moins qu'au tems présent, puisque Maillet donne à l'Egypte quatre millions d'habitans, aujourd'hui que ce Pays gémit sous l'oppression des Turcs. D'ailleurs Joseph qui vivoit peu après Diodore, compte sept millions & demi d'habitans en Egypte, sans y comprendre ceux d'Ale-

xandrie. Il faut donc croire que, lorsque Diodore ne donnoit que trois millions d'habitans à l'Egypte, il n'entendoit que les Chefs de famille ou les hommes en état de porter les armes. S'il parloit des derniers, il faut compter alors sur douze millions d'habitans en Egypte du tems de Diodore, & sur vingt-huit dans des tems plus éloignés.

En prenant un milieu entre ces différentes évaluations des habitans de l'Egypte, on pourra s'arrêter à trente-quatre millions, & alors la population de l'Egypte sera à celle de l'Angleterre environ comme 3 à 2, puisque, comme on l'a déja dit, si elle avoit été égale, il n'auroit dû y avoir, à raison de la différence d'étendue, que 22 millions.

Au reste on a fait les supputations précédentes dans la supposition que l'ancienne Egypte étoit aussi étendue que la moderne. Si cela n'est pas, sa plus grande population n'en sera que mieux prouvée. Or il est certain que l'ancienne Egypte étoit d'une moins grande étendue que la moderne ; c'est

ce qu'on prouve par sa comparaison avec l'Italie. Suivant Hérodote, la largeur de l'Egypte vers la Mer Méditerranée, où elle étoit le plus large, étoit de 3600 stades, qui font environ 346 milles, & sa longueur du Nord au Sud étoit de 666. L'Italie a au pied des Alpes dans sa plus grande largeur, 560 milles. Il y a d'autres endroits où elle n'en a que 136, & quelques autres où à peine elle en a 25. Sur ces mesures, on voit que l'Egypte n'étoit pas si considérable que l'Italie, qui, suivant *Templemann*, a 75576 milles d'Italie en quarré ; ce qui est environ la moitié des 140700, que, comme nous avons vû un plus haut, le même *Templemann* donne à l'Egypte moderne. *Strabon* assure aussi expressément, que les anciens ne donnoient le nom de l'Egypte qu'au Pays qui étoit arrosé par le Nil, au lieu qu'on comprend dans la moderne tout ce qui est à l'Orient, entre le Golphe Arabique & le Nil, sans compter une grande étendue qu'on lui donne de plus à l'Occident. Quoique l'Egypte moderne soit plus étendue, il faut observer que la

dureté du Gouvernement Turc est cause qu'il n'y a pas à beaucoup près autant de terrein cultivé aujourd'hui qu'autrefois. Ainsi si en cet état elle contient quatre millions d'habitans, on ne doit point avoir de peine à croire qu'anciennement sous un Gouvernement policé elle en contenoit 34.

Passons de l'Egypte à la Palestine, petit Etat voisin. Selon *Templemann*, elle fait à peine la sixiéme partie de l'Angleterre, & cependant, sans compter les Tribus de Levi & de Benjamin, les dix autres Tribus fournissoient 1570000 combattans. En suivant la juste proportion entre ces dix Tribus, & les deux autres, on ajoutera pour ces deux Tribus 121000, qui font en tout 1691000, & si l'on en prend le quadruple, ce sera 6764000 habitans : auquel cas la Palestine auroit été au moins cinq fois aussi peuplée que l'Angleterre, puisque eu égard à son rapport de 1 à 6, vis-à-vis de l'Angleterre, elle n'auroit dû avoir que 1333333 habitans. L'Histoire Sacrée nous apprend que *Josaphat*, fils d'*Asa*, qui n'étoit Roi que de Juda & de

Benjamin, avoit une armée de 1160000 hommes. Ses successeurs en ont eu de 300000 Soldats choisis. Quelles armées n'auroit-on pas assemblées, si les douze Tribus avoient été réunies ! L'Histoire des Juifs nous apprend encore combien les Israelites multiplierent en Egypte en peu de tems : cela fut au point que, lorsqu'ils en sortirent, ils étoient au nombre de 600000 combattans.

Le spectacle qu'offre la Grece n'est pas moins étonnant. On ne doit y compter que quatre parties : sçavoir, l'Epire, la Thessalie, l'Achaie, & le Peloponèse ; car l'Albanie & la Macédoine n'étoient point de la Grece. Ces quatre parties n'ont, selon *Templemann*, que 23245 milles en quarré, & par conséquent ne valent pas la moitié de l'Angleterre. Elles étoient cependant excessivement peuplées. Du tems de Démétrius de Phalere, l'Etat d'Athènes comptoit 21000 Citoyens qui y étoient nés, & 10000 Etrangers. Si l'on compte à chaque Citoyen une femme & deux enfans, c'est 124000 Citoyens libres, qui joints à 400000 Esclaves, font 524000 personnes dans

l'Attique. Or l'Attique n'étoit qu'une partie de l'Achaie, dont elle ne faisoit guères qu'un quart, n'ayant pas plus de 855 milles en quarré. Ce n'étoit donc pas la vingt-troisiéme partie de la Grece, qui à ce compte auroit renfermé 12 millions d'habitans. Les autres Peuples voisins n'étoient pas moins nombreux. Athènée rapporte que les Arcadiens avoient 300000 Esclaves ; les Corinthiens 460000 ; & la République d'Egine 470000, quoiqu'elle n'eût d'autre territoire que l'Isle qui n'avoit qu'environ 20 milles de circuit. Si l'on en croit Plutarque, il y avoit 9000 Citoyens à Sparte, & 30000 dans le reste de la Laconie, en tout 39000. Or comme il y avoit plus d'Esclaves à Sparte qu'à Athénes, il s'ensuit que la Laconie étoit encore plus fournie de Peuple que l'Attique.

L'Italie étoit aussi très florissante, avant que les Romains eussent conquis ses Villes libres. Les Sybarites dans la grande Grece leverent une Armée de 300000 Soldats, pour faire la guerre aux Crotoniates, qui de leur côté en avoient 100000. Ainsi entre ces deux

Peuples il y avoit 400000 Soldats, & par conséquent un million & demi d'habitans ; il n'y avoit cependant que vingt-cinq milles d'éloignement entre ces deux Peuples. Ceux de Tarente avoient 30000 Fantassins & 4000 chevaux, sans compter une bonne Flotte.

On verra encore à Rome le triomphe de la population. Lorsque Romulus éleva cet Etat sur de si méprisables fondemens, il n'avoit que 3000 Fantassins & 300 chevaux. A sa mort après un regne de 37 ans, il laissa 46000 Fantassins & 1000 chevaux. Le Territoire de Rome ne s'étendoit pas à proportion du nombre du peuple ; car 388 ans après Romulus, il n'alloit pas au-delà de 24 milles de Rome. Ce n'est que l'an 420 de sa fondation, que les Romains se hasarderent à porter la guerre un peu loin de chez eux, c'est-à-dire, chez les Samnites.

On ne commença le premier recensement de la Ville que sous Servius Tullius l'an 175 de Rome, & l'on y compta 80000 Citoyens. Le dénombrement de l'an 245 se montoit déja à 130000. Entre l'an 400 & 500, il

alloit jusqu'à 250000, quelquefois même à 290000.

Les Romains faisoient perpétuellement la guerre. Quel fond de peuple ne falloit il pas à cette Nation pour les soutenir ! Ils n'y employoient que les hommes libres. S'ils se servoient d'Esclaves, ce n'étoit qu'à la derniere extrémité. Quoique souvent ils comptassent leurs combats par leurs victoires, ils les achetoient fort cher; mais l'Ennemi ne s'appercevoit point de leurs pertes, tant elles étoient réparées promptement par un Etat abondant en recrues.

On ne peut pas douter que l'Italie ne fut très peuplée, avant que les Romains la subjugassent. Peut-être après cette époque l'a-elle été moins. Rome s'aggrandit à la vérité, mais ce fut aux dépens des autres Villes; & Tite-Live, en parlant des Colonies des Volsques & des Eques, prétend qu'au lieu d'une multitude innombrable de Citoïens libres dont elles étoient composées, ce n'étoit plus que des Esclaves, & qu'elles fournissoient peu de guerriers.

Les peuples de la Sicile n'étoient pas

moins nombreux avant Alexandre le Grand: on peut en juger par Syracuse, dont l'enceinte étoit de 22 milles & demi. Ce n'étoit pas la seule Ville considérable de l'Isle. Agrigente contenoit 200000 habitans; encore doute t on si ce n'étoit pas seulement les chefs de famille ou les combattans qui se montoient à ce nombre. Les Citoïens de cette Ville étoient puissamment riches: l'un d'eux sous Denis l'ancien tenoit maison ouverte pour tous les passagers; il en traita un jour 500 à la fois qui étoient venus à cheval de Gela, & à leur départ il les fournit tous d'habits tirés de sa garde-robe. Policlete l'Historien, cité par Diodore, vit dans les caves de ce riche particulier une si grande quantité de vin qu'il n'y en avoit pas moins de 3414 muids, mesure d'Angleterre. Quelles forces immenses ne fallut-il pas aux Siciliens, pour se soutenir contre les flottes formidables des Carthaginois !

Si l'on considere les Gaules, on conviendra que c'étoit une peuplade considérable. Outre la France entiere qui y étoit comprise, il y avoit encore une par-

tie des Pays-Bas & de la Suisse. C'est cette même étendue de Pays qui paroit aujourd'hui moins fournie d'hommes qu'elle ne l'étoit avant César. Les Gaulois avoient quelque ressemblance avec les Germains du côté de la couleur, de la taille & des qualités martiales: ils étoient d'ailleurs plus policés & cultivoient l'Agriculture & le Commerce bien plus que les Germains. Possidonius parle de l'immense trésor de Toulouse, qui renfermoit 15000 talens d'or & d'argent en lingots; ce qu'on peut évaluer à 58 millions, monnoie de France. Les Gaulois avoient de pareils trésors sacrés en plus d'un lieu. Quelle idée ne doit-on pas se former par cela seul de leur puissance !

La liste des levées d'hommes faites dans la Belgique, qui est rapportée dans le 2e liv. des Commentaires de César, dénombre onze peuples qui fournissoient 298000 Soldats; & ce n'étoit pas tout ce qu'ils auroient pû fournir. Car César dit lui-même, que ceux de Beauvais qui auroient pû lever 100000 hommes, n'en leverent que 60000. En suivant cette proportion, on peut donc estimer

les combattans de la Belgique à 496666, & en quadruplant ce nombre, ce seroit 1986664 habitans, hommes libres, qui n'étoient pas employés à des offices servils. Ces derniers sont mis par César au nombre de ce qu'il appelle *Plebes*. Il faut aussi compter les Druides qui ne fournissoient point de Combattans, & il n'y aura rien d'outré, si l'on compte 8 millions d'habitans dans le *Belgium* qui n'étoit que la quatriéme partie des Gaules, qui pouvoient par conséquent contenir 32 millions d'habitans. Lorsqu'il fut question de tenter de faire lever le siége d'Alesia, où Vercingentorix s'étoit renfermé avec une forte garnison, les Gaulois assemblerent une Armée de 248000 hommes. Il faut remarquer qu'il y avoit alors une partie des Gaules subjuguée par César; que la dissention empêchoit plusieurs Nations de se réunir; que la situation de l'Armée de César empéchoit quelques Provinces d'envoyer leurs troupes qui auroient été interceptées par l'Armée ennemie; enfin qu'il fut réglé dans un Conseil de la Nation que, dans la crainte de ne pas pouvoir trouver assez de subsistances,

& d'occasionner trop de confusion, on n'envoyeroit au secours de la Place assiégée qu'une partie du contingent que chaque Nation auroit pu lever. Ceux de Beauvais qui avoient offert dans les guerres précédentes 100000 soldats ne furent taxés qu'à 10000. Les *Nervii* qui dans la liste du deuxiéme Livre dont on a parlé, en avoient offert 50000, n'en fournirent que 5000; il en fut de même des *Morini* qui auroient pû en mettre sur pied 25000. Les *Atrebates* n'en envoyerent que 4000, quoiqu'ils eussent pû en fournir 15000. On peut aussi conjecturer qu'il n'y eut que la dixiéme partie des *Æquites* qui marcha, & si cela est on pourroit en conclure qu'il y avoit 40 millions d'habitans dans les Gaules.

Suivant le détail que Plutarque nous donne des exploits de César, il prit aux Gaulois dans le cours des guerres 800 Villes; il subjugua 300 Nations; il combattit contre 3 millions de Gaulois, en tua un million, & en fit un autre million prisonniers. Or à moins de supposer qu'il a tué plus de la trentiéme partie de la Nation entiere des Gau-

lois, il s'ensuit qu'elle étoit composée de 30 millions d'habitans.

On manque de monumens, pour pouvoir également fouiller dans l'Antiquité pour ce qui concerne les contrées moins connues; cependant il est tout aussi probable qu'elles avoient de même l'avantage de la population dans les tems plus reculés. C'est ce qu'on sçait au moins pour l'Asie mineure, la côte d'Affrique sur la Méditerranée, la Colchide & ce qui se trouve renfermé entre le Pont Euxin & la Mer Caspienne, l'ancienne Hyrcanie, & les Pays qui sont au Nord de la Perse, qui selon Pline étoient des Nations florissantes, tandis qu'on n'y voit aujourd'hui que des forêts & des déserts. Ce même Auteur fait mention d'une Ville de la Colchide nommée *Dioscurias*, qui, quoique déserte de son tems, avoit été jadis si considérable qu'elle avoit commercé avec 3000 Nations, & que les Romains avoit 130 Interprêtes uniquement occupés à faire les affaires relatives au commerce de cette Ville.

Quelques contrées heureuses ont gagné beaucoup dans l'âge moderne;

telle est la Grande-Bretagne qui étoit bien plus plongée dans la Barbarie sous le joug des Romains. Il faut convenir que ces Peuples abandonnés pour ainsi-dire à eux-mêmes ne jouoient alors aucun role dans l'Univers. Quoiqu'il en soit du sort différent de quelques Nations en particulier, il est toujours certain que celles qui sont les plus civilisées aujourd'hui ne sont pas si peuplées que celles qui fleurissoient le plus dans l'ancien tems. Après avoir prouvé le fait, nous passerons à l'examen des causes de ce phénomene.



ALLEMAGNE.

I.

LE MIDI.

Poeme, par M. ZACHARIE.

LE Midi avec sa lumineuse escorte des heures les plus ardentes du jour descend du char enflammé du Soleil sur la terre. Sa face mâle est toute en feu; des Zéphirs en sifflant volent autour de lui, & rafraîchissent ses joues. La douceur se peint dans ses traits, un souris céleste y répand une aimable sérenité. La Nature attend qu'il verse la Corne d'Amalthée qu'il a dans ses mains, & sa suite prépare une table pour tout l'Univers.

Je vais dans cette retraite obscurcie par les épais feuillages des chênes antiques. Descendez, respectables Prophetes, Poëtes sacrés, du sommet brillant,

éclairés mon ame; & toi, divin Enthouſiaſme, qui te plais tant dans le ſéjour de la méditation, viens encourager ma muſe, pour qu'elle chante le jour & ſes perfections.

Vous, mon cher Giſeke, dont l'amitié a ſi ſouvent animé ma lyre, vous dont l'entretien a charmé ma muſe dans la ſolitude, daignez agréer le léger Tableau que je vous préſente. Quand vous m'écoutez avec complaiſance, ma lyre rend des ſons plus harmonieux.

Tout l'Univers voit arriver avec joie le milieu du jour. Cet inſtant annonce les fêtes & les feſtins; c'eſt encore le moment où l'Eternel nourrit avec une bonté infinie l'éléphant & la mite. Toute la Nature attend impatiemment que le Midi, avec ſa trompe dorée, appelle tout ce qui reſpire dans les quatre élémens. C'eſt alors que le Soleil ſemble s'arrêter pour embellir la terre. Le Berger contemple cet aſtre, & ſur cette indication il inſtruit de l'heure du jour le voyageur harraſſé qui la lui demande. Il conduit enſuite ſon troupeau dans un lieu frais. Il ſe jette lui-même à l'ombre d'un érable; il y prépare ſa table fru-

gale ſur le gazon; il prend plaiſir à voir ſes moutons errer des deux côtés d'un ruiſſeau garni de ſaules; les vaches paturent plus avant dans le bois, & font retentir les échos des vallées du ſon de leurs clochettes. Pendant la chaleur étouffante, les oiſeaux ſe taiſent dans les bois. Le Prince des chantres, le Roſſignol parcourt les boſquets, les yeux étincellans; il s'élance avec avidité ſur le ver qui lui ſert de pâture. S'il apperçoit un peuple de fourmis dans la ſécurité, ou qui veille à la garde des proviſions de l'Etat, il ſe précipite ſur cette multitude, comme un conquérant ſur des ennemis retranchés; il porte partout la terreur & la mort. On voit dans le tumulte les tendres meres chercher à ſauver ce qu'elles ont de plus cher, mais vain. L'orgueilleux vainqueur s'en raſſaſie; puis il prend ſon vol & s'éleve dans les airs; il chante lui-même ſon triomphe & les effets de ſa ferocité. C'eſt cependant ce même vainqueur à qui nous avions entendu peu auparavant rendre les ſons les plus touchans & les plus flateurs. C'eſt ainſi que nous voyons

ſouvent un Poëte qui ne célébroit que l'Eternité & les vertus, deſcendre juſqu'aux ſujets les plus bas; & ſi nous ſuivons ſa conduite, nous trouvons qu'elle dément les ſentimens qu'il avoit annoncés par l'élevation de ſes poëſies.

Le Laboureur reconduit lentement ſes bœufs fatigués au village; la jeune Payſanne pliant ſous le fardeau de treffle qu'elle porte, ſe hate de regagner la métairie. Les chevaux tout hors d'haleine ramenent le chariot chez leur maître, & regagnent l'étable en henniſſant. Il n'y a que le Moiſſonneur aſſidu qui continue de faucher, ſans être interrompu par le moment vertical.

Ne crains pas de t'abaiſſer, ma muſe, en jettant les yeux ſur la table du Laboureur. Tu n'y verras point de magnifiques ſervices, de ſomptueux deſſerts; mais tu y trouveras ces mœurs innocentes, cette noble ſimplicité que l'on cherche en vain dans les Villes. La cloche au ſon argentin les appelle; tout le monde quitte ſon travail, & ſe range décemment autour de la table. L'amour ſe peint ſur la joue colorée de

la jeune vierge; il allume ſes yeux noirs & fripons, & ſe prépare à faire des conquêtes. (C'eſt ſur cette jeuneſſe champêtre que la Nature ſe plaît ſouvent à répandre ſes plus doux charmes). Elle ſe diſtingue entre les autres Bergeres par une taille bien priſe, où l'Art n'eſt entré pour rien. La plus belle jeuneſſe ne ſe pare que pour elle. Toutes les ſérenades lui ſont adreſſées; on lui préſente les plus jolis bouquets & les rubans les plus galans. Elle tient tous ſes amans en reſpect, & l'amour polit les plus groſſiers.

Oſera-t-on ſe flatter des mêmes avantages à la table du Gentilhomme effrené: il eſt aſſis plus groſſierement que ſon valet; ſes Convives écornifleurs par état l'encenſent comme un homme d'eſprit, & le vin coule dans des coupes prophanées.

Des ris ridicules & immodérés éclattent dans la Compagnie. Tout ce qu'on y débite fait rougir la Dame du logis, qui livrée à une pareille Société, mérite toute ſorte de compaſſion. Elle regrette la table innocente & frugale, où elle mangeoit ſans fiel; mais le Deſtin lui

a trop tôt ravi ſes parens & l'a livrée à la crapuleuſe opulence.

Au reſte les équivoques & le ton groſſier ne regnent pas à toutes les tables des gens riches. Combien Aminte n'eſt-il pas heureux dans ſa ſolitude ! Sans rechercher le titre de Mecene, ſans vouloir être ainſi nommé dans des Epitres Dédicatoires achetées, il eſt le véritable protecteur de tous les Gens de génie. Il raſſemble une Compagnie choiſie, la décence préſide à leurs entretiens & à leurs promenades. Les mœurs les plus douces lui gagnent les cœurs. Le jeune Poete qu'il protége l'accompagne & chante ſur ſon Luth doré l'Amour, l'Amitié, & la Vertu. Son Patron le récompenſe d'un ſouris. De douces & précieuſes larmes coulent des yeux de ſon aimable famille. Comme Orphée, il ravit tout ce qui eſt autour de lui. On ſe met à table : un entretien agréable aſſaiſonne le feſtin. Le nectar du Rhin coule dans des verres couronnés de roſes. Des ſantés qu'on boit avec ſatisfaction, font le tour de la table. Les

chants gracieux d'Hagedorn reſonnent. Ils ſont exprimés par des femmes aimables & enchantent les Connoiſſeurs. Alors le feu ſacré s'empare de notre Poete, qui récite à la priere de ſon Protecteur, les tendres plaintes d'une innocente abandonnée, ou bien quelque trait frappant de vertu. Il moiſſonne alors les applaudiſſemens, il s'abandonne enſuite à ſa mélancholie, & va rèver dans des grottes où dans des bois ténébreux. C'eſt là, où dégagé de toutes affaires, il forme des chants immortels qui raviront la poſtérité.

Quand les rayons enflammés du Midi ont penétré la Terre ; quand la clarté perce les voûtes les plus profondes, les inſectes envenimés quittent leurs froides demeures pour jouir de la chaleur du Soleil. L'épouvantable Crapaud s'enfle dans les ruines déſertes des Palais habités jadis par le luxe. Le Lézard enchainé au fardeau d'une queue qu'il perd facilement, fait entendre ſon ſifflement dans les mazures abandonnées. L'affreux Serpent quitte

ſon manoir obſcur pour gagner les campagnes fleuries. Entortillé dans les fleurs il ne paroit pas capable de nuire. Le venin eſt ſur ſa crête enflammée, ſa queue renferme l'aiguillon picquant de la mort. Malheur à qui l'offenſe. Il ſe vengera plus cruellement que l'Araignée de la Pouille (1), dont le venin ne peut être guéri que par la puiſſance de la Muſique, & le mouvement violent d'une danſe effrenée.

Un Couple aimable uni par l'Amour & la Vertu, paſſoit les jours les plus ſereins de ſa vie dans une contrée délicieuſe. Le Deſtin, après avoir perſécuté ces tendres Amans, appaiſé par leurs ſouffrances, commençoit à verſer ſur eux toute ſorte de felicité. L'heureux Daphnis invité par la fraicheur d'un bocage épais, étoit allé jouir de ſes ombres. Le ſommeil l'y ſurprit. Daphné qui avoit préparé pour elle & pour lui un diner frugal, l'attendoit avec inquiétude. Laſſée d'attendre elle

1) La Tarentule.

s'achemine vers le bocage où elle étoit ſouvent allée avec Daphnis ; elle voyoit de loin ſon Amant adoré. Etant à peu de diſtance de lui elle s'arrête & contemple la beauté mâle qui anime ſes attraits. Ennyvrée du plaiſir de le regarder, elle ſe jette ſur lui avec vivacité, ſe met à genoux devant lui, & les plus belles levres baiſent l'heureux Daphnis. Mais quel cruel moment pour l'infortunée Daphné ! Elle foule aux pieds un Serpent caché qui la pique, & réveille Daphnis par ſes cris. Je ſuis bleſſée, cher Amant, dit elle, ſauve moi. Daphnis pâlit à la vûe du Serpent qu'il voit s'enfuir en ſifflant. Malgré ſes efforts pour ſuccer la bleſſure, le venin mortel ſe hâte de gagner le cœur. Les lévres de pourpre de Daphné paliſſent. Les roſes de ſon tein ſe diſſipent. Sa tête tombe comme un lys moiſſonné. L'épouvante glace & ſaiſit Daphnis. Peu après il tombe lui-même pénétré du même venin qui avoit infecté Daphné & qu'il avoit fait paſſer dans ſes veines en ſuçant ſa plaie. C'eſt ainſi que périt ce Couple fidel.

Les Nymphes des Bois pleurerent longtems sur l'Urne de ces tendres Amans & l'Echo repete encore souvent les noms de Daphnis & Daphné.

Heureux climats où les dards du Soleil sont plus tempérés & où notre sommeil est rarement interrompu par ces scénes tragiques ! Si, comme les habitans de Ceylan, nous ne sommes pas assez heureux pour nous promener dans des allées de Limonniers & dans des bois de canelle, aussi du moins le Serpent envenimé n'infecte point nos prairies. Si les Orangers ne répandent point leurs agréables exhalaisons ; si nous n'avons pas les fruits admirables qui dorent les arbres d'Italie, du moins le Midi brûlant ne nous force point à chercher une retraite sous terre. Nous ne craignons point les Scorpions dans les maisons, ni la Tarentule dans les Campagnes. Cependant notre sécurité pour cela ne doit point être parfaite. Il y a encore mille autres insectes qui attaquent le dormeur imprudent qui se livre au sommeil sur l'herbe.

Vous qui habités des Sallons voûtés ou, au milieu des plaisirs, vous vous précautionnés contre l'incommodité de la chaleur, jettés les yeux sur ceux qui exposés aux brulantes heures du Midi, se mettent en sueur pour vous procurer des commodités. Voyez vos champs remplis de Moissonneurs, vos prairies couvertes de Faucheurs qui vous enrichissent. Votre Vigneron ne cesse, depuis le matin jusqu'au soir, de cultiver ces Vignes qui vous fournissent un nectar si délicieux.

Quand le Chasseur excédé de fatigue est frappé du Soleil, il s'arrête dans la prairie où le thim & le serpolet exhalent un parfum enchanté ; il se rafraichit avec les fraises sauvages que lui présente une jolie habitante du bois. Elle lui paroit si charmante dans son ajustement simple, qu'elle lui fait oublier ses fatigues ; & tout enflammé de ses attraits, il la suit à sa cabane, où il est reçu avec cordialité de ses parens.

Si nous nous transportons à la Ville à l'heure du Midi, nous y entendons un tumulte horrible. Mille voix, mille

voitures bruyantes imitent par leur fracas, le bruit des vagues agitées. Tous les gens occupés s'entrochoquent en passant. Il n'est pas jusqu'au petit Maître oisif, qui n'affiche l'occupation. Il feint d'avoir plus d'un rendez-vous qui exige sa présence, ou bien il va au Caffé pour jouer le grand Politique ; il y parcourt toute les Gazettes, & décide du sort de l'Europe. Il va ensuite au Billard pour y faire quelque dupe.

D'un autre côté tout le monde s'assemble à la Bourse. On y voit le Marchand des Indes, celui du Nord riche en fourrures, & celui du Levant avec son caffé. Le Breton & le Batave voyent passer toutes ces denrées dans leurs Mers. L'Allemand sommeillera-t-il seul aux bords de l'Océan ? Fera-t-il toujours peu de cas de la Puissance Maritime ? Ira-t-il toujours chercher ses Marchandises dans les Magasins de l'Hollandois, qui s'enrichit à ses dépens ? Mais que vois-je ! Les voiles Prussiennes partent pour les climats lointains. Elles en reviennent chargées de trésors. C'est en vain que la

Chine dispute avec nous sur ses prérogatives & reclame l'honneur de l'invention. Nous possédons aujourd'hui en Europe les Arts qui ont jadis enrichi ces contrées. Envain le Japon montre-t-il ses trésors. Les tables des Grands sont garnies d'Argile de Misnie, qui ne le céde pas aux Ouvrages du Japon. Les Dieux ne pourroient pas être servis sur des plats plus magnifiques. La Rose du matin ; & la Renoncule n'offrent pas des couleurs plus brillantes quand on les cueille, que lorsque l'habile Artiste les imite sur la porcelaine.

Combien le Ciel ne partage-t-il pas differemment ses dons parmi les Mortels ! Le favori de la fortune est splendidement assis à une table magnifique. Ce n'est pas une table, c'est un jardin superbe que l'art a formé pour parer son festin. Les convives sont assis sous des orangers, tandis que des fontaines d'eaux de senteur parfument l'air. Un service magnifique orne le buffet. Vingt cuisiniers consument des journées à créer des mets auxquels on ne

touche ſeulement pas. On boit chés lui tous les vins étrangers les plus délicieux. Madere, Chypre, Porto, Tockay, la Champagne lui offrent leur tribut. A peine daigne-t-on faire cas du Baccharach du Rhin. Des Domeſtiques, des Coureurs, des Heyducks richement habillés, attendent le clin d'œil des Convives pour les ſervir. La joie & la ſatisfaction ſemblent briller à cette table. Le Vulgaire envie le ſort du Seigneur puiſſant qui préſide à ce feſtin. Mais le Sage plus pénétrant, décide que c'eſt envain que toutes les parties du monde ſe réuniſſent pour fournir ce qu'elles ont de plus précieux. Tous ces differens vins exquis ne peuvent reveiller ſon gout : il eſt entiérement perdu. Quelque diligence que faſſent les Couriers pour lui apporter les mets les plus rares, ſon eſtomach gaté ſe refuſe à tout. La crainte & l'inquiétude l'aigriſſent. Le ſoupçon l'agite.

Combien n'eſt pas plus heureux ce bon laboureur qui quitte le travail, pour prendre un repas qu'il a ſi bien

gagné! Le gazon lui ſert de table. La voute de l'horizon ſert de plafond à la ſuperbe Salle où il mange. Tout rit autour de lui. Sa conſcience eſt tranquille. Sa ſanté robuſte fortifiée par le travail, change ſes mets en Ambroiſie & ſon eau en Nectar. Si la chaleur eſt exceſſive, un ſommeil paiſible le ſaiſit. Un ſonge flatteur lui peint ſa femme qui l'attend impatiemment dans ſa cabane. Il lui apporte avec joie le prix qu'il a reçu pour ſalaire de ſon travail. Enfin reveillé par le bruit de ſes compagnons de travail, il ſe mêle avec eux pour reprendre ſon travail avec une nouvelle vigueur.

C'eſt avec plus d'inquiétude, que la femme de condition ſe jette à la même heure ſur un lit de repos doré & couvert de moëlleux couſſins de ſoie.

Dans un négligé galant où cependant la parure préſide, elle attend le ſommeil de l'après midi. Elle fait des nœuds couleur de roſe ou elle lit des Romans dont elle voudroit être l'Héroïne. Elle croit voir l'Iſle de Cithere, des Bergers d'Arcadie, de belles Platoni-

ciennes. Les idées de galanterie, & de petits maîtres, viennent ſe mêler à celles de vertu & de fidélité. Elle ſe laiſſe aller à ſon imagination échauffée. Si alors ſon amant eſt aſſés heureux pour la ſurprendre en ce moment & qu'elle feigne de continuer ſon ſommeil, l'amour triomphe de ſa vertu qui s'enfuit à tire d'ailes, & il lui en coute quelques larmes qui font le bonheur de ſon amant.

Quand le jour eſt un peu avancé, & que le midi commence à faire place à la fraicheur du ſoir, la fumée du Levant paroit ſur la table à caffé. La cérémonie gouverne le monde avec ſon Sceptre puiſſant. L'ample panier qui en eſt l'étendart occupe les rues. Il remplit les chaiſes à porteurs & les caroſſes. On rend des viſites, guidé par le déguiſement & la politique. Elles ſe paſſent en ſouris forcés, en proteſtations d'amitié qui ſont auſſitôt oubliées qu'exprimées. Les heures ſont remplies dans les cercles par un entretien auſſi vuide que le bruit des éventails. Des éclats de rire déplacés, des tons forcés tiennent lieu de contenance.

Sous le maſque de la politeſſe, on mine & l'on détruit les réputations. L'envie & la médiſance renverſent les vertus les mieux établies : l'aigre caquet, les jeux de mots, le faux eſprit, font de la converſation un cahos tumultueux. Le Maître de la maiſon en eſt le premier ſot, & l'homme ſenſé ne peut que perdre en pareille ſociété.

Quel contraſte! Le Sçavant paſſe ces mêmes heures avec bien plus d'agrément dans ſa Bibliotheque. Sous l'aîle du repos, ſequeſtré des foux & des méchans, il s'entretient avec des morts vertueux qui l'inſtruiſent. Transporte moi maintenant, ô Muſe, à la célebre Rotonde, à la fameuſe Bibliotheque de Volfembutel, l'ornement de cette illuſtre Maiſon : permets moi d'y puiſer les riches tréſors de la ſageſſe, ou bien aide moi à parcourir les Anciens hiſtoriens. Ne dédaigne pas non plus de conſulter les Bardes qui ont éclairé la Germanie dans les ſiécles de la ſtupidité. Ou promene toi dans les allées de Salzdalum. Viſite avec

moi ces grottes fraîches où la Peinture s'eſt bâti elle-même un Temple. Elle te développera ces traits finis du pinceau qui animent la toile d'une façon ſublime, & qui la parent des plus vives couleurs.

Il n'eſt point de ſaiſon qui n'offre libéralement de nouveaux plaiſirs. En Automne, lorſque le midi brille ſur les champs, un doux ſoleil échauffe la nature. Le Vigneron armé de ſa ſerpette ſe promene gaiement ſur ſes terraſſes; ſa fille parée de fleurs ſe promene derriere lui avec un panier, & reſſemble aſſez aux Nymphes qui accompagnent le char de Bacchus dans ſes fêtes. Le bon Vieillard s'arrête à l'endroit où le raiſin caché ſous les feuilles préſente un bleu nébuleux; il cueille la plus belle grappe de la vigne, & la couvre de feuilles fraîches. Sa fille va d'un pas animé la porter à ſon Seigneur qui juge par-là de l'approche des vendanges. L'eſpérance des richeſſes de cette récolte lui cauſe la plus vive ſatisfaction, & il la témoigne par un ſouris gracieux.

L'hiver, quand les rayons languiſſans du Soleil s'efforcent en vain d'échauffer les rochers froids, quand les prairies couvertes de neige reſſemblent aux déſerts de la Siberie, on n'entend plus le doux murmure du ruiſſeau, ni la flute du Berger. Malgré la rigueur de la ſaiſon, je ne me ſatisfais point du plaiſir de regarder du haut des remparts : je veux encore reſpirer l'air dont les exhalaiſons ſont ſi ſalubres. Le Berger ſe hazarde alors de conduire ſes troupeaux dans la prairie : ils ne reconnoiſſent point cet habillement & cette parure blanches; déroutés par la nouveauté du ſpectacle, ils errent çà & là avec triſteſſe juſqu'à ce que l'inſtinct leur apprenne à gratter du pied, & à tirer de deſſous la neige le ſuc qu'ils aiment tant. Le jeune homme vole couragement ſur des patins brillans : ces aîles d'acier lui font traverſer les flots luiſans comme le vent, ou bien le cheval qui conduit le traineau ſecoue orgueilleuſement ſes ſonnettes.

Une autre occupation m'arrête dans les jardins. Je vois les chenilles enve-

loppées comme des embryons dans leurs coques, qui échauffées par les rayons du Soleil ſe meuvent imperceptiblement; c'eſt alors qu'il faut faire retentir le cizeau, & ſauver l'ornement de nos Jardins.

O Nature! mon œil ſera toujours occupé à te contempler. Toutes les heures du jour m'offrent des agrémens dont je ſuis plus flatté que du bal, du jeu & du théatre. Comment réſiſter à l'invitation d'un Pays qui préſente tant de beautés à parcourir? Des côteaux couverts de bois rafraîchiſſent les plaines ardentes; il n'y a qu'à ſuivre la vallée juſqu'à ce que les détours du labyrinthe, conduiſent au théatre ſolitaire de la nature ſauvage, où les feuilles argentées du frêne forment un doux fremiſſement. Les rochers pendants, les brouſſailles diverſement bigarrées font un ſpectacle pittoreſque & amuſant. On s'y repoſe ſur des ſiéges de mouſſe fleurie; des coteaux les uns ſur les autres, & des rochers accumulés garantiſſent de la brulante chaleur. Heureux déſert, ſure retraite où l'on eſt loin

des ſots qui affichent l'eſprit & de la révolte des ſens! Bois touffus, c'eſt ſous votre ombre que j'ai ſouvent cherché à deſſiner la nature. J'y ai en même tems lu Thompſon qui l'imite ſi bien; j'y ai admiré les chants de Pope & de Milton.

Iſle trois fois heureuſe, ſur laquelle la liberté a répandu richement tous les tréſors de la terre, où une foule de connoiſſeurs ſçavent apprécier le mérite, & où chaque Muſe trouve ſon Mécene! Tu es le Temple ſacré de la Poeſie qui ne trouve nulle part ailleurs plus de protection, ni d'encouragement. Son laurier y fleurit comme dans ſon ſol natal, protégé par des Soleils bienfaiſants. Plutus qui refuſe partout ſa corne d'abondance aux Poëtes, ne l'a leur ouvre que chez toi, & verſe des guinées ſur l'Auteur laborieux.

Combien au contraire la Poëſie eſt-elle peu encouragée en Allemagne! Où ſont ces Mécenes, ces Colberts qui ſçachent récompenſer à la fois les le Brun & les Deſpréaux, & qui ſçachent diſtinguer Girardon des Sculpteurs or-

dinaires? Nos Muses timides sont exposées à mendier du secours, ou si elles ont trop de noblesse pour assiéger la porte des Grands, les talens les plus rares gémissent dans la misere, & le fils de l'immortalité périt de besoin. Cependant, quoique nos genies ne soient point protégés par des Augustes, & qu'ils ne soient point récompensés par des Louis, cela n'empêche pas que sous le poids de l'indigence, ils ne s'élevent jusqu'aux astres. Ils s'encouragent d'eux-mêmes; ils n'envient point le salaire immense qu'on donne aux Eunuques, ni l'or qui pleut dans le tablier de la Danseuse: ils voient sans regret l'Actrice enrichie regagner les Alpes; ils supportent patiemment que le fat opulent méprise comme inutile l'art de faire des vers. Quand même il seroit inutile, ne devroit-on pas le récompenser au moins comme les cabrioles des Danseurs, & les passages de gozier des Italiens qui ne font aussi qu'un amusement: mais bien loin de regarder la Poësie comme inutile, n'est-on pas forcé de convenir que les chantres

divins du Parnasse donnent l'immortalité qu'ils promettent? Sans le chant des Méonides, Achille & Ulysse ne seroient-ils pas plongés dans l'oubli? Le nom de Mécéne seroit-il le nom commun des Ministres bienfaisans, si Horace & Virgile ne l'avoient célébré? Noms sacrés, Auguste, Louis & vous Frédéric, le premier des Monarques qui ait appellé à son throne un Poëte Allemand! Soiez certain, grand Monarque, que si vous vouliez encourager les talens, il naitroit un Voltaire en Allemagne. Il faut que vos exploits créent des Poëtes, & là où Canitz a brillé, ne peut-on pas espérer de voir renaître un Voltaire? Depuis Canitz, n'a-t-on pas vu Haller & Cramer, pénétrés du feu sacré, prendre la harpe céleste pour entonner les chants de David? C'est ainsi que Gemmingen touche les cordes argentées, quand il revient de la Cour ou du Palais de Themis. Kleist imitoit Thompson dans sa tente au bruit des armes, & au milieu des champs ensanglantés.

Les grands genies élevent leurs aîles bruiantes dans les nuages au-dessus des

vils prosateurs; ils se soutiennent malgré les atteintes de la stupidité à la faveur de ces métaphores hardies, mais vraies qui font tant d'honneur aux Anglois. Pourquoi n'hasarderions-nous pas d'imiter ces derniers? Ne se raprochent-ils pas beaucoup plus de nous, que les François esclaves de l'usage & de la Grammaire? c'est le sang Saxon qui coule dans les veines de ces Bardes Anglois. Nous devons rougir que nos neveux nous aient surpassé; mais nous devrions encore plus rougir, si nous ne rendions pas justice à la richesse & à la force de leurs pensées. Aureste le feu qui a passé de nos Ancêtres aux Poëtes Anglois n'est pas éteint en Allemagne. Grand Milton, par qui peux-tu être célébré plus dignement que par Bodmer & Klopstok? Et vous, Gaertner, Giseke, Gleim, Gellert, Schlegel, Rammler, Lessing, Utz & Huber, vous êtes l'ornement de la Germanie, & vous cultivez avec vénération les Muses Britanniques. Pourrois-je t'oublier, Ebert, toi qui est distingué en ce genre?

O Muse, toi qui m'as si souvent con-

duit dans le bois sacré, toi qui brigues d'entrer dans le Temple de la Renommée; toi qui as osé entonner le ton Dorique peu connu auparavant en Allemagne, félicite-toi, si tu obtiens l'applaudissement de ces illustres Auteurs, & vante-toi encore davantage, si tu obtiens l'amitié de ces cœurs généreux.



II.

Fabeln und Erzahlungen von C. F. Gellert, erster theil, &c. Fables & Contes de *C. F. Gellert.* Leipsik, chez Jean Wendlern, 1748.

PREMIERE PARTIE.

CET Ouvrage de M. *Gellert*, est précédé par un Essai sur l'Histoire de l'Apologue en Allemagne : nous allons en donner le précis.

Les travaux de nos Ancêtres dans le genre de l'Apologue me semblent dignes de quelque attention, & comme un grand nombre de mes Lecteurs n'ont pas sans doute l'occasion de lire nos anciens Fabulistes, j'ai crû leur faire plaisir en leur présentant quelque échantillon.

L'Apologue, invention d'Esope applaudie & goutée par tous les Peuples du monde & de tous les siécles, nous offre sans contredit les plus an-

ciens vestiges de l'esprit humain (1); connue dans tous les pays, avant qu'on y cultivat les sciences, elle a conservé ses premiers honneurs, lorsqu'elles y furent établies. Dans les siécles d'ignorance, elle avoit plus aux Barbares mêmes ; dans les siécles éclairés, elle plut aux peuples policés & ingénieux, dont elle reçut des graces nouvelles. Mon Lecteur auroit raison de juger peu avantageusement de mon zele, si j'essayois de lui prouver ce qu'il vient de lire. Vouloir démontrer ce que personne ne nie, c'est prendre plaisir à des inutilités, ou vouloir faire de ses lectures une vaine parade. L'Apologue aimé aujourd'hui par l'Allemagne savante, ne le fut pas moins par l'Allemagne barbare. Les productions de cet art ingénieux lui furent agréables, avant que l'art lui fut connu. Nous avons encore de très anciennes fables, dont nous ne connoissons pas l'Auteur. *Jean Georges Scherz*, Professeur de Philoso-

(1) Si l'on en excepte les Livres Sacrés.

phie à Strasbourg, en a fait mention dans dix Theses qu'il a soutenues depuis 1704, jusques à 1710 : il les a tirées d'un très ancien manuscrit, & ornées de remarques critiques & morales. Il en a publié cinq (1), & selon ce qu'il raporte dans son ouvrage intitulé : *Philosophiæ moralis Germanorum medii ævi specimen primum*, il est vraisemblable que ce Fabuliste inconnu vivoit sous l'Empereur Frederic II. Quand nous n'aurions pas cette autorité, le langage & la maniere d'ortographier de ce Poëte, son stile fort & expressif, suffiroient pour nous convaincre, qu'il ne peut avoir vecu longtems après le tems de *Frederic Barberousse*. Alors la poësie Allemande n'étoit pas seulement reçue favorablement dans les cours, elle y faisoit l'occupation des Grands & des Princes. C'est ce qui lui donna cet agrément

(1) On trouve aussi ces mêmes Fables manuscrites dans la *Bibliotheque Bourgeoise de Zurich* (Burger Bibliothek). Voyez le Recueil des Ecrits Ingénieux, *7 part. pag.* 48.

& cette force dont elle se vit dépouillée dans les ages suivans, jusqu'au tems d'*Opitz*. Il paroit qu'aucun de nos anciens Poëtes n'eut été plus propre à être un *La Fontaine* Allemand, que celui dont nous parlons, s'il eut vecu dans ce siécle ci. On croira facilement qu'un homme qui a peut être été le premier parmi ses compatriotes qui ait mis en vers les Fables d'Esope, & qui n'a pu tirer de secours ni des ouvrages de son temps sur le même sujet, ni des regles de l'art qui étoient encore ignorées ; qu'un homme qui au milieu des tenebres de la barbarie, a pu découvrir & suivre les traces de la nature & du vrai beau, eut excellé dans son art, s'il avoit pû s'étayer des connoissances modernes, On peut comparer son génie à un diamant brute, qui de temps en temps jette quelque feux, & à qui l'Art seul peut donner tout son éclat, en le dépouillant de son écorce grossiere.

Les Lecteurs assés courageux pour suporter sans impatience la dureté de son stile *Swabien*, pour avoir plus d'é-

gard à la maniere dont il raconte, qu'aux mots qu'il met en usage, & pour traduire en le lisant ses pensées en notre langage, prefereront peut être sa diction simple & unie à celle de plusieurs fabulistes qui ont travaillé quatre siécles après lui. Une varieté de mesure & de durée dans les pieds des vers, un repos regulier & plusieurs autres choses particulieres à notre prosodie étoient inconnues de son temps; il seroit donc injuste de les exiger de lui. C'est beaucoup que son stile ait plus d'agrémens que celui de tous les Auteurs qui ont écrit avant *Opitz*. De plus il faut faire attention, que nous n'entendons point assés la signification propre, la force, & toute l'énergie d'un grand nombre d'anciens mots, & que plusieurs de ceux même dont on se sert encore aujourd'hui, n'ont pas précisément la même acception; qu'ainsi un endroit qui nous paroit foible & languissament exprimé peut cependant être peint avec force, chaleur & justesse. Ceux qui liront dans ces sentimens *Winsbeck*, & nos autres bons

poëtes anciens, deviendront sensibles à leurs graces simples, & appercevront des pensées vives & justes, ou d'autres ne voyent que des mots hors d'œuvre, & des images inanimées. Pour que mes Lecteurs puissent juger euxmêmes, si j'ai eu raison de louer notre Fabuliste inconnu, j'en raporterai trois Fables. La premiere sera celle du Lion & de la Souris *(1)*.

Eyns tages ein low sich erging
In eim walde, da er fing

[1]Nous avons crû devoir rapporter l'Original même en faveur de ceux qui entendent la langue, & à qui ces sortes de morceaux antiques peuvent faire plaisir. M. *Gellert* les ayant fait imprimer en caracteres Romains, nous saisissons l'occasion de demander ici à ceux qui le pourront sçavoir, pourquoi les Allemands conservent toujours le caractere gothique que les François & les Anglois ont abandonné depuis longtems sans nul inconvénient pour les Lettres? On ne s'étendra point sur les avantages du caractere Romain; tout le monde les connoit, & surtout ceux qui accoutumés à la netteté & à l'uniformité de ce caractere, sont

Ein musz die wolt er getættet han.
Sie sprach: hevr louw, lant mich gan,
(lasst mich gehn)
Was eren mag ein kunig bejagen,
Ob von ime ein knecht wurt erslagen?
Des (dass) *er gewalt hat, wan er vill,*
Ist im das ein ere? Das ist nit vil
Was grosser kinheit mag das gesin (Seyn)
Ob ein Louwe ein muselin
Ertættet? Der hat eren me (mehr) (1),
Der geschaden mag und nit tut we
Lassent ir mich, herr, genesen!
Ich mag uch wol nuz wesen,
Und mag uch keinen schaden tun,
Noch minder dann ein arn, (adler) *ein hun.*

obligés de lire le gothique tout rempli de petits traits & de lettres contournées qui fatiguent beaucoup la vue. Nous ignorons, avec bien d'autres, les raisons de l'attachement des Allemands à leur caractere, & nous ne pouvons croire qu'une Nation si sage n'en ait pas de bonnes. C'est ce qui nous détermine à prier ceux qui les sçavent de nous en faire part.

(1) Ancien mot Saxon qui signifie *Mal.*

Der Louwe liesz sin zurnen sin,
Und liesz gon (gan, gehen) *das muselin.*
Das vaart es innerlichen fro.
Ich wil es uch danken, sprach es do.
Nu wart es nit lange gespart,
Das der Louwe gefangen wart
In eim garn das was starck.
Er hett geben dusent marg
Das er daruff wer gewesen,
Er wonde sicher, nit genesen.
Da er also gefangen lag,
Da kam die muz, ee dann der tag
Uffging, (aufgieng) *zu dem Louwen hin.*
Sie sprach: got grutz uch, herr myn;
Was clagent ir? Was ist uwer, (euer) *tot?*
Ich bin gefangen uff den tot,
Sprach der Louwe zu der musz.
Sie sprach, herr, ir komment wol usz; (auss)
Ich hilff das ir blibent bi dem leben,
Wann ir hant mir das myngeben
Was sol ich uch nu me sagen?
Die musz geriet (fiengan) *das garn nagen,*
Und mit den zenen bissen,

Und ouch (auch) *garn zerrissen*
Einzwey , da wart das loch groſſ ;
Den Louwen das nit verdrosz.
Vil bald er ſich dannen macht
Der muſz det er acht (hochachtung)
Fruntlicher (freundlich) *ir daneken began ,*
Sie ſprach , ich hab gern getan.

Gedenkent wie der gewalt ſys
Dem miltikeit nit wonet by
Gewalt erberunde (erbarmung) *ſol han*
An gewalt ſol tugent ſtan (ſtehen)
Der groſſ dem myndern ſol vertragen ;
Nutze mag er ſin der nit mag ſchaden.

» UN jour un Lion ſe promenant » dans un bois, rencontra une ſou» ris, & voulut la tuer. Sire, lui dit» elle, laiſſez-moi aller; quel honneur » eſt-ce pour un Roi de tuer un de ſes » Serviteurs? Eſt-il glorieux pour lui » de le pouvoir faire à ſon gré? Je ſuis » ſi peu de choſe. Quel triomphe ſeroit» ce pour un Lion, que de tuer une Sou» ris? Celui qui pouvant nuire ne fait » point de mal, s'acquiert au moins la » gloire d'être bon. Laiſſez-moi libre, gé-

» néreux Lion, je peux vous être fort » utile, & ne peux vous faire aucun tort. » J'en ſuis plus incapable qu'un Coq, & » même qu'une Poule. Le Lion appaiſé » lâcha la ſouris qui fut tout aiſe de » ſe trouver libre : je vous en ſerez » toujours obligée, dit-elle. Peu de » tems après, le Lion ſe prit dans un fi» let des plus forts : il eut donné tout » au monde pour en être débarraſſé, » mais il étoit ſi bien arrêté qu'il n'en » put ſortir. Avant que le jour parut, » la Souris vint à ce même endroit : » Dieu vous garde, Seigneur, dit-elle. » Qui vous fait gémir ainſi? Quel mal » avez-vous? Helas! répondit-il, je » ſuis pris; ces filets cauſeront ma mort. » Vous en ſortirez, reprit-elle; puiſ» que vous m'avez donné la vie, je fe» rai enſorte de vous conſerver la vô» tre : que puis-je vous dire de plus? » Auſſi-tôt elle commence à mordre, à » ronger, & à couper le filet en piéces; » elle parvint ainſi à faire un trou aſſez » grand, ce que le Lion vit avec joie. » Il ſe hata d'en ſortir, rendit gra» ces à la Souris, & lui témoigna ſa

» reconnoiſſance : elle répondit, je l'ai » fait avec grand plaiſir.

» Conſidérez ce qu'eſt le pouvoir, ſi » la douceur en eſt ſéparée. Le pouvoir » doit toujours être joint à la clémen» ce, toujours uni à la vertu. Que les » Grands ſouffrent les Petits : qui ne » peut nuire, peut être utile.

La ſimplicité naive avec laquelle notre Poëte raconte, excite en mon ame je ne ſçais quel ſentiment agréable; on n'y trouve ni art ni froideur, ni trop grande brieveté, ni phraſe inutile. Si l'on en excepte quelques vers, il préſente ſa morale d'une maniere noble, & la lie très bien au récit. Ce que la Souris, par exemple, dit au Lion, eſt ſi convenable aux circonſtances de l'action, qu'on ne voit pas trop ce qu'elle auroit eu de mieux à lui dire.

Que l'on compare cette ancienne Fable à celle qu'un Auteur moderne à compoſée ſur le même ſujet, & qu'on voie ſi elle ne lui fait pas une honte infinie (1), quoique faite dans le trei-

* Voyez les Fables de *Riederer*, imprimées à Coburg en 1717.

ziéme, ou tout au plus le quatorziéme ſiécle; l'ancienne n'eſt-elle pas un chef-d'œuvre en comparaiſon de l'autre. Je gagerois que le Lecteur aimeroit mieux lire celle-là dix fois que celle-ci une. Ici, malgré la dureté du langage, on ſent celui d'un Poëte : là, on ne voit qu'un Rimeur.

AUTRE FABLE.

Du même Poete.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

» UN Renard affamé vint ſous un » grand arbre, où s'étoit poſé un Cor» beau, tenant un fromage qu'il venoit » de dérober. Dès qu'il l'apperçut, tout » rempli de joie, il lui tint ce diſcours » artificieux : Dieu vous gard, mon cher » Monſieur, je ſuis bien votre Servi» teur, & je veux l'être toute ma vie, » je m'en ferai toujours un devoir. » Vous êtes noble, & vous chantez ſi bien » qu'il n'eſt dans l'étendue de nos bois » aucun oiſeau qui vous égale. L'Eper» vier & le Faucon ſont obligés de vous » accorder la beauté des Paons, & des

» Autours : les sons de votre voix sont » si doux, que, quand vous la faites entendre, tout le Bois en résonne. Je le sçais » bien, répond le Corbeau, tu ne me dis » que la vérité. Chantez donc, reprit le matois. Soit, dit le Corbeau : il ouvre le » bec, le Bois retentit, le fromage tombe, » & le Renard l'emporte avec joie. Le » Corbeau fut obligé de se contenter » de l'éloge, & n'y trouva qu'une le» çon.

Les flateries que le Renard débite au Corbeau, dans cette fable sont extrêmement agréables, & me paroissent vraiment poëtiques. S'il eut parlé dans notre siécle, on peut s'imaginer aisément qu'il l'eut fait comme celui de *la Fontaine*. Mais les mœurs de son tems l'ont empêché de s'exprimer aussi poliment, & si l'on a la complaisance de se transporter dans son siécle, on pourra lui trouver tout autant de graces.



AUTRE FABLE.

Du même Poete.

LE LOUP ET LE CHEVREAU.

„ UNE Chevre, allant au paturage, „ laissa son Petit dans l'étable, & lui dit : „ n'y laisse entrer qui que ce soit, tien „ la porte close, & ne sors point, si „ tu ne veux être mangé par le Loup. „ La porte étoit à peine fermée, que le „ Loup paroit dans la basse-cour. Le „ fourbe s'approche de l'étable, & con„ faisant de son mieux le ton de voix „ de la mere : mon enfant, dit-il, „ ouvre moi ? Qui es tu ? lui répond„ le Chevreau ; je n'ouvre point, „ ma mere m'a défendu d'ouvrir & „ d'aller dehors. Je te connois toi & „ ta voix fausse : parle quelle langue tu „ voudras, par S. Jean tu n'entreras „ point ; j'obéirai au commandement „ que ma mere m'a fait de ne laisser „ entrer personne. Tu es un Loup, je „ le vois bien ; tu es tout rempli de „ fraudes.

„ Combien en est-il dans le monde „ dont les paroles ne sont que sucre & „ que miel, tandis qu'ils portent au „ fond du cœur la perversité, l'infa„ mie, le meurtre, &c.

Au nombre des Poëtes Allemands du quatorziéme siécle, nous comptons encore *Hugues de Trymberg*, Professeur à Babenberg. Il a composé un livre moral qui consiste en fables imitées d'Esope, & en quelques autres qui sont peut-être de son invention. On ne peut gueres juger de son stile, parce que l'Editeur de ces Fables imprimées *in-fol.* en 1549 à Francfort, Dumayn en a voulu corriger, ou, pour parler plus exactement, en a gaté les expressions en les rapprochant du langage du seiziéme siécle. Ceux qui voudront voir des exemples de ce triste soin en trouveront dans le Traité de Morhof *de la Langue & Poësie Allemandes*, p. 352. Il paroit cependant que *Trymberg* ne manioit pas sa langue avec autant de facilité que notre Fabuliste inconnu, & il nous en apprend lui même la cause. Comme je parle, „ dit-il, depuis trente ans la Langue „ Latine, l'Allemande m'est aujour-

„ d'hui étrangere, pour ainsi-dire.

Nous pouvons louer dans cet Auteur la liberté noble & fiere avec laquelle il a attaqué tous les vices de son temps, quelque part qu'ils fussent, sans crainte, & sans partialité ; mais pour ses compositions ; elles méritent bien peu d'éloges. La morale en est saine & pure ; mais on y chercheroit vainement des pensées élevées, des images vives : *Trymberg* fut plus moraliste que poëte.

Ce fut dans le seiziéme siécle que *Burkard Waldis* composa ses Fables au nombre de 400, qui furent imprimées à Francfort *in*-8°. en 1548. *Morhof* n'en a pas parlé, parce qu'il la regardé sans doute comme un trop méchant Auteur. Il est vrai que notre poësie devint bien foible & bien languissante après les heureux temps des Empereurs de la maison de Souabe, que les guerres de ce temps là la firent tomber des mains des grands dans celles du peuple, & qu'elle resta dans ce déplorable état pendant tout le seiziéme siécle, si l'on en excepte les compositions de *Sebastien Brand* & de *Jean*

Fischart. Cependant je crois que *Waldis* ne merite pas d'être placé au même rang que *Hanns Sachs.* On a raison de lui reprocher des narrations froides & diffuses ; mais il faut convenir qu'on y trouve quelquefois des descriptions animées, des incidens agréables, & il est plus juste de le plaindre d'avoir écrit dans le seiziéme siécle, que de le nommer la honte de son âge.

Je ne parlerai point ici de plusieurs autres Fables morales, telles que *l'ancien Poëme du Renard de Henri de Alckmar* ; *le combat des Rats & des Grenouilles de George Rollenhagen* ; *& la guerre des Fourmis & des mouches.* Ce sont moins des apologues que des poëmes épiques & burlesques, qui sous l'envelope d'un stile dur & grossier, cachent souvent d'excellentes choses. Le dernier n'est qu'une traduction de l'ouvrage d'un certain Auteur qui s'est donné le nom de *Cocalius*, & l'a composé en vers appellés Macaroniques.

Nous avons encore trois Livres antiques, l'un intitulé : *les méchans*

Renards de ce monde ; l'autre, *le Roi des Anes*, le troisiéme, *le Roi des Oyes* : mais ce ne sont point encore proprement des apologues. Le premier consiste en Estampes, dans lesquelles on voit les Renards sous toutes sortes de formes, & chaque figure est expliquée par une inscription tirée de la Bible. Que *Sebastien Brand* ou un autre ait inventé ce livre, il me semble qu'il ne lui fait pas grand honneur. On y voit une bonne intention, mais peu d'esprit & de jugement. Si l'on en croit l'Editeur qui l'a fait imprimer à Dresde en 1585, il en avoit déja paru une édition en Langue Flamande ou du Brabant, en 1495 ; ainsi ce Livre est plus ancien que celui du Renard de *Henri Alckmar*, puisque la plus ancienne édition que nous ayons de celui-ci, est celle de Lubeck *in*-8°. 1498. (1) Si ce fait est bien vrai, Luther

ne peut pas non plus en être l'auteur, comme quelques uns l'on pensé. Le gout que Luther avoit pour les Fables

a peut être donné lieu à cette conjecture. On sait qu'il vouloit traduire & polir les Fables d'Esope ; qu'il en a effecti-

---

(1) M. *Gottsched* examinant en 1753, les Manuscrits & les anciens Livres de la Bibliothéque de Wolfembutel, trouva entre autres une Edition du Poeme du *Renard* (petit *in*-4. à Lubeck 1497) inconnu à *Morhof* & aux amateurs de ce Poeme : elle est sur papier & ornée de Planches en bois, dont les Figures sont au simple trait. Son titre est, *Reyneke de voss.* C'est vraisemblablement celle-là que le Professeur *Hackemann* a suivie, sans en dire mot, dans la nouvelle édition qu'il en a fait faire *in*-4. 1711, en caractères Romains. M. *Gottsched* en a trouvé en 1754 dans la Bibliotheque de Dresde, une autre édition moins ancienne de vingt ans que celle de Lubeck, mais aussi peu connue. Elle est aussi petit *in*-4, imprimée à Rostock en 1517, & ornée d'un moindre nombre de planches beaucoup mieux gravées. On lit dans la Préface les titres & qualités de l'Auteur ; *Henri de Alckmar, Maître & Gouverneur des Nobles & vertueux Princes & Seigneurs Ducs de Lothringe, &c.* Mais ce ne sont point encore là les plus anciennes éditions du Poeme du *Renard.* Au mois de Mai 1756, M. *Henri*, Professeur à Altone, écrivit à M. *Gottsched* qu'il avoit connu à Leipsick un Anglois, nommé M. *How*, qui lui dit y avoir une édition Angloise de ce Poeme de 1487, imprimée à Londres par *Caxton.* Si l'on considere ici ce que *Henri de Alckmar* dit dans sa Préface, *qu'il y a eu un Poete qui a écrit avant lui l'Histoire du Renard, pour l'utilité & l'instruction des hommes*, on commencera à entrevoir qu'il n'a été qu'Imitateur, ou bien simple Traducteur. Mais dans une Lettre écrite par M. *Gesner* à M. *Gottsched* ; on voit que dans la Bibliotheque de Lubeck, il se trouve une édition Hollandoise du Poeme du *Renard*, imprimée à Delft en 1485, *in*-8. Elle est intitulée : *Die Historie van Reynaert de vos*, & elle a 49 Chapitres avec une Préface très courte qui ne fait connoitre en aucune maniere le véritable Auteur de ce Livre. Toutefois, selon M. *Gesner*, on peut croire *Henri de Alckmar* sur sa parole, & le regarder comme Traducteur. En effet en comparant son Poeme à cette Edition Hollandoise en prose, on voit partout qu'il n'est qu'une traduction. On y trouve beaucoup de noms propres changés : des endroits peu chastes ôtés, ou exprimés moins librement ; des choses répétées ou ajoûtées, pour fournir à la mesure ou à la rime, preuves qui réunies à ce que l'Auteur dit lui-même, ne laissent pas lieu de douter que *Henri de Alckmar* n'a fait

vement traduit feize, & qu'il a composé une très belle Préface fur l'utilité de l'Apologue. Ses Fables font courtes & fort agréables. On les trouve dan la neuviéme partie de fes Œuvres allemandes, & parmi les cent Fables que *Nathan Chytræus*, Profeffeur à Roftock, publia *in*-8. en 1571. Dans

---

que traduire. Dans quelle langue l'Original de ce Poeme a-t-il donc été écrit? A ce que nous avons cité ci deffus de la Préface d'*Alckmar*, il ajoûte, *qu'il a tiré ce précieux Livre de la Langue Italienne*, (Walfch) *& Françoife, & l'a remis en Langue Tudefque*. M. *Gefner* n'ofe pas dire que ce Poeme a été traduit du François; mais il fait obferver que le mot *Walfch* eu autrefois en Allemagne une fignification très étendue, & que de tous ceux qui s'expliquoient fi mal qu'on ne pouvoit les entendre, on difoit qu'ils parloient *Walfch*. De cette obfervation on peut conclurre, que les François & les Italiens étoient compris fous le nom de *Walfch*. Ainfi nous pourrions dire, avec quelque vraifemblance, que *Henri de Alckmar* a voulu défigner en général, par ce mot *walfch*, la Langue en laquelle le Poeme qu'il avoit traduit avoit été compofé, & la défigner en particulier par le fecond mot *franfzæfefcher*.

cette même édition l'on en trouve quatre faites par le Docteur *Mathefius*, ami de Luther. Ce *Mathefius* fait auffi mention dans fon difcours fur la Fable de *Jotham*, d'une Fable de *Philippe Melancthon*, nommée *Gratitude mondaine* (1).

L'Allemagne a eu encore deux Fabuliftes profateurs differens des autres, en ce qu'ils ont voulu être purement inventeurs. Le premier eft *George Philippe Harfdærfer*, Confeiller de Nuremberg & membre de l'Académie de cette ville. Cet Auteur a vecu jufqu'au milieu du 17e. fiécle, & outre *fon Dialogue des Dames* & plufieurs autres écrits, il publia *in*-8°. à Nuremberg en 1650, des Poëmes moraux, facrés & profanes, fous ce titre, *Nathan & Jotham*. C'eft un ouvrage affés mauvais: on n'y trouve gueres que des allegories forcées & des jeux de mots. Cependant parmi trois cens Fables il n'eft guere poffible que l'on n'en trouve

---

(1) On la trouvera entiere dans l'Effai de M. *Gellert*.

quelques unes dont la lecture faffe plaifir. Le Second de ces Fabuliftes eft, *Jufte Godefroi Rabener*, favant homme du fiécle paffé. On a publié fes compofitions en 1691, *in*-8°, à Drefde, fous le titre de *Poëmes-moraux & utiles*. Il paroit avoir fuivi les traces de *Harfdærfer*, mais il a paffé de loin fon modèle. Si cet homme ingénieux n'eut pas vecu dans un fiécle où l'on couroit après les jeux de mots & les antithèfes, où l'on avoit pris pour modeles les Fables Latines que *Jean Valentin André* fit imprimer à Strasbourg en 1619, fous le titre de Mythologie Chrétienne, & qui ne font rien moins que de bonnes Fables, fon ftile & fes ouvrages auroient fans doute plus d'agrément. Quelqu'ils foient, ils me femblent dignes qu'on prenne la peine de les corriger & de les réduire à un moindre nombre.

Enfin en 1712, un nouveau Fabulifte nommé *Melander*, publia à Eifenberg une traduction des Fables de Phedre en vers Allemands, à laquelle il ajouta plufieurs autres Fables & Contes, tels que *la Matrone d'Ephefe*,

le Meunier, *l'Ane & fon fils* &c, le tout écrit d'affés bon goût. Ce Livre a pour titre: *Mythologia Parænetica*.

A l'égard des Fables que j'offre au Public, tout ce que je peux en dire, eft que j'attends quel fera leur fort. Si elle ont le bonheur de plaire, je ferai bien payé du travail qu'elles m'ont couté. Si elles déplaifent, ce fera pour moi une punition qui m'ôtera à jamais l'envie d'inftruire ou d'amufer par des Fables.

Nous en donnerons quelques unes dans le Journal prochain.



ITALIE.

I.

ADAM, ou *la Création du Monde. Poeme Philoſophique.* Dernier Extrait.

CHANT XIII.

L'HOMME.

CE Chant commence par une peinture très naïve de la ſurpriſe où Adam ſe trouve plongé de nouveau, lorſqu'à ſon reveil il apperçoit près de lui la compagne que Dieu vient de lui former d'une de ſes côtes. Ce nouvel être créé à ſa reſſemblance, à pour lui quelque choſe de ſi frappant,

Che l'alma ſua, (dit le Poete) *tutta Affaccioſſi a gli occhi.*

que ſon ame parut en cet inſtant ſe réunir toute entiere dans ſes yeux, & porter vers ce ſens toutes ſes facultés, pour mieux voir & admirer de plus près ce chef d'œuvre de la Nature, que le Poëte appelle un aſſemblage parfait de toutes les graces que nous admirons aujourd'hui en détail dans le beau ſexe, a qui il appartenoit d'en hériter.

De la ſurpriſe, Adam paſſe bientôt à l'Amour, & ce changement eſt l'effet d'un coup d'œil qu'Eve laiſſe tomber ſur lui dans le cours de l'examen qu'elle fait non ſans étonnement des merveilles qui l'environnent.

L'air noble & majeſtueux qu'elle remarque en lui, cette beauté mâle qui brille ſur ſon viſage, l'affectent de ſon côté : elle admire cet objet inconnu pour elle. La ſympathie ſe déclare, & elle manifeſte le penchant qui l'entraine vèrs lui, par des coups d'œil, des geſtes, des ſouris, que l'Ange interrompt par ſa ſubite apparition, mais dont ils reſſentent bientôt un ſurcroit de plaiſir, lorſqu'ils ſe voyent

engagés par ſon miniſtere dans le doux lien de l'himenée. Alors ils ſe prodiguent mutuellement les careſſes & les embraſſemens ordinaires à des époux qui s'adorent.

On eût dit que dans leurs baiſers réciproques, il ſe faiſoient entr'eux un doux échange de leurs ames, tranſportées dans cet inſtant ſur le bord de leurs levres (1).

Enfin lorſqu'ils ſe ſont mutuellement acquittés de ce premier tribut de tendreſſe, Adam s'addreſſant à l'Ange, le prie de lui continuer ſes doctes leçons; & ſatisfait de tout ce qu'il a juſqu'ici entendu touchant les objets extérieurs, il temoigne le déſir qu'il a de ſe connoître lui-même.

L'Anatomie du corps humain vient en conſéquence tout naturellement à cet endroit. L'Ange s'acquite avec ſa

(1) *Parvero allora*
Tutte ſù i labri lor l'alme aſportate,
In un bacio reciproco ſcambiate.

ſagacité ordinaire de cette Inſtruction, qu'il entame par la partie appellée *Oſteologie.* Delà il paſſe aux cauſes de l'articulation de ces oſſemens, c'eſt-à-dire, aux muſcles & aux nerfs dont il fait un détail clair & précis. Vient enſuite la deſcription des viſceres & de toutes leurs membranes, celle des poulmons, & des parties nobles. Les arteres, & la diſtribution du ſang par le canal des veines ſont auſſi l'objet d'une autre leçon. Enfin ce traité concis d'anatomie univerſelle, ſe termine par la deſcription des parties charnues, des adipeuſes, de la peau & de l'Epiderme qui enveloppent cette machine ſi ſagement organiſée.

Pendant ce ſavant entretien, Eve continuoit le cours de ſes curieuſes découvertes. Elle apperçoit par hazard dans l'onde claire d'une fontaine, ſa reſſemblance. Ce coup d'œil la frappe: elle ſe contemple elle-même, s'admire, enfin peu s'en faut qu'elle ne ne ſoit tout-à-coup épriſe d'elle-même, tant elle eſt enchantée de ſes propres traits. Elle s'adreſſe à l'Ange, pour qu'il

lui définisse en quoi consiste la beauté, & d'où provient l'effet que sa vue produit sur l'ame. L'Ange leur apprend, que la beauté est un rayon émané vers nous de la Divinité, source de toute harmonie; qu'elle réside dans la juste proportion des parties, & dans leur symétrie; que l'effet ordinaire qu'elle produit sur l'ame, est de la conduire du ravissement à l'amour. Il entre ensuite dans le détail de ces proportions, & les leur fait appercevoir dans les parties qui composent le corps humain.

Une difficulté nait à Adam à ce sujet: c'est de sçavoir comment une harmonie qui réside dans des objets purement corporels, peut agir sur l'ame qui est un être spirituel. Le céleste Guide la résout, en lui apprenant que cette intelligence spirituelle, qu'on nomme l'ame, qui par elle même n'a d'autre but que de se réunir à la Divinité, se seroit déplu dans la prison corporelle & corruptible où Dieu a jugé à propos de la placer, s'il n'avoit établi par sa toute puissance une union en-

tre ces deux êtres si différens de nature: union qui est telle, que par le moyen des esprits animaux, l'impression des objets corporels parvient à elle, & lui suscite des sensations de plaisir, si l'objet est conforme à l'idée qu'elle a de l'harmonie, où de déplaisir, s'il s'en écarte.

Le reste du Chant est employé par l'Ange, à expliquer les effets de la sympathie & de l'antipathie, par la vertu magnetique des influences substantielles des corps les uns sur les autres.

CHANT XIV.

L'ŒCONOMIE ANIMALE.

CE CHANT est destiné à apprendre au premier homme l'usage & les fonctions de toutes les parties du corps humain, dont le précédent contient le détail & la description. C'est là que l'Ange donne à Adam des notions de ce mécanisme intérieur qui anime nos organes, & les fait mou-

voir: mécanisme fondé sur l'action réciproque qu'exercent sans cesse l'un sur l'autre le cœur & le cerveau, & sur la chaleur naturelle du sang qui vivifie dans son cours toutes les parties animales.

Le céleste Anatomiste y établit la difference des fibres musculeuses, & des nerveuses; la contractibilité des unes, & la laxation des autres; la résidence des esprits vitaux dans les nerfs, & l'effet qu'ils y produisent; leur changement en esprits animaux; l'usage des glandes, leur propriété, & leur utilité pour la filtration de l'humide radical. Les effets qu'occasionnent dans la machine la bile, le chyle, & la lymphe; en un mot, cet enchainement si varié des principes vivifians, d'où dépend notre existence.

Le Poëte n'interrompt cet intéressant entretien, que pour faire tomber les yeux d'Adam sur son épouse, qui de son côté, enchantée de tout ce qu'elle voit & curieuse de tout connoître, porte une main innocente, tantôt sur un fruit qui se présente à

elle, tantôt sur une fleur dont l'odoriférante beauté l'invite à la cueillir. La déffense de Dieu revient alors à la mémoire d'Adam: il apelle Eve, la lui notifie, & lui apprend quels chatimens rigoureux sont reservés aux transgresseurs de ce Divin précepte.

CHANT XV.

LA GÉNÉRATION.

DE sérieuses réflexions de la part du Poëte, touchant l'effet que fit sur Eve la déffense de Dieu, forment le début de ce Chant. Elles méritent d'être représentées: les voici.

» Ce n'est que dans la nature hu-
» maine, que se rencontre cet insa-
» tiable orgueil, qui nous empêche
» d'être contens de notre sort. Une
» folle avidité, un ridicule entêtement

Superbia è sol de la natura umana,
Che non sia paga mai del proprio stato.
Con folle avidità di voglia insana

» portent à convoiter un bien, à pro-» portion que la possession en est def-» fendue. Plus il s'y rencontre d'ob-» stacles, plus l'aveugle ambition de » l'homme, s'obstine à se le procurer. » Vient-il à l'avoir ce bien tant sou-» haité, il n'en fait plus de cas : il n'y » a que la privation des choses qui » aiguillone sa convoitise.

A peine Eve est-elle instruite qu'un certain fruit lui est interdit, qu'elle cherche mille prétextes, & feint mille retards, pour s'éloigner insensiblement de son époux, & porter un œil curieux sur ce fatal objet.

Cependant Adam continue d'écouter les instructions de l'Ange, qui roulent dans tout ce Chant sur le détail des organes servans dans l'un & l'autre sexe à la génération. Adam

---

Maggiormente appetisce il ben vietato.
Il voler cieco ambizion mondana
Ne la difficoltà rende ostinato.
Poco quel prezza, al cui possesso arriva:
Stimolo è del desio l'esserne priva.

sçavoit que d'Eve & de lui devoit naître son semblable; mais la maniere dont se devoit opérer ce prodige, étoit une énigme dont il étoit naturel qu'il demandât à l'Ange l'explication. C'est aussi ce qu'il fait, & c'est sur quoi l'Ange dans ce Chant contente sa curiosité, en lui dévelopant cet enchainement de prodiges, par lesquels le fœtus, de l'espece de néant où il est, parvient à devenir un homme doué d'une ame raisonnable. Toute cette matiere est traitée d'une façon intéressante & curieuse.

Cependant le Démon, toujours occupé de projets de vengeance contre Dieu, jaloux d'ailleurs de l'état de felicité dont il voit l'homme en possession, tenoit conseil, (dit le Poëte) avec son infernale cour, sur ce qu'il devoit faire pour troubler cette paix tranquille dont jouissoit son rival. Eve lui paroit l'instrument le plus propre qu'il puisse employer à ses noirs desseins. Il remarque même qu'elle dirige ses pas du côté de l'arbre fatal. Dans l'instant, prenant la forme du Serpent,

il la précède, & va se poster près de l'endroit où le fruit est planté. La simple moitié d'Adam aperçoit enfin de loin l'arbre; ses yeux aussitôt le contemplent avec avidité; elle ralentit sa marche, pour l'admirer plus longtems. L'animal rusé lui adresse alors la parolle; il la flatte, & lui fait entendre que c'est la seule crainte que Dieu a de les voir elle & son mari semblables à lui, qui l'a porté à leur deffendre l'arbre qu'elle voit. Eve le croit, cueille le fruit deffendu, mord à même, & court promptement en faire part à son mari.

CHANT XVI.

DES SENS ET DES CORPS SENSIBLES.

Alors Adam instruit de toutes les merveilleuses particularités de la génération, en étoit à apprendre à connoître ses sens, que l'Ange appelle les routes de l'ame.

L'entretien rouloit sur l'action réciproque qu'exercent l'un sur l'autre, tan-

tôt l'ame, tantôt le corps, par le moyen des esprits animaux, lesquels par la toute puissance de Dieu sont les correspondans de cette intelligence créée, & les messagers fidels qui l'avertissent de ce qui se passe dans la machine.

L'Ange parcourt ensuite chacun de nos sens en détail, pour en décrire à Adam les organes, & lui en expliquer l'usage. Il réduit néanmoins auparavant toutes les sensations au seul Tact, & prouve à Adam par des expériences, que celles qui sont admises par les quatre autres sens, tels que l'ouie, la vue, l'odorat, & le goût, ne sont que des modifications de cette sensation généralle.

Des cinq organes de nos sens qu'il considere, l'œil est celui auquel il s'arrête le plus, comme étant le plus distingué, & d'ailleurs le plus étendu pour l'usage. Il en fait d'abord l'anatomie; il explique ensuite à Adam comment la lumiere agit sur le nerf optique qui en est le point central, & y peint par les rayons visuels les objets, & les couleurs; en un mot l'Ange ne fait ici qu'a-

bréger le ſyſtême de Newton ſur cette matiere.

Adam s'apperçoit à la fin que ſa femme n'eſt plus à ſes côtés ; il demande à l'Ange la permiſſion de l'aller chercher, & va, non ſans beaucoup d'inquiétude, ſur ſes pas. Eve, du plus loin qu'elle le voit, accourt pleine de gaieté, ſe précipite dans ſes bras toute hors, d'haleine, & l'invite par ſes careſſes à gouter du fruit défendu, alléguant pour l'y engager le motif dont s'eſt ſervi le ſerpent pour la tromper elle-même. Le premier mouvement d'Adam, eſt de lui reprocher ſa témérité, & de lui faire ſentir l'énormité de ſa faute ; mais la belle vient à pleurer, la victoire eſt à elle : ſes larmes, ſes ſanglots qu'elle entremêle de baiſers amoureux triomphent de la conſtance du foible Adam ; il oublie le précepte, & goute le fruit défendu. Dans l'inſtant le remord s'empare de tous les deux ; la honte & la confuſion, juſqu'alors inconnues pour eux, tirent de deſſus leurs yeux le rideau de l'innocence, & leur laiſſent appercevoir leur nudité, pour en rougir : ils ont acquis à la

vérité la ſcience du bien & du mal, mais d'un bien qui les fuit, & d'un mal quilles perſécute (1).

Ils ont recours à un figuier, pour ſe cacher. Alors Dieu fait entendre ſa voix ménaçante, convainc l'homme de ſa faute, maudit le ſerpent, & prononce la condamnation de l'un & de l'autre. L'Ange Uriel, Miniſtre des vengeances divines, paroit enſuite armé d'une épée étincelante, & chaſſe Adam & Eve du Paradis-Terreſtre.

(1) *Seppe il ben, ſeppe il mal l'apertamente*
Ahi duol! ma il ben perduto, è il mal preſente.



CHANT XVII.

LES MALADIES.

LE Poëte dans ce Chant les fait errer l'un & l'autre, dans des lieux bien différens de celui dont ils viennent d'être privés. La nature a changé de face pour eux : les forêts n'ont plus qu'une obſcurité mêlée d'horreurs ; les plaines n'offrent qu'une ſolitude qui les effraye ; la nuit ſurvient, mais trainant après elle ce voile noir & épais qui remplit l'ame d'idées ſiniſtres ; l'écho ne repete plus que les hurlemens des loups, & les horribles cris du hibou. Dans cet état une noire mélancolie s'empare d'Adam : les frayeurs continuelles auxquelles ſa femme eſt en proye, augmentent encore ſon chagrin ; il doute ſi le ſoleil, à l'air bruſque dont il les a abandonnés, reparoitra jamais. Enfin cependant la triſte Aurore, l'œil en pleurs, en annonce le retour. Adam en le revoyant éprouve quelque lueur de conſolation ; mais Dieu, qui dans ſa juſte colere

conſerve encore de la tendreſſe pour l'homme, lui en prépare une plus grande qu'il ne l'eût oſé eſpérer : c'eſt le retour de l'Ange Raphaël.

Nos premiers Peres, dès qu'ils l'apperçoivent, tombent en pleurant à ſes pieds ; il les releve, les conſole & les exhorte à tout eſpérer de la bonté de Dieu qui ſe laiſſera fléchir, s'ils font pénitence. Il leur annonce en même-tems ce qu'ils ont à ſouffrir déſormais, & les maladies, tant ſpirituelles que corporelles, auxquelles le péché vient de les rendre ſujets. Adam le conjure les larmes aux yeux, de lui apprendre qu'elle eſt la nature de ces maux corporels appellés *Maladies*, dont ſa faute vient d'introduire le regne ſur la terre. Alors le charitable & celeſte Médecin leur fait la triſte énumération des principales maladies, telles que le mal de teſte, l'apoplexie, la paralyſie, la pleuréſie, la fiévre & ſes différentes eſpéces, les obſtructions, les coliques, &c, & il leur explique à meſure les cauſes d'où ces maux tirent leurs ſources. Eve à ce détail qui l'effraie, ſe récrie ſur la malheureuſe caducité de l'eſpéce humaine.

mais l'Ange lui apprend combien elle eſt encore plus à plaindre que l'homme, puiſqu'outre ces maladies communes aux deux ſexes, il en eſt nombre d'autres perſonuelles aux femmes, telles que les ſuppreſſions, les pâles couleurs, les avortemens, les douleurs de l'enfantement, &c. dont il lui explique les cauſes & les effets.

Adam accablé de tant de miſeres, demande, en redoublant ſes larmes, s'il exiſte du moins des remédes à tant de maux. L'Ange alors lui dévoile les ſecrets de la Pharmacie, & lui apprend pour le conſoler, que comme les Maladies peuvent toutes ſe rapporter à deux cauſes qui ſont le trop grand relachement des parties, ou leur inflammation, il exiſte dans la nature des Médicamens de deux genres, les uns aſtringents, les autres diſſolvans & adouciſſans, par l'uſage deſquels on guérit ſouvent ces mêmes Maladies. Il lui fait même l'énumération de quelques Remédes principaux qu'il range ſous ces deux claſſes, & il touche en paſſant quelque choſe de l'uſage de la ſaignée. Enfin il explique dans

un grand détail la nature & l'eſſence des trois Regnes, le Minéral, le Végétal & l'Animal, & les ſervices que l'Homme peut en tirer.

CHANT XVIII.

LA RAISON HUMAINE.

IL étoit tems, après toutes ces notions, que l'Homme apprit enfin à connoitre, ſinon d'une maniere bien préciſe, du moins relativement à ſes beſoins, cet Etre penſant & raiſonnable uni à ſon corps, chargé par Dieu de guider la machine & de la faire mouvoir. Son docte Maître lui apprend de quelle façon les objets extérieurs, par le moyen des eſprits animaux réſidens dans le genre nerveux, vont ſe graver dans le ſens interne qui eſt le cerveau; les traces qu'ils laiſſent ſur la glande pinéale, & l'union ineffable que Dieu a mis entre les impreſſions que reçoit cette partie, & les ſenſations de l'ame modifiées en autant de façons que cette glande peut être diverſement affectée. Il fait ſen-

tir à l'Homme la différence des idées fantaſtiques, occaſionnées par l'action des corps ſur la partie de l'Ame appellée Imagination, d'avec les idées purement ſpirituelles & indépendantes des ſens. Les premieres ſont, à proprement parler, autant de tableaux d'objets corporels qui parviennent par les organes juſqu'aux yeux de l'Ame, c'eſt ſon expreſſion. L'Ange en donne pour preuves l'effet du vin dans ceux qu'il fait déraiſonner, & de la rage, dans ceux qui ont été mordus par un chien.

Il trouve auſſi à appuyer ſon ſyſtême dans les ſymptômes de ces Fiévres ardentes qui occaſionnent le délire, dans les rêves, dans la maladie des Hypocondres &c, ajoûtaut toujours en ſage Médecin le remede propre à guérir ces maux.

CHANT XIX.

LES PASSIONS DE L'AME ET SON IMMORTALITÉ.

ADAM interrompt la converſation, pour demander à ſon céleſte Guide,

d'où proviennent ces combats qu'il éprouve en lui-même, entre cette raiſon dont il eſt doué, & ſes ſens. C'eſt là qu'il apprend à connoitre d'autres infirmités que toutes celles dont ils ſe ſont entretenus juſqu'ici, c'eſt-à-dire, l'empire des paſſions, la rebellion de la chair depuis ſon péché, l'affoibliſſement de ſa raiſon, & le déſordre de toute cette machine, auparavant ſi ſoumiſe aux loix de l'harmomie & de la ſubordination. L'Ange parcourt les principales, telles que l'Amour, la Haine, la Colere, &c. & il lui annonce que les remedes les plus propres à dompter ces ennemis domeſtiques, ſont la Philoſophie & la Religion. Il inſiſte ſur la néceſſité de combattre les paſſions, attendu la ſupériorité que l'Ame doit avoir ſur le Corps. Pour en faire mieux ſentir l'excellence à Adam, il lui apprend qu'à l'union corporelle près, l'Ame ne differe point de ces intelligences ſpirituelles appellées Anges, & qu'elle eſt d'une nature immortelle, faite pour ſe réunir un jour à la Divinité. Il établit cette doctrine ſur les inductions qui ſe ti-

rent de l'incompatibilité de l'anéantissement avec la qualité d'immuable que posséde le Créateur; du penchant inné de l'Ame vers l'Eternité, & de la faculté qu'elle a de former des vouloirs indéfinis. Il fronde à ce sujet avec vigueur l'absurdité d'Epicure suivie & mise au jour par Lucrece, touchant l'Ame, supposée par eux matérielle & corruptible; comme si, dit l'Ange, la Matiere étoit capable d'avoir des pensées. Au reste il est une mort spirituelle à craindre, dit-il; c'est celle du Péché, la seule dont il faut que l'Homme se garantisse. Ainsi se terminent les instructions de l'Ange Raphael, qui regagne enfin le séjour des Esprits Célestes.

CHANT XX, & dernier.

DIEU.

L'absence de cet Ange Consolateur, replonge dans la tristesse nos premiers peres. Ce ne fut que par un miracle, dit le Poëte, qu'ils survecurent à leur condamnation. Leurs

larmes, leurs soupirs n'eurent aucun relache : ils n'osoient plus lever les yeux vers le Ciel. Mais un jour tandis que la face prosterné contre terre, ils tachoient d'apaiser par des sanglots la colere divine, une douce extase s'empare deux : leurs ames portées sur les aîles de l'amour, s'envolent vers le Ciel, laissant dans l'inaction les corps de l'un & de l'autre. Là des merveilles sans nombre, infiniment supérieures à toutes les délices du Paradis terrestre, les ravissent d'admiration, & leur auroit causé une nouvelle extase, si l'ame après sa séparation du corps en pouvoit éprouver une seconde.

L'Ange Raphael se présente à eux d'un air riant & affable, les exhorte à se consoler de leurs maux, & leur annonce de la part de Dieu le pardon de leur faute, en considération du repentir qu'ils en ont témoigné. Puis s'étant mis en marche avec eux, il les conduit à la céleste Jérusalem, au milieu de laquelle est un trône, dont le vif éclat dérobe la Majesté de l'Etre Souverain qui y réside. Adam témoigne le désir qu'il auroit d'adorer face à

face la Divinité; mais l'Ange lui apprend, que cela n'est réservé qu'aux Bienheureux, & que ce ne sera qu'après sa mort qu'il pourra goûter cet inéfable plaisir. Puis faisant rouler la conversation sur l'essence & les attributs de cet Etre, il lui trace en peu de mots le plan Théologique des vérités de notre Religion, lui révéle les Décrets de la Bonté Divine, & ce qu'elle se dispose à faire pour le salut du Genre Humain, la mission d'un Rédempteur, le Mistère de sa Naissance, son union hypostatique avec l'Homme, *&c.*

Enfin Adam & Eve congédiés par l'Ange, retournent pleins de consolation vers leurs corps, & s'exhortant mutuellement à satisfaire la Divinité, passent le reste de leurs jours occupés de leur salut.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

66

ALLEMAGNE.

ITALIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Janvier 1758.

DEPASSE.

JOURNAL

ÉTRANGER.

FEVRIER 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terenc

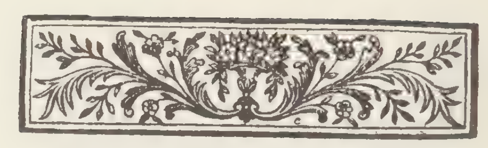


A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL *ETRANGER.*



SEROIT-CE un objet peu intéressant à proposer que cette Question : *Si le Mérite, les Vertus, les Talens, sont mieux récompensés par les témoignages & les éloges contemporains, que par ceux de la Postérité ?* Le mot tranchant de *Martial : Si post fata venit gloria non propero,* n'est pas une autorité assez grave pour la décider sans discution. *Martial* pensoit peut-être qu'il n'y avoit nulle comparaison à faire entre un bien présent, tel que le sentiment flateur de notre manière d'exister dans l'opinion des autres hommes, & un bien dont on ne peut jamais jouir, comme la réputation, la gloire & tous les honneurs posthumes. Il est vrai qu'il est difficile de trouver dans cette seconde vie, dans cette existènce idéale qu'on appelle *Immortalité*, de quoi compenser le prix de notre

véritable existence : car quelque durée qu'ait un bien dont le sentiment nous est refusé, elle doit être regardée comme zéro par rapport à un instant de jouissance. Cependant nous voyons tous les hommes touchez de l'amour de la gloire, travailler principalement pour cette seconde vie. Nous les voyons même souvent se consoler du peu de justice qu'ils ont obtenue de leur âge, par l'idée de celle qu'ils attendent de l'équitable Postérité. Il faut donc qu'il y ait ici quelque compensation effective, & qu'on puisse comparer les objets dont nous proposons l'examen. La question au moins nous paroît regarder assez les gens de Lettres & mériter leur attention.

Le premier Article de ce Journal nous en a fait naître l'idée. Le Pline, ou le Dioscoride du Nord dont il s'agit dans cet article réunit les deux espéces de gloire, celle dont il a si bien mérité de jouir, & celle qui doit accompagner inséparablement son nom. Sa Vie Littéraire est écrite ; nous la lisons de son vivant, & la Postérité ne fera que confirmer le jugement de son siécle.

Præsenti tibi maturos largimur honores. Horat.

ALLEMAGNE.

I.

OBSERVATIONS sur les principaux Ouvrages & sur la Vie de M. Linnæus, lues à la Société Royale de Londres.

CE célebre Naturaliste dont la réputation est montée à un si haut degré, qu'on a frappé des médailles en son honneur, & qu'on lui a conferé en Suede les dignités les plus honorables & les places les plus avantageuses, est né l'an 1707, dans la Province de Smoland en Suede. Il paroit qu'il a reçu sa premiere éducation, au moins comme Naturaliste, sous le fameux *Stobb* à Lunden. Il vint en 1729 à Upsal, pour y étudier, & l'Université de cette ville l'envoya en 1732 faire le tour de la Laponie, uniquement pour faire d'utiles observations sur l'Histoire naturelle, dans ces Contrées inaccessibles.

Ce fut le 13 Mai qu'il partit pour cette expédition. Il prit son tour par les Provinces de Gestricie, d'Helsingie, de Medalpadie, & d'Angermanie. En allant à Uma, il visita la caverne qui est sur le sommet de la montagne de Skula, quoiqu'au hazard de sa vie. Il fut obligé de retarder alors son voyage, le printems n'étant pas assés avancé, quoiqu'alors cependant cette saison regnât dans tout son brillant à Upsal, lorsqu'il partit de cette ville. Au sortir d'Uma, il quitta la grande route pour se jetter vers l'Ouest, afin de visiter les parties les plus méridionales de la Laponie. Il alla à Pitha & à Lula sur le Golphe de Bothnie, d'où il continua son chemin sur la riviere; il visita les ruines du Temple de Jockmock, gravit les Alpes de la Laponie, descendit dans la Province de Finmarck, & s'avança au Nord jusqu'à Sallero. On peut bien juger qu'il n'eut dans tout son voyage d'autre compagnie que de misérables habitans, qui avoient tout au plus la figure humaine. Enfin excédé des fatigues qu'il avoit eu à essuyer dans un climat si rigoureux, il arriva à

Torno en Septembre, revint par la Finlande, traversa le Golphe à l'Isle d'Aland, & fut de retour à Upsal au mois de Novembre.

En 1733, il visita & examina plusieurs mines de Suede.

En 1734, le Baron de *Reuterholm* l'envoya avec sept autres Sçavans dans la Province de Dalécarlie dont il étoit Gouverneur. On assigna à chacun d'eux une partie, & ils firent journellement toutes les observations qu'il y avoit à faire sur la Topographie du pays, sur l'œconomie & sur toutes les branches de l'Histoire naturelle. Le Manuscrit qui contient toutes ces observations, est entre les mains du Docteur *Jean Browallius* de Fahlun en Suede, qui le publiera bientôt, à ce que l'on espere.

Notre Auteur en 1735 voyagea en Suede, en Dannemarck, en Allemagne & en Hollande.

Ce fut dans cette même année & pendant ce voyage, qu'il publia la premiere édition de son *Sisteme de la Nature*, à Leyde *in-fol.* Tous les ouvrages de la Nature sont arrangés dans ce

Systême, suivant leur classe, leur ordre, & leur genre, d'une maniere tout à fait nouvelle. On peut bien dire que d'après cet ouvrage, la Botanique marque une nouvelle époque. Il y a eu six éditions de ce livre. La derniere qui contient plusieurs augmentations, est de 1748, Leipsick *in*-8°.

La même année M. *Linnæus* soutint une These inaugurale sous ce titre: *Hypothesis nova de febrium intermittentium causa.* C'est un examen des causes de la frequence des fievres, qui ont regné dans les parties Méridionales de Suede: il les attribue à ce que les eaux sont empreintes fortement de la marne blanche dont le pays abonde.

L'année suivante, il fit le voyage de Londres. Cette même année, il fit paroitre ses *Fundamenta Botanica*, qu'on peut considerer comme l'annonce de tous ses ouvrages. Toute la Botanique y est réduite méthodiquement en 365 Aphorismes. On vit paroitre en même tems un autre ouvrage de M. Linnæus, sous le titre de *Musa Cliffortiana.* C'est l'Histoire d'un Platane, ou Plane, qui avoit fleuri dans le jardin de M. *Clifford*,

Protecteur de notre Sçavant. Cet évenement est si rare en Europe, qu'on ne l'avoit vu arriver que trois fois avant celle-ci. L'histoire de cet arbre est écrite avec beaucoup de précision, & suivant sa *Methode de démontrer*, qui est à la fin de son *Systême de la Nature*. Elle est ornée de deux planches. L'une represente l'arbre en grand, l'autre fait voir plus particulierement quelques parties de sa *fructification*. Outre ce qui regarde cette plante, on rend compte des caracteres generiques de plusieurs autres plantes de la même classe.

Ce laborieux Ecrivain donna encore cette année sa *Bibliotheque Botanique*, in-12. à Amsterdam. C'est une distribution bien ordonnée de plus de mille volumes sur cette matiere; & l'on peut considerer ce livre, comme un excellent commentaire de la premiere partie de ses *Fundamenta Botanica* : M. *Linnæus* a été bien aidé dans la compilation de cet ouvrage, par les secours qu'il a trouvés dans les Bibliotheques de MM. *Rudbeck* & *Celsius* en Suede, de MM. *Sprekelsen* à Hambourg, *Gronovius* à Leide, *Clifford* & *Burmann*

Professeur de Botanique à Amsterdam, à qui le livre est dédié.

En 1747, il fit imprimer ses *Genera Plantarum*, à Leyde *in* 8°. Toutes les plantes sont arrangées dans cet ouvrage, suivant la méthode annoncée dans son *Systema Naturæ*. Les classes y sont établies, suivant le nombre & la situation des Etamines ou parties mâles, & l'ordre des plantes est suivant les Pistiles ou parties femelles de la fructification. Les genres sont suivant l'accord des parties de la fructification prises ensemble. Ce livre est le fruit d'un travail de dix ans, pendant lesquels l'Auteur a examiné plus de huit mille fleurs. Il y en a eu 5 éditions : la derniere qui est la plus ample est de Leipsix. A la fin de l'ouvrage on trouve un plan général du *Systême de Botanique* inventé par l'Auteur, & fondé sur le different arrangement des calices des plantes, avec un fragment de la Méthode naturelle de Botanique, *Primum & ultimum desideratum*. Il publia encore en 1737 le résultat de son voyage en Laponie, dumoins pour ce qui regarde les végétaux de ce Royaume.

Il parut à Leyde *in*-8°. sous le titre de *Flora Lapponica* : il est de 372 pages, avec 12 planches de cuivre sur lesquelles sont gravées les plantes les plus rares. Cet ouvrage n'est pas une simple enumération des plantes. Il n'y en a que 537 differentes, y compris les Champignons (*fungi*), & il y en a peu qui n'aient point été décrites. On y trouve une description exacte de celles qui jusqu'alors étoient inconnues, l'explication de l'usage œconomique & physique des plantes & des Observations Botaniques sur la plupart. La même année vit paroitre encore les *Critica Botanica* imprimé à Leyde *in*-8°. C'est une autre espéce de Commentaire sur quelques endroits de ses *Fundamenta Botanica*, & l'Auteur y rend raison des changemens qu'il a faits dans les noms génériques & specifiques de quelques plantes. Il donna encore à Amsterdam son *Hortus Cliffortianus*. Cet ouvrage le plus orné & le plus dispendieux de tous ceux de l'Auteur, est un *in-fol.* de 502 pages & de 32 planches. Il contient le Catalogue des plantes du jardin de son patron, M. *Clifford*,

dont nous avons déja parlé, situé à Hartcamp près de Harlem. Quoique ce ne soit qu'un jardin de particulier, il renferme un nombre incroyable de plantes. Elles sont disposées comme dans sa *Flora Lapponica* & dans ses autres Catalogues, suivant leur sexe, & réduites à leurs différentes especes. Le détail y est encore poussé plus loin que dans sa *Flore Lapponienne*, & dans la *Spécification des Plantes*. Ce qui met cette description audessus de toutes les autres, c'est que les plantes n'y sont pas désignées comme autrefois par leur couleur, leur volume, la maniere de fleurir, leur découverte & leur usage, toutes circonstances qui peuvent varier. M. *Linnæus* les caracterise par leurs parties invariables & essentielles qui en distinguent le genre, & en 10 ou 12 mots il en donne une idée plus nette, qu'on n'avoit pu faire jusqu'ici par les descriptions les plus amples & les plus prolixes. Ce grand homme étoit seul capable de faire ce prodige : *Hic labor, hic opus*.....

On voit combien toutes ces années de notre Auteur, ont été précieuses,

& quels tresors elles ont produits. En 1738, ce Botaniste inépuisable fit imprimer ses Classes, *seu Systemata Plantarum.* à Leyde *in*-8°. C'est une suite d'éclaircissemens sur ses *Fundamenta Botanica.*

En 1741, sur la démission du Docteur *Roberg*, M. *Linnæus* fut nommé un des Professeurs Adjoints de Medecine, & Medecin du Roi, conjointement avec le Docteur *Rosen*, qui avoit été mis à la place du Docteur *Rudbeck*. Le nouveau Professeur prononça en cette occasion devant l'Académie, son Discours latin sur la nécessité de voyager dans sa Patrie : *De Peregrinationum intra Patriam necessitate.* Les deux Professeurs partagerent entre eux les Leçons de Medecine. M. *Rosen* prit l'Anatomie, la Phisiologie, l'Ethiologie, la Therapeutique & la préparation des medecines. M. *Linnæus* se chargea de l'Histoire Naturelle, de la Diœtetique, de la Diagnostique des maladies, de la Botanique, & de la Matiere Médicale.

Depuis 1738 jusqu'à 1745, il ne paroit pas que notre illustre Auteur

ait rien publié, si ce n'est quelques piéces dans les actes d'Upsal ou de Stockholm.

En 1745, à la sollicitation des Botanistes les plus célebres de l'Europe, il donna sa *Flora Suecica* à Stockholm *in*-8°. C'est une énumeration des plantes indigenes de Suede, qui va jusqu'à 1140 espéces toutes différentes. Il ajoute à chacune une collection de Synonimes, & tout ce qui concerne leurs usages.

Il publia la même année son *Iter Œlandicum & Gotlandicum*, à Stockholm *in*-8°, de 344 pag. en Langue Suedoise, pour l'usage de ses compatriotes à qui cet ouvrage est particulierement destiné. Son Plan dans cet ouvrage est d'appliquer l'Histoire naturelle à l'Œconomie. On y trouve la description des Insectes, Animaux, Plantes, Fossiles &c. Entre ses observations sur le regne vegetal, l'Auteur fait mention de quelques plantes utiles dans la Teinture, dont on ne connoissoit point encore la proprieté.

L'an 1746, il donna son voyage en Westrogothie, *Iter Westrogothicum*, aussi en Suedois, Stockolm *in*-8°. 284 p.

Il contient quelques observations sur la formation des montagnes. Pour ne plus revenir à ses voyages, on ajoutera ici son voyage de Scanie, *Iter Scanicum*, quoiqu'il n'ait paru qu'en 1751 *in* 8°.

En 1746, M. *Linnæus* fit imprimer sa *Fauna Suecica in*-8°, ouvrage, qui prouve qu'il n'est pas moins versé dans le Regne Animal, que dans le Végétal. C'est une distribution de tous les animaux de Suede, suivant la méthode prescrite dans son *Systema naturæ*. Il leur donne, comme aux Plantes, un nouveau nom specifique fondé sur leur parties essentielles & invariables. Il y joint les Synonimes donnés par les differens Auteurs. Les Insectes font une partie considérable de l'ouvrage. Il y a 900 especes distinctes de ceux qu'il a vus en Suede, sans y comprendre ceux qui ne different de la même espece, que par la couleur ou de legers changemens. L'Auteur avoue publiquement dans ce livre les obligations qu'il a aux Scavans qui l'ont aidé de leurs lumieres. On distingue entre ceux là *Artedi*, qui a traité specialement la partie des

Poissons. Pour les Insectes, il a particulierement profité du travail de M. *C. de Géer*, sçavant qui n'a épargné ni soins ni dépenses pour perfectionner cette partie. Il a aussi eu communication de la collection du Docteur *Jean Leche*, qui avoit rassemblé 500 espéces differentes d'Insectes & plusieurs desseins d'Oiseaux.

En 1747, M. *Linnæus* composa sa *Flora Zeylanica in*-8°. de 240 pages. C'est une compilation du *Musæum Zeylanicum de Hermann* & du *Thesaurus Zeylanicus* de *Burmann*. Elle est precedée d'une vie du Docteur *Hermann*.

L'an 1748, on vit paroitre le *Hortus Upsaliensis in*-8°. en 306 pages. C'est la Liste des Plantes etrangeres que l'Auteur a lui même introduites dans ce jardin, depuis 1742, jusqu'en 1748

Il publia presque en même tems son premier livre de *Materia Medica*, à Stockholm *in*-8°. 252 pages. C'est une distribution de tous les Vegetaux qui entrent dans la Pharmacie Suedoise : elle a été imprimée pour l'usage de ses éleves à Upsal. On auroit pu mettre

à juste titre pour Epigraphe de cet excellent ouvrage, *Multum in parvo.* En 8 ou 10 lignes il donne ce qui est le plus essentiel sur chaque Simple, & voici l'ordre qu'il suit.

1°. Il rend compte du nom specifique qu'il a donné à la Plante, & il cite le livre où il l'a nommée ainsi. On trouve ensuite,

2°. Le nom que *Gaspar Bauhin* lui a donné dans son *Pinax*, ou si la plante à été inconnue à *Bauhin*, il marque sa premiere découverte.

3°. Le pays qui l'a produit. Il y a toujours une épithete qui détermine, si c'est une herbe, ou un arbrisseau, ou un arbre; si elle est étrangere ou non; si elle vit un an, deux ans ou plusieurs années; si elle profite bien par la culture ordinaire du jardinage, ou s'il faut la défendre particulierement du froid & du vent; enfin si elle est également propre à toute sorte de climats.

4°. Le nom Suedois sous lequel la Plante est connue dans les boutiques; la partie de l'herbe ou de l'arbre qu'on emploie; sa préparation & la dose.

5°. La qualité de la Plante, selon qu'elle se manifeste aux sens; si elle est amere, aromatique, acide ou stiptique; si elle est de bonne odeur, fetide ou sans odeur; si elle est gommeuse, resineuse, ou laiteuse. On marque si la qualité est incertaine, ou si elle est bien constatée; s'il faut en user avec précaution; si elle est employée rarement ou frequemment, & si c'est dans la Pharmacie, ou à la cuisine.

6°. Les vertus qu'on lui attribue, ou les effets qu'elle produit dans le corps humain; si elle est purgative, emetique, ou diuretique.

7°. Les maladies où l'on s'en sert.

8°. Les medecines composées, où elle entre dans la Pharmacie Suedoise.

Le Livre est terminé par un *Index* des maladies où entrent tous ces simples, & par un autre *Index* de leurs bons effets.

Nous donnerons un exemple de cette Méthode qui fera juger du reste: il sera tiré de la *Enneandria tryginia* page *66*. C'est la Rhubarbe.

199. Rheum foliis subvillosis hort. Ups. 98. (*Amm. Herb.* 206). *Rha-*

barbarum Sinense folio crispo, flagellis rarioribus & minoribus.

Loc. China ad murum. Perennis Cicut. Pharm. Rharbarbari veri radix ʒj. *Testa* ℈ij. *Essentia* ʒj. *Extract.* ʒj.

Qual. Amara, nauseosa, lutea. Trita, heroica, usitatissima.

Vis. Purgans, antacida, tonica, adstringens, hepatica, stomachica.

Usus. Dysenteria. Diarrhœa. Leucorrea, Colica lenta infantum, Icterus.

Comp. Syr. Cichræi c. Rheo ℥ij. *Pulv. cont. Vermes. Conf. Hamech. El. Diacath. Extr. Panchymag. Pil. Cathol. Pil. Sine quibus. Tinct. Anim Rhab.* ʒij.

En 1749, notre Professeur fit imprimer le premier volume de sa Collection de Theses, Leipsic *in* 8°. *610* pages. Elles parurent aussi à Amsterdam sous ce titre : *Amœnitates Academicæ, seu Dissertationes variæ, Physicæ, Medicæ, Botanicæ, antè hàc seorsum editæ, nunc collectæ & auctæ, cum tabulis æneis.* Toutes ces Theses qu'il a choisies lui même ont été soutenues sous lui, & doivent être regardées comme ses autres écrits. Les sujets de ces theses sont très curieux. Il en donna

un second volume sous le même titre en 1752. Stockolm *in*-8°. & Amsterdam 478 pages. Entre les Theses de ce volume, il y en a une sur la *Matiere Medicale*, en tant qu'elle a rapport avec le Regne Animal. Ces volumes contiennent trente Theses, sans compter les discours prononcés par M. *Linnæus*, devant l'Université d'Upsal en differentes occasions. Le premier est sur les merveilles qu'on remarque dans les Insectes: *Oratio de memorabilibus in Insectis.* Le second dont on a déja parlé est sur la néceſſité des voyages dans la Patrie. Le troisiéme est sur l'accroissement de la terre habitable: *De telluris habitabilis incremento.*

En 1751, ce grand homme, à la sollicitation des Libraires, donna une nouvelle édition de ses *Fundamenta Botanica*, sous le titre de *Philosophia Botanica*, Stockolm *in*-8°. de *362* p. avec 11 tables. Quiconque voudra bien entendre son systême sur le sexe des Plantes, ne peut pas se dispenser de se procurer cet ouvrage dont voici le plan général.

Le premier Chapitre présente la

Liste des Livres les plus importans sur la Botanique, rangés en bon ordre. C'est un abregé de sa Bibliotheque publiée en 1735.

Le second donne une idée générale de tous les Systêmes de Botanique, qui sont connus jusqu'à présent, à commencer depuis *Cesalpin* jusqu'à *Wachendorff*. Les Plantes y sont distribuées en 68 classes, suivant son nouveau Systême. Ce Chapitre est un Extrait des *Systemata Plantarum* qui ont paru en 1738.

Le troisiéme renferme l'explication des termes dont se sert l'Auteur, en parlant des racines, des tiges & des feuilles des Plantes.

Le quatriéme contient l'explication des termes dont il se sert pour ce qui concerne les parties de la fructification, la figure, la proportion & la situation des plantes. Pour aider à l'intelligence de ces deux Chapitres, il y a 9 planches où sont gravées 167 figures.

Le cinquiéme explique tout ce qui se rapporte au sexe des Plantes; ce qu'on peut voir beaucoup plus am-

plement dans l'ouvrage intitulé, *Sponsalia Plantarum.*

Le sixiéme, entre plusieurs observations curieuses, établit des regles pour former bien précisement le caractere des Plantes.

Le septiéme prescrit des regles, pour fixer & nommer les differens genres, ainsi que pour découvrir l'étymologie de plusieurs noms usités aujourd'hui.

Le huitiéme donne des instructions, pour trouver les noms specifiques des espéces des Plantes.

Le neuviéme contient des observations sur leur varieté.

Le dixiéme enseigne à arranger les Synonimes des Plantes dans les Ouvrages Botaniques.

Le onziéme renferme des regles, pour les décrire de la maniere la plus intelligible & pour les bien rendre en les dessinant.

Le douziéme, apprend à connoître les vertus des Plantes d'après leurs differentes classes & leurs caracteres generiques, ce qui est traité bien plus

à fond dans les *Propriétés des Plantes*, qui sont dans le premier volume des *Amænitates Academicæ.*

Enfin l'ouvrage qui a couté le plus de soins & de peines à notre Auteur, c'est son second volume de *Species Plantarum in-8°.* 1000 p. On peut juger par là de sa perfection.

Les papiers publics nous aprenent, qu'on vient d'avoir dernierement son Traité du sommeil des Plantes. *De Somno Plantarum.*

Il travaille actuellement à l'Histoire des Curiosités de Drottningholm, qui paroitra dans peu sous le titre de *Musæum Reginæ.* On attend encore de lui une Histoire de Laponie, qu'il a annoncée dans sa Bibliotheque, sous le titre de *Lachesis Laponica.*

Si cet illustre sçavant s'est dévoué tout entier aux Lettres, il faut aussi convenir qu'on le couronne unanimement des lauriers qui lui sont dûs. La plupart des Societés Publiques de l'Europe qui ont pour objet l'Histoire Naturelle, se sont fait honneur de l'avoir pour membre. On peut dire qu'il n'a pas été négligé dans sa Patrie,

où on la traité avec la distinction qu'il mérite. La Cour d'Espagne l'ayant invité dernierement à venir s'y fixer, il a marqué toute sorte de reconnoissance de cet honneur; mais il s'en est défendu, en ajoutant que s'il avoit quelques talens, il se croyoit obligé de les consacrer à sa Patrie. Ce trait, entre plusieurs autres, met le comble à sa gloire litteraire.



I I.

Nordische Beytrage , &c. „ Contri-„ butions du Nord, pour le progrès de „ la Physique, des Sciences & des Arts. „ A Altone, chez *David Ifers*, 1756". C'est un nouvel Ouvrage Périodique dont nous avons tiré les Piéces suivantes.

Description du fameux Courant de Mosckoe, Mosche, *ou* Male, *sur les Côtes de Norwege.*

CE courant, qui a pris son nom du Rocher de Moschenfield, situé entre les deux Isle de Tofode & de Woerœn, s'étend à quatre milles vers le Sud, & vers le Nord.

1°. Il est extrêmement rapide, surtout entre le Rocher de Mosche & la pointe de Lofœde; mais plus il s'approche des deux Isles de Woerœn & de Rœst, moins il a de rapidité. Il acheve son cours du Nord au Sud en six heures,

puis du Sud au Nord en autant de tems.

II. Ce Courant est si rapide, qu'il fait un grand nombre de petits tournans que les habitans du Pays, ou les Norwegiens appellent *Gargamer*.

III. Son cours ne suit point celui des eaux de la mer dans leur flux & dans leur reflux : il y est plutôt tout contraire. Lorsque les eaux de l'Ocean montent, elles vont du Sud au Nord; & alors le Courant va du Nord au Sud. Lorsque la mer se retire, elle va du Nord au Sud, & pour lors le Courant va du Sud au Nord.

Ce qu'il a de plus remarquable, c'est que tant en allant qu'en revenant, il ne décrit pas une ligne droite, ainsi que les autres courans qu'on trouve dans quelques détroits où les eaux de la mer montent & descendent; mais il va en ligne circulaire.

Quand les eaux de la mer ont monté à moitiés, celles du Courant vont au Sud Sud-Est. Plus la mer s'éleve, plus il se tourne vers le Sud : delà il se tourne vers le Sud-Ouest, & du Sud-Ouest vers l'Ouest.

Lorsque les eaux de la mer ont entierement monté, le Courant va vers le Nord-Ouest, & ensuite vers le Nord. Vers le milieu du reflux, il recommence son cours, après l'avoir suspendu pendant quelques momens. Il est difficile de sçavoir, s'il va toujours devant lui, ou s'il revient sur lui-même, c'est-à-dire, s'il coule vers l'Est, ou s'il revient vers l'Ouest. Les Habitans du Pays croient qu'il coule à l'Est, & qu'il va du Nord au Nord-Est, du Nord-Est à l'Est, de l'Est au Sud-Est, du Sud-Est au Sud, & qu'il fait ainsi en douze heures tout le tour de la boussole. Mais il paroit que les auteurs de cette opinion ont mal observé. Il n'est pas naturel que ce Courant puisse retourner par l'Est; il faut nécessairement qu'il revienne par l'Ouest, lorsqu'il prend son cours du Nord au Midi, ainsi qu'il le fait, lorsqu'il passe du Midi au Nord. C'est ce qu'on prouvera clairement en passant à l'exposition de ses causes.

Le principal phénomene que l'on y observe, est son retour par l'Ouest du SudSud-Est, vers le Nord, ainsi

que du Nord vers le Sud-Est. S'il ne revenoit pas par le même chemin, il seroit fort difficile & presqu'impossible de passer de la pointe de Lofœde aux deux grandes Isles de Wœrœn & de Rœst. Il y a cependant aujourd'hui deux Paroisses qui seroient nécessairement sans habitans, si le Courant ne prenoit pas le chemin que je viens de dire; mais comme il le prend en effet, ceux qui veulent passer de la pointe de Lofœde à ces deux Isles, attendent que la mer ait monté à moitié, parce qu'alors le Courant se dirige vers l'Ouest. Lorsqu'ils veulent revenir de ces Isles vers la pointe de Lofœde, ils attendent le mi-reflux, parce qu'alors le Courant est dirigé vers le Continent ce qui fait qu'on passe avec beaucoup de facilité.

Comme il est assez rare de trouver en pleine mer un Courant aussi rapide, les Physiciens se sont appliqués à en découvrir la cause, & ont eu à ce sujet différentes opinions qui ne paroissent pas conformes à la vérité.

La plupart ont supposé dans cet endroit de la mer un grand gouffre, qui

engloutiſſant les eaux & les rejettant enſuite, leur donne ce mouvement ſingulier. Je ne perdrai point mon tems à refuter cette ſuppoſition qui n'eſt analoque en aucune maniere à la nature de la choſe. J'aime mieux tenter moi-même de développer la vraie cauſe de ce phénomene.

Je poſerai d'abord comme un axiome, que partout où il y a un Courant, il faut que les eaux ſoient plus élevées d'un côté que de l'autre ; ou, ce qui eſt la même choſe, qu'il n'y a point de Courant ſans pente.

Je poſerai encore comme un fait inconteſtable, que dans cet endroit l'eau monte d'un côté & deſcend de l'autre ; & c'eſt-la préciſément ce que je vais prouver être la cauſe de ce Courant.

Pour convaincre mes Lecteurs de cette vérité, il ſuffit qu'ils ſe repréſentent la ſituation du Pays, c'eſt-à-dire, qu'ils imaginent une petite langue de terre qui s'étend à ſeize milles de Norwege dans la mer, depuis la pointe de Loſœde qui eſt le plus

à l'Oueſt, juſqu'à celle de Loddinge, qui eſt la plus orientale. Cette petite langue de terre eſt environnée par la mer, & ſoit pendant le flux ſoit pendant le reflux, les eaux y ſont toujours arrêtées, parce qu'elles ne peuvent avoir d'iſſue que par ſix petits détroits ou paſſages qui diviſent cette langue de terre en autant de parties. Quelques-uns de ces détroits ne ſont larges que d'un demi quart de mille, & quelquefois moitié moins ; ils ne peuvent donc contenir qu'une petite quantité d'eau. Ainſi lorſque la mer monte, les eaux qui vont vers le Nord s'arrêtent en grande partie au Sud de cette langue de terre ; elles ſont donc bien plus élevées vers le Sud que vers le Nord. Lorſque la mer ſe retire, & va vers le Sud, il arrive pareillement que les eaux s'arrêtent en grande partie au Nord de cette langue de terre, & ſont par conſéquent bien plus hautes vers le Nord que vers le Sud.

Les eaux arrêtées de cette maniere, tantôt au Nord tantôt au Midi, ne peuvent trouver d'iſſue qu'entre la pointe de

Loſœde & de l'Iſle de Wœrœn ; & qu'entre cette Iſle & celle de Rœſt.

La pente qu'elles ont, lorſqu'elles deſcendent, cauſe la rapidité du Courant ; & par la même raiſon cette rapidité eſt plus grande près de la pointe de Loſœde que partout ailleurs. Comme cette pointe eſt plus près de l'endroit où les eaux s'arrêtent, la pente y eſt auſſi plus forte ; & plus les eaux du Courant s'étendent vers les Iſles de Wœren & de Rœſt, plus il perd de ſa viteſſe. On voit que toutes ces circonſtances ſont autant d'argumens qui fortifient mon opinion concernant ce fameux Courant.

Au ſujet de ſes tournans, on a inventé & conté différentes fables. On a dit qu'ils briſoient tout ce qui en approchoit ; que cette particularité avoit fait donner à ce Courant par les Marins le nom de *mâle* ; que ce Courant étoit ſi terrible, que les Baleines même ne pouvoient en approcher, & autres contes de cette eſpéce qui ne méritent aucune croyance. Il eſt faux que ces tournans aient aſſez de force pour briſer la moindre choſe, & l'expérience fait

voir que lorſqu'on y jette un morceau de bois, l'eau s'arrête, & ceſſe de tournoyer ; mais ce qui eſt de plus ridicule, c'eſt de prétendre que les Baleines ne puiſſent pas en approcher. On ſçait aſſez que dans ce Courant on trouve toujours beaucoup de poiſſons. Il faut cependant avouer qu'il eſt très ſurprenant qu'une maſſe fluide, dont le diametre eſt fort ſouvent de deux toiſes, puiſſe faire des tournants.

Ceux qui en ont recherché la cauſe, ont cru qu'il y avoit ſous l'eau des rochers qui faiſoient tournoyer l'eau ; mais la conſéquence que l'on tire de cette ſuppoſition de rochers eſt fauſſe : ils ſeroient bien plus capables d'empêcher que de cauſer ce tournant. L'eau qui frappe contre un rocher ſe diviſe, au lieu de tournoyer : il faut donc en chercher la cauſe dans l'impétuoſité de ces eaux.

Je poſerai ici deux principes tous deux fondés ſur les loix du mouvement. 1°. Lorſqu'un corps qui ſe meut, choque un autre corps qui l'empêche de continuer ſon chemin en ligne directe, il tourne ſur lui-même ; mais un

corps fluide comme l'eau ne peut pas tourner sur lui-même : il faut donc en ce cas qu'il circule où décrive une espéce de spirale. 2°. Dans un espace où coule rapidement & sans ordre, pour ainsi-dire, une masse fluide, il est impossible que quelques colonnes d'eau ne soient pas mues plus rapidement que les autres ; c'est ce qu'on peut voir tous les jours dans les ruisseaux & dans les rivieres.

Tout ce que je viens de dire me paroit clair & démontré, & toutes ces suppositions de rochers ou de gouffre au fond de la mer, me semblent être sans fondement, & même opposées aux loix du mouvement & de la nature. Après tout ce que j'ai dit, il est aisée de concevoir comment ce Courant peut aller du Nord vers le Sud, ou du Sud au Nord, en même-tems que la mer va vers l'un de ces points du monde, & pourquoi son cours est toujours diametralement opposé à celui des eaux de la mer. Rien ne s'oppose à celles-ci, soit qu'elles montent, soit qu'elles descendent ; au lieu que celles qui sont arrêtées près & au-dessus de la pointe de Losœ-

de, ne peuvent se mouvoir ni en ligne droite, ni au-dessus de cette même pointe, tant que la mer n'est point descendue plus bas, & n'a pas en se retirant emmené les eaux que celles qui sont arrêtées au-dessus de Losœde doivent remplacer : ceci me paroit démontrer avec évidence la vraie cause du phénoméne.

Ce que le Courant de Mosche a de surprenant encore, & ce qui mérite une attention très particuliere, c'est que son cours n'est pas direct comme celui des autres courans, mais qu'il décrit constamment une portion de cercle du Sud au Nord, & du Nord au Sud. Parce que j'ai dit plus haut, on expliquera aisement cette singularité. La direction de ce Courant est toujours opposée à celle de la mer : ainsi quand l'un rencontre l'autre, celle-ci s'oppose au cours du premier. Au commencement du flux & du reflux, les eaux de la mer ne peuvent pas détourner celles du Courant ; mais lorsqu'elles ont monté ou descendu à moitié, elles ont assez de force pour changer sa direction. Comme il ne peut alors se tourner vers l'Est, parce que l'eau est toujours sta-

ble près de la pointe de Losœde, ainsi que je l'ai dejà dit, il faut nécessairement qu'il aille vers l'Ouest ou l'eau est plus basse.

Description d'une Montagne toute composée de Mine de Fer, qui se trouve près de Taberg en Smoland (1), partie de l'Isle de Gothlande en Suéde.

LA SUEDE est un des Pays les plus riches en mines, & celles de ce Royaume sont sans doute les plus renommées. Celle de Tarberg, si l'on peut proprement l'appeller *Mine*, est une des plus remarquables. Le fer de Suéde est porté aujourd'hui, dans toute l'Europe, comme il l'a toujours été, & pour plusieurs raisons que

[1] *Smoland*, c'est-à-dire, petit Pays. Nos Géographes l'appellent ordinairement *Smaland*, & ce n'est pas sans raison, parce que les Suédois donnent à l'A, un son moyen entre l'A & l'O, dont le son de l'Ö des Allemands approche. *Voyez la Géographie Suédoise*, *pag.* 184. *Edition d'Hambourg* 1749.

l'expérience confirme sans cesse, on le préfere à tout autre fer.

La propriété de céder à l'attraction de l'Aimant est commune à la plupart des mines de fer, mais non pas à toutes. Quelques unes n'ont pas cette propriété, peut-être parce qu'elles ne contiennent aucune partie de fer natif, ou que le fer n'y est point suffisamment métallisé. Mais tout le fer de Suéde est attirable par l'aimant, & plusieurs habiles Mineralogistes donnent avec raison cette propriété pour une marque de sa bonté. La montagne dont je parle, est dans un sol de sable extremement fin. A l'opposite est un vallon on descend un petit ruisseau. Sa hauteur perpendiculaire est de plus de quatre cent pieds, & son circuit est d'environ un demi mille Suédois ou trois milles Anglois. Cette montagne toute entiere est une mine de fer très riche, où l'on trouve du fer natif. *Walerius* en a fait mention dans sa Minéralogie sous ces dénominations : *Species* 254, *variet. secunda ferrum mineralisatum S. minera ferri nigricana, solida, Magneti amica. Linnæus* en parle aussi dans son

Syſtême de la Nature. Il l'y appelle S. 176 n°, 9 *Ferrum intractabile, cinereo-fuſcum, punctis nitidis.* Il ajoute que l'Aimant n'a pas d'action ſur cettemine; mais j'ai toujours éprouvé le contraire. Cette mine étant briſée montre à ſa fracture de petites parties brillantes, qui tantôt ſe croiſent & tantôt ſont diſpoſées par écailles. Les petits rochers les plus voiſins ſont de pierre griſe (*ſaxo puro*). On travaille à cette mine depuis environ deux cens années : on ſe ſert pour la tirer, de poudre à canon, & la montagne paroit fort peu diminuée, excepté dans les puits qui ſont au pied du côté du Vallon.

Il paroit, par ce que j'ai dit, que cette mine n'a point de lit régulier, ainſi que les autres. Le fer n'y eſt point non plus partout de la même bonté. Toute la montagne a beaucoup de fentes, tantôt perpendiculaires & tantôt horiſontales. Elles ſont toutes remplies de ſable qui reſſemble à un limon viſqueux & qui ne contient aucun fer. Il eſt auſſi pur & de même eſpéce que celui qu'on trouve au bord de la mer ;

& il eſt aſſez leger pour être emporté par les vents, qui enſuite en couvrent & perdent par-là des cantons entiers. La Zelande & la Hollande ſont fort ſujets à ces accidens. Dans les fentes de cette montagne, on trouve ſouvent des os d'animaux, comme de Cerf & autres eſpéces, qui ſont enterrés dans le ſable : au pied de la montagne extérieurement & dans la plaine voiſine, on ne trouve point de mine. On diroit que l'Art a placé cette montagne au milieu des ſables ; car elle n'a aucune racine. La mine s'y briſe aiſément, & celle qu'on tire tombe auſſitôt au pied de la montagne ; au lieu que ce n'eſt qu'avec peine & à très grand frais que dans les autres mines, on tire le fer des entrailles de la terre. La ſeule circonſtance incommode à laquelle on eſt expoſé en tirant cette mine, c'eſt que le ſable que les fentes contiennent en quantité tombe au pied de la montagne avec le quartier de mine que l'on fait ſauter, & les couvre ; de ſorte qu'on eſt obligé de les déterrer enſuite. C'eſt pourquoi on fait

toujours ſauter la mine verticalement, parce qu'outre que cette maniere eſt plus commode pour les Mineurs, elle écarte mieux le ſable qui tombe par conſéquent ſur la mine en beaucoup moindre quantité : on la porte enſuite à une fonderie près de là, & lorſqu'elle y a été grillée & pilée, on la fond avec la pierre à chaux & le charbon pulvériſé.

Ces circonſtances bien examinées doivent faire regarder, avec admiration, cette montagne, ou maſſe de mine, non ſeulement parmi les productions rares qu'il a plu à la nature de placer en Suéde, mais parmi celles de la terre entiere. Il eſt fort difficile d'expliquer comment cette montagne s'eſt formée, ou a été placée dans cet endroit. Suivant l'opinion la plus vraiſemblable, elle eſt l'ouvrage d'une inondation ; mais comme elle eſt ſituée dans un endroit montagneux & fort élevé, d'ailleurs éloigné de la mer de près de quarante milles Suédois, on ne peut gueres en attribuer la formation qu'au déluge. On pourroit peut-être conjecturer que cette montagne enter-

rée autrefois ſous le ſable, a été alors découverte par le mouvement violent des eaux. Cela ſeroit en effet vraiſemblable, ſi elle étoit au milieu d'une plaine ; mais le terrein où elle eſt, eſt fort montueux au contraire, & l'on ne trouve aux environs aucune trace du ſable que l'on ſuppoſe avoir été enlevé (1). Je crois donc beaucoup plus raiſonnable, d'en attribuer l'origine & la formation à des cauſes ſoutérreines qui, par de violentes ſecouſſes, changeant la forme du terrein, ont pu élever cette montagne & la laiſſer à découvert. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'à juger par analogie nous n'avons aucun exemple qui puiſſe nous induire à croire que cette montagne

(1) Cette objection eſt-elle bien ſolide ? Les eaux du Déluge, capables ſans doute d'avoir apporté de très loin dans cet endroit cette maſſe entiere de mine, ſuppoſé qu'elles n'ayent fait qu'enlever le ſable qui la couvroit, n'ont-elles donc pu le tranſporter à des milliers de lieues ? Les Plantes de l'Amérique que nous trouvons ſur nos montagnes en ſont une preuve inconteſtable.

ainsi exposée à l'air, se soit minéralisée. Il paroit du moins très certain, qu'elle a été autrefois couverte de sable ; & c'est même la seule chose que nous puissions en affirmer. Mais au moins ce que j'en ai dit, est plus vraisemblable, & paroit plus conforme au bon sens que ces systêmes enfantés par une imagination bizarre qui embrouillent plus qu'ils n'expliquent & qui combattent directement toutes les loix de la nature. Qui a donné jusqu'à présent une explication satisfaisante de l'origine des montagnes? Nous en connoissons peut-être quelques causes particulieres, mais pouvons-nous en tirer des conséquences générales? Les os d'animaux qui se trouvent dans les fentes de cette montagne, & ces fentes même, prouvent qu'elle a été formée de ruines ; mais cette seule circonstance n'explique pas la question: elle ne fait que l'éclaircir.



Description d'un Oiseau Aquatique connu sous le nom de Backer, *en Eyland, ou Oelande, partie de l'Isle de Gothlande, en Suéde.*

CET oiseau paroit de l'espece des hirondelles de mer. Peut être a-t-il tiré son nom du mot *Backen*, en usage parmi les habitans de l'Œlande, pour signifier *béqueter*. Lorsque quelqu'un va dans l'endroit où cet oiseau a son nid, il lui vole autour de la tête, & paroit vouloir réellement le mordre. Il jette en même tems un cri fort aigu, & qu'il repête sans interruption. Ce cri est assés bien exprimé par ce monosillabe *tirr*, *tirr*. Mais pour qu'il le rende bien, il faut le prononcer lentement, & faire pour ainsi dire une *tenue* sur la lettre *r*. Il vient tous les printems en Œlande, y passe l'été & quitte ce païs en automne. Son nid lui coute moins de peine que celui des hirondelles ordinaire ne leur coute. Il pond deux œufs à chaque fois, & les met à plate terre, au premier endroit où il se

trouve. Cependant il a l'instinct de ne jamais le déposer au milieu des herbes hautes. A l'endroit de sa ponte, on n'aperçoit jamais aucun vestige de nid, si ce n'est que l'herbe y est tant soit peu foulée, & l'on y trouve deux œufs seulement. S'il fait choix d'un terrein sabloneux, il y fait un enfoncement fort leger, afin que les œufs ne s'écartent pas. Ils ont la grosseur des œufs de pigeon. Cet oiseau a des pieds de canard, aussi couve-t-il pendant quatre semaines. On met quelquefois sous lui de petits œufs de poule, qu'il fait éclore en trois semaines. Mais il faut alors user de la précaution que j'ai indiquée dans ma description de la *lieve*. Les œufs du Backer sont grisatres & tachetés de noir. Les poulets qu'il fait éclore son extremement méchans, surtout les coqs. Ils l'emporteroient sur les meilleurs Champions d'Angleterre. Il a le plumage gris, toute la moitié supérieure de la tête d'un noir de poix, le bec, les pates & les pieds couleur de feu. Les plumes en sont extremement grosses, les ailes grandes, & la queue sem-

blable à celle des hirondelles. Il est donc assés petit quand il est plumé, & n'est gueres plus gros qu'une grive. La chair n'en est pas fort appetissante.

Il se nourrit de petits poissons, & de vers de toute espece. Il a la vue très perçante: lorsqu'il plane en l'air à une hauteur assés grande, il peut appercevoir les poissons les plus petits qui nagent à la surface de l'eau, à plus d'un demi pied de profondeur. Lorsqu'il veut en prendre, il s'éleve en l'air & puis se laisse tomber perpendiculairement sur sa proie. Le vent même le plus fort ne peut l'empecher de se tenir immobile en l'air, de sorte qu'il est très facile à tuer. Quand il a bien observé sa proye, il tombe plus vite qu'un trait, & accélere ou ralentit son mouvement, selon la profondeur à laquelle il voit le poisson dans l'eau. Il arrive quelquefois qu'il n'y enfonce que le bec. Quelquefois aussi il s'y plonge tellement, que l'on ne voit plus au-dessus de l'eau que la pointe de ses aîles & une partie de sa queue. Il est cependant très rare qu'il manque son coup, & il ne tombe ja-

mais, ſans avoir ſifflé. Le ſpectacle de ſa pêche eſt extrêmement agréable.

Cette eſpéce d'Oiſeaux s'aſſemble en grand nombre dans l'Iſle de Suderoop près de Pellworm, & il eſt ſurprenant qu'entre tous leurs nids, qui ſont ſouvent tous dans le même endroit, & placés l'un près de l'autre, chacun puiſſe retrouver le ſien.

De la Végétation des Plantes.

On ignore encore aujourd'hui quel eſt le vrai ſuc nourricier des Plantes. Il n'eſt aucun point d'Hiſtoire Naturelle qui ait donné naiſſance à plus de conteſtations parmi les Sçavans, & il n'en eſt pas de moins décidé. Il ſeroit naturel de croire qu'on devroit découvrir ce ſuc par l'examen de la nature du fumier & des différens engrais; mais nous ſommes témoins ſeulement de leur effet, & la cauſe nous en eſt cachée.

On pourroit imaginer que ce ſuc qui eſt viſiblement augmenté & rendu nourriſſant par toutes les eſpéces de fumier, eſt un compoſé de ſel, d'huile

& d'autres ſubſtances que la Chymie enſeigne à extraire de ces ingrédiens; mais l'effet de pluſieurs engrais ſimples qui égale ſouvent celui des plus forts, ôte à cette conjecture toute ſa vraiſemblance. Nous ſerons même forcés de l'abandonner ſans retour, ſi nous conſidérons que le ſable aride nourrit lui-même des Plantes, qu'il en eſt beaucoup qui croiſſent ſous l'eau, & que ces deux eſpéces ont la même force que celles qu'on cultive avec ſoin dans une terre préparée avec le meilleur engrais. Nous devons conclure de ces réflexions, que le ſuc néceſſaire à l'accroiſſement des Plantes, eſt d'une nature beaucoup plus ſimple qu'on ne le croit communément, & qu'on ne doit les différens goûts, les différentes odeurs & vertus que nous obſervons dans les végétaux, qu'aux différentes modifications qu'il reçoit dans leurs organes.

M. *Tull* croit que ce ſuc ou cet aliment n'eſt autre choſe, que de petites particules de terre réduites en une pouſſiere très fine. D'autres prétendent que ce ſont les ſels. La plû-

part enfin appellent à leurs ſecours les quatre Elémens. Mais pluſieurs expériences ont aſſez fait voir, que tout cela eſt loin de la vérité. M. *Tull* eſt le ſeul qui paroiſſe avoir approché du but. Nous tenterons de prouver dans cet eſſai, ou du moins de rendre auſſi vraiſemblable qu'il eſt poſſible de le faire, que la Terre ſeule eſt la vraie matiere qui ſert d'aliment aux Plantes.

S'il étoit vrai que toutes les choſes doivent redevenir ce qu'elles ont été; ce ſeroit déja une preuve de l'opinion que je défends, & l'on pourroit dire que les végétaux que la putréfaction convertit en terre, ont dû être formés de terre. Si l'on m'objecte que, ſuivant ce ſyſtême, il eſt inutile d'engraiſſer la terre; je réponds que quoique le fumier ne ſoit pas le propre aliment des Plantes, il a cependant ſon utilité, en ce qu'il affine la terre & la rend capable d'entrer dans leurs petits vaiſſeaux. De plus tous les fumiers contiennent des ſels. Ces ſels peuvent avoir la propriété de diviſer

la terre & de la rendre propre à nourrir les végétaux. On peut dire auſſi que l'eau amollit les particules terreuſes extrememement atténuées, & que l'air & le feu peuvent les mettre en mouvement. Enfin on ne peut douter que le Feu, l'Air & l'Eau, ne ſervent beaucoup à la végétation des Plantes; mais la terre ſeule eſt leur aliment. Dépourvues du ſecours du Feu, de l'Air & de l'Eau, elles dépériſſent, & pareillement dépourvues de terre elles ne peuvent ſubſiſter.

Il eſt donc indubitable que l'Air, le Feu & l'Eau ſont des inſtrumens de végétation; mais que ce ſoient les alimens qui les nourriſſent, rien n'eſt plus faux. Leur action ſur les Plantes eſt néceſſaire, eſt indiſpenſable; ils ſont agens, mais non alimens. On m'objectera peut-être cette expérience commune par laquelle on fait végéter & fleurir des Plantes dans l'eau ſeulement, ſans le ſecours de la terre. Mais il faudra pour lors avoir oublié que toute eau contient de la terre; & même cette expérience examinée d'un peu plus près deviendra

dra une preuve de mon opinion. Si l'eau seule nourrit ces Plantes, qu'on m'explique pourquoi il faut renouveller de tems en tems, l'eau dans laquelle on les a mises, pour que ces Plantes viennent bien? Pourquoi ce changement d'eau est-il donc si nécessaire, qu'à son défaut la Plante mourroit? C'est sans doute, parce qu'elle attire toutes les particules terreuses qui sont contenues dans l'eau; que par conséquent cette eau contient de plus en plus moins de nourriture; qu'elle s'en épuise enfin, & qu'alors la Plante périt, si on ne lui en fournit de nouvelle.

Lorsque nous disons que la terre est l'aliment propre des Plantes, nous n'entendons pas désigner cette substance simple & élémentaire que les Chymistes nomment *Terre premiere*. Nous parlons seulement de celle qu'on trouve à la surface du globe terrestre, & qu'on nomme en langage œconomique, *bonne terre*. Il deviendra donc évident qu'elle est le véritable aliment des Plantes, si on réfléchit qu'elle ne leur

nuit jamais; ce qu'on ne peut pas dire du fumier qu'on a regardé comme leur nourriture propre. Trop de sel empêche leur accroissement; trop d'eau les noye; trop d'air & de chaleur les dessechent: mais elles n'ont jamais trop de terre. Il ne faut cependant pas en conclure qu'il seroit bon de les planter à une grande profondeur: on sçait qu'alors elles périroient. La nature particuliere de chaque substance végétale exige un genre de Plan particulier, & nous avons déja fait observer que l'air, la chaleur & l'humidité étoient les instrumens nécessaires de la végétation. Si la racine des Plantes est donc trop profondément enterrée, l'action de l'air, du feu & de l'eau ne pourra plus avoir lieu, & les Plantes ne pourront croître. Mais si elles se trouvent plantées à la profondeur requise, qu'on travaille la terre, qu'on l'affine & qu'on la prépare autant qu'on voudra, les Plantes ne pourront qu'y gagner, & c'est ce que nous pourrons nommer *alimenter les Plantes*: c'est aussi ce que nous entendons, en disant qu'elles n'ont jamais trop de terre.

Si cette opinion étoit vraie, peut-on dire encore, toute espece de plante croîtroit dans toute espece de terre, & c'est ce que l'expérience contredit évidemment; mais cette difficulté peut être aisement levée. Cette plante ci, aime un terrein sec, & celle-là un terrein humide, parce que l'une ne peut souffrir la grande humidité nécessaire à l'autre. La structure de leurs organes met seule entre elles cette difference, & le sol n'y entre pour rien. Qu'on tire du terreau d'un marais, qu'on en fasse évaporer l'eau surabondante; ce terreau deviendra propre à nourrir tous les végétaux qui ne croissent point dans les marécages. Qu'on mette ensuite dans un marais de la terre aride, elle fera pourrir les jones. Ainsi les effets attribués à la difference des terres, ne sont que ceux de la difference de la quantité de l'eau, & la terre est en effet toujours la même. N'éprouvons nous pas que l'éloignement, toutes choses d'ailleurs égales, n'apporte point de difference à l'accroissement des plantes, & que celles de l'Amerique & des Indes viennent

très bien en Europe, quand on leur donne la chaleur au dégré qui leur est nécessaire. De toutes ces observations il me semble résulter avec assés de vraisemblance, que la terre seule nourrit les plantes, & nous confirmerons encore cette opinion par un grand nombre de moyens, en répondant à cette question: *si l'aliment de toutes les Plantes est le même*, question qui a ses difficultés, & dont la solution peut apporter de grands avantages dans *l'Œconomie pratique*.

Nous ne nous déciderons point ici pour l'affirmative. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous croyons que la nourriture des Plantes n'est autre chose que des parties de terre très fines que l'eau porte dans leurs vaisseaux. L'opinion la plus commune à ce sujet est précisément l'opposée, & l'on croit pouvoir la prouver par de bonnes expériences. Pour chaque espece de plante, on imagine un suc nourricier, & les suites heureuses de la pratique fondée sur cette opinion, je veux dire, le changement des terres ensemencées, paroissent la confirmer.

Lorsque dans une année, par exemple, on a ensemencé son champ avec de l'avoine; le froment dans l'année suivante, y vient beaucoup mieux que si on l'avoit d'abord ensemencé d'orge. Il s'ensuit que l'orge tire une grande quantité du suc qui seroit utile au froment, & que l'avoine au contraire tire un autre suc, en laissant celui du froment. De même, si dans un terrein qui a porté pendant longtems des arbres d'une seule espece, on en plante d'autres & d'une autre espece, ils auront bien plus de succès : difference qu'on attribue aux differens sucs que ces deux sortes d'arbres attirent.

Ces expériences sont justes, & paroissent demontrer tout ce qu'il faut qu'elles démontrent; mais on se trompe étrangement sur la cause de leur résultat. Le changement de semence est avantageux, il est vrai, non parce que chaque espece de bled tire son suc particulier, mais parce que l'une épuise le terrein beaucoup plus que l'autre, & demande plus de nourri-

ture. L'orge en veut par exemple plus que le froment, & celui-ci plus que l'avoine. En labourant nos champs comme on le fait ordinairement, ils ne contiendroient point assés de nourriture pour porter de l'orge deux fois de suite. Il faut donc la seconde fois leur donner une semence qui demande moins d'aliment que la premiere; ainsi l'on descend de la meilleure à la pire, & le terrein se détériore, mais l'aliment est toujours le même. On en peut dire tout autant des arbres. Une de leurs especes demande plus de nourriture que l'autre. D'où il s'ensuit nécessairement, que celle qui en veut le moins, réussit le mieux, lorsqu'elle est plantée la derniere. Si de l'observation de ce fait on a raison de conclure que chaque plante tire un suc different, on peut dire aussi qu'un grain qui demande plus d'aliment, & qu'une espece d'arbre qui veut plus de nourriture, devroient aussi bien venir après qu'avant le grain & l'arbre qui en demandent le moins. L'aliment nécessaire aux premiers, ne sera

pas tiré par ceux-ci, il restera dans la terre. Mais par malheur, cette conséquence est aussi peu confirmée par la raison que par l'usage. Au contraire, si nous convenons que l'aliment de toutes les plantes est le même, nous expliquerons aisement pourquoi l'on semeroit sans succès les grains maigres les premiers.

On peut me faire encore une autre objection aussi facile à résoudre. On ne peut pas s'imaginer qu'une seule & même matiere puisse être cause de l'accroissement de tant de plantes diverses, & moins encore qu'elle soit capable de leur donner des odeurs, des formes, des saveurs & des vertus aussi differentes. J'avouerai qu'il est impossible de réfuter cette objection aussi clairement que les autres, parce que nous ignorons en quoi ces differences consistent. Cependant nous pensons que l'on ne peut pas douter, que les petites particules de terre que nous avons considerées comme le seul aliment des plantes, ne subissent en passant en elles toutes ces altérations. Cette matiere, quoique la même tandis

qu'elle est terre, peut recevoir dans leurs vaisseaux mille modifications differentes, & l'on a déja démontré qu'elles arrivent effectivement. Une expérience faite à ce sujet par M. *Duhamel*, paroit décisive. Un jeune citronier qu'il avoit enté sur un oranger, a porté des citrons parfaits. S'il n'est pas vrai que l'aliment dont l'arbre fait sa nourriture, se modifie dans les vaisseaux de l'ente, de sorte que le fruit qu'elle apporte conserve son goût, son odeur, & sa forme, cet effet me paroit être un mistere inexplicable; mais je le crois trop visible & trop frapant, pour qu'on doute encore que l'aliment des plantes peut se changer dans leurs organes.

Il est un autre expérience qui nous démontre aussi clairement que cet aliment est le même. C'est le succès avec lequel les plantes croissent mêlées ensemble. Si un suc particulier nourrissoit chacune d'elles, rien ne seroit plus naturel que de voir deux semences mêlées ensemble profiter beaucoup plus qu'elles ne l'eussent fait, semées en particulier; puisque selon l'hypothe-

se, l'une ne pourroit dérober l'aliment de l'autre, & que chacune en auroit moitié plus. Cette consequence est juste, mais l'expérience ne la confirme en aucune maniere. Les plantes ne croissent pas mieux, lorsqu'on mêle les espéces, que lorsqu'on les seme à part. Mais lorsque les effets que la cause supposée devroit necessairement produire, n'ont pas lieu, cette cause devient une chimere. Cependant on pourroit peut être assembler quelques espèces qui croîtroient ensemble mieux que separées. Il en est dont les racines vont à une grande profondeur; il en est d'autres qui s'éloignent peu de la superficie de la terre; il seroit fort naturel que ces deux especes crussent mieux ensemble; mais l'on se tromperoit en voulant citer cet exemple, comme une preuve de l'exïstence des differens sucs. De ce qu'une espece de plante jette de plus profondes racines, il est évident qu'elle a son reservoir de nourriture dans un endroit, où l'autre, pour ainsi dire, ne peut lui en rien derober; mais ceci ne met encore entre leurs alimens nulle

difference : c'est toujours de la terre, & tout le succès de leur crue est dû à ce que chacune trouve plus de nourriture. Si l'on veut en avoir encore des preuves plus claires, qu'on seme chaque plante seule, ou plusieurs à une certaine distance l'une de l'autre, elles profiteront tout au mieux, soit qu'elles soient mêlées, ou de même espece. Ceci prouve clairement que la terre est leur nourriture, & que toute espece de plante l'attire.

Les racines des plantes ne nous offrent rien qui puisse nous induire à croire que chacune d'elles attire un suc particulier. Un Sçavant moderne nous a démontré, que la surface des racines est spongieuse & s'imbibe de tous les sucs. Elles reçoivent dans leurs pores des particules de terre; elles s'en nourissent,& ces particules portées dans les organes des plantes y sont modifiées, & y recoivent leurs differentes propriétés. On peut faire croitre dans l'eau differentes plantes, qui y recoivent leur odeur & leur gout ordinaires &c. Prétendra-t-on que l'eau contient plusieurs sucs, & que chaque plante

attire celui qui lui est analogue? Si l'on veut assigner à ce fait une cause raisonnable, on dira que l'eau contient de petites parties de terre, (en quoi l'on ne dira rien de nouveau) & que toutes les plantes sans distinction attirent cette terre, mais que leurs differens organes la modifient differemment.

Pour détruire de fond en comble l'hypothese des differens sucs, nous ferons encore mention d'une erreur que ses défenseurs ont commise. Ils ont prétendu, comme leurs principes mêmes les y forcent, que chaque plante a ses racines formées de maniere, qu'elles ne peuvent admettre que le suc qui leur est propre, comme ses vaisseaux ne reçoivent que celui qui lui est bon. Une expérience de M. *Tull* reduit à rien cette opinion. Qu'on mette dans un vase plein d'eau un pied de Marjolaine sauvage : il y croîtra, & jettera des racines. Qu'on prenne ensuite une des racines, & qu'on la trempe dans de l'eau imprégnée de sel, la plante mourra & ses feuilles seront salées. Il est donc évident ici que l'eau salée est

la cause que la plante meurt, & par consequent ses racines ont admis un suc nuisible. Cette expérience démontre aussi que les plantes tirent tous les sucs, & non pas seulement celui qui convient à chacune d'elles. L'Œconomie pratique nous fournit encore plusieurs preuves de notre opinion : nous allons en citer quelques unes.

Ce n'est pas sans raison que l'on a adopté l'usage de laisser reposer les terres; mais s'il est vrai que chaque plante en tire un suc particulier & convenable à elle seule, cet usage est fort nuisible. Il faudroit seulement changer d'espece, & tour à tour semer du froment, de l'orge, de l'avoine & du seigle, puis recommencer dans cet ordre sans aucune année de repos. Le terrein ne seroit jamais épuisé, parce qu'entre les semailles de chaque espece de bled, il y auroit toujours trois années : ainsi le suc qui lui convient auroit tout le temps de se reparer. Lorsqu'on auroit semé du froment, par exemple, les sucs convenables à l'orge, à l'avoine & au seigle, se reposeroient, & dans le

tems que l'orge, l'avoine & le ſeigle croîtroient, la terre pourroit raſſembler le ſuc néceſſaire au froment qui n'en peut admettre aucun de ceux des autres eſpeces. Cette conſequence eſt inconteſtable, ſi l'on admet un ſuc particulier à chaque plante; mais elle eſt directement oppoſée à l'expérience univerſelle & pour ainſi dire éternelle, qui nous a fait voir que tout grain épuiſe ſon ſol, à la vérité l'un plus que l'autre; ou ce qui eſt la même choſe, que toutes les plantes ſe nourriſſent du même aliment, c'eſt-à-dire de terre, mais l'une plus & l'autre moins. C'eſt ſur ce fondement que tout œconome regle ſa méthode d'enſemencer, le changement qu'il fait des grains, & l'ordre dans lequel il les ſeme. Lorſqu'il a travaillé trois ou quatre ans le même terrein, il ſait qu'il eſt épuiſé, qu'il ne peut plus nourrir aucun grain, & il le laiſſe repoſer.

Si les défenſeurs du Syſtême des différens ſucs nourriciers des plantes, vouloient ſe prévaloir de la nouvelle culture, introduite par M. *Tull*, dans

la Grande Bretagne, & par M. *Duhamel*, en France (1), ils feroient ſeulement voir qu'il n'ont pas conſidéré aſſés attentivement tout ce qui s'y paſſe. Pour cultiver à la maniere de ces deux auteurs, il faut beaucoup travailler le ſol & affiner la terre. Par là on la rend propre à penetrer les vaiſſeaux des plantes, & à leur ſervir ainſi d'aliment; par là on la rend capable de rapporter tous les ans, & non parce que chaque grain tire ſon ſuc particulier.

Je vais encore produire une preuve de mon opinion. Si chaque plante tiroit pour ſa nourriture un ſuc particulier de la terre, les mauvaiſes herbes, l'yvraie, l'aubifoin ou la blavelle

[1] Elle ne l'eſt point encore en France autant qu'elle mérite de l'être: les Propriétaires des Terres ne s'occupent point aſſez de l'Agriculture. Ils laiſſent faire leurs Fermiers, hommes groſſiers & fort ignorans, qui ne peuvent ni s'inſtruire eux-mêmes de cette culture, ni en être inſtruits par leurs Maîtres: encore leur ignorance exigeroit-elle qu'on les forçât de ſuivre ce nouvel uſage.

(herbe qui porte les bluets) ne pourroient être nuiſibles aux grains, quelqu'abondantes qu'elles fuſſent. Cette conſéquence à toute la juſteſſe que l'on peut y déſirer. Selon l'hypotheſe, ces herbes tirent leur ſuc particulier & chaque grain tire auſſi le ſien; ils ne peuvent donc ſe faire de larcins l'un à l'autre. Chacun vit de l'aliment que la nature lui a deſtiné. Il eſt donc fort égal que ces herbes, prétendues nuiſibles, ſoient ou ne ſoient pas parmi le bled, & il doit croître au milieu d'elles avec le même ſuccès. Mais que pourra-t-on jamais me montrer de plus contraire à l'expérience? Mêlé a beaucoup de ces herbes, le bled ſe trouve en mauvais état. Que conclurrons nous de ce fait? que ces herbes privent le bled de ſa nourriture, qui par conſéquent eſt la même pour les unes & pour l'autre, c'eſt-à-dire, eſt la terre pure. Cette expérience qui eſt déciſive, nous diſpenſe d'autres preuves.

Cependant pour qu'on ne regarde pas cette queſtion que j'ai réſolue, comme plus curieuſe qu'utile, je ferai

voir en peu de mots qu'elle peut être ſon utilité. Sa ſolution démontre avec évidence la juſteſſe & la bonté du Syſtême d'agriculture de Mrs *Tull* & *Duhamel*. Si la terre eſt en effet le ſeul & ſimple aliment de toutes les plantes, il s'enſuit néceſſairement qu'il faut la preparer de maniere qu'elle nourriſſe abondamment celles qu'on lui confie, & trouver le moyen d'empêcher les mauvaiſes herbes de leur dérober de leur nouriture, autant dumoins qu'il eſt poſſible. C'eſt ſur ces deux points qu'eſt fondée l'heureuſe découverte faite de nos jours, pour l'amélioration de l'Agriculture. Quant à ce qui concerne la préparation de la terre, pour qu'elle ſoit plus propre à nourrir les plantes, on voit aiſément que tant qu'elle reſte groſſiere, il lui eſt impoſſible d'entrer dans les petits vaiſſeaux des plantes; & ſi l'on demande comment on peut lui donner cette qualité, il eſt naturel de répondre que c'eſt en la briſant & en l'affinant. Pour peu que l'on continue à reflechir ſur cette matiere, on ne tardera pas à s'apercevoir que les plan-

tes demandent plus de nourriture dans un temps que dans un autre, de même que tout animal qui prend de l'acroiſſement, demande une augmentation perpetuelle de nourriture. Une obſervation journaliere peut convaincre de ce dernier fait ; pourquoi l'autre n'auroit-il pas lieu, ſurtout quand les épics ſe forment ? Il ſeroit donc d'une grande importance de pouvoir alors travailler la terre ; mais la culture ordinaire ne le permettant pas, il faut trouver une autre méthode. Selon la nouvelle, on ne ſeme point confuſement, au haſard, mais par ſillons que l'on eſpace à une certaine diſtance, & entre leſquelles on ne ſeme rien. Cette ſeule invention remedie à tous les défauts de l'autre culture : on peut travailler la terre entre ces ſillons, autant qu'on le veut ; on peut à ſon aiſe & à volonté arracher les mauvaiſes herbes. Les avantages ſurprenans qui réſultent de cette culture, font aſſés voir qu'elle eſt fondée ſur des vérités certaines, & prouvent en même tems que l'aliment de toutes les plantes eſt le même, c'eſt-à-dire, eſt la terre pu-

re, & par conſequent que la ſolution de cette queſtion étoit utile & importante.

De la Nielle.

Une des choſes les plus nuiſibles à toutes eſpeces de grains, eſt ce qu'on appelle la *Nielle*, dont beaucoup de gens parlent ſans la connoitre. De toutes les conjectures que l'on a faites ſur ſon origine, il en eſt bien peu de fondées, parce qu'il nous eſt ordinaire de nous tromper dans nos recherches, de confondre la cauſe & l'effet, & que rien n'eſt plus nuiſible aux progrès de la vérité. Comme il eſt raiſonable de chercher à découvrir les vraies cauſes & la nature d'un mal, avant que de ſonger au remede, nous nous conformerons à cet ordre dans cet écrit.

Les Œconomes qui réfléchiſſent ſur la nature de ce fleau, doivent être fort embarraſſés pour choiſir entre mille & mille opinions auxquelles il a donné lieu. Nous parlerons en peu de mot de celles que l'on a eues à ce ſujet en dif-

férens tems, & nous rapporterons enſuite ce que la raiſon conduite par l'expérience a pu nous apprendre de plus aſſuré.

Définiſſons dabord la Nielle : c'eſt une eſpéce de maladie qui attaque les arbres & les plantes, & qui nuit au Jardinier comme au Laboureur. Elle a ſouvent différens effets : tantôt ce ſont les plantes entieres, & tantôt leurs parties ſeulement qu'elle endommage. Lorſqu'elle attaque les plantes encore tendres, elle fait périr quelquefois les fruits d'un jardin, & d'un champ tout entier : elle n'en frappe auſſi qnelquefois qu'une portion. Elle dépouille quelques arbres de leurs feuilles, ſans nuire aux autres, & ſouvent fait la même choſe ſur les plantes : elle en attaque tantôt quelques feuilles, & tantôt toutes les feuilles frappées ſe froncent, paroiſſent comme brûlées, & la partie endommagée de l'arbre ou de la plante eſt rempli de petits inſectes. Aucunes ſortes de végétaux ne ſont exemptes de cette maladie. Tous ceux qui ont écrit ou parlé de jardinage & de l'agriculture, ont auſſi

parlé de la Nielle ; & ſi nous voulons remonter à deux mille ans & même au-de la, nous trouverons que des hommes d'une pénétration ſupérieure ont penſé differemment ſur la cauſe de ce mal.

Les Grecs, qui, ſelon *Theophraſte*, l'avoient appellée *Eryſibe*, croyoient que c'étoit un fleau celeſte que l'on ne pouvoit détourner. Les Romains la nommerent auſſi *Rubigo*; & comme la fiévre & autres maladies étoient pour ce peuple autant de Divinités ; comme, ainſi que les Indiens de nos jours, ils adoroient tout ce qu'ils craignoient, leur vive imagination ſe fit un Dieu de la Nielle, & ils lui donnerent le nom de *Rubigus*. *Varron* le ſuplie humblement de benir les champs & de ne pas nuire aux grains. Cependant en général on a regardé cette maladie, comme un effet du vent d'Eſt ; mais Virgile dont l'habileté en fait d'œconomie eſt connue, & qui mérite bien plus de foi, aſſure avec plus de vraiſemblance que la vraie cauſe de la Nielle eſt la pareſſe du Laboureur, & le défaut de culture. Ainſi, au lieu d'invoquer le

Dieu *Rubigus*, il conseille aux Cultivateurs de bien travailler leurs terres; il leur recommande de prier les Dieux qu'ils leur accordent en son tems une pluie féconde, & se rit de leur vain respect pour un Dieu imaginaire que la seule crainte a formé.

Jusqu'à présent néanmoins on a attribué la Nielle au vent d'Est. Cette grande quantité d'insectes que l'on a trouvés sur les feuilles & sur les branches attaquées, a fait penser que le vent d'Est apportoit les œufs qui contenoient ces animaux, & qu'il étoit ainsi la cause de ce mal. D'autres l'ont attribué à la Bruine, cette pluie très fine qui géle sur les bourgeons & les fait périr. Ces conjectures sont vraisemblables; mais les raisons qu'on en donne n'ont point assez de validité, & ne peuvent être appliquées qu'à la Nielle du Printems. Les vents âpres & froids de l'Est que l'on accuse de ce mal, sont les plus communs en cette saison, & ce n'est aussi qu'alors que la bruine peut geler; mais les campagnes éprouvent des Nielles ter-

ribles en d'autres temsde l'année. Les bleds en sont attaqués presqu'à la fin de leur crue, pendant des Etés humides. Cet accident n'est donc pas inséparable de la gelée, ni des vents âpres de l'Est. Ainsi ni la gelée, ni les vents n'en sont la cause, & l'on ne peut tout au plus, par ces deux moyens, qu'en expliquer une partie.

Ces deux causes étant chimériques, le Cultivateur doit donc recourir à d'autres remedes qu'à ceux des inventeurs de ces causes. Ce même accident qui attaque ici nos plantations de houblon, à autrefois ravagé les vignes de l'Italie. Les œconomes qui en ont écrit, n'en ont parlé qu'avec douleur. Ils l'ont nommé *Carbunculus*: mais les descriptions qu'ils en ont données, nous font assés voir, qu'ils entendoient par ce mot *Rubigo*, ou la Nielle. Pline dit que les ouragans étoient moins terribles aux vignes; qu'ils ne ravageoient au moins que certains endroits, mais que la Nielle perdoit des plants tout entiers.

Les particularités que l'on en rapporte, c'est qu'elles étoient precedées

par une pluie subite, forte & courte, qui pendant l'été tomboit ordinairement vers midi, & qui étoit suivie d'un soleil clair. On ajoute qu'elle ne frappoit quelquefois que certains endroits, & quelquefois des champs entiers. Dans le premier cas, elle n'attaquoit que le milieu de la vigne; ou si elle tomboit sur la vigne entiere, on voyoit évidemment qu'elle avoit commencé au milieu, & y avoit frappé avec plus de force.

Telle est la description d'une forte Nielle, qui dans un été très chaud ravagea il y a deux mille ans plusieurs vignes d'Italie. Si à ces observations nous comparons celles que le Docteur *Hales*, cet Observateur exact, a faites en Angleterre sur les Nielles de l'été, dans les plantations de houblon de ce pays, nous pourrons expliquer fort heureusement les anciennes par les modernes, & indiquer plus surement aux Cultivateurs les vrais causes de cet accident. Aucune plantation moderne ne ressemble mieux aux anciennes vignes, que les plantations de houblon de la Province de Kent.

La saison pendant laquelle arrivoit la funeste Nielle, que les anciens Œconomes nous ont décrite sous le nom de *Carbunculus*, est réellement la même que celle pendant laquelle elle attaque aujourd'hui les plantes de houblon. Celle qui fut observée par le Philosophe Anglois, fut accompagnée des circonstances suivantes.

Aussi-tôt après une pluie, il parut un soleil fort chaud: tout le plan fut frappé, surtout à son milieu, & comme brulé d'un bout à l'autre. Cet accident arriva peu avant midi. La Nielle dirigea son cours en ligne droite, & du Sud au Nord (1). Il faisoit

---

[1] Il y a ici quelque obscurité dans l'Allemand, du moins pour nous. Nous rapporterons le passage en entier pour ceux qui sçavent cette Langue, & qui pourront l'expliquer mieux que nous ne l'avons pu faire. *Der Brande lief in einem geraden winckel mit den sonnen strahlen, den tag über, in einer linie fort.* C'est-à dire, mot pour mot: « la Nielle courut dans un angle droit avec » les rayons Solaires pendant tout le jour sur » une ligne. »

peu

peu de vent, & celui qui souffloit alors étoit dirigé ainsi que la Nielle. Si nous comparons cette description à celle des anciens Ecrivains, nous verrons clairement que la Nielle est quelque chose de distinct & d'existant par lui-même; qu'elle a toujours mêmes effets, mêmes circonstances, & par conséquent même cause dans tous les tems, dans tous les pays. D'après ces observations si conformes les unes aux autres, il n'est pas impossible de conjecturer, avec quelque vraisemblance, qu elle est sa nature, & de donner des moyens sûrs d'en préserver les différens plans.

Mais nous croyons devoir avertir d'abord le Cultivateur, que sous le nom de Nielle nous ne parlerons point ici de tous les accidens auxquels les Plantes sont exposées. Nous n'entendons par Nielle, que ce mal subit qui frappe les Vegétaux, & qui fait sur leurs feuilles à peu près le même effet que le feu, c'est-à-dire, qui les fronce, qui les desséche, & qui fletrit souvent des branches d'arbres entieres. Ce mal a

lieu tantôt au Printems, tantôt en Eté, & c'est ce mal seul que nous appellons ici *Nielle*. Si quelqu'un dit d'une Plante, de quelque espece qu'elle soit, qui aura péri faute de nourriture, que la Nielle l'a attaquée; ou s'il nomme ainsi le dommage que la gelée cause aux jeunes bourgeons, nous l'avertissons qu'ici nous ne parlons point de ces accidens. Celui dont nous traitons est tout différent, & c'est le seul dont nous cherchons la cause.

La Nielle attaque quelquefois un Plant entier, ou du moins son centre; quelquefois encore elle frappe dans le même Plant différens endroits. Dans le premier cas, c'est-à-dire, dans le plus nuisible, le mal est causé par la maniere même dont le Plant est fait; ainsi l'on peut s'en garantir ou y remédier. Dans le second cas, il provient de causes qui ne sont point en notre puissance: il nous est donc alorr impossible de le détourner; mais comme il frappe peu de tiges, il n'est pas fort dangéreux. Cette Nielle qui atta-

que le centre des Plantes, & dont les Anciens ont dit qu'elle ravageoit quelquefois leurs vignes, perd souvent aussi des champs de bled tout entiers. Nous allons en montrer la cause & en proposer le remede.

Comme elle attaque & endommage sur-tout les Plantations à leur centre; comme elle arrive de plus après une pluie, nous avons toutes les raisons possibles de croire, que ce mal est l'effet d'un brouillard épais qui s'éléve en quelques endroits, se corrompt, & mis en action par la chaleur du Soleil, perd les Plantes. Si des expériences plus exactes peuvent démontrer que telle est la vraie cause de la Nielle, le reméde est évident. Il ne faut, pour s'en préserver, que disposer les Plants de façon qu'ils soient moins exposés à la corruption, c'est-à-dire, espacer tellement les Plantes que l'Air puisse passer librement entre elles.

Si les côtés d'un Plant de Houblon n'éprouvent aucun dommage, tandis que le centre en est ravagé, quelle

peut en être la cause, si ce n'est que l'air passant librement entre les tiges de ces côtés, dissipe & chasse le brouillard, qui retenu au contraire entre les Plantes trop serrées, y séjourne & s'y corrompt, jusqu'à ce que l'action du Soleil le fasse agir sur ces Plantes? Voilà la vraie cause de cet accident, & ni le raisonnement, ni l'expérience n'ont pû jusqu'ici nous en montrer d'autres. Le vrai remede est donc d'espacer les Plantes, & de laisser entre elles un libre passage à l'air. Cependant il sera bon de ne pas outrer ceci, & de ne pas laisser à l'air un trop grand passage. On sçait qu'il faut garantir les champs de Houblon de la violence des vents qui pourroient aussi les perdre. Il faut donc prendre garde à ne pas se précipiter d'une extrémité dans une autre; il faut les garantir du vent, sans les étouffer; il faut les préserver de la corruption, sans les exposer à être couchés. C'est au Cultivateur à se conduire de maniere, qu'en voulant éviter une faute, il n'en commette pas une autre.

Si le champ est disposé de maniere que l'air y circule librement de tous les côtés, on n'aura rien à craindre des Nielles d'été ; & ce qui regarde en ce cas les champs de houblon, concerne aussi tous les autres. Enfin le moyen de donner à l'air dans tout un champ un libre passage, c'est d'espacer les sillons plus qu'on ne le fait. Plus les champs seront divisés, plus l'air y circulera librement.

Le resserrement est nuisible au houblon surtout, parce que cette plante est grande & touffue, & par conséquent plus sujette à la Nielle que les autres. Cependant celles-ci en sont infectées, mais plus ou moins, selon leur hauteur, leur crue, & le plus ou moins de liberté laissé à l'air, pour passer entre elles. La Nielle d'été qui attaque les bleds, doit être attribuée à la même cause, & le dommage qu'ils éprouvent doit s'attribuer à leur épaisseur, & au Soleil chaud qui succéde à une forte pluie.

Nous conseillerons donc aux Cultivateurs de semer plus clair qu'il n'ont

coutume de le faire, & nous les y inviterons encore par un autre motif : c'est que leur bled en viendra mieux. Outre cette observation générale, nous leur conseillerons encore de semer très clair dans la partie de leur champ qui est la plus abriée. Nous pouvons recommander ici comme un moyen sur de se garantir de la Nielle, la nouvelle culture inventée par MM. *Tull* & *Duhamel*. Elle a l'avantage non-seulement de ne pas étouffer les grains, mais encore de leur donner plus de nourriture & de force pour résister aux maladies. Une tige qui dépérit en est bien plutôt attaquée, qu'une tige forte qui profite bien.

Les Anciens cherchoient à s'en garantir, & Virgile ne leur prescrivit qu'un remede ; c'étoit le travail. C'est effectivement ce qui constitue en grande partie la bonté de la nouvelle culture qui consiste à espacer les sillons, & à bien travailler le terrein entre eux. Par ce moyen les Plantes sont abondamment nourries ; il ne croit parmi elles aucune herbe inutile qui puisse

les priver de leur aliment, & elles ne sont pas en assés grand nombre, pour s'en dérober les unes aux autres. Les Elemens qui contribuent à leur accroissement, ont entre elles un libre passage, & ne peuvent que leur servir. Le terrein libre & travaillé qui est entre les sillons, s'imbibe aisement des eaux de la pluie, & les brouillards qui s'en élevent, sont avec beaucoup de facilité portés plus haut par l'action de l'air.

Si l'on veut être plus sur de la vérité de ce que nous avons dit de la Nielle, on peut en être convaincu par ses propres yeux. Il ne faut que se transporter sur une plantation de Houblon, après une forte pluie suivie d'un Soleil clair. Au milieu du champ & partout où les plantes sont serrées, on verra, s'il ne fait pas de vent pour lors, un brouillard épais s'élever & s'arrêter entre elles comme une fumée qui a un mouvement ondulatoire. Si l'on jette les yeux sur les autres plantes, elles paroitront nebuleuses & sombres. Quand on regarde entre el-

les vers quelque maison ou quelque objet éloigné, ce mouvement ondulatoire du brouillard fatigue les yeux ; mais l'on ne voit point de pareils brouillards s'élever des côtés du champ : tout y est serein, parce que l'air y circulant avec liberté, disperse & fait monter les vapeurs. On ne voit donc jamais la Nielle frapper que le milieu des champs ou les plantes sont étouffées ; on ne la voit jamais aussi frapper qu'aux endroits ou ces brouillars épais s'élevent ; ainsi nous avons raison de conclure qu'ils en sont la cause.

Cette Nielle particuliere qui n'attaque qu'un arbre ou bien quelques plantes, à sans doute la même origine ; mais il est difficile d'appercevoir à l'œil nud les vapeurs déliées qui la causent. Cependant comme elle n'arrive que lorsqu'il n'y a que très peu ou même point de vent, on peut croire qu'elle ne provient, ainsi que l'autre, que de brouillars qui n'ont pu être dissipés, mais qui le sont, quand le vent est fort. Dans l'un & dans l'au-

tre cas, ces brouillards retenus dans une certaine portion d'air, s'y corrompent, puis étant mis en mouvement par la chaleur du Soleil, ils brulent les plantes; ce qui ne furprendra point ceux qui connoiffent les effets & la force des rayons solaires.

Des Arts, & furtout de la Peinture.

TANT que la rufe, la fraude & la violence ont reglé le monde, les biens ont dû être inegaux. Il a été un tems d'ignorance & de barbarie ou la force étoit la loi, ou la mifere & la fervitude étoient l'appanage de la foibleffe, & felon toute apparence, cet état violent a été de longue durée. Mais de même qu'on fait pancher le côté de la balance qu'on furcharge, de même auffi, l'oppreffion conduifit à l'invention des moyens qui pouvoient delier de fon joug. A l'appui du travail & de l'induftrie, la néceffité guida le pauvre & l'efclave, dans des chemins que leurs cruels maîtres, nés dans l'ignorance & l'oifiveté, n'au-

roient jamais foulés de leur pied fuperbe. Le génie de ces malheureux fit mille découvertes utiles; leur efclavage en devint moins dur; leur gain partagea les richeffes avec plus d'égalité.

Rien ne mérite plus d'être célébré que les travaux, qui de ces hommes firent des êtres utiles tant à eux mêmes qu'à la fociété. On croiroit volontiers que leur induftrie fut bientôt pour eux un titre d'honneur, & qu'on ne confidera plus l'ignorance & la fierté ftupide imbecille, que comme des fardeaux de la fociété; mais non : ces hommes utiles refterent encore obfcurs, & tel qui fans leur fecours auroit été nud, continua de les traiter avec fa fierté ordinaire.

Les differens produits de l'induftrie & de l'art trop augmentés en quelques endroits, y furent achetés à un bas prix, & revendus où ils étoient moins communs, ou bien échangés contre les produits, que ces derniers endroits avoient en grand nombre. Delà naquirent le commerce & l'intérêt,

qui fit entreprendre & refaire de longs voyages; de-là les monopoles & les fourberies qui cachent les défauts des ouvrages, & diminuent leur vraie valeur en fardant leur apparence. Quelques particuliers enrichis allerent au-delà des mers chercher de nouveaux objets de commerce, & tout jufques à leurs femblables devint un trafic pour eux. Lorfque l'exces des produits eut épuifé l'argent du commerce, le credit fut inventé, & les négocians ne connurent plus de bornes. Quelque incertain que fut le fuccès, ils rifquerent l'argent d'autrui dont ils ne pouvoient pas repondre. Alors on vit s'introduire dans le commerce un fyftême de loix, dreffé par le confentement unanime des negocians, & qui pourvoyoit à leur fureté. En même temps les Rois fages, établirent d'autres loix, dont le but étoit de pourvoir à la fureté publique. Tel eft l'objet de plufieurs Edits de differens Rois de France, & furtout de Louis XIV.

Mais il ne fuffifoit pas que l'inté-

rêt gouvernât les hommes, il falloit que l'envie prit part à cet empire tyrranique. Les Négocians, les Artifans, les Artiftes même formerent des Corps, & obtinrent des Priviléges qui excluoient tous ceux que le Corps n'y admettroit pas. De-là la néceffité de n'employer que ceux qui avoient pû acheter une part au Privilége : loi mal entendue qui détruifit, ou du moins qui fit languir toute émulation, & qui ôta au génie l'envie de découvrir. Lorfqu'on n'étoit pas membre d'une de ces Compagnies, on étoit fûr d'être rejetté : au lieu de recevoir le falaire que l'habilité méritoit, on fe voyoit expofé à une perfécution *Gothique*; & quoique la Patrie de ces malheureux Artiftes les invitât à exercer leurs talens pour elle, les clameurs intéreffées, & les violences d'une poignée d'hommes les empécherent de lui obéir.

Une certaine Nation profondement inftruite de tout ce qui peut augmenter le progrès du Commerce, & perfectionner les Manufactures, a nouvellement épuifé & raffemblé toutes

les raiſons que le jugement peut oppoſer aux priviléges excluſifs, avantageux au particulier, & nuiſibles au bien public en tous les Pays,

La plus grande utilité qui peut-être ait jamais réſulté des loix excluſives d'une Compagnie, a été due à l'établiſſement de l'Académie de Peinture & de Sculpture de Paris, tel qu'on le fit en 1640. Opprimés par la dureté de ſes Statuts & perſécutés, quelques Artiſtes s'enfuirent juſqu'en Dannemark, où ils purent en paix exercer leur Art, recevoir les honneurs qui leur étoient dus, & les récompenſes que le Souverain voulut aſſigner à leur induſtrie.

Pluſieurs Nations ſe ſont enrichies par le Commerce, ſans avoir fait dans les Arts un progrès ſenſible. Né de la néceſſité, le Commerce n'a pu leur donner qu'un eſprit d'intérêt & d'œconomie. Il les a rendues riches, ſans polir leurs mœurs; il leur a procuré une vaſte correſpondance, ſans les rendre propres à la ſociabilité; il a raſſemblé les hommes, mais ſans les unir. Au contraire, il les a rendus défiants &

diſſimulés. Ainſi la partie commerçante du genre humain, entierement occupée de vues d'intérêts, n'a eu ni aſſez de tems pour cultiver les beux Arts, ni aſſez de ſentiment pour être entraînés par leurs charmes. Ils ne peuvent avoir cet effet que ſur des cœurs délicats, qui laſſés de leur inaction cherchent à s'occuper en paix, & dont l'imagination ne s'éveille qu'à la voix de la volupté.

De plus l'eſprit de Commerce & celui des Arts ſemblent avoir chacun leur ſource. La mémoire eſt un don que la nature fait à tous les hommes avec aſſez d'égalité; mais l'imagination & le jugement, ces deux autres qualités de l'ame, ſont moins également diſtribuées, & l'on peut appercevoir cette différence, non-ſeulement entre quelques hommes, mais entre des Nations entieres. L'imagination vive & forte eſt peu propre aux longs calculs, & aux ſéches combinaiſons de certaines circonſtances qui peuvent ſervir ou nuire à l'augmentation des richeſſes. Au contraire les eſprits froids & de peu d'i-

magination ne ſont pas faits pour les beaux Arts; ils meſurent, calculent & démontrent tout. Ce rétreciſſement géométrique, ſi propre au Commerce, étouffe le génie & cet enthouſiaſme qui fait l'ame des Ouvrages créés par l'imagination. Il étoit donc naturel que les Anglois s'adonnaſſent aux ſciences abſtraites, & que les François & les Italiens fiſſent leurs plaiſirs des beaux Arts.

On ſçait qu'au jeu les meilleurs amis ſe nuiſent ſans ſcrupule & ſans compaſſion, & qu'ils n'y reſpectent aucune autre loi que celle du jeu même: c'eſt à peu-près ce qui ſe paſſe dans le Commerce. Auſſi les Négociants, ainſi que les joueurs, regardent comme inutile, tout ce qui n'a pas directement le gain pour objet. Cependant il eſt ordinaire de conſidérer le jeu comme un paſſe tems. Laiſſons-le jouir de cette dénomination favorable, de peur que quelqu'autre plus juſte ne fit rougir ceux de qui la vie preſqu'entiere ſe conſume auprès d'une table de jeu, ſous prétexte que le public croit que ce n'eſt qu'un amuſement. Les jeux des animaux ne ſont

que la répétition des plus graves actions de leur vie; mettez-y une circonſtance qui les rende intérreſſans, ils ceſſeront d'être jeux.

L'exercice du jugement le forme ſans doute, mais de quoi n'abuſe-t-on pas. Nous pouvons facilement trop raiſonner, devenir vains & mépriſer tout ce qui ne nous paroît pas géométriquement exact & conforme à la raiſon: nous nous accoutumons ainſi à un excès de délicateſſe qui briſe les liens de la Société.

Philoſophes orgueilleux, nous raiſonnons mais à notre guiſe; nos ſeuls goûts ſont raiſonnables, & même à force de raiſonner, ils peuvent nous ſembler futiles. Alors après avoir commencé par dédaigner nos ſemblables, nous finiſſons par nous dédaigner, nous ennuyer, nous hair nous-mêmes. Sacrifier ainſi au ſeul jugement les autres qualités de notre ame, c'eſt pouſſer trop loin la vénération.

Ceux qui recherchent les plaiſirs que l'imagination nous procure, ſemblent peut-être d'un goût frivole; mais on chérit leur ſociété, & ils ſe plaiſent

dans celle des autres : leur Commerce eſt doux, agréable, leurs mœurs ſont polies ; cette maniere de vivre eſt-elle donc déraiſonnable ? Ils raiſonnent ainſi que les autres, mais ils ne ſe font pas de la vie un poids importun. Leur objet principal eſt l'amuſement, & cet heureux tour d'eſprit eſt inſéparable de l'amour des Arts. Celui-ci adoucit en eux la rudeſſe & l'auſtérité qui ſont plus ou moins la baſe du caractere de chaque Nation, ſelon qu'elle eſt moins ou plus adonnée à la culture des beaux Arts.

L'abondance les a produits, & le gout les a portés à leur perfection : le ſçavoir & les Arts ont toujours fait des progrès égaux. Delivrés inſenſiblement de cette crainte ſervile & de l'ignorance où ils végetoient, les hommes ont rougi de ne s'aſſembler que pour opprimer leurs ſemblables. Ils ont ouvert les yeux ; & vu en tremblant l'iniquité de la violence, l'infamie du vol, & l'horreur du meurtre : ils ſe ſont livrés auſſitôt à des occupations plus humaines ; leurs mœurs ſont devenues

polies. Des plaiſirs innocens, amis de la la paix, ont ſuccédé à ces vains ſpectacles donnés par l'injuſtice & la cruauté ; enfin les Princes les plus célébres ont protégé les Arts d'invention. Le goût de l'Architecture, Art qui renferme tous les autres, & qui en eſt comme la baſe, fit la gloire des Nations : il occupa les peuples, & les rendit heureux ; il immortaliſa par des monumens ſuperbes la généroſité, la bonté & la ſageſſe des Rois, c'eſt-à-dire, leur vraie gloire. Jouiſſons en paix des plaiſirs d'une vie qui dure ſi peu : jouiſſons-en dans ce Pays où l'on ne ſépare point les idées de grandeur & de bonté.

L'Angleterre a été long-tems déchirée par des guerres inteſtines. Ses peuples alors n'avoient que le tems de cultiver une partie de leurs champs fertiles, & de travailler quelques mines. Leur eſprit artiſan ne ceſſoit de les engager dans des querelles domeſtiques, ou dans des guerres étrangeres. Eſclaves tremblans ſous leurs divers chefs, ils devinrent les victimes de l'ambition & de l'ignorance. L'Angleterre fut tour à tour la proie des Romains, des Danois, des Saxons & des Normands, & le peuple de ce Pays un mélange confus de ces autres peuples ; mais l'influence du climat l'eut bientôt naturaliſé. Ils ont juſqu'à préſent conſervé l'amour des Sciences, paſſion naturelle aux habitans de cette Iſle, & que les ténébres épaiſſes que la tyrannie & la diſcorde civile répandoient ſur cette contrée n'ont pu ni diminuer, ni éteindre. Les deux *Bacons*, les *Moors*, *Loke*, *Newton*, ſont des exemples célébres de l'amour des Anglois pour les Sciences, ſans parler de la ſecte réprouvée des Philoſophes qui ont fait des découvertes dont la plupart des hommes ont toujours douté, quoique la profondeur de leurs connoiſſances ſoit certaine & inconteſtable : je veux parler des Chymiſtes, dont l'Angleterre a eu un grand nombre.

Cependant les Arts, qui juſqu'à préſent n'ont pas viſité cette Iſle, ont fait en Italie, en France & en Eſpagne les plus grands progrès. Tandis que ces Nations s'y ſont adonnées avec tout le ſoin & l'ardeur poſſible, l'Angloiſe s'eſt contentée de témoigner quelqu'amour pour leurs productions : elle voudroit jouir du plaiſir des Arts, mais n'en cherit point encore l'étude.

Holben, *Rubens*, *Wandik*, *Johnſon*, *Lelly*, *Kneller*, tous étrangers & grands Maîtres, paſſerent en Angleterre ; on les y combla de biens & d'honneurs. Le Roi les protégea, & les Couriſans mirent à leurs Ouvrages un prix très conſidérable. Un accueil ſi favorable fut alors univerſel, & ſembloit même accompagné d'une eſpéce d'enthouſiaſme ; mais il finit avec les Princes de qui l'exemple l'avoit cauſé.

Cependant l'amour national pour le plaiſir des Arts ne s'éteignit pas ; il devint plus général, & en même tems plus foible, ceſſa d'être enthouſiaſme, & l'Angleterre n'eut plus de Grands Maîtres.

Les grands progrès que fit le commerce, diminuerent la vénération que l'on avoit pour les inventeurs. Où le commerce fleurit, la richeſſe eſt le but auquel on aſpire ; & comme les beaux arts n'y conduiſent pas, du moins par une voye directe, on n'a pour

eux que peu d'eſtime. Qu'on m'objecte tout ce qu'on voudra, il eſt certain que les beaux arts ne ſont point en Angleterre un objet d'attention publique. On n'a fait en leur faveur nulle dépenſe, nul établiſſement; j'oſerai même affirmer, qu'envain l'on entreprendroit de les y faire fleurir, & que la Nation romproit toutes les meſures que le Gouvernement ou la Cour voudroit prendre à ce ſujet. On ne peut rien obtenir dans les Chambres, ſoit médiatement, ſoit immédiatement, qu'à la pluralité des voix. Selon cette diſpoſition, fondée ſur de ſages principes, l'habileté d'un Artiſte lui eſt inutile; s'il n'a point de protecteurs qui votent pour lui, il faut qu'il renonce à toute faveur.

Les Anglois aiment les arts, & font peu de cas des Artiſtes. Il n'y a qu'un ſeul Peintre en Angleterre qui ait une penſion, & le titre de premier Peintre de Sa Majeſté; il eſt payé par le Roi, & a 200 liv. par an. Tous les Ambaſſadeurs Anglois dans les Cours

étrangeres, emportent le portrait du Roi qu'ils font faire par ce Peintre, & qu'il lui payent cinquante livres.

Il eſt vrai que les Artiſtes Anglois obtiennent ſouvent le titre de Chevalier; mais outre que c'eſt aujourd'hui moins qu'autrefois un titre d'honneur, il eſt ſi fort prodigué qu'il tombe dans l'aviliſſement & ne cauſe plus aucune envie.

Toutes les fois que la ville de Londres fait préſenter une adreſſe au Roi, il ſe trouve un *Sherif* qui déſire être Chevalier, & cette grace eſt toujours celle que l'on demande. Le Roi lui touche ſur l'épaule avec l'épée nue, & l'ordre des Chevaliers eſt accru d'un membre. On prétend que les Bourgeois qui briguent cette faveur, n'y aſpirent ordinairement que pour la ſatisfaction de leurs femmes, qui ſe trouvent par là décorées du titre de *Miledy*. Alors tout ce qui les aproche, leurs enfans & leurs maris mêmes ne doivent plus leur parler qu'à *la troiſiéme perſonne*, & l'on peut bien s'imaginer qu'elles vont tous les

jours au ſpectacle, pour avoir le plaiſir d'entendre crier en ſortant *Milady ... 's ſervanti.*

Les Anglois font grande attention au rang & à la famille; c'eſt ce qu'ils conſiderent le plus. Ils placent au ſecond rang la richeſſe, & comptent le reſte à peu près pour rien.

L'Anglois a, pour ainſi dire, une balance toujours en main, dans laquelle il peſe le rang, la naiſſance, & ſurtout le bien de ceux avec leſquels il converſe; il y meſure très exactement ſes actions & ſes diſcours, & le riche marchand eſt toujours bien ſur de l'emporter ſur le pauvre Artiſte.

La Peinture, comme en général tous les Arts qui en dépendent, a toujours valu aux Artiſtes qui l'ont exercée au moins autant d'honneur, que les autres arts qui ont pour objet le plaiſir des ſens. La vue eſt le plus vif de tous : aucun autre ſens n'a ſa pénétration, ni ſon activité; elle demande ſans ceſſe de nouveaux objets, avec une ardeur inſatiable. Dès notre reveil, nous cherchons le jour; nos yeux ſe promenent avec plaiſir parmi

un nombre infini de formes & de couleurs. Souvent nous achetons la ſatisfaction de découvrir plus d'objets, de la peine de nous tranſporter au ſommet d'une montagne. Jamais nous ne nous laſſons d'une vue belle & variée, n'eut-elle pour bornes que des montagnes d'un bleu céleſte ſur le beau fonds pourpre & or, dont le Soleil couchant pare l'horiſon.

Dans nos demeures, nous nous plaiſons à occuper notre vûe; nous aimons à les remplir de mille objets différens; enchantés par leur éclat, nous oublions aiſément que nous les devons au beſoin. Que d'Artiſans de Pekin à Rome, s'occupent à orner nos Maiſons! Que de couleurs, de formes & de ſubſtances différentes ſont employées à ce ſeul uſage! Le plus riche, le plus brillant de tous les métaux, l'or y éclate de toutes parts; la Peinture y déploye ſe charmes magiques, & nous y fait jouir du ſpectacle de mille objets différens, qu'elle a le pouvoir d'éloigner ou d'approcher de nous à ſon gré. Puiſſent vivre éternellement les divins Artiſtes qui

compoſent

composent ces Scenes riantes & ces vues enchanteresses qui n'existent que dans leurs tableaux.

Cette avidité de voir, cette curiosité insatiable & commune à tous les yeux, quoique leurs sensations soient fort inégales, trouve encore mille sources de plaisirs dans tous les Arts qui ont rapport à celui de peindre ; mais ce dernier & la Poësie paroissent être les plus estimés. Il n'est point de Nation policée dont quelques membres ne s'occupent ou ne s'amusent de ces Arts. Peut-être même offriroient-ils plus d'agrémens à bien des hommes, s'ils raisonnoient moins sur les regles ; s'ils voyoient en amateurs plutôt qu'en critiques ; s'ils avoient enfin plus de sentiment & d'imagination que de jugement. Quant à ceux qui manquent de l'un & de l'autre, aucun Art n'existe pour eux.



Emigration Remarquable des Habitans du Duché d'Holsace, arrivée vers l'an 1607, & leur établissement près de Harts.

CEUX qui aiment la recherche des points d'histoire encore ignorés, ne liront point ceci sans plaisir. Il y a près de Hartsbourg un petit Village nommé *Schulenrode*, dont les habitans ont un langage & des coutumes fort différentes de celles de leurs voisins. Ils se marient rarement hors de leur Patrie, & l'on entend à peine leur langue qui a bien du rapport à celles du Nord.

Un si petit peuple mérite assez peu qu'on recherche quels rapports peuvent avoir sa langue avec celles du Nord, ses mœurs avec les notres, son habillement avec celui de ses voisins, &c ; mais son origine est plus capable d'exciter la curiosité. M. d'*Holberg* en a parlé fort briévement dans son Histoire de Dannemarck. » Les Vandales, dit-» il, (1) ayant de nouveau abjuré le

[1] 1. *Part. pag.* 153.

» Christianisme, firent une irruption » dans l'*Holsace* & le *Dannemarck*, & » ravagerent Hambourg & Schlewick. » Alors le Siége Episcopal fut transferé » de Hambourg à Brême. Cette irrup-» tion fit sortir de l'Holsace six cent » familles qui allerent s'établir près des » montagnes de Harts. C'est tout ce qu'en dit M. d'*Holberg*, ainsi que l'Auteur inconnu de l'Histoire de l'Archevêché de Brême en 96 chapitres. On lit les mêmes choses à peu près dans les *Connoissances amusantes de Glückstœdt* (*Beliebten Glükstœdtschen anzigen*, 16 *part.* 1750, *pag.* 122).

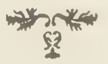
M. *Helmold* a rapporté que plus de six cens familles de l'Holsace quitterent autrefois leur Patrie, se porterent sur l'Elbe, & s'établirent près de Harts, ou eux, leurs fils & petits fils habitoient encore de son tems. Il ne fixe point l'année dans laquelle cette émigration arriva ; il l'indique seulement par ces mots *in diebus illis*, qui marquent que ce fut vers le tems dont il vient de parler. *Albert de Stade*, qui dans ce point, comme en beaucoup d'au-

tres, a emprunté jusqu'aux expressions des Annales de Helmod, place cet événement en 1067. Il l'a peut-être regardé comme une suite immédiate de l'Apostasie des Esclavons arrivée en 1066, & l'a placé dans l'année suivante. Cependant la suite des évenemens qu'on lit dans *Helmod* auroit pu aisément le convaincre qu'entre ces deux faits, il s'en est passé beaucoup d'autres qui demandent plusieurs années. Après que les Esclavons eurent abjuré le Christianisme, & mis à mort leur Prince *Gottschalk*, ils refuserent de se soumettre à *Buthue* son fils aîné, & choisirent *Kruko* pour leur Roi. Mais *Buthue* fut rétabli dans ses droits par *Ordulfe*, Duc de Saxe, & après la mort de celui-ci fut soutenu par son fils le Duc *Magnus*. Ils se révolterent encore, remirent *Kruko* à leur tête, chasserent *Buthue*, & démolirent ses Châteaux. *Magnus* fournit au dernier un secours de *Bardevickes*, de *Stormariens*, d'*Holsaciens* & de *Ditmarciens* ; mais il n'améliora point sa cause. *Buthue* se laissa surprendre par ses ennemis près de Ploë, & fut tué par

Kruko même. Ce succès enfla le courage de celui-ci; il vint ravager *Hambourg*, & força les *Nord-Albingiens*, c'est-à-dire, les *Stormariens*, *Holsaciens* & *Ditmarchiens* à lui payer un tribut. Alors tout ce Pays devint un repaire de voleurs, & les Chrétiens y essuyerent une cruelle persécution. Ce furent ces divers malheurs qui obligerent les *Holsaciens* à sortir de leur Patrie, & c'est précisément ce tems qu'*Helmod* a indiqué par ces mots *in diebus illis*. Si maintenant l'on fait attention aux évenemens qui ont précédé l'émigration de ces familles Holsaciennes, & à la mort du Duc *Ordulfe*, on verra clairement que cette émigration n'est point arrivée avant 1071, & moins encore avant 1067. Ce Duc ne mourut qu'en 1073, comme l'ont rapporté *Lambertus Schaffnuburgensis*, & *Adam de Breme*. Celui-ci dit expressément que le Duc *Bernard*, pere d'*Ordulfe*, mourut en 1060, & que son fils vécut douze ans après lui : ainsi cette émigration n'est pas arrivée en 1067, tems auquel le Duc *Ordulfe* & l'Archevêque *Adelberg* vivoient en-

core, mais sous le Duc *Magnus* & l'Archevêque *Liemarus*, du tems du cruel *Kruko*, Prince des Esclavons. M. *Helmod* ne nous dit point dans quel endroit du Pays de *Harts* ces *Holsaciens* s'établirent ; mais il est à croire que ce fut sur les rivieres de *Rode* & de *Siever* ; & que les autres endroits situés sur ces deux rivieres & nommés *Elbingerode*, tiennent ce nom de ces peuples. *Elbingerode* signifie l'habitation des *Elbingiens*, & l'on sçait qu'alors ces peuples étoient plus connus sous le nom d'*Elbingiens* ou *Nord-Elbingiens*, que sous celui de *Holsaciens*. Il est vrai que Leuckfeld dérive ce nom du mot *Eilger* ou *Ilger*, & qu'il croit qu'il faut lire *Eilgerode*. Pour prouver cette opinion, il dit seulement qu'on regarde comme certain qu'un Comte nommé *Eilger* s'est établi le premier dans ce même endroit ; mais, ajoute-t-il, je ne voudrois pas l'affirmer. Quand même *Ilger* auroit existé ; quand même *Ilfed & Ilburg lui* devroient leurs noms, il est peu vraisemblable que celui d'Elbingerode vienne de la même origine. Enfin les

titres cités dans les Antiquités de *Leuckeld* même, & dont les caracteres annoncent le treiziéme ou le quatorziéme siécle, prouvent clairement que le nom d'*Elbingerode* ne vient point d'un Comte *Ilger* ou *Eilger*, mais des mots *Elbe & Elbingien*. On lit dans une Bulle du Pape *Innocent III.* de 1207 : *Avelingerot cum Ecclesiis* ; dans une lettre du Comte *Heidenreich de Lutterberg de* 1228 : *Rudolphus Plebamus in Elvelingerode* ; dans un titre du Duc *Othon de Brunswick de* 1247 : *Villam & bona in Elveligrot* ; & dans une lettre du Comte *Henri de Blankenbourg de* 1319, *von Elvingerade werte to dem berkefeldt*. Ce sont autant de raisons de conjecturer, que les *Holsaciens* ou *Nord-Elbingiens* se sont effectivement établis dans ces endroits-là, & leur ont donné ce nom.



George Wilhem Stellers ausfuhrliche beschreibung von sonderbaren meerthieren, &c. „ Description de Monstres Marins, par *George Guillaume Steller*, avec des Remarques. A Hale, chez *Charles Chrétien Kummel*, 8°. 1753.

CETTE Edition faite après la mort de M. *Steller*, contient 1°. une Introduction qui consiste dans l'anatomie d'un Veau Marin, animal qui a beaucoup de conformité avec ceux que l'Auteur décrit. Cette anatomie est de M. *Kulmus*, & tirée du premier volume des *Acta naturæ curiosorum* ; 2° un petit traité des Monstres Marins ; 3° la description de la Vache Marine ; 4° de l'Ours Marin ; 5° du Lion Marin ; 6° de la Loutre Marine ; 7° de la Licorne de mer appellée *Narval* en Islande.

Nous nous proposons de faire connoître incessamment ces différens morceaux que nous croyons de voir plaire à un grand nombre de nos Lecteurs, surtout dans un tems où l'on s'occupe avec tant de soin & de raison de l'His-

toire Naturelle. Nous commencerons par l'anatomie du Veau marin de M. *Kulmus*, piéce qui répand un grand jour sur toutes les autres, & que tout le monde n'est point à portée d'avoir. Au défaut de l'original latin, nous l'avons nous même traduite sur la Version Allemande.



ANGLETERRE.

OUVRAGES NOUVEAUX.

I.

THEOLOGIE.

An Inquiry into the nature and design of Baptism, *&c.* „ Recherches sur „ la nature & le dessein du Bap- „ tême, *in*-8°. 1757. *Vaughenderson.*

L'AUTEUR de cet Examen se flatte de mettre dans un nouveau jour cette matiere si souvent rebattue. En effet son systême est neuf, & les passages de l'Ecriture qu'il cite sont curieux, & n'avoient point été jusqu'ici appliqués à cet objet.

Son systême sur le Baptême se réduit à cinq propositions. La premiere, que le but de ce Sacrement est d'initier ceux qui le reçoivent dans la Religion Chrétienne, & de les ren-

dre membres de l'Eglise & du Royaume de Jesus-Christ. Toutes les lustrations des Juifs se réduisent à deux chefs, à la Purification, ou à la Consécration. Le Baptême de Jean étoit certainement du premier genre. On alléguera à la vérité que notre Seigneur s'y étant soumis, ce ne peut pas être un Sacrement de purification, puisqu'il n'avoit pas de péchés à expier. La solution de cette difficulté le conduit à un examen détaillé du Sacerdoce de Jesus-Christ, dans lequel il entreprend de prouver que son Baptême étoit une préparation nécessaire à sa Consécration. Il passe ensuite au Baptême que le Sauveur a institué pour ses Disciples, qu'il dit fort différent de celui de Jean. Mais comme on peut objecter, que les Apôtres eux-mêmes n'ont point reçu d'autre Baptême que celui de Jean, il prétend que le Lavement des pieds que leur fit Notre Seigneur avant sa Passion, fut leur vrai Baptême, & celui qui les rendit Chrétiens. Il ajoute que, dans les cœurs innocens & bien disposés, le repentir n'est point nécessaire pour les rendre

capables de recevoir le Baptême, & c'est le cas des Enfans qui n'ont ni préjugés ni mauvaises habitudes. Il avance une opinion fort extraordinaire sur la capacité prématurée des enfans pour l'intelligence des vérités de la Religion.

Dans la deuxiéme Proposition, il établit que le Baptême est une qualification nécessaire pour avoir droit aux priviléges & aux bénédictions de l'Alliance du Nouveau Testament; ce qui n'empêche pas que les Disciples de J. C. n'ayent également droit à celle contractée avec Abraham, le Baptême ayant succédé à la Circoncision. L'Auteur traite ensuite la question, quel est le tems de la vie le plus propre à recevoir le Baptême, & il se déclare pour l'enfance.

C'est surquoi il s'étend encore davantage dans sa troisiéme Proposition qui concerne les qualités requises pour recevoir dignement le Baptême. Une simple soumission à l'autorité Divine, une disposition prochaine à croire aveuglement toutes les vérités de la Religion, & à obéir à tous ses précep-

tes, voilà tout ce qu'il faut, selon notre Auteur; d'où il suit que les Enfans sont les sujets les plus propres à recevoir le Baptême.

Sa quatriéme Proposition tend à prouver, que l'instruction dans la Doctrine Chrétienne est indispensable pour achever de nous rendre Disciples de Jesus Christ. Selon lui, elle ne doit point précéder le Baptême, elle doit le suivre. Il insiste sur l'utilité de la Morale, sur l'étude particuliere qu'en doivent faire les Prédicateurs, & sur ce qu'indépendament des Ministres de l'Evangile, les Peres, Parens & Tuteurs sont tenus de veiller eux-mêmes à l'éducation Chrétienne des Enfans.

Dans la cinquiéme, il fait l'énumération des priviléges & des bénédictions attachées au Baptême, & promises solemnellement par notre Divin Maître; & il termine sa Dissertation en déclarant, que ceux qui meurent sans Baptême, soit Adultes, soit Enfans, n'ont droit à aucune autre félicité, qu'à celle qui attend les vertueux Payens.

Zarah that is Christianity before Judaism, &c. „ Zarah, c'est-à-dire, „ le Christianisme précédant le Judaisme, *ou* Essai de la Théologie des Anciens, où l'on montre qu'ici bas ils ont joui de la grace, & ont eu la foi comme nous, & qu'ils seront sauvés après leur mort, & obtiendront le même état de félicité que les Chrétiens. Par M. *François Fayerman*, Recteur de Thurlton, & Ministre de Hardley, chez *Cooper Griffith*, *in*-8°. 1757.

Des Auteurs moins scrupuleux que M. Fayerman, se seroient approprié un Ouvrage dont il étoit facile de nous dérober la source; mais il a la candeur de nous instruire ainsi dans sa Préface de la façon dont il a eu ce Manuscrit.

„ Les Discours suivans sont traduits „ d'un grand Manuscrit *in-folio*, consistant en vingt-un Chapitres de six cens „ quatorze pages, écrit en Latin par le „ Sçavant M. *Robotham*, membre du

» Collége de la Trinité à Cambridge, » & ensuite Recteur de Reepham. Il » comptoit le publier de son vivant, & » l'avoit à cet effet envoyé à Londres l'an » 1687. On trouve dans l'Ouvrage, *de* » *Fœdere gratiæ*, qu'il a publié contre » *Baxter*, la raison pour laquelle le présent Ouvrage n'a point été imprimé: » *Tanta est, ut videtur, carthæ caritas* » *& annonæ, prælique difficultas.* Ce Manuscrit a été en ma possession pendant » cinquante années. J'ai été longtems sans » en faire usage, & j'avouerai que je » fus effrayé de la quantité immense de » citations de toute espéce, qui y sont » contenues. Lorsqu'une fois j'eus pris la » résolution de lire en entier cet Ouvrage; ce fut avec une satisfaction infinie & un profit réel. Je regrettai » bientôt qu'une aussi profonde érudition fût négligée & devint inutile. Je » commençai par en tirer quelques Sermons pour mon usage; après quoi je » rassemblai les Discours que je présente ici au Public. Je n'ai pas suivi » mon Auteur dans l'ordre de ses Chapitres; mais j'ai pris chez lui tous » mes matériaux que j'ai arrangés sui-

„ vant la méthode que je me suis prescrite ".

Le premier de ces Discours prouve que tous les hommes ont péché, & se sont rendus indignes de la gloire Céleste. Si l'on en croit l'Auteur, le fruit défendu étant d'un goût exquis & d'une couleur séduisante, contenant d'ailleurs un jus très fermentant, il a pû mettre le sang & les esprits animaux dans un très grand désordre, comme aussi dépouiller l'ame du pouvoir qu'elle a sur le corps; de même que quelque poison affecte les nerfs, sans causer immédiatement la mort, & opere dans le corps une altération qui devient incurable. Ainsi soit que la corruption vint de la Nature, soit qu'elle vint de l'arbre, ou que telle fût la volonté de Dieu, il est toujours hors de doute que notre sage Créateur a pû avec justice faire dépendre notre bonheur ou notre malheur de l'obéissance, ou de la désobéissance de nos Parens.

Dans le second Discours, l'Auteur examine la ressemblance de l'homme avec le Créateur; mais sa Description de

la Nature Humaine est si choquante, qu'il est difficile de la concilier avec l'idée que nous devons avoir de la sagesse de la Providence.

La Loi Naturelle fait l'objet du troisiéme Discours. L'Auteur puise ce qu'il en dit dans les Ecrits de *Ciceron*, de *Justin*, de *Tertullien*, & de *S. Jerôme* : il prouve qu'avec le seul secours de cette Loi, on ne peut atteindre à la vie éternelle.

Il démontre, dans le quatriéme Discours, l'insuffisance de la Loi de Moyse, pour effacer le péché. Le cinquiéme Discours contient un Commentaire sçavant sur le mot *Logos*, dont il est fait mention au quinziéme verset du troisiéme Chapitre de la Genèse.

Il assure dans le sixiéme Discours, que les Sacrifices de l'ancienne Loi étoient le Type du grand Sacrifice de notre Seigneur sur la Croix.

Les derniers Discours qui suivent sont employés à prouver qu'il n'y a point d'autre nom que celui de Jesus, par lequel on puisse être sauvé.

A Remonstrance against Lord Viscount Bolingbroke's Philosophical Religion, adressed to David Mallet, Esq. the publisher. By G. Anderson, &c. ,, Remontrances contre la Religion ,, Philosophique du Vicomte de ,, *Bolingbroke*, adressée à *David* ,, *Mallet*, Ecuyer, qui a publié ,, cet Ouvrage. Par *G. Anderson.* ,, A Edimbourg, & se vend à ,, Londres, chez *Revington*, *in*-8°. ,, 1757.

MYLORD *Bolingbroke* & M. *Mallet* ne sont pas les seuls objets de l'indignation de M. *Anderson*. Voici comme il attaque ses autres adversaires.

Mylord *Bolingbroke*, dit-il, n'est pas le premier qui a donné à Dieu publiquement un démenti. Mylord *Kaims*, Sénateur du Tribunal Suprême d'Ecosse, l'avoit fait avant lui, & avoit essuyé en conséquence une correction telle que Mylord *Bolingbroke* la méritoit.

Il a en vûe un Ouvrage de Mylord *Kaims*, intitulé : *Idée de la Religion.*

M. *Anderson* se déclare aussi contre M. *Hume*. Il l'accuse de manquer de Religion, & d'avoir appellé par dérision, les 39 Articles de l'Eglise d'Angleterre, la Métaphysique de l'Eglise Britannique. Mais c'est sur-tout sur Mylord *Bolingbroke* & M. *Mallet* qu'il distile son fiel le plus amer. Il les peint des plus affreuses couleurs, & il les poursuit avec une animosité si marquée, que les Journalistes Anglois se sont crûs obligés de prendre leur parti. Ils reprochent à M. *Anderson*, de n'avoir pas toujours entendu *Bolingbroke*, ou d'en avoir perverti le sens. M. *Anderson* entreprend d'attaquer les principes répandus dans les Ouvrages de ses Antagonistes ; mais il auroit pû apporter contre eux de plus fortes preuves.



II.

HISTOIRE.

SUITE de l'Histoire Ecclésiastique d'Angleterre, par WARNER.

ON a vû dans les quatre premiers Livres du premier Volume, les progrès du Christianisme dans l'Eglise naissante. Le cinquiéme commence avec le règne de *Guillaume le Conquérant*. Ce Prince, malgré la bataille qu'il gagna en entrant en Angleterre, ne seroit pas resté tranquille possesseur de ce Royaume, si le Clergé avoit voulu soutenir les prétentions d'*Edgard Atheling*, jeune Prince de grande espérance, adoré du peuple & légitime héritier de la Couronne. Ce Conquérant n'étoit pas dévot & soumis comme les Princes Saxons. Il sçut gouverner le Clergé, ainsi que le reste du peuple, avec une autorité absolue. Lorsqu'il souffrit que les Légats du Pape présidassent au Con-

cile, ce ne fut que pour se délivrer de quelques Evêques remuans qui l'inquiétoient. Mais lorsque le Concile refusa de concourir avec lui dans les mesures qu'il vouloit prendre, il sçut user de son pouvoir & braver une Sentence Canonique.

Notre Historien, à la suite de ce passage, peint *Gregoire VII*, comme le Pontife le plus ambitieux & le plus avide de nouvelles entreprises. Non seulement les Rois d'Angleterre, dit-il, nommoient les Evêques, mais ils les mettoient en possession en leur donnant le bâton & l'anneau; c'est cette ceremonie qui a depuis été connue sous le nom d'*investiture*. Grégoire déclara que cette investiture donné par des Laics, étoit une hérésie & une simonie. Il projetta aussi d'abolir le mariage des Ecclesiastiques. En effet on assembla un Concile à Winchester, ou l'on deffendit le mariage aux Chanoines seculiers. Ceux qui étoient déja mariés ne furent point forcés de quitter leurs femmes; mais on empecha ceux qui ne l'étoient pas, de

contracter de nouveaux mariages.

Le Pape *Gregoire* envoia à *Guillaume* un certain *Hubert*, en qualité de Legat, pour lui signifier que le Royaume d'Angleterre étoit le Patrimoine de Saint Pierre, qu'ainsi il esperoit que *Guillaume* prêteroit serment de fidélité au Saint Siége, & qu'il lui payeroit le denier de Saint Pierre qu'on avoit cessé de payer depuis quelque tems. La réponse de Guillaume fut, qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit prêté serment de fidélité aux Evêques de Rome; qu'il ne tenoit sa Couronne que de Dieu & de son épée, & qu'il ne la soumettroit à aucun être vivant sur la terre. Dans ce même accès de vigueur, il taxa les terres du Clergé, & les fit contribuer au payement de l'Armée, ce qui n'avoit point eu lieu jusqu'alors.

Les affaires de l'Eglise mirent Guillaume à une nouvelle épreuve. *Clement* & *Urbain* se disputoient le Siege de Rome. *Anselme* étant Abbé du Bec, s'étoit attaché à *Urbain*; mais le Roi & son Eglise étoient encore indécis. Lorsqu'*Anselme* fut nommé Archevêque de Cantorbery, il demanda au Roi per-

mission d'aller recevoir le *Pallium* des mains d'*Urbain*. Le Roi répondit, qu'une des loix de ses peres portoit qu'aucun Sujet ne pouvoit reconnoitre le Pontife de Rome, sans l'approbation du Souverain; qu'il comptoit tenir la main à l'exécution de cette loi, & qu'il regarderoit toute démarche contraire, comme une atteinte aux prérogatives de sa Couronne. *Anselme* ne fut point ébranlé par cette réponse; il prétendit que le Roi n'avoit point le droit de juger les Affaires Ecclésiastiques. En conséquence il en appella à l'assemblée de la Nation, & protesta, que si on ne lui permettoit pas de reconnoitre *Urbain* pour le légitime Pontife, il aimeroit mieux renoncer à tous les avantages, dont il jouissoit en Angleterre. *Guillaume* assembla la Nation qui se déclara contre *Anselme*; mais lorsque le Roi insista pour qu'on y déposât ce Prélat rébelle, on décida unanimemnet que l'Archevêque de Cantorbery ne pouvoit être jugé que par le Pape ou par ses Legats. Le Roi ne voyant d'autre moyen de se débarrasser d'un Pré-

lat aussi obstiné, fut obligé d'avoir recours à l'Eglise de Rome. Il y envoya deux Chapelains pour y demander un nouvel Archevêque, & il promit de reconnoitre *Urbain*, s'il le lui accordoit. Sur la réponse favorable qui fut faite à ses Envoyés, le Roi crut ne rien risquer de commencer à faire proclamer *Urbain*, souverain Pontife dans tout le Royaume. Cette démarche une fois faite, le Pape refusa de déposer *Anselme*, & Guillaume ne retira aucun fruit de sa négociation. *Anselme* renouvella souvent ses instances pour obtenir la permission d'aller à Rome, mais sans succès; enfin il déclara qu'il partiroit plutôt sans congé. Le Roi ne voyant point d'autre moyen de conserver son autorité, lui ordonna de quitter l'Angleterre dans le terme de onze jours, & lui défendit expressement de rien emporter qui appartînt à la Couronne. *Anselme* piqué de cette clause, déclara que, comme on s'aviseroit peut-être de regarder ses propres effets, habits & équipages, comme appartenans à la Couronne, il iroit plutôt à Rome tout nud

nud & à pied : c'est ce qu'il fit en effet, après avoir été prendre l'habit de Pélerin dans sa Cathédrale de Cantorbery. Aussi-tôt après son départ, le Roi saisit son temporel.

Henri I. succéda à *Guillaume II.* il ne tarda pas à rappeller *Anselme*, & à vouloir lui rendre son temporel ; mais lorsqu'il fut question de faire hommage au nouveau Roi, *Anselme* le refusa, sous prétexte que la Cour de Rome ne le lui permettoit pas. Le Roi voulut punir *Anselme*, & celui-ci lui opposa des menaces d'excommunication. *Henri* qui avoit à disputer la Couronne avec *Robert* son frere aîné, aima mieux céder, & il renonça dans une grande assemblée tenue à Westminster à tout droit de nomination & d'investiture des Evêques & des Abbés. De son côté le Pape *Paschal* permit au Clergé de rendre hommage au Souverain.

Le Regne d'*Etienne*, Successeur de *Henri*, fut agité de troubles & de guerres, tant au dedans qu'au dehors. Le Pape *Innocent* fit pendant ce Regne

un Reglement qui ajouta beaucoup à l'influence & à l'autorité du Saint Siége sur l'Eglise d'Angleterre. Comme auparavant les Légats cessoient de l'être à la mort des Pontifes, il y avoit toujours des intervalles, où les Archevêques de Cantorbery pouvoient agir en leur qualité de Primats d'Angleterre. Pour obvier à cet inconvénient & à cette interruption de la puissance du Légat, *Innocent* déclara que les Archevêques de Cantorbery seroient à l'avenir Légats nés du Saint Siége, & ses Successeurs n'eurent plus d'autres soins que de s'assurer de ces Prélats.

Le sixiéme livre offre encore une scene plus intérressante que la précédente. *Becket*, Archevêque de Cantorbery, fut plus ardent qu'aucun de ses Prédecesseurs à soutenir les droits de son Eglise, & *Henri II.* ne montra pas moins de fermeté que Guillaume le Conquérant.

Becket de simple Archidiacre s'étoit élevé par la seule faveur du Roi jusqu'au poste important de Grand Chancelier. Il s'y étoit si bien conduit ; il

avoit fait voir tant de noblesse, de mérite & de qualités aimables ; enfin il paroissoit si peu tenir à la Cour de Rome, que *Henri*, quoique très résolu de réduire la puissance Ecclésiastique, le fit Primat d'Angleterre. A peine le nouveau Prélat jouit-il de sa nouvelle Dignité, que sans avoir prévenu le Roi, il résigna le grand Sceau, & au lieu de la pompe & de la magnificence, dont il s'étoit toujours piqué, lorsqu'il étoit Courtisan, il affecta la plus grande simplicité, l'austérité même. On assure qu'il portoit le sac comme un Hermite, sur ce sac l'habit de Religieux, & sur le tout celui d'Archevêque. Ayant obtenu congé du Roi, il vint en France où le Pape étoit alors, & il résigna sécrétement son Archevêché entre ses mains, préférant de le tenir de lui plutôt que de son Souverain.

On peut bien juger que la mésintelligence ne tarda pas à éclatter entre le Roi & l'Archevêque : voici quelle en fut la premiere occasion. Il avoit toujours été d'usage, que les Primats présentoient aux Cures dépendantes de

leur Archevêché. En conséquence, *Becket* avoit nommé un Prêtre à la Cure d'Aynesford. Le Seigneur de cette Paroisse qui prétendoit au Droit de patronage de cette Cure, fit violence aux Officiers de l'Archevêque, qui vinrent pour mettre en possession le nouveau Curé ; sur quoi le Primat excommunia le Gentilhomme. Ce dernier eut recours à l'autorité royale, & le Roi se tint offensé que le Primat eût excommunié quelqu'un, sans l'en informer précédemment. Il reprocha à l'Archevêque, que faute de l'en instruire, il l'exposoit à converser & à communiquer avec des Excommuniés.

Un autre abus qui alluma l'indignation du Monarque, fut l'impunité des crimes que commetoient les Ecclésiastiques, qui n'étant jugés que par leurs Supérieurs, l'étoient toujours trop favorablement. On prouva au Roi que depuis son avenement à la Couronne, il y avoit eu cent meurtres commis dans le Royaume par des Ecclesiastiques, & que la plus forte punition qu'on eût décernée avoit été la dégra-

dation : sur quoi le Roi ordonna que les Ecclésiastiques fussent à l'avenir cités devant les Juges ordinaires, & qu'ils fussent punis aussi séverement que les Laics. L'Archevêque s'opposa avec vigueur à ce reglement. Pour décider la question, ainsi que plusieurs autres qui en étoient des branches, le Roi fit assembler à Westminster tous les Seigneurs du Royaume, tant spirituels que temporels. Entr'autres articles de reglement, il proposa : 1° que personne ne pût appeller à Rome sans le consentement du Roi ; 2° qu'aucun Archevêque ni Evêque, quand même il seroit cité par le Pape, ne pût aller à Rome sans le consentement de Sa Majesté ; 3° qu'aucun Vassal immédiat de la Couronne, ni aucun Officier du Roi ne put être excommunié, sans que le Roi en fut informé ; 4° que les Ecclésiastiques chargés de crimes capitaux fussent jugés à la Cour du Roi ; 5° que toutes les affaires Ecclésiastiques, où la Nation seroit interressée, telles que les dixmes, réparations d'Eglises, &c. fussent décidés par

les Tribunaux Séculiers. Tous ces articles furent approuvés par les Seigneurs temporels, & rejettés unanimement par les Ecclésiastiques. Le Roi sortit aussitôt de l'Assemblée, & signifia aux Principaux du Clergé du ton le plus ménaçant, qu'il alloit prendre des mesures efficaces pour réduire leur orgueil, & mettre des bornes à leur ambition. Cette menace fit son effet : le Clergé envoya une députation au Roi, pour l'assurer de sa soumission, & ces cinq articles, ainsi que onze autres qui y étoient relatifs, passerent comme loi dans un Parlement tenu par Sa Majesté à Clarendon. *Becket* qui y fut présent, parut y donner son consentement, quoiqu'il refusât de mettre son sceau à l'Acte. A peine l'Assemblée fut elle séparée, qu'il se retira de la Cour ; & pour mieux marquer son repentir d'avoir cédé un seul instant, il s'interdit à lui-même les fonctions archiépiscopales, jusqu'à ce qu'il put recevoir l'absolution du Pape. *Henri* indigné de cette nouvelle résistance, fit rechercher le Prélat sur deux crimes capitaux,

dont il fut accusé ; l'un d'avoir converti à son usage les revenus de plusieurs Evêchés, dont il avoit eu le séquestre en tems de vacance, lorsqu'il étoit Grand Chancelier ; l'autre d'avoir détourné trente mille livres sterling du Trésor Royal. *Becket* ne manqua pas d'appeller au Pape, & de mettre sa personne, son Eglise & sa Dignité sous la protection du Saint Siége. Là-dessus on intenta deux nouvelles actions contre lui : l'une pour avoir résisté à la Justice, l'autre pour avoir désobéi aux ordres du Roi, & ses biens furent confisqués. Comme ces accusations ne suffisoient pas pour qu'on fut en droit d'arrêter l'Archevêque, on le traita comme coupable de haute trahison. La veille du Jugement, les Evêques allerent conjurer le Primat de modérer un peu sa vivacité, & d'obéir au Roi. *Becket* inébranlable dédaigna leurs conseils, & leur défendit de se réunir pour juger leur pere spirituel. Enfin tous les Seigneurs étant assemblés en présence du Roi, pour terminer son procès, il vint à l'Eglise, & fit chan-

ter ces paroles du second Pseaume : *Astiterunt Reges terræ & Principes convenerunt in unum adversus Dominum & adversus Christum ejus.* Delà, la croix en main, il entra sans attendre qu'on le demandât dans la sale où étoient ses Juges. L'Archevêque d'Yorck, & quelques autres Evêques voulurent lui représenter ce qu'il risquoit, & lui dirent que le glaive du Roi étoit plus tranchant que le sien. *Becket* répliqua qu'à la vérité le glaive du Roi pouvoit détruire les corps, mais que le sien détruisoit les ames & les envoyoit en Enfer. Le Roi indigné pressa les Evêques de procéder au jugement. Ils s'en défendirent sur la premiere prohibition que le Prélat leur avoit faite. Les Barons n'en signerent pas moins la Sentence, & le Primat prit la fuite cette même nuit, déguisé sous le nom de *Dereman* ; & suivi de deux domestiques, il arriva heureusement à Gravelines.

Alexandre II. qui siégeoit alors, avoit obligation de sa promotion à Henri, qui y avoit beaucoup influé ;

en conséquence le Monarque crut pouvoir avoir recours au Pape. Il espéra que Sa Sainteté ôteroit la Primatie à *Becket* : il en arriva tout autrement. Non-seulement *Alexandre* prit le Primat sous sa protection, mais même il annula dix des seize Constitutions, qui, comme nous l'avons dit, avoient été reglées à Clarendon *Henri* de son côté crut ne devoir plus garder de mesures. Il saisit les revenus de l'Archevêque, interdit dans son Royaume toute communication avec la Cour de Rome, défendit à tous ses Sujets de passer la mer sans sa permission, & déclara que tous les Bénéfices des Ecclésiastiques absens seroient saisis, s'ils ne retournoient pas en Angleterre dans le terme de trois mois. Les esprits étoient si échauffés de part & d'autre, que le Pape pensa excommunier Henri, & mettre son Royaume en interdit. Cependant le Monarque prudent, obsédé d'ennemis, & craignant même ses Sujets, crut devoir se reconcilier avec *Becket*, sans cependant le dégager d'aucun lien, ni du serment de fidélité envers la Cou-

ronne. Mais la mort de *Becket* occasionnée par une expression échappée au Roi dans le transport de sa colere, à l'occasion de nouvelles insultes du Primat, mit le Pape & le Roi de France dans le cas de noircir le caractere de *Henri*, d'aliéner l'affection de ses Sujets, & de soulever toute l'Europe contre lui. Il fut donc obligé, pour la conservation de sa Couronne, de faire avec le Pape un accommodement, par le dernier article duquel il s'obligea d'abolir toutes les loix qui s'étoient introduites pendant son regne au préjudice de l'Eglise.

On voit que l'Auteur de cette histoire a passé très légerement sur la mort de *Becket*. Il est à présumer que sa partialité lui a fait altérer tous les faits qui pouvoient donner atteinte à la cause de l'Eglise Anglicane.



The of HUGH LATIMER*, Bishop of Worcester. By* William Gilpin*, master of à boarding school at Cheam near Epsom, &c.* » Vie de HUGUES » LATIMER, Evêque de Worcester. » Par *Guillaume Gilpin*, maître de » Pension à Cheam, près d'Epsom. » *in*-8°. Rivington 1757.

HUGUES LATIMER, que les Protestans Anglois regardent, comme un de leurs premiers martyrs, naquit l'an 1470 à Thirkesson dans le Comté de Leicester. Son pere tenoit à rente une petite ferme, & à l'aide de son œcomie, il entretenoit une famille nombreuse, consistant en six filles & un fils. *Latimer* dans un des sermons qu'il prêcha à la Cour, en déclamant contre l'oppression où la Noblesse réduisoit le paysan, & en parlant de la modération des Seigneurs quelques années auparavant, entre dans quelque détail sur l'état de son pere dans ces tems heureux. Son pere, dit-il, n'avoit qu'une ferme de quatre livres sterlins par an au plus, & cepen-

dant il avoit assez de terrein, pour y employer six hommes. Il y élevoit cent brebis, & trente vaches : il donnoit à chacune de ses filles en mariage cinq livres sterling, vivoit honorablement, accueilloit ses voisins, & ne restoit jamais en défaut, lorsqu'il étoit question de faire l'aumône

La jeunesse de *Latimer* ne nous offre rien de remarquable. Tout ce qu'on sçait, c'est qu'il étoit Prêtre, Maître-ès-Arts à Camdbrige, qu'il fut de bonne heure habile Théologien, & zélé Papiste. Lorsque la Doctrine des Réformés commença à se répandre en Angleterre, le Clergé parut dabord en prendre l'allarme. Tandis que quelques Ecclésiastiques corrompus ne s'occupoient que de la crainte de perdre leur temporel dans une nouvelle révolution, *Latimer* ne ressentoit d'autre inquiétude que pour le salut des Ames. Son zele contre les Novateurs fut excessif. Etant Bachelier en Théologie, il prononça un discours public contre *Melanchton*, dont il entreprit de dévoiler l'impiété. Les conférences qu'il eut avec *Thomas Bilney*, un des Chefs des Réformés, le firent changer d'opinion : il devint bientôt

aussi entêté des nouvelles opinions, qu'il avoit été attaché à la Religion Catholique, & il ne fut pas moins actif que les autres à répandre le nouveau dogme. Il attaqua les Indulgences & les Cérémonies de l'Eglise Romaine; il fronda dans ses sermons l'usage de lire l'Ecriture Sainte en Langue étrangere. Le Clergé Romain pensa à se défendre. On chargea le Pere *Buckenham*, Prieur des Dominicains, de justifier le parti Catholique des imputations des Protestans: ce Religieux s'attacha surtout à montrer l'abus qu'il y avoit à lire l'Ecriture en Anglois. Si cette hérésie prévaut, disoit-il, nous verrons bientôt mettre fin aux usages les plus utiles. Lorsque le Laboureur lira que s'il met la main à la charûe, & que s'il regarde derriere lui, il sera indigne du Royaume de Dieu, il quittera aussitôt son travail. Si le Boulanger lit qu'un peu de levain corrompt la masse entiere, il nous donnera du pain très insipide. Si l'homme simple y trouve l'ordre de s'arracher les yeux, la Nation sera bientôt remplie de mendians aveugles. *Latimer* prit le parti

de répliquer à ce Religieux dans un sermon qu'il prêcha devant l'Université. Il récapitula tous ses argumens, & il ajouta aux raisons qu'il crut les plus fortes le sel & la plaisanterie, qu'il savoit si bien employer pour tourner en ridicule ses adversaires. Les Catholiques Romains effraiés du succès des sermons de *Latimer*, lui firent imposer silence par l'Evêque d'Ely; mais le Pere *Barnes*, Augustin, dont le Monastere étoit exempt de la jurisdiction Episcopale, lui permit de prêcher. L'Eglise fut à peine assez grande pour contenir la foule des curieux que le ton enjoué de *Latimer* attiroit. Cependant si l'on en croit notre Biographe, la vie de *Bilney* & de *Latimer* étoit irréprochable: soulager les pauvres & visiter les malades, étoit, dit-il, leur topique. On trouve ici l'histoire des progrès de l'hérésie, ainsi que les souffrances & la mort de *Bilney*, au crédit duquel *Latimer* succéda. Ce dernier osa écrire au Roi, au sujet d'une proclamation que Sa Majesté venoit de publier, par laquelle l'usage de la Bible Angloise, & quelques autres livres étoient interdits à ses Su-

jets. Quoique le Roi fut d'un tempérament bouillant, il poussa la bonté jusqu'à répondre assez honnêtement à cette requête. Ce fut par le crédit de Cromwel, que *Latimer* obtint un bénéfice dans le Comté de Wilt. La protection d'Anne de Boulen acheva sa fortune, & lui valut l'Evêché de Worcester. Ses ennemis mêmes ne purent lui reprocher le défaut d'exactitude dans ses devoirs: mais il avoit tant d'antipathie pour les cérémonies de l'Eglise Romaine, qu'il s'y soumettoit avec peine. Cependant il n'osoit y renoncer tout-à-fait, de peur d'être puni par le Gouvernement. Pour les éluder, il prétendoit remonter à la source, & il y substituoit ce qui, selon lui, s'étoit pratiqué dans la primitive Eglise. Il rapportoit la distribution du pain & de l'eau bénite aux deux Sacremens de la Cêne & du Baptême, dont le but étoit de nous rappeller le souvenir de la mort du Sauveur & celui de notre purification du peché. *Latimer* fut appellé à la convocation du Parlement, mais il ne prit pas beaucoup de part aux débats & à l'agitation de ce

Corps; il retourna bientôt dans son Diocèse. Il étoit en effet trop occupé de ses opinions, pour être bon courtisan: le trait suivant en est une preuve. L'usage étoit alors que les Evêques fissent au nouvel an des présens au Roi, & ils les proportionnoient à leurs prétentions. Au lieu d'or pur, qui étoit l'offrande la plus ordinaire, *Latimer* présenta au Roi un Nouveau-Testament ouvert & marqué très visiblement à ce passage: *Dieu jugera les luxurieux & les adulteres.*

Comme *Latimer* fut encore appellé au Parlement de 1539, M. Gilpin entre ici dans le détail de cette Assemblée, qui produisit de si grands événemens. Il trace le caractere de Gardiner, Evêque de Winchester. *Latimer* n'ayant pas voulu signer les 6 articles proposés par le Duc de Norfolck, se démit de son Evêché, & se retira à la campagne. Il y seroit resté long tems dans une vie privée & à l'abri de l'orage, si une blessure qu'il reçut par la chute d'un arbre ne l'avoit obligé de se faire transporter à la Ville, pour y trouver des Chirurgiens plus habiles. Lors-

qu'il y arriva, les Protestans étoient plus recherchés que jamais. La chute de Cromwel entraina celle du Parti : on continua de poursuivre *Latimer*, pour n'avoir pas voulu signer les 6 articles; il fut découvert, & conduit à la Tour où il resta pendant la vie d'Henri VIII.

A la mort de ce Prince, le Parti Protestant reprit vigueur : les six articles furent proscrits, les images enlevées des Eglises, & la Liturgie réformée. *Latimer*, qui depuis six ans gémissoit dans la captivité, revit le jour; on lui proposa de lui rendre son Evêché, il en refusa le fardeau, & préfera de travailler avec son ami *Crammer*, Archevêque de Cantorbéri, avec lequel il alla demeurer à Lambeth. Après deux ans de ce séjour, il fut nommé pour precher le Carême devant le Roi; on le choisit, comme l'homme le plus propre à fronder les abus de la Cour, qui étoit infectée par l'avarice & la licence, & il exerça ce ministére pendant trois années. Il est vraisemblable qu'ensuite il se retira à la campagne, où il continua de

précher, en vertu de son titre de Prédicateur du Roi.

Le Clergé réformé étant très recherché au commencement du Regne de Marie, l'Evêque de Winchester, ennemi implacable de *Latimer*, le cita devant le Conseil. Lorsqu'en s'y rendant il passa par Smithfild, où se faisoient communément les exécutions des hérétiques, il dit : voici une place qui m'attend depuis long tems. Le Conseil, après l'avoir chargé de reproches, l'envoya à la Tour. Ce séjour n'étoit pas nouveau pour lui : aussi son enjouement ne l'abandonna-t-il pas; on en a plus d'une preuve. Un jour, entre autres, il chargea un domestique d'aller dire au Lieutenant de la Tour, que s'il n'avoit pas plus de soin de lui il lui échaperoit surement. Le Lieutenant allarmé vint aussi-tôt le voir, & lui demanda l'explication de ce qu'il avoit dit à ce Domestique. Ne vous attendez-vous pas, Monsieur, lui répondit *Latimer*, que je serai bientôt brûlé? Moi je vous assure, que si pendant ce tems de neige vous ne me

donnez pas un peu de feu, j'échaperai aux flammes en mourant ici de froid. Pendant sa détention, on fit courir le bruit qu'il y auroit une dispute publique à Oxford entre les deux partis, & que l'on y discuteroit les points de controverse, sur lesquels ils étoient divisés. *Crammer*, *Ridley & Latimer* furent désignés pour le parti des Protestans, comme les plus habiles Théologiens de ce Corps. On les fit sortir de la Tour, pour les envoyer à Oxford. L'Historien Protestant prétend qu'on ne leur laissa ni livres, ni la liberté d'écrire. Ce n'étoit pas le moyen, selon lui, de se préparer à une bonne défense. *Gilpin* a inséré dans la vie de *Latimer* quelques passages d'une conférence qui fut tenue en effet par les deux partis; il la termine par l'exécution de son Héros, qui soutint la mort avec noblesse & fermeté.

On ne peut nier que cet Evêque n'eût de très bonnes qualités. Il étoit surtout infatigable dans l'exercice de ses fonctions; il avoit sur cela plus de ressources qu'un autre, puisqu'il se levoit

dans toutes les saisons de l'année à deux heures du matin.

Si la gaieté extraordinaire de *Latimer* faisoit la satisfaction des Sociétés, dans lesquelles il vivoit, il est à présumer qu'elle avilissoit sa dignité. Quoiqu'en disent ses Partisans, il paroît que cette gaïeté dégénéroit souvent en bouffonnerie. On en jugera par les extraits que nous allons donner de quelques uns de ses Sermons.

Dans son second Sermon, préché devant le Roi, ainsi que tous ceux qu'on a recueillis, on trouve ce passage contre le Clergé. » Ici quand il arrive quel-
» que désordre, c'est une merveille
» si quelque Prêtre ne s'y trouve pas
» fourré. Je ne cesserai d'importuner
» votre Grace (1), de faire promettre
» à vos Evêques de donner plus d'at-
» tention à leur Troupeau, & quand
» ils seront trouvés négligens sur ce
» point, de les chasser sans miséricor-
» de. Vous avez quelques Chapelains

[1] C'est le titre qu'on donnoit alors au Roi.

» sçavans & honnêtes gens, que vous » pouvez mettre à leur place. Il est » vrai que vous avez parmi eux de » ces écornifleurs de Cour, qui sont » assez mauvais sujets. Ce n'est pas » ceux-là qu'il faut faire Evêques, & » si les Chapelains de votre Grace, ain- » si que ceux de Milord Protecteur ne » sont pas propres à remplir ces Sié- » ges, vous avez, Dieu merci, dans » votre Royaume assez de Laïcs ver- » tueux qui sçavent bien l'Ecriture » Sainte, & qui sont plus habiles que » la plupart du Clergé. Faites leur faire » les fonctions d'Evêques & donnez » leur en le revenu. Qu'il n'en arrive » pas comme dans bien des places, où » l'un a le titre & l'autre le profit. Mais » je crains une chose : c'est que pour » épargner un peu d'argent, vous ne » mettiés des espéces de Vicaires dans » les Bénéfices. Le Christ a racheté les » ames de son sang, voudriés vous les » vendre pour de l'or & de l'argent? » Voulés vous donc qu'il en arrive de » ces Prêtres, comme des Abbés? Quand » on a lû le détail de leurs excès en

» plein Parlement, ils ont fait frémir, » & cependant peu après on a fait ces » mêmes Abbés Evêques, pour sauver » leur pension; il y a même encore » quelques uns de ces Abbés en vie. » Seigneur, pensés vous que Dieu n'y » prenne pas garde, & que cela ne le » fasse pas bouillir d'impatience?

Voici un autre de ces passages, où il veut garantir le Roi de l'illusion de la flaterie. » Dieu dit : que si les Rois font » sa volonté, ils regneront long tems ,, eux & leurs enfans. C'est pourquoi ,, lorsqu'un de ces flateurs viendra vous ,, grater (*le derriere*) par où cela vous ,, démange, & qu'il vous dira : *Sire,* ,, *ne vous embarrassez pas de tout ce-* ,, *la ; pourquoi vous donner tant de* ,, *peine?* &c, je voudrois que votre ,, Grace lui répondit : je m'apperçois ,, que vous vous lassez de me voir re- ,, gner. Dieu ne dit-il pas que, si les ,, Rois veulent regner long-tems, il ,, faut qu'ils le craignent. Je vois donc ,, à présent que tu es un traitre. Quand ,, votre Grace lui aura tenu un pareil ,, propos, il n'y a pas de danger qu'il y ,, revienne.

Les Juges sont l'objet de son cinquiéme Sermon. » Si un Juge, dit-il, me ,, demandoit le chemin de l'Enfer, je ,, lui dirois : soyez d'abord avaricieux, ,, acceptez ensuite des présens, rendez ,, enfin des Sentences iniques. Voilà la ,, mere, la fille & la petite fille : l'a- ,, varice est la mere, la corruption est ,, la fille, l'iniquité la petite fille. Il ,, ne manque plus à ces Juges qu'une ,, écharpe de Tiburn (1). Dieu m'ai- ,, de, je la ferois porter au grand ,, Chancelier lui-même. Mais, peut- ,, être me dira-t-on, vous parlez à tort, ,, en vous déclarant contre les Juges ,, qui reçoivent des présens; vous ne ,, touchez pas le fond de la question. ,, Ils ont acheté leurs Offices de gran- ,, des sommes; comment voulez-vous ,, qu'ils retirent leur argent, s'ils ne ,, font de mauvaises manœuvres? Cela ,, est-il vrai? Est-il possible que les Offi- ,, ces de judicature se vendent pour ,, de l'argent? Ciel! qui l'eut pensé?

---

[1] C'est la Place de Londres où se font les exécutions.

,, Votre Grace ne devroit-elle pas fai- ,, re chercher des hommes sages par ,, tout le Royaume, & les récompen- ,, ser libéralement de leurs peines, ,, plutôt que de prendre leur argent? ,, Autrement n'est-il pas naturel que ,, quiconque achete l'Office, vende la ,, Justice. Mais, diront les Juges, nous ,, ne recevons point de présens. Non ,, vraiment: mais votre femme a les bras ,, longs, elle palpe pour vous; ou bien ,, vous avez un domestique, qui dit ,, aux Cliens : si vous offriez à mon ,, Maître une paire de bœufs, votre ,, affaire n'en iroit pas plus mal, ce- ,, pendant je ne crois pas qu'il les vou- ,, lût prendre. Quand le Client les a ,, une fois offerts, vient un autre do- ,, mestique qui dit : si vous vouliez les ,, faire porter à la cuisine, on se sou- ,, viendroit mieux de vous. Voilà com- ,, me font ces Messieurs: ils ne touchent ,, point d'argent avec les mains, mais ,, ils le mettent dans leurs manches «.

A Review of the Military operations in North America, &c. „ Examen des „ Opérations Militaires dans l'A- „ mérique Septentrionale, depuis „ le commencement des hostilités „ des François sur les frontières de „ la Virginie en 1753, jusqu'à la „ reddition d'Oswego le 14 Août 1756. *in*-4°. Dodsley 1757.

CETTE Lettre dédiée à un Pair du Royaume, est l'Ouvrage d'un Partisan zélé du Gouverneur *Shirley*, qui décrie toutes les opérations auxquelles ce Gouverneur n'a point eu de part. Quoiqu'on ne puisse pas lui accorder l'impartialité qui est la premiere qualité d'un Historien, cet Ouvrage suppléera cependant à ce que nous ont donné là dessus d'imparfait les Gazettes Angloises.

Le Gouverneur *Shirley*, tel qu'on nous le peint, étoit un homme de génie, doué de talens pour le civil & le militaire, mais qui manquoit de l'activité requise pour réussir dans des en-

treprises importantes. Le Lieutenant Gouverneur de la nouvelle York est représenté, comme un homme ambitieux, intéressé, affectant d'être populaire, mais uniquement pour seconder ses vues. Cette opposition de caracteres a dû retarder le progrès du bien général, & telle étoit la position de l'Amérique Septentrionale, lorsque le Général *Braddok* arriva en Virginie. On s'assembla pour conférer sur l'objet de ses instructions, on en trouva le plan impraticable; mais comme elles étoient positives, on fut obligé de s'y conformer. Tout le monde sçait combien la fin en a été malheureuse.

Après la catastrophe de *Braddock*, le commandement des Forces de l'Angleterre demeura au Major Général *Shirley*. Il avoit fait ses préparatifs pour attaquer le Fort S. Fréderic, & pour réduire celui de Niagara : malgré les obstacles qu'il trouva dans le mécontentement des troupes & dans la longeur & la difficulté de la marche, il se mit en route. A son passage, il sollicita les Indiens de se joindre à lui.

M. *Johnson*, qui, selon l'Auteur, prétendoit avoir beaucoup d'influence parmi eux, fut chargé de leur distribuer 5000 liv. sterling. Ici l'Auteur accuse M. *Johnson* de mauvaises manœuvres & d'ingratitude envers M. *Shirley* qui lui avoit procuré le commandement de l'Armée provinciale. Il passe ensuite au détail des intrigues du Lieutenant Gouverneur de la nouvelle York, & à ses menées contre *Shirley*. Il entreprend de prouver que le Baron de *Dieskau* auroit pu profiter davantage de sa victoire, & détruire entierement l'Armée Angloise. Il avance que les Indiens à l'exception de quelques-uns des Mohacs se retirerent du camp, & attendirent à l'écart l'évenement de l'action.

Malgré les plus sages mesures, le Général *Shirley* ne put suivre son projet sur Niagara, à cause de la rigueur du tems, de la maladie qui se mit dans ses troupes, & du retour des Indiens chez eux.

A son retour en Albanie, le général *Shirley* demanda à la Province les

secours nécessaires pour la campagne prochaine. Tous ses préparatifs promettoient les plus heureux succès, lorsque la cabale du Gouverneur de la nouvelle York, dont on a déja parlé, l'emporta. M. *Johnson* fut élevé à la dignité de Baronnet; les Communes lui accorderent 5000 livres sterling pour récompense de ses services; *Shirley* fut remercié, & le Comte de Loudon fut nommé pour le remplacer.

Tout le reste de la Lettre se sent de l'attachement de l'Auteur à M. *Shirley*, & l'on en conclurra toujours que la mésintelligence entre les Chefs est le plus grand obstacle au succès des campagnes.

The Hiſtory of the Province of New York from the diſcoverg to the year 1732. *By* WILLIAM SMITH, &c.
» Hiſtoire de la Province de la » Nouvelle York, depuis ſa premiere » découverte, juſqu'à l'année 1732. » Par *Guillaume Smith, in*-4°. Wil- » cox, 1757.

L'AUTEUR de cette Hiſtoire a eu toute ſorte de ſecours pour la faire auſſi étendue qu'elle peut l'être. Il a conſulté ſur les lieux les actes & les archives publics. Outre qu'il n'a rien omis des événemens intereſſans qui concernent cette Province, il a joint une deſcription géographique du pays, & un détail circonſtancié des habitans de leur Commerce, de leur Religion, & de leurs Loix.

On donnera ici une partie de ce que l'Auteur rapporte ſur les *Cinq Nations* des Indiens.

Aucun peuple au monde n'a de plus grandes idées de la gloire militaire que les Indiens. Toutes les Nations voiſines ont éprouvé leur courage, & pluſieurs

non-ſeulement ſont devenues leurs tributaires, mais leur ſont de plus tellement aſſujetties, que ſans leur conſentement elles n'oſent faire ni la paix ni la guerre. On ne doit pas attendre d'un tel peuple une police bien exacte; cependant il en obſerve une, telle au moins qu'elle peut ſubſiſter ſous un Gouverment ſi libre. Une Nation, dont toutes les richeſſes conſiſtent à éviter le beſoin, qui ne connoit point de limites, qui ne vit que de ſa chaſſe, doit être libre, & ne peut ſupporter d'autre autorité que celle qui peut s'allier avec cette liberté. Ce ſont les Chefs qui décident des affaires tant civiles que militaires. De grands exploits ſoutenus de l'eſtime publique, autoriſent tout Indien à propoſer à la Nation aſſemblée un plan qui tendra au bien commun; c'eſt la ſeule voie d'arriver à la dignité de Chef. Auſſi ceſſe-t-on de l'être, dès que l'activité ou le zele pour la gloire de la Nation ſe rallentit. On s'eſt trompé, lorſqu'on a inſinué que la Dignité de Chef étoit héréditaire : on tient bien au fils quelque compte des ſervices du pere; mais ſi on ne lui connoit

point de mérite perſonel, ce n'eſt pas un titre ſuffiſant pour aſpirer aux premieres Dignités. Il eſt vrai que rarement un fils dégenere des vertus paternelles. Animé par le Patriotiſme, il cherche à imiter ſes belles actions, & il atteint ſouvent les mêmes honneurs & la même gloire.

Chacune de ces Républiques a ſon Chef qui écoute les plaintes & rend juſtice à chacun. Il n'y a aucun Officier pour tenir la main à l'exécution des loix; ce qui n'empêche pas que les décrets du Chef ne ſoient ſuivis & reſpectés. Le comble de l'infamie ſeroit d'y réſiſter, ou de mépriſer ſon autorité. Les mœurs de ces Sauvages ſont auſſi ſimples que leur gouvernement. Leurs maiſons ne conſiſtent qu'en pieux couverts d'écorce d'arbres; on allume le feu au milieu, & on laiſſe une ouverture au haut pour la fumée. Quand il y a un nombre conſidérable de huttes raſſemblées, ils ont ce qu'ils appellent un *Château*, conſiſtant en un quarré ſans baſtions environné de paliſſades : ce ſont là toutes leurs fortifications, & c'eſt l'aſile de leurs vieil-

lards, de leurs femmes & de leurs enfans, pendant que les guerriers ſont en campagne. Taudis que les femmes cultivent un petit terrein de bled, les maris s'employent à la chaſſe. Ces Indiens ſont plus hauts que les Européens, plus minces, & encore mieux faits : leur couleur eſt tannée, leurs cheveux ſont noirs, & ne ſont point bouclés. Chaque mari n'a qu'une femme, la polygamie n'étant point d'uſage parmi eux. Les cérémonies qui ſuivent le retour d'un parti, méritent d'être rapportées. La veille du jour de ſon arrivée, deux Héraults précedent les chefs, & font en entrant dans le village un hurlement dont le ton annonce de bonnes ou de mauvaiſes nouvelles. Si elles ſont favorables, les habitans préparent un divertiſſement. Lorſque les conquérans approchent, ils portent au bout d'une perche les crânes de ceux qu'ils ont tués. On choiſit un de plus vigoureux habitans du village qui va audevant des vainqueurs; il prend ces crânes, fuit vers la hutte où tout le monde eſt aſſemblé, & ces derniers courent après lui. S'ils l'attei-

gnent, ils le battent impitoyablement; sinon, il participe à leur gloire. Ils ne reçoivent point de complimens, & ne proferent point une parole avant la fin de la fête, après laquelle leurs parens sont admis à leur rendre leurs respects. Le guérier est ensuite invité à conter l'action à laquelle il s'est trouvé. On écoute attentivement son récit, sans lui faire aucune question, & le tout se termine par une danse sauvage. L'Art de parler en public, est fort estimé & fort cultivé chez ces Indiens; ils font cas de l'ordre & de la méthode. Les harangues mal ordonnées leur déplaisent souverainement, parce qu'ils ne peuvent pas les retenir. Quand ils répondent à un discours, ils en font une espéce d'extrait, avant que de donner leur réponse: leurs harangues sont courtes, mais remplies de figures fortes; leur conversation est assez animée, mais ils reprennent toute leur gravité & leur sérieux, dès qu'il est question d'affaires publiques. Leurs Orateurs parlent avec beaucoup d'énergie, & leur gestes sont très animés. La fierté de leur maintien, leur ton

élevé, leurs bras nuds, leurs manteaux flottans, leur taille haute & droite, & le demi-cercle de leurs Auditeurs assis par terre & en plein air, nous donnent une idée assez frappante des anciens Orateurs de la Gréce, & de Rome.

En fait de religion, on peut dire qu'ils sont dans les nuages les plus épais de l'ignorance. Ceux qui veulent assurer qu'ils en ont une, seroient assez embarrassés de nous dire en quoi consiste cette Religion, puisqu'ils n'ont ni Prêtres, ni temples, ni sacrifices, ni autels. On croit appercevoir dans leurs cœurs quelques vestiges de la Loi Naturelle. Ils n'ont d'ailleurs aucun systême de Doctrine, aucuns rits, ni aucune espéce de culte, & ils sont à cet égard bien au-dessous des Payens policés. S'ils ont quelque notion confuse d'un Etre qui leur est supérieur, ils n'en ont aucune des perfections de la Divinité ni de sa providence. Quelques-uns d'entre eux pensent qu'il y a deux Etres puissans distingués, dont l'un est fait pour aider les humains, l'autre pour leur nuire. C'est au der-

nier qu'ils rendent le plus d'hommages, & à qui même, si l'on en croit quelques-uns, ils adressent une espéce de prieres. De tems en tems ces Indiens s'assemblent en grand nombre dans l'intérieur d'un bois, où ils mangent & boivent avec profusion: ces assemblées s'appellent *Kenticoy*. Quelques-uns les prennent pour des parties de débauche ou des bacchanales; cependant d'autres qui prétendent les avoir suivis dans ces fêtes, assurent qu'ils y prient, & qu'ils y adorent un Etre invisible.



ITALIE.

LETTRE écrite de Rome aux Auteurs du Journal Anglois, intitulé: *le MONTHLEY REVIEW*, *(la Revue du Mois)*, & *insérée dans ce Journal.*

VOICI, Monsieur, les nouveautés que nous avons à Rome concernant les Arts. *Pagliarini*, qu'on appelle ici l'*Anglois*, va faire paroitre l'*Etude de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de l'Abbé TITI*; mais tellement augmentée, qu'au lieu d'un *in*-12, on en fait deux *in* 4°. très curieux pour les Amateurs.

Jean-Baptiste Piranesi, qui a donné il n'y a pas long-tems les Antiquités de Rome en quatre volumes, va publier une *Ichnographie du Champ de Mars*, conformément au Programme que vous trouverez ci-joint.

Un Architecte nommé *Paul Posi*, Eléve du feu *Barigioni*, dévoué, comme

son Maitre, au goût frivole du *Boromino*, a présenté au Gouvernement un projet pour moderniser tout à-fait le *Pantheon d'Agrippa*. Le projet est approuvé, & en conséquence on a ôté de la voûte le plomb qui étoit attaché au mur par des cloux de métal dans les compartimens qui décorent l'intérieur du Dôme. Ces cloux soutenoient les lames d'argent dont il étoit couvert. On y a substitué du plâtre, & toute l'opération a été faite à l'aide d'un échaffaut de bois en arcade, dont la partie supérieure passoit comme un pivot à travers l'ouverture circulaire qui est au sommet du Dôme, & la partie inférieure descendoit jusqu'à la corniche de l'ordre Attique. Cette machine est très bien inventée, & a été fort admirée; c'est dommage qu'elle ait servi à un tel usage. Car quoiqu'il faille convenir qu'auparavant on ne distinguoit plus l'ancienne richesse ni les ornemens de la voûte, il en restoit cependant des traces dans les plombs, & l'on y voyoit des vestiges de ce qui avoit été travaillé en

argent. Ce qui faisoit le plus de plaisir aux Connoisseurs, c'est qu'on distinguoit les arcades qui formoient le Dôme. Ces arcades étoient de brique, & les espaces en étoient remplis avec de la pierre ponce & du mortier.

Quelle admiration ne doit-on pas au génie des Anciens, qui avec de pareils arcs & de légers remplissages, avoient sçu donner de la force & de la durée à une Coupole d'un volume aussi énorme que celui-ci. Ce monument de leur sagacité nous est enlevé, & les anciens ornemens sont cachés par cette vile couverture.

Mais cette nouvelle entreprise n'est pas seulement imprudente, elle va jusqu'à la témérité. On a actuellement commencé à effacer & à détruire tout l'Ordre Attique d'*Agrippa*, pour le refaire, suivant un nouvelle invention, dans le goût de légéreté qui regne aujourd'hui. Ce n'est pas tout: on veut refaire encore l'ancien pavé du Temple; & ce qui est encore pis, on va ôter à cet Edifice la singularité remar-

quable qui le distinguoit, de n'être éclairé que par la grande ouverture circulaire, dont on a parlé. On y fera une lanterne à la façon des coupoles modernes, & l'on ôtera la corniche de bronze doré qui ornoit cette ouverture. La témérité de cet Architecte prouve combien est pernicieuse la nouvelle Ecole du *Boromino*, contre laquelle je ne puis assez déclamer, en voyant combien on défigure cet auguste Temple, qui avoit si bien sçu résister dans les siécles passés aux Barbares & aux persécuteurs du bon goût. Les Partisans de l'Architecte, & ceux qui sont intéressés à ce travail pour le profit qu'ils y doivent faire, cherchent à justifier cette entreprise, & alléguent que l'Ordre Attique étoit si endommagé, qu'on ne pouvoit conserver la fabrique entiere, sans le refaire à neuf; mais c'est le jargon de l'ignorance. N'auroient-ils pas pû réparer, nettoyer & rétablir les anciens ornemens de marbre, sans les détruire, & sans en substituer d'autres de stuc dans le goût du *Boromino*? N'est-ce pas une prétention ri-

dicule de l'Architecte, qui voudroit disputer de goût avec les grands Artistes du siécle d'Auguste, dont les productions ont causé une admiration si universelle? N'étoient-ils pas bien en état de juger quels étoient les ornemens les plus propres à donner de la grandeur à un Edifice, sans en altérer la fabrique? On ne réussit pas mieux à justifi er les autres innovations.

J'aurois pû mettre devant les yeux des Supérieurs mes réflexions sur l'abus de cette entreprise, qui est blâmée par la plus grande & par la plus saine partie de Rome. Mais j'ai crû plus sûr & plus prudent de garder le silence, pour ne me pas faire autant d'ennemis des Partisans du goût moderne, & surtout pour éviter la persécution de ceux qui s'attendent, comme je l'ai déja dit, à gagner sur cette entreprise.

Heureux Anglois! vous n'êtes point obligés de cacher vos sentimens. Tous vos ouvrages respirent la liberté. Chez vous on acquiert de la gloire à rechercher la vérité & à combatre l'erreur. Je trouve quelque consolation à vous

écrire, puisque par-là j'exhale un sentiment si naturel; mais je ne sçai si la République des Beaux Arts pourra réparer le dommage que vont causer les opérations de cette Architecture moderne.

Je suis, *&c.*

Ichnographie du Champ de Mars.

On sçait que le Champ de Mars, qui au commencement de la République étoit uniquement consacré aux Assemblées du Peuple Romain, devint dans la suite, sous les Césars, le lieu où les Empereurs & les Grands de Rome firent éclater leur magnificence par les superbes édifices qu'ils y bâtirent. Ce fut dans le Champ de Mars que se trouverent réunis les plus beaux monumens de l'ancienne Rome, tels que les Temples, Basiliques, Portiques, Thermes, Cirques, Naumachies, Theatres, Marchés, Mausolées, &c. Il ne nous restoit plus que les déplorables

ruines de ces ouvrages, sans espérance de les revoir: nous en avions perdu jusqu'à l'idée générale, perte irréparable pour l'Architecture moderne & pour l'histoire des Antiquités Romaines. Jean Baptiste *Piranesi*, Architecte Vénitien, qui vient de nous donner quatre grands volumes *in fol.* des Antiquités Romaines, a fait des recherches sur les restes des anciens monumens de Rome, qu'il a comparés avec ce qu'on trouve d'Ichnographie conservée dans le Capitole. C'est d'après ce travail, joint à l'examen des Médailles, & à des observations sur les écrits des meilleurs Antiquaires, qu'il s'est trouvé en état de nous donner une Ichnographie exacte & complette du Champ de Mars, tel qu'il étoit vers la fin de l'Empire, qui est son époque la plus brillante.

Cette Ichnographie contiendra six feuilles de grand papier avec six demi-feuilles de bordures, qui comprendront l'élévation & la perspective de quelques-uns de ces magnifiques édifices, formées sur toutes les notions que l'Auteur a pû recueillir.

Les plans de tant de fabriques diverses, dont l'élévation, lorsqu'elles subsistoient, étoit l'objet de l'admiration publique, serviront de regle aux Amateurs de l'Architecture pour la composition des édifices qu'ils se proposeront de construire. Cet Ouvrage fournira aussi des éclaircissemens utiles à ceux qui étudient l'Histoire Romaine.

Le prix de l'Ichnographie est fixé à 3 écus Romains ou 30 Jules (1), & pour les Souscripteurs à 2 écus & demi (2). On souscrira chez MM. *Bouchar* & *Gravier*, Libraires à Rome, au Cours près de S. Marcel. On leur remettra en souscrivant la moitié du prix, c'est-à dire, douze Jules & demi; & on payera l'autre moitié en recevant l'Ouvrage.

Sans adopter les sentimens de l'Auteur de cette Lettre, on a cru qu'elle méritoit par la nature & l'im-

---

[1] C'est environ 15 liv. quelques sols monnoie de France.

(2) Environ 12 liv. 15 sols.

portance de son objet, d'être consignée dans notre Journal; & l'on y insérera de même la réponse que l'Architecte Romain pourra faire, s'il veut nous la faire passer.



I.

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES.

M. l'Abbé *Rodolphini Venuti* a publié à Rome, au commencement de 1757 deux Diſſertations *in 4°.* La premiere, eſt une *Explication des Bas-reliefs qu'on voit à l'Urne ſépulchrale, qui, ſuivant l'opinion commune, contient les cendres d'Alexandre Severe, & qui eſt conſervée dans le Capitole.* Les Antiquaires ont pris les deux ſtatues qui ſont au haut de ce beau monument, pour la répréſentation d'Alexandre Severe & de Mammée, ſa mere. Cependant les portraits de cet Empéreur & de Mammée, que nous voyons ſur leurs médailles, ont peu de reſſemblance avec ces deux figures. On avoit cru juſqu'ici que les Bas-reliefs de ce monument repréſentoient, l'un la paix faite entre les Romains & Tatius, après l'enlevement des Sabines, & l'autre qui n'eſt pas ſi fini, le triomphe

des Romains ſur les *Coenini*, qui eſt leur premier triomphe. Il arrive ſouvent que les anciens monumens où il n'y a pas d'inſcription, ſont diverſement interprétés. Le ſentiment de notre Auteur eſt, que le premier Bas-relief repréſente l'Aſſemblée des Grecs, dans laquelle Chryſeis eſt rendue à Chryſès ſon pere; & que l'autre eſt Priam qui demande à Achille le corps d'Hector. Si cela étoit, cette Urne repréſenteroit le commencement & la fin de l'Iliade. Les planches qui ſont de *Mogalli*, ſont très bien gravées.

La ſeconde Diſſertation de M. l'Abbé *Venuti* a pour titre :

Marmora Albana, ſive in duas Inſcriptiones Gladiatorias Collegii Silvani Aureliani, inter rudera urbis Romæ nuper repertas, Conjecturæ. „ Marbres „ d'Albani, *ou* Conjectures ſur deux „ Inſcriptions concernant les Gladia„teurs du Collége Aurelien, trou„vées récemment parmi d'anciennes „ ruines de Rome.

Cette Piéce eſt dédiée à la Societé des

Antiquaires de Londres, dont l'Auteur eſt membre.

La premiere de ces deux Inſcriptions contient les noms de trente-deux Gladiateurs, appartenans à ce College, avec les différentes déſignations de *Thraces, Retiarii, Mirmillones, &c.*

La ſeconde inſcription renferme quelques titres flateurs, donnés à l'Empéreur Commode, à l'occaſion du renouvellement de ce College. Ces Marbres ont été trouvés dernierement ſur le Mont Aventin, & ſont aujourd'hui en la poſſeſſion du Cardinal *Alexandre Albani.*

Avis interreſſant pour les Arts.

Paul Fidenza, Peintre & Graveur Romain, a propoſé au commencement de l'année 1757, une Souſcription pour la gravure en eau forte de ſoixante-douze des meilleures têtes, peintes par Raphael au Vatican. La plûpart ſont des Portraits de Philoſophes, Poetes, Théologiens & autres perſonnes illuſtres. Comme le Graveur a été à por-

tée de tirer ces têtes en papier à l'huile, ſa gravure eſt très exacte, & de la même dimenſion que les originaux. Cette collection eſt très utile pour les jeunes Artiſtes, & elle fera un des meilleurs livres de deſſein qu'il y ait. Le Graveur promettoit d'avoir fini ſon travail au commencement de cette année; ainſi les Curieux pourront les tirer de Rome.

Bibliothecæ Apoſtolicæ Vaticanæ Codicum Manuſcriptorum Catalogus, &c. „ Catalogue des Manuſcrits de la „ Bibliotheque du Vatican. Tome I. „ de la premiere Partie; contenant „ les Manuſcrits Hébreux & Sa„maritains. A Rome 1756.

Ce Catalogue a été entrepris par MM. *Evodi*, *Aſſemann*, Archevêque d'Apamée, & *Joſeph-Simon Aſſemann*, Chanoine de S. Pierre, & Bibliothécaire du Vatican. Les vingt volumes qui compoſeront cet important Ouvrage ſeront diſtribués ainſi. Les ſix premiers renfermeront les Manuſcrits Hebreux, Samaritains, Caldéens, Syriens,

Syriens, Arabes, Cophtes, Armeniens, Abyssins, Persans, Turcs, enfin tous les Orientaux. Les quatre suivans comprendront les Manuscrits Grecs; & les dix derniers contiendront les Latins, François, Italiens & Occidentaux.

Avant que les Papes fussent transférés à Avignon, leurs Livres se gardoient à Saint Jean de Latran, où ils résidoient alors. Ce ne fut qu'à leur retour à Rome, que Martin V. fonda la Bibliotheque du Vatican. Sixte V. la rebâtit & l'orna magnifiquement telle qu'elle l'est aujourd'hui. Elle a été depuis augmentée par l'acquisition que les Papes ont fait des Bibliothéques d'Heidelberg, d'Urbin, de la Reine de Suéde, & du Cardinal Ottoboni. On peut juger combien ces additions ont enrichi celle du Vatican, surtout en Manuscrits.

Pour rendre ce Catalogue plus complet, les Auteurs se proposent de donner un *Appendix* contenant des Essais de différens caractères gravés en cuivre, afin que les Sçavans puissent juger de l'antiquité des divers Manus-

crits. Ils comptent donner de même les ornemens & tout ce qui est remarquable pour la Typographie.

Ils ne se contentent pas de rendre les simples titres des Livres : ils en décrivent encore la forme. S'ils sont en rouleau; ils en mesurent les dimensions par pieds & par pouces. S'ils sont en forme de Livres, ils font mention du volume & du nombre de pages. Ils rendent compte si le Manuscrit est en velin, en parchemin, ou en papier de cotton ou de soie, & s'il est complet ou incomplet. Ils remontent jusqu'à l'Histoire du Manuscrit, avant même qu'il fût déposé au Vatican, & ils en marquent les différences & l'âge. On trouve souvent l'âge marqué dans les Manuscrits Orientaux; mais comme il est plus rare de le rencontrer dans ceux de l'Occident, ils conjecturent leur tems, suivant les regles données par *Mabillon*, *Montfaucon*, *Maffei* & autres bons Palœographes. Ils indiquent la matiere qui est traitée dans le Manuscrit, & chaque Notice est accompagnée de critique. Il y a un *Index* alphabétique pour chacune de ces Langues & un autre pour la totalité.

Le Volume qui vient de paroitre contient les Manuscrits Hébreux & Samaritains, & la Préface générale du Catalogue divisée en quatre Chapitres. Le premier rend compte du dessein & de l'ordre de l'Ouvrage. Le deuxiéme contient l'origine & les accroissemens de la Bibliothéque du Vatican; le troisiéme décrit le vaisseau de la Bibliotheque & ses ornemens; le quatriéme traite du gouvernement, des réglemens & des Officiers de la Bibliotheque.

Le prix de chaque volume est pour les Souscripteurs de quatre écus Romains, (environ 20 l. & quelques sols) & il faut le payer d'avance : pour ceux qui n'auront point souscrit, il est de cinq écus Romains, (vingt-cinq livres & quelques sols de France).

Grammatica della Lingua Italiana, da Giuseppe Antonio Cornaro, &c. „ Grammaire de la Langue Italienne. „ Par *Joseph-Antoine Cornaro.* A „ Bergame, 1757.

L'AUTEUR, qui est Prêtre, & Professeur de la Langue Latine au Séminaire Episcopal de Bergame, se promet qu'au moyen de sa Grammaire, les enfans pourront apprendre cette Langue en moins d'un an. Elle est en effet composée suivant les regles de *Sciopius*, de *Sanctius* & des meilleurs Auteurs. L'ordre & la clarté la distinguent : elle pourroit même être utile à ceux qui apprennent le Latin.

Rime del Conte Durante Duranti Patrizio Bresciano, &c. „ Poesies du „ Comte *Durante Duranti.* A Brescia 1757, *in-4°.*

Ce recueil de Vers dédié au Roi de Sardaigne, contient plusieurs Epitres

morales & instructives, quelques Sonnets & une Satyre contre la molesse & les vices, & particulierement sur l'orgueil qui fait que nous nous prévalons des vertus de nos ancêtres, sans songer à en acquérir nous-mêmes. Ces vers ont été goutés; l'édition en est très soignée, & elle est ornée des portraits de quelques Rois de Sardaigne & de celui de l'Auteur.

Bibliotheca Smithiana, &c. „ Bibliotheque de M. *Smith*. A Venise, „ 1757, *in*-4°.

La Maison de M. *Smith*, Consul Anglois à Venise, étoit deja très connue par le Cabinet de Tableaux, de Statues, de Vases, & autres Antiquités qui s'y voyent. Ce Consul, homme de Lettres, a aussi rassemblé une Bibliothéque choisie de livres rares, dont on donne ici le catalogue. Il est très bien fait; on y trouve de bonnes notes, & des remarques utiles sur les Auteurs, ainsi que sur les différentes éditions de leurs ouvrages. Il comprend les meilleurs éditions des *Aldes*, des *Juntes*, des *Estiennes*,

des *Vascosan*, des *Turnebe*, des *Elzevirs*, & de l'Imprimerie Royale de Paris.

Caroli Allioni Medici, *rariorum Pedemontii stirpium specimen primum*, „ &c. „ Premier Essai sur les Plantes „ les plus curieuses du Piémont. Par „ *Charles Allioni*, Médecin à Turin, „ & membre de la Société Phisico-„ Botanique de Florence.

LES Amateurs de la Botanique font beaucoup de cas de cet Ouvrage. On y trouve la représentation & la description de trente plantes les plus curieuses & les moins connues que nous fournissent les Alpes, dont la plupart n'avoient point encore été décrites, ou l'avoient été fort imparfaitement. Les planches qui accompagnent l'Ouvrage sont bien exécutées, & le stile de l'Auteur est clair & précis. Si le public encourage l'Auteur en applaudissant à ce premier essai, on nous en promet la suite.

La prima è la seconda Cena. Novelle di Antonio Francisco Grazzini. „ Le „ premier & le second Souper. Nou-„ velles d'*Antoine - François Graz*-„ *zini*, surnommé *Lasca*.

CES Nouvelles sont divisées en trois parties, dont la premiere & la troisiéme n'avoient point encore paru; elles contiennent chacune dix Histoires. La seconde partie avoit été imprimée en 1743 à Florence. On a depuis retrouvé les deux autres dans de vieux manuscrits. On a joint à cette édition la vie de l'Auteur, & un petit Dictionnaire des termes les plus difficiles.

Grazzini nâquit à Florence en 1503, & mourut à l'âge de soixant-dix-neuf ans, après avoir beaucoup travaillé. Malheureusement plusieurs de ses compositions sont perdues. Il avoit écrit sept Comédies, qui sont estimées. On a imprimé à Florence en 1541 deux volumes de ses Poësies. Vers l'an 1540 il établit une Académie appellée de *gli Umidi*, dont chaque membre étoit

distingué par un nom relatif aux eaux. Le nom de *Lasca*, que portoit *Grazzini*, signifie *rouget*. Quelques-uns des membres de cette Académie, entre lesquels on doit distinguer *Grazzini* & *Salviati*, contribuerent beaucoup à fonder l'Académie de la Crusca.

Cet agréable Ecrivain avoit beaucoup d'imagination & de facilité. Il étoit si heureux en expressions nouvelles, qu'on en a adopté plusieurs. L'Académie de la Crusca a mis cet Auteur au rang des meilleurs qu'elle a donnés pour modeles, & dont elle a donné des exemples. Les Nouvelles contenues dans cette nouvelle édition ne sont pas inférieures à celles qu'on connoit déja. *Lasca* a beaucoup pris de la maniere de Bocace qu'il s'est particulierement attaché à imiter. On y retrouve surtout ces graces que les Toscans appellent *Vezzi di lingua*, Délices de la langue.

I I.

Satire del Cavalier DOTTI, &c. „ Satires du *Dotti*. Genève 1757, 2 volumes *in*-12. petit format.

CET Ouvrage voit le jour pour la premiere fois. Un bon Littérateur Italien (1), qui possédoit le Manuscrit, vient d'en donner une édition aussi correcte qu'élégamment imprimée.

Il regne dans ces Satires une facilité d'expression & un feu de génie, qui annoncent de quoi l'Auteur eût été capable, avec plus de soins & de sévérité. Malgré la familiarité du stile, on y rencontre des détails heureux & des Portraits très bien faits, qui semblent avoir à peine coûté au Poete la façon des vers qui sont du genre le plus libre.

Un peu moins de cet enjouement outré qui caractérise la Patrie de l'Au-

[1] M. *Conti*.

teur (1), & un peu plus de retenue dans les expressions, le raprocheroient tout à fait de nos mœurs & de notre goût pour ce genre. Mais il faut songer qu'il écrivoit dans un pays où règne cette liberté Républiquaine ennemie de toute gêne & de toute contrainte, & ses écrits en portent l'empreinte.

Au reste le choix intéressant qu'il a fait de ses matieres, le feront toujours lire avec plaisir, ne fût-ce que pour connoitre le génie & les mœurs de ses compatriotes, qu'il peint toujours d'après nature. Il s'y est aussi crayonné lui-même, avec cette fincérité qui caractérise l'honnête homme & le citoyen libre. Il y a cependant apparence que cette franchise lui fut funeste, puisqu'il mourut poignardé.

L'Éditeur a enrichi ces Satires de Notes qui étoient absolument nécessaires, par rapport aux usages parti-

(1) Il étoit Lombard.

culiers & aux mœurs des Vénitiens, & qui répandent par conséquent un grand jour sur tout l'ouvrage. Examinons quelques-unes de ces Piéces.

Nous commencerons par la troisiéme Satire, intitulée *le Carême*, Piéce mêlée de morale & de plaisanterie. Voici le début de cette Satire.

» QU'UN Prêtre dans un Sermon » s'avise de censurer vos défauts, vos » vices, vous êtes très persuadées, » Ames dévotes, que c'est Dieu qui » vous parle par sa bouche; & moi » si par hasard je m'amuse à ridicu- » liser dans mes vers les vices de quel- » ques frippons indignes de ménage- » ment, aussi tôt une foule d'ignorans „ s'écrie que j'ai une langue Diabo- » lique; de façon que ce qui se dé- » bite pieusement en prose, se nom- » me un Sermon; & quand je rend en » vers la meme chose, elle devient la » plus noire calomnie, &c. Eh bien, » pour que ma voix cesse d'exciter » votre colere, je vais faire ce qu'a » fait parmi nous par désespoir plus » d'un fripon: je vais endosser le frac,

» afin d'avoir la liberté de vous dire en » face impunément tout ce que je vou- » drai. Car pour voir à mes pieds le » peuple baiser à genoux le bas de » mon manteau, il me suffira de bal- » butier du mieux que je pourrai pen- » dant un Carême. Or pour com- » mencer, je prends pour texte le » *Memento Homo*.

Ici le Poete passe en revue tous les différens états, à commencer par la Noblesse, & il leur fait envisager la nécessité de la mort.

» La mort, dit-il, s'empare de tous; » grands & petits, il n'importe. Elle » tend également ses filets pour pren- » dre l'Autruche & le plus petit des » oiseaux (1). Mais combien est-il de » gens qui s'en occupent? &c.

» Prêchés qu'il y a dans l'enfer un » feu préparé pour les méchants, cha-

(1) *Tutti al fin la Morte prende*
Tanto grandi, quanto piccoli:
La sua rete al par si tende
Per li struzzi, e per li schiccoli.

» cun prend cette vérité pour une fa-
» ble. Dites que Satan & Farfarel sont
» deux diables cornus, on vous rit
» au nez, & l'on prend ce que vous
» avancez pour une de ces mauvaises
» plaisanteries que débitoit autrefois
» *Mas-aniello*, &c.

» Pour moi je crois toutes ces cho-
» ses; je fréquente les Sacremens, &
» j'observe bien le Carême, *&c.* Je
» suis très recueilli à l'Eglise pour ne
» pas appercevoir celui-ci occupé à
» faire l'amour, l'autre qui parle d'af-
» faires, & nombre de gens non moins
» scandaleux, qui font de l'Eglise
» un lieu profâne. Autrement ma bile
» s'échaufferoit, & je serois tenté de
» m'en prendre à la trop grande clé-
» mence des Saints. De-là je vais au
» Sermon; mais je ne cours point ces
» Prédicateurs fleuris, ou, si par com-
» plaisance je me laisse entrainer à
» leur auditoire, ils m'y voyent faire
» le rolle que *Paulucci* fait à la ta-
» verne : j'y ronfle de tout mon
» cœur.

Le Poete drappe en passant le mau-

vais goût des Prédicateurs de son siécle, & reprenant son sujet :

» Je choisis un *Démosthène* Aposto-
» lique, de ceux qui ne sont pas sur
» la liste, un homme qui soit bon Ca-
» tholique, non pas cependant Es-
» pagnol. C'est là que je vais, & que je
» m'asseois sur un banc, à moins qu'une
» Excellence ne me dise, le poing
» sur la hanche, de lui céder la place.

Le Poete passe ensuite à la description du diner frugal qu'il trouve en rentrant chez lui, & prend de là occasion de censurer le luxe de ses compatriotes pour la table. Voici ce qu'il dit touchant le peu de régularité avec laquelle l'abstinence du Carême est observée.

» Dès le matin du jour des Cen-
» dres, on diroit qu'on vient d'ouvrir
» quelque vaste hôpital, & qu'il en
» est sorti une foule de maux de toute
» espéce, dont chacun est attaqué.
» L'un se plaint d'une fluxion; l'autre
» d'un asthme; celui-ci est enrhumé;
» celui-là sent un point de côté, &
» tout cela dans le vrai, n'est autre

» chose qu'un redoublement de gour-
» mandise. Un Médecin accourt, (car
» jamais ils n'ont la goute, lorsqu'il s'a-
» git de procurer des dispenses) & cer-
» tifie que le maigre nuiroit infini-
» ment à son prétendu Malade, don-
» nant sur cet article un démenti à
» *Gallien* & à *Avicenne*. Un ignorant
» Curé ratifie, les yeux fermés, cette
» dispense, *&c.* C'est ainsi que, sans
» aller chercher l'origine des abus chez
» les Gots ou chez les Mahométans,
» nous les voyons naître sous nos yeux
» dans le sein même de Rome.

Le reste de cette Satire est sur le même ton. L'Auteur décrit d'autres abus, & entr'autres ceux qui se commettent au Confessional. Il termine ainsi son Sermon Poetique : „ Finissons, car
» je m'entends dire à l'oreille, que j'ai
» été furieusement long & ennuyeux.
» Au surplus l'Ouvrage n'en est que
» mieux assorti au sujet : le Carême
» est toujours long, pour qui ne l'ai-
» me pas.

Les Lecteurs familiarisés avec la Poesie Italienne, imagineront de reste combien dans un pareil extrait

cette satire perd de sa gentillesse & de son énergie, sans tout le sel des allusions qui est totalement évaporé.

La quatriéme Satire, adressée à un Magistrat de Venise commence ainsi :

» Votre Excellence devroit me
» renvoyer ma Satire du Carême par
» trois raisons : par principe de jus-
» tice, pour l'acquit de sa conscience, &
» par amour pour la paix.

» La Justice, vous le sçavez, est
» comme le crible : elle sépare le mien
» du vôtre. C'est ce grand Livre où se
» voit écrit : *telle chose appartient à*
» *un tel.* Donc suivant les Loix, vous
» êtes tenu de me restituer. Voyons à
» vous convaincre de cette vérité.

» Le Carême, je l'avoue, est une
» Piéce d'un stile un peu singulier,
» & qui fait déja rire plus d'un liber-
» tin; mais c'est bien moi qui l'ai com-
» posée, puisque j'ai été excédé de sa
» longueur, & que je suis en état de
» vous dire ce que j'ai dépensé de
» tems, de travail, d'huile, & de ta-
» bac à la faire. Vous me l'avez de-
» mandée pour en prendre une copie.

» & après l'avoir obtenue sous ce pré-
» texte, vous vous l'êtes appropriée.
» Voilà justement ce que tout prêt a
» coutume de produire. L'emprunteur
» a toujours un air affable, & qui ins-
» pire la confiance; mais faut-il qu'il
» restitue, la mauvaise humeur s'en
» mêle. Cependant la Loi Naturelle
» veut que si l'on emprunte une chose
» par besoin ou par curiosité, on la
» rende au moins de bonne grace. Je
» ne traiterai pas de vol le refus que
» vous faites de me la renvoyer; mais
» vous m'avouerez que cela tient un
» peu de la filouterie. Tout autre se
» feroit un scrupule de commettre une
» pareille injustice, vous quand par
» une lettre vous avez fait connoitre
» vos intentions, vous vous en croyés
» quitte. En conséquence vous mettés
» la main à la plume.

» Tâchons de convaincre votre Ex-
» cellence, que les coups d'autorité
» ne sont pas de notre goût. Si vous
» tombés d'accord que j'aie en cela
» raison, je ne veux pour juger notre
» différend, d'autre arbitre que vous
» même. Eh! comment oserois-je, par

,, quelque détour de chicane, récu-
,, ser un tel tribunal, puisque même
,, dans les causes qui concernent le
,, fisc, vous êtes tout à la fois Juge &
,, Partie?

,, Quant à moi, si nous en venons
,, à cette extrémité, je trouverai pour
,, me défendre des Avocats subtils &
,, capables de mener bride en main
,, les plus rusés Praticiens. Je me flate
,, que j'aurai pour moi, un *Sandi*,
,, un *Vio*, un *Terzi*, & un *Perretti*,
,, gens que j'occupe toute l'année, &
,, que je paye en Sonnets.

,, Vous aurez facilement de votre cô-
,, té des Défenseurs, sans bourse délier;
,, car la faveur est la monnoye dont
,, usent vos pareils. Quoiqu'il en soit,
,, si nous plaidons, je suis sûr de ga-
,, gner ma cause, & que de votre pro-
,, pre bouche on verra sortir cette Jus-
,, tice, de qui l'on a raison de dire
,, qu'elle passe ses jours dans la re-
,, traite & la solitude; car toujours
,, cachée & à l'écart, rarement elle se
,, montre en public. On ne la voit point,
,, comme celles de son sexe, tantôt
,, à une porte, tantôt à un balcon,

,, ni courir à la piste des Reliques &
,, des Indulgences. Jamais elle ne fré-
,, quente les Théâtres, les promenades
,, du soir, les Bals, ni les Sérénades.
,, On ne la rencontre point sur les
,, traces de ces Adorateurs insipides
,, qui donnent un souris d'un côté &
,, une œillade de l'autre. Elle tient
,, toujours aucontraire ses majestueux
,, regards fixés vers la terre; sa modes-
,, tie est si grande, que jamais elle
,, ne regarde personne en face. Elle n'a
,, ni gîte, ni azile; car soit riches,
,, soit pauvres, tout le monde la voit
,, chez soi de mauvais œil. Son uni-
,, que refuge est tout au plus dans quel-
,, qu'antique Tribunal, où elle rend de
,, loin en loin des oracles obscurs &
,, mal rédigés. Aussi depuis que je suis
,, au monde, ne l'ai-je jamais vûe au-
,, trement qu'en peinture ou en sculp-
,, ture. Mais vous, Monsieur, qui
,, êtes dans l'usage de lui faire votre
,, cour, vous me la ferez, je l'espere,
,, connoitre dans l'occasion.

Voici comme il drape dans la même
Satire, cette fausse bravoure dont la

plûpart des jeunes gens font parade.

,, Ceux qui sont si prompts à pren-
,, dre querelle à tous propos, ont
,, toujours les yeux sur la défensive,
,, tant ils craignent pour leur vie.
,, Tout leur soin consiste à faire nai-
,, tre des occasions d'accréditer leur
,, bravoure, sans s'exposer au péril.
,, Ont-ils reçu quelque affront? Ils vont
,, trouver ces Docteurs Duellistes,
,, maîtres passés en l'art des subtilités.
,, Un tas de prétendus Comtes & Mar-
,, quis compose cette illustre assemblée,
,, dans laquelle se débitent à bureau ou-
,, vert différentes méthodes éprouvées
,, pour se conduire en pareil cas. Leur tri-
,, bunal se tient autour d'une table,
,, près de laquelle sont rangés à la file
,, les plus fameux Juges du point d'hon-
,, neur. Entendent-ils parler d'un ou-
,, trage fait ou reçu? Vous les voyés
,, se disputer l'avantage de faire des
,, auteurs de la querelle des coupa-
,, bles & des lâches. Ils commencent
,, par traiter un démenti, de ba-
,, gatelle qui ne mérite pas d'atten-
,, tion. Leur but seroit de réduire le

» point d'honneur au ſeul *Qu'en dira-t'on.* Pendant qu'on diſcute à ce grave tribunal le Droit & le Fait, & que les pourparlers ont lieu, l'honnête & tranquille Patience vient ſans bruit ſe mêler parmi les combattans, & le tems acheve de diſſiper leur bile. Enfin le réſultat de ce conſeil aboutit à cette belle maxime : qu'il n'eſt ſi grande offenſe qui ne ſe répare, en s'expliquant enſemble. Cette façon de penſer produit à la verité un bien; car on éloigne par là tous les accidens tragiques, pour ſe rapprocher du grand conciliateur, qui eſt le vin. La fanfaronade vient au ſecours des parties intéreſſées, & efface de deſſus leur front la honte dont ils étoient couverts. Cependant le Cartel eſt donné, & l'on ſe préſente de part & d'autre au combat, mais en cérémonie, & ſeulement par formalité &c.

La Satire huitiéme eſt addreſſée au Doge de Veniſe.

Si toutes les Satires du *Dotti* étoient de la force de celle-ci, elles pouroient à juſte titre paſſer pour excellentes.

Cette piéce eſt d'autant mieux écrite, qu'elle eſt moins aſſaiſonnée que les autres de ce ton de plaiſanterie, qui dégenere immanquablement en baſſeſſe de ſtile. Elle roule ſur le luxe qui regne à Veniſe. Le Poëte l'enviſageant en Politique, s'adreſſe au ſouverain, pour lui en faire une peinture vive; & il commence par lui déclarer qu'il ne prétend rien pour ſon droit d'avis, en cela different de tant d'autres, qui paroiſſent n'agir que par zele, tandis que l'intérêt eſt leur vrai motif (1). Il établit enſuite ce grand axiome de politique : que la richeſſe des ſujets eſt un tréſor inépuiſable pour le ſouverain. » Mais le moyen, dit-il, qu'ils ſoient opulens, ſi l'épargne & le retranchement du luxe n'y mettent ordre; ſi les dépenſes des Grands excedent leurs revenus; ſi le Bourgeois continue à vouloir être le ſinge de la Nobleſſe; ſi enfin l'Artiſan dépenſe en un jour de fête tout le gain

(1) *Il cui ricordo*
Sembra zelo, ed è intereſſe.

» d'une ſemaine, ce que le Poëte nomme énergiquement,

L'utile aſſaſſino d'una ſettimana.

» Il faut enchainer & arrêter dans leur progrès de tels abus, par le moyen des loix. Il faut mettre un frein à la prodigalité, & ramener ainſi des inſenſés à la raiſon, par l'autorité (1).

» On n'entendroit plus les familles ſe plaindre de leur indigence, ſi, au lieu d'épouſer des femmes richement dotées, on s'allioit avec la Parcimonie.

» Pour y parvenir, il faut que déſormais les impots ſe levent ſur le vice. Que celui qui dans ſa façon de ſe mettre ſortira de ſa ſphere, ſoit tenu de fournir l'habit à un Militaire. Que tel qui voudra tendre en damas ſes appartemens, ſoit condamné à fournir

(1) *Le famigliè d'eſſer vuote*
Finiran la quérimonia,
Se per Moglie di gran dote
Spoſeran la Parſimonia.

» une certaine quantité de toile pour les tentes des ſoldats. Que chaque maſque qui ſe vend en Carnaval, paye un huitiéme par forme d'impot. Que du produit des Spectacles, il en entre un dixiéme dans les coffres de la République, &c.

Suit une deſcription vive de l'indolence & de l'inaction des Vénitiens, pendant toute l'année, avec un tableau naturel des differens plaiſirs uſités parmi cette nation, ſuivant les ſaiſons differentes. Le Poëte finit par conſeiller au Doge d'abolir les impots ſur les revenus, & les dixmes qui ſe perçoivent ſur les biens fonds, pour introduire à leur place des taxes impoſées ſur tout ce qui concerne le luxe & la débauche.

» Le grand ſecret, dit-il, que tout Souverain ignore, & qu'il devroit mettre en uſage, ce ſeroit de faire ſubſiſter l'Etat aux dépens du vice ".

III.

Satire di BENEDETTO MENZINI, *&c.* „ Satyres de *Benoît Menzini*. A Florence.

BENOIST MENZINI s'est acquis à juste titre la réputation d'un des plus excellens Poetes d'Italie. Ses Ouvrages qui sont en très grand nombre, roulent presque tous sur des sujets pieux. Cet Auteur est surtout recommandable par l'énergie de son stile, par la sublimité des images, & par tout ce qui caractérise essentiellement la bonne Poesie. L'Abbé *Conti*, célébre par son érudition & par son goût exquis pour les Belles-Lettres, fait dans plusieurs endroits de ses Ouvrages l'éloge du *Menzini*, & le propose comme un modele, quand on veut traiter avec force & avec noblesse des matieres relevées. Les Connoisseurs trouvent dans les Satyres du *Menzini*, beau-

coup de vigueur, de vérité & de hardiesse. Elles sont au nombre de douze & n'avoient point été imprimées avec les autres Poesies de l'Auteur : nous donnerons un extrait de chacune.

Le *Menzini* étoit de Florence. Il fut Prêtre, & malgré tout son mérite, il vécut dans une grande pauvreté. Il se dépeint ainsi lui-même au commencement de sa quatriéme Satyre. „ Florence, dit-il, vit naître certain personnage riche de renom, pauvre de fortune, & qui par un singulier effet, joignoit à sa qualité de Prêtre beaucoup d'amour pour les Muses. La fortune le traversa constamment. Au lieu d'une Mître, il ne porta toute sa vie qu'une misérable Calotte ; tant parmi nous il est d'usage de mépriser un honnête Citoyen du Parnasse „.

SATYRE PREMIERE.

L'AUTEUR dans cette Satyre exhale son dépit contre ceux qui font peu de cas des Gens de Lettres. Il s'éléve contre ces hommes de néant qui ont amassé

du bien & qui affectent des airs de hauteur & de mépris pour les Sçavans. Il se déchaine contre l'envie & l'hypocrisie qui s'opposent toujours au progrès des Beaux Arts. Ensuite marquant les qualités qui forment un bon Poete, il donne pour raisons de ce qu'ils vivent rarement dans l'aisance, qu'ils ne sçavent ni mentir, ni prodiguer de fades éloges, *&c.*

„ Tu n'ignores point que le *Migliorucci*, lui qui prit tant de soin de me faire goûter la vertu, n'espéroit pas peu de fruit de ses leçons. Ah ! s'il pouvoit revenir parmi nous, quel charme pour ce bon Maitre de voir son présage heureusement accompli ! Car je n'ai point l'habitude d'encenser des lâches : amateur des Muses, je ne vends point honteusement leurs faveurs.... Cependant *Herculanus*, rassasié d'un long repas, cuve les fumées du vin, tandis que le Poete à jeun soupire après l'impression.... Quelle honte ! Ce n'est point assez que des hommes dans l'opulence traitent avec mépris les Sçavans ; ceux-ci

déconcertés, & le front couvert de rougeur, sont quelquefois réduits à leur demander des graces. *Cluvienus* me blâme, & n'a-t-il pas raison ? Ne vaudroit-il pas mieux en effet que je calculasse comme lui le produit du foin & de la paille ? Il marche tête levée & fort content de lui même ; il ne songe gueres à Virgile ; son ignorance & son coffre fort lui font le sort le plus heureux. Voilà pourquoi sur l'Esquilin & sur l'Aventin, tant d'illustres personnages ont abandonné la trace de la vertu. Quels honneurs, disent-ils, obtinrent les *Ciampoli*, les *Bracciolin*, par leurs beaux vers ? Quels avantages en retirerent-ils pour les délices de la vie ? Hé, Messieurs les Poetes ! broutés les prairies du Pinde, désaltérés-vous avec l'eau claire de ses Fontaines, & si cela vous rend heureux, d'où vient nous faires-vous l'objet de vos prieres & de vos adorations...... Ames dénuées de sentimens, ce que vous prenez pour des adorations, loin qu'elles vous

„ honorent, vous couvrent d'infa-
„ mie....... Croyez-vous que ceux
„ dont la tête est ceinte de lauriers
„ reverent de bonne-foi vos oreilles de
„ Midas? Vous ne donneriez pas
„ à l'homme le mieux pourvû d'é-
„ rudition, la valeur d'un fétu. Mais
„ qu'un vil Eunuque avec sa voix per-
„ çante; qu'un Comédien, qu'un Char-
„ latan se présentent à vous, vous
„ leur offrez généreusement votre bour-
„ se; vous ne mettez point au rang
„ de vos dépenses les dons que vous
„ leur faites. Et vous versez les ri-
„ chesses, ô Dieux, sur ceux qui con-
„ noissent & qui récompensent si mal
„ le mérite!

Voici comment le *Mengini* parle des Inquisiteurs dont le procedé à l'égard du célebre Galilée, revolta contre eux tous les savans.... » Mais qui sont ceux » qui marchant sous l'étendard ponti- » fical, traitent Galilée avec tant d'in- » dignité? La barbarie pouvoit-elle s'ar- » mer contre lui avec plus de fureur? » Qu'elle injure ce grand homme „ faisoit-il à la Toute-puissance, en

» rendant le Soleil fixe, & couron- » nant Jupiter d'étoiles. Celui qui re- » nouvella le sytême de * *Nicetas & de Philolaüs*, & qui ne marchoit qu'à » la lueur des démonstrations géomé- » triques, ne rencontre en vous que » mépris & rigueurs. Est-ce donc là » cet esprit pacifique qui vous est re- » commandé par l'Apôtre qui mourut » en exil à Pathmos? Mais vous êtes » sourds à ce precepte. Persecutons les » savans: telle est votre maxime, & » le peuple insensé vous éleve jusqu'aux » nues. Orgueilleux humains sous un » exterieur qui ne respire que l'humi- » lité, vous qui parlés d'un ton si doux, » & qui trempez vos mains dans le » sang, quel Démon funeste vous in- » troduisit parmi nous?... L'Auteur finit » cette Satire, en se moquant de ceux » qui s'attachent à des ridiculités. Lais- » sons, dit-il, *Buda* barbouiller du » papier, & s'occuper d'anagrammes,

(1) Philosophes Pithagoriciens, selon lesquels la Terre tournoit autour du Soleil.

» d'acrostiches, & de madrigaux poin- » tus, preuves non équivoques de son » ineptie, & admirons le frippon de » *Corbacchion*, qui fait très serieuse- » ment apprendre à son fils toutes ces » sottises.

SATYRE II.

» QUE les uns en vers boursoufflés » prétendent imiter *Pindare*, & que » d'autres, amoureux transis, soupi- » rent en rimes leur douloureux mar- » tire; pour moi, par une route moins » frayée, je veux aujourd'hui monter » sur le Parnasse. Muse, s'il t'est per- » mis de converser avec les Prêtres, » tiens moi par la soutane, & mets » dans mes écrits un peu de sel & de » vinaigre.... Les Dieux se mirent un » jour dans la fantaisie d'amasser des » richesses, & pour cet effet, chacun » d'eux exerça une profession de son » choix. Mercure se fit Avocat, & » moyennant de l'argent, il soutenoit » & faisoit gagner des causes desespe- » rées. Apollon n'imposa plus silence » aux vents par les sons de sa Lyre;

» il tondit les moutons avec Tircis & » Dametas. Momus monta sur des tre- » teaux....

Dès que la plupart des Dieux se furent enrichis, Jupiter qui par politique n'aimoit pas l'opulence dans laquelle ils vivoient, les invita à venir à sa cour. Il leur mit l'ambition en tête, & les honora de marques frivoles de distinction. La plupart ainsi honorés auroient cru s'avilir en continuant la profession qui les avoit enrichis, & pour briller à l'envi les uns des autres, ils se ruinerent bientôt en meubles, en valets, en équipages. Momus qui avoit prévu tout ce désordre, avoit dans le commencement representé à ses confreres de ne point se laisser éblouir par toutes ces marques exterieures dont Jupiter les décoroit, & telle fut sa harangue qui ne fit point d'effet... » O vous qui avez le go- » sier abbreuvé du Nectar qu'on boit » ici par rasades, fuyez un poison qui » vous est présenté dans des coupes » d'or. Labourer la terre, est un métier » mille fois préferable à celui de rem- » plir le ventre de Jupiter. Sa cour est

» un enfer, & sa domination est despo» tique. C'est à ceux qui méritent de » mesurer la hauteur du Mont Tar» peien, qu'il appartient d'éprouver la » dureté des Rois. Avez-vous perdu » l'idée de la liberté ? Renoncés, croyés» moi, aux vains titres de Comtes & » de Marquis ; car bientôt le vin de » *Chianti* se changeroit pour vous en » eau. Hélas ! dans quel aveuglement » nous jette l'ambition ! dans qu'elles » tenebres elle plonge ceux qui la pren» nent pour guide ! Cette passion qui ,, paroit noble, n'enfante que l'or,, gueil.... ,, Momus échoua avec toute sa rhetorique. Dès que le vice est enraciné dans l'ame, quelle éloquence peut pénétrer jusqu'à lui ?

Le *Menzini* sous cette fiction rappelle à ses concitoyens les charmes de la liberté dont ils jouissoient autrefois, & ce qui la leur a fait perdre.

SATYRE III.

Le Poëte dans cette Satire & dans la cinquiéme, se venge cruellement d'un homme qui avoit mal parlé de

ses vers. Cet homme qu'il immole ici sous le nom de *Curculion*, étoit fils d'un Apotiquaire de Florence. Comme son Pere lui avoit amassé beaucoup de bien, il se croyoit un personnage important ; il faisoit le Philosophe & le bel esprit. Il s'avisa un jour pour son malheur de dire, que les versdu Menzini n'étoient que le pissat des Muses. Le Poëte irrité de cet outrage, fit connoître à tout Florence qui étoit Curculion, & le couvrit d'opprobre.

,, O *Bargée*, ô *Mercuriali*, si vous ,, voyez passer le carosse dans lequel ,, est traînée l'Ignorance personifiée, ou ,, sied triomphant celui dont la femme ,, est infidelle & le fils infame, celui ,, qui a la conscience ulcerée & l'es,, prit massif, que dirés-vous du Cicog,, nini qui nous envoie de tels Sena,, teurs ?... Illustre *Borelli* vous verrois,, je réduit à l'aumône, si vous vous ,, fussiez comporté comme Curculion ; ,, si loin de tracer des angles & des pa,, ralleles, vous eussiez fait le métier ,, de Charlatan ?... O Curculion, mour,, rai-je sans avoir le plaisir de te voir ,, écarteler ? Ah ! s'il m'étoit permis de

,, t'exposer sur le Théâtre, comme on ,, exposoit jadis tes pareils dans Rome ,, & dans Athènes ! ... &c.

Nous ne suivrons point le Poëte dans le détail peu intéressant des horreurs qu'il reproche à Curculion. Il n'est pas possible que celui-ci ait été coupable de toutes les choses qu'il lui impute ; & l'on ne peut que blamer le Menzini, qui étoit Prêtre, de s'être abandonné avec une espece de fureur à son ressentiment.... ,, Ce Curculion, ,, dit il à la fin de sa Satire, qui est si ,, habile dans la connoissance des uri,, nes, s'est donc apperçu à l'odorat ,, que c'étoit du pissat des Muses. Oh, ,, pard... si c'en est, je veux le faire ,, bouillir, & le lui verser sur la ,, peau &c....

SATYRE IV.

Tous les traits de cette Satyre tombent sur ces misérables Poëtes qui s'imaginent par des expressions ridiculement gigantesques, imiter parfaitement Pindare ; sur ceux qui ne traitent que des sujets lascifs, & sur

ceux qui s'abandonnent aux *Concetti*. Le commencement de cette Satyre a été changé dans la derniere édition.

» L'illustre Salviati avoit chez lui un » Prêtre fou, personnage aussi bizarre » que le Marquis etoit aimable. Celui» ci réunissoit les qualités de Mécene, & » d'un pôle à l'autre on n'eut point ren» contré son semblable. Mais son Poë» te qui lui servoit de Sécrétaire, étoit » chauve, & ne cédoit point en dif» formité au Romain Nasica. On di» soit que sa manie pour les vers, lui » avoit dérangé la cervelle ; mais en » vérité c'est au jus de la treille qu'il » faut en attribuer la cause. Sur la fin » de ses jours, il s'abstint pourtant, » non sans enrager, de boire du vin : » ainsi le voulut *Rhedi*, l'honneur d'Hi» pocrate & le favori des Muses ; sans » lui, c'en étoit fait du Poëte. Le *Ba*» *ragalli* (1) eut été privé d'un fidele » camarade, & le *Perini* eut poussé des

(1) Le *Baragalli* se croyoit très grand Poete. Il étoit Prêtre, & devint fol à force de faire des vers détestables.

» regrets (2). *Les eaux cristallines du Par-*
» *nasse se seroient troublées, & les Cour-*
» *siers d'Apollon auroient fait retentir*
» *les voutes du Ciel de leurs hennisse-*
» *mens*.... Tout beau : ce sublime lan-
» gage pourroit donner de l'humeur à
» l'illustrissime dont j'ai parlé plus
» haut. Poursuivons cependant, ... *Ju-*
,, *piter à coups de foudre pulvérisa le*
,, *Mont Phlegra, & entr'ouvrit le gouffre*
,, *épouvantable qui engloutit les Geans.*
,, *Jupiter qui foule aux pieds les étin-*
,, *cellantes étoiles*.... O les expressions
,, admirables ! Et où prend votre es-
,, prit de si belles choses ? C'est du
,, Pindare, dites-vous. Du Pindare !
,, Comment ! vous croyez donc par ces
,, façons de parler ridicules & dépla-
,, cées, vous égaler à Pindare ? Quand
,, ce Poëte s'élance, qu'il étend son vol
,, rapide au-dessus des nues, jamais il
,, ne perd de vue son objet ; ses écarts
,, sont réglés, ses expressions justes,

(2) Expressions de quelque Poete du tems que le *Menzini* a voulu railler, & que peut-être *Cuncubio* trouvoit admirables.

,, riches, hardies, variées. D'ailleurs il
,, montoit un de ces coursiers vigou-
,, reux qui franchissent sans crainte les
,, chemins les plus escarpés. Mais
,, vous, pauvres esprits qui ne faites que
,, raser la terre, qui vous rendra ja-
,, mais capables de vous élever dans
,, les régions de l'air ? Vous regardez
,, comme au-dessous de vous *Pe-*
,, *trarque*, le *Bembe* & la *Casa*......
,, Vils rebuts du Parnasse, par quels
,, titres pensez vous mériter le lierre
,, qui couronne les vrais Poëtes ? Les
,, fontaines où vous puisez ces eaux
,, dont vous vantez la pureté, ne sont
,, que des bourbiers. La mélodie de
,, vos chants ressemble au bourdon-
,, nement des frelons. Vous pensez
,, être tout de feu, & vous n'êtes que
,, glace ;.... Comment sans connois-
,, sances, sans étude & sans art, la
,, plupart osent-ils s'arroger la qualité
,, de Poëtes ? Qu'on jette les yeux sur
,, le *Guidi*, sur *Venier* : ils ne se con-
,, tenterent pas d'avoir reçu de la na-
,, ture un grand génie, ils le perfec-
,, tionnerent en feuilletant les Grecs &
,, les Latins. Aussi vois-je Uranie qui

,, leur réserve dans le Ciel une cou-
,, ronne d'étoiles immortelles. Notre
,, Patrie doit à ces deux hommes les
,, richesses qu'ils acquirent sur l'Héli-
,, con ; & si quelqu'un brille parmi
,, nous, c'est à eux qu'il est redevable
,, de sa gloire Mais helas ! soit négli-
,, gence, soit incapacité, on cesse de
,, marcher sur leur traces. Il nous suffit
,, maintenant d'entendre des sons qui
,, flattent & qui chatouillent l'oreille :
,, nous ne pénétrons point au-delà
,, de l'écorce ; les vraies beautés de la
,, Poesie nous échappent. On traite
,, d'obscurs & d'insipides, les fruits d'u-
,, ne plume immortelle ; mais qu'une
,, pointe finisse un Sonnet, que des
,, traits d'esprit pétillent dans une Can-
,, tate, c'est alors qu'on se récrie.....

» Ma bile s'échauffe, quand je vois
,, les Muses exposées à l'effronterie de
,, certains Poëtes. *Victoria* & la *Manca*
,, ne se montrent en public qu'avec un
,, air décent ; malgré le métier qu'el-
,, les font, elles n'osent afficher l'im-
,, pudence. *Erato* & *Clio* montre-
,, ront-elles donc moins de pudeur,
,, que n'en font paroître à *Gualfonde*

,, les plus effrontées Courtisanes. C'est
,, la coutume de ceux qui ont le cœur
,, gâté & la tête vuide, de salir la
,, poësie par de honteuses images (1).
,, Ce Cigne mélodieux, qui sur ses
,, aîles éclatantes porta le Guerrier
,, François au-dessus des nues, joi-
,, gnoit à la connoissance des langues
,, celles de l'Histoire & de la Philoso-
,, phie, & s'étoit enrichi l'esprit par
,, la culture des beaux Arts ; le juge-
,, ment dirigeoit son génie. Je le vois à
,, côté de Lucrece dévoiler dans un (1)
,, livre admirable les secrets de la natu-
,, re. Quand sur les rives du Pô, il gé-
,, mit des blessures que lui fit l'Amour,
,, les Nymphes modestes & sensibles
,, répondent à ses accens... Que nos
,, Poëtes d'aujourd'hui chantent l'aven-
,, ture de Narcisse, Hercule épris pour
,, Iole, Hyacinthe métamorphosé en
,, fleur, ces sujets demanderoient de
,, la délicatesse, ils n'y mettront que
,, de grossieres obscénités, &....

(1) Le Tasse dans sa *Jérusalem Délivrée.*
[1] L'Ouvrage des sept jours du *Tasse.*

Un ridicule jetté sur les Poëtes trop amoureux de leurs Ouvrages dont ils importunent les gens, termine cette satyre... „ J'ai souvent la disgrace d'être „ assailli par un certain Poëte qui choi- „ sit toujours le moment où j'ai le „ plus affaire pour me lire les galima- „ thias qu'enfante son cerveau. Je ne „ veux point, me dit-il, que vous „ soyez complaisant; jugez moi, je „ vous prie, à la rigueur: soyez mon „ Quintilien, mon Tucca. Parle-t-il „ sincérement? On le croiroit; mais „ bientôt sa vanité lui fait changer de „ langage. Si je le censure modestement, „ il jette sur moi des regards dédai- „ gneux. Cependant combien de fois „ ne lui ai-je pas dit: ne vous adressez „ point à moi; vous sçavez où de- „ meure *Malaure*; courez chez lui, „ sûr d'être encensé. Pour moi je ne „ sçaurois comme lui vous louer en „ face, & vous ridiculiser dès que „ vous êtes sorti..... Mais j'apperçois „ un personnage qui vient me réga- „ ler de la lecture d'un Sonnet & d'un „ Madrigal. Le premier commence ain- „ si.... *Philis j'adore vos beaux yeux*:

„ l'autre par ces mots, *Philis je me meurs*. „ O Boureau! ces traitres ne tombe- „ ront-ils pas un jour dans tes mains?

SATYRE V.

CONTRE les Hyppocrites & le faux Stoïcisme.

„ *CURCULION* veut être peint par „ le *Correge* un livre à la main; une „ boete d'orvietan lui sieroit beaucoup „ mieux..... Ce sçavant homme, pro- „ fond dans les Antiquités, jureroit qu'il „ a vu Junon dans les vallées d'Ida: „ il sait si le menton & les joues de „ Paris étoient garnis d'un poil folet, „ lorsqu'il devint amoureux d'Helene. „ Mais en quoi j'admire *Curculion*, „ c'est quand d'un ton grave il étale „ les préceptes du Stoïcien *Zenon*, & „ qu'il nous prêche qu'il est en notre „ pouvoir de mette un frein à la dou- „ leur: lui qui au moindre accès de „ goutte épuise toute une Pharmacie, „ pour diminuer le poids de son mal, „ & qui consulteroit de tout son cœur „ & Magiciens & Sorcieres, si par „ cette voie il pouvoit s'exempter de

„ souffrir. Qu'après cela *Circulion* vien- „ ne nous vanter son ame stoïque, „ lui dont le but principal est d'accu- „ muler des pistoles; qu'il nous parle „ magistralement du souverain bien, „ lui qui fripon delié fait tomber „ chaque jour quelqu'un dans ses pié- „ ges. Jamais il n'est embarrassé: a-t- „ il ravi les premieres faveurs à une „ fille, il sçait d'abord lui trouver un „ mari.... Se promene-t-il sur la pla- „ ce, il porte l'air d'un Seneque & d'un „ Epictete. Quelle douceur, ô Ciel! „ repandue sur sa phisionomie! Ne „ vous y trompez pas: celui qui vous „ paroît aussi paisible qu'un oison, est „ interieurement un Diable, un enra- „ gé. Il renieroit, il maudiroit son „ ayeul & son pere, s'ils diminuoient „ d'un vingtiéme le bien qu'il attend „ d'eux. Ne vous laissez point duper „ par ce vieux manteau dont il s'en- „ toure le corps, par son collet cras- „ seux, par son chapeau déchiré & ses „ chausses trouées: c'est à l'extérieur „ un vrai Zenon, mais une avarice „ insatiable domine dans son cœur. Il „ enterre ses doublons dans des ca-

„ ves, dans des cimetieres, & ne rê- „ ve qu'à des coffres forts, qu'à des „ serrures, qu'à des clefs. Cependant „ cet hypocrite affecte de fouler les „ passions qui tirannisent l'homme, „ & dans ses discours il met l'indigence „ au rang des biens; mais que je lui „ découvre une infirmité dont la gué- „ rison ne couteroit pas plus d'un sol, „ vainement j'attendrois de lui cette „ somme... Imposteur, tout ton stoï- „ cisme n'est qu'en paroles..... Je „ croyois dans ma jeunesse que tes pa- „ reils n'avoient ni orgueil, ni pas- „ sions inquietes, & que leur vertu „ ne craignoit ni la censure des Luci- „ les, ni les regards des Catons, & ja- „ mais scélerats n'assemblerent plus „ d'horreurs que toi.... Eh! *Curcu-* „ *lion*, qu'importe aux Dieux que tu „ sois ceint, & que ton visage soit „ pâle. Le Ciel agréera-t-il tes offran- „ des, si tu t'égares dans un labyrin- „ the de vices, si tu ne peux te déguiser „ à toi-même la noirceur de ton ame? „ Renonce à ton vêtement ridicule: „ crois tu donc que la vertu ne puisse „ loger sous des habits précieux, &

„ qu'on ne la trouve que sous la bure? „ Si tu voyois Sardanapale couvert „ d'un sac, en seroit-il moins Sardanapale? Mais ici tu t'écries que je „ flétris la mémoire de ces heros qui „ s'armerent de la force contre les vices. Comment, animal, tu ne comprens point que je blâme ceux qui „ par leur habillement paroissent se „ mépriser eux-mêmes, & ne méprisent que nous ?.... Examinons ces „ deux qui s'avancent : à leur barbe & „ à leur maintien on les prendroit „ pour des Hilarions. Ah! que l'on seroit bientôt désabusé, si l'œil pouvoit percer ces murs qui les renferment! ce qu'on raconte des Sybarites, n'entreroit point en comparaison. On verroit ces infames, environnés des deux sexes, commettre „ les crimes les plus atroces.... Au „ sortir de là ils composent leur visage & leur allure, & semblent bien „ différens de ce qu'ils sont en effet. „ Ah! si tout à coup je me voyois élevé aux emplois qui donnent de l'autorité, (ce qui arrive rarement à ceux „ qui ont de l'intelligence), j'envertois

„ bientôt tous ces fourbes aux galeres, & je rendrois un grand service à ma Patrie, en la délivrant de „ l'hypocrisie & du faux Stoïcisme.

SATYRE VI.

Cette Satire roule sur la malice & la méchanceté des femmes.

„ Momus rioit en voyant passer de „ jeunes filles qui baissoient modestement les yeux, & qui marchoient à „ petits pas. Il rioit avec raison; car „ tout le monde les croyoit plus fermes & plus serrées que des pommes de pin, & cependant les donzelles n'étoient rien moins. Voilà „ de vos finesses, sexe rusé : vous „ avez l'air de Vestales, & vous êtes „ souvent des Phrynés & des Messalines. Cette avanture engagea Momus à faire un Livre qu'il finit par „ cette Sentence remarquable, *elles* „ *sont toutes du même calibre.* A la seule „ démarche de ces femelles, Momus „ connut si l'on avoit rompu la glace „ depuis plusieurs jours. Mais moi qui „ n'ai pas le coup d'œil si fin, & qui

„ ai peine à m'éclaircir de la vérité, „ même au tact, je les eusse pris pour „ de petites colombes qui sortoient „ fraichement de la coque....

„ Je vois pourquoi *Buda* veut que „ sa fille presque encore à la bavette, „ renonce solemnellement au monde; „ il peut s'en défaire pour une somme „ très modique.... Cette jeune victime „ sourit, quand Vesta la reçoit dans son „ sein. Cependant ses désirs croissent „ avec l'age, & elle paroit souhaiter „ avec ardeur ce qu'elle ne connoit „ pas encore. Bientôt elle s'apperçoit „ des épines semées dans la carriere „ qu'elle a embrassée. Elle l'abandonne, „ & se livre au penchant que la nature „ a gravé dans son cœur. Devenue „ mere, nouvelle Medée, elle fait périr le fruit de son amour... Les „ déserts de la Lybie enfantent-ils des „ monstres plus cruels? Le *Sgobbia* croit „ faire merveille, quand il crie contre „ une femme qui met du rouge. Ignore-t-il que Dom *Grillon* l'Organiste „ a les joues les plus vermeilles, & „ que son teint brille des plus vives „ couleurs. Pourquoi, *Sgobbia*, décla-

„ mes-tu avec tant de chaleur contre „ le fard? toi qui sais que *Frullonia* „ a employé le poison pour se défaire „ de son mari, „ qu'*Aurelia* &c.... " Ici le Poëte fait l'énumeration de plusieurs crimes qu'il impute aux femmes; il s'excuse ensuite auprès d'elles en cette sorte.... „ Beau sexe, il „ fut un tems où j'invoquois Apollon, „ pour vous celebrer, & je vous disois „ alors : ô belles, ô chastes! Mais aujourd'hui Momus est ma Divinité; „ Momus qui ne donneroit pas un „ denier de toutes les louanges données par Petrarque à Laure.... Vous „ feriez sagement de garder le silence, „ me dira quelqu'un : outrager ainsi le „ beau sexe! Si j'outrageois sa vertu, „ il auroit raison : mais je n'en veux „ qu'à ses vices... Savez-vous pourquoi le *Testaceo* est élevé aux premiers emplois? C'est qu'il a double „ échine, & que du vent qu'il fait sortir de ses poulmons, il pourroit souffler le feu de quinze alambics.

SATYRE VII.

Le Poëte s'éleve dans cette Satyre contre ceux qui sont fiers de leur noblesse & de leur opulence, & qui n'ont dans l'ame que des sentimens très bas.

„ Quand je te parle, *Sgobbia*, s'il „ m'arrive de ne point oter mon cha- „ peau, tu jettes sur moi des regards „ enflammés de dépit & de colere. „ Dis-moi, t'ai-je offensé en quelque „ chose ? T'ai-je dérobé un quartier de „ Noblesse ? Pourquoi veux-tu me faire „ une obligation de ce qui n'est qu'une „ civilité de ma part ? ... Apprens que „ je suis né des *Intarlati* ... je le sais. „ Cependant ne pourroit-il pas être „ que sur le même tronc d'où vous „ tirez votre origine, quelque jardi- „ nier inconnu y eut greffé une bran- „ che étrangere, & que le destin pour „ se mocquer de la noblesse, vous eut „ fait sortir de cette branche bâtarde. „ Vos ancetres brillerent comme des „ Soleils, jettez-vous le moindre éclat? .. „ Ne vas point te figurer, *Sgobbia*, que

„ la splendeur de tes ayeux rejaillisse „ sur toi. Que tu te trompes, si tu „ te l'imagines ! .. Si j'étois à ta pla- „ ce, je détruirois les bronzes & les „ statues qu'on éleva en leur honneur : „ ce sont autant de reproches pour „ toi que ces monumens de leur ver- „ tu ... Ne suis-je pas gentil'homme, „ diras-tu ? Je suis couvert d'or, je „ ne sors que dans un carosse envi- „ ronné de laquais ... Toi gentil'hom- „ me ? Rentre en toi même ; qu'y dé- „ couvriras-tu ? les sentimens des plus „ vils esclaves, des rames & des po- „ tences ... On n'est redevable qu'a soi „ même de la vraie noblesse. Tu te „ vantes mal à propos de cet avan- „ tage ... hé, mon ami, quite tes „ dentelles, tes plumes, ttes brode- „ ries, on ne saura plus ton nom. On „ ne te reconnoîtra qu'à ton air indi- „ gné, si par hazard quelque *Irus* „ vient s'asseoir à tes côtés ... Aujour- „ d'hui le principal mérite ne consiste „ t-il pas dans la richesse ? En doutez- „ vous? Si *Gargilius* se pavane, s'il passe „ pour bel esprit, s'il tient table, „ équipage, s'il tranche du grand sei-

„ gneur, & s'il est regardé comme tel, „ tout cela n'est dû qu'à son opulence. „ Sa souche paroit illustre, parce que „ parmi ses branches, elle entretient „ des pommes d'or. D'elles-mêmes, „ que produiroient ces branches? des „ glands ... Je connois des hommes „ qui labourent la terre, qui se con- „ tentent d'un repas frugal, & qui ont „ l'ame remplie de sentimens d'hon- „ neur, d'équité, d'humanité ; ce qu'on „ ne peut pas dire de *Gargilius*.

SATYRE VIII.

Il s'agit dans cette Satyre d'un présent qu'on doit offrir à celui qui dans son genre montre le plus de mérite. Celui qui doit adjuger ce présent n'en trouve dignes, ni un Prêtre, ni un Poëte, ni un Docteur, ni un Sénateur, & il l'adjuge en homme sans discernement.



SATYRE IX.

Contre les Ecclésiastiques peu charitables.

„ *Orsatte* mourut ; il étoit pauvre, „ on l'enterra tout nud. Peu s'en fallut „ qu'on n'abandonnat son corps aux „ Vautours. O vénérables têtes des Phi- „ lippes ! si *Orsatte* vous eut connues, „ & que vous eussiez rempli son es- „ carcelle, on lui eut dressé un catafal- „ que. Fortune, si tu veux qu'après „ ma mort on m'accorde un peu de „ terre dans le cimetiere, donne moi „ du moins de quoi l'acheter. Sans „ cela, je suis certain de rester expo- „ sé aux injures de l'air, quoique ma „ tête soit couronnée des lauriers d'A- „ pollon ... J'entens le Prêtre *Hubert* „ & le Frere *Bataillon* qui crient : „ s'il n'a point d'argent, l'enterre qui „ voudra, ce ne sera pas moi ... Et „ vous vous glorifiez, vous vous van- „ tez d'être les élus du Seigneur, d'ê- „ tre ces brillantes colombes qui por- „ tent à leur cou l'or & l'emeraude ?

„ Non, ce n'est point le désir de la per-
„ fection qui comme Samuel vous a
„ fait consacrer au Sanctuaire. Vous
„ n'eutes pour motif que l'acquisition
„ de l'argent... Qu'un riche meure,
„ vous l'assiégez aussi tôt de toutes
„ parts. Jamais les Harpies ne s'achar-
„ nerent de la sorte sur les mets des
„ Troyens... Quand le frere cuisinier
„ distribue la soupe aux pauvres, que
„ dit-on en voyant le petit fils de *Bis-*
„ *soli* tendre son écuelle comme les
„ autres?... Fronton sur le point d'ex-
„ pirer, dit : je veux mourir habillé
„ en Jesuite ou en Théatin ; que ces
„ Peres prennent le revenu de mes Fer-
„ mes... Ah! Fronton, qu'il fait beau
„ vous voir avec la ceinture, le col-
„ let, la soutanne, & tout le reste de
„ l'attirail! Que vous voilà bien en-
„ harnaché! quelle satisfaction pour
„ vous d'imaginer qu'après votre mort
„ *Saliceppe* montera en chaire, & qu'a-
„ près un moment de silence, tour-
„ nant tristement les yeux, serrant les
„ levres, il s'écriera... vous voyez,
„ ô mondains, étendu dans cette biere

„ celui dont la bonté fit le caractere,
„ qui méprisa les biens terrestres, &
„ dont l'ame s'est envolée dans les
„ Cieux sur l'aile d'un soupir;... Mais
„ combien de vous, possédassent-ils
„ tous les trésors des Indes, combien,
„ dis-je, à qui l'on arracheroit plutôt la
„ vie que la moindre somme ! Ce n'est
„ pourtant qu'en renonçant à vos ri-
„ chesses, que vous pouvez vous ouvrir
„ la porte du Ciel.... O Fronton,
„ héros magnanime, tes louanges re-
„ tentiront jusqu'à *Montui* & jusqu'à
„ *Trespiane*.... Sçavez-vous pourquoi
„ *Saliceppe* prodigue ainsi les enthime-
„ mes, les antitheses, & les plus bel-
„ les figures de Rhetorique? C'est que
„ Fronton a déclaré son Ordre héritier
„ de tous ses biens; cela sanctifie toutes
„ les actions du défunt.... Si Salicep-
„ pe étoit obligé de faire mon pané-
„ gyrique, il seroit fort embarrassé ;
„ il ne trouveroit ni texte ni glose :
„ car je n'ai ni terres, ni vignes à lé-
„ guer. Pour Fronton, tous se dispu-
„ tent à qui célebrera le premier ses
„ vertus, à qui déployera le mieux en

„ sa faveur toutes les voiles de son
„ éloquence....O sublimes Panégyris-
„ tes, louez-moi un peu quand je serai
„ mort : j'ai depuis long-tems caché
„ deux sols sous mon chevet.



PORTUGAL.

NOus avons parlé de la *Escola Decurial* du Pere *Fadrique Espinola*, Bernardin, imprimée à Lisbonne en 1697, en six volumes *in*-12. Tout est du ressort de cet Ecrivain : l'Histoire Ecclésiastique, la Théologie, la Phisique. Il cite souvent les Anciens, & par-là son Ouvrage n'offre pas beaucoup de neuf. Cependant parmi cette grande Collection, il y a des faits propres au Portugal & à l'Espagne, dont quelques-uns sont peu connus. Un Portugais homme de Lettres a extrait ce qui lui a parû de plus intéressant en ce genre, & en voici un échantillon.

QUELQU'UN ayant donné avis au Duc *Charles Emmanuel* de Savoye que l'ennemi venoit de lui prendre une place, il répondit : *Que m'importe qu'on l'ait prise, pourvù qu'elle soit restée à sa place.* Cette réponse est

digne d'un Prince, qui se sentoit assez de ressource pour prendre bientôt sa revanche.

Voici le conseil qu'Henri II. Roi de Castille donna en mourant à son fils. „ Vous avez auprès de vous trois „ sortes de courtisans : les uns qui ont „ suivi ma fortune ; d'autres qui se „ sont attachés au Roi D. Pierre ; „ d'autres enfin qui sont restés neutres. „ N'ôtez point aux premiers les bien- „ faits qu'ils tiennent de moi : méfiez „ vous d'eux, & craignez leur incons- „ tance. Quant aux partisans de mon „ frere, confiez leur les emplois les „ plus importans & les plus honora- „ bles. Soiez certain que ces sujets fi- „ déles s'efforceront alors de faire ou- „ blier leurs offenses passées par leurs „ bons services. Pour ce qui est de „ ceux qui se sont tenus dans la neutra- „ lité, agissez vis à-vis d'eux avec équi- „ té, & ne leur donnez aucune part „ au Gouvernement. Il faut toujours „ les regarder, comme uniquement „ occupés de leurs propres intérêts „.

Des Auteurs graves rapportent qu'un

Soldat fort brave étant allé à la chasse, y trouva un Lion qui combattoit avec un Serpent. Ce dernier avoit tellement l'avantage, que le Lion étoit aux derniers abois. Le Chasseur ayant tué le Serpent, sauva la vie au Lion. Depuis, cet animal féroce se montra si reconnoissant envers le Soldat, qu'il ne voulut jamais le quitter. Il l'accompagnoit en tous lieux, & le défendoit contre tous ; il poussoit la reconnoissance jusqu'à nourrir son Maître de sa chasse. Le Soldat fut forcé de s'embarquer pour le service de sa Patrie ; les Matelots n'ayant point voulut permettre qu'il fit embarquer avec lui son Lion, ce fidel animal jetta les plus terribles rugissemens, & s'étant jetté dans la mer, pour suivre le vaisseau qui s'éloignoit, il s'y noya. On prétend que c'est depuis cette aventure que le *Golphe de Lyon* a été nommé ainsi. En ce cas il auroit donné le nom à la Ville.

En Espagne, on célébre le premier Mai par des fêtes, qui se font à l'occasion du mariage d'un petit garçon & d'une petite fille qu'on met ensem-

ble dans un lit (1). En Portugal, on solemnise le 1er. de Mai avec plus de décence. On place au haut d'un échaffaut assez élevé une jeune fille bien habillée & ornée de fleurs, & l'on fait une quête pour elle. *Rebuffe* rapporte que la même cérémonie avoit lieu autrefois à Rome : cet usage est un reste de Paganisme.

Entre plusieurs Apophtegmes attribués au Pape Pie II, on a remarqué ceux ci. „ Les amis de Dieu jouissent „ de ce monde & de l'autre, puis que „ même ici bas il n'y a point de plai- „ sir parfait sans vertu „.

„ L'avare ne se lasse jamais de ri- „ chesse, ni le sçavant d'acquerir de „ nouvelles connoissances „.

„ Les loix qui mettent un frein à la „ licence sont utiles ; mais, pour notre „ malheur, elles ne crient que contre „ le pauvre, & sont muettes pour le „ riche.

---

(1) Ceci ne rappelle-t-il point un peu les Orgies décrites par Petrone ? *Gitoni puero septennis traditur uxor.*

„ Les vices viennent se rendre dans „ les Palais des Princes, comme les „ fleuves vont à la mer.

„ L'homme prudent veut que sa „ maison soit subordonnée & soumi- „ se à sa Ville, la Ville à sa Provin- „ ce, la Province au monde, le mon- „ de à Dieu.

„ Le Prince qui ne se fie à personne „ vaut peu, & celui qui se fie à tous „ vaut encore moins „.

„ Les plaideurs ressemblent aux oi- „ seaux qu'on veut prendre à la pi- „ pée. Les Tribunaux sont le trébuchet „ où l'on met l'amorce pour les pren- „ dre ; les Juges sont le filet où on les „ retient, & les Ministres de la Justi- „ ce, les Chasseurs.

„ Lorsqu'on donne les hommes aux „ Dignités, ils ont ce qu'ils ne méri- „ tent pas ; il faut donc donner les „ Dignités aux hommes.

„ Dans la primitive Eglise, la ver- „ tu enrichissoit les pauvres Prêtres : „ aujourd'hui ce sont les vices qui ré- „ duisent à l'aumône les Ecclésiasti- „ ques riches.

„ La libéralité masque les défauts

„ des hommes ; l'avarice en donne „ qu'on n'a pas.

„ On devroit boire du vin pour „ réveiller le jugement, & pluſieurs „ en boivent pour le perdre. On ſe„ roit beaucoup mieux de ne point „ cultiver la vigne, puiſqu'elle cauſe „ tant de travail à l'homme, & qu'el„ le lui apporte tant d'infirmités „.

Les anciens Portugais donnoient aux Criminels mis à exécution le nom de *fils de Dieu*, à cauſe de la conformité de leurs ſupplices avec celui de Notre Seigneur. On faiſoit ſortir ces criminels de la Ville, & on les lapidoit dans le grand chemin, de ſorte qu'ils reſtoient couverts de pierres. Tous les voyageurs qui paſſoient enſuite, y en ajoutoient de nouvelles. Il ſubſiſte encore aujourd'hui près de Lisbonne un Village appellé *Fils de Dieu*, dont le terrein n'étoit pas bâti il y a deux cens ans, & qui ſervoit ſans doute de lieu d'exécution, d'où il aura pris le nom qu'il porte toujours.

Les Siciliens pouſſerent ſi loin leur rage contre les François, que même

après les Vêpres Siciliennes, lorſqu'ils rencontroient une femme naturelle du païs enceinte d'un François, ils la mettoient à mort.

Olaus Magnus rapporte que, lorſque les Septentrionaux vouloient marier une de leurs filles, ils faiſoient jouer aux échecs celui qui ſe propoſoit pour gendre, afin d'éprouver par-là quels pouvoient être ſes défauts naturels, qui ſelon eux ſe décelent à ce jeu.

L'Impératrice Iſabelle, femme de Charles V. étant morte à Toléde en 1539, l'Empereur ſon époux fut le premier qui en porta le deuil en noir. Delà vint que la Cour & preſque toute l'Eſpagne s'habilla communément de noir.

Valerio raconte, comme témoin occulaire, qu'une Abbeſſe de Morviedo au Royaume de Valence, étant parvenue à une extrême vieilleſſe, les dents dont elle manquoit depuis long-tems lui revinrent, ſes cheveux noircirent, ſes rides diſparurent, & dans le cours de deux mois elle ſembla rajeunir au point d'étonner toute l'Eſpagne, où l'on ac-

courut de toutes parts pour voir ce prodige (1).

(1) Voici un pareil Phénoméne rapporté dans l'*Affiche de Province* du 13 Mars 1754, d'après une Lettre authentique écrite de Toulouſe. *Marguerite Verdut*, née à la Baſtide des Feuillans, entra à l'âge d'environ 25 ans dans le Couvent de Fabas, au Diocèſe de Comminge, en qualité de Sœur-Laye. Comme elle étoit d'un tempérammment délicat, & que tous les ans elle étoit ſujette à des rhumes très opiniâtres, on ne l'occupa qu'à des exercices de piété. Un train de vie ſi peu pénible & ſi doux ne pût la garantir d'une vieilleſſe anticipée. Avant ſa trente-cinquiéme année, elle avoit perdu toutes ſes dents ; elle étoit maigre & décharnée ; ſon viſage étoit couvert de rides, & ſa vue étoit tellement affoiblie qu'elle ne pouvoit lire ſans lunettes. Cet état de caducité lui dura juſqu'à 62 ou 64 ans. A cet âge, elle tomba malade. Elle avoit des maux de tête fréquens & ſi douloureux, que le poids le plus léger lui étoit inſuportable : elle devint enſuite aſthmatique. Mais dix ou douze ans avant ſa mort, la plûpart de ſes infirmités diſparurent. Elle reprit tout à coup plus d'embonpoint qu'elle n'en avoit jamais eu ; preſque toutes ſes rides s'effacerent ; ſa vûe ſe rétablit ſi parfaitement, qu'elle n'eut plus beſoin de lunettes, & qu'elle ne s'en ſervit point d'avantage. Sa bouche ſe garnit d'un double rang de dents pointues & noires ; ſa gorge ſe remplit & ſe reforma, & ce qu'il y a de plus étonnant encore, les purgations périodiques reprirent leur cours. Elle reſta dans cet état juſqu'à ſa mort, arrivée le 20 Avril 1743, à l'âge de 75 ans. Une fiévre violente qui d'abord lui ôta l'uſage de tous les ſens, l'emporta au bout de 24 heures. Quelques années avant ſa mort, il lui étoit ſurvenu une perte blanche qui l'affoibliſſoit beaucoup & qui ne la quitta, ainſi que ſon aſthme, qu'avec la vie.

Les loix du Portugal ont décidé que, lorſqu'il nait deux jumeaux, s'ils ſont de différent ſexe, on donne le droit d'aîneſſe au garçon, & ſi ce ſont deux garçons, on le donne à celui qui eſt de la plus forte conſtitution, qu'on regarde par cette raiſon, comme le premier engendré.

Le Pere *Spinola* employe tout un Chapitre à peindre le Sexe du mauvais côté. Saint *Iſidore*, *Cardan*, les Auteurs Sacrés & Prophânes lui fourniſſent des matériaux, qu'il paroît prendre plaiſir à employer. Il dit, entre autres choſes, que Saint *Philippe de Neri*

voyant un jeune homme badiner avec une jeune fille du même âge, il lui dit de s'en éloigner & de fuir toute familiarité avec le Sexe. Le jeune homme crut fermer la bouche à *Philippe de Neri*, en lui disant : *Qu'importe que je badine avec une femme, dès que cette femme est ma sœur* ? Sur quoi le Saint lui repliqua : *Hélas ! mon fils, le Diable est un grand Logicien. Il te retorquera l'argument, en disant : quoique ta sœur, elle est Femme, & tout est renfermé dans ce seul mot de Femme.*

On trouve ici le fameux Sonnet de *Lope de Vega* contre les Femmes.

Es la Muger de l'hombre lo mas bueno,
Es la Muger de l'hombre lo mas malo ;
Su vida suele ser y seregalo
Su muerte suele ser y su veneno.
Es vaso de bondad y virtud lleno.
A' un Aspid Lybio su ponçoña igualo
Por bueno al mundo su valor señalo,
Y falso al mundo su valor condeno.
Ella nos da su sangre, ella nos cria,
No ha echo el Cielo cosa mas ingrata ;
Es un Angel y a vezes una harpia.
Tan presto tiene amor como mal trata,

Es la Muger al fin como sangria,
Que a vezes dà salud y a vezes mata.

(TRADUCTION).

» La Femme est ce que l'Homme » peut avoir de mieux & de pire ; elle » est sa vie, son trésor ; sa mort, son » poison. C'est un vase de bonté & de » vertu. Son venin égale celui de l'Aspic. Je donne sa valeur pour réelle, » & j'estime sa valeur fausse. Elle nous » donne son sang ; elle nous nourrit. » Cependant le Ciel n'a rien fait de » plus ingrat. C'est quelquefois un Ange, & quelquefois une Harpie. Souvent elle n'est qu'amour & gentillesse ; » souvent elle est notre fléau. Enfin la » Femme est comme la saignée, qui » quelquefois donne la santé & l'ôte » encore plus souvent «.

Voici une belle Paraphrase de ces paroles du Chapitre de l'Ecclésiaste : *Nescit Homo utrum amore aut odio dignus sit* ; „ L'Homme ne sçait s'il est „ digne d'amour ou de haine «.

Amargas horas de los dulces dias,
En que me delecte, que fruto hé havido !

El fruto de mis tristes alegrias,
Verguença, confusion, dolor han sido
Breves deleytes, largas penas mias.
Dudoso vivo por lo mal vivido,
Por mas que me arrepento, siento y lloro.
Sé lo que fui, mas lo que soi ignoro.

(TRADUCTION).

» Heures amères des jours agréables dans lesquels je me suis trop » livré au plaisir, quel avantage en ai-» je retiré ? La honte, la confusion & » la douleur ont été le fruit de mes tris-» tes joies. Courts amusemens, vous » êtes suivis de longues peines ! Je gé-» mis dans l'inquiétude où me jette » une vie criminelle ; si je me livre » au repentir, c'est pour verser des » larmes. Je ne sçai que trop ce que » j'ai été, j'ignore qui je suis «.

On sçait combien les Espagnols ont donné de foi au merveilleux de la prétendue Cloche de Bellilla, Ville d'Arragon, qui sonnoit d'elle-même toutes les fois qu'il devoit arriver quelque cas extraordinaire, ou quand il devoit mourir quelqu'un de la famille Royale.

On voit dans un livre dédié au Comte d'Olivarès, que cette Cloche sonna, lorsque l'Espagne perdit le Portugal par l'avenement de Jean IV. à cette Couronne.

La cloche de Bellilla nous rappelle celle de *Huesca*, également célebre parmi les Arragonois. Après la mort d'Alphonse, Roi d'Arragon, lequel ne laissa point d'enfans, le Royaume fut si agité de troubles, que l'on fut obligé de déferer la Couronne à un frere du Roi, Moine de S. Benoit au Monastere de S. Ponce de Tomeras. Lorsqu'on eut obtenu dispense de la Cour de Rome, pour le relever de ses vœux, il fut couronné Roi sous son nom de Ramir. Le peuple eut peine à s'accoutumer à obéir à un Moine ; on l'appelloit par dérision *Frere Froc*. Ramir qui, tout Religieux qu'il étoit, n'en vouloit pas moins regner, écrivit à l'Abbé du Monastere d'où on l'avoit tiré, pour lui demander conseil sur la conduite qu'il devoit tenir, pour rétablir son autorité Lorsque l'Abbé reçut l'Exprès du Monarque, il étoit occupé à cultiver des fleurs. Sa réponse à la lettre du Roi fut à peu près la même que celle de

Tarquin le Superbe aux envoiés de Porsenna. Il coupa devant le Courier les pointes les plus hautes des fleurs les plus avancées, & il lui dit qu'il n'avoit point d'autre réponse à donner au Roi. Ramir entendit fort bien le conseil de son Abbé. En conséquence il fit assembler les Etats, & leur déclara qu'il vouloit fondre une cloche, dont le son seroit entendu partout l'Arragon. Le public ne manqua pas de faire à ce sujet de nouvelles plaisanteries. Il étoit naturel, disoit-on, qu'un Moine s'amusât à fondre des cloches. Le seul son qu'on entendit, fut le cri de mort de quinze des principaux Seigneurs du pais que le Roi fit exécuter. Cet évenement arriva en 1164 à Huesca: delà est venue la tradition de cette fameuse Cloche.

Sentences Portugaises.

„ Il faut user des paroles comme „ des habits, dont nous portons quel„ ques uns, tandis que nous gardons „ les autres.

„Les discours que nous laissons échaper

„ deviennent nos maîtres. Nous som„ mes au contraire les maîtres de ceux „ que nous retenons.

„ Vivre long-tems, est la meilleu„ re façon de se venger de ses enne„ mis, puisqu'on les enterre tous.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

JOURNAL
ETRANGER.

MARS 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. *Terent.*



A PARIS.

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Diſſertation ſur la Population du Genre Humain, par M. WALLACE. Edimbourg. Hamilton 1753. Second Extrait (1).



ES CAUSES du décroiſſement actuel des hommes ſont ou Phyſiques ou Morales.

Les Phyſiques ſont l'altération qui eſt arrivée dans la température de l'air,

(1) Le premier ſe trouve à la page 136 du Journal de Janvier 1758.

la diminution de chaleur dans le Soleil, moins de ſalubrité & de vertu dans la terre. Toutes ces cauſes ont pû interrompre & diminuer la génération, comme auſſi trancher le cours de la vie de pluſieurs perſonnes. Le monde a fait encore bien des pertes par la famine & par la peſte. Au reſte ce n'eſt peut-être pas ce qui a le plus dépeuplé la Terre; les deux maladies qu'on ſçait avoir été inconnues à l'Antiquité ont fait de tous côtés un cruel ravage. On devinera facilement que c'eſt de la petite vérole & des maladies vénériennes dont on veut parler ici. La premiere a paru pour la premiere fois du tems de Mahomet. Le premier qui en ait fait mention, c'eſt un certain *Aaron*, Prêtre & Medecin d'Alexandrie qui fleuriſſoit vers l'an 622. Il paroit conſtaté que ce fleau emporte en différentes Villes d'Angleterre deux perſonnes ſur onze. Le Docteur *Jurin*, d'après un calcul fait pendant 42 ans, prouve qu'à Londres il en meurt un quatorziéme des Habitans de cette Ville, avant qu'ils ayent eu des enfans. On ſçait que la maladie vénérienne a commencé au

ſiége de Naples en 1493. Si elle n'eſt plus auſſi dangereuſe que dans ſon principe, elle nuit toujours conſidérablement à la population en rendant nos générations débiles, infirmes & ſouvent ſtériles.

Ces cauſes phyſiques n'auroient pas encore pû opérer une diminution ſi ſenſible, ſans les cauſes morales que nous réduirons au nombre de dix : ſçavoir, 1° la différence des Religions; 2° la différente façon de ſe faire ſervir & de nourrir les pauvres; 3° l'ordre des ſucceſſions changé, & le droit d'aîneſſe établi dans les derniers tems; 4° le peu d'encouragement qu'on donne aujourd'hui au mariage; 5° le grand nombre de ſoldats qui ſervent en Europe dans les nombreuſes armées qui ſont ſur pied; 6° l'extenſion trop conſidérable du commerce; 7° le peu de cas qu'on fait à préſent de l'agriculture; 8° la trop grande étendue qu'ont les Etats modernes; 9° la ruine des petits Gouvernemens ſubjugués par les Monarchies & ſpécialement par l'Empire Romain; 10° l'éloignement de cette ancienne ſimplicité qui a tant pré-

valu dans les premiers ſiécles. Toutes ces cauſes morales ont plus ou moins influé, & toutes enſemble ont operé de grands changemens : on va les diſcuter en détail.

1°. La différence des religions a dû être ſuivie d'effets bien ſenſibles. Au Paganiſme a ſuccédé la Religion Chrétienne, & puis eſt venu le Mahometiſme dont il faut dabord examiner les ſuites. La Polygamie des Orientaux eſt certainement nuiſible à la propagation : il eſt évident que pluſieurs femmes mariées à un ſeul homme doivent moins fournir de ſujets à l'Etat, que ſi chaque mari n'avoit qu'une ſeule femme. Dailleurs la diſproportion entre la naiſſance des garçons & des filles en Orient eſt exagérée ; il eſt faux qu'il naiſſe beaucoup plus de filles. Si l'on ajoute à l'abus de la pluralité des femmes, celui des Eunuques deſtinés à leur garde, qui font autant d'hommes de moins, & les eſclaves du ſexe qui ſont au ſervice du ſerrail & qui ſe marient fort rarement, on conviendra du déſavantage des contrées qui ſuivent la religion de Mahomet.

Quant au Chriſtianiſme, quelques

Proteſtans ont prétendu que l'impoſſibilité d'obtenir le divorce dans la Religion Romaine, étoit un obſtacle à l'accroiſſement du genre humain, parce que tel mari & telle femme qui n'ont point enſemble d'enfans, pourroient en avoir s'ils étoient unis à d'autres perſonnes. Pour moi je crois ce cas aſſez rare, & l'avantage qu'on pourroit y trouver ſeroit contrebalancé par les abus qui en réſulteroient, ſi l'on permettoit trop facilement le divorce. D'un autre côté, le préjugé de ceux qui par religion préferent le célibat à l'état du mariage, la quantité de Prêtres & de Religieuſes ſont ſans contredit la vraie cauſe de la dépopulation dans les Etats Catholiques Romains, & ſurtout dans ceux du Pape. Comme les terres y appartienent pour la plupart aux Eccléſiaſtiques, le commerce y eſt négligé, ainſi que la culture des terres (1).

[1] La poſſeſſion des biens par les Eccléſiaſtiques ne doit faire tort en aucune façon à la culture des terres. Elles ne ſont pas moins ſoigneuſement cultivées pour appartenir à un Couvent dont le Procureur afferme les terres tout auſſi bien que pourroit faire un Laïc ; & en fait de population, un Fermier de Moines vaut le Fermier d'un Seigneur.

2° L'Europe eſt à préſent ſurchargée de mendians, & de gens qui ne vivent que de leur travail. Combien la population ne doit-elle pas en ſouffrir ? Les uns & les autres pouvant à peine fournir à leur ſubſiſtance, il en arrive ou qu'ils ne ſe marient pas, ou que, s'ils ſe marient, leurs mariages ne proſperent point ; leurs enfans languiſſent de miſere, ou périſſent par la faute de leurs parens, uniquement occupés à gagner leur vie. Suivant *Templemann*, ſur quinze cens mille habitans qu'on compte en Ecoſſe, il y en a cent mille qui ne vivent que d'aumones. Dans les premiers ſiécles, au contraire, tous les hommes étoient en état de ſe maintenir.

Ceux qui n'avoient rien en propre, étoient eſclaves ; il étoit de l'intérêt de leurs maîtres qu'ils ſe mariaſſent. Ils étoient utiles à la Patrie par leur tra-

vail, & l'on avoit grand ſoin de leurs enfans. Quoiqu'en certain cas les eſclaves fuſſent expoſés à la cruauté & à l'injuſtice de leurs maîtres, ils n'étoient pas généralement auſſi malheureux qu'on ſe l'imagine. Les Loix d'Athenes veilloient à leur ſureté ; ils pouvoient acquérir des biens en payant un droit à leurs maîtres ; ils avoient auſſi la reſſource d'acheter leur liberté. Lorſqu'ils étoient traités avec douceur, & qu'ils étoient intereſſés à la fortune de leurs maitres & au bien être de la famille dont ils faiſoient partie, n'étoient-ils pas alors beaucoup plus utiles que nos mendians ?

Auſſi voyons nous que leur nombre étoit prodigieux. Il y avoit à Athénes trois fois autant d'eſclaves que d'hommes libres. Les 5000 Lacédémoniens qui ſe trouverent à la bataille de Platée, avoient chacun ſept eſclaves. Ainſi l'on a cette triſte réflexion à faire, que, lorſque le monde étoit le mieux peuplé, c'étoit un monde d'eſclaves.

3° Les Grecs & les Romains partageoient leur bien plus également entre leurs enfans, & l'avantage de l'aîné,

lorsqu'on lui en accordoit, étoit beaucoup moins considérable. Ils étoient donc tous également dans le cas de se marier ; au lieu que les cadets dans le siécle présent, pour se soutenir suivant leur éducation & se maintenir convenablement, sont forcés de rester dans le célibat.

4° Les Anciens réservoient des honneurs & des priviléges à ceux qui se marioient. Ne pas se marier étoit un crime ; on ne pouvoit pas differer de prendre cet état passé un certain âge. On sçait ce qui arriva à Dercyllidas, citoïen d'un rang considérable à Sparte. Un jour il vint à une assemblée publique, & un jeune homme qui ne se levoit point pour lui faire place, s'en excusa, en lui disant : vous ne devez pas attendre que je vous rende pendant que je suis jeune un honneur que jamais vos enfans ne me rendront quand je serai vieux. Les Romains favorisoient aussi beaucoup le mariage. Eh quelle différence aujourd'hui ! Le mariage parmi nous attire le plus souvent des railleries ; on devient presque ridicule, on est universellement

blamé, si l'on s'établit de trop bonne heure. Je ne connois que la Suisse où l'on encourage l'état du mariage, & où les célibataires soient exclus des Charges publiques (1). Ce n'est pareillement qu'en Suisse & en Hollande que les successions se partagent également entre les enfans.

5° La quantité de soldats, dont sont composées nos Armées, est encore un obstacle à la population. Peu se marient ; ils débauchent pour la plûpart beaucoup de femmes, & répandent les maladies vénériennes par tout où ils passent.

6° Le Commerce des Anciens étant beaucoup moins étendu ne faisoit point de tort à l'Agriculture ; au lieu que depuis la découverte de l'Amérique & les voyages des grandes Indes, nous perdons beaucoup de monde. Des milliers de bras utiles vont s'employer dans les

[1] Aussi la Suisse est-elle le pays le plus peuplé de l'Europe ; preuve sensible de l'influence des Loix sages sur la Population.

contrées éloignées, tandis qu'il nous reste des terreins incultes, faute de Laboureurs.

On sçait combien l'Agriculture étoit en honneur chez les Perses, les Grecs & les Romains. C'est une des causes les plus évidentes de l'abondance des hommes chez ces peuples. Le Laboureur est à présent si méprisé, & la culture si négligée que peu de gens s'occupent des moyens de perfectionner cet Art. Le malheureux paysan ne peut pas faire les avances ni les expériences qui seroient nécessaires, & l'on ne fait pas les progrès qu'on devroit faire dans l'art le plus utile.

8° La différence de l'étendue des dominations dans les différens siécles a contribué aussi au décroissement des hommes. Avant que les Romains eussent envahi la Monarchie universelle, l'Europe étoit peut-être divisée en mille petits Etats indépendans, tandis qu'il n'y en a peut-être pas à présent cinquante. L'inconvénient des grand Etats est, qu'il n'y a que la Métropole & ses environs qui soient cultivés & dans un Etat florissant, tandis que les confins

sont abandonnés. Dans un petit Gouvernement au contraire tout est près du centre, & tout se ressent de cette force centrale. M. *Fletcher*, connu par ses *Institutions Politiques*, avoit formé un projet suivant lequel l'Angleterre auroit été divisée en dix ou douze petits Etats indépendans. Il soutenoit que dans cette position elle seroit mieux peuplée. La division d'une grande Puissance en plusieurs petits Gouvernemens a aussi ses désavantages ; la guerre qui les met aux mains les uns contre les autres les détruit & les fait devenir la proie d'un conquérant qui les réunit tous. L'Angleterre nous a fourni ce tableau. Ses troubles pendant l'Heptarchie Saxonne, & les sanglantes batailles qui se sont données dans les siécles suivans entre les Anglois & les Ecossois, sont des malheurs réels qui ont évidemment affoibli la Nation.

9° En conséquence de l'observation précédente, il est évident que les Monarchies universelles n'ont pû s'établir ni envahir les Etats les plus foibles, sans beaucoup diminuer le genre humain.

On n'a qu'à lire dans l'hiſtoire les ravages que firent les Romains dans tous les tems chez les peuples qu'ils conquirent. Pendant leurs guerres avec les Samnites, ils paſſerent des Villes entieres au fil de l'épée. Un de leurs Conſuls changea de camp dans leur Pays 45 fois, un autre quatre-vingt ſix, & les lieux qu'ils quittoient étoient marqués par le carnage, la ruine & la déſolation. Ils tuerent dans le cours de cette guerre 30000 Samnites, & en firent autant de priſonniers; ils dévaſterent les Pays voiſins qu'ils ſoupçonnerent de liaiſon avec ce peuple. Si l'on veut des exemples de leurs dévaſtations dans les Pays éloignés, on n'a qu'à ſe rappeller les ordres qui furent donnés à Paul Emile de piller & de détruire les Villes d'Epire; il mit tout le Pays au pillage, démantela ſoixante-dix Villes, & fit 15000 priſonniers. Une Province peut-elle réparer de telles pertes?

10° On ne ſera pas moins frappé des triſtes effets de l'introduction du luxe qui a ſuccédé à l'ancienne ſimplicité. Avant l'invention des Arts qui

ne font que d'ornemens, les hommes étoient uniquement occupés à la culture des terres & aux Arts néceſſaires. La vie étoit généralement frugale: il y avoit beaucoup plus d'égalité entre l'Etat & la fortune des Citoyens; le peu qu'il y en avoit de diſtingués par leurs richeſſes, n'en étoient gueres moins ſimples dans leurs manieres. Lors même que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture ſe perfectionnerent, on retint à d'autres égards beaucoup de la premiere ſimplicité, & la ſobrieté ſe ſoutint encore long-tems. Ce fut avec les grands Empires qu'on vit s'introduire le faux rafinement, l'extravagante ſomptuoſité & le luxe ſuperflu. On abandonna la culture des terres, pour ſe livrer aux vains ornemens; les alimens & tous les objets des beſoins devinrent rares & chers à proportion. Dans la crainte de ne pouvoir ſoutenir une femme & des enfans, on préfera de ſe livrer à la débauche & à l'intrigue. On quitta les Provinces, pour fuir l'oppreſſion; on vint ſe refugier dans la Capitale. La tempérance & les vertus du bon vieux tems diſparurent, & l'on vit

s'établir univerſellement le regne des excès, la fureur des amuſemens & le goût de la dépenſe.

Si nous conſidérons les Anciens Romains, nous ſerons étonnés du peu de bien qu'il falloit à chacun pour ſoutenir ſa famille. Dans les commencemens de la République, une famille Romaine avoit aſſez de deux Arpens, qui revenoient à un Acre Anglois & un quart. L'an de Rome 292, *Lucius Quintius Cincinnatus*, Dictateur, n'avoit que quatre *Jugera*.

L'an de Rome 463; on regardoit le Conſul *Manius Curius Dentatus*, comme un Citoyen dangereux, parce qu'il ne ſe contentoit pas de ſept *Jugera*. On conviendra que les hommes de fortune avoient des biens beaucoup plus étendus; auſſi l'attention du Gouvernement ſe porta-t'elle ſur cet objet. Sous le Tribunat de *Licinius Stolo*, l'an 378, on publia une Loi qui portoit qu'aucun particulier ne pourroit poſſéder au-delà de 500 *Jugera*, qui font 312 Acres Anglois. Quoiqu'il en ſoit, chaque famille avoit pour l'ordinaire environ ſept Arpens; & comme

il faut compter pour chacune environ ſept à huit perſonnes (ſçavoir, le mari, la femme, deux enfans & deux ou trois eſclaves), il eſt évident qu'il ne falloit à chaque Sujet de la République, l'un portant l'autre, qu'un ſeul *Jugerum* (1).

Or, ſuivant les calculs de *Templemann*, les huit millions d'habitans de l'Angleterre occupent environ trente-deux millions d'acres, ce qui fait quatre Acres chacun. Il en réſulte que le territoire Romain étoit beaucoup plus peuplé à proportion que l'Angleterre.

En remontant aux premiers tems, on ſe convaincra que les denrées néceſſaires à la vie ont toujours été à très bon marché, & que tout ce qui étoit de luxe étoit exceſſivement cher. On trouve dans *Homere* des traces de la magnificence de la Grece, pendant l'époque du Siége de Troye. L'or & l'argent abondoient déja; les Manufactures étoient déja en vigueur. Les Rois de Perſe vivoient avec beaucoup de magnificence & de ſplendeur. Lorſqu'*Alexandre le Grand* renverſa leur Empire, il emporta des tréſors immen-

(1) Ce que deux Bœufs pouvoient labourer en un jour.

ses. Les dettes que *Solon* abrogea par ses Loix montoient à des sommes énormes. On peut donc conclure que l'argent, du tems de ce Législateur, circuloit beaucoup dans l'Attique ; il n'est plus question que d'examiner le prix des denrées.

Selon *Plutarque*, une Brebis valoit une Drachme qu'on peut évaluer à sept sols d'Angleterre & trois farthings ; un Bœuf coutoit cinq Drachmes ou trois schelins & deux sols.

Un pauvre Citoyen labouroit les terres du Propriétaire, & ne lui rendoit que la sixiéme partie de leur produit. Ce seroit être fermier aujourd'hui à bon marché ; mais on voit combien il étoit facile à un Cultivateur de nourrir sa famille. Le bled revenoit à une Drachme le *Medimne* : c'est sur le pied de sept sols, trois farthings le boisseau & demi Anglois.

Plutarque rapporte qu'après la Bataille de Platée, avant que de partager la dépouille de l'Ennemi, les Grecs mirent à part quatre-vingt talens évalués à 15500 livres sterling, pour bâtir un Temple & ériger une Statue à Minerve. Une somme aussi considérable pour le tems, donne une grande idée de

la magnificence des Grecs. D'un autre côté, lorsqu'*Aristide* taxa les Etats de la Grece pour faire la guerre aux Perses, il fixa cette somme à 460 talens, qui font 89125 livres sterling. Avec cette somme on mettoit sur pied une armée de dix mille fantassins, mille chevaux & cent vaisseaux de guerre : nouvelle preuve du peu qu'il en coûtoit pour la solde du Soldat. Lorsque les Trezeniens firent nourrir aux dépens du Public les femmes & les enfans des Athéniens qui avoient combattu pour leur cause pendant la guerre contre les Medes, ils leur distribuerent à chacun deux oboles qui reviennent à deux sols $\frac{1}{7}$ de farthing.

Plus de cinquante ans après, les Matelots sur la Flotte des Grecs n'avoient que trois oboles de paye, ce qui étoit moins de quatre sols Anglois.

Socrate disoit à *Critobule* : que s'il vendoit sa maison avec tout ce qu'il possédoit, il n'en auroit pas plus de cinq mines qui reviennent à 16 livres sterling. Il étoit pauvre à la vérité, mais enfin il avoit cependant de quoi sub-

venir aux besoins de la vie. Ainsi malgré la modération qu'on peut lui supposer, il falloit que le logement & la subsistance coûtassent fort peu à Athènes. Lorsque *Scipion* l'Africain étoit Général & Consul, il ne portoit point d'habits qui coutassent au-delà de trois liv. sterling & quatre schelings, (environ 64 liv. monnoie de France), & son diner ne lui revenoit qu'à 30 *As*, c'est-à-dire à deux schelings, ou 48 sols, monnoie de France.

On trouve encore dans les Anciens Auteurs beaucoup de passages qui prouvent, qu'il y avoit beaucoup d'argent en Grece, & qu'on y faisoit des dépenses prodigieuses en matiere de luxe.

La Forteresse d'Athènes qui fut achevée en cinq ans & qui avoit cinq portes, coûtoit 2012 talens ; c'est-à-dire près de 39000 liv. sterling. Les revenus de cette Ville, qui n'alloient d'abord qu'à 130 talens, se monterent par la suite à quatre cens ; & au commencement de la guerre du Peloponnese allerent à mille, c'est-à-dire, à

près de 114000 livres sterling. La Statue de Minerve, faite par *Phidias* à Athènes, pesoit quarante talens de pur or. *Alcibiade* eut de sa femme en dot vingt talens qui font 3868 liv. sterling. Il avoit un Chien favori qui lui avoit coûté 70 mines, ou 226 livres sterling. Après la retraite des dix mille, *Xenophon* vendit son cheval 80 livres sterling, prix fort peu considérable, si on le compare aux 13 talens qu'*Alexandre* donna pour Bucéphale, & qui font 2500 liv. sterling.

D'après ces observations, on ne pourra pas objecter que le bon marché des vivres fût occasionné par la rareté de l'argent. Il est même constaté que dans les tems où les Romains donnoient dans la magnificence & dans le rafinement le plus extravagant, les vivres étoient en abondance & à très bon compte. Supposé même qu'on se trompât sur les évaluations qu'on trouve dans *Polybe*, faute de connoître certainement les mesures, on en trouve dans cet Auteur une preuve incontestable d'un autre genre. Il rapporte que dans le Nord de l'Italie un voyageur ne payoit

pour son nécessaire à l'hotellerie, qu'un quart d'obole, ce qui revient à un quart de sol Anglois, c'est-à-dire, à huit deniers de France.

Suivons les Romains après la République, nous ne les verrons pas moins opulens & moins somptueux.

Crispus, Citoyen de Verceilles, possédoit un million six cens mille livres sterling de bien.

Pallas, affranchi de l'Empereur *Claude*, avoit 2400000 liv.

L'Augure *Lentulus* avoit plus de trois millions.

Seneque le Philosophe gagna en quatre ans 2400000 liv.

Quoique *C. Cecilius Isiodorus* eût beaucoup perdu dans la guerre civile, on voit par son testament qu'il laissa à sa mort, 4116 Esclaves, 3600 paires de bœufs, 257000 piéces d'autre bétail, & 484675 liv.

On voit dans la vie de *Virgile* par *Servius* qu'il avoit plus de 80000 livres de bien.

Il falloit que *Ciceron* possédât de grandes richesses, puisqu'il avoit dans la seule Asie plus de 17000 liv.

Comme les dettes considérables supposent beaucoup de crédit & de richesses, on en rapportera quelques exemples.

Antoine devoit 322000 liv. aux Ides de Mars, & tout étoit payé aux Calendes d'Avril.

Les dettes de J. *César*, avant qu'il fût dans les charges, se montoient, suivant quelques-uns, à 2000000, suivant d'autres, à 800000 liv. & selon d'autres, à 250000 liv. Ce qu'il y a de certain, c'est que *Crassus* répondit pour lui de 60000 liv.

M. *Crassus* n'avoit que trois cens talens à la mort de son pere; mais si l'on en croit *Plutarque*, il en acquit jusqu'à 7100, & cela avant l'expédition des Parthes. Il avoit cependant dépensé beaucoup en fêtes données au peuple Romain, & il avoit donné à chaque Citoyen sa provision de bled pour trois mois.

On voyoit quelquefois des hommes des plus viles professions acquérir de grands biens, & des Teinturiers, des Cordonniers & des Savetiers donner au peuple des spectacles publics.

On a aussi des exemples de dépenses excessives.

Apicius, après avoir dépensé huit cens mille francs pour sa table, & beaucoup d'autres sommes en dons & pensions, étant forcé pour la premiere fois de compter avec lui-même, il trouva qu'il ne lui restoit plus que 80000 liv. & persuadé que c'étoit trop peu pour vivre, il s'empoisonna de peur de manquer.

Tigellius, Chanteur, dépensa en cinq jours 8000 liv.

Heliogabale mit à un souper 24000 liv. & *Caligula* 80000 liv.

Les soupers de *Lucullus* lui coutoient chacun 1800 liv.

Vitellius faisoit quatre repas par jour. Il n'y en avoit point qui lui coûtât moins de 3200 liv.

Les Romains donnoient aussi beaucoup aux Soldats.

Lucullus donna à chacun des siens 30 livres, & après avoir pris Tigranocerte, 25 liv.

Si l'on compte ce que *J. Cesar* donna à chacun de ses Soldats en plusieurs

occasions, ces largesses se monteront à plus de 200 liv.

Neron avoit distribué aux troupes plus de 17000000.

Outre ces gratifications particulieres, les Empereurs Romains donnoient des sommes au peuple, qui s'appelloient *Congiaria*.

J. Cesar donna à chaque Citoyen trois livres, outre dix mesures de bled & dix mesures d'huile.

Auguste donna plusieurs *Congiaires* en sa vie, & entre autres deux livres à chaque Citoyen, en y comprenant les enfans, quoique l'usage fût de n'en point faire part à ceux qui étoient au-dessous de douze ans. Plusieurs Empereurs, après lui, ont gratifié le Peuple Romain de *Congiaires* considérables.

Il en coutoit aussi beaucoup pour obtenir les Charges, & cela s'appelloit *Ambitus*.

Milon donna pour le Consulat à chaque votant, 52 liv.

Julien promit à chacun des Soldats, s'ils vouloient le choisir pour Empereur, 201 liv.

Jules Cesar offrit au Conſul *Paulus*, pour l'engager dans ſon parti, 56000 liv. ou, ſelon d'autres, 29000.

Les revenus de l'Empire Romain étoient immenſes.

Paul Emile, après ſa victoire ſur *Perſée*, Roi de Macédoine, porta au tréſor public 1800000 liv.

Scipion, après avoir ſoumis *Antiochus*, enrichit le tréſor de 1600000 liv. Lorſque *J. Ceſar* entra à Rome, au commencement de la guerre civile, il ôta du tréſor plus d'un million.

Tibere y laiſſa vingt-un millions.

Voyons à préſent les prix de quelques objets du luxe.

Le prix d'un Paon, étoit une livre & douze ſchelings, & un de leurs œufs coutoit trois ſchelings.

On payoit pour une couple de beaux Pigeons ramiers, une liv. 12 ſchelings.

Le poiſſon étoit encore plus cher que la volaille.

Juvenal fait mention d'un *Surmulet* [1] qui fut vendu 48 liv. Suivant *Macrobe*, un de ces poiſſons fut vendu 56 liv. Un autre, ſuivant *Pline*, 64 liv. prix

[1] *Mullus*, Poiſſon de Mer.

d'autant plus exceſſif, que ce poiſſon ne peſe pas plus de deux livres.

C. *Hirrius* vendit les poiſſons de ſes Etangs plus de 32000 liv. Ce même particulier ne voulut pas vendre ſes Lamproyes, mais il en prêta ſix mille pour le feſtin que J. *Ceſar* donna le jour de ſon triomphe. Les poiſſons de *Lucullus* furent vendus le même prix de 32000 liv.

Les Pêches ont été payées quelque fois juſqu'à quatre ſchelings piéce, & les belles Aſperges ſix ſols piéce.

La livre peſant de laine en étoffe teinte en pourpre violette, coûtoit trois livres dix ſchelings onze ſols. On avoit peine à trouver la livre de pourpre de Tyr à 35 liv. 9 ſchelings.

Lorſque *Lollia Paulina* ſortoit dans toute ſa parure, elle portoit pour 322000 livres de pierreries.

Les étoffes nommées *Biſſinæ* ſe payoient juſqu'à 49 liv. 12 ſchelings.

Les tapis nommés *Triclinaria*, étoient fort chers. *Neron* en acheta un juſqu'à 32000 liv.

Les Eſclaves qui avoient des talens étoient d'un prix exceſſif. Ceux de *Cal-*

viſius Labinus, appellés *Agnanoſtes*, étoient lettrés & ſervoient de Lecteurs à leurs Maîtres. Il n'y en avoit pas un d'eux qui ne coûtât au moins 807 liv. Suivant *Pline*, *Daphnis* le Grammairien fut vendu 5651 liv. Un Bouffon appellé *Morio* coûta 161 liv. Le Comédien *Roſcius* gagnoit par an juſqu'à 4036 liv. Un homme employé en qualité d'eſpion dans la Conjuration de *Catilina* fut payé 1614 liv.

Les Peintures & les Statues ſe vendoient ſur le même pied.

Jules Ceſar acheta la *Médée* & l'*Ajax* de *Timomaque*, 15500 livres; & *Hortenſius* les Argonautes de *Cydia*, 1162 liv. La *Venus Anadyomene*, c'eſt-à-dire ſortant de la Mer, fut eſtimée cent talens, ou 19375 liv. L'*Archigalle*, ou Grand Prêtre de *Parrhaſius*, dont *Tibere* étoit enthouſiaſmé, fut eſtimé 484 liv. *Lucullus* acheta 397 liv. la copie de la *Glycere*, jolie eſclave du Peintre *Pamphile* qui avoit peint l'original. La Statue d'*Apollon* du Capitole, que *Lucullus* avoit apportée du Pont & qui étoit d'une grandeur conſidérable, coûtoit 29000 liv. Il paya 484 liv.

de *Protoplaſme*, ou modele de la *Venus Mere*. Sur ce que *Craſſus* paya de pluſieurs vaſes d'argent, on voit que la façon en revenoit à près de 49 liv. par livre peſant. Les Romains payoient fort cher les vaſes appellés *Murrhina* & ſurtout leurs *Trulles*. Un de ces derniers vaſes qui tenoit juſqu'à trois pintes & demie, fut payé 645 livres.



I I.

A Trip from S. James 's to the Royal Exchange. » Tour dans Londres, » depuis le Palais de S. James jusqu'à la Bourse. *Withers*, 1744.

PREMIER EXTRAIT.

VOICI le début de l'Auteur.

Las de la campagne & de ses amusemens, je résolus un jour de visiter la ville de Londres, pour me divertir dans la saison ténébreuse de l'Hiver, & je me proposai d'examiner les manieres & le caractere de ses Citoyens. Cette Ville est une espéce de grande forêt habitée par des Créatures sauvages qui errent à l'aventure, & qui ne songent mutuellement qu'à se détruire. Les Equipages splendides qu'on y voit, sont les indices d'une pauvreté prochaine & des pertes que le luxe des Grands fera essuyer à l'Artisan. Un

quart des maisons est entierement vuide. Si l'on entre dans celles qui sont habitées, on y voit un air de mécontentement & de mélancholie, répandu généralement sur toutes les phisionomies. Ce n'est pas que nous n'ayons beaucoup de Théâtres & de lieux de divertissement. Il y a cent cabarets pour une Eglise.

Quelqu'un parcourreroit toutes les Paroisses de Londres, qu'à peine y trouveroit-il vingt personnes qui sçussent le nom de leur Ministre. J'ai vû des gens qui payoient les dixmes depuis longtems, aussi embarrassés à cette question, qu'un Colonel l'est à dire le *Credo*, & une Comtesse à répondre sur son Catéchisme.

Londres est le grand égout de l'Univers. Semblable à l'Océan où les ruisseaux bourbeux se déchargent, comme les rivieres les plus claires, cette Ville reçoit l'écume & l'ordure des autres Nations. La France nous fournit de Danseurs, de Valets de Chambres, de Cuisiniers, & de Maîtres de Langue qui n'entendent pas un mot d'Anglois. L'Italie nous donne des Musiciens,

des Eunuques & quelques Gentillâtres admirables pour faire des dettes, qu'ils oublient très facilement de payer. L'Ecosse nous remplit de Mendians & de Charlatans. L'Irlande de Faux Témoins, de Voleurs & de Bretailleurs. Outre la quantité de Gentil'hommes ruinés que le pays de Galles nous envoye, nous en tirons nos Porteurs de chaise, nos Laquais & nos Portefaix, presque tous gens de bonne maison qui se rabaissent à remplir ces pénibles emplois, malgré leur ancienne Race & leurs sublimes alliances.

Après cette Description générale de la Ville, l'Auteur peint les différens états de l'Homme de Robbe & du Courtisan. Il commence ensuite sa tournée dans Londres par le *Mall*, qui est la promenade du beau monde & de la Cour. Les portraits de ceux qu'il y passe en revue ne sont pas assez interressans, pour mériter que nous nous y arrêtions ; il vaut mieux suivre l'Auteur dans sa course. Il entre à *Coventgarden* dans une grande Taverne, où étoit assemblée la Société Hibernoise des chercheurs de fortune,

& des certificateurs dans les affaires douteuses. Il se procure, par le moyen d'un garçon de la Taverne, une copie des résolutions prises par cette Société pour l'année 1746. L'Auteur la présente au public pour l'utilité du beau Sexe, des Commerçans & autres.

Le Jeudi 3 Novembre 1743.

ON lut dans l'Assemblée une Requête de Thomas Brown, *alias* Maccoy, Membre de la Société, lequel représente, que le 25 Septembre dernier il auroit été violemment assailli près de la rue Henriette, par M. H., sans autre cause, si ce n'est que le Suppliant, pour l'acquit de ses fonctions, & l'entretien de ses quatre femmes, auroit pris ci-devant une montre d'or audit M. H. lequel auroit fait arrêter le Suppliant qu'on auroit voulu mener en prison avec de méchans desseins sur sa vie. Mais comme on l'y conduisoit, un nombre suffisant de Membres de la Société armés de bâtons & d'épées, inspirés par l'amour de la liberté, auroit recous le Sup-

pliant qui a depuis été obligé de se tenir toujours caché, ensorte qu'il ne peut sortir sans être assisté des Membres de la Société : on sent qu'une pareille captivité est génante & ruineuse pour un homme industrieux.

Ordonné que le cas seroit referé aux Solliciteurs d'affaires de la Société.

Ordonné que lesdits Solliciteurs présenteroient à la Société un état des dépenses faites pour défendre dans les poursuites judiciaires, concernant les crimes de félonie, de bigamie, de parjure & de faux, depuis 1736 jusqu'à 1743.

Ordonné que le Geolier de Newgate mettroit devant les yeux de la Société une liste de ses Membres détenus dans cette prison, afin qu'on pût prendre des mesures certaines pour leur décharge.

Ordonné que le Committé des héritieres répandroit dans le monde tant de choses honorables sur le mérite, la dignité & la haute naissance du Colonel Mac-Blunder, que cela put le conduire à quelque mariage avantageux.

Résolu qu'on continueroit l'usage

de la chez les principaux Banquiers d'aller Ville à l'heure de midi, quand ce ne seroit que pour y demander des bagatelles, comme par exemple, si telle personne est à la Ville, &c ; cet usage ayant tourné au profit de la Société, à cause du crédit & du bon effet qui résultent, lorsqu'on voit des Membres de la Société fréquenter les maisons opulentes.

Représenté par Marie Merry-Tail, Ouvriere, du Comté de Middlesex, qui depuis plusieurs années a payé une somme annuelle à la Société, pour une sauvegarde qui lui assurât le libre exercice de ses fonctions dans la Ville de Londres, qu'elle est détenue prisonniere à la Maison de correction de Bridwell, qu'elle ne peut y suivre sa profession, & qu'elle est exposée à périr de misere, si la Société ne travaille à son élargissement.

Ordonné que le Committé des Répondans s'adressera au Magistrat, & certifiera des vie & mœurs de la Suppliante; que même, s'il est nécessaire, on payera la somme de trois schellings,

& quatre sols à quelque Grenadier, pour prêter serment qu'il est son légitime mari, l'ayant publiquement épousée à Dublin, de sorte qu'on obtiendra ledit élargissement.

Résolu qu'en considération des contributions qu'a payées Maurice Mac-Bully, il lui sera loisible de se retirer dans quelqu'endroit écarté de l'Angleterre, comme en Oxfordshire, Dévonshire ou Dorsetshire, où il cherchera une héritiere ; pourquoi on lui permet de prendre la dignité de Baronnet, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un établissement convenable, auquel tems ladite Dignité sera réversible à la Société, pour que quelqu'autre Membre puisse en être décoré dans un autre occasion.

Requête présentée par Christophe Ocredulous, lequel avoit obtenu avec beaucoup de peine la prétendue veuve d'un Marchand de cette Ville, qui passoit pour avoir 2000 livres sterlings, que malgré toutes ses précautions, peu après à sa grande surprise il a été arrêté pour 1000 liv. sterlings de dettes de sa femme qui étoit du Comté de

Kerry. De sa prison il implore la misericorde de la Société qu'il supplie de prendre en considération son triste accident.

Ordonné que ladite Requête restera sur le Bureau de Messieurs.

Ordonné que le Capitaine Mac-Shammock obtiendra de la Société la permission de porter quatre noms différens, suivant que les circonstances le requerront.

Demande faite par M. Facedeveau, Conseil de la Société, pour qu'il lui soit permis de demeurer aux seconds & troisiémes étages, vu son aversion mortelle pour les premiers étages depuis qu'il a été au pilori pour faux.

Accordé suivant sa demande.

La Société étant informée que plusieurs jeunes gens diffament, insultent & perdent ses Membres dans l'eprit de jolies femmes, au grand scandale de ladite Société, qui par-là est troublée & arrêtée dans l'exécution de ses desseins ; elle a arrêté que le Comité du *sang* s'armeroit par commission de feu & d'épée, pour chatier l'insolence de

ces jeunes gens, & prévenir leurs menées & pratiques sourdes.

Résolu qu'on payeroit la somme de dix livres, dix schelings à Patrick Orapit, Citoyen & *preteur de serment* à Londres, pour les bons services qu'il a rendus à la Société, à Old Bailly : c'est le Châtelet de Londres.

Sur la plainte faite que Frederic Sansfoi, Maître Tailleur, avoit refusé de faire crédit à plusieurs Membres de la Société, quoiqu'ils lui eussent engagé leur *parole* & leur *honneur* de lui payer ce qu'il leur fourniroit, arrêté par la Société, *nemine contradicente*, que le Comité de la bastonade seroit autorisé à prendre la mesure du corps de ce coquin pour ladite offense.

Ordonné que Philippe Osinikin obtiendroit la permission de porter le deuil, & qu'on feroit inserer dans les papiers publics, qu'il venoit d'hériter considérablement de quelque proche parent.

Ordonné que Dermont o Kettle, Laquais de la Comtesse de Kill-Chair-

mann, Membre de la Société, commenceroit à intenter un procès à Mademoiselle, *il lui en faut*, héritiere de 6000 livres sterlings, pour la forcer à l'épouser, à condition qu'il n'y prendroit point de qualité au-dessus de celle d'un Gentilhomme possédant 500 liv. sterlings de rente dans le Nord de l'Angleterre.

Ordonné que la Société fera donner un présent à Marthe Makewater (1), Marchande de Modes, par forme de reconnoissance pour les informations utiles qu'elle lui a fournies sur la demeure, les caracteres & les avantures des femmes de Londres.

Arrêté que pour obliger David Lendetté, Patrice fils de Feu & Patrice fils de Furie, Ecuyers, Membres de la Société, elle leur permet de s'intituler Officiers de l'Armée ou Gens de Loi, & que Michel Mac-Jaudry, Tailleur de la Société leur fournira les habits & équipemens nécessaires.

(1) Mackewater signifie, *faire de l'eau.*

Permis à Mylord, Vicomte O Shamster, d'épouser jusqu'à six femmes, mais non pas au-delà, afin de lui donner des facilités pour payer ses dettes criardes.

Expédié sur l'Original, par ordre de la Société.

Et Signé, Shadrech O Shim Sham, *Sécretaire.*

On sent bien que ce portrait d'une Société Irlandoise a été tracé par un Anglois. Quoique ces deux Nations soient dans le même continent, leur antipathie est assez connue, pour qu'on doive se défier d'un Anglois qui barbouille un Irlandois. Quoiqu'il en soit, on reconnoitra toujours dans cette description les intriguans & les fripons, dont malheureusement l'Europe fourmille.

Notre Provincial au sortir de la taverne Hibernoise entre dans un Caffé.

Delà j'entrai, dit-il, dans un Caffé voisin : je vis sur le porte une figure qui représentoit la mort & la faim

qui me fit plusieurs réverences très profondes en signe de reconnoissance de ce que j'entrois dans son territoire. Toute la compagnie fixa les yeux sur moi en même tems. Il s'éleva ensuite un murmure général pour s'informer qui j'étois : après avoir regardé à mon tour tout le monde, quoiqu'avec plus de réserve, je pris place dans ce College de Sénateurs à 4 sols, comme un libre Citoyen de l'Angleterre.

Un de ces Messieurs, qui prétendoit avoir servi comme volontaire au Siége de Prague, faisoit un récit touchant du carnage qui eut lieu des deux côtés pendant le Siége. Un Capitaine de Milice Bourgeoise qui avoit été fort attentif à tout ce détail, demanda quelques goutes de corne de cerf dans un verre d'eau, & pria qu'on cessat un discours aussi triste pour un Pays chrétien.

Le fils d'un Mercier près de S. Paul étoit là qui se démenoit comme un homme qui bat du tambour, ou comme un Protestant François qui dispute de Religion. Il remarquoit les fautes

que le Prince Charles avoit commiſes en négligeant tant d'occaſions de paſſer le Rhin. C'eſt préciſément, diſoit notre politique, lorſqu'il perdoit ces occaſions, qu'il auroit frappé les plus grands coups. Que diable! ſi j'avois alors mangé la ſoupe avec lui, je l'aurois avertis de ſe défier des Ingénieurs Allemands par la faute deſquels tous ſes projets manquoient.

N'eſt il pas bien affligeant pour ceux qui ont des entrailles Patriotiques, de voir ces grands génies, dont les talens ſont perdus ou détournés, tandis qu'ils auroient été ſi utiles à leurs concitoyens. On verroit un grand Général perdu dans un Mercier; un Sécrétaire d'Etat enſeveli dans un Marchand de ſavon. Un homme qui auroit brillé à l'Armée, eſt à la tête d'une Communauté de Tailleurs; un grand Amiral diſtille du génievre; un Tréſorier fait des pérruques. Combien d'excellens Juges & de Magiſtrats étouffés parmi nos Clercs de Procureurs & nos Garçons de Boutique! ſans compter ce que notre malheureuſe Na-

tion a perdu pour n'avoir pas appellé dans ſes Conſeils, tant de femmes illuſtres dont les talens politiques & la ſagacité brillent aux aſſemblées & aux tables de thé.

Je remarquai dans le coin un Uſurier fort occupé du ſuccès des François, & de la nouvelle d'une Eſcadre de vaiſſeaux de guerre prête à faire voile de Breſt, ainſi que de quelques Régimens envoyés à Dunkerque. Le pauvre homme faiſoit pitié; il aſſura que depuis quelques ſemaines il n'avoit pas plus de repos qu'une jolie fille qui eſt menacée de la petite vérole. Il craignoit que les François ne paſſaſſent en Angleterre, & ne réduiſiſſent l'intérêt à un & demi pour cent. Il nous aſſura que, s'il ſçavoit quelqu'un qui eut aſſez de crédit pour obtenir du Roi de France de retirer ſes troupes des Côtes, il le récompenſeroit d'un demi-écu.

L'air havre de tous ces viſages-là m'ayant donné une faim canine, je demandai qu'on m'indiquat un bon ordinaire. On m'en enſeigna un près

des Ecuries du Roi. Un Gentilhomme ſervant qui avoit devant lui un tablier bleu, m'introduiſit dans une belle chambre où étoit une nombreuſe compagnie, compoſée de tous gens qui ne ſe connoiſſoient pas. Auſſi pas un mot, pas un ſouris: nous étions là tous muets, comme dans la chambre de Jéruſalem. Le ſilence fut enfin interrompu parce qu'on dit ſur les mouvemens, qui avoient eu lieu dans la Chambre des Communes, pour écarter le dernier Miniſtre. Sur quoi quelqu'un de la compagnie dit gravement, qu'il ne ſe ſouvenoit que trop de cette affaire, qu'à peine étoit-il rétabli d'une violente maladie qu'il avoit contractée par ſa rigoureuſe aſſiduité à la chambre, pendant que cette affaire étoit ſur le tapis; ce qui nous fit comprendre qu'il étoit membre du Parlement.

Un autre ſe plaignoit du grand nombre de vols & de déſordres qui ſe commettoient dans l'enceinte de la Ville, au grand ſcandale de la Religion Chrétienne & au deshonneur de la Nation. Il parla de la peine qu'il

s'étoit donnée toute la matinée à entendre des complaignans, & à examiner des coquins; d'où nous conclumes que c'étoit un Juge de paix.

Un jeune homme qui portoit une belle cocarde, nous aſſura que la récolte avoit été très belle, & qu'on pouvoit y compter, puiſqu'il en avoit eu des nouvelles certaines par ſon Lieutenant qui étoit en quartier dans le Nord de l'Angleterre. On apperçevoit facilement la ſatisfaction qu'il éprouvoit en nous apprenant, qu'il étoit Capitaine en pied & en pleine paye.

Celui qui parla enſuite, nous fit une longue hiſtoire coupée d'autant de pauſes que P. W-lt-r en fait lorſqu'il paye une forte ſomme. Ce fut pour nous informer d'une vigoureuſe oppoſition qu'il avoit faite en qualité de Marguillier de ſa Paroiſſe, dans une occaſion où l'on vouloit établir une dépenſe exceſſive.

L'Auteur introduit enſuite quelques perſonnages qui font alluſion à quelques anecdotes ignorées en France, & finit ce repas par une déclamation ſur

l'orgueil, qui fait que chacun rapporte tout à ſoi, & n'eſt occupé que d'inſtruire les autres du rôle important qu'il croit jouer dans le monde.

On continuera l'Extrait de ce Voyageur.



I I I.

Les grandes Vertus ſe rencontrent ſouvent chez les Petits.

Extrait du British-Magasine.

La diviſion générale des vertus en vertus publiques & en vertus particulieres, ſemble tout-à-fait idéale. Elle n'exiſte point réellement, & la fauſſe opinion de ceux qui l'ont imaginée eſt plus nuiſible qu'on ne le penſe, puiſqu'elle a banni les plus nobles qualités du cœur de ceux chez qui elles auroient produit le meilleur effet ; ſurtout ſi l'on remarque que le nombre de ceux qui ſont dans le cas montent au neuf cent milliéme du genre humain.

Le Créateur a formé à la fois les Riches & les Pauvres. Il a donné la même eſpéce d'ame à ceux qui occupent dans le Monde les premiers & les derniers rangs. Il a placé la vertu

également à la portée de tous. A la vérité les circonſtances & les occaſions de l'exercer ne ſont pas ſi fréquentes pour les uns que pour les autres ; cependant il s'en preſente toujours quelques-unes. Si nous ne voyons pas les gens du bas étage en profiter, ce n'eſt pas que le germe des bonnes diſpoſitions leur manque. Souvent c'eſt plutôt qu'on a arrêté chez eux le libre cours & le progrès qu'auroient fait ces heureuſes ſemences, ſi elles avoient été cultivées.

Peut-il y avoir une plus fauſſe politique dans le Monde Moral, que de décourager les hommes de cette claſſe, en leur perſuadant qu'ils n'ont aucun droit à la vertu, ni beſoin d'en faire uſage. C'eſt donc à tort qu'on a voulu exiger uniquement des vertus de ceux qui ont quelque ſupériorité ou quelque inſpection ſur les autres hommes, tandis qu'on n'en demande aucune à un ſimple Artiſan ou à un Payſan, ſous le prétexte que ſes ſoins ſemblent ne s'étendre qu'à ſa femme & à ſes enfans. Diſons plus : il a quelquefois

lieu d'exercer des vertus dans des cas & des poſitions qui ne ſe préſentent pas vis-à vis des perſonnes diſtinguées. Nous avons auſſi beaucoup de grandes vertus preſque conſacrées aux Grands, dont l'uſage pourroit s'étendre plus univerſellement aux hommes les plus vils. Le Héroïſme & le Patriotiſme ſont des vertus de ce genre. Combien ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'elles fuſſent plus univerſelles & qu'elles animaſſent tout Anglois qui ſe pique d'être attaché à ſa Nation, & ſurtout ceux du Peuple qui deviennent Soldats. On a vû à Londres en 1749, un exemple mémorable de ce héroïſme, lorſqu'un corps de Matelots commit les plus grands déſordres, pour défendre un d'eux qui avoit été moleſté. Ils marcherent avec réſolution contre les Aggreſſeurs, & en dépit des Loix & de la Juſtice, ils tenterent de pouſſer la violence juſqu'au bout. On leur apprit qu'un corps de troupes reglées les attaqueroit, & qu'ils ſeroient les victimes d'un combat auſſi inégal. Ils s'adreſſerent alors à celui qu'ils avoient

choisi pour les commander. Il les encouragea par cette courte harangue : » Venez, mes Camarades, ne vous em» barrassez de rien. S'ils vous tuent » tous, j'ai encore un renfort tout frais » à renvoyer contre eux «. Ils applaudirent par un *houza* général. Il dirent tous ensemble : *D. me damne, Jacques, c'est assez* ; & ils coururent à la mort. Il est facheux que ce noble courage éclatât pour une mauvaise cause. Cela prouve du moins qu'on auroit tiré beaucoup de parti de ces braves Matelots, si on avoit tourné leur zéle au profit de la Patrie. Leur noble mépris de la vie dans ce qu'ils croyoient la bonne cause, leur satisfaction d'imaginer que leur projet de se venger seroit suivi après leur mort, annoncent une grandeur d'ame qui les met au niveau des Héros Grecs, & des Romains : leur confiance dans leur Chef, manifeste des idées d'honneur dignes des Lacédémoniens aux Thermopyles.

Ce n'est pas seulement dans cette classe de gens qu'on trouve des exemples de bravoure. On objecteroit alors

avec raison que cette sorte de vertu est plus familiere à des hommes qu'on accoutume de bonne heure à l'idée de la gloire. Mais non ; les autres Classes & les Etats les moins faits pour la guerre, nous fournissent de fréquentes preuves de cette vérité. Dans la foule, nous choisirons deux traits qui se perdroient dans les ténébres, si on ne les recueilloit. On a tiré le premier d'un Recueil de nos anciens procès criminels, & l'autre des Chroniques Angloises.

Histoire de Jacques Johnson.

CET homme de la naissance la plus obscure & sans aucune espece d'éducation, avoit épousé une jeune femme dans les mêmes circonstances, & qui n'avoit rien de remarquable que son industrie. Au bout de quelques années ils se trouverent chargés de famille, à l'entretien de laquelle la mere contribua plus que le pere, par son travail. Celui de leurs enfans qu'ils cherissoient le plus, vint à tomber malade, & son état allarma sa tendre mere dont

l'affection maternelle étoit pour le moins au même degré que celle de nos femmes de distinction. Le pere y fut sensible jusqu'à un certain point, sans cependant se livrer au travail plus qu'à l'ordinaire. Le tems qu'elle mit à soigner son enfant & les dépenses inévitables qui s'ensuivirent, la réduisirent à la derniere misere. Elle chercha à emprunter, elle implora le secours des gens les plus aisés de sa connoissance, rien ne lui réussit. Cette malheureuse femme se seroit résignée à souffrir elle seule, mais elle ne put supporter le spectacle de son enfant qui périssoit de besoin. Les tourmens de son cœur déchiré, furent plus forts que l'honneur & la crainte de la punition. Elle vola une personne qui l'employoit à travailler, & sur une grosse somme, elle prit ce qu'elle crut nécessaire pour se tirer de sa triste situation, bien résolue de remplacer sur les premiers fruits de son travail toute la somme qu'elle prenoit en ce moment. On s'apperçut de ce qui manquoit d'argent, avant que la mere en eut fait usage.

Comme elle s'étoit adressée dans son besoin à la personne qui étoit volée, les soupçons tomberent sur elle. On fouilla dans son misérable réduit, & on retrouva les mêmes piéces de la perte desquelles on se plaignoit.

Ce fut envain que cette mere éplorée representa sa cruelle situation; celui qui avoit été volé poussa la barbarie jusqu'à son dernier période, il fut sourd à ses cris & la fit conduire en prison. Les horreurs de la captivité n'affoiblirent point l'amour qu'elle portoit à son innocente créature. Elle conjura qu'on lui laissat son enfant mourant, pour qu'elle tentat d'éloigner ses derniers momens. Les malheureux trouvent rarement des protecteurs, on la refusa. Cet enfant infortuné fut envoié à la Paroisse, & les soins inattentifs des étrangers ne purent le sauver.

Le mari qui étoit plutôt un homme indolent & faineant que méchant par réflexion, se reveilla pour la premiere fois de son assoupissement. Il ne lui en falloit pas moins pour le tirer de sa coupable léthargie. Il vit sou-

vent sa femme dans sa prison, & la traitta avec plus d'attention & de cordialité qu'auparavant. Une circonstance à laquelle ils n'avoient pas fait assés d'attention mit le comble à leur désespoir, le vol se trouva accompagné d'effraction, & c'est ce qui rendit le crime capital. Le mari fut présent au jugement, & les preuves n'étant que trop claires, il entendit condamner sa femme à mort. Avant qu'on procedât à une formalité, le mari demanda à la voir en particulier, & lui parla en ces termes. » J'ai été un monstre, & quoique la loi ne condamne pas ma paresse & mon oisiveté comme un crime, » c'est pourtant là ce qui a occasionné » vos malheurs. Il nous reste deux enfans : je ne peux leur être d'aucune » utilité, non plus qu'à ma patrie; laissés » moi me charger du crime, laissés moi » mourir, moi qui mérite cent fois la » mort, tandis qu'on devroit vous récompenser dumoins pour la vertu qui » vous a porté à ce qu'on appelle crime«.

L'ignominie du supplice, la crainte de la mort, prévalut en ce moment sur

des sentimens plus magnanimes; ainsi la femme ayant donné son consentement, il se présenta devant le Juge, & lui dit : » Apprenés qu'il y a peu de fond à » faire sur les dépositions des témoins. » J'ai seul commis le crime dont on » acusoit ma femme. Vous alliés con» damner cette innocente victime. C'est » ce que je ne peux supporter. Punis» sés le vrai criminel. « Il ajouta à ce discours le détail des circonstances qu'il avoit arrangées pour donner plus de vraisemblance à sa déposition. Les témoins eux-mêmes crurent s'être trompés. Les Juges furent séduits, la femme déchargée de son acusation, & la Sentence signée contre le mari.

Voilà un véritable héroisme qui prouve en faveur de notre sentiment. Il est ici question d'un homme d'un état bien audessous de celui qui fournit les grands hommes; aussi est-ce avec satisfaction que nous rapportons les heureuses suites d'une telle action qui sembloit ne présager que des malheurs.

Aux approches du supplice du mari, la femme ne put soutenir l'idée de le voir mourir pour elle. Elle insista sur

ce qu'elle étoit seule coupable du vol, & divulgua l'entretien que son mari avoit eu avec elle avant d'aller trouver les Juges. Ils furent frappés de cette preuve si rare d'une générosité & d'une affection mutuelles. Ils virent avec étonnement un homme & une femme du peuple, mépriser la mort pour suivre la vertu. On entendit attentivement la vraie narration de la femme, & personne ne s'étonnera qu'il aient obtenu l'un & l'autre leur grace. Lorsqu'ils eurent recouvré leur liberté, le mari apprit, comme on l'imagine bien, à être plus industrieux, & sa femme ne diminua rien de son activité. La générosité des particuliers à qui le bruit de cette héroique action parvint, ajouta à leur aisance. Le calme que procure la vertu, le bonheur qui le suit succederent aux tristes évenemens qui avoient troublé leur vie.

L'autre trait qui est cité à la suite du précedent est si connu, qu'on n'a pas cru devoir le rappeller, n'y aiant surtout aucunes circonstances particulieres dans le récit des Annalistes Anglois. C'est le courage avec lequel

Eustache de S. Pierre, Bourgeois de Calais, à la tête de 5 autres Citoyens, alla s'offrir pour victime à Edouard III qui avoit menacé de mettre à feu & à sang cette Ville, si on ne lui remettoit entre les mains six de ses principaux Citoiens pour être mis à mort. On sçait que la Reine d'Angleterre obtint la grace de S. Pierre & des autres.



PERSONNAGES de la Piéce.	NOMS des Acteurs.
LE GOUVERNEUR CAPE.	*Messieurs.* BRANSBY
L'AUTEUR, *sous le nom de Cape, fils du Gouverneur, qui n'est instruit de sa naissance qu'à la fin de la Piéce.*	ROSS.
SPRIGTLHY (1), *ami de* Cape.	USHER.
CADWALLADER, *espece de fou entêté de sa naissance.*	FOOTE, *Auteur de la Piéce.*
UN POETE.	WALTER.
VAMP, *Libraire.*	YATES.
Le petit Apprentif (2) *Porte Epreuve de l'Imprimerie.*	VAUGHAN
ROBIN, *Confident du Gouverneur.*	SIMSON.
M[de] CADWALLADER, *femme de M. Cadwallader.*	M[lles] CLIVE.
M[lle] ARABELLA, *sœur de Cadwallader.*	BARTON.

(1) *Sprightly* veut dire *vif.*

[2] En Anglois ce petit garçon s'appelle le *Diable.*

I V.

L'AUTEUR,

COMÉDIE EN DEUX ACTES;

Par M. FOOTE.

Jouée au Théâtre de Drury-Lane. A Londres. *Vaillant,* 1757.

LA premiere Scène est entre le Gouverneur *Cape*, & son Confident *Robin.* Ce dernier nous instruit que par ordre du *Gouverneur*, il a laissé ignorer jusqu'à présent à son fils *Cape*, la vraie situation de sa fortune, & qu'il lui a persuadé que son Pere étant mort sans bien, il falloit qu'il travaillât lui-même à en acquerir. Le *Gouverneur* demande à *Robin* comment sont fils s'est comporté en conséquence. *Robin* répond que *Cape* a vecu mal à son aise, mais en honnête homme; que c'est à sa plu-

me qu'il doit sa subsistance, qu'au reste sa situation a été bien pénible, & qu'il a été par là exposé à de grands dangers. Laissons parler les Acteurs.

Le Gouverneur. Plus l'épreuve a été rigoureuse, plus son triomphe sera glorieux. Laisserois-je les fruits d'une honnête industrie, que j'ai recueillis à travers tant de périls, à un fils imbecile & dépravé qui les dissiperoit en un moment, & qui n'auroit d'autre mérite que celui d'être né 25 ans après moi? Non, non, *Robin*: mon fils & des dettes, voilà tout ce que son extravagante mere ma laissé.

Robin. Ne l'aimiés-vous pas, Monsieur?

Le Gouverneur. Passionnement & même follement. Sans cela je n'aurois pas été contraint de chercher un azile dans d'autres climats. Il est vrai que la fortune a favorisé mes travaux. Quand je me serai bien convaincu, que mon fils *George* aura hérité de mon activité, il partagera mon bien; jamais autrement.

Robin. Faites cependant attention,

Monsieur, qu'il n'a pas comme vous des occasions favorables.

Le Gouverneur. Je n'ai pas non plus eu son éducation.

Robin. De la façon dont le monde va aujourd'hui, la science & les lumieres sont peut être un funeste présent pour un jeune homme. Les connoissances utiles ne sont pas une monnoie courante. On ne fait ici de l'argent qu'avec de l'argent; ou si l'on parvient, ce n'est qu'à la faveur de quelques qualités à la mode, que vous ne voudriés certainement pas que votre fils eut acquises.

Le Gouverneur. Comment, la science est inutile! N'y a-t-il donc plus de protecteur des Lettres, des Oxford, des Halifax?

Robin. Des Protecteurs! ce terme n'est plus d'usage dans le monde. Si un Auteur est lié avec la femme de chambre d'une Dame de consideration, il pourra par ce canal ramasser une souscription d'une guinée. Des Protecteurs! J'ose assurer qu'on dépense plus en un mois dans les divertissemens

d'Islington, * qu'on ne donne à tous les ſçavans en 7 ans.

Le Gouverneur. Comment ſe fait-il donc que la preſſe gémit continuellement ſous leurs productions ? Comment ſubſiſtent-ils donc ?

Robin. Dans des greniers, Monſieur. C'eſt ce que vous allés voir ſi vous voulés vous donner la peine de paſſer chez M. votre fils.

Le Gouverneur. Et ſous quel prétexte irons nous le voir ?

Robin. Vous dirés que vous avés beſoin de ſon miniſtere ; que vous voulés mettre dans les papiers publics une Requête qui vous a été préſentée par les ſujets de votre Gouvernement, avec votre gratieuſe réplique, & que vous deſirés qu'elle ſoit tournée par une plume élegante.

Le Gouverneur. Ah ! donne-t-il dans cette branche de travail ? allons y donc, *Robin.*

La Scene ſuivante repreſente le jeune Auteur avec le petit Apprentif d'impri-

(1) Promenade aux environs de Londres.

merie. Cette eſpece particuliere de langage, qui, je crois, eſt introduit pour la premiere fois ſur le Théâtre, demande que nous rapportions ici quelques phraſes de leur dialogue.

Cape. Je t'en prie, vas t'en, mon cher diable.

L'Aprentif. Mon maître m'a ordonné de ne point venir ſans l'épreuve. Il dit que, comme il y a deux autres Auteurs dont la copie eſt prête, ſi la vôtre ne l'eſt pas pour ſamedi, il ne vous payera rien pour cette ſemaine. Auſſi vous êtes toujours ſi pareſſeux.... J'ai toujours plus de peine avec vous. Parlés-moi de ce Monſieur Sac-à-vin le Traducteur : il ne me fait jamais attendre une minute, ſi ce n'eſt quand le pauvre homme eſt pris de vin.

Cap. Comment, maraut, petit ſatan ! N'eſt-ce pas aſſez que j'eſſuie tous les jours les ſtupidités de votre ſot maître ? faut-il encore que j'aie à ſouffrir de votre impertinence ?

L'Apprentif. Impertinence ! parbleu je vois auſſi bonne compagnie que vous. M. Riposte de la petite Bretagne ne trouve pas au-deſſous de lui,

de boire un pot de bierre avec moi, quoiqu'il ait écrit 2 vol. *in* 4° de Vies, & qu'il donne actuellement un *in-fol.* par feuilles.

Cape. Maître petit coquin, ſi vous ne quittez la chambre promptement, je vous apprendrai le chemin de la rue par les eſcaliers.

L'Appr. Je vous en épargnerai la peine. Mais donnez-moi ce livre François où vous avez pris l'hiſtoire que vous avez miſe dans votre dernier Journal.

Cape. (*en le lui jettant ſur le corps*) Tiens le voilà ?

L'Appr. Croyez-vous donc que ce ſoit de ces livres qui ſe louent, où peut être un de vos Ouvages ?

Cape. Attends, attends ? je vais te jetter un *in-folio.* (*ſeul*) Dans quelle ſituation me trouvai-je ? Sont-ce là les fruits que je retirerai des dépenſes que j'ai faites pour m'inſtruire, & d'une vie laborieuſe ?

L'Apprentif rentre. J'allois l'oublier : voilà la paye de votre Ouvrage pour la ſemaine périodique ; ces 4 ſchelins & demi, avec deux & demi dont mon

Maître a répondu pour Mlle. Savon, votre Blanchiſſeuſe, font vos 7 ſchelins (1).

Cape. Mets-les ſur la table.

L'Appr. Il y a ſur l'eſcalier un homme qui vous demande. A l'air mauſſade de ſa figure & à l'air gueux de ſon accoutrement, ce ne peut être qu'un filou, ou un Poëte. Entrez, Monſieur.

(*Il enviſage ſon homme, lui rit au nez, & ſort*).

Le Poëte. J'imagine, Monſieur, que votre nom eſt *Cape.*

Cape. Vous l'avez deviné, Monſieur.

Le Poëte. Excuſez, Monſieur, n'êtes-vous pas Auteur ?

Cape. Quelquefois.

Le Poëte. Eh bien, Monſieur, voici le cas qui m'amene : en un mot, comme vous, j'ai été long-tems au ſervice des Muſes, & vous pouvez le voir à ma livrée.

Cape. Je penſe qu'elles ne vous ont pas congédié.

[1] Neuf livres, monnoie de France.

Le Poëte. Non, Monſieur, mais bien leurs premiers officiers, les Libraires. Depuis que j'ai imprimé une collection d'Epigrammes & de jeux de mots ſur moi-même, ils ont refuſé de m'employer. Vous êtes dans leurs bonnes graces : je vous apporte trois Imitations de Juvenal en proſe, l'Oraiſon de Ciceron pour Milon en vers blancs, des Eſſais ſur la Pêche Angloiſe des harangs, & une ample collection de Rébus. Si vous voulez en diſpoſer ſous votre nom, nous en partagerons le profit.

Cape. Je ſuis réellement touché, Monſieur, de votre détreſſe ; mais jai une proviſion ſi conſidérable de ma propre fabrique, que je ne puis me charger des marchandiſes d'autrui.

Le Poëte. Cela eſt bien fâcheux ; mais n'auriez-vous point quelque compilation, ou quelque table à faire ?

Cape. Rien du tout.

Le Poëte. Je vous ferai cela pour la moitié du prix.

Cape. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous être utile ; mais ſi cette bagatel-

le.... (*en lui donnant un ſchelin qui vaut* 24 *ſols*).

Le Poëte, (*en le prenant*) Monſieur, votre ſerviteur. Vous laiſſerai-je quelqu'une de mes productions ?

Cape. Aucune.

Le Poëte. Pas un Eſſai ? pas une Ode ?

Cape. Pas un Vers ?

Le Poëte. Votre très obéiſſant.

Cape. Le pauvre Diable ! Hélas ! ſuis-je bien éloigné de ſon triſte état ! Virgile avoit un Pollion, Horace ſon Mécéne, Martial ſon Pline. Mes Protecteurs à moi ſont M. Titre, le Colporteur ; M. Maroquin, le Libraire ; M. Index, l'Imprimeur: noble Triumvirat, auſſi fait pour les proſcriptions, auſſi inique, que le fameux Triumvirat Romain.

Sprightly arrive. Il s'entretient avec *Cape* ſur la litterature comme metier. Ce dernier prétend qu'il n'y a rien à y faire. Il aſſure qu'il médite ſa retraitte, & qu'il a pour cela deux cordes à ſon arc. Si ſa Comédie réuſſit, il achetera, dit-il, une commiſſion. Si ſa maîtreſſe s'attache à lui, il trouvera un établiſſement avantageux pour la

vie. Si l'un & l'autre lui manquent, il eſt réſolu de prendre le mouſquet. Sur cela Sprightly lui demande des nouvelles du progrès de ſa paſſion pour Arabella, ſœur de M. Cadwallader. Cape répond que le cœur de ſa belle eſt pour lui, mais que la raiſon dont elle eſt douée forme un grand obſtacle. Il ajoute, que le conſentement du frere d'Arabella eſt indiſpenſable. Sprigthly promet à Cape de lui faire faire connoiſſance avec ce frere, avant que la journée ſe paſſe. A cette occaſion, il dépeint Cadwallader en ces termes.

C'eſt un compoſé de contrarietés, d'orgueil & de baſſeſſe, de pétulance & d'imbellicité. Il diſputeroit volontiers le terrein à un Prince du ſang, & d'un autre côté ne ſe feroit pas un ſcrupule de manger avec le premier galopin. Sa converſation eſt quelquefois amuſante ; il y a quelques tournures ſingulieres. Enfin l'extravagance & la biſarrerie de ſes manieres, & ſa vanité ſur ſon origine complettent ſon caractere.

Cape. Comment quelqu'un auſſi entêté ſur ſa nobleſſe pourra-t-il hono-

rer de ſa préſence un logement auſſi chétif que le mien ?

Sprightly. Il eſt prévenu que vous êtes un génie abſorbé dans la ſcience, un ſçavant capricieux qui ne ſe plait que dans un réduit écarté, & qui ſe cache pour éviter les importunités des Grands.

Cape. Et quel charme y a-t-il dans un tel caractere qui ſéduiſe M. Cadwallader ?

Sprightly. Il y en a beaucoup. Après un Pair du Royaume, ce qu'il honnore le plus c'eſt un Poëte. Comme il ne joue pas un rôle dans la république litteraire, il ſe rejette modeſtement ſur ce que ſon éducation a été négligée. Mais le voici qui monte. Allons vite mettés votre bonnet, & joués la dignité & l'abſence.

Ce n'eſt point M. Cadwallader qui entre, c'eſt M. Maroquin Libraire.

Voici quelques traits de la Scene.

Mar. J'ai quelques mots à gliſſer dans votre oreille privée.

Cape. Vous pouvés parler; Monſieur eſt de mes amis.

Mar. (*à part.*) Auteur ?

Cape. Et volumineux.

Mar. En quel genre?

Cape. Univerfel.

Mar. Dieu foit beni. Il eft bien jeune & pas trop mal équippé. C'eft fans doute quelque bonne foufcription qui l'a ainfi racommodé.

Cape. Non. Il y a un mois qu'il eft venu de Leyde. C'eft un grand Théologien qui a étudié en Allemagne. Si vous en avés befoin, il peut vous fournir dix ou douze Sermons manufcrits d'un Ecclefiaftique décedé. Il les garantit comme originaux.

Mar. Non, non. Je ne fais point d'affaires en Sermons; j'ai perdu tout ce que j'ai mis aux derniers, parce qu'ils étoient faits par un Méthodifte.

(*à Sprightly*). Mais Monfieur, s'ils ne font pas longs & s'il y a beaucoup de latin, je vous trouverai chaland.

Spr. Pourquoi, Monfieur?

Mar. Pour les Sermons manufcrits dont vous voulés vous défaire.

Spr. Des Sermons? moi? *

[*] Sprightly n'eft point Auteur, mais

Mar. Oui, oui. Monfieur m'a tout dit.

Spr. Ah je lui en fuis fort obligé.

Mar. Ne craignés rien. Maroquin n'auroit pas gardé fi l'on tems une boutique, s'il ne favoit pas garder un fecret. L'an 1715, lorfque je travaillois pour les Jacobites, au fort de la rebellion, je n'ai pas defferré une feule fois la bouche; je n'ai décelé qu'un feul Auteur. Encore mourut-il de confomption, avant d'être jugé. Mais à propos, Monfieur Cape, il faut que vous me donniés trois titres intereffans pour trois Brochures, & une Epigraphe latine, pour la plus confidérable.

Cape. Je les ferai.

Mar. Faites-les, faites-les, mon cher ami. Les Livres font comme les Femmes; il leur faut de l'ajuftement. Les belles plumes font les beaux oifeaux. De beau papier, un caractere net, une devife agréable, une titre fortant,

Cape le fait paffer pour tel, afin de l'initier aux mifteres de la Librairie que Maroquin pourra dévoiler.

voilà ce qui fouvent a fuffi pour pouffer un Livre jufqu'à trois éditions. Connoiffiez-vous *Henri Toutes-mains*? C'étoit un joli garçon; il fçavoit le Latin *ad unguem*, comme on dit. Il vous auroit mis dans un clin d'œil une Fable de Driden, ou une Epitre de Pope en vers Latins. Excepté *Pierre le Hatif*, Auteur de Voyages, le Commerce n'a jamais fait une plus grande perte.

Cape. Qui vous l'a enlevé?

Mar. La corde. Il a été pendu pour fauffe Monnoie. Quel dommage! Le joli fujet!

Spr. Vous avez donc beaucoup perdu à fa mort?

Mar. Je ne fçai que vous dire; fon exécution fit beaucoup de bruit. Cela me fit vendre 700 Exemplaires de fes Traductions, fans compter fa Harangue de mort, & fa Confeffion qu'il eut foin de me garder; car il n'oublia point fes amis dans fes derniers momens, le pauvre garçon. Mais revenons à vous. Nous traiterons enfemble ce Printems pour un couple de volumes *in* 8°.

Spr. Sur quel fujet?

Mar. Je lui laiffe à choifir, quoique cependant il foit très certain, que les Romans font bons pour l'Eté & font à merveille aux eaux de Tumbridge & de Briftol. Cette denrée eft encore très-bonne pour le Commerce des Indes Occidentales. Allons, allons, des Nouvelles, M. Cape. Et comment va votre Ouvrage Périodique, avec M. *Index*?

Cape. Il ne s'en plaint pas.

Mar. Ah! où eft le tems? Mais on a fi fort aprovifionné le Marché; il y en a tant à préfent! M. *Titre* & moi nous en avions voulu entreprendre un. Nous avions un jeune Cantabre pour les Effais & les Extraits; un joli Hiftorien d'Aberdeen, & un Clerc de Procureur pour les matieres de goût. Mais je ne fçai comment cela fe fit, nous manquions d'un Politique.

Cape. Je pourrois vous fervir en cette qualité.

Mar. Grand-merci, M. Cape, vous êtes affez occupé. Faites vos affaires; mais croyez-moi, n'allez pas gratter & rogner la Monnoie? Reffouvenez-vous de *Henri Toutesmains*. Ah, le joli garçon!

M. Cadwallader, sa Femme & sa Sœur arrivent.

En montant, M. Cadwallader déclame contre les Poetes qui, selon lui, ont une aversion marquée pour les étages mitoyens. Ils sont toujours au grenier ou dans des bas. Lorsqu'il est entré, Cape feint de ne pas s'appercevoir de son arrivée. Sprightly dit à Cadwallader qu'il est là lui-même depuis une heure, sans que l'Auteur l'ait encore remarqué, qu'il est occupé à mettre en Tragédie l'*Œneide de Virgile*, & qu'un tremblement de terre ne le distrairoit pas. On entend Cape qui dit : » Non, le Baudrier de *Pallas*, » les prieres, les pleurs, les Dieux » même supplians ne te sauveroient » pas «. *Pallas te hoc vulnere, Pallas immolat, & pœnam scelerato ex sanguine sumit.* Cadwallader effrayé de l'enthousiasme du Poete, donne des signes fort plaisans de frayeur. Dans le reste de la conversation, il profere des juremens & des choses qui ne peuvent gueres se rendre dans une autre langue. Il prie aussi Sprightly de le faire diner quelque jour avec des Mylords, des

Barons, des Baronets, ou Membres du Parlement. Ce dernier le lui promet d'autant plus volontiers, dit-il, que ces Seigneurs auront certainement entendu parler de l'antiquité de sa Maison. Surquoi Cadwallader demande à sa femme où est sa Généalogie, si elle l'a apportée avec elle. Elle répond qu'elle l'a laissée dans l'Office. Cadwallader s'en formalise beaucoup, & la tire à quartier. Pendant ce tems-là, Cape profite de ces précieux momens pour parler de son amour à Arabella qui lui conseille d'en feindre pour M^de^. Cadwallader, afin de se menager un plus libre accès dans la Maison. M. Cadwallader & sa femme se rapprochent. Ils ont ensemble une nouvelle querelle dont ils déferent le jugement à Cape. Il est question de *Dicky* leur enfant, qui n'a que trois ans. Le Pere veut le mettre en pension chez M. *Quodgenus*, pour qu'il s'y lie avec le petit Mylord *Sommet*, fils du Comte de *Frize*, dans l'espérance qu'un jour Mylord *Sommet* pourra le faire Membre du Parlement. M^de^ Cadwallader de son côté veut le mettre chez un autre Maî-

tre de Pension nommé M. *Chatouille-Cruche*, pour qu'il y fasse connoissance avec le jeune M. *Capital*, fils d'un Fripier, & que lorsqu'il se retrouveront dans le Monde, M. *Capital* lui prête de l'argent. Cape qui veut commencer à faire sa cour à M^de^. Cadwallader, décide en sa faveur. En récompense elle le prie à diner pour le jour même, & la Compagnie se retire en faisant promettre à Cape de les rejoindre bientôt.

On voit en ce moment arriver le Gouverneur suivi de Robin. Selon ses conventions avec ce dernier, il propose à Cape de travailler à la Requête qui lui a été présentée par les sujets de son Gouvernement, & Robin lui insinue d'y vanter les vertus de M. le Gouverneur. Voici comme Cape s'en défend. Rien ne peut effacer, dit-il à Robin, ,, les obligations que je vous ai ; ,, sans cela ce seroit ici notre derniere ,, rencontre. Il s'adresse ensuite au Gouverneur : ,, Votre ami s'est trompé, Mon- ,, sieur, en me recommandant comme ,, propre à faire ce que vous désirés. Les ,, Lettres ont toujours fait ma passion, &

» sont même actuellement ma profes- » sion ; mais quoique je serve le pu- » blic, je ne me prostitue pas pour les » particuliers. Si ma plume n'a jamais » été employée à satisfaire le ressenti- » ment de qui que ce soit, elle ne se sa- » crifiera jamais non plus pour flater la » vanité, pallier les fautes d'autrui & en » imposer au public. Vous pouvez avoir » beaucoup de mérite, Monsieur ; c'est » à ceux qui vous connoissent à fond à » le célébrer.

Le Gouv. répond : » Jeune homme, » je loue vos principes & votre fermeté. » Un refus aussi noblement exprimé me » flatte plus que tout l'encens que vous ,, auriez pu m'offrir par votre travail. "

La Scene finit par la proposition que fait Sprithtly d'imaginer quelque moyen d'écarter M. Cadwallader, afin de donner le tems à Cape d'entretenir Arabella. Il prie le Gouverneur & Robin de l'aider dans l'exécution du projet qu'il médite ; ils lui promettent, par égard pour Cape, de se prêter à tout ce qu'il faudra faire.

Cadwallader arrive pour emmener Cape. Sprightly lui annonce une nou-

velle qui le flattera. Il lui apprend, en lui montrant le Gouverneur, que c'est-là l'interprete du Prince Potowowsky, Ambassadeur du Cham des Calmucks; que son Altesse l'envoie inviter à diner, & que toutes les fois qu'on dine chez un Seigneur Tartare, on a droit d'y mener une Ombre qui s'appelle dans langue du Pays, *Jablanousky*. Il propose à Cadwallader de venir avec lui chez le Prince Tartare comme Ombre. Après les complimens d'usage pour s'excuser de diner chez lui, où il a invité M. Cape, il accepte la partie. On le prévient qu'il dinera à terre sur des tapis, les jambes croisées. Cadwallader transporté de joie va se préparer à se tenir les jambes croisées. Les autres Acteurs vont de leur côté prendre les mesures nécessaires pour jouer les Princes Tartares. Entr'autres niches qu'on lui prépare, Sprightly se propose de lui faire manger une soupe qu'il n'oubliera pas sitôt, & c'est ainsi que finit le premier acte. On sent que l'Auteur a copié ici le *Bourgeois Gentilhomme.*

ACTE II.

Il commence par une partie de jeu entre l'Auteur & Madame Cadwallader. Cape, qui a son but, l'interrompt, pour proposer à la Dame un amusement plus convenable pour les tête à tête, où la présence d'un tiers, & surtout de M. Cadwallader seroit fort à charge. Cette femme feint quelque tems de ne pas l'entendre. Il prononce le mot d'amour, & elle s'en effarouche si peu que Cape craint d'être trop tôt pris au mot. Il lui apprend que le plaisirde ce jeu, comme celui de la chasse, ne consiste pas à se saisir tout de suite de sa proie. On la lance d'abord, ensuite elle échappe, on la perd de vue par les défauts qu'elle donne, on la retrouve & enfin on la prend. Mde. Cadwallader, qui n'aime point les longueurs, l'invite à commencer bientôt sa chasse, afin d'en venir plutôt au dénouement. Arabella les interrompt dans ce moment interressant. Elle avertit Madame Cadwallader que sa Couturiere lui apporte une robe. Cette derniere sort avec quelque

méfiance de sa belle sœur, & bien résolue de s'en éclaircir en écoutant à la porte. Arabella a conçu elle-même de la jalousie de l'entretien de son amant avec sa belle sœur, & cela d'autant plus injustement que c'étoit elle-même qui avoit engagé Cape à feindre de l'amour pour elle. L'amant a beaucoup de peine à appaiser sa maîtresse. Il lui répéte qu'il n'a tenté cette voie que par son conseil, & il lui échappe à cette occasion quelques traits qui ne sont pas flatteurs pour Madame Cadwallader. Elle sort de sa cachette furieuse, & menace les deux amans de s'en venger, en découvrant tout à son mari qui paroit aussitôt avec le Gouverneur, Sprightly & Robin.

» Entrés M. l'Interprête, dit-il au Gouverneur. Entre vous & moi (» phrase favorite qu'il repète souvent)» je goute » fort son Altesse Royale. C'est un Sei» gneur poli, aimable, bien élevé. » Mais quelle maudite soupe !

Le Gouverneur. Pourquoi donc ? Il me semble que vous la mangiés de bon appetit.

Cadwallader. De bon appetit ! Ven-

trebleu je n'en remangerois pas, quand il seroit question d'être premier Ministre du Cham des Tartares. Elle étoit amere comme de la noix de galle, noire comme mon chapeau. Encore a-t-il fallu être là deux heures les jambes croisées; aussi les ai-je meurtries comme des harangs (C'est l'expression Angloise). Et quelle diable de langue parlôient-ils là ! Au reste; M. l'Interprête, vous la parlés très facilement. Cependant on voit bien que vous n'êtes, pas précisement du pays. Ils ont un certain nazal que vous n'attrapés pas si bien qu'eux.

Il demande ensuite à sa femme, si elle a bien regalé & entretenu M. Cape. Elle l'instruit de ce qui se vient de se passer, & il tient de fort bons propos sur cela. Entre autres, il dit que M. Cape n'est pas toujours des plus rassis; qu'il l'a pris lui même le matin pour *Turnus*, & que vraisemblablement cet après midi il l'aura prise pour Didon. Sur cela sa femme lui representant l'ignorance de son sexe, il trouve Cape bien lâche de s'attaquer à une femme ignorante & peu lettrée. C'est, dit-il,

comme si le Grand Seigneur se mettoit à la tête de ses Janissaires, pour aller battre un Ramoneur de cheminée. Madame Cadwallader ne digére pas cette comparaison, & pour faire sa paix, son mari l'assure, que ce n'est que pour faire voir qu'il sçait les *Tropes* & les figures. Enfin on se réunit pour tomber sur le pauvre Auteur, qui après quelques excuses qui ne lui réussissent pas, ajoute que Madame Cadwallader craignant sans doute qu'il ne devint le favori de son mari, a outré les faits, pour détruire la connexion entre eux. Ce mot de *connexion* charme M. Cadwallader. Il se reconcilie avec Cape, & lui fait force excuses. Sa femme d'abord un peu déconcertée se remet ensuite; elle lui raconte dans le baragouin le plus intelligible, ce qu'elle a entendu de la conversation de Cape avec Arabella. Cadwallader reprend toute sa colere, lorsqu'il apprend qu'un Auteur avoit osé porter ses vues sur sa sœur. Il lui distribue les épitheres les plus mortifiantes & les plus dures. Il envoie chercher sa généalogie, & pour insulter Cape, il sou-

tient qu'il n'a surement jamais eu de grand pere. Le Gouverneur se déclare en ce moment, reconnoit Cape pour son fils, & l'on unit les deux Amans. Madame Cadwallader demande à M. le Gouverneur, un Negre, un Singe & un Perroquet, & promet d'oublier tout à ce prix. Son mari se réjouit de l'alliance nouvelle qui va illustrer son ancienne noblesse, & le Gouverneur finit par cette phrase assés assortie à son caractere. » Mes désirs sont » comblés, mon cher Robin, & mes pei- » nes sont finies. Si les sentimens de » mon fils se soutiennent dans l'abon- » dance, comme dans la détresse, je » pourrai me flatter d'avoir donné à la » Patrie un défenseur, aux pauvres un » protecteur, & aux hommes un ami «.



V.

SUITE des Voyages de KEYSLER.

DES SALINES DE REICHENHALL.

ENTRE *Uncken* & *Saltzbourg*, qui sont à quatre milles l'un de l'autre, on trouve les Salines Bavaroises de Reichenhall. Sa source est connue sous le nom de *Bonté de Dieu*. On en éléve la matiere au moyen d'une roue de 36 pieds de diamètre, & de chaînes de fer, avec l'aide d'une autre d'un plus petit volume. Quand une fois les eaux sont parvenues à la maison de travail, on la divise en deux parties, dont l'une reste dans ce lieu, & l'autre est conduite à trois milles de là dans des canaux de plomb, au-dessus des hautes Montagnes de Traunstein, où, par la raison de la grande abondance de bois qui s'y trouve, on est plus à portée de faire bouillir le sel. Il y a à Reichenhall six poëles,

dans lesquelles alternativement on fait bouillir chaque jour le sel, de sorte que dans l'espace de six jours toute la matiere se trouve bouillie. Il s'y en fait ordinairement pour cinq cens gulders par semaine. Afin que les poëles ne soient pas trop endommagées par l'eau salée, on les prépare avec de la chaux, de la fougere & de la paille. Il s'y attache, quand le sel bout, un sédiment de sel bâtard, qu'on dissout tous les trois mois, ou quelquefois plus souvent; & en y ajoutant un peu d'eau salée, on en fait du sel fin. La Saal qui coule à Richenhall, a les propriétés requises pour rafiner le sel; ce qui rend l'opération beaucoup plus facile en ce lieu, que dans les Salines voisines, où il faut porter à la mine l'eau fraiche à grands frais. A Hall en Suisse, on met du sang de jeune bœuf & des œufs, pour accélerer la séparation des parties salines d'avec le reste de l'eau. C'est ce qu'on ne fait point à Reichenhall, non plus qu'à Hall en Suabe, à Nauhein & à Lunebourg. On sçait qu'en Allemagne plusieurs Théologiens Protestans soutiennent, que la

défense de manger du sang s'étend aux Chrétiens des deux Alliances. Tous ceux qui sont de cette opinion, ainsi que les Juifs, s'abstiennent du sel Saxon, à cause du sang de bœuf qu'on y fait entrer, comme on vient de le dire. Au reste il est facile de s'en passer, si l'on a soin, comme on fait pour les sucres, d'y jetter quelques douzaines d'œufs, & de bien écumer la graisse & les impuretés qui viennent sur la surface. Le Sel de Reichenhall n'est pas si pur ni si blanc que celui de Saltzbourg & de Hall en Suabe, mais il est très fort & à bon marché. Il y a eu anciennement une convention entre les états de Saltzbourg & de Baviere, par laquelle ils doivent se fournir mutuellement à un prix reglé, le premier du sel, & l'autre du bled. Sans cela Saltzbourg seroit assés embarrassé pour débiter son sel, dont on pourroit empêcher d'un côté l'exportation en Autriche, & de l'autre en Baviere, dont l'Electeur fait de très grands profits en revendant ce même sel, qu'il envoie en France, en Boheme, & par le Rhin, jusqu'en Suisse

& en Italie. La Ville de Ratisbonne est le lieu d'étape de cette marchandise, qu'on transporte par une petite riviere à Amberg dans le haut Palatinat, & par le Danube dans d'autres pays. Ratisbonne gagne par ce commerce vingt milles Gulders.

Si l'on en croit M. Keisler, il n'y a point de Province Protestante, où l'étude de la Théologie soit poussée aussi loin, & qui fournisse de meilleurs prédicateurs que le Duché de Wirtemberg. L'ordre des études qu'on y fait mérite d'être raporté. On commence dès l'école ordinaire à examiner, quels sont les enfans qui annoncent le plus d'application & de travail. Outre les examens qui se font plusieurs fois l'année devant les Magistrats des villes, le Duc de Wirtemberg envoie tous les ans deux Visiteurs généraux, qui font avec soin l'inspection de l'état des choses. Les enfans qui promettent, sont successivement examinés pendant deux ou trois ans devant le Consistoire de Stutgard. S'ils y sont jugés capables, on les envoie à l'une des deux maisons de Blaubeurn & de Denkendorf. Là

ils s'engagent par serment à servir la maison de Wirtemberg fidelement, soit dans le païs, soit dehors. Ils s'engagent aussi par la suite, s'ils se rendent indignes de leurs fonctions par leur mauvaise conduite, à rendre aux Etats ce qu'il en coute pour leur entretien, qu'on évalue sur le pied de cinquante gulders par an. Ceux à qui ce malheur arrive, sont nommés *rejecti*; & il faut bien les distinguer de ceux qui, avec le consentement des Etats, quittent le païs pour faire leur ministere chez l'Etranger: on nomme ceux-ci *dimissi*. Ces jeunes gens restent deux ans dans ces maisons, pour y faire leurs études. Ils passent ensuite dans des seminaires, où ils reçoivent une éducation plus savante. Ceux de Blaubeurn vont à Bebenhausen, & ceux de Denkendorf à Maulbrun. Dans ces deux Seminaires, ceux qui enseignent sont de très habiles gens, qui deviennent souvent Prélats par la suite. Leurs éleves sont nourris, logés, blanchis, & éclairés. On leur fournit le papier, & une partie de leur habillement. Ils sont de plus soignés en cas de maladie. Ce

n'est qu'après avoir resté deux ans dans ces Seminaires, qu'ils sont admis à la grande fondation de Tubingen, qui étoit ci-devant un monastere d'Augustins, où ils sont également nouris & entretenus. Dans toutes ces maisons d'études, il y a deux vacances par an; l'une de 15 jours à Paques, & l'autre de 3 semaines en automne. On leur donne encore un viatique pour rejoindre leur maison paternelle. Le nombre des Eleves de ces deux Seminaires est fixé pour chacun à 25. Comme on reçoit à Tubingen quelques écoliers du College de Stutgard, ou quelques autres qui y sont envoyés par grace, outre ceux qui y viennent de ces deux Seminaires, cela fait environ trente places de fondation, & c'est un nombre suffisant pour fournir aux Ministres qu'on tire de cette Maison. La premiere année les derniers venus qu'on appelle *Novices*, sont assujettis à quelques services, comme de chauffer le poële, de porter de l'eau &c. Au reste ils ne sont exposés à aucune insulte ni à aucun mauvais traitement. Les deux premieres années ils étudient la Philo-

sophie, d'où ils passent en Théologie. Indépendament des Professeurs de l'Université, sous lesquels ils travaillent, ils sont encore instruits par de forts étudians de la maison, qui sont distingués par le nom de Repetiteurs, & à qui l'on donne une meilleure nourriture & quelque salaire. Ce n'est qu'après avoir été examiné par le consistoire de Stutgard, qu'ils sont declarés capables d'exercer les fonctions de Ministres. On les y exerce en les employant en cette qualité dans une Paroisse, pendant la vacance du benefice, ou bien pendant la maladie de quelque Ministre. Dans le premier cas, la Paroisse leur donne un gulder & demi par semaine : dans le second, le Ministre les loge, & leur donne un demi gulder aussi par semaine. Les études qu'on fait dans ces maisons depuis l'enfance jusqu'au Ministere sont excellentes ; & il n'est pas étonnant qu'avec tant de soin, elles fournissent des sujets sçavans & appliqués.

On terminera cet extrait par quelque Inscriptions & Épigrammes curieuses répandues dans les deux premiers volumes

de Keisler. Personne n'en a plus rassemblées que ce singulier voyageur.

Le trait frapant d'une Cigogne qui se laissa brûler avec ses petits, ne pouvant les sauver, & ne voulant point les abandonner, a donné lieu à l'Epigrame suivante.

Viderat arsuros flagranti in culmine nidos,
Nec teneras voluit linquere Mater aves.
Undique prostantes animosa Ciconia flammas
Sprevit, & in medio maluit igne mori.
Hanc modo Phœnici deceat preferre volucrem:
Non datur ex isto vita secunda rogo.

L'inscription suivante se lit sur le cereueil de quelqu'un de la Maison de Trivulce.

Joannes-Jacobus-Magnus Trivultius,
Antonii filius,
Qui nunquam quievit, quiescit. Tace (1).

(1) Cette Epitaphe nous rappelle celle qui

Dans la Cathedrale d'Alexandrie, il y a une Epitaphe moderne, qui prouve qu'on n'a pas encore perdu tout à fait le ton d'humilité des premiers siécles de l'Eglise.

Philippus Maria Resta,
Episcoporum minimus,
Peccatorum maximus,
Inspicientium orationibus se commendat.
Prid. Kal. Apr. 1706.

On ne sera pas si édifié de l'Epitaphe qu'on trouve dans l'Eglise du S. Esprit à Sienne, d'un Voyageur dont les vins d'Italie avoient abrégé les jours.

Vina dabant vitam, mortem mihi vina dedere:
Sobrius auroram cernere non potui.
Ossa merum sitiunt, vino consperge Sepulchrum:

fut faite sur une certaine Femme, où au lieu de dire dans la forme ordinaire, *Hic jacet*, on mit, *Hic tacet*.

Et calice epoto, care viator, abi.
Valete Potatores.

» Le vin qui donne la vie, m'a donné la mort. Je ne vis jamais l'aurore » à jeun, & mes os sont encore alterés » de vin. Arrosez de vin mon tombeau ; & après avoir vuidé la coupe, partez, cher voyageur. Adieu.

Le zele de notre voyageur s'allume contre les Saltinbanques & les Charlatans. Il n'a pas oublié de rapporter un discours qu'il prétend avoir entendu de l'un d'eux à Turin, en ces termes.

» Beni soit Notre Seigneur à qui je » ne demande pour toute grace que de » vouloir bien, suivant sa justice, me » traiter au Jugement dernier, comme je vais vous traiter en vous vendant mes drogues. Je sacrifie ma vie » & ma santé pour l'intérêt de la votre ; » mais le Démon, ennemi éternel de » tout bien, vous aveugle tellement » que vous épargnez quelques sols, » comme vous feriez cent écus. Pour » une bagatelle, vous négligez de vous » procurer un aussi grand bien que mes

» remedes qui vous sauveroient la vie, » à vous, à vos parens & à vos amis. » Si je prens de vous une obole contre » ma conscience, je veux bien être » condamné à avaler éternellement vo- » tre monnoye fondue dans le feu de » l'Enfer. Amen.

Il avoit préparé cette énergique harangue, pour débiter des poudres à un sol. Ainsi l'on peut juger de l'excellence des ingrédiens qui y entroient.



V I.

The Lives of Cleopatra and Octavia, by the Author of DAVID SIMPLE.

» Les Vies de *Cléopatre* & d'*Octavie*, » par l'Auteur de *David Simple*, *in*- » 4°. 1757, Millar «.

LE plan de la Dame, à qui nous devons cet Ouvrage, est d'exciter l'horreur du vice, & d'inspirer un nouveau respect pour la vertu affligée. Voici comme elle s'exprime à ce sujet.

» Les amours si connues d'*Antoine* & » de *Cléopatre* ayant un fondement réel, » persuaderont mieux des conséquences » funestes qu'entraîne un amour effre- » né, lorsqu'il a pour objet une femme » fausse & artificieuse. Lorsque l'histoi- » re présente ces portraits frapans, ils » nous font beaucoup plus d'impression, » que lorsqu'ils nous sont offerts dans » des ouvrages d'imagination. Les mal- » heurs de la vertueuse Octavie remue- » ront plus notre sensibilité & notre pi-

» tié, que ne pourroient faire les des- » criptions les plus patéthiques de nos » meilleurs romans. Dans ces derniers » livres, il est rare que le lecteur s'oublie » au point de ne pas se rappeller que les » caracteres de ses personnages sont » feints & supposés; tandis que l'his- » toire, ainsi que la glace la plus unie, » réfléchit l'image même de ceux dont » nous lisons les avantures.

Ce sont là les motifs, qui ont fait choisir à l'Auteur les vies de *Cleopatre* & d'*Octavie*, dans la vue d'instruire & d'amuser le public. Elle s'est cependant permis de placer son récit dans le Pays des Ombres, afin d'avoir plus de liberté de détailler ces grands évenemens, & de pouvoir développer les motifs qui ont conduit ces deux Princesses dans les différentes actions de leur vie.

Venons aux portraits de *Cleopatre*, de *Marc Antoine* & d'*Octavie*: c'est ainsi que la premiere se peint.

» J'étois si occupée & si enivrée de » moi-même, que ma propre person- » ne étoit le point de réunion de tou-

» tes mes idées; j'y voulois même ra- » mener tous les autres hommes. Com- » me l'éducation avoit fortifié ce prin- » cipe en moi, toute jeune que j'é- » tois, mon imagination, du point de » son élevation, regardoit avec le der- » nier mépris tout le reste du genre » humain. Je ne supposois pas aux » autres plus de sentiment, que s'ils » avoient été entierement inanimés. Les » plaisirs ou les peines d'autrui n'en- » troient jamais pour rien dans la com- » binaison de mes idées, & je vivois » comme si j'avois été la seule person- » ne sur terre, qui pût avoir des sen- » sations. Si cependant les hommes » avoient été réellement aussi peu sus- » ceptibles d'éprouver le sentiment, » & de connoitre les plaisirs & les pei- » nes, j'aurois vû renverser tous mes » projets; ma vanité auroit été sou- » vent humiliée, lorsque les hommes » insensibles à mes charmes ne leurs au- » roient pas rendu l'hommage que je » croyois leur être dû.

Après avoir tracé les excès & les crimes qu'un tel caractere fit commet-

tre à *Cleopatre*, voici les expressions que l'Auteur met dans la bouche de cette Princesse étant à ses derniers momens.

» A l'approche de ma derniere heu» re, je ne pus m'empêcher de réfléchir « sur ma vie passée ; je trouvai qu'en cé» dant à mon ambition & à ma vanité, » j'avois été dans le cours de ma vie » beaucoup plus infortunée que je n'a» vois été heureuse. Cela peut-il être » autrement, lorsqu'on se livre entie» rement aux passions qui prennent sur » nos cœurs d'autant plus d'empire, » que nous y cédons? Ne jamais attein» dre pleinement à ce qu'on désire, » n'est-ce pas l'état le plus déplorable ? » C'est cependant ce qui arrive conti» nuellement à qui ne sçait pas gou» verner ces passions dangereuses. La » puissance de *Cesar*, le triomphe de » *Livie* & d'*Octavie*, & ma fin pro» chaine me plongeoient dans les ré» flexions les plus cruelles & les plus » ameres. Je n'avois pas assez d'art, » pour m'en imposer à moi-même » sur tout ce qui m'accabloit, moi qui

» avoit toujours si bien réussi à en » imposer aux autres. Tout ce qui m'em» pêchoit d'être agitée des cruelles hor» reurs de la mort, c'étoit la consola» tion que je trouvois, à pouvoir imagi» ner que je me comblerois de gloi» re, en mourant avec *Antoine*; que » j'ôtois à *Livie* & à *Octavie*, mes riva» les, le plaisir d'insulter à mes dis» graces, si j'avois survêcu à *Antoine* ; » & enfin que je trompois un aussi » grand homme que *César*. C'est ainsi » que je me perdis, victime de cette » ambition qui avoit fait mon unique » passion ; & je ne doute pas que mon » exemple ne soit pour les âges futurs » un monument aussi terrible que du» rable.

Dans le cours de l'Ouvrage, *Clopatre* rend compte de tout ce qui assuroit son empire sur *Antoine*.

» *Antoine*, dit-elle, placoit souvent » sa confiance dans l'intégrité d'au» trui, heureuse disposition pour être » trompé, surtout par les femmes à » qui il s'attachoit. S'il faisoit des fau» tes, il étoit toujours prêt à deman-

„ der grace à ceux qu'il avoit offen„ ses : si c'étoit sa maîtresse, c'étoit le „ plus soumis, le plus souple des „ amans ; rien ne lui coutoit pour ob„ tenir son pardon. Pouvois-je trou„ ver un amant plus propre à flatter „ & à satisfaire ma vanité.

„ Il aimoit à railler, & y réussissoit ; „ mais ce qui émoussoit la pointe de „ ses traits les pluspicquans, c'est qu'il „ souffroit qu'on les repoussât par les „ plus fortes réparties.

„ Il arrivoit de-là, qu'il prenoit „ pour un procédé franc & ouvert tou„ tes les libertés qu'on se donnoit, „ lorsqu'en se défendant on le poussoit „ un peu trop vivement.

„ Je jouois la tendresse pour *An„ toine* à un point deperfection qui en „ auroit imposé à tout autre que lui ; „ mais malgré toute la chrleur de mes „ expressions, je n'évaluois & je n'ai„ mois mon Héros, qu'autant qu'il „ étoit l'instrument de mon ambition, „ & l'appui de ma puissance.

„ Dès que je fus bien assurée de mon „ crédit sur lui, je cherchai à le brouil-

„ ler avec tous ses amis ; je sentis „ qu'ils seroient mes plus cruels enne„ mis, & que n'étant point comme lui „ aveuglés par l'amour, ils éclaire„ roient mes desseins & mes actions. „ Je considérai que j'aurois beaucoup „ plus de peine à le persuader, tant „ qu'il écouteroit ceux dont les inté„ rêts étoient si opposés aux miens. En „ conséquence je chercherai à placer au„ près de lui toutes mes Créatures ; „ de sorte qu'au lieu de craindre de „ l'opposition, je me trouvai secondée „ par ces ames basses qui s'embarras„ soient peu du précipice où se plon„ geoit *Antoine*, en suivant mes con„ seils. S'il manquoit à quelqu'un, je „ donnois le tort à celui à qui il avoit „ manqué. Je travaillois à reconcilier „ *Antoine* avec lui-même, au point qu'il „ admiroit la justesse de mes raison„ nemens. Il étoit enchanté de la nou„ ve le preuve que je lui donnois par„ là de mon amour. Si aucontraire „ quelqu'un osoit m'offenser, je por„ tois *Antoine* à me venger, sans mê„ me qu'il osât me demander qu'elle

» étoit la nature de l'offenſe. Il au-» roit craint les reproches que je lui » aurois faits de ſon peu de confian-» ce à mon diſcernement & à mon » équité.

» Ce qui ajoutoit de nouvelles chai-» nes à ſon eſclavage, c'étoit ſon » goût exceſſif pour le plaiſir. Com-» me il ne trouvoit de ſatisfaction » que dans un regard, dans un ſou-» ris ; que la moindre altération dans » l'expreſſion de mes ſentimens fai-» ſoit ſon unique tourment, j'avois » toutes ſortes de reſſources pour af-» fermir mon empire. Je n'écoutois » d'ailleurs que mes vues ambitieuſes » dans le traitement que je lui faiſois, » & n'ayant aucun amour pour lui, » ſes ſouffrances ne me faiſoient au-» cune pitié ; elles faiſoient plutôt » mes délices par la preuve qu'elles » me donnoient de mon empire ſur lui. » S'agiſſoit-il de lui plaire ou de le » perſécuter ? Je me reglois unique-» ment ſur l'utilité dont l'une ou l'au-» tre de ces poſitions pouvoit m'ê-» tre, ſelon la conjecture. Lorſqu'il

» étoit livré à la plus profonde dou-» leur, j'étois également libre, par-» ce que j'étois ſans intérêts ; je ne » m'occupois que de l'avantage que » je devois retirer de ſa douleur & » du tumulte de ſes paſſions “.

Le caractere d'*Octavie* eſt bien propre à nous reconcilier avec le Sexe, & à effacer les impreſſions déſagréables que nous a laiſſées ſon indigne Rivale. *Octavie* annonce ainſi ſes premieres diſpoſitions.

» Dès mon enfance, c'eſt-à-dire, » auſſi tôt que je fus capable de ré-» flexion, on m'apprit que comman-» der à ſes paſſions, refrener ſes dé-» ſirs, partager ſes plaiſirs avec les » autres, c'étoit la ſeule conduite » qui pût me rendre heureuſe. Ce » fut ſur ces principes que je re-» glai mes actions pendant le reſte » de ma vie. J'eus également ſoin de » tenir mon ame dans une aſſiette » tranquile ; de ſorte que dans les ac-» cidens de toute eſpece que j'aurois » à eſſuyer, j'euſſe toujours le libre » uſage de ma raiſon & le plein exer-» cice de mon jugement.

» Douée d'une grande beauté, » ſœur du fils adoptif de *Jules Ceſar*, » je craignis, dès mes jeunes ans, » d'être ſacrifiée à la politique, & » livrée à un mari, dont l'unique but » ſeroit de me prendre comme un » gage aſſuré d'une plus étroite al-» liance avec le grand *Ceſar*. Ma » paſſion dominante étoit l'amour. Le » comble de la félicité dans mes idées » étoit de mener une vie privée avec » un mari qui me convînt, & qui » fût capable d'une affection récipro-» que. Cette façon de penſer me » rendit encore plus attentive à me » garder de prendre de l'amour, juſ-» qu'à ce que mon choix fût juſti-» fié par la raiſon. Je ſentis com-» bien il m'étoit eſſentiel pour la tran-» quillité de mon ame d'ête unie à » un mari pour qui je me ſentiſſe » de l'inclination. Dans le cas con-» traire, je n'aurois jamais pû ſoute-» nir l'artifice & l'hypocriſie néceſ-» ſaires avec un homme qui nous eſt » inſupportable. Je m'étois tracé à » moi-même le caractere du mari qui

» pouvoit être fait pour me rendre heu-» reuſe. Je réſolus qu'à moins que » des conſidérations d'Etat ne me for-» çaſſent à me ſacrifier, je ne m'u-» nirois jamais à perſonne, à moins » de rencontrer la copie du modele » que mon imagination m'avoit for-» mé “.

Marcellus fut cet heureux Epoux. Son portrait n'eſt pas moins ſéduiſant que celui d'*Octavie*. Si la conduite de cette Princeſſe pendant ſa vie fut diamétralement oppoſée à celle de *Cléopatre*, leur mort ne fait pas un contraſte moins frappant.

» Quand je conſiderai, dit *Octavie*, toute ma vie paſſée, j'eus la ſa-» tisfaction de me convaincre que, » malgré les malheurs inévitables que » j'avois eſſuyés, comme cependant » j'avois agi avec des vûes droites, » je ne devois pas m'accuſer d'être » la cauſe de ces malheurs ; auſſi » à la longue je reçus la récompenſe » d'une vie ſans reproche. Applau-» die des Romains, eſtimée par l'Em-» pereur, chérie de ma famille, mes

152

» derniers momens furent tranquilles, » calmes & ferains. J'expirai doucement, fans être troublée par aucune terreur, ni agitée par aucuns » remords «.



ALLEMAGNE.

I.

CONSIDÉRATIONS SUR LE BLEU DE BERLIN.

Par M. DE JUSTI (1).

LE négoce ne peut pas fleurir dans un pays, fi l'on n'y cultive les Arts & toutes les manieres differentes de gagner fa vie, de forte qu'on puiffe non feulement fournir le Royaume des marchandifes dont il a befoin, mais auffi entretenir un commerce

[1] Extrait de l'Ouvrage Allemand, intitulé, *Gottingifche Policey-amts Nachtrichten, &c.* » Avis du Bureau de Police de Gottingue, » *ou* Traités divers pour l'avantage de l'Ordre » Œconomique tirés de toutes les parties de » l'Œconomie, *&c.* Avril 1755.

avantageux avec les Etats voifins. C'eft une des principales maximes du Commerce, que tout ce qui peut être fabriqué dans le pays n'y foit pas importé de dehors : c'eft à quoi un Gouvernement fage doit veiller. Les vrais Patriotes doivent s'attacher à ces nouvelles branches de Commerce, s'ils veulent le bien de leur Patrie.

Le Bleu de Berlin eft une couleur qui fert à bien des ufages dans la vie civile. Comme il coute peu de dépenfe à compofer, il n'y a rien de plus facile à entreprendre, & c'eft une façon de gagner de l'argent qui nourrit fon homme. Comme on n'en fait point à Gottingue, nous avons cru devoir traiter cette matiere, & indiquer la façon de le faire. Les fçavants ont bien parlé dans plufieurs de leurs écrits de la nature de cette couleur; ils ont fait mention des matériaux qui y entrent & des opérations requifes pour le faire : mais perfonne n'a communiqué le procedé en fon entier, fi ce n'eft *Ernfting* dans fon *Dictionnaire Chymique.* Comme cet ouvrage a été imprimé aux dépens de l'Auteur, il fe

trouve par cette raifon entre les mains de peu de Sçavans. Les Fabriquans ont donc été obligés de fe montrer les uns aux autres la maniere de le préparer, & en conféquence il s'eft répandu fur cela des inftructions très defectueufes. On compte rendre un grand fervices à ces fabriquans, en leur en donnant une plus fûre. C'eft ce qu'on fera dans la derniere partie de ce Traité, & l'on donnera dans la premiere quelques réflexions préliminaires fur cette couleur.

PREMIERE PARTIE.

Le Bleu de Berlin a été inventé en cette ville au commencement de ce fiécle; mais quelque nouveau que foit ce fecret, on n'eft point d'accord fur fon inventeur. Quelques uns l'attribuent à *Dippel*, fameux par fes opinions fingulieres en fait de Religion; d'autres le donnent à M. *Diesbach.* Je ferois plutôt de l'avis des premiers.

Les principaux materiaux qu'on emploie pour faire ce Bleu, font du fang de bœuf, du fel Alcali, du falpetre,

du vitriol & de l'alun, auxquels on ajoute de la cochenille & de l'esprit de sel. Un bon Chymiste pourroit peut-être se passer de quelques uns de ces matériaux, & entre autres du salpêtre, comme on le dira plus bas. On observera aussi, que la cochenille ne servant qu'à teindre l'alun qui se précipite facilement, on peut y suppléer avec de la garance en se servant d'eau bouillante, & en filtrant bien le tout. On pourroit encore employer beaucoup moins d'alun, en y ajoutant du vitriol.

Le principal fondement du Bleu de Berlin se trouve dans l'écume qui se forme, quand les deux sels contraires, sçavoir l'acide & l'alcali, sont mêlés ensemble. Après avoir mesuré leurs forces l'un contre l'autre, il se forme un troisiéme sel neutre, qui est d'une toute autre nature. En combattant, ces deux sels rejettent une partie de la terre qu'ils renferment. C'est dans cette terre, qu'est le principe de la couleur bleue. Le sçavant *Henkel* a tiré cette conjecture des découvertes qu'il a faites & publiées dans sa *Flora*

Saturni laus. Il faut cependant convenir que, comme il tombe peu de terre pendant le conflict de ces deux sels, on doit encore chercher quelque autre principe du Bleu de Berlin; & on le trouvera, selon moi, dans la substance phlogistique & urineuse, qui réside dans le sang de bœuf. L'alun peut aussi y contribuer, parce qu'on le prépare ordinairement avec de la vieille urine putrifiée. On sçavoit déja que le sel acide & le sel urineux mêlés ensemble forment la couleur bleue; on en a fait l'expérience en versant de l'esprit d'urine sur de l'eau forte.

On combattra ici un préjugé qui est fort établi, & que les marchands ont interêt d'accrediter. Ils vantent leur bleu, parce qu'il est fait de salpêtre. Nous ne convenons point du tout des avantages qui selon eux résultent du salpêtre. On a déja dit qu'une plus grande quantité de sang de bœuf ou de tartre, fourniroit plus de parties urineuses, & tout autant que le salpêtre. Il est encore faux que ce dernier produise un acide plus avanta-

geux pour la perfection du bleu de Berlin. Les expériences de Henkel démontrent que le vitriol & le sel marin, fournissent un acide aussi parfait que celui du salpêtre. On n'aura donc qu'a employer plus de vitriol, & on s'épargnera les frais considérables du salpêtre, qui partout est fort cher.

Il importe aussi beaucoup de faire attention à la qualité du vitriol dont on se sert. Il faut qu'il ne soit point mêlé de cuivre, si l'on veut avoir une belle couleur. S'il y a du cuivre dans le vitriol, la couleur qu'on en formera sera verdatre. On peut au coup d'œil juger s'il y a beaucoup de cuivre; car alors ils sera d'un verd obscur. Si au contraire il en contient peu, il sera d'un verd pâle. On peut encore s'en assurer plus positivement: on n'aura qu'à en dissoudre un peu, & y mettre un couteau ou de la taule. S'il y a du cuivre, il ne manquera pas de s'y attacher.

Les essais qu'on a faits prouvent que le vitriol pur de fer est celui qui donne un plus beau bleu. Ce seroit

un objet digne des recherches des Chymistes, d'expliquer pourquoi le fer est si propre à former le Bleu. Venons en au Procedé.

SECONDE PARTIE.

Malgré les avis que nous venons de communiquer, pour perfectionner le Bleu de Berlin, nous donnerons ici la Méthode ordinaire que les Fabriquans suivent pour le faire. Comme les corrections & les changemens qui seroient à indiquer, demandent une certaine connoissance de la Physique, ils ne seront peut être pas à la portée de tout le monde. Cela n'empechera pas que ceux qui sont capables de réflexion & de raisonnement, ne perfectionnent cette méthode d'après les principes que nous avons établis.

On a déja dit que deux differentes lessives sont le principe du Bleu de Berlin. On appellera ces deux lessives, celle d'Alcali & celle de vitriol, afin de saisir la juste proportion des materiaux qui doivent y entrer. Suppo-

sons qu'on prenne deux livres de sang de bœuf, ce qui n'est ni trop ni trop peu, on proportionnera le reste sur cette quantité.

Il faut avant tout que le sang de bœuf soit desseché, ce qui se fait en le remettant dans un vase de terre sur un feu lent. D'autres sont dans l'usage de le secher au soleil; mais si le tems n'est pas parfaitement favorable, cette opération est sujette a beaucoup d'inconveniens. Ainsi il vaut toujours mieux le secher au feu.

Pour préparer la lessive d'Alcali, on prend une demie livre de salpêtre, & six onces de tartre crû; on broie bien le tout ensemble & on le fait détonner dans un creuset un peu large. Au lieu de tartre, on peut prendre une demie livre de potasse, ou bien si, comme on l'a dit dans la premiere partie, on veut se passer de salpêtre, on n'a qu'à prendre trois quarts de livre de potasse avec un quart de livre de tartre crû. Après avoir réduit en petites parcelles le sang de bœuf desseché, on le mêlera avec ce sel dans un creuset sur

un feu lent qu'on augmentera petit à petit, sans cesser de remuer le tout jusqu'à ce que rien ne fume ni ne brule d'avantage. Quand la masse sera bien rouge, on en fera une lessive avec de l'eau bouillante. Ensuite on filtre cette lessive, qui doit faire environ 7 à 8 mesures (1). C'est ainsi que se prépare la lessive d'Alcali.

A l'égard de la lessive acide ou vitriolique, il faut dissoudre au feu deux livres & six onces d'alun dans 4 à 5 mesures d'eau chaude, & on y ajoute une demie once de cochenille broyée bien fin. On pourroit comme on l'a déja dit, employer de la garence au lieu de cochenille. On laisse les particules de la couleur se dissoudre pendant un quart d'heure, & puis on filtre cette teinture. Ensuite on prend une demie livre de vitriol, qui ne soit point mêlé de cuivre, comme on l'a déja observé, & on le calcine dans un creuset sur un feu lent, jusqu'à ce qu'il devienne jaune ou rougeatre. On dissoud ce vitriol ainsi préparé dans une mesure & demie, ou deux mesures d'eau

(1) L'Allemand dit *Quartiers*.

chaude, on filtre cette dissolution, & on la mêle avec la lessive d'alun, qu'on vient de décrire.

Si l'on ne pouvoit trouver que du vitriol où il y eut du cuivre, on le purifieroit de la maniere suivante. On dissoud le vitriol dans de l'eau chaude où l'on met de la taule à proportion de la quantité de vitriol, & on laisse le tout pendant une demie heure à un feu moderé. Il faut de tems en tems changer la taule, jusqu'à ce qu'il ne s'y attache ni ne s'y précipite plus de cuivre; & alors on est certain qu'il n'y a plus de cuivre dans le vitriol. On laisse ensuite évaporer cette dissolution, jusqu'à ce qu'elle soit seche.

Revenons à notre opération: Il faut avoir soin que les deux lessives en question soient bien égales, tant pour la force, que pour la quantité d'eau qu'on y emploie. On sera certain que la lessive est assés forte, si l'on y met les matériaux dans la proportion qu'on a désignée. A l'égard de la quantité d'eau qui doit y entrer, on se reglera pour la seconde lessive sur ce qu'il en a fallu à la premiere.

On verse ensuite les deux lessives l'une dans l'autre pendant qu'elles sont chaudes. Cela se fait dans un vaisseau de bois, qui doit être assés large pour contenir non seulement les deux lessives, mais encore deux fois autant d'eau commune. Car dès que les deux lessives sont mélangées, on y ajoute encore le double d'eau chaude. Après cela on voit tomber au fond une poudre couleur de cendre, qui devient insensiblement plus bleue, & c'est là le Bleu de Berlin. Cette précipitation de la couleur, dure ordinairement deux jours. On passe ensuite le tout dans un linge, & la couleur y reste comme une bouillie.

Après l'avoir mise dans un verre, on verse dessus fort lentement trois quarts de livre de bon esprit de sel marin, qu'on remue bien en le versant: son effet est de faire encore un plus beau Bleu. Cet esprit de sel marin enleve l'alun qui s'y attache. On adoucit ensuite la couleur avec de l'eau chaude qu'on verse dessus,& quand tout est bien épuré, on verse l'eau par inclination,

pour qu'elle ne se trouble pas ; on la desseche après cela à une douce chaleur, & le Bleu est alors entierement préparé.



I I.

Prérogatives des Pays froids sur les Pays chauds, pour la culture de la Soye.

Le célébre M. *Justi*, qui paroît surtout appliqué à rendre la bonne Physique utile à l'Œconomie, s'exerce ici sur un sujet très piquant qui a d'abord l'air d'un Paradoxe, mais qui mérite la plus grande attention. Nous allons le laisser parler.

On pense assez communément que les Pays du Nord ne sont point du tout, ou sont très peu propres à la culture de la Soie, & nous osons dire qu'ils ont à cet égard bien des prérogatives sur les Pays chauds. Nous ne voulons pas au reste qu'on nous en croie sur notre parole : nous nous attacherons à en apporter des preuves solides.

Comme la culture de la Soie a pris son origine dans les climats chauds, on a

toujours cru en conséquence que c'étoit une entreprise vaine & hasardée que de l'introduire dans les Pays froids. On sçait qu'elle a commencé à Constantinople sous l'Empereur Justinien. Lorsque dans le douziéme siécle, Roger, Roi de Sicile, voulut l'établir dans cette Isle, son projet parut dabord ridicule. Il en fut de même lorsque Henri IV se disposoit à l'introduire en France : on traita cette idée de chimere, & l'on regarda comme impossible qu'elle réussit dans ce climat. La prévention alla si loin, que le sage Sully, qui donnoit à son Maître de si bon conseils pour gouverner, s'y opposa fortement : nouvelle preuve que les plus grands hommes sont entraînés quelquefois par le torrent des préjugés vulgaires. Cette prévention revint encore à la fin du siécle dernier & au commencement de celui-ci, quand quelques Patriotes zelés s'efforcerent de faire gouter cette nouvelle branche d'œconomie.

Or puisque malgré l'absurdité qu'on voyoit alors dans ce projet, il a réussi dans certains Pays au point qu'ils en font leur négoce le plus important &

le plus avantageux, n'y a-t-il pas lieu d'en espérer autant en Allemagne ? Aussi depuis qu'on a vu faire de la Soie dans la Marche de Brandebourg, dans quelques cantons Septentrionaux d'Allemagne, & même en Suéde, le préjugé qu'on avoit conçu contre cette culture a beaucoup perdu de sa force.

Cependant les impressions qui en restent sont fort nuisibles à la réussite de la Soie. On convient qu'on pourra la cultiver, mais que ce ne sera qu'avec perte, ou du moins qu'on n'en retirera aucun profit, & que par cette raison jamais cette entreprise ne fleurira en Allemagne. Il faut donc répondre à cette objection qui est si propre à dégouter ceux qui seroient portés à embrasser cette branche d'œconomie.

Si les Pays froids n'étoient pas propres à la culture de la Soie, ce ne pourroit être que parce que la nourriture des Vers à Soie ne s'y trouveroit point du tout, ou qu'elle ne s'y trouveroit pas en quantité suffisante, ou parce que les Vers n'y réussiroient pas par d'autres raisons.

A l'égard de la premiere raiſon, il eſt certain que le murier blanc, qui eſt la nourriture ordinaire des Vers à Soie, réuſſit parfaitement même dans les Pays froids. Cet arbre n'eſt rien moins que délicat, il ne ſouffre pas même du plus grand froid. Les hivers de 1709 & de 1740, qui ont fait mourir tant d'arbres fruitiers & même ſauvages, ont beaucoup moins nui aux muriers blancs. Tant de plants de ces derniers arbres qui ſont bien venus en pluſieurs endroits d'Allemagne, prouvent aſſez que notre ſol n'eſt contraire en rien à l'accroiſſement de ces arbres.

On dira peut-être que, quoiqu'on éleve en Allemagne des muriers blancs, il n'eſt pas moins conſtant que les feuilles qu'ils pouſſent ne ſont pas ſi délicates; qu'elles ſont au contraire bien plus rudes & plus groſſieres que celles des muriers élevés dans les Pays chauds; que parconſéquent jamais les Vers n'y fileront de la Soie auſſi riche & d'une auſſi bonne qualité que dans les Pays chauds. On conviendra qu'en effet les feuilles du murier ne ſont pas ſi déli-

cates en Allemagne que dans les Pays chauds. Il n'en eſt cependant pas moins vrai que la Soie qui a été filée en Allemagne par les Vers qui y ont été nourris, eſt auſſi belle que celle d'Italie.

Je pourrois alléguer les expériences que j'en ai fait moi-même à Vienne. Ceux qui ont vu des Vers à Soie en Italie, & qui enſuite ont été témoins de mes eſſais en 1751 & 1752, ont été forcés d'avouer que mes Vers étoient meilleurs, plus forts & plus grands qu'en Italie même. En l'année 1751, lorſque je pris ſoin moi-même de mes Vers, je retirai d'un quart d'once de ſemence, autant de Soie qu'on en retire en Italie de pareille quantité dans les meilleurs années. Si l'on allégue que Vienne eſt ſituée ſous un ciel plus chaud que la plûpart des autres contrées d'Allemagne, j'en appellerai aux expériences qui en ont été faites à Stall, à Berlin & en d'autres parties de l'Empire plus Septentrionales. Quand les Vers ont été bien ſoignés, on y a eu autant de cocons d'une once

de ſemence qu'en Italie & en France, & on y a tiré également une livre de Soie pure de huit à dix de ces cocons. Concluons donc que les feuilles de murier ne ſont pas moins bonnes & moins propres à nourrir les Vers en Allemagne qu'en Italie.

On n'a pas plus à craindre que les Vers ne réuſſiſſent pas dans les Pays froids. Dès qu'ils ſont une fois convenablement nourris, le froid le plus rigoureux ne leur nuit point. Ces animaux vivent tout au plus 9 à 10 ſemaines, & il n'y a point de Pays qui n'ait en Eté autant de chaleur qu'il en faut pour ce tems. Il eſt vrai que dans le Nord le froid peut arriver même en Eté plutôt que dans les Pays chauds; mais c'eſt encore un préjugé d'imaginer que les Vers à Soie demandent une grande chaleur. Ils ſont eux-mèmes d'une nature fort froide, l'attouchement ſeul peut nous en convaincre; on s'apperçoit d'un froid ſenſible, quand on les touche. Ce froid ne dépend point de la ſaiſon, il leur eſt intrinſeque; les plus grandes chaleurs n'y font aucun

changement, au contraire leur fraicheur devient encore plus ſenſible. Parconſéquent on n'a point à craindre qu'un climat temperé ſoit dangereux & défavorable à leur culture.

L'expérience confirme ce raiſonnement. On connoit le Thermométre de Fahrenheit qui eſt artificiel & ajuſté avec de la neige ou de la glace où l'on a mis du ſalpetre. Le dégré O de ce Thermométre eſt aſſurément un dégré exceſſif de froid; on a même douté ſi les hommes pouvoient y vivre. On fit en 1755, au College Thereſien, en préſence d'une aſſemblée nombreuſe, l'expérience réitérée de mettre pendant cinq minutes un Vers à Soie dans cette glace; on y mit en même tems un Thermométre de Fahrenheit qui tomba effectivement au dégré O, & cependant on retira 5 minutes après le Vers à Soie tout vivant. Un Ver qui peut ſupporter un auſſi grand dégré de froid, ne riſque pas de périr en Eté dans un Pays comme l'Allemagne.

Tout ce qu'opere le froid à l'égard des Vers, c'eſt qu'ils ne filent pas ſitôt,

ne croissent pas si vite, & mangent quinze jours ou trois semaines plus long tems. Si dans un climat suffisamment chaud il s'écoule six semaines depuis qu'ils sont éclos jusqu'à ce qu'ils filent, cet intervalle ira dans un Pays froid jusqu'à huit ou neuf semaines. Voilà toute la différence : aureste ils ne s'en portent pas moins bien, & ils filent d'aussi bonne soie que dans un tems continuellement chaud & dans un climat moins tempéré. On a éprouvé la même chose en Italie & en France ; car dans ces contrées même il y a des années dont les Etés sont assez froids

Quoique les Vers à Soie, pendant une chaleur moderée d'Eté, croissent plus rapidement & filent plutôt, il ne faut pas croire que le dégré de chaleur qui convient le mieux pour leur accroissement & leur conservation soit le plus considérable. Après plusieurs essais, M. *Sauvage* a constaté que le dix-huitiéme dégré du Thermométre de M. de *Reaumur* est le dégré de chaleur dans lequel ils prosperent le plus,

particulierement si on les y conserve depuis leur naissance jusqu'au moment où ils filent. Mes expériences de 1751 & 1752 se sont rapportées à celles de M. *Sauvage*, & j'ai trouvé qu'à ce dégré de chaleur ils donnent le double de cocons que dans un dégré plus fort ou moindre : or ce dix-huitiéme dégré n'est point du tout rare en Allemagne. Dans nos Etés les plus ordinaires la chaleur monte à ce dégré & quelquefois même plus haut, & elle s'y soutient pendant plusieurs semaines. On a vu dans des cantons septentrionaux d'Allemagne la chaleur monter aux vingt-sixiéme & vingt-septiéme dégrés ; il est vrai qu'elle ne s'y soutient pas longtems : mais toujours il est constant que le dégré de chaleur nécessaire aux Vers à Soie pour qu'ils profitent bien n'est pas incompatible avec notre climat.

Non-seulement rien ne s'oppose en Allemagne, comme on vient de le démontrer, à la culture des Vers à Soie, mais je vais encore entreprendre de prouver que nous avons des prérogatives sur les Pays chauds.

En effet, une chaleur excessive bien loin de faire prospérer les vers à Soie, leur est plutôt nuisible & même mortelle. M. *Sauvage* s'est assuré, par ses expériences, que lorsque les Vers à soie doivent éclore, s'ils essuyent quelques dégrés de chaleur au-dessus du dix-huitieme de M. de *Reaumur*, ils sont perdus sans ressource. Ils vivent & mangent jusqu'au tems où ils filent ; mais alors ils tombent malades & meurent presque tous. J'ai aussi moi-même donné le vingt-uniéme dégré du Thermomètre à des Vers au moment où ils devoient éclorre. Malgré le bon état dans lequel ils paroissoient être jusqu'au quatriéme changement de peau, ils mouroient tous alors ; tandis que ceux de la même espece à qui je n'avois donné que le dix-huitiéme, filoient, sans tomber malades, & donnoient un excellente recolte de soie. Voilà donc le danger que courrent les Vers dans les pays chauds, où la chaleur de l'air monte souvent au vingt-uniéme dégré dès la fin d'Avril, ou le commencement de Mai. C'est ce

que nous n'avons point à craindre en Allemagne. Il est très rare que la chaleur monte si haut même au milieu de Mai, tems auquel le Mûrier prend ses feuilles, & ou par conséquent on mence à faire éclore les vers.

L'excessive chaleur est également nuisible à ces animaux, quand ils commencent à filer. S'il survient alors une chaleur du vingt un au vingt-deuxiéme dégré, & qu'elle dure quelques jours, les Vers meurent lorsqu'ils sont au plus fort de leur ouvrage. Le fruit de leur travail est ainsi perdu. On les trouve morts & pourris dans leurs cocons, & ces cocons imparfaits ne servent qu'au fleuret. On en fait souvent l'expérience en France & en Italie, & je l'ai malheureusement faite moi-même à Vienne en 1752. La moitié de mes Vers mourut dans ses cocons, & cela dans un appartement qui étoit exposé au Soleil pendant toute la journée.

Si dans les pays plus froids la chaleur naturelle de l'Eté ne monte pas au dix-huitiéme dégré, il y a une fa-

çon de produire artificiellement ce dégré de chaleur. On pose un Thermomètre dans l'endroit où sont les Vers, à une distance raisonnable du poële qu'on échauffe modérément & de façon que ce dégré de chaleur se conserve; & quand la Saison a atteint ce dix-huitiéme dégré, on cesse d'échauffer le poële. En me servant de cette méthode en 1751, non-seulement mes Vers ont filé quinze jours plutôt que ceux qui avoient été sans Thermomètre, mais j'ai de plus tiré la moitié plus de cocons.

Dans les pays plus chauds où la Saison va ordinairement au-delà du dix-huitiéme dégré, on n'a point de moyens de diminuer la chaleur; car si l'on veut arroser le plancher ou rafraichir de quelqu'autre façon, on y attire l'humidité de l'air qui cause aux Vers les maladies les plus dangéreuses. J'ai observé d'après mes expériences, que la malpropreté du logement & l'humidité de l'air sont les deux seules causes de ces épidémies qui dépeuplent des appartemens entiers pleins de Vers.

Les autres précautions qu'on prescrit dans la plupart des Livres qui traitent de cette matiere, d'éviter le bruit & les mauvaises odeurs, sont d'ailleurs assez inutiles, ainsi que je l'ai reconnu par tous les Essais, dont j'ai rendu compte dans mon Livre des *Nouvelles Vérités*. En vain objecteroit-on la dépense que peut couter le chauffage que je viens de conseiller; car pour pousser la chaleur du quinziéme dégré au dix-huitiéme, il ne faut qu'un peu de branchages. Lorsque je le tentai en 1751, je n'y employai pas plus d'un quart de voie de bois, mesure de ce pays-ci, & l'on est bien dédommagé de cette dépense par la meilleure récolte. Il est vrai qu'il faut éviter que cette chaleur artificielle passe le dix-huitiéme dégré, car alors elle seroit très nuisible. C'est ce qui rendra cette méthode difficile pour les gens de la campagne, quoiqu'au reste je ne vois pas qu'il fût impossible de leur faire des Thermomètres exprès, où cela seroit si clairement désigné qu'ils ne pourroient pas s'y tromper. Après tout

ceux qui ont plus de lumieres pourront pratiquer cette Méthode, qui sera toujours d'un grand avantage.

Je me flatte d'avoir assez prouvé que les pays froids ont de l'avantage sur les pays chauds pour la culture de la la Soie: ainsi j'ai rempli mon engagement.



III.

SUITE DE L'EXAMEN

DE LA DIMINUTION DE L'EAU.

Par M. BROWALLIUS.

SI les pensées suivantes ne peuvent pas achever de convaincre mes Lecteurs, qu'il y a toujours èu une proportion constante entre la surface de la terre & celle des eaux, aumoins elles donneront à cette hypothese, la plus grande vraisemblance.

Qu'on me permette de poser ici comme vérités reconnues:

1°. Que la quantité des vapeurs qui s'élevent dans notre atmosphere, est proportionnelle à la superficie totale des eaux du globe terrestre.

2°. Que la quantité de l'eau de pluie est égale à la quantité des vapeurs elevées.

3°. Que les végétaux dont se nourissent

les bêtes, surtout dans le continent; ne croitroient point, ou dumoins seroient steriles, s'ils n'étoient nourris d'une certaine quantité d'eau, dont l'abondance ou le défaut peut également causer leur disette; & qu'ainsi la difference observée entre la quantité d'eau qui tombe pendant les années pluvieuses, & celles qui ne le sont ni trop ni trop peu, est tout au plus d'un sixiéme de toute cette quantité.

4°. Que la quantité des eaux de pluie, de neige, de rosée &c. qui tombe actuellement sur la terre, est précisement celle qui est nécessaire aux plantes, dont les hommes font usage. (1)

5°. Que le nombre d'hommes &

[1] Que la quantité des eaux *Subdiales* ait diminué effectivement depuis 1713, ce n'est tout au plus qu'une conjecture. Ni le tems, ni les lieux où l'on a fait à ce sujet des observations, ne permettent pas qu'on en tire une pareille conséquence: de nouvelles observations semblent même en démontrer la fausseté.

d'animaux qui sont maintenant sur la terre, est aujourd'hui à peu près le même qu'il étoit, il y a trois siécles, & que la quantité de leurs alimens est par consequent à peu près la même.

Cela posé, examinons quel eut été le sort des hommes, si l'hypothese de la diminution de l'eau, ou son changement en substances solides avoit eu effectivement lieu, ainsi que l'avancent ses partisans. Supposons que le Paradis terrestre a été une petite Isle, ou le sommet d'une montagne, & que le continent est sorti par dégrés du sein des Eaux. Si l'on suppose que la surface étoit alors double de celle d'aujourd'hui, il faut avouer nécessairement qu'il s'est elevé une quantité double de vapeur, qu'il a par conséquent tombé une quantité double d'eau de pluie &c., sur un très petit continent; que rien n'a pû y croitre, & que les hommes & les animaux ont péri, faute de susibstance.

Il suit encore de cette hypothese, que les Eaux *météoriques* ou *subdiales*, ont été les plus abondantes, lorsquelles

étoient le moins nécessaires, & qu'on en aura la moindre quantité, avec le plus grand besoin. Supposons encore que la mer a dans l'espace de six mille années perdu la moitié de sa superficie; il faudra nécessairement en conclurre, que la terre recevoit il y a trois mille ans, moitié plus qu'aujourd'hui d'Eaux météoriques; qu'ainsi aux tems heureux de David & de Salomon, & même longtems après, elle n'a pû être cultivée, & que peut-être encore l'étoit elle très difficilement même dans le tems de Jesus-Christ. Or il doit s'ensuivre que l'eau éprouvant toujours une diminution constante, la terre subira bientôt une secheresse, qui augmentera toujours tant que le monde durera. Laissons aux défenseurs de cette hypothese le soin d'accorder ces conséquences avec la sagesse du Créateur, & avec ce que nous venons de dire: ajoutons ici seulement l'opinion du célebre *Keill*.

» La quantité des eaux de la mer » supposée, dit-il, une fois moindre » qu'elle ne l'est actuellement, les va-

» peurs qui s'en séparent pour s'élever » dans l'atmosphere & retomber en- » suite en pluies sur la terre, seroient » aussi une fois moindres. Le Globe » terrestre n'auroit plus que la moitié » des rivieres qui lui sont aujourd'hui » nécessaires, puisque la quantité des » vapeurs qui s'élevent, est proportion- » nelle à la superficie d'où elles s'éle- » vent, & à la chaleur qui les attire. » Ces considérations nous démontrent » la prévoyance du Créateur qui a don- » né à la mer une surface assés vaste, » pour fournir les vapeurs nécessaires » à nos campagnes (1).

J'examinerai encore ici, mais legerement quelques preuves qui sont alleguées en faveur de l'hypothese de la diminution de l'Eau. De ce nombre sont les sources salées, les mines de sel & les lacs salés, parce qu'on est dans l'opinion que les Eaux de la mer ont séjourné dans les endroits où on les

[1] Examen de la Théorie de la Terre de *Burnet*, p. 92.

trouve. Je ne le nierai certainement pas ; mais qu'importent ces faits à l'hypothese dont il est question ? j'avoue que je ne le vois point.

On cite encore ici les pierres percées ; mais je ne peux pas en parler avec certitude, puisqu'on ne sait point encore si elles sont un effet de la nature ou de l'art des hommes, & je ne prends aucun plaisir à conjecturer (1).

[1] Ces Pierres sont appellées, en langue Suédoise, *Yælte grytor*, c'est-à-dire, *Marmite de Géans*, sans doute parce qu'on croit que les enfans d'*Enoc* s'en servoient pour faire cuire leurs viandes. On en voit une très grande auprès du Golphe de *Saadhamm* en Suéde : cinq ou six personnes peuvent y entrer & s'y tenir debout. Elle est ronde & il y a une petite ouverture à un de ses côtés. Comme les anciens Habitans de cet endroit s'imaginoient que l'*Epouse de Neptune* se retiroit quelquefois dans cette Pierre, ils la nommerent *Frustuga*, c'est-à-dire, *Chambre de la Dame*, & elle porte encore aujourd'hui ce nom. A sa partie supérieure, elle a des enfoncemens tels que ceux qu'on rencontre au pied des Montagnes qui bordent les Rivieres, & qui ont été creusées par les eaux.

On allegue aussi pour preuve de la diminution de l'Eau, la neige & la glace éternelle qui couvrent les montagnes du Nord ; mais ne faut-il pas commencer par prouver que l'eau diminue ? On a sans doute beaucoup d'exemples de ces glaces éternelles ; mais ne peut-on pas croire qu'immediatement après le déluge, il y a eu dans les mêmes endroits autant de glace qu'aujourd'hui, & ne peut-il pas arriver qu'il s'en fonde dans un endroit autant qu'il en reste en un autre ? On doute avec raison que les neiges qui tombent sur les plus hautes montagnes, soient fort abondantes, & il est fort possible que ces monceaux de neige appellés *lavanges*, qui se détachent & tombent de tems en tems de ces montagnes, & se fondent ensuite, restituent à la mer toute l'Eau qu'elle avoit perdue.

Je ne conçois pas trop pourquoi l'on allegue comme des preuves de la diminution de l'eau, les rochers ronds & irréguliers que l'on trouve répandus sur la surface du continent. Quant à l'ar-

rondissement de ces rochers, j'avoue que les eaux peuvent avoir beaucoup contribué à leur donner cette forme ; mais il faut nécessairement qu'ils aient été brisés & séparés auparavant d'autres rochers : effet qui exige une force que l'on ne trouvera jamais dans la diminution de l'eau, & auquel il est probable que le Déluge a la plus grande part. Je crois d'ailleurs pouvoir dire avec assurance que les eaux des rivieres n'y ont pas moins contribué que celles de la mer.

Le Comte de *Marsigli* a observé que les flots de la Méditerranée s'élevent pendant les tempêtes à environ 8 pieds au-dessus de leur hauteur ordinaire, & l'on a éprouvé que ceux de la mer Baltique s'élevent encore plus haut. On peut juger par là en quelque maniere de leur force & des effets qu'ils peuvent avoir ; mais l'action répetée de l'eau rapide des rivieres ne peut-elle pas en avoir autant ? Qui sçait d'ailleurs si ces rochers qu'on trouve dans les bancs de sable & dans les couches de la terre ne prouvent pas plutôt, qu'avant le Déluge même

la Mer avoit ses rivages, & a été sujette aux mêmes tempêtes, dont nous sommes témoins aujourd'hui. Je rappellerai ici une fois pour toutes, qu'en considérant seulement que le Déluge a dû nécessairement changer le cours des rivieres & la situation de la mer, on pourra expliquer plus clairement les phénoménes que notre globe nous offre, qu'on ne le peut par tous ces systêmes d'inondation & de diminution, sans être obligé de s'engager dans un labyrinthe de difficultés & d'absurdités.

Plusieurs Physiciens ont déja fait voir que les vallées & les montagnes sont des ornemens de notre globe, absolument nécessaires au bonheur de ses habitans, & de plus une preuve évidente de la sagesse du Créateur. C'est autour des montagnes que les nuages se rassemblent, pour être portés plus loin dans les airs, & aller répandre sur les campagnes des pluies salutaires ; c'est de leurs cimes que les fleuves, les rivieres, les ruisseaux descendent, & qu'ils se partagent si également qu'aucune con-

trée n'en eſt dépourvue. La liaiſon, » dit M. *Bertrand*, qui eſt entre les » montagnes & les beſoins des ani- » maux, & l'accroiſſement des plan- » tes, & l'entretien du globe terreſtre, » & la circulation de toutes choſes, » nous prouve évidemment qu'elles ne » ſont pas un ouvrage fait à *peu près* » ou celui d'un haſard aveugle. Plus » on obſerve la nature, plus on y lit » cette vérité; & il faut être au moins » bien innatentif, pour ne pas y aperce- » voir la main d'un Etre tout-puiſſant, » tout ſage, qui en a lié enſemble tou- » tes les parties, & qui a établi entre » elles l'ordre le plus admirable». L'ouvrage de la création eſt ſans doute fort au-deſſus de notre foible imagination; mais nous avons l'aveuglement d'en vouloir ſonder la profondeur infinie, & nous nous précipitons d'extravagance en extravagance.

La terre offre, dit-on, de tous les côtés des traces inconteſtables de l'effet de l'eau ſur elle: je les vois ainſi que mes adverſaires. Elle a la même conformation, le même ordre que le fonds

des mers: j'avoue ici mon ignorance, mais j'ajouterai qu'il me ſemble que tout cela ne prouve en aucune maniere la diminution de l'eau. L'Hiſtoire de la Bible plus authentique que des fables de payſan, ſur leſquelles on a bâti le ſyſtême que je combats, nous dit en termes fort clairs que tout le globe terreſtre a ſervi de fonds aux mers, & il eſt impoſſible que le Déluge n'ait pas laiſſé les traces les plus remarquables.

Il a d'ailleurs plû au Tout-puiſſant, qui a voulu nous garantir des erreurs d'une *Geogonie athéiſte*, de nous faire inſtruire par Moyſe, qu'au commencement les ſubſtances aqueuſes & terreſtres étoient confondues, & qu'il les ſépara. Nous ne ſçavons pas ſi Dieu opéra cette diviſion, ſelon les loix naturelles; mais on peut ſans doute affirmer que notre Tout-puiſſant Créateur n'a pas été aſtreint aux loix qu'il avoit lui ſeul établies. Il les a impoſées à ſes créatures, pour qu'elles s'y conforment, & non pour s'en ſervir lui-même comme de modeles.

Au commencement du monde la terre a été ſéparée des eaux, & en a été encore depuis entierement couverte. Quelle opiniâtreté n'y a-t-il donc pas à rejetter des vérités qui expliquent aiſément la nature des eaux qu'on apperçoit ſur notre globe, & à aimer mieux recourir à de vrais romans phyſiques!

Examinons un peu ſi la formation des montagnes, par une diminution conſtante des eaux, eſt plus conforme à la nature qu'à l'hiſtoire ſacrée. Je ne répéterai point ici ce que j'ai déja dit de l'immenſité de tems néceſſaire à une pareille formation; je ferai remarquer ſeulement que, quand on doubleroit ce tems, quand on ſuppoſeroit une éternité, on pourroit tout au plus attendre de cette diminution des eaux la formation de quelque banc de ſable. On n'a pas encore démontré que la terre ait produit un caillou, & l'on m'aſſure qu'elle a produit les montagnes les plus énormes. Si cela eſt, pourquoi de nos jours n'y voyons nous aucun ſigne de ce pouvoir extraordinaire. Les

bncs de ſable, loin de ſe durcir, ſont ujets à des changemens; l'argile que la Mer couvre eſt molle ſous les eaux & ne devient dure qu'à l'air; enfin quand on ſtratifieroit avec des coquillages & du *Sargazzo* cette argile & le ſable qu'on trouve au fonds de la Mer, on n'auroit jamais que de l'argile & du ſable L'ingénieux M. *Linnæus* ne nous a ſans doute donné ſon opinion ſur la formation des Montagnes, que comme une conjecture ou une poſſibilité dont on peut s'amuſer, ſi l'on veut, juſqu'à ce que l'expérience nous ait donné une meilleure théorie.

On peut ſuppoſer, ſuivant l'Hypothèſe de la diminution des Eaux, qu'elles ont été élevées au-deſſus du continent à deux ou trois cens mille pieds; & comment à une auſſi grande profondeur ont elles pû agir ſur leur fond? Toutes les Loix de la Nature & du mouvement ſont contraires à cet effet: ceux du vent & des tempêtes n'ont certainement pû s'étendre auſſi bas, & l'on ne peut recourir ici aux courans de Mer, ſi l'on ne ſup-

pose qu'il y avoit déja des Montagnes ormées sous les eaux. Je ne puis d'ailleurs concevoir qu'aucun autre mouvement ait pu contribuer à leur formation ; la force centrifuge n'a jamais pu être capable que de donner au Globe Terrestre la forme d'un Sphéroïde applati vers les Poles.

On ne peut pas plus se prévaloir ici du flux & du reflux. Quand même il eût été alors aussi grand qu'il est aujourd'hui, quelle part ont pu avoir à la production des Montagnes, cette élevation facile des Eaux vers la Lune & leur retour à leur place accoutumée ? Mais accordons à M. *Buffon* qui a employé tant d'adresse à tâcher de le démontrer, accordons-lui que le flux & le reflux auroient pu se faire sentir jusqu'aux fonds des Mers, & nous pourrons dire encore avec assurance qu'il n'auroit pas été capable de former aucune Montagne.

Selon l'Hypothèse reçue de la formation des Montagnes, elles doivent avoir pour base une couche de chaux, ensuite une couche de sable, puis une

couche de terre grasse & noire, après celle-ci une autre d'ardoise, & enfin un roc tiré véritablement de je ne sçai où.

J'ai lu & entendu faire des Descriptions d'un grand nombre de Montagnes : j'en ai vu & examiné plusieurs par moi-même, & je n'en ai pas trouvé une seule conformée de cette maniere. Il est certain que leurs couches sont de matieres différentes, & ne sont pas arrangées constamment dans le même ordre. Elles le sont quelquefois selon la gravité spécifique des corps dont elles sont formées, & quelquefois aussi elles n'observent point cette loi. C'est ce que j'ai souvent vu de mes propres yeux. Enfin l'on n'a pu encore assujettir leur arrangement à aucune regle constante. Il est donc très difficile de découvrir l'origine de ces couches.

Cependant l'on peut dire, ce me semble, avec raison, que quelques-unes existent depuis la création même, d'autres depuis le Déluge, & que d'autres encore doivent leur existence à des

causes particulieres ; mais il n'est point aisé de les distinguer. J'en citerois quelques exemples, si mon dessein n'étoit pas d'éviter toutes les longueurs : j'assurerai toutefois que plus j'ai apporté d'attention à l'examen des lits de la Terre & des Montagnes, & moins j'ai été convaincu qu'ils devoient leur être à la diminution prétendue des Eaux.

Tout bien examiné, il paroit que les causes que l'on assigne à la formation des couches de la Terre sont incapables d'un pareil effet. Si elles avoient pu le produire, une seule & unique matiere auroit dû former le fonds de la Mer ; ou, si l'on prétend qu'elle en a déposé de plusieurs espéces, toutes les couches devroient être composées du même mêlange ; ou, pour mieux dire, de cette espéce de précipitation, il ne pourroit jamais résulter aucunes couches différentes & distinctes les unes des autres. C'est ce que prouve la vase du Nil, mesurée en Egypte par le Docteur *Shaw* : on n'y voit aucune distinction de cou-

ches, quoiqu'il y ait un long intervalle entre la précipitation des matieres que le Nil charie, & y apporte annuellement. Cette considération ne peut avoir lieu dans l'Hypothèse dont il s'agit, puisqu'il faut nécessairement que ses Défenseurs conviennent que la Mer dépose continuellement les matieres dont elle est chargée.

Si l'on supposoit à la Mer un fond composé de terreins en pente & formés des differentes matieres que Dieu a créées au commencement, j'avoue qu'alors il pourroit en résulter des espéces de couches, mais fort différentes de celles que nous trouvons aujourd'hui dans nos Montagnes, & de celles même dont M. *Linnæus* a inventé la composition. Il est vrai qu'on pourroit distinguer ces couches, mais l'expérience combat formellement cette formation : on trouve quelquefois de la chaux sous du gravier, quelquefois aussi du gravier sous de la chaux. (*Vid. Ramazzini opera.* pag. 143.).

Toutes les Montagnes, dit-on, ont une une couche de chaux pour

baſe. Ce fait eſt moins aiſé à prouver qu'à dire. Pour moi j'ai cru juſqu'ici que le Créateur tout bon & tout ſage avoit placé près de la ſurface de la Terre les ſubſtances les plus néceſſaires à l'homme, & je comptois la chaux au nombre de ces ſubſtances. J'avois dans le fer un exemple de cette attention de la Providence. Ce métal ſi utile eſt ſouvent à découvert à la ſuperficie de la terre, & on ne le trouve jamais dans le fond des mines. Il eſt vrai qu'on a trouvé des ſubſtances pétrifiées à une grande profondeur ; mais je n'ai jamais entendu dire, qu'on ait trouvé au plus bas des mines des lits de chaux ou de coquillages : cependant on ne peut pas nier que beaucoup de mines ne ſoient plus profondes que quelques-unes de nos Mers. On ne trouve pas le moindre veſtige de chaux dans celle de *Fahlun*, qui a ſoixante-dix pieds de profondeur perpendiculaire, à compter du pied de la Montagne. Il en eſt de même de celle de *Sahlberg*, quoiqu'il s'y trouve une grande quantité de ſpath. Qu'on me

permette donc de ne pas encore ajoûter foi à cette aſſertion, & d'attendre qu'elle ait au moins quelques preuves.

On peut expliquer auſſi en quelque façon, par la diminution de l'eau, la formation des couches horiſontales de la Terre ; mais comment expliquera-t'on celle des couches perpendiculaires ? Il eſt évident qu'elles ne doivent leur exiſtence ni aux matieres que la Mer eſt ſuppoſée avoir dépoſées, ni à ſes flots, ni à ſes courans : cependant ſi je ne me trompe, elles ſont les plus nombreuſes.

On me répondra, je le ſçais, que tous ces lits ne ſont autre choſe que des fentes ou crevaſſes qui ſe ſont faites dans quelques Montagnes lorſqu'elles ſe ſont durcies, & qui ont enſuite été remplies d'eau dont le ſéjour y a dépoſé des ſubſtances pierreuſes qu'on a nommées *Pierres paraſites.* J'expoſerai plus bas mon opinion ſur cette eſpece de Pierres, & je ferai d'abord obſerver ici que dans ces fentes prétendues on ne trouve pas ſeulement du *Spath*,

du *Quartz*, du *Skimmer* (*Mica particulis ſquamoſis ſparſis*), mais encore de l'Amianthe, de l'Asbeſte, du Talc, de l'Ardoiſe, du Gravier, de la Chaux, du Quartz blanc, du Spath dur, des Gypſes, des Cailloux, *&c.* Il eſt d'ailleurs incompréhenſible comment cette eau chargée de ſubſtances pierreuſes a pu reſter dans ces fentes & les remplir depuis le haut juſqu'en bas. D'oû cette eau eſt-elle venue, & pourquoi n'en trouvons-nous pas des crevaſſes à demi remplies ? Pourquoi les lits perpendiculaires qu'elle y a formés, ſont-ils d'un côté de pur Spath & de l'autre de pur Quartz ? Si on attribue cet effet à l'eau de la Mer, il faut convenir qu'on devroit trouver dans ces fentes du ſable & de l'argile, *&c.* Enfin cette opinion conduit à tant de fauſſetés palpables, qu'on peut dire avec aſſurance que ces couches perpendiculaires ne ſont en aucune façon des fentes comblées.

J'avoue d'ailleurs que je n'entends pas le deſſéchement des Montagnes, qu'on allégue comme la cauſe de ces préten-

dues crevaſſes ; du moins je ne le conçois pas comme poſſible dans toutes les Montagnes. Comment l'appliquera-t-on par exemple à celles qui ſont formées de Spath dur, *Spathum compactum ſcintillans* ? Quelques accidens, il eſt vrai, peuvent former des fentes au pied des Montagnes, mais on les trouve toujours vuides. Enfin n'eſt-ce pas concevoir une idée trop baſſe de la formation de la Terre, & comparer Dieu à un homme qui modele un morceau d'argile & le met ſécher dans un coin ? Pour moi je crois fermement que Dieu a ainſi diſpoſé ces couches, quand il a ſéparé la Terre des Eaux, & je ne recherche point ce que je ne peux ſçavoir, je veux dire, s'il a opéré cet arrangement par les ſeules Loix de la Nature, s'il y a immédiatement employé ſa Puiſſance, ou des Cauſes ſecondes, *&c.* J'avoue que je ne peux rendre raiſon de cet arrangement par le petit nombre des Loix naturelles qui ſont parvenues à ma connoiſſance ; mais j'ai aſſez de lumieres & de ſincérité pour y voir de toutes parts

des traces de la main de Dieu.

Les pétrifications ont encore été regardées comme une preuve de la diminution de l'eau, par les Naturalistes qui n'ont pu croire que le Déluge ait été capable d'enterrer des corps d'animaux & des végétaux à une si grande profondeur; mais y ont-ils bien fait attention? Qu'ils considerent les effets des inondations particulieres, & qu'ils jugent ensuite de celles du Déluge universel? En 1656, par exemple, une trombe traversa les terres de Sahlun, y creusa un chemin en très peu de tems, & les terres qu'elle en tira furent enlevées à une hauteur prodigieuse. En 1618, un petit ruisseau acheva de miner les fondemens du Mont *Conto* en Graubinde: ce mont, en s'écroulant, ferma le passage des eaux qui inonderent la Ville de Plirs, & formerent un lac à sa place. En 1634 le *Gaulan* fit périr dans les montagnes Septentrionales de Norwege 48 Maisons de Paysans & quelques églises. En 1659 le 8 de Mai, l'Elbe oriental (*Osterdal Elfwen*) emporta pendant la nuit un village entier

nommé *Sebbenbo*, & depuis ce tems on n'a pu en découvrir la plus legere trace. Si de simples ruisseaux & des rivieres ont pû causer de pareils ravages, quels doivent avoir été ceux du Déluge universel! Est-il étonnant qu'on en trouve des traces à la cîme des montagnes & à la plus grande profondeur?

Revenons aux *Pierres parasites* qui ne se présentent que dans les prétendues fentes des montagnes dont nous venons de parler, & qui ont dû y être produites par une eau qui s'y est arrêtée.

Si cette eau a été celle de la mer, pourquoi ces fentes ne sont-elles pas remplies des matieres qui forment le fonds de la mer, je veux dire, de sable & d'argille? Comment est il possible que cette eau les ait comblées entierement de la matiere en laquelle elle a dû être changée, puisque cette matiere, ayant une fois plus de pésanteur, tient une fois moins d'espace? Dira-t-on que de nouvelle eau qui survient dans ces crevasses acheve de les remplir? Mais comment n'en voyons-

nous rien? Comment ne reste-t-il pas au moins un peu de vuide au haut de la fente? Pourquoi l'eau se change-t-elle en Quartz dans l'une, & en Spath dans l'autre? D'où peuvent provenir des espéces d'eaux aussi différentes? Si une seule & même eau contient en soi les principes de plusieurs espéces de pierres, pourquoi ne se sont-ils pas déposés selon leur gravité spécifique? Pourquoi du moins ne sont-ils pas également mélangés?

J'ai combatu jusqu'ici la diminution de l'eau par les plus fortes raisons que j'ai pu trouver dans la saine physique; mais pour donner un plus grand jour à la vérité dont j'ai entrepris la défense, je veux oublier ici toutes ces raisons, & acquiescer entierement à toutes celles qu'on allegue en faveur de cette hypothese, quelque contraires qu'elles soient à la Révelation & à la vraie Cosmologie. Je demanderai seulement qu'on m'apprenne ce que devient l'eau que le globe terrestre perd.

Maillet prétend qu'elle s'evapore, que ses vapeurs sont portées de

la terre vers les autres Planettes, & qu'après un certain période, elles reviennent à la terre. Il ne faut pas avoir en Physique des connoissances bien profondes, pour découvrir au premier coup d'œil la foiblesse de cette conjecture contraire à toute loi de pésanteur & de projection: mais quand cette hypothese pourroit avoir lieu, ne serions-nous pas toujours en droit d'alléguer que la terre doit aussi attirer les vapeurs des autres Planetes, & gagner peut-être plus qu'elle ne perd?

J'ai démontré ci-dessus combien il est absurde de dire, que l'eau remonte des Pôles vers l'Equateur. J'ai aussi parlé de l'hypothese du changement des eaux en terre & en pierres, & je crois l'avoir suffisamment réfutée. Mais je veux bien ici la supposer vraie dans toute son étendue, pour faire voir avec évidence quelles devroient en être les suites nécessaires. En supposant que l'eau s'est abaissée de 18000 mille pieds, que la pésanteur des substances dans lesquelles elle se change est une fois plus grande que la sienne, & l'es-

pace qu'elles occupent par conséquent une fois moindre ; enfin que la surface de l'eau est égale aujourd'hui à celle du Continent, il ne pourroit être composé que de montagnes & d'eaux, dont les rivages auroient une hauteur énorme audessus du niveau ordinaire. Mais nous trouvons tout au contraire à la surface de notre Globe, un très grand nombre de plaines qui ont à peine quelques toises audessus de ce niveau, & qui s'étendent insensiblement vers la Mer entre les montagnes. Si dans un Monde ainsi conformé, le climat de la neige s'étendoit partout vers les eaux, comme on l'observe aujourd'hui sur notre Terre, il s'ensuivroit que le Continent seroit partout couvert de glace & inhabité. Que devient donc ici l'Hypothèse de la diminution de l'eau ? Nous devrions bien nous guérir de la maladie des systêmes, des conjectures, des demi théories, & apprendre enfin à n'élever jamais aucun édifice, que nous n'ayons éprouvé longtems la force & la convenance des matériaux rassemblés.

Toutes les preuves que j'ai alléguées contre ce systême, ne sont pas les seules qui démontrent son absurdité : j'ai déja dit, & je le repete avec une entiere conviction, que toute la Nature s'éleve contre ce systême, & confirme l'Histoire Sacrée. J'ai eu occasion de voir en Suéde une Province appellée *Rumbolande*, qui, quoique beaucoup plus basse que bien d'autres, offre cependant des vestiges d'une bien plus grande antiquité. Il est vraisemblable que cette Province a été habitée une des premieres, & que les plus élevées ne l'ont été que longtems après. Les Habitans de celles ci ont toutes les marques de nos Colonistes nouveaux, & ceux de la Rumbolande, toutes celles d'une ancienne Nation, tant à l'égard de leurs mœurs, de leur langue & de leur maniere de vivre, que de l'attachement qu'ils ont pour les usages de leurs Peres. Tout démontre en cette contrée que les endroits les plus bas & les plus voisins de la Mer ont été habités les premiers, & ces preuves sont confirmées par le rapport des Habitans même.

On y trouve aussi beaucoup de rivieres qui sont encore aujourd'hui navigables pendant l'espace de 10, 30, & 40 milles, comme elles l'étoient autrefois dans les tems les plus reculés, & dont les rives sont si basses en plusieurs endroits, qu'une grande partie de ce pays auroit dû être sous les eaux, si elles avoient eu la hauteur que leur diminution prétendue suppose.

Il n'est pas rare de trouver & j'ai souvent vû moi-même de vieux arbres si proches des rivages, que lorsque l'eau est un peu haute elle en couvre les racines. Ces arbres, âgés de quelques siécles, prouvent incontestablement que pendant ce tems au moins le niveau des eaux est resté le même, puisqu'on ne peut pas supposer qu'ils ont crû sous elles, & qu'elles sont encore aujourd'hui très peu audessus de la surface de la Mer. J'en citerai seulement quelques exemples qui ont été remarqués par M. *Gadd*, de l'Académie d'*Abo*.

Près de Biœrne, dans l'Isle de *Peltu*, il fit couper un gros Sapin qui étoit

tout près du bord de la Mer : il en compta les anneaux, & vit que cet arbre étoit âgé de 310 ans ; il n'étoit cependant élevé que de deux pieds audessus du niveau de l'eau.

Les deux bords du Détroit de *Kirken* près de *Hitis*, sont couverts par un très grand bois qui n'a pas plus de deux pieds audessus de l'eau, & deux Sapins qui y furent coupés, l'un âgé de 232, l'autre de 225 ans, n'étoient élevés que d'un pied audessus des eaux du Détroit.

Dans l'Isle de *Carluotto* un Sapin qui avoit 227 ans, n'étoit élevé que d'un demi pied audessus du niveau de l'eau qui couvroit une partie des racines de cet arbre. Dans l'Isle d'*Yattaluoto*, un Chêne de 364 ans fut trouvé n'avoir que trois pieds audessus de la Mer, *&c.* Si l'eau a diminué, selon la mesure de *Celsius*, de quatre pieds six pouces en chaque siécle, il s'ensuit que l'arbre de l'Isle de *Peltu* a crû sous les eaux & y a resté pendant 220 années, *&c.* que le Chêne d'*Yattaluoto* y a en resté 230, de même que les bois immenses

que l'on voit ſur tous ces rivages. On ſçait aſſez, ſans que je le diſe, que cela eſt entierement contraire aux Loix de la Nature & de la végétation de ces eſpeces d'arbres ; ce qui fournit un argument invincible contre l'Hypothèſe de la diminution de l'eau.

Le même Académicien, M. *Gadd*, a rapporté & confirmé par un grand nombre d'expériences, que les Détroits d'*Abo* préſentent autant d'exemples d'accroiſſement que d'inondations de terreins. Il a remarqué encore en Finlande des Lacs voiſins de la Mer qui ont preſque le même niveau, mais dont les bords & les fonds ſont d'une eſpece toute différente des bords & du fond de la Mer, dont les eaux n'ont aucun goût de ſel & ne contiennent ni poiſſons, ni plantes marines, mais ſont aucontraire tout remplis des herbes que l'on ne trouve que dans les eaux douces.

Venons maintenant aux pavés qu'on a trouvés dans des Villes anciennes, fort enfoncés dans la terre. S'ils ne ſont qu'au niveau de l'eau ou qu'un

peu plus bas, il eſt certain que ce niveau a toujours été à peu près le même depuis que ces rues ont été conſtruites. Un grand nombre de Villes de Suéde, comme Stokholm, Orboga, Kœping, &c. fourniſſent des preuves de cette eſpece contre la diminution de l'eau, & M. *Kalm* a obſervé celle-ci pendant ſon ſéjour à Londres.

„ On ſçait, dit-il, que les Anglois „ regardent leur Capitale comme une „ des plus anciennes Villes de l'Europe, „ & en font remontrer l'âge beaucoup „ au-delà de la naiſſance de Jeſus-„ Chriſt...... En 1748, pluſieurs „ maiſons de Londres qui étoient au-„ tour de la Bourſe, furent incendiées. „ Lorſqu'on voulut en rebâtir de nou-„ velles ſur le même terrein, on trouva, „ à ſeize pieds en terre, une vielle „ rue toute pavée. Si l'Hypothèſe de „ *Celſius* & ſa meſure étoient vraies, „ cette rue eût été ſous les eaux avant „ naiſſance de Jeſus-Chriſt.

M. *Kalm* nous apprend que, lorſqu'il étoit en Norwege entre *Chriſtian-ſund* & *Grœmſtad*, des Payſans âgés de 80

& de 90 ans lui ont aſſuré, qu'ils n'avoient jamais obſervé que l'eau diminuât, & qu'ils lui montrerent une petite maiſon de Pêcheur qu'ils avoient toujours vûe également éloignée de l'eau depuis plus de 80 ans.

Pluſieurs autres Payſans & Pilotes, vieillards du même âge, qu'il a interrogés en Angleterre, dans les pays d'Eſſex & de Kent qu'ils avoient toujours habités, loin d'avoir remarqué que l'eau diminue, lui ſoutinrent qu'elle augmentoit. Pour le prouver, ils lui dirent que la Mer emporte tous les ans quelques portions de terrein dont elle prend la place ; qu'elle a renverſé les fondemens de quelques Egliſes ſituées ſur ſes bords, & couvert leurs ruines ; que les Pêcheurs avoient été obligés d'abandonner de tems en tems les maiſons qu'ils avoient ſur le rivage & d'en bâtir de plus éloignées. Ils ajouterent auſſi, que ces portions de terre que la Mer prend dans un endroit, elle les porte ſouvent dans un autre, & qu'il n'eſt pas rare de voir ſur les côtes d'Angleterre, les Ports les plus ſûrs ren-

dus inutiles par la quantité des ſables qu'une ſeule tempête y jette.

M. *Kalm* rapporte encore que l'on trouve en Amérique en pluſieurs endroits, des coquillages de Teſtacées qui ne vivent que dans la mer. On en trouve même, ajoute-t il, ſur le ſommet de la Montagne Bleue, & en creuſant dans la terre, on y voit pluſieurs couches de ces coquillages, dont l'épaiſſeur va quelquefois juſques à neuf pieds ; on y trouve encore, à quelques toiſes de la ſurface de la terre, de grandes piéces de bois, des noix, des pommes de pin, des noiſettes, des morceaux de bois à moitié brûlés, des cuilliers & marmites de Sauvages, &c. En examinant de près toutes ces choſes, on voit bien qu'elles ne peuvent pas avoir été occaſionnées par la diminution des eaux, mais qu'il faut les attribuer au Déluge univerſel, ou à l'augmentation de la terre. On voit très clairement dans l'Amérique Septentrionale, que les bords des rivieres s'accroiſſent ſurtout à leurs embouchures. On peut aſſurer, par exemple, que la plus grande

partie de la nouvelle Gersey est formée des terres que les rivieres qui la traversent, y apportent.

On dit que les eaux des rivieres de la Pensylvanie deviennent plus basses, & les nivellemens faits dans ce Pays, il y a près de 30 ans, confirment cette opinion. En conclurons-nous que l'eau diminue? Non, puisque nous pouvons assigner une autre cause à ce phénoméne. A l'arrivée des Européens dans l'Amérique Septentrionale, toutes les terres n'y étoient couvertesque de forêts & de mousse: ainsi les fontes des neiges & les débordemens des rivieres ne pouvoient en entraîner que bien peu. Mais aujourd'hui ces mêmes terres étant cultivées en partie, sont devenues par-là plus légeres; les eaux les emportent donc avec plus de facilité, & en remplissent les lits des rivieres, qui parconséquent deviennent plus basses, & sont en effet au Printems & après les pluies extrêmement bourbeuses.

M. *Levi Evam*, Ingénieur Anglois, que M. *Kalm* vit en Pensylvanie, & à qui il parla de l'hypothese de *Cel-*

sius, lui dit, qu'il étoit convaincu pa des raisons très probables que la mer n'avoit pas diminué sur les côtes de la Province de Galles, sa patrie, au moins pendant six siécles & plus; & voici quelles sont ses preuves.

L'Isle de Bardsey est l'endroit où les Moines Anglois s'enfuirent au tems de l'Apôtre Augustin qui vivoit à la fin du sixiéme & au commencement du septiéme siécle: elle est à trois milles Anglois au Sud Sud Ouest de la partie méridionale de Carnavonshire au Pays de Galles. De tous les tems on y a pris terre à une plage basse & plate, & sa mauvaise situation l'a fait appeller *Porth-Solach*, c'est-à-dire, Port boueux. On trouve dans cette Isle & près du rivage de la mer une fontaine qui est à quelques pieds sous les eaux dans les plus grands flux, mais qui reste à découvert, quand la grandeur du flux est moyenne, & lorsqu'elle est la plus basse. Cette fontaine est à une distance assez considérable de l'eau, & telle est la position que l'histoire lui donne, il y a plus de six cens ans, & qu'elle a encore aujourd'hui.

Je ne peux m'empêcher de citer encore ici ce qu'un autre sçavant homme a dit sur le même sujet, & les recherches qu'il a faites à l'Ouest de notre Patrie. C'est en Suéde que l'on voit les plus grandes traces du Déluge. La terre de Bohu pourroit le démontrer, & réfuter seule la diminution de l'eau. A un demi mille de Uddewalla & à environ 200 pieds au-dessus du niveau de l'eau, on trouve une quantité prodigieuse de coquillages qui ne paroissent y avoir été portés que par un débordement subit. Au milieu des couches qu'ils forment, on trouve de très grosses pierres, des lits d'argile, de sable & de coquillages, dont la situation est oblique, outre deux petits amas de Testacées enfermés dans du sable pur, & qui n'ont pu certainement être ainsi formés par un décroissement d'eaux uniforme & perpétuel, &c.

Je ne citerai plus que les observations suivantes qui m'ont été communiquées par M. *Wahlborg*.

1° L'Eglise de Naglum, qui doit avoit

avoir été bâtie au commencement du onziéme siécle, n'est qu'à quatre pieds au-dessus de la surface de l'eau.

2°. Les forts bâtis près d'Odencio, de Graddebœck & de Matœga, l'ont été à la fin du quinziéme siécle & au commencement du sixiéme sous les Protecteurs du Royaume, *Sten & Swante-Sture*.

3°. Le vieux Château d'Edsborg qui est entre Trollhœlta & l'Eglise de Tessin, montre que le Lac de Wener n'a du-moins pas diminué.

4°. La vieille Ville de Lœdese dont on voit encore les ruines, n'est qu'à environ un pied au-dessus de la surface de l'eau, *&c.*

J'ai nommé plusieurs fois dans cet Examen M. de *Buffon*, ce célébre Mathématicien qui a donné de si grandes preuves de ses connoissances en Phisiques: il n'a point, comme j'ai déja dit, adopté dans son systême la diminution; cependant il croit que la Terre doit sa figure aux eaux de la Mer, & qu'elles ont formé les Montagnes. Il paroît même avoir employé

plus de soin que tous les Auteurs à donner à cette hypothèse un air de possibilité. Je n'ai cependant pas crû nécessaire de le combattre ici particulierement, & j'ai pensé qu'il me suffisoit de réfuter ce que l'Hypothèse reçue en Suéde a de conforme avec la sienne. Si je n'ai pas fait mention de tout ce que celle-ci renferme, ce n'est pas que je le lui accorde ; j'ai seulement voulu éviter toute longueur inutile.

J'avois été prévenu d'ailleurs dans cette réfutation. M. *Jean Targioni Tosseti*, Docteur à Florence, a publié dans son Ouvrage intitulé, *Relazioni d'Alcuni Viaggi*, *&c.* plusieurs Observations sur la structure des Montagnes de l'ancienne Ligurie qui lui ont donné occasion de combattre le systême de M. de *Buffon*.

Si ce grand Architecte, en voulant élever des montagnes, n'a pas mieux réussi qu'il n'a fait, je ne conseillerois à personne de le tenter après lui ; mais il aura sans doute encore des imitateurs. Moins les hommes peuvent concevoir les Ouvrages du Créateur,

plus aisément ils s'imaginent qu'ils en ont vû jusqu'à l'essence. » L'Homme, disoit un ancien Sage, » est plus fait » pour jouir du Monde, que pour en » juger «. Je crois en effet que des yeux pénétrans & impartiaux qui considéreront la Nature avec la modestie convenable à des Etres tels que nous sommes, y verront facilement beaucoup de barrieres posées par la main de l'Etre Suprême, pour arrêter ces esprits superbes qui veulent concevoir & approfondir ce que Dieu seul peut & doit connoître.

J'espere avoir démontré que le Clergé de Suéde n'a pas eu tort de regarder la diminution de l'eau comme une hypothese très douteuse, même improbable & contredite par l'Histoire, par la Physique & par la Nature entiere. Telle est & ma pensée & ma foi. Je laisse au Public le soin de juger si j'ai bien rempli mon devoir envers mes Compatriotes, qu'on auroit pû accuser de n'avoir pas apperçu le faux & le danger de cette hypothèse ; envers mes amis qui m'ont engagé à cette

entreprise ; envers les Sciences, le Clergé de Suéde, ma conscience, & la Religion. Mais je puis assurer mes Lecteurs, que je suis pleinement convaincu, par l'étude reflêchie que j'ai faite de l'Ecriture Sainte & de la Nature, que toute Physique est fausse, dès qu'elle contredit la Révélation, & qu'au contraire ces Livres Sacrés qui nous ont été accordés par le Maître de la Nature, contiennent souvent des explications des vérités les plus cachées & conduisent à leur découverte. Je n'appréhende pas que ceci paroisse étranger à ceux qui les ont lûs & étudiés de bonne foi. Quant à ces Philosophes qui n'ont d'autre guide que l'habitude & la mode, je fais peu de cas de leur jugement. Quelque étendue que soit cette mode pour laquelle ils ont la complaisance de se bercer de fausses idées, il est certain qu'il n'est point de connoissances humaines qui ayent un fondement aussi ferme, aussi solide que notre sainte Religion, dont le défaut le plus grand au jugement de ces esprits forts, est d'être

reçue trop généralement. Si de tous les Philosophes qui ont écrit sur la matiere que je viens d'examiner, j'avois à en recommander un, & la lecture de ses Ouvrages, ce seroit M. *Bertrand*, qui a du moins philosophé, sans oublier qu'il étoit Chrétien, & qui par-là s'est aussi le moins écarté de la saine Physique.



III.

Suite du Théâtre Allemand de M. GOTTSCHED. Quatriéme & dernier Extrait(1).

XVII[e] Siécle.

1, 2, 3, 4 & 5[e] DÉCADES.

SI l'on a plus d'égard à la bonté qu'au nombre des Piéces, on peut dire que les trente premieres années de ce siécle ont été stériles. La plus grande partie de ces Drames sont sans ordre, sans intérêt, moitié bouffons, moitié tragiques; il est peu d'êtres qui n'y jouent un rôle. On y voit mêlés,

(1) Le premier se trouve dans le Journal d'Octobre 1757, *page* 73 : le second dans celui de Novembre, *pag.* 138; le troisiéme, dans celui de Décembre, *pag.* 16.

confondus les hommes, les Anges, les Saints & les Diables, Jesus-Christ & Jupiter. Telle est surtout une Comédie, ou, si l'on veut, une Tragédie qui fut imprimée à Magdebourg en 1612, & qui a pour titre : *Ecce necesse est Christianus crucem ferat;* il est nécessaire que le Chrétien porte la Croix.

Il parut en 1613 une Comédie concernant la doctrine & la vie du fameux *Luther*, &c. par Martin *Rinckhart* à Neustadt. Nous allons rapporter le compte que l'Auteur même rend de son Drame dans sa Préface, non qu'il nous paroisse digne de l'attention des Lecteurs, mais parce qu'il constate une anecdote intéressante.

» Il étoit jadis, dit *Rinckhart*, un » certain Roi nommé *Emmanuel*, qui » avoit trois fils, dont l'un s'appelloit » *Pseudo-Petrus*, le second *Martin*, » le troisiéme *Jean*. Ils allerent voyager tous trois dans les Pays étrangers (1), & pendant qu'ils étoient absens, leur pere mourut. Comme il

(1) L'un en Italie, l'autre vers le Nord; & le troisiéme en Suisse.

» avoit toujours voulu que ses fils vécussent en paix, & rendissent leurs » sujets heureux, il leur traça dans un » Testament sa volonté & leurs devoirs. » Mais qu'arriva-t-il? *Pseudo Petrus*, » le plus âgé, revint dans sa Patrie, & » sans avoir aucun égard à la volonté » de son pere, il monta seul sur le » trone. Son second frere, *Martin* revint quelque tems après, & représenta très modestement à *Pseudo-Petrus* qu'il devoit respecter & exécuter les volontés de son pere; mais » celui-ci fut toujours rébelle à la » voix de la vérité. Tandis qu'ils disputoient ainsi, le frere cadet *Jean* » revint de la Suisse.

» C'étoit un jeune étoudi, tout rempli de feu qui ne voulut ni voir ni » connoître le Testament de son pere, » mais qui ensuite fit tous ses efforts » pour l'interpreter selon ses désirs. » Comme ses tentatives n'eurent pas de » succès, il proposa un autre moyen de » terminer leur différent..... *Pseudo-Petrus* l'accepta; mais *Martin* respectant » toujours la mémoire de son pere, ne » voulut pas y consentir, & la guerre

» fut rallumée. *Martin* qui s'étoit opposé si courageusement à leur entreprise, fut attaqué vivement par l'un » & par l'autre; mais leur pere étant » apparu à tous trois, il punit *Pseudo-Petrus*, & récompensa *Martin* par » les dons les plus magnifiques (1).

Ceux qui ont lu, dit M. *Gottsched*, le CONTE DU TONNEAU, composé par le Docteur *Swift* long tems après cette piéce, verront clairement que cette fable est empruntée du Poete Allemand, & qu'on n'a fait qu'y ajouter des plaisanteries à l'Angloise. C'est ainsi que tôt ou tard le plagiat se découvre & la honte que sa découverte attache à la réputation de ceux qui s'en rendent coupables, venge les Auteurs originaux d'une maniere bien cruelle, surtout lorsque le Plagiaire assez riche de son propre fond, comme l'étoit *Swift*, ne peut trouver dans le larcin des inventions d'autrui, qu'une gloire éphemere & une honte éternelle.

[1] Cette misérable allégorie, réchauffée par les Anglois, est bien insipide.

On imprima à Magdebourg *in-8°* en 1614 une Comédie intitulée *Amantes amentes*, Les Amans extravagans, par *Ange Lhorbere Liga.* Ce Drame eſt d'un aſſez bon comique pour le ſiécle où vivoit l'Auteur ; il n'y a que neuf perſonnages, choſe aſſez rare pour le tems.

Dans tout le reſte de cette Décade, & dans les quatre premieres années de la troiſiéme de ce ſiécle, il ne parut rien de remarquable, ſi ce n'eſt quelques traductions des Comédies de Térence meilleures que celles des ſiécles paſſés, & de pluſieurs Tragédies Angloiſes. En 1625, *Martin Opitz* publia une traduction des *Troyennes* de *Seneque.* C'eſt le premier eſſai d'une Tragédie Allemande réguliere en vers iambes de ſix pieds, à l'imitation des anciens : c'eſt par ce Drame qu'*Opitz* s'eſt acquis le titre de pere de l'Art Dramatique Allemand, & qu'il a ſervi de modele aux meilleurs Poëtes qui l'ont ſuivi. M. *Gottſched* ajoute, que cette traduction eſt genée, & que la lecture en eſt peu flateuſe, parce que l'Auteur a voulu traduire avec trop d'exactitude ; mais que

ſi l'on veut lui rendre juſtice, on fera attention qu'il vivoit il y a 133 ans, c'eſt-à-dire, 12 années avant que *Corneille* eut donné le Cid, & qu'ainſi l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans cette piece les agrémens des Poëtes plus modernes.

Deux ans après *Opitz* donna ſa *Daphné* : on peut regarder ce Drame comme le premier Opéra Allemand, quoique traduit de l'Italien, comme il eſt dit dans la préface. Il fut mis en muſique par *Schutz*, & repréſenté ſur le théatre de Dreſde.

Dans la quatriéme Décade, en 1633, le même Poëte donna ſon Opéra de *Judith.* Dans la préface qu'il a miſe à la tête de cette piéce, il en fait l'examen critique, & parle en général de l'Art du théatre. On voit par ce qu'il en dit, qu'il en connoiſſoit les vraies regles, & qu'il n'a pas regardé comme parfaite cette piece qu'il a encore empruntée des Italiens. Après avoir fait l'éloge de la Poëſie Dramatique, il ſe plaint que de ſon tems on négligeoit cet Art eſtimable par défaut de juge-

ment & par indolence (il écrivoit ceci huit années avant le Cid de *Corneille*) ; qu'il avoit paru en latin peu de Drames dignes d'attention, & encore moins en Langue Allemande. Il paroit, dit M. *Gottſched*, que *la Suſanne* de *Rebhuhns* & un grand nombre d'autres piéces étoient inconnues à *Opitz*.

En 1636, il parut une traduction du *Paſtor Fido.* Dans tout ce ſiécle & dans le ſuivant, les Allemands traduiſirent beaucoup de Pieces étrangeres.

Opitz donna dans cette même année l'*Antigone de Sophocle*, traduite en vers Allemands. Il compoſa cette Piéce à Thorn en Pruſſe, où la guerre l'obligea de ſe retirer, & il la dédia à *Gérard de Dœnhof*, Gouverneur de Marienbourg. Son Epitre dédicatoire eſt écrite en Langue Latine, & il éleve cette Tragédie au-deſſus de toutes les autres du même Tragique Grec. *Germanica*, dit-il, *hiſce diebus a me facta eſt Antigone, divina Sophoclis ſummi viri Tragædia, & reliquarum ejus, ſi argumenti dignitatem & ſententiarum pondus ſpectemus, extra controverſiam princeps.* Il fait en-

core ici l'éloge de l'Art Dramatique & ſurtout celui de *Sophocle* ; enſuite il recommande aux Poetes Allemands la lecture du Théâtre Grec, comme *Corneille* l'a fait après lui aux Poetes François, en citant *Horace* :

Vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

Dans la quatriéme année de la cinquiéme Décade, *Auguſte Auſpurg* publia une Paſtorale traduite en Allemand du François d'*Antoine Montchrétien*, & qui contient les quatre Saiſons de la *Belle-Colette* & de *Corimbo.* Elle fut imprimée à Dreſde.

Dans l'année 1650, on imprima une traduction de la Tragédie du *Cid*, par *Georges Greflinger*, Notaire Royal à Hambourg. Cet Auteur dit dans ſa Préface, que les expreſſions de *Corneille* ſont courtes, mais pleines de ſens, & qu'il ne peut en donner que l'ombre, *&c.* Cette Traduction fut imprimée en 1679.

Il parut dans la même année une

Tragédie qui a pour titre *Cardenio & Celinde*, ou *les Amans malheureux*. La Préface de cette Piéce fait croire à M. *Gottſched*, qu'elle eſt la premiere de *Gryph*. A la fin de l'Edition de 1663, on lit que ce Poete ne fut pas content de celle de ſes Ouvrages qui fut faite par *Jean Heuttern* en 1650, à Francfort, & il y eſt dit expreſſément que cette édition contenoit la Tragédie de *Leo Armenius*. Il y eſt auſſi fait mention de quelques éditions d'*Elzevir* de ces mêmes Poeſies de *Gryph*, données dès 1639 ; mais comme M. *Gottſched* ne les a point trouvées, il ne peut nous dire ſi elles contenoient cette Piéce de *Cardenio & Celinde*.

6, 7, 8, 9 & 10e. DECADES.

Catherine de Georgie, ou *la Conſtance Récompenſée*, Tragédie de *Gryph*, parut en 1657. Peut-être n'eſt-ce pas la premiere édition : l'Auteur dit (apparemment dans quelque Préface) qu'on lui a ſouvent demandé cette Piéce.

En 1662, on traduiſit en proſe Al-

lemande la Tragédie des *Horaces*, de *Pierre Corneille*, à qui l'on a donné dans l'édition de cette année le nom de *Thomas*. On publia auſſi vers ce même tems une traduction en proſe de la *Mirame* de *Deſmarets*.

L'année ſuivante *Gryph* publia ſa Tragédie de *Charles Stuard*, *Roi de la Grande Bretagne*, & c'eſt la meilleure Piéce de ce Poete. Il y a introduit des Chœurs compoſés des ombres des Rois d'Angleterre que leurs Sujets ont fait mourir. Les regles n'y ſont pas toujours exactement obſervées ; on y trouve cependant l'unité de tems & celle de lieu.

Le même Auteur donna dans cette même année deux Comédies. L'une eſt intitulée, *la Nourrice* : elle eſt en cinq Actes, en proſe, & traduite de l'Italien de *Girolamo Razzi* ; on y trouve très ſouvent des expreſſions étrangeres. L'autre a pour titre : *Abſurda Comica*, ou *Pierre Squenz*. Quoique *Gryph* n'ait pas eu ici autant de ſincérité que pour ſes Piéces précédentes, & qu'il n'ait pas avoué où il l'avoit

priſe, il eſt certain cependant qu'il n'en eſt pas l'inventeur. Dans le Drame de *Shakeſpeare* intitulé, *Summer Nightsday*, on trouve un Intermede dont le principal Interlocuteur eſt un Maître d'Ecole nommé *Quince* ; c'eſt de-là que notre Poete a tiré ſon *Pierre Squenze*. Quoiqu'il ait beaucoup orné ſon ſujet, ſon profond ſilence ſur l'Ouvrage dont il l'a tiré nous donne toujours le droit de l'accuſer de plagiat, & la multiplicité de ces petits extraits furtifs, plus conſidérables peut-être qu'on ne le croit communément, ne peut en diminuer la honte. *Gryph* donna encore en cette même année la traduction du *Berger Extravagant*, de *Jean de la Lande*.

En 1665, il donna ſa Tragédie d'*Horribicribrifax*. Ce ſingulier Drame eſt vraiment original, mais en même tems fort irrégulier. La Fable en eſt double & même triple ; les Scènes n'y ſont point liées ; les caractères y ſont outrés ; enfin c'eſt moins une Comédie qu'une violente Satyre contre les Fanfarons, les Pédans & les Intrigantes.

Deux ans après, *Jean Chretien Hallmann* fit imprimer à Breſlaw une Comédie intitulée, *la Fidele Uranie*, ou le *Triomphe de la Vertu*. Ce Poëte, dit M. *Gottſched*, eſt après *Opitz*, *Griph* & *Lohenſtein*, le meilleur Tragique d'Allemagne ; & tous quatre étoient Siléſiens.

Chriſtophe Kermarten publia en 1669 une traduction, ou plutôt une imitation de *Polieucte*, Tragédie de *Pierre Corneille* qui fut imprimée à Leipſick *in*-8°. Les trois unités y ſont aſſez paſſablement obſervées ; mais l'Auteur y a mis un trop grand nombre de perſonnages, de Diables ſurtout, & a couſu maladroitement une infinité d'additions qui ne méritent pas qu'on en parle. Cette piéce fut réimprimée en 1673.

On imprima dans la même année à Breſlaw *in*-8° neuf Drames de *Jean Chretien Hallmann* : l'*Amour raiſonnable*, Paſtorale, réimprimée *in*-4° à Ausbourg, 1750 ; l'*Amour Celeſte*, Tragédie ; *la Fidelle Uranie*, Tragédie ; le *Theatre du bonheur* ; l'*Innocence mourante*, ou *Catherine Reine d'Angleterre*, Opéra ; *Antiochus*, Tragédie ; la *Vengeance divine*,

ou *Théodoric; Mariamne*, & *Heraclius*; Tragédies : cette derniere fut réimprimée en 1684.

Les Opéras deviennent nombreux dans la huitiéme Décade de ce siécle; on en imprima dix à Dresde en 1676, quinze en 1678 en divers endroits, huit en 1679, &c.

En 1682, *Lohenstein* publia quatre Tragédies, *Sophonisbe*, *Cléopatre*, *Ibrahim Bassa*, & *Epicharis*; elles ont eu plusieurs éditions. Trois ans après le même Auteur donna sa Tragédie d'*Agrippine*, imprimée *in*-8° à Breslaw.

Dans la premiere année de la dixiéme Décade, M. *Bressan* traduisit la *Rodogune de Corneille*, & deux ans après l'*Alexandre de Racine*. Le même Auteur traduisit encore en 1693 *Hermenegilde*, ancienne Tragédie françoise, & en 1694 l'*Athalie* de *Racine*, & le *Sertorius* de *Corneille*. Toutes ces pieces furent imprimées *in*-8° à Wolfembutel.

On imprima dans la même année à Nuremberg, *in*-8°, *les Comédies très*

amusantes & très agréables du grand & incomparable Comique le François Moliere, traduites en langue Allemande. Le Traducteur anonyme avertit dans sa préface, qu'il n'a traduit que les Comédies que *Moliere* à écrites en prose, parce qu'il n'est pas assez bon Poëte pour traduire en vers celles qui sont composées en vers.

En 1699 M. *Godfroi Langen* publia une nouvelle traduction du *Cid* en vers Allemands, & cette traduction est bien faite, au jugement de M. *Gottsched*.

XVIIIe. Siécle.

1, 2, 3, 4 & 5e DECADES.

PENDANT les deux premieres Décades de ce demi siécle, il parut en Allemagne un grand nombre d'Opéras. On en imprima ving-deux dans la seule année 1717, mais dès l'année 1720, celui de Leipsic tomba; tous les autres eurent bientôt le même sort, & l'Opéra Italien prit leur place.

Ce fut vers 1730, que M. *Gottsched*

inspira le goût des Tragédies écrites en vers, & que, suivant ses avis, on commença d'en représenter à Brunswick & à Leipsick : ce fut alors plus que jamais qu'on traduisit en Allemand des piéces françoises. Deja *Cinna* avoit été mis en cette langue en 1712, & la Traduction d'*Alexandre* louée par M. *Gottsched*, avoit paru à Nuremberg en 1706. Le Théatre de *Moliere* fut réimprimé en 1721 à Nuremberg & à Altorf; *Polieucte* en 1727 à Strasbourg, par *Catherine Salomé Linknu*, & l'on continua encore avec plus d'ardeur dans toutes les années suivantes. *Iphigenie* traduite par M. *Gottsched* fut imprimée à Leipsick en 1732. M. *Scharffenstein* traduisit en 1737 *la Mort de César*, & sa traduction fut imprimée à Nuremberg. M. *Koppen* donna celle d'*Alzire* à Dresde en 1738, & il en parut une nouvelle de la même piéce dans l'année suivante, qui fut publiée à Hambourg par M. *Stiven*. M. *Scharffenstein* donna encore la traduction de *Mariamne* à Nuremberg en 1740; M. *Schwab* celle de *Zayre*; Mme. *Gottsched* celles

de *Cornelie* de Mlle. *Barbier*, & du *Tambour nocturne*; elle donna aussi en 1741 celles d'*Alzyre*, du *Dissipateur*, & du *Poëte Campagnard*. On ne trouve plus gueres ici que deux ou trois Opéras par an.

M. *Gottsched* donna encore en 1742 la traduction du *Misantrope*, & celle de *l'Esprit de Contradiction de du Freny*; M. *Glaubits* celle des *Horaces*, en 1745; M. *Gellert* celle de l'*Oracle*; M. *Brodstet*, celle d'*Esther*; un Anonyme, l'*Avare* de *Moliere*, les *Philosophes amoureux* de *Destouches*, *Melanide*, &c.

En 1748, M *Stiven* donna celle du *Comte d'Essex*, & dans la même année on publia celles d'*Œdipe*, de *Mahomet*, du *Philosophe Marié*, du *Joueur*, de *Zeneide*, du *François à Londres*, du *Tartuffe*, & même de la *Ceinture Magique*.

On en a traduit encore dans la même Langue un grand nombre d'autres Piéces, de *Desmarets*, de *Lachaussée*, de *le Grand*, de *Marivaux*, &c, qu'il seroit inutile de citer ici.

Le Théâtre Italien a fourni encore quelques originaux à l'Allemagne, mais un peu moins abondamment que le Théâtre François. Quant aux Piéces Angloises, M. *Gottsched* n'en cite que très peu qui ayent été traduites en Allemand, & dont les principales sont : *la Mort de Cesar* de *Shakespeare*, le *Caton* d'*Adisson*, le *Mari Malheureux* de *Cibber*.

Le Catalogue de M. *Gottsched* ne nous offre rien autre chose qui puisse intéresser nos Lecteurs. Il seroit à désirer, pour l'honneur de sa Nation, & pour la satisfaction des autres, qu'il voulût bien donner une Histoire complette du Théâtre Allemand, dont nous venons d'analiser la premiere esquisse. En attendant cette Histoire qui sera toujours curieuse, de quelque main qu'elle nous vienne, nous donnerons incessamment dans ce Journal l'Extrait des meilleures Piéces qui ont paru en Allemagne depuis cinq ou six années, & qui paroîtront dans la suite. Nous nous proposons aussi d'y joindre de tems en tems quelques uns

des meilleurs morceaux de Poesie qui pourront parvenir jusqu'à nous. Mais, suivant l'esprit de ce Journal, nous ne mettrons rien de suranné dans ce genre.

SI nous osons hasarder ici quelques reflexions d'après l'Ouvrage dont nous venons d'achever l'Extrait, les Allemands nous semblent avoir eu dans tous les tems beaucoup de goût pour l'Art Dramatique & sur-tout pour la Tragédie. On les a du moins toujours vû puiser dans les sources les plus pures. Ils ont sçu de tous tems préférer *Terence* à *Plaute*, & le Théâtre Grec à ce qui nous reste du Latin. Par une suite nécessaire de cette préférence, ils ont gouté nos Tragédies, & en rendant justice aux beautés qu'ils ont trouvées dans les Drames d'Italie & dans le Théâtre Anglois, ils les ont placés au-dessous des nôtres. Il est vrai, comme M. *Gottsched* l'a fait remarquer, qu'ils n'ont point de Poetes qu'on puisse asseoir auprès de *Corneille* ou de *Sophocle*, le Prince des Tragiques ; qu'il s'en faut beaucoup que leurs Poetes Comiques puissent être comparés à

Moliere, auteur le plus parfait en son genre que nous connoissions aujourd'hui. Mais ne peut-on mériter d'éloges, sans égaler ces génies sublimes ? Qui a égalé les Grecs dans le Poeme Epique, dans le Tragique même ? Cependant nous lisons avec plaisir *le Tasse*, *le Camoens*, *Milton*, *Corneille*, *Racine*, *Maffei*, *Metastasio*, *Voltaire*, *&c.* Quelque monstrueuses que soient les compositions de *Shakespeare*, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le génie que nous y trouvons en mille endroits différens. Les Poetes Dramatiques Allemands seroient-ils seuls méprisables, parce qu'ils n'ont pas encore atteints au premier dégré ? S'ils n'ont égalé les François dans aucune partie de l'Art Dramatique, on ne peut pas dire que ce soit par défaut de gout & de sentiment, puisqu'ils ont toujours sçu saisir le bon, dès qu'ils l'ont trouvé : cherchons donc ailleurs les causes de leur infériorité. N'en appercevons nous point une au moins dans le gout général des Habitans de l'Allemagne, moins portés jusqu'à présent

présent à la Poesie, qu'à l'étude des Sciences. A quelques Poetes supérieurs dont nous pouvons nous vanter, elle peut opposer une foule de Physiciens, de Medecins, de Naturalistes, de Chymistes, de Philosophes, de Moralistes, de Jurisconsultes. Les progrès qu'ils ont faits dans toutes ces Sciences, ne peuvent être dus qu'au gout & au travail du plus grand nombre : le plus petit a donc eté celui des Littérateurs & des Poetes, & ainsi l'Art de la Poesie a dû être le moins parfait. Si une longue succession d'années faisoit changer ce gout en Allemagne, la Poesie y auroit un jour plus d'amateurs que les Sciences, & nous ne doutons point qu'alors elle ne pût enfanter quelque chef-d'œuvre Poetique. Ce n'est point du tout l'incapacité, c'est le défaut d'application qui l'a empêché d'en produire. Rien n'est donc plus injuste à nos yeux que cette critique amere que M. *Gottsched* a réfutée dans sa Préface, avec une sagesse qui caractérise la Nation qu'il a défendue. Cette Critique, supposée vraie dans toute son éten-

due, seroit déplacée à l'égard d'un particulier; à plus forte raison l'est-elle, quand elle embrasse tout un Peuple. A l'exemple de M. *Gottsched*, nous nous imposerons silence sur l'Auteur des *Lettres Françoises & Germaniques*, ce frondeur de toute l'Allemagne. Nous nous contentons d'ajouter à ce qui vient d'être dit, qu'il n'est pas plus juste d'injurier la Nation Allemande, parce qu'elle n'a eu parmi elle aucun grand Poete Tragique, qu'il ne le seroit de déchirer *Stahl*, parce qu'il n'a pas fait des vers.

Au reste M. *Gottsched* s'est un peu trompé en citant les *Mysteres de la Passion* comme les Piéces les plus anciennes de notre Théâtre. La Farce de *Patelin* dont on a une édition gothique *in* 8°. & sans date, est vraisemblablement plus ancienne. Cette Edition est intitulée, l'*Ancien & nouveau Patelin*, titre qui annonce que pour la jouer & pour l'imprimer alors, on fut obligé d'en rajeunir le stile. Une autre édition de cette même Comédie faite en 1532, nous apprend en-

core qu'on la remit alors en François au moins pour la seconde fois. On peut donc conjecturer que cette Piéce a paru sous Charles V, ou au plus tard au commencement du regne suivant.



ITALIE.

I.

SUITE des Satyres du MENZINI, (Second Extrait).

SATYRE X.

Contre les Esprits forts.

» LA Roue d'Ixion, le Rocher de Sisiphe, le Vautour qui déchire Promethée, n'épouvantent point Gargilius. Les étangs de feu, les glaces, loin de l'intimider, sont pour lui des sujets de raillerie: mais quand la fiévre l'étendra au lit de la mort, alors la frayeur ne s'emparera-t-elle point de ses sens? Maintenant qu'il jouit de la santé, ce qu'il y a de plus saint lui sert de risée. Celui qui s'est frayé la route de tous les vices, aime à révoquer en doute l'éternité, le fondement de tout bien. Gargilius

» ne changeroit pas, vecut-il encore cent ans; il ne feroit qu'ajouter crime sur crime. Plongé dans la débauche, il s'y livre avec excès.... Pour lui Bellarmin n'est qu'un songecreux, la Bible qu'un fatras d'impertinences & de vieux contes; il lit, & ne croit que *Comerius*..... *Gargilius* auroit-il donc plus de pénétration que Scot? Verroit-il plus clair que le Pasteur d'Hippone, & pourroit-il soutenir le choc contre ces deux adversaires? Selon lui, rien ne s'est fait que par hasard; c'est par hasard que Dieu foudroye les impies, & toutes les preuves qu'on peut lui alléguer en faveur de la spiritualité de l'ame ne sont que bilevesées..... Tu dis *Gargilius* que *Scheginus* dans sa chaire théologique se débat & crie comme un énergumene, pour soutenir les opinions de l'école; mais que si l'on pouvoit découvrir ce qu'il pense, on verroit qu'il ne croit rien de ce qu'il défend avec tant d'animosité & de chaleur... Je ne sçais si *Schegi-*

» *nus* se conforme intérieurement à la
» doctrine qu'il enseigne ; ce que je
» sçais , c'est que très volontiers il
» embrasseroit toutes les religions de
» l'Univers , si on lui offroit de l'ar-
» gent. Applaudis-toi, *Gargilius*, d'a-
» voir un tel second. Affublé d'un ca-
» puce & d'un froc, qu'il parle élo-
» quemment du Ciel ! *O Ciel* ! *o*
» *Ciel* ! sa voix robuste , infatigable ,
» repete souvent ces mots dont il fait
» trembler les voutes des Eglises , tan-
» dis qu'en particulier il tourne en
» ridicule & la piété & tout le zele
» Apostolique. . . . . . . Que m'importe,
» diras-tu , de voir la Foi avec son ca-
» lice & ses clefs , trainée dans un
» char de triomphe , & le peuple pros-
» terné devant elle ? Dans les tems heu-
» reux où l'on jouissoit de la liberté ,
» où étoit la Religion d'aujourdhui ?
» Téméraire , tu ne peux comprendre
» les secrets de la nature , & tu veux
» sonder ceux de l'Eternel ? Tu prétens
» d'un œil foible regarder fixement
» l'éclat du Soleil ? Je penétre dans les
» replis de ton cœur , & j'y découvre

» les causes de ton arrogance. Qui ne
» craint pas Dieu , peut bien dire en-
» core , *je ne le connois point* ; tes vi-
» ces sont la source de ton aveugle-
» ment funeste. . . . . . Je ne suis point
» ici pour te citer de l'Hébreu , ou du
» Latin , ni pour examiner si l'on a re-
» tranché ou ajouté une sillabe au tex-
» te , ou placé un accent de travers.
» Je dis que la raison seule , si l'on ne
» cherche pas à étouffer sa lumiere ,
» peut nous conduire à la verité . . . . . .
» Toi qui te piques d'avoir les yeux
» d'un Linx , & qui fait tant valoir la
» raison, je m'étonne que tu restes dans
» l'incrédulité : car que perds - tu en
» croyant , & que ne risques - tu pas
» si les choses que tu n'auras pas voulu
» croire se trouvent vraies ? . . . Dans
» quels abymes se précipite le mortel
» orgueilleux,& combien se sont perdus
» par des recherches téméraires ! *Bu-*
» *da* fait mieux : pour éviter tout em-
» barras , il ne pense à rien , vit tran-
» quille , & laisse disputer entre eux
» frere *Doucin* & *Salicet*. Ils s'échauf-
» fent , & c'est entre eux à qui criera le

» plus fort, à qui fera le plus de vacar-
» me. Les choses du Ciel font ici bas bien
» du bruit ; chacun tient pour infail-
» lible le sentiment qu'il a adopté, mais
» la présomption fut de tout tems la
» mere des erreurs. . . . Que *Serranus* ait
» échappé à la flamme , sa conscience
» lui sert de bourreau , & lui fait
» souffrir les plus cruels tourmens; mais
» *Serranus* est assis parmi les Juges ,
» il fronce ses affreux sourcils , & re-
» garde les malheureux d'un œil terri-
» ble. Il juge & condamne à l'exil un
» homme qui a cassé des œufs de per-
» dix , & fait marquer pour les galeres
» un Chasseur dont le chien a pour-
» suivi un lievre un peu trop loin , lui
» qui dès son enfance fut un scélerat
» insigne. Laissez-lui mettre le comble
» à ses iniquités ; la faulx de la mort
» est prête à moissonner ses jours , &
» il ne paroîtra plus de lui ni vesti-
» ges ni traces.



SATYRE XI.

LE Menzini commence cette Satire par un dialogue à l'imitation de *Perse*. Il représente les difficultés qu'éprouve un homme de Lettres pour s'insinuer chez les Grands, & les mortifications qu'il essuie, quand il voit qu'on lui préfere des Saltinbanques ou de mauvais plaisants. Il essaie de dégouter de la Cour des Princes ceux qui cultivent les Muses, parce que la Cour est un Pays, où il faut continuellement être en garde contre les envieux , où il faut sçavoir ramper , flatter , déguiser ses véritables sentimens ; il conclut qu'il aimeroit mieux vivre dans la compagnie des Juifs , que dans celle des Courtisans.

SATYRE XII.

» QUE les hommes , cher *Bonden* ,
» sont insensés dans leurs désirs ! Qu'il
» en est de malheureux, pour avoir ob-
» tenu du ciel ce qui leur étant refu-

„ ſé eut fait leur bonheur. Fronton „ fait des vœux pour avoir un fils de „ ſa femme : ce fils devient le tourment de ſon pere, & périt honteuſement ſur un échaffaut. Tel ſouhaite une fille en mariage ; il preſſe, il „ conjure le Ciel de la lui accorder „ pour épouſe. Eſt-elle ſa femme ? il „ reconnoit qu'il a été pris pour dupe, „ & que cette nouvelle Polixene perdit avant l'âge d'onze ans...... Je „ ne reſſemble point à *Quintilien* qui „ ſe tourmente, s'il ne trouve point „ d'accès à la Cour ; il y entre, un ſort „ fatal l'y pourſuit, il y meurt déſeſpéré. L'un ſouhaite de paſſer pour ſage, il eſt opprimé par l'envie. Ecoutez *Tognetti* qui ſupplie Apollon de le „ rendre Poëte ; ce Dieu l'exauce, & „ je vois Tognet expatrié, pâle, défait, ſans chauſſure, demander ſon „ pain de porte en porte. Tels ſont les „ jeux de la fortune qui ſe plait ſouvent à prendre les mortels au mot, „ & puis à les laiſſer ſans reſſource..... „ Celui qui a honte de l'état humble „ où le Ciel l'a fait naître, & qui ſouf-

„ fre de ne pouvoir s'élever au-deſſus „ des autres, a grand beſoin d'ellébore..... Le deſtin nous cache ſes volontés ; ſi quelquefois il ſe montre „ propice, c'eſt que ſouvent il nous „ prépare les plus grands malheurs... „ Grandes ames, j'ai pour vous une „ vénération profonde, ſi vous n'ambitionnez d'autres tréſors que la vertu. Je n'appelle point de ce nom le „ talent de faire des vers ſur des ſujets ridicules, & je laiſſe à Don *Teglion* le ſoin de nous informer ſi l'on „ doit écrire *Clelie*, & non pas plutôt *Duſille* ou *Cluilie*. J'appelle vertueux, celui qui ne pâlit point à la „ vue de mille épées tirées contre lui, „ qui trouve en ſon cœur un rempart „ contre les traits de l'infortune, qui „ brave les Phalaris & les Nerons, & ſe „ laiſſe guider en tout par une raiſon „ éclairée....... Tu n'aſpires qu'après „ l'or ; tu voudrois qu'un autre Colomb t'ouvrit la route d'un nouveau „ Perou. Du moins ſi tu ne ſouhaitois „ les richeſſes qu'afin de pouvoir exercer ta généroſité, & ſouſtraire un mal-

„ heureux à l'indigence ; mais l'humanité ne ſe fait point entendre à ton „ cœur.... Quels vœux croyez-vous „ que forme un tel, lorſque vous le „ voyez à genoux dans le Temple ? Oh ! „ divine Égerie, dit-il à voix baſſe, „ je ſuis ton *Numa*, l'ambition me „ dévore, je brule d'être Evêque, accorde moi cette faveur. Quelle ſatisfaction, lorſque, vêtu de violet, „ je m'en irai au Palais, & que j'entendrai dire de toutes parts : c'eſt un „ *Richelieu*, c'eſt un *Mazarin*....... „ Eh quoi ! voilà donc cet homme „ qui n'avoit pour tout ſiége qu'un „ eſcabeau de figuier, & auquel un „ tablier de Manœuvre eut mieux convenu que le Rochet & la Mitre, „ le voilà qui brille dans de ſuperbes équipages ?..... Quelle honte „ pour des gens qui devroient être „ l'ornement du Sacerdoce, de faire „ dans les Cours le métier de vils „ adulateurs, & de préferer les biens de „ la Terre aux biens éternels ! Qui ne „ feroit indigné, en voyant que l'on „ choiſit pour la place d'Aaron des

„ gens qui profanent le Sanctuaire, „ renverſent l'Arche & la foulent aux „ pieds ? Se figurent-ils qu'un extérieur hypocrite empêche qu'on n'apperçoive leurs déréglemens, & qu'on „ n'ait pas pour eux des yeux de Linx „ qui pénétrent à travers l'ecorce ?.... „ Oh Egérie ! dit l'un, fais enſorte „ que mes vices ſoient couvers de profondes ténébres, ou ſi quelqu'un „ les dévoile, fais qu'au mépris des „ Loix, je puiſſe leur échapper. Fais-moi, dit un autre, parvenir à l'Evêché „ de Myre, & pourvû que je l'obtienne, „ que ce ſoit par crédit ou par ſimonie, n'importe par quelle voie. „ Telles ſont les prieres par leſquelles „ l'impie fatigue le Ciel ; mais l'Homme de bien lui adreſſe celle-ci : *Avant „ que je meure, permets, o mon Dieu, que „ je voie ces fourbes au pied de la potence, „ & je conſens de les étrangler* ».



I I.

LA perte du célébre COCCHI, sçavant Medecin de Florence, mort le premier jour de cette année, a été vivement sentie par tous les bons Citoyens de la République des Lettres, & surtout par les Amateurs de l'Antiquité. Nous avons reçu depuis peu son Epitaphe & son éloge en stile Lapidaire. En voici le Texte & la Traduction.

» ANTONIUS COCCHIUS, Civis Flo-
» rentinus, Hyacinthi Cocchii Mu-
» cellani filius, justus, humanus,
» pius, comis, beneficus, verax, heic
» situs est. Qui primo ætatis flore hu-
» manoribus literis excultus, ad Philo-
» sophica studia animum adpulit. Eas
» Disciplinas præcipuè coluit, quæ ad
» Medicinam faciendam, vel utiles,
» vel necessariæ sunt: Physicen, Ma-
» thesen, Botanicen, Pharmaceuticen,
» Chemiam apprimè calluit, omnem-

» que elegantiorem eruditionem addi-
» dicit. Peragratis cultioribus Europæ
» Regionibus, ut uberiorem sapientiam,
» Græcorum Philosophorum exemplo,
» acquireret, doctioribus Academiis
» est adscriptus. Cum celeberrimis suæ
» ætatis viris, Newtono, Boerhaavio,
» aliisque benè multis amicissimè ver-
» satus est. Post in patriam regresso,
» Medicinæ primùm Pisis, dein Flo-
» rentiæ Philosophiæ & Anatomes pro-
» fitendæ provincia est demandata,
» quibus muneribus egregiè functus,
» quum adjiceret omnigenæ Historiæ
» & Antiquitatis studium, à Cæsare
» Francisco I. Rom. Imperatore, sem-
» per Augusto, Numismatis ac Rei An-
» tiquariæ præficitur. Hujus viri, ob
» plurimos à se editos libros *de Diætâ*
» *Pythagoricâ*, *de usu Artis Anatomi-*
» *cæ*, *de Thermis Pisarum*, aliosque
» quàm plurimos, fama adeò percre-
» buit, ut & undique, vel eum co-
» gnoscendi studio, vel Medicinæ
» Etruscæ adipiscendæ gratiâ, quam
» ipse sedulò promovit & auxit, heic
» confluerent; & præstantes undequà-

» que viri Philosophi, ipsi denique
» Reges, in difficillimis morborum cu-
» rationibus eum consulerent, eique
» tanquam amico munera & Epistolas
» familiarissimè mitterent, queis ta-
» men nunquam est assentatus. Ma-
» trimonio iterùm junctus, duos libe-
» ros suscepit quos pudore ac libe-
» ralitate educavit. Marem natu ma-
» jorem ut paternis vestigiis inhærendo
» par esset, literis & disciplinis quæ
» sapientem virum decent, informa-
» vit. Societatis Historiæ Naturalis quæ
» Florentiæ est, unà cum Petro An-
» tonio Michelio amicissimo, Auctor
» & parens fuit. Publico Regio Flo-
» rentino Nosocomio leges optimas à
» Cæsare jussus exaravit. Linguarum
» penè omnium peritissimus, Gallicè,
» Anglicè, Hispanicè, cum exteris sa-
» pientissimis viris qui addiscendi
» caussa eum adibant, ita loqueba-
» tur, ut non Italus sed inter eos na-
» tus atque altus videretur. Græcè etiam
» ipse absque ullo duce apprimè doc-
» tus, ut & Xenophon Ephesius La-
» tinè redditus, & veterum Chirur-

» gorum opera à se primùm edita at-
» que illustrata testantur. Hebraicâ,
» Arabicâ, omnique Orientali erudi-
» tione ornatissimus, copiosam selec-
» tamque Bibliothecam & Musæum
» Rerum Naturalium & Antiquitatis
» conquisivit; pluraque scripta volu-
» mina quæ publicam merentur lucem
» reliquit. Ingenio eleganti & acuto,
» memoriâ vivaci & prompta, in fa-
» miliari colloquio suavis & doctus.
» Amicis gratus, vita probus, om-
» nibus profuit. Obtrectatorum incu-
» riosus & negligens, animum sem-
» per rexit. Affectus omnes contra-
» rios rationi quam unicè sequebatur
» compescuit, virtute suâ beatus. Mor-
» bo est correptus quo sibi moriendum
» esse cognoscens, non Naturam ac-
» cusavit, sed impavidus & sibi cons-
» tans, amicos, uxorem, liberos con-
» solatus. Omnibus Religionis officiis
» præstitis, placidè quievit Kal. Jan.
» Anno à Chr. Nat. M. DCC. LVIII.
» horâ IV post noctis dimidium, an-
» nos natus LXII, menses IV, dies
» XXVIII. Uxor & filii Conjugi &

» Patri amantiſſimo, cùm lacrumis,
» H. T. P. (*Hanc Tabulam poſuere*).

(TRADUCTION).

„ ANTOINE COCCHI, Citoyen de Florence, fils d'*Hyacinthe Cocchi* de Modene, Perſonnage juſte, humain, pieux, de mœurs douces, bienfaiſant & vrai, eſt inhumé dans ce lieu. Après avoir donné ſes premieres années à la culture des Belles Lettres, il s'attacha avec une application ſinguliere aux études Philoſophiques. Les Sciences dont il fit ſon principal objet, ſont toutes celles qui ſont utiles ou néceſſaires à la Médecine; il poſſéda ſingulierement la Phyſique, les Mathématiques, la Botanique, la Pharmacie, la Chymie & tous les genres d'érudition. Il voyagea dans les contrées les plus polies de l'Europe, pour augmenter ſes connoiſſances, à l'exemple des Philoſophes Grecs, & il fut adopté dans toutes les Académies ſçavantes. Il eut des liaiſons d'amitié avec

les hommes de ſon tems les plus célébres, tels que Newton, Boerhaave, & beaucoup d'autres. De retour dans ſa Patrie, on commença par lui donner une chaire de Médecine à Piſe, enſuite il fut nommé Profeſſeur de Philoſophie & d'Anatomie à Florence. Il remplit avec diſtinction ces divers emplois; mais comme ſon goût le portoit à l'étude de l'Hiſtoire & de l'Antiquité, l'Empereur François I. heureuſement regnant, le nomma Garde de ſon Cabinet des Médailles, & ſon Antiquaire. Les Ouvrages qu'il publia dans la ſuite, comme ſes *Traités de l'Abſtinence Pythagoricenne, de l'uſage de l'Anatomie, des Bains chauds de Piſe*, & un grand nombre d'autres lui firent une ſi grande réputation, qu'on venoit de tous côtés à Florence, ſoit par la curioſité de le voir & de le connoître, ſoit pour apprendre ſous ſes leçons, la Médecine Toſcane, qui lui doit l'état floriſſant où elle eſt. De grands Philoſophes & des Rois

mêmes le conſultoient dans des Maladies difficiles; il recevoit de ces derniers des préſens & des Lettres remplies de bonté, mais qui ne le porterent jamais à la moindre flatterie. Il fut marié deux fois & il eut de ſa ſeconde femme deux enfans, auxquels il donna une éducation vertueuſe & digne de lui. Pour que ſon fils aîné pût un jour marcher ſur les traces de ſon Pere & ſoutenir ſa réputation, il eut ſoin de l'inſtruire & de le former dans toutes les belles connoiſſances qu'un vrai Sage doit réunir. Il fut le Fondateur & le Pere, conjointement avec *Pierre-Antoine Micheli*, de la Société Florentine qui a pour objet de ſes exercices & de ſes études, l'Hiſtoire Naturelle. Il fit, par ordre de l'Empereur, de très bons reglemens pour l'Hôpital public & Royal de Florence. Il ſçavoit preſque toutes les Langues: il s'entretenoit en François, en Anglois & en Eſpagnol avec les Sçavans Etrangers qui venoient le voir, pour apprendre de

lui quelque choſe; & il parloit ſi biences trois Langues qu'on eût dit qu'il étoit né, qu'il étoit nourri parmi eux, non en Italie. Sans autre guide que lui-même, il avoit appris parfaitement la Langue Grecque, ainſi qu'on peut le voir par ſa traduction Latine des Ephéſiaques de Xenophon le jeune, & par ſon excellente Edition des Ouvrages des Chirurgiens Grecs qu'il a traduits & publiés pour la premiere fois avec de ſçavantes Remarques. Il ſçavoit encore l'Hébreu & l'Arabe, & il étoit très bien pourvû d'érudition Orientale. Il s'étoit formé une Bibliothéque auſſi nombreuſe que choiſie, & un Cabinet d'Antiquités & de curioſités naturelles: il a laiſſé beaucoup d'ouvrages manuſcrits qui méritent de voir le jour. Son eſprit plein d'agrément & de fineſſe, ſa mémoire vive, prompte & préſente rendoient ſa converſation charmante & la faiſoient rechercher des Sçavans. Homme de bien & bon ami, il ai moit à obliger & à ſervir tout

„ le monde. Audessus de l'envie qu'il „ ne daignoit pas même appercevoir, il „ fut toujours maitre de soi. Heureux „ par sa vertu , tous les mouvemens „ contraires à la raison à laquelle il „ étoit uniquement attaché, il sça- „ voit les réprimer sans effort. Atta- „ qué d'une maladie dont il sentit bien „ qu'il ne pouvoit pas sauver ses jours, „ il ne se plaignit point de la Na- „ ture , mais avec un courage ferme „ qui ne se démentit jamais , lui- „ même il consoloit ses amis, sa fem- „ me, ses enfans. Après s'être acquitté „ de tous ses devoirs de Religion , il „ mourut tranquillement le premier „ Janvier l'an de J. C. M. DCC. LVIII. „ à quatre heures du matin, âgé de „ 68 ans, quatre mois, 28 jours.

On a dans cette élégante Epitaphe à peu près toute la vie littéraire de M. *Cocchi*. M. l'Abbé *Arnaud* qui joint à des connoissances étendues & à un goût exquis pour les Lettres, ce sentiment fin pour les Arts qui marche à côté du talent, & qui est l'instinct du génie,

avoit avec M. *Cocchi* un commerce d'érudition dont nous avions lieu d'espérer de grands fruits pour notre Journal.

Il nous a communiqué une lettre que M. *Cocchi* lui écrivoit au mois d'Octobre 1756, & dans laquelle il lui rend compte de l'emploi qu'il faisoit de son tems. M. *Cocchi*, dans cette lettre, se plaint de ce qu'étant engagé dans les liens de la vie civile & conjugale (*impegnato nella vita urbana e conjugata*) des occupations peu agréables, mais nécessaires pour faire subsister sa famille, l'empêchoient de satisfaire pleinement son goût pour les lettres. Il dit qu'il étoit obligé d'exercer en même-tems quatre emplois pénibles : ceux de Médecin & de Professeur publics ; celui d'Antiquaire & de Garde du Trésor des Médailles de l'Empereur ; celui de pere de famille, ou d'Administrateur d'un médiocre patrimoine situé dans un terrein stérile, (*d'un povero patrimonio fondato in sterili terre*). Il ajoute qu'avec le produit de ces différens emplois, il ne pouvoit parvenir à se trou-

ver au-dessus de ses besoins journaliers; ensorte qu'il n'étoit point en état d'entretenir un Sécrétaire ou un Ecrivain auquel il pût dicter ses lettres & les compositions pour lesquelles il sentoit, dit il modestement, qu'il avoit alors quelque facilité, *per le quali mi sento che averei al presente qualche facilita.* Cependant il avoit mis en ordre tout ce qu'il avoit pû ramasser sur la personne & sur la Médecine d'Asclepiade, & il en avoit fait une espéce de Traité dont il avoit lu une partie dans une assemblée de personnes respectables, qui l'avoient invité à le finir. Dans l'hiver, il étoit occupé à faire faire à ses écoliers des dissections d'Anatomie, & le Carême étoit employé à des démonstrations publiques. En Eté, il alloit tous les jours faire la visite des malades dans les Hôpitaux, & il enseignoit la Médecine Pratique. Dans l'intervalle de ces occupations, il travailloit à la description des Médailles du cabinet de Florence, & il écrivoit les diverses consultations qui lui étoient démandées. Il passoit ordinairement le soir

soir à s'entretenir avec quelques amis: c'étoit le seul délassement, le seul amusement qu'il eût. La matinée depuis six heures jusqu'à huit ou neuf, étoit le tems qu'il passoit le plus agréablement à son gré, parce qu'il l'employoit à l'étude.

M. *Cocchi* jette ensuite un coup d'œil sur l'état des Lettres en France. » Il seroit, dit-il, à souhaiter pour „ nous autres Lettrés, peu riches, que „ les Sçavans de France n'eussent pas „ entrepris le grand ouvrage de l'En- „ cyclopédie, mais qu'ils eussent con- „ tinué de nous communiquer leurs „ conceptions dans des Livres d'un mé- „ diocre volume, & d'un prix à la „ portée de tout le monde «. *Per noi altri poveri tornava meglio che i sapienti Francesi non avessero intrapeso la grande opera dell' Enciclopedia, e che avessero continuato à communicare al mondo loro pensieri in libri di mediocre mole e di presso accessibile.* Parlant du Discours de M. *Rousseau* de Geneve sur l'*Origine de l'inégalité des conditions*, il dit qu'on préparoit en Italie plusieurs Critiques

contre cet ouvrage; mais qu'il y avoit des idées qui lui avoient beaucoup plû, & qu'il en aimoit quelques expressions franches & heureuses dont l'Auteur se servoit pour dire même des choses assez communes. *A me pero piacquero assai alcuni de suoi pensieri, ed alcune franche e leggiadre espressioni di cui si serve per dire anco cose volgari.*



ESPAGNE.

Origine prétendue de l'établissement de l'Inquisition en Portugal.

VOICI une de ces vieilles Fable dont la discussion n'est jamais tardive. La crédulité des hommes sert de passeport à de prodigieuses extravagances. Ce qu'il y a de pis c'est que, quand la multitude se réunit pour laisser une porte ouverte à l'imposture, elle la ferme en même tems à tout ce qui pourroit en être le préservatif. Souvent toute une Nation admet comme constant un fait important & de date récente, dont il semble qu'elle ait été témoin. Ceux qui viennent ensuite le trouvant autorisé par le consentement unanime, se croient très justement dispensés de tout examen; ou, pour mieux dire, ils ne mettent pas même en doute si la matiere demande d'être discutée. Plus il s'écoule de tems, & plus la fausseté

prend racine. Ce qui n'étoit d'abord accrédité que par le peu de réflexion du vulgaire, se trouve ensuite protégé par la critique; & si quelqu'un a le courage de reclamer contre l'erreur, on lui reproche aussi-tôt la témérité qu'il y a à contredire une opinion qui, dit-on, est répandue si universellement qu'elle est dans la classe des faits. Comment, ajoute-t-on, tout un Royaume auroit-il pu se tromper sur un fait qui, s'il avoit été faux, auroit été contredit par ceux qui étoient contemporains & qui auroient entendu débiter cette Fable? surtout si l'on considere, que dans le cas présent il s'agissoit d'une affaire d'éclat dont la négociation étoit longue, & à laquelle on employa les premieres Têtes de l'Etat.

Un jeune homme de Cordoue, appellé *Pierre Saavedra*, possédoit, dit-on, non-seulement une belle écriture, mais aussi le talent d'imiter toutes sortes de caractères: talent funeste, dont l'usage ne peut jamais que rendre coupable celui qui l'exerce. Il pensa donc à employer son sçavoir faire

à l'aggrandissement de sa fortune. Son ambition étoit excessive, & ses projets vastes. Regardant comme au-dessous de lui ces profits médiocres que d'autres font par cette infâme pratique, il en voulut faire de beaucoup plus considérables; aussi le danger croissoit-il à proportion de l'avantage. En contrefaisant des billets, des quittances de Finances, des Cédules sur le Trésor Royal, il en tira de fortes sommes. Il alla jusqu'à se procurer un Habit de Saint Jacques & une Commanderie de trois mille ducats.

Ces premiers succès sont une trahison de la fortune, en ce que elle encourage par-là à de plus grandes témérités, pour abandonner dans le dernier moment ceux qui ont trop compté sur sa faveur. C'est ce qui arriva à *Saavedra*. La rencontre qu'il fit d'un Religieux venant de Rome, qui portoit un Bref Apostolique adressé au Roi de Portugal *Jean* III, le conduisit au précipice. Il en conçut l'idée d'entreprendre quelque chose de grand, en imitant le caractere, la formule &

le ſtile d'un Bref. Il imagina enſuite de prendre le caractere de Nonce Apoſtolique envoyé en Portugal, pour y introduire le Saint Tribunal de l'Inquiſition. On juge bien que le motif de la Religion n'y entroit pour rien. Voulant jouer un grand rolle, il ne trouva point de meilleur prétexte pour paſſer pour Légat, & il ſe flatta qu'en réuſſiſſant, l'utilité qui en réſulteroit pour la Religion & l'Etat lui faciliteroit ſa grace, s'il étoit découvert pour impoſteur. Ayant donc fabriqué ſes dépêches & toutes les autres piéces néceſſaires pour ſa miſſion, & ayant ramaſſé & deſtiné pour cette entrepriſe tout l'argent qu'il avoit recueilli de ſes précédentes friponneries, il ſe fit un équipage convenable & entra en Portugal comme un vrai Nonce employé par la Cour de Rome. Ses meſures étoient ſi bien priſes, & il jouoit ſi bien le Prélat, qu'il fut reçu & traité comme Miniſtre du Saint Siége. Cette eſpéce de farce dura ſix mois, pendant leſquels il établit l'Inquiſition. Mais tout ce manége ayant été découvert, quoique

ce qui en avoit réſulté ſubſiſtât, on n'en ſaiſit pas moins l'Artiſan de cette fourberie, & on le retint en priſon pendant le procès de compétence qui eut lieu entre le Tribunal du Roi & celui de l'Inquiſition. Ce dernier l'ayant emporté, *Saavedra* fut condamné aux Galeres, ſur leſquelles il reſta pendant dix-huit ans, après leſquels il en ſortit à la réquiſition du Pape Paul IV, qui vouloit le voir. La Relation qui rapporte cet événement le place à l'année 1539.

Telle eſt l'hiſtoire de la prétendue introduction de l'Inquiſition en Portugal par *Saavedra*. Ce qui paroit avoir donné beaucoup de cours à ce Roman, c'eſt la Comédie d'un Auteur anonyme, bel eſprit de la Cour, intitulée, *le Faux Nonce de Portugal*, où tout ce qu'on vient de dire ſe trouve, à peu de changemens près. Je ne prétends pas pour cela inſinuer que l'Auteur de la Comédie ait été le premier inventeur de cette fable, puiſqu'avant lui elle ſe trouve imprimée par deux Auteurs Eſpagnols, qui ſont, le Doc-

teur *Louis de Paramo*, dans ſon Ouvrage *De Origine & progreſſu Sanctæ Inquiſitionis*, & *D. Pierre ſalazar de Mendoza* dans la Vie du Cardinal *Tavera*. L'Auteur de la Comédie ne fit donc que contribuer à la publication & à la propagation de cette avanture qui ſe répandit en tous lieux & entre gens de tout état, n'y ayant pas de meilleur moyen de divulguer un événement, que d'en faire le ſujet d'une Comédie.

Qu'on ne croie pas non plus que les deux Auteurs dont on vient de parler ayent imaginé cette Hiſtoire apocryphe; ils ſont l'un & l'autre trop graves pour qu'on leur impute cette fauſſeté. Le Docteur *Louis de Paramo*, qui eſt le premier qui la rapporte, écrivit ce qu'il avoit vû dans une Relation qui lui fut donnée, dit il, par un Religieux Ieronimite, nommé le Pere *Michel de Sainte Marie*. Cette Relation avoit été copiée ſur un Manuſcrit de la Bibliotheque Royale du Monaſtere de l'Eſcurial. *Salazar de Mendoza* a copié *Paramo*. Ainſi ni l'un ni

l'autre ne doivent être regardés comme garands de l'Hiſtoire.

Saavedra ſe fit, dit-on, recevoir à la Cour de Portugal comme Nonce ou Légat de Sa Sainteté. Mais en ſuppoſant qu'il y ait été reçu en cette qualité, il ſeroit tout auſſi chimérique d'imaginer qu'il eût pû ſoutenir un tel caractere pendant ſix mois.

Il eſt dabord de toute évidence que, quand même il auroit forgé un Bref Apoſtolique à cet effet, qu'il auroit obſervé ſtrictement le ſtile de la Cour de Rome, & qu'il auroit parfaitement imité la ſignature du Sécretaire des Brefs, toutes ces précautions ne lui auroient ſervi de rien, s'il n'y avoit appoſé l'Anneau du Pêcheur qui eſt le caractériſtique eſſentiel des Brefs de Sa Sainteté, du moins de ceux qui s'adreſſent aux Princes. Le Roi Jean III avoit-il donc des Miniſtres ſi peu expérimentés & ſi peu habiles qu'ils n'euſſent pas aperçu ce défaut de forme. Je ne vois pas comment on auroit pu ſuppléer à cet Anneau. Dans le tems auquel on place cet événement, le Roi D. Jean

regnoit déja depuis dix-huit ans, pendant lesquels on verra qu'il avoit reçu différens Brefs de Rome. Comment donc auroit-on pu le tromper par un Bref contrefait, dès que le Sceau qui devoit le rendre authentique y manquoit? Ainsi toute l'habileté de *Saavedra* ne l'auroit pu conduire qu'à être Nonce de Sa Sainteté auprès du Roi de Siam ou de Pegu, mais non pas à une Cour de Prince Catholique.

La seconde difficulté est bien plus insurmontable. Comme, suivant le Relation, il y avoit quelques obstacles à vaincre en Portugal, le Roi mettant une sorte d'opposition à ce que le Tribunal de l'Inquisition s'y établit, il falloit qu'à l'arrivée du faux Nonce, le Roi écrivit immédiatement au Pape & à son Ambassadeur à la Cour de Rome; & parconséquent sur la réponse qui n'auroit pas tardé plus de six mois, ni peut-être quatre, la tromperie se seroit découverte.

Mais nous devons la plus forte conviction sur cette matiere au Pere Antonio de Ponsa, Dominicain, Con-

seiller de la suprême Inquisition de Portugal, dans un traité *de Origine sanctæ Inquisitionis in Regno Lusitaniæ*, qu'on trouve au commencement de son ouvrage intitulé, *Aphorismi Inquisitorum.* Il réfute le prétendu établissement de l'Inquisition de Saavedra, & ne laisse aucun doute sur sa fausseté, puisque tout ce qu'il dit sur ce Tribunal est tiré des mêmes Bulles Apostoliques qui ont été expédiées sur cette Inquisition, & d'autres actes originaux conservés tant aux Bureaux de la Cour, que dans les Archives de la suprême Inquisition & des Inquisitions subalternes. Nous rapporterons ici ce que ce sçavant Religieux a écrit sur cette matiere, en prenant les choses dès leur origine.

Les Juifs furent chassés d'Espagne par les Rois Catholiques l'an 1482. Le Roi Jean II. de Portugal les tolera dans ce Royaume, à condition que s'ils n'en sortoient pas au terme qu'on leur fixa, ils seroient faits esclaves, comme en effet on en vendit plusieurs pour avoir désobéi à cet ordre. Le Roi Manuel renouvella cet Edit l'an 1497; mais quel-

ques Juifs y ayant contrevenu, le Roi par compassion ne voulut pas qu'ils fussent esclaves. A cette époque plusieurs sortirent du Royaume; les autres retenus par la fertilité & la beauté du Pays qu'ils habitoient, reçurent le Baptême pour la forme, & sous condition que pendant les vingt premieres années on ne feroit aucune recherche sur leur Religion. Comme cette tolérance ne servit qu'à les retenir dans l'erreur, & qu'ils y élevoient leur famille, le Roi Jean III qui parvint à la Couronne l'an 1521, sensible aux désordres que cela occasionnoit dans le Royaume, pria le Pontife Clement VII. d'établir l'Inquisition en Portugal. Les Juifs maneuvrerent, tant qu'ils retarderent l'établissement de cette Inquisition jusqu'au 15 Décembre 1531, qu'elle fut érigée dans toutes les formes par une Bulle Pontificale. Mais après la mort de Clement VII, son Successeur Paul III gouvernant le Saint Siége, les Juifs obtinrent de lui l'an 1534 un indult général pour tous les péchés dont con-

noit le Saint Office, de sorte que l'exercice de ce Tribunal fut suspendu. Le Roi Jean III. voyant que la Religion en souffroit considérablement, & qu'au lieu de se convertir, les Juifs se multiplioient, fit alors des instances auprès de Paul III, en lui rappellant ce qui s'étoit passé sous le Pontificat de son Predecesseur, & même sous le sien; de sorte qu'à sa requête ce Pontife expédia le 23 Mai 1536 une Bulle qui renouvelloit & confirmoit l'érection du Saint Tribunal. D. Diegue de Silva, Francifcain, Evêque de Ceuta, & Confesseur du Roi Jean III, fut le premier Inquisiteur Général. Il prit possession de cet office le 5 Octob. de la même année, & depuis ce tems l'Inquisition s'est maintenue jusqu'à présent. L'Evêque de Ceuta conserva le poste d'Inquisiteur Général jusqu'au 10 Juillet 1539, qu'il s'en démit, & il fut remplacé par l'Infant D. Henri, en vertu du droit que le Pape avoit accordé par sa Bulle d'érection aux Rois de Portugal de nommer à cet emploi.

Voilà le précis de ce que rapporte le Pere D. Antoine de Sousa sur des actes authentiques ; à quoi l'on ajoutera, qu'outre que ce Religieux étoit né à Lisbonne, il étoit de plus de la Maison de l'Infant Henri, & contemporain ou témoin des faits qu'il allegue. Cette circonstance seule, sans les actes, suffiroit pour donner du poids à ce qu'il avance.

Après cela quelle foi mérite le Manuscrit de l'Escurial ? On ne sçait ni quand ni par qui il a été introduit dans cette Bibliotheque, & il n'est muni d'aucun caractere, ni de preuves qui établissent son authenticité. Son existence dans cette Bibliotheque ne prouve rien, puisqu'on sçait que les Bibliotheques les plus amples & les mieux choisies, en fait de Manuscrits, sont comme le filet de l'Evangile qui ramasse le bon & le mauvais poisson. Il est d'ailleurs contredit par les faits que nous fournit le Pere de Sousa, & qui different du Manuscrit sur deux points capitaux. Le Manuscrit place l'érection de l'Inquisition à l'an 1539, & selon

la relation de Sousa, elle a eu lieu trois ans plutôt. Le Manuscrit suppose qu'il y avoit de la résistance de la part du Roi de Portugal, & si l'on en croit Sousa, ce Prince étoit si éloigné d'y apporter de l'opposition qu'il sollicitoit depuis plusieurs années l'érection de ce Tribunal.

D'un autre côté, si le Docteur Paramo a suivi fidelement le Manuscrit, il y a encore un Anachronisme frappant qui le rend digne de mépris, puisqu'on y lit que Saavedra, au moyen d'une Patente contrefaite de Philippe II, se procura une Commanderie, & qu'il en jouit pendant 17 ans, avant que d'arborer le faux titre de Legat. Ceci est tout-à-fait absurde, puisqu'on suppose que sa Légation a eu lieu l'an 1539, & que Philippe II n'a commencé à regner que l'an 1555, tems auquel Charles V. abdiqua la Couronne en sa faveur. L'Auteur de la Comédie a été plus circonspect que celui du Manuscrit, & que le Docteur Paramo ; car il place sous le regne de Charles V la falsification que ces deux Auteurs

placent sous celui de Philippe II.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Paramo, après la bévue qu'on vient de remarquer, se contredit encore ouvertement en adoptant tout ce que Sousa dit de l'Evêque de Ceuta.

Malgré tout ce qu'on vient de dire, il nous reste une objection assez grave à combattre. *Gonçalo de Illescas*, qui a écrit bien avant *Paramo*, donne pour constant le fait que nous attaquons, comme une chose arrivée de son tems & de notoriété publique. Il ajoute même qu'il a vu ce Saavedra sur les Galeres où il expioit son crime : voici ses termes, *chap. 4. du 6 liv. de son Histoire Pontificale.* » Toutes les fois que je me » souviens de Nicolas Laurentio (1), » son histoire m'en rappelle une autre » avec laquelle elle a beaucoup de rap-

[1] Ce Laurentio étoit un pauvre Notaire Romain qui du tems de Clément VI, s'empara, par sa valeur & par son industrie, de la ville Rome, où il gouverna quelque tems avec un pouvoir despotique.

» port. C'est celle du faux Nonce que » nous avons vu de nos jours, qui au » moyen de fausses lettres, fit croire au » Roi de Portugal qu'il étoit envoyé » auprès de lui par le Pape III en » qualité de Légat, & qui poussa l'ar» tifice aussi loin qu'il pouvoit aller. » Entr'autres choses remarquables qu'il » fit, il introduisit en Portugal le Saint » Office de l'Inquisition, tel qu'il est » établi dans la Castille, d'où il a ré» sulté dans ce Royaume un très grand » bien pour la Religion. Cet honnête » homme s'appelloit *Saavedra* : il étoit, » à ce que j'ai oui dire, de la Ville » de Cordoue ; c'étoit un grand Ecri» vain qui avoit bien d'autres talens. » Je l'ai vu depuis ramer dans les Ga» leres de S. M. où il resta long-tems. » Enfin on lui donna la liberté avec » laquelle il est mort très miserable.

Voilà je l'avoue une objection qui mérite considération : c'est un Auteur contemporain qui parle, & qui paroit n'avoir eu aucun égard au Manuscrit de l'Escurial que vraisemblement il n'avoit pas vû. Ce n'est donc que sur le bruit commun qu'il écrit. Ajoutons-

y la circonstance remarquable, qu'il avoit vû ce même homme aux Galeres, elle n'aura cependant de force qu'autant qu'on voudra la considerer indépendamment de tout le reste. Mais le peu de vraisemblance de ce fait, le témoignage de Sousa, les contradictions qu'offre Paramo lui-même, détruisent & anéantissent l'objection qu'on pourroit tirer de l'autorité d'*Illescas*.

Comment *Illescas*, dira-t-on, auroit-il pu tomber dans une erreur aussi grossiere sur un fait arrivé de son tems? Pour satisfaire à cette question, je ne veux pas me prévaloir de la critique que *Leonard de Argensola* a faite de cet Ecrivain, en disant qu'il étoit facile à croire & leger à écrire.

L'Auteur le plus circonspect peut souvent donner dans l'erreur. J'ai souvent remarqué comment une bagatelle donne naissance à une erreur populaire qui se répand dans tout un Royaume, qui jette de si profondes racines, que l'on n'en guerit que fort tard & peut-être jamais. Nous avons en Espagne plus d'un exemple de ces préjugés

qui même y ont regné très long-tems; & quoiqu'on en soit revenu à présent, l'impression en reste encore jusqu'à un certain point. C'est ce qui a pu arriver a l'égard de ce que raconte *Illescas*.

Mais on ne doit pas non plus tirer avantage de ce qu'il dit avoir vu Saavedra aux Galeres. Cet homme pouvoit y être pour crime de faux seing qu'il avoit souvent commis, sans que pour cela il fût coupable de celui que le vulgaire lui impute. Ce qui a pu tromper *Illescas* & avec lui toute l'Espagne, c'est que Saavedra lui-même se vantoit de cette avanture; ce qui est vrai, si le Manuscrit en question est, comme quelques-uns le pensent, l'ouvrage même du coupable. Cette circonstance peut accréditer la relation dans l'esprit de quelques personnes, mais doit faire à mon avis un effet contraire; car quelle foi mérite un imposteur de profession? Quoi! dira-t-on, un homme s'accuseroit-il lui-même, si la faute qu'il avoue n'étoit pas réelle? Je réponds que quelqu'absurde que cela paroisse, le cas arrive assez souvent. Un criminel qui n'a plus rien

à perdre, qui est au-dessus de l'infamie, & qui est déja flétri par les punitions publiques, se charge quelquefois de crimes dont il ne s'est point rendu coupable. Il peut même arriver qu'il ait intérêt de les avouer, quand ils sont preuve d'industrie ou de courage, & tel est le cas de Saavedra. Déja condamné aux Galeres, il ne lui en coutoit pas plus de se charger de l'imputation d'avoir joué le rôle de Nonce en Portugal, & d'y avoir établi l'Inquisition. L'importance de l'objet sembloit même devoir lui faire obtenir grace pour les moyens qu'il avoit employés. C'étoit d'ailleurs faire parade d'une habileté singuliere, & d'une témérité peu commune, les deux choses qui flattent le plus l'imagination. Ceux qui à force de méchancetés ont perdu toute honte, font vanité d'un faux héroïsme qui suppose de la bravoure & de l'adresse, comme il en faut pour entreprendre des projets hardis & difficiles. C'est la seule voie par laquelle ils peuvent se faire un nom, surtout lorsque cette vanité n'empire pas leur condition.

Il se peut au reste que Saavedra ait paru en qualité de Légat ou de Nonce Apostolique dans quelques lieux de la Castille & du Portugal, où il aura tiré parti de cette imposture en donnant de fausses dispenses. C'est là-dessus qu'on aura bâti toute la fable, & que d'un Charlatan on aura fait un celebre imposteur.

Il est remarquable que presque dans le même tems on joua en Italie une pareille farce. Un fripon qui ressembloit beaucoup de visage au Cardinal *Louis Simoneta*, Legat au Concile de Trente, ayant appris sa mort, prit son nom & ses habits avec tout l'attirail d'un Cardinal Legat. Il leva un Equipage magnifique, & se fit suivre d'un grand nombre de domestiques, parmi lesquels étoient d'autres fripons comme lui. Avec tout cet appareil, il parcourut la campagne, & y fit de l'argent en donnant des dispenses, même au-delà de ce qu'auroit pu faire un véritable Légat. Mais cette comédie ne dura pas long-tems; car ayant eu la hardiesse d'entrer dans le Bolonnois, *Donato de Cesia*, Vice Légat de Bo-

logne, après l'avoir fait arrêter, le fit pendre; & pour faire allusion à l'effronterie qu'il avoit eue de prendre le nom de Cardinal *Simoneta*, en le conduisant au suplice, on lui mit entre les mains une bourse vuide avec ce jeu de mots pour devise, *sine moneta*.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

ESPAGNE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Mars 1758.

DEPASSE.

JOURNAL
ETRANGER.

AVRIL 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. *Terent.*

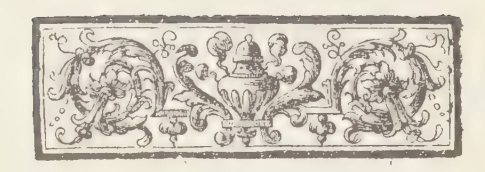


A PARIS.

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ETRANGER.

ALLEMAGNE.

I.

LA NUIT,

Poeme de M. Zacharie.

E silence sombre, suivi des Ombres noires & des heures obscures, parcourt les Cieux. La Nuit dans sa pompe vole sur son char tardif. Un vent sécourable marche devant elle & dissipe les nuages, pour accélérer son cours. Elle se dévoile & paroit dans toutes ses gra-

ces. Il sort de sa couronne de diamans des rayons argentés, & son manteau parsemé d'étoiles reluit dans les airs.

Respectable Vieillard, à qui tous les mystéres ténébreux sont si familiers, & qui les a chantés d'une maniere si inimitable & suivant les accens de la mélancholie Britannique : c'est à ton honneur, Divin *Young*, que ma Muse Nocturne inspirée par tes accords sublimes, a eu la témérité de chanter après toi. Ecoute-moi aussi, *Ebert*, toi qui nous a conduit le premier dans l'assemblée des Chantres Britanniques ; toi à qui la Germanie doit la connoissance des merveilles poetiques répandues dans les Ouvrages de *Young*. Tu pouvois seul comprendre & sentir les beautés de ses Chants élevés. La Nuit obscure a souvent vû ce grand Poete, livré à son enthousiasme, marcher au travers des Etoiles. En rendant les Poesies immortelles de *Young* dans une autre langue, tu n'as pas été moins inspiré ni moins applaudi. Comme lui, guidé par la simpathie & par la conformité de goût, tu as parcouru les tombeaux. Prête-moi une oreille at-

tentive. Tout le mélancholique des scènes Nocturnes n'a pas été épuisé par les Poetes Anglois : ma Muse peut encore t'en dessiner de nouvelles.

La Nature en deuil est ensevelie autour de moi dans un silence profond. Les Arbres muets de nos Forêts sacrées inspirent l'effroi. D'épaisses ténébres couvrent nos Vallons consternés. Tout est dans le silence. La Mort semble obscurcir la face de la Terre. Une désolation universelle s'est étendue sur le globe de l'Univers. Des Ombres froides le cachent sous leurs aîles obscures. Les beautés Célestes de la Nature sont couvertes d'un crêpe. Elles ne sont plus éclairées par la consolante clarté du jour. Les plaisirs n'y regnent plus. Fils du Ciel, Divin Soleil, pourquoi as-tu fui si rapidement ? Où es-tu ? Dans quel heureux Elément as-tu plongé ta tête rayonnante ? Où brilles-tu maintenant ? Est-ce chez ces Peuples chéris qui, dans des contrées éloignées, saluent ton lever éclatant par des hymnes sonores, par leurs instrumens harmonieux & par leurs danses vives

& légeres ? En nous quittant, tu nous as ôté notre allégresse. Les couleurs les plus riantes se peignoient dans l'horison vers l'Occident, & se mêloient au rouge foncé de ton crépuscule. Par ta fuite soudaine tu as plongé nos champs dans le deuil. Mais pourquoi me plaindre ? Suis-je donc comme les foux qui ne goutent point de plaisirs, à moins que la Nature ne les ait teints des plus lumineuses couleurs ? La Nuit n'a-t'elle pas assez de beautés propres à développer aux yeux du Sage & du Poete, de ces traits majestueux qui élevent l'ame sur l'agréable sphere de la distraction. Son char paroît dans des nuages obscurs. Elle tend son sceptre sur le globe de la Terre. Elle est enveloppée dans ses ombres. Quel vêtement plus léger ! Elle nous envoye sur la Terre le sommeil bienfaisant. Il se hâte de descendre par les airs avec ses pieds légers. Il tient dans ses mains un bouquet de pavots. Les Songes le suivent en voltigeant. A gauche ce sont les Songes noirs & malheureux, figures farouches & terribles, montrant des griffes

crochues, couvertes d'aîles noires comme celles des Corbeaux, souvent armées de poignards, & qui, comme les furies, secouent des Serpens dans leurs mains pour tourmenter les Mortels & troubler leur repos. Les Songes dorés & sereins voltigent à droite & badinent derriere la Divinité. Ils portent des couronnes & des sceptres qu'ils destinent aux Esclaves, des trésors brillans pour les Pauvres, & des cœurs tendres pour les Amoureux blessés. En descendant sur la Terre, le Dieu du sommeil passe souvent par des Palais, sans s'y arrêter & honore les cabanes de sa présence. C'est aux Châteaux magnifiques qu'il envoye les songes effrayans, tandis que les songes agréables le suivent dans la Chaumiere du Berger & du Laboureur endormi, dont le sang pur n'a point été vitié par des vins fumeux & par l'usage des nids de Bantam.

Je viens à vous, Bois charmans, Promenades délicieuses & mélancholiques, dont les vastes allées se terminent à des champs déserts. En y cher-

chant les vestiges de l'homme l'on entend retentir mes pas d'une maniere terrible. Je vais m'asseoir sur la côte couverte d'arbrisseaux, au bord d'un précipice, sous un Tilleul dont la cime effrayante se perd dans la Nuit. Des champs plaintifs m'environnent, ils ressemblent au Royaume des Morts. La Terre n'est plus parée de ces couleurs variées & brillantes, enfans du Soleil qui embellissoient la surface de la Terre. La Nuit l'a plongée dans des ombres septuples. Elle jette un triste voile sur les Prairies & sur les Jardins. Elle cache les Palais des Grands aux yeux du Voyageur qui les cherche en vain dans l'obscurité. Ils ne paroissent pas plus à ses yeux que les simples cabanes. Heureux Pays dans lequel je trouvois le repos sous un toict rustique, jouis tu encore de la même félicité? Voit-on encore le contentement assis à la porte de l'humble Chaumiere? Agréable contrée où l'innocente joie guidoit mes pas, tandis que les Driades m'introduisoient dans la respectable enceinte de leurs bois, je ne

te reconnois plus. Je n'entends plus la voix des mélodieux Chantres des Forêts qui invitoient si agréablement à entrer dans leurs désertes solitudes. Où est l'ornement de la Nature, le Monarque de la Terre, l'Homme enfin? N'y a-t-il plus de vestiges de l'abondante Création? Suis je donc le seul à qui le sommeil ait permis de vous chanter? O Nuit! ne mérites-tu pas nos hommages autant que le Jour? Le Matin orne la Terre de ses couronnes fleuries, de ses odorantes roses. Le Midi annonce le moment où les hommes peuvent réparer leurs forces par la nourriture. Le Soir rafraichit la Terre avec l'aide des Zéphirs. Tes dons ne sont pas moins précieux, Astre bienfaisant: tu nous amenes dans ton char le sommeil qui nous fortifie & qui nous soutient. Les Rois mêmes, s'ils sont privés de ses faveurs, ne sont pas plus heureux que les Pauvres. Si ces derniers aucontraire sont sous sa protection, ils n'envient pas le sort des Princes. Tu es la sœur aînée des trois freres (1) qui oc-

[1] Le Matin, le Midi & le Soir.

cupent le reste de l'empire du Jour. Tu étois sur le trône longtems avant eux. Aussi respectable que la Déesse du Chaos, tu existois avant que la Terre tournât pour la premiere fois sur son centre. Quand le grand Roi du Ciel a eu des mystères importans à annoncer, il a choisi le tems où tu regnes, & il a enveloppé son Trône d'une obscurité majestueuse. Quel avantage n'as tu pas eu sur tes freres, lorsque tu as présidé au moment où la Divinité a descendu pour éclairer la Terre en se faisant homme! Des chœurs de Séraphins chantoient dans cet instant mémorable des hymnes célestes. Bethléem riche de gloire flamboyoit enflammée des feux divins, & tu brillois aux yeux des hommes comme le Midi resplandissant. Le Seigneur s'est toujours servi de toi, lorsqu'il a présenté des visions aux ames des Patriarches, & qu'il a découvert l'avenir aux hommes dans un songe, ainsi qu'il fit à Manachaim, lorsqu'il fit voir aux yeux d'Israël l'Echelle sacrée. Reçois donc mon hommage, sublime Confidente

du Ciel, Nuit ſacrée La Terre ſalue ton arrivée par des Chants qu'accompagnent les harpes Olympiques. Les Etoiles brillantes te reçoivent au milieu de leurs danſes & de leurs cris d'allégreſſe. Toute la Nature eſt heureuſe ſous ton gouvernement. Le pauvre dort ſous ta protection auſſi tranquillement, ſur la paille, que le Monarque ſur le duvet du Cigne. Tu es réverée encore plus particulierement par le Sage qui profite de tes auſpices, pour élever ſon téleſcope vers le Ciel & les Aſtres, & pour contempler la Lune dans ſon cours. Daigne éclairer auſſi ton Poëte, o Nuit favorable! Prêtes-lui ta clarté pour viſiter les Saints tombeaux, ou pour méditer ſur des chants divins, tels que ceux de *Bodmer*, de *Klopſtock* & de *Wielland*. La poſtérité les recommandera à nos deſcendans, tant que les vertus & la grandeur d'ame ſeront de quelque prix aux yeux des hommes. C'eſt à ta puiſſante influence que nous devons les Chants harmonieux d'*Young*, auxquels les Saints habitans du Ciel ont applaudi du haut des crenaux de ſaphir de l'Empirée. La

Muſe céleſte deſcendoit jadis ſur *Milton*, quand tu étois étendue ſur l'Univers. La lumiere intérieure croiſſoit dans l'ame de cet homme divin dont tu as fermé les yeux pendant toute ſa vie. Quand l'homme peut-il s'élever plus efficacement vers l'Etre Suprême par la priere, que lorſque tu tires devant lui le rideau, pour lui cacher tous les objets, & que tu l'enléves à toute eſpéce de diſtraction? C'eſt alors que l'Univers n'eſt pour lui qu'un oratoire ſecret, où les Anges attendent ſon encens, pour le porter au-deſſus des Etoiles. Que ton char tardif, o Nuit! ne paſſe jamais devant moi, ſans que mes prieres reconnoiſſantes ſe hâtent d'arriver au Ciel ſur les aîles brulantes de la dévotion.

Quand occupé de mes penſées & ſequeſtré du monde, je ſuis aſſis ſur le bord d'un bois, j'entends derriere moi le murmure des vents qui en ſifflant dans le ſilence agitent le feuillage argenté du Frêne tremblant. Bientôt le bruit augmente, & les vents attaquent les arbres les plus robuſtes, tels que les Sapins & les Erables. L'orage s'an-

nonce dans toute ſa fureur, il confond les arbres & les arbriſſeaux, & la Forêt mugit comme les vagues d'une Mer déchaînée. La Nuit enveloppe le Ciel de nuages ſéditieux qui s'écroulent comme des Montagnes. La tempête les chaſſe vers la terre. En traverſant les airs, ils la menacent de l'inondation & des tonnerres. Mais c'eſt en vain. Jouets du vent, ils ne font que parcourir le Ciel juſqu'à ce que l'Ange de l'orage verſe l'Urne de la pluie. La tranquillité ſuccéde au tumulte, & les Etoiles rayonnantes éclairent les champs azurés.

La Lune montre ſes cornes pâles ſur l'horiſon, & en ſouriant elle éclaire les campagnes que ſa préſence rend plus animées. Elle eſt entourée des heures tranquilles, & toute la Nature eſt enſevelie dans un profond ſommeil. Le Ruiſſeau qui murmure coule plus lentement. Ses flots argentés brillant de la ſplendeur de la Lune, jettent des éclairs qui embelliſſent les Prairies & les Vallées. Le triſte Zéphir ſouffle dans les Peupliers. Un ſaint effroi me

guide vers le centre du bois. Pénétrerai-je juſqu'à l'obſcur réduit où ſe cachent les Animaux à qui la préſence des hommes fait craindre le jour? Irai-je vers la Plaine qui, par ſa ſombre ſolitude, reſſemble aux bords ſilentieux du Lethé. En avançant je vois, entre les Tilleuls & les Ormes, le Village qui repoſe dans une parfaite tranquillité.

La ſplendeur du clair de la Lune forme un coup d'œil ſingulier & tout différent de celui du jour pendant lequel tout eſt animé, tout eſt remué par le travail & la joie qui s'accompagnent ou ſe ſuccedent. L'Egliſe eſt ſituée à l'écart à une extrémité du Village. Son ombre tombe ſur le Cimetiere. Entrons dans ce Sanctuaire, o Muſe, & tremblons en nous occupant des noires idées de la Mort.

Champ de la mort, terreurs nocturnes, qui habités ſous les Cyprès, & vous, ombres funébres des ſépultures, recevez mes adorations; c'eſt en tremblant que je marche ſur les tombes. Ces monumens ſimples & dénués de faſte ne ſont point couverts par des

marbres faſtueux. L'honnête Laboureur qui ſommeille ici, n'eſt point célébré par d'éloquentes inſcriptions, qui ne ſont ordinairement que le tribut de la flatterie. On n'y voit que quelques croix, un bouquet d'abſinthe flétri & trempé de larmes, ou quelques couronnes de fleurs ſur le tombeau des jeunes filles & des adoleſcens. La pure innocence après la mort n'eſt-elle pas plus glorieuſe que tout ce que le faſte peut imaginer? N'eſt-ce pas un éloge bien plus touchant que ce marbre trompeur, & ces vers que l'intérêt ſeul a inſpirés, qui exaltent les vertus du mort, où ces armes & ces écuſſons qui couvrent la honte du Gentilhomme? Un tilleul majeſtueux s'éleve au milieu de ce cimetiere tranquille. Je vais m'aſſeoir au pied de cet arbre, & donner cours aux penſées ſérieuſes qui rempliſſent mon ame.

C'eſt donc ici où la pouſſiere ſe réunit à la pouſſiere, où la terre ſe mêle à la terre. C'eſt ici où le rideau ſe tire ſur la ſcene & ſur le théatre de la vie. Les dehors brillans ſe dépouil-

lent, le haut & le bas ſe dépoſent à cette derniere ſtation. Nous ſommes la proie de la mort. Avide de rapine, elle ſe ſaiſit du Conquérant & du Heros, ainſi que du Laboureur obſcur; elle ſe trouve auſſi honorée de ſubjuguer celui-ci que le premier. Elle précipite & confond avec un cruel ſouris les bâtimens que l'ambitieux éleve dans les airs; elle enleve le Monarque au milieu de ſes victoires, & de ſon ſoufle elle réduit en poudre les roſes d'une beauté naiſſante & la fleur de la jeuneſſe. Tombeau étroit, derniere demeure des Dieux de la terre, combien n'abaiſſes-tu pas leur fierté? Vain mortel, orgueilleuſe pouſſiere, regarde ici de près les oſſemens qui rempliſſent ce tombeau? Ils étoient fiers de la jeuneſſe, de la bonne mine, de l'autorité dont tu te vantes tant. Tremble, mais ſans perdre le courage néceſſaire pour enviſager la mort & pour la braver? Regarde avec confiance dans la nuit du tombeau, nuit plus triſte & plus terrible que toutes les autres nuits. Et que ſont devenues toutes ces fieres réſolutions,

toutes ces vaines eſpérances? C'étoit autant de chimeres agréables qui t'environnoient, qui danſoient autour de toi pour te tromper. En eſt il une ſeule qui ne t'ait été infidele & qui ne t'ait pas quitté lors de la ſéparation éternelle? Rappelle-les maintenant: elles ne t'entendent plus, elles s'envolent dans les airs, s'y diſſipent & te laiſſent à toi-même. Il ne te reſte qu'une ſeule eſpérance; c'eſt celle qui fortifie l'homme vertueux, quand ſon œil ſe ferme. Elle eſt d'origine céleſte; ce n'eſt pas dans ce bas monde qu'elle attend ſa récompenſe, elle marche gaiement au tombeau, & s'exprime par des chants angéliques qui raviſſent l'ame. Appuiée ſur ſon ancre, elle apporte la conſolation, & s'aſſied ſur le tombeau du Sage & du Chrétien: car il n'y a que le Chrétien qui ſoit ſage. Il me ſemble entendre ſa douce voix retentir comme celle d'un Ange, & prononcer ces paroles conſolantes: » Ne tremble point à ta fin derniere, » toi qui par ta vie as honoré le nom » de *Chretien*. Tu ne mourras point

» dans ta ſépulture? La fraiche caverne ne reçoit ta pouſſiére que pour » peu de tems; l'ame vole dans les » nues, & goute les raviſſemens plus » enchanteurs que les plus brillantes » joies de la terre. Ton corps tout enſeveli qu'il eſt dans la pouſſiere ne » fait que croitre pour une vie plus ſublime; tu perceras en triomphant » l'enveloppe du tombeau, & tu en » en ſortiras reſplendiſſant comme un » demi-Dieu; des palmes & des couronnes immortelles t'attendent dans » l'éternité: vainqueur de la mort tu » entendras en entrant dans le Ciel » des chœurs d'Anges qui chanteront » *Alleluia*, & qui éleverent des cris » d'allegreſſe.

Heureux celui pour qui les Cieux chantent un cantique à l'heure de ſa mort! C'eſt envain que la terreur voudroit ſecouer ſon panache affreux ſur le caſque brillant du ſage. En vain la foible amitié répand des larmes, comme ſi elle croyoit par-là pouvoir ſe flatter de lui rendre la vie. Il ferme les yeux tranquillement & paiſible-

ment : comme la flamme la plus pure, il monte au Ciel à l'aide de son ardente dévotion. Ainsi mourut dernierement *Hagedorn*, non-seulement en Philosophe, mais (ce qui est encore bien plus précieux) en Chrétien : aussi sa fin fut-elle célebrée par des chants immortels, & des troupes d'Anges le porterent dans les Cieux.

Tranquille hameau qui m'offre des beautés que je ne trouve pas dans les Villes, qu'il est bien plus doux de reposer éternellement dans ton enceinte sacrée, que dans toutes ces Cités profanes, où la licence & le vice troublent notre dernier repos, & violent nos Sepultures ! Que je me croirois heureux, si au lieu de monumens pompeux, mes dépouilles étoient honorées des larmes de l'amitié ! Je voudrois reposer sous l'ombre d'un tilleul, & qu'un voyageur, quelquefois même un ami des Muses, vint visiter le coteau qui me cache aux yeux des profanes.

Mais quelle noire pensée obséde mon ame ? Pourquoi des torrens de larmes coulent ils de mes yeux ? D'où

vient la profonde mélancolie qui excite chez moi des plaintes douloureuses ? Helas ! en m'arrêtant à contempler attentivement l'asile des morts, mon imagination rappelle le souvenir de mon pere à mes yeux encore affligés de sa perte. Je puis ici parcourir les tombeaux pendant que la Lune de ses brillantes cornes éclaire mes pas mal assurés ; mais ma destinée me refuse la consolation de visiter le monument de celui que je respecte encore aujourd'hui. Je ne puis pas tremper de mes larmes filiales son urne sacrée. Peut-être que si j'étois sur sa tombe, livré à la plus profonde mélancolie & aux plus noires pensées, peut-être verrois-je paroître son ombre. O le meilleur des peres ! je n'étois pas auprès de toi lorsque tu as perdu la vie ; je ne t'ai point vu me sourire encore une derniere fois. Mon cœur ne t'as pas remercié dans ce cruel moment de tes tendres soins ; je n'ai pas baisé ta main, je n'ai point entendu ni reçu la bénédiction que tu m'as donné dans l'éloignement. Ma triste Muse te consacre

ici l'encens qu'elle te doit. Qui le mérite plus que toi ? Dès mon enfance tu conduisois ma main sur la lyre ; tu écoutois avec bonté les foibles sons que je rendois, & tu daignois y applaudir. Si je reviens un jour dans la contrée où tu reposes, je ferai un saint pelerinage à ton tombeau que j'arroserai de mes larmes, & je dirai avec douleur : *ici repose le plus excellent des Peres* ; c'est ce que diront avec moi tous ceux qui ont éprouvé son cœur paternel.

Enfin les brillans édifices de la tumultueuse Ville sont aussi plongés dans la nuit la plus noire. Un silence profond semble parcourir les rues solitaires & désertes. Quelquefois cependant il est interrompu par des chants d'allegresse, & par les concerts harmonieux qui se font entendre dans les Palais. Il est encore souvent troublé par les danses qui font courir les masques audevant du matin ; mais ma Muse se garde bien de se mêler parmi des divertissemens tumultueux & si dangéreux. Pendant ces folles dissipations, le Sage

& le Poëte sont ensevelis dans les lectures instructives qu'ils font à la lueur de la lampe qui éclaire leur travail. C'est alors que les astres versent leurs plus douces influences, sur leur génie, afin qu'ils éclairent l'univers, ou qu'ils célebrent la Toutepuissance divine dans des chants éternels. Mais ils sont éveillés de leurs méditations par un nouveau bruit qui interrompt leur doux chant. C'est un chariot funebre qui s'avance lentement, dont les roues de fer font un bruit qui imite le tonnerre, & qui se repete en écho par toute la Ville. On apperçoit beaucoup de flambeaux fumans dans les épaisses ténébres ; le char est entouré d'une suite nombreuse revêtue des couleurs de la Nuit ; on entend la voix lamentable du Mari ou de l'Epouse, du Pere ou de la Mere & des Parens inconsolables qui répandent à l'envi des torrens de larmes. La marche continue & s'arrête devant la maison du Riche ou du débauché, comme si elle vouloit lui reprocher l'abus des richesses & ses égaremens. Ce fracas épouvantable frappe les oreil-

les du libertin. Le flambeau funebre bleſſe ſes yeux comme l'éclair, perce au travers des lumieres qui éclairent la fête, & vient porter l'effroi dans ſon ame tremblante. Il perd la reſpiration, ſe léve rapidement, remet la coupe pleine ſur la table, va regarder le convoi, pâlit, & pour la premiere fois ſent qu'il eſt mortel. Les autres convives plus téméraires viennent bientôt pour relever ſon courage par des diſcours qui annoncent de la réſolution; ils rient de ſa puérile frayeur. La pâle crainte ſe diſſipe & quitte ſa joue mourante, à meſure que la marche funebre s'éloigne. La Coupe fait de nouveau ſon tour, & l'on s'efforce de ramener la gayeté. Toute l'Aſſemblée rit de ſa folle terreur & de ce qu'il a pu craindre la Mort, ſur ce qui n'en eſt que la repréſentation. On bannit l'odieux ſouvenir du Tombeau & de l'avenir, l'orgueil rentre dans ſes droits, & ces inſenſés ſe croient de nouveau immortels comme les Dieux. Cette penſée ſalutaire ne diſparoit pas ainſi aux yeux du Sage. Ses regards ſuivent le

Mort juſqu'au tombeau, il entend rouler le cercueil dans la foſſe, & ce bruit horrible le fait friſſonner. Mais ce n'eſt pas pour longtems; un ſpectacle plus conſolant s'offre à lui. La piété tranſporte ſur ſes aîles de feu ſon ame audeſſus du monument, & lui préſente des ſcènes délicieuſes dans le ſéjour des bienheureux. Elle lui montre les couronnes qui l'attendent, s'il continue de regarder la Mort avec cette intrépidité ſublime & chrétienne. C'eſt ainſi que la Providence réveille, par l'image de la Mort, l'ame qui ſommeille dans ces momens où la diſſipation & les plaiſirs étouffent les ſemences de la vertu, & banniſſent toute idée de piété.

Silvius étoit un jeune homme à la fleur de ſon âge qui réuniſſoit les avantages de la naiſſance & de l'opulence; ſon maintien étoit noble, la douceur regnoit dans ſes yeux. L'Amour l'avoit bleſſé du plus fort de ſes traits pour la charmante *Stella*. Cette Beauté céleſte, encore dans l'âge de l'innocence, lui avoit abandonné ſon tendre cœur. Leurs yeux

yeux reſpiroient la plus vive paſſion. Ils couloient enſemble d'heureux jours, lorſque d'importantes occupations arracherent *Silvius* à *Stella* pour un court éloignement. L'Amour lui prêta ſes aîles, pour revenir & retrouver ſa chere Amante. Auroit-il pu vivre plus longtems, ſans voir ces yeux charmans qui, comme un Ciel ſérein, le tranſportent dans le plus grand raviſſement? L'étendart de la Nuit étoit au haut des Cieux obſcurs, lorſque *Silvius* approchoit de la maiſon de ſa Maitreſſe. Il voit déja dans l'éloignement cette maiſon ſi chere, fort éclairée; mais en s'approchant de plus près, il apperçoit un cadavre dans un funeſte cercueil habillé des couleurs de l'innocence & couronné de fleurs, entouré de cierges, & environné d'une triſte pompe. « Ciel! dit-il, quel facheux compliment aurai-je à faire à mon Ange, » en l'embraſſant? Ma *Stella* a peut-» être perdu quelqu'un de ſes parens » les plus chers. Je trouverai ſes beaux » yeux baignés de larmes; elle ſera » plongée dans les images de la triſ-

» teſſe. Mais que ſeroit-ce, ô Dieu! ſi » c'étoit elle-même qui remplit ce fatal » cercueil? Noire penſée, fuis loin de » moi. Fuis & retourne dans la Nuit » qui t'a engendrée ». Il dit & ſe hate d'arriver au milieu des porteurs, & demande le nom du Mort. Eſt ce *Stella*? En prononçant ce terrible mot, il reſte comme un marbre ſans vie & ſans aucun ſentiment. Des larmes de ſang coulent de ſes yeux. Il s'approche en tremblant du cercueil. C'étoit *Stella*. La Mort n'avoit pu lui ôter ſes graces. Qui pourroit décrire la douleur, l'affreux déſeſpoir & les paſſions qui déchirerent en ce moment l'ame de *Silvius*? Il tombe en défaillance & perd le ſentiment. Il ceſſe de parler pour jamais. Pénétré de ce cruel accident, il s'enfuit dans un déſert. Il paſſe ſa vie à déplorer la perte de ſa chere *Stella*, & depuis il n'a jamais permis à ſes lévres de proférer d'autres paroles que, *Memento mori*.

Tandis que les habitans de la Ville & de la Campagne, enſevelis dans le plus profond ſommeil, oublient toutes

leurs inquiétudes, la méchanceté, la perversité veillent pour faire du ravage. Qu'un animal vorace sorte de sa caverne ; qu'un Lion féroce, rugissant dans le désert, ne respire que sang & que carnage ; qu'un Loup sorte des bois & nous annonce par ses hurlemens, qu'il va chercher sa proie, on pardonnera tous ces désordres en faveur de l'instinct que ces animaux tiennent de la Nature. Mais que des hommes se montrent plus avides de proie que les animaux enragés, comment les excuser ? Comment est-il possible que es vices bannissent du cœur humain tout sentiment d'humanité ? Le Voleur se hasarde à quitter les bois à la faveur des ténébres. Il parcourt les champs déserts ; il rode autour du château du noble Campagnard ; les Chiens vigilans qui l'entendent font retentir le Village de leurs aboyemens. La fille du Seigneur inquiete & timide passe dans l'effroi les heures de la nuit. Elle prend le moindre petit bruit, pour le signal de l'invasion. La frayeur lui peint ces Scélérats gui-

dés par leur audace, déguisés sous des masques affreux, armés de poignards. Elle préféreroit en ce moment d'être plus pauvre & d'un état moins relevé. Elle envie le sort des Habitans des Villes!, plus heureux derriere leurs murs qui font leur sécurité. Mais la providence toujous attentive à veiller sur l'innocence & la vertu, charge les armées d'Anges secourables qui sont sous son commandement de défendre cette jeune beauté. L'homme pieux inspiré voit souvent briller sur la cîme d'une Montagne les chariots de feu de cette Armée Angélique ; l'air est couvert de boucliers ardens & d'armes célestes qui font la sureté des campagnes. Ces Anges conservateurs s'avancent par légions. La terreur panique marche d'un pas rapide à la tête de leur avant-garde. Elle frappe l'Impie de frayeur & ses cheveux se dressent sur sa tête. Les Serpens l'environnent. Il fuit avec trouble, tandis que le Juste marche courageusement au travers des ténébres, sous la protection de la garde Angélique. Il tache d'abréger la longueur de son

chemin par un chant consolant, & il arrive heureusement au lieu de sa destination. Il embrasse tendrement sa femme qui l'attendoit impatiemment, ainsi que ses enfans qui béguayent autour de lui.

Jamais la Nuit ne gouverne avec un sceptre plus dur qu'en hiver, où elle empiette sur les deux tiers de la journée. C'est pendant ces Nuits ténébreuses que les orages versent leurs urnes sur la terre. Des brouillards impénétrables à la vue s'élevent jusqu'au Ciel. Les Etoiles tremblantes disparoissent, & les rayons obscurs que jettent les cornes de la Lune, ne peuvent perçer au travers de ces exhalaisons fumantes. Les eaux dont les flots séditieux se précipitent avec un grand fracas des plus hautes montagnes s'étendent dans les plaines humides qui sont couvertes de neige, & en tombant elles font un bruit encore plus terrible & plus effrayant. Les Sapins arrachés de leurs racines roulent sous les flots écumans ; les neiges fondues viennent grossir ces torrens rapides qui emportent avec eux

des parties entieres des vallées du Hartz. Les collines, les sentiers, les ponts, tout est englouti par les ravines. L'horreur & le danger frémissent sur cette onde rebelle. Un frisson subit s'empare du Voyageur qui entend avec effroy le torrent enflé qui court devant lui. Il sent sous lui son cheval épouvanté qui recule. Frappé d'un noir pressentiment & averti du danger par son Ange Gardien, il retient son cheval qui est tout hors d'haleine ; il prête pendant quelques tems une oreille attentive à l'orage séditieux qui l'étonne ; cependant il arme son cœur de courage, il se fie à la connoissance qu'il a des chemins, & se jette aveuglement dans le précipice. Les flots l'ont bientôt englouti, ils enlevent le Cavalier & le cheval qui s'efforce en vain de sauver son Maître à la nage ; ils sont tous les deux emportés & confondus avec tout ce qu'entraine le torrent. L'Ange dont les efforts sont inutiles, se retire en soupirant. Le cadavre du Voyageur est jetté au loin sur des bords étrangers. Sa femme passe

toute la nuit à l'attendre & à gémir. C'est en vain qu'elle a les yeux fixés, malgré les ténébres, sur le chemin par lequel il doit revenir. Plusieurs jours tristes s'écouleront, avant qu'on lui apporte du canton le cruel avis de la mort de ce cher époux qu'elle regardoit comme son appui & son unique consolation.

La Nuit est moins terrible, quand les Forêts s'endurcissent sous la gelée, & quand mille petites étoiles & autant de paillettes brillent pendant un beau clair de Lune. C'est alors que les Astres qui resplendissent au milieu du Ciel le plus pur, éclairent le Voyageur. La neige retentit sous ses pas; le vent piquant du Nord favorise sa marche & le pousse vers le lieu de sa destination. Les Ruisseaux se prennent, la roue du moulin tourne plus lentement jusqu'à son dernier tour après lequel elle est enchainée par la glace; des faisceaux d'aiguilles de Christal sont attachés aux rayons. La poussiere glacée s'attache aux arbres des Forêts; leurs branches s'ornent pendant la nuit d'une parure bril-

lante & le matin tout est d'un blanc à éblouir.

Mais, ma Muse, pourrois-tu oublier les Nuits agréables que le Printems & l'Eté nous offrent? Lorsque la Nature toute en fleurs présente un Paradis délicieux, le plus chétif buisson exhale l'ambroisie; on respire un air tempéré, enchanteur, embaumé des odeurs variées des plus belles fleurs. Le Rossignol du boccage par ses chants les plus tendres porte dans nos ames des ravissemens qu'elle n'a jamais éprouvés. Un beau Ciel & les Astres plus brillans nous éclairent pour jouir de toutes ces voluptés. Peut-on pendant de si belles Nuits se livrer au sommeil? Ne désire-t-on pas au contraire que ses heures qui coulent si rapidement ralentissent leur course, pour prolonger nos plaisirs. Le Voyageur qui jouit de ce spectacle charmant admire la Terre, devenue alors comme un seul & vaste Eden. Combien n'est pas plus heureux celui qui dans sa propre maison de campagne ou dans ses jardins profite de l'agrément de ces délicieuses Nuits, autant qu'il lui plait! Il se promene dans

ses allées touffues, tandis que les Etoiles éclairent le gason. Des feux célestes s'allument rapidement & menacent de s'élancer sur la terre; mais ils s'éteignent bientôt, & dans leur chute ils imitent le jeu des feux d'artifice. Les arbres fleuris l'invitent par leurs agréables exhalaisons. L'ame ranimée par les charmes de la Nature n'en est que plus propre à se livrer aux plus profondes méditations. Quelles délices, si l'on partage ces plaisirs avec une Maitresse chérie! N'est ce pas alors le comble de la félicité, lorsque la belle en s'arrêtant dans ses promenades, presse tendrement la main de son Amant & lui jette les regards les plus doux. La splendeur de ses yeux surpasse celle des Astres. Elle cueille en se promenant les violettes & les lys. Elle en fait des guirlandes dont elle pare les cheveux bouclés de celui qu'elle aime. Elle baise ardemment ses lévres, pour les récompenser des galanteries qui en sont sorties. C'est ainsi que les heures s'écoulent, jusqu'à ce que l'Etoile Orientale du matin sorte du sein de l'Aurore & que ces Amans heureux quittent les

champs fleuris pour aller gouter les douceurs du repos,

Quelquefois aussi la Nuit dans ces Etés agréables offre hélas! des scenes bien différentes. Souvent en Italie le Vesuve & l'Ethna fumant ouvrent leurs bouches bitumineuses & répandent dans les campagnes voisines le feu brulant de leurs entrailles. C'est-là que les voutes de la terre tremblent dans leurs fondemens, se brisent soudain, engloutissent des Villes entieres & forment des Mers nouvelles. Malheureuses contrées? A quoi servent vos Palais de marbre, vos Forêts d'Orangers, & votre Printems perpétuel? Doit-on vous envier ces avantages, quand il faut les acheter par tant de calamités dont ils sont suivis?

Quand les heures de la nuit ont amené la fraîcheur, & que les vapeurs souffrées de la terre permettent à peine de respirer, l'Ange de l'orage tire du fonds des mers une tempête. Elle mugit dans le grand éloignement des vastes bords de l'horison; les éclairs

marquent leurs traces dans le Ciel ; les mortels se levent brusquement ; le tiran & l'impie effraiés font des vœux au Ciel ; la tempête vole sur les ailes orageuses du Sud ; elle s'arrête sur la Ville qui dans ce danger pressant se met en priere ; le tonnere par son fracas affreux redouble l'effroi ; tout le Ciél est en feu, & les éclairs qui se croisent convertissent la nuit en un jour horrible. L'Ange protecteur conduit ces nuages enflammés pour qu'ils ne soient point nuisibles, à moins que la Toute puissance divine ne lui ordonne dans sa colere de frapper le criminel. Alors devenu Ministre de la vengeance céleste, il lance le tonnerre sur les tours fieres & orgueilleuses ; il fait pleuvoir sur les superbes palais le feu dévorant, & l'on n'entend que des voix gémissantes & lamentables qui élevent leurs prieres vers le Ciel pour fléchir sa colere. Scene horrible ! tu nous représentes le tonnerre du jugement universel qui doit arriver un jour. Il éclatera la nuit pendant que les hommes du siécle dormiront, ou veilleront

pour se livrer à la volupté. Quel spectacle, lorsque le Roi du Ciel, le Messie paroitra sur son char flamboiant, entouré d'une foule de Saints ! Il descendra sur la terre en vainqueur ; il établira son tribunal au milieu des nuages & des foudres, pour juger le Ciel & la terre. On entendra du côté des quatre vents principaux les trompettes bruyantes des Chérubins enflammés qui feront sortir de leurs noirs tombeaux les morts, pour les rappeller à la vie. Un million de cris confus se mêlera au dernier mugissement des élémens divisés. Celui que l'Ange a conduit pendant sa vie, sera guidé par le même Ange au Tribunal suprême où il trouvera grace ; mais pourra-t-on se représenter le désespoir éternel du Damné ! Précipité dans l'abime où la nuit éternelle domine, il est livré à ce feu dévorant dans lequel le Prince des ténebres se roule avec ses troupes enchainées. Ne souffre donc point, ô pêcheur, que la nuit t'avertisse en vain par les fraieurs salutaires qu'elle t'inspire. Laisse pénétrer ton ame du sentiment que doit

y porter le jugement universel. Ecoute la voix de la pénitence qui crie dans ton cœur. La nuit t'enleve à la dissipation, suis-la dans le centre de la terre fumante ; regarde audessus de toi dans les champs du Paradis reconquis, & demande-toi à toi-même ce que tu veux être. Opte entre l'état du pêcheur, de l'esclave éternel de l'Enfer, & celui d'un Ange sur le trône de l'Eternel.

L'orage une fois dissipé, je vois les champs azurés du Ciel embellis par la main toutepuissante de la Divinité ; des agrafes d'or, des diamans parent la nuit. C'est ce spectacle magnifique de la voute céleste & des étoiles qui invitoit les Bergers de la Chaldée & des déserts de l'Arabie à contempler les Armées divines. L'Astronomie a passé son enfance avec ces Bergers. Elle créoit alors les noms des étoiles ; elle leur apprit que le Soleil parcourt les douze Signes célestes ; que les Pleïades orageuses versent des urnes pluvieuses sur la terre ; que Sirius brûle l'Atmosphere par ses raions déssechans ; que les

Planetes ont leurs influences bénignes ou malheureuses ; que les songes expliqués par l'Astrologie présagent la destinée de l'homme. Dans des siécles postérieurs & dans des climats Septentrionaux, la Philosophie a fait de nouvelles decouvertes. Elle nous a fait le précieux présent du Télescope : des génies vastes & créateurs ont mésuré les étoiles. *Copernic* dans son systême hardi a délivré le Soleil de la route pénible qu'on lui faisoit faire autour de notre globe ; il le fait reposer dans le centre du monde avec plus de majesté. La terre tourne autour de lui avec les autres planetes. *Keppler* a fait la conquête de la Lune, & mesurant, comme sur la terre, ses montagnes & ses lacs, il leur a donné des noms. *Galilée* a découvert les Satellites de Jupiter. *Huygens* & *Cassini* ont apperçu ceux de Saturne, & son anneau. Le divin *Newton* a tracé la carriere des Cometes audelà des limites de l'univers ; il a déraciné les folles frayeurs que nous concevions de leurs queues & de leurs cheveux ; il a terrassé la superstition, & il a prédit toutes

les futures apparitions des Cometes à venir.

Quelles idées sublimes du Créateur n'ont pas dû nous donner ces grandes découvertes ! Pourra-t-on se lasser de contempler le firmament où brillent avec profusion les trésors de la Toute-puissance? Soleil, plonge-toi dans les flots de l'Océan occidental, & cache ton flambeau aux yeux du vulgaire à qui la Philosophie est inconnue. J'avois autrefois l'orgueil de croire que toutes ces merveilles étoient uniquement créés pour l'homme : je pense aujourd'hui bien différemment. O Seigneur, ma face s'incline devant toi dans la poussiere, car je ne suis que terre & poussiere. Les vaines joies de la terre, toutes brillantes de leur clinquant, ne font plus d'effet sur moi. C'est inutilement que l'honneur cherche à m'attirer par ses lauriers flétris, & la volupté par son visage fardé. Vainement me montre-t'on des richesses, des trésors, & des diamans : la foi triomphante descend du Ciel; elle me fait voir tous ces mondes & le séjour des bienheureux, en me disant, » je te donnerai tout cela & plus

» encore si tu es vertueux, & si tu ré» veres ton Créateur». Pourroit-on résister à des offres si séduisantes ? Y a-t'il à hésiter, lorsqu'il est question d'être esclave dans l'empire de l'Enfer, ou d'être le conquérant de tant de mondes & de tant de Cieux ? La seule espérance de devenir si puissant & si heureux, ne seroit-elle pas une très grande récompense ? Ici ce bonheur est une certitude ; la Toute-puissance divine l'a écrite sur le livre du Destin en lettres d'or éternelles, & elle a scellé ses promesses de son sang. Peut-on balancer à se mettre en état d'hériter de tant d'empires, & d'être assis un jour sur le trône ?

Approche-toi, ma Muse : tu trembles? Et qui ne trembleroit pas, lorsqu'il s'agit de trouver le chemin du Ciel derriere les portes de la mort & le rideau de la nuit ? Helas ! que nous sert qu'on nous montre des couronnes & un Paradis plus beau que celui que nous avons perdu, si nous ne sçavons pas comment y arriver ? Mais regarde dans le Ciel : quelle Divinité brillante s'offre à toi pour te guider ! Elle tient

un flambeau, & une couronne d'étoiles brille autour de sa tête. Quelle autre que toi, ô Sainte Religion, pourroit percer cette obscurité, & nous frayer le chemin du Ciel ?

Ma Muse, après avoir chanté les différentes scenes du jour, couronne tes chants par l'éloge de la Religion.

Amie fidelle de l'homme, & son guide intrépide, qui nous as été donnée par le Ciel, comme la Grace ta sœur, t'appellerai-je sagesse divine, ou aime-tu mieux le nom de Doctrine Chrétienne ? Ton œil éclaire les ames égarées beaucoup mieux que le Soleil n'éclaire le monde. Que seroient les malheureux humains, sans toi & sans ta lumiere? Que seroit le Sage lui même, si la seule sagesse humaine le conduisoit à la vertu ? Victime des calamités en ce monde, dénué de l'espérance d'être consolé dans l'autre, il seroit encore plus à plaindre que les esclaves du vice. Tu changes le Monde en Paradis, & les hommes en autant de freres. Avec toi, nous ne craignons point la mer orageuse, ni la flamme, ni le fleau destructeur de la guerre, ni la puissance des Tyrans. Dans les tour-

mens nous sommes plus intrépides que des Stoïciens ; tu éleves l'homme jusqu'à l'état de l'Ange. Un trône d'or, des couronnes éternelles, les hymnes qu'exécutent les harpes angéliques : voilà ce qui attend dans le Ciel l'homme qui se conduit par tes principes ; & alors il n'y aura plus de nuit, un matin éternel luira aux Bienheureux.



I I.

Relation authentique de l'ISLANDE.

ON a plusieurs Relations de l'Islande ; mais on ne lit plus aujourd'hui que celle de M. *Anderson*, imprimée à Hambourg en 1746[1]. La réputation de l'Auteur forme en effet un préjugé très favorable pour son Livre ; mais comme M. *Anderson* ne l'a composé que sur les rapports des Marchands Danois qui commercent dans cette Isle, & qu'il a été mal informé, on a cru devoir détromper le Public des idées désavantageuses qu'il en a données. La Relation qu'on va lire est d'autant moins suspecte, qu'elle est tirée des Mémoires de M. *Horrebow*

[1] Traduite en François & publiée par M. *Sellius* en 1754.

qui a passé deux ans dans ce Pays, & qui a vû lui-même tout cequ'il rapporte, ou l'a du moins appris de ceux d'entre les Habitans qui connoissent le mieux leur Patrie.

Ce n'est pas le seul avantage qu'ayent les Mémoires de M. *Horrebouw* ; ils sont enrichis d'une Carte d'Islande que le Roi de Dannemarck a fait lever par des Ingénieurs envoyés sur les lieux. Le Capitaine *Knopff* qui a mis la derniere main à cette Carte, a fait, pendant son sejour en Islande, plusieurs Observations Astronomiques qui en déterminent la véritable situation inconnue jusqu'ici.

Selon ces observations, elle est plus voisine de l'Est de quatre dégrés qu'on ne le suppose communément. Elle est renfermée entre le 63 & le 67e dégré de latitude ; de sorte que sa longueur de l'Est à l'Ouest, est de 112 milles de Dannemarck, & que sa largeur communément est de 150 milles, la plus petite largeur étant de quarante, & la plus grande de soixante.

Le climat n'est pas aussi rude que

cette situation pourroit le faire croire & qu'on le pense ordinairement. On voit par les observations Météorologiques du même Capitaine dont nous avons parlé, que l'idée qu'on s'est formée de ce Pays est fausse. En effet, selon les expériences qu'il a faites avec un Thermomètre de M. *de Reaumur*, le plus grand froid de l'Hiver de 1749 ne fut que sept à huit dégrés audessus de la congélation, ce qui arriva le 10 Mars 1750 ; encore cet Hyver passa-t-il en Islande pour être plus rude que les autres. Il le fut cependant encore davantage en 1750 ; car le 20 Janvier à 4 heurs après midi, le Thermomètre étoit à treize dégrés audessous de la glace. Mais ce cas qui est rare ne doit point surprendre, puisque le froid étoit à Copenhague en 1709, à 16 dégrés, & à 18, en 1740.

Quoique l'Hiver soit long en Islande, il n'y gêle pas continuellement : la gelée & le dégel s'y succedent comme ailleurs. Le froid n'y cesse que vers le mois d'Avril, & même en 1751 il a duré jusqu'au 23 Mai, où l'eau

étoit gelée pendant la nuit d'un pouce d'épaisseur.

La chaleur n'y est pas ordinairement excessive au mois d'Août. En 1749, elle étoit à 13 dégrés au dessus de la glace, de même qu'en Juillet 1750, & le 30 Juin 1751 à 17 dégrés ; ce qui est la chaleur ordinaire. Mais ce qui pourra sans doute paroitre singulier, c'est que l'Eté de 1750 a été en Dannemarck extraordinairement chaud, le Thermometre ayant monté sur la fin de Juillet à 25 dégrés & demi, pendant que la chaleur étoit fort tempérée en Islande, ou suivant toutes les obvations, elle n'a été que de 10 à 11 dégrés. Il arriva le contraire en 1751 : l'Eté fut temperé en Dannemarck cette année-là, pendant qu'il fut beaucoup plus chaud en Islande, qu'il ne l'avoit été les années précédentes.

Le Pays est fort inégal & entrecoupé de plusieurs chaines de montagnes ; les vallées qui les séparent, sont des plaines de plusieurs lieues d'étendue, où les paturages viennent à souhait & en abondance. Ces plaines ont donné

lieu à une nouvelle division de l'Isle ; car outre les quatre divisions générales qui prennent leur nom de leur exposition, on la partage ordinairement en 18 Cantons.

La plupart des montagnes sont stériles, & il y en a fort peu qui produisent de bons paturages, Celles qui sont stériles, sont de deux espéces différentes : les unes ne sont qu'un mélange de sables & de rochers ; les autres appellées *Osoë-Keler* ont toujours le sommet couvert de neige & de glace, quoiquelles soient souvent environnées de montagnes plus hautes qui ne conservent pas la neige toute l'année ; ce qui fait conjecturer qu'il doit y avoir quelque différence dans leur qualités intérieures. Ce sont ordinairement les *Osoë-Keler* qui vomissent du feu. Mais ce qui est bien surprenant, c'est que, si l'on en croit l'Auteur, les Osoë-Keler situées au Sud augmentent & diminuent, pendant que les autres qui sont situées à l'Ouest ne changent point de forme ni de masse.

Dans l'intérieur du Pays les vallées

& les plaines sont beaucoup plus élevées que les plaines situées vers les côtes ; elles sont même de niveau au sommet des montagnes des bords de l'Isle : aussi s'apperçoit-on qu'on monte toujours insensiblement, à mesure qu'on avance dans les Pays. Ces plaines, malgré leur grande élévation, sont très fertiles en herbes, de sorte que les habitans y envoient leurs troupeaux & les y laissent toute l'année, & quelquefois même plusieurs années de suite, sans en prendre aucun soin. Comme ils s'y engraissent, on ne va les chercher que quand on veut les tuer, ou les vendre.

Le milieu de l'Isle est arrosé par quantité de rivieres & de ruisseaux qui descendent des montagnes. L'eau de ceux qui viennent des Osoë-Keler est fort mauvaise ; elle est très épaisse, très fade & couleur de suie ; mais les autres fournissent une liqueur bonne & salubre.

On trouve au milieu de presque toutes les plaines de grands Lacs très poissonneux. Ils abondent en Truites, &

en une infinité d'autres poissons inconnus ailleurs : aussi est-ce sur les bords de ces étangs, ou sur ceux de la mer, que les habitans ont bâti leurs maisons.

M. *Anderson* s'est trompé, en avançant que le terrein de l'Isle est partout composé de souffre. On en trouve de toutes sortes ; la bonne terre n'y manque pas, & le limon & le sable s'y rencontrent très fréquemment.

Les Côtes sont de facile accès & pleines de bons Ports. Les voyages dans l'intérieur du Pays, se font aussi avec beaucoup de commodité par le moyen des chevaux qui y sont bons & communs.

On sera étonné, après ce qu'on vient de lire de la grande étendue de cette Isle & de la facilité avec laquelle on y trouve les choses nécessaires à la vie, d'apprendre qu'il n'y a pas plus de 30000 habitans ; aussi l'Auteur assure-t'il qu'à peine la dixiéme partie des terres labourables est cultivée, & que ce Pays a été autrefois beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est au-

jourd'hui. Une maladie contagieuse que les Islandois appellent la *mort noire*, en fit périr un si grand nombre au quatriéme siécle, que les annales du Pays furent interrompues pendant ce tems-là, malgré le soin extrême qu'ont toujours pris les habitans de les écrire régulierement depuis que l'Isle est habitée. La tradition qui supplée à ce silence, ajoute qu'un brouillard épais couvroit alors tout le plat Pays, & y produisit la peste. Le seul moyen qu'on trouva pour s'en garantir, fut de se retirer sur les Montagnes, où l'air conserva toute sa pureté. Le Dannemarck ayant été attaqué du même fléau, l'Islande ne put être repeuplée par de nouvelles Colonies, & le petit nombre des habitans qui resterent & qui auroient pû réparer cette perte, fut encore diminué par la disette des années 1697, 1698, & 1699, & par les ravages de la petite vérole qui y est si dangereuse, qu'elle enleva plus de 20000 habitans en 1707.

Nous avons déja remarqué que la plûpart des habitations se trouvent sur

le bord des côtes : on n'en voit gueres à plus de douze milles de distance de la Mer, & même ces habitations ne forment point de Villages proprement dits ; chaque Propriétaire a autour de sa maison tout le terrein qui lui appartient. S'il ne l'occupe pas toute lui-même, il en céde une certaine étendue à ceux qui ne possedent aucune terre en propriété, & il leur fournit ce qu'il faut pour nourrir quelque bétail, au moyen de quelque rétribution.

Près de chacun des Ports que les Négocians Danois fréquentent, & qui sont au nombre de vingt-deux, la Compagnie a fait bâtir une maison, des magasins & des boutiques pour débiter les marchandises qu'on y porte, & charger celles du Pays.

M. *Anderson* nous represente l'Islande entiere comme un seul rocher, creux en dedans & rempli de toute sorte de mineraux & de matieres combustibles. Il prétend inférer de-là qu'elle est sujette à de grands tremblemens de terre : il cite pour exemple ce qui

arriva en 1726, où l'on en ressentit un si violent, qu'une Montagne s'abima, qu'il se forma un Etang vaste & profond dans la place qu'elle avoit occupée, & qu'au contraire un Lac situé à un mille & demi de-là, & qui passoit parmi les habitans pour un gouffre sans fond, fut mis à sec, & son bassin entierement comblé.

Il y a bien à rabattre du merveilleux de cette singuliere histoire, si l'on s'en rapporte à M. *Horrebow*. Elle se réduit, selon lui, à un événement assez simple. En 1720, la plus considérable partie d'une Montagne que les Torrens de neiges fondues minoient depuis longtems, s'écroula tout-à-coup & avec un bruit effroyable dans un vallon étroit, au bas duquel étoit une Prairie fertile & arrosée par un ruisseau. Cette masse énorme que son poids seul avoit entrainé, remplit le vallon, & ferma le passage au ruisseau. Il s'en forma bien-tôt un étang qui continua de croître, jusqu'à ce qu'étant parvenu à la hauteur du terrein qui le bordoit, il trouva une issue & con-

tinua son cours comme auparavant.

Cette explication toute naturelle n'a cependant pas lieu pour tous les autres boulleversemens arrivés dans cette Isle. De l'aveu même de M. *Horrebow*, elle est sujette aux tremblemens de terre & aux débordemens des eaux: Mais il n'accorde pas à M. *Anderson*, qu'on n'a qu'à creuser la superficie de la terre à six pouces environ de profondeur, pour y trouver des lits de souffre & de salpêtre qui venant à fermenter, s'enflamment & consument souvent des cantons entiers. Il n'y que deux endroits dans l'Isle d'où l'on tire du souffre. Il est vrai que quelques Montagnes voisines vomissant du feu, il peut arriver que le souffre s'enflamme ; mais ces accidens sont si rares, qu'on n'en a aucun exemple depuis l'année 1000, jusqu'en 1728.

L'année 1726 fut remarquable par un tremblement de terre, dans le quartier du Nord. Une grande Montagne nommée *Kraflé* commença peu de tems après à vomir, avec un bruit affreux, du feu, de la fumée, des cendres &

des pierres. Cette eruption continua jusqu'en 1728, & elle parut même augmenter pendant quelque tems. Mais une partie de la Montagne s'étant enflammée, elle s'appaisa & jetta sur la fin une matiere enflammée qui forma un ruisseau de feu. Il avança dabord lentement vers le Sud sur un terrein rempli de souffre qui s'enflamma & brula pendant une heure. Cette matiere que la Montagne vomissoit, étoit fort épaisse & semblable à du métal en fusion. Elle faisoit peu de chemin ; mais comme elle continuoit toujours à s'avancer, ceux qui avoient leurs habitations près d'un Lac situé à trois milles de la Montagne, commencerent au Printems de 1729 à s'effrayer & à changer de demeure. Ils emporterent tous leurs effets, sans en excepter le clocher de leur Eglise qu'ils bâtirent ailleurs. Leur crainte n'étoit pas chimérique, puisque pendant l'Eté de la même année, le ruisseau gagna une des habitations, entourra la hauteur sur laquelle l'Eglise étoit située, & tomba enfin dans le

Lac qu'il fit long-tems bouillonner.

Cette redoutable éruption ne ceſſa qu'en 1730. La Montagne après avoir brulé pendant quatre années de ſuite, ne fourniſſant plus d'alimens au feu, le ruiſſeau s'arrêta de lui-même, les matieres ſe réfroidirent & ſe durcirent, & le cours n'en fut plus marqué que par des pierres calcinées. Le fond du Lac fut hauſſé par l'addition de ces matieres que le ruiſſeau y avoit chariées, & les poiſſons qui y étoient en abondance diſparurent pendant quelque tems. On y en a beaucoup repêché dans la ſuite, & les Truittes en particulier y ſont dans une auſſi grande quantité qu'auparavant. Les Habitans ont auſſi regagné peu à peu leurs premieres demeures, & s'y ſont établis de nouveau. Depuis ce tems-là on ne s'eſt apperçu d'aucune éruption ni d'aucun tremblement de terre dans toute l'Iſlande.

L'Auteur a eu ſoin de s'aſſurer de toutes les circonſtances qu'il rapporte; il les tient d'un Iſlandois, homme de probité, qui a ſouvent été près de ce

ruiſſeau, au feu duquel il a plus d'une fois allumé ſa pipe dans ſes différentes courſes.

Il y a cependant pluſieurs autres montagnes, ſurtout de celles qu'on appelle *Oſoe-Keler*, qui ont vomi du feu de tems en tems. Les neiges qui les couvrent toute l'année, venant à ſe fondre ſubitement, cauſent des inondations dangereuſes. Les habitans ont remarqué que, lorſque les glaces & les neiges s'entaſſent ſur les montagnes au point de boucher le ſoupirail par où le feu s'exhale, il arrive preſqu'auſſi-tôt des tremblemens de terre & de fortes éruptions. Il y a actuellement une montagne nommée *Koſleyan* qui eſt dans ce cas, & qui cauſe des inquiétudes à ceux qui demeurent dans le voiſinage. Cette montagne a déja brûlé autrefois: en 1722, elle jetta du feu, & fit ſentir quelque ſecouſſes dans les environs. La neige qui la couvroit ſe fondit, & cauſa une ſi grande inondation, que le torrent qui s'en forma roula juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire à la diſtance de cinq à ſix milles, une

quantité prodigieuſe de terre, de pierres & de limon. L'impétuoſité de ce torrent porta ces amas à une demie lieue loin des côtes, où il a formé un écueil qui ſubſiſte encore: il n'eſt gueres poſſible d'imaginer juſqu'à quel point la mer eſt agitée pendant que cela dure. Notre Auteur aſſure que des Pêcheurs qui étoient près des Iſles de *Weſtman*, à douze milles de diſtance, eurent de la peine à ſauver leurs barques que les vagues rempliſſoient.

M. *Horrebow* rapporte ce fait, parce qu'il ſert à expliquer d'une maniere auſſi ſimple que naturelle, un evenement des plus merveilleux dont M. *Anderſon* fait mention ſur la foi d'autrui. Ce dernier a écrit que l'éruption de ce Volcan avoit été ſi violente, qu'une partie conſidérable s'en étoit détachée & avoit été pouſſée par la force du feu & de l'air dilaté à un mille dans la mer, où elle avoit formé un rocher élevé des 60 toiſes au-deſſus de l'eau, qui ſubſiſte encore en partie. Mais le récit de M. *Horrebow* mérite d'autant plus de créance, qu'il en a ſçu les circonſtances de deux Voyageurs

qui entendant de loin le bruit du torrent, ſe retirerent ſur une montagne voiſine, ſituée entre l'Oſoe-Kel & la mer, d'où ils furent ſpectateurs de cet évenement. Le lendemain les eaux s'étant écoulées, ils traverſerent la plaine couverte de ſable, & pourſuivirent leur route ſans autre danger.

Un autre Oſoe-Kel nommé *Oraiſe* dans le quartier de l'Eſt, commença vers la fin de Juin 1728 pour la premiere fois á vomir du feu. Cette éruption dura juſqu'au mois d'Octobre; elle fut ſuivie d'une inondation qui, quoique moins violente que la précédente, fit plus de dégat à cauſe du grand nombre de prairies qu'elle ravagea dans ſa courſe, & de la quantité de beſtiaux qu'elle entraina. Les habitans du voiſinage furent même obligés de ſe réfugier ſur leurs toits. Depuis ce tems, cette montagne a paru dans un parfait repos; & comme ni l'une ni l'autre ne s'eſt trouvée ſitué dans un terrein ſulfureux, ces incendies ont été paſſagers, & ne ſe ſont point étendus dans la plaine. Tout le monde a oui parler du Volcan en queſtion, & l'on

sçait qu'il n'est pas moins fameux que le Mont Etna ou le Vesuve. Quelques anciens Physiciens s'étoient imaginé qu'il y avoit une communication souterreine entre cette derniere montagne & le mont Hecla, & qu'ils jettoient toujours du feu en même-tems; mais outre qu'il est difficile de supposer une telle communication, l'expérience n'est point du tout d'accord avec cette opinion.

Depuis 800 ans que l'Islande est habitée, on compte dix éruptions du Mont Hecla; sçavoir en 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, & en dernier lieu en 1693, où elle commença le 13 Février & continua jusque vers la fin du mois d'Août. On voit par les dates de ces différentes éruptions, que la plus grande fureur de l'Hecla s'est fait sentir dans le quatorziéme siécle; qu'il a été tranquille pendant tout le quinziéme, & même pendant 169 années, & qu'il n'a vomi du feu que trois fois pendant les deux siécles suivans. L'Auteur conclut que les matieres en doivent être

consumées, ou que le feu a trouvé d'autres issues; de sorte qu'on peut espérer que cette montagne a cessé pour toujours ses ravages: du moins n'en voit-on plus sortir ni fumée ni exhalaisons. Les cendres & les autres matieres que les éruptions ont accoutumé d'entasser autour de l'ouverture, se trouvent déja couvertes de bonne terre, & elles forment actuellement un des meilleurs paturages du Pays.

En 1750 deux Etudians Islandois qui venoient de Copenhague, ont essayé de monter sur ce Volcan. Ils se sont en effet avancé le plus près qu'il leur a été possible, en se traînant sur les genoux au travers des sables, des cendres & des rochers; mais comme ils n'ont pu parvenir jusqu'au haut, toutes leurs découvertes se sont bornées à quelques fentes qu'ils ont apperçues, d'où il sortoit de l'eau chaude & de la fumée.

Le Mont Hecla est un des plus élevés de l'Isle. On peut le ranger dans la classe des Osoe-Kels, puisqu'il a toujours le sommet couvert de neige &

de glace, ce qui empêche de pouvoir pénétrer jusqu'au haut. Ce que M. *Anderson* avoit avancé touchant un lac voisin dont l'eau douce & toujours chaude s'enflammoit annuellement, & brûloit pendant 15 jours, se trouve faux, au rapport de M. *Horrebow* qui assure qu'on chercheroit en vain un pareil lac en Islande. Les eaux chaudes qu'on y trouve n'ont dans aucun endroit l'étendue d'un lac ou d'un étang. Ce ne sont que des sources ou des ruisseaux qui s'échauffent en passant sur ces terreins sulfureux. L'Auteur a examiné ces sortes de terreins en Eté dans le tems que les ruisseaux les laissoient à sec: le fond lui en a paru composé de pierres & de rochers. Quoiqu'il ne vomit ni feu ni flamme, la chaleur en étoit cependant si forte, qu'il ne pouvoit s'y arrêter sans bruler ses souliers. Il remarqua plusieurs fentes larges de l'épaisseur du petit doigt: la chaleur qui s'en exhaloit, étoit beaucoup plus forte que dans les autres endroits; aussi l'eau paroit-elle bouillir, quand elle passe sur ces ouvertures.

L'Auteur distingue trois sortes de sources chaudes en Islande. Il y en a dont l'eau n'est que tiede, & l'on y peut tenir la main; dans d'autres l'eau bout à gros bouillons; & dans celles de la troisiéme espéce, elle sort de la terre avec une telle impétuosité qu'elle s'élance en l'air comme un jet d'eau: on trouve une fontaine de cette derniere espéce dans le Nodersyss, & près d'un lieu nommé *Reikum*.

L'eau sort de cette source par trois ouvertures distantes l'une de l'autre d'environ 30 toises, dans un terrein plein de rochers & de cailloux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces trois fontaines ne coulent que les unes après les autres, & jamais ensemble; de sorte que chaque fontaine jette trois fois de l'eau dans l'espace d'un quart d'heure. Il y en a deux qui ne coulent qu'aux travers des fentes des rochers, & dont le jet ne peut s'élever qu'à la hauteur d'environ deux pieds; mais la troisiéme a une ouverture aussi parfaitement ronde, que si on l'avoit taillée exprès. Elle est de la grandeur

d'une cuve de Brasseur : quand son tour vient, elle jette une eau bouillante à la hauteur de dix à douze pieds ; cette eau retombe ensuite dans le bassin qui a quatre pieds de profondeur. Elle ne jaillit pas tout à coup jusqu'à sa plus grande élévation, elle n'y parvient qu'à trois reprises différentes : le premier bouillon fait monter l'eau à moitié du bassin, c'est-à-dire, de deux pieds ; le second jusqu'au bord, & le troisiéme la fait jaillir jusqu'à dix ou douze pieds de haut. Quand le jet a diminué jusqu'à ce qu'il n'ait plus que quatre pieds de haut, la fontaine qui est à l'autre bout recommence son jeu, celle du milieu suit ; & puis la troisiéme recommence. L'Auteur n'a pas borné ses observations à ce qu'on vient de lire. Je ne sçai si l'Histoire naturelle offre rien de plus singulier que ce qu'il ajoute, & que je vais rapporter fidelement d'après ses propres paroles.

Il assure que, si l'on met de l'eau de la grande source dans une bouteille, on remarquera qu'elle bouillonne & sort de la bouteille à deux ou trois repri-

ses, au moment précisément ou la fontaine jaillit ; après quoi elle se calme & se réfroidit. Si l'on bouche la bouteille dans laquelle on a mis l'eau, elle se casse aussitôt que la fontaine recommence à couler : expérience qu'on a faite plusieurs fois. Quand l'eau baisse, & qu'on peut s'approcher de la source, tout ce qu'on jette dans le bassin, & le bois même, va jusqu'au fond ; mais l'eau le rejette aussitôt que la fontaine a recommencé son jeu. On y a roulé des pierres qu'un homme auroit eu de la peine à lever : elles y sont tombées avec un grand bruit, & elles ont été rapportées avec jaillissement sur le bord, où l'on en voit un grand nombre qui ont servi à ces essais.

Ces eaux bouillantes forment un ruisseau, qui à mesure qu'il s'éloigne des sources, perd de sa chaleur, & se jette enfin dans une petite riviere. Elles sont très bonnes à boire, & n'ont aucun goût minéral. La terre aux environs est fertile, & fournit un bon paturage, excepté à quelque distance, où il n'y a que des pierres. Comme ce

petit ruisseau passe aux environs d'une habitation, les habitans boivent de cette eau ; & c'est un fait certain que les vaches qui s'en abreuvent, ont beaucoup plus de lait que les autres.

En général, ces sources d'eau chaudes ne sont pas inutiles aux habitans : ils y font bouillir les viandes, & ils s'en servent pour le Thé. Les Tonneliers y courbent leurs bois ; mais il y en a près desquelles on ne peut rester long-tems de suite, sans aller respirer un autre air, à cause des vapeurs fœtides & sulfureuses qu'elles exhalent. D'autres sont très salutaires, & les Islandois ne font point difficulté de se baigner dans les ruisseaux tiédes qui en découlent.

On trouve plusieurs bains de cette espéce qui, quoique naturels, ont toutes les commodités que l'art auroit pu inventer. Celui dont parle M. *Horrebow*, est creusé dans la pierre, & a la figure d'un grand chaudron. Son fond est uni & d'une grande propreté ; plusieurs petits canaux y aboutissent & y conduisent les Hivers une eau si fraî-

che, & les autres une eau si chaude, qu'on n'y peut mettre le doigt. On peut par ce moyen donner au bain le dégré de chaleur qu'on souhaite. Il y a au fond de cette baignoire une ouverture qu'il est aisé de boucher, quand on veut remplir la cuve ou la vuider ; on peut aussi couvrir ce bain d'une tente. Les habitans des environs qui en font usage se portent très bien, & parviennent à un âge fort avancé. On trouve dans les ruisseaux dont l'eau est tiede, d'excellent poisson, comme des saumons & des truites. On a observé la même chose à Bourset près d'Aix la Chapelle, où les ruisseaux qui servent au bain nourrissent plusieurs sortes de poissons, & surtout des carpes qui sont préferés à celles des environs. *Busbec* en rapporte dans ses lettres un autre exemple. Il y a, dit-il, en Hongrie près de Bude, une fontaine d'eau bouillante, où l'on voit nager des poissons qui doivent être tous cuits, quand on les pêche : *In ejus fundo natantes despicias pisces, quos indè, nisi coctos, extrahi posse non putes.*

Il faut convenir, que c'est grand dommage que des fontaines, où l'on trouve des poissons cuits, soient si rares : rien ne seroit plus commode aux voyageurs. Il ne reste plus qu'à en trouver, où les poissons se pêchent tout apprêtés.

On trouve dans cette *Isle* une infinité d'autres particularités qui méritent l'attention des Sçavans. Le cristal qu'on nomme d'Islande, est une de celles qui ont excité le plus la curiosité des Physiciens : on dispute encore tous les jours sur sa nature, sans pouvoir rien décider. On n'a jamais ouvert de mines dans l'Islande ; il y a cependant lieu de présumer qu'elles y sont en abondance, & qu'on y en trouveroit aisément de cuivre, de fer & même d'argent. Les habitans ont ramassé dans les montagnes des morceaux de métal qu'ils ont fondus, & dont ils se sont fait des boutons qu'on a reconnus être de bon argent. Quand ils ont quelque chose à souder, ils vont chercher dans les montagnes une matiere qui leur est connue ; ils l'appliquent aux

deux piéces qu'ils veulent rejoindre en l'entourrant de glaise, puis ils la font rougir au feu, & les piéces se trouvent soudées, quand on les a retirées du feu, & qu'on a ôté la terre. Cette matiere doit nécessairement être du cuivre ou quelque métal analogue & propre à la soudure. Il n'est pas moins certain que les mines de fer sont fréquentes dans ce Pays ; ainsi il n'est plus question que de sçavoir si elles méritent d'être exploitées.

On trouve en abondance, autour des Volcans, de la Poix & des résines de toute espéce. La tourbe qui n'est pas rare, est d'un grand secours aux habitans, & elle est de la même nature qu'ailleurs. L'Auteur qui me sert de guide, n'admet point une espéce de tourbe de mer, dont parle M. *Anderson*, comme d'une production de l'Islande ; à moins qu'il n'ait voulu désigner par ce nom celle que la mer couvre par la marée, & qu'on ne peut couper que pendant le reflux.

L'Agathe noire d'Islande est célebre, & l'on en distingue deux sortes : l'une

qui est assez dure, & luisante, mais inflammable & d'une substance analogue à la résine & au bitume ; l'autre que les Islandois appellent pierre à fusil, ne brule point, & est plus dure. On peut cependant casser celle-ci en plusieurs morceaux qui sont transparens, quand ils sont minces : ce qui fait qu'on regarde cette matiere comme une vitrification, & avec d'autant plus de raison, qu'on en trouve des morceaux à l'entour des Volcans, surtout aux environs du Mont *Krafle*, qui pesent jusqu'à près de 100 livres.

M. *Anderson* nous apprend à ce sujet, qu'on a fait à Copenhague pour le feu Roi, une écuelle couverte d'un seul de ces morceaux, & que l'Ouvrier y en employa quatre onces, à cause de la difficulté qu'il y a à travailler une matiere si dure. C'est de cette même Agathe qu'on fait les manches de couteaux, les colliers & les boucles d'oreilles dont les femmes se servent pour le deuil.

Quoiqu'il y ait peu de pays qui puisse fournir une aussi grande quan-

tité de souffre que l'Islande, on ne peut passer à M. *Anderson* ce qu'il a dit au sujet du terrein de cette Isle. En effet, si tout le terroir à six pouces de profondeur n'étoit que pur souffre, comment pourroit-on y nourrir cette innombrable quantité de bestiaux ? Aussi M. *Horrebow* a-t-il remarqué, qu'il n'y a que deux Cantons qui en fournissent : sçavoir, les districts de *Huscoin* & de *Krisevig*. C'est là que, soit sur la pente des Montagnes, soit en différens endroits de la plaine, on peut charger dans une heure de tems 80 chevaux d'un souffre naturel, en supposant chaque charge de 192 livres ; ce qui fait en tout 15360 livres. La terre qui couvre le souffre est stérile, seche & chaude ; elle est composée de sable, de limon & de gravier de différentes couleurs, blanc, jaune, rouge & bleu. On connoit les endroits où il y a du souffre, par une élevation en dos d'âne qui paroit sur la terre & qui a des crevasses dans le milieu, d'où il sort une chaleur beaucoup plus forte que des autres endroits. On ne

fait qu'ôter la ſuperficie de la terre, & on trouve dans le milieu le ſouffre en morceaux, pur, beau, & aſſez reſſemblant au ſucre candi : il faut le caſſer pour le détacher du fond. On peut fouiller juſqu'à la profondeur de deux ou trois pieds ; mais la chaleur devient alors trop forte, & le travail trop pénible.

Plus on s'écarte du milieu de cette veine, plus les morceaux de ſoufre deviennent rares & petits, juſqu'à ce qu'ils ne ſoient plus que comme du gravier. On ramaſſe ce ſoufre avec des pêles, & il eſt d'une qualité un peu inférieure à l'autre. Ce n'eſt que dans les nuits claires de l'Eté qu'on y travaille, la chaleur du ſoleil incommoderoit trop les Ouvriers. Ils ſont même obligés d'envelopper leurs ſouliers de quelques gros morceaux de vieux drap, pour en garantir les ſemelles qui, ſans cette précaution, ſeroient bientôt brûlées, le ſoufre étant ſi chaud qu'on ne peut le manier qu'avec peine.

Depuis 1722 juſqu'en 1728, on a tiré une grande quantité de ſoufre de

ces deux endroits ; mais celui qui avoit obtenu le privilége pour ce commerce, étant mort, perſonne ne l'a continué.

Le ſoufre eſt contraire aux poiſſons. Un vaiſſeau chargé de cette marchandiſe ayant fait naufrage près de Huſcoin, les poiſſons de ce quartier là diſparurent entierement pendant longtems. Ainſi ceux qui veulent pêcher, ne doivent point en avoir à bord de leurs barques. M. *Anderſon* rapporte à ce ſujet une particularité, dont M. *Horrebow* a bien de la peine à convenir. Il prétend que lorſque les Pêcheurs veulent ſe jouer quelque tour les uns aux autres, ils frottent de ſouffre les bateaux de leurs camarades, & en garniſſent les fentes qui ſe trouvent entre les ais, perſuadés que cela fera périr le poiſſon. Il ajoute que les habitans de Ferve, pour ſe garantir d'une ſorte de Baleine qu'ils appellent *Troldhval*, ou *Diables de Baleines*, qui renverſent ſouvent leurs bateaux, les enduiſent avec un peu de *caſtoreum*, qui a la proprieté de chaſſer ces animaux, & que

que le bois de geniévre & la chaux ſont auſſi contraires aux poiſſons

L'Auteur penſe qu'on trouveroit du ſel en Iſlande, ſi on vouloit y en chercher, & il ajoute même qu'il en a vu. Il y en a dans les rochers qui bordent la mer, & qu'on recuille avec grand ſoin ; ce ſel y eſt déposé par l'eau de la mer, après qu'elle a été cuite par le Soleil. On a fait autrefois du ſel en Iſlande, comme il eſt aiſé de le prouver par d'anciennes Chartres qu'on a conſervées, & dont quelques-unes accordent aux Egliſes & aux Eccléſiaſtiques la permiſſion de faire cuire du ſel, ſurtout dans le Nord de cette Iſle ; ce qui prouve qu'il y a eu autrefois des ſalines, & qu'on a tiré du ſel de l'eau de la mer.

Juſqu'ici nous avons vu l'Iſlande pourvue de preſque toutes les choſes néceſſaires, & enrichie de pluſieurs autres qui peuvent en quelque ſorte ſuppléer à celles que la Nature lui a refuſées, telles que ſont les bois ; car on ne peut donner ce nom à quelques bouleaux courts & minces qu'on

y trouve épars. La plus grande Forêt de cette Iſle eſt dans le Norder-Syſſel, ou quartier du Nord, & peut avoir trois quarts de mille de longueur. Les Habitans ont cependant du bois en abondance ; car outre les buiſſons, les ronces & le genievre qui y viennent fort aiſément, la Mer y voiture d'elle-même chaque année une ſi grande quantité d'arbres, que les Habitans des Côtes les mettent en pile au bord de la Mer, ne pouvant conſumer tout ce qu'ils en tirent. Ce phénomene eſt un fait reconnu & avéré. Un autre qui ne l'eſt pas moins, c'eſt qu'on trouve entre les rochers un bois dur, peſant & noir, aſſez ſemblable à l'Ebene. Les morceaux ſont entre deux couches de pierres larges comme une moyenne table, rondes & minces, de ſorte qu'on pourroit les prendre pour des pétrifications, s'ils ne ſe laiſſoient travailler au rabot & ne donnoient des raclures & des planures.

Nous avons déja remarqué, que les pâturages ſont excellens en Iſlande. Il y a des cantons dans les Montagnes,

où les Moutons paissent toute l'année, & même plusieurs années de suite, & deviennent extrêmement gras.

Il se fait dans cette Isle, surtout dans le Nord, un commerce très considérable de betail : ceux des Provinces du Sud s'addonnent plûtôt à la pêche. L'herbe croit mieux aussi du côté du Nord, à cause que la neige y tombe plus abondamment & garantit l'herbe du froid ; de sorte que la neige venant à se fondre dans un tems où à peine découvre-t-on quelques brins d'herbes (ce qui arrive ordinairement à la Saint Jean), l'herbe est à la hauteur de deux pieds, d'une qualité exquise, mêlée de plusieurs Plantes salutaires, & toute prête à être coupée.

Les Habitans des Isles de Ferve traitent, suivant M. *Anderson*, les Moutons de la même maniere. Ces Isles sont au nombre de vingt-cinq, tant grandes que petites. Les plus grandes ont quinze milles de Dannemarck de longueur, & dix de largeur. Il n'y en a que dix-sept de cultivées qui ren-

ferment 39 Eglises. Elles sont très fertiles en paturages & en orge, dont on dit qu'un grain en produit vingt & même trente : elles sont situées entre l'Islande & les Orcades.

Le *Cochlearia*, cette herbe si salutaire, & que tout le Nord produit en si grande quantité, est une des plantes d'Islande, de même que l'Oseille & surtout l'Angélique qui est d'une bonté & d'une grosseur particuliere, & dont les Habitans font un très grand usage. Pour l'oseille, ils en mettent infuser dans leur boisson qui en général consiste en petit lait. Le *Muscus Catharticus Islandiæ*, sorte de mousse qui croit sur des Montagnes, est connu des Sçavans, & l'Auteur assure que c'est un fort bon mêt. Plusieurs, tant qu'ils en sont pourvus, ne se servent jamais de farine dans leur ménage. Une autre plante connue sous le nom d'*Alga Saccharifera*, est une herbe que la Mer amene & que les Habitans amassent pendant le reflux.

M. *Horrebow* dit qu'en arrivant en 1749 à Blessessad, où demeure le

Bailli du Roi, il fut tout étonné d'y trouver un jardin potager fourni de toutes sortes de légumes & de plantes, comme Persil, Sellery, Thim, Marjolaine, Choux, Racines, plusieurs especes de Pois, & de tout ce que peut produire notre propre climat. Il y a des Navets qui pésent deux livres & demie ; les Groseilliers y viennent bien & portent du fruit.

Le privilege d'avoir un jardin s'étend à d'autres qu'au Bailli ; les Evêques, les Employés & les Officiers du Roi en ont.

M. *Horrebow* a vû un seul pied de Chou verd portant graine, qu'on avoit oublié en Automne en 1750, & dont la graine étoit tombée, qui au Printems de 1751, après un Hyver fort rude, étoit environné de petites plantes crues à l'entour. Quoique les Islandois ne cultivent ni n'ensemencent leurs terres, M. *Horrebow* soutient cependant qu'elles sont aussi propres au labourage que dans tout autre pays. Les Loix d'Islande, qui dans plusieurs chapitres traitent de l'Agriculture, &

le bled sauvage qu'on y rencontre, prouve qu'on y a labouré autrefois. Mais puisque les Annales de l'Isle n'en parlent plus depuis le quatorziéme siécle, M. *Horrebow* suppose que la terrible peste qui dans ce tems-là a si cruellement dépeuplé le pays, est cause que ceux qni ont échappé à la mort & qui se sont retirés dans les Montagnes, ont négligé cette culture, étant en trop petit nombre pour la continuer. On a envoyé de Copenhague, en 1753, plusieurs personnes pour essayer d'y semer du bled ; quelques Gazettes en assurent le succès, & d'autres le nient. Suivant les *Acta Eruditorum* de l'Académie de Suéde de 1732, le Seigle a meuri dans la Laponie en soixante-six jours, & le Froment en cinquante-huit, quoique l'Eté n'y soit ni si long ni si chaud qu'en Islande. En certains endroits, surtout en Skaftefields-Syssel, il y a une sorte de Bled sauvage dont la farine & le pain sont fort bons ; il vient dans un terrein de pur sable, se seme de lui-même, & donne une bonne paille, dont ceux des

environs ſe ſervent pour couvrir leurs maiſons. Les Habitans ne donneroient pas un tonneau de cette farine, pour un tonneau de celle qu'on leur porte annuellement en grande quantité.

Le Bétail aime & cherche avec empreſſement certaines herbes qui ont un goût ſalé, & dont il ſe nourrit, quand la marée eſt baſſe, de même que les Moutons de Dieppe ſi eſtimés en France, & qu'on appele *Moutons de Pré ſalé.*

L'Iſlande n'a point d'animaux carnaſſiers, excepté les Renards. On y voit quelquefois des Ours, mais ils ne ſont pas originaires du Pays : ils y viennent ſur des glaçons de Groenlande. Dès que les Habitans apperçoivent un Ours, ils lui donnent la chaſſe & ne l'abandonnent que lorſqu'ils l'ont pris, de peur que ſa race ne ſe multipliant dans les Montagnes ne devienne nuiſible aux hommes & aux moutons qui y vivent & paiſſent en toute ſureté : on en tue ſouvent avec une ſimple pique. S'ils rencontrent un Ours, ſans être en état d'en-

gager le combat avec lui, ils lui jettent quelque choſe qui l'amuſe & l'arrête, & c'eſt ordinairement un gand. L'Ours ne quitte pas la place qu'il n'ait bien examiné, tourné & retourné chaque doigt du gand, ce qui donne le tems d'aller chercher des armes propres à lui porter un coup mortel. La peau de l'Ours doit être portée au Bailli qui paye une récompenſe fixée par le Roi. Ces peaux ſont plus belles que dans les autres Pays ; il s'en trouve de blanches, de brunes, de griſes & de tachetées.

Les Renards y ſont en grande quantité ; la plûpart ſont d'un roux foncé, comme ſont preſque toutes les Brebis. Les noirs qui viennent de la Groenlande par la même voiture que les Ours, ſont extrêmement rares ; quelques-uns ſont blancs, ou bleus-gris. On les tire, ou on les prend dans des piéges de fer.

Les Chevaux d'Iſlande reſſemblent à ceux de Norwege & d'Ecoſſe, pays avec leſquels les Iſlandois faiſoient autrefois un très grand commerce. Ceux

dont les Iſlandois ſe ſervent en Eté pour le travail, n'entrent jamais dans l'écurie ; ils cherchent leur nourriture comme ils peuvent. En Hiver ils caſſent la glace avec leurs pieds, ôtent la neige, & découvrent les brins d'herbes. Les Chevaux de monture ſont mis pendant l'Hiver dans l'écurie. Ceux qui veulent ſe défaire de leur Chevaux, les chaſſent dans les montagnes ; ils ſe multiplient & font une race de bons chevaux ſauvages que les habitans vont prendre enſuite & qu'ils apprivoiſent facilement.

Les Brebis & les Moutons font un des principaux revenus des Iſlandois. Dans le Skafte-Field-Syſſel, les Moutons paiſſent toute l'année ſur les Montagnes ; mais dans les endroits où ils ſont plus communs, on les nourrit pendant tout l'Hiver à l'étable. Ceux qu'on laiſſe dans les Montagnes pendant l'Hiver, ſe trouvent quelquefois enterrés dans la neige, quand ils ne peuvent ſe ſauver dans les creux des Montagnes ou des Volcans. Ils s'aſſemblent en troupe, ſe ſerrent le plus

D v

qu'ils peuvent, laiſſent neiger ſur eux, ſans ſe remuer, & reſtent quelquefois cinq à ſix jours tous couverts de neige dans la même ſituation. Les propriétaires vont les chercher, dès que la neige a ceſſé.

M. *Anderſon* dit, que la chaleur naturelle des Moutons forme dans le milieu de la neige, audeſſus du troupeau, une ouverture, & que les vapeurs qui en ſortent, comme par le tuyau d'une cheminée, s'élevant en haut, indiquent à ceux qui vont les chercher l'endroit où ils ſont cachés. M. *Horrebow* nie le fait de cette fumée ; il prétend que c'eſt le Renard qui ſe promenant ſur la neige, ſent le troupeau de Moutons & ſe fait un trou, afin de ſe loger avec eux. Les Habitans qui ſuivent ces ouvertures, trouvent leurs troupeaux ſi preſſés par la famine, que ces pauvres bêtes ſe mangent quelquefois la laine ſur le corps, & gardent même ſouvent cette mauvaiſe habitude : auſſi trouve-t-on dans l'eſtomach de la plûpart, une croute fort dure qui en dedans ne contient que poil & laine.

La laine en général eſt fort graſſe ; elle eſt cependant de différentes qualités. La laine extérieure eſt très rude; ſous elle il s'en trouve une autre beaucoup plus fine & très douce qui fait un très bon drap, ſi on la ſépare de l'autre. Les Iſlandois ne ſoignent pas beaucoup leurs laines : ils ne tondent pas leurs Moutons, mais ils attendent qu'au Printems ils muent ; alors ils tirent & emportent toute la laine qu'ils ont ſur le corps.

Les Brebis & les Moutons y ont communément des cornes ; on en trouve qui en ont quatre & quelquefois cinq. Les Vaches au contraire n'en ont point, du moins pour la plûpart. La peau des Agneaux nouveaux nés fait une bonne fourrure ; on l'appelle *Smaatrin*, peau mince, & on la vend bien cher aux Etrangers.

Les Chevres ſont communes dans les cantons où il y a des ronces & autres buiſſons.

Les Iſlandois ont un ſoin particulier de leurs Vaches qu'ils nourriſſent pendant l'Hyver à l'étable. Dans les endroits

où la pêche eſt abondante, & où le foin eſt rare, on donne aux Vaches une ſoupe aux poiſſons, dans laquelle on laiſſe les arrêtes après les avoir attendries par la cuiſſon : les Vaches aiment beaucoup cette nourriture.

Le lait eſt très bon, le peuple s'en nourrit, & le petit lait lui ſert de boiſſon ordinaire. Ce petit lait eſt fait de lait de beurre qu'ils font cailler de nouveau : ils le paſſent enſuite, & mangent ſur le pain ce caillé, qui s'étend comme du beurre. Ils conſervent le liquide qu'ils appellent *Syre*, pour leur boiſſon. Plus ce *Serum* vieillit, plus il devient clair, mais plus en même tems il s'aigrit, de ſorte qu'on le prendroit pour du vinaigre. Auſſi s'en ſervent-ils pour conſerver & mariner, comme nous faiſons du vinaigre. Quand on veut en boire, il faut le tremper & le mêler avec de l'eau, ſans quoi il ne ſeroit pas potable.

Suivant M. *Anderſon*, leur beurre n'eſt pas appétiſſant, parce qu'ils ne

le ſalent jamais. Il eſt cependant probable que, ſi le Peuple n'y apporte pas un grand ſoin, les honnêtes gens uſent d'une plus grande propreté. Ils ne le conſervent pas, comme prétend M. *Anderſon*, dans des peaux de moutons, mais dans des vaſes de terre, excepté quand ils voyagent : ces vaſes étant alors trop incommodes pour les Payſans, ils l'enveloppent dans une peau bien apprêtée. A dire le vrai, je ne ſçai ſi ceux qui ſont accoutumés à notre beurre, s'accommoderoient de celui de l'Iſlande qui, s'il n'eſt pas rance, doit être au moins d'une odeur bien forte.

Il y a très peu de Cochons, parce qu'ils gâteroient leurs pâturages & leurs enclos.

On trouve chez tous ceux qui ont de quoi nourrir de la volaille, des Poules, des Canards & même des Pigeons. Mais comme le bled eſt cher dans cette Iſle, & que les oiſeaux ſauvages fourniſſent beaucoup de bons œufs, les Habitans ne tiennent pas beaucoup compte des d'oiſeaux domeſ-

tiques. On y trouve en abondance toute ſortes de Becaſſes, de Perdrix, & ſurtou de Perdrix de montagne. Les Habitans les tirent au fuſil, & ceux qui prennent des Faucons, tâchent de prendre les Perdrix de montagne en vie, afin de s'en ſervir pour attraper les Faucons.

L'Aigle, l'Epervier, le Faucon, le Corbeau, ſont les oiſeaux de proie du Pays, & les ennemis des tendres agneaux & de la volaille. L'Aigle y eſt fort hardi, quoiqu'il ne le ſoit pas tant que le prétend M. *Anderſon*. Cet Auteur aſſure que, quand cet oiſeau a goûté une fois de la chair humaine d'un corps mort que la mer a jetté ſur les bords, il a la hardieſſe d'enlever des enfans de 4 à 5 ans, & de les porter dans ſon nid. Ils ſont ſouvent réduits à ſe nourrir de poiſſons, & comme ils ne ſont pas ſi agiles que les Faucons qui ne manquent guere les Perdrix, ils ont l'œil ſur ces voleurs ſubalternes, & leur enlevent leurs proie dont ils ſe repaiſſent enſuite.

Le Faucon d'Iſlande ſurpaſſe tous

les autres en grandeur, en beauté & en bonté : il se soutient jusqu'à 12 ans, tandis que ceux des autres pays du Nord ne sont bons que pendant quelques années. Les Fauconniers François n'appellent Faucon que la femelle, & donnent au mâle le nom de *Tiercelet*. Il est moins beau, moins grand & plus foible que la femelle, mais c'est toujours la même espéce.

La couleur des Faucons, est ce qui en fait le prix. Il y en a de trois sortes, des gris, des demi-gris, ou d'un gris blanc ; & des blancs ; une même couvée a souvent des oiseaux des trois couleurs.

Il y a quelquefois pendant l'Hiver des Faucons pellerins ou passagers qui viennent de Groënlande, & qui sont ordinairement blancs ; on leur préfere cependant le Faucon né en Islande.

Dans tous les cantons, le Bailli tient des Chasseurs établis exprès pour prendre des Faucons vers la S. Jean. Tous ces Chasseurs arrivent avec les oiseaux à Slepe-Stedt, où est la Fauconnerie Royale : ils sont tous à cheval, &

peuvent porter chacun douze Faucons tous chaperonnés, perchés sur une traverse au bout d'un grand baton que l'homme tient dans sa main droite & appuye sur son étrier.

Le Fauconnier du Roi qui avec deux aides va tous les ans à la Fauconnerie Royale, examine tous les oiseaux, rejette ceux qui ne sont pas bons, & porte les autres à Copenhague. Ceux qui ont pris les oiseaux reçoivent, sur le certificat du Fauconnier, 15 écus ou rixdales pour chaque Faucon blanc, 10 pour un demi blanc, & 7 écus pour un gris ordinaire. Cette paye a été augmentée depuis quelque tems ; autrefois on n'en donnoit que cinq. Ces Chasseurs reçoivent en outre quelques gratifications qui sont proportionnées au nombre & à la qualité des Faucons qu'ils apportent.

Il n'y a que les personnes préposées par le Bailli, ou autre Officier, qui osent prendre des Faucons. La façon dont ils les prennent est assez singuliere. Ils enfoncent dans la terre deux pieux peu éloignés l'un de l'autre : ils

attachent par le pied à un de ces pieux une perdrix de montagne, ou un pigeon, ou un poulet avec une ficelle de 6 à 8 pieds, afin que l'oiseau ait du jeu & qu'il puisse en s'élevant en l'air attirer le Faucon. Ils mettent une autre corde d'environ 100 toises au même pied de la perdrix qu'ils passent par un trou qui est au bas du second pieu, afin de pouvoir retirer la perdrix auprès dudit pieu, au-dessus duquel ils posent perpendiculairement leur filet fait en nasse de Pecheur, & arrêté autour d'un cerceau de 6 pieds de diametre. Ce filet, aussi-tôt qu'on l'abbat, couvre le pieu ; on attache ensuite au cerceau une corde qui passe par le pieu, & avec laquelle le Chasseur peut tirer le filet sur le Faucon.

Le Chasseur, qui se cache le mieux qu'il peut, se tient tranquille, & attend, ventre à terre, l'arrivée du Faucon. Dès que cet oiseau apperçoit la Perdrix, il monte & s'éleve. Quand il ne voit aucun danger, il s'élance comme un trait sur elle, & ordinairement avec tant de justesse qu'il lui coupe le

col, aussi nettement qu'on le feroit avec un rasoir.

Dès que cet oiseau carnassier a abbatu la Perdrix, il s'éleve de nouveau, & pendant ce tems là le Chasseur tire la Perdrix du premier pieu au second sous le filet ; ce que le Faucon ne sçauroit remarquer, puisqu'il revient tout de suite sur sa proie. Le Chasseur profite de ce moment, pour le couvrir du filet qu'il tire sur lui par la corde qui y est attachée ; il accourt, & se saisit du Faucon, en prenant garde non-seulement de ne pas le blesser, mais même de ne pas briser une seule de ses plumes, ni dans les ailes, ni sur son corps.

Le vaisseau qui porte les Faucons à Copenhague, se pourvoit de la nourriture qui leur est propre, ordinairement pour l'espace de sept semaines, en cas que le passage dure tout ce tems-là. Avant que de mettre à la voile, on fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour les quinze premiers jours, & on en embarque d'autres avec des moutons, pour les tuer à mesure qu'on

en a besoin. On ne leur donne aucune graisse, & on humecte leur manger avec du lait. Quand ils sont malades, on le mêle avec des œufs & de l'huile.

Les grands Corbeaux noirs se trouvent en quantité en Islande. On remarque, dit M. *Anderson*, que dans chacune des petites Isles, autour de l'Islande, il n'y a jamais qu'une paire de vieux Corbeaux qui en défendent l'approche aux autres, & s'y maintiennent. Quoique d'autres rapportent la même chose, & principalement des Isles d'Ecosse, on nous permettra cependant d'en douter.

La multitude des oiseaux y est incroyable : les rochers sur les côtes d'Islande, & les petites Isles désertes en sont couvertes; ils obscurcissent, pour ainsi-dire, l'air. Ils se nourrissent de harangs qu'ils attaquent au-dessus de l'eau, pendant que le Dorset & le Cabillau l'attaquent par-dessous. Les Cignes y sont en grande quantité, & y restent toute l'année. En Eté ils sont dans des lacs d'eau douce; mais à mesure

que les glaces les leur ferment, ils se retirent dans la mer. On en trouve des compagnies de plusieurs centaines.

Cet oiseau fait son nid près de l'eau douce, & ses œufs sont bons à manger. Pendant la mue, les Cignes s'avancent dans les terres, & cherchent en troupes les eaux qui sont dans les montagnes. C'est alors que les habitans les poursuivent & les attrapent, ou qu'ils les tuent facilement, parce qu'ils ne peuvent voler. Leur chair est bonne, surtout la poitrine des jeunes, qui fait un mets délicat. Leurs plumes, & principalement leur duvet font un article interessant du Commerce.

Les Oyes sauvages n'y viennent qu'au Printems, & il y en a de plusieurs sortes. Les unes ont les pieds & le bec rouges, d'autres jaunes, & quelques autres noirs. On ne sçait si ces Oiseaux font leurs petits en Islande, d'autant plus qu'on remarque qu'ils ne sortent point, & qu'ils continuent toujours leur voyage vers le Nord. Ce n'est, à proprement parler, qu'un Oiseau de passage fort

difficile à tirer. Ils forment des compagnies nombreuses, ne se laissent point approcher, & posent une sentinelle qui, au moindre bruit, donne l'allarme.



ANGLETERRE.

I.

DESCRIPTION de trois grandes Pierres trouvées en 1752, près d'Wroxeter en Schropshire, sur lesquelles on lit quatre Inscriptions Latines. Par Jean Ward. *Extrait des Transactions Philosophiques.*

CES pierres furent trouvées au mois de Septembre & d'Octobre de 1752, dans une terre labourée, à environ un mille d'*Wroketer*, qui fut autrefois un quartier des troupes Romaines appellé *Vriconum* (1). Le Proprié-

[1] On trouva au même endroit en 1701, une autre Antiquité Romaine dont il a été rendu compte dans les Transactions Philosophiques, *N.* 306, & qui semble avoir échappé au laborieux & sçavant M. *Horsley*. *V. Brit. Rom. p.* 419

taire de ce champ, nommé *Jean Dias*, trouva en le labourant la premiere de ces pierres. M. *Robert Cartwright*, Vicaire d'Wroxeter, en expliqua l'inscription, & l'avis qu'il en donna fit désirer à quelques Sçavans, surtout au Chevalier *George Edward*, de voir cette antiquité. Ils se rendirent à cet endroit, firent fouiller dans le même champ, & trouverent les deux autres pierres. La premiere & la derniere étoient à quelque distance de leur socles; & en les déterrant on trouva des débris d'urnes, avec une poussiere grisâtre qui ressembloit à de la cendre.

La premiere de ces pierres a 6 pieds 8 pouces de hauteur & 2 pieds 3 pouces de largeur prise au-dessus du socle (2). La partie supérieure a quelques ornemens: on voit une pomme de pin s'élever du haut du fronton sur chaque

[1] Il paroit dans la Planche avoir huit pouces de hauteur & quatre saillies. Audessus est une espéce de doucine renversée, mais sans courbure, & qui saille d'environ deux pouces.

côté duquel est un lion. Sous l'angle formé par ces deux côtés, à quelque distance, est un ornement qui ressemble à une rose. Entre le socle & le fronton, mais beaucoup plus près du dernier, est gravée l'Inscription suivante contenue dans un rectangle entouré d'un liteau & d'une astragale.

C. MANNIVS
C. F. POL. SECV
NDVS. PoLLEN.
MILLEG. XX.
ANORV. LII.
STIP. XXXI.
BEN. LEG. PR.
H. S. E.

On peut la lire ainsi: *Caius Mannius, Caii filius, Pollia Tribu, Secundus Pollentinus, Miles Legionis vicesimæ, annorum* LII. *stipendiorum* XXXI. *Beneficiarius*

neficiarius Legati principalis, hic situs est.

La seconde Pierre a deux pieds sept pouces & environ quatre lignes de hauteur: elle est large d'environ deux pieds quatre pouces huit lignes, & un peu arrondie sur sa largeur. Sa partie supérieure en devant est quarrée & ornée d'une tête en demie bosse coiffée de cheveux en boucles. Il manque une partie de cette tête: on voit audessous deux Serpens qui sont enfermés avec elle dans un triangle ou une espece de fronton, & un Dauphin sur chacun des côtés de ce fronton (3). La partie inférieure est divisée verticalement par deux reglets en trois bandes. Sur les deux premieres à gauche, sont gravées deux inscriptions; il semble que la troisiéme n'en a jamais eues. Voici ces Inscriptions.

(3) Celui de la droite manque presque entierement.

D. M.	D. M.
PLACIDA.	DEVC. CV.
AN. LV.	S. AN. XV.
CVR. AG.	CVR. AG.
CON. I. A.	RATRE.
XXX.	❦

On peut lire ainsi la premiere: *Diis manibus. Placida annorum LV, curam agente conjuge, annorum XXX.* & la seconde: *Diis manibus. Deuccus annorum XV. curam agente Patre.*

La troisiéme Pierre est haute de six pieds onze pouces, & a deux pieds de largeur prise audessus de son socle, dont la saillie paroit sur la planche être d'environ deux pouces. Audessus de ce socle, est une espece de cimaise ou de gueule renversée, pareille à celle de la premiere Pierre, & dont la saillie peut être d'un pouce. Elle est couronnée par un fronton dont une grande fleur remplit le tympan. Un peu plus bas

on lit l'Inſcription ſuivante renfermée dans un quarré long, entourré ſupérieurement & latéralement d'un liteau & d'une Aſtragale.

M. PETRoNIVS
L. F. MEN.
VIC. ANN.
XXXVIII.
MIL-LEG.
XIIII GEM.
MILITAVIT
ANN. XVIII.
SIGN. FVIT.
H. S. E.

Il faut peut-être la lire ainſi : *Marcus Petronius, Lucii filius, Menenia tribu, vixit annos XXXVIII, Miles Legionis XIIII geminæ, militavit annos XVIII, ſignifer fuit. Hic ſepultus eſt.*

Ajoutons ici maintenant quelques

obſervations ſur les ornemens de ces Pierres & ſur les Inſcriptions mêmes, dont les explications qui viennent d'être données paroiſſent ſimples & naturelles.

Les ornemens de la premiere n'ont rien de particulier. On trouve des Pommes de Pin ſur quantité d'Urnes que le Pere *Montfaucon* (4), & d'autres ont fait connoître. La forme de celle-ci eſt fort altérée; cependant on diroit qu'elle a été copiée d'après quelques-unes qu'on voit dans les monumens donnés par *Horſley*. Il n'eſt pas plus rare de trouver des roſes dans de pareils monumens, & l'on en voit un dans l'Auteur que nous venons de citer, dont le ſommet eſt auſſi couronné par deux Lions (5). Dans celui que nous décrivons, il faut remarquer que les langues de ces animaux ſortent de leur gueule & ſont pendantes.

Dans l'Inſcription le mot *Secundus* tient la place du ſurnom [*cognomen*]

[4] *Tom. V. Pl.* 28, 33, 38 & 64.
[5] *Cumberland,* XXXIX.

qui étoit d'abord un prénom ; ou nom perſonnel, & déſignoit le ſecond fils, comme le mot *primus* déſignoit le premier fils, & *tertius* le troiſiéme. Mais l'uſage de ce mot changea, on l'employa comme ſurnom, & alors celui qui auparavant en tenoit lieu, devint peu à peu héréditaire, & diſtingua les différentes branches d'une même famille. Le mot de *Pollentinus* qui vient enſuite, eſt tiré de *Pollentia*, nom du lieu de la naiſſance. Mais comme trois Villes Romaines ont porté ce nom, on ne peut pas aſſurer de laquelle il s'agit ici. On lit enſuite, *Miles Legionis viceſimæ* : en effet cette Legion fut, comme *Horſley* l'a remarqué (6), une de celles qui paſſerent dans la Grande Bretagne ſous l'Empereur *Claude*; mais dans toutes les Inſcriptions des Antiquités de cette Iſle, que l'on connoit & qu'on a pû lire, cette même Légion eſt décorée de ces titres, *Valens, Victrix*, exprimés par ces deux lettres,

[6] *Philoſoph. Tranſ. N.* 476. *pag.* 357.

V. V. [7]. Pourquoi manquent-ils ici ? Il eſt difficile d'en rendre raiſon, à moins que l'on n'en accuſe l'inattention du Sculpteur. Dire que l'uſage de donner à cette Légion ces glorieux titres eſt poſtérieur à cette Inſcription, ce ſeroit former une conjecture trop vague & ſans fondement.

On a voulu expliquer ainſi la derniere ligne, *Beneficiarius Legionis præfecti*; & il eſt vrai que ce titre, *Præfectus Legionis*, ſe trouve ſur pluſieurs Monumens qui nous ont été donnés par *Gruter*. Mais ce n'a été que fort tard que chaque Légion a eu ſon Chef, [*Legatus*] qui eſt quelquefois nommé *Præfectus* (8), & la forme des lettres de cette Inſcription nous indique une plus grande antiquité. Un Sçavant nous a fait part de cette autre leçon, *Beneficiarius legati principalis* :

(7) *V. Brit. Rom. Northumb. LXVIII. chesh.* I. *and ſomers III.*
(8) *V. Montf. tom. IV. pag.* 13. & *le Suppl. tom. V. pag.* 92.

elle eſt fondée ſur ce qu'on trouve écrits en entier dans les Inſcriptions de *Gruter* (9) ces mots, *Principalis beneficiarius Tribuni.*

La tête qui eſt ſur la ſeconde Pierre eſt peut-être une tête d'*Hecate*, caractériſée par les deux Serpens qui ſont audeſſous. On ſçait aſſez que les Anciens donnoient ce nom à la Lune, ou à *Diane*, conſidérée comme Déeſſe des Enfers. On voyoit autrefois aux portes d'Epheſe une figure qui ne différoit de celle-ci qu'en ce qu'elle avoit les Serpens ſur la tête. M. *Chishull* nous en a donné le deſſein (10). En effet les Mythologiſtes nous diſent, que les *Trigla* ou Serpens étoient conſacrés à *Hecate* (11); mais ce qui a pû ne dépendre que du caprice d'un Sculpteur, peut-il être allégué comme preuve? On trouve dans *Horſley* deux Dau-

(9) *Pag.* 551. 3.
(10) *Antiq. Aſiat. Part. altera. pag.* 1.
(11) *V. Voſſius de Idololatria. Liv. II. cap.* 29. *pag.* 167.

phins qui ont une poſition contraire, c'eſt-à dire la tête en haut : ils ſont, comme ceux-ci, à côté d'une tête humaine, audeſſus de laquelle eſt une Pomme de Pin (12). Il faut encore remarquer ici qu'au haut de chaque bande eſt une guirlande de fleurs, ornement ordinaire de ces Monumens.

Je ne me ſouviens pas d'avoir vû dans aucune autre Inſcription cette expreſſion, *Conjux trigenta annorum*, qu'on lit dans la premiere de ces deux ci. Le point qui eſt à gauche de la lettre *I*, qu'on voit après le mot abregé *CON*, me paroit être une faute du Sculpteur, ainſi que la diviſion du mot *Deuccus*, marquée par un point entre les deux *C*. Cette conjecture devient vraiſemblable, ſi l'on fait attention aux fautes ſuivantes. Dans la premiere de ces Inſcriptions la premiere lettre du monoſillabe *AG*, mis pour *Agente* a été omiſe d'abord & gravée après coup entre le G & la lettre précédente. Dans le dernier mot de l'au-

(12) *Durham. IV.*

tre Inſcription, l'*R* qu'on voit évidemment avoir été miſe pour un *P* n'eſt pas tout-à-fait achevée. C'eſt peut-être à deſſein qu'on a laiſſée vuide la derniere de ces trois bandes, & l'on peut croire qu'on vouloit y mettre dans la ſuite une autre Inſcription. Il manque à cette Pierre-ci tout ce qui étoit ſous les Inſcriptions.

On n'apperçoit rien de ſingulier dans les ornemens de la troiſiéme. Quant à ſon Inſcription, le mot abregé *Vic.* déſigne ſans doute *vicſit*, où l'on voit que la lettre compoſée *X* eſt réduite en ſes premiers élémens *CS*. On trouve écrit tout au long dans *Horſley* le mot *Vicſit* (13). Mais l'explication du nom de *quarta decima gemina*, donnée à la Légion dont on parle ici, nous paroit plus difficile. Par malheur la Pierre eſt fendue d'un côté à l'autre dans l'endroit où ſont les lettres qui indiquent le rang de cette Légion ; mais ce n'eſt cependant pas de façon que ces lettres ſoient indéchiffrables. *Tacite* nous ap

(13) *Cumberland LXX.*

prend que quatre Légions Romaines furent envoyées dans la Grande Bretagne ſous l'Empereur *Claude*. Deux de ces Légions étoient la vingtiéme & la quatorziéme qui ſont nommées toutes deux dans ces Inſcriptions. La premiere reſta dans cette Iſle auſſi longtems à peu près que les Romains en furent maitres. L'autre fut rappellée par *Neron*, renvoyée par *Vitellius*, & il paroit que ſous *Veſpaſien* elle fut rappellée pour toujours. » Ce dernier rappel arriva, dit *Horſley*, avant que » les Romains euſſent adopté l'uſage » d'ériger de pareils monumens. On » ne doit donc pas s'étonner de ce » qu'aucune des Inſcriptions trouvées » dans la Grande Bretagne ne fait » mention de cette Légion (14) «. Cependant celles-ci nomment ces deux Légions & on y voit le ſurnom *gemina* ajouté à la *XIV*e. Nous ne pourvons attribuer qu'à *Pompée*, l'origine de ce ſurnom. *Ceſar* nous apprend qu'entre ſes Légions qui étoient for-

(14) *Page* 80.

mée de Romains, il y en avoit une de Vérans, levée en Sicile, qu'il avoit formée de deux autres & appellée *Gemella* (15). Plusieurs Inscriptions données par *Gruter* prouvent assez, qu'en effet une Légion Romaine a porté le nom de *quarta decima gemina*; mais elle n'est jamais venue dans la Grande Bretagne. *Dion* qui en fait mention dit, que de son tems, c'est-à-dire sous *Severe*, elle alla en Pannonié (16). *Cesar* semble dire encore que cette quatorziéme Légion étoit près de lui en Espagne, peu de tems après le commencement de la guerre civile, & avant qu'elle eut reçu de *Pompée* le surnom de *Gemella* (17). De plus, si cette Légion avoit été ainsi nommée, soit lorsqu'elle étoit dans la Grande Bretagne, soit après en être sortie, comment *Tacite*, qui en parle si souvent, & qui rapporte si avantageusement les grands services qu'elle y avoit rendus, ne dit-il rien de ce surnom?

(15) *B. C. Lib. XXX. cap.* 3.
(16) *Lib. LV. pag.* 564. *edit. Leunclav.*
(17) *Bell. Civ. Liv. I. cap.* 44.

Son silence à ce sujet auroit d'autant plus lieu d'étonner, qu'il a donné le même surnom de *Gemina* à la treiziéme (18). Il est vrai que *Henri Savile* a mis cette quatorziéme Légion au nombre de celles de *Galba*, & lui a attribué ce surnom de *Gemina* (19). Mais il ne cite aucune autre autorité que ce passage de *Dion* que nous venons de citer nous-mêmes; & il faut observer que cet Historien en parle, comme si elle avoit été nommée ainsi de son tems: il ne semble dire en aucune maniere qu'elle l'ait été plutôt. Ajoutons qu'il paroit qu'elle n'a point eu ce surnom pendant son séjour dans la Grande Bretagne, puisque dans ce même tems il n'y avoit dans cette Isle aucune Légion dans laquelle elle eut pu être incorporée. Les trois autres, qui y firent un plus long séjour (20), resterent entieres, & l'Histoire Romaine a tou-

(18) *Hist. Lib. III. cap.* 7.
(19) Traduction Angloise de Tacite, vers la fin, *pag.* 218.
(20) Leurs noms étoient, *Legio secunda* *Augusta*, *Legio nona*, & *Legio vicesima*, *valens*, *victrix*.

jours parlé de chacune en particulier sous ces divers noms.

Faisons encore cette observation sur les noms propres des deux Soldats, en l'honneur desquels on a élevé le premier & le dernier de ces monumens. On y a joint leurs noms de famille: c'est ce qu'on ne trouve point dans les trois autres qu'*Horsley* nous a fait connoitre, & qui furent érigés à trois Soldats de la Légion nommée *Secunda Augusta* (21). Il est vrai qu'on a une autre Inscription, ou l'épitaphe d'un Soldat qu'on dit avoir appartenu à la Légion nommée *Secunda Adjutrix*, & au nom propre duquel on trouve joint aussi son nom de famille. Mais comme il paroit que cette Légion n'est jamais venue dans la Grande Bretagne, on peut dire que ce Soldat y a voyagé pour sa santé, & que c'est cette raison qui a engagé à nommer sa famille dans cette Inscription (22).

(21) *Scotl. XXXIII. Monum. I. Midd. I.*
(22) Ne pourroit-on pas dire avec autant de vraisemblance que, quand deux Soldats de même nom servoient dans la même Légion, ce qui pouvoit arriver fréquemment, on les distinguoit par leurs noms de famille, non-seulement tant qu'ils servoient, mais encore sur les Monumens qu'on leur érigeoit lorsqu'ils mouroient Légionaires? Peut-être même distinguoit-on par leurs noms de famille, tous les Citoyens qui portoient le même nom propre.

Voilà peut-être la maniere la plus vraisemblable de résoudre cette difficulté qui ne regarde pas moins la premiere & la derniere des Inscriptions dont nous rendons compte. On peut supposer que le titre de feudataire d'un Chef de Légion (*Beneficiarius Legati principalis*) a fait ériger ce monument au Soldat qui en étoit décoré, & que l'autre a été conduit dans cette Isle par quelque raison particuliere, dont on n'a pas fait mention dans son épitaphe, tandis que le Corps auquel il appartenoit, étoit occupé ailleurs. Comme on s'est proposé de faire de nouvelles recherches dans l'endroit où ces

Inscriptions ont été trouvées, & aux environs, il y a lieu d'espérer qu'on en découvrira quelques autres qui éclairciront les difficultés que celles-ci nous présentent.



II.

RELATION

D'UNE EXHALAISON DE FEU,

QU'ON a découverte dans les Mines d'Etain du Pays de Cornouaille.

LE Surintendant des ouvrages de cette Mine étant descendu en bas au niveau du fond de la mine, mais à quelque distance de l'endroit où travailloient les ouvriers, vit dans un coin qui étoit négligé ou plutôt épuisé, puisque autrefois on y avoit travaillé, un petit globule de vapeur blanche du volume d'une noix qui s'agitoit sur la surface, ce qu'il jugea être le commencement d'une exhalaison. Il résolut de couper racine au mal dans son origine; il y fit mettre le feu, ce qui causa une explosion considérable, & remplit toute la cavité de la mine, sans y faire au-

cun dommage. Peu de jours après étant revenu au même endroit, il y vit un autre globule qui s'y étoit encore formé. Comme il n'avoit résulté aucun inconvénient du premier, l'Entrepreneur résolut de laisser celui-ci quelque tems sans y mettre le feu, afin d'observer le progrès de la nature dans la formation de ces vapeurs. En conséquence il descendit tous les jours dans la Mine, & il y vit le globule flottant qui augmentoit toujours de volume. Le quatriéme jour il étoit de la grosseur d'une balle de raquette; le quinziéme il étoit de la grosseur de la tête d'un homme, toujours d'une forme globulaire & beaucoup plus blanc qu'au commencement. Ce qui est remarquable, c'est qu'à mesure qu'il grossissoit, au lieu de plonger vers la terre, comme on auroit pû l'attendre, il s'élevoit en l'air. Au reste, comme il étoit dans un coin & hors du chemin des ouvriers, il n'incommodoit personne. Cependant l'Entrepreneur effrayé du progrès de ce globule, se prépara à y mettre le feu. A cet effet il fit retirer les

Ouvriers, & mit le feu à la vapeur au moyen d'une lumiere attachée à une corde, dont la communication avoit vingt-huit verges de long. Le bruit de l'explosion fut aussi considérable que celui de plusieurs canons qui feroient feu ensemble.

L'air s'enflamma jusqu'à l'endroit même où étoient les Ouvriers, quoiqu'à cette distance de vingt-huit verges. Ils crurent ne revoir jamais le jour, tant ils furent effrayés du bruit horrible des pierres qu'ils virent rouler & qui tomboient d'en haut. Par bonheur ils trouverent que ce n'étoit que quelques masses du rocher qui n'avoient point fermé le passage. Cependant cet évenement fit tant d'impression sur l'Entrepreneur, qu'il résolut de ne plus descendre dans la mine, en quoi il fit très prudemment; car de dix-huit personnes qui y étoient alors, il fut le seul qui se sauva, & qui fût en état de raconter la seconde explosion. Cette mine communiquoit avec deux autres qui avoient été longtems auparavant travaillées, & tous

les paſſages avoient été remplis & comblés. Toutes les fois qu'on y avoit fait quelqu'ouverture, il en étoit ſorti des exhalaiſons empoiſonnées qui avoient penſé cauſer la mort aux Mineurs. Il eſt vrai ſemblable que quelques-uns de ces malheureux avoit frappé de ſon pied dans quelqu'une de ces cavernes abandonnées, & que la vapeur dont elles étoient remplies ayant pris feu à leur lumiere, les a tous fait périr. L'Entrepreneur dans ce moment étoit au haut du paſſage de la mine, dont l'ouverture étoit couverte d'un ouvrage de charpente aſſez fort pour ſoutenir les poutres, les échelles & autres machines pour le ſervice de la mine. Il entendit un bruit beaucoup plus conſidérable que ne feroit la décharge de 1000 canons à la fois; & au même inſtant il vit ſortir de la mine une colonne de feu de couleur de ſalpêtre qui s'éleva à la hauteur de quarante pieds, & qui étant tombé ſur une chaumiere du voiſinage, l'écraſa, en tua le Propriétaire, & eſtropia toute ſa famille. Près de-là on trouva le corps d'un de ces Mineurs qui s'é-

toit ſans doute rencontré à l'ouverture de la mine : ſon ouverture étoit comblée de morceaux de rocher qui avoient été fendus & mis en piéces par le feu.



III.

LETTRE

A L'AUTEUR DU SENTINELLE.

Feuille Périodique fort eſtimée.

LE trait qu'on va rapporter, eſt un des triſtes effets de la cherté des grains, dont l'Angleterre a été affligée il y a quelque tems.

MONSIEUR,

IL y a une eſpéce d'indigens qui excitent plus que tous les autres la compaſſion de tous ceux qui ont de l'humanité. Ce ſont tous ceux qui, après avoir été dans l'opulence, tombent dans la derniere miſere, & quoique les moins faits pour la ſupporter, animés d'une fierté, peut-être plus décente que louable, s'efforcent de cacher au public leur triſte ſituation. Ils

ſçavent à quel point de mépris la pauvreté les expoſe, & leur ſenſibilité fait de cet outrage la mortification la plus inſupportable pour eux. Ils ſouffrent le beſoin comme un inconvénient perſonnel; ils évitent le mépris comme une diſgrace publique. Je fus dernierement témoin d'une ſcene qui m'a fait, je vous jure, une telle impreſſion qu'elle ne s'effacera jamais

La veuve d'un riche Marchand de Bois de charpente, qui avoit vécu dans l'abondance, ſe trouvant, par la mort prématurée de ſon mari, réduite à la ſituation la plus triſte, ſe refugia dans une petite habitation, qui pendant ſa proſpérité lui avoit ſervi de maiſon de campagne : c'étoit le ſeul domicile qui lui fut reſté. Elle n'y prit pour compagne de ſa miſere que ſa fille, veuve d'un Officier de Marine, qui avoit une petite fille d'environ 8 ans, & dont une modique penſion de 30 liv. ſterl. faiſoit l'unique ſoutien, le ſeul revenu. Pendant quelques années leur œconomie les fit vivre avec une ſorte de décence, quoiqu'entierement ſéqueſtrées de toute communication,

jusqu'à ce que la jeune veuve mourût. Par cet évenement, il ne resta plus aucune ressource à la mere ; ce qui ne l'empêcha pas de paroitre à l'Eglise avec sa petite fille en habit de deuil. On observera que cette derniere avoit atteint l'âge de 13 ans, & qu'elle étoit d'une figure charmante. Une Dame charitable, qui demeuroit dans le voisinage, & qui soupçonnoit le triste état de cette famille, fut voir la grand-mere, & lui offrit d'élever sa petite-fille dans sa maison. La vieille Dame la remercia avec fierté, & bénissant Dieu de ce que jamais dans sa famille personne n'avoit encore été réduit à servir. Elle rejetta de même toutes les avances que lui firent ses honnêtes voisins. On sçut qu'elle mettoit en gage piéce à piéce tous ses petits meubles, jusqu'à ses habits. Bientôt on ne la vit plus à l'Eglise, & sa petite-fille portoit sur le visage toutes les marques de la plus affreuse misere. Quelque rude que fut cet hyver, on ne vit entrer chez elle ni feu ni étincelle ; on ne vit presque point fumer sa cheminée ; au-

cun Boulanger n'entra dans la maison. Les Inspecteurs des pauvres voulurent la visiter & l'assister : elle alla audevant d'eux jusqu'à la porte, refusa tout secours, & les assura que ce ne pouvoit être que ses ennemis qui les eussent envoyés chez elle. Les haies, qui entouroient son jardin, furent dans peu arrachées pour servir au peu de chauffage qui lui étoit indispensable. La petite fille devint de plus en plus décharnée, & elle n'eut plus que des haillons pour se couvrir : leurs gémissemens furent entendus par les passans. Je ne pus plus douter que ces deux misérables personnes ne fussent réduites à la derniere détresse, & je résolus de les sécourir en dépit d'elles-mêmes. J'allai chez elles, accompagné de deux Marchands honnêtes gens. On me fit attendre quelque tems à la porte ; nous fumes enfin introduits par la jeune fille, spectre affligeant qu'on ne pouvoit voir sans répandre des larmes. Elle étoit dans une vieille couverture déguenillée, & sa figure représentoit la famine & le désespoir ; on ne voyoit absolument

solument que les murailles nues ; la grand-mere étoit dans un coin où elle expiroit sur de la paille, abbatue par la faim, & saisie de froid. Elle venoit de tomber en paralysie, & étoit aux dernieres agonies de la mort. La petite fille n'avoit pas voulu l'abandonner dans cet état, de peur qu'elle ne mourut pendant son absence. Croyez-moi, Monsieur : il n'y a point d'expressions, pour vous peindre cet effrayant tableau. Vous pouvez bien juger que nous ne les laissames pas dans cette cruelle indigence ; personne ne pouvoit plus apporter de résistance au secours que nous leur donnâmes. Malgré tous nos soins, la grand-mere mourut le lendemain, & ma femme prit dès le jour même la petite fille chez elle, pour en prendre soin. La derniere chose qu'ils avoient vendue, pour avoir du pain, étoit le chassis de leurs fenêtres : leur derniere semaine, elles n'en avoient point mangé, & n'avoient subsisté que de navets cruds qui avoient été retournés par la charrue dans le champ voisin.

Voilà à quoi peut réduire un orgueil

déplacé & opiniatre. Si ceux qui sont à leur aise, sçavoient donner, les malheureux qui ont besoin d'assistance, auroient moins de répugnance à reclamer les secours qu'ils sont en droit de leur demander.



I V.

LES Réflexions suivantes ; qui ont été insérées dans le Magasin de Londres, prouvent que les Anglois ne s'aveuglent pas sur les amusemens qui leur sont les plus chers ; qu'ils ne se dissimulent pas les inconvéniens qui y sont attachés, & qu'ils se font un devoir de publier leurs observations. Si leur zéle ne produit pas tout d'un coup la réformation qu'ils proposent, c'est toujours un premier ébranlement qui donne lieu d'esperer, que des efforts réitérés rétabliront le bon ordre & feront disparoitre les modes abusives.

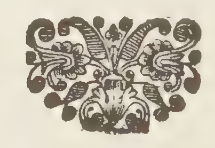
IL faut avouer que le spectacle d'une course de chevaux, qui est particulier à l'Angleterre (1), seroit fort agréable & recommandable, s'il n'y entroit pas quelque cruauté, & s'il ne favorisoit pas la fainéantise parmi le Peuple. Voir une nombreuse assemblée de tous les étages, depuis le plus élevé jusqu'au

[1] Il y a à Rome les courses des Barbes.

F ij

plus vil, une multitude de Cavaliers bien montés, d'équipages lestes & brillants, sur un verd gazon, en pleine campagne, avec un tems serein : regarder les évolutions de tous les Spectateurs qui dans un cercle de deux ou trois milles suivent avec intérêt la Course : examiner la vive curiosité des uns & les transports turbulens des autres : être témoin des cris & des mouvemens violens de ceux qui s'interressent aux paris ; c'est pour ainsi dire la représentation d'une bataille dont on jouit, sans en éprouver les dangers & la terreur. On ne peut disconvenir qu'un tableau aussi gai, aussi vivant ne soit digne d'amuser le Public & même la Noblesse. Faut-il que ce soit aux dépens du plus noble, du plus généreux & du plus beau des Animaux, qu'on outre au-delà de ses forces ? Faut-il encore que cet amusement soit l'occasion de tant de fripponneries, & que la plûpart de ceux qui se mêlent de la vente de ces Chevaux & des paris de la Course, soient regardés comme des gens suspects & frauduleux ? La Loi ne devroit-elle pas interdire ces

paris deshonnorans ? On convient d'ailleurs que les Chevaux les plus rapides sont d'un moindre service. Ne vaudroit-il pas mieux distribuer des prix à ceux qui produiroient les Chevaux qui auroient le meilleur pas pour l'usé, & qui tireroient le mieux au carosse ou au chariot ? On ne feroit ces sortes d'assemblées qu'une fois l'an, pour ne pas y accoutumer trop le Peuple. De cette façon ce Spectacle auroit les agrémens & le brillant de nos Courses actuelles, sans en avoir les inconvéniens.



V.

LES JARDINS DE LONDRES [1].

Extrait du Connoisseur.

Nunc & Campus, & Areæ,
Lenesque sub noctem susurri
Compositâ repetantur horâ. Hor.

» C'EST à présent qu'il faut retourner aux promenades, & passer agréablement les soirées ».

Now Venus in Vaux hall her altar rears

[1] Pour l'intelligence de cette Piéce, il faut sçavoir que les Jardins de *Ranelagh* & *Vaux-Hall* à Londres, sont ouverts au Public tout l'Eté en payant. Ils sont bien illuminés, il y a un excellent Orchestre, & on y chante des Ariettes Italiennes. Il y a un grand concours de monde à ces divertissemens. Lorsqu'on veut prendre des rafraichissemens à *Vaux-Hall*, il faut les payer à part, & on les vend prodigieusement cher.

While fiddles , drown the Music of the spheres :
Now girls hum out their loves to ev'ry tree ,
Young Jockey the lad , the lad for me.

Ces quatre Vers Anglois, non plus que notre version, ne sont rien moins qu'une traduction litterale, mais une paraphrase très libre, ou plutôt une espéce d'imitation.

Les différentes saisons de l'année ne produisent pas une plus grande diversité dans la nature que dans la maniere de vivre du beau monde. Les divertissemens de l'Hiver & de l'Eté different autant entr'eux, que les jours caniculaires, & les jours du mois de Décembre. Il n'y a guerres que le jeu qui se soutienne également pendant toute l'année. A mesure que les longs jours viennent, la Gent Théatrale qui contribue à dissiper nos soirées d'Hiver commence à se séparer, & à former des compagnies ambulentes, qui empaquettent leur garderobe & pré-

parent force éclairs & tonnerres pour étonner la Province. C'est dans le même tems que nos Jardins publics se préparent à recevoir nos Dames. On taille les arbres, on néttoie les allées, on perfectionne l'illumination, on embellit ce qui est d'ornement, on répare dans les peintures le dégat qu'y font ces admirables connoisseurs qui veulent s'assurer avec le doigt, si la figure qui est représentée n'existe point en chair & en os. Ranelagh & Vaux Hall, où va la Noblesse, ne sont pas les seuls lieux d'amusement de la saison. Le peuple a les siens : l'Artisan peut pour son pot de bierre voir l'inimitable Grotte de Perrot ; il peut aussi se procurer le spectacle de la chasse du canard pour 12 sols a Jenny's Whim. Point de taverne aux environs de la Ville, ni de jeu de boule qui ne soient décorés d'allées vertes & de petits bocages, où l'on entend la mélodieuse harmonie d'un aveugle. Qui peut résister à la représentation séduisante d'un aloyau & d'une quarte de bierre peints sur la porte des Cabarets ?

Nos climats Septentrionaux ne nous

permettent pas de nous borner aux plaisirs champêtres que décrivent nos Poëtes. Nous avons besoin d'une nourriture substantielle & solide : c'est ce qui occasionne la cherté de ces sortes d'amusemens, & ce qui rend le repas qu'on y fait aussi nécessaire pour le moins que la musique qu'on y entend, & les feux d'artifices qu'on y voit.

Je me divertis beaucoup Samedi dernier à *Vaux-Hall*, en y voyant un honnête Citoyen avec sa femme & deux filles, qui avoient enfin gagné sur lui de les mener à ce divertissement. Comme j'attendois beaucoup d'amusement de ce que feroit cette compagnie, je me mis dans le cabinet d'à côté pour voir & écouter ce qui se passeroit entr'eux.

En y entrant, le vieux bon homme dit à sa famille : *venez, venez, il est bien tems de nous rafraichir.* C'est à quoi les Dames souscrivirent volontiers ; & l'une des jeunes Demoiselles dit : *allons, Papa, donnez-nous un poulet.* » Oui-dà ! dit le pere, ils cou» tent un demi écu la piéce, & ils ne

» sont pas plus gros qu'un moineau». Ici la vieille Dame reprit : » fi donc, M. » Rosse, vous êtes si chiche qu'il n'y a pas » moyen d'y tenir. Quand on sort pour » se divertir, ne faut-il pas faire com» me tout le monde ? Que font quel» ques schelings de plus ou de moins » ? Ce reproche renfonça la parole au vieux grison, de sorte que son autre fille qui n'avoit point encore parlé, eut le courage de demander qu'on ajoutât au poulet un peu de jambon. On donna des ordres en conséquence, sans attendre la réponse du patron. Quand l'un & l'autre fut apporté, le vieux Bourgeois mit au bout d'une fourchette la mince tranche de jambon qu'on venoit de servir, & demanda au garçon, pour combien il y en avoit : »Pour » un scheling, répondit le drôle. »Je te » prie, mon ami, combien crois-tu que » cela pese ? une once : une once, 1 sche» ling ? c'est donc 16 schelings la livre. »Joli profit, en vérité ! Voyons : suppo» sons que le jambon entier pese trente » livres, c'est plus de 20 Louis le jam» bon ; & si votre maitre l'achete de la

» premiere main, le ſalle & l'accommo-» de chez lui, je parie qu'il ne lui re-» vient pas à plus d'un demi Louis la » piéce. A ce calcul, la bonne Dame, ſon épouſe, recommanda à ſon mari de garder ſon radotage pour un autre tems, lui demanda s'il ne falloit pas que tout le monde vêcut, & ajouta qu'elle étoit *en verite* confuſe de ce qu'il venoit de dire. Enſuite s'étant ôté un mouchoir de couleur du col, elle le lui mit à la boutonniere en guiſe de bavette, & lui ſervit une cuiſſe de poulet. A chaque morceau qu'il avaloit, il ſe conſoloit en diſant : » en voilà pour 4 ſols ; » en voilà pour 6 ; en voilà pour 12 ; » il faudroit ici n'avoir pas l'avaloir plus » grand que celui d'un Sanſonet «.

On peut bien s'imaginer qu'un auſſi chétif régal fut bientôt dépêché. Ce ne fut cependant pas ſans peine, qu'on obtint de lui de faire venir encore un morceau de bœuf qui eſſuya les mêmes commentaires. Quand il n'en reſta plus qu'un petit morceau, le bonhomme le prit, l'enveloppa dans une vieille Gazette, & le ſerra ſoigneuſe-

ment dans un portefeuille, en diſant : » Je vais garder ceci juſqu'à ma mort, » comme une curioſité «. Enfin on apporta des aſſiétes de tartre, de flan & de ramequin, à la réquiſition des jeunes Demoiſelles, qui n'eurent aucun égard à la remontrance & aux regrets de leur pere qui ſe tuoit de dire, que cela étoit quatre fois plus cher que chez tous les Patiſſiers de Londres. Ce fut alors que Madame s'aviſa de dire à ſon mari : » Il » nous faut du vin, mon très cher, ſans » quoi en vérité on ne feroit aucun cas » de vous «. Oui, ma chere, reprit-il, cela eſt juſte, mais ne vendent-ils pas auſſi leur liqueur à l'once ? Holà, garçon ? quel vin avez-vous ? Le coquin, qui voyoit à qui il avoit affaire, lui répondit : nous avons d'excellens vins de France de toutes ſortes. Monſieur, veut-il du Champagne, du Bourgogne, ou du clairet ? Non, non, interrompit le Vieillard impatienté, apporte-nous une bouteille de vieux vin de Portugal ; mais qu'il ſoit bon, entens-tu ? Pendant qu'on l'alloit chercher, le bonhomme ſe plaignoit ame-

rement de ce qu'il n'avoit pas là ſa pipe ; mais ſa femme ne voulut jamais lui permettre d'en demander, rien n'étant ſi incivil, diſoit-elle, que de fumer quand on étoit avec des Dames. Quand le vin fut venu, il prit gravement la bouteille, & ſe mit à l'examiner. Ah, ah ! dit-il, ce n'eſt pas là une mauvaiſe couleur ; voyons comment il eſt *braſſé*. Sur cela, il en verſa un verre, & après l'avoir miré, ſenti & gouté, il l'avala, & ſur ce que les ſecondes penſées étoient, diſoit-il, toujours les meilleures, il en prit une autre raſade ; après laquelle d'un air important il ſe haſarda à prononcer que ce vin étoit potable. Les Dames en dirent autant, & ajouterent qu'il étoit bon & chaud ſur l'eſtomac. Le bonhomme ſe mit un peu de meilleure humeur en vuidant la bouteille, de ſorte que de ſon propre mouvement il en demanda généreuſement une autre, en recommandant particulierement au garçon d'en choiſir une de jauge & de bonne qualité.

Pendant que la deuxiéme bouteille rouloit, toute la famille s'amuſoit à

faire ſes remarques ſur le jardin. Le pere exprima ſon admiration ſur l'illumination du lieu, & ſur la dépenſe exceſſive que cela devoit occaſionner. Sa fille aînée dit, que pour elle, elle préferoit les allées obſcures, parce que c'étoit plus *ſolentaire* (*a*). La petite cadette ſe récriant ſur les ariettes qu'on venoit de chanter, dit qu'elle voudroit bien les acheter, ſi elle en pouvoit retenir l'air. La bonne mere obſerva qu'il y avoit *en verité* bien bonne compagnie, mais que les hommes étoient ſi *ſinguliers*, qu'ils l'avoient entierement décontenancée, en la fixant avec leurs lorgnettes. On ſembloit avoir oublié dans ce moment les flans, les tartres, les ramequins, les poulets, l'once de jambon, & tout l'écot, ſi le malheureux moment de compter n'étoit arrivé. Comme cette importante affaire ne regarde que les hommes, les Dames garderent un profond ſilence : ſeulement quand on eut prononcé le terrible total, notre Matrone fronça le ſourcil en

(1) Pour *Solitaire*.

déclarant, que c'étoit *en vérité* exiger bien ſuffiſamment. Cependant notre vieux Bourgeois ſupporta ſon infortune avec aſſez de patience. Il ſe borna à ſecouer la tête à chaque article, & à jurer qu'il n'acheteroit jamais rien davantage à l'once. Enfin, après avoir ſcrupuleuſement recompté une ou deux fois la carte, & avoir tiré une bourſe de cuir, il en tira lentement piéce à piéce 13 ſchelings, qu'il mit en deux rangées ſur la table. Enſuite il fit changer un ſcheling, donna quelques ſols au garçon, & remit le reſte dans ſa poche, en diſant: ceci me ſervira demain à acheter du tabac.

Cette affaire terminée, ſa famille ſe prépara à s'en aller; mais comme il tomboit quelques gouttes de pluye, Madame boutonna l'habit de ſon mari, de crainte qu'il ne gâtât ſa veſte brodée, & lui rabbatît ſon chapeau qu'elle attacha avec un mouchoir de poche, pour ſauver ſa perruque. Pour ce qui eſt d'elle-même, comme elle n'avoit encore porté ſa robe que trois Dimanches, diſoit-elle, elle la trouſſa par deſſous ſa tête, & fit embéguiner ſes

filles avec des mouchoirs de poche.

Etant partis dans cet accoûtrement, je les ſuivis hors du jardin, & lorſqu'ils furent prêts d'entrer dans le caroſſe, la petite cadette s'aviſa de demander: » Quand reviendrons nous, » papa? Comment revenir! petite fille; » que diable, voulez-vous donc me ruiner? Je crois qu'une fois en la vie, » c'eſt bien aſſés; il me paroit que j'ai » aujourd'hui fait les choſes aſſez honnêtement. Il ne m'en auroit coûté que » 4 ſols & demi pour paſſer ma ſoirée » au jeu de boule, tandis qu'avec votre » maudit caroſſe de louage & tout le » reſte, voilà preſqu'un louis de dépenſe, » ſans que nous y profitions rien «. » Eh » donc, M. Roſſe, repliqua ſa femme, il » y a de quoi en rougir pour vous. Vous » me reprochez, ainſi qu'à mes filles, » le moindre plaiſir, & quand nous n'irions que boire du thé. (1) Mais voilà

(1) On va pour de l'argent, dans d'autres Jardins, boire du thé à un prix très inférieur à celui des Jardins publics de *Vaux-Hall* & de *Ranelagh*.

» que mes filles commencent à devenir » grandelettes, il faut qu'elles voyent » un peu le monde, & aſſurément elles » le verront «. Le mari, qui hors de chez lui n'aimoit point les diſputes ſuivies, & qui voyoit approcher le caroſſe, mit fin à la converſation, en diſant: » Entrez, entrez, notre femme, allons » vîte; ſans quoi nous n'arriverions pas » à tems, pour que ma bonne perruque » ſoit accomodée ce ſoir: vous ſçavez » que c'eſt demain Dimanche «.



V I.

AUTRE EXTRAIT

DES PAPIERS DE LONDRES.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, diſcurſus, noſtri eſt farrago libelli. (Juvenal).

» TOUT ce qui occupe les hommes, » le déſir, la crainte, la colere, l'a» mour du plaiſir, la joie, & leurs » mouvemens continuels, voilà les » ingrédiens de mon Livre «.

Whatever the buſy buſtling world employs,
Our wants and wishes, pleaſures, cares and joys,
Theſe the hiſtorians of our times diſplay,
And call it News, the hodge-podge of a day.

LORSQUE j'ai réſolu pour la premiere fois de paroître en public

comme *Connoiſſeur*, (1) j'avois quelque envie de faire mon entrée public dans les Gazettes ou les Nouvelles. Les avantures particulieres, les faits courans qui en ſont l'objet, ſont aſſez de mon reſſort. Les parties brillantes de jeu qui ſe font au Caffé de Whigte, les paris des courſes de Newmarket, les repas qui ſe donnent entre differentes Coteries, fourniſſent à nos réfléxions ſur le luxe du préſent âge. Y a t'il rien de plus digne de faire le pendant de mes obſervations, que tous les faits qu'on trouve dans le *Daily Avertiſer*, (1) compoſé par M. *Jenour*. On y apprend qu'eſt-ce qui s'eſt marié ou pendu; quand ſon Excellence va à Newmarket, ou quand Myladi N. part pour Bath. La ſemaine derniere, dans la même feuille, les gens de loix furent inſtruits que Milord Chance-

(1) On ſe rappellera que c'eſt le titre de ce Journaliſte.

[2] Feuille Périodique contenant les Nouvelles du *Pavé* de Londres, qui paroit tous les jours.

lier ayant la fiſtule, ne pouvoit pas ſieger à la Cour de la Chancellerie; & les gens à la mode apprirent la triſte nouvelle que Ricciarelli étant indiſpoſé, ne chanteroit pas au premier Opera.

La partie des élucubrations de M. *Jenour*, qui eſt conſacrée aux avertiſſemens, n'eſt pas moins inſtructive, ni moins amuſante, & la plûpart de ces articles ſont bien faits pour occuper ma cenſure. On y fait mention de M. *Stephen Pits*, comme celui qui fournit à meilleur compte les Bibliotheques des Dames de boëtes à Thé *in*-8°. & de chaiſes percées *in fol.* On avertit les gens de goût des *Japons* rares pour les deſſerts, & des riches étoffes de Soye qui doivent ſe vendre à l'enchere. On prévient que tout à côté du *Bagnio de Haddock*, on vend un antidote contre le poiſon qu'on contracte à ce bain; que le Docteur *Rock* guerit infailliblement certaines maladies épidémiques, en vertu d'une patente du Roi; que tel ſçavant Médecin-Chirurgien traitera ſecretement toutes ſortes de perſonnes (*pro morbus veneria curan-*

das), ainſi que l'exprime modeſtement M. le Docteur dans ce latin de ſa façon; qu'un habile Accoucheur, en préſence de 50 perſonnes, ſervira les perſonnes du ſexe qui ſe trouveront dans le cas d'accoucher ſecretement.

Nonſeulement ont trouve dans ces papiers publics tout ce qui concerne les Banquiers, Courtiers, Macquignons, mais encore tout ce qui a trait au plaiſir & à la galanterie. Au moyen de deux Schelings, on donne des rendez-vous, on forme des intrigues. Toute jeune fille gentille ſachant tout faire, & qui n'a pas de place, eſt ſûre de trouver un maître en ſe faiſant mettre ſur les papiers. Toutes perſonnes des deux ſexes d'un caractere *ſûr*, qui veulent loger enſemble, trouvent un appartement ſans qu'on leur faſſe de queſtions incommodes. Souvent *Romeo* déclare en caracteres imprimés ſa paſſion inexprimable pour la charmante *Arabella*. Telle Dame habillée de telle maniere & vue en tel lieu, eſt priée de laiſſer un mot pour A. B. à telle adreſſe. Avant l'acte du mariage, il étoit très ordinaire de voir

de jeunes Meſſieurs & de jeunes Demoiſelles, doués des qualités requiſes pour adoucir le joug du mariage, s'offrir l'un à l'autre. On y avertiſſoit du beſoin que l'on avoit d'une agréable compagne pour la vie, comme aujourd'hui on avertit dans ces mêmes papiers, pour trouver un compagnon de voyage dans une chaiſe de poſte. Depuis que ce trafic de mariages eſt défendu, il s'eſt ouvert une nouvelle branche de commerce, & les femmes s'offrent pour les mêmes fins à d'autres titres. Le *Daily Avertiſſer* eſt aujourd'hui le regiſtre des jolis viſages & des nouvelles beautés. On a vû dernierement les offres de plus d'une jeune Dame qui ſeroit bien aiſe d'avoir la compagnie de quelque homme âgé, pour paſſer ſes heures de loiſir avec lui, & *jouer aux cartes.*

Je regarde ces papiers publics comme d'excellentes Annales de la Nation, où notre poſterité verra le goût & les mœurs de notre âge. On y apprendra qu'elles ont été nos lectures favorites; & quand on trouvera les *Avis au Public* par leſquels les maris redemandent

leurs femmes qui les ont quittées ; nos marchands qui invitent leurs apprentifs fugitifs à revenir ; nos procès criminels à Westminster, & nos factums pour des adulteres & des parjures, ne prendra t'on pas une notion suffisante de notre vie privée ? Entr'autres motifs de regret de ce que l'Art de l'imprimerie n'a pas été inventé plutôt, je regrette particulierement les détails de cette nature, qui par ce moyen seroient parvenus jusqu'à nous.

Avec quel plaisir ne verrions-nous pas aujourd'hui un Gazetier Athenien & une affiche Romaine ? Un bon Critique, un habile Antiquaire, en feroient autant de cas que des Auteurs Classiques. Combien ne seroit-on pas flatté de sçavoir, quels jours Ciceron & Pline ont été à leurs magnifiques maisons de campagne ; qui étoit le principal Chanteur aux Opera Grecs ; quel étoit le rôle où Roscius brilloit le plus ? J'ai moi-même connu un très habile homme, qui m'a assuré qu'il a été beaucoup plus enchanté, lorsqu'il a fait la découverte que les

Sosies étoient les Libraires d'Horace, & que *l'Hecyre* de Terence avoit été sifflée, qu'il ne l'auroit été en apprenant des Anecdotes sur la destruction de Carthage, ou sur la mort de Cesar. Pour moi, je ne doute pas qu'on n'ait appellé nos papiers *Daily*, c'est-à-dire, *Journaliers*, parce qu'ils ne durent qu'un jour. C'est ce qui me fait craindre qu'ils ne soient par trop fugitifs, de sorte que peut être ne parviendront-ils jamais à la posterité. Pour remedier en quelque sorte à cet inconvenient, je terminerai ce discours par quelques *Avis* importans qui, pour n'avoir pas été dans le tems insérés dans nos papiers, sont bien certainement de la même nature que ceux qui y ont place tous les jours.

AVIS DIVERS.

OBRIEN RAPAX, prête serment de toutes sortes & à tout prix ; & il procurera des témoins positifs à un jour préfix, dans toutes sortes de causes. Il contractera avec tout homme

me de loi, s'accommodera même pour jurer par quartier, & fournira des certificats à des termes fort raisonnables. On le trouvera tous les jours à son logement à *Old-Bailey*.

Il suivra la Chambre des Communes, servira le Public aux Elections du Parlement, & se trouvera à Westminster le prochain quartier.

ON a besoin d'une jolie Fille négresse ou mulâtre, ayant la peau douce, de belles dents, les membres bien proportionnés, haute pour le moins de cinq pieds trois pouces, & qui ne soit pas au-dessus de dix-huit ans. Quiconque aura une telle Fille à indiquer, sera récompensé de cinquante guinées, en s'adressant à la Tête de *Shakespear*, Taverne de *Covent-Garden* (1).

Nota. Toute jolie Fille blanche entendra quelque chose à son avantage à la même adresse.

---

[1] C'est le quartier consacré à la débauche.

Différentes sommes depuis 10 livres sterlings jusqu'à 10000, dont ont besoin immédiatement ;

Quelqu'un qui est dans une affaire considérable & très avantageuse. Un autre dont le caractere & la conduite sont au-dessus de tout examen. Une Personne qui n'en a besoin que pour une semaine, ou plus long-tems, si le Prêteur l'aime mieux. Sur une sûreté *indéniable*. On donnera une jolie gratification. L'intérêt sera payé ponctuellement. On peut compter sur la probité la plus stricte & le plus profond secret. L'Emprunteur donnera toute sorte d'hypotheques, & assurera même sa vie.

On s'adressera à *A. B. L. M. S. T. X. Y. &c. &c. &c.*

ON a publié aujourd'hui les Avantures de *Dick Hazard*.

L'Histoire de M. *Josua Véridique*.

L'Histoire de *Jacques Vagabon*, Ecuyer.

Le Bill, ou l'*Acte de Mariage*. Nouvelle.

Et on publiera inceſſamment les Avantures de *Jacques Sans-Soin.*

Les Memoires de *Dick*, *condamnable*, &c

Collection complette de Nouvelles pour l'amuſement du préſent Hyver.



ESPAGNE.

I.

HISTOIRE.

D'UN PRÉTENDU HOMME MARIN.

(*Extrait de Dom Fejioo*).

LE bruit ſe répandit en Eſpagne il y a quelques années, qu'un jeune homme des Montagnes de Burgos s'étoit jetté à la Mer, & y avoit vécu pendant longtems parmi les poiſſons. J'avouerai que je révoquai en doute ce fait, & il y auroit eu réellement de la légéreté à le croire ſur la voix publique, d'autant plus qu'on ajoutoit que c'étoit l'effet d'une malédiction prononcée contre ce jeune homme par ſa mere, circonſtance qui s'eſt depuis trouvée fauſſe. J'avois mépriſé ce propos; comme tant d'autres bruits vulgaires; mais il y a environ trois

mois qu'un de mes amis, homme reſpectable, m'engagea à publier cette merveille comme digne de la curioſité du public, en m'aſſurant qu'elle étoit réelle & qu'il la tenoit de deux perſonnes qui avoient connu ce jeune homme, & qui l'avoient fréquenté depuis qu'il avoit quitté la Mer, pour vivre ſur la terre. Je ne me contentai cependant point de cette aſſurance; je conſultai pluſieurs perſonnes de cette Province, & à force de ſoins je me procurai une deſcription de cet homme rare qui me fut remiſe par le Marquis de *Valbuena*, réſident dans la Ville de Santader : en voici la copie.

A Lierganès, Bourg de l'Archevêché de Burgos, à deux lieues au S. O. de Santader, demeuroient *François de la Vega* & *Marie del Caſar* ſa femme, qui eurent quatre garçons, nommés *D. Thomas*, *François*, *Joſeph* & *Jean*. Le premier de ces quatre garçons étoit Prêtre, & le dernier qui vit encore eſt âgé de 74 ans. Leur mere envoya en 1672 ſon ſecond fils *François*

à Bilbao, pour apprendre le métier de Charpentier. Il étoit alors âgé de 15 ans. Il y reſta pendant deux ans juſqu'à la veille de la Saint Jean de 1674, qu'étant allé avec d'autres jeunes gens ſe baigner, ils lui virent faire le plongeon, après avoir laiſſé ſes habits ſur le rivage avec les leurs. Ne doutant pas qu'il ne revint bientôt, ils l'attendirent quelque tems, juſqu'à ce qu'enfin ils déſeſpererent de le revoir & ſe perſuaderent qu'il s'étoit noyé. Ils en informerent le maître de ce jeune homme, & celui-ci le fit ſçavoir à ſa mere qui pleura ſa perte. L'an 1679, quelques Pêcheurs de la Mer de Cadix virent un jour une figure d'homme nageant ſur les eaux & y plongeant. Le lendemain ayant revu la même choſe, ils divulguerent cette nouvelle qui fixa l'attention du public, de ſorte qu'on réſolut de lui tendre des filets. Après l'avoir amorcé avec des morceaux de pain qu'on lui jetta dans l'eau & qu'il mangeoit, ils le prirent dans ces filets & trouverent que c'étoit un homme très bien conformé. On lui parla en

plusieurs langues, sans qu'il repondit à aucune ; on alla même jusqu'à le conjurer au Couvent de Saint François, pour s'assurer s'il n'étoit point possédé de l'Esprit Malin, ce qui ne produisit aucun effet. Enfin peu de jours après il prononça le mot de *Lierganès*. Quelqu'un de ceux qui étoient présens se trouva être de ce lieu, & on l'écrivit à Don *Dominique de la Cantolla*, Sécretaire de l'Inquisition, qui étoit aussi de Lierganès ; ce dernier, pour aller à la source, en fit part à ses parens. On sçut qu'il avoit en effet disparu, sur la côte de Bilbao, un jeune homme de Lierganès, & on rendit cette réponse au Couvent de Saint François de Cadix. Il s'y trouvoit alors un Religieux de Saint François nommé le P. *Jean Rosende*, qui venoit de Jerusalem, & qui demandoit l'aumône pour les Saints Lieux. Ce Religieux résolut, en faisant sa tournée, de remener ce jeune homme à Lierganès, ce qu'il exécuta l'année suivante. Lorsqu'il fut à un quart de lieue de ce Village, il ordonna au jeune homme de prendre

les devans & de lui montrer le chemin de sa maison, ce que ce jeune homme exécuta. Il marcha droit chez sa mere, qui aussi tôt qu'elle l'apperçut, l'embrassa en disant : *Voilà mon fils François que j'ai perdu à Bilbao.* Ses deux freres qui y étoient aussi l'embrasserent avec la même tendresse, sans que *François* donnât plus de signe d'étonnement & de sensibilité, que s'il avoit été un tronc d'arbre. Après le départ du P. *Rosende*, ce jeune homme resta neuf ans de suite chez sa mere, le jugement troublé, ne parlant que fort peu, & prononçant tout au plus ces mots, *tabac*, *pain*, *vin*, sans que ce fût même avec suite ni à propos. Lui demandoit-on s'il en vouloit ? Il ne répondoit rien ; mais si on lui donnoit du pain, il en mangeoit avec excès pendant quelques jours, après quoi il en passoit quelques autres sans prendre aucune nourriture.

Si on lui envoyoit porter quelques papiers d'un Village à l'autre, surtout dans l'un de ceux qu'il connoissoit de son bas âge, il s'acquittoit avec exac-

titude de cette commission, le remettoit à la personne, sans se tromper, & rapportoit avec soin la réponse ; de sorte qu'il n'y avoit pas à douter qu'il entendit ce qu'on lui disoit, mais de lui-même il ne formoit aucun discours.

Une fois, entr'autres, quelqu'un de Lierganés l'ayant envoyé à Santader, pour y porter une lettre, comme il falloit passer la riviere qui a plus d'une lieue de large au lieu de Pedrena, n'y ayant point trouvé de barque, il se jetta dans la riviere, la traversa, & remit la lettre ponctuellement à son adresse.

Ce jeune homme avoit environ six pieds de haut, le corps bien formé, le teint blanc, le poil roux & court, comme s'il ne venoit que de naître. Il avoit les ongles rognés, & comme rongés par le salpêtre, & il alloit toujours nuds pieds. Si on lui donnoit des habits, il les portoit ; sinon il ne lui en coutoit pas plus d'aller tout nud. Si on lui donnoit à manger, il prenoit tout ce qu'on lui donnoit : si on ne lui en donnoit pas,

il n'en demandoit point, de sorte qu'il paroissoit inanimé, lorsqu'il étoit question de discourir, & qu'il ne montroit de sentiment que pour obéir. On avoit remarqué que pendant sa jeunesse il avoit beaucoup d'inclination pour pêcher ; il alloit souvent dans la riviere de Lierganés, & il étoit grand nageur. C'est ainsi que ce jeune homme resta pendant 9 ans chez sa mere, après quoi il disparut, sans qu'on ait sçu ce qu'il est devenu, quoique quelques-uns prétendent qu'un homme de Lierganés l'a depuis revu dans un Port des Asturies, ce qui est sans fondement.

Tout ce qu'on vient de rapporter a été certifié par D. *Thomas* & *Jean* ses freres.

Ainsi finit la relation qui a été confirmée par D. *Gaspard Melchior de la Riba Aguero*, Chevalier de S. Jacques, demeurant à Gaians, à une demie lieue de Lierganés, qui avoit été consulté là dessus par son gendre D. *Diegue Antoine de la Gardera Velarde*, demeurant à Madrid. Ce Chevalier de S. Jacques assure avoir vû souvent chez lui & trai-

té notre homme marin ; on a encore sur cela le témoignage de D. *Pierre Denis de Rubalcava*, demeurant à Solarés, Village voisin, lequel à tous les faits qu'on a raportés, ajoute avoir vû le corps de François tout couvert d'écailles, lesquelles écailles à la vérité sont tombées depuis. D'un autre côté, D. *Gaspard de la Riba* dit dans sa relation, que le même avoit en quelques endroits du corps la peau aussi rude que du chagrin. Il est vrai que d'autres personnes ne disent point avoir vû ces écailles, ce qui n'est pas une objection sans replique. Ceux qui l'ont vu à son arrivée à Santader, ont pû assurer avec vérité qu'il les avoit, puisqu'alors il les avoit réellement : ceux qui l'ont vû depuis, ont pû affirmer avec autant de vérité qu'il ne les avoit plus, parce que réellement elles étoient tombées. On a pu aussi prendre la rudesse de sa peau pour des écailles.

Peut-on trop regretter que cet homme eut perdu l'usage de la raison, en regardant cet accident non-seulement comme un grand malheur pour lui,

mais encore comme une très grande perte pour nous, vû les connoissances que nous aurions pû attendre de lui, comme le fruit de son séjour dans la Mer. Que de faits ignorés par tous les Naturalistes! Que n'aurions-nous pas pû apprendre de lui sur les Poissons ! Que de lumieres ne nous auroit-il pas fournies sur leur génération, leur façon de vivre, leur nourriture, leurs transmigrations, leurs guerres, leurs alliances ; comme aussi sur le fond de la Mer, sur les plantes qui y naissent, les matieres qui s'y joignent, les eaux qui s'y rendent ! On auroit pû s'instruire par lui, comment il s'étoit fait si subitement à ce genre de vie si opposé à celui qu'on mene sur la terre ; comment il se nourrissoit dans la mer ; s'il y dormoit pendant quelques intervalles ; combien de tems il supportoit le défaut de respiration ; comment enfin il échappoit à la voracité des monstres marins.

Si le fait de la malédiction de sa mere étoit fondé, nous pourrions regarder les circonstances surprenantes de

la vie de François, comme une suite de cette malédiction : on pouroit même alors supposer que la Toute-puissance de Dieu y est intervenue ; mais ce premier fait étant entierement faux, on ne peut admettre rien de surnaturel pour cause de cet évenement extraordinaire.

L'histoire ne nous offre qu'un cas qui ressemble à celui-ci, & encore n'est-ce qu'en partie. C'est celui d'un Sicilien, nommé *Nicolas*, connu sous le nom de *Pesce-cola*. Ce Nicolas, né de pauvres parens à Catania, s'exerça dès l'enfance à nager. Il y avoit des dispositions naturelles, de sorte qu'il devint bientôt très habile nageur. Le goût & le besoin lui firent choisir le métier de la pêche, & il s'attacha à celle des huitres & du corail. A force de s'y livrer, il s'habitua tellement à l'eau, qu'il ne vivoit qu'avec peine sur terre. Apprivoisé avec ce féroce élement, il méprisoit ses fureurs, & jouissoit de sa sévérité. Il n'y avoit point de poisson qui pénétrât avec plus de hardiesse dans sa profondeur, & qui parcourut avec

plus de rapidité son immense étendue. La superstition payenne n'auroit pas manqué de faire de ce Pêcheur une Divinité Marine. Ce qui au commencement n'avoit été que plaisir & amusement, devint un besoin indispensable. S'il étoit un jour sans entrer dans l'eau, il souffroit tant de la poitrine qu'il ne pouvoit y résister. Il servoit fréquemment de Courier d'un port à l'autre, ou du Continent aux Isles voisines, & se rendoit surtout nécessaire, lorsque la mer étoit si orageuse que les Mariniers n'osoient s'y risquer. Il ne se bornoit pas à nager le long de la côte ; souvent il s'avançoit fort loin, & y passoit des jours entiers. Aussi étoit-il universellement connu de tous ceux qui fréquentoient les côtes de la Sicile & du Royaume de Naples. S'il voyoit passer un bâtiment, quelqu'éloigné qu'il fut, il l'atteignoit, l'abordoit, mangeoit & buvoit ce qu'on lui donnoit, & s'offroit à porter des nouvelles des Navigateurs, quelque part que ce fut, ce qu'il exécutoit surement. Il avoit même soin de se munir d'une

bourse de cuir bien garnie pour porter les lettres, sans qu'elles se mouillassent.

Ainsi vivoit cet Amphibie raisonnable, jusqu'à ce qu'enfin il devint victime du Dieu Neptune à qui il rendoit hommage. Soit que le Roi de Naples, Frederic, voulut essayer les talens de Nicolas, ou qu'il voulut absolument se faire instruire de la position & du sol de la mer dans ce fameux gouffre d'eau, près du Cap de Faro, si connu par les anciens sous le nom de *Carybde*, il ordonna à Nicolas de s'y jetter. Ce dernier effrayé du danger dont il connoissoit toute la portée, fit quelque résistance; mais le Roi voulant le décider, y jetta une coupe d'or, en lui disant qu'elle seroit à lui s'il pouvoit la retirer de cet abyme. La cupidité excita son courage; il se jetta dans cette terrible profondeur, où après avoir cherché pendant trois quarts d'heure, il reparut avec la coupe. Il informa le Roi de la situation de ces cavernes & des différens Monstres Marins qui en faisoient leur repaire: peut-être outra-t-il la vérité, étant

bien certain que personne ne pourroit le démentir. Le Roi désira une relation plus distincte des particularités de ce lieu si remarquable, ou peut-être, comme tant d'autres Princes, mesuroit-il sa satisfaction sur le danger qu'on couroit pour la lui procurer. Quoiqu'il en soit, il voulut mettre *Nicolas* à une nouvelle épreuve, & trouvant chez lui encore plus de résistance que la premiere fois, parce que ce dernier avoit senti par lui même l'énorme péril auquel il s'exposoit, persuadé qu'il le détermineroit par un appas encore plus séduisant, il jetta dans cet endroit une autre coupe d'or, & promit de plus au Pêcheur de lui donner une bourse d'or, s'il rapportoit la coupe. L'avidité du gain qui a été fatale à tant d'humains, le fut à ce malheureux Pêcheur. Il partit pour cette deuxiéme expédition, mais ce fut sans retour, & même sans qu'on retrouvât son corps, soit qu'il eût péri dans quelque passage difficile du Détroit, soit qu'il eût été dévoré par les Monstres Marins qu'il avoit dit

avoir vus la premiere fois.

Cette derniere Relation s'accorde avec la premiere sur plusieurs points. On voit dans l'une & dans l'autre une passion violente pour la vie aquatique, une force & un gout extraordinaire pour nager, & l'avantage merveilleux de passer plusieurs heures sans respirer. La premiere Relation offre de plus un défaut de sommeil très probable, & une privation de jugement bien constatée. Tous ces articles méritent d'être discutés. Le premier présente peu de difficultés; la passion de nager est très commune chez ceux qui ont une fois commencé cet exercice, & souvent violente chez ceux qui y ont beaucoup de disposition & d'adresse.

Illis in ponto jucundum est quærere pontum,
Corpora qui mergunt undis, ipsumque sub antris
Nerea, & æquoreas conantur visere Nymphas.

Quoique je ne sçache pas nager, je

sens le goût extraordinaire qu'on peut y prendre. Le risque qu'on court en s'y livrant prouve encore combien il faut qu'il y ait d'attrait.

La force & l'habileté extraordinaire des Nageurs n'a encore rien de surprenant, si on suppose beaucoup d'exercice. *Alexandre ab Alexandro* dit avoir connu un autre Nageur Napolitain qui faisoit de suite les six milles qui sont entre l'Isle Enaria & Procyta dans le Golfe de Naples; encore faisoit-il souvent six autres milles en revenant dans le même jour. Cela paroitra moins incroyable à ceux qui considéreront, que tel homme qui ne fait point d'exercice ne peut souvent pas faire un quart de lieue, sans se fatiguer, tandis que tel autre qui s'y sera habitué fera sept à huit lieues de suite sans s'incommoder. Peut-être aussi les Nageurs célébres dont nous parlons, étoient-ils doués d'une vigueur de corps qui leur donnoit la facilité de fendre les eaux, comme les Dauphins.

Il y a plus de difficulté au défaut de respiration pendant un certain tems.

Cependant j'ai déja rapporté dans plusieurs autres endroits du *Théâtre Critique*, quels sont les cas & les causes qui font qu'on peut vivre quelque tems sans respirer. *Galien* dit, que ce qui fait que les femmes incommodées d'affections hystériques sont longtems sans respirer, c'est parce qu'elles ont le cœur très refroidi. Il dit dans un autre endroit, que la respiration n'est nécessaire chez les animaux que pour tempérer le trop d'ardeur du cœur & du sang. Or il est certain que l'eau doit bien refroidir le cœur & le sang de ceux qui y sont longtems. Je sçai qu'on a contredit cette opinion de *Galien*, & que celle qu'on y a substituée est bien plus plausible ; sçavoir, que les esprits nitreux qui résident dans l'air conservent le mouvement & la flexibilité du sang qui se coaguleroit sans l'assistance de ces esprits. Après tout, pourquoi ne supposeroit-on pas que le sel Marin qui se trouve dans l'Ocean équivaut au nitre de l'air, & empêche également la coagulation du sang ?

Nous avons jusqu'ici traité de ce

qui étoit commun aux Nageurs Espagnols & aux Nageurs Siciliens ; il nous reste encore quelques remarques à faire.

Le Sicilien passoit ordinairement les nuits à terre, où il reposoit comme les autres hommes. Pendant 4 ou 5 ans l'Espagnol habita les flots, où il semble qu'il ne pouvoit pas jouir des douceurs du sommeil. On a des preuves que plusieurs personnes ont passé beaucoup de tems sans dormir. *Seneque* rapporte que *Mecene* veilla pendant trois années de suite. *Fernel* parle d'un homme en délire qui veilla pendant quatre mois ; & *Jean Heurnius*, Médecin de Leyde, fait mention d'un autre, qui, sans être en délire, veilla continuellement pendant 10 années. Si ces faits sont fondés, il est possible que *François de la Vega* ait habité dans la mer pendant 4 ou 5 ans, sans dormir. Son cerveau étoit surement affecté, ce qui rend le fait moins étonnant. Il se peut encore, qu'il se soit procuré quelques heures de sommeil, en allant se reposer sur le rivage en tant de lieux inhabités qui sont baignés

par la mer. Enfin on peut supposer, qu'on peut dormir dans le lit même de la Mer. *Aristote* dit y avoir vû dormir des poissons : *Pisces enim omnes, atque adeò qui molles appellantur, dormire observavimus.* Je ne vois pas que l'objection qu'on tire du besoin de la respiration, puisse avoir lieu ; & puisqu'un homme peut rester au fond de la mer pendant deux heures sans respirer, pourquoi ne pourroit-il pas y dormir pendant le même tems ?

Venons-en à la privation de Jugement : si ce n'étoit que comme les autres hommes à qui ce malheur arrive, il n'y auroit pas de quoi s'en étonner. Ce qui demande ici toute notre attention, c'est la complication extraordinaire de la maladie, en conséquence de laquelle certaines facultés de l'ame étoient sensiblement affectées, sans que d'autres le fussent. Cet homme obéissoit ponctuellement à ce qu'on lui ordonnoit, & il éprouvoit en même-tems une stupidité qui alloit jusqu'à l'insensibilité, lorsqu'il étoit question d'agir par lui-même. Il n'y avoit pas moins de con-

tradiction dans les opérations de sa mémoire. Il se ressouvenoit des lieux, des chemins, des personnes qu'il avoit fréquentées, & il oublioit ce qui semble beaucoup plus difficile à oublier, c'est-à-dire, l'usage des mots, des noms & jusqu'aux signes les plus communs par lesquels on demande tout ce qui tend à notre conservation, avantage de l'instinct dont les brutes les plus déraisonnables sont douées.

On a vu une pareille lésion du jugement dans les foux que les Médecins appellent *mélancholiques*, ou *maniaques*. Ils raisonnent sensément sur certaines matieres, & extravagent sur d'autres. *Pline*, *Liv.* 7. *ch.* 24, parle d'un homme qui ayant été blessé d'un coup de pierre à la tête, oublia les lettres de l'Alphabet, & conserva le souvenir de tout le reste. En effet la partie du cerveau où s'exerce la faculté mémorative étant divisée en un nombre de cellules où se distribuent les images des objets, il se pourroit qu'un coup de pierre, qu'une chute ou un autre accident attaquât précisément quelques-

unes de ces cellules en particulier, de ſorte qu'il ne ſe perdit que les images qui y ſont empreintes, & que les autres ſubſiſtaſſent entieres.

Si l'on fait l'objection qu'il eſt difficile que tant d'images puiſſent obtenir une place diſtincte dans un eſpace ſi étroit, on répondra par l'exemple des objets de la puiſſance viſuelle qui ſe diviſe très diſtinctement dans un eſpace beaucoup plus ſerré. Celui qui d'une éminence voiſine voit une armée de 200000 hommes, reçoit 200000 images bien diſtinctes, & même ſi autour de cette armée il y avoit un côteau de 200000 arbres, on auroit ces 200000 images d'arbres également diſtinctes. Mais revenons au fait.

On a dit dans la Relation précédente que cet homme, avant que de vivre dans la Mer, jouiſſoit de l'uſage de ſes facultés ſpirituelles. Eſt-il bien croyable qu'un homme ayant tout ſon bon ſens naturel, ſe réſolût à un genre de vie auſſi étranger à ſa premiere éducation, & par conſéquent auſſi violent ? Un homme ſenſé ſe dé-

terminera-t-il à ſe priver du commerce des hommes, des habits, du coucher, ainſi qu'à vivre de poiſſons crus, & à eſſuyer le danger d'être mangé par des Monſtres Marins? Il faudroit en ce cas que ſa folie fût de l'eſpece connue ſous le nom de *Lycantropie.* Cette maladie dont l'etymologie ſe tire du dérangement du cerveau, fait que nous croyons reſſembler à des Loups; mais enſuite elle s'eſt étendue à tous les autres délires où nous croyons être transformés en quelques bêtes, de quelque nature qu'elles ſoient, cherchant à en imiter la maniere de vivre. Ceux qui ſe croient Loups, ſe retirent ſur les montagnes, pourſuivent les brebis, & les mangent crues. Ceux qui ſe croient Chiens, dont la maladie eſt connue plus particulierement ſous le nom de *Cynantropie*, aboyent comme eux, gardent la porte de la maiſon, & rongent les os. On peut conjecturer que notre Nageur s'imaginoit être Poiſſon, lorſqu'il prit ce genre de vie. Je ne ſçai dans quel Auteur de Médecine j'ai lû qu'un autre homme s'imaginoit être Anguille. D'un

D'un autre côté, ſi *François de la Vega*, avant que de vivre dans la Mer, avoit donné quelque marque de folie, auroit-on paſſé ſous ſilence une circonſtance auſſi eſſentielle dans cette Relation ? On convient qu'il n'étoit plus dans ſon village, lorſqu'il renonça à la Société, & qu'il étoit alors à Bilbao où il apprenoit le métier de Charpentier. Mais ſeroit-il poſſible que le Maitre chez lequel il étoit n'eût eu nulle connoiſſance d'un accident auſſi terrible que celui de la perte du jugement; qu'il n'en eût pas donné avis à ſa famille, & qu'il n'eût pas attribué tout naturellement ſa perte à cet accident? N'eſt-il pas même à préſumer qu'en pareil cas on l'auroit gardé avec plus de ſoin & qu'on ne lui auroit pas permis de trop approcher du rivage? Il n'eſt pas plus vraiſemblable que la tête lui ait tourné préciſément dans le moment auquel il ſe jetta dans la Mer pour ne plus reparoître.

Je crois donc beaucoup plus probable, que ſa raiſon s'égara à meſure qu'il faiſoit du ſéjour dans la Mer, à quoi

ont pû contribuer pluſieurs cauſes différentes, ſçavoir :

Premierement la qualité de l'eau de la Mer dans laquelle il vivoit; & il faut diſtinguer dans l'eau de la Mer l'eau pure, le ſel qui y eſt mêlé, & la ſubſtance bitumineuſe ou ſouffrée, qui la rend mal-ſaine & fetide. Car ce n'eſt pas comme quelques-uns penſent, le ſel qui empêche que l'eau de la Mer ne ſoit potable, puiſque s'il n'y avoit que cet obſtacle, on pourroit facilement l'en ſéparer; mais on n'a jamais pû diviſer les parties bitumineuſes dont l'eau marine eſt impregnée, & ce ſont préciſément ces dernieres qui auront le plus affecté ſon cerveau, comme étant plus étrangeres à l'homme que le ſel & l'eau.

2°. La nourriture des poiſſons crus peut fort bien cauſer du déſordre dans le jugement. Peut être même a-t-il pû manger de quelque eſpéce particuliere de poiſſons qui aura produit plus particulierement cet effet.

3°. La ſéparation du commerce des hommes eſt bien propre à opérer ce

déſordre. Il n'y a point de faculté dans l'homme qui ne ſe perfectionne par l'exercice & qui ne s'émouſſe faute d'exercice. Il eſt très vraiſemblable que, ſi on vivoit ſéparé de toute Société, on exerceroit fort peu ſon jugement, & que ſi enſuite on ſe trouvoit dans le cas de diſcourir, on y ſeroit fort embarraſſé. Dailleurs le commerce avec les hommes nous occaſionne de penſer non-ſeulement pendant que nous converſons avec eux, mais encore dans d'autres momens, tant pour refléchir ſur nos dernieres converſations, que pour préparer celles qui ſuivent. En effet un Montagnard, tout groſſier, tout féroce qu'il eſt, employe dumoins ſa raiſon à ſe procurer les moyens de trouver les alimens néceſſaires pour ſa conſervation. L'homme en queſtion qui avoit toujours ſous ſa main les Poiſſons qui faiſoient ſa nourriture, étoit exempt de cette occupation. Si l'on étoit livré aux écarts d'une imagination ſans objet & déſordonnée, il en réſulteroit néceſſairement une étrange confuſion d'idées qui ſe tourneroit en démence, à moins qu'on

rentrât dans la Société. *François de la Vega*, après avoir eu neuf ans de ſéjour habituel dans la Mer, étant retourné à ſon premier genre de vie, auroit donc pû, par le commerce des hommes, recouvrer ſa raiſon, ſi toutes les cauſes qu'on vient ici de réunir enſemble n'avoient concourru à ſon eſpece de délire.

Mais, dira-t'on, comment eſt-il poſſible qu'un homme ayant tout l'uſage de ſa raiſon, ait pu prendre une réſolution ſi extravagante? Faire une telle objection, c'eſt bien peu connoître les paſſions humaines. A quelles fatigues immodérés ne s'expoſent pas les Chaſſeurs aux dépens de leur ſanté? Quels hazards ne courent pas ceux qui paſſent leur vie dans l'exercice d'une galanterie continuelle! A quoi tient la vie de ceux qui vont chercher à la guerre la vaine fumée d'une applaudiſſement dont ils ſont rarement l'objet direct? Pourquoi ne pas imaginer que notre Pêcheur, dominé par le goût le plus vif pour l'humide élément, ſe ſera déterminé facilement à paſſer le reſte de ſes jours

avec les poiſſons? Pourquoi n'auroit-il pas pû eſſayer quelque tems auparavant ce genre de vie & ſes forces pour le ſupporter? Il ſe ſera ſans doute beaucoup exercé à nager; il aura éprouvé juſqu'à quel point il pouvoit ſouffrir le défaut de reſpiration ou de ſommeil; il ſe ſera auſſi réduit d'avance à ne manger que des poiſſons cruds, hypotheſe d'autant moins abſurde que ſur les côtes de la Galra pluſieurs perſonnes mangent par régal les huitres vives & crues au moment que les Pêcheurs les tirent de l'eau. Il n'y a que les gens délicats qui les aſſaiſonnent alors avec un peu de poivre & de jus d'orange.

Profitons de l'exemple de *François de la Vega* pour conjecturer, que les Hommes Marins, dont on a donné en différens tems pluſieurs Relations, ont pû provenir d'une race particuliere dont le premier Pere étoit un homme ainſi que nous, & ſe ſera habitué à la Mer, comme notre Pêcheur de Lierganès.

On dira peut-être que l'œuvre de

la génération, celle de l'accouchement, & la nourriture des enfans n'auroient pas pû réuſſir dans la Mer. Quant aux deux premieres de ces opérations, rien n'empêche qu'elles n'ayent pû avoir lieu en pareil cas, ſoit dans les Iſles déſertes, ſoit dans les écueils que rencontrent les Navigateurs, ſoit enfin ſur les Côtes inhabitées. Pour ce qui eſt d'élever les enfans, rien n'empêcheroit que le pere & la mere ne ſe fuſſent relevés pour ſoutenir l'enfant ſur la ſuperficie de l'eau, juſqu'à ce qu'il fut en état de nager.

Le même exemple de *François de la Vega* réſoud encore une autre difficulté, tirée de ce que les hommes marins, dont on a fait mention juſqu'ici, ont été privés de l'uſage de la parole. On a déja vû que *François de la Vega* ne prononçoit que très peu de mots, depuis ſon ſéjour dans la mer, & il eſt probable que, s'il y étoit reſté plus long-tems, il auroit entierement perdu l'habitude de ce peu d'articulation qui lui étoit reſté.

Dès que l'uniformité de configura-

tion entre ces hommes marins & les autres hommes, eſt auſſi bien établie qu'elle l'eſt, tout concourt à prouver qu'ils ont la même origine que nous. D'ailleurs quelle impoſſibilité y a-t'il qu'un homme & une femme, ou même plusieurs hommes & pluſieurs femmes ayent volontairement habité dans la mer, comme *François de la Vega* ? Ne s'eſt-il pas pû trouver des perſonnes des deux ſexes entraînées & dominées par cette même paſſion pour l'exercice de nager, & pour la vie aquatique? L'émulation n'a-t'elle pas pû exciter pluſieurs bons nageurs à ſe réunir, & à ſe fixer à ce genre de vie? Ne peut-on pas même ſuppoſer que l'amour effrené entre un homme & une femme dont on traverſoit la paſſion, les a pû déterminer à la ſatisfaire dans la république des poiſſons? Ne pourroit-il pas ſe faire auſſi que pluſieurs hommes & pluſieurs femmes du même Pays, complices de quelque crime grave, ne trouvant pas d'autres moyens d'éviter les ſuplices, ayent recouru à ce même azile? Peut être la fable des Tyrrhenes transformées par

Bacchus en Dauphins tire-elle ſa ſource de quelqu'évenement de cette eſpéce.

La Diſſertation Anatomique faite par le Médecin du Vice-Roi de Goa ſur un homme marin, vient à l'appui de ce que nous venons de dire ſur la conformité de la configuration entre les hommes marins & terreſtres.

A l'égard des Tritons, des Néreides & autres monſtres dont la figure eſt humaine par en haut, & finit par en bas en poiſſon, on peut conjecturer qu'ils viennent de la monſtrueuſe conjonction des deux eſpéces.

L'homme de Lierganés ajoute encore aux fortes conjectures qui font croire que les Sauvages de l'Iſle de Borneo, ſont de vrais hommes. L'inclémence de l'air à laquelle ſont expoſés des hommes qui s'abrutiſſent dans une vie entierement ſauvage, peut autant déranger le cerveau qu'une vie aquatique. On rapportera ici un fait qui en ſervira de preuve. En 1661, quelques Chaſſeurs découvrirent dans une Foret de Lithuanie au milieu d'une troupe d'Ours deux

enfans dont les traits & la peau ne laiſſoient pas douter qu'ils ne fuſſent de nature humaine. Ces Chaſſeurs, après avoir mis en fuite les Ours, ne purent ſe ſaiſir que d'un de ces deux enfans, encore ce ne fut pas ſans qu'il ſe défendit avec les ongles & les dents, & ils le préſenterent au Roi de Pologne. Cet enfant étoit parfaitement proportionné; il avoit la peau fort blanche, les cheveux blonds, la phiſionomie agréable & belle. On ne fit parconſéquent aucune difficulté de le baptiſer; la Reine fut ſa Maraine, & l'Ambaſſadeur de France ſon Parain. On lui donna pour nom de Baptême celui de *Joſeph*, & pour nom de famille *Urſin*, par alluſion à la façon dont il avoit été nourri. Mais il ne donna jamais ſigne de raiſon: quelque ſoin que l'on prit pour ſon éducation, on ne put l'apprivoiſer entierement, ni lui apprendre à parler, quoiqu'il n'eut aucun défaut dans la langue. Il ne put jamais ſouffrir ni habit ni ſouliers; il mangeoit les chairs crues comme les cuites, & quelquefois il s'échappoit pour courir dans les Bois, où il déchiroit avec les ongles l'écorce

des arbres, comme il en ſuçoit la ſeve; enfin toutes ſes inclinations étoient ſauvages. Quoiqu'on ſe fut attaché à l'inſtruire ſur la Religion, il ne donna aucune marque qu'il en voulut profiter, ſi ce n'eſt que quand on prononçoit le nom de *Dieu*, il levoit les yeux & les mains au Ciel, ce qui ne doit pas ſe prendre comme une preuve de connoiſſance, puiſqu'on accoutume les bêtes les plus brutes à faire & à imiter certains mouvemens quand on prononce certaines paroles. Cet enfant paroiſſoit avoir environ neuf ans, quand on le prit dans les Bois.

Il n'eſt ni facile ni important de rechercher par quel accident ces deux enfans ſe ſont élevés entre les Ours. Ce qui ſe préſente comme le plus vraiſemblable, c'eſt qu'ils furent le fruit de la violence de quelques uns de ces animaux, qui ayant ſurpris quelque femme, en avoit joui. Peut-être auſſi que cette femme après ce malheur ne pouvant ſe ſouſtraire à la puiſſance de l'animal, & perdant inſenſiblement la crainte & l'horreur que doit inſpirer un tel commerce, l'aura continué

volontairement. Peut-être enfin que le pere & la mere étoient de notre même espéce ; il se peut qu'un homme & une femme coupables de quelque crime se soient refugiés sur les montagnes ; qu'après y avoir vécu quelque tems, ils y aient fait deux enfans ; qu'ensuite les Ours ayent mis en piéce le pere & la mere, ou les ayent fait fuir si précipitamment qu'ils auront laissé ces deux enfans à la merci des Ours. Reste à sçavoir par quel évenement ils ont été garantis de la fureur des bêtes féroces.

Quoiqu'il en soit, cet enfant avoit contracté les inclinations, les habitudes & la stupidité des Ours avec lesquels il avoit été élevé. Comment s'en étonneroit-on ? Les bêtes mêmes les plus apprivoisées, qui par quelque accident vivent dans le désert, deviennent bientôt farouches, sauvages, & même féroces, ainsi que plus velues, plus agiles & plus fortes.

Peut être voudra-t'on étendre notre conjecture jusqu'à ces Singes si extrordinairement adroits, dont a parlé *Pline*, & dans des tems moins reculés le

P. le *Comte*. Ils ont tant de sagacité, tant de talent pour nous imiter, qu'il est difficile de distinguer cet instinct & cette adresse de tout ce que peut inspirer le raisonnement. J'ai déja expliqué dans le neuviéme Discours de mon troisiéme Tome, quelle espéce de raison il falloit accorder aux bêtes ; par ce systême on ne craindra point de les confondre avec les hommes. Quelque ressemblance que puissent d'ailleurs avoir certains Singes avec les hommes, il faut toujours bien se garder de la tentation de les confondre avec nous, parce que, comme ils sont certainement de la même espéce que d'autres Singes, qui plus éloignés de notre ressemblance en ont toujours avec eux, il arriveroit, en suivant cette gradation, que nous ferions obligés d'accorder l'humanité à toute espéce de Singes.

Conjectures pour conjectures, voici ce que nous pensons de cet homme. Il se peut faire qu'étant à se baigner avec ses camarades, & s'étant éloigné d'eux, il aura eu quelque rencontre terrible qui l'aura effrayé, & que le danger lui aura fait tourner la

tête. Delà peut-être, sans coucher dans la mer, il sera resté sur la côte, & ne se trouvant bien nulle part, ou ne reconnoissant point la maison paternelle, il aura toujours couru de côte en côte. On n'a d'ailleurs aucune preuve que cet homme ait couché ni séjourné dans la mer.



ITALIE.

I.

PROLOGUE.

Mis à la tête des Tragédies de GRAVINA.

(Le Poete fait parler la Tragédie.)

ENFIN, après tant de siécles révolus, me voici jouissant encore de ma premiere beauté. Je naquis en Gréce, au tems où les sciences régnoient avec le plus d'éclat dans ce Pays. Je menai d'abord la vie errante & vagabonde des Scythes, promenée en public par Thespis dans un tombereau. Le marc d'olives & la lie de vin furent le premier fard dont j'usai, jusqu'à ce que l'on m'eut assigné par un décret public une demeure plus stable & plus relevée.

Ce fut par les soins d'Eschile, que

j'acquis mon premier renom : il me revêtit le premier d'un air grave & majeſtueux, & plaça le maſque ſur mon viſage. Sophocle après lui porta chez moi l'art de la parure à ſa perfection. Enfin vint Euripide, dont le ſçavoir fut pour moi une nouvelle ſource d'agrémens.

Enlevée de mon pays natal par les conquêtes de ces Héros du Latium, qui ne firent de l'univers qu'une ſeule & même patrie, je parvins au Pays de Saturne. Là je fis long-tems retentir avec ſuccès ce divin langage, auquel on n'oſeroit même encore aujourd'hui diſputer la préférence; mais les Barbares au pouvoir de qui je tombai enſuite me priverent totalement de la parole.

Ce ne fut que ſous l'illuſtre Pontificat de *Leon X*, que l'on me vit reprendre parmi les Beaux Arts qui fleurirent alors un rang diſtingué. Je brillai, quoique déchue de cette ancienne liberté, & de cette vigueur qui me caractériſoient, avant que le jou gſervile & onéreux des regles d'*Ariſtote* m'eût été impoſé par quelques Gram-

mairiens eſclaves de la lettre, dont le cerveau ſurchargé d'érudition, fait plier le bon ſens ſous l'autorité d'un Auteur en crédit. Il m'étoit cependant encore plus avantageux de m'y aſtreindre, que d'être la victime des fougueux excès du parti oppoſé, chez qui le mépris des regles va juſqu'à ſecouer le frein utile & néceſſaire de la raiſon.

On peut qualifier à bon droit ces derniers de fanatiques. Ce n'eſt avec eux que mêlange confus d'époques & de mœurs. Ils renverſent impunément toutes les Loix de la Nature. Tantôt c'eſt un ſiécle entier qu'il leur plait de renfermer dans le court eſpace de quelques heures; ici c'eſt un bois que leur imagination vous ſubſtitue effrontément à la place d'une ſimple chambre; là ce ſont des Perſonnages tranſplantés ſans action préparatoire. Tantôt ils peignent dans un barbare des mœurs Romaines; tantôt c'eſt un Romain, auquel ils font débiter des fanfaronades. Avec eux la chaſte & innocente Vierge étale tous les ſenti-

mens de la Courtiſane; le Valet s'énonce en maître qui commande. En un mot, que l'on s'imagine un chaos affreux de cataſtrophes amenées ſans préparation, aſſaiſonnées de poiſons, d'empriſonnemens, de carnage, d'alliances, de ſacrifices, & ſurtout de lettres qui tombent des nues: tel eſt l'aſſaut perpétuel qu'ils livrent à la raiſon, avec laquelle ils ne ſont pas plus d'accord qu'avec eux-mêmes.

Ne diroit-on pas d'après de tels gens que le propre de la Poeſie ſeroit de renverſer l'ordre qui regne dans toute la Nature, tant aux Cieux que ſur la Terre, & de n'avoir aucun égard aux différences des mœurs & de caractères? Comme s'il n'étoit pas au contraire de précepte étroit pour elle, de donner à la fiction l'air de la réalité & la convenance la plus parfaite; comme ſi une fade déclaration, où les froids reproches d'un Amant étoient les ſeuls ſentimens du cœur humain qu'elle fut capable de rendre, ou qu'il y eût pour elle du mérite & de la gloire, à fronder la raiſon.

La Poeſie dailleurs n'a-t-elle donc pas par elle-même aſſez de vigueur, ſans recourir, pour ſubſiſter, aux talens étrangers d'Artiſtes tels que des Chantres, des Peintres en décorations; des Sculpteurs, ſous leſquels on la voit aujourd'hui ramper honteuſement, elle qui les primoit jadis avec tant d'avantage? En un mot, cet Art Divin, qui dans des tems plus heureux où les ſens ſubordonnés à l'eſprit ne prétendoient pas réformer la raiſon, enfanta le Poeme Dramatique, joue aujourd'hui ſur nos Théâtres le rôle le moins intéreſſant, & le moins relevé. Cependant cette frenéſie dont le nouveau préoccupe tous les eſprits, jointe à l'abſurde plaiſir que l'on trouve de nos jours à un genre de muſique ridicule, eſt telle, que le génie éclairé ſe voit réduit à déraiſonner avec la multitude, s'il veut enlever les ſuffrages & attirer les Spectateurs. En faut-il d'avantage pour corrompre toute eſpece de bon gout? Car le Théâtre eſt l'école du Peuple; c'eſt là qu'il apprend à corriger ſes mœurs, ou à

les rendre pires qu'elles n'étoient.

Aussi ce Souverain Pontife chargé par état de fournir au troupeau sacré des fidelles l'aliment céleste qui lui convient, je veux dire l'instruction vocale & l'exemplaire, tient prudemment & avec raison les Théâtres publics fermés, depuis que l'Eloquence, au lieu d'y retracer comme autrefois des mœurs pures & honnêtes, s'en est retirée, pour faire place au luxe, à l'oisiveté & à la grossiere dissolution, dont notre stile & nos compositions sont infectés.

C'est pour m'affranchir de ces désordres, qui s'accreditent sous mon nom & auxquels il sert comme de rempart, que j'ai eu recours, ainsi que vous voyez, à la Jurisprudence. Désormais je ne marcherai que précédée du flambeau de la critique, & sous l'aîle de cette mâle & véritable éloquence connue des anciens Latins. Je reviens donc vers vous aujourd'hui, Messieurs, ramenée par un homme qui tout ensemble homme de Loi, Orateur & Philosophe, n'attend rien de la Cour, & craint peu

parconséquent les envieux. Une poësie sage & raisonnée, à laquelle les Loix obéissent, me sert d'escorte, & va vous rendre en langue vulgaire mes vrais sentimens. Mon guide, j'en conviens, prit dès sa plus tendre jeunesse une route bien opposée à celle de l'Hélicon; mais je suis bien dédomagée de son peu de pouvoir, par le zéle avec lequel il recommande mes intérêts aux Disciples d'Apollon, & les exhorte à dépouiller la maligne & arrogante imposture du voile d'érudition dont elle se pare. En un mot, j'aurai en lui un défenseur qui repoussera tous les obstacles que l'ignorance pourroit me susciter. C'est maintenant que ceux qui trouvent mon Protecteur trop libre dans sa censure, jugeront plus sainement de la retenue avec laquelle il a jusqu'ici ménagé leurs grossieres erreurs, quand la nécessité de me défendre les lui fera mettre au grand jour. Car il est permis de démasquer l'ignorance, ce mal si funeste au Genre humain. Le glaive des loix n'est point fait pour ceux qui, sans troubler le repos

de l'Etat, ni blesser le respect dû au public, font la guerre à ce vice en général, & rendent aux Belles Lettres, rejettons cheris de la raison humaine, toute leur liberté. C'est cette raison qui donne aux loix leur vigueur, & elles n'ont par conséquent sur elle aucun empire.

Jusqu'ici je me suis servi du stile simple & familier, propre à la conversation, mais je vais par la suite en adopter un plus noble, employant à cet effet le Vers endécasillabe, mêlé, suivant l'ancien usage, d'iambes épars en quelques endroits, pour mieux imiter par la marche de ce Vers le ton ordinaire & usuel du discours familier, dont il est de mon devoir de saisir la ressemblance. Nous ferons aussi usage, à l'exemple des Latins, du vers Hellenique & de l'Anapeste, si propres par la variété de leurs mesures & de leur cadence à rendre au naturel les sentimens & les passions de l'ame. Ce que les ignorans de nos jours appellent très improprement nombre & harmonie, n'est qu'un frivole

bourdonnement qui, sans parvenir jusqu'à l'ame, produit tout au plus sur l'organe de l'ouie une grossiere impression. Quelle différence entre une pareille harmonie, & ce moëlleux stile d'Homere qui ne chatouille au contraire l'oreille qu'en passant, pour aller par ce canal graver au fond de l'ame, en caracteres propres & choisis, l'idée vraie de l'objet que le Poëte veut peindre. Aussi est-ce sur ce divin modele qu'Eschile, Sophocle & Euripide ont travaillé; car tel qu'un arbre fécond en fruits, le divin & immortel Poëme de l'Iliade, est une source inépuisable de Tragédies.

Convenons donc que le sage *Trissin* eût tort d'exclurre tout autre Vers que l'hexamètre & l'endecasillabe, quoique *Dante* & *Petrarque* lui en eussent donné l'exemple. Un Auteur Dramatique doit parler le langage ordinaire, dont il est aisé de remarquer que la mesure & la cadence varient, selon le plus ou le moins de passions qui l'animent. Aussi *Homere*, ce Poete presque Dramatique, a-t-il rompu souvent

la meſure même de l'hexametre, ſoumettant ainſi la cadence à la nature de ſon ſujet. *Horace* dans ſes Satires & ſes Epitres, en a fait autant, ainſi que *Virgile* dans ſes Bucoliques. Cet exemple à la vérité eſt plus rare dans ſon Enéide, parce que le Poete y ayant beaucoup plus à parler que ſes perſonnages, doit le faire avec plus d'enthouſiaſme, & déployer davantage ſon génie : car il n'a pas le privilege qu'ont ceux qu'il introduit ſur la ſcène, de parler ſans préparation & ſans art.

Que l'on n'attende donc pas de moi ce jargon empoullé, pris juſqu'ici par le public pour le vrai langage de la Tragédie; comme ſi les Rois, les Empereurs, les Conſuls, en un mot tous les perſonnages que l'on introduit ſur la Scene, étoient d'une nature audeſſus de l'humaine, & deſcendus vers nous du pays des chimeres. S'il avoit plû à nos Anciens Tragiques de s'écarter ainſi du ſtile familier, dont au contraire ils cherchoient tant à ſe rapprocher, ſe ſeroient-ils ſervi de l'Iambe! l'Hexame-

tre le plus ſonore & le plus majeſtueuſement cadencé, ne leur auroit-il pas paru plus convenable! Auroient-ils d'ailleurs confiné, comme ils ont fait, le ſtile & la cadence lyrique dans les Chœurs, & à la fin des Actes, attendu que cette partie s'exécutoit en chant? Car à l'égard des Scenes, quoique la Déclamation fut chez eux un art, elle s'éxécutoit ſans chant, & ce qu'ils appelloient tons appauvris ou tendus & méſure, n'étoient autre choſe qu'une prononciation tantôt ſoutenue, tantôt baſſe, guidée & reglée par la flute, dont les ſons differens avertiſſoient du geſte & de la prononciation. Auſſi l'acteur qui ſortoit de meſure, étoit il raillé & ſifflé.

C'eſt encore pour imiter en cela de plus près les anciens, que l'auteur qui me fait revivre aujourd'hui, n'a mis que les Chœurs en rimes, jugeant qu'elles ſont peu convenables au ſtile dialogique des Scenes. En effet, il eſt contre la nature que des hommes qui converſent enſemble, cherchent à mettre de la ſimetrie & de la conſonance dans les

les finales de leurs phraſes. Cette étude n'eſt placée à propos que dans le chant, qui eſt un eſpéce de divertiſſement, & elle convient à merveille aux poëtes ſoit lyriques, ſoit épiques. C'eſt par la même raiſon qu'il eſt encore ridicule de donner aux Rois, quels qu'ils ſoient, une façon de s'exprimer tout a fait hors de l'uſage ordinaire, de leur ſuppoſer des ſentimens étrangers au cœur de l'homme, & d'introduire ſur la Sçene des perſonnages dont le langage annonce de la frénéſie. Tel eſt cependant le mauvais goût du ſiécle dernier, & encore aujourd'hui d'un grand nombre de mauvais Dramatiques qui condamnent notre Auteur d'après les préjugés dont l'ignorance profonde où ils ſont du Grec & du Latin, à imbue leur chetive raiſon. Envain prétendent ils faire valoir l'autorité de certaines gens que déſormais je bannis de notre ſociété; comme je proſcris leurs piéces empoullées & fades, où tout eſt altéré, l'Hiſtoire & la Fable, & ces ridicules critiques qui n'ont pour fondement que des regles fauſſes & pedanteſques, toujours en contradition avec les grands

modeles de l'Antiquité. J'entends parler ici des commentaires d'*Ariſtote*, ce labyrinthe où l'eſprit s'égare, & ſe trouve comme empriſonné; loix indignes d'aſſervir l'eſprit Platonicien, dont le vol libre & hardi entraine notre auteur, & l'eleve au-deſſus de l'empirée. C'eſt ce même eſprit qui le dégage de la contrainte & de la gêne qu'impoſe la baſſe flatterie au malheureux courtiſan que la frivole attente d'une récompenſe tient dans une perpétuelle ſervitude, qui ne recueille un peu d'honneur qu'aux dépens de ſa liberté, & qui eſt privé du plaiſir qu'une conſcience intégre goute ſeule & préfere à la Royauté. Un homme accoutumé ainſi à la liberté, ne pouvoit borner ſon vol au circuit d'une ſimple contrée habitée par un ſeul peuple: auſſi embraſſe-t-il dans ſa courſe toute l'Auſonie, ramaſſant de toutes parts les termes les plus purs & les plus choiſis. Ses Tragédies comme on le va voir, ſont écrites dans cette même langue Italienne, que le Caſtilioni n'a pas dédaigné d'employer dans ſes Dialogues dignes de Ciceron; dont le ſage Triſſin s'eſt ſervi, lorſ-

qu'il composa son docte poëme, & que tant d'autres savans auteurs ont enrichie par leurs productions, à l'éxemple du Daute. Car la sublime Comédie de ce grand Maitre est ecrite en cette Langue, & il est aisé de voir le cas qu'il en faisoit, par la façon dont il en prescrit l'usage à la postetité, dans son traité de l'*Eloquence Vulgaire*.

Enfin, à l'éxemple des Latins, qui malgré la difference du climat & de l'Analogie emprunterent des Grecs, les mots & les constructions qui leur plûrent, mon restaurateur a aussi recours, comme vous le verrés, à ce divin & immortel idiome que posseda jadis l'Italie, avec d'autant plus de droits, qu'il est comme la tige principale du nôtre. C'est dans cette source qu'il a puisé des expressions capables en même tems de satisfaire l'oreille de la multitude, & d'accompagner dignement la majesté de ses sujets. Car la noblesse & l'emphase de cette Langue, que l'on peut appeller le triomphe de l'harmonie, sied bien mieux à la Tragédie, qu'au Poëme Epique, ou aux Sonnets que gazouille la Lyre.

D'ailleurs la nouveauté des matières & la disette de notre Langue, autorisent cet emprunt de termes étrangers. Et si l'Arioste & le Tasse ont cru pouvoir en faire une ample provision, si Pétrarque s'en est servi pour donner plus de relief à sa poësie lyrique, à combien plus forte raison doit-on accorder le même privilége à celui qui ose le premier produire sur votre Théâtre la Tragédie, telle qu'elle naquit dans la Grèce, & dont le Tasse, Bonarelli, le Trissin & tant d'autres, tant Italiens qu'étrangers, ne vous ont offert jusqu'ici que le phantôme inanimé. C'est dans les cinq Tragédies que l'on vous présente, qu'il sera facile à quiconque aura secoué le joug de l'ignorance & de la partialité, d'en reconnoître le véritable Esprit. C'est par elles que va renaître le génie des Grècs, & que vous allés être dédomagés de la facheuse & chagrinante perte de tant d'excellentes Tragédies Latines, dont celles de Sénéque occupent à tort la place parmi vous, lui de qui je tiens le malheureux gout de déclamation qui regne aujourd'hui sur le Théâtre.

Mais finissons : ce Prologue suffit, pour marcher à la tête de Tragédies achevées dans l'espace de trois mois & composées par un Auteur qui ne sçait pas s'en faire accroire. Maintenant je vais, Messieurs, m'offrir à vous dans l'exécution.



TRAGEDIES DE GRAVINA,

Célébre Jurisconsulte.

I.

(*Extrait de* PALAMEDE).

ACTE PREMIER.

LA Scene est dans le camp des Grecs devant Troye. Le Poete feint une treve entre les deux partis, pendant laquelle *Polixene*, fille de *Priam*, vient, à la faveur d'un déguisement, conjurer *Achilles* de qui elle est aimée, de donner la paix à son pays. Ce Héros lui témoigne combien de son côté il la désire ; il lui apprend que *Palamede* est sur le point d'être élû pour commander à la place d'*Agamemnon*, dont chacun sçait que la vengeance ne s'assoupira qu'après la ruine entiere de l'Armée, & il lui promet tout de ses dis-

positions pacifiques. *Palamede* vient prier *Achille* de faire tomber sur un autre le fardeau du commandement dont il est menacé, & *Achille* lui représente que l'intérêt public exige de lui qu'il s'en charge. *Palamede* répond qu'*Agamemnon* est trop puissant pour souffrir patiemment cet affront. Le Héros insiste en l'assurant qu'il a le peuple pour lui. Voici ce que repond *Palamede*, & ce morceau mérite d'être traduit.

» Croyez-vous, dit-il, que la po-
» pulace ait d'autre volonté que celle
» que le plus fort lui inculque, soit
» par force, soit par artifice. Aussi
» inconstante & aussi facile à changer
» que les métaux exposés à l'ardeur
» du feu, où l'onde en proie aux vents,
» croyez-vous que la sotte multitude
» sache distinguer l'esclavage d'avec
» la liberté, lorsque la premiere s'of-
» fre à elle avec l'appas du gain (1) ?

(1) *E'l popolo tu credi,*
Ch'abbia altra volontate,
Di quella, che gl'imprime il più potente :

» L'Empire d'*Agamemnon*, ajoute-
» t-il, sera stable, tant qu'il aura pour
» appuy la solidité des richesses, &
» qu'il sçaura en faire usage pour
» amortir la fureur du peuple. Je le
» vois d'ailleurs déja appaisé à l'é-
» gard de *Calchas* qui eut l'audace de
» lui demander sa fille pour victime.
» Et lorsqu'il aura une fois réuni à
» la puissance humaine la souveraine
» autorité des Dieux, non-seulement
» il sçaura conserver le sceptre mais
» m'arracher encore le mien avec la
» vie, s'il le veut (2).

Che con forza, e con fraude il cangia, e volge,
Come fuoco i metalli, o vento l'onde ?
Credi la turba stolta,
Distinguer servitù da libertate,
Quando la servitù lucro le porge ?

(2) *Mentre stabili avrà richezze e premio,*
Con cui possa smorzar l'ira del popolo.
Poi con Calcante gia placato il veggio
Che gli chiese la figlia in sacrificio.

Paroissent Agamemnon & *Ulysse* qui conferent ensemble des moyens d'empêcher *Palamede* de parvenir au commandement. Le Chœur qui termine ce premier Acte exprime les plaintes des Grecs las d'être si longtems éloignés de leur patrie.

ACTE II.

Cet Acte est ouvert par *Ulisse* & *Calchas*. Voici comme parle le Grand Prêtre :

» Non les Dieux ne permettront pas
» que l'Empire tombe entre les mains
» d'un impie. Un Royaume est comme
» un arbre sans racine, lorsqu'il n'a
» pour fondement que l'autorité hu-
» maine, où le caprice du peuple tou-
» jours inquiet & turbulent. Il faut
» indispensablement, pour lui faire
» prendre une route fixe & guider son
» inconstance, que l'autorité Céleste
» intervienne & descende au milieu

E s'ei l'autorita de i sommi Dei
Accoppierà con la potenza umana,
Non solo sosterrà lo scettro proprio,
Ma torre a me potrebbe, e scettro, e vita.

» du Peuple par l'entremise d'un In-
» terprete Sacré. Alors jamais les si-
» nistres présages ne manqueront de
» traverser ses injustes entreprises (1).

Calchas en conséquence recommande à *Ulisse* d'engager le peuple à le venir trouver, pour consulter par son ministere la volonté des Dieux, qu'il promet de faire parler en faveur d'*Agamemnon*. *Ulisse* sort pour accomplir ce projet. *Polixene* revient trouver *Achille* ; elle lui apprend le soulevement des Grecs qui demandent la paix, & *Palamede* pour Chef. Le bruit de la sédition qui augmente, les sépare. *Achille* court où il juge que sa présence peut être nécessaire, laissant son Amante flotter entre l'espérance & la crainte.

(1) *E come arbor saria senza radici*
Regno fondato soprà forza umana,
O nel voler del popolo inquieto,
Che può solo condursi a certa legge
Da quel poter che trae ragion del Cielo
Per mezzo dell' interprete Divino.
Ne contro un' opra ingiusta anzi nefaria,
Mancheran mai dal Ciel sinistri auguri.

Ulisse reparoit avec *Agamemnon* : il fait part à ce Prince d'une lettre supposée de *Priam* à *Palamede*, dont il est l'Auteur, & du projet qu'il a formé de cacher un trésor dans la tente de ce Guerrier, pour le faire soupçonner d'intelligence avec l'ennemi. *Agamemnon* goute cette affreuse trame, & le conjure d'en accélerer l'exécution.

Achille dans la scene suivante fait à *Calchas* les plus vifs reproches sur sa conduite, le grand Prêtre se défend assez mal, en rejettant tout sur les Dieux. On vient à bout de persuader à *Lidie*, Eclave de *Palamede*, de cacher dans la tente de son Maître le trésor supposé par *Ulisse*. Suivent de nouveaux débats entre *Palamede* & *Achille* sur le commandement de l'Armée, que ce premier persiste à refuser.

Le Chœur contient de touchantes plaintes sur le malheureux sort de la Gréce, dont ceux qui sçavent le mieux gouverner refusent de tenir les rênes.

ACTE III.

Palamede déclare à *Agamemnon*,

que, bien loin de songer à lui ôter le commandement, il ne feroit pas la moindre démarche pour le recouvrer, si c'étoit un bien qu'on lui eut ravi; mais qu'il vient lui demander au nom de tous les Grecs une paix désirée depuis si long tems & nécessaire même pour lui, s'il veut mettre son autorité à l'abri des revers. *Ulisse* combat cette proposition. *Palamede* refute avec force ses raisonnemens captieux, & *Ulisse* quitte la partie dont il sent l'inégalité, pour mettre à exécution ses lâches desseins.

Les scenes troisiéme & quatriéme qui suivent, font deux monologues; l'un d'*Achille* qui se rend à la tente d'*Agamemnon*, pour appuyer la demande de *Palamede*; l'autre d'*Ulisse*, qui s'applaudit d'avoir réussi à tromper *Lidie*,& du succès qu'il attend de son projet.

Une éclipse, qui survient tout à coup, est habilement mise à profit par *Calchas*. Dans la derniere scene de cet Acte, il déclare à haute voix que le Ciel s'oppose à la paix, & que la noirceur dont il vient à l'instant de se revêtir, présage aux Grecs tous les maux

qu'ils éprouveront, s'ils y acquiescent. *Agamemnon* en conséquence s'excuse à *Palamede* de ne pouvoir lui accorder sa demande. Celui-ci indigné reproche en termes énergiques à *Calchas* toute son imposture; il lui soutient que ce qui n'est qu'un effet de la nature, ne doit pas servir à tromper les hommes. Le Chœur qui vient à la fin de l'Acte est très beau.

ACTE IV.

Achille apprend à *Polixene* le renversement de leurs mutuelles espérances, depuis que la prétendue lettre de *Priam* à *Palamede* est tombée entre les mains d'*Agamemnon*. *Polixene* soutient que *Palamede* est incapable de cette lâcheté,& reconnoit la noirceur du fourbe *Ulisse*. *Achille* l'assure que, malgré tous ces évenemens, sa foi sera inébranlable, & il la congédie en voyant approcher vers lui *Ulisse* & *Agamemnon*. Ce dernier tâche d'écarter de l'esprit d'*Achille* tout soupçon de fraude, & il l'invite à passer dans sa tente, jusqu'à ce par la visite de la tente de *Palamede* il soit justifié du soupçon formé contre lui. *Achille* en y allant rencontre *Palamede* même,

qui plein de sécurité lui déclare qu'il va se livrer en otage aux Grecs, malgré l'injure qu'ils lui font d'oser seulement le soupçonner. » Je vous suivrai, » lui dit *Achille*, & je partagerai s'il » le faut le danger avec vous ».

Lidie paroit entourée de Gardes exhalant ses remords & son indignation contre *Ulisse* qui l'a fait participer innocemment à son crime, & qui lui a donné des Gardes, pour empêcher qu'elle ne le découvre. *Achille* dans un Monologue s'adressant au peuple Grec, lui reproche son ingratitude, & jure de venger *Palamede* au prix de son sang. Surviennent *Agamemnon* & *Ulisse* attendant des nouvelles de ce qui se passe, & le Grand Prêtre vient leur en donner. Il raconte que déja *Palamede* est condamné à mort par le peuple, & qu'il va être lapidé. Le Chœur déplore d'une maniere touchante le triste sort de *Palamede*.

ACTE V.

Ce cinquiéme Acte s'ouvre par un touchant Monologue de *Palamede* marchant au lieu de son supplice.

» Je vais, dit-il, les mains liées » chercher la fin de mes malheureux

» jours. Dans cet état, ton sort, peu-
» ple ingrat envers moi, cruel pour
» toi-même, m'occupe encore plus que
» le mien. Peux tu sans te nuire don-
» ner la mort à qui tu fus tant de fois
» redevable de ton salut? C'est ce même
» corps, ce sont ces bras, qui t'ont ser-
» vi de rempart contre la fureur de l'en-
» nemi que tu vas détruire! Cette tête
» que tu cherches à écraser contre ter-
» re, ne veilloit que pour tes intérêts,
» & étoit pour toi une source intaris-
» sable de conseils salutaires. C'est cet-
» te meme tête qui iadis fit fuir de ton
» camp la famine qui t'alloit consu-
» mer, en faisant abonder chez toi le
» bled ramassé par mes soins & par ma
» prudence dans des Pays éloignés,
» d'où *Ulisse* étoit revenu sans succès,
&c.

» Ainsi donc en vous tirant tous du
» danger, c'étoit à conserver les jours
» de mes bourreaux que je veillois.
» Non, ajoute-t'il, ce n'est pas moi
» que je plains, c'est la vérité qui meurt
» avec moi, & que l'on persécute.
» Car une fois débarrassé de cette gros-

» siere & rampante prison, mon ame
» n'en sera que plus libre pour prendre
» son essor dans le sein de la Divinité,
» qui ne peut manquer d'être ouvert à
» ceux qui lui ont présenté pour victi-
» mes pendant leur vie des mœurs pu-
» res, incorruptibles & pleines de cette
» innocence qui rapproche tant l'hom-
» me des Dieux.

« Vien donc, perfide Nation: ar-
» me-toi de pierres, pour en accabler
» un homme qui fut toujours opposé
» comme un mur à tes ennemis. Massa-
» crez, aveugles & insensés que vous
» êtes, massacrez celui qui imaginoit
» & qui exécutoit tout pour vos inté-
» rêts; abandonnez ensuite à la vora-
» cité des Loups & des Chiens ces
» membres que vous allés déchirer, &
» ces os qui vont être brisés sous vos
» coups ».

---

(1) *Con le mani legate dietro il tergo*
Vo de' miei giorni ad incontrare il fine,
Pensoso più del tuo, che del mio male,
Popolo ingrato a me, crudo a te stesso,

La Scene qui suit ce Monologue, est encore d'une grande beauté. C'est toute la colere d'*Achille* qui se déploie à la nouvelle de la tragique exécution

---

Che puoi creare à te medesmo il danno,
E morte dare a chi ti diè salute.
Scioglierai queste membra, e queste braccia,
Riparo a te contro il furore ostile;
E questo capo spargerai per terra,
Che sol per te vegliava, ed era il nido
Dei piu sani consigli, e salutari?
Onde col senno, e providenza sua
Discacciò dall' esercito la fame,
Quando adunò dalle remote Genti,
(La dove Ulisse fù mandato in vano)
Frumento, che'l bisogno superava, &c.

Onde io, con liberarvi dal pericolo,
In vita ho mantenuto i miei carnefici, &c.

Dunque venite pure, o gente perfida,

de *Palamede*: on le retrouve ici peint au naturel d'après *Homere*. *Polixene*, pour le détourner de son projet de vengeance, lui fait observer que la partie n'est pas égale entre lui & *Agamemnon*: voici ce que lui répond *Achille*.

» Pensés-vous dit-il, que toute l'ar-
» mée se pique de fidélité envers Aga-
» memnon? Combien de Grecs ne vi-
» vent tranquiles & soumis en appa-
» rence au pouvoir de la royauté,
» que parceque personne n'offre à leur
» yeux le drapeau de la rébellion, sous
» lequel ils puissent se ranger. Vous
» verrez si au premier rayon que mon

E i sassi raccogliete per opprimere
Degl' inimici vostri il grande ostacolo,
Uccidete, uccidete, o ciechi, e stolidi,
L'autore, e'l fabro d'ogni vostro commodo,
E date a corbi, a cani, e a lupi rapidi,
L'ossa mie rotte, e queste membra lacere.

» épée fera luire, je ne rangerai pas » dans un clin d'œil à ma fuite, tous » ceux qui maintenant étouffent au » fond d'eux mêmes l'indignation & » la colere que leur fait ressentir le » supplice de Palamede. Mais j'aperçois mes Thessaliens, & l'éclat des » lances de mes soldats qui accourent. » Allons, invincibles guerriers; venés, » courons terrasser & vanger les noires » impostures du perfide *Ulisse*. Que » l'orgueil des cruels fils d'*Atrée* tombe » à nos pieds, & qu'ils servent de victimes aux mânes du malheureux » *Palamede* (5).

---

(5) *Pensi tu, che Agamemnone*
Abbia fedele a se tutto l'esercito?
O quanti al regno, e alla potenza cedono,
Perche insegna contraria
Non veggon dove possano ricorrere!
Vedrai, della mia spada al primo folgore,
Se ad un tratto saprò dietrò me traere
Quanti di Palamede dal supplicio

A l'instant qu'*Achille* se prépare à marcher à la tête de ses soldats, Mercure survient, & lui ordonne de la part de Jupiter de ne point aller plus avant, attendu que les destins s'y opposent. Il lui apprend que *Palamede* jouit du sort d'*Hercule*, & que *Jupiter* la placé au rang des astres, en récompense de sa vertu; qu'à l'égard

---

Fiero, e tacito sdegno in petto premono!
Mà già si veggono,
De miei Mirmidoni
Le lance splendide,
Col lume tremulo
L'aria dividere.
Schiere invincibili;
Correte rapide
Meco ad abbattere
La nera astuzia,
D'Ulisse perfido:
E a Palamede il misero,
Date per vittima
L'empia superbia
Dei figli d'Atrea.

de *Polixene*, l'ordre des destins est qu'il n'en jouira qu'aux Champs Elisées, où ils doivent se trouver un jour réunis. C'est le dénouement de cette piéce, qui finit par un dernier Chœur rempli, comme les autres, d'excellente morale.

II.

LA seconde Tragédie de Gravina, est *Andromède*, sujet très connu. Ce qu'il y a de plus remarquable, est le récit que Triton vient faire à *Cassiope*, de la cruelle situation d'*Andromède*, lorsqu'elle attend le monstre marin. Ce morceau qui est admirable, mérite d'être raporté en entier.

» Cette jeune & malheureuse Prin» cesse, dit-il, est suspendue au pied » d'un rocher escarpé, dont la cime » effroyable se recourbe vers la mer, » & qui reçoit l'onde dans sa cavité. » C'est là, que les inéxorables minis» tres de Jupiter ont étendu le long » de la pierre les membres délicats de » cette victime, que des chaînes de » fer tiennent garottée. Les cris qu'elle » a jettés, les larmes mêlées de san-

» glots qu'elle a répandues, lorsqu'elle » s'est vue dans les grossieres mains » de ses boureaux, auroient attendri » & percé le cœur le plus dur & le » plus barbare. Ensuite l'excès de la » peur & du déséspoir l'amena par » dégrés à une telle insensibilité, que » ses larmes s'arrêterent tout à coup » glacées sur son visage, & que sa voix » demeura étouffée dans sa poitrine. » Mais bientôt la confusion de voir » son chaste sein découvert à la face » du ciel & des eaux, fondit la glace » dont la crainte avoit pénétré son » cœur, & éteint en elle tout senti» ment. Un rouge vif & animé re» parut sur son beau visage, la pudeur » rendit le cours à ses larmes, & la » terre en fut trempée de nouveau. » Près de là j'ai vu les Néréides émues » de compassion, lever au ciel des » yeux inondés de pleurs. Les Alcions » assemblés autour d'elle, réunissoient » leurs aîles déployées & formoient » obligeamment sur son sein un voi» le qui le préservoit des inso» lens regards. Un instant après, on » voyoit la pudeur céder la place au

» chagrin ; tout mouvement, tout
» ſymptôme de chaleur diſparoiſſoit.
» On l'eut priſe alors pour une ſtatue
» ſculptée en relief ſur cette froide
» pierre, ſi le vent n'eût pas fait volti-
» ger ſes cheveux épars, dont les bou-
» cles en flottant demeuroient accro-
» chées aux pointes que formoit de
» toutes parts l'inégale ſuperficie du ro-
» cher. Ces mêmes pointes ont enco-
» re tellement déchiré en pluſieurs
» endroits cette chair délicate, que l'on
» voit le ſang innocent de cette mal-
» heureuſe victime ruiſſeler le long de
» cette pierre fortunée (1).

---

(1) *Sotto la cima del prerotto ſcoglio,*
Che piega verſo il mar la fronte alpeſtre
E dentro il cavo ſen l'onda raccoglie,
Soſpeſa fu la miſera fanciulla
Dai Miniſtri di Giove ineſorabili,
Che le ſue braccia morbide diſteſero,
Con catene di ferro, attorno il ſaſſo;
E in ſimil nodo i piè gentili avvinſero.
Quando levata ſu le braccia ruvide,

Cette deſcription, à laquelle *Perſée* ſe trouve préſent, fait dans la piéce un bel effet, & prépare l'intérêt du dé-

---

Si vide la Donzella ; e voce, e lagrime,
Confuſe in un lamente così flebile,
Che penetrava ogni petto più rigido ;
Sinche sù gli occhi ſi gelar le lagrime
E nel petto le voci s'arreſtarono,
D'alla ſoverchia paura e meſtizia,
Ch'a poco a poco in ſtupor trapaſſavano.
Ma la vergogna di vedere aperto
Il ſuo pudico ſeno al Cielo, e al mare
Sciogliea quel gelo, ch'eſtingueva i ſenſi
Dell'intera ſua pena entro il bel petto.
Onde tornando ſu'l bel volto il fuoco,
Cadeva in terra liquefatto il pianto.
Indi moſſe à pietate le Nereidi,
Le lor umide luci al Cielo alzavano.
E le corteſi Alcioni accopiando
L'ali, teſſeano ſotto il ſeno un velo
Ch'indi eſcludea l'ingiuria degli ſguardi,
Si cedendo il roſſore alla meſtizia,
Ogni moto di nuovo, ogni colore
Perdeva

nouement, qui eſt la délivrance d'*Andromede* par ce Heros.

Perdeva, e parea ſculta al freddo ſaſſo,
Se l'aure non movean la chioma ſciolta ;
Di cui l'anella mentre al vento ondeggiano,
Reſtano avvolte per le ſcabre vie,
Ch ha su la ſcorza il variato ſaſſo.
Le cui punture rigide, ed acute,
Lacerando le membra tenerelle,
Segnano linee d'innocente ſangue,
Del quale è tinto il fortunato ſcoglio.



ADDITION

A L'ARTICLE D'ALLEMAGNE.

Voici deux morceaux qui appartiennent à la Littérature d'Allemagne, & qui nous ont été adreſſés depuis l'impreſſion de ce Journal. Nous avons cru devoir les joindre ici, pour ne point laiſſer vieillir leur date.

I.

LE SYSTEME *de M.* POPE *ſur la perfection du Monde, comparé à celui de M. de* Leibnitz, *avec un Examen de l'*Optimiſme, *par M.* Adolphe-Frédéric Reinhard, *Sécrétaire de Juſtice de S. A. M. le Duc de* Mecklenbourg - Streliz. *Diſſertation qui a remporté le prix propoſé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, pour l'année* 1755.

L'AUTEUR de cette Piéce traite ſéparément les deux points qui font l'objet de la queſtion propoſée. 1°. Il

compare le Systême *Que tout est bien*, établi par Pope dans son *Essai sur l'Homme*, au systême de Leibnitz sur le meilleur des Mondes, ou à l'*Optimisme*, comme on l'appelle. Il fait voir par une comparaison assez détaillée, que le systême du Poëte Philosophe est la même chose que celui du Philosophe Mathématicien, quoiqu'il ne soit point croyable que le premier ait puisé sa doctrine dans les Écrits du dernier. 2°. Il examine le systême de l'*Optimisme* & les principales raisons sur lesquelles il se fonde. » Comme je suis persua» dé, dit l'Auteur, que ce systême » ne peut être prouvé par de bonnes » raisons, & qu'au contraire il y a les » plus forts argumens, pour en dé» montrer la fausseté & l'inconsis» tance, ce sera à discuter ceci que » j'emploierai le reste de cet Ecrit «. Pour le faire avec la clarté & la précision nécessaires, l'Auteur commence par donner la définition de la perfection & des idées qui en dépendent. » La Perfection, dit-il, n'est autre » chose que la somme de la réalité qui

» se trouve dans un Etre «. Après cela il explique ce que c'est qu'une fin, une regle de perfection, une fin principale ou secondaire, & la collision des regles de la perfection. Il s'étend le plus sur ce dernier point qu'il met dans un grand jour. Voici la conclusion que l'Auteur tire de cette doctrine. » Ce » n'est pas, dit-il, pour amuser le » Lecteur par de vaines subtilités que » j'ai tâché de développer en partie » la Théorie de la collision des regles » de la perfection. Je suis par-là par» venu à une vérité qui sera d'un » très grand usage pour ce que je » dirai dans la suite, & la voici cette » vérité. Un Etre intelligent qui tend » à la perfection dans ses ouvrages » peut dans l'exécution des fins & des » regles qu'il s'est proposés, trou» ver plusieurs manieres d'agir égale» ment conformes à ses intentions, » qui sont par conséquent d'une per» fection égale, & entre lesquelles il » lui est indifférent de choisir l'une ou » l'autre «.

L'Auteur examine ensuite les preu-

ves sur lesquelles se fonde la doctrine, que parmi les Mondes possibles il y en a un qui est le plus parfait de tous, que c'est ce Monde le plus parfait que Dieu a choisi & créé, & qu'il n'a pu ne le pas choisir ni lui en préférer un autre. L'Auteur réfute les preuves que les Leibnitiens donnent de leur Systême. Il soutient que l'idée de la perfection & d'un Systême d'Etres finis ne permet pas de penser qu'un seul Monde puisse être plus parfait qu'aucun autre de tous ceux qui sont possibles. Il entre là-dessus dans un assez grand détail, & fait voir que cette souveraine perfection qu'on suppose dans le meilleur des Mondes ne sçauroit consister, ni dans la souveraine perfection des fins, ni dans celle des moyens, ni dans le plus haut dégré d'un perfection d'une certaine espece.

L'Auteur ne se contente pas de cette réfutation, il entreprend aussi de détruire l'*Optimisme* par une démonstration directe. Voici comment il entre en matiere, & de quelle façon il explique son dessein. » J'ai fait voir, dit-il,

» assez clairement, que les idées que » nous avons de la perfection ne nous » permettent pas de penser qu'un seul » monde soit à tous égards le plus par» fait de tous les possibles; & cela suf» firoit pour renverser le systême de » l'*Optimisme*, qui ne sçauroit consis» ter sans cette supposition. Mais in» dépendamment de ces argumens, je » puis prouver aussi, que, sans la per» fection de Dieu, il n'y a aucune raison » pour laquelle un systême ou un Mon» de doive être préféré à tous les autres » possibles. Les défenseurs de l'*Optimis*» *me* se fondent ordinairement sur la » perfection de la volonté divine, & » ils seroient peut-être très portés à trai» ter de fiction ce que j'ai dit touchant » l'égalité de la perfection de plusieurs » Mondes possibles. Nous allons donc » voir si de la perfection divine il s'en» suit quelque chose de favorable à » leur systême «.

Nous allons donner le précis des raisonnemens de l'Auteur. » Dieu, étant » une perfection infinie, se suffit plei» nement à lui-même, & sa perfec-

» tion ne dépend en aucune maniere
» de l'existence d'aucun Etre hors de
» lui. Si dans la perfection de Dieu il
» pouvoit y avoir une raison pour la-
» quelle les Etres finis dûssent plutôt
» exister que n'exister pas, la perfection
» de Dieu demanderoit l'existence des
» Etres finis : donc elle ne seroit plus
» indépendante de l'existence de ces
» Etres. Cela étant tout-à-fait opposé
» à la souveraine perfection de Dieu,
» il faut donc nécessairement que par
» toutes les perfections divines l'exis-
» tence des Etres finis ne soit que pos-
» sible, sans qu'il y ait une raison
» pour laquelle ils doivent plutôt exis-
» ter que n'exister pas. La perfection
» divine trouve son accomplissement
» en elle-même : l'existence de quel-
» qu'Etre que ce soit hors de lui-
» même, lui est absolument indifféren-
» te. Or s'il est indifférent à Dieu que
» les Créatures existent ou non, il lui
» doit être indifférent aussi quels de
» ces Etres reçoivent l'existence ; car
» ce qui est vrai à l'égard de tous les
» Etres en général, convient aussi à

» certains Etres en particulier. Ainsi il
» est absolument indifférent à Dieu quel
» systême d'Etres finis il choisisse, pour-
» vû qu'il n'y ait rien de contraire à la
» perfection divine ». A cette occasion l'Auteur explique la différence qu'il y a entre la volonté nécessaire & la volonté libre de Dieu. Il attribue à la derniere, la liberté de contradiction aussi bien que la liberté de contrariété, & même l'indifférence de l'équilibre, pour nous servir des termes de l'Ecole. L'Auteur ne manque pas ensuite de défendre avec énergie l'idée qu'il donne de la liberté contre les idées Leibnitiennes sur cette importante matiere. Il termine sa Dissertation par une comparaison qu'il fait de son systême de la libre élection, à celui de l'*Optimisme*. Nous en rapporterons un morceau qui fait en même tems la conclusion de tout l'ouvrage, pour donner un échantillon de la maniere d'écrire de l'Auteur.

„ Ces motifs de consolation & de
„ tranquillité, tirés du systême de l'Op-
„ timisme, sont aussi vagues, qu'incapa-

„ bles de nous soulager des maux que
„ nous soufrons. Quelle consolation pour
„ nous que de savoir que nous sommes
„ malheureux, parce que le bien des
„ autres êtres & la constitution de
„ l'Univers le demandent ! Que seroit-
„ ce si cette constitution demandoit
„ que je fusse à jamais malheureux ?
„ M'en trouverois-je mieux de savoir
„ cela ? Vous dites que Dieu me donne
„ autant de bien que ma capacité, &
„ la constitution de l'Univers le per-
„ mettent. C'est se moquer de moi,
„ que de me donner de telles consola-
„ tions. Ma capacité de bonheur est
„ infinie, mais aussi elle peut-être
„ restreinte & diminuée à l'infini par
„ la détermination du systême où je
„ suis placé. Ainsi vous m'ôtés toutes
„ mes espérances dans le même tems
„ que vous me les donnés, par cette
„ terrible restriction ; que je n'aurai
„ qu'autant de bien que la constitu-
„ tion de l'Univers m'en permet. Eh !
„ montrez-moi donc les caracteres par
„ ou je pourrai savoir, si la Constitution
„ de l'Univers permet que je sois
„ heureux ou non, & jusqu'à quel point

„ mon bonheur est compatible avec
„ la Constitution de l'Univers ? Vous
„ me dites, il est vrai, que le bien
„ général comprend en même tems
„ le bien particulier ; mais ce bien par-
„ ticulier reste toujours subordonné
„ au général ; il ne sera jamais que
„ tel que la Constitution du tout le
„ permet. C'est un *Criterium* qui est tout
„ à fait hors de ma sphere. Je ne
„ pourrai jamais comprendre l'arran-
„ gement du tout, donc je ne pour-
„ rai jamais être sur de mon bonheur.
„ Laissons donc là tous ces raisone-
„ mens frivoles, & tenons nous en à
„ ce que les notions les plus commu-
„ nes de la raison nous en disent. Les
„ Esprits raisonnables & libres sont
„ les principaux & *finals* de la Pro-
„ vidence divine (1). Le bonheur des su-
„ jets obéissans de la Cité divine, est
„ donc cette grande fin de Dieu qui
„ n'est subordonnée à rien, pas même
„ au Tout : car le Tout corporel n'est
„ que pour l'amour des esprits ; le
„ Tout spirituel, c'est chaque Esprit
„ en particulier. Chacun d'eux est trop

[1] Ceci ne s'entend point.

» précieux à Dieu, pour que ſon bonheur ſoit ſubordonné à aucune autre fin. Nous pouvons donc être aſſurés, qu'il ne nous ſacrifiera jamais à d'autres vues, comme un Régent ambitieux; mais qu'en tendre Pere, il aura ſoin de chacun de ſes enfans, & qu'il nous rendra heureux infailliblement, pourvu que nous nous conduiſions en fidelles ſujets. Mais quel dégré de bonheur pourrons-nous nous promettre? C'eſt à la ſouveraine liberté de Dieu à déterminer le dégré de bonheur ou chaque ſujet doit atteindre, comme elle détermine une infinité d'autre circonſtances accidentelles. Il nous ſuffit à nous de ſavoir certainement que ce ſera un dégré de bonheur digne d'un Bienfaiteur infiniment bon, & infiniment puiſſant. Pour les maux particuliers & paſſagers qui nous arrivent, ou ce ſont des ſuites de l'arrangement de l'Univers, que nous devons ſoufrir par reſpect pour Dieu, qui ne permettra jamais que nous en ſoyons opprimés; ou ce ſont des effets de nos propres fautes, qui doivent

nous corriger; ou des effets de la malice d'autres hommes, qui ſervent à exercer notre vertu; ou même, comme nous l'éprouvons tous les jours, ces maux dont nous nous plaignons, étoient des voies cachées qui nous conduiſoient au bonheur, & que nous étions bien loin de connoître, foibles & aveugles que nous ſommes. Ajoutés à cela, que nous menons ici une vie courte & paſſagere, qui n'eſt pas notre derniere fin, & que les maux qui paroiſſent nous opprimer ici, peuvent contribuer à notre bonheur dans une autre vie. Souvenons-nous toujours que nous n'avons point de droit de demander raiſon à Dieu, pourquoi il ne nous a pas partagés autrement de ſes dons; que c'eſt à lui de déterminer librement la méſure de nos biens accidentels, & à nous de lui rendre graces de ceux que nous avons reçus avec tant de libéralité ».



II.

EXTRAIT

D'une Lettre de M. GOTTSCHED,

Profeſſeur à Leipſick.

LE Roi de Pruſſe arriva le 15 Octobre dernier à midi à Leipſick. Les Députés de l'Univerſité de cette ville ayant été peu de tems après admis à ſon audience, ce Prince leur fit pluſieurs queſtions ſur les ſciences qu'ils enſeignoient, & demanda, entre autres choſes, ſi j'étois actuellement dans la ville. Une demie heure après je reçus l'ordre de me trouver à 3 heures chés le Roi. Je m'y rendis, & je fus reçu du Monarque avec beaucoup d'affabilité. Sa Majeſté me queſtionna beaucoup ſur les traductions Allemandes, ſur le ſtile de Baile, ſur le Théâtre Allemand, ſur les ouvrages Dramatiques de Madame Gottſched & les

miens, & ſur ceux que nous avons traduits. On parla du premier Chant du Lutrin de Boileau & de l'Iphigénie de Racine que j'ai traduits il y a plus de 25 ans. Le Roi de Pruſſe en marqua quelque ſurpriſe, ne croyant pas que ces Piéces françoiſes puſſent être traduites en Allemand, & il m'ordonna de les aller chercher. J'y allai ſur le champ, & à mon retour, je trouvai Sa Majeſté aſſiſe près d'une table, & tenant à la main les originaux. Elle me fit remarquer tous les endroits les plus difficiles à traduire, & lui en ayant lû la traduction, Elle l'éxamina, en critiqua pluſieurs endroits & parut en approuver d'autres. Enſuite la converſation s'étendit ſur diverſes ſciences: Philoſophie, Hiſtoire, Eloquence, Mathématiques, Langues, Traductions, tout entra dans un entretien de trois heures. Deſcartes, Leibnits, Locke, Mallebranche, Wolf & Newton, vinrent tour à tour ſur les rangs. Ce Prince s'étoit, pour ainſi dire, dépouillé avec nous de toute ſa grandeur, & il regagna bien ſans doute, par l'eſprit & par le ſçavoir, ce qu'il voulut bien

retrancher de l'éclat qui accompagne les Rois, pour se rapprocher de nous. Après plusieurs excursions sur les Poëtes François & Allemands, le Roi défia la Langue Allemande de réussir dans les sujets tendres & galans. Je suppliai Sa Majesté de me donner à traduire en Allemand un morceau de Poësie Françoise, pour tenter un essai en ce genre. Le Roi me donna la strophe de l'Ode de Rousseau à une Veuve, qui commence ainsi : *Sous un plus heureux auspice* &c. Le lendemain je présentai au Roi la traduction Allemande de cette strophe, faite vers pour vers, & Sa Majesté en parut contente. Elle m'envoya le même iour les vers François que je vais transcrire, parce qu'ils n'ont pas été rapportés bien fidelement dans quelques Gazettes Etrangeres. Ils roulent sur un sujet dont Sa Majesté s'étoit entretenue avec nous.

LE Ciel en dispensant ses dons,
Ne les prodigue pas d'une main libérale :
Il nous refuse plus que nous ne recevons.
Pour tout Peuple à peu près sa faveur est égale :
Les François sont légers, les Anglois sont profonds ;

Et s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,
L'amour propre en changeant en roses ses chardons,
Au talent du voisin fait préferer le nôtre.
Sparte possédoit la valeur :
Mars se plut d'y former de fameux Capitaines,
Tandis que la molle douceur
Des Arts & des Talens respiroit dans Athènes.
De Sparte nos vaillans Germains
Ont recueilli l'antique gloire :
Combien de grands exploits ont place en leur Histoire !
Mais s'ils ont trouvé les chemins
A travers les périls, au Temple de Mémoire,
Les fleurs se fanent dans les mains,
Dont ils couronnent la Victoire.

C'est à toi, le Cigne Saxon,
D'arracher ce talent à la Nature avare ;
D'adoucir par tes soins d'une langue barbare
La dure apreté de ses sons.
Ajoute, par les Chants que ta Muse prépare,
Aux Lauriers des Vainqueurs dont le Germain se pare,
Les plus beaux Lauriers d'Apollon.

Le jour suivant le Roi partit de Leipsick avec son armée pour Torgau, & il revint au bout de dix jours. Deux heures après son arrivée en cette ville, Sa Majesté m'envoya chercher, & Elle s'entretint avec moi pendant

une heure touchant la maniere d'enseigner les Belles Lettres dans la plupart des Colléges & des Universités, qu'Elle trouvoit fort défectueuse, & avec raison. Le Roi voulut voir ensuite des piéces de la façon de Madame Gottsched, en vers & en prose, & tant en Allemand qu'en François. J'eus ordre en conséquence de revenir le lendemain, & d'en apporter. Le Roi après en avoir lû quelques pages, donna des marques d'approbation, & surtout à une Lettre françoise adressée par ma femme à la Comtesse de B... x. Comme j'avois obtenu la veille la permission de présenter à Sa Majesté une Réponse en vers à ceux qu'Elle avoit daigné m'adresser, j'avois apporté cette Réponse, qui faisoit un Poëme de près de deux cents vers. Le Roi eut la bonté de le lire tout entier en ma présence, ce qui lui donna lieu de me demander des éclaircissemens sur quelques endroits. Ensuite l'entretien se tourna peu à peu sur d'autres matieres de littérature. Enfin le Roi me fit l'honneur de me lire les traductions Françoises que Sa Majesté avoit fai-

tes des deux belles peroraisons des Plaidoyés de Ciceron pour *Fonteius* & *Ligarius*, & de l'Ode d'Horace qui commence *Tyrrhena Regum progenies*, &c. (lib. 2. Od. 29). Cette troisiéme conversation dura près de trois heures. Le soir même toute l'Armée arriva à Leipsick, & trois jours après elle se mit en marche pour aller au-devant de l'Armée de l'Empire jointe à celle de France.

Peu de tems après la Piece du Roi fut traduite en Allemand à Konigsberg en Prusse, par M. de *Werner*, Conseiller au Tribunal, & ensuite parodié par M. le Baron de *Bondely*, Conseiller à la Cour de Justice. Depuis elle a été traduite en Latin & en Hollandois. J'ai traduit aussi en vers Allemands ; la même Ode d'Horace, *Tyrrhena Regum progenies*, & celle de Rousseau à une veuve. Mon objet, dans ces deux traductions, a été de prouver que notre Langue (Allemande) ne manque pas de souplesse, pour rendre avec toute la précision possible ce que le François & le Latin peuvent exprimer. Ces deux Piéces sont imprimées dans les mois

de Décembre & de Janvier de mon Journal. Quand mes traductions furent faites, je les envoyai au Roi de Prusse; & Sa Majesté m'a donné des marques bien précieuses & bien sensibles de sa satisfaction, en m'honorant d'une lettre remplie de bontés, signée de sa main, & accompagnée d'une magnifique Tabatiere d'Or.

F I N.

Faute importante à corriger dans le Journal de Février, *p.* 147, *l.* 11.

Au lieu de ces mots: *Il entreprend de prouver que le Baron de* Dieskau *auroit pû profiter davantage de sa victoire, & détruire entierement l'Armée Angloise.*

Lisez » Il entreprend de prouver » que le Général *Johnson* auroit pû » profiter davantage de sa victoire, » & il fait voir comment il auroit été » possible au Baron de *Dieskau* de dé- » truire entierement l'Armée Angloise.

Voilà le vrai sens du Texte Anglois, & en même-tems la vérité. La premiere leçon est un contresens qui entraine une erreur de fait, que nous aurions réparée plutôt, si nous en avions été avertis.

TABLE DES MATIERES.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

ITALIE.

ADDITION A L'ARTICLE D'ALLEMAGNE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Avril 1758.

DE PASSE.

JOURNAL
ETRANGER.

MAI 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. *Terent.*



A PARIS.

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Indication des Matieres du Quarante-neuviéme Volume des TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES, *pour l'année* 1755.



E premier Article a pour titre : *De pressionibus ponderum in Machinis motûs.* » De » la pression des poids dans » les Machines de mouvement ". Il est de M. *Chretien Hee*, Professeur de Ma-

thématiques & de Philosophie Expérimentale à Copenhague.

Dans le second on établit une regle générale pour résoudre les Problêmes Isoperimetriques de tous les ordres. C'est à M. *Thomas Sympson*, Membre de la Société qu'on doit ce travail. M. *Maclaurin* étoit à peu près le seul qui eût jusqu'ici traité cette matiere. M. *Sympson* se flatte d'avoir donné une Méthode beaucoup plus générale. C'est de deux Lemmes qu'il déduit sa nouvelle regle ; il l'éclaircit par plusieurs exemples & entr'autres par deux Problêmes ; l'un pour trouver les solides de la moindre résistance, l'autre pour décrire les courbes de la descente la plus rapide.

On trouve dans le troisiéme Article une Lettre du Docteur *Huxham*, écrite de Plymouth, concernant les effets du Tonnerre tombé sur un grand Navire.

Le quatriéme a été fourni par M. *Spry*, Chirurgien de Plymouth. Il y rend compte d'une maladie de l'œil qui avoit résisté à plusieurs saignées au bras & à la tempe, aux remedes epispastiques, aux purgatifs, à quelques doses de Mercure

aux scarifications & aux collyres. La cure ne put s'en effectuer que par l'excision. On trouva un Cyste qui remplissoit tout l'orbite de l'œil & qui rendit beaucoup de pus. Cette partie une fois enlevée, la Malade guérit en un mois.

Le cinquiéme Article est un supplément donné par M. *Henri Baker*, Membre de la Société, au détail d'une maladie singuliere de la peau, qui a paru en 1731, au nombre 424 des Transactions Philosophiques. Voici de quoi il s'agit. On présenta en 1731 à la Société, un jeune homme âgé de 14 ans, qui vit encore actuellement & qui en 1754 s'est fait voir à Londres pour de l'argent, sous le nom de l'homme *Porc-Epic*. Son nom est *Edouart Lambert*. Toute sa peau, excepté celle du visage, celle de la paulme des mains & de la plante des pieds, est couverte d'écailles brunes & cylindriques, fermes & élastiques, surtout quand elles sont, comme la plupart, larges d'un pouce. M. *Machin*, Sécretaire de la Société en 1731, en

fit une description très détaillée à laquelle les curieux peuvent avoir recours.

Quand cet homme eut la petite verole, ses écailles tomberent, mais elles sont revenues depuis. Pour s'en délivrer, il a pris deux fois du mercure. Tant qu'il a fait son effet, il y a eu quelque espérance de guérison ; mais dès que la salivation a cessé, il s'est formé de nouvelles écailles. Elles tombent annuellement, soit en Automne soit en Hyver, & alors il est obligé de se faire saigner ; sans cette précaution il tomberoit malade. En tout autre tems il jouit d'une parfaite santé.

Il a eu six enfans, qui tous, neuf semaines après leur naissance, ont été comme leur pere couverts d'écailles. Cinq sont morts ; il ne lui reste qu'un garçon qui a eu aussi la petite verole & qui depuis a accompagné son pere à Londres.

On peut conclure de là, dit M. *Baker*, que cet homme pourra nous laisser une race d'hommes à écailles, semblables à lui. Et si l'on perdoit de

vue l'origine de cet événement, on auroit lieu de penser dans les siécles à venir que ces hommes sont d'une espece différente des autres. On peut donc également en inférer que la peau noire des Negres & quelques autres différences qui nous frappent sensiblement, proviennent de la même maniere de quelque cause accidentelle.

Le sixiéme Article est un extrait de trois Lettres écrites par M. *Jamineau*, Consul d'Angleterre à Naples, à M. le Baron *Francis-Eyles Stiles*, Membre de la Société Royale, sur la derniere éruption du Vesuve.

Dans le septiéme Article, M. *Watson*, Membre de la Société & l'un de ses Membres les plus utiles, rend compte de ses recherches sur l'Agaric dont on use comme d'un styptique dans les amputations, & il fait voir que c'est le *Fungus in caudicibus nascens pedis equini figurâ C. B. Pin.* ou bien celui qui vient sur les vieux chênes.

L'Article huit contient une description de la Montagne de *Taberg* en Suede, envoyée à M. *P. Collinson*, par *P.*

Ascanius, Medecin, & traduite par M. *Emmanuel Mendez da Costa.* Cette Description semble refuter tous les différens systêmes qu'on a établis sur la formation des Montagnes. Celle-ci est située sur un terrein sablonneux à environ quarante lieues de la Mer. C'est une masse entiere de mine de fer. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ 400 pieds, & sa circonférence de trois milles d'Angleterre. Au-dessous est une vallée où coule une petite riviere. On ne trouve point de fer au pied de la Montagne, non plus que dans les plaines voisines. Il semble que cette Montagne ait été posée artificiellement sur le sable ; car elle n'y tient par aucunes racines, ainsi que les autres Montagnes. On trouve dans ses crevasses intérieures des os de Cerf & d'autres animaux, liés avec le sable. L'Auteur ne pouvant adopter aucun des systêmes ordinaires, attribue sa formation aux secousses des Tremblemens de terre. On tire beaucoup de fer de cette Montagne, & on le met en œuvre dans les fourneaux voisins.

Dans le neuviéme Article, M. *Richard Guy*, Chirurgien, rapporte un cas assez extraordinaire dont il a été témoin. Une petite fille d'environ sept ans, après avoir été inutilement traitée d'une prétendue hydropisie pendant un an, mourut au bout de ce terme dans un état déplorable. En l'ouvrant M. *Guy* trouva une substance solide & graisseuse de la forme d'un œuf, qui remplissoit toute la cavité de l'abdomen. Le gros bout comprimoit l'uretre & la vessie, tandis que l'autre bout pressoit le diaphragme, ce qui ne pouvoit manquer d'interrompre la respiration de la Malade. Elle adhéroit étroitement au perioste & pesoit quatorze livres deux onces & demie. En l'ouvrant, il y trouva au milieu plusieurs cellules remplies d'un fluide mielleux.

Les Articles dix & onze roulent encore sur l'Agaric. On rapporte en sa faveur les expériences de MM. *Andouillé & Moreau*, Chirurgiens de Paris. Mais en même tems on lui oppose la découverte de M. *de Lafosse*, Maréchal ferrant du Roi de France, qui a

employé pour arrêter le ſang la poudre de *Licoperdon*, ou *Crepitus Lupi*, & qui aſſure avoir toujours réuſſi en peu de minutes. M. *Ford* de Briſtol s'eſt ſervi pour le même uſage de l'eſpéce de Champignon qui croît dans les caves ſur les murailles & ſur les tonneaux, qu'il appelle, *Fungus vinoſus*, & il a fait ſon effet dans deux cas d'amputation.

Le douziéme Article contient des obſervations meteorologiques faites à Londres & dans le Comté de Surry en Février 1755, par MM. *John Canton* & *Henri Miles*.

Le treiziéme Article indique un remede bien ſimple pour l'hydropiſie: Il conſiſte à frotter matin & ſoir avec de l'huile de ſalade tout l'abdomen pendant une heure en chauffant bien la main qui doit frotter. On rapporte trois cures complettes faites avec ce remede; ſçavoir, celle d'une jeune femme à qui on avoit déja fait la ponction, d'une vieille femme de ſoixante-dix ans, & d'un homme de cinquante qui avoit beaucoup bu.

L'Article quatorziéme renferme trois obſervations ſur des immerſions des premier & ſecond Satellites de Jupiter, vues à Liſbonne, au mois de Janvier 1755, au moyen d'un Teleſcope Grégorien.

Le célebre M. *le Cat*, Démonſtrateur d'Anatomie à Rouen, a fourni le quinziéme Article. C'eſt l'hiſtoire des Fiévres malignes qui ont affligé la Ville de Rouen pendant les années 1753 & 1754.

Le ſeiziéme Article contient les particularités de la mort de M. *Richmann*, cet illuſtre Martyr de l'Electricité. On ne les rapportera point ici, étant aſſez connues d'ailleurs.

M. *Ward*, Profeſſeur de Rethorique à Gresham, donne dans le dix-ſeptiéme Article l'explication d'une Inſcription funéraire trouvée à Malton.

Le dix-huitiéme Article ſera précieux aux Botaniſtes. C'eſt la deſcription de cinquante plantes du Jardin Botanique de Chelſea, préſentée à la Société Royale, ſuivant la fondation de l'immortel *Hans-Sloane*, qui

en formant l'établiſſement de ce Jardin de Simples pour l'inſtruction des Apoticaires de Londres, a exigé qu'on rendît compte à la Société tous les ans des plantes qu'on y introduiroit.

Le dix-neuviéme Article eſt une lettre écrite au Comte de *Macleſfield*, Préſident de la Société, par M. *T. Sympſon*, Savant Mathématicien. Malgré la grande perfection des inſtrumens aſtronomiques modernes, on ſçait combien ils ſont ſujets à l'erreur. Quelques Aſtronomes avoient prétendu que l'on pouvoit autant compter ſur une ſeule obſervation faite avec ſoin que ſur la moyenne de pluſieurs obſervations. M. *Sympſon* penſe au contraire qu'il vaut mieux s'en fier à ce qui réſulte de la combinaiſon de pluſieurs obſervations, & il le démontre par le calcul qu'il met devant les yeux de la Société.

Le vingtiéme Article contient les expériences de M. *Thornhill*, qui confirment celles de M. *Ford* ſur l'utilité du *Fungus vinoſus* dont on a parlé, pour arrêter les hémorragies.

On trouve dans le 21e. Article les demandes faites par M. *Maty*, & les réponſes de M. *Porter*, Ambaſſadeur à Conſtantinople. Elles avoient pour objet les mœurs des Turcs: nous les avons inſérées dans le Journal de .. P.

Le vingt-deuxiéme Article eſt rempli d'extraits de différentes lettres adreſſées à M. *Thomas Hollis*, Ecuyer, ſur les dernieres découvertes faites à Herculaneum. La plus curieuſe de ces lettres a été écrite de Naples le 25 Février 1755, à M. *Cerati* de Piſe, au ſujet des livres & des manuſcrits tirés de ces ruines: on a cru devoir en donner la traduction.

„ VOUS ſçaurez, Monſieur, qu'il y „ a environ deux ans, comme on tra- „ vailloit dans un lieu qui étoit une „ maiſon de campagne des Anciens (1), „ on y trouva beaucoup de rouleaux „ longs d'environ une demie palme qui „ reſſembloient à des racines de bois „ noires & qui ſembloient être tous

(1) On voit par des ſignes certains que l'endroit où l'on travaille aujourd'hui n'a jamais été bâti, & que c'étoit le milieu d'un Jardin.

„ d'une piéce. L'un d'eux étant tombé par
„ terre, & s'étant brisé au milieu, on ap-
„ perçut des lettres qui firent connoitre
„ que c'étoit du *Papyrus*. Il y avoit jus-
„ qu'à cent cinquante rouleaux de dif-
„ férentes grandeurs. Ils étoient dans des
„ cases de bois toutes endommagées par
„ le feu. Le Roi avoit ordonné qu'on
„ tentat toute sorte de moyens pour les
„ dérouler & les lire; car on n'avoit point
„ encore pû y parvenir, & l'on ne pou-
„ voit lire aucun mot qu'en fendant le
„ rouleau. M. *Assemanni* se trouvant
„ alors à Naples pour la seconde fois,
„ proposa au Roi de faire venir le Pere
„ *Antonio*, qui travaille au Vatican,
„ comme le seul homme au monde qui
„ put entreprendre un ouvrage si diffi-
„ cile. Ce que ce Religieux a inventé
„ pour y parvenir, est incroyable. Il a
„ fait une machine avec laquelle, par le
„ moyen de certains fils gommés atta-
„ chés au dos du *Papyrus* où il n'y avoit
„ point d'écriture, il a petit à petit dé-
„ taché chaque feuille en se servant
„ d'une sorte d'instrument de Graveur;
„ il a ensuite fortifié le dos du *papyrus*
„ avec de très minces feuilles d'oignons

» trempées dans une liqueur spiritueu-
» se. On ne sçauroit imaginer quelle pa-
» tience a dû avoir ce bon Pere, pour
» dérouler ce manuscrit, qui s'est trouvé
» être un petit *Traité Philosophique*,
» *écrit en Grec*, à la maniere de Plutar-
» que, *sur la Musique*. Ce n'est cepen-
» dant pas un Discours sur la composi-
» tion ni sur les sons; c'est une censure de
» la Musique que l'Auteur prétend prou-
» ver être pernicieuse à la Société, comme
» uniquement propre à rendre mols &
» efféminés ceux qui s'y livrent. Le com-
» mencement de ce Traité manque; mais
» on espere trouver le nom de l'Au-
» teur à la fin. En attendant, on soup-
» çonne que c'est un Philosophe Stoï-
» cien, par ce que *Zenon* y est souvent
» loué. Les pages ou colonnes des ce ma-
» nuscrit sont composées chacune d'en-
» viron 20 lignes, & chaque ligne à un
» tiers de palme de long; entre ces co-
» lonnes il y a un espace vuide de plus
» d'un pouce. On en a déja dévelopé
» 30, ce qui fait environ la moitié du
» rouleau qui est un des plus petits,
» & dont les lettres sont très bien dis-

» tinguées. Quand le P. *Antonio* en a
» détaché une feuille, il la place entre
» deux cristaux ou deux loupes, & comme
» il a beaucoup de talent pour imiter tou-
» te sorte de caracteres, il copie la feuil-
» le avec toutes les lacunes qui y sont
» fort nombreuses. Il la donne ensuite
» au Chanoine *Mazochi*, qui essaye de
» réparer ce qui manque & d'expliquer
» le Grec. Les lettres sont capitales &
» presque sans aucune abbréviation; mais
» cet ouvrage prend tant de tems, qu'il a
» déja fallu un an pour dérouler la moitié
» de ce rouleau. Les lacunes sont pour la
» plupart d'un ou de deux mots auxquels
» on peut suppléer par le sens. Aussi-
» tôt que ce rouleau sera fini, on com-
» mencera à travailler à un manuscrit La-
» tin. Quelques-uns sont si volumineux &
» le *papyrus* est si fin, qu'étant déroulés
» ils rempliroient une espace de cent pal-
» mes. On m'a dit que quelques-uns de
» ces manuscrits Latins sont d'une main
» courante; ce qui confirme l'opinion du
» Marquis *Maffei*, qui prend le carac-
» tere qu'on appelle *Gothique* ou *Lom-*
» *bard* pour l'ancienne main courante

» corrompue par le tems. Nous pouvons
» nous reposer de cet important objet
» de littérature sur les excellentes mains
» entre lesquelles il est, puisque le Cha-
» noine *Mazochi* est un des plus habiles
» Antiquaires d'Italie, & le P. *Antonio*
» un des plus adroits Artistes de ce
» genre.

Le 24e Article, est le récit des divers tremblemens de terre qui ont été ressentis à Constantinople: il a été envoyé à la Société par M. *Porter*, Ambassadeur d'Angleterre à la Porte. Après les avoir décrit avec beaucoup d'exactitude, M. *Porter* termine sa description par quelques observations, dont la conclusion est, 1° Qu'il n'y a point de prognostic fixe des tremblemens de terre, puisqu'il nous viennent indifféremment dans la chaleur ou le froid, les vents ou le calme, la pluie, la neige ou le beau tems. 2° Que les faits qu'il vient de rapporter démentent l'assertion des Anciens qui regardoient le Printems & l'Automne comme les deux saisons les plus ordinaires des tremblemens de terre. 3° Que la velocité du mouvement & la distance de

la ligne de communication ont quelque chose de surprenant, puisque d'Andrinople à Smyrne, où il a été senti en même-tems, il n'y a pas moins de 250 milles, & 150 d'Andrinople à Constantinople. Sur la différence de l'ébranlement qui a été moins fort à Andrinople que dans les autres Villes, il conjecture que l'origine de l'explosion étoit à Andrinople.

Le vingt-cinquiéme Article consiste en trois lettres de *Henry Ecles*, Ecuyer, sur la cause de l'ascension des vapeurs, des exhalaisons, des vents, & sur différents phénomenes concernant le tems.

M. *Ecles*, mécontent de toutes les hypotheses qui ont eu cours jusqu'ici sur l'ascension des vapeurs, en imagine une nouvelle. Selon lui, ce n'est ni l'impulsion, ni la raréfaction de l'air, ni l'altération des parties aqueuses par l'expansion, c'est l'électricité. Il n'y a, dit-il, qu'une seule maniere d'altérer la gravité spécifique des particules des vapeurs & exhalaisons, & de les rendre plus légeres que l'air. C'est d'ajou-

ter à chaque particule une quantité suffisante de quelque fluide, dont l'élasticité & la raréfaction soient plus considérables que celle de l'air. On ne peut nier que le feu électrique n'ait ses propriétés; on s'en est suffisamment assuré par les expériences qu'on a faites, & d'où il a résulté, que toutes les fumées sortant du feu, les vapeurs de l'eau chaude & des autres fluides, la respiration de l'homme & des autres animaux, en un mot tout ce qui sort par la perspiration, est fortement electrisé. On s'est convaincu que la sphere d'activité d'un corps electrisé s'accroît par la chaleur; que ce feu electrique ne se mêle point avec l'air; qu'il pénétre l'eau dont il couvre la superficie jusqu'à une certaine distance, laquelle n'est pas en proportion du volume du corps électrisé, mais plutôt de l'état d'activité du fluide électrique; que ce fluide se mêle promptement avec la fumée & la flamme de tout feu qui fume, mais non avec le feu d'un fer rouge ou de tout autre métal qui ne fumeroit pas.

Pour prouver que ce fluide electri-

que est la principale cause de l'ascension des vapeurs & exhalaisons, on a seulement besoin de constater qu'il accompagne toutes sortes de vapeurs & d'exhalaisons en quantité suffisante. Il est évident que les vapeurs & exhalaisons sortent divisées en parties infiniment petites, & que ces particules doivent traverser le fluide électrique qui environne le corps. Elles doivent par conséquent s'electriser en proportion de l'état d'activité du fluide. En le traversant, elles doivent en être repoussées & se repousser l'une l'autre. Si donc chaque particule de vapeur occupe un plus grand espace que l'air qui lui répond, elle doit monter jusqu'à ce qu'elle se trouve en équilibre avec le reste de l'atmosphere. Il est difficile d'assigner la grandeur de chaque particule & de mesurer le fluide qui l'environne; mais dès qu'il est prouvé que chaque particule est electrisée, & que d'ailleurs on ne donne point d'autres causes convainquantes, c'en est assez pour conclure que l'Electricité est la cause de l'ascension des vapeurs.

On a aussi fait l'expérience, en electrisant quelque matiere légere, telle que le duvet & la plume, que sa gravité spécifique est fort diminuée, & qu'en mettant au-dessous un corps électrique, le duvet ou la plume est repoussée en haut. Plus on divise les parties du duvet ou de la plume, & plus elle monte haut après avoir été électrisée, ce qui fait une preuve en faveur de la présente hypothese.

L'ascension ou la descente de ces vapeurs, opérée par ce feu électrique, est la cause de toute l'émotion réguliere ou irréguliere de l'atmosphere. Par cette hypothese on explique. 1°. Pourquoi il pleut en Hyver presque généralement quand le vent est Sud, Sud-Ouest ou Ouest. 2°. Pourquoi le vent Nord-Ouest est suivi d'ondées. 3°. Pourquoi les vents de Nord & de Nord-Est sont généralement secs. 4°. Pourquoi le vent d'Est fait un tems sec & obscur. 5°. Pourquoi les Raffales précédent les ondées & pourquoi le calme leur succede peu après. 6°. Pourquoi les orages arrivent rarement

dans un tems ſerein ſans nuages. 7°. Pourquoi les vapeurs dans les Saiſons chaudes forment des nuages qui produiſent le tonnerre & les ondées. 8°. Pourquoi le Barometre tombe plus bas dans les pluies continues ſuivies de vents, & pourquoi il ſe releve lorſqu'il vient tout de ſuite un beau tems. 9°. Pourquoi il ſe forme des vents frais ſur terre & ſur mer.

Ces principes établis l'Auteur continue à rendre compte des expériences qui lui ont conſtaté que les vapeurs & les exhalaiſons aſcendantes ſont électriſées. Voici ſes termes.

» J'étendis horiſontalement une cor» de de ſoye de 8 pieds ; je ſuſpendis » au milieu deux morceaux de duvet » de gazon (1), au moyen de deux » piéces de ſoye, ayant chacune 12 » pouces de long. Je frottai enſuite un » morceau de cire d'Eſpagne ſur mon

[1] Je crois que c'eſt le duvet de cette Plante qu'on appelle *Piſſenlis*, & qu'on ſouffle pour s'amuſer.

» habit, j'électriſai ce duvet, & je mis » audeſſous des matieres combuſti» bles, de ſorte cependant que tou» te la fumée paſſoit en abondance » entre les matieres qui brûloient & » le duvet. J'eus le plaiſir de voir que » le duvet n'étoit point affecté par le » paſſage de cette fumée, & qu'il reſ» toit également électriſé. Je plaçai » auſſi au deſſous du duvet une caffe» tiere de thé bouillant; je reſpirai & je » ſoufflai très longtems deſſus, enfin » je fis toutes les expériences imagi» nables avec toute ſorte de vapeurs » & d'exhalaiſons, & j'éprouvai le » même ſuccès : c'eſt je crois tout dire » en faveur de mon ſyſtême.

Le Docteur *Parſons* préſente dans le vingt-ſixiéme Article une pétrification qu'il appelle, *Echinometra digitata ſecunda rotunda, vel Cidaris Mauri* de Rumphius.

L'Article vingt-ſeptiéme eſt une lettre de l'Abbé *Mazeas*, correſpondant de la Société Royale au Docteur *Halles*. L'Abbé *Sauvage* de la Société Royale de Montpellier avoit découvert que le

jus du *Toxicodendron Carolinianum, foliis pinnatis, floribus minimis herbaceis*, teignoit les toiles d'un noir beaucoup plus épais que toute autre préparation connue, & avec beaucoup moins d'acrimonie. L'Abbé *Mazeas* informe le Docteur *Halles* qu'il a vû, dans le jardin du Duc d'Ayen à S. Germain en Laye, deux autres eſpéces de *Toxicodendron*, dont l'une eſt appellée *Triphyllum folio ſinuato pubeſcente*, & l'autre *Triphyllum glabrum*. Elles viennent de Virginie, & elles teignirent ſes manchettes d'un bien plus beau noir, & en beaucoup moins de tems que ne fait l'eſpéce de *Toxicodendron*, dont avoit fait mention l'Abbé *Sauvage*. Ni la leſſive de ſavon, ni la lie des cendres de bois verd n'ont pû diminuer la force & le brillant de ce noir.

Après cette lettre, en ſuit une autre de M. *Philippe Miller*, où l'on trouve que *Kempher* a déja fait mention de la propriété de cette plante de la Caroline. On ſçait auſſi que les Japonnois noirciſſent leurs uſtenciles, & que les Calicuts ſont peints avec le jus de cet arbriſſeau.

briſſeau. Ils ſe procurent ce vernis en faiſant dans l'arbre avec un couteau des inciſions en différens endroits. Il en découle un jus blanc & viſqueux qui noircit en l'expoſant à l'air. On aſſure que le même jus eſt contenu dans les feuilles & dans les tiges de la plante. Ce jus s'échauffe ſans s'aigrir ; il a de plus la qualité d'être très venimeux & dangéreux pour ceux qui l'employent. S'ils ne s'enveloppent d'un mouchoir autour du col & de la bouche, ils s'expoſent à de violens maux de tête, & à voir enfler leurs lévres. Lorſque les Japonnois ont fait leur inciſions, ils placent audeſſous des vaiſſeaux de bois, pour recevoir le jus qui en tombe. Quand l'arbre n'en fournit plus & qu'il ſeche, ils font d'autres inciſions vers les racines, de ſorte qu'ils en tirent tout le jus. Enſuite ils coupent l'arbre, & il en vient un nouveau rejetton qui dans trois ans fournit de nouveau ſuc. Il ne faut d'autre préparation à ce vernis, que d'y mêler un peu de boue ; après quoi on le paſſe à travers une groſſe gaze, & on l'em-

pêche de s'évaporer, en le couvrant avec une peau huilée. On fait aussi de ce vernis avec le jus de la noix de Cachou. Comme le *Toxicodendron* est très commun dans les Colonies Angloises du Nord de l'Amérique, ainsi que l'arbre de *Cachou* dans les Colonies du Sud, M. *Miller* voudroit que les Habitans de ces diverses Colonies s'appliquassent à faire des expériences & à recueillir beaucoup de ce vernis qu'on pourroit rendre propre à la teinture, vû la mauvaise qualité des draps noirs préparés avec la noix de galle & le fer, qui ne se soutiennent pas longtems.

La Lettre adressée par M. *Guillaume Brackenridge*, Membre de la Société Royale, au Comte de *Macclesfield*, Président de la même Société, forme le vingt-huitiéme Article. Elle offre une nouvelle Méthode pour construire des tables des probabilités de la vie pour Londres. La quantité de Sectes différentes, tant d'Etrangers que d'originaires de la Ville, empêche qu'on puisse calculer les Baptêmes & asseoir un juge-

ment un peu juste sur les Bills de mortalité à Londres. L'affluence continuelle des Etrangers qui viennent en cette Ville au-dessus de l'âge de   ans, est encore un obstacle à la sureté du calcul des sépultures des hommes de cet âge, qui en conséquence varie beaucoup. Le Docteur *Halley*, dont on estime tant les tables, a fondé ses computations sur quelque chose de plus fixe, sçavoir, sur les billets de mortalité de Breslau. Mais la différence du Pays & de la maniere de vivre, fait pour Londres une objection contre son Plan. Le Docteur *Brackenridge* propose de rectifier les erreurs qui s'étoient suivies de l'usage de ces Bills pris séparément. Il a donc formé sa table sur les Bills de mortalité de Londres pour les hommes au-dessous de vingt ans, & sur les Bills de mortalité de Breslau audessus de vingt ans, pour les époques suivantes de la vie. C'est ainsi qu'il détermine le nombre des naissances annuelles. Il est évident, dit il, que si nous ne supposons pas d'accession d'Etrangers, le nombre des vivans en

chaque année sera égal à la différence qui est entre les naissances & la somme des sépultures suivantes. Le nombre des vivans en chaque année sera facilement connu, si nous supposons la probabilité de la vie la même à Londres qu'à Breslau. Par exemple entre les hommes de vingt ans, les Morts à Breslau sont en raison des vivans, comme 6 à 598. Si donc les Morts à Londres, pour les hommes de vingt ans, sont au nombre de 73, les vivans seront au nombre de 7263. On peut également trouver le nombre des morts dans les années intermédiaires par la table de M. *Halley*. Par exemple, si les morts à Breslau, depuis l'âge de dix ans jusqu'à vingt exclusivement, sont au nombre de 61; si ceux dans la vingtiéme année sont au nombre de 6, & si les morts de Londres dans la même période de 10 à 20 sont au nombre de 741, il est évident que les morts de la vingtiéme année à Londres seront au nombre de 73. Si les vivans à Londres dans la vingtiéme année sont au nombre de 7263, ce nombre sera

égal à celui des naissances, en ôtant de ce total tous ceux qui sont morts dans les 19 autres années. Ainsi en se réglant sur les Tables précédentes & en prenant X pour le nombre des naissances, on aura l'équation suivante: $X - 8819 - 2006 - 805 - 741 + 73 = 7263$. Et en ce cas le nombre des naissances égalera 19961.

Par cette Méthode, on verra que les Sectes différentes de la Religion regnante, en n'y comprenant pas les Quakres & les Juifs, ne font qu'environ une huitiéme partie du total des habitans de Londres. Et comme la différence entre les 19561 naissances, & les 24867 morts, pendant cette époque, est de 5306, il faut donc qu'il y ait à peu près 5000 Etrangers qui arrivent tous les ans dans cette Ville, pour garder la proportion que supposent les Bills de Londres.

On concevra facilement comment la table suivante est formée. On suppose qu'en prenant 1000 personnes nées le même jour, il meurt sur ces 1000 personnes trois cens vingt-trois enfans

âgés d'un an : il n'en restera dans la deuxiéme année que 677 âgés d'un an ; donc il en doit mourir 127, avant qu'ils ayent atteint la deuxiéme année, & ainsi de suite. Les nombres intermédiaires marqués d'un *M*, désignent donc ceux qui sont morts à telle époque ; le nombre 323 marque ceux qui ont dû mourir à l'âge d'un an, & le 127 marque ceux qui sont morts à l'âge de deux ans.



II.

LETTRE

Ecrite à l'Auteur du *Magasin Anglois*,

Contenant la Description d'un Poisson venimeux.

MONSIEUR,

JE vous écris aujourd'hui avec d'autant plus de plaisir, qu'il vient de m'arriver un accident qui me faisoit craindre que je ne fusse jamais en état de vous écrire davantage, mon bras droit étant enflé & trois fois aussi gros que le gauche. Vous allez en sçavoir le détail. Etant hier en Mer, par un tems parfaitement calme, je vis un spectacle nouveau pour moi & en même tems fort amusant. C'étoit un grand nombre de vessies transparentes d'un

volume considérable & d'une très belle couleur qui flottoient sur la Mer. Je conjecturai dabord que c'étoit des voiles du *Nautilus* décrit par *Pope*, & j'ordonnai à mes gens de ramer du côté de ces vessies, pour en prendre une. Mais lorsque je fus plus près, je fus bien désabusé. En les examinant à la clarté du Soleil, je vis qu'elle n'étoient autre chose qu'une masse de matiere à moitié liquide, claire comme de l'eau de roche, & ayant la consistance de corne de Cerf. La partie supérieure étoit une vessie creuse & vuide de la grosseur d'une tête d'enfant. Elle étoit de toute sorte de couleurs, tirant sur le plus beau pourpre, sur un violet foncé & sur la couleur de chair humaine. L'ensemble de ces couleurs formoit au Soleil les plus belles réflexions. Audessous de cette vessie, étoient rangées d'autres vessies plus petites, pas plus grosses que des pois, & de couleur de verd de Mer. La membrane qui les couvroit toutes paroissoit épaisse comme un écu de trois livres. Ses ondulations refléchissoient la plus belle variété de couleur. La couche sur la-

quelle étoit posée cette vessie, ressembloit à un lit de gelée, d'une substance cependant plus épaisse, de la largeur d'une assiette ordinaire & d'un ver bleu. Il n'y avoit aucune apparence de tête ni de queue ; & on ne pouvoit discerner où étoit la bouche ou l'anus de cet étrange animal. Il sortoit cependant de chaque côté huit jambes ou bras qui n'étoient nullement arrondis, & garnis d'espèces de franges qui sont toujours en mouvement. Elles finissent en pointe, ont six pouces de long, & sont aussi couleur de mer. Cet animal ne semble avoir en aucune façon la puissance de se remuer, étant chassé par les vents & par les vagues, & n'ayant point la liberté de fuir aucun danger en plongeant dans la Mer. Il est destiné à rester sur la surface jusqu'à ce que le Soleil le brule ou que les vagues le mettent en piéces.

Après l'avoir examiné de mon mieux, je voulu me saisir d'une de ses vessies, mais je me trouvai bien loin de mon compte. Il ne m'est pas possible de vous décrire la douleur affreuse

que j'éprouvai. Je fus en moins d'une minutte dans l'état de quelqu'un qui seroit plongé dans la bouche enflammée d'un Volcan. La glace n'est pas si froide que ce terrible animal, quand je le saisis; mais à peine y eus-je touché, qu'il ne resta rien de la belle forme qui m'avoit tant séduit, & je ne vis à sa place qu'une masse dégoutante d'ordures. Cette belle vessie creva, les jambes de l'animal se rejoignirent, elles serrerent & couvrirent ma main & mon bras. Un jus empoisonné sortit aussitôt de ces especes de franges, & dès qu'il se fût répandu, toute ma peau s'éleva, & je souffris autant que si mon bras avoit été plongé dans du souffre enflammé. Ce qui augmentoit ma douleur, c'est que toute la substance de l'animal s'y étoit attaché comme de la colle à moitié seche, & qu'on fut obligé de la couper sur moi avec des cizeaux. Mon bras & une partie du côté droit s'enflerent, & la chaleur brulante qui me dévoroit, dura depuis le matin jusqu'à trois heures après midi. On bassina aussitôt mon bras avec du vin

& de l'huile, ce qui me fit encore souffrir; mais aussi ce fut pour mon bien, car je fus rétabli le soir même, & j'en tirai une nouvelle preuve que le bon Samaritain du Nouveau Testament étoit plus habile que tous nos Chirurgiens d'Europe.

M'étant informé plus particulierement à nos Matelots de ce qui concernoit ces animaux, ils me dirent qu'il étoit ordinaire d'en voir en tems calme, & que lorsqu'ils paroissoient près du rivage, c'étoit un signe certain d'une tempête prochaine. C'est cependant ce qui ne se vérifia pas alors, car nous eûmes toujours beau tems. La Mer les jette souvent sur le rivage. Quand on les recontre sous les pieds, elles craquent comme d'autres vessies. Lorsque malheureusement ce sont des Matelots à qui cela arrive, comme ils sont ordinairement sans bas ni souliers, ils en souffrent, quoique moins que moi, parce que l'animal est dans un état plus languissant, & que d'un autre côté la peau de ces gens-là est beaucoup plus dure. Ils ajouterent

que le vin & l'huile étoit le meilleur remede qu'on pû apporter contre ce venin.

Je suis, &c.

CET Animal est connu dans les Indes Orientales. C'est celui que M. *Dubois* & M. *Ray* ont appellé l'Ortie Marine venimeuse à huit pieds, *Urtica Marina octopes venenata*; mais on se flatte qu'il n'y en a point encore eu de description aussi détaillée. Quoique le remede qu'on y indique soit bien simple, les Indiens n'en ont pas connoissance; car ils croyent encore actuellement ce poison mortel.



III.

Description d'une espece de Chenille, découverte depuis quelques années.

UN Naturaliste Anglois étant dans une promenade de saules à Chelsea (1) où il a une maison, s'amusoit à considérer une petite plante, qui est une espéce de copie en mignature du grand Lys d'eau. Il admiroit l'élégance de ses feuilles, & observoit avec étonnement que, quoique cette plante s'étendit beaucoup au-dessus de la surface de l'eau, cependant ses racines n'y descendoient pas à une grande profondeur.

En regardant cette plante avec attention, il vit un grand nombre de Chenilles d'une espéce qu'il ne connoissoit point encore, qui rampoient

(1) Beau Village à une lieue de Londres, où sont les Soldats Invalides.

avec précaution & fort lentement ſur la ſurface de cette plante. Comme on n'a point encore décrit les Chenilles d'eau, notre Obſervateur voulut ſuivre avec ſoin leur marche.

On ſçait aſſez que l'œuf d'un Papillon, au lieu de produire un Papillon, produit une Chenille, qui par la ſuite devient aîlée comme celui à qui elle doit le jour. Ce ne ſont pas deux animaux, c'eſt le même corps organiſé différemment. Le papillon n'a ni bouche, ni organe de digeſtion, ni beſoin de nourriture. Sa ſeule fonction eſt de s'accoupler avec ſa femelle, & de contribuer à la propagation de l'eſpéce; après quoi il meurt, ainſi que ſa compagne, dès qu'elle a dépoſé ſes œufs. Ce fut en Juillet qu'on découvrit la vraie origine de cet inſecte. L'un des jours les plus chauds de ce mois, notre Naturaliſte obſerva un Papillon femelle avec des aîles griſes, qui rampoit ſur le gazon du côté de l'eau; elle étoit ſi chargée d'œufs, qu'elle pouvoit à peine marcher. Cependant avec le tems elle ſe jetta dans

l'eau, & ſe plaça ſur une des feuilles de la plante flottante dont nous venons de faire mention. Elle commença auſſitôt à dépoſer là ſes œufs. Quoiqu'elle ne fût pas en état de manger, le reſſouvenir de ce qu'elle avoit mangé avec tant de plaiſir, lorſqu'elle étoit Chenille, lui fit faire ſes œufs ſur cette même plante, afin que les petits qui en écloroient, trouvaſſent ſur le champ une nourriture convenable, & le nombre de ſes œufs fut conſidérable. Elle les rangea avec beaucoup d'ordre ſur différentes feuilles, pouſſant la précaution juſqu'à choiſir les feuilles les plus fortes, les plus épaiſſes & les plus ſéches. Après cette opération, elle ſe jetta dans l'eau & termina bientôt ſa vie, étant devenue dans ce moment la pature d'une grenouille, qui s'en ſaiſit comme d'une proie délicieuſe. N'y a-t'il pas là de quoi admirer la Providence, qui permet que les plus petits animaux deviennent utiles même après leur mort. Les œufs une fois poſés ſur cette plante, l'Obſervateur les veilla journellement, juſ-

qu'au dix-huitiéme matin qu'ils commencerent à éclore, & chaque œuf donna une Chenille verte avec la tête noire. Ils reſterent dans le même ordre ſemi-circulaire, dans lequel leur mere les avoit placés, ſans s'en départir. On les vit le ſoir manger en cet ordre. Ils ne ſe mêlerent jamais avec leurs freres qui étoient ſur d'autres feuilles: autant de feuilles autant de petites communautés ſéparées.

On ne peut trop admirer l'ordre & le gouvernement de ces petites créatures. Lorſqu'il n'y eut plus à brouter ſur quelqu'une de ces feuilles, toute la couvée s'arrêta, & quoiqu'il y eut des feuilles contigues, pas une n'oſa traverſer pour y paſſer, juſqu'à ce qu'on eut élu un Chef. Il ſembloit qu'elles nous imitaſſent dans la circonſtance où nous aurions un lac glacé à traverſer; étant en grand nombre, nous aurions ſoin alors de faire tenter le paſſage par deux ou trois perſonnes, afin que tous les autres ne fuſſent pas expoſés à périr à la fois. Lorſqu'ils eurent choiſi un Chef, il ſe

porta fort loin en avant; deux ſe placerent derriere lui; après ces deux, il en vint une rangée de quatre, enſuite une colonne de douze, & enfin tout le reſte de la Troupe. A meſure que le Chef marchoit, tous ſes compagnons imitoient ſes mouvemens, & tournoient préciſément à droite ou à gauche, ainſi que lui. Il les conduiſit de feuille en feuille, juſqu'à ce qu'enfin il en rencontra une forte & remplie de jus, ſur laquelle on réſolut de reſter; tous ſe placerent ſur cette feuille dans le même ordre qu'ils avoient marché. Cette Peuplade changea pluſieurs fois de feuilles de la même façon. La Royauté n'étoit point affectée à un Papillon d'une eſpéce particuliere: le Monarque étoit pris indifféremment dans tout le corps, & ce qui eſt remarquable, lorſqu'il conduiſoit mal ſes ſujets, un autre le remplaçoit, & le Prince qui étoit dépoſé, alloit tranquillement ſe confondre dans la foule des Plébéiens. Au reſte les poſtes les plus éminens de ce corps, étoient les plus dangereux; car il arrivoit ſouvent au Général & à ſes

Officiers Généraux de tomber entre deux feuilles & de se noyer. La Nature qui les a destinés à habiter sur la surface de l'eau, ne leur a pas permis de vivre dans cet élément.

On a tracé jusqu'ici la vie de ces Papillons vivant en communauté sur une feuille qui n'est pas plus grande que le diametre d'un écu de trois livres; mais ils parviennent bientôt à une taille qui ne leur permet plus de demeurer ensemble sur un si petit terrein. Alors ils se séparent de plein gré, pour ne plus se retrouver que dans une autre situation. Ils prennent un domaine plus ample où ils vivent abondamment, de sorte qu'au bout de trois semaines ils ont un tiers de pouce de long. Peu après vient le tems de leur engourdissement, pendant lequel ils sont Chrisalydes. La maniere dont ils se préparent à cette retraite, n'est pas moins surprenante que tout ce qu'on vient de dire. Comme les feuilles sur lesquelles ils forment leur habitation, flottent sur la surface de l'eau, & sont dès là exposées à être submergées, c'est

un danger réel pour eux. Quand ils sont Papillons, ils peuvent s'y soustraire en passant d'une feuille à l'autre : ils n'ont donc de mesures à prendre que pour cet état d'inaction qu'ils sçavent si bien prévoir. Voici l'expédient ingénieux dont ils usent, pour être à l'abri de toute inquiétude.

Ils vont sur les feuilles voisines; ils en rongent un morceau de la grandeur d'une piéce de douze sols; ils la cousent sur la feuille où ils habitent avec du fil qu'ils ont eux-même filé & dont ils tirent la matiere de leur propre substance; ils se glissent ensuite dessous, & achevent de s'y enfermer avec les mêmes fils, de sorte qu'ils sont à l'abri de toute injure. Si cependant ils se sont renfermés trop tôt, le besoin de manger leur fait passer la tête entre les fils pour ronger la feuille de dessous, ce qu'ils font avec beaucoup d'épargne & de précaution. Quand on ouvre ce sac peu de jours après, on les trouve enveloppés dans une espéce de drap mortuaire de soye.

Lorsqu'une fois la Chenille est sortie de sa cachette en forme de Pa-

pillon, elle reste sur la feuille pendant le tems nécessaire pour secher ses aîles, & elle prend ensuite l'essor. Le mâle monte fort haut & fait de long circuits. La femelle s'arrête ordinairement sur le rivage voisin, où elle attend le mâle. Elle n'est pas plutôt remplie d'œufs, qu'elle va sur les feuilles de la même plante, les y dépose & y finit sa vie. Si son fidele époux lui survit, ce n'est que deux ou trois jours, encore faut il qu'il ne tombe pas entre les mains de quelque ennemi, comme fit celui dont on a parlé. S'il peut échapper, il va se mettre à l'abri sous une plus grande plante, & y meurt en paix.



I V.

Porte-Feuille d'une jolie Femme.

(Extrait du VISITEUR, *Feuille Périodique).*

CETTE Feuille ayant été suspendue pendant quelque tems, on rend compte ici de l'événement qui avoit causé cette interruption.

Le Visiteur étant un jour allé voir l'adorable Narcissa, non cette Narcissa dont la familiarité scandaleuse est connue de tous les Petits Maîtres de Kensington, mais une Narcissa de tout un autre genre; une Narcissa qui ne s'est jamais piquée de trop de *civilité* envers personne; une Narcissa qui n'a jamais bien parlé d'aucune créature vivante; enfin une Narcissa qui est la plus agréable Petite-Maîtresse des trois Royaumes. L'amour fut le lieu-commun général de la conversation. Peut-il en effet être

question d'autre chose dans une assemblée du bon ton. Les femmes vanterent leurs triomphes ; les hommes insinuerent modestement le *bien* dont ils étoient avec toutes les femmes de leur connoissance, en exceptant toujours les femmes présentes, & l'on en vint enfin à vouloir juger qui méritoit la préférence, & quel étoit l'agréable qui avoit le plus reçu de poulets dans la derniere quinzaine. Tous les porte-feuilles furent ouverts, & l'on obligea notre Auteur à tirer le sien de sa poche. Il l'avoit pris sur lui ce jour là, pour y ajouter le nom de deux ou trois jeunes gens *de la derniere volée*, & un certain falbala de femme nouvellement à la mode. Narcissa enchantée de trouver l'occasion de se saisir de ce thrésor de scandale, sous prétexte de le voir, substitua en le rendant son propre Porte-Feuille. On juge bien qu'elle fit cette niche avec la grace qu'on lui connoit.

La maudite avarice porte presque toujours avec elle sa punition. Le *Visiteur* qui avoit compté se procurer ce

jour-là de nouvelles richesses, perdit tout d'un coup celles qu'il avoit déja acquises à grande peine. On devine l'intérêt qui avoit animé *Narcissa* ; elle comptoit y trouver quelqu'une de ses équipées, & elle étoit curieuse de sçavoir la tournure qu'on y auroit donnée. Par malheur pour notre Auteur, ce même Porte-feuille contenoit ce qui devoit faire le sujet de ses prochaines Feuilles. Pressé par son Libraire qui lui demandoit de la copie, il envoya redemander son cher Porte-feuille. La Dame préparée sur sa réponse, lui fit dire qu'il étoit trop agréablement relié, pour qu'elle ne fût pas décidée à le garder ; qu'à l'égard des feuilles qui y étoient jointes, après en avoir lu quelques-unes, elle les avoit trouvées si dépourvues de bon sens, qu'elle en avoit fait l'usage qu'il pouvoit deviner.

Le Tonnerre n'auroit pas plus confondu notre malheureux Auteur. Le visage allongé d'une aulne, l'œil fixe & hagard, sa contenance annonçoit le désespoir où le mettoit ce contre-

tems. Il tira pour lors de sa poche le Porte-feuille de *Narcissa*, & le donna tristement au garçon de l'Imprimeur dans l'état où il étoit. On peut donc se flatter d'avoir dans toute sa fidélité les productions d'une jolie Femme qui à la vérité ne prévoyoit pas qu'elles dussent jamais être publiées.

Les neufs premieres pages de cet important Manuscrit, ne contiennent que des noms de visites avec des adresses de Coeffeuses & de gens à secrets. Pour ce qui est des visites, il est à remarquer que les amies particulieres de la Dame étoient écrites en gros caracteres, quoique en petit nombre. On distinguoit entr'autres, *Billy* (1), *Babil*, *Lucie*, & *Scandale*. D'autres Femmes étoient marquées avec une croix noire. C'étoient celles que *Narcissa* voyoit en visite, sans avoir aucune liaison avec elles. Une note particuliere expliquoit même que *Narcissa* avoit pour elles la plus forte répugnance.

---

[1] *Billy* revient à *Guillemette*.

Les

Les pages suivantes étoient remplies d'observations & de *Memoranda* sur l'habillement, le maintien & la conversation. On y voyoit quelques-unes de ses propres observations, & celles des personnes en qui elle avoit le plus de confiance. Ce sont ces remarques dont on va transcrire ici une partie.

Jeudi, au soir, j'ai été à l'assemblée de Mlle. F..... Tous ceux qui la composoient étoient étrangement stupides. M. Georges n'y a point paru. Perdu huit guinées. Revenue à la maison de fort mauvaise humeur & fort indisposée. Remarqué que M. * * * est amoureux de la petite S..... Qu'elle est ridicule ! Cependant son bonnet lui alloit bien. M. Guillaume S.... est aussi amoureux de Mlle G.... Bon Dieu ! Est-ce qu'elle n'a pas eu un nombre suffisant d'imbéciles & d'*especes* pour Amans ? Pour lui il porte la tête haute, mais on dit que c'est parce qu'elle est légere. Elle n'est chargée de rien qui la consolide. Je ne m'étonne plus de ce que M. Roch Ganache est si sen-

sé ; son menton touche toujours à la troisiéme boutonniere.

Dimanche à l'Eglise, beaucoup de de mal de tête. Mlle S. . . . . . a soin de se tenir sur un coussin fort épais; aussi paroit-elle bien plus grande qu'elle ne l'est en effet. Milady A. . . . . . est arrivée tard. *Memorandum* : bonne façon de fixer l'attention du public ; je ne viendrai Dimanche prochain qu'à la moitié de l'Office. *Est ce qu'il n'ont pas des choses plus agréables à dire? Etrange histoire que celle de David & de Betsabée!* . . . . Mlle M. . . . . . est la personne la plus polie qu'il y ait, mais ses manchettes ne sont pas assez hautes. Notre Prédicateur est un homme bien terrible, Il reproche à chacun ses fautes, comme s'il avoit le secret de toutes les familles. *Memorandum* : aller chez le Duc de M. . . . . . pour qu'on travaille à le faire Evêque, afin qu'il ne prêche plus.

Lundi chez Milady B. . . . . . , M.

Georges y étoit, jamais je n'ai été si pétillante. Que Milady B. . . . . étoit laide ! Perdu trente guinées. Je ne regardois pas à mes cartes, parce que Milady F. . . . . . étoit là qui lorgnoit M. Georges. Elle est assez jolie, mais affectée. On ne voit que sa phisionomie à tous les Théâtres. Demander si son mari est aussi pacifique qu'on le dit. M. H. . . . . . y est venu. Quelle impudence ! Il a toujours l'air d'avoir fait un mauvais coup. Mlle. W. . . . . est en couche : elle dit beaucoup de bien des François. Elle veut donner l'enfant au jeune Chevalier. *Memorandum* : envoyer chez Mlle B. . . . pour qu'elle ne dise pas à tout le monde qu'il est en Italie depuis un an.

Mardi matin, été à la Foire, vû dans une boutique parmi de vieilles vaisselles le service de Thé de Mde P. . . . . . *Memorandum* : l'acheter & inviter Mde P. . . . . à venir prendre du Thé chez moi. L'Arménien a de belles étoffes de soie. Restée chez lui deux heures. Il auroit bien voulu me vendre une robbe, mais le Marchand

d'à côté vend à meilleur marché. Vu une jolie bague. Qui est-ce qui pourra me la présenter? Je ne vois que W.... Il est riche & nigaud. *Memorandum* : aller prendre du thé chez Mlle R. . . il y est toujours. Le petit Marchand vend des aiguilles qui rompent aisément & qui ne fatiguent point ; en acheter. Vu entr'autres figures de la Chine deux Guenons, dont l'une ressemble comme deux goutes d'eau à Mde. ***. Revenue diner chez moi, surprise agréablement de voir M. H. . . . . qui est venu me tenir compagnie, & qui m'a dit que j'étois jolie comme un Ange. L'agréable homme ! Peut-on comparer M. Georges à lui ? M. P. . . . . est venu. Le sot homme ! Il n'a jamais rien à dire. *Memorandum* : avoir toujours une Gazette à lui donner pour lire. Mlle M. . . . . . a sauté par-dessus une muraille, pour s'enfuir avec un Officier & s'aller marier avec lui. Bon Dieu, ce que c'est que les Femmes! Passe encore si on sautoit par-dessus une muraille, pour se débarasser de son mari. Je sçai bien qui est-ce qui s'y

exposeroit avec beaucoup de résignation (1). M. H. . . . . nous a mené à la Comédie. Il n'y avoit point de place, parce que Garrik jouoit. Cet original mériteroit d'être sifflé ; mais la Ville est pour lui. B. . . . . . est excellent dans le Rôle d'Othello. Quelle chute de reins ! Quel dommage qu'on ne voye pas son visage ! M. H. . . . . nous a quitté pour aller voir Milady; il ne nous est pas revenu depuis. Quel papillon ! Et cependant je ne puis pas l'oublier.

Jeudi au soir, chez Miladi R... perdu beaucoup en jouant avec M. H. . . . Il m'a dit qu'il y avoit un moyen bien simple de le payer. Le fripon ! je le hais, mais il est si séduisant, si adroit. *Memorandum* : ce sont de ces amants qu'il faut garder à une certaine distance. Revenue tard, pas dormi une heure, toujours occupée de ce M. H. . . . Bon Dieu ! je ne l'aime point, pourquoi me tourmente-t'il tant ?

Mercredi, travaillé un quart d'heure à mes manchettes de Dresde. Ma

---

[1] *Narcissa* étoit mariée.

femme de chambre dit, que je ferois tout auſſi bien de les faire finir, que ce n'en ſeroit pas moins mon Ouvrage. Effectivement Mˡᵉ de... qui vante tant les ſiennes, les a fait achever. D'ailleurs M. H.. aſſure qu'une femme ſenſée ne travaille jamais. Ma toilette n'a jamais pû aller, auſſi Gilbert (1) eſt une bête. Mˡᵉ C... va être Ducheſſe, pendant que je ne ſuis rien: auſſi ne falloit-il pas me preſſer de me marier; les peres en ſçavent toujours plus que leurs filles.

Jeudi matin, j'ai été à une vente. Quels tableaux immodeſtes! c'eſt préciſément ce qu'on voit le mieux. Comment ces Peintres s'amuſent-ils à pareilles choſes? Beau tableau de Cupidon & de Pſyché: Miladi M.... l'a acheté. Il n'y a qu'elle dans le monde qui eût oſé faire une pareille emplette. M. H.... ſe trouve par tout, mais je ſuis furieuſe; il a l'air amoureux fou de cette bégueule de M.... *Memorandum*: finir avec lui.

[1] Sa Femme de Chambre.

Jeudi au ſoir, été à l'aſſemblée: il y avoit beaucoup de monde. M.G. y étoit, il a été ſtupéfait de ma réſerve envers lui. M. *H.* y a dit des galanteries à Mˡᵉ *A.*, & c'eſt à quoi je ne m'accoutumerai jamais. La petite *F.* ſe donne de grands airs. Comment peut-on la trouver jolie? Le Miniſtre *M.* eſt entré ſaoul, on dit qu'il eſt toujours comme cela. Pourquoi quelqu'un ne lui dit-il pas que cela n'eſt pas bien?

La Ducheſſe de *R.* y eſt venue: elle eſt en vérité plus jolie que ſa fille. Je crois en conſcience que la vertu embellit les femmes, j'aurois envie de l'eſſayer; cependant M. *H.* dit que la beauté n'eſt rien, ſi l'on n'en fait uſage.

Vendredi, rendu viſite à Miladi *F.* femme charmante qui a l'air de qualité, & la meilleure créature qui exiſte. Elle a beaucoup connu autrefois M. *H.* & elle n'en dit pas de bien. On s'étonne de m'y avoir vû aller, cependant ſon mari l'a reconnue pour ſa femme. Le mien prétend que malgré cela il ne voudroit pas que je priſſe de ſes principes, il ne ſçait ce qu'il dit; en tout

cas je voulois ſçavoir ce qu'elle diſoit de M. *H.*

Samedi, reſtée chez moi, ou il y avoit beaucoup de monde. *Memorandum: H. ot. eb. ta Telmah. ot. thgin.*

Ces paroles barbares embarraſſeroient plus d'un Lecteur; elles veulent dire en caracteres renverſés: *H. to be at Hamlet to night? H.* Sera ce ſoir à Hamlet (1).

(1) Tragédie toujours fort courue à Londres.



V.

PROJET DE SOUSCRIPTION

Pour les Œuvres de GUILLAUME SHAKESPEAR, corrigées & illuſtrées par Samuel Johnſon, *en 8 vol. in-8°. Prix 2 liv. ſterlings & 2 ſchel.*

VOICI comme s'exprime l'Editeur:

PROPOSER les Œuvres de *Shakeſpear* après tant d'éditions, c'eſt s'expoſer à la queſtion: ſi ce grand Poëte a plus beſoin qu'un autre des notes critiques des Ecrivains Anglois, & quels ſont les défauts des dernieres Editions auxquelles le nouvel Editeur compte ſuppléer. Publier de nouveau un ancien Livre, c'eſt s'obliger à corriger ce qui eſt altéré & à expliquer ce qui eſt obſcur. *Shakeſpear* eſt l'un des Auteurs qui ont écrit depuis l'uſage de l'Imprimerie, chez

qui l'on trouve le plus de ces textes altérés & douteux. La plupart des Auteurs, en publiant eux-mêmes leurs Ouvrages, y donnent assez de précision, pour qu'on ne soit pas dans le cas de lire différemment le même endroit, & qu'on n'ait pas besoin de s'épuiser en conjectures critiques. Est-il question de manuscrits publiés après la mort de l'Auteur, il en subsiste du moins une copie qu'il a écrite ou revue, & qui par conséquent sert de regle. Les œuvres de *Shakespear* ont eu un sort bien différent; il ne les a jamais destinées à l'impression, il ne les a livrées que pour être jouées sur le Théâtre. Elles ont été ainsi copiées pour les Acteurs, ont changé de main en main, & ont souffert des caprices de l'Acteur qui y aura ajouté quelquefois pour amener une plaisanterie, ou qui aura mutilé son rôle pour abréger la représentation. Les fautes des copistes ont achevé d'y porter le désordre; ces Pieces ont depuis été imprimées, sans la participation de l'Auteur, sans même son consentement; elles ont

été débitées furtivement & à la hâte, de sorte qu'on peut encore compter sur les fautes occasionnées par l'ignorance & la précipitation des Imprimeurs. Combien de causes réunies pour vitier le texte! On peut encore y ajouter l'obscurité du siécle dans lequel *Shakespear* a écrit, & dont il étoit lui-même un peu entiché. Quand un Auteur survit à ses contemporains & que la célébrité lui reste, il est nécessairement obscur. Chaque époque a sa tournure & son stile. *Shakespear* est le premier Auteur qui ait écrit le Dialogue, tant sublime que familier dans notre Langue. La plupart des Livres sur lesquels il avoit formé son stile sont perdus ou du moins négligés. C'est ce qui fait que plusieurs de ses imitations nous échappent, que nous n'entendons pas toutes ses allusions, & que plusieurs beaux endroits de ses Piéces sont ensevelis avec les objets auxquels ils avoient rapport, de même que les figures s'évanouissent, lorsque le canevas tombe.

Le grand avantage de *Shakespear*,

est d'avoit pris la plupart de ses Scenes dans la Nature. Il copioit les manieres du monde dans lequel il vivoit. Ses Comédies sont plus remplies qu'aucunes autres d'allusions aux traditions & aux superstitions du vulgaire, & on ne peut bien les entendre, si l'on n'est instruit.

Ce grand Poete a de plus écrit dans un tems où notre Poesie n'avoit point encore de regle fixe, où nos phrases étoient encore dans un état flottant, où nos mots tenoient encore trop des Nations voisines, & où le Saxon dominoit sur tout dans notre diction. Le Lecteur est donc embarassé vis-à-vis d'un langage qu'on peut regarder aujourd'hui comme mort, & qui a essuié depuis tant de changemens. Le genre dans lequel il écrivoit demande tout l'usage du Dialogue, & admet les phrases les plus communes, les plus proverbiales, phrases qui étoient alors familieres, & qu'on ne soupçonnoit pas devoir devenir inintelligibles dans un tems éloigné. Telles sont les principales causes de l'obscurité de *Shakespear*, à quoi l'on peut ajouter cette plénitude d'idées

qui lui faisoit charger ses mots, pour ainsi dire, de plus de sentimens qu'ils ne pouvoient en exprimer. La rapidité de son imagination l'entraînoit aussi à une deuxiéme pensée, avant qu'il eût entierement rendu la premiere.

Un autre obstacle au Commentateur, c'est l'exactitude avec laquelle *Shakespear* a suivi ses Auteurs. Il lui arrivoit souvent de coudre des circonstances presque épisodiques à son principal objet, uniquement parce qu'il les trouvoit dans l'Auteur chez lequel il avoit pris le fait principal. C'est de quoi l'on se convaincra, si on lit les Auteurs dans lesquels il a puisé.

Telles sont les difficultés qu'il y a eu à surmonter, en entreprenant une édition de *Shakespear*.

Les corruptions du texte seront corrigées par une soigneuse collation des plus anciennes copies, d'où l'on restaurera plusieurs endroits défectueux. On aura même soin de mettre toutes les variantes, parce que

que ſouvent une maniere défectueuſe de lire un paſſage a rapport au vrai ſens & ſert du moins à le faire découvrir. C'eſt en quoi toutes les précédentes Éditions ont été très fautives, perſonne juſqu'ici ne s'étant encore donné cettte peine. On aura du moins la conſolation que ſi le Lecteur n'eſt pas ſatisfait du parti qu'a pris l'Editeur en ſe déterminant pour un texte, il pourra lui en ſubſtituer un autre par lui-même.

Lorſque toutes les éditions ſont évidemment altérées, de ſorte que la comparaiſon qu'on en feroit ne peut être d'aucun uſage, c'eſt alors que la ſagacité du critique doit s'exercer. Quand un texte a éte ſi longtems expoſé au caprice & à l'ignorance, il eſt permis d'y ſuppléer & d'y faire quelque changement. On s'eſt permis cette liberté, mais on en a toujours averti le Lecteur, & on ne lui en a point impoſé à cet égard, comme dans l'édition d'Oxford. Au reſte, on ne propoſe aucune des corrections qu'on a faites, comme

certaines. La critique eſt toujours haſardée, lorſqu'il eſt queſtion d'une langue auſſi peu aſſujettie aux regles de la Grammaire, que l'Anglois, & d'un ſtile auſſi licentieux que celui de *Shakeſpear.*

L'Editeur a pouſſé l'attention juſqu'à lire les Livres mêmes que ce Poete a lûs; il a été juſqu'à la ſource, il a comparé les copies aux originaux, & il ſe flatte en ce point de beaucoup de ſupériorité ſur ſes prédéceſſeurs. Il convient pourtant qu'il a profité de leur travail, ce qui l'a mis plus à portée de donner tous ſes ſoins à ce qu'ils n'avoient pas fait. Pour dire ici le vrai, M. *Rowe* & M. *Pope* ne poſſédoient pas l'ancienne Littérature Angloiſe. Le Docteur *Warburton* a été détourné par des études plus importantes; & feu M. *Theobald* ne conſideroit l'érudition que comme un moyen de lucre, d'où il arrivoit qu'il ne ſe donnoit pas beaucoup de peine pour creuſer dans le ſens de l'Auteur. Il ſe contentoit de ſe fournir d'aſſez de notes, pour embellir l'ouvrage des dé-

corations que le Public attendoit.

A l'égard des dictions anciennes & inuſitées, l'Editeur ſe croit en droit de réclamer la confiance du public, ayant eu plus que perſonne occaſion de parcourir la langue dans tous ſes âges (1). Cet avantage l'a conduit à débrouiller plus d'une ambiguité dan le texte, & à retrouver le ſens de pluſieurs termes qui étoit comme perdu dans les ténébres de l'antiquité.

Quand l'obſcurité viendra d'une alluſion à quelqu'autre Auteur, on citera le paſſage; lorſque la diction ſera embrouillée, elle ſera éclaircie par un commentaire ou une interprétation. Quand le ſens ſera interrompu, par la ſuppreſſion de ce qui ſervoit à lier le paſſage, on ſuppléra au défaut de connexion. Lorſque quelque coutume de l'autre ſiécle, ne ſera pas pré-

[1] Il eſt l'Auteur du plus ample & du meilleur Dictionnaire qui exiſte dans la Langue Angloiſe.

ſente au Lecteur, on aura ſoin de la retracer. Le ſens des termes douteux ou équivoques ſera expliqué par l'autorité d'autres Ecrivains, ou par les paſſages paralleles de l'Auteur même. MM. *Pope* & *Warburton* ont excellé dans leurs obſervations ſur les beautés & ſur les défauts de l'Auteur. L'Editeur ne s'eſt point piqué de remplir cet objet; ſon opinion eſt que les beautés de ſentiment ſont du reſſort de tous les Lecteurs qui liſent *Shakeſpear* avec quelque goût. Cependant il ne s'eſt pas interdit de comparer ſon Auteur avec les anciens ou les modernes.

Quelques-uns des Editeurs précédens ont affecté d'effacer leurs Prédéceſſeurs. Dans cette édition on adoptera au contraire ce que chaque Commentateur aura fait de bien; auſſi l'on eſpere qu'elle ſera regardée par la poſtérité, comme renfermant tout le reſte, & réuniſſant tout ce qui concerne le Pere du Dramatique Anglois.

On ſouſcrira pour cet Ouvrge chez

J. & R. *Tomson* dans le Strand, & chez plusieurs autres Libraires de Londres.



V I.

BRITANNICA ELUCIDATA. Description Politique de la Grande Bretagne, où se trouve tout ce qui concerne la situation, le Sol, les Habitans, les revenus, les Colonies & le Commerce de cette Isle.

Ouvrage intéressant proposé par souscription. Par *Jean Campbel.*

L'AUTEUR prétend qu'on ne tire point assez de parti des avantages de l'Angleterre, & qu'on trouve des difficultés à tout ce qui s'appelle innovation & établissement tendant à une nouvelle perfection. Il est persuadé que l'Angleterre pourroit mettre en œuvre presque tout ce que ses voisins ont imaginé pour leur propre utilité. Il ajoute, qu'en faisant quelques changemens aux usages qui sont aujourd'hui en vigueur, on extirperoit les obstacles qu'on regarde jusqu'à présent comme ne pouvant être vaincus par la

patience. C'est d'après ce systeme que l'Auteur écrit.

Son Ouvrage est divisé en VI Livres.

Il traite dans le premier livre des avantages de la Grande Bretagne pris généralement. Ils conduisent, selon l'Auteur, à la sureté de sa puissance, de sa défense & de son commerce. M. *Campbel* prétend nous faire sentir ce qu'on a considéré jusqu'ici que très superficiellement.

Le terrein de la Grande Bretagne fait l'objet du second livre, & particulierement par raport à la différente façon dont ce terrein est tenu par les propriétaires. On examine dans ce même livre, les valeurs comparatives des terres en différens lieux & en différens tems, les avantages des chemins publics & de la Poste, la navigation qui a lieu dans l'intérieur du Royaume & sur les côtes, & la communication qui est entre les Ports & les Provinces.

Dans le troisiéme livre, on considere les Habitans de l'Isle de toute condition. L'Auteur Anglois félicite ses compatriotes de n'être sujets qu'aux Loix, & non aux hommes; personne n'est si

petit que la loi le dédaigne. L'Auteur est très louable, lorsqu'il s'attache dans ce livre à insinuer à la Nation d'encourager encore davantage la vertu & l'industrie, en veillant plus particulierement à l'éducation des enfans & au soutien des infirmes & des vieillards. L'Auteur exhorte aussi ses compatriotes à chercher un milieu entre le trop chaste célibat & la débauche effrénée.

Il est question dans le quatriéme livre des revenus de la Nation. L'Auteur entreprend de prouver qu'on ne peut éviter que ceux qui administrent les affaires publiques, n'ayent des appointemens proportionnés à l'importance de leur emploi; que si d'ailleurs les revenus de l'Etat sont levés & appliqués convenablement, le salaire de ceux qui président à ces levées ne peut être à charge à l'Etat. Il y examine aussi les avantages & les dangers des dettes de la Nation & des effets en papiers. L'Auteur conseille de s'attacher à réduire ces dettes & à borner le crédit du papier. Il insiste sur cette maxime généralement vraie, que la façon de le-

ver les taxes, les rend plus à charge au public que le fond même de ces taxes. Il finit par discuter tout ce qui concerne la monnoye, & la relation entre le tau de l'intérêt & la valeur des terres.

Les factoreries, établissemens & colonies de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique sont l'objet du cinquiéme livre. Le sentiment de l'Auteur est, que bien loin que les Colonies diminuent le nombre des Habitans de l'Anglererre, elles l'ont plutôt augmenté. Il prouve que les intérêts des Colonies sont inséparables de ceux de la Nation.

Le sixiéme livre concerne le commerce qu'il nomme *Fils de la liberté & le Pere de l'abondance* (1). Chez les autres Nations le commerce est l'ouvrage de l'art, chez les Anglois il est naturel. L'Auteur, dont les sentimens tiennent toujours à la plus exacte probité, prétend que la bonne foi est l'ame unique du Commerce. Il s'éléve contre l'opinion de ceux qui pensent que la fraude en est le plus grand

(1) L'expression Angloise est feminine.

mobile. Il déplore cet abus; comme le signe le plus infaillible de la corruption. Pour mieux écarter la fraude, il recommande la frugalité qui ne peut s'établir, dit-il, qu'autant que les plus riches en donneront l'exemple.

Les conditions de la souscription sont, que l'ouvrage contiendra 2 volumes *in*-4° d'environ 75 feuilles chacun, & que le prix est de deux guinées. L'Auteur reçoit les souscriptions à Londres.

Ce Livre doit paroître incessamment.



VII.

DESCRIPTION

*Des Isles d'*ALDERNEY, GUERNESEY, JERSEY & SARK.

Extrait du *Litterari-Magazine.*

CES Isles situées sur les côtes de Normandie faisoient jadis partie de ce Duché. Elles appartiennent aujourd'hui à l'Angleterre, & sont annéxées à la Province de Hampshire.

Alderney est à environ sept lieues du Cap de la Hogue, & à cinquante trois de la partie la plus méridionnale de l'Angleterre. Cette Isle a cinq milles & demie de long, deux & un quart de large & douze de circonférence. La Ville qui donne le nom à l'Isle, est située vers le milieu, & renferme environ deux cens maisons. L'air est sain, le terrein passable, mais insuffisant

pour nourrir les Habitans. Dans la partie Orientale de l'Isle, il y a un Fort qui a été bâti par la famille des Chamberlains; mais il est presque comblé par le sable, desorte qu'on n'en fait pas beaucoup d'usage. Ils rendent leur terre fertile avec le Varech, ou gouamon, herbe qui croit sur les rochers dans la mer, Le passage connu sous le nom de *Rache d'Alderney*, qui est entre cette Isle & la côte de Normandie, est dangéreux surtout dans les mauvais tems; cependant ce fut par là que les François passerent, lorsqu'ils eurent été battus à la Hogue l'an 1692. Il n'y a dans l'Isle qu'un Port qui est vers le Sud, & il n'y entre que de petits Bâtimens. De là vers l'Ouest, il y a une rangée de rochers qui occupe trois lieues, qu'on appelle les *Casquets*, du principal d'entre eux. Les fils d'Henri I. y furent jettés dans leur passage pour aller en Normandie. L'Isle est gouvernée par un Baillif & des Officiers de Justice. On appelle de leur jugement à la Justice de Guernesey, dont cette Isle dépend.

Guernesey a huit milles de long, six de large & environ vingt & une de circonférence; elle est à vingt sept milles des côtes de France, à soixante de celles d'Angleterre, & elle contient dix Paroisses gouvernées par huit Ministres. Les noms de ces Paroisses sont, 1° S. Pierre le Port, 2° S. Martin, 3° La Forêt, 4° Orteval, 5° S. André, 6° S. Pierre aux-Bois, 7° S. Sauveur, 8° S. Michel en Vallée, 9° Le Castel, 10° S. Samson. Les Habitans étoient d'abord Calvinistes : ils professent aujourd'hui la Religion Anglicanne, & sont du Diocése de Winchester. Le principal d'entre eux est Doyen; il a commission d'Official de l'Evêque, & est nommé par le Gouverneur de l'Isle. Les Eglises sont bâties en pierres; S. Sauveur & S. Pierre aux Bois sont les mieux bâties.

L'Isle est un roc fort elevé & montagneux en quelques endroits. Le terrein est fertile; il y a beaucoup de gazon & une grande variété de fleurs, le Printems & l'Eté. On sçait que les Lys de Guernesey sont remarquables

par leur beauté. Les Habitans ne sont pas fort adonnés au labour; ils s'appliquent plus à planter des arbres, & surtout des pommiers. Aussi font-ils beaucoup de cidre. L'Isle fournit beaucoup de cette pierre connue sous le nom d'*Emery*, & dont l'usage est de polir le verre. C'est à S. Pierre le Port que se tient le marché; le Chateau Cornette est le Fort où il y a toujours une garnison. Ce qui le rend imprenable, c'est la chaine de rochers & les courants qui environnent l'Isle; c'est aussi le seul Havre qu'elle ait: les vaisseaux en sortent sans danger, mais ce n'est pas sans passer sous le canon du Château. Ce Port traverse un mole fort régulier, situé très près de la Ville. Il a été construit sous le regne d'Edouard I. Le Château-Cornette, qui commande la Ville & le Havre, avoit une forte tour qui a eté réduite en poudre par le tonnerre en 1672. La viande de Boucherie, qui se mange dans l'Isle, est excellente. Les Habitans font cependant plus d'usage de végétaux. Les bestiaux y sont petits, parce que l'herbe est courte; les

Chevaux sont aussi de petite taille; mais forts & propres à la charette & au labour. Il y a dans l'Isle de la volaille, des Lievres & des Lapins; mais on n'y voit point de venaison, de Renards, ni d'autres quadrupedes. Les Oyes fréquentent l'Isle pendant l'Hiver; la Mer donne beaucoup de coquillages, de crabes, d'huitres, d'écrevisses, de poissons plats, comme les turbots, les solles, les plies & les rayes. Elle fournit aussi des mulets, des carpes de mer, & des anguilles qui pésent jusqu'à 30 & 40 livres; mais comme il n'y a point de riviere dans l'Isle, il n'y a d'autre poisson d'eau douce que celui que l'on garde dans des étangs.

Le seul travail de l'Isle, est le tricot de bas, de vestes & de culottes. Les Habitans commercent en vin qu'ils échangent contre de la laine, du sucre, des épices, du cuir, du charbon, &c. Plusieurs Marchands Anglois qui commercent à Lisbonne & à Oporto, ont à Guernesey des magasins où ils mettent ce vin en entrepôt, prétendant qu'il se bonifie dans ces magasins.

Les Habitans n'ont jamais été sous

la jurisdiction des Tribunaux d'Anglerre; ils sont jugés selon les loix de Normandie par un Baillif & douze Jurats, qui jugent tant au civil qu'au criminel, excepté les crimes de trahison, de fausse monnoye & de violence à la Justice dont la Couronne prend connoissance. Lorsqu'il est question de quelque chose au-dessus de 40 liv. sterling, ou d'une rente de 40 schelings, on peut appeller au Conseil privé. En matiere criminelle, il n'y a point d'appel.

Les revenus du Roi consistent principalement en dixmes de bled, qui se montent à environ 1000 livres par an. Les droits qui se payent pour ce qui releve du Roi, sont incertains. Le Gouverneur se réserve les amendes, saisies, naufrages, droits de Douane & d'ancrage sur les vaisseaux François. Une Compagnie de Cavalerie & trois Regimens de Milice composent toutes les troupes de l'Isle.

On y parle communément François; mais on suit les usages & les coutumes d'Angleterre, les Habitans ayant beaucoup d'aversion pour la France.

Gersey a douze milles de long, six de large, & vingt-sept de circónférence. Elle est située à vingt milles Sud-Est de Guernesey, à quatorze des côtes de France, & à 72 de celles d'Angleterre. L'Isle est défendue par des rochers & des bancs de sable qui la rendent inabordable. Leur pente est escarpée au Nord, & ils s'élevent à 50 brasses au-dessus de l'eau. La partie Occidentale de l'Isle avoit autrefois de bonnes terres : aujourd'hui elle est déserte, le vent la couvrant de sable. Les terres élevées sont remplies de terreau, à la réserve de quelques endroits qui sont pierreux. La partie la plus basse de l'Isle est un terrein épais & fertile ; le milieu est montagneux, mais si planté de vergers, qu'on croiroit que c'est une forêt continuelle. Les vallées sont arrosées par des ruisseaux qui font tourner quarante moulins à bled sans ceux de foulon. Les Habitans sont détournés de la culture du bled, dont ils n'ont pas suffisamment, par leur application aux Manufactures de Bas, à la Navigation, aux Plantations

de Pommiers, & à la quantité de palissades dont ils bordent les chemins. Leurs champs sont toujours fermés par des hayes de six ou huit pieds de haut, très serrées & de racines vives.

Il y a des années où ils font jusqu'à vingt-quatre mille muids de Cidre qu'ils consomment chez eux. Comme le vin & l'eau-de-vie y sont à bon marché, ils font peu d'usage de bierre. Presque toutes leurs maisons ont une source : le Docteur *Charton* en a trouvé une purgative. Le beurre & le miel y sont si bons, qu'ils sont quatre fois plus chers que ce qu'ils en tirent de France. Il y a des Perdrix qui ont les yeux & les pieds rouges comme les Faisans, & un plumage admirable ; la chair au reste n'en est pas meilleure que celle de la Perdrix grise. Le poisson y est à meilleur marché qu'en Angleterre. L'Oreille de mer est un poisson particulier à cette Isle ; c'est un coquillage dont la pulpe est délicieuse, & le dedans semblable à la mere-perle : on en prend quelquefois très abondament sur le rivage Quoique l'Isle de Guernesey n'ait pas de bêtes vénimeuses, il y a à Gersey

beaucoup de crapauds, de lésards, &c.

L'air y est sain, & les personnes sobres y vivent long-tems. On parle Anglois & François, mais plus généralement cette derniere langue, dont on fait usage dans les Chaires & dans les Tribunaux. Il y a dans l'Isle douze Paroisses, sçavoir : au Nord de la Trinité, S. Jean & Ste Marie ; à l'Orient, S. Clément, Gronville & S. Martin ; au Sud, S. Hélie, S. Laurent & S. Sauveur ; à l'Occident, S. Ouin, S. Pierre & S. Brelan. L'Isle est divisée en cinquante-deux Cantons, appellées *Vingtaines*, parce qu'ils contiennent sans doute vingt maisons. Les principaux lieux de l'Isle sont S. Hélie, dont la situation est d'autant plus agréable qu'elle est arrosée par un ruisseau, & que des montagnes l'abrient du côté du Nord. Il y a 400 maisons, & les rues sont larges & bien pavées. Le Palais de la Justice est dans une place quadrangulaire, & bien bâti. Le nombre des Habitans se monte à 2000, & ils n'ont qu'une seule Eglise où les prieres se font alternativement en François & en Anglois. Le marché qui s'y tient, est

aussi beau qu'une Foire. Après S. Hélie, le principal lieu est S. Aubin, Port où habitent les Propriétaires des Vaisseaux & les Négocians. Il y a un Fort monté de canons & un Mole fortifié qui s'avance sur la mer. L'ancrage est bon, & les vaisseaux ne peuvent entrer & sortir que sous la portée du canon. Les maisons y sont bien bâties : les meilleures, ainsi que les Eglises, sont couvertes en ardoise, le reste est en chaume ; on tire la pierre de la montagne de Montinado.

On fait à Gersey beaucoup de commerce avec l'Angleterre, l'Espagne, Terre-neuve, & en tems de paix avec la France. En tems de guerre, cette derniere Nation est fort harcelée par les Pirates de Gersey. Les femmes & les enfans s'emploient à tricotter des bas ; on en porte jusqu'à 8 ou 10000 paires par semaine au marché de S. Helié. Ils tirent d'Angleterre tous les ans 56 mille livres de laine pour le soutien de cette Manufacture. Les biens se divisent également entre les enfans des deux sexes.

Le Château de Montorgueil est en-

tierement tombé ; celui d'Elisabeth est aujourd'hui le plus fort, à quoi la nature & l'art contribuent : il est situé dans une petite Isle voisine qui n'a pas plus d'un mille de contour. Les Milices sont habillées & disciplinées comme des Troupes réglées. Il y a deux Compagnies de Cavalerie & cinq Régimens d'Infanterie, qui passent en revue le 29 de Mai. On garde les piéces d'artillerie dans les Eglises, toutes prêtes à tirer au besoin. Les Corps de garde sont situés dans des lieux inaccessibles à l'ennemi ; on y a placé des batteries de 60 canons de 10 livres de balle. Le Gouverneur-Lieutenant réside dans le Château, & le Gouverneur n'y vient jamais, ou très rarement.

Le Gouvernement civil est comme celui de Guernesey. Il y a deux Ecoles. Les Eglises sont de structure gothique. Les grands chemins ont 12 pieds de largeur, sans compter deux pieds d'élevation de chaque côté.

Sark n'a que cinq milles de long, trois de large au plus, & est située à six ou sept milles de Guernesey. Le

Château est presque imprenable, vû les rochers qui le défendent. Il n'y a plus que deux chemins pour y arriver : l'un pour les charettes qu'on a coupé dans le rocher, l'autre pour les gens de pied qui sont obligés de grimper l'un après l'autre. Il y a au Château deux portes très fortes défendues par deux piécesd'artillerie. L'air y est pur & serain, parce qu'il n'y a pas de marais, & il est si sain qu'on y vit très long tems. Il y a six sources d'eau fraiche ; le terrain est chaud & sablonneux, & cependant il produit des panais, des carottes & des navets. Il n'est pas moins propre pour les pomiers, & on y fait beaucoup de cidre. Les vaches produisent assez de beurre & de lait, mais on tire le fromage d'Angleterre. Il n'y a point de bois pour le chauffage, on y supplée par des motes & du genest. On bâtit les maisons avec de vieux pomiers & du sapin. Le prinicipal mets du Pays est du macquereau, accommodé avec des choux, du lard & des groseilles cuits ensemble. La Garde du Pays est composée d'un Capitaine & de 40 Soldats. Cette Isle fut prise sur les

François par stratagême sous le Regne d'Elisabeth. Les Officiers de Justice sont bien habiles, lorsqu'ils sçavent lire & écrire. Du tems de Charles II, le Juge étoit Pêcheur : on a la ressource d'appeller au Tribunal de Guernesey. Il y a des Manufactures de bas, de gants & de bonnets qu'on débite dans les Ports Occidentaux d'Angleterre.

Nous devons sentir l'importance dont il est pour nous, que les François ne s'emparent pas de ces Isles; ils ne les ont jamais perdues de vue, mais leurs tentatives ont toujours été vaines. Nous sommes très bien postés dans ces Isles, pour incommoder nos voisins, & nous pouvons augurer du mal que nous leur ferons de ce côté-là, par celui que nous leur avons fait dans la derniere guerre.



ITALIE.

I.

ANALYSE.

De quelques Dissertations de MURATORI, sur les Antiquités d'Italie.

PREMIERE DISSERTATION.

Des Nations Barbares qui s'assujettirent l'Italie.

Le grand objet d'admiration, que l'Antiquité nous présente est Rome, cette fameuse Rome qui étendit sa domination non sur l'Univers entier, comme l'ont osé avancer quelques Historiens flateurs, mais au moins sur la plus considérable portion des trois parties du Monde connues pour lors.

Aucune des Monarchies précédentes n'étoit parvenue à ce haut dégré de puiſſance. Beaucoup de valeur & d'héroïſme, une politique achevée, une conſtance à toute épreuve, enfin l'amour de la gloire ; telles furent les cauſes de cette énorme puiſſance à laquelle s'éleva le peuple Romain. Ce que nous nommons Fortune, mit le comble à tous ces avantages, en n'oppoſant à la rapidité de leurs conquêtes que des peuples déſunis, inférieurs en force & en diſcipline, faciles par conſéquent à dompter, ou prompts à accepter l'eſclavage, ſous le ſpécieux titre d'alliés & de conféderés. La révolution qui changea en Monarchie cet Etat originairement Republicain, ne diminua rien de ſa grandeur : la prudence & le courage des Maitres de ce vaſte Empire le maintinrent longtems dans ſon premier éclat, & en étendirent même les confins. Mais par un effet de la viciſſitude ordinaire des choſes humaines, cet immenſe corps politique, ſemblable en cela à nos individus, reſſentit à la fin l'attaque de différentes infirmi-

tés, & après pluſieurs chutes & rechutes s'évanouit & diſparut tout à fait. Cette décadence arriva vers la fin du troiſiéme ſiécle de l'Ere Chrétienne. On vit alors les Céſars & les Auguſtes multipliés, faire entre eux le partage des Provinces de l'Empire, dans la ferme perſuaſion qu'une ſeule tête étoit inſuffiſante pour défendre & conſerver tant d'Etats réunis, dont les limites étoient ſi reculées ; comme s'il étoit poſſible que l'intelligence fût de longue durée entre pluſieurs Souverains.

Conſtantin le Grand, premier Empereur Chrétien, vint & fit voir ce que peut un ſeul homme, lorſqu'il réunit toutes les vertus qui forment le Héros. Il raſſembla ſous ſon Sceptre les membres épars du vaſte Empire Romain, & il ſçut maintenir, ſans le ſecours d'autrui, la paix au dedans & la crainte au dehors. Mais la faute que fit ce même Empereur, en tranſportant le Siége de l'Empire à Biſance, & en le partageant à ſes enfans, replongea l'Etat dans cette décadence d'où

il l'avoit lui-même tiré. De ce partage naquit entre ſes ſucceſſeurs une diviſion d'intérêts. Enfin vinrent les Barbares qui mirent dans les fers preſque tout l'Empire d'Occident & les Provinces d'Afrique. La rivalité & l'ambition avoient de tout tems ſuſcités aux Romains des ennemis parmi leurs voiſins ; mais les premiers efforts de ces Nations furent longtems infructueux. Le Gaulois ſur le point de planter ſes étendarts dans le Capitole, trouva dans Rome, quoiqu'affoiblie, ce courage infatigable qui la faiſoit toujours renaitre, pour ainſi dire, de ſes propres cendres, & qui rebutoit l'ennemi le plus acharné.

Annibal lui-même, ce grand général ſur les pas duquel on eût dit que le deſtin faiſoit marcher la Victoire, ne ſçut pas plus profiter de ſes ſuccès, que les Romains ne ſçavoient plier ſous le joug, & ſes triomphes ſe terminerent à l'eſclavage de ſa patrie. Les Cimbres, les Teutons, les Ambrons, & pluſieurs autres Peuples de la Germanie, trouverent dans un *Marius* & dans un

Catulle des défenſeurs de leur patrie, auxquels il leur fallut céder. Ce ne fut que vers le cinquiéme ſiécle que les Barbares, ſoit par leur courage, ſoit par leur fortune prévalurent enfin. L'Empire étoit alors entre les mains de Princes timides & déſunis. Le relachement & la molleſſe s'étoient introduits : dégoutés du métier pénible des armes, les Romains ſe ſervoient en qualité de Soldats de ces mêmes Barbares. Ceux-ci apprirent à connoitre le local du pays, & les moyens de s'en emparer. Auſſi voit-on en l'an 405, un *Radagaïs*, Roi des Gots, fondre en Italie à la tête de deux cens mille hommes, & y cauſer mille dégats. Sur ſes pas *Alaric*, autre Roi des Gots, vient avec de nouvelles forces, prend Rome vers l'an 409, & met tout à feu & à ſang dans cette Ville. Tous les Barbares, tels que les Gots, les Vandales, les Alains, les Suèves, les Bourguignons ſemblerent s'être donné le mot, & voler de concert au ravage de toutes les Provinces Romaines. *Attila* & *Genſeric* mirent le comble à ce déſaſtre.

Cependant l'Italie résista encore quelque tems, & se maintint gouvernée par ses Empereurs jusqu'en 476, qu'*Odoacre*, après s'être emparé de Rome & de presque toute l'Italie, s'en fit proclamer Roi. *Theodoric*, ce fameux Prince Goth, troubla cet Etat naissant, défit *Odoacre*, s'empara à son tour de toute l'Italie, & s'en maintint la possession par la sagesse de son Gouvernement. A ce Prince succéda l'Empereur Justinien I. qui recouvra l'Afrique & l'Italie après une longue & sanglante guerre, & en fut presque aussitôt chassé par les Lombards, sous la conduite d'*Alboin*, leur Roi, en 568. Tel est l'époque de cette Monarchie dont Pavie fut le siége. C'est alors que l'Italie paroit changer réellement de face. Les beaux Arts furent oubliés, les Lettres resterent incultes, l'ignorance étendit partout ses aîles ténébreuses. Le seul métier de la guerre occupoit ces Peuples grossiers; ce ne fut qu'à la longue qu'ils commencerent à se civiliser, & qu'aux cruautés qui signalerent leur établissement, succéda

enfin une forme de gouvernement plus paisible & plus éclairée.

Il faut cependant observer, qu'au rapport de *Paul Diacre*, cette transmigration des Lombards en Italie donna lieu à un nouveau debordement de peuples animés par cet exemple, & qui vinrent comme eux s'emparer de différentes Villes, auxquels ils donnerent leurs noms. Nous avons encore aujourd'hui la Ville de *Bazovara*, dans laquelle existoit anciennement une citadelle. Ce pays étoit ce que nous nommons aujourd'hui la *Baviere*: d'anciennes Chartres en parlent sous le nom de *Bajoaria*. Dans une entr'autres qui existe dans les Archives du chapitre de Modène, il est dit, qu'en l'an 1033 *Jngon*, Evêque de Modène, donna à charge de cens à Boniface, Duc & Marquis de Toscane, pere de la célebre Comtesse Matilde, & à Richilde sa femme, (1) » deux Domaines du

[1] Le Lecteur ne sera peut être pas faché de voir la façon de parler Latin d'alors. Voici le passage.

» ressort de la Seigneurie de l'Evêque, » situés, l'un dans l'endroit appellé *Clagnano*, consistant en une forteresse » & le Château construit en icelle, « avec la Tour & la Chapelle construite dans ladite Tour; l'autre au » lieu dit *Saviniano*, avec le Château » qui en dépend.

Eux en échange donnent pareillement à cens (2) deux autres Domaines, situés l'un au lieu dit *Bajoaria*, l'autre au lieu appellé *FossatoRegi*, avec le Château existant sur chacun desdits biens, ensemble les Chapelles construites en iceux, Châteaux, ou Domaines.

» *Cortes duas juris ipsius Episcopi*, quibus *sunt posite*, *una in loco*, ubi *dicitur Clagnano*, *quod est Roca cum Castro inibi* abente, » *&* *Turrem cum Capella inibi* abente, *&c.* » *alia namque Curte abana in loco*, ubi » *dicitur Saviniano similiter cum castro inibi* » *abente.*

[1] „ *Unam in loco* ubi *dicitur Bajoaria*, „ *alia in loco* ubi *dicitur*, *Fossato Regi*, *cum* „ *Castro ad* unaquaque Corte *super se* abente, „ *&* *Capellis infrà* eodem *Castris*, *vel* Cortis, *&c.*

Le pays circonvoisin de Milan s'appelloit, ainsi que les anciens titres en font foi, *Ducatus* ou *Comitatus Burgariæ*, vraisemblablement parce que ce fut là que s'établirent les Bulgares qu'Alboin y amena, d'autant mieux qu'ils se trouvent aussi nommés *Burgari*. Il y a de même apparence que les Sueves, appellés par les anciens auteurs *Suavi*, donnerent le nom à la partie du Véronése nommé *Soave* en Italien. Tous ces peuples étoient Tributaires des Lombards, & leur payoient le tiers de leur revenu.

Enfin, vers l'an 774, le trône d'Italie passa des mains de cette Nation entre celles d'un Prince plus digne que ces Barbares de le posséder, je veux dire, de Charlemagne Roi des Francs. Le Midi vomit à son tour contre notre pais d'autres Barbares qui l'inonderent de nouveau: c'étoient les Arabes, autrement dits, Sarasins. Ceux-ci, après avoir porté leurs armes vers les Provinces maritimes de l'Afrique, & s'être rendus maîtres d'une bonne partie de l'Espagne, vinrent se jetter en Sicile,

d'où ils ne furent chassés qu'avec peine par les Normands dans le onziéme siécle.

Les incursions des Hongrois & des Huns, peuples Tartares, plus cruels & plus formidables encore que les précédens, causerent aussi bien des allarmes à la malheureuse Italie, qu'ils venoient presque tous les ans saccager & piller. Ce fleau dura long-tems, & ne finit que par la destruction totale de Pavie, que ces terribles & barbares guerriers réduisirent en un monceau de pierres calcinées.

Au reste toutes ces incursions n'eurent qu'un tems; pas un de ces peuples ne s'arrêta en Italie. La nation Germanique fut la seule qui y forma un solide établissement en 962, graces au Souverain Pontife qui conféra le titre d'Empereur au grand Othon, alors Roi du noble & redoutable peuple Allemand; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Revenons à une autre Nation aussi Septentrionale sortie vers le 11e siécle du Nord de l'Europe, c'est-à-dire, de Suisses, de Dannemarck, de Norvége, de

Lituanie & de la Russie, & connus sous le nom de Normands. Ils piraterent d'abord sur l'Océan du tems de Charlemagne, & il n'est pas possible d'exprimer le dégat & le carnage qu'ils firent en Angleterre, en Hollande, & surtout en France. Leur rage ne commença à s'appaiser, que lorsqu'ils eurent obtenu la Province de France, connue aujourd'hui sous le nom de Normandie. *Guillaume le Conquérant*, leur Chef, conquit ensuite l'Angleterre. Mais le trait de bravoure le plus étonnant de cette valeureuse Nation, & en même tems un des morceaux de l'Histoire Italienne des plus curieux, ce sont les rapides conquêtes d'une poignée de ces mêmes Normands dans ce qui compose aujourd'hui le Royaume de Naples, & dans toute la Sicile.

On voit par là & par tout ce qui vient d'être dit, que les anciens peuples du Nord sembloient faits pour subjuguer les Méridionaux, & leur faire la loi. Pleins d'un courage qui tenoit de la férocité, d'ailleurs très robustes

de corps, ils passoient tête baissée à travers les plus grands obstacles, & domptoient sans peine des peuples efféminés, corrompus par l'oisiveté, & entierement déchus de l'ancienne discipline. Aussi après tout ce que nous venons de leur voir faire en Italie, ils passerent dans la Gaule, vainquirent les Francs & les Bourguignons, subjugerent en Espagne les Visigots & les Suéves; en Afrique, les Vandales; en Thrace & en Ilyrie, les Bulgares; & les Huns, les Gepides, les Lombards & les Hongrois, en Pannonie. Quant aux Turcs, Tartares d'origine, chacun sait & voit tous les jours le progrès que fait parmi eux l'esprit de conquêtes. Les Tartares n'ont-ils pas aussi réussi à conquérir les Indes Orientales, & à y fonder l'Empire du Mogol? N'est-ce pas encore un autre peuple de Tartarie, qui tient aujourd'hui sous sa loi le vaste Empire de la Chine? Les choses, il est vrai, ont changé de face depuis quelques siécles en Europe; tous les peuples font aujourd'hui profession des armes; il y a beaucoup plus de Forte-

& depuis long-tems ces sortes de transmigrations de peuples n'ont plus lieu; où si l'on voit encore les Septentrionaux attaquer ceux du Midi, c'est avec moins d'avantage: bientôt ils perdent le fruit de leurs travaux guerriers. J'excepte cependant de ce nombre les Russiens dont l'Empire, grace aux soins de l'immortel Pierre le Grand, vient de s'élever de nos jours à un haut dégré de puissance. Il semble que c'est à cette Nation que le destin réserve la gloire de renverser la Monarchie Ottomane, lorsque l'instabilité des choses humaines en amenera la décadence, qu'enfin le tems sera venu de tirer des mains profânes des Turcs tant de beaux Pays, & de Villes autrefois si florissantes, qui gémissent dans leur esclavage.

I I.

EXTRAIT

De la XVIe. Dissertation;

IL est à propos que je fasse ici mention, dit l'Historien, d'un autre sorte de gens, connus jadis sous le titre de *Compagnies*, de *Soldats*, de *Brigands*, & d'*Assassins* dont l'Italie fut si cruellement infectée dans le quatorziéme siécle. Les Historiens de Florence les désignent par ce nom de *Compagnies*.

Lorsque quelque Prince, ou quelque République faisoit la paix, les Soldats que l'on congédioit se trouvant alors sans paye, s'aviserent de s'élire un Chef & de former une société fondée sur une espece de discipline qu'ils s'imposoient. La maniere de pourvoir à leur subsistance, consistoit à errer de côté & d'autre, mettant tout à contribution. Ils enlevoient les femmes

lorsqu'elles leurs plaisoient; à l'égard des hommes qui tomboient entre leurs mains, ils les forçoient de se racheter à prix d'argent. Leur séjour étoit pernicieux pour l'endroit où ils jugoient à propos de se fixer. Chaque Ville redoutoit l'approche de pareils brigands, gens pour l'ordinaire désespérés, avides de butin, & dépourvus de conscience. L'unique moyen d'échapper à leurs violences & à leur férocité, étoit d'envoyer audevant d'eux des Députés qui à force d'argent tachoient d'engager ces ennemis publics à se retirer, & à aller recommencer ailleurs le même manége. Une compagnie étoit pour l'ordinaire composée de plusieurs milliers d'hommes, tant Fantassins que Cavaliers, sans compter beaucoup de Courtisannes, de valets & d'autres gens de cette espece qui suivoient. Car cette infame troupe trainoit après elle la lie & l'ordure de toute l'Italie; je veux dire, un tas de Brigands & de gens sans aveu qu'attiroit dans ce parti l'avidité du gain, & l'impunité de leurs crimes.

C'est de ces funestes Sociétés qu'entend parler *Odoric Rinaldi* dans ses *Annales Ecclésiastiques* à l'année 1353, lorsque parlant de *Monréal*, Chevalier de l'Isle de Rhodes, auquel il en imputoit l'origine, il l'appelle, » malheureux Chef des premieres » troupes confédérées qui vexerent » si longtems l'Italie & les Gaules: *Primum, Socialium Turmarum quæ posteà Italiam universam & Gallias diutissimè afflixerunt, infélicissimum ductorem.*

Mais cet Auteur s'est trompé. Il est toutefois excusable, puisqu'il n'a fait que suivre *Jean Villani* qui assure le fait, *liv.* 3. *chap.* 89. Pour moi je ne vois nulle part de vestiges de cette Société de Soldats brigands, moitié Italiens, moitié Catalans, que cet Auteur dit avoir fait en 1302, dans la Grece, tant de dégats; non plus que de cette autre qui, selon lui, ravagea en 1322, le Comté de Siéne, & qui se faisoit appeller *la Compagna.* Je trouve au contraire qu'en 1339, la paix s'étant faite entre les Vénitiens &

les *Scaligeriens*, *Lodrisio Visconte* ramassa les Soldats, principalement ceux qui étoient d'origine Allemande, que *Mastino dalla Scala* avoit congédiés, & en fit un corps d'armée, à la tête duquel il alla déclarer la guerre à *Azzo Visconte*, Seigneur de Milan. *Et hæc fuit prima Societas in Italiâ.* » Telle » fut en Italie la premiere Compa» gnie «, est-il dit dans le supplément de l'Histoire de *Cortusi*, *liv.* 9, *ch.* 181. L'Auteur ajoute: „ O Italie, quel su„ jet de douleur & de honte pour „ toi! Le Saint & respectable nom „ de Société est usurpé aujourd'hui par „ des traitres, des ravisseurs, des „ adulteres, des brigands, qui ne rou„ gissent pas de profaner ce qui jadis „ étoit si reveré des Anciens.

D'autres suivirent ensuite l'exemple de *Lodrisio. Guarnier le Duc*, (je ne sçais, s'il ne l'étoit que de nom), étant venu d'Allemagne dans le tems que les habitans de Pise & de Florence congédioient leurs troupes, en ramassa le plus qu'il pût, & en forma une armée formidable, dit la Chronique de l'Anonime de Pistoie.

Voici ce qu'en dit aussi *Galvano Fiamme*, Historien de ce tems-là, *Manipul. Flor.* ann. 1341. „ Des Brigands „ & des pestiférés se rassemblerent de „ toutes les parties de l'Allemagne, „ d'Italie & de Toscane, & prirent „ le nom de Société. C'étoit tous gens „ sans discipline, sans chef, sans „ loi, ne vivant que de pillage & „ n'épargnant personne. Leur métier „ étoit d'errer çà & là, & de com„ mettre toutes sortes de crimes, assié„ geant de toutes parts les Villes & les „ Châteaux qu'ils rencontroient ".

Cette détestable armée s'accrut peu à peu de telle sorte, qu'elle prit le nom de *Grande Société*, & causa bien des désordres dans toute l'Italie & ailleurs.

A cette espece de Scélérats, il en succeda d'autres non moins nombreux ni moins terribles, dont les Chefs furent le *Monréal* dont il a été parlé ci-dessus, & qui étoit né François, le Comte *Lando*, le Comte *Lucio*, *Anichino* & d'autres, tous Allemands d'origine. Le Pape eut à sa solde une

compagnie de pareils scélérats, venue de la Province de Bretagne, qui laissa à Cesene & en d'autres lieux des vestiges inouis de ses brigandages. Une autre troupe fondit encore en Italie, commandée par le fameux *Jean Ancud*, si renommé par ses cruautés; celle-ci venoit d'Angleterre. Enfin la Hongrie produisit à son tour plusieurs miliers de ces malheureux, qui le disputerent en fureur & en violences aux premiers. Ensorte que ce siécle est un de ceux où l'infortunée Italie a le plus éprouvé de malheurs. Aussi *Benvenuto d'Imola*, Historien contemporain, s'écrie-t-il :

„ *Proh dolor ! in hac tempora in„ felicitas mea me deduxit, ut vide„ derem hodie miseram Italiam plenam „ Barbaris & Socialibus omnium natio„ num ! Heic enim sunt Anglici, Ale„ manni furiosi, Hungari immundi, „ qui omnes currunt in perniciem Ita„ liæ, non tam viribus, quam frau„ dibus & proditionibus, Provin„ cias vastando, & Urbes nobilissimas „ spoliando.*

„ Malheureux que je suis ! faut„ il que ma mauvaise destinée m'ait „ fait naitre dans le siécle où nous „ sommes, pour voir ma malheureuse „ Patrie inondée de Barbares & de „ Sociétés de Brigands de toute es„ pece. On ne voit de toutes parts „ qu'Anglois, qu'Allemands furieux, „ & qu'impurs Hongrois conspirer „ contre l'Italie, & employer pour „ la perdre, non la force ouverte, „ mais la fraude & la trahison, ra„ vageant les Provinces & sacageant „ nos plus illustres Cités ".

D'Italie, cette contagion passa en France : voici ce qu'en dit *Odas Thomas Walsingam*, Historien Anglois, à l'année 1357.

„ *Sub his diebus surrexit in Fran„ ciâ illa famosa Societas quæ gens sine „ capite vocabatur. Quæ primo parva, „ posteà magna aggressa, magnam „ Franciæ partem occupans, expulsis, „ vel subactis locorum dominis, sub„ jugavit ; erantque non tantum de „ una gente vel Natione, sed de plu„ ribus congregati „.*

„ C'est alors que parut en France „ cette fameuse Compagnie qui se „ nommoit la *Gent sans chef.* A une „ très foible origine succéderent dans „ peu de tels accroissemens, que bien„ tôt presque toute la France en fut „ inondée. Les Propriétaires chassés „ ou vaincus étoient réduits à céder „ la place à ces brigands, dont la „ troupe étoit un composé de toutes „ Nations ". C'est dans ce tems-là qu'il fut question en France de ces fameuses Compagnies connues sous le nom de *Compagnie Blanche*, *Compagnie de Fortune*, &c.

Telle est l'histoire de ces Bandits, dont heureusement le même siécle vit la naissance & la fin. La vigueur des Loix, ou plutôt l'or que l'on prodigua à ces misérables, assoupirent enfin leur insatiable férocité.

L'Italie n'est assurément pas exempte aujourd'hui de peines & de souffrances; mais quellesqu'elles soient, nous devons à Dieu des actions de graces de ce que sa bonté nous épargne certains fléaux qui firent couler tant de larmes

durant ces ſiécles de barbarie.

Il en eſt encore un dont je ne vais dire que deux mots en paſſant, & qui fut autrefois aſſez général : c'eſt la Lépre, de toutes les maladies la plus hideuſe & la plus dégoutante, dont, ſi l'on en croit *Archigene*, Médecin de l'antiquité la plus reculée, il étoit toutefois poſſible de ſe préſerver, en ſe ſoumettant à la caſtration. Ce mal originaire d'Egypte, de Paleſtine & des Pays Orientaux, s'étendit au loin, lors de la priſe de Jeruſalem par les Chrétiens d'Occident, dans la guerre contre les Sarraſins. Toutes les Villes d'Italie furent obligées d'avoir des Hôpitaux deſtinés à recevoir ces ſortes de malades, qui furent plus connus par la ſuite ſous le nom de *Lazzari*, à cauſe que S. Lazare fut choiſi pour leur patron, & que la fameuſe léproſerie de Modêne étoit ſous l'invocation de ce Saint : delà eſt venu ſucceſſivement le nom de *Lazares*, pour déſigner la lie du peuple & les pauvres. Ceux qui dans cet état étoient réduits à mandier, avoient un inſtrument de bois qui faiſoit du bruit, pour

avertir les paſſans, dont ils étoient obligés de s'éloigner, de leur faire l'aumone. Le remede ordinaire de cette maladie étoit le bain de riviere; c'eſt pour cela qu'il eſt parlé du *ruiſſeau des Lépreux* dans un privilége accordé par Berenger ſecond & par Adalbert en 952 au Monaſtere de Sainte Marie d'Aſti, dont le P. *Mabillon* n'a point fait mention.

Voici un trait ſingulier rapporté par Bernard *di Guidone* dans la vie du Pape Jean XXII. Il dit qu'en 1321 on découvrit en France un complot fait entre les Lépreux & les Juifs, d'empoiſonner toutes les ſources & les fontaines, afin de faire périr les Chrétiens. D'autres Auteurs en font auſſi mention, & diſent qu'il y en eût pluſieurs de brûlés, & que le reſte fut renfermé dans les Hôpitaux deſtinés à ces ſortes de malades.

A l'égard de ce que l'on appelloit *Feu ſacré* ou *Mal S. Antoine*, c'étoit une maladie toute différente de la Lépre & dont les effets étoient encore terribles. On appelloit *ardenti* ceux

qui en étoient attaqués, à cauſe du feu dévorant qui les conſumoit au dedans. Ce mal s'appelloit *Mal S. Antoine*, parce que c'eſt ſous l'invocation de ce Saint que fut conſtruit dans le douziéme ſiécle l'Hôpital de Vienne en Dauphiné, où des Religieux traitoient gratuitement cette maladie. Delà vient l'ordre des Religieux de S. Antoine, & telle fut leur premiere inſtitution.



III.

EXTRAIT.

DE LA XXe. DISSERTATION.

De gli atti delle Donne (1).

LE ſexe ſeroit peu ſatisfait, & ne me pardonneroit pas ſans doute, de n'avoir parlé de lui dans aucune de mes Diſſertations : voyons donc quels étoient ſes mœurs & ſes uſages, durant le tems que l'Italie fut ſous une domination étrangere.

Du tems des Lombards, les jeunes filles laiſſoient croitre leurs cheveux, ſans les couper. Nous trouvons qu'il eſt ſouvent parlé dans les Statuts du Roi *Luitprand*, de filles en cheveux longs, tant qu'elles ne ſont pas pourvues, *filias in capillo in caſa relictas*.

Paul Diacre, livre 5. chap. 37. rapporte » que le Roi *Lambert*, ſur ce

(1) *Des Mœurs des Femmes d'Italie.*

» qu'on lui dit que la jeune *Théodote* » étoit d'une taille admirable, & por- » toit une longue chevelure blonde qui » lui deſcendoit aux talons, en devint » ſur le champ amoureux. » Ce paſſage ſembleroit faire entendre que les femmes portoient leurs cheveux épars ſur les épaules; mais il eſt plus vraiſemblable de croire qu'ils étoient liés avec un ruban audeſſous de la tête. A Milan, à Bologne, & dans quelques autres Villes, les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe s'appellent *Toſi*, *Toſe*, *Toſane*, *Toſoni* & *Toſette*, expreſſions corrompues ſelon *Ferari*, & qui dérivent des *Intouſi* & *Intouſe* des Lombards.

Alors dès qu'une fille ſe marioit, pour ſe diſtinguer elle ſe racourciſſoit les cheveux. *Ducange* dans ſon Gloſſaire au mot *capilli* eſt d'un autre ſentiment. » Il prétend, que les perſonnes » mariées portoient leurs cheveux dans » toute leur longueur, qu'elles ne les re- » levoient point en forme de boucle » ou de nœud, & qu'enfin c'étoit là la » marque diſtinctive des femmes ma-

» riées chez les Lombards. » Mais il eſt permis de ne pas être de cette opinion, dont rien ne confirme la certitude. Il eſt au contraire vraiſemblable, que puiſque la diſtinction des filles conſiſtoit à être *in capillo*, c'eſt-à-dire, *en cheveux*, les femmes mariées devoient parconſéquent être en quelque ſorte tondues, c'eſt-à-dire, les porter plus courts. Quoiqu'il en ſoit, il eſt à préſumer que cet uſage des femmes d'Italie ceſſa, lorſque les Gaulois s'introduiſirent dans ce pays, & qu'à l'exemple de cette Nation, elles employerent les treſſes & les boucles dans leur coëffure.

Un autre uſage des filles d'alors, étoit de porter des corſets, *camiccivole*, juſtes à la taille. Paul Diacre définit ce vêtement: *ſuperius veſtimentum puellarum lineum, quod & ſubucula, id eſt camiſia dicitur*: c'eſt-à-dire, » un ha- » bit de lin que les filles portoient par » deſſus, qui répond à ce que nous » nommons *chemiſe*. Cette bévue lui a valu de la part de Scaliger la raillerie ſuivante: » C'eſt par anticipation

» ſans doute, dit ce Critique, que » *Paul Diacre* s'eſt ſervi du mot de » *chemiſe*, terme qui n'eſt pas plus an- » cien que lui, mais dont l'élegance » l'a ſans doute frapé, & qui répond » effectivement bien au reſte de ſa dic- » tion.

Cette cenſure peut cependant en eſſuyer une à ſon tour; car il eſt certain que *Victor Vitenſis*, au livre premier de la Perſécution de Vandales, s'eſt ſervi de ce mot long tems avant *Paul Diacre*, (puiſque c'eſt en 487), & que cet Auteur connoiſſoit les *Camiſias* & *Femoralia*, qui répondoient à ce que nous appellons *haut de chauſſes*. S. Jerôme en parle auſſi dans Epitre à Fabiole; mais il eſt à remarquer qu'alors *Camiccia* ne ſignifioit point du tout ce que nous entendons par le mot de *chemiſe*: c'étoit au contraire ce que nous nommons aujourd'hui *camiccivole*, *chemiſettes* ou *camiſolles*, qui ſe mettent pardeſſus la chemiſe. C'eſt pourquoi l'*aube*, ce vêtement dont les Prêtres ſe ſervent, qui s'appelle aujourd'hui parmi nous *camiſe*, ſe nommoit *camiſium* & *camiſia*

du tems de S. Grégoire, & d'Athanaſe le Bibliothéquaire; car lorſque ce dernier veut ſignifier ce qui proprement s'appelle *chemiſe*, c'eſt à-dire le vêtement qui ſe porte ſur la peau, pardeſſous tous les autres, il ſe ſert, à l'exemple des Grecs, du terme d'*hypocamiſum*, c'eſt-à-dire *chemiſe* de deſſous, ou ce qui ſe met ſous la chemiſette.

Venons maintenant à la cérémonie des *Epouſailles*. L'uſage de mettre par le mari un anneau au doigt de ſon épouſe, remonte juſqu'au neuviéme ſiécle, auſſi bien que celui d'étendre ſur les deux conjoints un voile beni, ſimbole de la pudeur & de la chaſteté qui leur eſt recommandée. Cette pieuſe cérémonie n'étoit en uſage, que quand la célébration du mariage ſe faiſoit en face d'Egliſe, & que ce n'étoient point gens qui convoloient en ſecondes noces. On voit ce Rit preſcrit au long par le Pape Nicolas I. dans ſes réponſes aux conſultations des Bulgares, chap. 3. *Tertullien* dans le livre *de cultu fæmin.*, parle de l'anneau des épouſailles qu'il nomme *annulus pro-*

nubus. Les anciens Romains pratiquoient la même choſe. Quant au voile béni que S. *Ambroiſe*, au livre de la Virginité, chap. 15. appelle *flammeum nuptiale nuptorum*, & que l'on nomme encore *pallium*, quatre hommes le tenoient par les quatre angles audeſſus de la tête des deux époux. L'uſage étoit encore que le Prêtre leur mit à chacun ſur la tête une couronne de fleurs pyramidale ; uſage innocent venu des Grecs & des Romains, & adopté par les Chrétiens, dit *Paſcalius, lib. 2. cap. 16 de Coronis*.

Une autre cérémonie uſitée alors, conſiſtoit à ſe donner mutuellement, comme encore aujourd'hui, la main droite en ſigne de poſſeſſion, & pour marque de la fidélité réciproque que les conjoints ſe juroient. *Tertullien* & *S. Gregoire* en font mention. On congédioit enſuite les nouveaux mariés, en leur recommandant de s'abſtenir ce jour là & la nuit ſuivante d'avoir commerce enſemble, par reſpect pour le Sacrement qui venoit de leur être conféré. Il y en avoit alors qui pouſ-

ſoient cette abſtinence à deux ou trois jours de ſuite ; mais de notre tems la concupiſcence à trouvé cette loi a trop dure. De l'Egliſe on remenoit les deux époux à la demeure du mari en grande pompe & au ſon des inſtrumens.

Nous traiterons ailleurs de l'appareil avec lequel ſe célébroient les nôces des Grands & des Têtes couronnées. Il ſuffit de dire ici, que les particuliers étaloient dans cette occaſion tout le faſte que leurs facultés leur permettoient. Il étoit d'uſage en Lombardie pendant les quatorziéme & quinziéme ſiécles, lors du mariage de gens nobles, qu'un habile Orateur récitât, en préſence des parens & des amis des conjoints, l'*Epithalame*, c'eſt à-dire un panegyrique fait à l'honneur de ceux qui ſe marioient, & de la famille dont ils étoient ſortis. On faiſoit en outre grande dépenſe en meubles, en habits précieux, & en repas qui duroient pluſieurs jours. Ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'étoit l'eſpéce de contribution dont aucun des parens ne pouvoit s'exempter, & qui conſiſtoit à faire

chacun un préſent à l'époux & à l'épouſe. Ces préſens entre Princes & gens de diſtinction étoient toujours magnifiques : nous en parlerons plus au long. Il eſt encore à remarquer, que ce que l'on nommoit *Xenia nuptialia*, étoit en uſage du tems même du Roi Rothaire, & appartenoit au mari, quoique donné à la femme, ſuivant une loi de ce Prince qui y eſt formelle. Le Statut de Milan défendit enfin ces préſens, qui devenoient exceſſifs & ruineux.

A l'égard de la dot que les femmes avoient en ſe mariant, elle étoit indéterminée, ſuivant les Loix Lombardes auxquelles preſque toute l'Italie fut aſſujetie juſque vers le douxiéme ſiécle. Le pere faiſoit à ſa fille, ou le frere à ſa ſœur un préſent qui ſe nommoit *phaderphium*, comme qui diroit *portion héréditaire paternelle* ; & en effet ce préſent, quelqu'il fut, tenoit lieu aux filles de leur portion en la ſucceſſion de leur pere : telle étoit la teneur de la Loi 181 faite par le Roi *Rothaire*. Les dots étoient toujours modiques,

comme elles le ſont encore aujourd'hui en Allemagne. Le penchant de quelques Légiſlateurs pour le ſexe, fit que par la ſuite il s'en trouva traité plus favorablement. Auſſi combien n'avons-nous pas aujourd'hui de familles qui ſe reſſentent des dépenſes énormes qu'il leur a fallu faire pour marier leurs filles ! Un autre inconvénient qui en réſulte encore, c'eſt que pour éviter cette dépenſe, chacun conſigne aujourd'hui ſes enfans dans des Monaſteres. Dieu veuille que leur vocation ratifie après coup le motif d'intérêt.

C'étoit alors au contraire aux hommes qu'il en coutoit le plus pour ſe marier. Il falloit en premier lieu que celui qui prenoit une femme, l'achetât, & payât à cet effet *Metam*, ou *Methium* ou *Mephium*, (car c'eſt ainſi que portent les anciens manuſcrits.) Outre cela, il aſſuroit à ſa future femme le *morgincap*, ou *morgingab* ou *morgangeba*. La Loi 49, *liv. 6*, du Roi *Luitprand* fait mention de ces deux ſortes d'avantages que le mari étoit

tenu de faire : voyons quelle en est l'origine. Les Lombards considérant combien le sexe feminin est fragile, peu expérimenté & crédule, avoient jugé à propos de le soumettre, pour ainsi-dire, sous la sauve-garde & protection de l'autre sexe, de maniere que tout contrat fait par une femme, tendant à aliénation, étoit nul chez eux. Cette espéce de Tutelle s'appelloit *mundium*, du mot Saxon *mund*, & l'homme que ce droit de patronage regardoit, s'appelloit *mundualdus*. Les *Mundualdi*, c'est-à-dire, *Tuteurs* naturels, étoient le pere à l'égard de ses filles, les freres à l'égard de leurs sœurs, & au défaut de ceux-ci, les plus proches parens paternels, *agnati*. Les enfans mâles d'une famille étoient aussi les tuteurs de leur mere. Dans la suite, au défaut des naturels, la Loi en nomma d'étrangers. Le mari devenoit le tuteur de la femme qu'il épousoit : c'étoit ce droit de tutelle qu'il achetoit du pere ou du frere, ou du plus proche parent de la personne qu'il avoit choisie, & cela moyennant le prix dont les parties

convenoient entr'elles. Ce prix s'appelloit *meta*, *mephium* ou *methium*, mot Lombard que les Interprêtes & Commentateurs définissent, *donationem sponsalitiam* vel *nuptialem*, c'est-à-dire donation en faveur d'*accords* ou de *mariage*. Je crois cependant que ce mot répond plutôt à celui d'épousailles, attendu que suivant la Loi 178 du Roi *Rothaire* & celle qui suit, c'étoit le jour même des fiancailles que l'on convenoit de prix, & que le mari en comptoit les deniers. C'étoit donc, comme on voit, une espéce d'acquisition : le mot d'ailleurs le signifie, car il est dérivé du mot Saxon *meden*, qui veut dire acheter à prix d'argent. Lorsque la femme devenoit veuve, elle passoit sous la tutelle du plus proche parent du défunt, & si elle jugeoit à propos de convoler en secondes nôces, le mari qu'elle prenoit la rachetoit des héritiers du premier.

On s'étonnera peut-être de ce que l'on mettoit alors à prix l'autorité & le droit de tutelle que les hommes acquierent sur leurs épouses en se mariant ;

mais que l'on fasse attention que rien n'est plus commun même aujourd'hui que les donations *propter nuptias*, c'est-à-dire en faveur du mariage, de la part des hommes aux personnes de l'autre sexe. Il y a plus : dans l'antiquité la plus reculée, l'usage fut toujours que les maris constituassent des dots à leurs femmes, ou leurs fissent du moins un présent selon leur état. Cela se voit dans l'Ancien-Testament, dans *Homere*, *Diodore*, & nombre d'autres ; telle est encore la coutume aujourd'hui chez les Turcs. D'ailleurs il en pouvoit résulter dans de certains cas des avantages pour le mari : il héritoit de sa femme, lorsqu'elle décédoit sans enfans. Si quelqu'un tuoit, blessoit ou injurioit une personne du Sexe, l'amende à laquelle le coupable étoit condamné appartenoit à ceux qui en avoient la tutelle. Je passe les autres sous silence. Mais voici un cas où l'amende appartenoit aux Tuteurs, qui mérite d'être rapporté. Lorsqu'une fille ou une femme veuve, fiancée à quelqu'un, épousoit un autre homme sans

le consentement de celui qui en étoit chargé, la Loi condamnoit le mari à payer à ce Tuteur vingt sols d'or, *pro anagripi*, c'est-à-dire en punition de son insolence ; & vingt autres sols *propter faidam*, afin que les parens de la femme cessassent de lui en vouloir, & d'en poursuivre la vengeance. C'étoit en général un crime d'épouser une fille, quelque libre qu'elle fût, sans le consentement de ses parens, & le mari encouroit la peine que nous venons de dire.

A l'égard du *Morgincap*, c'étoit une donation faite par le Mari à sa nouvelle Epouse d'une partie considérable de ses biens. Ce mot Tudesque signifie *Don du matin*. L'usage introduisit peu à peu, parmi les Maris, l'habitude de faire un présent aux jeunes Mariées, le lendemain de la premiere nuit qu'ils avoient habité ensemble, soit pour les dédommager de ce qu'elle avoit eu de pénible pour elles, soit en récompense du sacrifice qu'elles venoient de faire en leur faveur de leur virginité. Ce présent qui d'abord

étoit de peu de conséquence, se changea bien-tôt d'un simple bijou ou d'une bagatelle de cette espece, en une donation sérieuse & dans les formes de la plus forte partie de leurs biens. Cela fut au point, que le Roi *Luiprand* jugea à propos de mettre sur cet article un frein à la folie humaine, & de restreindre ce don au quart des biens du Mari. Il étoit cependant libre de le faire moindre encore. Si le Mari s'apercevoit que sa nouvelle Epouse n'eût pas sa virginité, il pouvoit lui refuser cet avantage.

Le *Morgincap* eût lieu aussi chez les Francs, & parmi la Nation Germanique. Voici à ce sujet un célebre passage de S. *Gregoire* de Tours.

„ *De civitatibus verò, hoc est Burdigala, & Lemovica*, &c. *quas Guilesuindam Germanam domnæ Brunechildis tam in dote, quam in Morganegiba*, hoc est *matutinali dono* (peut-être ces derniers mots ont ils été ajoutés depuis) : „ *in Franciâ venientem, certum est adquisisse.*

Comme il arrivoit souvent que les

Maris qui avoient promis à leurs femmes le *Morgincap*, s'embarassoient peu ensuite de leur tenir parole, l'usage s'introduisit de l'assurer à l'Epouse avant la célébration du mariage. J'en ai trouvé plusieures preuves dans les Archives des Chanoines de Modene. Je n'en citerai qu'une qui est de l'année 1185. C'est un contrat de Mariage, où l'Epoux s'énonce ainsi :

„ *Manifesta causa est mihi, quoniam die illo quando te sponsavi, promiseram tibi dare Justitiam tuam, secundum legem meam in Morgincap, id est, quartam portionem omnium rerum mobilium & immobilium quas nunc habeo, aut in anteà habuero. Nunc autem, si, Christo auxiliante, te mihi in conjugio sociavero, suprascriptam quartam &c. tuæ dilectioni do, cedo, confero, & per presentem certam, Morgincap in te habendum confirmo, ut facias exinde à presenti die tu & heredes tui, aut cui vos dederetis, quicquid volueritis ex mea plenissimâ largitate.*

„ C'est pour moi une chose cons-

„ tante & certaine que le jour que je me suis fiancé avec vous, je vous promis de vous donner ce qui vous est dû à titre de *Morgincap*, suivant la Loi, c'est-à-dire, le quart de tous les biens, meubles & immeubles que je posséde à present, & qui me viendront par la suite. C'est pourquoi si, avec l'aide de Dieu, je parviens à m'unir à vous, je vous donne, céde & transporte dès à présent, en faveur de l'amitié que j'ai pour vous, ledit quart de mes biens & vous assure le *Morgincap*, par ces présentes, pour faire de cette libéralité tout ce qu'il vous plaira, vos héritiers, ou ceux à qui vous céderez ce droit “.

On voit par ces mots, *Justitiam secundum Legem*, que le *Morgincap* étoit devenu d'obligation, de volontaire qu'il étoit dans l'origine.

A l'égard des Francs, outre le *Morgincap*, ils dotoient encore leurs Epouses, ce qui répondoit à la *Meta* ou au *Mezio* des Lombards.

Cependant pour mettre des bornes

aux avantages que les Femmes se seroient procurés par leurs artifices, le Roi *Luitprand* défendit de leur faire aucune donation, passé le lendemain du jour nuptial : *nisi quod eis in die votorum in Memphio & Morgincap dederint.*

Un autre usage de ces tems-là qu'il est à propos de remarquer, & qui concerne pareillement le Sexe, c'est que quand une femme libre s'étoit unie par mariage à un esclave, ses parens lui pouvoient faire subir tel chatiment qu'il leur plaisoit. S'ils ne le faisoient pas, elle devenoit l'esclave du Roi, & on la renfermoit dans un espece de Sérail, non pour y servir à rien de deshonnête, mais pour y passer ses jours à filer. Voici ce que prescrivoit dans ce cas la Loi des Ripuaires, *Tit.* 59. § 18. „ Si une femme Ripuaire née libre épouse un Ripuaire esclave & que ses parens lui en fassent un crime, il sera présenté à cette femme par le Prince ou par un Grand de la Cour une épée & une quenouille. Si cette femme choisit l'épée,

„ il faut qu'elle tue l'Esclave ; si c'est „ la quenouille qu'elle prend, qu'elle „ soit réduite pour sa vie à la servitude ".

Le choix de l'épée étoit dur, cependant il faut remarquer que ce n'étoit pas pour se battre contre un homme en liberté, mais pour en percer un malheureux garotté & hors de défense.

A l'égard des autres coutumes du Sexe de ces tems-là, il est impossible de les détailler, & de les connoître à fond. Selon toute apparence, la vertu étoit rare alors, comme aujourd'hui, & le vice commun, quoique sévérement puni ; car l'adultere, par exemple, privoit une femme de sa liberté, si le Mari jugeoit à propos de l'en punir en la vendant. Malgré cela, le désordre vers le dixiéme siécle prévalut au point, qu'il sembloit avoir secoué tout joug. Les Prêtres eux-mêmes étoient à chaque instant convaincus du crime d'impureté, & ils disoient pour raison, que l'on ne devoit pas leur défendre ce que l'Eglise Grec-

que permettoit ; ensorte que l'on peut dire que dans ces siécles de barbarie les exemples de piété furent infiniment rares.



VI.

EXTRAIT.

De la XXIe Dissertation.

Etat de l'Italie & de ses Habitans sous la domination des Peuples du Nord. Culture des Terres Révolutions avantageuses ou funestes, que les siécles de Barbarie ont causées dans ce Pays.

LES Lombards, lors de leur irruption en Italie, trouverent cette délicieuse contrée cruellement affligée de différens fléaux. La peste y avoit fait, trois ans auparavant, un tel dégât, & avoit moissonné tant de milliers d'habitans, que la campagne & les Villes ressembloient à de tristes déserts. La famine s'en étoit ensuite emparé & faisoit languir de nouveau ces malheureuses victimes, lorsque ce Peuple féroce & barbare vint tout

dévaster. Après tant de malheurs, l'Italie ne pouvoit manquer de changer de face. La guerre que les Lombards eurent bien-tôt à soutenir d'un côté contre les Francs, & de l'autre contre les Grecs, mit en 590 le comble à tous ces maux. Enfin le ravage & la désolation devinrent une plaie générale. Modêne, Mantoue & Altino furent reconquises. Les autres Villes qui étoient soumises aux Romains, ou sous la domination des Grecs, éprouverent bientôt elles-mêmes toute la fureur des Lombards. Padoue fut réduite en cendres & totalement rasée par *Agilulfe*, Roi Lombard. Crémone, Brescello & nombre d'autres furent traitées avec la même barbarie. L'Empire Romain se trouva réduit au Duché de Rome, à l'Exarchat de Ravennes, à Naples & à quelques Villes Maritimes ; encore étoit il tous les ans inquiété par cette turbulente Nation. Enfin la Ville de Rome même, cette Reine des Cités, déchut peu à peu de son ancienne splendeur, durant le regne de ces Barbares. Une Epigramme du sept^e. ou huitiéme siécle, que j'ai déja mise

au jour, fait mention de sa décadence : on l'y trouve singulierement exprimée dans ce vers,

Roma tibi subito motibus ibit amor.

Ce vers lû à rebours, c'est-à dire de droite à gauche, présente les mêmes mots que ceux qui s'offrent dans l'ordre naturel. *Sidonius Apollinaris* fait mention de ce jeu de mots extraordinaire, *lib. 9. Epist.* 14.

En voilà assez pour faire comprendre à quel état déplorable étoit réduite une partie de l'Italie, avant que les Francs s'en emparassent. Car l'autre, (c'est-à-dire celle qu'occupoient les Lombards) n'eut pas par la suite à se plaindre de sa mauvaise fortune. Ce Peuple cruel & féroce s'adoucit à la longue, & adopta avec le tems les mœurs douces & polies des Italiens. Enfin l'on commença à gouter les avantages de la paix domestique, & l'on ne connut plus de guerre que celle qui se faisoit avec l'Etranger au dehors. La police étoit principalement observée avec tant de soin, que l'on pou-

voit en toute sureté voyager sa bourse à la main. Les Villes en conséquence ne tarderent pas à se repeupler, & la fertilité revint dans les campagnes. Les Lombards renoncerent aux erreurs d'Arius, & ils contracterent avec les naturels du pays des alliances si étroites, que bientôt les deux Nations n'en firent plus qu'une. Cet Etat de prospérité & de repos fut plus sensible encore sous la domination des Francs, & se manifesta bientôt par la multiplication des habitans, fruit ordinaire de la paix. Mais à peine la race de Charlemagne se trouva-t-elle éteinte en la personne de l'Empereur Charles-le-Gros, que la discorde s'étant mise entre les prétendans au Trône, bouleversa tout, & facilita de nouveau l'entrée aux Barbares qui vinrent de Hongrie, & qui ravagerent tout dans l'Empire. Le mal dura jusqu'à Othon le Grand, premier Empereur Allemand.

Au reste dans quelqu'avantageuse situation que l'Italie se soit trouvée avant le dixiéme siécle, son Etat étoit toujours sans comparaison inférieur à celui d'aprésent. Premierement, il s'en falloit beaucoup que les Ha-

bitans y fussent en aussi grand nombre qu'aujourd'hui, puisque les bois y étoient si fréquens dans le plat pays. On trouve à chaque instant dans les anciennes Chartres les mots de *Gajum*, *Gazium*, *Gagium*, *Waldum* & *Gualdum*, qui tous sont dérivés de l'Almand *Wald*, & signifioient du tems des Lombards, Bois ou Forêt. Car ce que nous nommons aujourd'hui un Parc, étoit alors désigné par le mot *Bolium*, ou *Broilum* ; & un Bois non fermé de murs, mais cependant d'une moindre étendue qu'une Forêt, s'appelloit *Macula*, comme on le voit dans la Chronique de *Volturne*, à l'année 988, où il est dit : *usque ad Macula Johannis Atissani.* De ce mot dérive celui de *Macchia*, dont on se sert aujourd'hui à Rome & à Naples. *Ménage* prétend que M*acchia* est dérivé du mot Latin *Dumus*, buisson (1). Il y a de l'apparence que l'on appelloit anciennement par métaphore, M*acchie*, ces buissons que la Nature fait eclorre d'elle-même dans les terreins incultes, & l'usage en est resté chez les Modénois.

(1) Etymologie aussi ridicule, que celle qui fait venir *Alsana* d'*Equus*.

L'Italie n'étoit donc anciennement que bois & forêts, qui par la suite ont disparu à mesure que l'on s'est adonné dans ce pays à l'agriculture. Les Fleuves en étoient bordés le long de leurs cours, ainsi que de marais immenses, auxquels ces riantes & fécondes plaines que nous admirons aujourd'hui succéderent, dès que l'on eut trouvé le moyen de resserrer les eaux dans leurs lits avec le secours de l'argile. Telle fut l'Italie non-seulement sous les Barbares, mais du tems même des Romains. Les contrées que parcouroient les voyes *Emilia* & *Flaminia*, ainsi que le Territoire de Venise, étoient entierement occupées par des Lacs, des Marais, ou des Bois. Il en étoit de même de tous les pays entre Altino, Aquilée, Ravenne, &c. au rapport de *Vitruve*. Toutes ces fertiles campagnes qui forment aujourd'hui le territoire de Ferrare, n'étoient anciennement habitées que par des grenouilles ou par des poissons.

Les eaux dormantes incommodoient pareillement Bologne & Modêne, vers la fin de la République. Voyez

ce que mande à ce sujet *Galba* à *Ciceron*, *Epist. fam.* & ce qu'en dit *Appien*, *liv.* 3. des *Guerres Civiles.* Cependant cette derniere Ville jouissoit alors d'un sort heureux en comparaison de ce qu'elle eut à essuyer par la suite, ainsi que nombre d'autres.

Saint Ambroise écrivant en 388, à *Faustinus*, en parle ainsi : *De Bononiensi veniens urbe à tergo Claternam, ipsam Bononiam, Mutinam, Regium derelinquebas ; in dextrâ erat Brixillum ; à fronte occurrebat Placentia*, &c. *Te igitur semirutarum urbium cadavera, terrarumque sub eodem conspectu exposita funera, non te admonent ?* &c.

» Vous aviez derriere vous, en revenant de Bologne, cette Ville, » celles de Guaderna, de Modêne, » & de Regio ; à votre droite étoit » Bressello, & en face Plaisance. » Avez vous pû envisager, sans rentrer en vous-même, les squelettes » de ces Villes à demi-ruinées, & l'image de la mort que présentoit à » vos yeux de toutes parts le pays que » vous parcouriez « ?

Telle étoit l'affreuse situation de

cette contrée, dont nous ignorons s'il faut attribuer la cause à la guerre que porta de ce côté Constantin le Grand, ou aux ravages moins anciens du Tiran Maxime.

De toutes ces malheureuses Villes, Modêne fut celle qui eut le plus de de peine à se relever de ses désastres. Cette Ville se trouva être frontiere du Royaume des Lombards, lors des longs démêlés de cette Nation avec les Grecs protecteurs de l'Exarchat, & elle fut par conséquent le théâtre continuel de cette guerre. Les eaux d'ailleurs, comme nous venons de le remarquer, en inondoient le terrein trop bas de plusieurs brasses ; de façon que presque tous les habitans l'abandonnerent pour aller peupler *Citta nuova*, dont Luitprand venoit de jetter les fondemens sur la voie appellée *Emilia*, ou *Claudia*, selon les anciennes Chartres.

Il en fut de même, selon les apparences, de Bologne. La perte des Titres & des Archives de cette Ville, ne permet à ce sujet que des conjectures. Cependant *Chirardacci*, *liv.* 2. de son *Histoire de Bologne*, rapporte une

Bulle du Pape Grégoire VII, qui assure à Lambert, Evêque de cette Ville, en 1073, la jouissance du Port nommé *Galliana* (aujourd'hui *Gaiana*), & des droits de péage & d'abordage, ainsi que des marais, des étangs & des forêts qui en dépendent, *&c.* Une concession faite en 899, par le Roi Beranger premier, en faveur du Monastere de Nonentola, fait encore mention d'une infinité d'étangs & de marais situés au couchant de cette Ville ; car ce fut dans ces endroits marécageux, loin du commerce des hommes, que les Monasteres furent originairement construits. Insensiblement les Moines cultiverent le terrein qui les environnoit & le rendirent utile ; témoin le fameux Monastere *Di san Benedetto di Polirone*, que nous trouvons avoir été fondé dans une Isle entre le Pô & le Lac de Côme, au territoire de Mantoue, & gratifié par *Adalbert Azzo*, bisayeul de la Comtesse Maltilde, de forêts, d'étangs, de marais, *&c.*

Nous n'en dirons pas d'avantage sur cet article : quiconque voudra faire

la recherche des anciens titres des Villes de Lombardie, trouvera partout la même chose. Il ne faut pas cependant inférer de-là que ces endroits fussent totalement dépourvus d'habitans. Il s'y rencontroit de petites Isles & quelques Collines, où les Pêcheurs & autres gens de la campagne alloient construire des cabanes, soit pour y être à portée de pêcher, soit pour labourer le sol, s'il en étoit susceptible. Rarement en trouvoit-on alors qui fussent couvertes de tuiles, appellées parmi nous *Coppi*, mot qui par parenthèse a induit *Du Cange* en erreur. Cet Historien a cru devoir traduire *cupatam domum*, par ces mots, *in modum cupæ seu cupellæ tectam*, *maison faite en dôme* ; tandis que cela signifie une Maison couverte de tuiles.

L'usage ordinaire étoit donc de couvrir ces chaumieres de joncs, de roseaux ou de paille, que nous nommons *Paviera*, du mot Latin *Papyrus*, à l'instar de ce qui se pratique encore à présent dans tout le Ferrarois & dans les vallées du Bolonnois. Dans les Villes même, les maisons étoient ainsi couvertes du tems des Barbares. Les Mi-

lanois, lorsqu'ils rebâtirent à la hâte leur Ville dans le douziéme siécle, n'en couvrirent pas autrement les édifices. La Ville d'Alexandrie, construite en l'honneur du Pape *Alexandre III*, s'appelloit par cette raison *Alessandria della paglia*, *Alexandrie de la Paille*. Il y avoit aussi une *Nice de la Paille* dans le Marquisat de Montferrat. On se servoit cependant de lattes serrées les unes contre les autres & retenues avec des cloux. Ces lattes se nommoient *Scindule*, & le mot Allemand *Schindel* sert encore aujourd'hui à signifier la même chose : telle étoit l'ignorance ou la rusticité de ces siécles de Barbarie. On n'a plus lieu après cela de s'étonner de ces fréquens incendies qui détruisirent dans les onziéme & douziéme siécles tant de grandes Villes, telles que Milan, Plaisance, Bologne, Bressia, Modène, &c. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans une Chronique de Padoue que j'ai publiée. » *En l'an* 1584, *il* » *y eut à Padoue un incendie qui con-* » *suma* 2614 *maisons, attendu qu'elles* » *n'étoient alors que de bois, & couver-* » *tes partie en paille & partie en lattes,*

» *en guise de tuiles*. Dans la suite cependant, pour prévenir ce désordre, l'usage de la paille & du bois pour couvrir les maisons fut défendu. Il est dit dans un des Statuts manuscrits de *Ferrare*, en l'an 1288, » *Que désormais* » *la fonction des Experts sera de veiller* » *à ce qu'aucune maison ne soit couverte* » *autrement qu'en tuiles, & que les con-* » *trevenans seront condamnés en une* » *amende de* 20 *sols Ferrarois, & te-* » *nus de découvrir leurs maisons, en* » *cas que le toit en soit de paille ou de* » *joncs*.

Il est à propos de dire ici quelque chose sur l'étimologie du mot *Lobia*, terme ancien que l'on trouve dans les vieilles Chartres, & usité encore aujourd'hui parmi les Milanois : les Toscans disent *Loggia*. *Ferrari* & *Monosini* dérivent ce mot du grec *Logeïon*. *Menage* doute s'il vient de *Locus*, & ne paroit pas trop porté à le croire. Pour moi je pense que ce terme tire son origine de quelque vieux mot usité généralement dans le Nord. En effet on le trouve dans les anciens manuscrits, non-seulement Italiens, mais

encore François & Allemans, & parmi ces derniers on se sert encore à présent du terme *Laube*, pour exprimer le *Loggia* des Florentins, & le *Lobia* des Milanois.

Nous avons dit ci-devant que, malgré les inondations, il ne laissoit pas d'y avoir de distance à autre des éminences, où les habitans du voisinage venoient s'établir à mesure que les eaux se retiroient. Ces éminences s'appelloient *Dorsi*, ou *Dossi*, termes dont l'étimologie est à la portée de tout le monde ; mais on les trouve aussi désignées par ceux de *Polesini*, *Correggi*, ou *Corregia* au feminin. *Gaspard Sardi* prétend que *Polesini* vient du Grec, & *Menage* le tire de *Peninsula*. Mais quoique *Polesine* se trouve dans *Penisole*, il n'y a cependant entre ces deux mots aucune analogie. Il est dit dans un Diplome de l'Empereur Louis II. de l'an 841, que l'Evêque de Reggio aura *insula Suzaria inter Padum & Saram cum fundis, &c. qui ab hominibus Pagi ipsius* PULLICINI *nominantur*. Il n'y a, comme on voit, aucun rapport entre *Pullicinus* & *Peninsula*. Un autre Diplo-

me de Louis *III*. de 900 dit, *cum aliis insulis quæ vulgò Pullicini vocantur* : donc *Pullicini* signifioit des Isles & non des presqu'Isles. *Ughelli* qui cite ces deux Diplomes lit & avec plus de raison *Pulcini*. Je pense pour moi que *Polesine* étoit le terrein grand ou petit que les eaux laissoient libre en se retirant. Suivant les Statuts manuscrits de *Ferrare* de l'an 1288, le Maire de cette Ville dit dans le serment qu'il prête, les paroles suivantes, & *dabo operam quod Policini divisi aggerentur, ita quod per ipsos aggeres quilibet eques vel pedes possit liberè ire. J'aurai soin que les intervalles qui séparent les éminences soient comblés, de façon que l'on puisse aller de l'une à l'autre, tant à pied qu'à cheval*. Il est par conséquent probable, que l'on appelloit *Corrigium* ou *Corrigia* les langues de terre semblables pour la forme à une longue courroye, que l'eau laissoit à sec en se retirant. On nomme encore aujourd'hui dans ce Pays-là, *Cuora*, les terres marécageuses qui commencent à se dessécher, & à produire des roseaux. Les Grecs qui posséderent si

long-tems Ravenne, appelloient aussi *Chora*, ce que nous nommons *Sol*, *Terrein*; ce qui me fait croire que ce mot vient d'eux, & que *Corregio* étoit le mot générique pour signifier plusieurs *Cuore* ou *Core* réunies.

On peut d'après ces notions conjecturer que la Ville de *Corregio*, d'où sort la célebre famille du même nom, & qui fait aujourd'hui partie du Domaine de l'illustre maison d'Este, ne fut ainsi appellée, que parce qu'elle étoit anciennement bâtie dans un endroit marécageux.

Enfin les fleuves, en se précipitant des montagnes, entrainerent à la longue assez de terre pour rehausser le sol des plaines, de façon que ces marais devinrent tout-à-fait praticables & susceptibles de culture : nous en avons des preuves dans plusieurs Villes d'Italie, mais particulierement à Modêne, où l'on trouve d'anciennes décombres en terre à plusieurs brasses de profondeur. La laine qui se receuille aujourd'hui aux environs de Modêne, quelque bonne qu'elle soit, ne répond pas cependant à l'éloge qu'en fait *Strabon*;

parce que sans doute les paturages n'y sont plus aussi bons qu'ils l'étoient de son tems, le terrein ayant depuis lui changé entierement de face.

Outre cette reforme que la nature faisoit d'elle-même, l'industrie des habitans contribua beaucoup par la suite à cette amélioration. En effet dès que l'on commenca à gouter la paix dans ce pays, chacun travailla à faire prendre aux fleuves auparavant vagabonds un cours reglé, à sécher les marais, & à arracher les bois. Ces endroits ainsi nouvellement défrichés, se nommoient *Rouchi* ou *Roucoua*, du vieux mot Latin *Runcare*. Nous avons un Acte Ferrarois de 1113 qui dit : *Terram autem illam quam Roncabo, frui debeo per annos tres, postea reddam Terraticum*. C'étoit là la récompense de ceux qui déracinoient un bois, pour en faire une terre de culture.

Lorsque je rendis public un autre Acte concernant les antiquités du pays d'Este, la signification des mots *Samplis* & *Amplis* qui s'y trouvoient, m'embarrassa ; mais je trouve aujourd'hui que *Xampla* signifie la même chose que *Ronchi*. En effet, comme le

remarque *Ducange*, on trouve les mots de *terra exemplata*, *exemplatio* & *exemplum*, (ce qui est la même chose que *xamplum*) emploiés dans le même sens, & comme synonymes au mot *Runchi*. Peut-être viennent-ils par corruption du latin *exemplare*, d'où il est probable que dérive aussi notre mot *sampio*. C'est encore de ce mot *Roncare*, que sont venus à quelques Villes, les surnoms de *Roncovetore*, *Ronchi*, *Roncaglio*, *Ronca*, &c.

Ce qui contribua beaucoup à repeupler l'Italie, ce fut les excessives largesses des Souverains envers les Eglises, & envers leurs Vassaux. Cette prodigalité alla jusqu'à leur abandonner non-seulement le domaine direct des villages, & des bourgades entieres, mais encore l'utile ; de sorte que les Villes se trouvoient resserrées dans le simple territoire que contenoient leurs enceintes. Par-là il arrivoit que tel pays qui étoit des environs & de la dépendance d'une Ville, & relevant d'un seul & même Seigneur, se trouvoit partagé entre une infinité de petits Souverains. Chacun d'eux formoit

sur son territoire des Bourgades, ou pour augmenter son Domaine, & se donner plus de relief, il tâchoit d'attirer le plus d'habitans qu'il lui étoit possible. Lorsque par la suite, (c'est-à-dire dans le onziéme siécle) les principales Villes d'Italie firent le généreux effort de recouvrer leur liberté, elles s'assujettirent tous ces Seigneurs particuliers qui les environnoient, & les obligerent à venir demeurer dans leurs murs. De-là vient que presque toutes furent dans le cas d'élargir beaucoup leurs enceintes. Il n'y a personne dans Naples, Milan, Florence, Pavie, Verone, Crémone, Padoue, Bologne, Ferrare, &c. qui ne soit en état de montrer les différens aggrandissemens qui s'y sont faits, & de nommer les Eglises, qui autrefois hors de la Ville, en font aujourd'hui partie.

Jettons maintenant les yeux sur l'état actuel de l'Italie : nous trouverons que ses Villes, excepté quelques unes en très petit nombre qui n'ont pas souffert de décadence, sont redevables la plupart à la résidence du Souverain, de leur état florissant, & enfin qu'à l'exception de

Livourne, toutes les autres ſont notablement déchues de cette multitude d'habitans, que l'on y trouvoit jadis.

Les cauſes de cette décadence, ſont la tranſmigration des Fabriques de ſoye & de laine, dont ce climat étoit poſſeſſeur, en d'autres païs, & la perte de l'empire maritime, qui a entraîné celle de tout le commerce du Levant & des Indes. Ajoutons que depuis très longtems la plus grande partie de l'Italie eſt ſoumiſe à des Princes Ultramontains, dont la réſidence eſt trop éloignée pour y faire fleurir les Arts.

On poura m'objecter ici le ſentiment de l'anonime de Ravenne qui dit, que quelques philoſophes ont prétendu que l'Italie avoit vu dans ſon ſein juſqu'à ſept cent villes & plus. Mais il faut remarquer qu'il en nomme une infinité, dont il n'exiſte pas le moindre veſtige, même dans l'hiſtoire. On ne peut nullement compter ſur les détails géographiques de cet Auteur, qui confond l'état floriſſant de l'Italie ſous les Romains, avec la décadence des ſiécles où regnerent les Barbares; qui donne à de ſimples Bourgs

ou Villages, le titre de Villes, & qui en paſſe ſous ſilence nombre d'autres qui méritoient une deſcription. Par éxemple, après Plaiſance, il nomme *Julia Chryſopolis* qui eſt Parme; puis Becillum, ou *Breſſello*, Ville certainement déja très ancienne du tems des Romains, & qui ſous les Lombards tomba preſque dans le néant. Enſuite vient *Tanetum*, qui ne fut jamais qu'un Bourg, & dont il ne reſte pas la moindre trace : après il place *Regio, Modêne*, & *Forum Gallorum*, que les Romains ſeuls ont connu, & dont il n'étoit plus queſtion du tems des Lombards.

L'Anonime met encore au niveau de Bologne, *Quaderna* dont il ne ſubſiſte plus que le nom depuis tant de ſiécles. Il ne dit pas un mot de la *Citta nuova* du Modenois, qui floriſſoit cependant ſous Charlemagne, non plus que d'*Aſolo*. Qu'on juge après cela du fonds que l'on peut faire ſur un tel Auteur.

Qu'il me ſoit permis de relever ici une particularité qui ſe trouve dans une Bulle de Guibert, Archevêque de

Ravenne, & Antipape ſous le nom de Clement III. Elle eſt de l'année 1092. Il confirme par cette Bulle aux Chanoines de Regio leur biens, & ajoute : & *Decimam in civitate, quæ vocatur Regium*, &c. & *omnes res quæ ſunt in circuitu civitatis, quæ vocatur Emilia*. Voilà, comme on voit, deux Villes, dont on ne ſçauroit dire ſi elles étoient jointes enſemble, ou ſeparées. Je les crois cependant réunies, c'eſt-à-dire, qu'il y avoit l'ancienne cité appellée *Regio*, & la nouvelle qui ſe nommoit *Emilie*; comme dans Modêne, la cité *Herculea* eſt une augmentation ajoutée à l'ancienne, par Hercule II. Duc de Ferrare, & comme nous voyons encore qu'anciennement la cité *Leonina* faiſoit partie de Rome. Il eſt d'ailleurs parlé dans d'autres Actes anciens, *de la vieille cité de Regio*, ce qui en ſuppoſe une nouvelle exiſtante par forme d'addition à l'ancienne. Ce n'eſt pas là au reſte la ſeule difficulté que les ténébres de l'Antiquité nous empêchent de réſoudre. Les guerres, les incendíes, les inondations, & ſurtout la viciſſitude ordinaire des choſes humaines,

ont tellement changé le local de ce païs, que les noms mêmes s'en ſont perdus. Modêne nous en fournit une preuve frappante : cette ville eſt ſcituée entre deux fleuves remarquables, quoique l'Anonyme de Ravenne ne les ait pas connus. Les Romains nommoient l'un *Scultenna*, & l'autre *Gabellus*. Aujourd'hui le premier ne garde plus ſon premier nom que dans les montagnes d'où il ſort, & dans la plaine il s'appelle depuis pluſieurs ſiécles *Panaro*; le ſecond à changé ſon nom de *Gabellus* contre celui de *Secchia*. D'où peut venir ce changement ? Voici ſur cela ma conjecture. Il exiſte à S. Fauſtin de Rubiera, non loin de la *Secchia*, une belle Inſcription, par laquelle il paroit qu'en l'an 259. l'Empereur Valerien & ſes fils *Pontem Secul. VI. Ignis conſumpt. indulg. ſua reſtitui curaverunt*. Ce fleuve devoit par conſéquent s'appeller de ce tems là *Secula*; on en a fait enſuite *Secla*, & finalement *Secchia*. Mais comment cette métamorphoſe s'eſt-elle pû faire dans le court eſpace de tems qu'il y a de Pline à cette époque ? C'eſt ce que j'ignore.

La *Citta nuova* batie près de Modêne, & dont nous avons fait cidevant mention, est aujourd'hui totalement ensevelie : il n'en reste plus que la Cathédrale & le Sol qui en conservent le nom. Un marbre inscrit en Lettres Romaines qui existe encore dans cette Eglise, fait foi que Luitprand en étoit le Fondateur. Voici cette Inscription, qui est d'environ l'an 716.

HAEC XPS. FVNDAMINA POSVIT FVNDATORE
REGE FELICISSIMO LIVTPRAND PER... VMCEB...
HIC VBI INSIDIAE PRIVS PARABANTVR
FACTA EST SECVRITAS, VT PAX SERVETVR.
SIC VIRTVS ALTISSIMI FECIT LONCIBARD.
TEMPORE TRANQVILLO ET FLORENTISS.
OMNES VT VNANIMES.... PLE.... IS PRINC....

J'ai vû & examiné moi-même ce marbre, & j'y ai très distinctement lû le mot *Loncibard.* Je conviens que dans les Patentes authentiques de Charlemagne, on trouve écrit nettement. *Langobardorum*, & sur une pierre qui se conserve à Ravenne, *Langubardorum*; mais cela n'empêche pas que l'on n'écrivit aussi *Longobardorum*, & je crois qu'il suffit de pouvoir en citer une

preuve aussi authentique que celle que je raporte, pour que l'on ne soit plus en droit de crier à l'imposture.

Je n'en ajouterai pas d'avantage sur cet article : la matiere seroit inépuisable, & l'ouvrage de longue haleine, s'il falloit traiter de chaque Ville en particulier, & fouiller toute l'Antiquité.

CES quatre morceaux sont tirés du premier volume des *Dissertation Italiennes du célébre Muratori, sur les Antiquités d'Italie*, publiées en 1751. Elles nous ont été communiquées par un Amateur très versé dans la Littérature Italienne, & qui n'aime point stérilement les Lettres, pour jouir seul de la douceur qu'il trouve à les cultiver, mais qui en est le Bienfaiteur, parce qu'il est très communicatif. Cet Amateur, est M. *de Floncel*, Censeur Royal, de l'Académie des Arcades. Sa riche Bibliotheque qui contient une collection exquise & nombreuse de livres Italiens en tout genre, s'ouvre toujours agréablement à tous ceux qui ont besoin d'y avoir recours.

ESPAGNE.

I.

ESSAYO sobre los Alphabetos de las Letras desconocidas que se encuentran en las mas antiguas Medallas y Monumentos de España.

» ESSAI sur les Alphabets des
» Lettres inconnues qui se
» trouvent sur les Médailles
» les plus anciennes & sur les
» Monumens d'Espagne.

Par D. *Louis-Joseph Velasquez*, Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, Membre de l'Académie Royale d'Histoire, Ecrit revû & publié par ordre de la même Académie. A Madrid chez *Antoine Sanz*, Imprimeur du Roi & de l'Académie. 1752,

in 8°. Dédié au Roi. 163 pages à 16 Maravedis chaque feuille.

CET ouvrage digne d'un membre éclairé d'une savante Académie, est divisé en quatre Sections.

La premiere qui occupe 15 pages, a pour titre : *Histoire Littéraire du travail qui a eté fait sur les Médailles anciennes, & le point où l'on en étoit, lorsque l'Auteur a composé son ouvrage.*

L'Auteur regarde la découverte des Lettres inconnues dans les anciennes médailles, comme un Problême aussi difficile à résoudre dans son genre, que la trisection de l'Angle, le point de longitude, le mouvement perpetuel, & la quadrature du Cercle.

Il réduit à 3 Classes les Médailles & les Monumens en question. La premiere comprend les Médailles Celtiberiques, qui pour la plûpart appartiennent à la Province Tarragonoise; ce sont celles dont Lastanosa a fait l'unique Collection qu'on en ait. La seconde Classe renferme les Médailles Turdetanes des Villes de la Betique,

telles que Obulco, Urso, Amba, Aspavia. Les Médailles Pheniciennes ou Puniques, forment la troisiéme Classe ; ce sont celles des villes fondées ou habitées en Espagne par les Carthaginois, comme Gadir, Asido, Kanaka.

Si l'on en croit M. Velasquez, aucun des Auteurs qui ont travaillé en differens tems à éclaircir les Lettres inconnues de toutes ces Médailles, n'y a réussi. Don Antonio Augustin, Archevêque de Tarragone, a essayé de déchiffrer ce qui se trouve de difficile dans les Médailles bilingues de Celsa, Ilerda & Emporia ; mais ce travail est une nouvelle conviction, que les grands hommes sont quelquefois médiocres. *Olaus Wormius* & *Olaus Rudbeck* ont prétendu que ces Lettres étoient Runiques. Le peu de rapport entre ces dernieres Lettres, & les Lettres Celtiberiques, porte à croire que ces Auteurs ont voulu faire honneur à leur Patrie de l'origine de ces Monumens. D. *Juan de Lastonosa*, le P. de *Rajas* Jésuite, & le Docteur *Uztarroz*, ont

avancé que ces Lettres ne pouvoient être que de l'Ancien Espagnol anterieur aux tems de *Moyse* & *d'Abraham*. Quoique M. *Mahudel*, ait donné une Dissertation Historique sur les Monnoyes antiques d'Espagne, il ne s'est pas assés étendu sur cet objet. D. *Emanuel Marti*, Doyen d'Alicante, après avoir longtems travaillé à cette entreprise, s'en est détaché à cause de son extrême difficulté.

On a encore moins réussi sur les Lettres Turdetanes. *Jacob Bari*, Consul de Hollande à Seville, le seul qui ait tenté cette entreprise, auroit été très capable de la terminer heureusement, si la mort ne l'avoit prévenu. Ses médailles Turdetanes ont passé avec son précieux cabinet dans celui de S. M. T. C.

L'Archevêque de Tarragone a fait des fautes grossieres, lorsqu'il a voulu expliquer les Médailles Phéniciennes de Cadix.

Dans la seconde Section qui est de 23 pages, l'Auteur traite des moyens propres à découvrir les Alphabets de

ces lettres inconnues. Son sentiment est, que ces caracteres ont été aportés en Espagne, par les Peuples qui ont passé dans ce Pays & qui l'ont peuplé, avant que les Romains y entrassent. Il fait à ce sujet l'énumération de ces Peuples. *Strabon* rapporte, d'après *Asclepiade*, que les *Turdetans* étoient la Nation la plus policée de l'Espagne, qu'ils avoient leur Langue, leurs Lettres, leurs Livres, leurs Poëmes, leurs Loix, qui, suivant leur tradition, remontoient à une Antiquité de 6000 ans. Il est vrai que d'autres Auteurs ont contesté la durée des années dont parle *Asclepiade*, qu'ils prétendent n'être que de 4 mois. Quoiqu'il en soit, ce seroit toujours une antiquité de 2000 ans, qui par conséquent se rapporteroit au tems ou les Colonies Grecques entrerent en Espagne pour la peupler.

Le même *Strabon* nous apprend, qu'il y avoit dans le Temple d'Hercule à Gadir, deux colonnes sur lesquelles étoient des caracteres qui marquoient la dépense qu'avoit coutée la

construction de ce Temple. On sçait d'ailleurs par *Justin*, *Pomponius Mela*, & *Appien Alexandrin*, que les Tyriens & les Phéniciens ont bâti un Temple d'Hercule à Gadir. Il y a donc tout lieu de croire, que les caracteres de ces Colonnes étoient Phéniciens. Il ne paroit pas non plus probable, que les anciens Espagnols, ayant pris la Langue des Peuples qui vinrent s'établir chés eux, n'en aient pas adopté les caracteres.

M. *Velasquez* s'est attaché à faire des Observations sur la Langue des premiers Espagnols. Il a trouvé, que les noms primitifs de leurs Peuples, Villes, Montagnes, Rivieres, Dieux, Heros & Princes, tiroient leur étymologie des Langues Grecque & Hebraique ; d'où il a inferé que le meilleur moyen pour déchiffrer les Lettres inconnues des Monumens anciens, étoit de les comparer avec les Lettres des Alphabets qui dérivent du Grec & de l'Hebreu, tels que l'Arcadique, le Pelasgique, le Samaritain, le Punique, l'Etrusque, le Rhunique, le Sy-

riaque, & le Chaldéen. C'eſt en conſéquence de ce ſyſtême, qu'il a formé ſes tables, qui ſe trouvent ſéparement à la fin de ſon ouvrage.

La premiere de ces Tables contient l'Alphabet du Grec primitif, comparé lettre pour lettre au Grec commun, dont nous conſervons le caractere. Cet Alphabet du Grec primitif ou Ionique a été donné par *Cadmus* 1500 ans avant la nouvelle Ere. Notre Antiquaire l'a formé ſur ceux d'*Edouard*, de *Bernard*, & de *Spanheim*, ſur les plus anciennes médailles de Sicile & de Grece, ſur les Alphabets Grecs du tems d'*Alexandre le Grand*, & de *Conſtantin*, ſur les caracteres que fourniſſent les anciennes inſcriptions raſſemblées par *Muratori*, le P. *Montfaucon*, & les plus habiles Antiquaires, ſur les Lettres des marbres Baudelotiens, des Ancyriens & de ceux d'Arundel.

On voit dans cette premiere Table, à côté de la Colonne du Grec Ionien, celle de l'Alphabet Etruſque, qui fut introduit en Italie, ſelon *Tacite*, par

Demarathe Corinthien, Pere de Tarquin l'ancien, Roi de Rome. Notre Antiquaire, pour former cet Alphabet, a profité de ceux qui ont été donnés par M. *Bourguet* Profeſſeur de Neufchatel, & par *Gorius*. On a beaucoup de Monumens Etruſques, dont les ſçavans d'Italie ont donné des Collections.

La ſeconde Table, contient en 5 Colonnes, 5 Alphabets comparés au Grec commun, ſçavoir 1o. L'Arcadique. 2o. Le Pelaſgique. 3o. L'Ancien Latin. 4o. Le Gothique. 5o. Le Rhunique. Les deux premiers ont été portés en Italie par ces deux Colonies Grecques, après celui de *Cadmus*. Ils ſont tirés de *Bourguet*, & des Monumens anciens, tels que les Tables Eugubines. L'Alphabet de l'ancien Latin, eſt formé de celui qui a été publié par *Bernard* & *Spanheim*, & qui a commencé 700 ans avant J. C.; du Latin du tems d'*Auguſte*, & de celui de l'an 400. L'Alphabet Gothique tient du Grec & du Latin : on le croit inventé par *Ulphilas*, l'an 388 de Notre Sei-

gneur. Il eſt dans cette Table, tel que l'ont donné *Bernard* & *Spanheim*. L'Alphabet Rhunique, eſt celui dont uſoient les Nations les plus reculées du Nord. Quelques-uns prétendent ces Lettres plus anciennes que les Grecques & les Latines; d'autres les croyent dérivées de l'Alphabet Gothique. M. *Velaſquez* s'eſt ſervi, pour compoſer cet Alphabet, des Lettres indiquées par *Vormius*; d'un Alphabet Norvegien publié par le P. de *Montfaucon*, ſur un manuſcrit de l'an 1022 de la Bibliotheque Colbertine, & de celui qui a été publié par *Bernard* & *Spanheim*.

La troiſiéme Table eſt partagée en 5 Colonnes, dont la premiere contient l'Alphabet Hebreu; la ſeconde, le Chaldaïque; la troiſiéme, le Syriaque; la quatriéme, le Samaritain-Phénicien d'*Edouard Bernard*, tiré des médailles judaïques, des Africaines & du Pentateuque; la cinquiéme, le même qu'a publié le P. *Montfaucon*, & qui eſt d'autant plus précieux, qu'il eſt formé ſur les Médailles Samaritaines & Sidonnienes, ſur l'Alphabet de

la Bibliotheque du Vatican, & ſur les Bibles Samaritaines. Il a auſſi profité de tout ce que le Rabin *Azarias* a écrit ſur ce ſujet.

La quatriéme Table eſt partagée en 7 Colonnes, toutes comparées avec les Lettres Hébraïques. Le premier Alphabet, eſt le Phenicien de *Scaliger*; le 2, le Samaritain Phénicien de *Bochart*; le 3, le Samaritain de *Walton*, tiré des Médailles Juives; le 4, le Phénicien de *Chishull*, tiré des Sicles Judaïques; le 5, le Phénicien de *Jean Swinton*, Profeſſeur d'Oxoford, tiré des Médailles Samaritaines & des inſcriptions de *Citius*; le ſixiéme, le Punique tiré de l'inſcription bilingue de Malte écrite en caracteres Puniques & Grecs, publiée par M. *Guyot de Marne* parmi les Diſſertations de l'Académie Etruſque, & interprétée par M. de *Fourmont*; le ſeptiéme, le Phenicien-Eſpagnol de *Renferd*.

Après avoir annoncé ces tables, & avoir expliqué comment il les a formées, & dans quelles ſources il a puiſé ſes Alphabets, l'Auteur compare

chacune des lettres Grecques à chacune des lettres Phéniciennes, & il conclud de ses observations que les Grecs ont pris leurs lettres des Phéniciens.

La troisiéme section qui occupe 45 pages, est employée à l'explication des lettres inconnues des anciens Espagnols. *Jacob Bary* prétendoit, qu'on avoit de lettres différentes dans la Celtiberie, à Cadix, dans la Betique & dans l'Estremadûre. L'Auteur est d'avis différent : il attribue la variété des lettres au plus ou moins d'adresse des Ouvriers qui fabriquoient les coins pour les médailles. Il réduit à trois Alphabets, conformément à ce qu'il a dit au commencement, toutes ces lettres inconnues, sçavoir, le Celtibérique, le Turdetan, & le Bastulo-Phenicien, & il fait des observations sur chacune des lettres qui composent ces trois Alphabets. Il en résulte, que les lettres Celtibériques & Turdétanes viennent de l'ancien Grec, & que les Bastulo-Phéniciennes dérivent de l'Hébreu, du Samaritain & du Punique.

M. *Velasquez* croit aussi, que les Espagnols perfectionnerent leurs Lettres en même tems que les Grecs ; qu'ils avoient aussi pris des Grecs la coutume d'orner les extrémités des coins des lettres avec des points semblables à des perles, & qui ont fait nommer ces lettres *perlées* ; qu'ils formoient leurs lettres en angles aigus ; enfin que c'est à l'exemple des Grecs que les Espagnols ont appris l'usage de lier leurs lettres.

L'habile Antiquaire termine cette section par deux principes qu'il pose comme certains : 1°. Qu'une lettre n'en est pas moins la même, pour être differemment formée, puisque ces différentes manieres de la former ont entr'elles bien de l'analogie ; 2°. Qu'une lettre conserve également sa valeur, quoique tournée dans le sens contraire, ce qui se confirme par les inscriptions latines d'Espagne qu'on voit dans *Gruter*, où même les Lettres Latines sont tournées de la droite à la gauche, contre l'usage de cette langue.

La quatriéme & derniere section,

qui occupe les quatre vingt dernieres pages, contient l'explication de quelques-unes de ces médailles, où se trouvent les lettres inconnues, d'après les principes qu'on vient d'établir.



II.

ABRÉGÉ DE LA NAVIGATION,

Composé pour l'usage de MM. les Gardes Marines. Par D. GEORGES JUAN, Commandeur de Aliaga, de l'Ordre de S. Jean, Membre du Conseil Royal de Commerce, Capitaine de Navire au Service d'Espagne, & Capitaine de la Compagnie des Gardes-Marines de Cadix, de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin & Correspondant de celle des Sciences de Paris. A Cadix, de l'Imprimerie des Gardes-Marines. 1757.

CET Ouvrage, dédié à MM. les Gardes-Marines, est un *in*-4°. de 194 pages, sans y comprendre les tables, & un Appendix de 24 pages. Il est imprimé avec soin, & les planches qui l'accompagnent en sont très correctes,

L'Auteur, déja ſi célebre par des voyages qui ont tourné au profit de ſa Nation, donne ici le fruit de ſes études théoriques & pratiques ſur la navigation. Il préſente un traité du Pilotage plus étendu que tout ce qui a paru juſqu'ici en Eſpagne, & ſon ouvrage eſt diviſé en huit ſections.

La premiere définit le Pilotage. On y voit les difficultés conſidérables qui ſe préſentent, lorſqu'il faut aſſurer le chemin que fait un vaiſſeau. On y trouve l'explication de tous les termes de l'art, & les principes fondamentaux du Pilotage.

La deuxiéme ſection traite de l'Aiguille aimantée, & du chemin ou *Rhumb* d'un vaiſſeau. L'Auteur y explique la conſtruction de cet inſtrument, ſes propriétés, ce qui produit la variation de cette aiguille, ſon uſage pour fixer le vrai *Rhumb*, & la méthode de lever toutes les difficultés qui nuiſent à cette opération.

L'Auteur traite dans la troiſiéme ſection de tout ce qui concerne l'inſtrument avec lequel on meſure la route que fait un vaiſſeau ſur mer. Il y don-

ne la façon de le conſtruire, & de trouver la longitude qui lui répond. Il recommande particulierement l'exactitude dans l'uſage de l'horloge de ſable qui accompagne cet inſtrument, exactitude à laquelle les Auteurs qui ont écrit avant lui ſur la Navigation, ne ſe ſont pas aſſez attachés.

La quatriéme ſection roule ſur les Cartes planes & ſphériques. D. *Georges Juan* enſeigne la conſtruction & l'uſage de ces Cartes. Il préſente plus d'une méthode pour les conſtruire, & conſeille de réformer les lignes des rhumbs qui ne ſervent qu'à rendre ces cartes plus confuſes.

L'Auteur traite dans la cinquiéme ſection de la réſolution des problêmes de navigation par le calcul. Il ne donne point la deſcription des inſtrumens dont on ſe ſert en mer pour réſoudre ces problêmes, tels que le quart de cercle, les échelles & les tables Angloiſes : il ſuppoſe qu'on a déja puiſé toutes ces lumieres dans la Trigonométrie. Cet objet le conduit à donner une méthode plus préciſe que les précé-

dentes, pour calculer la longitude. Il déſapprouve celle de la latitude moyenne, & en fait voir les inconvéniens; il recommande enſuite la méthode que ſuivent les Anglois, d'après les principes du Docteur *Halley*.

Il diſcute dans la ſixiéme ſection les corrections que demande la navigation dans les cas où les courans de mer, les vagues, ou d'autres accidens alterent le calcul du chemin qu'on fait.

La ſeptiéme ſection traite des obſervations de latitude & des inſtrumens qui ſervent à les faire. D. *Georges Juan* paſſe enſuite à l'explication des tables de déclinaiſon qui ſe trouvent à la fin de l'ouvrage; l'une des étoiles principales, avec une colonne qui contient l'altération qu'elles eſſuyeront tous les dix ans; l'autre du tems qu'elles paſſent par le méridien, pour qu'on puiſſe les reconnoitre avec plus de facilité. Viennent enſuite les tables de la déclinaiſon du ſoleil diſpoſées autremment que celles dont on a fait uſage juſqu'à préſent. L'Auteur explique enſuite l'uſage du quart de cercle

cercle de deux arcs & du huitain de reflexion. De-là, il paſſe aux diviſions de *Pedro Nunés*, Mathématicien Portugais, qu'il préfere aux tranſverſales & aux cercles concentrés. Il donne enſuite le moyen d'obſerver par les étoiles dans les cas où on ne peut pas voir le Soleil.

La huitiéme ſection apprend la maniere de tenir le journal de la Navigation. Comme les opérations de cette ſection ſuppoſent la connoiſſance du Calcul Analytique qui les facilite, l'Auteur a mis dans le corps de l'Ouvrage tout ce qui peut s'entendre ſans les regles du calcul, & réſerve à la fin de l'Ouvrage les regles de ce calcul pour les curieux qui veulent le voir dans toute ſon étendue. Il obſerve les précautions qu'il faut prendre relativement à l'augmentation ou à la diminution des vents & des voiles, & il finit par la méthode du journal qu'on doit tenir dans les Mers étroites ou près des côtes, & par la maniere de meſurer à quelle diſtance l'on eſt d'un Cap ou d'une pointe dont

on a ſouvent beſoin dans la Navigation.

Les Démonſtrations & les calculs contenus dans cet Ouvrage fourniſſent beaucoup au-delà de ce qui ſuffiroit pour un Pilote ordinaire, & ne peuvent faire qu'honneur au zéle & à la capacité de D. *Juan.*



ALLEMAGNE.

I.

Maniere de tranſporter ſur Mer les Arbres, les Semences, & les Plantes fraiches.

COMME les Arbres qui ſont reſtés deux ou trois ans dans la Pépiniere, profitent beaucoup mieux que ceux que l'on tire des bois, il ſera bon, lorſqu'on en deſtine pour des pays étrangers, de les tranſplanter dans des Jardins, tandis qu'ils ſont encore jeunes, & de ne les faire partir que deux ou trois ans après. Cependant en attendant ceux-là, on peut ſe ſervir de ceux que l'on a tirés des bois; mais ils ſont ſujets à pluſieurs inconvéniens.

En ce cas il faut préferer les Arbres venus de graines, aux Arbres greffés, & il faut qu'ils ayent deux, trois &

même quatre ans, & qu'ils ſoient aſſez forts de bois pour ſoutenir le tranſport.

Les Arbres qui deviennent hauts, comme le Noyer, *&c.* doivent être déja vigoureux, & avoir quatre à ſix pouces de circonférence. Les Arbres fruitiers, comme le Poirier, *&c.* peuvent avoir deux à quatre pouces, & les Arbuſtes peuvent être tranſportés moins forts.

Les Arbres les plus propres au tranſport, ſont toujours ceux qui ont acquis une groſſeur ſuffiſante, ſoit par la bonté de la terre, ſoit par de grands ſoins & ſurtout ceux dont la tige eſt ſans branches & ſans boutons.

Nous ne réuſſiſſons pas toujours dans le choix du beau tems; nous ſçavons d'ailleurs, que les climats de France & d'Angleterre ne permettent pas de tirer de la terre les Arbres de ces Pays avant le quinziéme Octobre, & de-là juſqu'à la fin du mois d'Avril. Il faut encore obſerver que cette derniere ſaiſon occaſionne ordinairement des dommages très conſidérables

Les Arbres dont les feuiles ne tom

bent pas, & les Arbres réſineux ſurtout profitent bien mieux, lorſqu'ils ſont tirés de la terre dans les mois de Septembre, Octobre & Avril, que quand on les en tire pendant l'Hyver. Si pendant le mois d'Octobre il fait chaud & ſec, il faut les tranſplanter tout de ſuite; mais il faut qu'ils ſoient à l'ombre juſqu'au moment de leur départ, ou juſqu'à quelque pluie.

Dans le Canada, ou à la nouvelle Angleterre, les Arbres qu'on veut mettre en caiſſes, y doivent être mis en Automne, ou au plustard au Printems, immédiatement avant leur départ.

On en peut auſſi encaîſſer & faire partir dès qu'ils ont été tirés de terre, mais on court riſque d'en perdre un grand nombre.

Tous les Arbres, de quelqu'eſpece qu'ils ſoient, demandent à être tirés de terre avec une extrême précaution, pour ne pas être endommagés.

Lorſqu'ils en ſont tirés, le premier ſoin doit être d'en viſiter les racines; & ſi on ne les trouve pas ſaines & fraiches, il faut mettre ces Arbres

au rebut, pourvû néanmoins qu'on puisse choisir.

Il faut absolument avoir grand soin d'ôter la terre attachée autour des racines, & d'en ôter tous les filamens.

On taille aussi les branches, & quelquefois même les tiges, pour faciliter le transport; ensuite on emballe les Arbres, comme nous le dirons, lorsqu'il sera question des Arbres communs.

Quand le transport peut être fait aisément & à peu de frais, il vaut mieux leur laisser beaucoup de branches, jusqu'à ce qu'on les transplante.

Les Arbres qu'on veut envoyer ailleurs, ou garder pendant quelque tems, s'ils ne sont pas soigneusement emballés avec de la terre ou de la mousse, ne doivent jamais être mis sous un toit, ni dans une chambre, encore moins à la cave, sous prétexte de les mettre à l'abri de la gelée blanche ou de quelque pluie; une ou deux nuits suffiroient alors pour les dessécher entierement.

Si par hasard de fortes gelées surviennent, lorsque les Arbres sont dé-

ja empaquetés, il faut les enterrer assez profondément, pour qu'au moins les racines soient hors de danger.

Préparatifs nécessaires pour faire un envoi d'Arbres; premierement de ceux qui sont rares, & que l'on a coutume de faire partir pendant l'Eté.

COMME dans le Traité présent on recommande souvent l'usage de la mousse, il faut remarquer avant tout que la meilleure est celle qui est longue & d'un verd foncé. Lorsqu'on la cueille, il ne faut ni la diviser, ni la mettre en charpie, ni enfin la laisser sécher. Quand elle est bonne, elle conserve pendant quelques mois sa fraicheur, ainsi que les Plantes & les semences qu'on lui confie.

Lorsqu'on envoye des Arbres de différentes especes, ou au moins de différentes qualités dans la même espece, ou quand celui auquel ils sont envoyés n'est pas connoisseur, il est

alors nécessaire de leur attacher une marque; les meilleures sont celles que l'on fait de plomb applati, & sur lesquelles on imprime les figures ou les chiffres qu'on veut. Il est plus sûr encore de faire usage de deux marques. Alors on en attache une à l'Arbre avec du fil d'archal, (mais il ne faut pas que ce soit du fil de fer), & l'on met l'autre au fond de la caisse. On peut aussi se servir de marques de parchemin ou de cartes.

Pour les Arbres qui méritent quelque soin de plus, on peut faire faire des caisses de sapin, dont les encoignures soient de bois de chêne. Le dedans de ces caisses doit avoir un pied quarré, & comme ordinairement les encoignures de ces caisses débordent, elles ne doivent déborder par le bas que tout au plus de deux pouces pour servir de pied; au dessus on y joint de petits boutons qui ont aussi environ deux pouces.

Le fond & le bas des quatre côtés doivent avoir en différens endroits des trous de quatre lignes de diametre au moins.

Il ne faut jamais, si ce n'est en des cas de nécessité, se servir de tonneaux sciés en deux, dont les cercles sont sujets à glisser & à se pourrir: car alors le fond tombe, la terre se détache & tout ce qu'on y plante périt. Outre cela ils sont plus lourds & plus incommodes que les caisses.

Les panniers ne valent pas mieux pour le transport des Arbres, à moins que le Voyage ne soit court, & que les paniers ne soient faits d'un bois qui ne soit pas sujet à la corruption.

Il faut aux deux côtés de la caisse placer des crochets qui puissent servir d'anses, & que les cloux soient de biais & bien rivés en dedans des caisses. Il seroit encore bon d'y attacher quelques nœuds de corde qui aideroient à les porter plus commodément.

La terre dans laquelle on met les Arbres doit être bonne, mais sans fumier; on en remplit la caisse à moitié & l'on y met les racines des Arbres, après les avoir bien taillés.

Chaque Arbre doit déborder sa caisse de quelque chose, parce qu'-

ordinairement, depuis le tems de la plantation jusqu'à celui du transport, la terre s'affaisse & l'Arbre se trouve alors de niveau avec le bord de la caisse, ou quelquefois même encore plus bas.

Si le trajet est long, il faut emporter une provision de terre, pour pouvoir remplir les caisses en cas de nécessité.

Après avoir encaissé un Arbre, il sera bon de le distinguer des autres par le chiffre de sa marque, ou par l'inscription de son nom.

Il ne faut jamais mettre plus d'un Arbre dans la même caisse. Si l'on veut y en mettre deux, ils doivent être au moins de la même espéce, & on en verra toujours périr un des deux après leur transplantation.

Après avoir marqué la caisse, il faut prendre la mesure de la hauteur de l'arbre, afin de l'entourer du treillis nécessaire. Ce treillis sera une espéce de cage composée de huit cercles verds, que l'on aura eu soin de mettre pendant quelques jours dans l'eau, avant que de les employer.

Il faut diminuer ces cercles à leurs extrémités, & les percer au moins dans deux endroits, sans les endommager, ensuite les attacher avec deux cloux à la caisse, & enfin les réunir en haut moyennant quatre nœuds faits avec du ruban.

Si l'arbre est un peu haut, il faut que les cercles supérieurs soient encore attachés au milieu à un autre cercle par tous les joints. Il est vrai que quatre cercles seroient suffisans, mais il est plus sur d'en employer huit.

On ne doit pas construire les cages à part, & les clouer ensuite aux caisses : il vaut mieux y attacher les cercles l'un après l'autre, afin que si l'un vient à sauter, il puisse aisément être remplacé.

La cage ne doit jamais toucher l'arbre, ni être suspendue ou accrochée.

Quand les caisses sont pourvues de cages, il faut faire faire des couvertures ou manteaux d'une toile grosse & serrée, qui descendent jusqu'au milieu de la caisse. On lie ces couvertures aux crochets ou anses dont on a parlé ci-

dessus, & chaque couverture doit être marquée comme la caisse.

Si la toile n'est pas assez épaisse & assez serrée, il faut alors la peindre & y passer plusieurs couches.

Maniere de soigner les Arbres, avant que de les embarquer.

IL faut enterrer les caisses jusques à moitié, pour que l'on n'ait pas besoin de les arroser.

S'il fait long-tems sec, on peut humecter un peu ceux qui paroissent en avoir besoin ; si le tems est extrêmement humide, il faut retirer les caisses de la terre.

Dans les pays extrêmement froids, il faut enterrer les caisses jusques aux boutons ; & les couvrir de neige, ou à son défaut de paille.

Dès que les vaisseaux sont prêts à mettre à la voile, il faut encore une fois examiner tous les arbres, & garder pour l'année suivante ceux qui ne paroissent pas bien sains & bien forts.

Il est donc évidemment très avan-

tageux d'avoir en caisse plus d'arbres que l'on n'en doit envoyer. Si les branches des côtés des arbres poussent par hazard, soit avant, soit après avoir été embarqués, il faut les racourcir de tems en tems avec un couteau, pour que leur pointes ne passent pas la cage.

Si l'arbre pousse à sa cime, il faut lui ôter toutes les branches inférieures.

Avant l'embarquement, il faut garnir les cages de fil entrelacé, ou d'une espéce de filet, fait d'un fil fort & goudronné : il faut encore que les mailles de ce filet soient si serrées, qu'une souris même n'y puisse passer.

Si l'on ne prend pas cette précaution, avant que d'aller à bord, on court risque de voir périr tous ses arbres dès la premiere nuit. On doit préférer pour cet usage le fil goudronné, parce que les rats & les souris en craignent l'odeur, & n'y mordent pas ; mais pour les arbres rares & précieux, on pourroit faire faire des cages de fer garnies d'un treillis de laiton.

Dès que les caisses sont à bord, il

faut prendre garde de ne les pas renverser, ni les coucher de côté; il ne faut rien mettre sur elles, ni les empoigner, soit par les cages, soit par la couverture.

Comment il faut soigner les Arbres, quand ils sont sur Mer.

Il faut autant qu'il est possible les mettre à l'air, principalement en Eté & sous de beaux climats. Le pont est la place la plus convenable, lorsqu'on peut les y placer. S'il survient un grand vent & une pluie trop forte, ou si la chaleur est excessive, il faut les rentrer, ou du moins leur mettre leurs couvertures.

Il est bon d'avoir soin qu'ils ne soient point endommagés par les Matelots qui maneuvrent.

Lors du beau tems, ou dans les climats chauds, il faut dès que l'air est pur & serein & qu'il fait peu de vent, leur ôter les couvertures, soit pendant le jour, soit pendant la nuit.

Dans les climats tempérés, il ne pa-

roit pas nécessaire de les garantir du soleil, à moins qu'on ne manque d'eau pour les arroser, & c'est dans ce seul cas, ou pendant une grande chaleur, qu'on les couvre. Il est absolument nécessaire de les arroser de tems en tems, & si l'eau manquoit au vaisseau, il faudroit tâcher d'amasser de l'eau de pluie. Cette eau n'est bonne ni pour les hommes ni pour les animaux, parce qu'elle sent le goudron, mais elle est très propre à arroser les arbres.

Comment il faut planter les Arbres, lorsqu'ils sont arrivés au lieu de leur destination.

Si la saison n'est pas propre à la transplantation, il faut enterrer les caisses à moitié.

Si le jardin, où on les place, est bien à l'abri des vents du Nord, on peut ôter les cages, & s'il est nécessaire, y remettre de la terre fraiche, bien arranger les branches, les tailler & couper le bois inutile.

Il ne faut placer les arbres ni à l'om-

bre, ni sous d'autres arbres, sous aucune goutiere, ni même dans les endroits marécageux, à moins qu'ils ne demandent des lieux fort humides.

Il ne faut pas manquer de les arroser autant de fois qu'il est nécessaire.

On ne doit pas, dans les Pays très froids, attendre l'Hyver pour transporter les arbres au lieu destiné.

Quand les feuilles sont tombées, il faut les tirer de leurs caisses avec précaution, sans secouer ni rompre la terre, & sans découvrir les racines, puis mettre chaque arbre en terre un peu plus profondement qu'il ne l'avoit été dans sa caisse.

Lorsqu'on les transporte, il en faut observer attentivement les marques & les comparer, afin de séparer les différentes espéces, & de rassembler tous ceux qui sont de la même.

Lorsque la marque faite à la caisse s'est effacée, & que celle qu'on y avoit attachée se trouve perdue, il reste encore du moins celle qu'on a mis au fond de la caisse.

Quand après tous ces préparatifs

on met les arbres dans la serre, il en faut couper tout le bois mort.

Il sera bon dans un climat froid de les entourer d'un peu de la premiere neige, pour les garantir des gelées du premier hyver, auxquelles ils n'auroient pas encore la force de résister. Si la premiere neige vient un peu tard, on peut entourer les arbres d'environ un demi pied de mousse, de paille ou de feuilles séches, & non de fumier; mais dès qu'il commence à neiger, il faut y substituer de la neige.

Façon de traiter les Arbres qui ont été endommagés pendant leur transport.

Lorsque les arbres semblent être secs, ou présentent quelque marque de corruption, qu'ils ne doivent pas être plantés tout de suite au lieu qui leur est destiné, que le Printems s'approche, & qu'il y a à craindre qu'en les plantant tout ensemble, ils ne prennent pas racine avant la grande cha-

leur, que ce sont même des arbres d'une grande rareté, & que l'on voudroit conserver préférablement à d'autres, il faut observer les regles suivantes :

1°. Faire une longue fosse qui aille de l'Orient à l'Occident. Cette fosse doit être dans un endroit, où il n'y ait ni grands arbres, ni mur elevé, & où les vents du Nord ne puissent donner : il faut encore qu'il ne soit point bas, & que les eaux n'y descendent point. On donnera à cette fosse la longueur & la largeur nécessaires pour la quantité d'arbres que l'on y veut mettre, mais il faut qu'elle ait plus de trois pieds de profondeur.

2°. Après avoir fait porter les arbres destinés à y être plantés, & qu'on aura auparavant entourés de mousse, il faut en examiner les racines, les tailler, & en ôter tout ce qui est pourri ou fendu ; il faut aussi en tailler les branches, mais en même-tems prendre garde, de n'en pas couper tous les bourgeons. Il y a des arbres qui n'en repoussent plus, & tous en général

profitent bien mieux, quand ils ont des bourgeons déja murs.

On plantera des arbres dans des caisses ou des pots de terre troués en beaucoup d'endroits, ou bien encore dans des paniers, & l'on choisira pour cet usage de bonne terre, comme il a déja été dit.

On fera en sorte que les racines soient bien étendues dans la terre & bien recouvertes; pour cet effet il seroit très bon de distribuer & de répandre la terre poignée par poignée.

On mettra ensuite les panniers, caisses ou pots de terre dans la fosse l'un à côté de l'autre, & on la remplira de fumier de cheval, que l'on peut s'il est nécessaire, mêler avec de la fiente de pigeon ; ceci fera une couche couverte, qui pourra conserver long-tems sa chaleur.

On mettra sur les panniers environ quatre doigts de paille de litiere, pour empêcher la terre de se mettre en motes, & de se crever lorsqu'on l'arrose; mais il faut alors qu'il n'y ait point de fiente de cheval ou de pigeon dans

cette paille, parce que sa chaleur déssecheroit trop les arbres.

Je crois inutile de faire observer qu'il n'est pas nécessaire de tirer les arbres hors des caisses, où ils ont été apportées ; mais qu'il suffit alors de mettre les caisses dans la couche de la même façon que nous l'avons dit pour les paniers. Il faut en ôter de même un peu de vieille terre en dessus, & en remettre de nouvelle.

Si l'on manquoit de fiente de cheval, on peut faire ces couches de feuilles séches, mêlées avec de la fiente de pigeon, ou de la bourbe, que l'on tire des fossés, ou bien de marc de raisin.

Les arbres étant rangés dans leur couche, on attache de la mousse fraiche avec un peu de feuilles autour de la tige & des branches, en observant cependant de n'en pas trop mettre, ce qui empêcheroit les bourgeons de percer librement; cela fait, il ne faut plus qu'arroser abondamment.

Il faut placer sur quatre bons pieux un paillasson du côté du Midi, pour que le soleil à cet aspect ne frappe pas les arbres que l'on éleve de cette sorte.

Tout étant ainsi disposé, il faut arroser souvent, mais doucement & goute à goute, pour ainsi-dire, afin que la terre qui couvre la racine & la mousse mise autour de la tige, soient humectées en même tems.

Pendant la nuit, & quand il pleut, on peut ôter les paillassons dont nous venons de parler ; mais lorsqu'il fait très grand chaud, ou que le vent du Midi souffle, il faut mettre double paillasson, pour garantir les arbres de la sécheresse qui pourroit leur causer le plus grand dommage.

Lorsque les arbres commencent à pousser des boutons & des branches, il faut ôter peu à peu la mousse, pour que les jeunes branches durcissent davantage, & deviennent par là capables de résister aux grands froids.

Dès qu'il commence à faire froid, il faut tourner les paillassons du côté du Nord, & mettre par ce moyen les jeunes bourgeons à l'abri des premiers froids.

On se tromperoit en croyant qu'un arbre a pris racine, dès qu'il pousse

quelques boutons ; le ſuc qui eſt dans l'arbre ſuffit quelquefois pour produire ce foible effet, ſur lequel on ne peut fonder aucune eſpérance, tant que l'arbre n'a pas jetté de nouvelles racines.

Il ne faut pas auſſi perdre tout eſpoir, lorſque les premiers boutons périſſent ; on voit quelquefois, huit ou quinze jours après, pouſſer de nouveaux boutons, & ces derniers ſont une preuve preſque certaine que l'arbre a pris racine, & qu'il eſt ſauvé.

Un jeune arbre, dont les racines ſont encore foibles, périt ſouvent par un froid peu conſidérable, quoiqu'il ſoit de nature à réſiſter au froid le plus rigoureux. Il faut donc en quelque ſorte ſécourir les arbres que l'on nous apporte des pays étrangers, quoique le pays d'où ils viennent ſoit plus froid que celui où l'on veut les élever.

Pour cet effet, il faut mettre les caiſſes ou paniers dans la ſerre ; fort ſouvent même il ſuffit de mettre des deux cotés un rang d'arbres, ou de faire une eſpéce de cloiſon avec des

pieux ou des tiges de ſaules, entre leſquelles on ſuſpend des paillaſſons. Ce premier travail exemte de tout ſoin pour la ſeconde ou troiſiéme année.

Tout ce qui a été dit ne doit être obſervé que dans les climats froids ou tempérés ; dans des climats chauds les couches ſeroient inutiles. Comme il n'y a rien que l'on doive craindre autant que la ſécchereſſe, il ſuffit en enterrant les caiſſes ou paniers, d'entourrer les tiges de mouſſe, ou de quelque choſe ſemblable, & de garantir les arbres contre l'ardeur du ſoleil.

Des Arbres communs & de ceux que l'on a occaſion de faire partir pendant l'Hyver ; des Arbres rares, lorſque l'on en a tant que l'on peut en envoyer de différentes eſpeces, & que l'on ne peut pas les envoyer dans des Caiſſes.

Il ne faut que faire un faiſceau d'un bon nombre d'arbres de la for-

ce preſcrite ci-deſſus, & même il vaudroit mieux qu'ils fuſſent plus petits & plus foibles.

Le tems de les tirer de terre, eſt depuis le commencement du mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril.

En Canada, on les peut tirer depuis la fin de Septembre juſqu'au commencement de Mai. Il faut que cette opération ſe faſſe avec beaucoup de précaution, & il eſt bon de racourcir un peu les tiges, mais non pas autant que ſi l'on vouloit les mettre dans des caiſſes, comme les arbres rares. On les met en faiſceaux d'une ou de deux douzaines, & l'on remplit tous les intervalles de mouſſe, comme on a ſoin d'en entourer auſſi chaque faiſceau.

On peut envelopper ces paquets dans de la toile ; mais il vaut mieux les mettre dans de longues caiſſes. Il n'eſt pas néceſſaire que ces caiſſes ferment parfaitement ; il ſuffit que les rats & les ſouris n'y puiſſent pas entrer.

On ne met dans les caiſſes ou ballots qu'une grande quantité de mouſſe, & ſurtout ni foin ni paille, qui venant

venant à ſe corrompre, gateroit les racines des arbres.

Si le voyage eſt court, & que l'on n'ait point de mouſſe, on peut ſe ſervir de paille bien ſéche, mais non de foin ni d'autres herbes, qui ſe corrompent aiſément

Il ne faut pas que les caiſſes ou ballots d'arbres ſoient mis dans le fond de cale, ni dans les entreponts, mais il faut les placer ſur le tillac. Il faut toujours cependant les rentrer, dès que le tems devient mauvais.

Si le voyage eſt long, on peut les arroſer quelquefois avec de l'eau douce.

Du tranſport des Grêfes & des Plantes tant bulbeuſes que de l'eſpece du Navet, ou de différentes ſortes d'Oignons & de Racines.

Les plantes vivaces, les plantes qui viennent aiſément de greffe, comme toutes les eſpéces de vignes, ainſi que différentes plantes boiſeuſes, qui étendent leurs branches comme les vignes, &que l'on connoit en Amérique &

dans la Loufianne fous le nom commun de *Lianes*, prefque toutes les plantes de l'efpéce du jonc, la plûpart des arbres à moëlle, tout bois qui eft blanc, furtout celui qui croît dans l'eau, peuvent être envoyés en paquets peu ferrés; le tranfport s'en fait fimplement dans des caiffes ou dans des tonneaux fermés & garnis de leurs fonds. Il faut les emplir de terre, mais ne jamais les mettre dans le fond de cale.

Si l'on veut faire venir ces fortes de plantes des pays fitués fous les Tropiques, il faut faire enforte qu'elles arrivent en Europe au mois de Mars, d'Avril ou de Mai; mais fi l'on veut en envoyer d'Europe en ces Ifles, que ce foit aux mois d'Octobre, Novembre, Décembre, Janvier, Février ou Mars.

La plûpart des Greffes doivent être de la longueur de 18 pouces, & leur diamétre de la grandeur que nous avons dit ci-deffus.

Elles réuffiffent bien mieux, quand elles n'ont du vieux bois qu'à un de leurs bouts. Il eft bon d'obferver auffi la même chofe pour les enter.

On n'envoie que les racines des plantes de l'efpéce du navet, telles que les Patates, les Ignames, les Pommes de terre, les Penacles, les Balifieres, les Amomum, les Zédoaires, les Gingembres, les Marenta, les Curcuma, les plantes qui donnent le Camphre, &c. On choifit pour cela les racines les plus fortes & les plus fraiches, on les place pendant quelques jours à l'ombre dans une maifon, pour que l'humidité fuperflue s'en évapore; enfuite on les met dans une boëte, ou dans un tonneau plein de fable fec.

Toutes les plantes & tous les oignons de plantes, de quelqu'efpéce qu'ils foient, doivent être tirés de terre, & être envoyés avec les mêmes précautions.

En les mettant en paquets, on doit toujours en ôter toutes les feuilles, parce qu'elles font fujettes à fe pourrir aifément; mais il ne les faut pas arracher avec les doigts, il faut les couper.

Si l'on peut avoir de la mouffe, on fera bien de s'en fervir, comme nous l'avons dit ci-deffus.

Obfervations fur les Pays chauds.

On cherche toujours à mettre à l'abri d'un chaud fubit & véhément les plantes qu'on porte en des pays chauds, & à garantir du froid celles qu'on envoie dans les pays froids.

Les Orangers & les Citronniers peuvent être envoyés plus forts & plus âgés que la plûpart des efpéces d'arbres, dont nous connoiffons les propriétés & la culture. C'eft donc une folie de faire tranfporter de la Martinique ou de S. Domingue en Europe des Orangers en caiffe, qui n'ont qu'un demi pouce de diamêtre. Tous ces fortes d'Arbres n'ont de fruit que long tems après leur arrivée, encore eft-ce le petit nombre.

Il faut choifir dans les jardins, & non dans les bois, de jeunes Orangers amers; ils font plus propres au tranfport, que les Citronniers ou Orangers doux. Il faut les prendre de deux pouces de diamétre, de 4 à 5 pieds de longueur, & qu'ils n'aient ni beaucoup de bran-

ches, ni de trop grandes fentes.

Je ne parle point ici de mouffe, parce que je ne me fouviens pas fi dans S. Domingue ou à la Martinique on en trouve de l'efpéce de celle qu'il faut pour faire ces paquets. On lie enfemble deux de ces arbres, & même trois; enfuite on les enveloppe de toile goudronnée, qui les garantit des rats; enfin on les fufpend dans le vaiffeau, foit fur le tillac, foit à fond de cale, de façon qu'ils ne puiffent fécher, ni être mouillés d'eau de mer.

On les tranfporteroit fort aifément dans de longues caiffes, & même on y pourroit mettre une grande quantité d'arbres & de plantes de différente groffeur; mais ces caiffes font trop chéres, & occupent trop de place.

On a obfervé qu'il faut que les Orangers, pour réuffir en france, arrivent depuis le mois d'Octobre jufqu'au mois d'Avril; mais on penfe en même-tems, que cette derniere faifon eft plus convenable, & cette opinion eft fondée, fur ce qu'on a vû de ces arbres qui confervés jufqu'au quinziéme Juin

ont mieux réussi que ceux qui étoient arrivés au mois de Janvier ou de Février.

Dans le trajet, il faut de tems en tems humecter avec de l'eau douce la terre dont ils sont couverts.

Quand les Orangers ont pris racine, il faut les enter. La plûpart des arbres portés d'Amérique en France, n'ont que très peu de fleurs; leurs fruits ont aussi peu de suc, & ils ne fleurissent que long-tems après qu'ils sont arrivés.



I I.

De l'Influence des Vents & de la Température de l'Air sur le Corps Humain, & comment ils peuvent causer les Maladies nommées Pleurésie & Peripneumonie.

COMME la Pleurésie & la Péripneumonie ont de tout tems été très fréquentes, *Hippocrate* en a plus parlé que de toutes les autres maladies aigues. Ses observations à ce sujet sont si justes & si raisonnables, qu'elles méritent d'être lues avec attention par tous les gens de l'Art. Une de ces observations est, que les vents froids du Nord-Ouest causent frequemment des maladies de poitrine, ou des points de côté. Les Sectateurs d'Hippocrate & tous ceux qui sont venus après lui, ont toujours trouvé que cela étoit constamment vrai. On a remarqué, il est

vrai, que la Pleurésie & la Péripneumonie avoient lieu non seulement en d'autres températures de l'air, mais que cette derniere étoit souvent compliquée avec des fiévres malignes. Il est cependant certain que ces deux maladies sont beaucoup plus fréquentes dans le tems d'un froid sec, & lorsque nous avons le vent Nord-Ouest, mais surtout lorsque ce tems est un peu durable.

On sçait assez que l'effet des vents froids secs sur le corps humain consiste dans une contraction de toute l'epiderme; d'où il arrive que la peau devient plus séche & plus racornie, que les pores se bouchent, & que la transpiration est rendue si difficile, qu'il n'y a que la partie subtile qui puisse s'échapper.

Ainsi dans un froid sec, la connexion des fibres devient plus forte, plus ferme & plus élastique, l'action des vaisseaux sur les liqueurs qu'ils renferment, est plus forte & plus vive, la circulation devient plus rapide, la chaleur du sang plus grande, & ses globules épais, plus condensés, plus nom-

breux, enfin la masse entiere des liqueurs du corps humain devient plus visqueuse. On peut ajouter que l'air froid & sec est presque toujours fort pésant, & très élastique. Il presse les corps qu'il entourre avec plus de force, & agit d'autant plus sur eux, qu'il est plus froid & plus sec. Il est encore certain, que si l'on se fait saigner, lorsque l'air est tel que nous venons de le dire, le sang se trouve toujours plus épais & plus visqueux, que lorsqu'il a fait long tems humide ou fort chaud, & que les personnes sujettes aux oppressions de poitrine souffrent le plus par le vent de Nord-Ouest, lorsqu'il dure long-tems.

Malgré tous ces faits, il peut arriver qu'on se porte alors parfaitement bien, & cela même est assez commun. Aussi *Celse* (1) a-t'il dit, en comptant les maladies causées par les froids du vent du Nord, *sanum tamen corpus spissat, & mobilius atque expeditius reddit.*

Telle est, helas! la fragilité, & la foi-

[1] *Liv. II. chap.* 1.

blesse du corps humain: au moment où il jouit de la plus parfaite santé, il est tout prêt à tomber malade. Ce sang vermeil, abondant, épais, pressé fortement dans des vaisseaux vigoureux, n'y devient par cette action continue que plus propre à recevoir un tel dégré de viscosité, qu'il ne peut alors passer jusques aux dernieres ramifications des arteres. De-là proviennent des obstructions toujours suivies d'inflammation, surtout dans un excès de diete, dans quelque mouvement violent, ou lorsque la transpiration est arrêtée. Cela arrive encore de même dans un passage subit de l'air froid ou tempéré, qui en général dissout les humeurs plus vîte que les vaisseaux ne peuvent être dilatés. Remarquons ici en passant, que telle est la cause des douleurs que nous sentons dans les anciennes fractures de quelques membres, dans les cicatrices des anciennes plaies, dans les squirres & aux doigts des pieds, lorsque le froid en a crispé les petits vaisseaux, & a rendu la peau plus roide. On a remarqué que cette douleur peut devenir très violente dans

un subit changement de tems, & qu'on n'y peut remédier qu'en dilatant les vaisseaux par le moyen des émolliens. Ils sont encore d'un grand secours dans les douleurs de côté, que l'on garde souvent des années entieres après une pleurésie ou une péripneumonie, & qui doivent être attribuées à un rétrécissement forcé des vaisseaux sanguins occasionné par la maladie, ou à ce que le poulmon se rapproche des côtés & s'y attache. Il arrive aussi quelquefois une atténuation de sang, & un changement de tems qui survient dans cette circonstance redonne la pleurésie, & expose le malade à plusieurs rechutes.

Il est très vrai que les sujets qui ont le sang visqueux, & les fibres roides, sont à chaque changement de tems fort exposés aux maladies inflammatoires, & que l'air a des températures plus propres les unes que les autres à disposer à l'inflammation le sang ou quelqu'autre partie du corps.

Lorsqu'un air sec & froid crispe l'épiderme, & que les pores en sont fermés, une plus grande masse de sang

est alors poussée vers les parties internes & nobles, & surtout dans les poulmons, à qui la nature a donné un intérieur spacieux & une substance mince & plus dilatée que ne l'est la peau, afin qu'ils pussent aider celle-ci dans ses sécrétions, séparer du sang les humeurs âcres & corrompues, & les laisser évaporer. Ainsi lorsque les pores sont, pour ainsi dire, fermés, l'évaporation faite par le moyen des poulmons devroit réparer le défaut des sécrétions de l'épiderme. Nous voyons effectivement que dans ceux qui ont été exposés à un grand froid, le poulmon est plus ou moins tourmenté par quelque rhume & par une expectoration d'humeurs rhumatiques atténuées; mais si l'entrée des poulmons reste pendant un certain tems ouverte à cet air sec & froid, les membranes intérieures du poulmon se rident, ses vaisseaux sécrétoires se bouchent, & la transpiration nécessaire de la grande quantité d'humeurs & de sérosités qu'il contient, se trouve arrêtée. On peut ajouter, que l'air étant monté à un grand dégré de froid, & pour lors extrê-

mement près des vésicules du poulmon, il peut glacer le sang qui s'y trouve, ou du moins le disposer à la congélation. Il est arrivé plusieurs fois qu'un froid très vif a causé tout-à-coup une coagulation de sang & la mort subite. Nous voyons aussi souvent que ces vents froids auxquels nous sommes si sensibles, contractent si fortement la peau des mains, des bras, du visage, qu'elle durcit, se gerce & se gonfle. N'en peut-on pas conclurre, qu'ils agissent de la même maniere sur les membranes de la trachée-artere & sur ses rameaux, qui sont plus délicats, plus déliés, & la justesse de cette conclusion n'est-elle pas assez prouvée par la toux, l'enrouement & l'irritation que nous ne sentons ordinairement qu'après avoir respiré un air froid ? Il fait souvent une impression si forte sur le pharinx, & sur la tête de la trachée-artere, qu'il y cause des inflammations & des tumeurs très opiniâtres. Maintenant il est aisé de concevoir, que lorsqu'un sang épais & pésant est poussé en plus grande abondance qu'à l'ordinaire dans les poulmons, & que les vaisseaux sont

déja dans une contraction extraordinaire, lorsque les conduits sécrétoires & les orifices des glandes, lesquels s'ouvrent dans les bronches, sont presque tous obstrués, il en peut aisément résulter une inflammation peripneumonique.

Au reste un sang épaissi par la sécheresse & par la froideur constante de l'air, ne devient pas seulement disposé à des inflammations ordinaires & péripneumoniques, mais encore à la pleurésie. Comme les rameaux artériels, qui s'étendent sur les parties charnues, sont extrêmement petits, ils s'obstruent aussi très facilement, lorsqu'ils contiennent un sang épais & visqueux. Aussi dans de pareils froids les rhumes de cerveau sont communs, parce que le sang visqueux irrite & enflamme la partie charnue des muscles.

La pleure est une membrane extrêmement mince, & couverte d'une quantité innombrable d'arteres, qui viennent de l'intercostal; & qui formant avec l'aorte un angle droit, reçoivent plutôt la partie visqueuse du sang que la plus legere: car la partie

la plus pésante est toujours portée droit au centre de la grande artere.

Que de causes d'obstructions, dont la premiere & la principale est la viscosité des humeurs! Telle est encore à peu près la position & le cas des muscles intercostaux & de la pleure qui reçoivent leur sang, au moins en partie, des mêmes arteres.

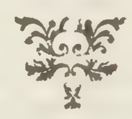
Delà vient que les pleurésies, ainsi que les peripneumonies, sont très fréquentes & épidémiques pendant les froids secs, & qu'elles regnent dans les endroits élevés, qui sont continuellement exposés au vent du Nord-Ouest. De plus, comme une pleurésie peut dégénerer aisément en péripneumonie, nous voyons ordinairement plus de pleurésies accompagnés d'accidens péripneumoniques, que de simples. Aussi les Modernes nomment-ils cette maladie composée *Pleuro-peripneumonie.*

Comme ces deux maladies sont si fréquement compliquées ensemble, les Anciens aussi bien que les Modernes les ont tellement confondues qu'ils ont attribué à l'une & à l'autre sans distinction les mêmes symptômes. Mais

il existe entre elles une grande & une vraie différence fondée sur celle de leur siége & de leurs symptômes. Il est vrai que les Anciens, comme nous l'apprend *Cœlius Aurelianus* (1), étoient fort partagés sur le siége de la pleurésie: les uns soutenoient que c'étoit une altération ou une maladie de la pleure, les autres des poulmons & de ses membranes. Ces deux opinions ont trouvé des partisans parmi les Modernes.

---

[2] *Liv. II. chap. 16.*



III.

Remarques sur la juste proportion de l'Agriculture & de la nourriture du Bétail.

UNE regle qui doit être regardée comme un des principes fondamentaux de l'œconomie, c'est de tâcher de donner à l'Agriculture & à la nourriture du Bétail leur juste proportion. Il est vrai qu'on peut exercer l'œconomie de campagne sans agriculture, avec la simple nourriture du bétail; & il y a réellement certains cantons, où cette nourriture est, sinon l'unique, du moins la principale occupation du Cultivateur; mais on ne sçauroit nier que l'agriculture & la nourriture du bétail ne soient réunies ensemble dans la plûpart des campagnes. Ainsi la juste proposition de ces deux objets peut toujours être regar-

dée comme une regle fondamentale de l'œconomie rustique. Nous allons donc communiquer quelques remarques sur cette juste proportion.

Dans tous les écrits qui traitent de l'œconomie de campagne, & particulierement aujourd'hui que l'œconomie est plus cultivée que jamais, on n'a pas manqué d'indiquer exactement combien de bétail on peut nourrir dans tel & tel nombre d'arpens. On nous a même calculé avec toute la précision possible la proportion dans laquelle les différentes espéces de bétail sont à l'égard l'une de l'autre, relativement à la nourriture, au fumier, aux engrais, & les avantages qu'on en tire. On compte communément que sur l'étendue d'un champ dans lequel on peut semer 200 boisseaux de grains, mesure de Nordhausen, il faut nourrir dix vaches, & on estime, tant pour la nourriture que pour l'engraissement, 20 à 24 moutons égaux à une vache. Mais cette proportion est sujette à tant d'exceptions, suivant les différentes contrées, qu'il reste toujours indécis, si

cette proportion est juste. Il est aisé de faire voir que l'on nourrit presque par tout, particulierement dans le plat pays, trop peu de bétail pour l'agriculture qu'on y fait : c'est sur quoi il est nécessaire que nous nous expliquions un peu plus au long.

Une faute presque générale & commune à tous ceux qui vivent à la campagne, c'est de vouloir simplement avoir beaucoup de terrein pour labourer. Ils s'imaginent que leur œconomie est d'autant plus utile & plus lucrative, qu'ils possédent un plus grand nombre d'arpens de terre. Déja dans les tems les plus reculés, nos ayeux étoient infectés de cette maladie d'avoir beaucoup de terrein. On est allé trop loin sans doute dans l'ardeur de défricher les bois & les prairies, surtout dans les pays plats. Il y a telles contrées en Allemagne, qui se trouvent dans le cas de faire venir leur bois de chauffage, & même leur foin de cinq à six milles, & souvent de plus loin. Or comme une denrée coute toujours plus, à proportion du chemin qu'elle

a à faire par terre, les campagnards ne sont pas en état de payer le bois. Ils brûlent par conséquent leur paille, qui par un bon arrangement de l'œconomie rustique devroit être employée à engraisser ; & par la même raison la cherté du foin empêche qu'on puisse entretenir assez de bétail pour cet objet. Il est aujourd'hui difficile de remédier à cet abus, parce que la division des terres en arpens, & le droit de paturage mettent des obstacles aux ordonnances seigneuriales.

Il n'est pas douteux qu'un nombre modique d'arpens, quand ils sont bien labourés, bien soignés, & quand on entretient pour cela du bétail dans une juste proportion, ne doive donner infiniment plus de profit qu'un bien plus grand nombre d'arpens, qui faute d'une quantité suffisante de bétail & de nourriture, sont mal cultivés. La regle commune d'œconomie, est de labourer un arpent quatre fois pour la semence d'hiver ; & la plûpart des Cultivateurs se contentent de leur faire donner trois labours. Mais par la qua-

lité du bled, on voit dabord quand un arpent a été labouré cinq ou six fois, & il est aisé d'en rendre raison. L'arpent n'est pas épuisé de mauvaises herbes, ce qui est un principe essentiel de stérilité. Il faut donc parconséquent que la plûpart des œconomes champêtres se contentent de pouvoir fumer un arpent une fois tous les neuf ans ; car il y en a très peu, qui puissent le faire tous les six ans. C'est pour cela aussi que les bleds, après les engrais, sont assez mauvais dans la cinquiéme année & dans les suivantes. Mais on trouvera les choses dans un tout autre état, quand un arpent sera fumé une fois tous les trois ans : & cela devroit s'exécuter par tout, si ce n'est dans les champs qui sont extraordinairement gras & fertiles.

On n'a aucune raison de craindre d'avoir du bled de couche, en fumant trop souvent. Il faut seulement sçavoir bien choisir les grains qui doivent y être semés. Quand, après avoir engraissé la terre, on y mêle d'abord de la navette, des choux, des navets, ou

ſemblables productions d'Eté, & enſuite du ſeigle, il ne ſe couchera pas aiſément, à moins que l'année ne ſoit extrêmement humide ; & dans la troiſiéme année on recueillera de l'orge excellent ou de bonne avoine.

La nourriture du bétail & l'agriculture devroient donc ſe trouver dans une proportion, qui permit de fumer les champs une fois tous les trois ans, ou du moins tous les quatre ans. L'expérience nous apprend que des champs de médiocre valeur ſont privés pour l'ordinaire de leur fertilité au bout de trois ou quatre ans, & que parconſéquent après ce tems-là ils ont beſoin que par le moyen des engrais on leur donne de nouveaux ſels, & des particules urineuſes, qui ſont les premiers principes de fertilité.

On voit aiſément que cette juſte proportion de l'agriculture & de la nourriture du bétail donne de plus grands avantages, que la proportion qu'on a obſervée juſqu'ici dans ces deux objets de l'œconomie ruſtique. Une acre de terre qui n'a n'a pas été

engraiſſée de cinq à ſix ans, ne fournit à la grange que quatre vingt dix gerbes tandis que d'une pareille meſure de terre bien engraiſſée & ſouvent labourée, on en recueille juſqu'à deux cent & plus. On peut fort ſouvent remarquer cette différence dans des arpens ſitués les uns près des autres ; & j'ai obſervé pluſieurs fois, que des Fermiers qui avoient très peu d'arpens de terre, mais qui avoient de bons paturages entretenoient beaucoup de bétail, & recoltoient le double du terroir voiſin qui appartenoit à de grandes Terres, dont l'étendue empêchoit qu'on les engraiſſât ſuffiſament.

Ainſi dans cette proportion de la nourriture de bétail avec une médiocre portion de terrein, on ne recueille pas ſeulement plus de bled ; elle donne encore naturellement plus de profit. Il eſt clair encore que de cette façon on épargne beaucoup ſur la ſemence & ſur d'autres dépenſes d'œconomie. On peut en général démontrer d'une maniere fort convaincante, que les fonds pourroient être em-

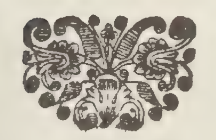
ployés plus utilement pour la ſimple nourriture de bétail, que pour la culture du bled, ſi la liaiſon de l'œconomie champêtre, avec les beſoins du pays, ne demandoit en même tems la culture du bled. Il y à quelque tems que les Anglois avoient fort exactement calculé ce plus grand profit, & ils changeoient en conſéquence ſi fréquemment les terres labourables en prairies, qu'il fallut des loix pour mettre des bornes à cet abus.

On demandera peut-être où l'on prendra les fourrages, ſi le bétail doit être entretenu dans une plus grande proportion. Je réponds, qu'il faut ſe procurer plus de prairies ; & cela eſt facile dans les pays plats, quand on établit un certain ordre pour changer, en certaines années, les terres labourables en prairies. C'eſt ce qu'on fait dans le Brabant & dans quelques Provinces d'Allemagne, & il n'eſt pas difficile d'en entrevoir les avantages. Si la diviſion des terres en arpens, le droit de paturage, & d'autres circonſtances empêchent de prendre ces meſures, il

faut tâcher de ſe tirer d'affaire en ſemant du treffle & d'autres herbes de nourriture. L'œconome champêtre n'aura pas à craindre, que cela lui cauſe du dommage, pourvû qu'il ſoit en état d'avoir ſoin du fond & de toutes les parties de ſon œconomie.

Le profit le plus conſidérable de cette juſte proportion de la nourriture du bétail & de l'agriculture cultivée, eſt égal pour tous les pays. Les fonds ſont la portion la plus eſſentielle de toutes les facultés de l'Etat. Or quand on n'en tire pas tout le profit qu'on pourroit en tirer par un meilleur arrangement, le dommage eſt pour le public, & le pays perd ou beaucoup du gain qu'il pourroit faire ſur ſon produit, en l'envoyant chez l'étranger, ou il ne produit pas autant qu'il eſt néceſſaire pour ſes propres beſoins. Il eſt parconſéquent dans la néceſſité d'aller chercher une partie du bled qu'il lui faut dans d'autres pays, & de faire ſortir ſon argent du ſien. Quand on conſidere ces améliorations de l'agriculture dont nous parlons, la crain-

te qu'il n'y ait un jour trop d'hommes, & qu'ils ne trouvent pas de quoi se nourrir, est sans fondement. Si les choses venoient à ce point, nous apprendrions à cultiver les cimes des montagnes, comme à la Chine.



I V.

Des effets des sons sur le Corps Humain, avec quelques éclaircissemens sur la guérison de la morsure de la Tarentule, par la Musique.

EXTRAIT des *Nouvelles Vérités* de M. JUSTI.

EN parlant ici du *Son*, j'avertis que sous ce nom général je comprends toutes les idées spécifiques que sa signification renferme. Il faut donc entendre de l'Harmonie des Sons & de la Musique généralement, tout ce que je dirai du Son considéré en lui-même.

Je ne suis pas le premier qui publie mes pensées sur les effets de la Musique, relativement au Corps Humain; mais je veux être le premier qui traite cette matiere, sans y répan-

dre beaucoup d'érudition, que je crois ici fort étrangere. Il y a environ vingt ans que M. *Albrecht* a publié à Erfurt un Ecrit qui a pour titre : *De effectibus Musices in Corpus Humanum*; mais il n'y est traité de rien moins que du sujet qu'on y annonce; cependant tout médiocre qu'est cet Ouvrage, on en a fait un ample éloge dans la *Bibliotheque de Musique.* En 1749, un Anglois anonyme a écrit sur la même matiere. Mais l'Anglois, ainsi que l'Allemand, dit une infinité de choses absolument étrangeres à son objet.

L'effet des Sons sur le Corps Humain provient de la nature du Son ou des Sons en général, & de la constitution du Corps. On sçait que dans toute l'étendue du Corps Humain est répandue une humidité spiritueuse que les nerfs & les fibres recelent, mais qu'il ne faut pas confondre avec le chile, bien plus grossier, qui se trouve dans les muscles & dans les intervalles des petits filamens. Or ce fluide, qui est très subtil, remplit chaque

nerf & s'étend même jusqu'à leurs dernieres extrémités. Supposons maintenant qu'il soit mis dans un fort mouvement par quelque cause que ce soit, il pénétre alors abondamment dans les petits canaux des nerfs, il les gonfle, & par ce gonflement il leur cause une tension. Supposons encore que le Son ou l'Harmonie des Sons soit la cause de ce gonflement; on connoit la nature du Son, on sçait qu'il est produit par le mouvement imprimé aux parties de l'Air. Or ces parties aëriennes touchent les petits nerfs qui se trouvent à l'extrémité de la peau, avec l'humidité spiritueuse qu'ils contiennent; & les ayant une fois mis en mouvement, elles continuent de les mouvoir plus fortement par dégrés, en conservant toujours, par la continuité du Son, leur ébranlement, & en doublant, pour ainsi dire, chaque fois l'effet qu'elles ont commencé. La cause du gonflement des nerfs continuant toujours, augmentant même d'une maniere uniforme & pour ainsi dire, par autant de coups que l'air re-

çoit d'impulſions, le ſuc fin & ſpiritueux des nerfs, pénétre auſſi-tôt dans toutes les fibres voiſines & les agite également. Mais il en réſulte quelque choſe de plus : les-nerfs ſont toujours excités par-là à un gonflement plus fort. Le coup ou plûtôt la trépidation eſt continuée dans toute la ſubſtance du nerf, au point que l'humidité dont j'ai fait mention, s'écoule dans le plus proche des muſcles attenans, & lui cauſe la même tenſion. Cet épanchement ſe faiſant de même par vibration, tantôt avec plus de force & tantôt plus foiblement, il faut lui attribuer la cauſe du mouvement de trépidation qu'éprouve le muſcle, & qui alors entraîne les ſuites qu'il doit néceſſairement produire.

Perſonne ne diſconviendra qu'un mouvement excité dans le ſuc ſpiritueux des nerfs & même à leur extrémité, ne s'étende bien-tôt dans toute ſa ſubſtance, & enſuite aux extrémités du corps ; il ſuffit pour s'en convaincre de connoître la nature des nerfs. A l'égard de ceux qui voudront

en avoir une expérience ſenſible, on n'a qu'à leur faire faire attention que quand les nerfs de la langue, du nez, ou des oreilles ſont doucement ébranlés, il en réſulte auſſitôt un ſentiment général par tout le corps, comme nous l'éprouvons journellement, quand nous éternuons ou quand nous touſſons. De plus, un doux frottement dans l'oreille ſuffit pour exciter des larmes. *Borelli* a par conſéquent raiſon d'attribuer moins cette propagation de l'irritation, à la continuité du mouvement progreſſif du ſuc ſpiritueux des nerfs, qu'à celle de ſon ébranlement : c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas préciſément néceſſaire que le ſuc nerveux qui ſe trouve à l'extrémité du canal de chaque nerf, & qui reçoit quelqu'impreſſion de dehors, pénetre dans le moment au cerveau par le canal de ce nerf ; il ſuffit que l'impulſiou qu'il reçoit à l'ouverture de ce canal, ſoit continuée.

Or il eſt aiſé de prouver que tous ces effets doivent être produits dans le Corps humain par les Sons, ainſi que l'a remarqué *Borelli* dans ſon Traité *de Mot. Animal. p.* 243.

Quand les dernieres extrêmités des nerfs par leſquels nous ſentons, & qui ſe trouvent dans les parties extérieures du corps, à la peau, à la langue, au nez, aux oreilles, &c. ne ſont que foiblement ébranlées, ce léger ébranlement du ſuc ſpiritueux des nerfs eſt continué dans les petits tuyaux qui compoſent toute l'étendue du nerf, & de-là ſe communique par les petits canaux des autres nerfs voiſins au cerveau, & ſurtout dans la partie où les fibres nerveuſes ſe terminent. La faculté de ſentir en eſt excitée, & il s'en forme dans le cerveau une image, laquelle, relativement à la cauſe extérieure qui produit cet effet, devient plus forte ou plus foible, & plus ou moins nette. Car s'il eſt vrai, comme on ne peut le révoquer en doute, que chaque ſentiment dans le corps humain eſt toujours proportioné au mouvement, il s'enſuit qu'un reſonnement plus fort, où toute une harmonie de Sons, qui agite avec plus de force le ſuc ſpiritueux des nerfs, eſt toujours plus ſentie, & produit

par cette raiſon des effets plus grands qu'une autre, qui n'ébranle que foiblement notre corps.

Quoique je déduiſe ici le premier effet des Sons ſur le corps humain du ſuc ſpiritueux des nerfs, mis en mouvement, ce n'eſt pas l'unique moyen par lequel ils peuvent opérer. Ils produiſent leur principal effet ſur l'ouie & ſur ſes organes. Il eſt vrai qu'il s'y trouve auſſi une humidité ſpiritueuſe, qui peut être excitée par les Sons ; mais il eſt évident que les petits fibres des nerfs, qui ſont diſtribués audeſſus & autour de la ſuperficie ſpirale de la conque auriculaire, étant ébranlés par les Sons, éprouvent alors un mouvement de trépidation qui ſe communique aux nerfs du cerveau, & y produit tous les dégrés du ſentiment que nous avons de chaque Son en particulier, ou de leur Harmonie enſemble. Il peut ſe faire auſſi que l'air, que les Sons ont mis autour d'un corps dans un mouvement de trépidation, communique ce mouvement à l'air qui ſe trouve dans le corps, & que de cette maniere il irrite

ou les particules spiritueuses du sang, ou ce qu'on appelle les esprits animaux, au point d'exciter ou de faire naitre plusieurs passions, comme je le ferai voir dans la suite. L'anonyme Anglois dont j'ai parlé, prétend que l'altération que la Musique produit dans le corps, ne doit pas être attribuée au mouvement de trépidation des particules de l'air qui s'étendent jusqu'au cerveau, mais que cet effet dépend plutôt de la disposition dans laquelle elle met notre ame. Pour moi, je crois que le Son causé de dehors, ainsi que je l'ai déja dit, le premier mouvement de trépidation daus le suc spiritueux des nerfs, soit qu'avec Borelli (1) nous le supposions produit par de petits globules, soit, comme d'autres le pretendent, qu'il le soit par de petites plumes.

Quoiqu'il en soit, comme il est certain que les Sons font beaucoup d'effet sur le corps humain, il s'agit de

[1] *De vi percuss. c. 30. p. 172.*

sçavoir ce qu'on doit penser de certaines maladies, que l'on prétend avoir guéries, ou pouvoir guérir par la Musique & principalement de la morsure de la Tarentule. Des Sçavants fort célebres ont nié l'existence de cette maladie, & la façon de la guérir: d'autres encore plus célebres l'ont soutenue très réelle, & l'ont expliquée par des principes physiques. *Baglivi*, un des plus fameux Medecins d'Italie, & qui étoit Professeur d'Anatomie à Rome, a laissé un Ouvrage particulier sur cette matiere (1), qui est la premiere des Dissertations imprimées à la suite de sa *Pratique de Médecine.* Il raconte plusieurs accidens arrivés à des personnes qui avoient été mordues de la Tarentule. J'en vais rapporter quelques-uns qui pourront servir à éclaircir cette matiere.

Baglivi fait dabord mention de deux femmes qui avoient été mordues de la Tarentule. La premiere reçut sa

[1] *Dissert. de qual. morsûs & effectib. Tarantulæ.*

morsure dans une cave; mais elle ne la sentit pas à l'instant, & elle revint chez elle sans s'en être apperçue. L'après dinée il lui vint à la jambe une petite tumeur grosse comme une lentille, accompagnée de défaillance & d'une difficulté de respirer. Elle se jetta sur un lit & commença à trembler si fort, que deux hommes vigoureux pouvoient à peine la tenir. Elle sentit ensuite une douleur aux mains & aux pieds. On alla chercher un Médecin qui fit ouvrir la tumeur, & employa quelques emplâtres. Ce remede n'opéra rien. La Malade perdit l'usage de la langue; elle éprouva de nouveau une grande soif, du dégout & un serrement de cœur. Tous ces symptômes se succéderent dans l'espace de trois heures. Le pere & la mere soupçonnant dabord que leur fille avoit été mordue de la Tarentule, envoyerent chercher des Musiciens, quoique la Malade s'y opposât & qu'elle prétendît ne pas pouvoir danser, à cause des douleurs qu'elle sentoit aux pieds & aux mains. Cependant les Musiciens arri-

verent & ils demanderent à la Malade de quelle couleur & de quelle grosseur étoit la Tarentule dont elle avoit été mordue, afin de pouvoir préluder dans un ton convenable à l'espece. La Malade répondit qu'elle ne sçavoit pas, si elle avoit été mordue par une Tarentule ou par un Scorpion. Les Musiciens dans cette incertitude essayerent deux ou trois airs, sans le moindre effet; mais au quatriéme la Malade parut attentive. Elle soupira dabord & fit quelques sauts; ensuite elle commença à danser d'une maniere si extravagante & d'une telle force, qu'elle fut bientôt délivrée de tout mal. Depuis cette guérison, elle jouissoit de la meilleure santé; mais tous les ans vers le tems de la morsure elle avoit de nouvelles attaques, quoique plus foibles, qu'on guérissoit de la même maniere par le moyen de la Musique.

Le second exemple est celui d'une femme qui eut à peu près tous les mêmes symptômes. Les attaques chez celle-ci se renouvelloient aussi tous les

ans dans le tems de la premiere morsure, & on les guérissoit de la même façon par le son des instrumens.

Le troisiéme exemple est celui d'un Paysan qui ayant été mordu du même insecte, employa pour cette morsure tous les topiques imaginables & beaucoup de remedes intérieurs qui l'affoiblirent extremement. Dans le tems de sa plus grande foiblesse, il demanda de la Musique, & lorsqu'il l'eut entendue, il travailla beaucoup des pieds & des mains, mais il ne put ni se relever ni danser, & il mourut peu de tems après, pendant qu'on lui faisoit de la Musique.

Le dernier exemple, qui est le plus singulier, est celui d'un Médecin de Naples. Ce Médecin ne vouloit pas ajouter foi à la morsure de la Tarentule, qu'il n'en eût fait l'épreuve sur son propre corps. Dans le mois d'Août de l'année 1693, il se fit apporter à Naples des Tarentules de la Pouille. Il s'en appliqua deux sur le bras gauche, en présence de six témoins. Lorsqu'il eut reçu leur morsure, qui lui

fit le même effet que si une Fourmi ou une mouche l'avoit piqué, il sentit quelque douleur aux articulations des doigts de la main gauche; le lendemain l'endroit piqué devint rouge, & le jour suivant sa main fut enflée. Le quatriéme jour l'enflure & la douleur disparurent, il ne resta que la tache rouge. Le Malade fut dans cet état pendant quinze jours entiers: le quinziéme jour il parut à l'endroit blessé un croute noire qui revint chaquefois qu'on l'ôta. Un mois après, ce Médecin sentoit de tems en tems de petites foiblesses dont la cause étoit assez incertaine. Il quitta Naples pour aller prendre l'air à la campagne, & y retablir ses forces; il revint au bout de trois mois parfaitement guéri, sans avoir jamais senti dans la suite le moindre accident de sa morsure.

M. *Baglivi* conclut delà, que les Tarentules ne sont dangereuses, que dans la partie de l'Italie la plus chaude, comme dans la Pouille qui est leur patrie, & qu'elles ne sont par fort à craindre dans le reste de l'Italie, parce

que leur venin ne peut pas être exalté par la chaleur au même dégré d'activité que dans les Provinces qui sont plus froides.

Après M. *Blaglivi*, le célèbre Médecin Anglois, M. *Richard Mead*, a donné un essai particulier sur la Tarentule (1). Il convient qu'il y a beaucoup d'imposture dans la maladie qu'on lui attribue, & qu'un grand nombre de mendians, sous prétexte d'avoir été mordus par la Tarentule, obtiennent d'abondantes aumônes. Mais il ajoute qu'il se glisse aussi sous ce nom beaucoup d'accidens hysteriques & d'autres symptômes inconnus. Il ne nie cependant pas l'éxistence de la maladie en elle-même: car, dit-il, il n'est pas croyable qu'une maladie qui n'a jamais existé, puisse être prise pour prétexte. Il n'est pas croyable non plus, que M. *Baglivi*, Médecin d'ailleurs fort savant, & avant lui, *Louis Valetta*, ayent écrit sérieusement sur

(1) *Oper. Med. T. II. Edit. Goff. p.* 81.

un mal, sans s'être bien assurés de son existence.

Je n'ai donc pas besoin de prouver la réalité des accidens que produit la morsure de la Tarantule; il n'est question que d'éxaminer la maniere de la guérir par la Musique. Les deux Médecins Italiens dont je viens de parler, & qui sont suivis par M. *Mead*, disent expressément que la Musique est l'unique moyen par lequel les personnes mordues de la Tarantule (1), peuvent être guéries. Mais le caractere de cette Musique médicinale doit varier selon les sujets. Quelques-uns sont excités à danser par le seul son de la Flute, d'autres par le bruit des Timbales, d'autres par la Vielle, d'autres par le Violon. On danse environ douze heures par jour, & l'opération se répête quelquefois quatre jours de suite. Pendant la danse, les *Tarantulés* font cent

(1) Les Italiens les appellent d'un seul mot, *Tarantati*.

folies differentes. Ils jouent avec des enfans, avec des habits rouges, avec des épées, & d'autres instrumens tranchants, & quelquefois ils ne peuvent point absolument soufrir la couleur noire. L'accident revient aussi tous les ans, & souvent il est incurable, à moins qu'on n'y remedie à tems par la danse.

M. *Mead* explique la qualité de ce venin, par la chaleur excessive qui regne dans la Pouille. Car il n'y pleut presque pas pendant tout l'été, & la chaleur est souvent telle qu'on l'éprouve dans un des plus chauds Poëles d'Allemagne. C'est pour cela que la Tarentule, en mordant, fait couler dans la playe un venin subtil, qui cause à l'instant une fermentation violente dans le fluide nerveux. Cette fermentation est suivie d'une fiévre, & de la séparation des esprits nerveux dans le cerveau; ce qui arrête sur le champ leur influence dans les organes des sens, & ne produit dans la machine animale que des mouvements dereglés. Dans cet état vient le

Musicien. Le malade n'a pas envie de danser, mais il y est très puissament excité. Les premiers sons de l'instrument font leur effet sur le fluide des nerfs & sur les organes des l'ouie; l'ébranlement qu'ils produisent dans toute l'habitude du sujet, reveille en lui l'idée de mouvement attachée à la Musique, qui est principalement celle de la danse. Ainsi le malade se leve brusquement, & danse à outrance, jusqu'à ce qu'une sueur abondante entraine en sortant par les pores les particules du venin qui disparoissent peu à peu avec la fiévre quelles ont allumée dans les esprits vitaux. M. *Mead* ajoute, que le mouvement de trepidation, & le choc des particules de l'air qui sont excitées d'une façon agréable au malade, produisent dans son cerveau un semblable ébranlement, qui l'engage à danser, & qui par la le débarrasse de tout le fluide infecté. Il n'est pas étonant que differents malades ayent besoin d'une Musique differente. Car leurs fibres differemment tendues sont tou-

chées differemment de la même impulsion des particules aëriennes. Mais ajoute le Médecin Anglois, ce qui fait perséverer les malades si fortement dans la danse, ce sont en partie les assistants qui les y excitent, & en partie l'idée d'être par ce moyen gueris de leur mal.

Il conclut delà, que ce remede, tout singulier qu'il nous paroit, ne doit point être regardé comme ridicule ou absurde. Les Anciens faisoient grand cas de l'usage de la Musique dans la medecine; & il n'est pas douteux que par des ressorts mécaniques, elle ne produise beaucoup de bien dans differentes maladies, surtout dans celles où l'âme est attaquée, & où le fluide du cerveau a été mis en mouvement.

M. *Mead* a recueilli plusieurs autres observations sur les effets de la Musique, dont la plus remarquable est celle d'un effet extraordinaire opéré par les sons sur un Chien. Un Joueur de violon avoit remarqué que dans la chambre où il jouoit, son Chien étoit

toujours affecté d'un certain ton qui le faisoit heurler beaucoup, & lui causoit de l'inquiétude. Il voulut éprouver jusqu'où cela pouvoit aller, & un jour il répéta si longtems le même ton, que le Chien après de fortes convulsions tomba mort par terre.

On peut voir d'autres effets de la danse de la Tarentule au neuviéme chapitre de l'Ouvrage de *Baglivi*; on y trouvera le détail des mouvemens extraordinaires, & des actions bisarres ou folles que cette danse fait faire aux malades. Une autre remarque de ce célebre Médecin, c'est que, comme la danse sert principalement à faire suer, & à faire sortir avec la sueur les particules du venin, plusieurs Médecins d'Italie ont essayé de faire évacuer ces particules vénimeuses par différens moyens qui excitent la sueur. Au lieu de faire danser leurs malades, ils leur ont donné de forts sudorifiques, & leur ont fait prendre les bains chauds. Mais ces remédes n'ont pas réussi: le paroxisme du mal ne s'est manifesté que plus fort, par tous les moyens qu'on a

mis en usage pour l'empêcher, & l'on a enfin été obligé d'avoir recours à la danse.

La suite pour le Journal prochain.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ITALIE.

ESPAGNE.

ALLEMAGNE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du présent mois. A Paris, ce 20 Mai 1758.
DEPASSE.

JOURNAL ÉTRANGER.

JUIN 1758.

Humani nihil hic alienum. Terent.



A PARIS,
Chez Michel Lambert, Libraire, rue & côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.
M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Eſſai de Traduction des Fables de Gay.

Par Mdme de K.....

Le Berger et le Philosophe.

N Berger vivoit éloigné des Villes, exempt des ſoins auxquels on eſt livré par la ſoif du gain. L'âge avoit blanchi ſa tête, & une longue expérience en avoit fait un vrai Sage. Pen-

dant les chaleurs de l'Eté & les froids de l'Hyver, il faiſoit paître ſes troupeaux; il les ramenoit à leur parc, & toutes ſes heures étoient agréablement remplies par ces paiſibles travaux. L'ambition & l'envie étoient pour cet homme heureux des paſſions inconnues, & en peu de tems ſes vertus le firent connoître dans toute la contrée.

Un Philoſophe fameux qui avoit puiſé dans l'École les regles de ſa vie morale, vint le trouver dans ſa cabane, à deſſein de meſurer l'étendue de ſon eſprit.

„ D'où vient ton ſçavoir, lui dit-il? As-tu pâli des nuits entieres ſur les Livres? As-tu parcouru l'antique Grece & Rome? As-tu peſé l'eſprit de *Ciceron* & approfondi le ſens du divin *Platon*? Réponds-moi. Le Sage *Socrate* a-t-il épuré ton ame; ou tel que le prudent *Uliſſe*, jetté par un deſtin contraire dans des Royaumes inconnus, errant dans un grand nombre de Villes, en as-tu étudié les uſages, les loix, les mœurs?

Le Berger répondit avec modeſtie: „ Jamais je ne m'engageai dans le

ſentier de la ſcience; je n'ai point non plus voyagé dans les pays étrangers, pour connoître le Genre Humain, ſes Loix & ſes Arts. L'homme eſt ſi exercé au déguiſement, qu'il trompe les yeux les plus clairvoyans. Comment cette étude nous rendroit elle plus ſages? Nous ne parvenons jamais à nous connoître nous-mêmes. Les médiocres connoiſſances que j'ai acquiſes, c'eſt la ſimple Nature qui me les a toutes fournies; c'eſt chez elle que j'ai puiſé mes maximes & ma haine enracinée pour le vice.

„ Les travaux journaliers de l'Abeille excitent mon ame à l'induſtrie. Qui peut obſerver la prévoyante Fourmi, ſans ſe pourvoir contre les beſoins à venir? Mon chien, le plus fidel de ſon eſpece, me remplit de reconnoiſſance; je remarque avec ſoin ſa docilité, ſon attachement, & je ſers comme il me ſert. Je reçois de la Colombe des leçons de conſtance & d'amour conjugal. La Poule & tous les oiſeaux qui ſous

leurs aîles ſecourables défendent leurs petits du froid, m'inſtruiſent aſſez des dévoirs de pere.

„ La Nature m'apprit auſſi à éviter les dédains & le ridicule. Je n'offenſe jamais par des tons & des airs importans. L'homme grave & compoſé paſſera-t-il donc pour ſage, tandis que les hommes mépriſent le ſérieux du Hibou? Je peſe attentivement mes paroles: qui parle beaucoup, parle toujours inutilement. Je fuis ſurtout les torrents de mots. Eh qui peut écouter le babil de la Pie! Je n'irai pas employer criminellement mon adreſſe à dérober les biens d'autrui: nous déteſtons la rapacité des Milans, des Loups, des Vautours qui méritent bien notre haine. N'a-t-on pas une juſte horreur pour les Crapauds & pour les Serpens? Cependant la jalouſie, la calomnie & la haine répandent un venin plus cruel. Ainſi chaque être peut fournir des ſujets de méditation; ainſi les moindres objets ſont pour un cœur vertueux

„ autant de leçons de morale.

„ Tu mérites ta renommée, ré„ pondit le Philosophe : tu es ver„ tueux, ainsi tu est Sage. C'est la „ seule vanité qui conduit la plume „ des Auteurs, & les Livres en „ sont infectés comme les Hommes. „ En étudiant les loix de la Nature, „ on établit ses maximes sur une vé„ rité certaine, & cette école est suf„ fisante pour donner à l'Homme des „ mœurs, de la sagesse & de la „ bonté “.

L'AVARE ET PLUTUS.

UN grand vent ébranla les fenêtres d'un Avare. Il s'éveille en tressaillant, sort de son lit, regarde, va, revient, parcourt sa chambre, visite chaque serrure, chaque verrou, & fait partout en tremblant la plus exacte recherche. Enfin il ouvre le coffre qui renferme son cher trésor : dans un doux ravissement il s'arrête à contempler cet or ; mais tout-à coup un trouble nouveau le saisit, il s'agite,

il frappe sa poitrine, ses regards sont égarés & ses remords lui arrachent l'aveu de son crime.

„ Si ces trésors fussent restés ca„ chés dans le sein de la terre, dit-il, „ j'aurois connu la paix du cœur ; „ mais partout la vertu se vend. Quel „ prix, grands Dieux, peut compen„ ser les maux que le vice nous cause? „ O poison funeste ! Appas dangereux ! „ Se peut-il, homme trop foible, „ que tout ce qui peut faire ta gloire, „ soit si facilement détruit ? L'or ban„ nit l'honneur de l'ame, & lui en laisse „ à peine l'apparence. L'or seul fait „ tous les maux de la terre. C'est la „ soif de l'or qui fit inventer l'épée „ homicide & qui instruisit les cœurs „ lâches dans l'art de la trahison, le „ plus funeste de tous les Arts. Mais „ qui peut nombrer les maux dont „ l'or est la source ? Non, non, il „ n'a laissé aucune vertu sur la ter„ re “.

Comme il prononçoit ces paroles en sanglotant, Plutus paroit. L'Avare tremble, ferme son coffre, & le

Dieu irrité s'adresse à lui en ces termes :

„ D'où te vient, malheureux, cette „ fureur lâche & ingrate ? Que je re„ connois bien dans ton discours le „ langage des hommes vils dont l'o„ pulence n'a fait qu'éclairer l'infa„ mie ! Est ce donc moi, misérable, „ qui pervertis le Genre Humain ? „ Ton cœur dévoré par l'avarice n'est„ il pas seul criminel ? Quoi ! parce „ que l'homme vicieux abuse de mes „ dons, il osera me blasphêmer ! Les „ fripons ne se parent-ils pas du man„ teau même de la vertu, pour trom„ per dans la Société ? Et la gran„ deur, l'autorité ne deviennent-elles „ pas dans leurs mains des instrumens „ de tyrannie ? Quand des scélérats „ remplissent leurs coffres, leur cœur „ rongé par la soif de l'or, s'enfle „ d'orgueil, d'insolence & devient „ un assemblage des vices les plus „ monstrueux. Au contraire l'or re„ mis entre des mains vertueuses, y „ fructifie comme la rosée du Ciel : „ comme le Ciel même il appaise les

„ cris de l'Orphelin, il seche les pleurs „ de la veuve. Et ils oseront accu„ ser l'or de leurs crimes, ces mal„ heureux dont le cœur s'est vendu à „ l'intérêt ? Les assassins peuvent donc „ aussi reprocher à leur épée tout le „ sang qu'elle a versé “.

LA JEUNE FILLE ET LA GUEPE.

QUEL murmure ennuyeux fatigue les belles ! De combien de sotises ne les obsede-t'on pas sans cesse ! Dans tous les lieux où brillent leurs charmes, les impertinents fourmillent autour d'elles. Mais si les tendres absurdités ne touchoient pas, dira-t'on, un regard sévere, un air méprisant écarteroit ces importuns : le plus petit coup délivre d'une mouche. Mais qui peut éloigner ainsi les petits-Maîtres ? Chassez-en un, un autre lui succédera. Il faut nécessairement qu'un sot fasse connoitre son frere, & qu'un fat recommande ses semblables. On est justement affligé de ce fleau, dès qu'on a prêté au premier une oreille complaisante.

Doris occupée de sa toilette, tantôt rêveuse, & tantôt gaie, méditoit sur sa beauté. Tel étoit son amusement pendant la chaleur du jour, lorsqu'une Guepe étourdie vient bourdonner autour d'elle. Elle avance, recule, menace tour à tour son col & sa joue. L'éventail de Doris la protege en vain: l'insecte revient promptement lui causer de nouvelles allarmes, les rebuts autorisent sa témérité; enfin posé sur sa belle bouche, il ose en respirer le parfum.

» Préserve moi, grands Dieux, de ces insectes opiniâtres, s'écrie Doris irritée: » de tous les animaux importuns que le ciel a faits, la Guepe est le plus impertinent.

» Pourquoi me mépriser, dit celle-ci d'un ton plaintif, pourquoi me dédaigner, & m'injurier? Belle Doris, cette offense mérite-t'elle votre courroux? Vos charmes seuls l'ont causée: ces levres ont le coloris brillant des cerises, la douce odeur de la rose, & cette fleur virginale répandue sur votre joue m'a fait croire

» que je voyois la plus belle pêche qui jamais exista sur la terre.

Doris appaisée s'écrie, » ah! Lisette, ne la frappe pas, & ne tue pas les Guepes comme des mouches vulgaires. Quoique celle-ci ait montré véritablement trop de hardiesse, c'est un insecte galant à qui je pardonne en faveur de sa politesse.

Ennivrée d'un si prompt succès, la Guépe va par tout se vanter qu'elle boit chez Doris le thé le plus doux, & elle le prouve en montrant le sucre resté sur ses levres.

Cette nouvelle enhardit l'essain bourdonnant. Sur du succès, il vole tout entier près de la belle, il va prendre part aux friandises du jour. Les unes fredonnent, & voltigent autour d'elle; les autres s'arrêtent un instant, puis prenant leur vol, viennent badiner sur son sein: enfin toutes furent souffertes, jusqu'à ce que Doris s'apperçut que les Guépes ont un aiguillon, & qu'elle en sentit la blessure.



L'AMOUR, L'HIMEN, ET PLUTUS.

UN jour le Dieu des Amours occupoit sa troupe à divers travaux dans les bosquets de Cythere. Les uns apprêtoient son arc, ou le garnissoient de sa corde; d'autres préparoient son carquois, ou armoient la fléche de ses ailes & de sa pointe d'or trempé.

Comme ils étoient attentifs à leurs différents ouvrages, l'Hymen paroit au milieu d'eux, & d'un air suffisant adresse à l'Amour ces paroles. » Petit fripon, privé de la vue, sans adresse & sans jugement, si desormais tu n'assortis mieux les mariages, il faudra qu'à l'instant même je renonce à mon état. Tu m'envoies tous les jours des gens si opposés que j'ai honte de les réunir sous mon joug. Aussi les vois-je toujours surpris dans peu de leurs liens. Une minutie est entr'eux un sujet de querelle: le mari devient chagrin, soupçonneux,

» la femme aigre & brusque; l'un veut des respects & de l'obéissance; l'autre se plait à contredire & refuse de se soumettre. La Femme veut agir à son gré, suit ses caprices, devient coquette, & rend son Mari jaloux. Tous deux s'évitent; rien ne peut les sauver que le divorce, & en ce point seul le mari trouve sa femme complaisante.

» Quelles affaires, dit l'Amour, ai-je jamais traitées avec vous? Mes dards ne volent point envain, mais vous ne trafiquez que des cœurs mercénaires, & c'est de vos engagemens que les gens de Loix subsistent. Ai-je jamais signé de contrats? Si ceux que vous avez unis, vivent en guerre perpétuelle, reprochez-le à Plutus & non pas à moi.

A l'instant Plutus paroit: » Il est vrai, dit-il, que l'intérêt seul décide tous les mariages. On ne cherche ni la beauté, ni l'esprit, ni le jugement; l'Amour même en est rarement le prétexte. Tous les vœux des hommes me sont adres-

» ſés, & je ſigne ſeul leurs contrats.
» Comment Belinde pourroit-elle ſe
» plaindre de ſa deſtinée ? Elle n'a dé-
» ſiré qu'un rang. Doris étoit aſſez ri-
» che, mais il falloit qu'un mari lui
» donnat encore des titres. Enfin tous
» les hommes, riches ou pauvres,
» cherchent la fortune & rien au-delà.

L'avarice, ſous quelque forme qu'elle aſſerviſſe les hommes, leur fait toujours ſubir les mêmes tourmens.

LE CHIEN ET LE RENARD,

A un Homme de Loi.

Vous autres gens de Loi, je le ſçai, vous pouvez tordre à votre gré les mots, les penſées. Je ſçai bien encore que votre Art peut rendre le langage ſouple, & le plier aux déſirs des Cliens ; que les arrhes ſeules vous déterminent à ſoutenir le pour & le contre. Liſez-vous le cas le plus clair, vous l'enviſagez toujours ſous deux faces ; car vous êtes ſceptiques jurés, & vous ſoutenez que toute expreſſion eſt douteuſe.

Par-là le Bareau s'enrichit, & il n'eſt aucune cauſe que l'éloquence ne défende. Vous ne glaneriez que bien peu, ſi chaque homme pouvoit expoſer ſes droits. Mais qui oſeroit rédiger un Acte, à moins que l'on ne vous ait préalablement payé ? Eſt-il dreſſé, & pour en augmenter les frais, bien enflé de verbiage Gothique (1) ? Alors nous ſommes bien ſûr de la protection de la Loi, juſqu'à ce que le premier Praticien y trouve une nullité. Lorſque vous parcourez les volontés d'un Teſtateur, votre prudente interprétation les rend toujours vôtres ; car vous ne liſés qu'avec l'intention d'y trouver ce qu'il ne penſa jamais. Puiſque les choſes ſe paſſent ainſi, *ſe defendendo*, je m'écrierai publiquement en faux contre tous vos *innuendo*.

Quand l'induſtrieux *Porta* nous dépeint chaque animal, & chaque oiſeau

(1) En Angleterre on écrit tous les Actes en caractere Gothique.

ſous toutes ſes faces, la tête, l'œil, la forme du nez nous font connoître ici un Hibou, & là un Singe. Si de même un de mes crayons vous rappelle quelque ami, vous montrés auſſitôt la piéce & vous en donnés la clef : vous l'y trouvés peint trait pour trait, & cette copie prétendue paroit tellement reſſemblante, que tout le monde en la voyant dit, *c'eſt lui-même*, & rit avec éclats. J'ai, ainſi que *Porta*, peint en général d'après la Nature. Eſt-ce par vous ou par moi que la ſatyre eſt fixée ? Epargnés donc vos peines, Monſieur, & ne commentés pas mes ouvrages. Toute médiſance m'eſt odieuſe, & je ne juge perſonne. J'abhore l'eſprit de parti, & de préjugé ; enfin, Monſieur, je n'écris point de libelles.

Mais faudra-t-il donc que je ceſſe de faire dans mes Fables la guerre au vice, parce que je rencontre un fripon trop délicat ? Faudra-t-il s'abſtenir de la lecture du Décalogue, de peur que les Scélérats l'écoutant ne tremblent ? Si j'ai diffamé le vice dans mes fictions gé-

nérales, eſt-ce donc par moi que l'application en eſt faite, ou par l'intime connoiſſance que chacun a de ſoi-même ? Les animaux ſont mon ſujet : m'accuſera t-on de ce que ſouvent l'Homme moral leur reſſemble ? Je ne donne à aucun homme le nom d'Ane ni celui de Singe ; ce n'eſt qu'au fond de ſa conſcience qu'il peut lire ſon vrai nom. Je ne compoſe pas auſſi des Ecrits à titre d'offenſe perſonnelle : ſi quelqu'un croit devoir s'en plaindre, il ſçait apparamment ce qui lui eſt dû.

Un Chien de Berger mal habile à choiſir ſes amuſemens, ſe fit des amis de toutes les ſortes, & il connut ſurtout un Renard auquel des viſites fréquentes l'attacherent de plus en plus.

„ C'eſt une choſe bien cruelle, lui diſoit un jour cet ami, » que
» l'homme ſoit ſi fort acharné à ca-
» lomnier notre race. On peut ren-
» contrer ſans doute bien des coquins
» parmi nous, ainſi qu'entre les Chiens,
» ou, ſi vous voulez, les Hommes. Ce-
» pendant on peut parmi ces der-

» niers, quoique nous l'ignorions vous » & moi, trouver des cœurs vrais & » honnêtes; mais ils voudroient per- » suader qu'en fait de fraude nous » sommes leurs maîtres. Qu'ils ayent » tort ou qu'ils ayent raison, n'exa- » minés, je vous prie, que mes ac- » tions. Aucun préjugé ne peut aveu- » gler un ami : vous connoissez d'ail- » leurs ma sincérité, je vous jure que » mon honneur m'est plus cher que la » vie même.

Le Chien se fiant à ces beaux discours, fut guéri de toute méfiance, & il crut le cœur de son ami aussi pur que le Ciel même.

Comme celui-ci prêchoit un jour sur la conscience, sur le mérite, & sur l'honnêteté, le Renard tout à coup s'interrompant, dresse l'oreille & baisse la queue.

» Qu'entends-je, dit-il, seroit- « ce des Chasseurs? Qu'est-ce que ce » ce bruit dans le grand chemin?

» Rassurez-vous, repondit le Chien; » aucun danger ne vous menace, & » vous en serez quitte pour la peur.

» C'est aujourd'hui jour de marché à » la Ville voisine & quelque femme » de Fermier passe. Je ne me trom- » pe vraiment pas : c'est la Dame » *Dobbins* elle-même avec sa vo- » laille, je la reconnois à sa Jument » pie.

» Je ne m'attendois pas, répond l'autre avec un air fanfaron, » à » essuyer vos railleries, mais votre » pensée se peint dans vos yeux. Qu'y » a-t-il de commun, je vous prie, » entre cette Dame *Dobbins* & moi? » Me croyez-vous donc capable d'a- » voir pillé son poulailler? Prouvez » que je lui doive un dénier?

» Ami, répond le Chien, je vous » jure que mon dessein n'est pas de » vous offenser. Mais d'où peut ve- » nir ce soupçon, d'où vient cette co- » lere? Donnez à mes mots l'accep- » tion commune, & vous n'y trou- » verez certainement aucune injure. » Autant que je l'ai pû voir, vous » avez toute l'innocence d'un Agneau.

A ces mots le Renard s'emporte; il gronde, il tempête, il jure,

langage que jusqu'alors il s'étoit gardé de parler. » Que m'importe vo- » tre Agneau, dit-il? Cet avis ef- » fronté, vil fripon, me fait connoitre » quelle conduite vous tenez. Si votre » maitre a perdu trois Agneaux la » nuit derniere, est-ce à moi à » payer ce vol? Vos basses refle- » xions voudroient dire que c'est moi » qui les ai volés, mais vous en avez » menti.

» Tu es un filou & un sot, repliqua le Dogue : » je peux te don- » ner ces deux noms, tu les mé- » rites. L'application que tu as faite » de mes discours, décéle ton crime, & ces cris ne sont que ceux de ta » conscience coupable «. Il dit, court sur le Renard, & étrangle le fripon convaincu par ses plaintes mêmes.



LES ABEILLES DÉGÉNÉRÉES.

Au Docteur Swift, Doyen de Saint Patrice.

J'AVOUERAI un Ami dans tous les lieux, dans tous les tems, quoique les anciennes Cours ayent blamé cette conduite. C'étoit alors en bonne politique une grande erreur, je le sçai; on pensoit que les amitiés pourroient avoir trop de durée, & ce que l'on appelloit, en terme d'art, un esprit prudent, c'étoit celui qui ne perd jamais son propre intérêt de vue. D'autres tems, d'autres amitiés : c'étoit l'axiome politique.

Je sçai que vous avez beaucoup d'ennemis, & qu'en vous avouant pour ami, je partage leur haine. Je sçai qu'il n'est aucun fripon, quelqu'il soit, qui ne redoute vos discours ou vos Ecrits, & qui ne vous haïsse. Vous êtes si libre dans vos ouvrages, qu'ils ne peuvent jouir en paix du bien qu'ils

prennent à autrui. Vous vous faites détester & maudir par des gens de tous les états ; l'envie anime contre vous & contre Pope tous nos petits Ecrivains, nombreux troupeau. Quant aux efforts de ces derniers, il est vrai que leurs Imprimeurs en sont seuls les dupes.

Mais justes Dieux ! quels hommes (car les stupides ont pû autrefois occuper un rang à Londres) ont répandu contre vous des calomnies, des libelles, preuves autentiques de votre esprit & de vos vertus! Pensez y bien : vos ouvrages ont attaqué ces hommes de mérite ; vous n'avez donc rien que ce que vous méritez ; & l'on peut conclure delà que vos amis sont en petit nombre ; quelques sages avec moi le forment. Pour mettre ma pensée dans un plus grand jour, je vais vous dire la fable suivante. Elle ne peut faire au tems présent aucune allusion ; ainsi je ne vous en fais part que comme d'une leçon de morale.

Une Abeille très politique, mais sans talent, négligeoit les Arts : elle n'aimoit

que le luxe, étoit arrogante & vaine, avide de pouvoir & plus encore de gain ; elle séduisit presque tout l'essain par des présens & des flateries : les petits fripons enrichissent les grands.

Quand elle eut rempli ses vues, c'est-à-dire, atteint au point d'amasser d'immenses richesses, sa vanité éclata ; la seule impudence fut auprès d'elle un mérite, & toute Abeille un peu timorée manquoit d'esprit & de talens. Celles qui suivoient les loix de l'honneur, furent dédaignées comme de sottes délicates, & bannies. Les distinctions, les faveurs ne furent accordées qu'aux riches ; la pauvreté seule fut basse, & l'industrie fut un objet de mépris & de dédain : on ne fit cas que de celles qui pouvoient être de quelqu'avantage. L'amour de la patrie, les Loix, la Justice furent forcés de céder leur place à des projets interressés ; enfin tout l'essain avide de partager le pillage, négligea les travaux communs.

» Laissons, disoit-elle, laissons ces » êtres vulgaires & d'esprit borné em» ployer leurs jours entiers à des Arts » vils

» Arts mécaniques ; mais nous que la » nature a douées d'un génie sublime, » méprisons & évitons la bassesse de » nos peres. La vie de la Guêpe & du » Bourdon, vous devez en convenir, » est plus élégante que la notre ; ils » s'amusent comme des gentils-hom» mes ; ils passent leurs jours en » fêtes perpétuelles que nulle affaire » n'interrompt, & ils s'engraissent no» blement de l'industrie de leurs voi» sins.

Une Abeille entêtée qui travailloit dans sa cellule, entend ces discours, & enflammée d'indignation, elle répond vivement.

» Je méprise & déteste ta vanité ; les » loix protegent nos droits naturels : » t'offencer c'est les défendre. Quoi ! » le luxe corrompra la ruche, & per» sonne ne s'opposera à ce pernicieux » torrent! Soutenez l'honneur de vos » peres : ce n'est qu'en le détruisant » que votre Chef de bande s'éleve. » Songez que l'industrie est la base de » notre état ; que ce sont les travaux » & le gain de nos ancêtres qui les

» ont rendus puissants & célebres. » Soyez vertueux, rejettez l'opprobre » que l'on vous prépare, apprenez qu'en » vous livrant à des vices particuliers, » vous minez, vous ruinez les fonde» mens de l'Etat.

Elle dit : à l'instant chassée, on la railla avec insolence. Un seul couple d'amies dédaignant comme elle cette espéce dégénerée, l'accompagna dans sa retraite.

» Que ces Bourdons, dit-elle en fuyant, » que ces vils insectes (je » leur donne le nom qui leur plait le » plus) oppriment seuls notre patrie. » Leur haine prouve nos vertus & no» tre zele pour le bien public. Dédai» gnées & rejettées par cette bande cor» rompue, nous n'en serons que plus » honorées par un petit nombre de sa» ges.



LE CHEVAL DE BAT, ET LE COURIER.

A un jeune Seigneur.

COMMENCEZ, Milord, dès votre jeuneſſe à ſouffrir la vérité, à l'encourager même, & ne m'accuſez pas de vous manquer de reſpect, ſi je n'ai pas en vous parlant ce ſtile flateur que plus d'une langue venale emploie tous les jours à enfler votre vanité.

L'arbre eſt diſtingué par le fruit qu'il porte. Que la vertu ſoit donc votre premiere recherche : ſuivez les traces de vos ancêtres, pour mériter comme eux le titre de grand ; comme eux dédaignez les actions vulgaires, & prouvez par vos vertus que votre origine eſt illuſtre.

On ne vit jamais, il eſt vrai, briller ſur la table de vos ayeux que fort peu de vaiſſelle plate ; mais leur conſcience fut incorruptible. Ils ne ramperent jamais aux levers avec baſſeſſe ; jamais

leur honneur ne fut engagé. Leurs mains pures rejetterent tout préſent : toujours jaloux du bien de l'Etat, ils le ſervirent en vrais Citoyens ; ils furent l'appui de nos Loix, ils porterent ſans ceſſe l'amour de la Patrie dans le cœur ; ni penſion, ni honneur n'étoient capables de les ſéduire. On les a toujours entendu parler comme ils penſoient & voter de même : c'eſt ainſi qu'ils ont illuſtré leurs places ; c'eſt ainſi qu'ils ſe ſont acquis le glorieux titre de Grands.

Si trop fier de votre naiſſance & croyant qu'elle vous ſuffit, vous mépriſez le ſçavoir, vous n'êtes qu'un ſot, expoſé à une plus forte lumiere. Quand l'homme d'eſprit foible & bas eſt élevé au premier rang, ſes vices n'en ſont que plus remarquables. Si vous-même devenant un artiſan de fourberies, vous pouviez jamais condeſcendre à des projets frauduleux, nous vous payerions alors du mépris qui vous ſeroit dû ; en cela, Milord, comme en tout le reſte, vous auriez la prééminence.

Qui a rendu votre nom illuſtre ?

C'eſt la vertu. Votre naiſſance ne vous à tranſmis que le nom, & c'eſt vous ſeul qui pouvez lui conſerver tout ſon luſtre. Ne penſez pas que votre couronne, ou un orgueil indomptable, puiſſe cacher votre ignorance. On n'hérite pas du ſçavoir ; il n'eſt que le prix d'une longue & pénible étude. Votre rang, Milord, exige un mérite éminent, & tel que celui qui a fait révérer vos Peres : ſi vous dégénérés, leur gloire augmentera votre opprobre.

Tous les ſoirs & tous les matins un Courier vouloit voir ſes Chevaux manger leur avoine. Cette attention diminuoit à la vérité les profits de l'Hôte, mais auſſi ſes Chevaux avoient tout ce qu'il leur achetoit. Si nous étions en tout auſſi exacts, les rangs élevés ſeroient fort peu lucratifs.

Les Chevaux de notre Courier avoient donc toute leur meſure, & il écoutoit avec joie le bruit du grain broyé ſous leurs dents. Tout à coup ſurvient entre eux un débat ; ils henniſſent, piaffent, mordent & ruent.

Un Cheval de bât écumant & tournant la tête d'un air courroucé, lança ſur eux des regards pleins d'orgueil & de furie.

„ Ciel, dit-il, que mon ſort eſt
„ dur ! Quoi ! mon illuſtre naiſſance
„ eſt oubliée juſqu'à ce point ! Réduit
„ à un honteux eſclavage, état in-
„ digne de mon origine, faut-il en-
„ core ſupporter les viles attaques de
„ ces miſérables, de ces vulgaires ha-
„ quenées ? Voyez ce *Tonnant* rogneux,
„ cette brute mal née qui oſe écar-
„ ter ma tête du ratelier ? Dinerai-je
„ donc, moi qui ſuis un ancien No-
„ ble, dinerai-je des reſtes impurs de
„ ces animaux ? Quoi ! attaqué, frap-
„ pé par un ennemi ſi bas ? Que ma
„ naiſſance ſouffre de ces coups ! On
„ parle encore au Marché-Neuf de
„ mon grand pere, & les Maqui-
„ gnons en font l'éloge. Là tous les
„ ans on ſe rappelle ſes victoires ; ſes
„ prix de courſes y ſont tous enre-
„ giſtrés. On le voyoit toujours ſortir
„ dans la plaine, couvert d'une livrée
„ brillante, & il ne revenoit que cou-

312

„ ronné de lauriers, au son des tambours & des trompettes. Voyez-donc „ en moi son fils, vile populace ; respectés mon sang

„ Vain sot, lui dit le Courier, „ quel respect fut jamais dû à la vanité ? Apprends que c'est ton étourderie & ton cœur bas qui t'ont fait „ esclave. Ta jeunesse obstinée ne daigna-t-elle pas d'apprendre à connoitre & à suivre les mouvemens „ de la bride ? Les Fats de ton espece, „ aveugles pour le vrai mérite, ne „ se remplissent la tête que de fantaisies vicieuses. Et que m'importe „ qui t'a engendré, rétif, jaseur, orgueilleux, & sot ? Je révere tes ancêtres, cela leur est dû ; mais, brute „ inutile, en as-tu plus de mérite ? „ Demande à tous les Couriers : ils „ te diront que ton allure est mauvaise. Ne me vante donc plus ta „ noblesse qui ne te donne ni force „ ni pas. Quel profit t'apportent tes „ fanfaronades ? Tout bien examiné, un Ane a plus de mérite que „ toi “.

Ne nous laissons jamais séduire par l'extérieur. Un Ane doit toujours être traité comme un Ane.

LE SINGE QUI AVOIT VU LE MONDE.

UN Singe désirant de réformer sa Nation, résolut de voyager dans les pays étrangers & d'en étudier les usages. » Les Hommes, se disoit-il, parcourent ainsi les contrées lointaines, » pour en rapporter chez eux les belles » manieres : c'est dans ce glorieux dessein » qu'ils s'exposent à mille dangers, à » milles fatigues. La Sagesse est fort » souvent un effet de l'infortune.

Pug partit plein de ses idées. Il rencontra un piége perfide, y fut pris, & puis conduit au marché de la Ville voisine. Mais que son sort devint digne d'envie ! Il eut pour prison la chambre d'une Marquise. Orgueilleux de son esclavage, comme un Amant l'est de ses liens, il gagna de jour en jour la faveur de sa maîtresse. Assidu dans tous les lieux où l'affaire du jour, la toilette l'appelle, ses tours imitatifs

l'amusent : il boucle ses beaux cheveux, il déploye son éventail, il l'agite ; ses talens & son esprit sont surs de briller & d'être vantés dans les cercles, dès que la conversation devient languissante. Enfin tout fier de tant de louanges, il s'imagine posséder supérieurement la galanterie la plus rafinée, & brule de civiliser la République des Singes : il épie l'occasion de briser sa chaine, & retourne à son bois natal.

Ses Confreres aussitôt l'entourent, pour considérer sa démarche & sa parure affectée, spectacle étonnant pour eux. Les uns louent ses grands paremens ; d'autres trouvent de mauvais gout son habit richement brodé ; ceux-ci admirent sa petite péruque ; ceux-là sa grande queue noire & son dos couvert de poudre ; mais tous parlent avec envie de son élégant nœud d'épaule.

» Ecoutés tous & profités, leur dit-il avec vivacité, » je viens vous rendre polis & sages. Apprenez à vous » connoitre ; pésez bien votre mérite, » & soutenez dignement votre rang, » tout près de celui de la race hu-

» maine. Croyez moi : depuis longtems » je vis & je converse avec les hommes ; j'en ai étudié les manieres & la » politesse ; corrigez vous en m'imitant » Voulez vous vous enrichir ? Faites » commerce de flatteries : sçachez dissimuler votre mépris & votre haine ; » ne semblez agir que pour vos amis, » & ne les employez en effet qu'à vos » vues particulieres. Qu'un sot amour » de la vérité n'asservisse pas votre esprit ; soyez prompt à mentir pour » votre avantage. Acharnez vous à » noircir le mérite : la calomnie est le » sel de la conversation. Prétendez à » tout avec impudence, & l'on vantera vos talens. Je connois le monde : » observez-moi bien, & vous égalerez » les hommes.

Il fit ensuite une pirouette, & le cercle d'admirateurs marmotte en grimaçant son éloge. Bientôt gonflés d'orgueil, d'envie & de haine, ils déchirent sans distinction : imitateurs zélés de la race humaine, ils marquent chacun de leurs jours par de nouvelles noirceurs.

On peut à ce portrait fidele recon-

noître maints jeunes sots, trop grands pour être envoyés à l'école, & dont les voyages completent la folie. Observateurs étourdis de toutes les sotises qui distingent les fats, ils boivent, jouent & se parent. Ignorants, & dissolus, ils ne sont capables que de dédain & de mépris pour toute espéce de sentiment noble; leur ame toute entiere est imbibée des poisons du vice.

LE MOINEAU ET LES DEUX HIBOUX.

DEUX graves Hiboux conferoient sérieusement ensemble. » Que le gout » est dégéneré, disoit l'un! Dans quel » endroit aujourd'hui la sagesse reçoit » elle les honneurs qui lui sont dus? » C'étoient les sages Grecs qui sçavoient » connoitre ce que c'est que le vrai » mérite; la preuve en est qu'ils ren» doient toutes sortes d'honneurs à nos » peres. Ils peserent attentivement la » dignité de tous les oiseaux, & tâ» cherent de sonder la profondeur *Glau» cetique.* Athenes, le siége de la scien-

» ce, nous révera unanimement; les ti» tres que nous méritons, nous y furent » donnés, & l'oiseau Athénien fut ado» ré dans tout le monde.

» Frere, vous raisonnéz bien, repli» qua son compagnon, en ouvrant à » moitié les yeux, vous raisonnez bien: » Athenes fut le siége de la science, & » la vraie science est éclairée. Athé» nes nous plaça sur le casque de Mi» nerve, comme le simbole du Génie; » mais maintenant helas! nous som» mes négligés, & le moineau jaseur » est plus considéré que nous.

Un Moineau, qui perché près d'eux les entendoit étaler ainsi leur orgueil, exprima vivement en ces mots son impatience.

» Qui trouve sotise, trouve orgueil. » Vous futes honorés à Athenes, je le » sçais, & placés sur le casque de Mi» nerve; mais tous les oiseaux, excep» té vous, sçavent pourquoi. Les Grecs » vouloient enseigner par là que nous » ne jugeons que très faussement, » quand nous nous bornons à l'exté» rieur, & que nous ne devons pas

» lui accorder notre estime, puisque » des sots graves comme vous peuvent » proitre sages. Voulez vous être esti» més? Soyez moins fiers, & vivez » comme la nature vous le dit. Vous » ferez alors une chere exquise; les Fer» miers reconnoissants loueront votre » vigilance; des repas de souris bien » grasses récompenseront votre peine, » & le Chat le plus alerte ne sera pas » mieux traité.

LE COURTISAN ET PROTÉE.

UN Courtisan a-t'il perdu les bonnes graces de son maître? il court au fond d'une campagne cacher sa honte & ses ennuis. Là condamné à l'exercice & à la fureté, il prend soin que ses jardins & sa maison annoncent ses richesses. Il forme des plans nouveaux dans l'espoir de piller sous un autre regne. Aussi avide de gain qu'Alexandre le fut d'empires, il soupire après le pouvoir de ruiner les autres Royaumes.

Comme un de ces Courtisans se

promenoit, sans sa baguette, le long de la mer, rêvant au moyen de rentrer en grace, du milieu des flots qui couvroient circulairement le rivage, Protée s'éleve & lui parle ainsi.

» Vous venez de la Cour sans dou» te; je crois m'en appercevoir à votre » air plein d'importance »: Le Courtisan lui avoue que ses amis l'avoient trahi & rendu victime de leur brigue.

» Sois témoins, lui dit le Dieu, de » mon Art incomparable. Je change » de forme à mon gré; mais on m'a » dit que les Courtisans osent rivali» ser avec moi ». Il dit & aussitôt changé en Serpent hideux, il fait bouillonner les eaux sous sa longueur monstrueuse.

» Nos Courtisans, dit le Milord, » quoique fiers, sont tous de race rep» tile comme vous. Ils prennent cette » forme horrible, pour éviter la tem» pête, & quand le soleil se montre, » ils profitent de ses rayons; ils sifflent » méchament, glosent avec envie, & » changent d'habits comme le tems. » Enflés d'un lustre de quatre jours,

» ils marchent tête levée, quoique nés » dans la bassesse.

A l'instant Protée devint Lion : furieux il sécoue sa criniere, il frappe le sable, & tout à coup il prend la forme & les regards farouches du Linx ; puis tour à tour il devient Ours, Ane, Renard, Loup, Crocodile.

» Si je n'avois pas vu la Cour, lui dit notre excourtisan, » ces changemens pourroient me surprendre ; » mais les gens de ce pays occupés » du gain du jour agissent tous de cette maniere, tant que leur maître veut » les employer. Tour à tour Loups, » Linx, & Lions, leurs meilleurs amis » sont leur proie ; ils sçavent aussi agir » en Ours, en Renards ; leurs vols sont » tantôt furtifs, tantôt faits avec violence. Quelquefois encore ils braient » dans les *Chambres* ; ils y prennent de » nouveau la forme de bêtes de proie, » ou devenus Crocodiles ils dévorent » ceux qu'ils appellent, & mettent ainsi en usage les fraudes de chaque » espéce ». Il dit, vole à Protée & le lie : le Dieu captif tente en vain de s'échapper.

» Maintenant, Protée, dit le Courtisan, » dis la vérité, avoue ta défaite » & l'infériorité de ton Art.

Usez de force ou de surprise : un bon Courtisan vous échapera toujours. Il ne connoit aucuns liens, & rien ne le force jamais à abandonner ses finesses.



II.

EXTRAITS
De divers Papiers Publics.

Extrait de l'Inspecteur.

MONSIEUR, j'ose m'adresser à vous dans ma propre cause, qui est celle d'un nombre infini de compagnons d'infortune. Nous réclamons tous contre le plus absurde, le plus déraisonnable & le plus préjudiciable établissement que la mode ait jamais imaginé.

Quand je vous aurai dit que j'ai passé la plus précieuse partie de ma vie, & que j'ai dépensé toute ma fortune, pour embrasser une profession qui ne me donnera pas de pain d'ici à 20 ans, je n'aurai pas besoin d'ajouter que je suis un jeune Médecin. Mon pere, homme d'une rare prudence,

étant lié avec M. *Hansloane*, crut qu'il ne pouvoit élever son fils dans aucun métier préférable à celui où il voyoit que son ami gagnoit tous les ans 4000 livres sterlings (1). En conséquence, je fus envoyé à l'Université pour étudier la Médecine. Faut-il l'attribuer, M. à ma capacité particuliere, où à la brieveté des enseignemens de l'Université ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je digerois facilement, ou plutôt je dévorois les leçons qu'on me donnoit, & lorsqu'il fut question de quitter l'Université, j'eus la satisfaction d'être bien assuré que je possédois supérieurement tout ce qu'on y enseignoit, & que par conséquent j'étois parfait Médecin.

Londres étant le seul endroit où l'on peut faire fortune, j'y vins pour y pratiquer. Je ne vous dirai point, sans rougir, qu'àpeine fus-je admis à l'intimité de trois ou quatre de mes confreres, que je me trouvai avoir appris tout, excepté la guérison des maladies.

---

(1) Quatre-vingt mille livres.

Je découvris donc que je ne sçavois rien : la honte qu'il y auroit eue à me retirer du poste important & honorable que j'occupois, me retenoit. Cependant je sentis que la place étoit trop audessus de mes lumieres. Ne pouvant en remplir les devoirs, j'eus assez de conscience pour ne pas vouloir assassiner des gens que d'autres auroient pû sauver.

Je quittai donc ma maison, je pris un logement tranquille à portée d'un de nos Hôpitaux; j'allai au Caffé que fréquentent les Médecins les plus estimés, & je consacrai cinq années dans l'obscurité à un cours d'anatomie régulier, à des dissections, à des études particulieres dans ma chambre, & à un service assidu dans l'Hôpital. C'est ainsi qu'il me fallut donner un tems considérable, & le reste de ma fortune à des études que je m'imaginois être finies en sortant de l'Université.

Depuis six mois, j'ai fait ma seconde apparition. Sans trop d'amour propre, je me flatte d'en sçavoir autant aujourd'hui que mes confreres

Je me montrai dabord parmi eux, sans qu'aucun voulut me fréquenter. Je les visitai, & mes conversations sentoient tout-à-fait le Docteur studieux & instruit : j'eus la satisfaction de les voir rendre justice à mes études ; mais toutes les fois que je parlois de la Médecine, comme de ma profession, je les voyois secouer la tête, & j'entendois dire à mes meilleurs amis que je ne ferois jamais rien de cette façon là.

Allarmé d'une prédiction aussi terrible, j'en examinai sérieusement la source. Je me convainquis que la vraie science ne sert que fort peu pour figurer dans la profession. Le ton insolent de la pédanterie que j'avois rapporté, après six ans d'Université, m'avoit occasionné beaucoup d'humiliations, lorsque j'avois trouvé mes prétentions si peu fondées. Cette atteinte qu'avoit essuyée mon amour propre, m'avoit fait changer de note ; j'avois dégénéré, & j'étois tombé dans une imbécile timidité ; je parlois si bas qu'apeine m'entendoit-on ; je n'osois regarder en face ceux à qui je parlois. Mes veilles

m'avoient rendu aussi las & aussi décharné que les corps que je disséquois. Le charbon de mes fourneaux m'avoit noirci tout le visage. Quelque défaut de soin sur la façon de me mettre, joint au dépérissement de ma figure, m'avoit rendu semblable à un habitant de l'autre monde.

Je fis enfin attention à ce désordre, & voyant que je n'étois pas comme mes confreres, j'envoyai chercher un Péruquier, un Tailleur, des Marchands, des Ouvriers de toute espéce, & après m'être enfermé une semaine, je parus avec une pérruque nouée, autant Docteur qu'on peut jamais l'être.

J'en fus mieux reçu parmi mes confreres, mais ma fortune n'en avançoit pas davantage. Je me montrai, je me promenai dans le parc. Je n'épargnai rien pour me faire des pratiques. Enfin j'eus une malade. Comme le cas n'étoit pas désespéré, je la guéris ; mais malgré mon succès, je voyois un air de dédain & de mécontentement général dans la famille & parmi les amis de la maison. Enfin après la cure j'eus la mortifica-

tion d'entendre dire à une parente, qui est cet homme dont on n a jamais entendu parler ? Nous serons bien heureux si la Malade n'a pas de rechute. Je continuai, comme ami, mes visites dans la maison. Quelqu'attention que j'y misse, je n'aurois cependant jamais appris le vrai motif des désagrémens que j'y avois essuyés, si je n'avois un jour écouté une belle Dame qui rendoit visite à ma malade. Après plusieurs questions auxquelles cette derniere répondit en ma faveur, la parente s'écria : *bon Dieu ! un Docteur à pied !* C'en fut assez pour moi, heureux d'avoir deviné l'enigme. J'achetai aussitôt un carosse, & je menai un genre de vie tout différent, mais beaucoup moins agréable que celui que je menois auparavant. Au lieu d'employer le matin à l'étude ou aux dissections, au sortir de ma toilette & du déjeuné, je suis aux ordres de mon cocher, & convaincu qu'il n'y a pas d'autres moyens pour mettre en vogue un jeune Médecin, je roule en triomphe dans les rues de Londres pendant

cinq heures ; après quoi mes chevaux & moi nous prenons le rafraichissement nécessaire pour nous préparer aux fatigues de l'après midi.

Comme je n'ai pas d'occupation réelle, ni assez de visites pour pouvoir remplir ma journée, j'ai été quelque tems embarrassé pour atteindre à l'art de ne rien faire qu'avec une sorte de grace. Enfin j'ai trouvé un plan dont je ne me départirai point, & en conséquence duquel mon carosse va, pour ainsi-dire, tout seul aussi uniformément qu'un coche. Je vais de chez moi chez un Libraire, de chez ce Libraire à un Caffé, de ce Caffé à un autre Libraire à un mille delà, & de ce dernier, à un Caffé à un autre mille. Au moyen de cette tournée, on me voit tous les jours dans tous les coins de la Ville, & comme je ne manque jamais de me trouver aux trois Caffés où vont les Médecins, il n'y en a pas un qui ne me voie tous les matins.

C'est là, M. la maniere moderne d'être connu : voilà la méthode arbitraire qu'un public extravagant pres-

crit aux Docteurs. Je vous prie de faire vos efforts pour persuader à ce Public, que notre tems pourroit être employé beaucoup plus utilement ; & s'il est possible, sur vingt de nos carosses qui usent le pavé de Londres, détruisez-en dix-neuf, en démontrant à leurs Propriétaires, qu'à moins d'être enragé, on ne doit point s'aviser de payer deux guinées par semaine pour ses chevaux, tandis qu'on n'en gagne quelquefois pas une dans sa profession.



III.

EXTRAIT DU CONNOISSEUR.

Lettre écrite à l'Auteur, par un Mari malheureux.

Fervens difficili bile tumet jecur. (Horat).

MONSIEUR, la coutume des Maris d'Espagne est, dit-on, de ne laisser jamais sortir leurs Femmes, sans une vieille qui les accompagne soigneusement. La mode de Turquie est de confier les Femmes aux soins d'un Eunuque vigilant. Mais je n'avois jamais étendu dire qu'en aucun pays les hommes fussent soumis à une telle loi. Hélas, Monsieur ! ma Femme est pour moi une vraie *Duegne*. Elle me garde à peu près comme le *Kisler Aga* pour-

roit faire la Sultane favorite. Pour peu qu'elle ait de soupçon sur mon compte, elle ne me perd point de vue, elle s'attache à moi, comme si elle n'étoit que même chair & mêmes os. Elle ne me laisse point sortir sans elle, de peur que je ne m'égare ; elle me suit dans la maison, comme on suit un enfant à la lisiere. Si je descends les escaliers pour le moindre besoin, elle me crie, *Mon cher, vous ne sortez pas ?* Enfin, pour plus grande sureté, elle serre mon chapeau & ma canne avec ses gands & son petit chapeau (1).

Je ne me flatte point d'être plus beau ni mieux fait que les autres hommes, & elle n'a pas, du moins à mes yeux, moins de charmes que les autres Femmes. J'ajouterai encore que je ne suis pas fort vif ni de constitution robuste. D'ailleurs il n'y a pas plus d'un mois que nous sommes mariés, & cependant elle compte si peu sur

(1) Les Femmes Angloises ne sortent point sans un petit chapeau.

moi, que je ne puis pas même en public faire la moindre civilité à une Femme, sans allarmer sa jalousie. » Cel-» le-ci est une fieffée Coquette, dit-elle, » celle là est entretenue. L'une » m'a fait un clin d'œil qui prouve de » l'intelligence; l'autre m'a donné un » coup de coude qui signifie quelque » chose «. Imaginez-vous, Monsieur, qu'une Religieuse entreroit plutôt dans un Couvent, de Moines qu'une jeune Femme ne trouveroit accès dans notre maison. Tout ce qui n'est pas grand mere essuie les affronts de ma Femme, & elle n'est jamais chez elle que ponr les Vierges de 60 ans, ou pour les beautés du dernier siécle.

Elle ne me permet pas même de fréquenter les hommes : elle regarde les garçons en particulier comme autant de séducteurs & d'entremetteurs d'affaires secrettes. Un soir à la vérité elle s'étoit hasardée à me laisser aller à la taverne avec quelques-uns de mes amis; mais à peine la premiere bouteille étoit-elle vuidée, que nous vîmes arriver mon garçon qu'elle

avoit envoyé avec la lanterne pour me ramener au logis. Je le renvoyai avec ordre de revenir dans une heure; mais un quart-d'heure après la Femme de Chambre arriva pour me donner avis que *ma chere* étoit au lit malade, & qu'elle vouloit me voir dans l'instant. Je me prépatois à obéir, lorsqu'à notre grande surprise la malade entra dans notre chambre, fit des lamentations sur ma dureté, & tomba dans des convulsions dont elle ne revint, que lorsque nous fumes rentrés. Là elle soutint que les Tavernes étoient des lieux infâmes où on n'alloit que pour y rencontrer des prostituées, & elle finit par me déclarer qu'elle étoit dans la ferme résolution de ne me laisser jamais aller à aucune Taverne, à moins qu'elle ne fût de la partie.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'elle ne prend pas moins de précautions pour m'ôter tout sujet de tentation. Aussi-tôt qu'elle fut dans mon ménage, elle renvoya mes deux Servantes, en faisant entendre qu'il y

avoit eu entre moi & ces filles quelqu'intimité & même du criminel. Je puis cependant vous protester, que l'une étoit une bonne vieille femme ridée, ayant des yeux hagards & un masque effrayant; l'autre étoit une grande vilaine fille presqu'Egyptienne pour le teint & tout-à-fait dégoutante d'ailleurs. Mon Valet Jean fut aussi renvoyé, quoiqu'il eût demeuré avec moi plus de trente ans, sous prétexte qu'il sçavoit trop bien les allures de son Maître. On prit une récureuse pour faire le ménage, en attendant que Madame eût trouvé son affaire, ce qui n'étoit pas facile. Entre celles qui se présentoient, l'une étoit une drolesse trop adroite, l'autre trop jolie, une autre trop jeune ou trop effrontée. Notre maison est à présent remplie de vrais monstres. La Femme de Chambre de Madame est une espece de paralytique dont la tête va comme une figure de la Chine; la Servante louche avec un seul œil qui pleure la perte de l'autre, & la Cuisiniere, outre qu'elle boite, porte

une trogne couperosée chargée de bourgeons.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne lis jamais de lettres que Madame n'en voie auparavant le contenu, comme je n'en reçois point qu'elle ne rompe la premiere le cachet. On ne vient point de la poste, que l'inquiétude ne la fasse frissonner, Elle prétend trouver une intrigue à la seule inspection du cachet. Un amour ou deux cœurs unis, ou bien un pain à cacheter piqué avec une épingle ou un dez à coudre, sont des signes certains d'un billet doux. La semaine passée on vit arriver de la campagne une lettre pour moi, qu'elle jugea être d'une femme, sur le caractere griffonné de l'adresse. Ç'en fut assez pour la mettre aux champs; elle ouvrit la lettre avec rage, dans l'espérance de faire une découverte importante; mais ce fut bien pis quand elle en trouva l'écriture indéchiffrable : elle ne douta plus que ce ne fût de quelque Créature que je tenois à la campagne, & qui m'écri-

voit en chiffres. J'avouai qu'en effet c'en étoit un, & que j'en avois la clef. Enfin je lui expliquai le tout. C'étoit mon Fermier qui n'ayant jamais appris à écrire, avoit inventé des caracteres avec lesquels il s'exprimoit & au fait desquels j'étois. Elle ne s'en rapporta pas à ce que je lui dis sur cela, & elle n'y ajouta foi qu'après qu'elle eut envoyé dans le pays quelqu'un pour vérifier le fait.

Cette moitié qui m'aime tant, se trouva dernierement fort mal & au point qu'elle se crut en danger. Elle me fit appeller, & toute en pleurs elle me dit, qu'elle ne mourroit pas tranquille, si je ne lui promettois une chose. Je l'assurai qu'il n'y avoit rien que je ne fisse pour lui donner toute satisfaction. » Mon cher, me dit-elle, » je ne puis supporter la pensée que » vous soyez un jour à une autre. Je » ne reposerai point dans mon tom- » beau, si vous ne me jurez que » vous ne vous remarirez point & que » vous n'aimerez aucune autre Fem- » me tant que vous vivrez «. Par

bonheur, *ma Chere* est rétablie sans avoir mis ma foi à une si forte épreuve, quoique cependant je puisse assurer que je suis si rassasié du mariage que je voudrois en être encore au célibat.



IV.

CONDAMNATIONS D'INNOCENS.

Extrait du British-Magazin.

UN Particulier jouissant d'une fortune assez considérable, la laissa en mourant à sa fille unique, & il nomma son frere exécuteur de son Testament & Tuteur de l'Héritiere. Elle avoit environ dix-huit ans, & dans le cas où elle seroit morte sans être mariée, ou dans celui où s'étant mariée elle n'auroit point eu d'enfans, son bien revenoit à son Tuteur & aux héritiers de ce Tuteur. Cette circonstance fit que plusieurs parens de la Demoiselle répandirent dans le monde, qu'il étoit imprudent de la laisser demeurer chez son Oncle, soit qu'ils y crussent réellement du danger, soit

qu'ils fussent mécontens de la disposition. Quoiqu'il en soit, l'Oncle, sans avoir égard à ces propos, mena sa niece chez lui, près de la forêt d'Epping, & peu après elle disparut.

On fit de grandes recherches à ce sujet, & comme il fut dit qu'elle étoit sortie avec son Oncle pour aller dans la Forêt & qu'il étoit revenu sans elle, on l'arrêta. Quelques jours après il subit un long interrogatoire, dans lequel il convint être sorti avec elle & assura que, comme il revenoit à la maison, elle s'étoit amusée derriere lui; qu'il l'avoit cherchée avec soin dans le bois, sans pouvoir la retrouver; qu'il ne sçavoit pas d'ailleurs où elle étoit ni ce qu'elle étoit devenue. Ses réponses ne parurent pas probables. L'intérêt qu'il avoit à la mort de sa Pupile, & le zéle interressé des autres parens fortifierent les soupçons contre lui, de sorte qu'on le retint en prison. Le lendemain de nouveaux faits fournirent les plus fortes preuves contre lui. On apprit qu'un Gentilhomme du voisinage avoit fait la cour à cette

Demoiselle ; que quelques jours avant qu'elle disparût, il avoit fait un voyage vers le Nord ; que la jeune Demoiselle avoit déclaré vouloir se marier avec lui à son retour ; que l'Oncle avoit souvent désaprouvé ce mariage dans les termes les plus forts ; qu'elle avoit beaucoup pleuré & lui avoit reproché ce procédé, ainsi que l'abus de son autorité sur elle. Une autre femme dédéposa & jura, qu'ayant passé par la Forêt d'Epping vers les onze heures du matin, le même jour que la jeune Demoiselle avoit disparû, elle avoit entendu une voix de Femme qui disputoit avec chaleur. Surquoi elle s'étoit approchée de plus près, & sans voir personne, elle avoit entendu la même voix prononcer ces mots : *Ne me tuez pas, mon Oncle, ne me tuez pas.* Qu'étant fort effrayée & ayant entendu un coup de fusil du même côté, elle avoit fait beaucoup de diligence pour s'éloigner ; que d'ailleurs elle n'avoit point eu de repos qu'elle ne fût venue déclarer ce qui lui étoit arrivé.

Il parut sur ces preuves très évi-

dentes, que cet homme avoit assassiné sa niéce, pour hériter de son bien. L'impatience de le punir d'un crime si atroce fut telle, qu'on le condamna à mort sans retardement, & qu'il fut exécuté avec la même diligence.

Environ dix jours après l'exécution, la jeune Demoiselle revint à la maison. Il se trouva que tous les faits n'en étoient pas moins vrais, & voici comme tout s'étoit passé.

La jeune Demoiselle déclara qu'étant convenue avec son Amant de se sauver avec lui, il avoit répandu le bruit qu'il alloit faire un voyage vers le Nord, & qu'il s'étoit caché dans une petite cahute de la Forêt ; que le jour qu'elle avoit disparû, il avoit des chevaux prêts pour elle, pour lui-même & pour deux Domestiques ; qu'elle étoit sortie, comme on le sçait, avec son Oncle ; qu'en revenant, ce dernier lui avoit reproché la résolution dans laquelle elle persistoit d'épouser quelqu'un qu'il n'agréoit pas ; qu'après beaucoup de débats, elle avoit dit avec émotion : *Que voulez-vous ?*

J'ai placé en lui mes inclinations. Si je ne l'épouse pas, ma mort en résultera. Ne me tuez pas, mon Oncle, ne me tuez pas ; que précisément comme elle prononçoit ces mots, elle avoit entendu près d'elle un coup de fusil qui l'avoit fait tressaillir, & qu'aussitôt après elle avoit vû sortir un homme du bois avec un Pigeon ramier qu'il venoit de tirer ; qu'étant près de l'endroit fixé pour le rendez-vous, elle avoit imaginé quelques prétextes pour que son Oncle prît les devans, & que son Amant lui ayant présenté un Cheval qu'il tenoit tout prêt, elle étoit montée dessus & s'étoit éloignée fort rapidement ; qu'au lieu d'aller vers le Nord, ils s'étoient retirés dans un logement qu'il avoit retenu près de Windsor, où ils s'étoient mariés le même jour, & qu'au bout d'une semaine, ils avoient fait pour leur plaisir un petit voyage en France, au retour duquel ils avoient appris la catastrophe malheureuse qu'ils avoient innocemment occasionnée à son Oncle.

Si l'autre fait qu'on va rapporter

n'excite pas autant la pitié, l'Accusé ayant échappé au supplice, il n'en prouvera pas moins l'incertitude des présomptions, quelqu'évidentes qu'elles paroissent.

Jacques Dumoulin, réfugié François, ayant passé en Angleterre avec sa famille & une petite somme, y chercha à faire valoir son argent en achetant les marchandises qui étoient saisies à la Douanne, qu'il revendoit en détail. Comme il s'y en rencontre souvent qui sont de contrebande, ceux qui commercent dans cette branche sont généralement suspectés d'accroitre leur fortune par des moyens illicites, en faisant eux-même la contrebande. Quoique ce commerce ne soit point estimé, il n'auroit cependant pas deshonoré Dumoulin, s'il n'avoit en même tems été soupçonné d'employer quelquefois de la fausse monnoye. Ce qui fondoit ce soupçon, c'est qu'il retournoit souvent chez les personnes qui lui avoient fait quelques payemens. Il leur reportoit des monnoyes contrefaites qu'il se plaignoit d'avoir reçues

d'elle, & à moins qu'on ne le convainquit du contraire par des circonſtances très claires, il perſiſtoit avec obſtination dans ſes plaintes. Cette conduite lui fit bien-tôt perdre ſa réputation & ſon crédit. Il arriva un jour qu'ayant vendu pour ſoixante-dix-huit livres ſterling de marchandiſes à un certain *Harris*, avec qui il n'avoit point encore fait d'affaire, il reçut ſon argent en guinées & en monnoie d'or de Portugal. Comme il faiſoit quelque difficulté pour les recevoir, Harris l'ayant aſſuré qu'il avoit ſoigneuſement examiné & peſé ces piéces & qu'elles étoient valables, Dumoulin les prit & donna ſon reçu.

Quelques jours après, il retourna chez ſon homme avec ſix piéces de mauvais aloi, qu'il dit faire partie de l'argent qu'il avoit reçu de lui. *Harris* ayant ſoutenu le contraire, refuſa de les échanger pour de bonnes. *Dumoulin* inſiſta ſur ce qu'il avoit lui-même mis tout cet argent dans un tiroir, où il l'avoit conſervé juſqu'au moment qu'il avoit voulu ſe procurer du papier en

échange, enſorte qu'il étoit bien ſûr de ſon fait. Le réſultat de la diſpute, fut que *Dumoulin* ayant prété ſerment en Juſtice, que c'étoit là les piéces d'or qu'il avoit reçues de Harris, ce dernier fut obligé d'en rendre de bonnes à la place. Mais furieux de ſe voir ainſi trompé par Dumoulin qui joignoit le parjure à la fraude, Harris débita par tout ſon avanture, & il rencontra pluſieurs perſonnes qui avoient à faire les mêmes plaintes que lui. Dumoulin ſe vit donc univerſellement mépriſé & évité, & ſçachant que les rapports de Harris étoient la cauſe de ſon diſcrédit, il lui intenta un procès pour diffamation. Harris pouſſé à bout travailla fortement à ſa défenſe, & raſſembla les perſonnes qui accuſoient Dumoulin de mauvaiſe manœuvre, de ſorte que ce dernier fut arrêté, comme accuſé du crime de fauſſe monnoie. Dans une viſite qu'on fit chez lui, on trouva dans ſes tiroirs pluſieurs piéces contrefaites, des limes, des moules, de la chaux en poudre, de l'eau forte, & tout ce dont les faux Monnoyeurs

ont beſoin pour leur travail. Toutes les tentatives qu'on lui avoit vû faire pour échanger & placer de la fauſſe monnoye, la quantité qu'on en trouva chez lui, & la découverte de ces inſtrumens firent des preuves complettes. L'effronterie & l'inſolence avec laquelle il avoit ſi ſouvent reporté les prétendues mauvaiſes pieces, ſon parjure dans l'affaire qu'il avoit eue avec Harris, & la derniere accuſation qu'il avoit intentée contre lui, jetterent les couleurs les plus noires ſur Dumoulin, & tout le monde ſe réunit pour provoquer ſa punition. Enfin ſur une conviction auſſi évidente, il fut jugé & condamné à mort.

Quelque tems avant le jour marqué pour ſon exécution, un nommé *Williams* qui, après avoir fait ſecretement le métier de Graveur, avoit depuis abandonné cette profeſſion, tomba de cheval & ſe tua. Sa femme, qui étoit groſſe & près de ſon terme, fit une fauſſe couche, & tomba dans les plus dangéreuſes convulſions. Se voyant près de la mort, elle envoya chercher la femme de Du-

moulin, & après avoir demandé qu'on les laiſſa ſeules, elle lui tint le diſcours ſuivant. » Madame, j'ai une étrange » confeſſion à vous faire. Mon mari » & trois autres perſonnes, (qu'elle » nomma) ſubſiſtent depuis pluſieurs » années uniquement par la falſification de la monnoye, & comme on m'a » ſouvent employée pour faire valoir ce » faux or, on m'a mis entierement du » ſecret. C'eſt parlà que j'ai appris, que » l'un des quatre eſt entré chez Dumoulin en qualité de domeſtique, » & que la bande l'ayant fourni de » fauſſes clefs, il a ouvert tous les tiroirs de ſon maître, & y a mis de » mauvaiſes piéces à la place des bonnes qu'il enlevoit : c'eſt par cette manœuvre inique que Dumoulin a vû » dépérir ſon commerce, qu'il a perdu » ſon crédit & ſa liberté, & qu'il va perdre encore la vie, ſi on ne travaille à le » ſauver ». Cette femme, après avoir eu bien de la peine à finir ſon diſcours, & avoir donné l'adreſſe des perſonnes qu'elle chargeoit, retomba dans ſes convulſions & expira. Sur cette dé-

position on arrêta les coupables. L'un d'eux intimidé & troublé, indiqua où étoient les outils & la fausse monnoye de ses compagnons. On trouva parmi les effets du domestique de Dumoulin l'impression de plusieurs clefs en cire, & un paquet de clefs. Lorsqu'on lui présenta cet indice si fort, il versa un torrent de larmes, & avoua tout ce qu'on avoit allégué contre lui. Lorsqu'on lui demanda comment les instrumens dont on s'étoit servi pour faire de la fausse monnoye, s'étoient trouvés dans le bureau de son maître, il répondit que, quand la Justice étoit venue pour faire ses perquisitions & arrêter Dumoulin, il avoit craint qu'on ne trouvat ses propres effets & ces instrumens, & qu'au moyen de la fausse clef il avoit ouvert le bureau de son Maître, & les y avoit cachés.

On comprend facilement que toutes les fois que Dumoulin déposoit chez lui les payemens qu'il venoit de recevoir, ce domestique y substituoit de fausses piéces; que conséquemment toutes les plaintes de son malheureux

maître étoient faites de bonne foi; que son serment dans son procès contre Harris étoit vrai, & que son accusation contre ce même homme étoit le cri de la probité injustement accusée.



V.

MEMOIRE SUR ROBERT HILL.

Extrait du British Magazin.

ROBERT HILL naquit à Tring, dans le Comté de Hertford, où un de ses parens lui ayant appris à connoitre les lettres, il vint à bout par lui-même de lire assez bien. On fut si étonné de ses progrès, qu'on l'envoya à l'école, où quelques accidens l'empêcherent de rester plus de sept semaines, pendant lesquelles il apprit bien à écrire. A l'âge de 14 ans, il fut mis en apprentissage chez un Tailleur de corps à Buckingham. Malgré cette occupation si étrangere au goût dominant qu'il avoit pour l'instruction, il ne perdit aucune occasion de cultiver son esprit. Dès qu'il

put amasser quelque argent, il acheta le Testament latin de *Beze*, & une Grammaire latine. Il chercha à s'insinuer auprès des Ecoliers du Collége, & s'offrit à leur rendre toutes sortes de petits services pour lesquels il ne demandoit d'autre récompense, si ce n'est qu'ils lui rendissent en Anglois les termes latins, & qu'ils lui expliquassent quelques regles de la Grammaire. Plus il avançoit, & plus il s'appercevoit de ce qui lui manquoit. Il ne tarda pas à joindre à son Testament & à sa Grammaire un *Gradus ad Parnassum* qui l'aida pour la prononciation. Comme il n'y a point de difficultés qui soient insurmontables, lorsqu'on les veut vaincre par un travail assidu, Hill au bout de son apprentissage, non-seulement se trouva avoir appris son métier, mais il étoit encore en état d'entendre quelques Auteurs Latins. Son application l'avoit fait connoitre dans le voisinage. Quelqu'un qui venoit de perdre son fils, lui donna ses livres d'étude, entre lesquels il se rencontra un Testament Grec. Ce fut un nouvel

objet de curiosité pour Hill. Ne pouvant résister à l'inquiétude d'avoir un livre qu'il n'entendoit pas, il se mit aussitôt à apprendre le Grec : trois années de travail le mirent en état de lire avec facilité les Auteurs en cette langue. Cet amour pour la littérature, l'empêcha de prendre aucun établissement. Il préfera de courir le pays en qualité de Garçon Tailleur. Tout distrait qu'il étoit en raccommodant les corps, il trouva toujours moyen d'étudier assidument ; & dans cet état de dissipation & de pauvreté, il commença à apprendre l'Hébreux à trente-quatre ans.

Le premier Livre qui lui tomba entre les mains, fut la Grammaire de *Shindeler*. Mais comme les Livres faits pour l'instruction d'une Langue ou d'une Science supposent je ne sçai combien de connoissances préliminaires, qu'on doit se procurer d'ailleurs, *Hill* se convainquit que cette Grammaire ne pouvoit seule le conduire à son but. Il imagina pendant ses voyages de s'associer avec quelque Juif qui voyageât

comme lui pour sa subsistance, résolu de le suivre partout & d'en tirer les secours qui lui manquoient. Il trouva en effet à Oakingham un Juif auquel il communiqua quelques-unes de ses difficultés. Ce Juif n'étoit pas lui-même assez habile pour les éclaircir. *Hill* s'adressa à plusieurs autres qui ne réussissent pas mieux. Rien ne pouvant le rebuter, il travailla sur onze Grammaires Hébraïques : aucune ne le satisfit mieux que celle de *Mayer*. Toutes ensemble lui donnerent une teinture très suffisante de l'Hébreu. Ce laborieux Artisan étudioit une grande partie de la nuit pendant ses voyages, afin de pouvoir gagner sa vie, ou continuer sa route pendant le jour. Enfin, après avoir fait les observations les plus utiles dans tous les différens lieux qu'il a parcourus, il a regagné Buckingham où il est enseveli dans l'obscurité. Toujours assujetti à un travail manuel qui lui fournit à peine de quoi vivre, il n'en est pas moins content de son état. Modeste & défiant de lui-même dans la conversation,

il a sçu se garantir des nouveaux systêmes de religion qui distinguent aujourd'hui nos Sçavants.

Entre autres livres sur lesquels il a travaillé, il a examiné avec soin l'*Essay sur l'esprit*, qui est attribué à l'Evêque de Clogher. Il a découvert quelques méprises échappées à ce célebre Auteur sur des textes Hébreux, & il a écrit ses observations sur cet Ouvrage. Il a aussi composé un Traité, où il entreprend de prouver que les points de doctrine les plus importans & les plus fortement défendus par l'Eglise Romaine, sont des innovations, & un autre Traité sur *la Divinité du S. Esprit*. Si ses compositions se ressentent un peu de la maniere extraordinaire dont il s'est formé & du désordre de sa marche littéraire, il faut du moins convenir qu'on y trouve des traits de génie.



VI.

EXTRAIT.

DU TESTAMENT SINGULIER

Du Comte de PEMBROKE.

JE Philippe, dernier Comte de Pembroke & de Montgommery, Chevalier pour le Comté de Berks, étant, comme on m'en assure, très foible de corps, mais d'une mémoire parfaite : car je me ressouviens d'avoir donné il y a cinq ans ma voix pour dépêcher le vieux Canterbury, & depuis un an je n'ai pas oublié d'avoir vû mon maître (1) sur l'échaffaut. Cependant, comme la mort me poursuit & me ménace, & que j'ai toujours cédé à ceux qui me ménaçoient, je

(1) Charles I.

fais à présent l'acte de ma derniere volonté & mon Testament.

Imprimis pour mon ame, j'avoue avoir souvent entendu parler d'ame : quant à ce que sont ces ames, & à leur destination, Dieu le sçait, pour moi je ne le sçais gueres. On me parle à présent d'un autre monde où je n'ai jamais été, & je ne connois pas un pouce du terrein qui y conduit. Lorsque le Roi regnoit, je faisois porter à mon fils une soutanne, ayant envie d'en faire un Evêque, & j'etois de la Religion de mon maître ; ensuite sont venus les Ecossois qui m'ont fait Presbytérien. Depuis Cromwel, je suis devenu indépendant : voilà, je crois, les trois principales Religions du Royaume. Si quelqu'une des trois peut sauver une ame, je la réclame. C'est pourquoi si mes exécuteurs me trouvent une ame, je la remets à celui qui me l'a donnée.

Item. Je donne mon corps, car je ne peux pas le garder. Vous voyez que les Chirurgiens me déchirent par morceaux. Ensevelissez moi donc. J'ai

assez de terres d'Eglise pour cela. Surtout ne me mettez pas sous le porche de l'Eglise ; car enfin je suis homme de naissance, & je ne voudrois pas être inhumé où le Colonel Pride est né.

Item. Je ne veux point de Monument, car il me faudroit une Epitaphe & des vers, & pendant ma vie on ne m'a que trop fait de vers.

Item. J'entends que mes Chiens soient partagés entre tous les Membres du Conseil d'Etat. J'ai assez fait ce qu'ils ont voulu ; j'ai travaillé tantôt avec les Pairs, tantôt avec les Communes. Ainsi quelque chose qui arrive de moi, j'espere qu'ils ne laisseront pas mourir de besoin mes pauvres chiens.

Item. Je donne mes deux meilleurs Chevaux de selle au Comte de Denbigh à qui je crois que les jambes vont bien-tôt manquer. Quant à mes autres Chevaux, je les donne à Milord Fairfax, afin que, quand Cromwel & son Conseil lui ôteront sa Commission, il puisse avoir quelques Chevaux à commander.

Item. Je donne toutes mes Bêtes fauves au Comte de Salisbury, étant bien certain qu'il les gardera soigneusement, puisqu'il a refusé dernierement au Roi un Daim de son Parc.

Item. Je donne mes Chapelains au Comte de Stampford, attendu qu'il n'en a jamais fait usage d'aucun, n'en ayant connu d'autres que son fils Milord Grey, qui étant en même tems spirituel & charnel engendrera plus d'un monstre.

Item. Je donne *Rien* à Milord Say, & je lui fais ce legs, parce que je sçai qu'il le distribuera fidelement aux pauvres.

Item. Attendu que j'ai menacé le sieur Henri Mildmey & que je ne l'ai cependant point battu, je donne cinquante livres sterling au laquais qui l'a rossé.

Item. Je donne à Thomas May, à qui j'ai cassé le nez dans une mascarade cinq schelings. Je comptois lui donner d'avantage, mais tous ceux

qui ont vû son histoire du Parlement, penseront que cinq schelings sont encore trop.

Item. Je donnerois à l'Auteur du Libelle contre les Dames, intitulé, *Nouvelles de l'Exchange*, trois sols pour inventer une façon de barbouiller encore plus obscene que ce qu'on a vû jusqu'ici ; mais puisqu'il insulte & noircit indignement je ne sçai combien de gens, je charge de son payement le même laquais qui a payé les arrérages d'Henri Mildmey. Il lui apprendra à distinguer les Femmes respectables.

Item. Je donne au Lieutenant Général Cromwel une de mes paroles, attendu qu'il n'a gardé aucune des siennes.

Item. Je donne aux riches Citoyens de Londres, ainsi qu'aux Presbytériens & à la Noblesse, avis de prendre garde à leur peau ; car par ordre de l'Etat, la Garnison de Wittehall s'est fournie de poignards, & au lieu de chandelles, se sert de lanternes sourdes.

Item. Je rends l'ame.

Concordat cùm originali. Nathaniel Brind.

Ce Testament bouffon contient quelqu'autres articles qu'on n'a pas insérés ici, parce qu'ils font allusion à des Anecdotes du tems qui ne nous intéresseroient point.



VII.

QUESTION DE DROIT PUBLIC.

Décidée par les dix Juges suivans; Milord Chief-Justice Parker, *Milord* Chief-Justice King, *Milord* Chief-Baron Boery, *& les Juges* Pratt, Powys, Montagne, Dormer, Blencoe, Traey *&* Fortescue. *Cette décision a été présentée au Roi le premier Février 1717, & elle est rappellée à cause des circonstances présentes.*

SIRE,

POUR obéir à vos ordres qui nous ont été signifiés par Milord Chance-

lier Cowper, & par lesquels vous nous demandés notre opinion sur la question suivante:

» » Si l'éducation & le soin des petits-
» fils de votre Majesté qui demeurent
» aujourd'hui en Angleterre, ainsi que
» du Prince Frederic, fils ainé de S. A.
» R. le Prince de Galles, lorsque V. M.
» jugera à propos de le faire venir en
» Angleterre; si enfin la fixation de leur
» séjour, la nomination de leurs Gou-
» verneurs & Gouvernantes, de leurs au-
» tres Maîtres & des Officiers qui compo-
» seront leurs maisons, comme aussi l'ap-
» probation & le soin de leurs mariages,
» lorsqu'ils seront en âge, appartient de
» droit à V. M. comme Roi de ce Royaume, ou non «.

Nous soussignés, ayant pris ces objets en considération, & après avoir fait de soigneuses recherches dans les actes du Parlement, traités, instrumens publics, histoires & livres de Loi, & après avoir considéré la puissance & les prérogatives des ancêtres & prédécesseurs de V. M. en pareil cas; après avoir enfin, suivant vos

ordres, entendu M. Reynolds (1), qui a examiné ces questions; après plusieurs conférences & délibérations sur ces matieres, nous sommes d'avis que l'éducation de vos petits fils & du Prince Fréderic, la fixation de leur séjour, & l'approbation de leur futur mariage appartiennent de droit à V. M. comme Roi de ce Royaume.

Signé les noms ci-dessus.

Avis plus détaillé donné le même jour par le Baron Price *& le Juge* Eyre.

NOUS estimons que l'éducation & le soin de vos petits fils, la fixation de leur séjour, & la nomination de leurs gouverneurs, maîtres & de ceux qui doivent composer leurs maisons, appartiennent au Prince leur pere; mais que le choix & l'approbation de leur mariage, lorsqu'ils seront en âge,

(1) Depuis Milord-Chef, Baron de l'Echiquier.

appartient à V. M. comme Roi de ce Royaume.

Sur ce dernier point nous entendons que votre décision sur leur mariage n'exclurera point celle du Prince leur pere. C'est un devoir indispensable pour chaque membre de la famille de s'adresser, lorsqu'il est question de mariage, à V. M. & de ne pas passer outre sans votre royale approbation. Tout mariage fait dans la famille royale sans le consentement du Monarque, est regardé comme un mépris de l'autorité souveraine; mais aussi nous ne trouvons point d'exemple d'aucun mariage traité par la couronne sans le contentement du pere, & nous osons assurer V. M. que nos loix & nos livres de Jurisprudence ne nous offrent rien qui puisse favoriser le sentiment contraire.

Pour ce qui est de l'autre partie de la question sur laquelle nous ne sommes pas d'accord avec les autres Juges (1),

[1] Les dix dont on vient de parler.

nous osons assurer Votre Majesté que dans tous les cas le Pere a le droit de garde & d'éducation de ses enfans. Ce droit est fondé sur celui de la Nature, & il n'a jamais été discuté. *Littleton*, *Coke* & *Vaughan* conviennent tous que personne ne peut avoir la garde du Mineur & de l'Héritier, si ce n'est le Pere; & souvent lorsqu'il a été question de biens fonds, après le décès du Pere, la Mere tutrice a eu la préférence sur le Grand-Pere. *Bracton* & *Fleta* sont les seuls qui semblent insinuer quelque chose de contraire; mais on sçait qu'ils ont écrit leurs Traités sur le modele des Loix de l'Empire. On sçait aussi pourquoi les Loix Romaines accorderent tant au Grand-Pere, à l'exclusion du Pere. Ce dernier n'étoit pas *sui juris*, mais bien plûtôt, *in Patris-familias sui manet potestate mancipioque*: ce sont les termes de la Loi des XII Tables. De-là il étoit absurde que celui qui étoit en la puissance d'autrui, prétendît tenir les autres en sa puissance. Aussi lorsque le Pere étoit émancipé, le droit du Grand-Pere cessoit, & les

Enfans qui naissoient après l'émancipation étoient sous la direction & la puissance du Pere, & non du Grand-Pere.

Or en Angleterre, le Mariage emporte émancipation, & parconséquent, à suivre même l'esprit des loix Romaines, le grand pere n'a plus dès lors de droit sur ses petits fils.

Ceux qui sont contre notre opinion, apportent l'exemple d'*Eléonore* fille de *Galfride*, qui, suivant une Déclaration du Grand Sceau, fut remise à *Henri III*, avec le Château de Glocester. Mais qu'en peut on inférer? Si ce n'est qu'*Eléonore* étoit sous la tutelle de la Couronne, qu'elle avoit commise aux soins de *Talbot* qui la remit avec ses biens, entre les mains du Roi. L'autre fait sur lequel ils s'appuient, est que dans la onziéme année du regne de *Henri IV*, ce Monarque accorda une somme annuelle de six mille cinq cens Schelings au Prince de Galles, pour l'entretien d'*Edmond*, Comte de Marche & de son frere, aussi longtems

qu'ils seroient sous la garde de ce Prince à qui ils avoient été remis au mois de Février précédent.

L'histoire de ce tems nous apprend que *Roger de Mortimer*, leur pere, avoit été tué en Irlande dans la vingt-deuxiéme année de *Richard II*, & qu'aussitôt après sa mort, leur mere s'étoit remariée à *Edouard Charlton*, Milord *Powis*, & qu'elle mourut la septiéme année du regne d'Henri IV, de façon que son fils aîné & son frere *Roger*, encore enfant, étoient sous la tutelle de la couronne. Il n'est pas étonnant que le Roi se chargeât de Princes qui étoient ses proches parens, & ce cas n'a rien de commun avec celui où le pere vit.

Nous avons au contraire en notre faveur le cas de *Richard*, fils du Prince *Edouard* le noir, qui pendant sa minorité vecut ainsi que sa maison chez son Pere. Il y a plus: le Prince *Edouard* ayant eû pour compagnon d'étude un certain *Simon Burlie*, parent de son Gouverneur qui portoit le même nom, ce *Simon* prit tant de

credit auprès du Prince *Edouard*, que par la suite il lui confia l'éducation de son fils *Richard*, preuve qu'il se méla uniquement, & par préference même au grand pere, de la nomination du gouverneur de son fils. L'histoire nous apprend aussi, qu'après la mort du Prince *Edouard*, son fils *Richard* fut sous la direction de sa mere, jusqu'à la mort du Roi *Edouard III*, son grand pere.

Les jeunes enfans d'*Edouard IV* vecurent avec leur mere, qui reclama leur tutelle sur l'avis de conseillers éclairés. C'est ce que nous apprend *Thomas More* dans son histoire; & lorsque la Reine se sépara de son fils *Richard*, Duc d'*York*, ses filles resterent sous sa garde, jusqu'à ce que de son bon gré elle voulut bien les envoyer à la Cour.

A l'égard de l'éducation des Reines *Marie* & *Anne*, il ne paroit pas que *Charles II*, leur oncle, ait nommé leurs gouvernantes & les officiers de leur maison; & ce seroit en vain qu'on nous objecteroit l'adresse qui

fut présentée en 1699 au Roi, pour ôter d'auprès du Duc de *Glocester* l'Evêque de Salisbury, qui étoit alors son Précepteur, puisque l'adresse ne fut point écoutée ni répondue favorablement.

On ne tirera pas plus d'avantage du prétendu article du traité signé par le Roi *Jacques*, par lequel on regloit les suites de l'alliance avec l'Espagne, & ce qui concernoit la nourriture & l'éducation des enfans qui proviendroient de ce mariage. On pourroit contester la réalité de ce traité; mais quand même on en conviendroit, on doit sentir que les articles en ont été dictés par les Cardinaux pour l'avantage de la Religion Catholique Romaine, & on auroit dans tous les tems regardé cet article, comme dérogatoire à la suprematie de la Couronne, & aux statuts faits pour le maintien de l'Eglise-Anglicanne.

On ajoute que le Prince *Charles*, étant en Espagne, interceda auprès de son Pere, pour que les dix années d'éducation des enfans qui naitroient du

mariage avec l'Infante, fussent prolongées jusqu'à douze. Les instances de ce Prince étoient une suite de l'envie extrême qu'il avoit de conclure ce mariage, & ne sont parconséquent d'aucun poids dans la question.

Il y avoit à la vérité un article dans le Traité qui fut conclu avec la France, à l'occasion du mariage de *Charles I.* avec *Henriette-Marie* de France, par lequel il fut convenu que les enfans qui naitroient de ce mariage seroient élevés par leur mere jusqu'à l'âge de treize ans. Mais ce fait est encore étranger à notre question, puisque le Traité fut conclu par *Charles I*, après son accession à la Couronne, & non par le Roi *Jacques*, son pere. Il est vrai que ce dernier avoit envoyé les Comtes de *Carlisle* & de *Holland* en France, pour traiter de ce mariage; mais le traité ne fut conclu qu'après sa mort, & le Roi *Charles I.* étoit bien le maître des conditions d'un mariage qu'il contractoit lui-même.

Telles sont nos observations que nous soumettons à la sagesse de VOTRE MAJESTE'.

Signé, PRICE & EYRE.



VIII.

LETTRE

A l'Auteur du Connoisseur,

Sur les Hommes à bonne Fortune.

MONSIEUR, en parlant derniérement des hommes qui cherchent fortune par la voie du mariage, vous nous fites part de vos réflexions: mais malgré toutes vos bonnes intentions, ces réflexions feront peut-être un mauvais effet. Pour vouloir précautionner en particulier quelques dames de votre connoiſſance, vous inſtruirés peut-être un grand nombre de jeunes fainéants d'une manœuvre & d'un plan auxquels ils n'auroient jamais eu l'eſprit de penſer d'eux-mêmes. On s'y trompera, M.: on croira que ce metier eſt toujours amuſant, toujours lucratif, toujours ſuivi du ſuccès. Permet-

tez-moi d'informer le public par votre moyen, que toutes nos femmes ne ſont pas auſſi folles que celles qui ont donné lieu à quelques unes de ces aventures. J'ajouterai que, ſur ce que j'ai vû, cette profeſſion eſt une des plus dangereuſes que je connoiſſe. Repreſentons nous la plupart de ces jeunes gens du caffé de Betfort, qui prétendent tous à la naiſſance, quoique nous nous reſſouvenions parfaitement d'avoir vû l'un fantaſſin, l'autre laquais &c. Une figure d'affiche, une large paire d'épaules, une part fort honnête de babil & d'adreſſe, eſt la perte de ces malheureux jeunes gens, qui ſur l'opinion avantageuſe qu'ils ont d'eux-mêmes, ſe croyent tout prêts d'une fortune que vous repréſentés comme facile. Pluſieurs d'entre-eux corrompus par l'oiſiveté de ce metier, avilis par l'artifice & l'impoſture dont il faut qu'ils uſent perpétuellement, après avoir emprunté à tous leurs amis de la taverne, quelquefois même aux étrangers ſur le grand chemin, finiſſent par la priſon

ou par le gibet. Je prendrai pour exemple un jeune homme dont la fin n'a pas été des plus tragiques, mais qui n'y a pas plus gagné que les autres. Les hommes une fois corrigés par la certitude du peu de profit qu'il y a à faire de ce côté-là, les dames ſeront en ſureté & à l'abri de leurs pourſuites injurieuſes.

Mémoire ſur M. Billet-Doux.

Ce Cavalier qui a aujourd'hui environ quarante ans, eſt entré dans la profeſſion dès l'âge de 17. Né d'une famille honnête, il a de l'eſprit autant qu'il en faut pour réuſſir auprès des femmes. Il danſe bien, chante agréablement, joue ſupérieurement du clavecin, & eſt un des hommes du Royaume qui écrive le mieux. Quoique ſes prétentions duſſent bien être récompenſées, il a à ſe reprocher 23 années d'un ſervice inutile. Il a été 50 fois joué par ſes maîtreſſes, renvoyé 19 fois avec mépris par les meres, oncles ou tuteurs

(car c'eſt une regle générale chez ces Meſſieurs de ne s'adreſſer jamais à aucune demoiſelle qui ait ſon pere), batonné dix fois par les domeſtiques de la maiſon, deux fois berné dans une couverture par les femmes de chambres, deux fois bleſſé par ſes rivaux, & une fois eſtropié par un coup de mouſquet qui lui a été tiré d'une fenêtre. Voilà le compte exact des prix dont on a couronné ſa patience, ſon aſſiduité, ſon activité & ſon courage. Pour achever la liſte de ſes exploits, il eſt aujourd hui priſonnier dans une maiſon de correction, à demi-nud, mourant de faim, & vraiſemblablement gueri pour jamais de toute rechute d'amour. Venons à ſon éducation.

On le mit de bonne heure chez un Avocat au Temple, pour lui procurer une façon de vivre honorablement, ſans être à charge à perſonne. A la fin de ſes études, on fit une dépenſe très ſuffiſante pour le pouſſer dans ſa carriere; mais malheureuſement il fréquenta les beaux eſprits du

Caffé de Georges. On lui vanta tant les brillantes fortunes qui se faisoient par de bons mariages, qu'il préféra cette voye comme la plus courte. Il s'équipa magnifiquement, se donna une voiture élégante & quatre Chevaux bais. Dans cet équipage brillant il parut pendant trois ans à Bath, à Epsom & à Tumbridge. Il n'en falloit pas d'avantage, pour consommer tout son argent comptant. Aucune de ses entreprises sur les Femmes n'ayant réussi, il fut obligé de vendre son équipage & ses Chevaux pour se soutenir, & il fit un dernier effort en disposant du reste de son bien. Ce fut alors qu'il brilla dans toutes les Mascarades, qu'il éclipsa ses Rivaux à l'Opéra & aux promenades. Cela n'empêchoit pas qu'à ses heures de loisir il ne fréquentât les Caffés. Ce fut dans un de ces lieux publics que je fis connoissance avec lui, & que je devins son confident le plus intime. Il poursuivoit avec la même assiduité le Beau-Sexe, sans pouvoir rien terminer. Ces beaux Messieurs se trouvent si sou-

vent dans le cas d'être obligé de dresser de nouvelles batteries & de changer d'objets, que les Dames se tiennent pour dit que ce n'est pas précisément à leurs charmes qu'ils en veulent. Les dernieres ressources de notre Amoureux banal furent donc épuisées infructueusement; il fut forcé de vendre ses effets & de se retirer à la campagne chez un parent éloigné. Il y passa dix-sept ans à faire la cour à toutes les Femmes de quinze milles à la ronde. Un de ses parens mourut alors. Touché de ses malheurs, & persuadé qu'ils serviroient à le corriger, il lui laissa six cens livres sterlings de rente. Tous les hommes ne pensentpas de même: mon ami n'en suivit que plus ardemment son premier plan & je le rencontrai il y a un an au rendez-vous de toute notre jeunesse, au Caffé de Betford. Il n'y a point de Demoiselle de quelque fortune, qui n'ait entendu ses sermens d'amour & de fidélité; il n'en est point non plus qui y ait eu foi. Malgré les premieres leçons qu'il avoit eues de l'adversité, il n'en fut pas moins

moins prodigue, & il trouva dans un an la fin de cette fortune qui sembloit lui avoir été envoyée par la Providence.

Dans le grand nombre de femmes qui avoient été l'objet de ses poursuites, étoit la belle, la prudente, la délicate G..... Il l'avoit rencontrée à Tumbridge, & quoiqu'elle n'eût pas une fortune considérable, il avoit plus essuyé de refus & de mépris de sa part que d'aucune autre. Après six semaines d'assiduité, il s'étoit retiré sans espérance, en convenant cependant que par une certaine fatalité il l'aimoit plus qu'aucune autre des Belles à qui il s'étoit adressé.

Après avoir été en butte à la rigueur de vingt autres, il étoit Samedi dernier à côté de moi au Caffé avec l'air de la désolation, une perruque brune & un habit négligé, signaux du désespoir, lorsqu'un grison lui remit la Lettre suivante.

MONSIEUR,

„ Je suis bien punie du tort que

„ j'ai eue en affectant de l'indifférence pour vous, tandis que mon „ cœur me parloit en votre faveur. „ C'étoit à moi même que je nuisois; personne ne me mérite plus „ que vous, aussi n'ai-je pas eu depuis un moment de tranquillité. „ Vous troublez mon imagination le „ jour, & mon sommeil la nuit. Serai-je toujours poursuivie par votre idée, & n'atteindrai-je jamais „ à la réalité? Venez sur le champ, „ mon cher Amant, & si vous êtes „ assez généreux pour me pardonner, „ je vous laisse le maître des conditions “.

HENRIETTE G.....

Le changement qui éclata sur la phisionomie de mon ami, à la réception de cette Lettre, me donna occasion de lui en demander le contenu, & pour réponse il m'en fit la confidence entiere. La Demoiselle demeuroit à dix-huit milles de Londres. Il prit la résolution de partir aussi-tôt pour l'aller voir; il me pria vivement de l'y

accompagner ; il insista sur ce qu'ayant partagé avec lui sa mauvaise fortune, je devois participer à ses avantages. J'acceptai le parti, & nous ne fimes d'autres préparatifs que d'aller chez lui, où il mit un habit noir, le seul habit décent qu'il eût. Il ne fut pas plutôt habillé que nous partîmes. Vous pouvez vous ressouvenir qu'il avoit beaucoup plû le matin de ce jour-là : nous nous flattâmes que le tems se nettoyeroit ; & pour ne rien vous cacher sur notre peu d'aisance, je vous avouerai que nous nous proposâmes de faire tout le voyage à pied. Il étoit cinq heures après midi, & cependant nous entreprîmes de faire nos dix-huit milles dans le même jour. En pareilles circonstances ne brave-t-on pas l'obscurité & l'orage ?

La mauvaise fortune de mon ami nous poursuivit toujours, il ne cessa de pleuvoir. A peine étions-nous à Tiburne, que nous rencontrâmes beaucoup de monde qui pouvoit nous servir d'avertissement sur ce qui nous attendoit. C'étoit une quantité de gens

qui courroient après deux coquins qui venoient de voler un Fermier du voisinage il y avoit une heure. Ils étoient mouillés jusqu'aux os, & nous ne tardâmes pas à l'être autant qu'eux. Cependant la pluie augmentant au lieu de diminuer, lorsque nous fûmes vers Kensington, nous nous mîmes à l'abri sous des arbres touffus. Ce fut alors que nous commençâmes à faire des réflexions. Crotés jusqu'à l'échine, entierement trempés, nous désespérâmes d'arriver ce jour là au but de nos désirs. En ce moment nous entendîmes les roues d'une voiture ; nous trouvâmes que c'étoit une espece de brouette appartenante à une Dame dont le nom commençoit par une *H*. Ce qui lui avoit fait donner par son voisinage, le nom de la Duchesse de *Hell* (*a*). Cette voiture qui ressembloit à celle dans laquelle on porte les corps morts, servoit à porter les provisions de cette bonne Dame.

(*a*) *Hel*, signifie *Enfer*.

La nécessité nous fit trouver cette voiture très opportune, ne fut-ce que pour avancer notre route à l'abri de l'orage. Nous appellames le conducteur à qui nous offrimes douze sols pour faire avec lui les sept lieues qu'il y avoit delà au Château de la Dame. Il nous ouvrit la petite portiere de derriere par laquelle on entroit dans sa voiture, & nous fumes introduits avec la provision de la Duchesse, pour son diné du Dimanche suivant. C'étoit un faisan, deux poulets, un collet de bœuf & deux éclanches de mouton. Le tout n'étoit que trop tendre, comme nous en pûmes juger par l'odeur. Nous ne fumes pas plutôt entrés, que notre conducteur ferma très exactement la portiere, & fit partir ses chevaux au grand trot. Il seroit mal aisé de décrire notre malheureuse situation. Parfumés dans l'obscurité de cinquante mauvaises odeurs, n'ayant pas de quoi nous coucher tout notre long, ni même de quoi nous accroupir, secoués horriblement, nous appellames à grands cris pour qu'on

nous mit en liberté ; mais le bruit des roues empêchoit qu'on ne nous entendit, & nous fumes ainsi balotés pendant une heure & demie. Enfin nous entendîmes arrêter la cahotante machine, & après avoir entendu pendant quelque tems un bourdonnement confus, nous fumes reçus hors de la voiture au milieu de quarante paysans armés de fourches & de broches, qui s'écrioient tous à la fois qu'il falloit nous mener chez le juge qui alloit nous envoyer à Newgate. Voici la source de notre désastre. Notre conducteur ayant vû deux hommes d'une figure déplorable réfugiés sous une haye pendant un aussi cruel tems, avoit conclu que nous ne pouvions être que les deux voleurs en question qui n'osoient entrer nulle part, étant connus dans tout le canton. Prévenu fortement de cette idée, il avoit cru devoir s'assurer de nous, & comme un autre Jehu, il nous avoit conduit dans la grange d'un Ferm er, où il avoit ameuté la populace contre nous. Ce fut envain que nous

plaidames notre innocence ; nous fumes conduits chez un juge qui pour notre malheur se trouva yvre, & qui alloit nous envoyer en prison sans autre examen ; si je n'avois pas imploré la miséricorde de la compatissante fille de sa Reverence, qui représenta à son pere qu'il falloit nous faire fouiller, pour mieux juger de notre état. On ne nous trouva, comme vous jugez bien, ni armes ni argent. Quelques lettres dont on se saisit sur moi, & qui instruisirent complettement sur ce qui me concernoit, nous valurent notre grace, après que sa Revérence nous eut bien recommandés *de ne plus faire pareille chose.*

Bien corrigés de l'envie de voyager de tout le jour, nous allâmes à un cabaret à bierre où l'on eut grand soin de nous faire payer notre misérable portion de pain & de fromage, avant de nous coucher, de sorte que nous nous levames le lendemain une heure avant le jour, denués de tout viatique & de toute ressource. Notre lassitude, notre état de peine, nos

membres brisés par la maudite voiture, tout sembloit exiger les secours de la médecine. Il n'y avoit qu'un maréchal pour tout docteur, dont nous apprimes tant de *qui-pro quo*, que nous aimames mieux partir avec nos meurtrissures que de nous exposer à sa maladresse. Apeine le jour commença-t-il à paroître, que mon camarade en considérant ma comique figure ne put s'empêcher d'éclatter de rire, & de me dire que je ressemblois à la femme du Meunier, qui suivant la vieille Balade, fut barbouillée de glu par son mari, ensuite roulée dans des plumes, & puis vendue au Diable, comme la plus étrange créature qui existât. Il est vrai que j'avois volé toute les plumes à la volaille de l'infernale Duchesse ; mais en regardant à mon tour mon camarade, je pris une revanche complette. Le ridicule de sa figure me fit bientôt oublier ce qu'il y avoit de plaisant dans la mienne. Ressouvenez-vous qu'il étoit en habit noir entierement mouillé, & parconséquent que

tout ce qui y avoit touché dans la voiture, s'y étoit attaché. Ce n'étoit que traces de sang, lambeaux de chair crue, & plumes de volailles dont il avoit eu abondamment sa part. Ajoutons à cela qu'une des manches de son habit étoit déchirée. Mon ami s'en consola, dans l'espérance qu'il trouveroit à deux milles delà à Hillington un de ses parens, où l'on apporteroit remede à tous nos maux. Nous redoublames le pas pour y arriver, mais il n'étoit pas chez lui, & outre que la gouvernante ne connoissoit point mon ami, elle étoit l'une des plus zelées dévotes de Whitfield (1). Elle jura que non-seulement il lui étoit impossible de manier l'éguille un Dimanche pour nous ravauder, mais même qu'elle ne souffriroit pas qu'un tel péché se commit chés elle. Nous maudimes ses scrupules, & nous sortimes de la maison en en secouant la poussiere. J'oubliois de vous dire, qu'en entrant

[1] Fameux Prédicateur Méthodiste.

dans ce village, nous attirames autour de nous les petits enfans, les vieilles femmes & les chiens du lieu qui nous suivirent à grandes huées. Mon ami à qui ce triomphe ne plaisoit pas plus qu'à moi, & qui en prévoyoit autant dans la ville d'Oxbridge, où demeuroit sa maîtresse, se rappella un sentier qui conduisoit près de la maison, sans traverser la ville. Nous nous acheminames vers la prairie où étoit ce sentier. Mais quelle fut notre surprise, de trouver au lieu d'une plaine verdoyante une mer d'eau à traverser. Les pluyes & les ruisseaux qui faisoient tourner le moulin voisin, avoient inondé cette prairie. Mon camarade, qui connoissoit le pays, me proposa de traverser cette inondation, sans nous effrayer, n'y en ayant que jusqu'à mi-jambe. Nous nous déchaussames & nous entrames courageusement dans les flots. Nous fimes deux milles en vrais héros, sans autre événement, si ce n'est que mon ami, voulant abréger, se jetta dans un fossé qui séparoit les deux prairies

Il en fut quitte pour s'humecter encore d'avantage. Enfin nous parvinmes au rivage, en nous félicitant de notre bonne fortune, qui ne fut cependant pas complette; car mon camarade s'aperçut qu'un de ſes bas lui étoit échappé. Ce ne fut pas comme on juge bien, une petite perte pour lui. Il prit ſon parti en grand homme & ſe flatta d'arriver, quoique nues jambes, à l'enſeigne du Cygne dont il connoiſſoit l'Hôte, & chez lequel il m'aſſura qu'il trouveroit vergettes, fil, aiguilles & bas. J'étois enchaîné à ſa fortune, ainſi je le ſuivis. Nous entrames dans la ville; mais le cimetiere étoit inévitable, & les fideles alloient à l'égliſe préciſément au moment que nous paſſions. Nous fumes donc encore une fois le jouet du public, & mon ami eut de plus la mortification de voir ſa maîtreſſe qui alloit au Temple, conduite par un jeune homme leſte & brillant, & ſuivi de la bonne compagnie de la ville. Toute l'aſſemblée nous honora de ſes regards & de ſon atten-

tion. Mademoiſelle G... rougit juſqu'aux oreilles, lorſqu'elle reconnut ſon amant nues jambes, & vêtu auſſi groteſquement. Elle le reconnut, quelque ſoin qu'il prit de ſe cacher le viſage. Pour moi qui n'avoit là aucune connoiſſance, je levai la tête avec une réſolution philoſophique, & je hâtai notre marche afin d'échapper à la curioſité générale. Le Cygne que nous voyons de-là nous encourageoit, lorſque l'Hôte qui étoit Officier de juſtice de la paroiſſe, vint en diligence au-devant de nous pour exercer ſes fonctions, & executer l'ordre que venoit de lui donner le Magiſtrat de la ville, de ſe ſaiſir de nous. Notre maudite étoile & notre apparition dans un équipage auſſi délabré un jour de fête, nous firent encore ſuſpecter du même vol, pour lequel on nous avoit déja perſécutés la veille. On étoit déja informé de ce vol dans cette ville. Mon ami reclama envain ſes anciennes liaiſons avec l'Hôte, l'homme de juſtice ne le reconnut plus. D'ailleurs connoit-on ſes amis

dans la détreſſe? Nous fumes conduits chez un ſecond juge. L'air ouvert qu'on m'avoit vû, prévint en ma faveur, tandis que la honte qui avoit couvert le viſage de mon camarade, le fit regarder comme coupable. Il n'avoit garde de dévoiler les motifs de ſon embarras: on alloit le conduire en priſon, lorſqu'il ſe crut forcé à produire la Lettre que lui avoit écrite Mademoiſelle G... piéce authentique ſur laquelle il s'étoit déterminé à entreprendre ce voyage. En préſentant au Juge cette précieuſe Lettre, avec toute la contrition qu'on peut imaginer, il ajouta qu'on y trouveroit la preuve, qu'il étoit homme de naiſſance. Ce dernier terme avec une figure auſſi déguenillée excita un ris général. Le Juge eut beau lire la Lettre, il en trouva les circonſtances ſi peu vraiſemblables qu'il crut ne pouvoir pas examiner aſſez ſoigneuſement le fait. Il envoya donc celui qui nous avoit arrêté à l'Egliſe, pour y demander de ſa part à Mademoiſelle G... ſi en effet elle avoit écrit

une pareille Lettre, à qui elle l'avoit adreſſée, & quand elle l'avoit écrite.

La belle en préſence de Dieu & du Miniſtre dénia ſon écriture, & elle ajouta qu'elle ignoroit à qui étoit adreſſée cette Lettre. Sur cette réponſe, mon malheureux ami fut mis en priſon, & on m'accorda ma liberté; mais mon amitié m'empêcha d'en faire uſage. Le froid commençoit à le gagner, lorſqu'une femme charitable du voiſinage lui prêta un de ſes bas bleus pour couvrir ſa jambe nue, & lui racommoda ſa manche avec une piéce verte. La même bonne femme lui rendit un ſervice plus important: elle lui apprit que Mademoiſelle G..., après s'être fait connoître à Tumbridge par plus d'une avanture ſcandaleuſe, en étoit revenue groſſe de ſix mois, dans la ville où nous étions, & qu'enfin elle avoit été trop heureuſe d'épouſer le premier laquais du Seigneur, dont elle avoit eu un enfant. C'étoit cette noce que nous avions rencontrée près de l'égliſe.

Je ne m'amuſerai point à vous

peindre le viſage de mon ami, en apprenant ces détails. Je ne pus pas obtenir qu'il fut relâché le lendemain. Je revins à Londres, où j'eſpere le voir dans quelques jours extrêmement gueri de la fureur des mariages.



ALLEMAGNE.

I.

DISSERTATION

Sur les Animaux Marins.

Personne ne doute, que l'Océan ne nourriſſe une grande quantité d'Animaux qui nous ſont encore inconnus. En avançant de plus en plus dans la Mer, on découvriroit bien des Iſles, où toutes les recherches des Européens ne les ont point encore conduits, Il en eſt des Animaux Marins à peu près comme des Terreſtres : certaines eſpeces ſe trouvent partout, mais elles varient ſelon le climat & ſelon la nourriture, ſoit en groſſeur, ſoit en couleur, ſoit pour la qualité ou la longueur de leur poil ; & ces variations réitérées ſont cauſe que la fi-

gure ſe perd tout-à-fait. Mais quand un Animal revient dans le même pays d'où il étoit ſorti, il perd ſa forme étrangere & reprend la naturelle. Des Chevaux menés d'Europe en Sibérie deviennent plus petits à la longue, mais auſſi plus durs. Les conduit-on encore plus loin aux Indes ou à la Chine, ils deviendront plus petits encore & plus fins, & formeront à la fin une eſpece particuliere.

Les Bêtes de ſomme de Yakutz envoyées aux environs de la preſqu'Iſle nommée Kamſchatka, ainſi que dans l'Archangel, y deviennent plus grandes & plus fécondes

Si l'on fait paſſer en Suede des Moutons d'Angleterre, dont la laine eſt ſi renommée, la qualité de cette laine diminue en peu de tems & les Moutons deviennent plus petits. Si donc quelqu'un peu inſtruit de ces ſingularités vouloit avoir du Bétail étranger en Sibérie, il en auroit dans peu un grand nombre qu'il faudroit regarder comme de nouvelles eſpeces. Les Ecureuils que l'on trouve le long

du Fleuve Oby, ſont gros & d'un poil long & gris, au lieu que ceux d'Obdory ſont plus petits d'un tiers, & ont le poil plus court & plus fourni. A Barchoſin ils ſont noirs, & à Werchojan bigarrés de gris & de noir. Mais comme la couleur des cheveux vient de la différence des alimens, la longueur du poil des Animaux & ſon abondance a la différence du climat pour cauſe. Dans les endroits où les Meleſes, les Pins, les Cèdres ne perdent pas leurs feuilles, les poils des Animaux ſont ordinairement cendrés, au lieu qu'ils ſont noirs dans les endroits où ces Arbres ſe dépouillent de leurs feuilles, & où il y a beaucoup de Sapins.

De tous les Animaux Marins, le Veau ſeul ſe trouve dans tout l'Océan. On en en voit auſſi dans la Mer Baltique & la Mer Caſpienne & dans des Lacs qui ne communiquent point avec la pleine Mer, comme dans les Lacs Baikal & Oron, & cela dans tous les tems de l'année. Il y a cependant entr'eux cette différence, que

le Veau Marin que l'on trouve le plus communément dans l'Océan a une couleur qui lui eſt propre, & qui eſt fort différente de celle des autres. Le poil de celui-là eſt jaunâtre, & ſur les flancs du côté de la cuiſſe il a une tache châtain-brun qui lui couvre le tiers de la peau.

Je trouve des Veaux Marins de trois différentes grandeurs. Ceux de la premiere ſurpaſſent le Taureau, & ſe trouvent ſeulement dans l'Océan Oriental; entre le cinquante-ſix & le cinquante-neuviéme dégré de latitude. Les habitans de Kamtſchatka lui ont donné le nom de *Lachtak*. Ceux de grandeur moyenne ſont mouchetés comme les Tigres; les plus petits viennent de l'Ocean. On en trouve dans la Mer Baltique, dans le Port d'Archangel, ſur les côtes de Suéde, de Norwege, d'Amérique & de Kamſchatka. Ils ſont d'une ſeule couleur dans les Lacs d'eau douce, & argentins dans le Lac Baikal. Si l'on demande pourquoi cet Animal amphibie ſe trouve également & dans la

Mer & dans les Lacs, c'eſt parce qu'il y trouve partout de la chair ou des poiſſons pour ſa ſubſiſtance; au lieu que l'Animal nommé *Manati* par les Eſpagnols, *Vache Marine* par les Allemands, & connu parmi les François ſous le nom de *Lamentin*, vit d'une certaine algue (*Fucus Marinus*) qui ne vient pas partout, & il eſt conſtitué de ſorte que toutes les eaux ne lui ſont pas propres.

La Loutre Marine vit d'Ecreviſſes & de coquillages. Comme elle a le trou oval fermé, il n'y a que certains endroits de la Mer, (& ce ſont les moins profonds,) où elle peut aller chercher ſa proie. On la voit en Amérique ſur des rivages bourbeux, plats & pierreux. On en trouve auſſi en grand nombre ſur les bords & autour du Canal de Kamſchatka.

Le Lion & l'Ours Marins vont par troupes, ainſi que les Oyes & les Cignes. Ils recherchent dans le tems du frai les endroits écartés, les Iſles déſertes; puis ils vont revoir leur pays natal.

Il eſt un amphibie extrêmement vorace, nommé *Bieluga*, qui cherche les Golfes longs & étroits, pour que les poiſſons qu'il chaſſe ne puiſſent lui échaper, & qu'il en prenne beaucoup en très peu de tems. Telles ſont les embouchures de la riviere d'Ud & celles d'Ochot, ainſi que le Golfe où tombe la riviere d'Olotora.

Le *Roſmar*, eſpece de Cheval Marin, eſt un animal pareſſeux qui choiſit les endroits les moins habités: il eſt extrêmement gras, & très ſenſible au chaud. Sa demeure favorite eſt au milieu des glaces qui ſe trouvent toute l'année à l'embouchure des Rivieres d'Oby, de Geniſca, Lena, Kolyma, & autour du Cap nommé *Tſuk*.

La Baleine eſt auſſi très pareſſeuſe, & elle s'arrête où il paſſe le moins de Vaiſſeaux. Elle fait choix ordinairement des Plages Occidentales, où elle peut, ſans être troublée, dormir, frayer & mettre bas.

Si d'autres Amphibies ne choiſiſſent pour leur demeure que certains endroits de la Mer, c'eſt qu'ils leur

ſont uniquement propres. Tous ces Animaux reſtent où ils trouvent à ſubſiſter plus facilement, où ils ſont à l'abri du trouble, & où ils trouvent plus de choſes conformes à leur nature.

Tous les Animaux Marins ont quelque choſe de commun avec les Animaux Terreſtres de même eſpece, ſoit dans leur figure, ſoit dans leur maniere de vivre. Auſſi ont-ils toujours eu un nom commun. Les Anciens les appelloient comme nous, Bœufs, Chevaux, Loups Marins, &c, parce que les traits de conformité qui ſont entre ces Animaux, frappent les yeux même du vulgaire. Enfin l'amour des parités va ſi loin dans certains hommes, qu'il en eſt qui ont prétendu qu'il y avoit des hommes, des Moines Marins, &c. Il faut cependant remarquer, que les Matelots Ruſſes, ainſi que les Anglois & les Hollandois, ont d'abord donné au *Manati* ou *Lamentin*, le nom de *Koroba Morskaja*, ou *Vache Marine*. Ils ont auſſi nommé dabord le Lion Marin *Sibutska*,

l'Ours Marin, *Kot*, nom qu'ils donnent à l'Ours & au Lion terrestres. Ils ont aussi observé le Loutre Marin, & ils lui ont donné le nom impropre de *Bobr Morskoi*.

Il n'y a que cinquante ans que tous ces Animaux sont connus : c'est *Marggraf* qui le premier a fait mention du Loutre Marin, mais avec trop de briéveté & d'obscurité. *Dampierre*, célébre navigateur & plusieurs autres Sçavans du même tems, ont déja donné véritablement la description du Lion & de l'Ours Marins, mais fort imparfaitement. Presque tout ce qu'ils en ont dit est ou faussement observé, ou inventé à plaisir. *Dampierre* a cependant sur les autres l'avantage d'être plus véridique, quoiqu'il ne fût pas homme de Lettres.

Il ne faut pas s'imaginer, qu'il n'y aît dans cette contrée que les quatre Animaux Marins que je vais décrire. Si la saison, les lieux & le tems me l'eussent permis, j'aurois surement, pour ma propre satisfaction, amplifié cette partie de l'Histoire Naturelle, autant

que je me l'étois proposé, lorsque j'entrepris un si long voyage en des pays inconnus. Je ne puis que faire mention d'un Animal ignoré que j'ai vu dans l'Isle de *Schumagini*, & je donnerai du Singe Marin une description très imparfaite & moins capable de satisfaire la curiosité, que de faire regretter les connoissances qui nous manquent à l'égard de cet Animal.

J'ignore encore quel succès auront les observations que je propose de faire l'an prochain à l'embouchure de la Kolima. J'y suis engagé par l'envie de connoitre les os du *Mammon*, dont nous n'avons que quelques vieilles descriptions très imparfaites. Je ne doute pas que, venant à connoitre mieux les rivages de l'Amérique, nous n'y trouvions cet Animal si extraordinaire. Mais il n'est pas étonnant que tant de choses nous soient encore inconnues, vû la longueur des voyages au-delà des Mers. On s'étonneroit à plus juste titre, de ce que nous ne faisons pas attention à des choses que nous avons sous les yeux, que nous pourrions nous

nous procurer sans peine, & que notre négligence laisse, pour ainsi dire, inconnues, malgré les recherches dont nous admirons l'exactitude & la profondeur. Le silence que nous gardons sur ces vérités les fera regarder par la postérité comme des fables. Il n'y a pas longtems que j'ai sçu que cet Animal Scythe appellé *Suhac*, dont on a nié l'existence, est cependant connu aujourd'hui précisément sous le même nom dans le Désert d'Asoff, & dans ceux qui sont habités par les Cosaques Saporoskiens. C'est une Chevre qui n'a qu'une corne : elle est fort commune, & les Cosaques en aiment beaucoup la chair.

On trouve encore dans la même contrée le Loup noir de Scythie, dont *Aristote* a fait la Description. Il est plus long que les Loups ordinaires & a les pieds plus courts : il est très méchant & très carnacier. Aux environs de Woronesch & d'Astracan, il y a un Animal qui abboye comme le Chien ; il est rusé, méchant, il surprend ceux qui dorment, & emporte

furtivement tout ce qu'il trouve dans les Maisons. Ne seroit-ce point l'*Hyene* des Anciens ?

Description d'un Manati, Lamentin, *ou* Vache Marine, *Animal qui a été tué le* 12 *Juillet* 1742, *dans l'Isle Bering, située entre l'Amérique & l'Asie.*

POUR mesurer cet Animal, on s'est servi du pied d'Angleterre divisé en dix parties, subdivisées chacune en dix autres.

Il a depuis l'extrémité antérieure de la levre supérieure, jusqu'à la pointe de sa queue qui est fourchue comme celle de l'Hirondelle, deux cens quatre-vingt-seize pouces.

Cet Animal ne sort jamais de la Mer, comme l'avancent quelques Ecrivains qui ont sans doute mal entendu les Navigateurs, quand ceux-ci ont dit que le Veau Marin paissoit sur les bords de la Mer & des rivieres. Il ne vit pas d'herbes terrestres, mais de

celles qui viennent sur les eaux. Le célébre *Clusius* a représenté cet Animal comme laid & difforme, parce qu'il n'en a vu qu'une peau empaillée. Il est assez curieux à voir vivant, & très singulier quant à la figure, aux mouvemens & à l'usage que l'on en peut faire. Sa peau ressemble plutôt à l'écorce d'un vieux Chêne, qu'à une peau d'Animal. Elle est noire, rude, ridée, & pleine de petites élevations qui lui donne l'air de Chagrin. Elle est sans poil, & une hache y entreroit à peine. Elle a un doigt d'épaisseur, & si l'on y fait une incision transversale, on y trouve, quant à la couleur & au poli, quelque ressemblance avec le bois d'ébene; mais cette écorce extérieure n'est qu'une surpeau. Sur le dos, elle est lisse & sans poil : depuis la nuque aucontraire, jusqu'à la nageoire de la queue, elle a des rides circulaires qui la rendent un peu raboteuse. Aux côtés, elle est aussi rude que si elle étoit parsemée de petites pierres; on y voit un grand nombre d'éminences creuses qui ressemblent à des champignons

sans queue. La peau est affreuse surtout autour de la tête. Cette surpeau couvre tout le corps, ainsi qu'une écaille ; elle a presque partout un pouce d'épaisseur, & elle est entierement formée de petits tuyaux perpendiculaires & aussi serrés que s'ils étoient liés ensemble. Leur position perpendiculaire fait qu'on peut les séparer les uns des autres, selon leur longueur. L'extrémité du poil qui est implanté assez fortement dans la vraie peau, est ronde, élevée & bulbeuse. Si l'on déchire cette peau, on la trouve remplie de tubérosités comme le Chagrin ; mais la surface de la vraie peau ressemble aucontraire à celle d'un dé à coudre, & les bulbes des doigts sont placées dans ses cavités.

Les tuyaux dont est formée cette peau sont si serrés l'un contre l'autre, qu'ils conservent beaucoup d'humidité & restent comme enflés. De plus, si on la coupe horisontalement, ils ne paroissent pas, & la coupe est lisse à peu près comme celle d'une griffe. Mais si on les fait sécher suspendus au Soleil, il s'y fait des

fentes de tous côtés, de sorte qu'ils peuvent être séparés comme les filamens d'une écorce & que cet assemblage de tuyaux se voit alors serré distinctement. Il sort de ces tuyaux une sérosité huileuse, mais moins abondamment sur le dos qu'autour de la tête & aux flancs. Lorsque cet Animal reste couché sur la terre ferme pendant quelques heures, son dos se séche entierement, mais la tête & les côtés sont toujours humides. Il paroit que la surpeau de cet Animal est destinée à deux usages. Le premier est d'empêcher la vraie peau de s'endommager, lorsque cet Animal est obligé d'aller chercher sa nourriture dans des endroits pierreux, ou pendant l'Hyver entre les glaçons, & de lui servir comme d'une espece de cuirasse, lorsqu'il est jetté par la tempête contre des rochers. Le second est d'empêcher que l'ardeur de l'Eté lui causant une trop grande transpiration n'étouffe sa chaleur naturelle, & que le froid trop vif de l'Hyver ne l'éteigne. Cet Animal ne peut pas rester continuellement sous l'eau, comme

d'autres Animaux Marins : quand il mange il a toujours la moitié du corps audessus de l'eau, & par conséquent il est obligé de s'exposer souvent au froid.

J'ai observé dans plusieurs de ces Animaux morts que la Mer avoit jettés sur le rivage, qu'ils n'avoient péri que parce que leur peau avoit été rompue contre quelque rocher, & cet accident leur arrive surtout au tems des glaçons.

J'ai encore souvent remarqué, que lorsqu'après avoir pris quelqu'un de ces Animaux on l'attiroit à terre avec des grapins, les efforts qu'il faisoit, & les mouvemens violens de son corps & de sa queue faisoient sauter de grands morceaux de sa surpeau. J'ai vu dans ce même cas la surpeau des pieds de devant, la corne du pied, & la nageoire même de la queue se briser. Tous ces faits m'ont confirmé dans mon opinion.

La Baleine a une surpeau parfaitement semblable, quoique les Naturalistes n'en ayent pas parlé. Nous la

trouvâmes presque toute entiere à une Baleine que la Mer jetta morte au bord de notre Isle, & nous la détachâmes. La Baleine avoit été plusieurs jours jettée par les vagues contre les rochers, dont le choc redoublé avoit fait sauter quelques morceaux de sa surpeau. Elle est d'un brun foncé, tant qu'elle est mouillée ; mais lorsqu'elle est seche, elle est tout-à-fait noire.

La surpeau qui entoure la tête, les yeux, les oreilles, les mamelles & les pieds de devant, enfin partout où elle est grainée, est remplie de vermines qui la rongent : on la trouve quelquefois toute trouée & fort souvent la peau de dessous se trouve encore piquée. Alors de la lymphe qui en coule, ou de la substance aqueuse des glandes dans lesquelles est renfermée une espece de graisse, il se forme de grosses verrues, telles qu'on en trouve aux Baleines, & ces especes d'ulceres rendent quelquefois le corps de ces Animaux hideux.

La vraie peau qui est sous celle dont nous venons de parler, couvre tout

le corps : elle a deux lignes d'épaisseur, elle est molle, blanche, extrêmement serrée, ferme, d'un tissu fort comme celui de la Baleine, & on en fait le même usage.

La tête est fort petite en comparaison de l'énormité du corps ; elle est courte, & on ne voit pas où elle finit. La forme en est longue & presque quarrée, plus large cependant entre le sommet & la machoire inférieure. Le sommet en est plat, & la surpeau qui le couvre est noire & grainée comme le Chagrin : elle est presqu'entierement brisée, d'un tiers plus mince qu'ailleurs, & facile à détacher. La tête va en pente de l'occiput vers le nez, & de même du nez vers les levres. Le bout du museau a huit pouces de hauteur, & grossit considérablement depuit le nez jusqu'à l'occiput.

L'ouverture de la gueule (*rictus*), ne se fait pas en arriere, mais sur les côtés. La levre supérieure externe est très grande & plate ; sa direction est oblique par rapport aux angles de la

gueule. Elle s'allonge tellement audessus de la machoire inférieure, qu'en ne regardant que la tête, on croiroit que cette ouverture se fait réellement en arriere, ou au moins dans la partie inférieure. La gueule n'est pas trop grande en comparaison de la grosseur de l'Animal. Il n'est pas même nécessaire qu'elle soit plus grande, puisque cet Animal ne mange & ne vit que de certaines algues.

Les levres supérieure & inférieure sont doubles, & elles se divisent en externe & interne. La position de la levre supérieure externe est oblique par rappport au bout du museau, & elle forme un demi cercle. Elle est plate, enflée, grosse, large de quatorze pouces, haute de dix, blanche, lisse, grainée ; & de chacune de ses tubérosités, il sort une soie blanche & transparente, longue de quatre ou cinq pouces.

La levre supérieure interne est longue de cinq pouces, large de deux & demi, & séparée partout de l'externe, à laquelle elle ne tient que par

le fond. Elle est velue, piquante & passe pardessus le palais, comme la langue du Veau. Cette levre tient la gueule bien fermée par le haut ; elle est mobile, & son usage est d'arracher & de porter l'algue dans la bouche, à peu près comme les Bœufs & les Cheveaux allongent les levres pour paître.

La Levre inférieure est double, comme la supérieure. L'externe est noire, lisse, & sans soie : elle a à peu près la forme d'un cœur ou d'un menton, pour ainsi dire ; elle est large de dix pouces, & haute de six & de huit dixiémes.

La levre inférieure interne n'est que très peu séparée de l'externe : elle est rude, & on ne la voit pas, lorsque la bouche est fermée, parce que l'externe la couvre en forme de cercle ; mais elle touche à la levre supérieure interne, & ferme fortement la gueule.

Dans l'endroit où la machoire inférieure joint la supérieure, on trouve un interstice garni de soies grosses,

fortes, fournies, blanches & longues d'un pouce & demie. L'usage de ces soyes, est d'empêcher que ce que l'animal mache ne tombe de sa gueule, ou ne soit entraîné par l'eau qui sort de cet endroit, lorsque la bouche est fermée. Ces soyes sont aussi grosses que des tuyaux de plumes de pigeons; elles sont blanches, creuses, bulbeuses à la racine, & répresentent d'une maniere assés agréable, même sans le secours du microscope, la vraie structure de nos cheveux.

Lorsque cet animal est entierement couché sur le ventre, la partie extérieure du museau à huit pouces de hauteur perpendiculaire, depuis les narines jusqu'au bout des levres. Le museau s'étend du nez vers les levres extérieures & vers les côtés de la machoire supérieure. Il est rond pardevant, plus épais ensuite, & sa circonférence augmente considérablement. Les levres extérieures sont grosses, épaisses & comme enflées; elles ont, comme celle des chats, un grand nombre de pores très larges, d'où

sortent des soyes blanches & fortes qui grossissent de plus en plus, en s'aprochant de l'ouverture de la gueule; les plus grosses soyes sont celles qui sortent d'entre les levres des deux machoires. Cet animal arrache l'algue avec ces soyes, comme avec des dents, & elles empêchent aussi que ce qu'ils machent ne s'échape de sa gueule. La machoire inférieure est plus courte que la supérieure, & elle seule est susceptible de quelque mouvement; mais les levres des deux machoires peuvent se mouvoir, & lui servent au même usage qu'à nos bêtes de somme. Cet animal, après avoir arraché avec ses pieds de devant du fond de la mer les plantes qui y croissent, les sépare des tiges & des racines qu'il ne mange pas, & les nettoie avec ses soyes aussi proprement qu'un homme le pouroit faire. Lorsqu'on trouve de ces plantes jettées sur le rivage & entassées en grande quantité, on est bien certain qu'il y a de ces animaux sur la côte. Comme les tiges des plantes marines sont beau-

coup plus coriaces & plus épaisses que celles des plantes terrestres, il a fallu nécessairement que la nature donnat à cet animal des levres plus fermes & plus fortes qu'à tout autre. Aussi sont-elles si dures, qu'il n'est pas possible de les amolir assés pour qu'elles soient mangeables. Leur structure intérieure présente quantité de petites cellules, formées par une infinité de muscles rhomboides, ou trapezoïdes, qui sont épais, rouges, tendineux, & forment une espéce de reseau dont les cellules sont remplies de graisse. Lorsque l'on cuit ces levres, l'eau, & la graisse s'en séparent aisement, & on voit alors toutes ces fibres blanches qui forment le reseau tendineux. Cette structure me paroit avoir trois usages differens. 1°. Pour rendre les levres plus fortes, plus serrées, & plus difficiles à blesser à l'extérieur. 2°. Comme les têtes & les queues de ces muscles sont placés de façon, que si les têtes se contractent vers l'ouverture de la bouche, les queues se contractent vers le sommet de la tête, de sorte

que les muscles prennent alors la forme d'une couronne; par là ces levres extremement pésantes, sont levées & tournées plus facilement. 3°. Moyennant cette construction, les levres peuvent recevoir un mouvement spiral, & il n'est pas nécessaire que tout le corps se meuve, pour arracher l'algue; ce qui cependant seroit nécessaire sans cette structure, puisque cette peau épaisse, dont tout le corps du Lementin est couvert, empêche cet animal de tourner facilement la tête.

Cet animal mache autrement que les autres animaux. Au lieu de dents, il a deux longs os, forts blancs & qui representent deux rangs de dents. Un de ces os tient au Palais, & l'autre à la machoire inférieure. Ces os sont articulés d'une façon tout-à-fait extraordinaire: on ne peut pas donner de nom connu à cette espéce d'articulation. On ne sçauroit la nommer *Gomphose*, parce que les os ne sont pas enfoncés dans une cavité, mais que leurs petites éminences & leurs cavi-

tés font oppofées à d'autres cavités & à d'autres éminences du palais & de la machoire. D'ailleurs cet os entre & eſt affermi dans la levre ſupérieure interne à la partie antérieure de la peau cornée ; il eſt encore articulé aux côtés de la bouche, avec des os rayés & enfin vers ſa partie poſterieure, par une double apophiſe qui eſt au palais & à la machoire inférieure.

Ces os qui tiennent lieu de dents molaires, ont un grand nombre de cavités ſemblables à celle d'un dé à coudre, ou d'une éponge, qui donnent paſſage à des arteres & à de petits nerfs, comme dans les dents des autres animaux. Ils ſont encore unis & liſſes, excepté aux deux côtés par leſquels ils ſe touchent. Le ſupérieur à quantité de ſillons courbés, qui repréſentent aſſés bien des vagues. Ils paſſent en machant dans les cavités de l'os oppoſé & broyent ainſi les plantes qui ſe trouvent entre-deux.

Le nez eſt la partie la plus élevée

& la plus avancée de la tête, comme dans le Cheval. Il a deux narines ſeparées par une cloiſon cartilagineuſe, épaiſſe & large de deux pouces. Les narines ſont auſſi longues de deux pouces, & ont autant de diametre. Elles ſont fort ouvertes, & à l'intérieur elles ont beaucoup de conduits courbes ou de labyrinthes. Ces narines ſont extrêmement fortes, ridées intérieurement, & couvertes d'une peau tendineuſe, qui eſt remplie de pores noiratres. De chacun de ſes pores, il ſort une ſoye de la groſſeur d'un fil à coudre, & longue d'un demi pouce, que l'on arrache facilement, & qui dans cet animal à le même uſage que le poil de narines dans les autres animaux.

Les yeux ſont exactement au milieu de la tête, entre le nez & les oreilles, préciſement à la naiſſance du nez, ou bien peu s'en faut. Ils ſont extremement petits pour un ſi grand animal, & pas plus gros que des yeux de mouton : ils n'ont point de cil, ſont tout ronds, & je leur ai à

peine trouvé un demi pouce de diametre. L'iris eſt toute noire, & le globe d'un bleu jaunatre. On n'y diſtingue point d'angles extérieurement ; mais en levant la peau qui eſt autour de l'œil, on voit vers le grand angle, ainſi que dans la loutre marine, un corps cartilagineux, ou une eſpéce de crête de coq, qui en cas de beſoin couvre l'œil, de même que cette tunique qu'ont les animaux qui paiſſent & dont ils ſe couvrent les yeux, lorſqu'ils ſont dans une terre ſabloneuſe & pleine de pouſſiere. Ce même cartillage forme par ſon autre côté une des cloiſons de la glande lacrymale, & il y eſt joint par une tunique nerveuſe qui leur eſt commune. Je coupai la glande lacrymale, & je la trouvai remplie d'une matiere muqueuſe. Cette glande étoit aſſés large, pour contenir une chataigne, & tapiſſée intérieurement d'une tunique glanduleuſe.

Un petit trou forme l'oreille, comme dans le Veau ; cet animal n'a point nonplus de pavillon ou d'oreille externe,

& l'on n'aperçoit même ces trous qu'en les cherchant avec attention. Il eſt fort difficile de les diſtinguer au milieu de cette peau qui reſſemble au Chagrin ; il y paſſe à peine un tuyau de plume de poule. Le conduit interne de l'oreille eſt poli, & tapiſſé d'une peau noire pareillement liſſe. Sa couleur le fait découvrir tres facilement, lorſque les muſcles de l'occiput ſont coupés.

La langue à douze pouces de longueur, & deux & demi de largeur, comme la langue du Bœuf. Elle ſe termine en pointe, eſt rude comme une lime à ſa ſurface, & à de petites excroiſſances. Elle eſt ſi enfoncée dans la bouche, que pluſieurs perſonnes ont crû que cet animal n'avoit point de langue. Lors même qu'on la tire en avant avec la main, elle ne vient jamais juſqu'à l'ouverture de la gueule ; il s'en faut à peu près un pouce & demi. Si elle étoit auſſi longue que dans d'autres animaux, elle incommoderoit beaucoup celui-ci dans le tems qu'il mache. On n'a, pour s'en

convaincre, qu'à faire attention aux os larges dont nous avons fait mention.

On ne voit aucune marque de séparation entre le tronc, le col & la tête, comme on en voit dans tous les poissons : cependant il seroit possible de reconnoître & de distinguer le col à une certaine partie qui est de moitié plus courte que la tête, oblongue, ronde, & plus flexible que l'occiput ne le paroit. Le col à des vertebres mobiles, & il l'est lui-même ; mais ce mouvement ne peut être remarqué, que quand l'animal vit & mange. Il incline alors la tête comme les Bœufs qui paissent. Lorsque cet animal est tranquille ou mort, il est tellement défiguré par cette surpeau épaisse & roide, qu'il paroit ne pouvoir pas mouvoir le col, & en effet on n'apperçoit extérieurement aucun indice de vertebres.

Le corps grossit tout-à-coup des omoplates au nombril ; mais depuis là jusqu'à la queue il diminue continuellement. Les flancs sont à peu près

ronds & aussi gros que le ventre même qui est élastique, enflé & rempli comme un outre par les intestins.

Le dos du Bœuf Marin est un peu vouté, quand cet animal est gras, & il l'est ordinairement au printems & dans l'été ; mais il devient plat en hiver, lorsque l'animal maigrit, & des deux côtés de l'épine du dos il se forme des cavités, qui laissent appercevoir toutes les vertebres.

Les côtes s'élevent des deux côtés en forme de voute, puis descendent vers l'épine du dos, avec laquelle elles s'articulent comme dans l'homme par *amphiartrose*, & elles forment deux cavités tout le long de cette épine.

La queue qui a neuf vertebres, commence à la vingt-sixiéme, d'où elle va toujours en diminuant jusqu'à la nageoire. Elle est moins plate que quarrée, parce que toutes ses vertebres ont deux épiphyses & quatre apophyses, dont les traverses sont larges & plattes, & les épineuses sont courbées.

La premiere vertebre de l'épine du dos est pointue ; sa surface interne est large, plate, & à la forme d'un Lambda. Elle est jointe aux côtés par harmonie, & elle y est attachée par des fibres & des ligamens très forts. Les muscles dans la queue remplissent les cavités des vertebres, & lui donnent la forme des apophyses d'un quarré long, dont les angles sont émoussés. Du reste cette queue est épaisse, très forte, & terminée par une nageoire noiratre, dont l'extremité est dure & ferme. Cette nageoire est d'une seule piéce, & sa substance est la même que celles des os de Baleine, dont les Tailleurs se servent. Elle est composée de differentes lames couchées les unes sur les autres, comme les lames ou cercles du bois : elle est fendue à environ vingt pouces de son extremité, & divisée en parties qui représentent assés bien les grandes barbes des épis de bled, mais qui la rendent assés peu semblable à une nageoire. Elle est longue ou large de soixante dix huit pouces, haute de

sept pouces trois dixiémes, & jointe aux muscles de la queue, comme par *gomphose*, c'est-à-dire, par trois racines triangulaires.

La nageoire de la queue ressemble assés à des tenailles ; les deux pointes en sont d'égale grandeur, & en cela cet animal differe des autres Monstres marins, tels qne les Cochons de mer &c. Cependant on observe dans la Baleine la même particularité. La situation de cette même nageoire, est directement contraire à celle de l'arrête ou épine du dos, comme dans la Baleine ; au lieu que dans les autres poissons, la situation de cette nageoire & celle de l'arrête est la même. Le Lamentin remue doucement la queue & avance lentement ; mais lorsqu'il s'en frappe le dos & le ventre, il s'élance avec vitesse, & souvent il s'échappe des mains qui le veulent tirer à bord.

La plus grande difference qu'on puisse observer entre cet animal & les animaux terrestres qui vont à l'eau, ou les amphibies, est dans les bras ou

pieds de devant, dont la structure est fort singuliere. Du col près de l'humerus, sortent deux bras longs de vingt-six pouces & demi, qui ont deux articulations. L'humerus est articulé par l'arthrodie avec les omoplates.

Ici comme dans le corps humain on trouve le Radius & le Cubitus fort voisins du Tarse & du Métatarse; mais on n'y voit ni doigts, ni ongles, ni griffes. Le Tarse & le Métatarse ont une graisse ferme, & sont entourés de quantité de ligamens tendineux de peau & surpeau, à peu comme près on voit la peau se renouveller dans un homme après une amputation. Mais la peau & surtout la surpeau y est beaucoup plus épaisse, plus dure & plus seche, de sorte que l'extremité de ces bras represente la pate d'une Ecrevisse ou la corne d'un Cheval, mais imparfaitement; car la corne de Cheval est plus mince à son extremité, & parconséquent plus propre à fouir & à creuser la terre. Les extremités des pieds sont polies par

derriere, pliées en deux, un peu creusées par en bas, & couvertes de soyes épaisses très fortes, de la longueur d'un demi pouce.

J'ai vû un de ces animaux, qui avoit la corne fendue comme le pied d'un Beuf; mais cette séparation n'étoit qu'imparfaite: elle traversoit à peine la surpeau, & elle étoit moins naturelle qu'accidentelle. Cela est d'autant plus vraisemblable, que la surpeau qui couvre cette corne, est extremement seche & peut facilement se fendre.

Le Lamentin emploie ses bras à toutes sortes d'usages: ils lui servent à nager, à marcher, à se tenir ferme & debout entre des rocs glissans, à creuser & à arracher l'algue, ou d'autres plantes, dans un fond pierreux, comme nous le voyons faire aux chevaux, enfin à s'apuyer lorsqu'il est pris, & à se roidir contre les Harpons avec lesquels on le tire à bord. Il fait quelquesfois de si grands efforts, que la surpeau de ces bras éclate, & qu'il en saute des morceaux.

La

La femelle, dans le tems du frai, nage sur le dos, & quand le mâle s'en approche, elle le serre dans ses bras, & se laisse embrasser de même; de sorte que ces Animaux s'accouplent à peu près comme les hommes.

Le Lamentin n'est surement pas le même animal, dont Aristote a parlé sous le nom de Bœuf marin, puisque le premier ne pait jamais sur le continent. Au fond il importe peu que c'en soit un autre ou le même, puisque Aristote ne fait point de Description de celui qu'il indique seulement; d'où l'on peut conclurre avec vraisemblance, qu'il n'en avoit jamais vû, & qu'il n'en avoit rien entendu dire de certain. Secondement *Lopés* & *François Hernandes* qui ont vû le Lamentin, ont débité sur cet animal bien des Fables, que l'expérience a fait reconnoître & qui ont induit en erreur *Clusius* & *Ray*.

Cet animal n'a point de poils, & ce qu'on pourroit nommer ainsi, sont plutôt des soyes ou des tuyaux creux, qui ne naissent que sous les pieds & autour du museau.

La tête de cet animal ne res-

semble point à la tête du Veau, comme le croit *Clusius*, ni à celle du Bœuf, comme l'avance *Hernandes*. Quant au tegument exterieur, il ne ressemble à celui d'aucun autre animal, & il à une forme toute particuliere.

Il n'a point de Griffes aux pieds, mais à leur place une peau pareille à celle qui se forme sur les membres amputés. L'animal marche sur cette peau, qui est garnie de soyes tranchante,

(Le reste au Journal prochain.)



II.

Suite du Mémoire de M. Justi *sur la morsure de la Tarentule.*

JE sçai que quelques personnes doutent de la vérité des histoires qu'on raconte des *Tarentulés*; & je conviens que sous les apparences d'une maladie si extraordinaire, il peut se cacher bien de l'imposture. Mais j'ai été parfaitement délivré des doutes que j'avois sur cet article, tant par le récit de plusieurs Sçavans, & entre autres de Médecins, que par le témoignage d'un de mes parens, homme tres sensé, qui a vû de ses propres yeux à Tarente, d'où l'Animal a tiré son nom, & en d'autres endroits les danses des personnes mordues, non-seulement dans les places publiques, mais aussi dans des maisons privées. Il m'a dit avoir vû même un Médecin sur lequel une sorte de Musique qui l'affec-

toit faisoit le même effet que sur les autres Malades. Le sçavant *Epiphane Ferdinand*, qui a exercé la Médecine pendant plusieurs années dans la Pouille, & dans la Calabre, parle comme témoin oculaire de beaucoup d'effets singuliers de la Musique sur ceux qui ont été mordus par la Tarentule; il s'engage même de convaincre les plus incrédules sur ce point par leurs propres yeux.

» Un Musicien de bon sens & » très digne de foi m'a plusieurs fois » assuré, dit M. *Boyle*, que quand » il jouoit un certain air qu'il m'a fait » entendre & qui ne touchoit pas beau» coup d'autres gens, il ne dépendoit » que de lui de faire pleurer malgré elle » une certaine personne qu'il me nomma. Il ajoute, que quand il prenoit médecine, ou quand il étoit attaqué de la fiévre, il avoit souvent éprouvé que la seule répétition de deux vers de *Lucain* lui causoit un certain frisson, presque semblable à celui qui amene ordinairement la fiévre. Cependant il ne donne point cela pour une preuve

de l'effet physique du resonnement. Mais il assure que ces deux vers lui ayant été lus avec emphase un jour qu'il avoit la fiévre & qu'il étoit fort agité, ils firent une si forte impression sur lui, que depuis lorsqu'il entendoit dans cet état non naturel les mêmes vers, ils produisoient dans son cerveau & dans les autres parties le même accident, que quand on les lui récita pour la premiere fois (1). On peut ajouter à cela le court récit que le même *Boyle* fait dans le supplément au Traité sur l'effet des sons, d'un Serpent que la Musique animoit & mettoit dans une agitation singuliere. Il faut donc revenir au principe d'où *Boyle* déduit l'effet du resonnement sur le corps. » La lumiere, dit-il, » opere fort sensiblement sur le corps » humain; & cependant elle n'est » pas produite, ni par un mouve-

(1) On doit sans doute regretter que *Boyle* n'ait point indiqué ces merveilleux vers de *Lucain*.

» ment plus rapide, tel que ce qu'on » appelle en Latin *effluvium*, mou» vement plus subtil encore que ce» lui des particules aëriennes, & » elle n'est pas propagée par l'im» pulsion d'une matiere plus déliée » que l'air. Qui voudroit par conséquent » nier les effets du resonnement sur » le corps, n'a qu'à observer les dif» férentes passions que la différence » des Sons excite dans l'ame. On » peut enhardir quelques hommes » par une harmonie de Sons forts; » c'est-à-dire, on peut dissiper par » ce moyen les froides considéra» tions qui pourroient les engager » à plier, de maniere que soudaine» ment & sans faire aucune réfle» xion, ils marchent au-devant du » péril. On en porte d'autres à la » joie; c'est à-dire, que par la Mu» sique on arrête la suite des pen» sées mélancholiques auxquelles ils » étoient livrés, & qu'on leur don» ne le tems d'employer leurs pro» pres forces sur eux-mêmes. D'au» tres sont portés à la dévotion, ou

» ce qui est la même chose, on » fait resonner des tons convenables » à l'objet sublime auqeuel on veut » attacher les Auditeurs. Quiconque » sçait de quelle maniere la Nature » & les passions sont imitées dans » la Musique, n'en demandera pas » davantage. Si nous pouvons être » excités par la Musique à la terreur, » à la compassion, à la rage, à » la peur & à toutes les autres pas- » sions, il assez vraisemblable que » nous pouvons aussi nous en pro- » mettre quelques avantages dans les » maladies. Car outre la morsure de » de la Tarentule, il y en a eu où » la Musique a été d'un très grand » secours. On a vû des Fiévreux sur » qui la Musique a eu un tel pou- » voir, qu'en les obligeant de danser, » ce mouvement a chassé de leur corps, » par la sueur & la transpiration, la plus » grande partie du ferment & des par- » ticules fébriles. Car, comme on l'a » dit, la Musique & les Sons tou- » chent les plus fines particules de » l'esprit nerveux qui communique

» son impression au sentiment & à » l'esprit. Les Médecines au contraire » ont rarement d'autre influence que » sur les parties grossieres du corps «.

Je ne rappellerai point ici l'exemple du Maitre à Danser d'Alais, dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, ni plusieurs autres d'hommes & d'animaux, qui par la Musique ont été délivrés de certaines maladies, ou qui en ont éprouvé d'ailleurs des effets extraordinaires. Je pense que les considérations & les exemples que j'ai allégués sont suffisans pour mon objet. Ainsi je ne m'appuirai point de récits qui se trouvent dans les descriptions des voyages qui peuvent toujours être soupçonnés d'exagération. Ce que nous avons remarqué peut aussi ce me semble servir de réponse aux doutes formés par M. *Busching*, Professeur à Gottingue (1), contre les suites de la morsure de la Tarentule. On

(1) *Magaz. de Hambourg. Vol. XIV. pag.* 433.

voit du moins que les personnes mordues de la Tarentule ne sont pas toujours, mais sont au contraire très rarement des mendians, ou des vagabons. Nulle condition n'est exempte de ce mal, quand on ne prend point de précautions pour s'en garantir. Cependant ceux qui sont le plus sujets à être mordus de cet insecte, sont les gens de la campagne qui travaillent à la terre & à la moisson. Au reste tout ce que l'on en dit, tous les effets singuliers qu'on en rapporte, se bornent au climat le plus chaud de l'Italie & principalement à la Pouille ou à la Calabre; car on a observé que ces araignées ont perdu leur venin, ou ont fait beaucoup moins de mal quand on les a transportées en d'autres contrées un peu plus froides. De plus il est évident que les expériences sur les *Tarentulés* sont confirmées par des témoins très dignes de foi & très sensés, qu'elles ont été bien examinées, & qu'elles n'ont pas été révoquées en doute par les plus habiles Médecins. On voit encore que les *Ta-*

rentulés ne font des actions extraordinaires ou plaisantes que dans la chaleur de la maladie, de sorte qu'on ne peut gueres les soupçonner d'imposture. Cependant il faut convenir avec M. *Mead*, qu'il peut se glisser beaucoup de prestiges dans cette étrange maladie.



III.

PENSÉES SUR DIEU.

Quid potest esse tam apertum, tamque perspicuum... quam esse aliquod Numen præstantissimæ mentis, quo omnia regantur. Cic. de Nat. Deor. Lib. II. c. 2. » Quoi de plus évident & de plus sensible que l'existence d'une Intelligence ou d'un » Etre d'un pouvoir & d'une bonté » infinis qui gouverne tout «.

Toute créature raisonnable doit admettre un premier principe, une cause premiere de tout ce qui existe, & dont la sagesse & la puissance soient proportionnées aux merveilles de l'univers. Pour former une démonstration contre cette vérité, il faudroit, ou que l'idée de cette pre-

miere cause impliquât contradiction, ou que la création fût impossible, ou enfin que la constitution actuelle des choses ne pût avoir pour auteur un Etre intelligent. De ces trois hypotéses, la premiere est insoutenable, à moins qu'on ne l'étende à toute cause & à tout effet. Car pourquoi la premiere cause seroit-elle plus impossible que toutes les autres? Si l'idée de priorité ajoutoit quelque impossibilité à l'idée générale de cause, la derniere supposition ne seroit pas moins absurde dans les principes même des Athées. Quelque imperfection qu'on suppose dans l'univers, on pourra toujours concevoir une cause qui lui soit proportionnée.

Il ne reste donc à l'Athée qu'à chercher quelque contradiction dans l'idée même de créer. On a dit d'une maniere trop vague que *créer*, c'étoit faire quelque chose de rien. L'Athée en a pris avantage, comme si on avoit voulu réaliser le néant, & faire le rien principe de quelque chose. Mais si par créer, on entend communiquer une existence dépendante, ou être

l'auteur de ce qui ne peut exister par lui-même, toute contradiction s'évanouit. Il ne doit pas avoir été plus difficile à la cause premiere, de donner l'existence à une matiere brute, que de la donner au monde que nous habitons. Il est vrai qu'on conçoit plus difficilement la création de la matiere, que celle de l'univers. La premiere est une production inconnue chez les hommes & qu'ils ne peuvent imiter; l'autre ne suppose qu'un changement dans la disposition des parties, & on en voit des exemples dans les ouvrages des hommes.

Cependant ni l'une ni l'autre de ces idées n'est contradictoire, & si la création proprement dite de la matiere est difficile à concevoir, la production par elle-même l'est infiniment davantage, ou plûtôt ne présente aucune idée distincte.

La premiere cause est donc possible, & si elle est possible, il est naturelle de supposer qu'elle existe. En effet, un arrangement qui découvre par tout des vûes sages & une exécution

admirable, d'où doit-il probablement provenir, ou d'un principe d'intelligence & de vie, ou de causes aveugles & inanimées?

Peut-être trouvera-t-on des sistêmes d'Athéisme moins absurdes les uns que les autres, mais aucun d'eux ne conserve le moindre degré de vraisemblance. Lorsqu'on les compare avec la supposition d'une Divinité, toute la présomption est en faveur du sistême qui admet une cause premiere, & toute les marques de fausseté sont de l'autre côté. Ceci paroîtra évident, si l'on fait attention aux argumens qui détruisent l'Athéisme.

Qu'il y ait diverses especes d'Etres, c'est ce que nos sens & notre raison nous apprennent. Il n'est pas moins clair qu'aucun de ces Etres n'a pû se produire lui-même : il faudroit qu'il eût pû agir avant que d'exister, & qu'il eût été en même-temps cause & effet.

Quand on ne conviendroit pas de l'existence des objets extérieurs, le sentiment de notre propre pensée nous

convaincroit que nous sommes, & chacun de nous auroit au moins un effet dont il auroit à rechercher l'origine. Cette origine ne peut se trouver que dans une suite d'effets sans cause, ou dans une cause premiere de tous ces effets. La premiere origine est contradictoire : envain auroit on recours à une progression infinie d'effets, on seroit toujours obligé de reconnoître un cause proportionnée à cette infinité, c'est-à-dire, infinie dans le même sens. Si le premier chainon n'est pas éternel & la cause de tous les autres, lui-même rentre avec eux dans le cas des effets sans cause, c'est-à-dire, des choses qui sont & ne sont pas. Jusqu'ici l'argument est démonstratif & sans aucun mêlange de probabilité. L'Athée a paru le sentir, en soutenant que cette chaine éxistoit nécessairement elle-même. Mais quelle raison peut-il en alléguer? Sinon qu'il est contradictoire qu'elle n'existe pas, & pourquoi? Si ce n'est parce qu'elle est actuellement existente : solution peu satisfaisante,

puisqu'elle suppose que tout ce qui est ne peut ne pas être. Toutes les parties de l'univers sont dans un mouvement continuel : la chaine auroit pû ne pas être, elle n'est donc pas nécessaire. Si elle étoit nécessaire, chaque chainon seroit déterminé à être tel qu'il est, & ne pourroit jamais devenir autre chose. Mais tout change dans la nature : ce qui est aujourd'hui ne sera peut-être pas demain.

Enfin chaque chainon, loin d'être indépendant de la chaine, comme il devroit l'être, s'il étoit nécessaire, est évidemment dépendant des autres, assujetti à leur influence, existant, si j'ose le dire, pour eux & par eux.

Le fistême de l'Epicurien n'est pas moins insoutenable que celui du Spinosiste. Dire que le livre le mieux écrit & le palais le plus régulier ont été faits fortuitement, sans art & sans intelligence, c'est avancer une chose moins absurde, que de soutenir la même chose du volume de la création, & du Palais de la Divinité.

En effet il ne suffit pas que l'ar-

rangement présent des choses soit un effet du hasard : il faut, 1°. Que la matiere qui n'étoit pas plus nécessaire que sa forme soit sortie dans un tems déterminé du néant par hasard. 2°. Les parties de la matiere ont-elles été depuis l'éternité en mouvement ou en repos? Si elles ont été en repos, comment se meuvent-elles? Si elles ont été en mouvement, pourquoi n'y sont elles pas toujours? 3°. Le hasard n'est qu'un peut-être qui n'a rien de réel ni de déterminé : il ne fournit aucune raison suffisante pourquoi les choses ont existé. 4°. Il n'y a aucune probabilité dans ce concours fortuit d'atomes, qui contre une infinité de dispositions différentes, amene l'ordre & la beauté. Un hasard aussi régulier & aussi uniforme que la cause la plus intelligente & la plus immuable, est un véritable Etre de Raison.

Si la nécessité & le hasard sont également chimériques, à qui peut on avoir recours pour la production de l'Univers, qu'à cet Etre dont la bonté, la sagesse & la puissance écla-

tent dans ses Ouvrages? Il est donc évident qu'il existe un premier Principe, une Cause premiere qui a produit au-dehors ce qui n'étoit que possible.

L'idée, ou plutôt la conviction de l'existence de ce premier Principe, a fait naitre mille questions ridicules sur sa nature & sur son essence. On a voulu les connoitre & les approfondir, & par une foule de faux raisonnemens, on est tombé dans un labyrinthe d'erreurs toutes plus absurdes les unes que les autres.

Le grossier Matérialisme a eu des partisans : les hommes qui ne jugent que sur le rapport des sens, ont cru que tout ce qui existoit, participoit de la matiere. Ils ont en conséquence regardé l'Etre Suprême comme ne faisant qu'un Tout avec ce que nous appellons corps.

J'avoue que l'idée d'immatérialité n'est gueres que négative pour l'homme : elle consiste à exclure les propriétés du corps de l'Etre à qui on attribue celles de l'esprit en gé-

neral. Nous ignorons ce que c'eſt que matiere, ce que c'eſt qu'eſprit : nous en ſaiſiſſons quelques propriétés qui nous font haſarder des définitions. Nous donnons le nom de corps ou de matiere à ce que nos ſens diſcernent, & dont les parties qui ſont impénétrables peuvent être ſéparées.

Par Eſprit, nous entendons une ſubſtance indiſcernable, indiviſible, pénétrable & active. On attribue à cette ſubſtance, l'Intelligence, la Volonté, la Mémoire, facultés dont les corps nous paroiſſent privés. Cette idée d'eſprit n'eſt pas plus inconcevable que celle du corps, & celui qui la traite de chimere, décide non-ſeulement de l'exiſtence, mais même de la poſſibilité des Etres. Si le Matérialiſte rejette tout eſprit, on peut auſſi rejetter tout corps. Si le premier n'admet qu'un Monde matériel, on pourra ne concevoir qu'un Monde ſpirituel. Si on ramene tout aux modifications des objets que l'on voit, on pourra également ramener tout aux idées que l'on forme.

C'eſt déja beaucoup que d'avoir réduit le Matérialiſte à l'impoſſibilité de prouver ſon ſyſtême ; il faut du moins dans ce cas ſuſpendre ſon jugement. Mais celui qui admet une cauſe immatérielle, à d'autres raiſons que des doutes, pour ſoutenir ſon ſyſtême. Si cette cauſe eſt immenſe & préſente partout, elle ne ſçauroit être matérielle, puiſqu'elle excluroit tout autre corps par ſon impénétrabilité.

D'ailleurs, la création ſuppoſe de l'intelligence & de la ſageſſe, propriétés inconnues dans la matiere : on n'a pas même prouvé qu'elles puiſſent lui convenir. Si la matiere n'eſt pas univerſellement intelligente, ce qu'on ne ſauroit ſoutenir, cette propriété devroit dépendre de la modification ou de la configuration de ſes parties. Mais jamais ni la figure, ni le mouvement n'ont produit que des effets du même genre, & qui n'ont aucun rapport avec les idées & les réflexions de l'eſprit.

Or qu'elles ſont les perfections & les propriétés de cet Etre qui n'eſt

point fait pour nous ? C'eſt par ſes ouvrages que le Créateur a voulu ſe repréſenter à nous : un autre monde un autre intelligence, une infinité de mondes & de ſiecles ne ſuffiroient pas pour le connoître tel qu'il eſt.

Le terme d'infini a été pris des idées de la durée & de l'eſpace. En l'appliquant aux qualités morales du Souverain Etre, on ne doit entendre autre choſe, ſinon qu'elles ſont auſſi parfaites qu'elles peuvent l'être, & qu'elles n'admettent d'autres bornes que la poſſibilité des choſes. Mais juſqu'où s'étendent-elles ? c'eſt un miſtere impénétrable à l'homme. L'Oiſeau que vous nourriſſez dans une cage, peut-il juger de votre intelligence ?

La premiere propriété que nous découvrons dans cet Etre ſuprême, c'eſt la bienfaiſance. Auſſi-tôt que nous commençons à nous connoître, nous pouvons nous convaincre que c'eſt de lui que nous tenons notre exiſtence ; que cette faculté de connoître & de juger, infiniment ſupérieure à la matiere, eſt un bienfait du Créateur qui

nous rend en quelque ſorte ſemblable à lui-même.

Dieu auroit pû ſe contenter de nous tirer du néant, & nous abandonner à nous-mêmes, ou nous livrer à un aveugle hazard. Comme il ne nous doit rien, nous n'aurions pû nous en plaindre. La bienfaiſance du Créateur s'étend plus loin : crées ſuſceptibles de ſenſations qui nous avertiſſent de nos beſoins, cet Etre Suprême y a pourvû, en nous ſoumettant, pour ainſi dire, toute la nature. Nous trouvons dans les Etres inanimés, des qualités délicieuſes qui fourniſſent abondament à notre nourriture.

Dieu s'eſt montré bienfaiſant à notre égard, avant que de nous ouvrir les yeux ſur ſa magnificence. Il a inſpiré à nos peres de tendres ſoins & mille prévenances, pour mettre nos jours à couvert : il a enſuite dévoilé à nos yeux, le ſpectacle raviſſant du Monde. De quelque côté que nous portions nos regards, nous découvrons par-tout des objets qui nous charment & qui nous enchantent : par tout on découvre une

infinité de merveilles qu'on ne peut se lasser d'admirer.

La bienfaisance de Dieu envers nous est donc sans bornes. Mais plus elle est grande, plus notre reconnoissance doit être vive. Doués d'une faculté qui nous rend en quelque sorte semblables à la Divinité même, nous devons tâcher de nous élever jusqu'à cet Etre Suprême, & l'imiter autant que nos forces peuvent le permettre.

Un Philosophe du dernier siecle, qu'on ne lit plus depuis long-tems, parce qu'en effet toute sa doctrine, pour être exposée avec beaucoup d'élégance, n'a jamais été reçûe que dans l'École peu Philosophique d'Hermès, commence un petit Traité de Physique, par cette magnifique définition.

Deus est Ens æternum, Unitas infinita, radicale rerum omnium Principium; cujus Essentia est Lux immensa, Potestas, Omnipotentia; Voluntas, Bonum perfectum; Nutus, Opus absolutum. Plura desideranti occurrunt stupor, silentium, & abyssus gloriæ profundissima. « Qu'est-ce que Dieu? Un Etre

» éternel, une Unité infinie, le Prin» cipe radical de toutes choses, dont » l'Essence est un immense Lumiere; » la Puissance, un Pouvoir sans bor» nes; la Volonté, un Bien parfait; » le seul Bon-plaisir, une Œuvre ache» vée. Quiconque veut pénétrer au » delà, ne trouve qu'étonnement & si» lence, un abîme de majesté, des profondeurs inaccessibles. (1) »

Cette définition de Dieu n'est pas plus lumineuse que les autres; mais au défaut d'une connoissance refusée à la foiblesse de l'Esprit humain, la Raison doit se contenter des Rayons qu'elle peut recueillir, & qui suffisent pour l'éclairer.

(1) L'*Espagnette*, Enchyridion Physicæ Restitutæ. *Can. I.*



ITALIE.

ITALIE.

I.

Extrait des Stances de Politien.

Il y a quelques tems que nous fimes l'Extrait de la vie de *Politien*, & nous y parlâmes de ces Stances fameuses qu'il composa à l'occasion d'une Fête que donna *Julien de Médicis*. Sur l'éloge que nous faisions des ces Stances, une personne en a tiré la description du Palais de *Venus*, & nous avons crû devoir l'insérer ici. Depuis plus de deux cens cinquante ans, combien de Temples de *Cupidon* & de *Venus* n'a-t-on pas bâtis? Dans la plupart on ne trouve rien de neuf, comme l'on s'en appercevra sans peine, par la lecture de cette traduction de *Politien*. Ce morceau de Poësie est un chef-d'œuvre de versification, & tous les agrémens de la Langue Italienne y sont déployés. Si

l'on pouvoit traduire ce petit Ouvrage avec toutes les graces de l'Original, nous n'hésiterions point à en placer la traduction à côté du *Temple de Gnide* & de tout ce que nous avons de plus parfait en ce genre.

Le Palais de Venus.

Je vais célébrer l'aimable demeure qu'habitent *Venus* & son Fils. Toi qui seule peux sans risque parcourir ces lieux enchantés, charmante *Erato*, daigne seconder mes Chants. C'est toi qui as le département des Jeux & des Ris; c'est avec toi que l'Amour se plait à badiner, & que déposant sa trousse il vient faire voltiger ses petits doigts sur les cordes de ta lyre.

Il est une montagne agréable d'où l'on apperçoit, au lever de l'Aurore, les sept embouchures du Nil. Sur le sommet de cette Montagne inaccessible à tout Mortel, s'éleve une colline parée de verdure, au pied de laquelle est une prairie riante,

où les Zéphirs folatrant parmi les fleurs agitent mollement l'herbe émaillé. Un mur d'or environne cette prairie que couronnent les plus beaux arbres. Sur leurs branches toujours vertes, le Rossignol & la Fauvette chantent continuellement leurs amours : deux ruisseaux plus brillans que le cristal roulent de petits flots, mêlés de douceur & d'amertume, où l'Amour trempe la pointe de ses traits.

La neige, le plus leger brouillard, n'approchent point de ces Jardins immortels. L'herbe ni les Arbrisseaux, n'y sentirent jamais le souffle de l'Aquilon. Là les années n'amenent point de saisons différentes, & les cheveux blonds & frisés du Printems, noués avec des guirlandes de fleurs, y brillent dans tout leur éclat.

Attroupés le long des rives d'un de ces ruisseaux, les freres de Cupidon poussent des cris enfantins en aiguisant sur une pierre la pointe de leurs flêches. Le plaisir & le danger posés sur l'un & sur l'autre bord, font tour-

ner la roue ensanglantée qu'arrosent l'espoir trompeur & le vain désir. La peur craintive, le larcin timide, les petites facheries & les racommodemens font un groupe : les larmes grossissent de leurs pleurs le ruisseau amer ; la pâleur au teint blême, les soucis, les chagrins, la maigreur, se livrent à la tristesse : le soupçon inquiet s'égare dans tous les sentiers, & la joie brillante danse au milieu du chemin. La Volupté se réjouit avec la Beauté ; le contentement s'enfuit, le repentir reste : l'aveugle erreur vole de tous côté ; la fureur se déchire elle-même, & le remord tardif se consume. La cruauté se baigne avec joie dans le sang, & le désespoir s'enfonce un poignard dans le cœur. La fourberie taciturne, le rire dissimulé, les gestes affectés, les regards aux yeux tendres dressent des embuches aux jeunes Amans. Le regret accompagné des douleurs, & le visage appuyé sur sa main, voit l'effrenée licence se répandre de toutes parts.

Sur les traces de Zéphir naissent

les Roses, les Lys & les Violettes ; l'air est embaumé du parfum qui s'exhale des fleurs, & la Terre offre aux yeux mille beautés ravissantes. La Rose fraiche & vermeille s'épanouit à l'aspect du Soleil, & découvre les trésors de son sein : il en renaît sans cesse de nouvelles ; les premieres tombent, & la prairie en est parsemée.

L'Aurore verse une douce rosée sur les Jonquilles, sur les Œillets, sur les Anémones. Hyacinthe témoigne sa douleur ; Narcisse se mire encore dans le cristal des eaux ; la jeune Clitie se tourne amoureusement vers le Soleil ; & parmi les Renoncules & les Amaranthes, Adonis attire encore les regrets de Venus.

La prairie est dominée par une Colline couverte d'arbres touffus. Sous la fraicheur de leur ombre sort d'un roc une source vive qui forme un bassin d'une eau pure & tranquille ; cette èau s'échappe, & par mille conduits va payer aux arbres le prix de leur ombre. On voit croitre à l'envi les

Ormes, les Cyprès, les Hêtres, les Peupliers, & les Sicomores entrelassant leurs branches former d'agréables berceaux. Les Citronniers, les Orangers, charment l'odorat & la vue, & le Myrte chéri de la Déesse a la tête parée de fleurs blanches. Un Pampre verd pend dans plusieurs endroits en festons ; les jeunes Vignes sont chargées, les unes de grappes & d'autres de nouveaux jets d'où distile une eau transparente qui doit bientôt se changer en nectar.

Au bas de la Colline, tous les Animaux sont ennyvrés d'amour. Le Bélier combat en présence de l'objet de ses feux ; les jeunes Taureaux baignés de sueur & ensanglantés, se livrent une guerre meurtriere ; le Sanglier écumant éguise ses défenses, & se prépare au combat. L'Amour rend belliqueux les Daims timides ; les Tigres en fureur s'entredéchirent ; les Lions se battent les flancs de leurs queues, rugissent & se précipitent les uns sur les autres avec des yeux étincellans.

Le Cerf pourſuit la Biche, & parmi le Thin & le Serpolet les Lapins ſe careſſent; les Chevreuils bondiſſent par troupes, ſans redouter les Chiens; les Poiſſons qui nagent dans l'Onde argentée, ſemblent ſe donner la chaſſe; ils s'élevent audeſſus de la ſurface de l'eau,& tous leurs mouvemens reſpirent l'allégreſſe. Les Oiſeaux peints de mille couleurs différentes, excités par l'amour, voltigent de branche en branche & font retentir les airs des plus harmonieux concerts: Echo répond à cette douce mélodie. On entend gémir la Tourterelle; le Perroquet conte ſon amour à ſa femelle; le Paon déploye ſa queue brillante; les Pigeons s'entrebaiſent, & les Cignes raviſſent par leurs chants.

C'eſt dans ce lieu que Cupidon & ſes freres aîlés, las de percer les hommes & les Dieux, viennent éprouver leurs dards ſur les Animaux. C'eſt-là que Cypris, accompagnée de Paſithée, s'aſſied ſouvent au milieu des fleurs & des arbriſſeaux odoriférans, & qu'elle s'abandonne quelquefois à un léger ſommeil.

Sur le penchant de la colline eſt bâti un Palais ſuperbe, ouvrage de Vulcain. Devant la porte s'éleve un grand arbre dont les branches qui ſont d'émeraude portent de ces pommes qui vainquirent Atalante, & firent triompher Hippomene. Philomele y chante ſans ceſſe, & toujours un groupe de Nymphes ſe raſſemble à l'entour. L'Hymenée les fait danſer au ſon de ſa guitarre & ſonge à les unir.

Dans l'intérieur du Palais, il ne pénétre qu'un air doux & ſerain; les perles y ſervent de flambeaux pendant la nuit, & des colonnes de Diamans ſoutiennent une voute incruſtée d'émeraudes. Les murs ſont de porphire, & le jour paſſe à travers des ſaphirs d'Orient; des pierres précieuſes ſervent de pavé, & dans une alcove magnifique on apperçoit un lit d'or.

Les portes ſont formées des plus riches productions de la Nature & de l'Art. Sur l'une eſt repréſenté le ſort infortuné du vieux *Cœlius*, à qui ſon

fils, d'un air irrité, paroît trancher d'un coup de faulx les ſources de la vie. Il ſemble que la terre recueille chaque goute du ſang immortel, & l'on en voit naître les Furies & les Géans terribles, ainſi que les Nymphes légeres qui pourſuivent à coups de fleches les Animaux ſauvages. Thétis reçoit dans ſon ſein la ſanglante dépouille de *Cœlius*: l'écume de la Mer l'environne. & l'on en voit ſortir une Beauté Divine. Elle eſt aſſiſe au milieu d'une conque marine que les Zéphirs font avancer vers le rivage: tout eſt repréſenté ſi parfaitement, que la vue y eſt trompée. Les yeux de la Déeſſe brillent du plus vif éclat; les Zéphirs agitent doucement ſes beaux cheveux; tous les Elémens s'empreſſent à lui plaire. On diroit qu'elle ne fait que de ſortir de l'onde: d'une main elle preſſe ſa chevelure, de l'autre elle couvre ſa gorge; partout où s'impriment ſes pas, les fleurs naiſſent en abondance. On voit les Graces charmantes s'avancer vers la Déeſſe, & la revêtir d'une robe ſemée d'étoiles. L'une ſou-

tient audeſſus de ſa tête une Couronne qui étincelle de rubis; celle-ci attache une perle à ſon oreille, & l'autre environne ſon col d'albatre de guirlandes de Diamans. Ce groupe paroît ſur une nue argentée s'élever vers le Ciel; tous les Dieux enchantés admirent avec tranſport les attraits de la Déeſſe, & chacun d'eux aſpire à s'en rendre le poſſeſſeur.

L'heureux Vulcain s'étoit répréſenté lui-même tel qu'il eſt en ſortant de la Fournaiſe, comme ſi l'impatience de jouir de tant d'appas lui faiſoit abandonner ſes travaux. Son viſage paroît allumé & ſon cœur ſemble embraſé de plus de feux que n'en renferme l'Etna.

Sur une autre porte, l'amoureux Jupiter, ſous la forme d'un Taureau d'une blancheur éclatante, porte ſur ſon dos l'objet de ſon amour, & la Nymphe tremblante tourne ſes regards vers le rivage qui fuit devant elle. Ses cheveux & ſa robe voltigent au gré du vent, & elle retire ſes pieds nuds, qu'elle craint de mouiller dans la mer. Elle

ſemble toute éplorée appeller envain ſes compagnes, leſquelles aſſiſes au milieu des fleurs pleurent l'enlevement d'Europe; tout le rivage retentit de leurs regrets; elles répetent mille fois le nom d'Europe; mais le raviſſeur traverſe les flots, & ſe retourne de tems en tems pour baiſer les pieds de ſon amante.

On remarque encore Jupiter, qui pour contenter ſa flamme, ſe change en Cigne, en pluie d'or, en Berger, & qui ſe métamorphoſe en Aigle, pour enlever Ganimede qu'il emporte nud au ſéjour de l'Olympe. L'amour fait prendre à Neptune, tantôt la forme d'un Belier, & tantôt celle d'un Courſier vigoureux. Apollon devient Berger dans les vallons de Theſſalie, & celui qui éclaire l'univers, ſe renferme dans une cabane. Que lui ſert-il de connoître la vertu de chaque herbe, ſi cette connoiſſance ne guerit point ſa bleſſure? Il court après Daphné, à qui l'on diroit qu'il adreſſe ces plaintes: »Pourquoi m'évitez-vous? Arrêtez, belle »Nymphe; je ne ſuis point votre enne-

» mi; la Biche & l'Agneau ont raiſon » de prendre la fuite à la vue du Lion, » mais quel ſujet vous engage à m'évi- » ter? L'amour, Nymphe charmante, » la ſeule cauſe de ma pourſuite.

D'un autre côté, la jeune Ariadne déplore l'infidélité de Théſée; elle accuſe de ſon malheur & la mer & les vents & le ſommeil qui l'a trompée. Il ſemble que d'une voix entre-coupée elle laiſſe échapper ces mots: » Parjure »Theſée, eſt-il rien dans l'univers d'auſſi »cruel que toi? Les animaux les plus fé- » roces ſeroient touchés de mes maux ».

Sur un char traîné par deux Tigres, arrive Bacchus, couronné de pampre & de lierre, & environné de Satyres & de Bacchantes dont les cris font retentir le rivage. Les uns paroiſſent chancellans, & d'autres tomber; ceux-ci boivent dans leurs timballes, ceux-là dans leurs cornets; on en voit qui coûrent après les Nymphes, qui en attrapent, & qui les careſſent.

Silene eſt aſſis ſur ſon Ane: il a les paupieres appeſanties, les veines enflées, & les yeux enluminés du vin

qu'il a bû. Les Bacchantes piquent ſa monture avec la pointe de leurs tyrſes; Silene s'accroche aux crins, il tombe ſur le col de l'Ane, & les Satyres le redreſſent.

Prés de là paroît le fier Pluton, enlevant ſur ſon char rapide l'aimable Proſerpine; elle laiſſe tomber les fleurs qu'elle vient de cueillir, & ſur ſon viſage ſont peintes toutes les marques de la plus vive douleur. Hercule ſe dépouille de ſa peau de Lion & ſe revêt des habillemens d'une femme. Celui qui purgea l'univers de monſtres, qui ſoutint le ciel ſur ſes épaules, & qui portoit une maſſue formidable, ſouffre le joug que lui impoſe une femme, & manie le fuſeau.

De longs cheveux tombent ſur la poitrine velue de Polipheme, & une couronne de chêne ceint ſa tête. Près de lui paiſſent ſes nombreux troupeaux; il eſt aſſis ſur un roc, ſon Chien entre ſes jambes, & l'amour exerce tout ſon empire ſur le cœur de ce Berger. Il fait réſonner ſa muſette qu'il accompagne de ſa voix; il regarde vers la mer, &

dit à Galatée qu'elle ſurpaſſe le lait en blancheur, qu'il lui a fait des guirlandes, & qu'il lui réſerve un petit Ours qui combat déja contre les Chiens. Il ajoute que ſes appas le conſument, & qu'il voudroit ſavoir nager pour l'aller trouver juſqu'au fond de la mer. Galatée paroît dans un char dont elle dirige les rênes, & ce char eſt tiré par deux Dauphins, autour deſquels bondiſſent les troupeaux de Protée. La Nymphe rit avec ſes compagnes des ardeurs de Polipheme & de ſes chants groſſiers.

Des Roſes, des Myrtes & les plus belles fleurs, formoient les contours de tous ces ouvrages, où *Vulcain* avoit déployé toutes les reſſources de ſon art.

Telles ſont les richeſſes & les beautés des lieux qu'habite la mere des Amours. C'eſt là que prit naiſſance cet Enfant malin qui captive notre liberté, qui ſoumet à ſon empire le Ciel, la Terre & la Mer, & qui ſous les plus aimables traits, cache les deſſeins les plus cruels & les plus perfides. C'eſt

là que ce Dieu aîlé trouve souvent sa mere dans les bras du Dieu de la Guerre, tandis que les amours badinent autour du lit, que les uns remplissent leurs carquois de fleurs nouvellement écloses, & que d'autres voltigeant audessus du Couple amoureux, font tomber sur lui une pluie de Roses & de Violettes.



I I.

PIECES DIVERSES.

Du CRUDELI.

LE *Crudeli* a été regardé par tous ceux qui l'ont connu, comme un des esprits les plus délicats de l'Italie. Ce Poëte, à la fleur de son âge, faisoit peu de cas de la réputation qu'on s'attire par le talent de faire des Vers doux & naturels. Il aimoit à vivre gaiement, librement, sans s'embarasser de la gloire d'être Auteur. Jamais il n'écrivoit ses productions; sa mémoire les lui rendoit fidellement au besoin. Malgré son indifférence, l'agrément de ces Vers lui valut cette réputation qu'il méprisoit; il fut recherché des Grands, mais préférant toujours sa liberté à leurs promesses, à leurs offres, il ne daigna point répondre à leurs avances. Une Philosophie mal entendue lui fit refuser un poste qui l'eût enrichi en

très peu de tems. Sa générosité, & sa négligence pour ses affaires domestiques, le jetterent dans des disgraces fâcheuses. Pressé par l'indigence, il fut encore persécuté par l'imposture. Dans l'infortune, il oublia les Muses; une maladie lente lui affoiblit l'esprit & la mémoire, & l'on n'a pû qu'avec beaucoup de peine recueillir le peu de Vers qu'on a donnés au Public.

Le *Crudeli* excelloit dans le genre Anacréontique, & les deux Odes qu'il nous a laissées à la louange de *Philippe Buonarroti* & du celebre *Farinelli*, montrent assez qu'il ne manquoit point d'élévation. Il a traduit plusieurs Fables de *la Fontaine*, avec toute la précision & toute la naïveté de son original. Ceux qui entendent, l'Italien ne pourront que nous sçavoir gré de leur communiquer la traduction d'une de ses Fables; c'est la premiere qui nous est tombée sous la main. Par elle, on sera en état de juger des autres. Tout ce qui nous reste des Poësies du *Crudeli*, a été imprimé à Naples il y a quelques années dans un volume in-4°. de 70 pages.

Piéces Anacréontiques.

I.

AIMABLE Rose, va trouver celle qui méprise si fierement l'amour, celle qui perd inutilement l'éclat de sa jeunesse, & qui me fait mourir de langueur. Dis lui de jetter les yeux sur toi, sur toi, la plus charmante des fleurs, & que tu lui retraceras son image. Dis-lui: « je suis jeune, & vous » l'êtes; mais avec quelle rapidité s'en» vole notre jeunesse »! Dis-lui qu'une beauté qui se cache, & qui fuit la lumiere, n'est d'aucun prix; que toi, Rose vermeille, si tu fusses toujours demeurée au milieu des épines, tu n'aurois pas à présent l'avantage de parer son beau sein. Dis-lui de sortir de sa retraite, & d'orner l'univers d'un nouvel astre; mais qu'elle ne rougisse point, si chacun la regarde, si chacun la désire. Ayant ainsi parlé, tombe à ses pieds & meurs, afin qu'elle apprenne, par ton exemple,

quel est le destin des plus belles choses.

I I.

DEJA Thetis avoit reçû le Soleil dans ses bras ; les étoiles & le char argenté de la Lune, brilloient à travers les ombres de la nuit, quand le cœur atteint du plus ardent amour, je sautai plein d'impatience hors de mon lit, & je portai sans bruit mes pas vers les lieux chéris & fortunés qui recelent tout mon bonheur. Je passai & repassai vingt fois devant cette aimable demeure, mais je ne vis point l'objet dont mon ame est éprise. Enflammé de désirs, consumé d'amour, je me reposai sur le seuil de la porte, & je disois en soupirant : « Chere Nicé, quand » vous montrerez-vous à mes yeux ? » Tendre Nicé, charmante Nicé, viens » à la faveur de la nuit, soulager mon » tourment. » A ces mots mes paupieres s'appesantissoient, & le sommeil s'emparant de mes sens affligés, suspendoit mes peines, quand j'apperçus, (O songe ravissant, songe délicieux !)

quand j'apperçus devant moi la beauté qui m'enchante. Avec un doux sourire, elle s'assit à mes côtés. Tout l'éclat du printems brilloit sur ses joues, le feu des rubis étoit sur ses levres, sa gorge étoit d'une blancheur éblouissante, & ses yeux étinceloient comme l'Etoile du matin. Elle avança la main, & l'appuyant doucement sur ma tête : « Il » est nuit, me dit-elle ; je suis avec » vous, & vous dormez ? Eveillez-vous, » entrons dans cette grotte voisine, » dérobons-nous à tous les regards. » En achevant ces mots, elle me prit d'un air gracieux par la main ; je serrois la sienne, & je contemplois les attraits divins de son visage. Il me sembloit que j'adressois la parole à ma chere Nicé, & que je lui disois : « Enfin, vous » êtes avec moi, je vous regarde, & » vous écoutez mes soupirs. Avec vous, » dans quels lieux pourrois-je me dé- » plaire ? . . » Elle sourit, & me dit : « Ten- » dre Amant, l'amour veut payer ta » constance ; viens, je vais couronner » ta flamme, & recompenser ta fidé- » lité. »

I I I.

CE n'est point, parce que le Ciel vous a donné les graces du corps, une belle ame, la richesse & les honneurs, que vous êtes heureux. Vous l'êtes par le présent de cette jeune Epouse, que les Dieux viennent de vous accorder. Jamais Flore n'eut à sa suite de Nymphe plus gracieuse. Aujourd'hui que l'amour vous unit à cette beauté charmante, vous n'avez plus rien à désirer, votre bonheur est complet.

I V.

JE m'étois retiré dans une caverne située sur le bord de la mer, & je tendois des pieges aux habitans des eaux. J'en tirois un à écaille argentée, lorsqu'une jeune beauté vint tout à coup s'offrir à mes regards. « Pêcheur, me dit-elle, » tandis que je me baignerai, » prens soin de mes habits » A ces mots, elle se dépouille de sa robe, puis nouant ses beaux cheveux noirs qui tomboient

en boucles sur ses épaules, dont ils relevoient la blancheur, elle défait son corset où étoit enfermée sa gorge d'ivoire, ôte son collier, & laisse tombe son dernier vêtement. Ainsi que sur le mont Ida se montrerent *Pallas*, *Junon*, *Cytherée*, telle parut à mes yeux celle dont je gardois les habits. Aussi-tôt elle se jette dans la Mer, & déployant ses beaux bras, elle se frayoit une route à travers les flots : tantôt elle frappoit des deux mains leur surface azurée, tantôt elle tournoit vers le Ciel les trésors de sa gorge, & folâtroit en mille manieres au milieu des ondes. Après qu'elle se fut lassée à cet exercice, elle revint sur le rivage, & je revis encore un moment tous ses attraits sans aucun voile. En les parcourant, je disois en moi-même : « Assurément elle » ressemble à la Mere des Amours, lors- » que sortie de l'onde, elle pressoit » avec ses doigts délicats sa chevelure » mouillée. » Je courus d'abord vers elle, & lui présentai ses vêtemens qui recouvrirent bientôt ses appas. J'osai ensuite lui adresser ces paroles : « Belle

» Nymphe, nous voilà seuls sur ce ri-
» vage écarté, & le Soleil est prêt à
» descendre chez Thetis: ah si vous
» vouliez!....» Elle ne m'en laissa pas dire davantage, & m'en imposant par un de ses regards, elle rompit ma ligne & rejetta mon poisson dans la Mer, m'occasionnant par là un double regret, celui d'avoir perdu mon Poisson, & l'autre de ne l'avoir pas prise.

V.

Que fais-tu, pauvre Amant? Dissimule ta peine. Ne dis point à Philis qu'elle a fait la conquête de ton cœur. Tes plaintes se disperseroient dans les airs. Envain demanderois-tu ce qu'elle ne doit pas t'accorder. Elle est née d'un sang trop illustre, pour qu'elle réponde à tes vœux; mais elle est née trop aimable, elle a le cœur trop généreux, pour te laisser languir, pour te jetter dans le désespoir. Je ne te défends point de l'aimer, mais que ce soit en secret; étouffe tes soupirs, & n'exige jamais d'elle la plus legere

faveur. Prépare toi même à voir passer cette belle, ah Dieux! dans les bras d'un jeune homme à qui elle prodiguera ses attraits, & qui ne fera point attention à tous les charmes, à toutes les graces, dont elle a le corps & l'esprit ornés. Cependant je la vois tremblante, s'abandonner entre les bras languissans d'un Epoux sans amour, lequel sur ses levres vermeilles .... Mais tu verses des larmes; ah! retiens des pleurs que l'amour & la pitié font couler. Songe à quels périls tu exposerois Philis, si elle pouvoit voir l'incendie, qu'elle & les Muses ont allumé dans ton cœur.

V I.

Tu veux que je chante, mais que dois-je chanter? Ta sensibilité? Hélas! ton cœur ne connut jamais que la cruauté. Chanterai-je ces superbes dédains auxquels je ne sçai comment tu as donné les noms d'honneur & de chasteté? Mais quoi! tu décores donc de ces beaux noms, la dureté, l'infléxibilité,

l'infléxibilité, le mépris & la haine? Je tiendrai toujours pour une ingrate, pour une inhumaine celle qui fait souffrir son Amant....... Tu me jettes un coup d'œil fier & tu t'éloignes sans répliquer? Ah! Destins rigoureux! Reviens, ah! reviens, je vais changer de discours. Diane par sa beauté toucha le cœur d'un jeune Berger; le Berger la trouva sensible & caressa cette Divinité. Quand l'Aurore, fille du Soleil, paroit, le Ciel, la Terre & la Mer montrent un aspect plus riant. Cette Déesse aima. ..... Mais où fuis-tu Nicé? Dieux! elle a disparu! Amour, viens me secourir, je n'en puis plus.

V I I.

Zéphirs, retenez votre haleine; clairs Ruisseaux, coulés plus lentement; tendres fleurs croissés à l'entour d'elle, & vous Nymphes & Bergers, marchés sans faire de bruit; ma Philis repose dans ce vallon.

V I I I.

Un matin j'apperçus Lycoris qui se paroit le sein d'un bouquet de fleurs couvertes de rosée. Je vis des goutes de cette rosée se détacher & couler dans son ein. J'enviai leur sort, & je m'écriai: » Quand pourrai-je jouir d'un
» tel bonheur, moi qui suis le plus
» fidel des Amans?

Tircis et Amarante.

(Traduction).

Tircis disoit un jour à *Amarante*:
» Ah! si tu connoissois un certain mal
» qui plait & enchante! Belle, il n'est

TIRSI E AMARANTA.

Favola.

Tirsi diceva un giorno ad Amaranta:
Ah! se tu conoscessi un certo male,
Che si piace, e c'incanta;

» pas de bien sous le Ciel qui te parût l'égaler. Moi qui en suis plein, » je veux à l'instant t'enyvrer de ses » délices. Laisse-moi donc faire, & ne » crains point que je veuille te tromper. *Tircis* pourroit-il tromper *Amarante*?

» Et comment nommez-vous le mal » dont vous me parlez, répondit la Nymphe? » Nous l'appellons *Amour*, dit *Tircis*. » Voilà, reprit *Amarante*, » un beau nom! Mais dépeignez-le » moi si bien, que je puisse le recon-

---

Non è ben sotto il Cielo
Che ti paresse, o bella, a quello eguale.
Io, che già ne son pieno,
Ten voglio adesso inebriar il seno.
Ricevil dunque, e non aver timore
Ch'io ti voglia ingannar: e come mai
Amaranta ingannar Tirsi il Pastore?
Gli risponde la Ninfa: Or dimmi come
Questo tuo male ha nome?
Tirsi. *Noi lo chiamiamo* Amore.
Amar. *Il nome è bello;*

» noitre parmi les autres maux. Que » sent-on, dites-moi? *Tircis*. Une » peine agréable & qui nous est chere, » qui nous remplit de joie & d'une » douce amertume. On aime à se tenir cachée, à être seulette dans » un vallon couvert, sans être vue de » personne, loin de ses troupeaux. Si » vous vous mirez à la Fontaine, ce » n'est plus vous que vous voyez; vous

---

Ma dammi un contrasegno, acciò ch'io possa
Tra gli altri mali riconoscer quello;
Dimmi, che si sent'egli? Tirsi. *una tal pena*
Così soave e cara
Che presso a quella ogni gran gioia è amara.
Piace lo stare ascosa
Soletta in valle ombrosa,
Non vista dalle genti,
Lontana dagli armenti.
Se tu ti specchi al fonte,
Non vedi la tua fronte:

» y voyez une autre Image. Cette » image vous suit partout, aux bois, » sur la montagne & dans la prairie. » Vous ne voyez qu'elle, & vous êtes » sans yeux pour tous les autres objets. Une Belle, à la seule vue du Berger qu'elle aime, rougit à l'instant, » & elle soupire quand elle pense à » lui, sans sçavoir pourquoi elle soupire. Elle désire en même tems, » & craint de le voir. Après avoir

---

Se tu t'affacci al lago,
Vi miri un' altra imago.
Al bosco, al colle, al prato
Questa t'è sempre al lato;
Non vedi se non lei,
Per gli altri cieca sei.
È nel nostro Villaggio un Pastorello
Che al simplice apparire
Ti fa tutta arrossire,
E tu sospiri, quando pensi a quello:
E non si sa perchè, pur si sospira;
Si teme di vederlo, e si desira,
Qui riscossasi alquanto

un peu rêvé, la Bergere répondit: » C'est donc là le mal que vous me » louez tant? Il n'est pas nouveau » pour moi; je l'eprouve & je le » sens aussi bien que vous. « *Tircis* à ces mots crut être arrivé à son but, lorsqu'elle ajouta: » Je vous le repete, » je sens tout cela pour *Florise*. « A cet aveu naïf, mais cruel, le pauvre *Tircis* tombe à moitié mort sur le gazon. La Belle fuit, & le laisse étendu sur l'herbe.

Oh, oh! disse la vaga Pastorella,
E questo è il mal, che tu mi lodi tanto?
Non mi è cosa novella:
Già lo provo, e lo sento.
Tirsi a questo parlar credeasi giunto
Al sospirato punto,
Quando questa soggiunse: Io ben ravviso
Che io provo tutto questo per Floriso.
Alla risposta simplice, ed acerba
Cadde il povero Tirsi tramortito
Sul terreno fiorito:
Ella fuge, e lo lascia in mezzo all'erba.

RUSSIE.

DISCOURS.

Prononcé par M. RAHOULT,

A sa Réception à l'Université de Moscou.

MRS.

LA place que je viens remplir parmi vous, m'engageroit naturellement à vous parler de la Langue Françoise, si ce sujet n'eût pas été déja traité par un de mes Collegues dans un Discours aussi éloquent que solide. Sans craindre d'être accusé de prévention & de partialité, je pourrois vous dire que la Langue Françoise adoptée par toutes les nations policées, est devenue la Langue universelle; qu'elle consacre la volonté des Souverains dans ces traités qui assurent le bonheur & la tranquilité des Empires; qu'élevée en quelque sorte au dessus d'elle-même

par les Regnes éclatans de Louis XIII, de Louis XIV, & de Louis XV, par les Ouvrages immortels des Bossuet, des Corneille & des Racine, elle a presque remplacé les Langues d'Athenes & de Rome, dont elle égale les Chef d'œuvres dans tous les genres de composition. Je vous la montrerois dans nos Historiens, claire, rapide & concise; mâle & nombreuse dans nos Orateurs; simple, naturelle & élégante dans la Poësie légere; riche, hardie & sublime dans l'Ode, dans l'Epopée, dans la Tragédie. Je ne vous dirois, Messieurs, en faveur de la Langue Françoise, que ce que vous sçavez vous mêmes. Mais l'hommage que vous lui rendés, en lui donnant une place parmi les Langues dont cette Académie ouvre les trésors, prouve mieux que tous les éloges combien elle est étroitement liée aux Sciences & aux Belles-Lettres, à la culture des esprits, à cette aménité, à ce goût des Arts qui exerce un empire plus durable que celui des Armes & des Conquêtes. Contens de vos propres richesses, vous pouviez,

Messieurs, négliger des secours étrangers: votre Langue pleine d'énergie & de délicatesse, au jugement de ceux qui la connoissent, n'est point renfermée dans les bornes d'un état resserré: elle embrasse l'Europe & l'Asie; elle est également propre aux Sciences abstraites, au sublime & aux graces de la Poësie; bientôt toute la Littérature sera de son ressort. Elle traite avec succès le genre Drammatique. Vous avés des Tragédies interessantes, & dès les premiers pas que votre Nation fait dans cette carriere, elle déploie la force du génie. Enfin, Messieurs, pour rendre votre Langue immortelle, il suffiroit qu'elle eût été la Langue de ce Héros, le plus grand homme de son siécle, que le Ciel avoit placé sur le Trône de la Russie pour le bonheur & la gloire de ses Peuples; de ce Héros qui comme l'Astre bienfaisant de la nature, a fait briller tout à coup un jour heureux à travers les ténebres d'une longue nuit; qui de toutes les parties de l'univers a appellé les Sciences dans ses Etats;

qui a renouvellé les Mœurs, créé les Arts & le Commerce; qui a vû naître à sa voix des Vaisseaux étonnés de voguer sur des Mers qui leur étoient jusqu'alors inconnues; de ce Héros d'une ame si élevée, si infatigable dans ses projets, si intrépide dans les Combats, toujours grand dans les détails, & n'estimant la victoire qui marcha souvent sous ses Drapeaux, qu'autant qu'elle étoit utile à la grandeur & à la félicité de sa Nation.

A ce portrait fidele, vous me prévenés, Messieurs, vous nommez Pierre le Grand: ce nom cher à vos cœurs renouvelle toujours votre reconnoissance pour l'auteur des bienfaits dont vous jouissés, & vous laisseroit des regrets sur sa destinée trop courte & trop rapide, si le Ciel jaloux de la conservation & de la prospérité de cet Empire, ne vous eût rendu Pierre le Grand dans l'auguste Elisabeth.

Oui, Messieurs, il vit, il respire tout entier dans sa fille: vous admirés dans Elisabeth la même grandeur d'ame, les mêmes vûes, le même gé-

nie. Je ne vous parle pas de cet air de majesté qui caractérise votre Souveraine ; de cette bonté auguste qui tempere en elle l'éclat du Trône, & imprime dans tous les cœurs le respect & l'amour ; de cette bienfaisance qui se plaît à faire des heureux, qui encourage les Arts & les talens, qui multiplie & perfectionne les établissemens utiles. Je ne vous dirai point avec quelle fermeté Elisabeth vange Sa Majesté Royale outragée dans l'un de ses Alliés. Déja les acclamations de la Victoire ont frappé vos oreilles ; & tandis que la foudre gronde dans des Régions éloignées, que vos armes portent la terreur chez un Ennemi auparavant accoutumé à vaincre, vous goûtés les douceurs de la Paix. La félicité regne dans les vastes Etats d'Elisabeth ; les Arts fleurissent à l'ombre de son Trône & ceignent sa tête d'une double Couronne d'olives & de Laurier.

Mais permettés-moi, Messieurs, de fixer plus particulierement mes regards & les votres sur un bienfait signalé de votre Auguste Souveraine, bienfait

qui perpétue à jamais sa bonté maternelle pour ses Peuples. Vous sentés, Messieurs, que je parle de l'établissement de l'Université dans cette Capitale de l'Empire.

Pierre le Grand, convaincu du pouvoir des Sciences sur la révolution des esprits & des mœurs, avoit fondé une Académie dans cette Ville qu'il a tirée du sein des eaux, & qui est devenue par sa situation heureuse le centre du Commerce & de l'Empire. Il avoit rassemblé par ses bienfaits des Sçavans & des Artistes, pour former cette Société, qui dès son berceau a été si fameuse, & qui a toujours soutenu depuis sa célébrité. Avouons-le cependant, Messieurs : les avantages qu'a procurés l'Académie de Pétersbourg ne suffisoient pas aux besoins de la Nation. Un petit nombre de genies cultivés par des soins particuliers pouvoit entrer dans la carriere des Sciences, mais la source n'en étoit pas encore assez accessible. Cette Ville fameuse qui renferme une jeune & florissante Noblesse, restoit sans Ecole publique

& sans études réglées ; le progrès des Lettres demandoit un établissement plus universel.

Elisabeth acheve & perfectionne ce qu'un Pere immortel avoit commencé. Toujours animée du même génie qui inspira *P. le G* : toujours occupée des mêmes vues pour la gloire & la félicité de son Empire, Elle consacre son Regne par une institution dont ses Peuples recueillent dès à présent les fruits précieux. Oui, Messieurs, par les bienfaits & sous la protection de votre Auguste Souveraine, Moscou voit s'élever dans ses murs une sçavante Université, où la Noblesse instruite par des Maîtres habiles, puise sans peine les connoissances politiques & militaires. Les Langues d'Athenes & de Rome qui sont la source de la vraie Littérature & du goût, négligées nécessairement jusqu'alors, commencent à être plus connues ; & des progrès rapides dans les Sciences & dans les Langues en font espérer de plus grands encore pour l'avenir.

Je le dirai, Messieurs, sans crain-

dre qu'on me soupçonne de vous flatter. Il est dans le génie de cette Nation une sagacité, une pénétration vive qui saisit d'abord tous les objets qu'on lui présente. Avec ces dispositions favorables qui présagent pour l'Université de Moscou les plus heureux succès, que ne doit-elle pas se promettre de la bienfaisance de l'Illustre Curateur (1) qui la soutient & l'anime. Grand sans faste au sein des honneurs & de la Cour, il aime à s'occuper du progrès des Arts & des Sciences. Citoyen utile à sa Patrie pour le seul plaisir de la servir, il fuit sa vanité des éloges & ne veut que les mériter. Que sa modestie souffre un moment que je lui offre parmi vous ce tribut personnel, & que ma bouche soit l'interprête de vos propres sentimens. Permettés-

---

[1] Iwan Iwanowitch de Chouvaloff Chambellan de sa Majesté, Chevalier des Ordres de Sainte Anne & de Saint Alexandre de Russie, &c.

moi, Messieurs, de me feliciter aussi moi-même, d'être associé à vos fonctions, & de partager avec vous la gloire de me consacrer aux progrès des Lettres & de la vertu.



ESPAGNE.

Suite de l'Essai de Don Velasquez, *sur les Lettres inconnues qui se trouvent sur les anciennes Médailles, & sur les Monumens d'Espagne.*

APRÈS avoir expliqué dans les trois premieres sections tout ce qui peut nous faciliter l'intelligence des anciens Alphabets, l'Auteur passe dans la quatriéme Section à l'usage qu'il faut faire de ces Alphabets, pour déchiffrer les Médailles & les Monumens anciens. Cette Section qui occupe le reste de l'ouvrage, contient 80 pages.

Comme il y a plus d'une difficulté & d'un obstacle, pour parvenir à l'interprétation des anciennes inscriptions, l'Auteur previent qu'il pourroit arriver qu'il n'expliquât pas quelques unes de ces Inscriptions, sans que pour cela on fût en droit d'attaquer son

Systême sur ces Alphabets. C'est ce qui est arrivé particulierement par rapport aux Inscriptions Etrusques. C'est aussi ce qu'on éprouve par rapport aux Inscriptions de plusieurs Médailles Latines que l'Espagne posséde, & dont on ignore encore aujourd'hui la vraie signification. Tel est ILNO dans les Médailles de *Obulco*; SAGA, ISCER & SOCED, dans celles de *Castulo*; Q. ISC. F.L.Q.V.E. dans celles qu'on attribue à *Calagurris Tributaria*; Q. EN. C. P. C. M. A. & P. L. L. F. dans celles de *Emporia*; & enfin la Médaille de *Saguntum* écrite en Langue Latine & Celtibérique.

M. *Velasquez* commence ses Observations par les Médailles Celtibériques. Les Lettres de cette Langue, dit-il, peuvent se lire non-seulement de la gauche à la droite, comme les Latines, mais aussi de la droite à la gauche, comme les Arabes & les Hebraïques. Les anciens Grecs écrivoient ainsi, usage qu'ils avoient pris, selon *Pausanias*, des Pheniciens; ce qui est aussi attesté par M. le *Clerc*. Notre Antiquaire

assure en avoir vû une de IRIPPO dans laquelle on liroit OPPIRI, qui en est le mot renversé Lorsque ces Médailles ont deux lignes l'une sur l'autre, on peut lire la premiere de la droite à la gauche, & la seconde de la gauche à la droite.

Il faut y chercher principalement les noms des Villes & des Peuples anciens d'Espagne. Dans les Médailles de *Bibilis*, *Italica*, *Emporica*, *Segobriga*, *Carista*, *Toleta*, le nom est sur le revers audessus des Chevaux qui se trouvent sur toutes ces Médailles. Dans d'autres, le nom se trouve du côté de la tête. Quelquefois le nom de la ville est partagé, de sorte qu'une partie se trouve du côté de la tête, & l'autre sur le revers. Souvent le nom du peuple est précédé des Lettres initiales, des Titres & surnoms qui lui sont attribués. On sçait, par exemple, que les Villes de *Osca*, *Aria*, *Tarraco*, *Karthago*, *Celsa*, *Segovia*, ont eu les surnoms de *Victrix*, *nobilis*, *nova*, *libera*; aussi trouve-t-on en caractere Celtibérique les Lettres

initiales de ces mêmes titres, dont les noms Grecs sont NIKHTEIPA *Victrix*, NEOΣ *Novus*, EYΓENHΣ *Nobilis*, AYTAPXOΣ *Liber*. Il y a des cas où une Médaille représente des deux côtés deux peuples différens, ce qui dénote leur alliance & leur confédération reciproque; c'est ainsi que *Bilbilis* & *Italica* se trouvent jointes ensemble dans une médaille, ainsi que *Sibilis* & *Turiaso* dans une autre.

Il ne faut pas toujours chercher dans les Médailles, les noms des Villes, avec la même ortographe que leur donnent les Auteurs anciens; les Romains ne pouvant souvent prononcer les noms des peuples Cantabres, ont été obligés de les adoucir. C'est ainsi qu'ils ont nommé *Clunia* un peuple d'entre les Celtiberes, dont le nom barbare étoit *Clovnoo*. Il arrive encore que quelques unes de ces Médailles regardent des peuples, dont la mémoire n'a été conservée par aucun ancien Auteur, de sorte qu'elles sont pour ainsi dire les uniques Monumens de leur existence. Telle est une

Médaille Latine d'un peuple de la Beltique nommé *Amba*, dont M. *Velasquez* n'a trouvé de trace dans aucun ancien Géographe.

Parmi les abbréviations des noms, il y en a où l'on n'a conservé que la premiere & la derniere syllabe: c'est ce qu'on voit dans une Médaille concernant *Ilipense*, où il n'y a que les syllabes *il* & *se*.

Quelquefois les Medailles ne sont distinguées du côté de la tête, que par le nom des anciens lieux de l'Espagne, & d'autrefois par celui des Princes, Capitaines & Généraux célèbres

On a vû que les sept premieres tables qui accompagnent le présent Essai & qui n'en font pas la partie la moins utile, contenoient les Alphabets de toutes les Langues, qui peuvent servir à l'intelligence des anciennes Medailles. Les cinq tables suivantes renferment la tête & le revers des Medailles sur lesquelles l'Auteur a rassemblé une partie des Observations qui font l'objet de cette quatriéme Section.

Jusqu'ici ces observations n'ont été que générales. Avec leur secours, l'Auteur entreprend d'interpréter quelques Médailles Celtibériques pour ce qui regarde leurs lettres & les villes ausquelles elles appartiennent.

Il se réserve d'ailleurs d'entrer dans un plus grand détail dans l'ouvrage qu'il se propose de donner, sur la suite complette de toutes les Médailles Latines, Gothiques, Arabes & Castillannes qui sont en Espagne. Cette promesse doit faire un point de vûe flatteur pour les Amateurs de l'antiquité.

La premiere Médaille Celtibérique qu'il examine, représente d'un côté une Tête barbare nue, avec un collier tourné vers la gauche. Sur le revers est un Cheval courant seul du même côté, & au-dessous est ce nom *Osé* ou *Osk*; L'incertitude de la troisiéme lettre qui peut être un Epsilon ou un Kappa, fait qu'on peut l'attribuer ou à *Oska* Ville de la Province Taraconnoise ou à *Osensés* autre Peuple. Aulieu d'un Cheval tout seul, plusieurs des Médailles suivantes représentent un Homme cou-

rant à Cheval, quelque fois la lance à la main, & d'autrefois ayant une palme. M. *Velasquez* auroit bien dû dire, pourquoi l'usage de ces Peuples étoit de mettre sur le revers de leurs Médailles des Hommes à Cheval. Une de ces Médailles a d'un côté une Victoire couronnée, avec des aîles, tenant une palme & marchant vers la gauche, ayant à côté d'elle ces trois lettres O S I, & sur le revers un Eléphant foulant au pied un Serpent, ayant au dessous ces lettres T S E C D E. L'Auteur releve ici l'erreur où l'on a été au sujet de cette Médaille que l'on a crû regarder *Osicerda*: il assure qu'elle appartient à *Ocilis* & *Segeda*, Villes de la Taraconoise, dont les noms se trouvent dans cette Médaille, l'un en lettres Latines, & l'autre en caracteres Celtibériques. Cette Médaille a trait à la Victoire que le Consul *Claudius Marcellus* remporta l'an 600 de Rome sur les Peuples *d'Ocilis* & de *Segeda* qui s'étoient ligués ensemble pour se révolter. On y a mis d'un côté un Eléphant, parce qu'en effet le Roi *Massi-*

nissa en ayant envoyé quelques-uns aux Romains, ce fut ce qui détermina la Victoire en leur faveur, parce que les Ennemis furent effrayés à la vûe de ces animaux, & que dès ce moment ils prirent la fuite. On sent bien que TSECDE a pû être changé en *Segeda*, le C s'étant adouci en G & les autres consonnes s'y trouvant.

Après avoir expliqué 25 Médailles Celtibériques, M. *Velasquez* rapporte deux Inscriptions écrites dans cette même Langue. La premiere étoit sur un vase d'argent pesant dix onces, qui fut trouvé l'an 1618 près des ruines de *Castulo*. Le Marquis de la *Aula* qui en a été Possesseur, en parle ainsi dans une lettre écrite à *Rodrigo Caro*. » On » a trouvé dans ce vase plusieurs Mé» dailles Celtibériques,& Latines Consu» laires. Les caracteres Grecs qui étoient » sur ce vase, se peuvent lire ainsi » LIÆI ET KORVPHÆI ». On peut conjecturer que ce Vase se portoit en dansant dans les Fêtes qui se faisoient en l'honneur de *Bacchus*, & il falloit qu'on y bût continuellement, ce Vase

n'ayant point d'appui, sans quoi on auroit été dans le cas de répandre le vin. Les lettres Celtibériques du Vase répondent à celles ci ANAN. NEK. Σ OP. ZΦAN. On voit que tous ces mots sont abrégés; en les restituant, il faut lire ainsi :

ANAN*eosomenais, Renovandis.*

NEK*uon*, *Manium.*

Σ OP*axos*, *Vas.*

ZΦAN*gais*, *epulis*, ou *victimis.*

La seconde Inscription étoit sur une pierre qui se trouva près de l'Hermitage de *Nuestra Segnora del Cid*, près de la *Iglesuela*, lieu du Royaume d'Arragon sur les Frontieres de Valence. *Lastanosa* l'a copiée fidelement. Les mots Grecs qui y sont, s'expliquent ainsi : *super novam sylvam pluit, ibi satio pratum.* L'Auteur conjecture que ce n'est qu'un fragment d'un autre Inscription plus étendue, ce qui suposeroit que ce seroit quelque Déité des anciens Espagnols, qui parleroit de ses attributs & s'y vanteroit de fertiliser la terre en y envoyant la pluye. On peut rendre ceci encore plus vraisemblable, en supposant

supposant que cette Médaille seroit à l'honneur d'une Divinité champêtre, protectrice des Laboureurs. On trouve dans la collection de *Gruter*, plusieurs exemples de Divinités anciennes parlant de leur propres vertus & attributs.

L'Auteur continue d'établir ses conjectures sur les Médailles Turdétanes & Bastulo-Phéniciennes. Ce ne sont plus des Chevaux dans la plupart de ces Médailles. On y voit à leur place des Taureaux, qui vraisemblablement représentent le Bœuf Apis, dont les Egyptiens transmirent le culte aux Turdetans. Celles des Bastulo-Phéniciens sont souvent à l'honneur de leurs Dieux ou de leurs Héros. On en trouve dans ce Volume quatorze d'interprétées, sans compter les trois autres Médailles bilingues.

Les huit dernieres Tables renferment toutes les Médailles interprétées dans l'ouvrage, & elles sont exécutées avec beaucoup de netteté & de précision.

Il ne reste plus qu'à rendre compte

des sources où a puisé M. *Velasquez* pour toutes ses recherches. Ce sera en même tems donner quelque indication des trésors Litttéraires que renferme l'Espagne. Non-seulement le Cabinet de Médailles de l'Académie lui a été ouvert, mais il a eu encore l'usage des collections de Messieurs :

Don *Martin de Ulloa*, Membre de l'Académie.

Don *Joseph Carbouel*, aussi Membre de l'Académie.

Don *Jean Antoine de las Infantas*, Chanoine de Tolede.

Le Pere *André Marc Burriel*, Jésuite.

Don *François Perez Bayer*, Professeur de Langue Hébraïque dans l'Université de Salamanque, & Chanoine de Barcelonne.

D. *Manuel Trabuca y Belluga*, Chanoine de Malaga.

Le Marquis de *la Canada*, à Cadix.

D. *Pierre Zevallos*, à Cordoue.

D. *Pierre de la Cueva*, Ministre de la Chancellerie Royale de Grenade.

D. *Livino Leyrens*, à Séville.

Don *Bernard Estrad*, Commissaire des Guerres.

Don *Manuel Fernandez Barca*, à Malaga.



DANNEMARK.

I.

DESCRIPTION

Des Curiosités les plus remarquables qui se voyent dans le Cabinet du Roi de Dannemark à Copenhague.

CEtte Collection est contenue en huit chambres bâties au dessous de la Bibliothéque Royale qui est très bien fournie. Ces chambres sont bien remplies & contiennent les merveilleuses productions de la Nature & de l'Art que les différens Monarques du Dannemarck se sont procurées en divers tems.

La Collection de Médailles qui sont rassemblées ici & qui occupent seules une de ces chambres, est une des plus entieres qui se trouvent en Europe. Les

Antiques sont à part, & elles sont arrangées avec beaucoup d'ordre. Une autre Tablette contient les Médailles contrefaites, & entre autres les Padouannes. Quoiqu'on connoisse ces dernieres pour être contrefaites, elles sont si belles & si finies, qn'elles approchent de fort près des Originaux. Outre ces Antiques, il y a une suite de Médailles des Nations Européennes, qui est extrêmement complette.

Ces Médailles occupent toute une chambre : les autres renferment les curiosités de toute espece que nos bornes ne nous permettent pas de décrire. Nous ne ferons que nous arrêter aux plus remarquables.

On voit le célebre Enfant pétrifié dont *Bartholin*, *Paré*, *Licet*, & tant d'autres ont fait mention. Cet Enfant est sans contredit un fœtus humain, & cependant c'est aujourd'hui une vraie pierre, & aussi dure que celles qu'on tire des carrieres. Cette pétrification a eté tirée du ventre d'une Femme de Sens en Champagne, qui la portoit depuis 21 ans. Plusieurs Médecins & Chirur-

giens furent présens à l'extraction de cet étrange fœtus qui est encore tel qu'ils l'ont décrit. La Tête, les Epaules & le Ventre sont d'une couleur blanchâtre, qui ressemble parfaitement à de l'albâtre. Le dos & les reins sont un peu bruns & plus durs. Enfin depuis les hanches jusqu'en bas, c'est une pierre dure comme du caillou, ou plûtôt comme les pierres qu'on tire de la vessie par l'opération de la Taille. Toute la partie d'en bas est d'une couleur rouge. Le Fœtus est de la grandeur d'un fruit de sept mois. Cette femme s'est toujours plainte d'une pesanteur & d'une fraicheur dans un des côtés du Ventre. On pouvoit sentir l'Enfant ; mais il étoit impossible de l'ôter de là, parce qu'au lieu d'être dans la matrice, il étoit dans les trompes de Fallope ; de sorte que si ç'avoit été un Enfant comme les autres, il ne seroit pas venu au monde par la voye ordinaire. Quand les Médecins & les Chirurgiens eurent satisfait leur curiosité, on l'apporta à Paris où le Mari de cette Femme le vendit à un Jouaillier de Venise qui

étoit pour lors dans cette Ville, pour le prix de 400 livres, monnoye de France. Frederic III, Roi de Dannemark, étant depuis à Venise, l'acheta de ce même Jouaillier 1200 livres, & le joignit à sa Collection. Ce Fœtus a été extrait en 1582.

On y voit aussi deux Dents d'Eléphant qui furent tirées d'une carriere de pierre en Saxe, où elles étoient enveloppées dans un bloc. Elle pesent chacune 250 livres, & on conjecture qu'elles ont été ainsi pétrifiées du tems du déluge.

On montre encore un Œuf pondu par une Femme, ce qui paroît incroyable à ceux qui ne connoissent pas l'œconomie animale. Cependant bien des Anatomistes conviennent que les Femmes font une sorte d'Œufs qui n'ont pas cependant cette forme dans la derniere perfection. L'Œuf dont on parle ici est de la grosseur d'un Œuf de Poule. C'est une Femme Saxonne qui en accouchant d'un Enfant bien conformé, a aussi rendu deux Œufs dont celui-ci en est un.

Il y a encore une Corne qu'on prétend être de Licorne. Elle est longue d'environ six pieds, torse & en ligne spirale, pointue au sommet, blanche comme de l'Ivoire & de la même espece que celle qu'on voit aux portes & aux fenêtres des Apoticaires de Londres. Au reste ce n'est pas la Corne de la Licorne terrestre; mais elle vient de la tête d'un Poisson qui est une espece de Baleine, nommée Narwal, & plus connue sous le nom de Licorne de Mer.

On trouve à la racine de cette prétendue Corne, une partie du crâne du Poisson, & comme elle croît dans le côté droit de la tête, ce doit être plûtôt une Dent qu'une Corne.

Il y a dans une autre chambre deux morceaux de mine d'argent les plus considérables qui soient dans le Monde. L'un pese 560 livres, & il est estimé 5000 écus; l'autre un peu moins considérable, n'est estimé que 3076 écus. La plus grande a cinq pieds six pouces de long, & l'autre a quatre pieds. Pour la forme, ils ressemblent à de

vielles solives; ils sont si riches qu'ils contiennent au moins trois parties d'argent. La pierre est d'ailleurs blanche, ressemblante à du marbre, mais beaucoup plus dure. Elle est remplie de larges crevasses toutes d'argent vierge, & représentant en plusieurs endroits des branches d'arbres. Quelquefois aussi l'argent s'éleve un ou deux pouces au-dessus de la pierre & représente des petits arbres ou arbustes. Les Chymistes qui sont si entêtés de l'arbrisseau d'argent qu'ils appellent l'*Arbre de Diane*, & qu'ils fabriquent avec beaucoup de soin & de peine en dissolvant l'argent, devroient considérer que ces arbres artificiels sont toujours bien audessous des arbrisseaux naturels semblables à celui dont on vient de parler.

On fait voir des piéces d'Ambre très considérables, dont quelques-unes pesent jusqu'à soixante onces. On les a trouvées sur de vieux arbres qui étoient enterrés dans les fossés qu'on a ouverts autour de la Ville.

On montre encore l'os de la cuisse

d'un homme qui a trois pieds trois pouces de long. Sa tête avoit deux pieds cinq pouces de circonférence: ainsi on peut juger de la taille du Géant dont provient cette cuisse. Il y a deux coquilles de Petoncle aussi dures qu'une pierre, qui pésent ensemble 480 livres, & qui peuvent contenir douze pintes de liqueur, chacune. On les a trouvées dans les Indes Orientales. Le poisson qui y renfermé, est un mets délicieux. Si par malheur quelqu'un met le bras ou la jambe entre les deux coquilles, quand le poisson est envie, elles se serrent & se ferment avec tant de violence qu'elles coupent net cette partie du corps. Quelle force ne faut-il pas qu'ait un poisson pour ouvrir & fermer des coquilles aussi monstrueuses! Aussi les remplit-il parfaitement. On peut voir deux coquilles du même volume dans le Jardin de *Chiswik*, appartenant à Milord *Burlington*, où elles sont placées sur les deux plus petits jets de sa cascade. M. *Pitt* en a de pareilles dans sa Collection d'Histoire Naturelle.

On conserve comme un monument

respectable une grande table de marbre dont les veines représentent naturellement la figure exacte d'un crucifix avec un corps humain qui y est cloué. Quelques personnes y soupçonnent de l'artifice ; cependant plus on la regarde de près, & plus on est convaincu de la réalité de l'image. Il n'y a même rien de bien extraordinaire dans ce jeu de la nature. Tout le monde sçait que le marbre de Florence est veiné de façon, qu'il represente naturellement des arbres, des maisons, des rivieres, & jusqu'à des morceaux de ruine. Lorsqu'on employe un habile homme pour assembler les morceaux de ce marbre, on jureroit au premier coup d'œil qu'un Peintre y a travaillé. On a vû à Londres un trait de cette espece bien plus frappant dans un caillou d'Egypte, qui en conséquence a mérité place dans le cabinet de M. *Hansloane*. M. *Falkener*, lapidaire habile, ayant rompu un petit morceau de ce caillou vers l'extremité, pour pouvoir mieux guider sa coupe, vit avec étonnement que les veines du caillou rompu en cet endroit repré-

sentoient le visage d'un homme, & en y regardant de plus près, il fut frappé de l'exacte ressemblance qu'il y trouva avec la physionomie de l'ancien Poëte *Chaucer*. Cette ressemblance est si réelle, qu'il n'y a personne de ceux qui ont vû les anciens portraits de *Chaucer*, qui la révoque en doute.

On a placé dans une autre chambre les Curiosités Artificielles, entre lesquelles on remarquera un Squelette d'yvoire parfaitement conforme à un Squelette humain, & si artistement fait, que le plus fin Anatomiste le prendroit pour naturel : il a deux pieds & demi de haut; un Vaisseau de guerre avec tous ses agrês en Yvoire, avec des canons d'argent; une montre entierement faite d'Yvoire, jusqu'aux roues, dont on assure que le mouvement est fort bon ; enfin plusieurs autres ouvrages artificiels en corne, en cuivre & en bois.

Dans une autre chambre, sont les Armes & les Habillemens de toutes les Nations du monde.

On montre encore la grande Corne Danoise d'or pur ; elle pese 102 onces & demie, & a deux pieds neuf pou-

ces de long : elle fut trouvée par hazard l'an 1639 dans le Diocèse de Rippon, en Jutlande, par une Paysanne. C'est sans doute un Morceau d'une grande antiquité, comme on le voit par les Hyérogliphes & les figures monstrueuses qui vraisemblablement représentoient les Dieux du Pays. Il est à présumer que les anciens Danois s'en servoient dans leurs sacrifices, ainsi que les Assyriens & d'autres Nations Payennes auxquels elles tenoient lieu de Clairons & de Vases à boire.

On conserve dans la même chambre la célebre Corne d'Oldembourg de pur argent doré, & ornée de diverses couleurs, telles que la pourpre & le verd. Elle pese environ 4 livres. Les Antiquaires débitent beaucoup de Fables sur cette Corne, & voudroient la faire passer pour être de l'an 989 ; mais le travail qui en est beaucoup plus moderne, dément cette supposition.

On fait voir aussi un Noyau de Cerise sur lequel sont gravées 220 Têtes, mais qui sont toutes assez mal faites ; ensorte que cette curiosité est

beaucoup au dessous du Noyau de Cerise qu'on voit actuellement en Angleterre, & sur lequel il y a 124 Têtes, mais si nettes qu'on peut distinguer les Têtes des Papes, des Rois & des Cardinaux, par leurs Thiares, leurs Couronnes & leurs Chapeaux. Cet Ouvrage merveilleux a été fait par un malheureux renfermé dans une prison de Dantzic, où il n'avoit qu'un très foible rayon de lumiere à l'aide duquel il a fini ce travail. Il est bon d'ajouter que l'homme à qui fut présenté ce chef-d'œuvre de patience & d'industrie, ne le paya que quatre guinées, en plusieurs fois : circonstance d'autant plus frappante, qu'à peine il fut entre ses mains qu'il le vendit 6000 livres à un Anglois.

Enfin parmi les Urnes Sépulchrales de différentes nations qu'on y conserve, il y en a six d'or très pur qui ont été trouvées en 1688 par un Paysan qui labouroit sa terre dans la Province de *Fruenen* en Dannemarck. La plus grande pese deux onces & demie ; elles contenoient toutes une petite quantité de cendres. *Vornius* &

quelques autres Ecrivains avoient soûtenu que c'étoit la coûtume des Peuples du Nord, de brûler leurs morts & d'en rassembler les cendres dans des Urnes d'or, sans que personne eût voulu suivre ce sentiment ; mais on doit sans doute y souscrire depuis cette heureuse découverte (*a*). On a aussi rassemblé dans cette piece beaucoup d'Urnes Lachrymales.

(1) Ne seroient-ce point plutôt les cendres de quelques Familles Romaines, qui, quoique dans des Colonies éloignées, conserverent les usages des Romains.



II.

LE BONHEUR DU DANNEMARK, SOUS UN ROI PACIFIQUE.

IDYLLE.

Par M. MALLET, *Professeur de Belles-Lettres Françoises à Copenhague, Honoraire de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.*

ARTS, lumieres, talens, dont l'Europe est si vaine,
Remedes tant vantés à la misere humaine,
Où sont ces jours heureux par vos soins adoucis
Et ces hommes nouveaux que vous aviez promis ?
Cessons-nous d'attacher le plaisir à nous nuire,

L'honneur à nous venger, la gloire à nous détruire ?
Et l'aveugle intérêt, fléau de l'Univers,
Est-il à votre aspect rentré dans les enfers ?
Hélas ! un bruit confus de nouvelles tempêtes
Porte plus que jamais l'effroi dans ces retraites ;
De l'aurore au couchant des peuples de soldats
Se cherchent agités du démon des combats.
Tels que d'affreux torrents échappés des montagnes,
Leurs bataillons épars désolent les campagnes,
Et des fleuves Germains les flots ensanglantés
Ne baignent déja plus que des bords dévastés.
Les mers mêmes, les mers que peuploit l'industrie,
Nouveau théatre ouvert à notre barbarie,
Ne servent qu'à porter à mille nations
L'exemple & les fureurs de nos dissensions.
Ainsi c'étoit trop peu de Cités désolées,
De familles en deuil, errantes, exilées,
Pleurant en vain un fils arraché de leurs bras,
Un pere, un tendre époux victimes des combats :
L'implacable fureur, les haines immortelles
Font voler les guerriers à des horreurs nouvelles ;
Le reste de leur sang doit donc être versé,

Et le glaive tranchant ne tomber qu'émoussé ?
Beaux arts, Est-ce donc là cette gloire si pure
Qui de l'humanité devoit venger l'injure ?
Mais que dis-je ? Et pourquoi trop plein de ses douleurs
Mêler à leur portrait de si noires couleurs ?
Il est, il est encor des régions tranquilles :
Pacifiques vertus, vous avez des asyles,
Et des heureux Danois l'Auguste Souverain
Vous assura toujours un ciel calme & serein.
Qu'ailleurs dans les conseils l'ambition perfide
Un poignard à la main délibere & décide,
Qu'elle cherche la gloire à travers les forfaits
Et de pleurs & de sang compose ses succès :
Chez lui l'humanité conduisant la prudence
Ne fait que par le bien éclater sa puissance,
Et son trône ne doit qu'à l'ordre, à l'équité
Les solides progrès de sa prospérité.
De ses vastes états les bornes respectées
Sur les états voisins ne seront point plantées ;
Mais son nom y jouit d'une heureuse splendeur
Que se promet en vain le farouche vainqueur.
Sous ses yeux vigilants l'innocence timide
Ne redouta jamais un opresseur avide.
De l'une à l'autre mer ses agiles vaisseaux

Font reſpecter ſes droits ſur l'empire des eaux,
Et ſes mains en cent lieux répandant ſes largeſſes
En font pour ſes ſujets des ſources de richeſſes.
Des rives du Levant il leur ouvre les ports
Et des tréſors de l'Inde augmente leurs tréſors.
La fortune à ſa voix facile & libérale [1]
Accorde à tous l'eſpoir d'une faveur égale;
Des lieux qu'elle enrichit leur ouvre les chemins
Et court audevant d'eux un tréſor dans les mains.
Là par d'autres ſecours la même bienfaiſance [2]
Se dévoue aux beſoins de la timide enfance:
La vertu qui dicta de ſi nobles projets
Les conduit ſous un nom garant de ſes ſuccès.
Déjà dans un aſyle ou veille l'induſtrie,
Ces tendres rejettons croiſſant pour la patrie

(1) Ces vers déſignent la ſuppreſſion de la Compagnie des Indes Occidentales, le Commerce aux Iſles Danoiſes de l'Amérique rendu libre, & les gratifications accordées par le Roi pour l'encourager.

(2) L'inſtitut de *Chriſtianshaven*, que le Roi a fondé il y a quelques années, par les ſoins de M. le Baron de Bernſtorff, Miniſtre d'Etat: on y éléve de pauvres enfans pour la Marine & les Manufactures.

Cultivés, réunis, à ſa proſpérité
Vont conſacrer les fruits de leur fécondité.
Tandis qu'aux champs voiſins la Victoire homicide
Sur des tas de mourants traîne ſon char rapide,
Ici du Souverain les ſoins & les bienfaits
A l'indigence infirme élevent des palais [3].
Sur ces fronts abattus qu'a fletris la ſouffrance,
Déjà renaît le calme & brille l'eſpérance;
Et leur zele animant les reſtes de leur voix,
Se conſacre à bénir le plus ſage des Rois.
Ainſi par ſes vertus cet Ange tutelaire
Sait deſarmer pour vous la céleſte colere:
Heureux Danois, ainſi ſans trouble, ſans terreurs
La pitié ſeule encore a fait couler vos pleurs.
Tranquilles au mileu des voiſines tempêtes,
Son bienfaiſant génie en garantit vos têtes,
Fait luire en vos climats des jours calmes & purs,
Et fleurir la juſtice & la paix dans vos murs.
Aux champs de vos aïeux vous voyez vos familles
Sur les épis ſerrés émouſſer leurs faucilles,

(3) Le nouvel Hôpital de Frédéric.

Autour de vos foyers regne le doux loiſir,
Et l'abondance encore y nourrit le plaiſir.
O jours trop peu vantés d'un regne pacifique!
Le Monarque eſt heureux, l'allégreſſe eſt publique;
Sa gloire eſt ſa vertu, le Peuple la chérit,
L'Europe la révére, & le Ciel la bénit.
Comme aux jours du printemps un ſoleil ſans nuages
Fait taire en paroiſſant les vents & les orages,
A ſon riant aſpect les êtres ranimés
D'amour & de plaiſir ſe ſentent enflammés,
Et longtemps après lui ſes feux éteints dans l'onde
Laiſſent encor la terre éclairée & féconde:
Ainſi coulent les jours d'un Prince bienfaiſant,
Du Ciel en ſon amour doux & rare préſent!
Juſque chez ſes voiſins l'eſpoir, la confiance [4]
Accompagnent ſes pas, naiſſent à ſa préſence;
A leurs yeux enchantés c'eſt un Ange de paix,
Le monde à leurs transports penſe voir ſes ſujets.
Tout prend ſous ſon empire une face nouvelle,

(4) Les acclamations & toutes les marques de la joie la plus vive par leſquelles les Habitans de Hambourg firent éclater leur amour & leur admiration pour le Roi, lorſqu'il honora cette Ville de ſa préſence en 1756.

Les arts reconnoiſſants, qu'il aime, qu'il appelle [5],
Guidés par un Mécéne & pleins de ſon ardeur,
Vont aux âges futurs tranſmettre ſa grandeur.
Dans un Temple ſuperbe, ici l'Architecture [6]
Prête à ſa piété ſon auguſte parure;
Là va naître bientôt ſous de ſavantes mains [7]
Cette image d'un Roi, bienfaiteur des humains.
Déjà je crois la voir cette image adorée,
Par la reconnoiſſance & l'amour conſacrée.
Sur ce front plein de grace, une noble fierté
Laiſſe unir à ſes traits la tendre humanité;
La vertu la couronne, & la fidelle Hiſtoire
Dans ces mots qu'elle grave éterniſe ſa gloire:

CE PRINCE AMI DES ARTS, DES TALENS, DES VERTUS,
D'UN PEUPLE FORTUNÉ PERE SOIGNEUX ET TENDRE,
HÉRITA D'UN EMPIRE A L'AGE D'ALEXANDRE,
ET LE REGIT COMME TITUS.

(5) L'Académie des Arts qui par la munificence du Roi & les ſoins de ſon Préſident, M. le Comte de Moltke, grand Maréchal de la Cour, eſt aujourd'hui dans un état très floriſſant.

(6) La nouvelle Egliſe d'Amaliembourg qui ſera toute conſtruite en marbre, ſur les deſſeins de M. *Jardin*, Architecte du Roi.

(7) La Statue Equeſtre du Roi que M. *Saly*, Sculpteur de S. M. T. C. eſt chargé de faire.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

RUSSIE.

ESPAGNE.

DANNEMARK.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Juin 1758.

DEPASSE.

JOURNAL
ÉTRANGER.

JUILLET. 1758.

Humani nihil hic alienum. Terent.



A PARIS,
Chez Michel Lambert, Libraire, rue & côté de la Comédie françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Ouvrages Nouveaux, publiés pendant l'année 1757.

THÉOLOGIE.

A Discourse concerning the Governing Providence of God. » Discours sur le » Gouvernement de la Providence » de Dieu. Par *Henri Stebbing, in*-8°. » *Davis,* 1757.



LE dessein de ce petit Ouvrage, est d'établir la vraie doctrine sur la Providence qui nous gouverne, & par quels témoignages & par quelles

preuves elles se démontre. L'Auteur entend par la Providence Divine celle qui dirige les choses visibles & sensibles, en tant qu'elles sont assujetties au Gouvernement Moral de Dieu qui récompense les bons & punit les méchants. L'Auteur n'entreprend pas de déterminer si cela s'opere par une suite invariable de causes & d'effets établis depuis la fondation du Monde. Il assure seulement que Dieu ne se lie point à des regles établies pour gouverner le Monde, mais qu'il varie ses mesures *pro re nata*, suivant l'exigence des cas.

L'expérience seule & nos Observations ne nous fourniront pas, dit M. *Stebbing*, une juste idée de cette Providence, puisque nous voyons souvent les méchans prospérer, tandis que les bons souffrent. Mais Dieu a manifesté sa Providence de très bonne heure, par les miracles que nous lisons dans l'Ancien Testament. Or comme les fausses Religions ne sont qu'une corruption de la vraie, & que les principes de cette derniere ont passé dans ces Religions quoique fort viciées, de-

là vient que les premiers Payens ayant puisé dans les premiers siécles cette vérité que Dieu n'étoit pas simple spectateur de nos événemens, mais qu'il récompensoit les bons & punissoit les méchans, ils donnerent ce caractere à leurs faux Dieux.

Comme les miracles ne devoient être ni perpétuels ni permanens, Dieu voulut bien nous informer que ce qu'il avoit fait dans d'autres tems par des miracles visibles, il le feroit par une direction secrette & visible des causes naturelles. Plusieurs textes de l'Écriture prouvent cette vérité.

M. *Stebbing* ajoute qu'il doit être facile à Dieu, sans déranger le systême général, de diriger les causes naturelles pour le bonheur ou pour le malheur des hommes, puisque nous-mêmes nous pouvons facilement déranger les causes naturelles; comme par exemple, détourner une boule qui tourne vers un certain point par sa gravitation naturelle, ou diriger le feu pour chauffer ou consumer quelque chose.

L'Auteur finit par nous exhorter à appliquer la Doctrine de cette Providence à sa vraie fin qui doit être la réformation de notre vie.

Cet Ouvrage est fort estimé par les Théologiens Anglois.

A Dissertation on the Religious Knowledge of the Antient Jews and Patriarchs. » Dissertation sur les con- » noissances des Anciens Juifs & des » Patriarches, sur la Religion, *in-4°.* » Chez *Payne*, 1757.

M. *Addington*, Auteur de cet Ecrit, avoue d'abord que la doctrine de l'immortalité de l'ame n'étoit pas un point de Rituel & du Symbole des Juifs; ensuite il s'attache à prouver, que les anciens Patriarches & les Juifs ne regardoient pas la mort comme l'entiere destruction de l'Etre; qu'ils croioient & attendoient un autre état, & qu'ils avoient même entrevû la résurrection des corps & une juste rétribution.

La Dissertation est partagée en trois

Chapitres. Le premier contient tous les passages du Nouveau Testament, qui, selon l'Auteur, prouvent en général que les Saints de l'Ancien Testament, ainsi qu'il les appelle, connoissoient & embrassoient la doctrine de l'immortalité & d'un état à venir. Viennent ensuite les passages d'après lesquels il conclud, que ce point de croyance étoit généralement répandu chez les Juifs du tems de Jesus-Christ. Dans le deuxiéme Chapitre, l'Auteur rassemble les textes de l'Ancien Testament qu'il employe en faveur de son systême. Entre les faits qu'il rapporte, il s'appuye des visions d'Ezéchiel, de Daniel & de Zacharie, du meurtre d'Abel, des circonstances de la mort de Moyse, de la translation d'Enoch & d'Elie, de la résurrection du fils de la veuve de Sarepta, de la Sunamite, & de l'entrevue de Saül avec l'Esprit d'Endor. Il faut convenir qu'à force de vouloir accumuler passages sur passages, l'Auteur en cite qu'il est ensuite obligé de tordre pour les faire quadrer à son sentiment. Le troisiéme & dernier

Chapitre est employé à la solution des objections les plus connues contre le systême de l'Auteur.

A la fin de l'Ouvrage, M. *Addington* annonce une Concordance Grecque & Angloise du Nouveau Testament, suivant un nouveau plan, & il en donne un échantillon. Elle sera en un volume *in-fol.* & il la propose par souscription.



HISTOIRE.

I I.

The History and Antiquities of Scotland. By William Maitland, *F. R. S.* » L'Histoire & les Antiquités d'E- » cosse, par *Guillaume Maitland*, » Membre de la Société Royale de » Londres, en deux volumes *infol.* » Chez *Millar*, 1757.

LA premiere époque depuis l'origine de la Monarchie jusqu'à la mort de Jacques I, en 1437, est de M. *Maitland*. Le reste de l'Histoire d'Ecosse, depuis cette année jusqu'à l'avénement de Jacques VI, à la Couronne d'Angleterre en 1603, est d'une autre main.

L'Auteur s'est particulierement attaché à débrouiller le chaos obscur dans lequel nous laissoient les Anciens His-

toriens Ecossois sur les premiers tems de leur Monarchie. Selon son systême, les Celtes s'établirent il y a 3860 ans en Angleterre, & les Caledoniens furent leurs descendans. Les Ecossois & les Pictes qu'on veut faire passer pour plus modernes, ne sont autres que ces mêmes Caledoniens. Il entreprend aussi de prouver que ce sont les Ecossois qui ont peuplé l'Irlande; que le Pays que les Romains nommoient *Ierne* est une partie de l'Ecosse; que les Irlandois n'ont jamais attaqué les Romains dans la Grande Bretagne; que le *Thytica Vallis* n'est pas, comme bien des Auteurs l'ont cru jusqu'ici, la Mer d'Irlande, que c'est la Vallée connue sous le nom de *Strath of Monteith*.

De-là M. *Maitland* passe à l'examen de la Géographie de *Ptolemée* sur l'Ecosse, & il cherche à l'éclaircir. Il rapporte ensuite les coutumes & les usages des Anciens Habitans de l'Ecosse. Ses recherches sur l'antiquité du Pays, sont fort audessus de ce que *Gordon* & *Horseley* ont écrit sur cette ma-

tiere. Cette partie miscellanée de l'Ouvrage est terminée par la description des Evêchés, Abbayes, Universités, *&c.*

La partie Historique commence par le regne de *Fergus* fils d'*Erch*, & elle suit sans interruption jusqu'à Jacques VI.

On se plaint du style de M. *Maitland* qui se sent toujours un peu de sa Patrie, vice que les Anglois ne pardonnent point aux Ecrivains. Malgré l'impartialité qu'affecte cet Historien, il prend parti sur bien des faits. Par exemple il se déclare contre Marie, Reine d'Ecosse, & il supprime tout ce qui tend à la défense de cette malheureuse Princesse.

Il révoque aussi en doute la réalité de la conspiration de la famille de Gowry contre Jacques, Roi d'Ecosse. Les Presbytériens ont cherché à effacer les traces de cette odieuse entreprise, parce qu'elle ternit l'éclat de leur Secte, Gowry étant zélé Presbytérien. Ils refuserent d'obéir ou mirent beaucoup de délai à suivre les ordres qu'ils reçurent pour rendre graces à Dieu de

la conservation du Roi. Ils voulurent même insinuer que ce Prince avoit supposé faussement ce complot, pour s'emparer des biens de cette puissante Famille. Cependant M. *Maitland* rapporte fort au long tout cet attentat, & il fournit par-là des armes contre lui-même. Le naturel du récit, les circonstances frappantes de cet événement qui auroient été contredites par les Auteurs contemporains, tout concourt à prouver que cette conspiration a eu lieu. On en jugera par son récit qu'on va inférer tel qu'il est dans l'Auteur même.

Le 5 Août entre six & sept heures du matin, le Roi Jacques étant près de monter à cheval pour aller à la chasse dans son Parc de Falkland, M. Alexandre Ruthwen, second frere de Jean Comte de Gowry, ayant abordé le Roi avec une profonde salutation, prit S. M. à part & lui parla ainsi les yeux baissés.

» Sire, m'étant arrivé hier au soir » de me promener dans un lieu solitaire hors des murs de S. Johnston,

» j'apperçus un petit homme dont le » visage étoit couvert par son manteau. Je lui demandai ce qu'il faisoit là, & voyant que ma question » le surprenoit & qu'il biaisoit dans » sa réponse, ma curiosité se tourna » en soupçon. Ayant de plus remarqué qu'il tenoit quelque chose sous » son habit, je voulus sçavoir ce que » c'étoit, & je découvris un grand vase » rempli d'or monnoyé. Sur cela je » conduisis mon homme à la Ville, » je le mis, ainsi que le trésor, en lieu » de sureté; je suis parti ce matin à » quatre heures pour en informer, selon mon devoir, V. M. afin qu'elle » en puisse disposer avant que personne en sache la moindre chose; car » mon frere le Comte ignore entierement le fait.

Le Roi, aprés avoir remercié Ruthven de sa bonne volonté, lui répondit, qu'il ne lui convenoit en aucune sorte de se mêler de cette affaire, les trésors & les biens d'un sujet libre n'appartenant au Souverain que dans le cas où ils sont cachés dans la terre. » Il est vrai,

» Sire, repliqua Ruthven ; mais cet „ homme a avoué qu'il comptoit cacher „ cet argent. Dailleurs je n'ai pas eu le „ tems d'entrer dans de plus grands dé„tails avec lui“. Le Roi insista sur ce qu'il y avoit une grande différence entre l'intention & le fait. Ruthven répondit, que S. M. étoit trop scrupuleuse, d'autant plus que d'autres Seigneurs, & nommément le Comte de Gowry, s'empareroient du trésor & seroient peut-être par-là en état de nuire à S. M. Le Roi venant à soupçonner que ce pouvoit être de l'argent de l'Etranger que les Jésuites avoient envoyé en Angleterre, pour y exciter de nouveaux troubles, demanda à Ruthven quelle espéce de monnoie c'étoit, & quelle sorte d'homme en étoit porteur. Ruthven répondit, » qu'il avoit eu peu de tems „ pour examiner ces monnoies, mais „ qu'elles lui paroissoient étrangeres ; „ que quant à l'homme, il paroissoit „ au langage & aux manieres avoir „ tout l'air d'un Ecossois ; que cependant il ne se souvenoit pas de l'avoir vu ni rencontré nulle part“. Une

telle réponse ne pouvoit que fortifier les soupçons du Roi. Il résolut d'envoyer un de ses Officiers avec Ruthven, & de le charger de dire de sa part au Prevôt & aux Gens de Justice de S. Johnston de recevoir le trésor, d'interroger l'homme & de retenir l'un & l'autre jusqu'à nouvel ordre. Surquoi Ruthven protesta avec chaleur, que „ si son frere ou les Gens de Justice „ de Johnston venoient à prendre connoissance de cette affaire, S. M. ne „ retireroit pas beaucoup de cet argent ; & il ajouta avec serment, „ mon attachement pour V. M. me fait préférer ses intérêts à ceux de mon frere „ & aux miens propres. C'est pourquoi „ je ne demande pour le présent d'autre grace, si ce n'est que V. M. „ veuille bien prendre la peine de venir jusqu'à S. Johnston, & de voir le „ trésor. Vous me récompenserez ensuite, comme vous le jugerez à propos.

Le Roi étonné de la singularité de l'événement, & frappé de la stupidité de celui qu'on disoit avoir trouvé le

trésor, voyant d'un autre côté ses domestiques à cheval prêts à le suivre, la journée belle & beaucoup d'espérance d'une bonne chasse, dit à Ruthven qu'il ne pouvoit différer plus longtems son départ pour la chasse, mais qu'aussitôt qu'elle seroit finie, il lui donneroit une réponse décisive ; & en disant cela, il partit en effet.

Ruthven, ou Alexandre, (car l'Historien l'appelle indifféremment de ces deux noms) à qui tant de délai déplaisoit, cria de loin au Roi : „ V. M. ne trouvera pas toujours un gibier tel que celui que je lui offre. „ J'ai de plus à craindre pendant ce „ retard, que mon prisonnier ne s'échappe ou ne crie & n'évente le „ secret de notre entreprise. Si V. M. „ étoit venue tout de suite avec moi, „ nous aurions prévenu toute difficulté, d'autant mieux que nous aurions pris le moment où mon frere „ & tous les Habitans de la Ville auroient été au Sermon “. Pour toute réponse, le Roi monta à cheval & rejoignit ses chiens. Ruthven étant resté

seul avec deux de ses domestiques, en dépêcha un vers son frere, pour l'avertir qu'il espéroit amener le Roi chez lui, mais que ce ne seroit pas avant trois heures, & qu'à tout événement on tint le dîner prêt pour lui. Il recommanda à cet exprès de faire toute diligence, & de ne pas craindre de crever son cheval, s'il le falloit. Le Roi ne fut pas bien loin, sans s'occuper de ce que Ruthven lui avoit dit. Nisbet, son Chirurgien, étant par hasard à côté de lui en ce moment, le Roi le chargea d'aller chercher Alexandre. Ce dernier étant venu, le Roi qui ignoroit qu'il eût amené des domestiques avec lui, lui dit, qu'il étoit résolu d'aller avec lui à Perth aussitôt que la chasse seroit finie. Après avoir donné cette espérance consolante à Alexandre, il s'approcha des chiens, n'ayant que lui & un nommé Hamilton de Grange pour toute suite.

La chasse fut une des plus longues & des plus chaudes qu'on eût vûes depuis longtems ; elle dura depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures &

demie. Alexandre qui étoit toujours à côté du Roi le prioit souvent tout bas de hâter la chasse, afin qu'ils pussent être plutôt à la Ville. Le Chevreuil ayant enfin été pris, le Roi descendit de cheval & en demanda un autre. Mais quoique le Cheval que quittoit le Roi fût excédé de lassitude, Alexandre gagna sur lui de remonter le même, de sorte que le Roi se contenta d'ordonner qu'on fit suivre le cheval frais qu'on lui ameneroit. Il partit sans même prendre son épée, & il dit à ses Courtisans qu'il alloit à Perth pour y conférer avec le Comte de Gowry, & qu'il reviendroit le soir.

La plûpart d'entre eux soupçonnant que le Roi vouloit aller arrêter lui-même le maître d'Oliphante qui avoit excité tout nouvellement une sédition à Angus, résolurent de suivre leur Maître, & demanderent pour eux des chevaux frais. Lorsqu'Alexandre s'en apperçut, il pria instamment le Roi de défendre à sa Cour de le suivre, & surtout au Duc & au Comte de Marr; il ajouta, que si quelques Sei-

» gneurs accompagnoient S. M., il ne » pouvoit répondre des suites; que » d'ailleurs trois ou quatre domesti- » ques étoient suffisans": le Roi à moitié en colere repliqua, » qu'il pouvoit „ compter sur le Duc & le Comte de „ Marr dans des affaires plus impor- „ tantes que celle-là, & qu'il ne voyoit „ absolument point en quoi ils pou- „ voient, non plus que personne, nuire „ à son succès.

Ceux des Courtisans, qui n'avoient pu changer de chevaux, furent bientôt hors d'état de suivre leur Maître plus longtems; ceux même qui en avoient de frais, ne purent le joindre qu'à quatre milles de S. Johnston.

Dans cet intervalle, les dernieres insinuations d'Alexandre rouloient dans l'esprit du Roi & y produisoient une foule de raisonnemens contraires. Il craignoit quelque piége; mais d'un autre côté comment auroit-il pû se méfier de Ruthven qu'il connoissoit si bien & qui avoit même dernierement sollicité pour être Gentilhomme de sa Chambre? Il aima mieux imaginer que

le jeune Alexandre avoit été maltraité par son frere, & qu'étant susceptible de ressentiment, c'étoit là ce qui lui causoit l'altération visible qu'on ne pouvoit se dispenser de remarquer en lui.

De-là il prit occasion de confier toute l'affaire à Lenox, & lui demanda s'il avoit jamais vû Alexandre aussi troublé qu'il le paroissoit en ce moment. » A tout événement, ajouta-t-il au Duc de Lenox, » je vous prie » de m'accompagner dans la maison » où est l'homme en question & le » trésor ". Lenox ne trouva pas beaucoup de vraisemblance à toute l'histoire, & il assura le Roi qu'il n'avoit jamais vû son beau-frere(1) dans aucun désordre qui pût le faire soupçonner de folie. Alexandre voyant le Roi parler au Duc, & soupçonnant de quoi il étoit question, s'approcha du Roi; il le pria de ne découvrir l'affaire à personne, & de ne prendre aucun Seigneur ni domes-

(1) Ruthven étoit beau-frere de Lenox.

tique avec lui, lorsqu'il entreroit dans la maison où étoit le trésor. Le Roi lui répondit en riant, » je ne vaux rien „ pour découvrir les trésors, ainsi „ il me faut quelqu'un pour m'assis- „ ter dans une pareille fonction ". Sur quoi Alexandre lui répliqua: „ Ce- „ pendant je ne permettrai à personne „ de voir le trésor avant V. M. Vous „ en ferez ensuite ce que vous juge- „ rez à propos.

Cette obstination fit soupçonner au Roi quelque trahison: il continua son chemin entre la confiance & la défiance, & connoissant l'intégrité de son propre cœur, il fut presque honteux de se voir dans le cas de soupçonner sans avoir de fondemens plus certains.

Quelque fatigués que fussent les chevaux du Roi & d'Alexandre, ce dernier pressa le Prince d'avancer. Lorsque le Roi fut à deux milles de Perth, Alexandre s'arrêta un moment & dépêcha son autre Domestique à son frere, pour lui faire sçavoir la prochaine arrivée du Roi Quand on ne

fut plus qu'à un mille, Ruthven dit au Roi qu'il alloit prendre les devans pour avertir le Comte. Alexandre trouva ſon frere à diner, & quoique ce dernier eût été averti de tout par les deux exprès, il prétendit l'ignorer. Quoiqu'il en ſoit, il ſe leva promptement de table, & ſuivi de quatre-vingt perſonnes, il alla audevant du Roi, qui n'en avoit que quinze armées d'épées. On fut une heure à attendre le diner, & le Comte fit ſes excuſes ſur la mauvaiſe chere qu'on alloit faire par rapport à l'arrivée imprévue de S. M.

Le Roi, avant le diner, demanda quand il faudroit viſiter l'homme & le tréſor? Alexandre lui répondit, que, comme tout étoit en ſûreté, il ſeroit auſſi bon d'y aller après le diner. Il pria en même tems le Roi de ne point lui parler bas, de peur que le Comte n'en conçût quelque défiance. Le Roi ayant conſenti à cette précaution, adreſſa tous ſes diſcours au Comte, dont il ne put tirer que des demi mots & des phraſes coupées.

Pendant le diner, le Comte qui étoit au bout de la table, avoit l'air penſif & embaraſſé : il continua, comme il avoit fait depuis l'arrivée du Roi, à parler bas derriere ſon épaule à la plûpart de ſes Domeſtiques. Il ne fit d'ailleurs aucun compliment au Roi ; il ne chercha en aucune façon à l'entretenir & à lui tenir compagnie. De plus, quoique l'uſage fût qu'après le premier ſervice les Courtiſans allaſſent diner, on les laiſſa aſſiſter au diner du Roi juſqu'à ce qu'il fût entierement fini. Alors le Comte les conduiſit dans une autre piece pour diner ; mais il ne reſta point avec eux, comme c'étoit la coûtume : il revint à la table du Roi, où il porta le même air de réſerve & le même ſilence. Le Roi le voyant revenir, marqua familierement ſon étonnement de ce qu'il abandonnoit ainſi ſes Conviés.

Le Roi étant prêt à ſe lever & toute ſa Cour étant à diner, Alexandre qui étoit derriere la chaiſe du Roi, lui dit à l'oreille: « que c'étoit là le mo» ment d'aller vacquer à leur opéra» tion ; mais qu'il prioit S. M. d'en-

» voyer ſon frere tenir compagnie à » ſes Courtiſans pendant ce tems là. » Sur cela le Roi demanda du vin, & dit en plaiſantant à Gowry » qu'il ne » doutoit pas qu'il ne fut bien inſtruit » des manieres & des uſages des na» tions étrangeres ; mais que, com» me lui Monarque étoit Ecoſſois, « c'étoit à lui à apprendre au Comte les » uſages d'Ecoſſe ; qu'en conſéquence, » le Comte ayant oublié de boire avec » lui une raſade à ſa ſanté, comme » auſſi d'aller tenir compagnie à ſes au» tres Conviés, qu'il alloit boire lui » même & lui porter ſa bienvenue, » & qu'il le chargeoit d'aller porter » cette ſanté de ſa part à ſes autres » Conviés. » Le Comte obéit à cet ordre, & le Roi s'étant levé de table, il pria Alexandre de mener Thomas & Erskine diner avec les autres. Alexandre dit au Roi « qu'il eût la bonté d'or» donner à une ou deux perſonnes » de venir avec lui ; mais en même » tems qu'il défendît publiquement à » ſes autres Courtiſans de le ſuivre.

Ce fut ainſi que le Roi ſuivi ſeule-

ment d'Alexandre, paſſa par le Salon où toute ſa Cour étoit à diner, & après avoir monté un eſcalier, traverſa trois ou quatre chambres dont Ruthven fermoit les portes après lui. Ce dernier prit alors un air plus riant, & dit ſouvent en marchant, *pour le coup j'en réponds, nous tenons notre homme.* Enfin ils arriverent à un petit cabinet où le Roi vit un homme qui n'étoit point attaché, avec un poignard pendant à ſon ceinturon, & l'air aſſez abbatu. Ruthven ferma la porte du cabinet, & mettant ſon chapeau ſur ſa tête, il arracha le poignard de cet homme ; il en tint la pointe ſur la poitrine du Roi, & marquant la plus grande réſolution, il jura, „ que ſi S. M. crioit „ ou tentoit d'ouvrir la fenêtre, il le „ lui plongeroit dans le cœur ". Il lui dit encore ces mots: *Vous devez vous ſoumettre à vous voir ici traiter comme je le jugerai à propos, car je ſuis très certain que votre conſcience eſt chargée de la mort de mon pere.* Le Roi fut allarmé, comme on peut le croire, d'un auſſi ſoudain changement de langage

& d'humeur. Il se troubla davantage, en considerant qu'il n'avoit rien pour se défendre, n'ayant au monde que son cor de chasse qu'il n'avoit pas eu le tems d'ôter, tandis qu'Alexandre avoit nonseulement l'épée au côté, mais encore un poignard à la main. A la vérité l'homme qui étoit dans le cabinet trembloit pendant tout ce tems-là, & avoit plutôt l'air d'un condamné que de l'exécuteur d'une telle entreprise.

Ici le Prince commença à exposer en détail l'horreur du crime par lequel on verse le sang ; il assura Ruthven que ce crime ne passeroit pas sans être vengé, puisque le Tout-puissant lui avoit accordé des enfans & des sujets fideles, & qu'au défaut de ceux-là Dieu se chargeroit plutôt lui-même de punir le meurtre d'un Souverain.

„ A l'égard de votre Pere continua-t-il, » j'étois mineur lorsqu'il a „ péri. Ce n'a été qu'après le cours ordinaire des Loix, & ma conscience „ n'est nullement chargée sur ce point. „ J'en appelle à vous-même : quelle

„ reconnoissance ne me doit pas votre maison ? N'ai-je pas rétabli votre frere & vous dans vos titres & „ dans vos biens ? N'ai-je pas élevé „ trois de vos Sœurs ? N'est-ce pas „ les avoir nourries dans mon sein, que „ de les avoir placées auprès de ma „ bien aimée Reine ? Considérez que „ je suis de la même Religion que „ vous avez toujours professée ? Ressouvenez-vous de ce saint homme „ M. Robert Rolloch, dont vous avez „ été l'éléve ? A-t-il jamais pû vous „ donner les principes d'une cruauté „ si monstrueuse, & son ame ne vous „ accusera-t-elle pas jusqu'au dernier „ jour ? Je vous promets enfin que, „ si vous me laissez aller, je ne revélerai jamais à personne ce que vous „ venez de faire, & que vous n'en serai „ jamais puni ".

L'éloquence du Monarque étourdit & frappa Alexandre. Il ôta son chapeau, & il jura que la vie du Roi seroit en sureté, s'il vouloit ne point faire de bruit & ne point appeller à son secours, jusqu'à ce qu'Alexandre eût été

chercher le Comte son frere. Le Roi lui demanda ce que lui feroit le Comte. „ Milord vous le dira lui-même, „ quand il viendra «, répondit Alexandre. En ouvrant la porte, il ordonna à l'homme en question de garder le Roi, sous peine de la vie, jusqu'à son retour, & il ajouta : „ Sire, ayez la „ bonté de vous soumettre à être son „ prisonnier ". En disant ces mots, il sortit & ferma la porte après lui. Quand le Roi fut seul avec cet homme, il lui demanda s'il vouloit être son meurtrier, & jusqu'à quel point il étoit dans le secret de la conspiration. Cet homme tremblant & interdit assura qu'il avoit été mis là par force ; & à la vérité les piéces originales, d'où l'on a extrait cet événement, ajoutent, „ qu'il avoit souvent prié Alexandre „ de ne point faire de mal à S. M. ". Comme Ruthven avoit la parole & le serment du Prince qu'il ne crieroit ni n'ouvriroit de fenêtres, le Roi fidele à sa parole ordonna seulement à cet homme d'en ouvrir une sur la droite.

Tandis que le Roi étoit dans cette dangereuse situation, les personnes de sa suite avec qui le Comte de Gowry étoit, commençoient à se lever de table. En ce moment un des domestiques du Comte entra avec précipitation dans la salle, & dit à son Maître que le Roi étoit déja à cheval & qu'il retournoit vers Falkland. Le Comte l'ayant dit tout haut à tous ceux qui étoient là, ils se porterent tous en foule à la porte de la maison. Mais l'un d'eux ayant demandé alors au Portier quand le Roi étoit parti, cet homme assura que le Roi n'étoit point encore sorti. Sur quoi le Comte le regardant d'un œil furieux, le traita de menteur. S'adressant ensuite au Duc & au Comte de Marr, il leur dit qu'il sçauroit bientôt ce qui en étoit, & en conséquence il monta l'escalier. Son dessein, pendant cet intervale, étoit de parler à son frere ; c'étoit précisément pour cela qu'Alexandre avoit quitté le Roi & avoit descendu l'escalier.

Le Comte ne tarda pas à rejoindre les Courtisans, & les assura, qu'il y avoit

longtems que le Roi étoit sorti pat la porte de derriére, & que s'ils ne faisoient pas une très grande diligence, ils ne le ratraperoient pas. Sur quoi il demanda son cheval, ce que chacun d'eux fit de même. Graces à la Providence, ils passerent sous une des fenêtres du cabinet où étoit le Roi, précisément au moment où Alexandre de retour, crioit comme un désespéré : *Rien ne vous empêchera de mourir*, & jurant qu'il falloit le lier, il essaya de le faire. A ce mot de *lier*, le Roi dit, qu'il étoit né libre & Monarque & qu'il vouloit mourir comme tel. Alexandre tenta pour lors d'effectuer ses menaces, mais le Roi se dégagea aussitôt de ses mains. Ruthven voulut alors prendre son épée de la main droite; mais le Roi de la sienne saisit la main & l'épée d'Alexandre & de sa gauche le prit à la gorge, pendant que Ruthven mettoit ses doigts dans la bouche du Roi pour l'empêcher de crier. Ce fut dans cette posture que le Roi traina Alexandre jusqu'à la fenêtre qu'il avoit fait ouvrir, comme on l'a dit ci-dessus. Ses Cour-

tisans passoient heureusement avec le Comte de Gowry en ce moment; ils entendirent le Roi qui avoit soulevé sa tête & un de ses coudes, qui crioit : *Ils m'assassinent, ils m'assassinent.* Le Duc & le Comte de Marr reconnurent la voix de leur Maître. Gowry feignit de ne la point reconnoitre. Sur cela Erskine & son frere se jettent sur Gowry en l'appellant traitre; mais les Domestiques du Comte les séparerent. Les autres Courtisans se presserent en foule pour entrer. Lenox & Marr firent leurs efforts pour s'introduire où S. M. étoit entrée, tandis que Gowry & ses Domestiques gagnerent l'escalier dérobé dont ils avoient laissé la porte ouverte à tout événement.

De son côté le Roi avoit poussé Alexandre jusqu'à la porte du cabinet que ce dernier avoit négligé de fermer en rentrant. Le Roi étoit devenu tellement maître de lui, qu'il tenoit sa tête sous son bras & qu'avec ses genoux il assujettissoit son corps. Dans cette posture, non seulement il le poussoit avec violence vers l'escalier, mais en-

core il essayoit de lui arracher son épée pour la lui plonger dans le corps & le jetter ensuite sur l'escalier. L'autre homme, toujours rempli de frayeur, se tenoit derriere le Prince, jusqu'à ce que Ramsay étant entré dans le cabinet, il perça Ruthven deux ou trois fois de son poignard pendant que le Roi le tenoit toujours. Ce fut alors que cet homme s'échappa. Le Roi fit ensuite rouler les escaliers à Ruthven. Thomas Erskine que Ramsay avoit appellé, acheva de tuer Alexandre dont les derniers mots furent, qu'*il n'étoit point à blamer*.

A peine Erskine & un autre appellé Herris étoient-ils entrés dans la Chambre où étoit le Roi, que Gowry en casque d'acier sur la tête & l'épée à la main entra avec ses Domestiques armés aussi d'épées & cria en jurant, qu'*il falloit qu'ils mourussent tous comme des traitres*. En ce moment le Roi se mit à chercher l'épée d'Alexandre; mais ces bons serviteurs le pousserent dans le cabinet dont ils étoient tous sortis, & en fermerent la porte sur

lui. Quoiqu'ils ne fussent que quatre & que du côté de Gowry ils fussent huit, il plut à la Majesté Divine d'accorder, après un combat terrible, la victoire au parti du Roi. Ramsay perça le cœur du Comte qui expira à l'instant, sans pouvoir faire sa priere, & ses Domestiques furent repoussés sur l'escalier, après avoir reçu beaucoup de blessures. Ramsay, Herris & Erskine en reçurent aussi de leur côté.

Pendant tout ce tems, Lenox & Marr travailloient à coups de marteau à entrer dans la chambre qu'ils avoient investie. Mais comme la porte étoit double & forte, & que la muraille étoit en menuiserie, ils furent une demie heure avant de pouvoir entrer. Ainsi ils trouverent le Comte mort aux pieds du Roi. Ce Prince se mit aussitôt à genoux comme firent tous ses Courtisans & fit lui-même à haute voix son remerciment à l'Etre Suprême, de sa miraculeuse délivrance. L'Original ajoute qu'il dit, » que le Tout-» puissant l'avoit conservé pour met-» tre à fin quelque grande œuvre pour

„ sa gloire, & qu'il vouloit se ser„ vir de lui pour procurer le bonheur „ de ses Sujets.

Lorsque les Habitans de la Ville entendirent la mort du Comte de Gowry, leur Prevôt, comme ils n'étoient nullement informés de la conspiration à laquelle ils n'avoient aucune part, ils coururent en foule & tous armés à la maison du Comte. Le Roi prit le parti de leur parler de sa fenêtre, & au bout de trois heures il appaisa la révolte. Il fit aussi venir les Baillifs & les Notables de la Ville à qui il raconta ce qui venoit de se passer, & il les chargea de garder la maison & les corps des deux freres jusqu'à nouvel ordre.

Avant que de quitter ce lieu, il fit fouiller dans les poches du Comte pour voir si l'on n'y trouveroit pas quelques papiers qui fournissent de nouvelles lumieres sur la conspiration. On n'y trouva qu'un petit paquet fermé de parchemin, rempli de caracteres magiques & de mots d'enchantement, dit l'original. Il semble que le Comte

y mettoit sa principale confiance, puisqu'il le portoit toujours sur lui. Quoique ce parchemin magique n'ait pas empêché sa mort, on observa cependant que tant qu'il fut sur lui, la blessure dont il étoit mort ne saigna pas, & qu'aussitôt qu'on l'eut ôté, le sang jaillit en grande abondance au grand étonnement des assistans.

Il étoit près de huit heures du soir avant que le Roi put quitter S. Johnston, à cause du tumulte qui s'y étoit élevé; mais il n'eut pas fait quatre milles, que tout le chemin fut couvert de ses Sujets armés tant à pied qu'à cheval qui venoient audevant de lui & qui le reçurent avec les plus tendres acclamations. „ On ne fera pas mention, dit l'Original, „ du concours du peuple „ qui vint le reste de la semaine à „ Falkland & la suivante à Edim„ bourg, non plus que des feux de „ joie & des réjouissances faites à „ cette occasion, ce qui est suffisam„ ment connu.

Le lendemain le Conseil qui rési-

doit dans la Métropole ayant été informé de cette affaire, désira que les Ministres assemblassent leurs Congrégations, & qu'ils rendissent graces à Dieu pour l'heureuse délivrance de Sa Majesté. Ces Ministres s'excuserent de le faire, comme n'étant pas assez informés du détail de cet événement. Surquoi on leur dit, qu'on se contenteroit qu'ils instruisissent le peuple que le Roi venoit d'échapper d'un grand danger, & qu'en conséquence ils l'excitassent à en rendre graces à Dieu. Les Ministres répliquerent que, comme tout ce qui se débite dans la Chaire est de foi, on ne peut y rien dire dont on ne sache parfaitement la vérité. Il fut enfin résolu que le Conseil iroit en Procession à la Croix du Marché où l'Evêque de Ross feroit un détail de la Conspiration, après lequel il rendroit des graces solemnelles à Dieu pour la conservation du Roi, ce qui fut fait à la satisfaction générale des Assistans.

Le Lundi suivant, le Roi vint à Edimbourg, suivi de beaucoup de No-

blesse : il y entendit un Sermon prêché par M. Patrice Gallowey, qui entra dans le détail de la Conjuration. Le lendemain le Roi amortit un millier de livres Ecossoises pour l'entretien de quelques pauvres, & il combla d'honneur & de dons Ramsay, Erskine & Herris. On fixa aussi le dernier Jeudi de Septembre pour des Prieres publiques dans tout le Royaume.

An Essay towards a general History of feudal property in Great Britain; by John Dalrymple, *Esq.* „ Essai „ d'une Histoire générale des biens „ féodaux de la Grande Bretagne. „ Par *Jean Dalrymple*, Ecuyer, *in*-8°. „ *Millard*, 1757.

DE grandes recherches, beaucoup de pénétration, un jugement sain; voilà ce qui caractérise cet excellent Ouvrage. Après avoir donné l'histoire de l'introduction du sistême féodal dans la Grande Bretagne, l'Auteur discute pleinement tout ce qui regarde les Fiefs & leur aliénation, l'Ordre de

ſucceſſion, les Juriſdictions, & la Conſtitution du Parlement. Pour qu'on puiſſe juger de la maniere dont il traite ſon ſujet, on a extrait le paſſage ſuivant.

L'idée de diſtribuer entre un Peuple conquérant les terres conquiſes & de joindre à cette diſtribution la condition d'un ſervice militaire, eſt très-ſimple. Auſſi voyons nous dans l'Hiſtoire que cette pratique a été miſe en uſage dans les Colonies Romaines, aux confins de l'Empire, parmi les Timariots dans les Etats de Turquie, & chez d'autres Nations.

Les Colonies Grecques & Carthaginoiſes appartenoient à des Républiques. Si elles ne reſterent pas dans une entiere dépendance de leur mere Contrée, elles conſerverent du moins une grande liaiſon avec elle. Ce n'étoient que de petits corps qui ſe formoient auſſi en Républiques. L'égalité entre les Citoyens étant leur ſiſtême originaire dans leur premiere Patrie, ce fut le principe le plus naturel de leur union.

Les diverſes Conquêtes faites en Aſie ſe faiſoient pour un ſeul homme,

& jamais pour un ſeul Peuple. Ainſi il falloit de puiſſantes armées ſur pied pour la ſûreté de ces mêmes Conquêtes.

Lorſqu'Alexandre ſubjugua l'Aſie, ni lui ni ſes Armées ne combattoient point pour chercher des habitations. C'étoit uniquement pour accroître leur domination & leur gloire. Lorſqu'ils s'emparerent des Villes, ils ſe ſaiſirent de leurs revenus, & s'en réſerverent l'adminiſtration militaire & politique; mais les anciens Habitans conſerverent leurs terres & leurs Loix.

Les Hébreux ſuivirent des principes différens : lorſqu'ils entrerent dans le Pays de Chanaan, ils en exterminerent les habitans, au lieu de ſe les aſſocier.

Non-ſeulement les Colonies modernes Européennes ſont aſſujetties à leur Mere Contrée, mais même à des Corps de Marchands. On ne les regarde que comme des inſtrumens de commerce. Ce ne ſont point les circonſtances naturelles de l'établiſſement qui en déterminent les principes & la police. Ces Colonies ſe conduiſent ſuivant les vûes & les Loix des Nations dont elles ſont détachées.

Les Romains qui étendirent leurs Conquêtes plus loin que les autres Nations, les conſerverent au moyen de leurs Colonies. Comme dans l'origine les Membres de ces Colonies étoient pris dans la lie du peuple, ils ne connurent d'abord aucune ſubordination. Il y en eut davantage, lorſque les Colonies furent compoſées de Soldats qui rendoient un ſervice militaire pour leurs Terres. On y étoit toujours dans l'allarme des incurſions des Ennemis. Dans ces circonſtances, il n'étoit pas naturel que les poſſeſſions fuſſent héréditaires. Etoit-il queſtion d'une ſucceſſion vacante, on devoit préférer le courage néceſſaire pour la défendre aux liens du ſang. Auſſi juſqu'à l'Empereur Severe les Enfans n'héritoient point de ces biens militaires. Il fut le premier qui en donna, aux conditions que ces biens ſeroient réverſibles aux enfans.

Dans preſque toutes ces tranſmigrations, il eſt à obſerver que, ou les Conquérans ſe conformerent aux Loix civiles des Peuples conquis, ne ſe ré-

ſervant que le Gouvernement militaire & politique, ou ils conſerverent toujours leurs Loix, en laiſſant aux Peuples ſubjugués la liberté de ſuivre les leurs. Il auroit en effet été difficile de ſuivre un autre ſiſtême.

La ſituation des Germains a encore été bien différente. N'y ayant aucun ſiſtême général de Gouvernement dans leur Pays, ils ſe ſoumirent dans leurs différens diſtricts au Chef qui pouvoit leur faire plus de bien ou plus de mal. Quand ils ſortirent de chez eux, ce fut comme une bande de vagabonds indépendans & conduits par l'eſprit d'Oligarchie. Simples dans leurs manieres comme dans leurs vûes, ils n'avoient point l'idée de diſcipline & de reſſources qui peuvent ſeules donner de la conſiſtance à une Armée ſur pied. N'ayant quitté leur Pays que par beſoin & pour trouver une habitation, ils ne s'occuperent qu'à ſe répandre & à s'incorporer parmi les Habitans.

Les Nations qu'ils aſſujettiſſoient étant plus nombreuſes, plus policées

& plus habiles dans les Arts qu'eux, il n'avoient garde de les passer au fil de l'épée. Tant que la discorde de la guerre entretint le danger des invasions, après la mort des Possesseurs, on donna leurs biens plûtôt à des Soldats en état de les défendre, qu'à des enfans incapables de soutenir le droit de leurs Peres. Mais enfin, lorsque les troubles cesserent, les biens devinrent héréditaires. Les Possesseurs des Fiefs furent cependant toujours assujettis au service Militaire, & à se rendre à tout appel. De là un sistême suivi de Loix, sans qu'aucun Législateur s'en fût précisément mêlé, sistême de législation qui l'emporte sur les autres Loix du Pays.

Naturellement enthousiasmés des institutions de nos Ancêtres, nous avons pris ce sistême pour le résultat de la politique & de la prudence la plus consommée. Ce n'étoit pourtant qu'une conséquence qui résultoit d'une cause très-naturelle. En vouloir inventer d'autres, c'est porter le rafinement de notre temps dans un siecle trop simple pour qu'on puisse l'en soupçonner.

The Ghost of Ernest With some account of his life. „ L'Esprit d'Ernest, avec quelques détails de sa Vie, *in-8°.* „ chez *Whiston* & *White*, 1757.

Le Prince Ernest, Duc de Saxe Gotha, dont on celebre les vertus dans cette Piece, étoit bisayeul de la Princesse de Galles. Il étoit né en 1601. Son éducation très différente de celle des autres enfans de son âge, fut sérieuse. Il s'accoutuma de bonne heure à réfléchir & à acquérir des connoissances. Il servit comme Soldat sous Gustave Adolphe, & se distingua à la Bataille de Lutzen. En mil six cens trente-six, il épousa Elizabeth Sophie, fille unique du Duc d'Altenbourg dont il eut dix-huit enfans, & mourut en 1675. Sans prendre de Villes, & sans gagner de Batailles, ce Prince sçut dans le sein de la Paix se faire adorer de ses Peuples, & faire leur bonheur, par le bon exemple qu'il leur donna, ainsi que par les sages Loix qu'il établit & qu'il maintint dans leur vi-

gueur. L'Auteur de cette brochure propose au Prince de Galles Ernest pour modele, & il met dans la bouche de ce Duc des avis & des leçons très propres à guider ce jeune Prince.



III.

POLITIQUE.

Northern Revolutions. By C. Lucas, M. and Apothecary. „ Révolutions „ du Nord, par M. *Lucas*, Médecin & Apothiquaire, *in-8°.* „ chez *Cooper*, 1757.

Cet Ecrit est l'ouvrage d'un homme qui exhale son ressentiment. On a parlé à l'occasion d'un autre ouvrage, dans un des Journaux précédens, de M. Lucas, qu'on a dit avoir été renvoyé d'Irlande par autorité supérieure. Il se venge du Gouvernement, par ce petit écrit qui est une Satyre, dont l'objet le plus particulier est l'administration de l'Irlande. Il se donne toute liberté en transportant la Scene en Norvege & en Laponie. Ce n'est d'ailleurs que fiel & aigreur, & il faut se tenir en garde contre tous les faits qu'il avance.

Il a paru à peu près dans le même tems un meilleur Ouvrage sur ce sujet, sous ce titre : *A Letter to this Grace the D-of. B-d. Herbert.* » Lettre à S. E. le » Duc de Bedford. Le but de l'Auteur est de donner à ce Seigneur des avis utiles dans la circonstance, & de lui montrer les écueils contre lesquels ses deux Prédécesseurs ont pensé échouer. L'Auteur paroit bien posséder toute la partie Politique qui concerne l'Irlande, & tout ce morceau est fait de main de Maître.

The independent Freeholders to the People of England upon the one thing needful ad this final crisis. ,, Lettre d'un ,, Citoyen indépendant au Peuple ,, d'Angleterre, sur la seule chose ,, nécessaire dans cette crise finale, ,, *in*-8°. chez *Corbet*, 1757.

CETTE seule & unique chose si nécessaire, recommandée par ce petit Ouvrage, c'est le rétablissement des Parlemens annuels, tels qu'ils étoient dans leur origine. L'Auteur expose avec force le droit

qu'à la Nation à des Parlemens libres & renouvellés. Il décrit les inconvéniens du Parlement Septennaire, & le malheureux état de la Nation sous cette derniere forme : il insiste au moins pour qu'on redresse les griefs, & qu'on travaille au bonheur des Peuples en rendant le Parlement Triennal, comme il fut réglé sous le regne de Guillaume, après de violentes disputes avec la Couronne. Mais quoique l'Auteur soit bien versé dans sa matiere, il n'offre point de moyens assez éfficaces pour obtenir cette salutaire fin; il n'écarte point les obstacles qui traverseront toujours ce projet. En un mot il se borne à exhorter la Nation à demander fortement cet arrangement. Ce ne sont là que des cris impuissans, disent ceux qui croient pouvoir prévoir les événemens, & connoître les mysteres du Gouvernement.



An Epistle from. Schah Hussein the dethroned Sophi of Persia in the Shades to Nazrodin Emperor of Indostan translated. from the Persiè. By W. P. Esq. « Epitre de Schah » Hussein, Sophi de Perse, détroné, » & parmi les ombres à Nazrodin, » Empereur de l'Indoustan, traduit » du Persan par *W. P.* Ecuyer chez » *G Kearsly*. 1757.

CETTE Brochure n'est qu'une répétition des plaintes du Public dont les papiers publics retentissent continuellement. *Schah Hussein* y est peint comme un Prince qui sacrifie tout à son amour de prédilection pour *Hanering* (*Hanovre*) « Ce méprisable terrein occupoit uniquement mon cœur, » dit *Schah Hussein*. Je ne pensois » qu'à sa sûreté ; mes prétendus amis, » ainsi que mes ennemis les plus dé» clarés, en ont tiré avantage. J'ai es» suyé des affronts des Turcs & des » Russiens. J'ai rendu les plus pré» cieuses de mes acquisitions pure» ment

» ment pour sauver Hanering. Je te » le répeté : il n'y a point d'indignités » que je n'aie souffertes. L'éclat de » ma Couronne a été terni, & les tré» sors de la Perse ont été consommés » pour sa conservation. Qu'il auroit » été heureux pour moi & pour mon » Empire, si je n'avois jamais eu de re» lation avec Hanering !

On entendra facilement toute cettte allusion.



I V.

MEDECINE.

An Essay on the most effectual means of preserving the health of Seamen in the Royal Navy. By James Lind, fellow of the Royal College of Physicians in Edimburg. „ Essai sur les „ moyens les plus efficaces pour „ conserver la santé des Matelots „ dans les Vaisseaux du Roi. Par „ *Jacques Lind*, Membre du College Royal des Médecins d'Edim- „ bourg, *in*-12. chez *Millard*, 1757.

L'Excellent Traité sur le Scorbut, que le même Auteur a donné il y a quelques tems, prévient en faveur de ce nouvel Ouvrage. Le sujet qui y est traité a été si épuisé, qu'on ne doit pas s'attendre à ne trouver que du neuf dans le travail de M. *Lind*; mais il a du moins tout rassemblé, & il

accompagne les faits qu'il rapporte & les ordonnances qu'il prescrit de réflexions judicieuses qui servent à les étayer.

Ce Traité est divisé en deux sections. Dans la premiere, le Docteur explique fort au long la façon de prévenir la propagation de la maladie sur les vaisseaux. Dans la deuxiéme, il indique les précautions les plus propres à arrêter le progrès de la maladie, lorsqu'elle s'est une fois communiquée parmi les Matelots. Il y a ensuite un Supplément qui contient des remarques sur la saignée & sur la maniere de traiter les fiévres aigues dans les climats chauds. On donnera ici quelques-unes des observations les plus importantes de ce Traité.

M. *Lind* remarque, que l'usage où l'on est d'envoyer sur le même vaisseau de garde placé à Nore tous les Matelots qu'on enrolle par force en Angleterre, est très pernicieux. Le mauvais air s'entretient dans ce vaisseau, & gagne bientôt la flotte lorsqu'on y fait passer ces Matelots. Cet air est si infecté, que les environs de Porsmouth

& de Plimouth sont quelquefois attaqués d'une contagion pestilentielle qui n'a pas d'autre cause. L'Auteur conseille de tenir une allége sur la riviere où seroient séquestrés pendant quinze jours les Matelots suspects; on leur ôteroit leurs habits & on leur en donneroit de neufs. Il insiste pour qu'on détruise les habits des malades, n'y ayant pas d'expédient plus certain, & les habits de laine retenant pendant un tems considérable la contagion.

Pour prévenir les fievres, les péripneumonies & autres maladies qui viennent du défaut de transpiration, il conseille de faire boire aux Matelots tous les matins de l'eau de gruau où l'on fera bouillir des échalotes, des oignons & de l'ail. Il veut aussi que dans les tems froids & humides, on ne donne aux gens de Mer que la moitié de leur petite bierre & qu'on y supplée avec de l'eau-de-vie; de sorte qu'on leur fasse mêler leur bierre & leur eau-de-vie ensemble avec de la mélasse & du vinaigre. On donne ce breuvage aux Soldats Russiens & on l'appelle *Ac-hbetten.*

Entre les diverses causes de maladie, il compte les vapeurs qu'exhale le bois neuf du vaisseau. Le Remede en est une fumigation avec du gaudron ou de la poix.

M. *Lind* est d'avis qu'on change sur Mer de nourriture, suivant les différens climats. Il rapporte à ce sujet un fait bien intéressant & bien conséquent pour son systême.

Pendant la derniere guerre, dit-il, les Matelots du *Sheerness*, vaisseau du Roi qui alloit aux Indes Orientales, craignant la maladie dans un voyage de si long cours, prierent le Capitaine de leur permettre de ne pas prendre toute leur portion de viande, & de les laisser vivre sur leurs autres denrées. Le Capitaine condescendit à leur demande. Il fut reglé qu'ils n'auroient de viande salée qu'une fois la semaine, c'est-à-dire du bœuf une semaine & l'autre du porc. Après un trajet de cinq mois, le vaisseau arriva au Cap de Bonne-Espérance, sans avoir un seul malade à bord. Comme l'usage des machines de Sutton venoit

d'être nouvellement introduit sur la flotte, le Capitaine étoit tenté de leur attribuer ce bon effet, lorsqu'il apprit à son grand étonnement, que par la négligence du Charpentier, elles avoient été fermées la moitié du tems. Le vaisseau resta quelques mois aux Indes & aucun des Matelots ne fut à terre, excepté ceux de l'Equipage des chaloupes. Ils continuerent cependant à jouir d'une aussi bonne santé; il est vrai qu'ils y furent rafraichis avec de nouvelles provisions.

A leur retour, comptant être bientôt au Cap de Bonne-Espérance, & se fiant à l'abondance des rafraichissemens qu'on y trouve, ils mangerent toute leur provision de viande salée dans l'espace de dix semaines, pendant lesquelles les machines de Sutton furent exactement ouvertes. Ils furent bientôt punis de leur trop de confiance. Vingt d'entre eux furent attaqués du Scorbut le plus violent, & ils ne purent se guérir qu'au Cap. Corrigés par l'expérience, ils convinrent unanimement de s'abstenir de la chair salée

pendant leur passage depuis le Cap jusqu'en Angleterre. En effet tout l'Equipage, au nombre de 160 hommes, arriva à Spithead en parfaite santé, après un voyage de quatorze mois & demi, à la réserve d'un seul homme qui mourut dans la salivation.

L'Auteur voudroit que les convalescens mangeassent du pain fermenté qu'on pourroit faire tous les jours à bord, & qu'ils bussent comme cordial du vin de Madeire. Il vante beaucoup le fréquent usage des végétaux acides, & il exhorte à avoir toujours parmi les remedes de l'Apothicairerie du sirop de limons qu'on renouvelleroit dans tous les Ports où l'on trouveroit de ce fruit. Il recommande aussi l'usage du jus d'orange.

Voici sa méthode pour conserver frais les légumes sur Mer.

Le 5 de Mars, dit-il, je pris des choux communs & des porreaux: après les avoir bien lavés & avoir bien secoué l'eau, je coupai les porreaux en petits morceaux d'un pouce ou deux; j'ôtai les grosses feuilles du chou; je pris

deux plats de bois bien préparés où je mis un fort assaisonnement de sel bouilli, & au fond une couche de sel gris. J'étendis sur le tout une couche de vegetaux que je recouvris d'une couche de sel gris, toujours alternativement, & je remplis ainsi mes deux plats, l'un de choux, l'autre de porreaux. Je les couvris ensuite d'une toile imprégnée de sel, & je pressai le tout avec quelque chose de pesant. Le cinq Juin, après avoir gardé trois mois ces légumes, je trouvai qu'ils avoient conservé leur bon goût. Je les mis dans l'eau froide pendant dix minutes, pour les faire rafraichir, & en les comparant avec de pareils légumes qui venoient du jardin, je les trouvai au même point de fraicheur, sans qu'ils eussent la moindre impression saline. Au bout de dix mois, ces mêmes légumes s'étoient également conservés. Il fait observer que les vaisseaux de terre ne vaudroient rien pour cette opération, parce que le sel pénétreroit leur substance.

De tous les acides, il préfere la

crême de tartre comme le moins cher, le plus médicinal, & le plus propre à la constitution des Matelots. Deux livres & demi suffiront pour un muids d'eau. Il regarde les bains froids comme un bon préservatif contre les maladies des pays chauds. Il donne le Quinquina comme un excellent remede pour prévenir les fiévres putrides. Huit onces de Quinquina & la moitié de pelures d'oranges infusées dans quatre pintes d'Arac, feroient une boisson agréable dont on pourroit donner une once à chaque Matelot au moindre danger de ces fiévres.

Dans le cas où le vaisseau est à l'ancre dans quelque Havre trop fermé où l'air ne circule pas assez, selon M. *Lind*, il faut faire travailler l'Equipage sur le pont avant le Soleil levé & après le Soleil coucher.

Il prescrit les fumigations de vinaigre camphré, de nitre, de poix & de gaudron, & surtout une explosion de poudre à canon pour purger l'air, lorsqu'une fois la maladie a infecté le vaisseau. On doit laver les mains &

les pieds des malades avec de l'eau chaude, du ſavon & du vinaigre. Il conſeille aux Chirurgiens qui viſitent les Malades & aux Nourrices l'uſage modéré du vin & du ponch. Ces dernieres doivent porter des habillemens de coton, comme les moins ſujets à retenir les impreſſions du mauvais air. Il veut auſſi qu'elles fument beaucoup. Quand le vaiſſeau eſt rempli de vermine & d'inſectes, il faut le purifier avec du ſouffre brulant. Si le bois de la quille eſt humide, il faut allumer des herbes ou des bois aromatiques, tels que le Genievre, *&c.*

Medical Obſervations and Enquiries. By a Society of Phyſicians in London.

„ Obſervations & Recherches Mé-
„ dicales. Par une Société de Méde-
„ cins de Londres, *in*-8°. Chez
„ *Johnſton*, 1757.

LE célébre *Bacon*, ce Pere des Sciences & des Arts avoit recommandé un plan pour la perfection de la

Médecine. C'étoit de faire revivre la méthode d'*Hippocrate*, de donner un récit détaillé des cas particuliers où l'on ſpécifieroit la nature des maladies, la maniere de les traiter & leurs ſuites; d'eſſayer la cure des infirmités & des maux que juſqu'à préſent on a cru trop légérement incurables, & d'étendre ces recherches ſur les propriétés de certains remedes qu'on employeroit en certains cas. On peut dire que ce plan eſt parfaitement rempli dans l'Ouvrage en queſtion.

Ce ne ſont point ici des conjectures vagues, des hypothéſes fantaſtiques, des recherches frivoles, des cas ſuſpects ou douteux : c'eſt un Corps d'hommes éclairés qui donnent des Diſſertations ſçavantes ſur des faits conſtatés & ſur des cas importans. Non contens de leurs propres obſervations, ils invitent leurs Confreres de toutes les Nations à leur faire part des leurs & des cas ſinguliers dont ils ſeront témoins ; on cachera même les noms de ceux qui voudront garder l'*incognito*, ainſi que de ceux qui ſeront aſſez ſinceres pour avouer leurs mépriſes, afin

que les autres Médecins évitent le même écueil. Quels ménagemens ne doit-on point à ceux qui ſeront capables d'un auſſi grand effort !

La Collection dont on parle, eſt compoſée de trente cas. On donnera l'extrait de tous. Ceux qui voudront approfondir quelque queſtion conſulteront l'Ouvrage même.

Le premier cas rapporté par M. *Silveſter*, eſt celui d'une femme guérie d'une contraction ſpaſmodique de la machoire inférieure qui avoit été occaſionnée par la lacération du tendon d'un doigt. On avoit deja tenté ſans ſuccès d'éloigner ce ſymptôme effrayant, accompagné de convulſions. On en vint à bout avec pluſieurs doſes réitérées de teinture Thébaïque de trentes goutes qu'on lui donnoit toutes les ſix heures. On y joignoit l'uſage de l'opium dont on lui donna juſqu'à huit grains dans un jour, ſans que cet opium produiſît aucun mauvais effet ; au contraire il la ranima, lui nettoya la tête & lui donna de l'appétit. Il faut remarquer qu'il fallut lui

couper le doigt qui avoit occaſionné tout le déſordre, mais au bout de deux mois la Malade fut guérie. Cette maladie n'eſt donc pas incurable, comme l'ont prétendu juſqu'ici pluſieurs Médecins.

Le même M. *Silveſter* rapporte dans le même Article le cas d'une hydropiſie dans le péritoine, dont une femme avoit été affligée pendant quarante-quatre ans ; elle mourut à quatre vingt-deux ans plutôt de vieilleſſe que de cette maladie. M. *Jacquin*, Chirurgien à Spittlefield l'ouvrit après ſa mort, & il trouva dans la doublure du péritoine cinquante-une pintes d'un fluide fetide, viſqueux & ſalin.

Le deuxiéme Article contient la deſcription de la Scammonée, telle qu'elle croît en Syrie. On l'y recueille au mois de Juin, en coupant le haut de la plante à deux pouces audeſſous de l'endroit où les tiges commencent à pouſſer. Il faut la couper dans une direction oblique. On en laiſſe couler le jus qui eſt laiteux, & dans douze heures la ſource tarit. Les Juifs alterent

& frelatent cette Plante en y mêlant de la fleur de bled, des cendres, & du ſable fin. Le meilleur moyen de découvrir la fraude, c'eſt de la diſſoudre dans de l'eau. Plus la Scammonée eſt pure, moins il faut que la doſe ſoit forte pour purger. M. *Ruſſel* qui a fourni cet Article a envoyé d'Alep de la Scammonée en Angleterre & dans les Colonies Angloiſes où elle a fort bien reuſſi.

Les trois & quatriéme Articles rendent compte de deux enfans dont les viſceres abdominaux furent trouvés dans la cavité du thorax par une ouverture du diaphragme. Ces deux Enfans n'ont ſurvécu à leur naiſſance que deux heures. On les conſerve dans de l'eau de vie.

Le cinquiéme article contient le détail d'une ſinguliere guériſon de fiévre par M. *Gowin Knight*, Membre de la Société Royale. Sa propre ſœur âgée de 30 ans, étoit la malade. Le huitiéme jour d'une rechute de fiévre, elle tomba dans l'état d'une perſonne à l'agonie. Etant ſaiſie d'un

violent *ſubſultus tendinum*, quoique épuiſée par le défaut de ſommeil, elle n'oſoit s'y livrer, toute aſſoupie qu'elle étoit, parce qu'elle étoit auſſitôt attaquée de convulſions auſquelles elle craignoit de ne pas ſurvivre. Conſéquemment à ces craintes, elle pria ſon frere de la veiller le reſte de la nuit & de l'empêcher de s'endormir. Pendant qu'il étoit occupé à cette fonction, il fit la réflexion que les muſcles volontaires n'agiſſant pas pendant le ſommeil & les involontaires étant trop foibles pour opérer ſeuls la reſpiration dans de telles circonſtances, la Malade ſeroit dans un état continuel de ſuffocation. « J'imaginai donc, dit-» il, que je pourrois laiſſer endormir » ma ſœur, pourvû que je veillaſſe » pendant tout ce tems à ſon poulx » & à ſa reſpiration, & que lorſque » je la verrois manquer, je l'éveillaſſe » avant qu'elle eût ſouffert beaucoup » de cette ſuffocation. Je lui en fis la » propoſition à laquelle elle conſentit, » comptant, comme elle le devoit, ſur » ma parole & ſur mes ſoins. Je tins

» donc conſtamment la main ſur ſon » poulx, & elle ne tarda pas à s'endor-» mir. A peine une demie minute fut » elle écoulée, que ſon poulx s'arrêta, » & que je ne l'entendis plus reſpirer. Je » l'éveillai auſſitôt & je lui entendis dire » avec beaucoup de plaiſir qu'elle venoit » d'avoir un ſommeil qui l'avoit bien » rafraichie, car elle ignoroit combien » il avoit été court. Après avoir re-» pris ſa reſpiration, elle ſe rendor-» mit, & ce ſecond ſommeil dura au » moins le double du premier & la ſou-» lagea autant. En continuant la même » méthode, j'éprouvai que chaque re-» priſe de ſon ſommeil étoit plus longue » que la précédente, que le poulx de-» venoit plus fort & plus plein, & les con-» vulſions moins fréquentes. Dans un » de ces intervalles, il m'arriva de m'en-» dormir moi-même. La malade qui » en ſouffrit beaucoup ſe plaignit de » ma négligence, & me conjura d'être » plus attentif. C'étoit à minuit que » j'avois commencé à veiller : en-» tre 4 & 5 heures du matin, ma ſœur » fut en état de dormir ſans aucun » danger. Le lendemain la fiévre la

» quitta ; elle reſta dans un état lan-» guiſſant, & fut attaquée pendant » quelques jours de mouvemens hyſ-» tériques : mais enfin elle ſe rétablit » plutôt qu'on ne s'y attendoit.

Cet exemple prouve ce que peuvent les ſoins & les obſervations du Médecin, lorſqu'ils ſont animés par l'intérêt qu'il prend à ſes malades.

Il eſt queſtion dans le ſixiéme article d'une criſe extraordinaire de Goute dont le Docteur *Samuel Pye* fait le récit. Le Malade étoit un Chirurgien âgé de 45 ans, & homme fort ſain d'ailleurs. Le Docteur *Pye* lui avoit ordonné de ne vivre que de légumes, & ce régime n'avoit point empêché la Goute de revenir. Dans l'eſpace de dix à douze jours les douleurs dans les pieds, les chevilles & le gras des jambes vinrent à un excès inſupportable. De là la Goute remontoit comme une éclair, & alors le Malade ne reſſentoit plus de douleur aux pieds. La Goute ſe portoit enſuite avec la même promptitude dans les cuiſſes, & enſuite à l'abdomen, & après avoir frappé les

boyaux, elle remontoit à l'estomach. Le malade rendoit alors une pinte & demie d'une liqueur aqueuse & verte, aussi corrosive que le plus fort acide minéral, & les douleurs cessoient aussitôt. Après cet accès, le malade dormit six heures, se réveilla en bon état & au bout de deux jours l'enflure & la sensibilité s'étant dissipées, il fut en état de marcher & de vacquer à ses affaires. Onze mois après, il eut un second Paroxisme & essuya la même crise. Au bout de deux autres années, il eut un troisiéme accès avec une circonstance différente. Après son vomissement ordinaire, il parut une grosse tumeur au milieu du pied droit & il sortit du doigt du milieu du même pied, une matiere visqueuse comme du blanc d'œuf, après quoi la tumeur disparut. Six semaines après l'accès de Goute étant revenu, il vomit fréquemment, mais ne rendit que ce qu'il y avoit ordinairement dans l'estomach. Enfin une forte demangeaison l'obligeant de se grater à l'endroit du pied où la tumeur dont a parlé avoit pa-

ru, il y vit une fluctuation & il en sortit de la matiere liquide comme de la chaux. Le lendemain en ayant dilaté l'orifice, il en sortit une demie pinte de matiere sereuse avec un peu de sang & beaucoup de pierre de chaux aussi acide que ce qu'il avoit prcédemment vomi. Le malade s'est parfaitement bien porté depuis un an que ce dernier accès a eu lieu.

La matiere qui produit la Goute seroit-elle donc d'une nature acide comme le prétendent quelques Médecins? L'Emétique ne produiroit-il pas un bon effet dans ces paroxysmes? *Mercatus* & quelques autres Auteurs le recommandent.

Le septiéme article roule encore sur une contraction spasmodique de la machoire de la même espece que celle dont il est question dans le premier article. Le Docteur *Clephane* la guérit à force d'Opium. En cinq jours il en fit prendre 44 grains. Le Malade étoit un homme d'un moyen âge, & d'une forte constitution. Ayant marché sur un grand cloud, il lui avoit traversé

le pied. Il est à remarquer que les remedes antispasmodiques qu'il avoit pris n'avoient presque produit aucun effet.

Le huitiéme article du feu Docteur *Oliphant*, est son détail des fiévres intermittentes épidémiques qui ont couru à Gambroun dans le Golphe Persique. Sa méthode de les traiter tenoit le milieu entre le régime chaud & le froid. Il employoit aussi avec succès le Quinquina.

Le Docteur *Bond*, demeurant à Philadelphie, a fourni le neuviéme article. C'est la description d'un Vers annulaire nourri dans le foie d'une Dame de ce Pays là, & qui avoit vingt pouces de long & un de diamétre, lorsqu'elle le rendit. Environ dix-huit mois avant sa mort, cette Dame sentit au côté droit une petite douleur, comme une piquure d'épingle. Quelques mois après, elle sentit cette même douleur alternativement dans le côté & dans l'épaule. Elle devint si violente, que la malade la comparoit à celle que lui feroit un Chien qui

lui rongeroit le foie. Lorsqu'on donnoit un petit coup sur l'endroit affligé, la douleur passoit ailleurs. Ce fut alors que ses côtes se disloquerent au point de faire une bosse assez considérable. Le côté droit devint ædomateux, & l'on sentoit une fluctuation de matiere sous les muscles intercostaux. Un mois avant la mort de la malade, la douleur passa dans l'estomach & elle fut attaquée de nausées continuelles qu'on ne pouvoit soulager qu'avec de forts opiates & des liqueurs spiritueuses. Elle y sentoit le même déchirement que dans le côté, & elle expectoroit beaucoup de phlegmes visqueux. Enfin 48 heures avant sa mort, elle rendit par les selles en deux fois ce Ver monstrueux qui étoit rouge & nourri de sang comme une Sangsue. La malade perdit alors la faculté d'avaler, & elle mourut au bout de deux jours. Quand on l'eut ouverte, on vit que ce Vers avoit etabli son siége dans une cavité du foie, d'où il avoit passé dans l'estomach par les conduits biliaires, & ce fut le mal-

heur de la malade; car si on avoit pû le faire sortir par les intestins sans toucher au ventricule, elle n'en seroit peut être pas morte.

Le Docteur *Bond* conclud de ce cas & de quelques autres, que les maladies du foie proviennent de semblables Vers plus souvent qu'on ne se l'imagine. Il observe qu'en Amérique où les Chiens sont souvent mordus par des Serpens, on trouve dans leur foie de grands Vers. Il en a vû qui en avoient jusqu'à trois pieds un pouce de long, & près de deux pouces de circonférence.

On trouve dans les *Essais de Médecine* de *Paisley* la description d'un autre Vers hépatique.

Il est question dans le dixiéme article d'une suppression d'urine guerie par le Docteur *Makenzie.* Voyant que les remedes ordinaires n'avoit rien opéré, il soupçonna que la maladie venoit du relâchement des *extrusores urinæ* & il en vint à bout au moyen de dix drachmes de Quinquina.

M. *Evans*, Etudiant en Médecine à

Philadelphie, donne dans le onziéme article l'histoire d'une guérison opérée dans cette Ville par l'usage de la machine Electrique. Il s'agissoit d'une femme attaquée depuis dix ans de crampes, de convulsions & de tous les symptomes histériques. Cette femme, après avoir épuisé inutilement tous les remedes, s'adressa à M. *Franklin* qui lui donna quatre secousses électriques matin & soir pendant une quinzaine de jours, après lesquels elle retourna chez elle & s'électrisa elle-même pendant trois mois. Tous les symptomes fâcheux disparurent, & elle fut parfaitement guérie.

Le douziéme article est une dissertation très curieuse sur l'*Opisthotonos* & le *Tetanus*, maladies spasmodiques fréquentes dans les Pays chauds, surtout parmi les Negres. Le Docteur *Chalmers* de Charlestown, dans la Caroline méridionale, décrit fort exacte- l'Opisthotonos & recommande pour dissiper cette maladie, les bains chauds, des frictions douces, la sueur & l'usage de l'opium dont il a donné à quelques-

uns de ses malades jusqu'à une once en 24 heures, sans aucune mauvaise suite. Il juge l'opium si souverain pour les maladies de cette espece, qu'il se flate de guérir avec son secours l'hydrophobie, sans le secours du musc, ni du cinnabre.

Le 13 article contient le détail d'un aveuglement périodique qu'a traité le Docteur *Pye.* Un garçon Meûnier âgé de 40 ans, fut tout à coup dans la nuit privé de la vûe & de l'usage de ses membres: il recouvra l'un & l'autre naturellement le lendemain matin. Le même accident étant revenu & ne s'étant pas dissipé de lui même comme la premiere fois, M. *Pye* ordonna au Malade de prendre du *Cortex* toutes les heures dans un Electuaire. Au bout des dix premieres doses, le malade recouvra entierement la vûe & ayant continué des doses moins fréquentes, il se rétablit tellement que l'aveuglement ne revint plus. Il n'en vécut pas plus long temps pour cela. Une fiévre & une diarrhée qui survinrent l'emporterent en quinze jours; mais ceci est

étranger à la maladie dont l'avoit guéri M. *Pye.*

Après la description de ce cas, M. *Pye* rapporte tout ce que les Anciens ont écrit sur cette Maladie qu'ils appelloient Nyctalopie. Sa conjecture est que cette infirmité est une espéce de fiévre de l'œil qui voit ou ne voit pas, selon qu'il en est attaqué.

On trouve dans les Transactions Philosophiques la description d'une Nyctalopie semblable.

Dans le quatorziéme Article le Docteur *Clephane* recherche l'origine de la célébre poudre connue sous le nom de Poudre de Porthland, qu'on prend pour guérir de la goute. Un homme qui venoit de Suisse en apporta la recette au Duc de Porthland qui s'en trouva si bien, qu'il fit imprimer cette Recette & la fit distribuer généreusement pour l'usage du Public. On verra sans doute avec plaisir la composition de ce Reméde.

La base de la *Poudre de Porthland*, est l'Aristoloche ronde, appellée autrement *Gentiane.* Prenez en la racine & l'extrémi-

té avec des feuilles de Germandrée, de l'encens de terre & de la Centaurée. Faites sécher le tout, réduisés-le en poudre bien fine, prenés un égal poids de chaque poudre, mêlés les bien ensemble, & prenés une drachme de ce composé tous les matins à jeun dans un verre de vin, d'eau, de bouillon, de Thé, ou dans tel autre véhicule que vous aimerés mieux. Restés ensuite une heure & demie sans manger, & continués ainsi pendant trois mois sans interruption. Diminués après cela la dose, & ne prenés que trois quarts de drachme pendant les trois mois suivans. N'en prenés enfin qu'une demi drachme pendant six autres mois, & après cette premiere année n'en prenés plus que demi drachme de deux jours l'un. Comme ce Remede opere insensiblement, vous serés peut-être deux ans avant que de vous appercevoir d'un progrès sensible : ainsi ne vous découragés pas, si vous ne vous trouvés pas dès le commencement fort soulagé ; le Remede agit lentement, mais surement. Il n'oblige le Malade à aucun régime particulier ; il faut seulement se priver de vin de Cham-

pagne, de liqueurs & de ragouts, comme il faut s'en priver dans tous les autres traitemens pour la goute.

Le Docteur *Clephane* assure que tous les Remedes qui entrent dans cette Poudre avoient été prescrits par les Anciens. Il rapporte l'ordonnance de *Galien*, assez semblable à celle-ci, & celle d'*Aetius*, sous le nom de *Antidotus podagrica ex duobus Centaurae generibus. Cælius*, *Aurelien*, *Trallien & Paul Æginete* ont aussi donné de pareilles recettes. C'est d'après les Anciens, que le Prince de la Mirandole composa cette même Poudre, qui dans son siecle a porté son nom par cette raison, & qui a eu autrefois tant de vogue.

Les ingrédiens qui composent ce Remede, sont de bons stomachiques; mais la tempérance des Malades & la persévérance du régime contribuent aussi beaucoup à leur guérison. Ne pourroit on pas ajouter à cette ordonnance des remedes plus efficaces, tels que le *Cortex*, &c ?

Le quinziéme Article est la rela-

tion d'une Hydropisie guérie par le Docteur *Mackensie* à Constantinople. La Malade âgée de 57 ans, & d'une forte constitution, étant attaquée d'une violente colique, s'avisa de vouloir se ventouser le ventre avec une grande cruche de terre; en deux mois elle devint hydropique. On lui fit vingt-deux fois la ponction & on en tira beaucoup d'eau, sans qu'elle en fût incommodée en aucune façon. Elle mangea, dormit, marcha comme à l'ordinaire, & elle ne perdit rien de sa vivacité & de sa gaieté. Elle mourut subitement, pour avoir pris un remede d'un Etranger de l'Isle de Santorin.

On donnera l'Extrait des autres Articles de cette Collection dans un des Journaux suivans.



A Dissertation on the ulcerous sore-throat. By John Huxham, fellow of the Royal College of Physicians at Edimburgh and of the Royal Society at London. » Dissertation sur » le Mal de gorge ulcéreux. Par » *Jean Huxham*, membre du Col» lége Royal des Médecins d'Edim» bourg & de la Société Royale » de Londres. *in-8°*. chez *Hinton*, » 1757.

LE Mal de gorge dont il est question dans cette Dissertation, se déclara comme une espece de Maladie épidémique à Plymouth & dans quelques autres lieux d'Angleterre, où il fit beaucoup de ravages. Il avoit beaucoup de symptômes communs avec celui qui a été décrit par le Docteur *Fothergill* en 1748. Il en differe cependant, en ce qu'il n'est pas accompagné de sueurs ni suivi d'hémorragies, comme il arrivoit fréquemment dans celui de 1748. Le Docteur *Huxham* commençoit par ordonner un remede

apéritif ; si le Malade étoit resserré ; sinon il faisoit prendre quelques grains de rhubarbe rotie avec du Scordium & une décoction de corne de cerf brulée. Si le Malade avoit envie de vomir, il lui donnoit un vomitif, qui bien loin, comme on pourroit le croire, de nuire à la gorge, la soulageoit. Ensuite il lui donnoit du sel d'absynthe ou de corne de Cerf, avec du jus de limon, de l'eau Alexitere de la Contrayerva, de la Myrrhe, du Saffran, & quelques grains de Nitre, si la fiévre agmentoit. Le deux ou le troisiéme jour il ajoutoit du Quinquina, & pour les adultes il y joignoit un Elixir de vitriol, qu'il faisoit prendre dans du vin avec une orange aigre rotie. Il faisoit gargariser avec une décoction de figues, de feuilles de roses, de myrrhe & de miel dans du cidre fort, où il entroit de la semence de coin & un sirop de groseilles noires ou de framboises. Outre cela, il donnoit au Malade quelques cueillerées d'une teinture de myrrhe & d'esprit de vitriol, & il lui faisoit

passer dans la gorge de la fumée de feuilles de roses rouges, de fleurs de camomille, de myrrhe & de camphre bouillis dans du vinaigre, aussi chaud que le Malade pouvoit les supporter. Après quoi il appliquoit des cataplasmes & même des ventouses sur le col & sur les glandes parotides, & quelquefois à la gorge. Le 5ᵉ. ou sixiéme jour, si le Malade étoit resserré, il le purgeoit avec de la manne, de la rhubarbe & un électuaire lenitif, & il finissoit par le Quinquina, qu'il ne donnoit cependant jamais, pour peu que le ventre fût encore enflé.

L'Auteur reproche aux Chirurgiens François qui étoient à Plymouth, d'avoir saigné leurs Malades pendant la fiévre, ce qui, selon lui, en a emporté plusieurs.

Ce qui acheve de rendre ce petit Traité recommandable, c'est le détail Météorologique-Médicinal qu'on trouve au commencement pour les années 1751, 1752 & 1753, à l'imitation de celui d'*Hyppocrate*, dans ses Epidémiques.

V.

LETTRE

A l'Auteur du Magazin Littéraire,

Par un Marchand qui a été quelques tems dans le Commercé de Portugal & du Levant. 5 Juillet 1756.

NON, Monsieur, on ne sçauroit trop insister sur l'intérêt que nous avons de conserver Gibraltar & Minorque, parce que ces deux places pourroient nous fournir d'excellens greniers de bled. On y creuseroit dans le roc des caves qui contiendroient assez de bled pour fournir au commerce de la Méditerranée & du Levant, entreprise que toute l'Europe seroit interressée à soutenir. Car à supposer qu'il arrivât à la fois une disette de bled dans l'espace de cinq ou six ans en plusieurs

parties de l'Europe, ne seroit-ce pas une ressource infinie pour ces deux continens ? Mais comment le bled pourroit il se conserver pendant plusieurs années dans ces caves ? C'est ce que j'ose vous garantir sur la foi d'un fait dont j'ai eté témoin.

Je me souviens d'avoir vû il y a long temps un Marchand Italien à Lisbonne, appellé M. *Bonoretti*, qui y ayant fait une ample fortune, se retira d'abord à Genes où il acheta un Marquisat, & de là passa à Naples où il acheta pareillement des terres. Comme il vouloit y aggrandir les bâtimens, & que les Ouvriers travailloient à de nouveaux fondemens, ils trouverent une large pierre qui étant déplacée, découvrit l'ouverture d'un Grenier considérable rempli d'excellent bled. Il y en avoit une telle quantité, qu'on en envoya à Lisbonne des Vaisseaux chargés. Vous pouvez juger que cet événement fit du bruit dans le voisinage, & s'agissant d'un objet aussi considérable, le dernier Possesseur fit un Procès au Marquis *Boronetti*, se

fondant sur ce qu'il lui avoit vendu la terre, sans lui vendre le bled. Le Marquis offrit de tout rendre, s'il pouvoit prouver avoir amassé du bled dans ce grenier. C'est à quoi ne put jamais parvenir le Vendeur, quoiqu'il eût possédé ce lieu pendant 47 ans. Celui qui avoit eu la terre avant ce dernier, mit en avant les mêmes prétentions. Il l'avoit eu 30 ans tant lui que ses peres; mais il ne lui fut pas plus possible de trouver aucun renseignement sur la formation de ce Grenier. On est donc fort en droit, Monsieur, de conjecturer que ce bled a été conservé en cet endroit pendant 100 ans & peut-être deux siécles. Pour ce qui est de sa qualité, j'en puis répondre, ayant, pour éviter tout supercherie, fait moudre chez moi de ce grain qui a produit le meilleur pain que j'aie jamais mangé.

Je suis, &c.

Evénement de la derniere disette de bled que l'Angleterre a soufferte.

UNE pauvre femme alla chez un Boulanger, pour y acheter un pain. Elle en trouva le prix tout à coup si rehaussé, que ses petits moyens ne lui permirent pas d'en acheter, de sorte qu'après avoir insisté pour qu'on lui rabattît quelque chose sur le prix, elle fut obligée de s'en retourner sans en prendre. Pénétré de l'état déplorable de ses enfans qui manquoient totalement, elle retourna à la boutique du Boulanger, y prit un pain & l'emporta dans son tablier. Cet homme s'étant apperçu de son action, la suivit & l'accusa de vol. La pauvre malheureuse se jetta à ses pieds, & convint du fait; mais elle l'assura que son intention étoit de le payer du premier argent qu'elle recevroit; que même elle n'auroit pas hasardé ce coup, si ce n'est que ses enfans manquoient de pain depuis quelques jours. Le Boulanger qui étoit dans la chambre de cette femme, où

il voyoit bouillir une marmite sur le feu, lui dit avec émotion : je vois bien que rien n'est plus faux que ce que vous dites; puisque vous trouvez de l'argent pour de la viande, vous en auriez bien trouvé pour du pain. La pauvre femme se défendit de cette nouvelle accusation; elle l'assura que ce n'étoit point de la viande de chez le Boucher, & que c'étoit quelque chose qu'un de ses voisins lui avoit donnée. Cet homme insista pour être satisfait sur ce point, & en découvrant la marmite, il trouva que c'étoit un chien écorché qu'elle faisoit bouillir pour le diner de sa famille. De plus amples informations lui apprirent que c'étoit le troisiéme Chien qu'elle faisoit ainsi servir à cet usage. Le Boulanger qui avoit des entrailles, frappé de cette cruelle situation, ne se contenta pas de lui donner le pain qu'elle lui avoit pris, mais fit encore une quête dans son voisinage pour assister ces malheureux.

Ressource pour le Peuple dans un tems de disette, indiquée dans une Lettre d'un Fermier du Comte de Stafford.

MONSIEUR, je loue une Ferme de 400 livres sterlings par an, & j'ai une maison composée de vingt trois personnes. Quoique ma Ferme ne soit pas des plus petites, comme ma fortune n'est pas fort avancée, j'ai toujours étudié les moyens de faire vivre mon monde au meilleur marché possible. Je vous dirai, pour le bien du public, de quelle méthode j'ai usé pour nourrir ces ving-trois personnes pendant quelques années sans pain, ou du moins avec fort peu, si ce n'est lorsqu'on vient me visiter. Je plante tous les ans quatre acres de patates, ou pommes de terre, ce qui me fait le même effet que le bled; car nous en faisons des poudins & des pâtés. De plus nous en cuisons du pain que nous préférons au vôtre, comme étant bien plus doux & n'y ayant point d'alun,

comme dans le pain que vous mangez à la Ville. J'ai de plus l'avantage de garder ces pommes de terre toute l'année; elle se mangent en tout tems, & je les préserve de la gelée l'Hyver, en ne les tirant que vers la Saint Michel : car si je le faisois plutôt, elles ne se conserveroient pas si bien. Je les mets en terre dans des trous qui ont une verge de profondeur. Lorsque ces trous sont pleins, j'y jette d'abord de la paille de pois, ensuite du fumier de cheval,& enfin du terreau bien battu. Nous gardons toujours de ces pommes de terre bouillies à la maison; mes gens en mangent le matin avec du lait; à diner ils ont avec leurs pommes de terre, du lard ou du bœuf; & à souper nous écrasons les pommes de terre, nous y ajoutons du laict & du sel; ou pour changer, on les fait frire dans la graisse qui reste à la poële, après avoir frit le lard ou le bœuf. Nous en faisons encore des pâtés avec du mouton. Et graces à Dieu, personne n'a aussi bonne mine, l'air si sain & si fort que les miens.

La plupart de mes voisins ne mangent, comme nous, toute l'année que des pommes de terre, & ne s'en trouvent pas moins bien. Un boisseau de ces pommes de terre se vend dix-huit ou dix neuf sols d'Angleterre, qui en valent trente-six ou trente-huit de France, & cela suffit pour nourrir un homme pendant quinze jours, quand il ne mangeroit rien autre chose.

Nos Fermiers n'agiroient-ils pas prudemment, en semant beaucoup plus de cette racine? Comme le même tems qui nuit au bled, est favorable aux pommes de terre, nous serions toujours dans le cas de l'abondance, parce que quand le bled manqueroit, elles réussiroient toujours.

Autre espéce de Pain dont on peut faire usage en tems de disette.

La rareté du bled de l'année derniere a rappellé qu'en 1693, dans de pareilles circonstances, le peuple du Com-

té d'Essex avoit fait du pain de navet. Ce fait a été consigné dans les Transactions de la Société Royale, N°. 205. Voici la maniere de le préparer. Prenés des navets, pelés-les & faites-les bouillir jusqu'à ce qu'ils deviennent tendres. Pressés-en fortement le jus, coupés-les en petites tranches, mêlés les avec une égale quantité de farine de froment, assaisonnés-les de sel & de baume ou de menthe; joignés y de l'eau, & pétrissés-les comme une autre pâte; laissés fermenter & élever cette pâte, & ensuite cuisés le tout comme du pain commun. Ce pain de navet se prenoit aisément pour du pain, à l'œil, au goût & à l'odeur; il n'y avoit que les palais très délicats qui distinguassent le goût du navet. On tire de bonne heure ces racines, & on les garde pendant plusieurs mois dans du sable ou de la terre séche. Cette ressource est d'autant plus commode, qu'il y a en Angleterre beaucoup de champs de navets semés pour la nourriture des Bestiaux. Les panais sont aussi une

bonne nourriture pour le Peuple; & en les semant de bonne heure, ils viennent à tems pour le soulagement des pauvres, avant que le bled ait meuri.



V I.

GUÉRISON

D'UNE Goutte remontée dans l'Estomach, par le Musc.

Rapportée par M. James Pringle, *cidevant Chirurgien du troisiéme Régiment aux Gardes.*

UNE Dame âgée de 43 ans, fut attaquée il y a quelque tems de la goutte dans l'estomach, de sorte qu'elle ne pouvoit ni être couchée, ni se tenir debout. Il falloit qu'elle fût jour & nuit sur une Duchesse dans la même posture. Elle n'observa d'autre régime, pendant tout ce tems, que de boire d'excellent vin pour chasser, disoit-elle, la goutte, & elle prenoit de la *Tinctura Sacra*. Après dix-huit jours de souffrance, une Dame de ses amies

qui avoit confiance en moi, me pria de la visiter. Comme j'avois beaucoup entendu vanter les effets extraordinaires de la Médecine de Tonquin dans le hocquet, & que j'avois encore oui parler à M. *Raid* de son efficacité dans les autres maladies nerveuses, je voulûs tenter ce remede, & conséquemment j'ordonnai le bol suivant.

Cinnab. nativ. Antimon. aa gr. xxv. Mosch. opt. gr. xvj Syr. bals. q. s. f. Bolus.

Quoïque ce soit là la dose ordinaire de M. *Raid*, comme elle étoit fort foible, je lui dis de n'en prendre que la moitié à la fois, de prendre immédiatement après un verre d'eau-de-vie, & d'avaler l'autre moitié six heures après. Le lendemain je la trouvai beaucoup mieux. Dès la premiere dose, elle n'avoit plus de convulsions dans l'estomach. Je me hasardai donc à lui donner un bol de 4 en 4 heures, jusqu'à ce qu'elle dormît ou qu'elle suât. Malgré la froideur de la saison & sa position continuelle sur sa chaise longue,

quand elle eut une fois pris quatre bols, une sueur abondante lui survint avec le sommeil; elle fut en état de se coucher tout à plat, & n'essuya plus les premiers symptômes dont on a parlé. Cette sueur continua pendant deux jours presque sans interruption. Je cessai les bols & j'ordonnai un julep, auquel j'ajoutai douze grains de musc, sur chaque dose de huit onces, le tout pour être pris à volonté. Je continuai de la sorte pendant trois jours, au bout desquels elle fut entierement délivrée de tout symptôme. S'étant ensuite imaginée que la goutte alloit remonter, elle reprit un autre bol. Ce fut alors qu'elle ressentit la chaleur insupportable de l'eau de-vie, & c'est la premiere chose dont la chaleur lui fut sensible depuis sa maladie. Deux jours après, craignant encore une autre attaque, elle reprit un autre bol, après lequel elle se trouva en état de marcher dans sa chambre. L'enflure de ses pieds ayant entierement disparu, elle fut en état au bout de treize jours de venir chez moi me remercier, &

elle continue d'être dans une parfaite santé.

Reméde pour la surdité, lorsqu'elle provient de l'obstruction de la Trompe d'Eustachi. *Par M.* Jonathan Wathen, *Chirurgien à Devonshire-Square, qui est une des Places de la Ville de Londres.*

TOUT ce qui bouche le passage qui conduit de l'oreille dans le nez, connu sous le nom de *Tuba Eustachiana*, offense & détruit le sens de l'ouie, parce qu'il empêche l'air d'entrer dans la cavité du timpan. Ce canal entre dans la partie antérieure & latérale de la cavité du timpan, & en descendant vers la partie postérieure du nez, il s'étrécit; après quoi il va en s'élargissant, lorsqu'il tourne vers un orifice eliptique placé latéralement au dessus du *Velum pendulum palati*. Ce canal est composé de deux cônes distincts dont les extrémités se réunissent, mais dont les bases prennent une direction différente. Il est bordé par une membrane poreuse remplie de cellules mu-

cilagineuſes. L'obſtruction de ce canal m'avoit toujours paru être la cauſe de plus d'une ſurdité, j'en acquis la conviction par le cas ſuivant, qui eſt très remarquable.

Richard Evans, âgé de 35 ans, étoit exceſſivement ſourd des deux oreilles, ſans qu'il parût de dérangement dans les conduits exterieurs. Cette ſurdité lui provenoit de froid : elle l'avoit affligé pendant pluſieurs années, ſans qu'aucun remede eût pû le ſoulager. Il mourut de la petite verole dans un Hôpital, & je ſaiſis cette occaſion d'examiner la *Trompe* d'*Euſtach*, dans chacune de ſes deux oreilles. Je les trouvai toutes deux remplies de matieres mucilagineuſes, ce qui fut obſervé par deux perſonnes qui y étoient préſentes.

C'étoit ſans contredit la ſeule cauſe de ſa ſurdité, & ce fut ce qui m'engagea à eſſayer une opération qui avoit été propoſée il y a quelques années à l'Académie des Sciences de Paris par M. Guyot, mais qu'on avoit rejettée comme impraticable. J'introduiſis d'a-

bord ma ſonde par le nez dans le canal de pluſieurs morts. A force d'y acquérir de la facilité, je l'eſſayai ſur quelqu'un qui étoit ſourd, & à qui tous les autres remedes n'avoient rien fait. Je n'eus pas plutôt introduit la ſonde, qu'il me dit entendre mieux. Je me fournis donc de tuyaux d'argent de la longueur d'une ſonde ordinaire un peu courbée vers l'extrémité ; je les adaptai à des ſeringues d'Ivoire remplies de quelque liqueur, telle que du miel roſat dans de l'eau chaude, & j'introduiſis ce tuyau entre l'aîle & le *Septum* du nez. Je baſſinai l'orifice éliptique avec cette liqueur, pour laver & déterger les ordures qui occaſionnoient l'obſtruction, & il les rendoit par le nez ou par la bouche avec l'injection.

Le 3 Novembre 1754, j'injectai une fille de 40 ans qui depuis deux ans étoit ſi ſourde, que ſa Maîtreſſe vouloit la renvoyer. J'avois injecté ſans ſuccès la partie extérieure des oreilles ; elle ne fut ſoulagée que lorſque j'eus atteint le conduit interne. Au bout de

deux ou trois jours, elle en vint au point d'entendre auſſi bien que perſonne.

Par cette opération, j'ai guéri pluſieurs perſonnes qui étoient ſourdes depuis 6, 18 & 30 ans. Un de ces cas eſt d'autant plus remarquable, que la ſurdité étoit accompagnée d'un mouvement ſpaſmodique, qui indiquoit que le nerf étoit attaqué. Un autre étoit non-ſeulement ſourd, mais de plus affligé d'une incommodité ſur les yeux devant leſquels une grande variété de couleurs flottoit continuellement. Non ſeulement ſa ſurdité ceſſa, mais il fut en même tems guéri de cette incommodité ſur les yeux. Sur ſix opérations, cinq m'ont réuſſi, & j'oſe aſſurer que ce traitement n'eſt point du tout dangéreux.

Il faut obſerver que toutes les ſurdités proviennent de froid.

VII.

VIE DE BENJAMIN JONSON.

Connu ſous le nom de Ben-Jonſon, *telle qu'elle a été inſérée dans la nouvelle Edition de ſes Œuvres en ſept Volumes, publiée l'année derniere par* Pierre Whalley, *Membre de l'Univerſité d'Oxford.*

BENJAMIN JONSON étoit d'une ancienne extraction Ecoſſoiſe. Son grand pere abandonna ſon Pays natal & s'établit à Carliſle où il fut employé ſous Henri VIII. Le pere de *Benjamin* fut empriſonné & ſes biens confiſqués, probablement pour cauſe de Religion, ſous le regne de Marie ; après quoi il entra dans les ſaints Ordres. Tout ce qu'on ſçait d'ailleurs, c'eſt que le pere de notre Poëte mou-

rut à Westminster en 1574 environ un mois avant la naissance de son fils. Jonson apprit les premiers rudimens à l'Ecole de l'Eglise de Saint Martin, d'où il passa à celle de Westminster où il continua sous Cambden qu'il eut pour Maître, jusqu'à ce que sa mere ayant épousé en secondes noces un Briquetier, le rappella à la maison pour travailler au métier de son beau pere. *Jonson* ne prit vraisemblablement pas beaucoup de goût à ce genre de vie, qu'il quitta pour embrasser l'état de Soldat. Il servit dans les Pays-Bas & il s'y distingua en terrassant un ennemi, & en le dépouillant à la vue des deux armées. Il eut soin de rappeller cette preuve de sa bravoure dans une Epigramme de sa façon, adressée aux vrais Soldats.

A son retour en Angleterre, il devint Membre de l'Université de Cambridge, & même on assure qu'il occupa une espece de bourse au College de Saint Jean. Comme cet état lui fournissoit à peine de quoi vivre, il commença à suivre le Théâtre, & entra

comme Acteur dans une misérable Troupe qui jouoit aux extrémités de la Ville. Il s'essaya en même tems sur les compositions dramatiques. Ses premieres productions ne lui réussirent pas mieux que les rolles qu'il joua. Il fut tellement sifflé, comme Acteur, que *Decker* & ses autres envieux ne manquerent pas de le lui reprocher, lorsqu'une fois il commença à faire du bruit comme Poete.

La premiere scene où on le revoit ensuite est une prison. Il y fut détenu pour un duel auquel l'avoit forcé un autre Acteur qui en fut la victime. On ne sçait combien de tems il resta en prison, ni par quel moyen il se procura la liberté. Ce qui est de plus certain, c'est que pendant cette captivité, un Prêtre de l'Eglise Romaine en fit son prosélite; mais au bout d'un an il revint à la Religion dans laquelle il étoit né.

Ce fut à vingt-quatre ans que *Jonson* pour son bonheur rencontra *Shakespear*. Ce grand homme qui voyoit sans envie les essais des jeunes talens, prit

tant de plaisir à la lecture d'une de ses Piéces qui venoit d'être refusée au Théâtre, qu'il l'annonça au Public comme un sujet dont il y avoit tout à attendre.

La premiere des Comédies connues de *Jonson*, a pour titre: *Chacun dans son humeur*. Elle fut représentée par ceux qui composoient la Maison de Milord Chamberland en 1598, & *Shakespear*, qui étoit chez ce Seigneur, fut un des Acteurs. En 1599, on vit de lui une autre Comédie intitulée, *Chacun hors de son humeur*; & en 1600, *Jonson* donna les *Réjouissances de Cynthia*, Piéce dans laquelle il voulut faire sa cour à la Reine Elisabeth, en la peignant sous le Personnage allégorique de la Déesse *Cynthia*.

En 1601, il donna le *Poetaster*, où *Dexer* fut joué sous le caractere de Crispin. Aussi ce dernier par récrimination fit-t'il contre *Jonson* une Piéce qu'il intitula, *Satyromastix*. Comme le *Poetaster* avoit été représenté par les Choristes de la Chapelle de la Reine,

Satyromastix le fut par ceux de Saint Paul. Au reste ce combat fut fort inégal, la Piéce de *Dexer* étant entierement dénuée d'esprit & d'enjouement, au lieu que le *Poetaster* montre quelques étincelles du génie de ce grand homme qui parut depuis dans tout son jour. Il fit ensuite la Tragédie de *Séjan*, qui fut jouée en 1603. *Shakespear* qui étoit un des Acteurs, en avoit fait quelques scenes, qui ne parurent pas lorsque la Piéce fut publiée.

On ne trouve plus le nom de *Shakespear* dans la liste des Comédiens qui ont représenté les Piéces de *Jonson*. Il est vraisemblable qu'il s'étoit retiré du Théâtre, avant qu'on vit paroitre la piéce de *Volpone*, ou du *Renard*. Elle fut jouée en 1605, par la même Troupe de Comédiens.

Vers ce tems *Jonson* & deux de ses Confreres, nommés *Chapman* & *Marston*, furent arrêtés, & ils penserent être condamnés au dernier supplice, pour avoir fait une Comédie intitulée, *Tostward-Hoe*, dans laquelle on se moquoit des

Ecoſſois ; mais ils obtinrent leur grace. A leur élargiſſement, *Jonſon* donna une petite fête à ſes amis, & ſa mere montra à l'aſſemblée un paquet de poiſon avec lequel elle comptoit ſe donner la mort, ainſi qu'à ſon fils, au cas qu'il eut été condamné à être pendu.

Il s'écoula quatre années entre *Valpone* & la Piéce d'*Epicœne*, ou de la *Femme Silentieuſe*. Ce n'eſt pas que ſa Muſe fut oiſive pendant ce tems. La Cour étoit fort dans le goût de petites Pieces appellées *Maſques*, dans leſquelles la Reine daignoit même jouer quelquefois un rolle. Il ne ſe paſſa point d'années depuis 1605, juſqu'à 1634, qu'il ne donnât quelqu'une de ces petites Piéces.

On vit paroitre en 1610, *le Chymiſte*. *Dryden* a prétendu que cette Piéce étoit une imitation d'*Abulmazer*. On diſſipera cette calomnie en répondant que la premiere Edition d'*Abulmazer* a paru quelques années après le *Chymiſte* ; & dailleurs les ennemis de *Jonſon*, qui ne perdirent aucune

occaſion de lui nuire, ne l'ont jamais accuſé de plagiat dans cette Piéce.

En 1611, on joua ſa Tragédie de *Catilina*. Deux ans après on prétend qu'il étoit en France ; mais c'eſt de quoi l'on n'a pas de preuves bien claires. Il écrivit en 1614, ſa Comédie de la *Foire Saint Barthelemi*, & deux ans après celle qui a pour titre, *le Diable eſt un Ane*. Il donna dans la même année une Edition *in-folio* de ſes Piéces, qui contenoit toutes celles qu'on vient de nommer, excepté les deux dernieres, ainſi que ſes *Maſques*. On trouve dans cette Edition une Collection d'Epigrammes & un grand Poeme intitulé *la Forêt*.

Peu après il alla demeurer au College de l'Egliſe de Chriſt à Oxfort. Cette Univerſité lui conféra publiquement en Juillet 1619, le dégré de Maitre ès Arts. Au mois d'Octobre ſuivant il fut nommé *Poete Laureat*, fonction qu'il avoit déja exercée ſans en avoir le titre, quelques années

avant la mort de ſon prédéceſſeur *Samuel Daniel*. La penſion de *Poete Laureat* étoit alors de cent marcks (1). En 1630, *Jonſon* ſe la fit augmenter par le Roi Charles ; elle fut portée juſqu'à cent livres ſterlings, & le tiers d'un muid de vin d'Eſpagne, ſalaire qui a été depuis continué à ſes ſucceſſeurs.

Vers la fin de 1619, il fit à pied le voyage de Hawthornden en Ecoſſe, pour y viſiter ſon ami *Drummond*. Ses avantures dans ce voyage firent le ſujet d'un Poeme qui fut depuis brulé avec pluſieurs autres de ſes Ecrits. Pendant ſon ſéjour en ce lieu, il inſtruiſit ſon hôte de pluſieurs particularités concernant ſa vie & ſa famille. Il dit même aſſez librement ſon opinion ſur la plupart des Ecrivains ſes contemporains. *Drummond* conſerva la minutte de ſes converſations, & la fit publier dans l'E-

(1) Monnoie vallant treize Schelings quatre ſols.

dition de ſes Ouvrages, qui a été imprimée à Edimbourg. Ces jugemens de *Jonſon* préſentent l'idée la plus favorable de ſon intégrité & de ſa ſagacité

Enfin il occupa de nouveau le Théâtre en 1625, par la Comédie de l'*Etape des Nouvelles*, & celle de *la Nouvelle Auberge*, autrement dite *du Cœur léger*. Cette derniere Piéce fut ſi mal reçue & tomba ſi lourdement, que lorſqu'il la publia en 1631, il y joignit une Ode qu'il s'adreſſoit comme un conſeil de ne plus écrire pour le Théâtre. A cette époque il étoit malade & fort à plaindre du côté de la fortune. Il reçut du Roi un préſent de cent livres ſterlings, qui l'arracha à ſon urgente miſere, & il fit une Piéce de Vers pour remercier le Roi de cette gratification. Il paroit cependant que cette libéralité ne le releva pas tout-à-fait ; car peu après il adreſſa à Mylord Thréſorier une Epitre en vers, intitulée, l'*Epitre Mandiante*, par laquelle il ſollicitoit ſon aſſiſtance, & ſe plaignoit

d'être depuis cinq ans en but aux souffrances & aux besoins.

Malgré le malheureux sort de sa derniere Comédie, il en fit deux autres depuis, qui sont la *Dame Magnetique*, & le *Comte du Tonneau.* L'une & l'autre sont sans date, & la derniere est de toutes ses Comédies la moins estimée. Il a laissé après lui deux Piéces qui n'ont point été finies, le *Mauvais Berger*, & la *Chute de Mortimer*.

Outre tous les Ouvrages dont nous venons de parler, on a de lui une Traduction de l'*Art Poetique* d'*Horace* qu'il avoit faite dans sa jeunesse; une *Grammaire Angloise*, formée sur le modele des Grammaires Latines, & ses découvertes ou Observations sur les Hommes & sur les choses, ouvrage qui se ressent des talens de l'Auteur muris par l'âge & l'expérience.

Sur le déclin de sa vie, il fut attaqué d'une paralisie, dont probablement il souffrit beaucoup jusqu'à ses derniers momens. Il mourut le six Août *1637*, à

l'âge de soixante-trois ans, & fut inhumé à Westminster. Dans sa derniere maladie, il exprima à l'Evêque *Morley* qui le visitoit souvent, son regret d'avoir profané l'Ecriture Sainte dans ses Pieces. Il faut cependant convenir que c'est peut être l'un des Poetes Dramatiques Anglois le moins coupable en ce genre.

L'an *1638*, le Docteur *Duppa*, Evêque de Chichester & tuteur du Prince de Galles, publia *Jonsonius Virbius*, qui est une collection d'Elégies & de Poemes faits sur la mort de ce Poete par les Grands Hommes de son siécle. Peu après on recueillit une somme d'argent, pour lui ériger un Monument & une statue. La rebellion qui se déclara pour lors empêcha l'exécution de ce dessein. L'argent fut rendu à ceux qui en avoient déja donné. Depuis sa mémoire a été honorée par le monument que lui a érigé le Comte d'Oxford, de la Maison de Harley.



ALLEMAGNE.

I.

SUITE DU MÉMOIRE SUR LE LAMENTIN.

IL est faux que le Lamentin ait des ongles comme l'homme, ainsi que le prétend *Hernandès.* Il n'a ni doigts ni griffes, à moins qu'on ne veuille regarder comme un ongle ce qui ressemble en quelque maniere à la corne du Cheval.

Toutes les fables qu'on a débitées sur cet Animal Marin, font voir combien on répand de ténebres sur l'Histoire naturelle, lorsque la futile envie de dire quelque chose de neuf fait admettre un principe faux, & en fait tirer des conséquences encore plus fausses.

Tous les Auteurs qui ont parlé du Lamentin ont avancé unanimement,

que cet Animal remontoit les Rivieres & dévoroit toute l'herbe des rivages, parce qu'ils ont entendu dire en général qu'il paissoit l'herbe: mais il faut entendre par là l'herbe marine, ou l'Algue.

C'est aussi contre la vérité & l'expérience, qu'on a dit, que cet Animal se couchoit sur des rochers & qu'il marchoit sur la terre ferme. Il est inutile de faire observer ici, qu'il n'est pas conformé de façon à pouvoir demeurer sur terre ou marcher: je dirai seulement qu'un Lamentin laissé à sec lors du reflux, qui le surprit endormi, ne put jamais ni se défendre, ni se lever pour s'enfuir; il fut tué à coups de bâton & de hache.

Il est bien plus possible d'apprivoiser cet Animal, que de croire tout ce qu'on raconte d'extraordinaire de sa finesse. Sa stupidité singuliere & sa voracité le rendent naturellement familier. J'ai eu l'occasion d'observer pendant dix mois à ma porte même la maniere de vivre de cet Animal, & je vais rapporter en peu de mots ce que j'en ai vû.

Ces Animaux recherchent les endroits humides & ſabloneux des bords de la Mer. Ils aiment beaucoup auſſi les embouchures des Torrens, des Rivieres, & des Fontaines, qui ſe jettent dans la Mer, & ils s'y tiennent par groſſes troupes. Lorſqu'ils cherchent à paître, ils chaſſent devant eux leurs petits, les entourent par derriere & par les côtés, les ſerrent de près & les tiennent toujours enfermés. Quand la Mer monte, ils viennent ſi près du bord, que non ſeulement je pouvois les frapper, mais même leur paſſer la main ſur le dos. Lorſqu'on leur a fait quelque mal, ils ne font que s'éloigner du bord un peu plus qu'à l'ordinaire, mais ils l'oublient bientôt & reviennent. Ceux de la même famille ne s'écartent pas beaucoup l'un de l'autre; on trouve ordinairement enſemble le mâle & la femelle, avec quelques petits déja avancés & d'autres plus jeunes. Il paroît que chaque mâle n'a qu'une femelle. Ils mettent bas en toute ſaiſon, mais plus ſouvent en Automne, comme je l'ai remarqué en obſervant

ceux qui ne faiſoient que de naître. Mais comme j'avois auſſi vû qu'ils s'étoient accouplés de bonne heure au Printems, j'en ai conclu que les femelles portoient plus d'une année. De plus comme elles n'ont que deux mamelles, & comme je n'ai jamais vû plus d'un Veau avec chacune d'elles, j'ai conjecturé qu'elles n'en mettoient bas qu'un à la fois.

Ces Animaux ſont inſatiables, ils mangent continuellement; leur extrême gourmandiſe leur fait toujours tenir la tête dans l'eau, & la conſervation de leur vie ne les inquiéte gueres. On peut nager parmi eux, ou y aller dans une Chaloupe pour choiſir à ſon aiſe celui qu'on veut tirer de la Mer: ils n'ont aucun ſoin que celui de lever le nez hors de l'eau à peu près toutes les quatre ou cinq minutes une fois pour ſouffler & jetter un peu d'eau avec un bruit, qui imite à peu près le henniſſement ou le ſouffle des Chevaux. En mangeant, ils avancent très lentement un pied après l'autre & nagent tout doucement à peu près

comme les Bœufs & les Moutons nagent en paiſſant. Ils ont toujours la moitié du Corps, ſçavoir le dos & les côtés, au deſſus de l'eau. Pendant quils mangent, les Moëves viennent ſe poſer ſur leur dos, & cherchent avec ſoin les Poux qui s'attachent à leur ſurpeau, de même que les Pies ont coutume de faire ſur les Moutons & les Cochons. Cependant les Lamentins ne mangent pas indifféremment toute herbe marine. * Dans les endroits où ces Animaux ſe ſont arrêtés pendant un jour ſeulement pour manger, on trouve une grande quantité de racines & de tiges, que la Mer a jettées au bord. Après qu'ils ont bien mangé, quelques uns ſe mettent ſur le dos, & gagnent au large, afin que la Mer ne les laiſſe pas à ſec au tems du reflux. En Hyver ils périſſent

*Ils préferent le *Criſpum Braſſicæ Sabaudicæ folio cancellatum*, le *Fucum clavæ facie*, le *Fucum ſcuticæ antiquæ Romanæ facie*, le *Fucum longiſſimum lumbis ad nervum undulatis*.

ſouvent au milieu des glaces qui flottent près du rivage, & la Mer les y jette morts. Il en eſt de même, quand les vagues les entraînent & les pouſſent avec force contre des rochers. Ils ſont ſi maigres en Hyver, qu'on leur voit l'épine du dos & toutes les côtes. Ils s'accouplent au Printems ſurtout vers le ſoir, lorſque la Mer eſt tranquille, & jouent beaucoup entre eux avant que de s'approcher. La femelle va doucement çà & là près du rivage, & le mâle ſuit toujours. Elle fait pluſieurs tours autour de lui en forme de cercle; enfin elle ſe met ſur ſon dos comme ſi elle étoit fatiguée, le mâle s'élance ſur elle avec impétuoſité & tous deux ſe ſerrent étroitement avec les bras.

On ſe ſert pour les pêcher d'un gros crochet de fer, dont la pointe eſt faite comme une ancre, & qui à l'autre bout a un anneau de fer, auquel on attache une longue & forte corde: un homme fort prend ce crochet, & monte ſur une Chaloupe avec quatre ou cinq hommes. L'un d'eux conduit

le gouvernail, & les autres rament. Ils s'approchent doucement d'une bande de ces Animaux ; le Pêcheur eſt ſur la Poupe tenant le crochet en main, & lorſqu'il eſt aſſez près de celui qu'il veut frapper, il porte le coup. Auſſitôt une trentaine d'hommes reſtés ſur le rivage & qui tiennent la corde, y tirent avec beaucoup de peine l'Animal qui ſe ſentant pris, ſe défend de toutes ſes forces. Alors ceux qui ſont dans la Chalouppe qui eſt arrêtée dans la même place par une autre corde, le fatiguent à coups de haches, de couteaux & d'autres outils tranchans. Enfin quand il eſt las & affoibli par le grand nombre de ſes bleſſures, on le tire à bord. J'en ai vû prendre un auquel quelques Pêcheurs couperent des morceaux de chair fort grands ; tout ce que l'Animal fit pour ſe défendre, fut d'agiter fortement la queue, & de faire avec les pieds de devant de ſi grands efforts, que la ſurpeau éclata & qu'il en ſauta quelques piéces. Il ſouffloit très fortement & ſe plaignoit, pour ainſi dire. Le ſang jailliſſoit de la bleſ-

ſure qu'on lui avoit faite au dos, mais il s'arrêtoit, lorſque l'Animal avoit la tête ſous l'eau. Dès qu'il reſpiroit, le ſang rejailliſſoit de nouveau : ſans doute que les poulmons qui ſont voiſins du dos avoient été bleſſés, & lorſque l'air y paſſoit, le ſang en ſortoit avec violence. Je crois être en droit de conclure de cet obſervation, que la circulation du ſang ſe fait dans cet Animal comme dans le Veau Marin, de deux manieres : par les poulmons, lorſqu'il reſpire, & lorſqu'il eſt ſous l'eau, par le trou oval & le conduit artériel ; je n'ai cependant vû ni l'un ni l'autre.

Ils reſpirent de la même maniere que les Animaux Terreſtres, ce qui n'arrive pas aux autres Poiſſons ; mais je crois que c'eſt plutôt pour leur faciliter la déglutition des durs végétaux dont ils ſe nourriſſent, que pour donner plus de liberté à la circulation du ſang. Les grands Lamentins ſont plus faciles à prendre que les petits qui nagent plus légerement & plus vite. Quand le crochet entre dans le corps des grands, il n'en

ſort preſque jamais, & on eſt ſûr de les prendre entiers ; mais on a vû ſouvent que les jeunes en ſe débattant ſe déchirent la peau & s'échappent. Quand l'animal frappé commence à ſe débattre, ceux de ces Animaux qui ſont les plus près, accourent à ſon ſecours ; quelques uns tentent de renverſer la Chaloupe en paſſant deſſous ; d'autres ſe mettent ſur la corde & eſſaient de la rompre, ou ils frappent deſſus de leur queue pour arracher le crochet du dos du bleſſé, & ils y réuſſiſſent quelquefois Une preuve particuliere de quelqu'apparence d'entendement dans le Lamentin, & pour ainſi dire d'amour conjugal, nous fut donnée par un mâle, dont la femelle fut priſe & tirée ſur le rivage. Après avoir envain employé toutes ſes forces pour la débaraſſer, malgré les coups qu'il reçut de nous, il la ſuivoit & quelquefois ſans que nous nous y attendiſſions, il s'élançoit vers elle comme un trait, quoiqu'elle fût déja morte. Lorſque le lendemain matin nous revînmes au rivage pour diſſé-

quer l'Animal & pour emporter les pieces, nous y trouvames le mâle à côté de ſa femelle ; & il y étoit encore le troiſiéme jour, quand nous y allames pour viſiter ſimplement les inteſtins.

Cet Animal n'a point de voix, & ne produit aucun ſon ; il reſpire avec beaucoup de force, mais il pouſſe comme des ſoupirs lorſqu'il eſt bleſſé. Quant à ſa vûe & à ſon ouie, je n'en peux rien dire.

Il eſt impoſſible que ces Animaux puiſſent voir ou entendre, puiſqu'ils ont preſque toujours la tête dans l'eau ; & en effet ils ne paroiſſent pas faire uſage de ces deux ſens.

Perſonne n'a donné du Lamentin une deſcription plus complette, & écrite avec plus de ſoin, que celle que *Dampierre* qui aimoit ces ſortes de recherches, & qui s'y appliquoit beaucoup, a faite dans ſon *Voyageur Anglois* imprimé à Londres en 1708. Je l'ai lûe, & je l'ai trouvée aſſez conforme à la vérité, à peu de circonſtances près. Il eſt à propos d'obſerver

ici, qu'il y a deux especes de Lamentin, dont l'une voit mieux, qu'elle n'entend, & l'autre aucontraire entend mieux qu'elle ne voit. Mais ce qu'il dit en parlant de la pêche de cet Animal, que les Américains sont obligés d'y aller sans faire le moindre bruit, afin que les Lamentins ne s'éloignent pas, ne doit sans doute être entendu, que des endroits où l'on en prend souvent, & où ces pêches fréquentes apprennent à ces Animaux à connoître l'homme & à l'éviter comme leur ennemi. Les Loutres, les Veaux Marins & les Isatides n'ayant jamais vû sur l'Isle déserte que nous occupions, aucun homme qui eût interrompu leur tranquilité & cherché à les détruire, n'étoient point du tout farouches. Nous en tuames sans peines, en abordant à l'Isle de Bering : mais lorsqu'on les a effarouchés de la même sorte & aussi souvent qu'on a fait dans la presqu'Isle de Kamschatka, ils fuient promptement les Pêcheurs, & tous ceux qui s'approchent avec dessein de leur nuire.

Il arrive quelque fois que ceux de ces Animaux qui sont aux environs du Cap de Kronotzkoi, autrement Nos & du Golphe de Awatscha, sont tués par la tempête & jettés sur la côte. Les Habitans de Kamschatka appellent les Lamentins Kapustink, c'est à dire, mangeurs d'herbes.

La peau de cet Animal est si épaisse & si forte, que, suivant *Hernandez*, les Amériquains s'en servent pour faire des souliers & des ceintures. J'ai aussi entendu dire, que les Tschutkiens l'étendent avec des bâtons & s'en servent comme de bâtelets, à l'exemple des Koraviens qui font le même usage de la peau d'une espece de Lamentin très gros nommé Lachtak.

La graisse qui est sous la vraie peau & dont tout le corps est entouré, a environ trois pouces d'épaisseur & deux & demi seulement dans quelques endroits. Elle est glanduleuse, fluide, & blanche ; mais au Soleil elle jaunit comme du beurre. Elle a un goût très agréable, & la graisse d'aucun Animal Marin ne peut entrer en compa-

raison avec celle-ci : elle est même préférable à celle des Quadrupédes ; deplus elle se garde très long tems, & elle ne se corrompt point même pendant les grandes chaleurs. Lorsqu'elle étoit cuite, nous la préférions au beurre du meilleur goût. Sa saveur approche beaucoup de celle de l'huile d'amendes douces. Elle peut servir à tous les usages auxquelles on emploie le beurre; on la brûle aussi dans les lampes, & elle donne une flamme très claire, sans odeur & sans fumée. Elle sert encore de médecine, elle est laxative & purge très doucement lorsqu'on la prend liquide. Elle ne cause aucun dégoût, & n'ôte point l'apétit ; j'ose même croire, qu'elle seroit plus utile à ceux qui sont sujets à la gravelle ou à la Pierre, que l'os de la machoire, ou la prétendue Pierre du Lamentin. La graisse de la queue est plus ferme que celle du reste du corps, & par conséquent aussi plus agréable quand elle est cuite.

La chair du Lamentin a les fibres plus fortes en quelque sorte &

plus épaisses que celle du Bœuf. Elle est aussi plus rouge que celle des Animaux Terrestres, & une de ses plus grandes singularités, c'est qu'étant exposée à l'air dans la plus grande chaleur, elle est long tems sans se corrompre, & sans jetter de mauvaise odeur, quoique remplie de vers. Je crois que cela provient de ce que cet Animal ne vit que d'algue & de plantes marines, qui ont peu de parties sulphureuses mais beaucoup de sel & de salpêtre, qui ne permettent pas cette évaporation de souphre qui amollit la chair & la rend poreuse. En un mot je vois en ceci la même cause, que dans la viande salée & fumée qui se conserve plus long tems, parce que le sel affermit les parties de la chair, & les lie davantage avec les parties sulphureuses de cette même chair.

Il faut faire cuire la chair long tems, mais étant cuite elle a le meilleur goût du monde, & on ne la distingue pas aisément du Bœuf. La graisse du jeune Lamentin ressemble beaucoup au lard frais ; mais sa chair dif-

fere peu de celle du Veau: elle cuit promptement, & s'enfle au pot comme celle du Porc frais.

La graiſſe des muſcles, de la tête & de la queue eſt ſi ferme, qu'on la fond difficilement. Celle des muſcles du bas ventre, du dos, & des côtés vaut mieux, & non ſeulement peut être ſalée (fait dont pluſieurs ont douté) mais eſt encore entrelardée comme celle du Bœuf & a très bon goût.

Les entrailles, le cœur, le foie, & les reins ſont trop durs; peut-être auſſi ne les avons nous trouvés tels, que parce que nous avions dans le reſte aſſez à manger. Un Lamentin parvenu à toute ſa grandeur, peſe 8000 ou 2000 liv. Ruſſes. Ces Animaux ſont en ſi grand nombre autour de la preſqu'Iſle de Kamſchatka, qu'ils ſuffiſent ſeuls pour la nourriture des Habitans.

Le Lamentin eſt tourmenté par un eſpèce de Poux qui ſe tiennent en grand nombre dans les rides des pieds, des mammelles, du mamelon, des parties génitales, de la croupe, & dans les cavités de la ſurpeau. Dans tous les endroits

de la peau où cette Vermine fait des trous, la liqueur qui en ſort y forme des eſpeces de loupes. Mais les Moëves qui viennent ſe poſer ſur le dos du Lamentin, prennent ces Poux avec leur bec pointu, & rendent ainſi au Lamentin un très grand ſervice.

Ce Pou a environ un demi pouce de longueur. Son corps eſt formé d'anneaux; il a ſix pieds, & il eſt blanc ou jaune, & toujours luiſant. Sa tête eſt allongée & pointue, un peu plus grande qu'un grain de mil, & garnie au front de deux cornes qui avancent d'une demie ligne. A la place de la machoire inférieure, on voit deux petits bras minces, en forme de pates d'écreviſſe, auſſi pointus à leur extrémité que des clous. Le reſte du corps eſt formé de ſix anneaux tranſverſaux qui ſont convexes ſur le dos, & larges d'un tiers de ligne. L'anneau de la poitrine eſt deux fois plus large, & tous les autres ſe rétréciſſent en approchant de la queue. L'anneau pectoral avance d'une demie ligne, & de chaque côté il en ſort une pate ſemblable à celle de l'Ecreviſſe, munie

d'une ſerre flexible, avec laquelle le Poux s'attache à la ſurpeau du Lamentin. Les autres pieds ſont plus minces, terminés auſſi par une ſerre, & vont peu à peu en ſe racourciſſant. Les deux derniers qui ſont les plus courts ſortent de l'anneau de la queue; ils forment l'extrémité du corps, & c'eſt ſur eux que ſe traîne l'Animal.



II.

EXTRAIT.

DES Nouvelles Vérités de M. de JUSTI, &c. (1).

Maniere de cultiver la Navette.

LA Navette eſt une plante connue, qui, avant que de pouſſer en tiges, reſſemble aux feuilles de la Rave & au Lierre. Elle donne beaucoup de fleurs jaunes, & enſuite des écoſſes remplies de grains noirs, ſemblables à la ſemence des choux blancs & bruns, ou de la Rave, & qui ſont appellés pour cela *Semence de raves.*

On en tire une huile, qui tient non ſeulement lieu d'huile d'Olives, ou d'huile de Baleine, mais qui peut

(1) *Part. 7. Art. 6.*

auſſi être employée à bien d'autres uſages domeſtiques. Je ne fais cette deſcription que pour les Pays où la Navette n'étant point du tout cultivée, peut être inconnue, comme en Autriche, où les plus habiles Œconomes n'ont aucune idée de cette Plante.

On en cultive beaucoup dans la Thuringe, dans la Miſnie & dans quelques autres Provinces d'Allemagne. Il y en a de deux eſpeces : la Navette d'Hyver, qui eſt ſemée dans les champs d'Hyver à la fin d'Août ou au commencement de Septembre, & que l'on moiſſonne dans le mois de Juin ; & la Navette d'Eté, que l'on ſéme à la fin de Juin ou au commencement de Juillet, & que l'on moiſſonne à la fin de Septembre ou en Octobre. Les deux eſpeces ſont très utiles pour un Œconome champêtre. C'eſt ſurtout la Navette d'Eté, qu'on ſeme dans les terres en friche, (où par conſéquent on ne perd point les bleds d'Eté), qui donne à l'Œconome champêtre un produit conſidérable. Car dans les Contrées où la Navette

réuſſit, chaque Œconome champêtre en enſemence pour l'ordinaire le tiers des terres en friche. Or quand elle proſpere, & qu'elle eſt d'un certain prix, un Fermier peut en tirer de quoi payer entierement celui de ſa ferme.

Le profit que l'on pourroit tirer de cette plante, ſeroit plus conſidérable, s'il n'y avoit pas de tems en tems de mauvaiſes années. La Navette d'Hyver n'eſt pas véritablement expoſée à tant de dangers ; & c'eſt pour cela que dans certaines Contrées, on aime mieux cultiver cette eſpece que celle d'Eté ; mais cette derniere ſe gâte plus facilement. Comme elle eſt ſemée au milieu de l'Eté, il arrive ſouvent une ſéchereſſe qui l'empêche de proſpérer. Les inſectes ſurtout, qui dans cette ſaiſon ſe trouvent pour l'ordinaire en grande quantité, font beaucoup de tort à cette Plante, & détruiſent l'eſpérance d'une bonne récolte. Il ne ſeroit par conſéquent pas inutile pour les gens de Campagne d'introduire une maniere de cultiver la Navette, dans laquelle la plûpart de

ces accidens puſſent être évités.

J'ai remarqué, que quelques ſages Œconomes, pour éviter tous ces accidens, ou du moins pour ne pas expoſer toute la récolte de la Navette au même danger, ne s'attachent point au tems ordinaire d'enſemencer la Navette, mais qu'ils l'enſemencent en différens temps depuis le commencement de Mai, juſqu'à la fin de Juin. J'ai vû moi-même que de la Navette enſemencée au commencement de May, a parfaitement réuſſi, & a donné une récolte des plus riches. Mais ici rien n'empêche, que les accidents dont nous avons parlé ci-deſſus n'arrivent, & le ſeul avantage qu'il y ait à ſemer en différens tems, c'eſt que toute la récolte ne ſe perd pas ſi aiſément. Peut-être la maniere de cultiver la Navette, que je m'en vais propoſer, rémédiera-t-elle à tous les inconvéniens.

Il ſeroit d'un grand avantage pour l'œconomie champêtre, ſi nous avions des livres, où l'on eût recueilli toutes les différentes manieres de cultiver les

bleds & d'autres plantes, introduites dans tels ou tels pays, & où l'on en eût traité amplement. Les Œconomes Champêtres, qui ne ſont pas préciſément attachés à l'uſage commun, pourroient à l'aide de ces livres faire différens eſſais, dont il réſulteroit pour eux de grands avantages. La maniere de cultiver la Navette que je vais décrire, eſt en uſage dans le Brabant ; & on s'en trouve ſi bien, qu'on regarde la notre comme peu avantageuſe. On fait venir dans des jardins, ou dans des terreins ſitués près de l'eau, ſur des lits particuliers, des Plantes de Navette, de la même façon que nous élevons ici les plantes de Chou blanc ou brun. Ils en tirent d'abord cet avantage, qu'ils peuvent détruire les inſectes, en arroſant ſouvent & par d'autres moyens ; & ils n'ont pas à craindre, que la Navette encore tendre ne ſoit pour la plus grande partie rongée dans les champs par ces inſectes. Quand les Plantes de Navette ont atteint la grandeur convenable, on les tranſplante dans l'en-

droit qu'on leur a préparé de la même maniere que nous transplantons les Choux blancs ; avec la différence que l'on met ces plantes un peu plus à l'étroit que l'on ne fait ceux-ci. On les sépare pour l'ordinaire à la distance d'un quart d'aune de Brabant ; ce qui donne la facilité de choisir pour la transplantation un tems où la terre est déja suffisament détrempée, ou qui fait espérer dans peu une bonne pluie, comme aussi en cas de sécheresse, de secourir les Plantes par l'arrosement. Or il est certain que de cette maniere on produit plus de Navette dans un arpent, que chez nous. Les Plantes de Navette deviennent plus grandes & plus fortes, quand elles ont assez d'espace pour croître & pour se répandre. Il est aisé de s'en convaincre, quand on fait attention aux plantes que l'on voit isolées dans un certain espace de terrein, ou quand on transplante dans le jardin de pareilles plantes. Dans notre maniere de cultiver la Navette, beaucoup de Plantes sont supprimées, & la plûpart

poussent de petites tiges, qui ne peuvent pas donner une riche récolte. Chez nous tout dépend du hasard, ou de l'espace qu'on peut donner aux Plantes, & une partie du terrein le plus fertile est employée à des Plantes qui à la fin sont suffoquées par d'autres & qui ne contribuent rien ou peu de chose à la récolte. Mais dans l'autre maniere, les forces du terrein sont également distribuées sur toutes les Plantes, & chacune trouve dans la terre à une distance convenable assez de nourriture pour son accroissement. Il est par conséquent évident que non seulement la récolte en est plus abondante, mais que la Navette même doit être de meilleure qualité, donner plus de grains, & par conséquent plus d'huile.

On dira sans doute que cela demande plus de dépense, parce qu'il faut plus de monde pour la transplantation & pour arroser. Mais à quelque prix qu'on veuille mettre cette dépense, elle n'ira surement pas à un écu par arpent, & on gagne cela &

même davantage sur la richesse de la récolte. On est dailleurs presqu'entierement à couvert de tous les accidents des insectes & de la sécheresse, qui anéantissent souvent l'espérance de cette récolte.

On dira peut-être aussi, où prendre une quantité d'ouvriers suffisante dans les endroits où l'on cultive beaucoup de Navette pour la transplantation & l'arrosement ? Mais selon moi, cela ne rencontrera jamais beaucoup de difficultés. Les Moissonneurs que l'on a pris une fois pour la récolte & pour les travaux champêtres, peuvent également faire cet ouvrage, parce que la transplantation de la Navette peut être arrangée de façon que dans le même tems il n'y ait point d'autres ouvrages champêtres à faire.

Je ne disconviens pas que cette maniere ne trouve dans bien des endroits beaucoup d'autres difficultés, surtout dans les champs qui sont éloignés des rivieres ou des Ruisseaux. Mais je ne la propose pas non-plus

comme universelle, & cependant il y aura dans ces endroits mêmes par intervalles des terreins qui auront pour cette culture toutes les qualités requises.



III.

SUR LES VAMPIRES.

LES Vampires, ces troupes irrégulieres du Diable, comme M. *Heyne* les appelle, ont recommencé depuis peu à haſarder une petite ſortie; mais comme l'ont annoncé les Gazettes, ils ont bientôt diſparu. Peut être que par cette raiſon pluſieurs Lecteurs ne ſeront pas fâchés d'en voir ici quelque choſe. Je m'en vais donc propoſer quelques conjectures ſur cette matiere; conjectures qu'à la vérité je ne donne pas pour tout-à fait neuves, mais qui me paroiſſent les plus vraiſemblables. J'offenſerai ſans doute une certaine eſpéce de Sçavans; car je conſidérerai les Vampires de tout un autre côté qu'eux, & c'en eſt aſſez pour s'attirer leur haine.

Quelques uns ont voulu expliquer par les Vampires bien des choſes ſur

l'état des Ames après la mort, parce qu'ils ſoutiennent que les ames ont encore quelque action ſur les corps même après leur ſéparation; mais que d'abſurdes conſéquences s'en ſuivent de cette opinion! Avant que d'expoſer la nôtre, commençons par une obſervation générale qui, comme je crois, levera beaucoup de difficultés On ſçait combien la peur peut augmenter certaines impreſſions & faire extravaguer une imagination fortement ébranlée. Qu'on liſe toutes les hiſtoires qu'on a publiées ſur les Vampires, on trouvera que j'ai beaucoup de raiſon pour fonder ſur les effets de la peur, quantité de circonſtances accidentelles qui ſans cela paroiſſent incompréhenſibles. Lorſqu'il y a dans quelque contrée des maladies épidémiques & des peſtes, ne voit-on pas des gens à qui la peur ſeule les fait contracter? Il faut donc néceſſairement que l'imagination ſeule en ſoit la cauſe. C'eſt apparemment de la même ſource que viennent les ſonges ſinguliers, que l'on prétend être cauſés par les

Vampires. Quand on raconte ces ſonges extraordinaires, & que ſuivant l'uſage on les exagere encore, il n'eſt pas étonnant que le ſeul récit faſſe une vive impreſſion ſur la plûpart des hommes. Combien de terreurs n'ont pas cauſées tous ces Etres de raiſon qu'on appelle *Spectres*? Cependant ils ne ſe font voir à aucun de ceux qui munis d'un peu de courage, déſirent le plus de les voir. Ceux qui les ont vûs ſont toujours ceux qui les craignent, & encore n'en ſçait on rien que ſur la foi d'autrui. Quand on cherche des témoins oculaires, il ne s'en trouve plus. Mais les Vampires ſont bien autre choſe que de ſimples Spectres.

On voit un corps déterré rempli de ſang qui paroît tout frais, ce qui d'abord eſt un ſpectacle effrayant. La ſeule vue d'un cadavre exhumé eſt déja terrible pour bien des gens; eh quelle horreur ne doit pas faire celle d'un corps où l'on voit du ſang frais! Comme l'idée d'un homme qu'on a vû mourir reſte pendant quelque tems empreinte dans la mémoire de plu-

ſieurs ames ſenſibles & mélancholiques, & remplit preſque tous les jours leurs ſonges d'amertume, la vue de ces cadavres ſanguins eſt capable d'opérer encore plus d'effet. Cette premiere réflexion peut ſuffire pour prouver que l'imagination & la peur ne ſont ici rien moins que des ſubterfuges, tels que l'on en cherche ſouvent, quand on ne peut trouver de raiſons pour expliquer certains phénoménes.

On trouve donc dans les Vampires du ſang encore frais, quoiqu'ils ſoient inhumés déja depuis pluſieurs jours, & c'eſt là peut être la plus grande difficulté, ſi c'en eſt une; ainſi quand nous l'aurons levée, le reſte ne ſera plus fort obſcur. Je vais propoſer ſur ce ſang une conjecture qui pourra paroître hardie à beaucoup de gens, & que perſonne n'a encore publiée, au moins que je ſache. Les Vampires ne pourroient-ils pas être les victimes d'une certaine maladie qui fait tomber les hommes dans de longues défaillances, juſque là qu'on les croit morts & qu'on les enterre comme tels: ceci me pa-

roit assez vraisemblable, il s'agit de suivre mon idée. Les Raitzes, parmi lesquels il y a le plus de Vampires, sont du moins des gens trop déreglés pour que cette négligence ne puisse pas se supposer à leur égard, & la chaleur du climat demande souvent une sépulture précipitée. Si ma conjecture étoit juste, & dans tout ce qu'on rapporte des Vampires il n'y a rien absolument qui la contredise, tout pourroit s'expliquer fort clairement. Si les corps enterrés meurent seulement dans la terre, quoique cela se fasse bientôt après l'inhumation, leur sang peut aisément rester fluide encore quelque tems La Hongrie est un pays chaud, dont la nourriture échauffe beaucoup & surtout le vin qu'on y boit souvent en grande quantité. Ainsi quand la terre conserve en certains corps le sang fluide, ce qui doit arriver principalement dans les tems chauds & dans les sujets qui ne sont pas enterrés à une grande profondeur, il n'y a rien là que de naturel. Mais on peut expliquer aussi par là comment le sang

peut entrer dans l'estomach & en d'autres parties, où communément on ne le cherche pas. Nous trouvons dans des corps tombés en défaillance, & qui ayant été inhumés vivants, n'ont par conséquent expiré que dans le tombeau, que le sang leur sort par différentes parties du corps (1); & quiconque connoît les propriétés de l'air, n'y trouve rien de surprenant. Voilà ce qui arrive aux Vampires nouvellement enterrés; leur sang cherche différentes ouvertures, & pénetre quelquefois dans l'estomac, dans les boyaux & dans plusieurs autres parties du corps. Lorsqu'à l'ouverture de leur tombeau on a trouvé du sang frais, on en a conclu que ce sang provenoit d'hommes vivans qu'ils avoient sucés.

Chacun en conséquence craint que

(1) Il y a environ quatre ans qu'on a marqué la même chose d'un Ecclésiastique d'Angleterre mort dans le tombeau. On sçait que ce phénomene arrive de tems en tems dans d'autres corps, qu'on a laissés longtems sans les enterrer.

la même chose ne lui arrive; quand on recele déja la cause de la maladie, l'imagination fait bientôt voir un Vampire en songe, & l'on se plaint le lendemain de l'avoir vû. Le malade fortement frappé tombe alors en une défaillance, pareille à celle que je soupçonne ici, & l'on croira d'autant plûtôt qu'il est très réellement mort, qu'il a déja prétendu être sucé: on l'enterrera donc bien vite, pour diminuer la peur.

Il est sans doute incontestable, qu'il y a dans les Vampires une sorte de maladie encore peu connue, & c'est ce que plusieurs Auteurs ont allégué avant moi. Il se peut bien par conséquent que ce soit une de ces maladies, qui met le sang dans une fermentation si forte, qu'il reste nécessairement long tems fluide. Or si les circonstances dont nous venons de parler, s'y joignent, elles peuvent être suivies du même effet, sans qu'on ait besoin de recourir à de nouvelles conjectures. Le sang reste frais dans certaines circonstances, sans qu'il y ait le moindre prodige. Je

connois une femme à qui par un accident très rare l'orifice de la matrice s'étoit entierement fermé: on juge bien que ses Régles furent aussitôt supprimées, & parce que son corps par cette suppression vint à s'enfler, tout le monde croyoit qu'elle étoit enceinte. Mais on s'apperçut bientôt qu'elle n'étoit pas grosse, & l'orifice de sa matrice ayant été ouvert par l'opération qu'on fut obligé de lui faire, le sang qui en sortit étoit très fluide; ce qui prouve que le sang enfermé sans circulation peut dans certaines circonstances conserver sa fluidité.

Or dès qu'on peut une fois entrevoir par quel moyen le sang peut rester liquide dans les Vampires, le reste ne trouve plus tant de difficulté. Tout le monde conçoit aisément l'influence des Passions sur les songes, & combien l'imagination y ajoute.

On prétend qu'on a entendu des Vampires soupirer bien distinctement & tout haut, lorsqu'on leur a percé la poitrine avec un ferrement. Je ne doute pas que cela ne soit arrivé;

mais il est impossible, que ce fût un soupir ou un cri réel. Ce bruit est venu simplement, comme d'autres l'ont déja remarqué, de l'explosion de l'air, qui trouvant une issue s'est échappé. On dit qu'il s'est trouvé des Vampires à qui les ongles étoient crûs : ceci pourroit aussi arriver à d'autres Morts qu'à des Vampires, mais on ne l'a mieux remarqué dans ceux-ci, que parce que la chair de dessous les ongles a été trouvée dégarnie. On prétend encore en avoir trouvé quelques uns, & entre autres une femme beaucoup plus grosse, qu'elle n'étoit pendant sa vie ; c'est qu'apparament la chaleur en dilatant l'air intérieur du corps de cette femme, l'a fait enfler. Quelques malades dans des fiévres malignes paroissent aussi plus charnus qu'ils ne l'étoient auparavant, & après leur mort on ne peut pas bien distinguer, par rapport à la pâleur des cadavres, d'où cela provient.

A l'égard des précautions singulieres que l'on prend pour se garantir des Vampires, il paroit étrange

que le mal cesse, dès qu'on a coupé la tête aux cadavres suspects, & que leur corps est brûlé. On se frote encore avec le sang des Vampires, & on prétend qu'alors ils ne peuvent plus nuire à ceux qui ont fait cette opération. Mais je suis sûr qu'il n'arrive ici autre chose, que ce qui est arrivé à mille gens, dont on raconte beaucoup d'histoires qui toutes sont assez vraisemblables. Un homme par exemple s'imagina qu'il avoit un tambour dans la tête. Son Médecin lui fendit adroitement la peau, lui fit voir un tambour qu'il avoit fait apporter en secret, & le malade crut réellement être délivré du sien. Il peut arriver ici la même chose. On voit brûler les corps, & la peur cesse tout d'un coup.

Voilà mes pensées sur les Vampires ; elles ont du moins pour la plûpart le mérite de la nouveauté. Ceux qui n'en seront pas contents, seront obligés de chercher d'autres explications dans la Philosophie abstraite des Esprits. Pour moi, dans l'explication

des Phénoménes, je n'aime point à recourir à cette source, à moins que je n'aie rien trouvé dans la Physique, pour me tirer d'affaire de maniere ou d'autre.



IV.

DES ORDALES

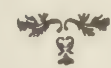
DES ANCIENS ALLEMANDS.

L'ALLEMAGNE aura toujours la gloire d'avoir produit des hommes, qui par l'étendue de leurs connoissances, surtout dans l'Histoire Ancienne & dans les Antiquités Grecques & Romaines, ont fait honneur à la Littérature.

Mais tandis que les Sçavans d'Allemagne s'appliquent à connoître & Rome & la Grece dans leurs moindres particulités, ils oublient leur propre Patrie, & paroissent mépriser les Antiquités Germaniques. Il faut cependant avouer, que depuis le célébre *Conring*, (1) on a commencé à penser autrement. On

(1) Eruditis *Conringius*.

a vû de en tems tems s'élever quelques Ecrivains qui se sont attachés à bien connoître leur patrie & à en étudier les anciennes Coutumes. Mais d'où provient la négligence de nos Prédécesseurs sur ce point ? Une des principales difficultés, inséparables de ce travail, est sans doute la rareté des Mémoires qui pourroient éclaircir & prouver les anciens faits. Or on ne sauroit remédier plus efficacement à cette disette, qu'en traitant successivement ce qu'il y a de plus interessant dans les Antiquités d'Allemagne. C'est le but que l'on se propose dans le nouveau Journal Allemand intitulé : *Neve Erweiterungen der erkentnis und des Vergnugens* ; c'est-à-dire, *Nouveaux Mémoires instructifs & amusants.* Ce Journal qui s'imprime à Francfort & Leipsig, paroit tous les mois, & il commence par l'Ouvrage dont nous allons donner la traduction.



De l'ancien usage de juger par l'eau, le Feu, &c.

Le Glaive n'a été remis entre les mains des Magistrats, que pour maintenir le droit & la justice, c'est à dire, pour punir les Criminels, & pour protéger l'innocence opprimée. Mais depuis que le vice a sçû se parer de l'apparence de la vertu, & que l'innocence même paroit quelquefois aux yeux des hommes être criminelle, il est devenu très difficile d'exercer indistinctement la justice, sans avoir égard ni aux personnes, ni à leurs caracteres. Cet exercice a depuis long-temps fait connoître cette difficulté, & on s'est toujours efforcé de la lever. Mais comme la méchanceté des hommes a toujours sçû braver les Loix, on eut autrefois recours à Dieu même, qui ne doit ni ne peut laisser opprimer l'innocence. Telle fut l'origine de ces jugemens dont on va parler plus amplement.

C'est une maniere de rendre la justice

entierement fondée sur le préjugé & la superstition, où dans les cas douteux on remet au pur hasard la découverte & la décision d'un fait, s'imaginant que la Providence doit protéger l'innocence opprimée, la faire connoitre, & reveler la vérité, fut ce même par quelque miracle. Ces Piéces de jugement furent nommées autrefois *Ordales.* L'origine de ce nom est fort incertaine, & l'on en a indiqué plusieurs : on les appelle en Latin *Judicium*, avec, ou sans le mot *Dei*, *Judicium S. Spiritus*, *Judicium probabile*, *&c.* L'origine en est très ancienne, & il faut la chercher sans doute dans les tems où l'Allemagne étoit encore idolâtre: on ne peut cependant en fixer l'époque, mais on a conservé cette maniere de rendre la justice dans les tems où l'Allemagne a quitté l'idolâtrie, & où la Religion Chrétienne s'y est introduite. Alors le Clergé justifia & soutint même cet usage en y joignant l'Exorcisme ; mais on ne sçait à quoi attribuer cette conduite extraordinaire. Peut-être est-ce parce que

le Peuple nouvellement converti & encore plein de respect pour le culte de ses Ancêtres, étoit trop attaché à ces sortes de superstitions, & que le Clergé craignant qu'une trop grande rigidité ne les éloignât du Christianisme, voulut bien se prêter alors à ses foiblesses, & permettre aux nouveaux convertis de continuer leurs Ordales tout à fait incompatibles avec la vraie Religion ; de même qu'on tolere encore aujourd'hui l'espece de culte que les Chinois convertis rendent à leur *Confucius.* Peut-être aussi le Clergé, bien loin de regarder ces coutumes comme blamables, croyoit-il qu'elles étoient licites & même justes, parce qu'elles étoient analogues à un point de la Loi de Moyse, à celui de l'*Eau de la jalousie.* Il est possible encore que l'ambition démesurée & l'esprit de domination du Clergé y ait eu beaucoup de part. En joignant les Exorcismes aux Ordales, on ne pouvoit jamais se servir de celles-ci dans les causes douteuses, sans la participation & sans

le conſentement formel du Clergé. C'étoit là l'occaſion la plus favorable de ſe mêler du temporel, & de participer à la déciſion des cauſes, au grand préjudice de la Juſtice ſéculiere, qui eſt la ſeule légitime. On ne prétend pas décider ici laquelle de ces cauſes eſt la plus vraiſemblable & la mieux fondée; peut-être ont-elles toutes contribué à ce qu'un uſage ſuperſtitieux, dont ſans doute on doit chercher l'origine dans le Paganiſme, ait été non-ſeulement conſervé dans des tems où l'on avoit déja reçu la Loi de Jeſus-Chriſt, mais encore ait été ſoutenu & ſe ſoit étendu dans preſque toute l'Europe. Il y avoit des Ordales de pluſieurs eſpéces; on parlera de chacune en particulier, & l'on dira en peu de mots ce qu'il ſera néceſſaire d'en ſçavoir.

DU DUEL.

Le Duel étoit en uſage en Allemagne dans les tems les plus reculés, & l'on s'en ſervoit comme d'un moyen pour déterminer le ſuccès des choſes futures. On l'employoit pendant la guerre, pour ſçavoir d'avance quel parti la victoire favoriſeroit. » Les Germains, dit *Tacite*, » font combattre un Soldat » choiſi parmi leurs Compatriotes contre un Priſonnier de la Nation avec » laquelle ils ſont en guerre, & le » ſuccès en eſt, ſelon eux, décidé par » la victoire de l'un ou de l'autre «. Telle étoit auſſi la façon de penſer des anciens Allemands. Le même Auteur dit en parlant d'eux, » que Dieu ſecouroit les Guerriers & faiſoit pencher la victoire du côté de celui dont » la cauſe étoit légitime «. Il paroit que le Duel n'étoit alors uſité que dans les cas douteux qui concernoient l'Etat: *Tacite* ne dit nulle part qu'on ſe ſervît de cet expédient pour décider les différens des Particuliers. Cependant

ce qui n'étoit pas uſité dans ces temslà, devint une coutume générale, & on regardoit le Duel comme un moyen ſur, non-ſeulement pour déterminer la réuſſite des entrepriſes publiques, mais encore pour découvrir la vérité des choſes paſſées. On permettoit donc le Duel, & on l'ordonnoit même alors par des Loix publiques. J'en rapporterai ici un ſeul exemple tiré des Loix Friſonnes. Cette coutume une fois établie, le Duel fut très longtems en uſage, comme on le peut voir non-ſeulement dans différens Auteurs anciens & modernes, mais encore dans les Ordonnances rendues à ce ſujet par les Tribunaux. Paſſons aux particularités & aux loix du Duel.

Tout le monde ſçait aſſez ce que l'on entend ici par le mot de *Duel*: je dirai donc ſimplement, qu'il y avoit autrefois deux ſortes de Duel, ſçavoir le Duel judiciaire & le Duel particulier. Il n'eſt pas ici queſtion du ſecond, il n'eſt que trop connu dans nos tems, malgré tous les ſoins que les plus ſages Légiſlateurs ont pris pour l'abolir.

Notre deſſein eſt de décrire les circonſtances eſſentielles du premier, autant qu'il faudra pour mettre nos Lecteurs au fait de cette matiere.

Le Duel Judiciaire étoit un combat où les deux Parties décidoient leur différent les armes à la main, par ordre ou permiſſion de la Juſtice, ou en perſonne même, ou par ſubſtitut. Celui qui avoit le deſſus, gagnoit ſa cauſe s'il étoit demandeur, ou étoit abſous s'il étoit défendeur. Il faut maintenant déterminer les cas dans leſquels la Juſtice permettoit ces ſortes de combats. Il eſt en général aſſez difficile de répondre à cette queſtion, parce que les uſages des divers Peuples de l'Allemagne étoient extremement différens, & ſurtout dans ce point-ci. Mais comme il ſeroit inutile & trop long de citer ici tous les uſages de chaque Peuple en particulier, il ſuffira de dire que le Duel étoit uſité pour décider dans les procès civils, ainſi que dans les criminels. Cependant ce n'étoit que lorſque les matieres civiles étoient extrêmement graves, & l'on avoit appellé

celles de cette eſpéce *Campf-ſachen*, c'eſt-à-dire, *Affaires de Champ clos.*

Ainſi tous ceux qui vouloient prouver leur droit ou leur innocence par le Duel, étoient obligés de porter leur plainte pardevant les Magiſtrats, pour en obtenir la permiſſion de ſe battre. Il eſt dit dans le Droit Saxon, » Que » qui veut honorer ſon égal, en lui of- » frant de décider ſon différent par » les armes, doit en ſa préſence de- » mander permiſſion au Juge d'oſer » attaquer juſtement un des Pertur- » bateurs de ſon repos, & le montrer «. Après avoir obtenu une Sentence qui les autoriſoit à décider le différent par un Duel, il falloit avoir un Arrêt dit d'*Inſtruction*, pour ſçavoir de quelle maniere le Juge vouloit qu'on commençât le combat. Nous en trouvons encore la preuve dans le Droit Saxon, où il eſt dit : » Quand on eſt autoriſé » par Sentence à faire le Duel, il » faut demander de quelle maniere il » doit être commencé ; & il ſera ju- » ridiquement répondu au Demandeur, » qu'il doit ſaiſir ſon adverſaire au

» collet «. Après que le Demandeur avoit ainſi ouvert le procès du Duel d'une façon dictée par les Loix, il rapportoit ſon procès devant le Juge, & aſſignoit ſon adverſaire, puis il tâchoit de juſtifier ſa démarche. Le Défendeur ayant été accuſé dans les formes requiſes, commençoit à demander à ſon adverſaire caution de ſa plainte, & lorſqu'il nioit l'accuſation du Demandeur, ou qu'il ne pouvoit s'accorder avec lui, il leur étoit alors enjoint par Arrêt ou Sentence de terminer leur différent par les armes.

Il y avoit cependant des cas où le Défendeur pouvoit différer ou refuſer de ſe battre, lors par exemple que le Demandeur étoit de moindre naiſſance que le Défendeur ; le Demandeur aucontraire pouvoit toujours de droit donner le défi à quelqu'un de plus baſſe extraction que lui. C'eſt pourquoi deux hommes libres ou nobles étoient obligés, lorſqu'on le requéroit, de prouver quatre générations. Il étoit encore permis de refuſer de ſe battre, ſoit lorſqu'on étoit ſommé

l'après midi, ſoit quand le Défendeur étoit étranger dans l'endroit où on l'accuſoit & où on le ſommoit de ſe battre. Les Peres de famille étoient encore maîtres de ne pas accepter le combat, ainſi que ceux qui étoient perclus de leurs membres, *&c.* S'il n'y avoit aucune raiſon ſuffiſante pour mettre oppoſition au cartel, le Défendeur étoit abſolument obligé de l'accepter, ou de perdre ſon procès & d'être déclaré coupable. On n'étoit cependant pas forcé de venir tout de ſuite à la voie de fait ; il étoit aiſé aux Nobles d'obtenir du Juge un ſurſis de quinze jours ou même de ſix ſemaines, pendant lequel tems il n'étoit en aucune façon permis aux deux Partis adverſes de ſe rechercher, autrement l'aggreſſeur étoit ſujet aux peines portées contre les perturbateurs du repos public. Lorſque le jour fixé arrivoit, on ſe préparoit de part & d'autre au combat. On en lit dans le Droit Saxon toutes les circonſtances ſuivantes. » Le Juge donnera à chacun des Com- » battans deux Huiſſiers qui verront

» s'ils portent leurs armes ſelon l'u- » ſage preſcrit. Ils peuvent mettre ſur » leur corps autant de cuir & de lin- » ge qu'ils voudront, de façon ce- » pendant que leur tête & le devant » de leurs pieds ſoient nuds, & il » ne leur eſt permis de porter que des » gands fins. Ils peuvent avoir une » épée à la main & une autre ceinte » autour d'eux, ou même deux, à » leur choix. Dans l'autre main, ils » doivent tenir un bouclier rond fait » de bois & de cuir, excepté les boſ- » ſettes qui doivent néceſſairement être » de fer, & pardeſſus la cuiraſſe ils » doivent avoir un juſte-au-corps ſans » manches «. Lorſque les Combattans étoient ainſi prêts à ſe battre, ils faiſoient un ſerment accompagné des paroles ſuivantes : *Que Dieu m'aide à combattre*, le Demandeur affirmant que ſon accuſation étoit juſte, & le Défendeur qu'il avoit été accuſé innocemment. Alors on entroit dans le Champ ou Place d'Armes, qui étoit entourré d'une barriere deſtinée à contenir le peuple qui venoit voir le com-

bat : mais il étoit ordonné aux Spectateurs, sous peine de la vie, de ne s'en mêler en aucune maniere. On donnoit à chacun des Combattans un second qui se tenoit contre un arbre. Ce second ne pouvoit prendre quelque part au combat, que lorsqu'un des Combattans terrassé ou blessé demandoit le secours de l'arbre. Alors le second ayant demandé permission au Juge de s'entremettre, il les séparoit & tâchoit de donner au blessé le moyen de s'échapper. Nous ferons observer ici, qu'avant de commencer le combat, les Combattans étoient obligés d'en demander la permission encore une fois. C'est ce que *Eix de Rebexau* nous dit positivement en ces termes : » Ils doivent » encore demander juridiquement le » combat, & alors le Juge doit le » leur permettre, & il leur ordonne de » se placer de maniere qu'aucun des » deux ne soit tourné vers le Soleil « Alors commençoit le combat, & les armes ordinaires étoient une massue, une épée & un bouclier. Il duroit jusqu'à ce qu'un des Combat-

tans fut vainqueur. Si c'étoit le Demandeur, le Défendeur étoit déclaré coupable & condamné sans aucun appel : si c'étoit le Défendeur, il étoit absous de toute accusation, & le Demandeur condamné à payer la somme contestée avec l'amende portée par la Loi.

Il arrivoit assez souvent que la loi du cartel étoit qu'un des deux restât sur la place, & alors il étoit d'usage de mettre un cercueil au milieu du Champ, ce qui signifioit que le combat devoit durer jusqu'à ce que la mort d'un des deux Champions s'ensuivit. Mais ce même cercueil étoit pour le mort futur une assurance d'une sépulture honorable. Souvent les Combattans se promettoient solemnellement, avant le combat, que le vainqueur auroit soin de la sépulture du vaincu.

Quelquefois le Défendeur manquoit honteusement au rendez-vous, & en ce cas on faisoit ce qui étoit ordonné par le Droit Saxon. » Il faut, aux termes de la Loi, » que le Demandeur entre le premier

» dans le Champ, & si l'autre tarde trop » long tems à venir, le Juge doit envoyer un Huissier avec deux Commis» saires dans la maison où il s'arme, » pour le sommer de venir. La même » sommation doit se faire trois fois & » avec les mêmes formalités ; & si à la » troisiéme le Défendeur ne s'y rend pas, » le Demandeur doit se lever & se pré» senter pour le combat, ensuite frapper » deux coups & pousser une botte en » l'air : alors il est censé avoir vaincu » celui contre qui il avoit formé sa de» mande, & le Juge doit condamner le » Défendeur, comme s'il eût été vaincu » en effet «. Telles étoient les formalités les plus remarquables qui devoient être observées dans un combat singulier permis par les Magistrats, & en conséquence regardé autrefois comme un moyen sûr pour décider les affaires douteuses. Nous ne voyons dans l'Histoire Ancienne, que trop d'exemples qui nous prouvent combien ces sortes de Duels ont été fréquens. Les Princes & les Rois même ont quelquefois accepté de pareils défis, pour terminer leurs dif-

férens, & se sont soumis à tous ces usages.

Il est inutile de donner ici d'autres preuves de la vérité de ce fait : ceux qui en désireront davantage, peuvent lire un certain Auteur, nommé *Mader*, qui en a fait & publié un recueil très ample. Cependant, avant que de quitter cette matiere, il sera bon de faire observer, qu'il n'étoit pas absolument nécessaire, que les Parties combatissent elles-mêmes ; il leur étoit permis en certain cas d'envoyer à leur place quelqu'un qu'ils payoient pour cette commission. On lit dans le droit Saxon : » Ceux qui sont perclus sont aussi tenus » de répondre, ou peuvent porter plainte » sans Curateur, à moins que la plainte » ne soit de nature à être décidée par le » sort des armes. Alors quelqu'un de » même naissance doit être leur Cura» teur, s'il se trouve quelqu'un qui le » veuille être, & si celui qui est estro» pié ou paralitique ne peut pas trouver » un Curateur, tel qu'il est ordonné par » les Loix, après l'avoir certifié par ser» ment, il lui est permis de prendre tel

„ Curateur qu'il pourra trouver, pour „ se battre pour lui, ou de bon gré, „ ou pour de l'argent, quand on pour- „ roit même indiquer son Curateur lé- „ gitime. On peut de même défendre „ l'honneur d'un Défunt, s'il se trouve „quelqu'un qui l'assigne pour cet effet". Mais les Gladiateurs à gages étoient réputés infâmes & deshonorés.

Il faut encore remarquer que les femmes mêmes ont eu la liberté & le droit de se battre en Justice, pour prouver leur innocence. Mais ce combat différoit beaucoup de ceux des hommes, & on en peut voir les formalités très clairement exposées dans un Ouvrage que *Christian Thomas* a tiré d'un Manuscript de la Bibliotheque de Wolffenbuttel Nous allons rapporter ce qu'il contient de plus singulier à cet égard. L'homme se mettoit dans une fosse ronde, un peu large, & de telle profondeur, qu'il se trouvoit dans la terre jusqu'à la ceinture. Il tenoit une massue à la main, pour frapper la femme, son adversaire; mais il ne pouvoit sortir de sa fosse, ni même

se soutenir avec la main contre le bord de cette fosse, ou toucher la terre, sous peine d'être déclaré vaincu. La femme tenoit une espéce de voile, où il y avoit une pierre du poids de quelques livres, avec laquelle elle cherchoit à porter des coups à son adversaire. Si elle trouvoit moyen de le saisir par derriere, elle le tiroit hors de la fosse, & tâchoit de l'étrangler; si l'homme paroit le coup du voile avec sa massue, il s'embarassoit autour, & la femme pouvoit aisément désarmer son ennemi : mais s'il paroit avec le bras gauche, le voile s'embarassoit de même autour de son bras, & alors il pouvoit tirer la femme dans la fosse, & quelquefois lui tordre le col.

Cependant cette façon de se battre avec une femme, n'a pas été par tout en usage, ou du moins n'a pas été la seule qu'on ait employée. *Ephraim Gerhard* a aussi fait la description d'un pareil Duel, qu'il a tirée d'un vieux Manuscrit trouvé à Gotha, mais dont les formalités sont fort différentes. Elles sont exprimées comme il suit :

L'homme se met au milieu d'une fosse large de trois pieds & qui lui passe la ceinture, la femme en est éloignée de dix pieds. Chacun des Combattans a trois bâtons; ceux de l'homme ont à peu près une aulne de longueur, & deux pouces de diamétre; ceux de la femme ont à peu près les mêmes dimensions, mais au bout de chacun deux est attachée une pierre du poids d'environ trois livres: c'est avec ces armes qu'ils s'attaquent. Si l'homme en portant à la femme un coup de baguette, porte la main au bord de la fosse, il perd une de ses baguettes; si la femme se presse trop & frappe l'homme pendant qu'il est en défaut lui-même, elle perd également une de ses baguettes. Celui des deux qui perd le premier ses trois baguettes, est vaincu & déclaré coupable.

Avant que de finir ce qui regarde les Duels, il est bon d'avertir, que certaines Villes ont eu le privilege d'accorder ces sortes de combats, & de les faire tenir dans l'enceinte de leur Jurisdiction avec approbation &

sous l'inspection de leur Justice. Ce privilege fut accordé aux Villes de Halle en Suabe, de Wurtzbourg, d'Anspach, & autres citées par *Datius. Dresser, Herold, Trusius & Knipschild* ont avancé faussement, que Halle avoit reçû ce privilege de l'Empereur Romain, *Caracalla*, puisque l'origine de cet usage ne peut se rapporter qu'au tems des Carlovingiens, comme le Chancelier *Ludwig* l'a prouvé.

Des Epreuves par le Feu.

Cette autre espece d'Ordales étoit autrefois très connue & très usitée. L'Histoire Ancienne confirme assez, que l'on faisoit trop souvent usage de ce moyen superstitieux pour prouver son innocence.

Lorsque l'Empereur Charles soupçonna l'Impératrice Richardis d'infidélité, & qu'il la répudia en conséquence, elle offrit de se justifier en touchant un fer rouge, ou en faisant combatre quelqu'un pour elle en champ clos. Cunigonde Epouse de l'Empereur

Henri II. qui la ſoupçonna d'infidélité, non ſeulement offrit de ſe mettre à une pareille épreuve, mais tous les Hiſtoriens rapportent, qu'elle marcha nuds pieds ſur des charbons brûlans, ou, ſelon quelques uns, ſur douze fers rouges, dont deux ſont encore à Bamberg; & comme elle ne ſe fit aucun mal, elle fut déclarée innocente du crime qu'on lui imputoit. Il eſt inutile de citer d'autres exemples de cet uſage, ceux-ci ſont aſſez autentiques & aſſez forts pour le prouver; ils nous font même voir auſſi, que cette épreuve étoit principalement uſitée en cas de ſoupçon d'adultere. Il ne faut cependant pas croire, qu'on ne s'en ſervît que pour ce ſeul crime, & qu'elle fût réſervée aux perſonnes de Naiſſance illuſtre; cette erreur peut être réfutée par le paſſage ſuivant du Droit Saxon. „ Ceux qui ont perdu leur droit „ par pillage ou vol, lorſqu'on les ac- „ cuſe ailleurs des mêmes délits, ne „ doivent pas être déclarés innocens ſur „ leur ſerment; mais il faut qu'ils choi- „ ſiſſent entre trois ſortes d'épreuves,

„ ſçavoir, ou de porter un fer rouge, ou „ de mettre le bras juſqu'au coude dans „ de l'eau bouillante, ou de combattre". *Stirnkok* avance même qu'on s'eſt ſervi de l'épreuve du feu, pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne, & qu'on l'a par ce moyen conſidérablement étendue dans le Nord & ſurtout en Suede. Cependant comme *Hevitfeld* dit expreſſément dans ſa Chronique des Evêques, que Poppo à qui l'on attribue ce miracle mourut avant le regne du Roi Eric, ce fait avancé par *Stirnhok* devient fort douteux, & perd même toute vraiſemblance, quoique preſque tous les Hiſtoriens aient embraſſé ſon ſentiment.

Lorſque quelqu'un devoit prouver ſon innocence par l'épreuve du feu, il falloit qu'il ſe préparât par des Prieres, & par un jeune continu de trois jours. Après cette préparation, la cérémonie commençoit par la célébration de la Meſſe, & c'étoit toujours dans l'Egliſe qu'elle ſe faiſoit. Pendant la Meſſe on préparoit le fer, & lorſqu'elle étoit finie, l'Accuſé étoit obligé de jurer ſolemnellement, qu'il

étoit innocent du crime qu'on lui imputoit, & de confirmer enſuite ce ſerment par la Communion. Auſſitôt après le Prêtre jettoit de l'Eau benite ſur le Fer & l'exorciſoit, ce qui étoit une cérémonie eſſentielle pour cette épreuve. Cela fait, l'Accuſé faiſoit l'épreuve qu'on lui demandoit. Mais la maniere de la faire, n'a pas été la même dans tous les tems, & l'uſage a été en différens tems ou de prendre le fer rouge dans la main, & de l'y tenir pendant un certains tems, ou de mettre la main nue dans un gand de fer rouge, ou de paſſer ſur dix ou douze fers rouges. L'épreuve faite de quelqu'une de ces manieres, on enveloppoit auſſitôt de linge avec beaucoup de ſoin les mains ou les pieds de l'Accuſé, & on ſcelloit cet appareil, pour qu'il ne pût être levé avant le tems preſcrit. On laiſſoit les mains ou les pieds ainſi enveloppés pendant trois jours, pour mieux connoître, diſoit-on, ſi l'Accuſé avoit été bleſſé par le fer rouge, ou non. Peut-être ſe commettoit-il pendant ce tems là mainte fraude, &

& s'efforçoit on de guérir le Bleſſé par des remedes très promts: mais cela étoit contre l'ordre, & quoiqu'il ſoit fort poſſible que le cas ſoit arrivé, rien n'étoit plus oppoſé au but que l'on ſe propoſoit par l'épreuve du feu.

Les trois jours écoulés, on produiſoit l'Accuſé en Public, & on levoit l'appareil en préſence de l'Adverſaire & d'un grand concours du Peuple; enſuite on examinoit avec attention l'effet du feu ſur les membres de l'Accuſé. Si l'on n'en trouvoit aucune trace, il étoit publiquement déclaré innocent, & abſous de toute accuſation. Mais au contraire ſi le fer rouge avoit produit ſon effet naturel, & endommagé les mains ou les pieds de l'Accuſé, on étoit alors perſuadé qu'il étoit coupable du crime qu'on lui imputoit, & il étoit obligé de ſubir la peine portée par la Loix. Telles ont été les principales formalités de l'Epreuve du feu.

ITALIE.

I.

ASSETTA,

COMEDIA RUSTICALE,

Di Bartoloméo Mariscalco, *della Congrega de' Rozzi, &c.*

ASSETTA (1),

Drame Rural de Batthelemi Maréchal, *de l'Académie des Rustiques, enrichie d'une ample liste d'autres Comédies du même genre, & d'une Table alphabétique, où les mots obscurs & corrompus sont expliqués. Cette Piéce qui est une Brochure* in-8°. *de* 138 *pages, se trouve à Paris chez* Prault *fils, Quai de Conti,* & Tillard, *Quai des Augustins.*

CET Ouvrage excellent dans son genre, ne mérite pas l'oubli où notre Journal paroissoit l'avoir laissé.

[1] Ce mot qui est ici le nom propre d'un des Personnages, signifie *Entremetteur.*

Aussi c'est sans aucune répugnance que nous revenons sur nos pas, pour le faire connoitre à ceux de nos Lecteurs qui pouroient en ignorer jusqu'à l'existence.

Cette espece de Drame, quoique d'un Comique peu élévé, n'est cependant pas sans mérite. C'est une de ces fleurs champêtres, un de ces bleuets de prairie, qui pour avoir peut-être un peu moins d'éclat que nos fleurs de parterre, n'en retracent que plus vivement à nos yeux cette aimable simplicité qui nous enchante dans la Nature, & dont l'art a si grand soin d'emprunter les traits, lorsqu'il cherche à plaire.

La *Tancia* du *Buonarotti* tiendra toujours sans contredit, comme le remarque judicieusement l'Editeur, le premier rang parmi les piéces de ce genre; mais cela n'empêche pas qu'on ne rencontre dans plusieurs autres, une naïveté de sentimens & d'expressions, & une simplicité de caracteres qui en rendent la lecture agréable. De ce

nombre est l'*Assetta*, & l'on verra même par l'échantillon que nous en allons donner, que le Poete y a semé dans plusieurs endroits des traits piquans de cette Philosophie naturelle à tous les hommes, dont *Théocrite* a fait si ingénieusement usage dans ses Idilles.

Voici l'intrigue de cette Piéce. *Cencio* (1) est un vieux Villageois d'un caractere foible & timide, gémissant depuis plusieurs années sous la dépendance de l'impérieuse *Masa* sa femme, esprit méchant, acariâtre & de la derniere avarice. Ce Couple a une fille nommée *Olivette* à qui tout dit qu'elle est d'âge à être pourvue, & la Devineresse lui a fait esperer qu'elle ne tarderoit pas à l'être. La rencontre qu'elle fait d'un chemin fourchu, la détermine à éprouver si certains mots que la Devineresse lui a appris, feront paroitre à ses yeux, par l'un ou l'autre de ces chemins, l'Epoux qu'elle aura. *Tano*, celui à qui précisément son cœur

[1] *Cencio* veut dire *Vincent.*

donne la préférence, arrive à point nommé, conduit par les avis de la Devineresse qui est sa tante. Il l'aborde, lui déclare ingénuement sa flame & le désir qu'il a de l'épouser. *Olivette* de son côté trop franche, pour parler contre son cœur, lui apprend que la plus grande difficulté qu'il aura à surmonter, sera d'obtenir le consentement de sa mere. Un baiser est le gage de la foi mutuelle qu'ils se jurent. Mais malheureusement ils sont aperçus de *Masa*, & obligés de se séparer par ce facheux contretems. C'en est assez pour que son esprit de contradiction cherche à rompre le lien qui se forme entre ces Amans. Que fait elle pour y réussir? Elle va trouver *Tentenna*, jeune Villageois, Amoureux de *Lise*, fille de *Nanni*, autre habitant du lieu; elle le dégoute par mille calomnies de sa Maitresse, & elle lui propose *Olivette* que celui-ci accepte. Cependant le bonhomme *Cencio*, pressé par les vives sollicitations d'*Assetta*, forgeron, son voisin & son ami à qui il a donné sa promesse par écrit, qu'*Olivette* sera l'Epouse de *Tano*, se hasarde à déclarer

ses volontés à *Masa* touchant le mariage de leur fille ; mais l'entêtement de cette femme l'oblige de quitter la partie. La scene se trouve occupée ensuite par *Tentenna*, mécontent de la bastonnade qu'il a reçue de la main d'*Assetta*, pour s'être dédi de la foi qu'il avoit jurée à *Lise*. *Masa* qui le surprend dans ce monologue, lui fait sentir combien il est honteux pour un homme qui comme lui a été soldat, de s'être laissé battre, sans prendre sa revanche, & il l'engage à le faire au plutôt, tandis qu'elle va de son côté chercher *Olivette* qui s'est enfuie de chez elle. *Tentenna* en s'en allant rencontre *Lise* qui veut avoir raison du dégout qu'il témoigne depuis peu pour elle. Sur le refus qu'il fait de l'en éclaircir, elle se jette sur son épée, la saisit & le menace de l'en percer ; mais le lâche *Tentenna* se sauve à l'aide de ses jambes. Le Forgeron arrive sur ces entrefaites, & il apprend de *Lise* la victoire qu'elle vient de remporter sur son infidele. Celui-ci l'en félicite, & songe de nouveau aux moyens de faire reussir

l'union d'*Olivette* avec *Tano*, malgré les caprices de *Masa*. *Cencio* vient fort à propos à sa rencontre, pour s'entendre reprocher en termes énergiques sa mollesse & son peu de tête. Il se rend enfin aux raisons d'*Assetta*, & lui promet de faire tout ce qu'il voudra. Celui-ci lui prescrit de s'en retourner chez lui & de l'y attendre. Le Bonhomme trouve en chemin sa femme & *Cia*, sa sœur, aux prises. *Masa* a découvert que c'est chez celle-ci que sa fille est réfugiée; elle prétend la ravoir, & voyant enfin qu'on se dispose peu à lui obéir, elle sort furieuse, après avoir enjoint au vieux *Cencio* de retourner au logis & de n'en ouvrir la porte à personne, sous peine de s'en repentir, s'il y manque. *Masa* ensuite tourne ses pas vers la Bourgade prochaine. *Cia* & *Assetta* profitent de son absence, pour s'introduire dans la maison où *Cencio* est relégué. Ils lui annoncent que l'instant est venu de terminer enfin l'entreprise, & que dans peu *Masa* va avoir du dessous. Le Forgeron, sans perdre de tems, court & revient avec

Olivette & *Tano*, escortés de l'Aubergiste qui doit préparer la noce, des violons & de quelques autres gens du Village ; tous sont introduits, après quoi la porte se referme. Cependant arrive *Masa* accompagnée de *Tentenna* à qui elle fait part des projets de vengeance qu'elle médite ; elle vient de chez un de ses comperes, homme de tête & le notable du lieu, lequel lui a promis son secours. Tout en parlant ainsi, elle cherche à sa ceinture la clef de sa maison, & se met en devoir d'entrer ; mais la porte résiste aux efforts qu'elle fait. Elle appelle son mari & lui ordonne d'ouvrir : *Olivette* paroit à la fenêtre & lui dit, que son Papa ne l'entend pas, parce qu'il est allé à la cave remplir les cruches de vin, mais qu'elle va l'avertir. A la vue d'*Olivette* elle conçoit bonne espérance, persuadée que la soumission l'a fait revenir à la maison paternelle ; mais le bruit des instrumens que bientôt elle entend, la fait tomber presque en sincope. *Cencio* paroit à son tour à la fenêtre, pour lui demander

en quel endroit elle a coutume de cacher son argent ; ce mot redouble sa fureur. Enfin *Tano* se montre à son tour, & lui déclare qu'il a déja mis l'anneau au doigt de sa fille, que la dot vient de lui être comptée, qu'il ne demande plus par conséquent que son aveu. A ce coup *Masa* ne se possede plus ; elle veut enfoncer la porte du logis. *Tentenna*, en homme pacifique, se retire & l'abandonne. Alors *Assetta* arme d'un bâton la main de *Cencio*. Celui-ci devenu plus courageux par la présence d'*Assetta*, commence par lui conseiller de consentir de bonne grace à ce mariage, qu'autrement elle n'entrera pas. Sur les menaces accompagnées d'injures qu'elle lui fait, il l'avertit de la ferme résolution où il est d'employer le bâton pour la corriger, quoiqu'il ne l'ait encore jamais fait. Elle l'en défie. La porte s'ouvre alors par l'ordre du Forgeron, & *Cencio* encouragé à bien battre sa femme, joint l'effet aux parolles. Ce jeu devenu trop sérieux la radoucit, & elle implore le secours

d'*Assetta*; celui-ci lui répond, qu'il ne prétend nullement se mêler de leurs affaires. Enfin elle demande à genoux à son mari pardon de ses impertinences, consent à tout, & se met même en devoir d'aider à la préparation du repas.

Tentenna de son côté cherche à renouer la partie avec *Lise*, lui fait sentir qu'on l'avoit abusé sur son compte, la prie de lui passer sa trop grande facilité à croire les impostures de *Masa*, & obtient enfin son pardon & la main de sa Maitresse.

Telle est l'intrigue de cette Piéce qui est en trois Actes. Voici quelques échantillons qui en feront connoitre le caractere.



ACTE PREMIER.

C'est *Cencio* qui débute par des plaintes sur la tirannie de sa femme. Voici comme il s'exprime :

Scene premiere.

„ Qui prend femme, c'est pour toujours, disoit mon grand-pere : pour „ moi j'ajoute, que c'est un mal qui „ empire continuellement. Employez „ tant qu'il vous plaira les coups & „ les injures, loin de le guérir, vous „ ne faites que l'augmenter. Quiconque „ est curieux de s'instruire sur cette matiere, peut lire l'histoire de ma vie ; „ il sçaura ce qui en est. Je pleure „ tant que la nuit dure, le jour je „ ne fais que soupirer, maudir l'instant où j'ai eu le malheur de m'unir à celle-ci, & m'en vouloir à moi-„ même de ma sottise. Que ne me „ suis je hélas ! plutôt engouffré dans „ dans quelque abîme, ou précipité „ de dessus quelque rocher la tête la

„ premiere ! Je ne souffrirois pas aujourd'hui le martyre que j'endure. „ Ah ! que pour une misérable bouchée friande, j'en avale aujourd'hui „ d'une autre nature, & des plus „ ameres ! Oui, le même jour que „ je la pris, dès le premier jour j'en „ fus rassasié. Au reste la faute est „ faite : en vain voudroit-on retourner sur ses pas, comme dit le proverbe, le repentir est peine perdue. „ Il faut malgré moi me tenir où je „ suis lié, & avaler la pillulle en punition de la faute que j'ai commise. „ Mais aussi cependant trop est trop. „ Quoi ! avoir une femme qui vous „ grimpe sur le dos sans relache, „ & vous mene continuellement au „ grand galop ! A chaque caprice „ qui lui passe par la tête, il faut „ dire comme elle, & lui mettre sans „ cesse tout mon pauvre petit avoir „ dans la main ; sinon ce ne sont pour „ moi que chagrins & peines. Ce „ que je trouve en tout ceci de plus „ singulier & de plus étrange, c'est „ le ton dont elle me chamaille ; elle

„ me feroit parbleu entrer dans le „ plus petit trou. Parlés lui doux, parlés haut, tout cela n'y fait chose „ aucune : elle m'a réduit au point „ que je ne sçaurois faire un pas, „ qu'elle ne soit dabord sur mon dos. En „ un mot, je mene avec elle la vie du „ monde la plus malheureuse, encore faut-il s'en taire & ne pas „ broncher, si l'on ne veut l'entendre „ crier. Enfin j'en suis de toute façon „ la pauvre victime, sans espérance „ de jamais sortir de ce maudit pas " :

Voici comme se passe la premiere entrevue de *Tano* & d'*Olivette*.

Scene V.

Olivette entre sur la scene, en disant : » Grand Dieu ! je n'en puis plus, je » perds haleine. Puissent le chanvre & » la filasse aller au Diable. A le bien » prendre cependant, je viendrois bien » à bout de le porter tout d'une traite ; » mais je suis bien aise de me reposer un peu. Ah ! je suis éreintée ; j'ai » tout le col meurtri : hai ; hai l'échine.

Tano qui survient l'appperçoit & s'écrie : « Juste ciel, je ne prenois pas » garde... quoi Olivette seule en cet » endroit & fort occupée à ce qu'il » me paroît à discourir avec elle - mê- » me ! Cachons nous ici pour l'enten- » dre, & sçavoir ce qui l'intrigue » tant.

Olivette. « Celui-là en a mille fois » menti par sa bouche, qui ose sou- » tenir que la fatigue est de son goût. » Mais il faut que cette Sorciere m'ait » baillé quelque démangeaison par ma- » lice ; quand les orties m'auroient pi- » quée, ce ne seroit pas pis.

Tano (*à part.*) « Va va, je m'en- » gage à te guérir de cette maladie.

Olivette. « Si ce qu'elle m'a dit, alloit » pourtant arriver ! S'il étoit vrai » que dans quelques heures d'ici je » fusse mariée ! Ah ! j'en aurois ma foi » bien de la joie.

Tano (*à part.*) « Le régal ne t'en » paroîtroit sans doute que meilleur, » si j'étois pour moitié de la dé- » pense.

Olivette. » Et surtout si j'avois ce-

» lui que je désire pour époux ! Si je » ne regardois pas les paroles de la » Devineresse comme purs mensonges, » je voudrois éprouver dès toute à » l'heure ce qui en est : car aussi bien » voici un chemin fourchu qui se pré- » sente à moi à point nommé. Faisons » en l'expérience, ce ne sera après » tout qu'un trait de folie bientôt » passé.

Tano (*à part.*) « Que diable va-t- » elle faire ?

Oliv. « Il faut d'abord qu'avec cette » baguette je trace un rond tout au » beau milieu de ce chemin, & puis que » j'en fasse le tour une fois, deux fois » & trois fois. Bon : maintenant il est » question de pisser au milieu.

Tano. » Ma foi je ne devine pas » encore à quoi tout cela aboutira ; » que prétend-elle faire avec son cer- » cle ? C'est sûrement un tour de ma- » lice qu'elle médite, pour se jouer de » quelqu'un, ou bien c'est quelque en- » chantement.

Oliv. « Je ne me ressouviens plus » maintenant des paroles qu'il faut dire.

» Ah ! patience, patience, je me les rap- » pelle : les voici, si je ne me trompe. *Mingolo, mingolo ; pingolo, pingolo.* » Si tu veux tremper le doigt dans la » sausse que voilà, fais moi voir tout » à l'heure celui qui sera mon mari.

Tano. « Oh pour le coup, à présent » que j'ai entendu l'histoire, je re- » mercie mille fois ma Tante qui lui a » enseigné la recette. C'est pour moi » que ceci devient une bonne avan- » ture.

Oliv. » J'ai envie, pour bien faire, de » recommencer : personne au monde ne » me voit ». (*Elle recommence de nou- veau*). Lorsqu'elle a achevé, elle dit : » Je veux maintenant me cacher dans » ce fossé, & voir de là qui est ce » qui passera. Bon voici du monde.

Tano paroît, & dit en lui-même : » Je vais faire semblant d'avoir la vûe » trouble. Je l'ai cependant bien vû se » metttre au guet, dès qu'elle m'a ap- » perçû.

Oliv. « ma foi, ma foi, c'est Tano : » oh oui je te veux bien pour mari ; » ma joie pour le coup est complette.

Tano. « Courage les choses vont, on » ne peut pas mieux ; la voilà qui ac- » court à toutes jambes.

Oliv. « Ah s'il est vrai que ce soit » Tano que j'épouserai, adieu le mau- » vais tems.

Tano. » Lorsque l'Hirondelle vient » à la rencontre de l'Epervier, s'il ne » la saisit pas quand elle lui passe de- » vant le bec, adieu, bonsoir ; tout » est dit. Je ne veux pas qu'Olivette » ait tout à fait la peine de me tirer » par la manche ; je m'en vais l'abor- » der, & si je l'a trouve d'humeur, » je veux mourir si elle l'échappe.

Oliv. » Tano me paroît en bien » grande conversation avec lui même : » que diable a-t-il ?

Tano. » Je vais d'abord la mettre » un peu en train, afin de pouvoir après » vous la tourner mieux à ma fantaisie. » Eh, eh dans le fond il y en a encore » plus d'une qui me prie, mais pour » Olivette, c'est différent ; elle a sçû » si bien me planter son amour dans » le cœur, que je fais trêve avec les » autres filles.

Oliv. » Il parle de moi, & selon » ce que j'apperçois, nous sommes tous » les deux pris au même trébuchet : » peut-être qu'à la fin les choses prendront une bonne tournure.

Tano. « Pauvre Tano, vois pourtant ce que tu vas faire ? Tu vas t'embarquer en Mer, sans biscuit. Sais-tu seulement à peu près de quel bois » Olivette se chauffe, & quel est son » caractere ?

Oliv. « Maudit soit le raisonneur » avec ses craintes & ses réflexions ! » Voilà toujours comme s'échappent » les bonnes avantures. (1) Tel morceau » nous passe pardevant le bec, que » nous ne perdons que faute d'avoir » parlé, & pour avoir voulu faire la » prude, mal à propos ; la tentation » cependant ne nous en ronge pas » moins le cœur ensuite. J'ai toujours

(1) *E si perdiamo spesso tal boccone ;*
Per non dar lingua, e far la vergognosa,
Che si rimorde poi la tentazione.

» désiré d'avoir Tano pour époux, » & pourtant j'ai eu grand soin de ne » témoigner jamais sur cet article que » de l'indifférence.

Tano. « Il m'a bien semblé plus » d'une fois à la vérité, qu'elle me » lançoit quelques regards, mais qu'en » peut on conclure ? Il y a tant de routes aujourd'hui qui menent au marché.

Oliv. « Ah ! si le cœur pouvoit se » produire sur la phisionomie, tu verrois, mon cher Tano, bien clairement que je n'ai jamais eu d'autre » Amant que toi.

Tano. « Je suis positivement comme le Taureau qui viendroit sans » clochette par derriere elle, & sans » dire gare. Car je n'ai personne qui » soit là de moitié entre elle & moi ; » cependant je voudrois bien être ou » dehors ou dedans.

En conséquence il l'aborde enfin, & lui demande comment elle se porte. » A merveille, lui répond Olivette. » Pour moi, dit Tano, je suis amoureux, devinez le reste. Je ne con-

» nois point encore ce mal là, dit Olivette. « Tant mieux pour vous, répond-il, » Dieu vous en garde : il est » pire que la galle ; ça vous demange » sans cesse ; c'est un feu, une rage » qui ne fait qu'augmenter toujours » de plus belle. Il n'y a que vous, » Olivette, qui puisse me guérir (1) ». Olivette n'est pas long tems à se rendre à cette déclaration. Son ingénuité lui fait avouer qu'elle se verra avec plaisir recherchée par lui ; mais ensuite l'inquiétude l'a prend, elle l'exhorte à se retirer de crainte qu'ils ne soient apperçûs. L'obligeant Tano veut auparavant l'aider à recharger sur ses épaules le fardeau qu'elle portoit. Tandis qu'il se met en devoir de le faire, arrive Masa. Olivette qui l'apperçoit, crie à Tano de finir & de s'en aller. Mais celui-ci s'y prend trop tard ;

(1) *È peggior de la scabbia,*
Stropiccia pur, ti cresce sempre mai
La pruzza adosso, il quociore, e la rabbia.

Masa a tout vû, & elle promet à sa fille de s'en souvenir.

ACTE II.

LA premiere scene de cet Acte est interessante par les contrastes que forment les différens caracteres du bon homme Cencio, de l'arrogante Masa sa femme, & de Cia sœur de Cencio.

Cencio débute ainsi. « Le proverbe » a beau dire que le tems adoucit toutes choses ; pour moi plus je vais en » avant, plus mes peines augmentent. » Il apperçoit de loin Cia : à son air il se doute que c'est de lui qu'elle s'entretient. Effectivement elle l'aborde à dessein de lui reprocher son peu d'activité à se mêler des affaires de sa maison, & elle entame avec lui la conversation sur ce ton.

« Ne disois je pas bien, répond Cencio, « qu'il y avoit encore quelque nouvelle angoisse qui m'attendoit. Qu'y a-t-il donc de nouveau ? » Où est Olivette, lui dit Cia ? Je » pense, réplique-t-il, qu'elle est à

» la maison » Alors Cia lui apprend tout en colere, qu'obligée de déserter le logis pour fuir la rage de sa mere, elle est venue lui demande un azile, & elle lui reproche son peu de tête. Cet entretien est interrompu par l'arrivée de Massa qui cherche par tout sa fille : elle querelle à la fois son mari & sa belle sœur ; elle veut même en venir au coups avec elle, & lorsqu'elle s'apperçoit qu'elle a disparu, « Je ne sai, dit-elle à Cencio « à quoi il tient, » n'ayant plus la bête à ma disposi» tion, que je ne fasse retomber les » coups sur toi. S'il lui arrive jamais » de m'approcher, je veux qu'elle s'en » ressente ; en attendant apprête toi » à payer pour elle. Il ne sera pas dit » qu'un Chien m'ait jamais mordu, » sans qu'il me soit resté de son poil à la » main. Va-t'en, retourne à la maison ; » que nos plats se trouvent lavés com» me il faut, & que quand je parle, » on ne s'avise pas de faire la sourde » oreille

» Je ferai, dit Cencio, tout ce que » vous voudrez, mais trêve d'insultes.

Il s'en va, tandis qu'elle de son côté continue ses recherches.

Les Personnages qui pendant ce tems occupent la scene, sont, entre autres, cette Lise que Tentenna a abandonnée par le conseil de Masa, pour Olivette. La rencontre qu'elle fait de son infidele, est traitée d'une maniere gaye & interessante. Nous traduirions cette scene, si la crainte d'être prolixes ne nous retenoit ; mais voici du moins comment elle se termine. Après les reproches les plus vifs de la part de Lise, Tentenna est forcé de dire, pour justifier son changement, qu'il a appris d'elle des choses qui l'ont occasionné. Elle veut connoitre les Auteurs de cette calomnie. Tentenna refuse de les lui nommer & fait mine de s'en aller. Lise l'arrête & lui dit :

» Avant que de songer à partir d'ici, » sachez qu'il faut me l'avouer, ou « bien ....

Tentenna, « Comment, *ou bien* ! » Puisse le diable te donner le mal » que j'entends, si tu ne l'as : écoute, » Lise, ne me fais pas mettre en colere ;

« laisse moi aller : j'irois pour une » obole le divulguer tout à l'heure en » plein carrefour.

Lise se jetant sur son épée qu'elle lui arrache.

« Eh bien divulgue le donc à l'ins» tant même, chien maudit ?

Tentenna. « Comment, coquine, tu » veux me braver ?

Lise. » Coquin toi même ! Allons » malheureux apprends de ma main, » ce qu'il en coute pour insulter les » gens. Quoi tu fuis encore ? Ah ! » la belle espece de Soldat, qu'une de» mie fille met en déroute.

Cet acte finit par une nouvelle bastonade qu'endure Tentenna de la part de Nanni, pere de Lise, qui venge ainsi l'honneur de sa fille, & veut à son tour savoir la source des calomnies répandues contre elle.



ACTE III, & *dernier.*

LE bonhomme Cencio joue dans la premiere scéne de cet acte un rôle fort embarrassant. D'un côté, c'est Masa qui ayant appris à la fin qu'Olivette est chez sa Tante, lui ordonne de la faire promptement revenir ; de l'autre, Cia toute disposée, comme d'abord elle l'annonce, à ne pas tenir ses mains dans sa ceinture, si Masa lui échauffe la tête, refuse constamment de la rendre, que son mariage ne soit préliminairement conclu & arrêté avec Tano. Enfin Masa se charge elle-même de la tirer de force du logis de Cia, & renvoye dans le sien son mari, avec défense d'ouvrir à qui que ce soit.

Dans la troisiéme Scene, Affetta apprend de Nanni, qu'à force de coups, Tentenna a enfin découvert d'où partoit le maudit coup de langue qui dérangeoit tous leurs projets. Voici la reflexion sensée que fait à ce sujet Affetta.

„ Lorsqu'une méchante langue, dit-il, » joint un motif d'intérêt à la facilité de l'expression, il n'en faut „ pas d'avantage pour bouleverser le „ monde entier. Ah! indigne & mi- „ sérable Masa! Tout mal est crû vo- „ lontiers, tout passe pour vérité cons- „ tante, lorsque c'est une ame dé- „ vote qui le débite; mais aussi „ la récompense sera proportionnée „ à l'action; car en faisant le mal, „ l'homme se déclare digne du cha- „ timent “.

La cinquiéme Scene, qui est un

SCENE III.

Una gattiva lengua che sa fare,
Da un po' d'interesso accompagnata,
Il mondo sottosopra fa voltare.
Ah! Masa iniqua, Masa scellerata,
Ogni dettato è vero, ogni mal crede,
Di persona che sia da Dio segnata,
Ma conforme a suo' merti la mercede
Ne tirarà perche col fare il male
L'Uom si dichiara de la pena erede.

Monologue, contient les plaintes de Lise, & une vive expression du ressentiment qui l'anime contre Masa. Elle remarque fort judicieusement qu'en fait de réputation & d'honneur, n'en point avoir reellement, ou passer pour telle dans le monde, ce n'est qu'un. Les deux partis sont également deshonorans. Elle finit par jurer qu'elle en tirera vengeance.

Enfin arrive le dénouement de la Piéce tel qu'on l'a lû plus haut. Mais la façon dont Cencio rend graces à son bâton de l'avoir si bien servi, & d'avoir opéré dans sa femme un tel changement, mérite d'être rapportée.

„ Dieu vous benisse, dit-il: l'af- „ faire ne pouvoit avoir une meilleure „ issue. Qui auroit jamais dit, pré- „ cieux bois, que tant de vertu fût „ cachée en toi? Quel médicament,

---

Dio vi benedica,
Meglio venir non potea lucarata:
Chi avesse mai detto, legno santo,
Che in te tanta virtu stesse aguattata?

„ quel sirop, ou plutôt quel sortilege „ pourroit se vanter de guérir, comme „ tu l'as fait & si promptement un mal „ aussi invétéré? Ni l'onguent du „ *Scotto*, ni les distillations du *Guidarello*, ni enfin tous les secrets de nos „ Charlatans n'auroient pas réussi. Ah! „ que les Poetes laissent là désormais „ toute autre matiere, & qu'ils ne „ cessent d'exalter la vertu du baton.

Qual crister? Qual sciloppo, o qual incanto
D'aver potuto un mal si disperato
Come questo, guarir, si può dar vanto?
Nè l'onto de lo Scotto, *o'l distillato*
Del Guidarello, *ne tutti i sacreti*
De' Medicastron d'oggidì, arrivato
L'arebbe mai; o lagghin i Poeti
Cantar d'ogn'altro, e sopra il Ciel del forno (1)
D'inalzar il baston nissun s'acqueti.

---

[1] *Il Ciel del forno:* Expression populaire pour signifier l'endroit du Ciel le plus élevé.

„ Oui mon cher Affetta je rajeunis au- „ jourd'hui de vingt ans, voyant d'un „ côté Olivette à la fin mariée, & de „ l'autre ma femme rentrée en elle- „ même. Tout ceci est votre ouvrage: „ c'est à vos soins que je suis rede- „ vable de tant de sujets d'allégresse, „ aussi serons-nous désormais insépa- „ rables “.

Le reste de la Piece contient le pardon que Lise accorde à Tentenna: Voici comment se passe leur entrevue.

Lise toujours furieuse contre Masa, témoigne à sa mere qui est avec elle

---

Vint' anni à rieto, Asseta, oggi ritorno,
Già ch'io veggo Ulivetta maritata,
E Masa aver in se fatto ritorno.
E l'opra vostra solamente è stata
Di tutte cheste gallorie (1) cagione,
Però ci rivedremo a la giornata.

---

(1) *Gallorie*, Fête, allégresse.

de la ſurpriſe d'entendre au logis de Cencio des violons, tandis que Tentenna ſe promene triſte & rêveur aux environs. Elle ſe doute que la Fête n'eſt pas pour lui. Tentenna les apperçoit l'une & l'autre, & ſon embarras redouble. Il dit en lui même :

„ Que ferai-je ? Reſterai-je im„ mobile, ou les ſaluerai-je ? Puis ſe raviſant. „ Faiſons ſemblant, ajoute-t il, „ de ne les pas voir, ſauf „ à danſer après, ſelon ce que jouera „ le violon ".

Liſe qui de ſon côté ſent encore quelque choſe qui lui parle en faveur de cet inconſtant, dit à ſa mere :

„ Maman, il me ſemble toujours, „ quand je le vois, qu'il ſoit encore „ queſtion de lui pour m'épouſer. Il faut „ avouer qu'on a bien de la peine à „ ne plus vouloir ce que l'on a une „ fois ſouhaité avec ardeur ".

Sa mere lui reproche ce retour pour un homme qui lui a fait une ſi ſanglante injure. Voici ce que Liſe répond : „ Il avoit été trompé, mais

„ il s'en eſt dédit. Après tout, il eſt „ excuſable : car, maman, s'il m'a re„ fuſé, ce n'étoit que parce qu'il „ ajoutoit foi à ce qu'on lui avoit „ dit. Voyez, ajoute t elle, ſi Ten„ tenna m'aime : tantôt il m'a laiſſé „ prendre ſon épée, & il a ſouffert que „ je l'en frappaſſe ſans faire le moin„ dre mouvement pour ſe défendre. „ Fuyons, dit la mere. „ Oh ! non, replique Liſe : „ il ſembleroit que „ nous le redoutons ". Enfin il les aborde & entre en explication. Aſſetta ſurvient qui renoue la partie, & le mariage ſe fait entre Tentenna & Liſe.

Cette Piéce a été imprimée d'après un Manuſcrit dont M. *Farſetti*, Senateur Venitien, connu par beaucoup de goût & d'amour pour les Lettres, fit préſent à M. *Conti*, le même qui a publié les Satyres du *Dotti*, dont l'extrait ſe trouve dans le Journal de Février dernier. Cet habile Editeur y a joint un ample Vocabulaire qui eſt d'un très grand ſecours pour en faciliter l'intelligence, attendu la multitude de mots, partie ſurannés, partie cor-

rompus qui s'y rencontrent, & qui arrêtent immanquablement tout Lecteur dont l'Italien n'eſt pas la Langue naturelle. Un *Index* contenant les titres d'autres Comédies du même genre, nous donne lieu de croire qu'il en eſt encore plus d'une dans ce nombre, digne du zéle de M. *Conti*.



II.

IL CICERONE

Poema di Gian-Carlo Paſſeroni, *in Venezia* 1756.

CICERON,

Poeme de Jean-Charles Paſſeroni, *à Veniſe*, 1756, *deux volumes* in-8°.

CE Poëme ſingulier eſt diviſé en trente-trois chants, & le premier ſert de préface : *Ciceron traveſti* en eſt le ſujet. Le *Scaron* moderne qui en eſt l'Auteur, ne le céde en rien au notre pour la plaiſanterie, & il le ſurpaſſe pour la critique. Cet Ouvrage conſidéré ſous ce point de vûe, eſt intereſſant ; la Satyre y eſt préſentée d'une façon neuve & ingénieuſe, qui la rend piquante : nous en rendrons

compte le mois prochain. En attendant, voici l'avant propos qui fait la matiere du premier Chant. Cet échantillon fera connoître par avance le caractere de ce comique Auteur.

Il débute de cette façon gaie & naïve.

« JE vais chanter les hautes vertus » & les glorieuses actions de l'Orateur » Romain, dont les talens & le crédit firent tant de bruit dans l'univers. J'entrerai dans le détail de sa » vie & de sa mort, drappant de

---

CHANT PREMIER.

STANCE PREMIERE.

I nobili costumi, e le alte imprese
Io canterò dell' Orator Romano,
Che all'universo celebre si rese
Coll'ingegno non men, che colla mano.
Qual fu la vita sua farò palese;
Qual fu la morte, e andrò di mano
in mano,
Alla brigata rivedendo il pelo,

» tems en tems le vulgaire, si le Ciel » me prête vie.

» Prépare, Apollon, au Novice qui » t'invoque une double couronne, non » de cet arbre divin, que respecte la » foudre, mais de feuilles de choux & » de poirée, car tout Rimeur en doit » porter une. Ou bien daignés, chastes » Déesses du Parnasse, me faire descen- » dre de votre colline escarpée, un verre » de cette liqueur si désaltérante dont » vous faites votre boisson ordinaire.

Le Poëte prie ensuite ses Auditeurs de lui être favorables, & d'écouter tranquilement l'histoire qu'il va leur

---

Se mi darà tanto di vita il Cielo.
Tu, Febo, apprestа al cantor poco
esperto,
Dell' arbor nò, che i fulmini prescrive,
Ma di cavoli, e bieta un nobil serto,
Che suole ornar chi poetando scrive:
O portate mi almeno in giù dall' erto
Monte di Pindo, intemerate Dive,
Un fiasco del licor, che voi bevete,
E che ha virtù di spegnere la sete.

raconter; telle qu'il l'a lûe dans un vieux livre. La Bibliomanie se trouve très finement ridiculisée dans la description qu'il en fait. « C'est un livre, dit-il, » que peu de gens peuvent se » vanter de connoître, il est trop rare » pour cela. Aussi n'est-il pas au rang » de ceux que j'ai dans ma biblio- » theque; je le tiens soigneusement en- » fermé sous la clef. Mon Bisayeul » l'avoit acheté à grands frais, d'un » certain fameux *Annius de Viterbe* (1), » qui avoit mis de sa propre main sur » la couverture du livre : *Vie de Marcus* » *Tullius Ciceron.* Le dedans est d'un » autre jargon que le titre; à peine » l'entend-on, & il n'y a d'ailleurs ni » point ni virgule. » Quant à l'Auteur de cet antique manuscrit, le Poëte n'en apprend à ses Lecteurs que le nom qui est *Jean Barthelemy*; il renvoye ceux qui seront curieux d'en savoir davantage au premier recueil de Vies d'Auteurs qui s'imprimera. » Ce qui

---

(1) Auteur connu pour très peu véridique.

» ne tardera pas, ajoute-t-il, soit en » France, soit ailleurs; car le grand » goût du siécle est d'être Biographe, à » quelque prix que ce soit. On re- » lance aujourd'hui jusques dans le » tombeau les gens de mérite; on im- » prime tout ce qu'ils ont dit & fait » tant bon que mauvais, & une traduc- » tion faite à la hâte pour la commo- » dité des Ignorans, suit l'Ouvrage de » près. Je me suis senti, ajoute-t-il, » transporté comme les autres du no- » ble désir d'acquérir la réputation » d'Hommes de Lettres. Ne pouvant » rien produire de mon crû, je me » suis mis à traduire en Langue vul- » gaire mon vieux Manuscrit. Le » sujet m'en a paru divin pour un » Poëme épique. Le plus rigoureux » pédant ne sauroit disconvenir que » l'action quant à l'unité & à la du- » rée n'en soit conforme aux regles » les plus strictes de l'école. En effet si » celui qui a tenu table toute la jour- » née peut se vanter de n'avoir fait » qu'un repas, par la même raison il » y a unité dans le cours non interrom-

„ pu de la vie de mon Héros. Quant „ à la durée, Horace l'a fixé à 60 ans, „ & Cicéron n'en a gueres vécu davantage. Que falloit-il de plus, dit-il, „ pour me déterminer à suivre l'exemple „ du bon Curé *Arlotto*, qui, comme „ on sçait, a mis en bonne prose les „ Vers de Virgile. La différence qu'il „ y a entre nous deux, c'est qu'ici c'est „ de bonne prose que je mets en méchans Vers.

Voici maintenant comment le Poëte prévient ses Lecteurs sur ce qu'ils rencontreront de mordant dans son Ouvrage. " Vous ne manquerés pas, dit-il, en leur adressant la parole, „ de dire en vous même : *ah c'est d'un „ tel qu'il entend parler : ici c'est une „ telle qu'il a en vûe* ; & vous serés „ (je vous en avertis) dans l'erreur. „ Tout ce que je dis est général, chacun de vous y peut prendre ce qui „ le regardera ; mais qu'il n'aille pas „ s'aviser d'en rougir, autrement chacun le remarqueroit. Je vous jure „ pour moi que je tire en l'air, sans „ sçavoir où le trait retombera ; ainsi

„ que quiconque sera égratigné, porte „ le mal à sa bouche, & le suce en „ paix. S'il juge à propos de crier „ & de se plaindre, je me défendrai „ en disant que je ne suis que Traducteur, & que c'est à mon original „ qu'il faut s'en prendre.

Le Poëte justifie cependant son *Jean Barthelemy*, & pour tranquiliser ses Lecteurs, il les assure, que s'il l'avoit trouvé Cynique au point de mordre au vif, quelque bon, quelque utile, quelque plein de morale que soit son livre, il n'en auroit pas entrepris la traduction.

Il invite ensuite à admirer la bonne foi, avec laquelle il convient que l'Ouvrage n'est pas de son invention.

" Un autre, dit-il, mettant la conscience de côté, & persuadé d'ailleurs „ qu'il y a au monde plus d'imbéciles que de gens d'esprit, vous „ auroit donné sa traduction comme „ un Ouvrage venant de son cru ; car il „ n'est pas rare de voir aujourd'hui „ des gens qui s'approprient ce qui „ n'est point à eux, sans s'embarasser

„ si le larcin se découvrira ou non. „ Tel de nos jours passe pour Auteur, „ qui est précisément du même calibre que moi ; tout au plus a-t-il défiguré par quelque trait de sa façon „ l'ouvrage qu'il a pillé. Pour moi je „ ne me sens pas capable d'une telle „ bassesse, qui déshonore la profession, & avilit les Lettres. Je rends à „ *Jean Barthelemy* tout l'hommage qui „ lui est dû. Outre le mérite de l'invention que je lui céde, il a encore „ assaisonné son sujet d'un ton de „ plaisanterie, que j'ai crû devoir conserver, attendu que je suis de l'avis „ d'Horace qui veut qu'on dise la vérité en riant, & que je pense avec „ Socrate, que de rire souvent est utile „ à la santé.

Ce qui suit est une critique des moyens que les Auteurs employent aujourd'hui pour donner de la vogue à leurs écrits, & que le Poëte nomme charlatanerie. " Je ne vous dirai „ point, (c'est lui qui parle) que je „ m'étois mis à traduire par forme „ d'amusement, & qu'à peine y a-t-il

„ eu une trentaine de stances de faites, „ que tout le voisinage & mes amis „ sont venus fondre chez moi, pour „ me forcer à rendre l'Ouvrage public. „ Je ne me servirai pas non plus du „ prétexte de la déférence qu'il m'a fallu avoir aux ordres d'un Grand, qui „ m'a enjoint de faire imprimer mon „ livre. J'ai toujours été véridique, „ & n'ai menti en ma vie qu'à l'instant présent que je versifie ; ainsi „ je dirai que, si mon livre paroît, „ c'est qu'il m'a plû de le donner, „ & que je l'en ai crû digne.

„ S'il a le succès que j'espere, c'est „ pour lors que j'en ferai promptement „ faire une seconde Edition. J'y ajouterai un Volume de plus, parce que „ mon texte sera d'un côté, & ma traduction de l'autre. Un *Prospectus* „ précédera mon entreprise, & l'annoncera aux Etrangers. Par ce moyen „ j'aurai des Souscripteurs qui me „ payeront d'avance, & à qui, comme c'est l'usage, le livre coûtera plus „ cher qu'aux autres. De plus, comme „ le grand relief d'un Ouvrage nouveau est d'être décoré de quelque

„ nom illuſtre, je compte y avoir pour-
„ vû, en inſérant à la fin de mon Livre
„ une ample liſte de Perſonnages re-
„ commandables, duſſai je en ſuppo-
„ ſer d'imaginaires, afin que cela me
„ ſerve de cautions vis à vis de mes
„ autres Souſcripteurs.

„ A la tête du Livre ſe lira en gros
„ caractères le nom de quelque Comte
„ où Marquis, qui le rendra reſpec-
„ table. Pourvû que l'exemplaire ſoit
„ richement relié à la Hollandoiſe, il
„ lui fera à coup ſûr une place dans ſa
„ Bibliothéque; j'en tirerai un *je vous*
„ *remercie*, & le plaiſir d'entendre dire
„ que mon Ouvrage eſt charmant,
„ quoiqu'il ne l'aura pas lu; ou peut-
„ être me payera-t-il de la même mon-
„ noye que le fut l'*Arioſte*.

„ Après l'Epitre dédicatoire, ſuivra
„ ſelon la coutume une Préface, que,
„ comme bien d'autres, je ferai faire
„ par quelqu'Homme de Lettres. Tou-
„ tes les perſonnes qui auront chanté
„ mes louanges, y ſeront nommément
„ remerciées, & fêtées à proportion
„ du bien qu'elles auront dit de mon
„ Ouvrage. Car c'eſt en cela (comme

„ vient de nous en avertir un Ecrivain
„ moderne) que conſiſte la charité
„ fraternelle.

„ J'aurai grand ſoin d'y rabaiſſer
„ mes confreres, & d'en dire tout le
„ mal poſſible, c'eſt la mode. La pré-
„ caution au reſte eſt bonne: dans la
„ certitude où eſt un Auteur qu'il ſera
„ un jour décrédité, c'eſt une con-
„ ſolation de ſe procurer par avan-
„ ce des compagnons d'infortune. Je
„ me donnerai d'ailleurs du relief par
„ cé moyen là, & je me ferai paſ-
„ ſer pour le Reſtaurateur de la
„ Poëſie. Un de nos Lettrés du pre-
„ mier ordre, aura la commiſſion de
„ trouver dans mon Poëme quelque
„ allégorie obſcure, quoique je ne l'en
„ croye cependant pas ſuſceptible,
„ afin que, graces à la peine qu'il ſe
„ ſera donnée, je ſois réputé pieux par
„ mes Lecteurs. A l'égard des argu-
„ mens que l'on met d'ordinaire en
„ tête de chaque Chant, ce ſera l'af-
„ faire d'un de mes amis. Il eſt bien
„ juſte, puiſque j'en ai tant, qu'ils me
„ ſoient de quelque utilité, à charge
„ de revanche. Je dirai cependant à

„ leur honte, que maintenant que j'ai
„ beſoin d'eux, ils m'évitent comme
„ ſi j'avois la peſte. Il y en a même
„ qui décrient mon Ouvrage: c'eſt ce
„ qui m'eſt arrivé de la part d'un docte
„ & reſpectable Perſonnage, qui m'a
„ oſé dire un jour en face qu'il n'au-
„ roit pas de débit. Peut-être au reſte
„ dit-il vrai; cependant cela n'eſt pas
„ capable de me déſeſpérer. Il eſt
„ étonnant combien les mauvais Li-
„ vres, ſurtout ceux qui ſont en Langue
„ vulgaire, ſe vendent bien. Il ſuffi pour
„ cela qu'ils ſoient conſtruits de façon
„ qu'ils ne fatiguent pas le Lecteur,
„ qu'ils ſoient encore bien imprimés,
„ & que la relieure en ſoit riche &
„ galante, comme cela ſe pratique ſur-
„ tout en France. Auſſi aurai-je ſoin,
„ lorſque le mien ſe réimprimera, d'y
„ mettre en tête force belles Gra-
„ vures. J'y placerai le Portrait de *Ci-*
„ *ceron*, vraiſemblablement celui de
„ *Jean Barthelemy* qui étoit un fort
„ bel homme, & ſans contredit le
„ mien. Chaque Chant ſera termi-
„ né par une Vignette d'après le célé-
„ bre *Piazzetta*. Sur la marge que je

„ laiſſerai fort grande exprès, ſe trou-
„ veront des Notes parſemées de mots
„ Grecs & d'autres Langues encore
„ moins connues. J'en ferai alors pré-
„ ſent aux Bibliothéques des Pays les
„ plus reculés, & aux Journaliſtes
„ Littéraires. Par là, j'empêcherai ces
„ Cenſeurs publics de crier après mon
„ livre. Car enfin, comme dit le pro-
„ verbe, à Cheval donné, on ne vi-
„ ſite point la bouche; au contraire ils
„ inſéreront dans leurs feuilles pério-
„ diques un extrait (fait par moi mê-
„ me) de mon Ouvrage que je leur
„ enverrai ſous les auſpices de quel-
„ que préſent. Je ne compte cepen-
„ dant pas avoir beſoin à leur égard
„ de tant de précautions, pour en être
„ prôné. Il en eſt dans le nombre qui
„ par pique contre leurs confreres
„ me rendront ce ſervice. Si par ha-
„ ſard ils s'entendoient tous à me dé-
„ crier, j'aurai recours à l'Abbé *Tar-*
„ *tarolli*, lettré de haut parage, ou à
„ cette Académie que je ne nomme pas,
„ mais qui m'a confié, qu'elle avoit deſ-
„ ſein de venger les gens de Lettres
„ & de tenir tête à ce tas de Journa-

„ listes mordans, qui les insultent sans „ cesse. Aureste ce n'est pas sans „ dessein que je les prends ici à partie, car le premier qui m'attaquera, „ je serai en droit de dire que c'est „ par vengeance. Enfin si au bout de „ l'année je me trouve encore tous mes „ exemplaires sur les bras, j'en serai „ quitte pour changer le Frontispice, „ & y insérer le mots de *Revû, corrigé & augmenté par*, &c. Ce stratagême qui n'est pas nouveau, a déja très bien réussi, dit-on, à plus „ d'un Auteur, & lui a valu de l'argent.

„ A l'égard d'*Errata*, je n'en veux „ point. Un Auteur n'est pas obligé, selon moi, de faire une confession aussi „ publique que celle-là de ses sottises. „ S'il s'en trouve dans mon Livre, le „ Lecteur aura la bonté de les mettre „ sur le compte de mon Imprimeur. „ Je veux en récompense une vaste Table des matieres : c'est une si grande commodité pour les gens paresseux.

L'Auteur ensuite rend compte de la façon dont il s'y est pris pour tra-

duire son Texte. Il n'a, dit-il, rien changé à l'essentiel, mais il s'est donné quelque liberté, quant aux épisodes. “ Au reste je ne me vante pas, ajoute-t-il, “ d'être un grand Poëte : „ j'écris les choses comme elles se présentent à moi, & outre mon peu „ de sçavoir, ma plume en composant a toujours couru le grand galop. Bien des gens ne me croiront „ pas, mais peu m'importe; je n'ajoute pas non plus toujours foi à „ ce que l'on me dit.

La façon dont il termine cette Préface n'est pas moins badine & moins enjouée que le reste.

„ Mais je m'apperçois, dit-il, que cette „ Préface commence à devenir trop „ longue. Un Prosélite de l'Antiquité „ ne manquera pas de dire qu'elle péche contre ce qu'enseigne *Horace*, „ en parlant des stances de huit vers. „ Je remercie ce Sçavant homme de son „ bon avis. S'il m'eût rappellé plutôt „ à moi-même, je l'aurois moins „ ennuyé, mais à présent il n'y a „ plus de remede. Faire un grand „ verbiage, Messieurs, pour vous en

„ faire des excuses, ce seroit pire encore que l'offense. Je finis donc „ tout court; prenés que je n'aie encore rien dit, & passons à *Ciceron*.

On croiroit qu'à la fin il va entrer en matiere, mais il se ravise, & après avoir pris pour prétexte la crainte de fatiguer ses Auditeurs, il les congédie, en exigeant d'eux leur parole d'être de retour avant peu, pour l'écouter.



III.

Bibliotheque Italienne, par JOSEPH BARETTI, *Londres, in*-8°. 1757.

QUOIQUE cet Ouvrage soit écrit en Anglois & pour les Anglois parmi lesquels l'Auteur semble avoir fixé son séjour, comme il appartient uniquement à la Littérature Italienne, c'est ici l'endroit de l'indiquer. Ce Livre qui est précédé d'une Préface, où l'Auteur trace l'Histoire de la Langue Toscane, depuis la barbarie jusqu'à nos jours, est une suite de Notices des meilleurs Ecrivains d'Italie. Il s'y trouve de bons Extraits & des Anecdotes curieuses sur la vie de ces Ecrivains. On en jugera par les traits suivans.

Gieronimo Muzio, de Capo-d'Istria,

Auteur du seiziéme siécle, avoit tant de vénération pour l'Antiquité, qu'il changea les noms de ses deux fils, *Christophe* & *Pierre*, en ceux de *Jules César* & de *Paul-Emile*. Toute sa profonde Littérature ne l'empêcha pas de mourir très pauvre. Aussi fait-il dans une de ses Lettres au Duc de Savoie, cette plaisante exclamation : *Gran disgrazia è stata la mia, in cinquanta quatr'anni di servitù, non aver potuto acquistar cinquanta quattro quattrini d'entrata.* » Il faut que j'aie été bien » malheureux pendant cinquante-qua- » tre ans d'esclavage, de n'avoir » pû gagner cinquante-quatre deniers » de rente «.

Galileo Galilei a été, comme on sçait, six ans à l'Inquisition, pour avoir répandu la doctrine du mouvement de la terre. Cela n'empêcha pas qu'au moment qu'il fut mis en liberté, il ne baissât les yeux vers la terre, & qu'en frappant du pied il ne dît, *E pur si move*, » cependant elle remue «. Ce Galilée, tout profond Mathématicien qu'il étoit, étoit aussi Poete, & Poete burlesque.

M. *Baretti* voulant mettre à profit la liberté du pays où il écrit, rapporte un trait de la vie de *Petrarque*, qui pourra être contesté. Il prétend que le Pape qui gouvernoit pour lors l'Eglise, fut si touché de ses vers pour Laure, que, quoique *Pétrarque* fût dans les Ordres Sacrés, ce Pontife lui offrit une dispense, pour qu'il pût se marier avec sa Maîtresse, & que le Poete refusa cet offre, craignant que la possession n'éteignît sa passion & ne le privât du plaisir de l'exprimer.

Voici un trait sur l'Arioste qui prouve bien l'empire de la Poësie sur ceux mêmes qui par la bassesse de leur état sembleroient en devoir moins sentir les charmes. Ce Poëte fut envoyé Gouverneur de la Garfagnana, Province de l'Appenin, dont les habitans étoient assez peu soumis à leur Souverain. Le Pays étoit d'ailleurs infesté par des Bandis & des Contrebandiers qui commettoient les plus grands excès, & qui se retiroient ensuite dans leurs montagnes, asile sûr & impénétrable qui leur garantissoit l'impunité. La résidence du Gouverneur, étoit un Château fortifié où

l'on étoit à l'abri de toute insulte. L'*Arioste*, plus Poëte que Militaire, eut l'imprudence d'en sortir un jour en robe de chambre, & conduit par ses rêveries, il s'éloigna tant de son Château, qu'il tomba entre les mains d'une troupe de ces Bandits. Ils alloient lui faire un mauvais parti, si l'un d'eux ne l'eût reconnu, & n'eût informé ses camarades que c'étoit là le Seigneur *Arioste*. Aussitôt leur Chef changeant de ton, l'accabla d'honnêtetés, & l'assura que puisqu'il étoit l'Auteur du Poeme d'*Orlando furioso*, il devoit se croire parfaitement en sûreté, & qu'il se feroit un devoir de le reconduire jusqu'à la Forteresse, ajoûtant que c'étoit le moindre tribut qu'il pût rendre au mérite d'un Poete si célébre.

On n'ignore pas que la grande réputation du *Tasse* lui attira beaucoup d'ennemis. L'Académie della Crusca attaqua son Poeme de la *Jérusalem délivrée*. Pour comble de vexation, un certain *Camillo Camilli*, ne croyant pas que ce Poeme fût fini, barbouilla cinq Chants auxquels il donna le titre de Continuation de ce Poeme ; ce qui mit tel-

lement en fureur le *Tasse*, qu'il alla à Venise, pour y défier *Camilli* en combat singulier. Ce dernier qui sçavoit que le Tasse étoit une des meilleures épées de son tems, refusa le cartel, & il aima mieux se laisser battre par l'Auteur de la *Jérusalem* qui ne lui épargna pas les coups. Ce procédé violent auroit coûté cher au Tasse, si les Sénateurs de Venise ne lui eussent pardonné en considération de son grand mérite.

Ubaldino, Gentil-homme Florentin, qui vécut plusieurs années au service d'Edouard VI, avoit composé l'Histoire de ce Prince. On en conserve un Manuscrit dans la Bibliothéque des *Foscarini* à Venise. Les Journalistes Anglois invitent les Seigneurs de leur pays qui voyagent, à emporter une copie de ce Manuscrit, préférablement à tant de bagatelles, de mauvais blocs, & de peintures de mauvais goût qu'ils en rapportent.

M. *Baretti* s'attache à corriger un abus qu'il prétend avoir remarqué. C'est qu'on veut persuader aux Anglois qui voyagent en Italie, que la

prononciation Siennoise est meilleure que la Florentine, & qu'en conséquence la *Grammaire de Gigli* est la meilleure de toutes. Il soutient au contraire que la prononciation Siennoise ne vaut pas mieux que celle des Romains; que la Florentine est la seule à laquelle il faille s'en tenir, & que la Grammaire de *Buonmattei* mérite à tous égards la préférence.

On a encore de M. *Baretti* une *Dissertation sur la Poesie Italienne*, & une *Introduction à l'étude de la Langue Toscane*.



I V.

PLUSIEURS personnes auroient désiré, qu'à l'éloge Funébre de feu M. *Cocchi*, inséré dans le Journal de Mars dernier, on eût joint la Notice de ses Ouvrages. Nous n'avons point été à portée de voir tout ce qui est sorti de la plume de cet excellent Littérateur; mais les Monumens de la Chirurgie des Grecs dont nous lui sommes redevables, quoiqu'indiqués peut être par d'autres Journaux, méritent principalement de l'être par le Journal Etranger.

Cette précieuse Collection a pour titre: *Græcorum Chirurgici Libri.* Sorani *unus de fracturarum signis;* Oribasii *duo de fractis & de luxatis. E Collectione* Nicetæ, *ab antiquissimo & optimo Codice Florentino descripti, &c.* » La Chirurgie des Grecs, consistant en un » ouvrage de *Soranus*, qui traite des » signes des fractures, & en un Traité

» d'*Oribase* en deux Livres sur les » fractures & les luxations, tirés de » la Collection de *Nicetas*, d'après » un très bon Manuscrit de la Bibliotheque Florentine, de la plus » grande Antiquité. Traduit du Grec » par *Antoine Cocchi*, Professeur d'Anatomie & Antiquaire de l'Empereur. A Florence, *in fol.* de 173 » pages «.

L'INTENTION du Sçavant Editeur de ce bel ouvrage, étoit de donner au Public la Traduction de plusieurs autres Ouvrages de Médecine & de Chirurgie d'Auteurs Grecs & Latins qui n'ont point encore vû le jour, sous ce titre général: *Veterum Medicorum Chirurgica quœdam antehac desiderata, Græca & Latina;* & ce Recueil étoit son premier essai en ce genre.

Voici l'histoire abrégée de cet Ouvrage, telle que M. *Cocchi* l'a donnée dans sa Préface.

Galien, uniquement attaché à *Hippocrate*, négligea les Ecrits des Anciens Chirurgiens cités par *Celse*. Ce

fut au milieu du quatrieme siecle, qu'*Oribase*, par ordre de l'Empereur *Julien*, rassembla un corps de préceptes de Médecine & de Chirurgie. Les écrits d'*Aetius* parurent sur la fin du cinquiéme siécle; ceux d'*Alexandre* dans le sixiéme, & ceux de *Paul* dans le septiéme. Le huitiéme & le neuviéme siécle, âge obscur, ne produisirent aucun Auteur. La Collection de *Nonnus*, dédiée à *Constantin* qui la fit faire, parut à la fin du dixiéme siécle; elle ne contient gueres que les écrits des trois Auteurs qu'on vient de nommer.

L'ample Collection de *Nicetas*, d'où sont tirés les deux Traités publiés par M. *Cocchi*, contient beaucoup plus de Chirurgie. Jean *Lascaris* apporta ce précieux Manuscrit de Constantinople, sous le Pontificat de Clément VII. Il y a vingt feuilles de ce Manuscrit perdues, & elles contenoient *Vectiarius* & le Traité d'*Hippocrate* de la nature des Os. L'Editeur a donné sur des planches de cuivre un modele des caracteres Grecs de ce Manuscrit. C'est une écriture ronde où il y a beaucoup de

fautes, peu d'accens & de ponctuation, souvent même défectueux. La couleur des lettres qui est pâle & jaune, ainsi que les ornemens, prouveroient que ce Manuscrit est du onziéme siécle, quand on n'en auroit pas d'autre preuve. Leur élégance & la dorure des feuillets font voir le cas qu'on en faisoit. On auroit ignoré à qui appartenoit ce Manuscrit, si l'Editeur n'avoit déchiffré une Inscription Grecque qui nous apprend, qu'il étoit à l'usage du Collége de Médecine des Quarante Martyrs.

M. *Cocchi* n'avoit fait aucun usage de ce Manuscrit, avant ses voyages en France, en Angleterre & en Hollande. MM. *Mead* & *Boerhaave* à qui il parla de cette importante Collection, l'encouragerent beaucoup à la traduire & à la publier. La dépense excessive de cette entreprise l'arrêta & l'empêcha de la suivre; le célebre *Mead* leva cette difficulté. Sa générosité mérite place dans les Annales Littéraires. Il souscrivit pour dix exemplaires en grand papier & pour quarante en petit. La liste des autres Souscripteurs se

monte à vingt deux qui prirent chacun un exemplaire, & le Roi de France en a pris deux. Ainsi on peut faire honneur de cette Edition principalement à M. *Mead*.

Le premier Traité qui est de *Soranus* concerne les signes des fractures, & le suivant roule sur le même sujet. On y trouve de bonnes méthodes sur le traitement des blessures & pour la guérison de l'*Alopœcie*. Cette Collection est terminée par quelques extraits de *Celse*.

Les Chirurgiens qui sont lettrés, profiteront bien de cet Ouvrage, pour comparer l'état de la Chirurgie ancienne avec celui de la moderne, & ils y verront peut-être, que plusieurs de leurs découvertes n'étoient pas des secrets pour l'Antiquité.

Une grande partie de ce qui reste à traduire de ce Manuscrit, traite des *Bandages*. Le total de la Collection consiste en 518 Sections.

V.

ON nous a prié de remettre ici sous les yeux des Sçavans, & de ceux qui ne sont point à portée de lire les Journaux d'Italie, la Notice d'un grand Ouvrage sur l'Histoire Ecclésiastique, dont voici le *Prospectus*.

Clarissimis viris eruditionis Ecclesiasticæ studiosis, Faustus Amidei, *Bibliopola Romanus. S. P. D.*

MULTOS multa de Sanctorum Fastis, deque Ecclesiæ universæ Annalibus scripsisse, innumera penè clarissimorum Virorum quæ hactenùs lucem viderunt opera testantur. De Slavis etiam, sivè Græco-Moschis, sivè Dalmatis & Illyriis non defuère, qui spissos Commentarios ediderunt; sic tamen ut de Slavicâ hujusmodi Historiâ illud usurpari crediderim, quod de Æthiopicâ Job Ludolfus pronunciavit in hæc verba: » Vix ulla peregrina corruptior, ut quæ

» de Æthiopiâ dicuntur, de Utopiâ dicta putes. Multa in majus aucta; multa, secùs ac res est, tradita fuerunt; » quædam studio aut odio depravata; » pleraque non rectè intellecta; denique » quovis modo audita, pro compertis » relata ». Quamobrem, dum illustrissimus Præsul, Joseph Simonius Assemanus, Bibliothecæ Vaticanæ Præfectus, vir clarus, pervetustas Capponianas Slavicas Ephemerides illustrandas suscepit, operæ pretium duxit, præmittere Ecclesiasticas Slavorum omnium origines; tùm eorum nempè qui Latinum ritum in Poloniâ, Bohemiâ, Dalmatiâ, Illyrico & alibì sequuntur; tum aliorum, qui Græcas Ceremonias in Russia, Bulgaria, Servia, Valachia observant: omnia è puris fontibus, id est, ex coævis Scriptoribus desumens, & quo una quæque Gens tempore, cujusve opera Christianam fidem amplexa sit, enarrans.

Totum Opus in sex tomos in 4°, *magno*, ut vocant, *Reale*, dividitur: cui titulus, *Kalendaria Ecclesiæ universæ*, in quibus tùm ex vetustis marmoribus, tum ex codicibus, tabulis,

422

parietinis, pictis, scriptis, sculptisve, Sanctorum nomina, imagines, & Festi per annum dies Ecclesiarum Orientis & Occidentis, præmissis unius cujusque Ecclesiæ originibus, recensentur, describuntur, notisque illustrantur, studio & operâ Josephi Simonii Assemani, Bibliothecæ Vaticanæ Præfecti, & Sacrosanctæ Basilicæ Principis Apostolorum de Urbe Canonici.

In priore tomi primi parte, occasio hujus Operis, & idea describitur; nec non elucidantur Ephemerides Vaticanæ, Capponianæ, Possevinianæ, Papebrochianæ, Culcinianæ & Falconianæ. Differitur quoque de Athoniticis, aliisve Græcorum pervetustis imaginibus; de Christianorum picturis; de Diptychis, & fastis effigiatis & non effigiatis.

In alterâ verò ejusdem tomi primi parte, & in sequentibus tomis, secundo, tertio & quarto, traditur origo Scytharum, Sarmatarum, Slavorum, Russorum, Moschorum. Ostenditur Slavos in Scythiâ quidem & Sarmatiâ indigenas esse, advenas verò in Germaniâ, Poloniâ, Bohemiâ, Pannoniâ,

Dalmatiâ, Illyrico. Tempus eorum in hasce Regiones adventûs & occasio designatur, & quando primùm ad Christi fidem sint conversi, & quorum Apostolorum operâ, & qui fuerint primi eorum Antistites & Duces, sivè Reges. Interferuntur animadversiones in recentiores quosdam rerum Dalmaticarum, Polonicarum, Bohemicarum, & Hungaricarum Scriptores, fabulosa nonnulla de Slavis & Hunnis congerentes. Demonstratur alios esse Slavos à Gothis, Vandalis, Langobardis, Alemannis, Suedis, Danis, Hunnis, Abaribus, Hungaris: res eorum gestæ, à primâ origine usque ad annum Christi ferè 1100, ex authenticis documentis, describuntur. Slavicæ demùm Linguæ in Divinis celebrandis usus asseritur, tam apud Dalmatas & Illyrios Latini ritus homines, quàm apud Russos, Moschos, Bulgaros, aliosque Græcarum Ceremoniarum cultores. Sacrarum prætereà Scripturarum in Slavicum sermonem versio Auctori genuino tribuitur, & Catalogus Ecclesiasticorum Slavicè conscriptorum recensetur.

Denique tomo quinto & sexto, Ephemerides Græco-Moschæ seu Slavicæ, juxtà Græcorum Kalendarium, à mense Septembri usque ad finem Augusti, per anni circulum, describuntur, & perpetuis observationibus illustrantur; præmittendo tribus quibusque mensibus incisas in ære Sanctorum unius cujusque mensis ac diei imaginibus, ex autographis tabulis Capponianis delineatis; additis notis ad ea quæ de iisdem Sanctis Possevinus Papebrochius, Culcinius, Falconius, aliique sunt commentati.

Opus, ut arbitror, omnibus Ecclesiasticæ eruditionis studiosis perutile, sub auspiciis Sanctissimi Domini nostri Benedicti XIV, Pontificis Maximi, litterarum Patroni munificentissimi, ab Auctore susceptum. Constat unus quisque tomus nummis argenteis Romanis duobus, vel florenis Germanicis quatuor, vel libellis Gallicis decem. Valete. Romæ, 1756.

VI.

On a trouvé depuis peu à Rome une Epigramme Grecque attribuée à *Straton de Sardes*. Nous l'allons représenter telle qu'elle nous a été envoyée.

ΣΡΑΤΩΝΟΣ ΣΑΡΔΙΟΥ ΕΠΙΓΡΑΜΜΑ.

Μὴ ζήτει δέλτοισιν ἐμαῖς Πρίαμον παρὰ βωμοῖς
μηδὲ τὰ Μηδείης πένθεα, καὶ Νιόβης·
μηδ' Ἴτυν ἐν θαλάμοις, καὶ Ἀηδόνα ἐν πετάλοισιν;
Ταῦτα γὰρ οἱ πρότεροι πάντα χύδην ἔγραφον.
ἀλλ' ἱλαραῖς Χαρίτεσσι μεμιγμένον ἡδὺν ἔρωτα,
καὶ Βρόμιον; τούτοις δ' ὀφρύες οὐκ ἔπρεπον.

On l'a traduite ainsi en vers Latins.

Tu ne quære meis Priamum ante altaria libris,
Medeæ luctus, & lacrymas Niobes;

Neve Ityn in thalamis, in frondibus & Philomelam:
Omnia nam Veteres hæc cecinere nimis.
Ast hilari Charitæ mistum suavissimum amorem,
Et Bromium. Hosce decent nulla supercilia.

En voici une autre Traduction en vers Italiens.

Non cercar ne' miei libri appò gli altari
Priamo, e non di Niobe, e di Medeæ,
I pianti: neppure Iti entro de thalami,
Ed usignuolo su i fronzati rami.
Perocche queste cause i nostri Antichi
Scrissero tutte assai diffusamente;
Ma mescoloto colle Grazie allegre

Amor soave e Bacco. A questi nulla
Non convenner giammai tetri cipigli.

On a aussi essayé de traduire ce morceau en vers François. Mais comme les deux Versions précédentes ont, à peu de chose près, le mérite de l'exactitude, le Traducteur François a cru pouvoir prendre un peu plus de liberté, & il l'a rendue de cette maniere :

On ne voit point en mes Ouvrages
Niobe ou Médée en fureur;
Ni Priam au pied des Images
De ses Dieux, frémissant d'horreur;
Ni la plaintive Philomele,
Chantant sous la feuille nouvelle
Et son injure & sa douleur.
Ces faits effrayans & funebres
Ne sont déja que trop célebres.
Muses, chantez Bacchus, & cet Enfant craintif,

A l'air tendre, au coup d'œil furtif,
Que menent les Graces légeres.
Chantés ces Dieux charmans dont les joyeux mysteres
Seroient souillés par un accent plaintif.



ERRATA

Pour le Journal de Juin 1758.

Pag.	lig.	
4.	11.	*Sa vie*, lisez *la vie*.
16	19	*Je m'écrierai*, lis. *je m'inscris*, &c.
22	9	*Pourroient*, lis. *pouvoient*.
24	27	*à des Arts vils Arts méchaniques*, lis. *à de vils Arts méchaniques*.
30	12	*ce tonnant*, lis. *ce Rouant*.
31	17	*orgueilleux & sot*, lisez. *orgueilleux sot*.
35	26	*glaucetique*, lisez *glaucotique*.
37	17	*la sureté*, lis. *la santé*.
119	13	*véritablement*, lis. *il est vrai*.
124	18	les bulbes *des doigts*, lis. *des poils*.
125	4	*Serré*, lis. *très*.
130	15	*de six & de huit dixiémes*, lisez, *de six pouces & huit dixiémes*.

Page 141 lig. 6. *les muſcles, &c.* liſez: *les muſcles de la queue rempliſſant les cavités des vertebres & les entredeux des apophiſes, lui donnent la forme d'un quarré long.*

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois. A Paris, ce 20 Juillet 1758.

DEPASSE.

JOURNAL ÉTRANGER.

AOUST. 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terenc.



A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & côté de la Comédie françoiſe, au Parnaſſe.
M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Suite des Fables de Gay.

Le Lion, le Tigre et le Voyageur.

A M. le Duc de Cumberland.

Daignés accepter mon Ouvrage & étudiés le genre humain, jeune Prince, dans ces Fables. Formés dès à présent votre cœur à la vertu ; hâtés-vous de détester

les détours spécieux du vice. La voix de la vérité parvient rarement jusqu'à l'oreille des Rois. Apprenés dès aujourd'hui à apprécier la louange : c'est la flatterie qui nourrit le crime, & c'est par les doux reproches que l'amitié se fait connoitre. L'Amitié, cette vertu toujours éloignée du Trône, n'ose paroitre à la Cour. Sa liberté y offenseroit ; on n'y cesse de flatter tous ceux de votre haut rang. Dois-je suivre cet exemple, & vous faire un pur badinage de ma morale? Non: ma Muse dédaigne trop de se mêler avec les flateurs qui s'enrichissent dans les Cours par les adulations les plus basses.

Mais dois-je vous refuser les louanges que vous mérités, ou vous les répéterai-je après tout le peuple? Vous dirai-je qu'il apperçoit en votre sein encore tendre, les vertus de votre sang & que la belle aurore de votre esprit lui fait discerner en vous un cœur généreux, plein de douceur & de clémence. Il vous voit toujours affligé à la vue des malheureux & empressé de les soulager. Poursuivés, Prince ; atteignés le faîte de la gloire

& ne souffrés pas que tout un peuple espere envain. Vos vertus présentes annoncent assez celles d'un âge plus mûr. Le vrai courage vous enflammera, & la moindre de vos actions annoncera quels furent vos Peres. Les cœurs foibles sont cruels, mais le brave aime à pardonner & se plait à secourir.

Un Tigre cherchant quelque proie s'élançà sur un Voyageur. Un Lion l'apperçoit, vole au Tigre ; les bois retentissent de leurs longs rugissemens. Le sang coule sous leurs dents & sous leurs griffes dégoutantes ; mais enfin succombant aux efforts du Lion, le Tigre mort mesura la terre. L'homme à genoux & d'une voix suppliante demanda la vie au Souverain de ces bois. Le héros généreux lui accorda sa demande, & comme ils alloient à sa caverne, l'entretint ainsi.

„ Quelle bête assez téméraire oseroit s'opposer à ma force incomparable ? Vous avez vû le combat ; vous devez attester le droit que j'ai à l'Empire. Contraints d'abandonner

leur patrie, mes esclaves tremblans s'enfuient loin de moi. Je regne seul en ces bois immenses. Le sang des Ours même a teint ma caverne. Ces corps que vous voyés étendus de toutes parts annoncent assez mes premiers triomphes. Les os de mes ennemis blanchissent la terre. Combien sont tombés sous les efforts de mes dents !

„ J'ai vû votre force, dit l'homme, „ elle doit effrayer tous les Animaux ; mais un Monarque brave comme vous peut-il s'applaudir du meurtre ? Laissez aux voleurs l'infamie d'envahir le bien d'autrui : soyés aimé & que la justice prescrive des bornes à votre puissance. Des Royaumes dévastés, des Armées détruites ne donnent que de vains honneurs aux Monarques ambitieux. Les tyrans regnent par la peur, les vrais Rois par l'amour & par la clémence. Vous me l'avés montrée cette vertu si digne du Trône. Le Ciel ne vous y a placé, qu'afin qu'à son exemple vous secouriés les malheureux.

„ Vous m'ouvrez les yeux, dit le Lion ; ma jeunesse égarée n'a pour- „ suivi qu'une ombre de gloire : des „ bêtes de proie, suite servile, n'ont „ cessé de me flatter. Vous, vous par- „ lez avec sagesse ; mais ami, répondez- » moi? Avez-vous jamais rampé dans les „ Cours ? Mes frippons de flatteurs s'ac- „ cordent tous à me dire que les Monar- „ ques humains regnent comme moi “.

L'ÉPAGNEUL ET LE CAMELEON.

Un Epagneul qu'une Dame élevoit avec la même complaisance que l'on auroit pour un fils unique, jouissoit près d'elle du sort le plus doux. Caressé, mignardé sans cesse, il n'étudioit nul autre art, & ne connoissoit de soin que celui de plaire. Ses jappemens, ses petits jeux vifs le rendoient tous les jours plus cher à sa Dame ; chaque espiéglerie lui valloit mille louanges ; & ses caresses, ah ! combien n'étoient-elles pas charmantes!

Un beau matin, par un vent fort doux, Favori se hasarde à sortir pour

prendre l'air : il se rend dans la prairie, fait sur le gazon cent tours, cent gambades ; tout à coup il apperçoit près de lui un Cameleon, qu'on distinguoit à peine de l'herbe.

» Toi parmi des Bergers, dit-il, „ toi l'emblême du Peuple flatteur ? ton » génie s'y perdra. Crois moi, retour- » ne à la Ville ; ce n'est que là, sur- » tout à la Cour, que tu peux faire „ fortune. Je connois bien l'un & l'au- „ tre, & e te jure qu'un plein succès y „ couronnera tes talens.

„ Ami, dit le Cameleon, je con- „ nus autrefois comme vous un genre „ de vie poli, agréable. Elevé au sein „ de la Cour, je m'emparai adroite- „ ment de l'oreille du Souverain, & „ mon langage mystérieux fut toujours „ certain de séduire. Je sus pénétrer „ dans les replis des cœurs les plus „ courtisans, y lire leurs passions do- „ minantes, & flatter si bien tout vice „ à la mode, que les femmes van- „ toient ma sagacité. Mais Jupiter qui „ voit jusqu'au fond des cœurs, qui hait „ les détours des fourbes, & qui punit

„ rigoureusement ce que les hommes „ recompensent, Jupiter renversa en „ un moment ma prospérité, & me „ condamna à ramper ainsi dans un état „ obscur & bas. Depuis ce tems, „ j'erre en ces campagnes, sort bien „ différent du votre. Tous les jours „ au moins vous dinez & soupez avec „ les hommes, & moi réduit aux mets „ les plus minces, comme ceux que j'ai „ flattés, je vis d'air.

LA MERE, LA NOURRICE ET LA FÉE (*).

On demande un fils au Ciel, & jamais on n'est plus content que lorsqu'il l'accorde. Combien les yeux prévenus de ses parens l'embéllissent ! Jamais enfant n'eut à beaucoup près tant de beauté & d'intelligence.

(*) Le peuple d'Angleterre dit que les Fées enlèvent les enfans qui sont en nourrice, & mettent les leurs à la place.

E eillée par sa tendresse, une mere se levoit avec le jour, pour rendre à son fils des soins qui faisoient toutes ses délices. Elle apperçoit la Nourrice échevelée, sanglotante ; “ Qu'avez „ vous, dit elle ? Quel malheur est „ arrivé ? Parlez, Nourrice, il me „ semble que mon fils est bien.

„ Ah ! Madame, répond - elle, „ ne me blamés pas : pouvois - je „ le sauver des mains d'une Fée ? „ Votre fils est enlevé, & un enfant „ supposé, est couché à sa place. Voyez, „ Madame, est-ce là la bouche & le „ nez de son pere ? Sont-ce-là vos yeux „ noirs ? Quelle figure choquante & „ maussade dont chaque trait annonce „ un sot.

O ! aveuglement des meres ! Au même instant celle-ci disoit : “ Ah ! le bel „ enfant ! que d'esprit brille dans ses „ yeux ! Quel regard louche, continuoit l'autre ! “ N'en doutez pas la Fée „ est venue.

Comme elle prononçoit ces derniers mots, un Esprit Pigmée passe par le trou de la serrure plus promptement

qu'un éclair, & se plaçant sur le berceau, réprimende ainsi cette Paysanne simple & crédule.

„ Vous nous accusés de peupler „ le monde de fous. Eh ! qui peut, je „ vous prie, avoir donné lieu à un si „ orgueilleux mensonge ? Qui peut s'i- „ maginer que nous donnerions nos „ fils pour les stupides enfans des „ hommes? Croyés qu'ainsi que vous, „ nous montrons pour eux la ten- „ dresse la plus partiale. Vit on jamais „ une mere échanger son fils, quoique „ hideux & imbécille ? On diroit avec „ raison que nous sommes folles, si „ nous changions avec les humains.

L'Aigle et l'Assemblée des Animaux.

Tandis que le grand Jupiter, auquel tout est sans cesse présent, considéroit l'univers, de ce petit globe de terre qui flotte dans les airs, quelques clameurs séditieuses s'éleverent jusqu'à son Thrône. Chaque créature se plaignoit que le sort lui avoit im-

posé le plus pesant fardeau de la vie.

Jupiter appelle son Aigle : il paroît, reçoit ses ordres, & du haut des Cieux descendant rapidement sur la terre, déclare aux rébelles les volontés de son Roi.

„ Ingrats, dit-il, pourquoi vos mur- „ mures ont-ils offensé le Ciel ? les „ Loix de Jupiter sont justes. De quoi „ pouvés vous vous plaindre ? Que cha- „ cun de vous s'explique, & que le „ Chien-courant parle le premier ?

„ Ma condition, dit-il, m'est insup- „ portable. Voyés avec quelle vîtesse le „ Levrier court, tandis que moi, d'un „ pas lent & pénible, je parcours les „ montagnes, les coteaux & les val- „ lons. Le Soleil en se levant me voit „ commencer mes travaux, & ils ne „ finissent, que quand il se couche.

„ Quand je cours, dit le Levrier, „ ma proie ne m'est pas toujours assu- „ rée ; elle est souvent perdue ou en- „ levée à mes yeux, & hors de la portée „ de ma vûe, elle est toujours en sû- „ reté. Le Chien courant est lent, il „ est vrai, mais certain de prendre. Si

„ la nature m'eût donné la subtilité „ de son odorat, Jupiter n'eût point „ entendu mes plaintes.

Le Lion demanda la finesse & les ruses du Renard ; le Renard desira la force & le courage du Lion. Le Coq vouloit être pourvû, comme le Pigeon, d'aîles rapides & infatigables. Celui-ci méprisant la force & la vîtesse de ses aîles, vanta l'intrépidité du Coq. Les Poissons vouloient paître dans les plaines, & les Quadrupedes nager sous les flots. Ainsi, envieux du sort l'un de l'autre, tous accusoient le destin d'aveuglement & d'injustice.

Alors l'Oiseau de Jupiter leur dit : „ le Maître des Cieux rejette vos folles „ prieres, & vous ordonne de vous „ séparer. Répondés moi, téméraires : „ voudriés vous, changeant de nature „ & de nom, devenir l'objet de l'en- „ vie de toutes les créatures ? Quoi ! „ tous gardent le silence ! Retirés-vous, „ vivés contens, & vous serés fortunés. „ N'imités pas la basse envie, la lé- „ gereté & l'ambition insensée des „ hommes.

Le Vautour, le Moineau et d'autres Oiseaux.

A un Ami.

Avant que de commencer mon récit, je dois avertir que tous les Ministres de la Grande Bretagne sont pleins de bonté & de sagesse ; ainsi quelqu'application que de méchants esprits puissent faire, que m'importe leur malignité ?

Si je semble parler des Grands avec une franchise un peu trop austere, je déclare que je ne prétends en aucune maniere attaquer les notres. Si mes morales, jettées au hasard, semblent faire allusion à quelques uns d'eux, & qu'ils s'en offensent, que m'importe encore ? ils savent pourquoi. Je ne mêle point des affaires d'Etat : comme j'aime à vivre, je réprime mes railleries. D'ailleurs *Machiavel* lui-même fonderoit envain nos projets actuels. Je ne prétends donc nullement à l'honneur de les cri-

tiquer, & j'avoue très humblement qu'ils paſſent mon intelligence.

Votre jeune frere eſt ſans état, dites vous? Pluſieurs cadets ne ſont-ils point dans ce cas là? Vous ajoutés, que déja il ſonge à ſuivre la Cour & à importuner ſes amis. S'il eſt aſſez heureux pour y rencontrer un vrai Patriote, homme franc, ſincere, & dont la vertu conſtante ait prouvé qu'il s'eſt juſtement acquis la confiance du peuple & du Roi, il peut s'attacher à lui & ſe faire honneur de lui devoir ſa fortune.

Vous me dites qu'il ſçait beaucoup, qu'il a de l'eſprit, de la probité, du talent pour les affaires. Ces qualités lui ſerviront peu, s'il ne les trouve pas dans ſon Protecteur.

J'ai entendu conter qu'autrefois, (Dieu nous préſerve de maux pareils: nous ne ſommes pas encore ſi bons, qu'il ne puiſſe nous amender), de méchans Miniſtres ont trompé leurs Princes, foulé leurs peuples, violé les Loix, bravé le Ciel même. Ils entouroient, dit-on, le Trône avec ar-

rogance, & ne connurent jamais d'autres intérêts que les leurs. La vertu gémiſſoit alors privée des honneurs qu'on lui doit. Leur Cour étoit compoſée de gens faits au brigandage: c'étoit la qualité la plus propre à les leur rendre recommandables. Le Maître de ces vils eſclaves avoit-il des mœurs corrompues? ſes premiers Favoris étoient ſes premiers intriguants d'amour, & jamais les délateurs ne trouvoient ſes portes fermées. Doublement impoſteurs, ils le combloient de louanges, en déchirant ceux qu'il haïſſoit, & ils calmoient par leurs flatteries les accès de ſa honte & de ſes remords. Un projet intéreſſé avoit-il flatté ſon avarice? mille artiſans de pareils projets venoient groſſir ſa Cour avide. De vils Courtiers gagnoient ſa confiance, en lui offrant des plans frauduleux pour le pillage de l'année. Il falloit que toutes les conſciences ſe pliaſſent à ſa volonté; il falloit voter ſans ſçavoir pourquoi, renverſer & confondre tout: un ſeul ſcrupule vous auroit perdu.

Mais comme les Favoris ne peuvent

pas toujours l'être, les bons Courtiſans, lorſque ces fleaux ont déſolé l'Angleterre, devoient ſe tenir prêts à tout changement & n'avoir pas de principes trop ſtables. Si par malheur un fripon s'emparoit de l'autorité (Dieu en préſerve ma patrie), il lui falloit néceſſairement des eſclaves doués d'un eſprit fourbe. Que feroit un voleur ſans ſes inſtrumens?

Si je voyois un jour des monſtres pareils s'abreuver du pur ſang du peuple & tirer vanité de leurs gains infâmes, ni leurs richeſſes, ni leurs grandeurs n'exciteroient mon envie. Je ſerois trop déſeſpéré de partager la haine publique. Tandis que leurs Créatures s'éléveroient par les détours ténébreux de la fraude & du menſonge, je te dirois, Dieu tout puiſſant: „ Accorde moi un état obſcur & la paix „ de l'ame; je renonce au gain & „ aux titres; le poſte de l'honneur eſt „ celui dont je fais choix. Qu'on liſe „ ma Fable, & qu'on juge ce que de „ pareilles bandes méritent, puis s'y „ enrolle qui voudra ".

Autrefois (je ne pourrois que louer l'âge préſent), un Vautour vorace, endurci dans le crime & inacceſſible à la honte, approcha du Trône en un moment malheureux, & s'avança pas à pas juſqu'à l'autorité Souveraine. Parvenu auprès du Monarque, il s'offrit à lui pour partager les ſoins de l'Empire. L'Aigle y conſentit, & bientôt à ſes tons & à ſes airs importans, on reconnut qu'il avoit une charge conſidérable.

A l'inſtant il eſt entourré par une foule d'oiſeaux, & chacun d'eux s'imaginant que ſa prétention eſt la mieux fondée, celui-ci demande un emploi, & celui-là une penſion; mais lui, ſans les écouter, tire ſes amis de la foule, les place & chaſſe tout le reſte.

Le Roſſignol fut congédié & remplacé par un jeune Vautour. Cet oiſeau, dit le Miniſtre, a de l'eſprit, de l'intrigue. A la fineſſe il joint de l'effronterie & de la docilité. Hardi, libre avec tout le monde, il ſera prêt en tout tems à ſeconder mes projets.

Plein de reſpect pour le Miniſtre,

le Faucon flatta en lui ſon image &
ſes qualités. Des milliers de Coqs mer-
cenaires le ſuivirent en vrais ſpadaſſins
& compoſerent ſa garde. Les Cor-
neilles furent chaſſées & leurs em-
plois accordés aux Pies. „ Tous ces
„ oiſeaux d'augure, dit le Vautour,
„ me ſont odieux. Obſervateurs éter-
„ nels, ils prédiſent, ils publient les
„ événemens, & ils détruiſent par leur
„ prévoyance l'effet des menſonges
„ d'Etat. Pour être mon ami, il faut
„ ne penſer jamais, avoir des diſ-
„ cours d'étiquette, répéter ce que
„ je dicte, & voter à ma volonté.
„ Ah! s'écria un Moineau, tant
„ que tes pareils occuperont les pre-
„ miers rangs, je ne demande ni fa-
„ veur, ni place. Leur protection eſt
„ un deshonneur; je vivrai heureux
„ ſous mon toit de chaume, trop con-
„ tent d'y jouir d'un bien qu'ils ne con-
„ noitront jamais, du calme de l'ame.

LE SANGLIER ET LE BÉLIER.

Une Brebis égorgée étoit ſuſpen-
due à un hêtre, près duquel étoit le Bou-
cher avec ſon coûteau tout ſanglant, & le
reſte du troupeau ſaiſi d'un morne effroi,
regardoit de loin cet affreux ſpecta-
cle. Un Sanglier paſſe auprès de lui,
& l'injurie en ces mots.
„ Qu'il faut avoir le cœur lâche &
„ bas, pour être aſſervis comme vous!
„ Voyés, voyés votre Meurtier & ſon
„ coûteau enſanglanté dans ſes mains
„ encore fumantes. Voyés la peau de
„ votre compagne qu'il lui arrache
„ avec la vie. Vos peres maſſacrés,
„ vos meres mourantes & le dernier
„ bêlement de vos freres innocens,
„ crient vangeance. O race ſtupide!
„ que les cœurs qui ne cherchent point
„ à ſe vanger ſont lâches & bas! Je
„ conviens avec vous, répondit un
„ vieux Belier, que nos yeux ne ſont
„ pas terribles. Cependant ne croyés
„ pas qu'inſenſibles à tous les maux,
„ les injuſtices répétées n'excitent pas

„ notre colere, parce que nous n'a-
„ vons ni vos défenſes ni votre force.
„ Mais apprenez, groſſier Cenſeur,
„ que nous n'en goûtons pas moins le
„ plaiſir de la vengeance. Ceux qui
„ ſe plaiſent à opprimer, trouvent
„ dans leur ſatisfaction même la pu-
„ nition qui leur eſt dûe. Les plus
„ affreux des fléaux qui détruiſent le
„ genre humain, ſe répandent ſur la
„ terre avec notre ſang. Notre peau
„ ſert à perpétuer les chicanes du Bar-
„ reau, & réveille dans les fils des
„ hommes la feroce manie de la
„ guerre. Nous pouvons nous regarder
„ comme cruellement vengés, depuis
„ qu'on a inventé les tambours & les
„ parchemins.

LE LOUP, LE RENARD ET LES OYES.

Fatigué des affaires d'état, las
de la grandeur & des peines qu'elles
impoſent, un vieux Lion réſolut de quit-
ter la Cour, & d'aller loin de ſon tu-
multe paſſer le reſte de ſa vie en paix.

Sa volonté fut publiée: le jour pris
& le Conſeil aſſemblé pour nommer
un Viceroi, le chef des Renards fut
élu. Auſſitôt toute l'aſſemblée ſe proſ-
terne humblement devant le nouveau
Monarque. On dit même que les Ti-
gres & les Ours ſe diſputerent à qui
ſe courberoit le plus bas. En même
tems le Renard ſe compoſe un air ſage
& bon: on admire ſon eſprit, on
vante ſon jugement; chaque mot ac-
quiert dans ſa bouche du poids & de
l'importance; les flatteurs ſe hâtent de
déployer leur art près de lui. Quel
tronc n'eſt pas encenſé, dès que la
fortune le dore? Un Renard des plus
ruſés fend cette troupe ſervile & arri-
vé près du Thrône, il la harangue en
ces termes.
„ Combien de talens ſupérieurs ne
„ réunit pas votre nouveau Maître!
„ Deſtiné de tout tems au Thrône &
„ formé dans l'école de la vertu mê-
„ me, quelle douceur, quelle clé-
„ mence ne temperent pas ſon pou-
„ voir! Que ſa conduite & ſes vûes
„ ſont pures! Les rapines vont ceſſer

429

„ dans tout le Royaume ; son génie „ est fertile en vastes projets ; la prudence & la bonté sont la regle de „ son ame. Quelle félicité la nation „ ne doit-elle pas espérer sous un gouvernement si sage !

Il dit, & une Oye méfiante qui étoit à quelque distance, harangua ainsi ses compagnes. " Dès que j'entends vanter un coquin, combien je suis son ami le Panégyriste ! „ Quel éloge magnifique ! mais c'est „ un Renard qui l'a prononcé : ces „ Messieurs là peuvent exalter l'administration présente, la nommer „ douce, florissante & sage. Il est évident qu'elle sera telle pour eux, & „ que c'est nous seules que le poids „ de la tyrannie menace : nous allons „ être exterminées. Les moindres Commis, pour être animaux à la mode, „ & prouver qu'ils sont de bon goût, „ vont manger des Oyes jour & nuit.

LE TAUREAU ET LE MATIN.

ETES vous pere tendre, & désirez vous de bien élever votre fils ? Employez y tous vos soins, & avant que de le remettre entre des mains étrangeres, que le cœur de son Gouverneur vous soit entierement connu appliqués vous à étudier ses mœurs & son caractere : c'est de tous ces soins que dépend l'accomplissement de vos vœux.

Un Taureau régnoit en paix dans une plaine fleurie ; un Mâtin passe, entre en fureur, ses yeux étincelent, il écume, il brûle d'une ardente soif de sang. Le Monarque qui fouloit la terre d'un pas ma estueux s'arrête, & lui crie d'une voie haute : " Crois-moi, évite le „ combat, & dors cette nuit dans ta „ peau entiere ; ou réponds & déclare „ moi quel est le sujet de ta rage ? „ Pourquoi me livres-tu une guerre injuste ? Est-ce l'ambition qui t'anime „ ou l'insatiable avarice ?

„ C'est l'amour de la gloire, répond l'insolent Mâtin. „ Comme les Héros

„ Héros immortels que les Poetes „ chantent, je combats pour la renommée. Un Boucher au cœur sanguinaire a exercé ma jeunesse à des „ combats journaliers ; né pour des „ faits héroiques, je cherche à vaincre ou à mourir.

„ Chien maudit, répond le Taureau, ta fureur ne m'étonne plus. „ Elevé par un barbare au milieu du „ sang & des meurtres, tu dois en être „ affamé ; remplis ton destin. „ Soudain il baisse la tête, court à lui, l'enléve ; & le Mâtin jetté en l'air, retombe déchiré, hurle & meurt.

LE LIBRAIRE ET L'ÉLÉPHANT.

CES Voyageurs infatigables qui traversent des Pays etrangers, des Mers inconnues, repaissent leurs yeux de mille merveilles. Ils nous décrivent dans leurs ouvrages bien des Animaux qu'Adam ne connut jamais. Quand ces sortes d'Ecrivains ne craignent pas d'être contredits, que de fictions ils nous donnent ! Cependant ce qui nous

surprend, peut exister malgré sa bisarerie. Par exemple on ne peut douter du grand mérite des Eléphans. *Borry* nous a instruits de la force, de l'étendue de leur génie & de leurs connoissances profondes en toutes especes de Sciences & d'Arts. Il a parlé de l'exactitude avec laquelle ils suivent les Loix établies dans leurs pays, & il fait remarquer que par-là ils épargnent à l'état le payement honteux d'un Bourreau. Il dit encore, que capables d'une étude très assidue, ils apprennent les langues des autres Nations. Si quelque lecteur veut sçavoir où l'on a puisé la connoissance de ces merveilles, il peut consulter les ouvrages des Naturalistes. Il y verra que de tous les tems cette espéce fut très sçavante, qu'il n'y a pas sur la terre un petit brin d'herbe, un seul caillou qu'ils ne connoissent. Qui peut encore aujourd'hui lire le Grec aussi bien qu'eux ?

Un jour un de ces Docteurs visitoit une Librairie, non comme nos acheteurs modernes qui ne cherchent que Romans, petits vers, Livres à

reliure Grecque & tranche dorée. Un vieux Livre vermoulu lui parut entre autres digne de sa curiosité. Ce Livre contenoit, *les vraies pourtraitures de tous les Animaux cognus, dessignées avec scrupule & d'après nature.* Leurs qualités & propriétés y étoient aussi décrites, mais avec l'orgueil dont l'esprit humain est capable. Notre Animal lut attentivement quelques pages de ce Livre, & fit à peu près ces observations.

„ La raison, dit cet Auteur, est „ le partage de l'homme, & à peine les „ bêtes ont elles un foible instinct “. Mais examinons le mérite intrinseque de cet Ecrivain. *Primo*, son Ouvrage démontre que ni la raison ni même l'instinct n'a été son guide. Un Ecrit aussi partial argumente contre lui, & prouve qu'il ne connoit pas seulement sa propre essence ; & cependant il croit connoitre celle des autres Créatures. Qu'il a faussement peint l'Epagneul. „ C'est de lui que l'homme ap- „ prit à flatter, dit-il : il n'est point „ d'Animal plus versé dans l'art des

„ intrigues, & la Nature en a fait le „ modele des adulateurs. « Allés, hommes injustes : étudiés la Cour, & vous avouerés que l'Epagneul peut encore apprendre. Comment la rapacité du Renard peut-elle exciter votre surprise & votre censure ? Qu'il acquereroit encore de perfections à l'école des Gens de Cour & de loix. „ Vous abhorrés, dites vous, les Lions, les Loups & les Tigres, comme une race sanguinaire : mais l'homme n'est-il pas lui même la proie de l'homme ? Ces bêtes que vous maudissés ne tuent, que lorsqu'elles ont faim ; mais vous, vous tués dès qu'on vous paye pour cela. Elevés vous au-dessus des autres Animaux, avant que de les juger & que de chercher à les connoitre.

Le Libraire qui l'écoutoit & qui le voyoit tourner les feuillets d'un Livre Grec, crut avoir trouvé un vrai trésor, un génie, & le saluant profondément lui dit : „ Docte Sire, si „ vous vouliés composer quelques Sa- „ tyres contre les hommes ou nous

„ donner l'Histoire de Siam, aucun „ de mes Confreres ne paye aussi gras- „ sement que moi ; ou comme vous „ êtes sçavant, & afin de vous met- „ tre à la mode, écrivés contre la „ Religion.

Alors fronçant sa trompe avec un souris mocqueur : „ Ami, lui dit l'Eléphant, » je croirois que vous êtes „ yvre. Gardés votre argent, & soyés „ plus sage. Laissés les hommes cen- „ surer les hommes, & vous ne „ manquerés jamais d'Ecrivains ; ils „ s'offriront à vous d'eux-mêmes, „ soyés en certain. L'envie est un ai- „ guillon plus pressant que l'appas „ du gain. Soyés persuadé qu'un Au- „ teur jaloux ne ménageroit pas son „ frere. Les beaux esprits sont en- „ tre eux comme de vrais Coqs de „ combat “.

LE SINGE ET LE POULAILLIER.

A un Courtisan coureur de levers. (1)

Nous déplaçons souvent notre estime, en jugeant des hommes sur leur apparence. La noblesse, les biens, le pouvoir, obtiennent parmi nous la prééminence & les courbettes les plus humbles. Ces avantages méritent de pareils honneurs, mais la vertu seule a droit à l'estime.

Nous sommes sujets à envisager les Nobles d'un œil partial, & nous croyons trop aisément que Mylord .... posséde à quelque dégré les qualités de ses ancêtres. Nous ne pouvons douter de celles ci que nous trouvons attestées dans les registres publics ; mais que trouvons nous dans Milord ... de plus que ses titres ?

Lorsque nous considerons superficiellement un homme riche, son éclat nous eblouit trop, parce que les richesses donnent aux hommes le pouvoir de faire fréquemment le bien. Partout où

(1) *Au Palais du Prince, ou chez les Ministres.*

nous les voyons, nous nous imaginons que ce bien est fait, comme si le pouvoir entrainoit nécecessairement le vouloir. N'a-t-on pas vû souvent là multitude adorer les fripons qui la dépouilloient ?

Observés avec attention le cortége rampant des riches : vit-on jamais de si vils flateurs ? Avec quelle promptitude & quelle souplesse ils se courbent ! A quels forfaits ils se prêtent ! Leur élevation n'est fondée que sur leur bassesse, & la flaterie est leur moindre crime. Quels hommages ! Quels respects ! Quels actes d'adoration les Sycophantes de tous les âges n'ont-ils pas dans tous les pays autrefois accordés aux Grands, quels qu'ils fussent ! Tout Londres alors couroit en foule aux levers de ses Ministres. Ceux même qui avoient opprimé l'Etat, & dont les actions n'étoient dignes que de mépris & de haine, ont eu des flateurs assez lâches pour applaudir à leurs projets, plus absurdes que les rêves enfantés par le délire. Le barbare *Moloch* invoqué, fit couler le sang des

enfans ; mais ces faux Dieux Politiques ont exigé des sacrifices des Nations entieres. Jettés les yeux sur les Cours anciennes, & vous verrés que le pouvoir étoit alors l'idole des hommes ; qu'il étoit adoré par eux sous toutes sortes de figures. Le Lion, le Singe, le Renard y étoient servis tour à tour par des esclaves à gage, riches prostitués, & nécessiteux fripons.

Juste ciel ! Est il possible que leur rang les enorgueillisse ? Que leur ostentation est mince & leur vanité imbécile ! Les suivans de leur fortune ont son inconstance, & leur pouvoir n'est nourri que du souffle de la flatterie. Semblable à ces bouteilles légeres, jouet des enfans, plus il s'enfle, plus sa fin approche. La bouteille creve & en finissant ne produit que de viles larmes.

Une fille que les désirs & les ans avoient flétrie, cherchant à se distraire & à s'amuser, s'imagina d'élever des oiseaux & d'autres bêtes. Elle eut des chiens, des Singes & des Perroquets qui firent tous ses plaisirs & toute sa

compagnie. Un Singe de la grande espéce, presque semblable à un homme & par la taille & par la figure, gagna surtout sa bienveillance. L'esprit vif & les talens de cet Animal lui firent juger, qu'il seroit propre aux affaires. Un tel mérite étoit bien digne d'une place de confiance ; elle le chargea du soin de sa basse cour. Les devoirs de cet emploi se bornoient à la visiter deux fois chaque jour, & à distibuer le grain.

Aux premiers rayons de l'aurore, l'appétit éveille toute la volaille. Coqs d'Inde, Paons, Canards & Poulets courent à la porte du nouveau Ministre ; ils se montrent & tous se courbent. L'un loue sa figure, & son port ; l'autre ses talens, son air de grandeur. Enfin la flatterie ouvre tous les becs, & le Ministre l'écoute avec une assurance presqu'humaine. Quand nous flattons l'amour propre, nous ne répétons que ses sentimens.

Si l'on eût autrefois été trop sévere en son équité, quels profits auroit-on tiré d'une place de confiance ? L'usage

ordinaire des Grands & des Financiers de ce tems là, étoit de s'assurer une retraite aisée & décente. Notre Singe commença donc en parfait imitateur à s'occuper de ses interêts.

Près de la basse cour logeoit une Fruitiere, dont la boutique étoit remplie de fruit pendant toute l'année : il s'y rendoit tous les jours, y grugeoit de toutes ses forces, & en tiroit de quoi former d'amples magasins. Il étoit convenu avec la Marchande que ses payemens seroient faits en grains.

La provision de bled fut promptement dépensée, & aucun compte rendu de l'emploi qu'il en avoit fait. La basse cour affamée examina, soupçonna. Le fait observé de près fut prouvé avec évidence ; le Singe fut obligé de restituer ce qu'il avoit pris, & quoique premier Ministre, il fut flêtri, enchaîné, & de son premier état, il ne garda que l'arrogance.

Un jour comme une Oye passoit devant lui, il reconnut cette figure qu'il avoit vûe autrefois à tous ses levers. » Quoi ! s'écria-t-il, ne pas me don-

„ ner la moindre marque de respect, „ ne pas me saluer seulement ? En vérité ces créatures sont devenues bien „ impertinentes. Il n'y a pas encore „ deux jours, insolente que vous êtes, „ que vous vous courbiez devant moi „ plus bas qu'aucun de mes flatteurs.

„ Sot orgueilleux, répondit l'Oye, „ j'avoue que je t'ai flatté; mais apprends que ton grain seul t'attiroit „ un lever brillant. C'est pour cette „ seule raison que je suivois ta cour „ affamée, & je te payois ton grain „ en fades contre-vérités; mais alors, „ Singe orgueilleux, ainsi qu'à présent, „ nous te méprisions & nous ne révérions en toi que ta charge.

LE PAON, LE COQ D'INDE ET L'OYE.

COMME la plus petite tache est apperçûe sur la neige, de même les moindres défauts de tout ce qui est beau frappent notre vûe.

Un Paon que la faim attiroit auprès d'une grange y mangeoit avec la

volaille, & n'en étoit regardé que d'un œil d'envie. Oisons, Poulets & Dindons, tous se moquoient de sa démarche & la trouvoient affectée. Mais intimement persuadé de son mérite supérieur & méprisant leurs injures, le Paon marchoit d'un pas fier & déployoit au soleil sa queue éclatante. La variété des couleurs circulaires de ses plumes éblouissoit & confondoit à la fois tous ses détracteurs. Chaque langue brûloit de médire, & l'envie faisoit fermenter la haine dans tous les cœurs.

Enfin le Coq d'inde éclata. « Remarqués, cria-t-il, avec quelle insolence il se quarre. Peut-on en le „ voyant contenir sa bile, & fut-il „ jamais un Oiseau si vain ? Mais de „ quoi l'est il, je vous prie ? Si notre „ mérite intrinséque étoit bien examiné, nous autres Coqs & Poules „ d'Inde nous avons la peau bien plus „ blanche. » C'est ainsi qu'il fut critiqué par toute la gent Dindoniere. Une Oye même, une vieille Oye lui nasilla ces injures. « Quelles jambes hideuses ! „ Quelles griffes infâmes ! Je ne parle

„ pas des petits défauts, mais quel „ cri horrible ! les Hiboux même en „ sont effrayés.

„ Vous avés raison, leur dit le Paon : „ ce que vous blamés sont de vrais défauts, & vous avés un juste mépris „ pour mon cri & pour mes jambes. „ Mais la critique aveugle & partiale „ est aussi sotte que vaine. On diroit, „ à vous entendre, que vous ne voyés „ pas ma queue. De plus, les Coqs d'inde „ & les Oyes ont des jambes pareilles „ aux miennes qui sont l'objet de leur „ censure, & le cri des uns & des „ autres est beaucoup plus dur que „ le mien ; cependant pensa t'on jamais à leur en faire le reproche ?

Tout esprit bassement jaloux ferme les yeux aux beautés frappantes, & ne les ouvre que pour voir les défauts d'autrui. Une Nymphe élégante & belle ne peut paroître dans une assemblée, sans rendre jalouses toutes celles qu'elle efface, & l'on y entend de toutes parts les secrets murmures, les frémissemens odieux de la honteuse calomnie.

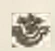
LE JEUNE CERF.

En traversant une épaisse forêt, un jeune Cerf s'embarassa dans les branchages des arbres. Un Paysan le voit arrêté; il jette une corde à ses cornes, & l'ayant bien attaché, il va l'offrir à son Seigneur. Celui-ci fut très satisfait, & le Paysan de même en recevant un écu. Le Seigneur fit mener ce Cerf à sa Dame, & la tendre Milady pria qu'on le laissât vivre : „ Que sa peau „ est polie, disoit-elle! l'hermine ne l'est „ pas davantage ; en vérité je ne crois „ pas qu'aucune bête soit si charmante.

Mis à l'instant dans la basse cour, il évita d'abord tous les hommes ; peu à peu cependant il fixa sur eux ses regards surpris, mais se tenant toujours à quelque distance. Il rongeoit de tems en tems le linge étendu sur des cordes, dînoit tantôt d'un tablier, & tantôt d'une coeffe ; enfin devenu plus hardi, il poursuit les petits enfans, pour leur dérober leur pain. Pour en avoir, il suit les valets, & s'appro-

chant ainſi d'un peu plus près tous les jours, il oſe attendre qu'on le careſſe, & il cherche à manger dans toutes les mains. Quoiqu'on veuille le chaſſer, il demeure; il attaque même avec ſes cornes, & ſe joue des hommes qui auparavant étoient ſa terreur.

Ainſi l'on voit dans nos Villes une jeune Vierge, trembler, rougir, & baiſſer la vûe. Quand pour la premiere fois elle apperçoit un uniforme, vingt fois elle eſt tentée de s'enfuir. Mais bientôt elle oſe porter juſques ſur lui ſes regards timides, & quelque tems après lui répondre. Enfin toute ſa frayeur ſe diſſipe; elle lui parle avec liberté, quelquefois même elle y trouve des charmes, & elle répéte d'après lui le doux langage de l'amour. L'habitude guerit toujours un cœur timide de ſes craintes.



Le Philosophe et les Faisans.

Eveillé par le jour naiſſant, un Philoſophe ſe rendit dans une forêt pour y prendre l'air. Mille & mille oiſeaux la faiſoit retentir de leurs ramages. Attiré par cette harmonie, il ſuit un ſentier tortueux qui l'approche des Muſiciens. Répandus ſur tous les arbres, chacun d'eux chantoit à ſon tour; mais la terreur accompagnoit notre Philoſophe. A ſon aſpect la muſique ceſſe, les Chantres aîlés s'enfuient, & ne donnent plus que les ſons que la crainte leur arrache.

„ D'où vient, dit il, une peur auſſi „ générale? Eſt-ce notre figure que ces „ bêtes redoutent ou notre méchan„ ceté? „ Comme il ſe promenoit occupé de cette penſée, quelque ſons confus vinrent frapper ſon oreille. Il s'approche doucement & voit perchée ſur un arbre un Faiſanne que ſa famille écoutoit attentivement. Caché par un feuillage épais, il l'entendit exprimer ſes ſoucis maternels en ces mots.

„ Mes chers enfans, vous ne courés „ aucuns dangers dans ce bois, vivés „ heureux ſous ſon ombrage. Redou„ tés moins les Milans & les Vautours, „ que les hommes, les plus méchans „ des Animaux. L'ingratitude eſt le „ vice qui caractériſe cette eſpece. La „ Brebis qui de ſa toiſon contribue „ tous les ans à leur conſervation & à „ leur luxe, eſt cruellement arrachée „ de ſa plaine natale & égorgée dans „ leurs cavernes. Cet induſtrieux Eſſain „ dont l'adreſſe remplit les ruches de „ miel & de cire, y employe envain „ les jours entiers de l'été : ſes maga„ ſins ſont vendus & l'Eſſain détruit. „ Quel tribut l'Oye ne leur paye-t-elle „ pas? Ses plumes ſervent aux progrès „ & à la perfection des Arts & des „ Sciences; elles contribuent au gain „ du Marchand; elles expliquent les „ ſentimens des cœurs amoureux. Eh „ bien! les hommes, quel prix de „ tant de ſervices? Les hommes in„ grats prennent les plumes, & dévo„ rent l'Oie. Fuyés les, mes enfans, & „ détéſtés en les uſages. Ce n'eſt qu'é-

„ loignés d'eux que vous vivrés heu„ reux & tranquilles. S'il paient ainſi „ tous ceux qui les ſervent, ſoyés ſûrs „ que nous Faiſans devons au moins „ être rotis.

Le Chien de Berger et le Loup.

Un Loup glouton ravageoit les plaines, & dévaſtoit tous les parcs. Une épaiſſe forêt étoit ſa retraite, & ſes larcins de la nuit fourniſſoient aux repas du jour. Envain le *B*erger vigilant avoit tendu des filets & veilloit aux piéges; envain ſon Chien lui donnoit la chaſſe, le Voleur agile ſe jouoit de tous leurs efforts.

Un jour Ru[illegible]*aut* traverſant le bois, le haſard le conduiſit à la caverne de l'ennemi. „ Pour un inſtant, lui dit il, „ ſuſpendons la guerre & raiſonnons „ comme deux amis. Tu me deman„ des une trêve, répond le Loup? je „ te l'accorde. „ Auſſitôt le Chien mmença ainſi.

„ Comment un Animal intrépide &

„ vigoureux comme toi, peut-il atta-
„ quer sans honte une race foible &
„ sans défense? une plus noble proie
„ t'est offerte. Que ne te nourris-tu du
„ sang des Tigres, des Lions & des
„ Ours? Les grands cœurs sont péné-
„ trés d'une pitié généreuse inconnue
„ aux lâches Tyrans. Considere l'inno-
„ cence des Brebis que tu dévores.
„ Sois brave, & donne en les épar-
„ gnant un exemple de clémence.

Ami, répondit le Loup, pense bien
„ à ton conseil. Le Ciel nous a faits
„ Bêtes de proie; ainsi dès que les
„ Loups trouvent de quoi assouvir
„ leur faim, il convient que les Loups
„ mangent. Si, véritable ami de la race
„ bêlante, tu as pour elle un zéle réel,
„ c'est ton maître, leur vrai Tyran,
„ que tu dois tâcher de fléchir. Pars,
„ & vas lui répéter ce pathétique dis-
„ cours? Un Loup ne mange qu'une
„ Brebis, tandis que dix mille sont
„ dévorées par les hommes. J'avoue
„ qu'un ennemi déclaré mérite des ma-
„ lédictions; mais un faux ami est
„ mille fois pire.

LE LION ET SON FILS.

QU'IL faut être avide d'empire pour chercher à régner sur des êtres vils! Il est d'ambitieux stupides qui ne peuvent souffrir un égal, & qui fuient tous ceux dans lesquels ils soupçonnent le moindre talent. Enchantés des quolibets & des absurdités qu'on débite dans certains cercles, ils vont y perdre leurs journées entieres. Là souverains arbitres de quelque brigue subalterne, ils s'enorgueillissent de leurs arrêts imbécilles. Pauvre espece! Dût le Dieu de vers me douer d'un génie céleste: non, je ne m'assiérois pas un seul instant avec ces sots. Si quelques uns d'entre eux savent lire, c'est pour eux que j'écris cette Fable. Ils y sont peints trait pour trait, & des couleurs les plus vraies.

Un jeune Lion d'un esprit bas fuyoit ses pareils; avide d'applaudissemens, il recherchoit les bêtes ignobles, & sa plus chere société fut celle des Anes. Il prit dans peu leurs airs, leurs ma-

nieres, & pour être un âne parfait, il ne lui manquoit que de longues oreilles. Dès que son altesse daignoit plaisanter, tout le cercle brayoit son éloge, avant même qu'elle parlât, & chaque mot faisoit redoubler ces applaudissemens imbécilles. " Ah! com-
„ me il braît, s'écrioient-ils, comme
„ il braît naturellement!

Boursoufflé d'orgueil & de flatterie, Le Roi des Anes se hâte d'aller à la caverne de son pere, & voulant briller devant lui, l'aborde en brayant de toutes ses forces Le Lion tréssaillit: « Sot,
» lui dit-il, ce cri stupide m'annonce
» ta conduite & ta société. Les sots,
» race étourdie & bruyante, répandent
» toujours les premiers ce qui fait leur
» déshonneur ».

» Pourquoi tant de courroux, ré-
» pond son fils? dans notre cercle on
» a toujours vanté mes talens. Que l'or-
» gueil abrutit, répartit le Lion! Tous
„ les sots tirent vanité de l'admiration
„ des Sots. Apprends, stupide, que
„ les Lions méprisent ce que vantent
„ de vils Baudets.

II.

SUITE des Ouvrages Nouveaux publiés pendant l'année 1757.

JURIPRUDENCE.

An Analisis of the law of England. „Analyse des Loix d'Angleterre, *in*-„ 8°. *Rivington*, 1757.

TOUT livre qui tend à l'éclaircissement des Loix, est précieux dans un siécle, où la corruption des Gens d'affaires ajoûte encore à leur obscurité & à leur incertitude. L'Auteur de cette Analyse a suivi le plan de *Matthieu Hale*, & elle est divisée en quatre livres. Le premier traite de la nature des Loix en général, & de celles d'Angleterre en particulier. Le second du Droit des choses. Le troisiéme des torts particuliers, ou des injures civiles.

Le quatriéme des torts publics. Les subdivisions sont nombreuses, mais bien entendues & très méthodiques. Après l'Analyse, on trouve un Appendix exact & deux Tables ; l'une des degrés de consanguinité, l'autre des descendances. Cette derniere est très utile pour régler les discussions qui surviennent dans les héritages & partages entre Collatéraux. On y a d'ailleurs rassemblé des modeles d'actes de toute espece & les procédures concernant les poursuites pour dettes & les Enquêtes pour meurtre. Il seroit difficile de faire l'Extrait d'une Analyse ; mais pour donner une idée de l'Ouvrage, on a traduit le quatriéme chapitre du premier Livre, qui a pour titre, *Des objets des Loix d'Angleterre des premierement des droits absolus des individuels.*

I. Les objets des Loix d'Angleterre sont, 1°. Les Droits, 2°. Les Torts.

II. Les Droits sont ceux des personnes ou ceux des choses.

III. Les Droits des personnes concernent la personne des hommes. Si l'on considere la personne à qui ils sont

dûs, ils sont nommés Droits ; s'il est question des personnes qui doivent ces Droits, on les appelle Devoirs.

IV. Les Personnes sont ou naturelles, c'est-à-dire, formées par la nature, ou artificielles, c'est à dire, l'ouvrage de la politique humaine, comme les corps politiques ou Communautés.

V. Les Droits des personnes naturelles, sont, 1°. absolus, en tant qu'ils regardent les Particuliers. 2°. Relatifs, & en ce cas ils ont rapport à la Société.

VI. Les droits absolus qui sont maintenus par les Loix municipales consistent en liberté civile ou politique.

VIII. La liberté civile ou politique est la liberté naturelle du genre humain, balancée par les Loix humaines, autant que le bien de la Société l'exige.

VIII. Les Libertés Civiles des Anglois, telles qu'elles ont été souvent déclarées par le Parlement de la Nation, sont le Droit de sécurité personnelle, celui de liberté personnelle, & celui de propriété particuliere.

IX. Le droit de sécurité personnelle consiste dans la jouissance égale de la vie de son corps, de sa santé & de sa rèputation.

X. Celui de liberté personnelle, est la puissance libre de se mouvoir d'un lieu à un autre, sans essuyer de retention illégale ni de bannissement.

XI. Celui de propriété particuliere, est l'usage libre & la disposition de ses biens & acquisitions légitimes, sans souffrir de diminution illégale ni d'injure.

XII. Outre ces trois droits primitifs, il y en a d'autres sécondaires & subordonnés qui tendent à se préserver des attaques injustes & de l'oppression. Tels que, 1°. De recourir à la puissance du Parlement. 2°. De limiter les prérogatives de la Couronne. 3°. D'être soutenu par l'administration réguliere de la Justice publique. 4°. De s'adresser aux Chefs de cette administration, lorsqu'on a été griévement offensé. 5°. D'avoir & de porter des armes pour sa propre défense.

HISTOIRE.

Suite des Voyages de Keysler, *Tome troisiéme.*

LE second Volume a conduit ce laborieux Voyageur jusqu'à Rome. Il parcourt ensuite tout le pays qui est entre Rome & Venise. De cette derniere Ville, il passe à Trieste & à Fiume. Le Volume est terminé par la description de quelques cavernes remarquables de la Carniole, & des mines de vif-argent d'*Idra*.

L'Epitaphe énigmatique si célébre qu'on voit à Bologne & qui est rapportée par tout (1) n'a point échappé à M.

---

(1) La voici pour ceux qui voudront ne pas recourir ailleurs. *D. M. ÆLIA LÆLIA CRISPIS ; nec vir, nec mulier, nec Androgyna ; nec puella, nec juvenis, nec anus ; nec casta, nec meretrix, nec pudica ; sed om-*

Keyſler. Il ajoute que ſur les quatre côtés de la pierre où elle eſt gravée, il y a douze explications différentes de cette Epitaphe, avec les noms de ceux qui les ont données. La plus probable eſt conſtamment celle du Comte *Malvazia*, ſuivant lequel *Criſpis* eſt une fille promiſe en mariage & morte en couches d'un enfant mâle avant la célébration de ſes Noces.

La Deſcription du Théâtre de Parme eſt la plus fidele qu'aucun Auteur ait donnée juſqu'ici. On ſçait qu'il a été bâti par le Duc *Ranuce* l'an 1718. Notre

---

nia; ſublata neque fame, neque ferro, neque veneno, ſed omnibus; nec Cælo, nec aquis, nec terris, ſed ubique jacet. Lucius Agatho Priscus, *nec maritus, nec amator; nec neceſſarius; neque mærens, neque gaudens, neque flens; hanc nec molem, nec pyramidem, nec ſepulchrum; ſed omnia; ſcit & neſcit cui poſuerit.*

Sous cette Enigme, on lit ces mots. *Ænigma quod peperit gloriæ Antiquitas, ne periret inglorium, ex Antiquo marmore hic de novo reparavit Achilles Volta, Senator.*

Auteur combat l'opinion de ceux qui prétendent qu'il y tiendroit 8 ou 9000 Spectateurs.

Il obſerve ſur le fromage Parmeſan, qu'on donne ſouvent ce nom à des fromages faits à Lodi, Trino, Bologne, &c. Mais il faut convenir que les pâturages du Parmeſan l'emportent particulierement par l'abondance & la qualité du lait qu'ils produiſent. Il y a trois ſortes de fromages Parméſans: celui de Forma, qui a huit pouces d'épaiſſeur & deux palmes de diamètre; le Fromage de Robiole & celui de Robiolini. On les colore avec du ſaffran, & une demie once ſuffit pour cent de ces fromages. Le Parméſan eſt à ſa grande perfection, lorſqu'il a trois ou quatre ans.

Le Comte de *Valmanara* avoit mis à l'entrée de ſon jardin à Vicence, cette élégante Inſcription qu'on y lit encore.

Si te ingredientem graviores forte
Huc uſque inſecutæ ſunt curæ,
Eas, velint, nolint, procul

Nunc ut abeant facito:
Hilaritati namque & genio
Pars hæc potiſſimùm dicata eſt.
Cedros hoſce qui dempſerit,
Floreſve carpſerit,
Is ſacrilegus eſto;
Vertumnoque & Pomonæ,
Queis ſunt ſacri,
Pœnas luito.
Civis, amice, advena,
Qui loci amænitate cupis oblectarier;
Securus hùc ingredere,
Teque largiter recrea.
Nullus intus canis,
Nullus draco,
Nullus falce minaci Deus;
Omnia ſed tuta benignèque expoſita.
Sic voluit Comes Leonardus Valmanara,
Hortorum Dominus,
Modeſtiam quòd tuam & continentiam
Cuſtodem fore fidat opportunam
Anno M. D. XCII.

On voit dans la Maiſon du Conſeil à Padoue le buſte de la Marquiſe d'*Obizzi*, avec un Monument qui fut élevé à ſa chaſteté. Un Gentilhomme de cette Ville s'étant introduit dans ſa chambre en l'abſence de ſon mari, cette vertueuſe femme, après avoir fait toute la réſiſtance poſſible, aima mieux ſe laiſſer poignarder par ſon raviſſeur, que de violer ſes engagemens. La plus forte preuve contre cet aſſaſſin fut un de ſes boutons de manches qu'on trouva dans le lit de la Marquiſe. On produiſit auſſi le fils de cette Dame qui avoit été témoin de cet évènement; mais comme il n'avoit que cinq ans, ſa dépoſition ne fit point preuve. L'Aſſaſſin ayant réſiſté à la queſtion en fut quitte pour garder la priſon pendant quinze ans. Au bout de ce tems, ſes amis lui procurerent la liberté; mais ſon crime ne reſta pas impuni: le fils de la Marquiſe le tua peu après ſon élargiſſement. Au-deſſous du Buſte de la Marquiſe, on lit cette Inſcription.

Venerare pudicitiæ ſimulacrum & vic-

tissimam Lucretiam de Dondis ab horologio, Pii Ænæe de Obizzonibus, Orciani Marchionis uxorem. Hæc inter noctis tenebras, maritales asserens tædas, furiales recentis Tarquinii faces casto cruore extinxit, sicque Romanam Lucretiam intemerati thori gloriâ vicit. Tantæ suæ Heroinæ generosis manibus dicavit aram civitas Pataviana, Decreto die 31 *Decembris anni* M. D. C. LXI.

Les beaux vers de *Sannazar* sur Venise qui commencent ainsi,

Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare Urbem, &c.

sont trop connus pour les rapporter ; mais comme le Dialogue suivant l'est moins, *Keysler* a eu soin de le placer dans son Voyage. Les personnages du Dialogue, sont un Etranger marqué par la Lettre *A*, qui signifie *Advena*, & un vieillard indiqué par la Lettre *S*, qui signifie *Senex*.

A. *Dic, antique Senex : Venetæ quis conditor urbis?*

S. *Jupiter.* A. *Unde arces?* S. *Attica.* A. *Scorta?* S. *Venus.*
A. *Mœnia?* S. *Neptunus.* A. *Nummi?* S. *Dido.* A. *Bellica?* S. *Mavors.*
A. *Artes?* S. *Mercurius.* A. *Jura?* S. *Minerva dedit.*
Non mirum est si altas inter caput exhibet urbes,
Quam tot cœlestes composuere Dei.

La description de la belle Caverne de *Sainte Marie-Magdeleine* à deux milles Allemands de Aldsberg, est curieuse. « Les pierres & les buissons en » rendent le chemin fatiguant ; mais » on est bien dédommagé de la fati» gue par le plaisir de voir un mor» ceau si extraordinaire. On descend » d'abord dans un trou qui semble » avoir été fait par un tremblement » de terre qui auroit brisé le rocher ; » & comme la Caverne est par tout » obscure, on n'y descend qu'à la lueur » de plusieurs flambeaux. Elle est divi» sée en especes de salles & d'apparte» mens. Le grand nombre de piliers » dont la nature l'a ornée, lui donnent

» la plus superbe apparence : ils sont » blancs comme la neige, & ont un » espece de lustre semblable à celui » du sucre candi. Le fond est des mê» mes matériaux, de sorte qu'on croit » se promener dans un magnifique Pa» lais. Il reste des morceaux entiers » suspendus à la voûte de la Caverne » qui imitent des cierges du blanc le » plus éblouissant. Tout l'inconvénient » pour les curieux, c'est l'inégalité du » terrain sur lesquel ils marchent, qui » les fait glisser, lorsqu'ils s'arrêtent » trop à contempler cette belle voûte.



MÉDECINE.

An Essay on the Nature, causes, and cure of the contagious distemper among the horned cattle in these Kingdoms. By Daniel Peter Layard, *M. D. Member of the Royal College of Physicians in London, and of the Royal Society.* „ Essai sur la nature des cau„ ses & la guérison de la Maladie „ contagieuse qu'a essuyée le bétail „ à corne en Angleterre. Par *Daniel* „ *Pierre Layard*, Membre du Col„ lége Royal des Médecins de Lon„ dres, & de la Société Royale, *in*-8°. „ *Rivington.* 1757.

Un Fermier avoit déja perdu douze Bêtes à corne, lorsque l'Auteur de cet essai en traita sept qui lui restoient, suivant la méthode qu'il donne dans le présent Ouvrage. De ces sept

Bêtes à corne, cinq ont réchappé. Une Vache entr'autres prête de vêler & une autre périrent, pour avoir été purgée trop tôt, indépendamment de ce qu'on n'avoit pas observé assez exactement le moment de la crise. Voilà un fait que l'Auteur garantit avec assurance. Il y ajoûte les raisonnemens que lui fournit la théorie. Après avoir développé les symptômes de cette maladie, il en attribue la cause à une vapeur pestilentielle d'une nature très subtile & très active, prise par inspiration ou par déglutition, qui corrompt d'abord les fluides, puis relâche & détruit les solides de l'Animal.

Voici les remedes qu'il ordonne pour la guérison. On saigne la Bête proportionément à sa force; on la lave avec de l'eau chaude & du vinaigre, on nétoye son poil & on la frotte pendant un quart d'heure matin & soir avec un linge sec, pour procurer la transpiration. Ensuite on lui fait un cautère dans le fanon, afin d'y attirer les humeurs, & on le lui laisse un mois après sa guérison. Si l'Animal respire avec dif-

ficulté & s'il est constipé, on commence par le purger, après quoi on lui donne le breuvage suivant. Prenez trois onces de racine de Garance, une once de Turméric & autant de Raifort, deux onces de semence de Senegré Grec en poudre, une poignée de fleurs de Camomille, autant de Rue, de Sauges & de feuilles seches de Matricaire. Faites bouillir le tout pendant une demie heure dans quatre pintes de Paris de petite bierre, où il y ait bien du Houblon; réduisez le breuvage au trois quarts, passez le & donnez en à l'Animal la moitié le matin & le reste le soir. Ne lui donnez point de nourriture solide, jusqu'à ce que vous le voyez ruminer. Donnez lui fréquemment dans la journée du petit lait tourné avec du vinaigre; donnez-lui aussi de l'eau de foin. Si au bout de trois jours la Bête est encore pesante, donnez-lui pendant trois ou quatre jours à huit heures du soir cet autre breuvage. Prenez de la racine de Serpent de Virginie, de la fleur de Camomille, de la racine de Contrayerva.

Joignez y six drachmes de Thériaque de Venise, & mèlez le tout dans trois pintes de petit lait tourné avec du vinaigre.

Ceux qui prendront plus d'interêt à la guérison de ces maladies, pourront recourir à l'Ouvrage pour le reste des avis & des observations qu'il contient.

Observations on the internal use of the Solanum or Nightshade. By Thomas Gataker, *Surgeon to Westminster Hopital.* „ Observations sur l'usage in„ terne du *Solanum*. Par *Thomas* „ *Gataker*, Chirurgien de l'Hôpital „ de Westminster. *in*-8°. 1757. „ *Dodsley*.

IL n'y a pas long tems que le Docteur *Lambergen* rendit compte des bons effets du Solanum dans une maladie qu'il avoit traitée. Cette premiere expérience favorable a sans doute déterminé M. *Gataker* à faire d'autres tentatives d'après lesquelles il s'est convaincu, que dans les cas d'ulcere, de can-

cer & d'éruption scorbutique, le Solanum pouvoit être d'une grande utilité. Selon lui, il faut prendre un grain pesant de la feuille de Solanum, l'infuser dans une once d'eau bouillante, la passer & la prendre au lit. Si l'on en prend jusqu'à deux ou trois grains, ils occasionnent certainement une purgation modérée, ou une sueur, ou un léger vomissement, ou un accroissement d'urine. Quelquefois ils causent des vertiges dont il ne faut pas s'effrayer, parce qu'ils diminuent ou cessent entierement après la premiere dose. M. *Gataker* rapporte plusieurs cas circonstanciés de Cancers au sein, de maux de jambes & dans d'autres parties du corps, où le Solanum lui a réussi. Il y en a de deux especes: l'une de jardin, & l'autre connue sous le nom de *Solanum mortale*, qu'il a également employées.

L'Auteur observe que, puisque la seule infusion de ce simple produit des évacuations si utiles, on pourroit peut-être, en essayant de se servir de sa substance, faire des découvertes heu-

reuses, & procurer par là un remede encore plus efficace.

Il y a encore une autre espece de Solanum de bois appellé *Dulcamera*, de la tige duquel *Linnæus* & *Fuller* ont recommandé l'usage pour purifier le sang.

Le Traité que vient de nous donner M. *Gataker* sur le Solanum, est écrit avec beaucoup de sagesse & de discernement; aussi en a-t-on épuisé en peu de tems une seconde édition.

A New compendious Treatise of Farriery. By John Wood, *late groom to the King of Sardinia and at present groom to the Rigth Hon the Earl of Rochford.* „ Nouveau Traité abrégé „ sur la Science du Maréchal. Par „ *Jean Wood*, ci devant Ecuyer du „ Roi de Sardaigne, & aujourd'hui „ Ecuyer du Comte de Rochefort „ *in*-8°. *Brindley*, 1757.

LA maxime d'Hippocrate que M. *Wood* adopte, prévient en sa faveur: *Medicus naturæ minister.* C'est là sa de-

vise. Pour les parties du Cheval, il renvoye à M. *Taupe*, & pour les symptomes des maladies qu'il n'a traités que fort superficiellement, il conseille de recourir à M. *Bartet.* C'est être de bonne foi, & ne point s'annoncer à faux pour complet.

L'Introduction contient quelques observations sur la saignée, la purgation, l'exercice, &c. L'Auteur s'éleve contre ceux de ses confreres qui prétendent purger par précaution les Chevaux à certaines époques fixes, sans aucun motif particulier. Il commence par donner des recettes sur les maladies de la tête. Celles qu'il donne en particulier sur la Gourme, le Vertigot, les Avives, & la Morve, sont estimées par les Connoisseurs.

Pour la guérison des fiévres, il donne un expédient que la nécessité lui dicta ou plutôt lui fit imaginer. Ayant à conduire les Chevaux du Roi de Sardaigne de Hollande en Allemagne, un de ces Chevaux fut pris de la fiévre à Luxembourg. Les remedes ordinaires n'ayant point de succès, il survint

au Cheval un engourdissement qui l'empêchoit de faire aucun mouvement de ses jambes. Le Conducteur frappé de la dépense qu'occasionneroit cet accident, s'il s'en fioit à des remedes qui ne feroient qu'augmenter l'affoiblissement de l'Animal, tenta de provoquer la sueur par l'application des remedes extérieurs. Il fit couvrir le Cheval d'un tapis & lui fit mettre sous le ventre trois petits pots de terre remplis d'esprit de vin. Il opéra par ce moyen une bonne sueur dans laquelle il laissa le Cheval pendant trois quarts d'heure. Il eut encore soin de le faire tenir bien chaud la nuit suivante, & en effet le lendemain l'Animal fut en état de continuer sa route. L'Auteur rapporte deux autres traitemens pareils aussi favorables, l'un fait en France & l'autre en Savoye.

La seconde partie traite des Opérations chirurgicales qui se font sur les Chevaux. Cependant il a omis la guérison des os fracturés, des luxations & des coups de feu, qu'on ne regarde pas comme des maux incurables, surtout en Angleterre.

Ce Traité est terminé par un Appendix sur les simples dont on use pour la guérison des Chevaux. On y trouve des recettes bien choisies & écrites en termes précis. On en jugera par les deux suivantes.

Recette contre la toux & les affections asthmatiques des Chevaux.

Prenez de la graine de Genièvre, de la semence d'Anis, de Senegré & du Cumin, deux onces de chacune; joignez-y quatre onces d'Enula-Campana, demie livre de fleur de Souffre, quatre onces de Miel, autant de Goudron, deux onces d'Ail, six onces d'huile de Lin tirée à froid, une once de baume de Souffre préparé avec de l'huile de Therébentine, & trois ou quatre onces de syrop de Marube: mettez le tout en Bol avec de la Réglisse en poudre.

✿

Recette pour la Jaunisse.

Prenez quatre drachmes & demie d'Aloës des Barbades, six drachmes de Poux de bois, une once du meilleur Savon, deux drachmes de Salpêtre épuré, une drachme de Cochenille, autant de Camphre, deux scrupules d'Opium, & quarante goutes d'huile de semence d'Anis. Joignez-y une quantité suffisante de syrop de Mauve de Marais, & faites en des bols.



HISTOIRE NATURELLE.

DESCRIPTION d'un Ours Marin, trouvé près d'une Isle à l'Est de Kamschatka.

CET Animal Amphibie a beaucoup de ressemblance en tout avec l'Ours à l'exception de ses pieds qui sont plus greles, & de la partie inférieure du corps qui se termine en cône. Sa longueur depuis le bout du nez jusqu'aux pieds de derriere, est de sept pieds six pouces. La circonférence derriere les oreilles est de deux pieds six pouces; aux épaules de cinq pieds; à l'anus d'un pied huit pouces; & la longueur des intestins est de cent vingt pieds. Sa tête est un peu plus ronde & plus épaisse que celle de l'Ours terrestre. Elle est couverte, ainsi que son nez, d'une

peau noire, ridée, sans poil; ses narines sont larges, ses lèvres garnies de longues moustaches de soyes blanches de différentes longueurs, & généralement triangulaires. Ses plus longs poils sont de six pouces; ses lèvres sont intérieurement d'un rouge-brun, & chacune de ses machoires a un rang de dents très pointues qui s'entremêlent pour mieux saisir sa proie. Il y a quatre dents incisives à la machoire supérieure; la pointe des dents canines se retourne dans le gosier & a un tiers de pouce de long. Ses défences qui sont recourbées ont deux tiers de pouce de long. Sa langue est rude comme celle d'un Veau; elle a cinq pouces de long, & un & demi de large. Ses yeux sont aussi grands que ceux d'un Bœuf, & sont en saillie; l'iris en est noire, & les paupieres brillent comme l'émeraude: il a une pannicule charnue dans le coin de l'œil, comme en ont les Chouettes. Ses oreilles sont courtes; pointues, droites & couvertes d'un poil court; l'ouverture en est oblongue, & quand il est sous l'eau, il peut la fermer. Les

glandes parotides derriere les oreilles sont de la taille d'un œuf de Pigeon. Il a quatre jambes qui lui servent à marcher & à nager. Les os & les parties internes sont comme celles des Ours de terre; les doigts des pieds de devant ne sont pas divisés, & ceux des pieds de derriere sont unis par une membrane comme les pattes d'une Oie. Ses jambes sont noires & sans poil, & l'on n'y apperçoit aucune apparence de jointure, de sorte qu'elles sont comme une masse informe de chair. Il se sert de ses pieds de devant pour marcher sur le rivage; & comme ceux de derriere sont traînans, il marque des rayons sur le sable. Sa queue est de forme conique, longue de deux pieds & sans poil. La peau est noire dans les mâles, & de couleur cendrée dans les femelles. La membrane adipeuse qui se trouve sous la peau, est épaisse d'un pouce à la tête & de quatre par tout ailleurs. La chair & la graisse des mâles est dégoûtante & fait vomir; celle des femelles est délicate, & a le goût de l'Agneau;

celle des petits a tout à fait le goût du Cochon roti. La rate à huit pouces de long & un & demi de large. Les poumons sont divisés en six lobes, dont les deux plus considérables couvrent le cœur : les rognons qui ont six pieds de long, sont formés comme ceux de l'homme.

On voit quelquefois mille de ces Animaux couchés ensemble sur le rivage. Ils se partagent en familles composées d'un mâle, de ses femelles & de ses petits. Un mâle a depuis huit jusqu'à 50 femelles, de sorte que ces familles sont composées quelque fois de cent vingt. Ils n'évitent point les hommes ; ils s'avancent plûtôt pour les rencontrer. Si on jette des pierres à l'un d'eux & qu'il prenne la fuite, les autres le déchirent en pieces. Ils combattent les uns contre les autres pendant une heure entiere ; ils se reposent ensuite pour reprendre haleine, & puis le combat recommence encore. La plus fréquente cause de ces querelles est la jalousie ; car il leur arrive quelquefois de s'emparer des femelles d'au-

trui. Lorsqu'ils combattent pour leurs femelles, ces dernieres sont simples spectatrices, & suivent toujours le vainqueur. Si elles se laissent enlever leurs petits & qu'elles n'aient pas fait leurs efforts pour les défendre, leur mâle ne manque jamais de les en punir ; après quoi elles travaillent à regagner ses faveurs, en lui lêchant les pieds & en répandant des larmes en abondance. Lorsque le mâle se rend à leurs caresses, les larmes lui tombent aussi des yeux avec la même abondance. Pendant les mois de Juin, Juillet & Août, ils sont sur le rivage où ils baillent, gémissent & dorment sans manger, ni boire ; aussi perdent-ils de leur graisse avant que de retourner à la Mer. Ils ont des cris de plus d'une sorte. Quand ils gémissent, c'est comme un Taureau ; quand ils combattent, ils imitent l'Ours ; lorsqu'ils ont remporté la victoire, ils crient comme les Grillons. Ils font en nageant huit milles par heure, & restent un tems considérable sous l'eau ; ce qui leur est facile, parce que le sang circule par le *foramen ovale*, comme aux enfans

enfans, avant qu'ils naissent. Les Chasseurs cherchent à les aveugler, & leur donnent à cet effet des coups de bâton sur la tête : ils en reçoivent quelquefois deux cent coups avant que de mourir, & leur cervelle sort quelquefois de la tête, qu'ils combattent encore. Ils viennent très rarement sur le rivage de Kamschatka ; aussi les habitans les poursuivent-ils dans des batteaux, d'où ils cherchent à leur enfoncer le harpon dans le corps, de la même façon qu'on tue les Baleines.

Description d'une Plante nommée le Laurier-Nain, *qui est commune en Sibérie, & dont les propriétés sont fort extraordinaires.*

Ses feuilles sont exactement de la forme de celles du Laurier, avec la différence qu'elles ne sont pas d'une huitiéme partie si grandes. Du reste cette Plante differe beaucoup du Laurier ; car si ses feuilles sont de la même forme, en recompense ses fleurs sont

d'une espece bien différente, puisqu'elles ressemblent à de petites cruches avec des ventres avancés dont l'extrémité va en augmentant & l'ouverture est fort étroite. La plante dont les fleurs ont le plus de rapport avec celle du Laurier Nain, est ce que nous appellons le *Cranberry*, qui vient sur nos bruyeres. La fleur en est jaune, & la tige en est ligneuse. Les endroits où elle vient, sont les fondrieres & les marais, pourvû qu'il n'y ait pas d'eau salée. Les feuilles en sont d'un verd vif, & elles sont si attachées à la tige, qu'il en résulte un bel effet. Elles tombent une fois l'an, non pas en Automne, comme celles des autres Arbres qui se dépouillent, mais au mois de Mai. Cette petite plante est tout à fait fleurie en Juin & Juillet. Le fruit murit & est fort agréable au goût, quoique mal sain, si on en mange avec excès. Les feuilles retiennent leur verdure pendant la rigueur de l'Hyver, & les fruits sont d'un beau pourpre bleu. La tige, qui a environ six pouces de haut, sort d'une racine traînante, & qui est couchée

tout à plat sur terre. Au mois de Mai suivant, il paroit de nouveaux bourgeons, à mesure que les anciens disparoissent. Les feuilles noircissent, & elles ne sont pas plûtôt tombées, ainsi que les fruits qui les suivent de près, que le jeune bourgeon est déja couvert de fleurs; de sorte qu'on ne voit jamais l'arbrisseau sans feuilles. Quoique le Laurier Nain croisse rapidement & vigoureusement, il n'acquiert pas un pouce de hauteur en vingt ans; ce qui paroit très singulier aux Naturalistes qui le voyent.

The Complete Cyderist. By Williams Ellis, *of little Gaddesden in Hertfordshire.* „ Le Complet faiseur de „ de Cidre, par *Guillaume Ellis* „ du petit Gaddesden dans le Com- „ té d'Herford, *in*-8°. *Reeves*, „ 1757.

Il a paru il y a quelques années un autre ouvrage sur ce même objet, sous le titre de *The complete Cyderman;*

mais ce dernier Traité paroit encore fait avec plus de soin. Il est divisé en deux parties. L'Auteur donne dans la premiere, la meilleur méthode de planter des Pommiers & des Poiriers. Il s'attache entre autres à prouver qu'on pourroit convertir à peu de frais en vergers utiles & de bon rapport des coteaux entiers qu'on laisse incultes, faute de sçavoir les mettre à profit. Il donne encore les moyens de faire croître les Pommiers & les Poiriers jusqu'à leur derniere perfection, en moitié moins de tems qu'on ne le fait. Enfin il apprend à cultiver un plan de ces arbres, de façon qu'il ne cesse jamais de produire.

La seconde partie est entierement destinée à enseigner différentes façons de faire le Cidre & le Poiré, comme on le fait en Devonshire & Herefordshire. Delà on passe à la distillation des esprits de cidre, & à un projet de faire un Cidre fort & spiritueux qui seroit employé comme antiscorbutique sur tous les Vaisseaux Anglois.

Cet Ouvrage est fait pour mériter

l'attention des Habitans de la Normandie, de la Picardie & de toutes les Provinces qui suppléent au vin par l'usage du Cidre & du Poiré.



MORALE.

The Temple of Virtue. A Dream. By James Fordyce, *Minister at Alloa.* „ Le Temple de la Vertu, *par Jaeques* „ *Fordyce*, Ministre à Alloa, *in*-8°. „ chez *Field*, 1757.

M. *Fordyce* rend ainsi compte, dans son Introduction, des motifs qui l'ont porté à composer cette Allégorie.

„ Etant un jour avec mon Eleve, & „ parcourant ma Bibliothéque, je tombai „ sur le second volume des Dialogues „ sur l'Education, & m'étant arrêté sur „ le seiziéme Dialogue, je lus à mon „ Disciple le rêve sur le plaisir. On „ sçait que les coupables artifices de cet „ enchanteur, de cet ennemi de l'hom- „ me y sont dépeints avec une grande „ variété d'images. Mon Disciple parut

„ s'intereſſer vivement à cette lecture, „ & il changea de viſage, ſuivant les différens mouvemens qu'elle excita chez „ lui. Il fronça le ſourcil d'indignation à la forte peinture du vice; il „ marqua ſon dédain pour les perſonnages futiles qui y ſont repréſentés „ & dévora pour ainſi dire tout ce „ que je lui lus. Lorſque j'eus fini, „ il reſta comme abſorbé dans ſes réflexions. Revenu à lui, il me marqua „ ſon regret de ce que cet agréable „ rêve étoit déja ſitôt fini. Sans doute, „ me dit-il, j'aurai le plaiſir d'en retrouver d'autres dans ce charmant „ Auteur. Voyant que je ne lui répondois rien, il ajouta: la vertu n'eſt-elle point perſonnifiée par les Poetes? „ Quelque Auteur n'a-t-il pas écrit un „ ſonge ſur la vertu? Il ſeroit & plus „ inſtructif & plus intereſſant. J'admirai l'heureux naturel du jeune homme; „ je goutai ſon idée, & je ne tardai „ pas à la mettre en exécution.

On va ſuivre l'Auteur dans ſon rêve. Il feint de revenir du Temple du Plaiſir qu'il quitte avec un mêlange

d'horreur & de mépris. Il rencontre le Génie de l'Education auquel il demande le chemin du Bonheur. Le Génie le conduit à un Vieillard, fils aîné de la Sageſſe, dont le nom eſt Contemplation. Le Souverain de l'Empire voiſin de la Vertu l'a placé ſur une éminence, pour guider ceux qui cherchent le Temple du Souverain. Contemplation montre à notre Voyageur le domaine du Vice, la caverne de la Pauvreté, le Palais de l'Intempérance, la Tour de l'Ambition, le Dongeon de l'Infamie, la Vallée de la Vanité (1) La Vanité eſt ainſi dépeinte.

Le diſtrict de la Vanité eſt encore mieux peuplé que ceux des Partiſans du Plaiſir que vous avés vûs. Elle attire chez elle beaucoup de Voyageurs, en leur promettant de les conduire à leur but à travers le Palais de la Réputation qu'elle prétend abou-

(1) C'eſt fort ſagement que l'Auteur met la Vanité dans une Vallée, elle qui ne ſe trouve jamais placée aſſez haute.

tir à ſon Domaine. Ceux qui ſont aſſez ſimples pour ſe laiſſer ſéduire, ſont livrés aux brocards du Ridicule, figure formidable qui porte toujours un air ricanneur, & qui après les avoir accablés de marques de mépris, les renferme dans une caverne obſcure, appellée la caverne du mépris.

Contemplation conduit notre Voyageur au Temple de la Vertu. Le chemin en eſt ſcabreux. Il rencontre ſur le chemin pluſieurs perſonnes qui faiſoient la même route & qui lui offroient de le conduire, telles que l'aigreur du Philoſophe Cynique qui s'appelle Honnêteté, l'Auſtérité Monachale qui prend le nom de Temperance, l'Orgueil Stoïque ſous le maſque de la Philoſophie, l'Artifice qui voudroit ſe faire paſſer pour Prudence, la Sévérité pour Juſtice, la Foibleſſe pour bon Naturel, la Profuſion pour Libéralité.

Contemplation le conduit vers Solitude ſa Nourrice qui la méne chez la Vérité, ſa fille. Il rencontre Bigotterie, & à l'aide de Réſolution dont il ſe fait accompagner & de la Religion

qu'il invoque, il combat & ſubjugue la Bigottorie. On fait connoître à notre Voyageur la Foi, l'Eſpérance & l'Humilité, filles de la Religion. Il eſt enſuite joint par la Patience qui le fait arriver heureuſement au Temple dont on trouve ici la deſcription, ainſi que celle des Suivans de la Déeſſe avec leurs Symboles.

Le reſte de cette allégorie eſt employé à faire des complimens & à rendre hommage aux Patrons & aux amis de l'Auteur. L'Eloge du Docteur *Hales* le peint avec toutes les vertus qui diſtinguent ce grand homme.

Le Temple de la Vertu de M. *Fordyce* n'eſt point un Ouvrage mépriſable; mais il y manque de l'imagination qui auroit pû l'embellir. Cet Ouvrage ſembloit d'ailleurs fait pour la Poeſie, & ne peut réuſſir complettement qu'avec le ſecours de la verſification.

The real Character of the age in a Letter to the Rev. D. Brown, occaſioned by his Eſtimate of the manners and principles of the times. „ Le vrai Caractere du ſiécle, dans une Lettre au

» Révérend Docteur *Brown*, à l'oc-
» casion de son Livre intitulé, *Ap-*
» *préciation des Manieres & des Prin-*
» *cipes du Tems. in-8o. Cooper*, 1757.

Nous avons rendu compte dans un des Journaux précédens de cet Ouvrage de M. *Brown* qui a eu tant de vogue, & dont on a vû se suivre avec rapidité six éditions. La liberté, la force & l'élégance du style ont séduit le Public. Cependant toute réflexion faite, l'amour propre si naturel à toutes les nations, s'est réveillé. Les Anglois se sont trouvés trop maltraités par M. *Brown*, & enfin l'Auteur de l'Ouvrage qu'on annonce ici, a pris la défense de la Nation, & a entrepris de prouver à M. *Brown* que son Tableau des Anglois étoit outré & chargé. Il avoue que quelques uns des Membres qui ont eu le Gouvernement entre les mains, se sont laissé corrompre; mais il soutient que la contagion n'a pas gagné tout le Ministere. Entre autres sujets exempts d'un pareil reproche, il nomme M. *Pitte*, & en cela la Nation paroît être de son avis. Il

disculpe aussi le Public de la part que M. *Brown* lui donne dans les malheurs de l'Etat. « Le Peuple, dit il, n'a que » sa voix: il s'en est servi librement; » il n'a point été sourd ni muet dans » les calamités. La molesse dont on » le taxe n'a point perverti son juge- » ment; il a sçû discerner les causes, » & prévoir les suites de ses infortunes. » C'est ce que prouvent évidemment » les adresses, les représentations & » les écrits qu'on a vû paroître.

Notre Auteur se plaint encore que M. *Brown* a trop légerement annoncé la décadence du goût. « On n'en doit point » juger, dit-il, par exemple, à l'égard » de la Musique, sur ce que nos Opéras » se soutiennent. On n'ignore pas que » ceux même qui les fréquentent le » plus assiduement, les trouvent mal » exécutés. Ce n'est point à leur va- » leur réelle qu'ils doivent leur succès, » c'est aux peines infinies que se don- » nent quelques Particuliers, pour main- » tenir les souscriptions. Les compo- » sitions de *Handel* ne sont point né- » gligées ni méprisées. J'en prends à » témoin son *Oratorio* du Messie qui

» a été exécuté deux fois cette année » devant la plus illustre Assemblée qui » ait jamais honoré notre Théâtre, » si ce n'est à l'*Othello* de M. de *La-* » *val*.

A l'égard de la Peinture, l'Auteur reclame les Patrons généreux que l'Angleterre fournit dans notre siécle. *Rubens*, & le *Titien*, n'ont jamais été aussi bien récompensés qu'ils l'auroient été en Angleterre. Il reproche aussi à M. *Brown* de ne pas rendre assez de justice au jeu neuf & brillant du célébre *Garrick*.

Il demande grace pour le Clergé Anglican, parmi lequel il assure qu'il se trouve encore des Sçavans & des hommes respectables par leur conduite.

Il prend vivement le parti des Troupes Angloises trop avilies par M. *Brown*. Il demande qu'on lui cite une occasion où les Officiers Anglois ayent tourné le dos à l'Ennemi.

Enfin il ne pardonne point à M. *Brown* d'avoir dans plus d'un endroit de son Ouvrage, donné des louanges aux François.

Il paroit que, si la cause de la Nation avoit été entre des mains plus ha-

biles, l'Auteur auroit enlevé tous ses suffrages. Mais on se plaint que ses forces & ses talens sont fort inférieurs à ceux de M. *Brown*. On a du moins une justice à rendre à cet Auteur: c'est qu'il a combattu M. *Brown* avec beaucoup de modération & d'honnêteté. Il lui a même prodigué les éloges que méritent dans tous les cas la probité & la vertu.



POËSIE.

Odes, by M. Gray. » Odes, par M. » *Gray, in-4°. Dodſley*, 1757.

ON a déja de M. *Gray* des Poëſies Lyriques, qui ont été regardées comme des Piéces dignes de la plus pure Antiquité. Les deux Odes qu'on préſente ici au Public ſe ſentent du feu & de l'enthouſiaſme de *Pindare*. Peut-être M. *Gray* l'a-t'il un peu imité dans ſon obſcurité. Voilà le ſeul reproche qu'on lui fait.

La premiere de ces Odes eſt adreſſée à la Lyre Æolienne dont elle exprime la douceur & la mélodie. Le Poete y célébre la mémoire de *Shakeſpear*, *Milton* & *Driden*. Le ſujet de la ſeconde Ode, eſt une Tradition qui court dans le pays de Galles. Elle porte, que Edouard I, après la conquête du Pays,

fit mettre à mort tous les Bardes qui tomberent entre ſes mains. L'un de ces Bardes échappé au ſupplice eſt ſuppoſé au ſommet d'un Promontoire, d'où il prononce des imprecations contre Edouard & ſa Poſtérité. Cette ſituation eſt touchante & exécutée de main de maître. On en jugera par ces vers du commencement.

On a rock whoſe haughty brow
Frowns over old Conway's foaming flood
Robed in the ſable garb of woe
With haggard eyes the Poet Stood
(Looſe his beard and hoary hair
Stream'd like a meteor to the troubled air)
And with a maſter'shand and Prophet's fire
Struke the deep ſorrows of his Lyre (1).

(1) (Traduction). Les yeux hagards, le Poete avec le funeſte maintien d'un ennemi, s'arrêta ſur un roc dont le front altier menace les ondes écumantes de l'antique

Après avoir chanté les malheurs d'Edouard II & d'Edouard III, il trouve moyen de placer avec beaucoup d'art l'Eloge d'Elizabeth. Enfin le Barde, ne voulant pas ſurvivre à la ruine de ſa Patrie, ſe précipite du rocher. Les deux vers qui peignent cet événement font une deſcription très énergique.

He ſpake and headlong from the mountain's height
Deep in the roaring tide he plung'd to endleſſ night (1).

Conway. Sa longue barbe & ſes cheveux blancs rayonnoient comme un Météore dans l'Atmoſphere agité, & d'une main de Maître, avec le feu d'un Prophête, il exprima ſur ſa Lyre ſes noirs chagrins.

(1) Il dit, & la tête la premiere il ſe précipita du haut du mont au milieu des flots mugiſſans, pour ſe plonger dans la nuit éternelle.

The Fleece. A Poem. In four Books. By John Dyer. » La Toiſon. Poëme » en quatre Livres. Par *Jean Dyer*, » *in* 4°. *Dodſley*, 1757.

CE Poëme eſt conſacré au bien de tous les Etats & de toutes les Sectes, & dédié particulierement à S. M. B. que le Poete, dans ſon enthouſiaſme, appelle le *Berger du Peuple*.

Dans le premier Livre, le Poete traite des différentes eſpeces de brebis, de leurs maladies, des remédes à y apporter & de leur toiſon. C'eſt le plus long du Poeme. Il contient ſept cent vingt vers. Le ſecond entre dans le détail des différentes laines, des pâturages qui produiſent la meilleure, des contrées qui avant, après l'expédition des Argonautes ont été célébres par leurs laines, des avantages de l'Angleterre pour la peigner, & enfin de l'utilité de ce Commerce. Il eſt queſtion dans le troiſiéme, de la laine travaillée en drap & rendue par la Tamiſe au Port de Londres, dont la deſcription finit

le Livre. Enfin on transporte cette laine en Espagne, sur la Méditerranée, en Afrique, aux Indes ; c'est le sujet du quatriéme Livre. Le Poete s'y étend sur l'importance des établissemens Anglois, & sur l'impossibilité de trouver un passage dans la Mer Pacifique par la Baye d'Hudson. Il entreprend de prouver que la puissance Navale Angloise peut s'accorder avec le bien des autres Nations ; il finit par les projets les plus propres à perfectionner le Commerce, & à porter à toutes les extrémités du globe les laines d'Angleterre.

L'exécution est encore audessus du sujet. La verve de M. *Dyer* est expressive, vive, élégante, & ses vers sont harmonieux. S'il n'a pas orné son Poeme d'Episodes intéressants tels qu'on en trouve dans les Georgiques, il n'a du-moins rien négligé pour rendre ses descriptions animées, & pour corriger l'aridité du genre Didactique, par le pathétique le plus touchant & la morale la plus agréable. On a été particulierement content de ses descriptions de la Tamise, page 40, 42, 113, 116 ;

d'un calme, page 132 ; de la Perse, p. 134 ; de Jobol, page 172 ; de la Patagonie, p. 150.

A Supplement to the works of Alexander Pope, *Esq.* » Supplément aux Œuvres d'*Alexandre Pope*, Ecuyer, » *in*-8°. chez *Cooper*, 1757.

On a prétendu insérer dans ce Supplément des Vers, des Lettres & autres petites Piéces qui n'ont point été placées dans la précieuse Edition de ce Poete, par *Warburton.* On pouvoit cependant s'en rapporter à cet habile Editeur qui n'a rejetté que par de très bonnes raisons ce qu'il n'a pas compris dans son Edition. Quoiqu'il en soit, ce Supplément contient une partie de la correspondance entre *Pope* & MM. *Cromwel*, *Parnell*, *Gay*, Mle. *Blount* & autres ; quelques petits Poemes qu'on prétend restituer à *Pope* qu'on assure en être l'Auteur ; un essai sur la vie humaine, & la Comédie intitulée : *Trois heures après le mariage.*

Ce supplément fournira toujours

à l'amusement des Amateurs de la Poesie Angloise ; des vers qu'on a pû attribuer pendant quelque tems à *Pope*, auront toujours quelque valeur. Il y a aussi réellement quelques Piéces que M. *Warburton* n'avoit pas insérées par certaines raisons, quoiqu'elles soyent de *Pope*. Tel est le Panégyrique de *Milady Marie Worthly Montagne*, qu'on raportera tout entier pour son agrément.

I.

In beauty or wit
No Mortal as yet
To question your Empire has dar'd
But men of discerning
Have taugtht that in learning
To yeld to a Lady was hard.

II.

Impertinent Schools
With musty dull rules
Have reading to females deny'd
So Papists refuse
The Bible to use
Lest flocks shou'd be wise as their guide.

III.

T'was a woman at first
(Indeed she was curst)
In knowledge that tasted delight
And sages agree
The laws shou'd decree
To the first possessor the right.

IV.

Then bravely, fair Dame
Resume the old claim
Which to your whole sex does belong
And let men receive
From a second bright Eve
The knowledge of right and of wrong.

V.

But if the first Eve
Hard doom did receive
When only one apple had she
What a punishment new
Shall be found out for you
Who tasting, have robb'd the whole tree.

(TRADUCTION).

I.

Aucun mortel n'a encore osé vous disputer l'empire de la beauté & de l'esprit; mais les gens de discernement pensent qu'en fait de science il est un peu dur de céder à une Dame.

I I.

Les impertinentes Ecoles, avec leurs regles barbares & ridicules, ont défendu aux femmes de lire: c'est ainsi que les Papistes ont interdit l'usage de la Bible, depeur que les Brebis ne devinssent aussi sçavantes que leurs Guides.

I I I.

Ce fut une femme qui la premiere (il est vrai qu'elle fut maudite) goûta l'agréable fruit de la Science; & les Sçavans conviennent que les Loix devroient assurer au premier possesseur son droit de possession.

I V.

Belle Dame, réclamés donc courageusement l'ancienne prétention qui appartient à votre sexe, & laissés nous recevoir d'une seconde Eve, la connoissance du bien & du mal.

V.

Mais si la premiere Eve fut si sévérement châtiée pour avoir tâté d'une seule pomme, quelle punition n'avés vous pas à craindre, vous qui, sous prétexte d'y tâter, avés pris tous les fruits de l'arbre entier?

Cet éloge brillant n'empêcha pas *Pope* de se brouiller par la suite avec cette Dame, pour une Satyre qu'elle fit contre lui. Il l'a depuis autant déchirée qu'il l'avoit préconisée.

Une autre piéce de *Pope*, c'est une imitation de cette Epigramme de Martial:

Astria longa patent; sed nec cœnantibus usquam,
Nec somno locus est: quam bene non habitas!

L'Epigramme

L'Epigramme Angloise faite sur une maison de Campagne du Duc de Montagu à Woodstock est beaucoup plus longue, & en cela bien inférieure.

See sir see heres the grand approach
This way is for his graces coach
There lies the bridge and heres the clock
Observe the lion and the cock,
The spacious court, the colonade
And mark how wide the hall is made
The chimneys are sowell design'd
They never smoke in any wind.
This gallery's contrived for walking,
The windows to retire and talk in
The council chamber for debate
And all the rest are rooms of state.
Thanks, Sir, cry'd Itis very fine,
But where d'ye sleep, or where d yedine.
I find by all you have been telling
That t'is a house, but not adwelling.

(TRADUCTION).

Voyés, Monsieur, voyez: voici la grande avenue; voici le chemin par

où passe le carosse de Son Excellence; voici le pont; voici l'horloge. Observés bien le Lion & le Cocq, la spacieuse cour, la Colonade. Remarqués combien le Palais est vaste; les cheminées sont si bien construites qu'elles ne fument par aucun vent. La gallerie est très convenable pour s'y promener, & les croisées sont commodes pour s'y retirer. Voici la chambre du Conseil: tout le reste, ce sont des piéces de parade.

Grand merci, Monsieur, m'écriai-je: cela est fort beau. Mais ou dormez-vous? Ou dinez-vous? Je vois bien, par tout ce que vous m'avez dit, que c'est une maison; mais je ne vois pas que ce soit une habitation.

Entre les Lettres en prose de *Pope*, on en voit une où il fait une description détaillée du Château de Blenheim. On remarque qu'aucun des défauts de ce Château ne lui a échappé, & qu'il le voyoit en homme de goût.

L'*Essai sur la vie humaine*, inséré parmi ces pieces, est une preuve de l'erreur ou de la mauvaise foi de l'Editeur de ce Supplément. Car personne

n'ignore que cette Piéce a paru en 1736 sous le nom de Mylord *Paget*. Cet Essai est un beau morceau, on en jugera par ces Vers.

Rome had her Cæsar and our Cromwell we
Alike in fortune, power, and infamy
And shoud new Cesars, and new Cromwells rise
They could but act the same dull Tragedies
Foes to mankind, themselves and virtues rules
Whilst living heroes, and when dead but fools.

(TRADUCTION).

Rome compte son *Cesar*, nous avons notre *Cromwell* : ils se ressembloient en fortune, en puissance & en ignominie. Quand il viendroit de nouveaux *Cesars* & de nouveaux *Cromwells*, ils ne pourroient que répéter les mêmes Tragédies. Ennemis du genre humain, d'eux-mêmes & des principes de la vertu, c'étoient des

Héros pendant leur vie, ce ne sont que des sots après leur mort.

A l'égard de la mauvaise Comédie qui termine ce Supplément, on sçait que *Pope* n'y a travaillé que conjointement avec MM. *Arbuthnot* & *Gay*; & même ce dernier s'est chargé du fardeau, en adoptant cette Piéce parmi les siennes.

Alexandri Popii, sive universi Generis Humani Supplicatio, Latine reddita à Johanne Sayer, *in*-4o. Owen, 1757.

CETTE traduction de la Priere universelle de Pope, est en vers Hexametres & Pentametres, vers pour vers. Entre autres stances qui font honneur au Traducteur, on rapportera ces deux-ci

Teach me to feel another's woe
To hide the fault i see;
That mercy i to others shero
That mercy shew to me.

(TRADUCTION).

Tristitiâ alterius mihi fac violabile pectus,
Erroresque hominum condat amicus amor;
Quamque aliis facio veniam tribuoque benignam,
Clementer miserans me, refer, alme Pater.

Mean tho jam, not wholly so
Since quickened by thy breath
Oh! lead me wheresoe' er Jgo
Thro' this day's life, or death.

(TRADUCTION).

Quanquam ego sum parvus, non parte ignobilis omni,
Cum tuus hanc animam spiritus intùs alit.
Oh! quàcumque feror, ductos mihi dirige gressus,
Perque diem hunc vitæ protege, sive necis.

Il s'en faut bien que cette autre Strophe soit aussi bien rendue ; le Latin reste beaucoup au dessous de l'original.

Father of all! in ev'ry age
In ev'ry clime ador'd
By saint, by savage, and by sage
Jehovah, Jove or Lord.

[TRADUCTION].

Summe magne Parens! omni sub sidere mundi
Oh! venerate omni tempore, magne Deus:
Seu te Religio fera, culta, aut sancta, Jehovæ
Aut Domini apellat nomine, sive Jovis.

M. *Sayer* à qui nous devons cette Traduction, en a donné une autre de la troisiéme Epitre de *Pope* de son Essai sur l'homme, aussi en Latin.

Sacerdos Paræcialis Rusticus. » Le Curé „ de Campagne. Poeme. A Oxfort, „ chez *Fletcher*, & à Londres, chez » *Revington. in* 8°. 1757.

Le caractere, les fonctions & la vie d'un Curé de Campagne sont le sujet de ce Poeme Didactique en vers latins Hexametres. Le Poete suit le Ministre dans le service Divin & l'accompagne dans l'administration des Sacremens. Malgré la gravité de son sujet, Mr. *Burton*, Auteur de ce Poeme, y a sçû placer avec profusion les graces de la Poesie. On apperçoit dans ses vers l'usage qu'il a fait des meilleurs Ecrivains du siécle d'Auguste. On choisira pour donner une idée de sa versification, le tribut de louanges qu'il trouve occasion de rendre au Docteur *Hales*.

Tu Staticâ mirabilis Arte,
Naturæ, verique sagax interpres, Halesi,
Contemptor famæ, non illaudatus abibis.
Te, venerande, sequor, non inter limina regum,

Quà stupit insanis acies fulgoribus aulæ:
Te per rura sequor, tua regna, inopumque tabernas,
Quà vocat ægroto metuens ægrota marito
Uxor, opem medicam non uno nomine poscens.
Tu mentem sano firmas in corpore sanam,
Corda fovens, lapsisque doces confidere rebus.
Seu te Templa vocant, & nos ad templa sequemur:
Passus Musa tuos læto comitatur honore
Per variæ pietatis opus seriemque laborum,
Summa minutatim carpens fastigia rerum.

Voici comme il rend le cent quatriéme Pseaume.

O Anima, æterni laudes meditare Parentis:
Admirande Deus! Te vestit fulgor opacans
Lucis inaccessæ, & diffuso gloria tractu

Irradians sacro prætexit numen amictu.
Tu, cortinæ instar, sinuosos ætheris orbes
Evolvis, fluidumque jubes diffundere cælum.
Tu dociles ventos revocanti flectis habenâ,
Non auriga piger, vectusque jugalibus alis
Nimborum cæli spatio decurris aperto.
Hinc glomerantur & inde Ministri, lucidus ordo,
Lucidior flammis, volucrique citatior Euro;
Fulguraque & nimbi peragunt mandata Tonantis.

La mort paisible de son vertueux Ministre n'est pas décrite moins élégamment.

Ergo erit illa dies, cùm te, venerande Sacerdos,
Te tua fata premunt, longique laboribus ævi
Defunctum nox sera manet? Jam frigida gressu
Obrepens, ceu tristis hyems, fallente Senectâ,

Membra minutatim morbo collapsa fatigat
Affigens lecto morituri debile corpus.
Qualis humi lassâ cervice recumbit arista,
Quales maturi labuntur ab arbore fructus
Talis ei justo decurrit vita tenore,
Qualis ab incepto processerat, & sibi constans
Ad notam properat declivi tramite metam.
Quin & in extremo discrimine mitis eunti,
Sternit iter placidum duro patientia visu, &
Recti conscia mens, & spes præsaga futuri.
Non queruli gemitus, non mæstæ lumina frontis
Apparent, sed cuncta sedent tranquilla, quiesque
Aspera demulcens, supremo in fine laborum,
Occiduo ceu sole diem claudente serenum.



Orientals Eclogues, written originally for the entertainment of the ladies of Tauris. And now translated. » Eglogues Orientales, écrites originairement pour l'amusement des » Dames de Tauris, & nouvellement traduites à Londres, chez » *Payne*, 1757, *in-4°*.

Il y a 14 ans que ces Eclogues ont paru sous le titre d'*Eglogues Persannes*. L'Auteur dans sa Préface veut les faire passer pour avoir été composées & recueillies dans l'Orient ; mais c'est une machine usée à laquelle on ne peut plus se méprendre. D'ailleurs on a reconnu le style de l'Auteur des *Odes Allégoriques sur différens sujets*, Poete à qui l'on ne peut refuser un génie très pittoresque, mais trop négligé.

Ces Eglogues sont au nombre de quatre, & répondent aux quatre parties du jour La premiere est intitulée, *Selim*, ou *la Morale du Berger*. La Scene est dans une vallée près de Bagdad, à l'heure du matin. La Modestie, la Chasteté, la Douceur, l'Amitié y sont person-

nifiées. La seconde a pour titre, *Hassan*, ou *le Conducteur de Chameau* : la Scene est au Désert au point du midi. La troisiéme est intitulée, *Abra*, ou *la Sultane Géorgienne* : le lieu de la Scene est une forêt, le tems est le soir. L'objet de cette Eglogue est une peinture agréable de la félicité pastorale. La quatriéme ne présente que terreur & effroi. Le Poete introduit deux Bergers Circassiens fuyant à minuit de leur contrée qui vient d'être ravagée par les Tartares.

Il y a beaucoup de force, de verve, d'idées sublimes, & vraiement Orientales dans ces Poesies, dont la versification par elle-même est extrêmement harmonieuse.



ITALIE.

I.

LE CICERON DE PASSERONI.

Second & dernier Extrait.

L'ECHANTILLON de ce singulier Ouvrage inséré dans le dernier Journal, a dû mettre les Lecteurs au fait du caractere de *Passeroni*. Le reste est sur le même ton de plaisanterie, & pareillement assaisonné du sel de la plus burlesque critique. Voici la marche de ce Poeme, ou pour parler plus exactement, de cette Rapsodie. Chaque Chant est une sorte de séance isolée, dans laquelle le Poete converse avec ses Auditeurs qu'il suppose en cercle autour de lui, & qu'il congédie jusqu'au lendemain, lorsqu'il

se sent las de parler. Quant au sujet, on peut dire qu'il a très bien rempli le plan qu'il s'est formé à cet égard, & qu'il a parfaitement réussi à le conduire jusqu'au trente troisiéme Chant, sans être à peine entré en matiere. En effet lorsqu'il quitte la plume, son Héros est un jeune homme de 25 ans, sortant de faire son Droit. Le détail minutieux de ce que *Elvie* mere de *Ciceron* a dit & fait depuis le tems qu'elle alloit à l'école jusqu'à son mariage avec *Marcus*, & la façon dont elle vécut dans son menage, composent la partie historique de ce Poeme qui est fort circonstancié. Plusieurs digressions interrompent à tout propos cette narration importante. Enfin le Lecteur ne se sauve de l'ennuy que lui causeroit indubitablement la nature du sujet, que par les traits intéressans de morale ou de critique qui s'y rencontrent, & qui le dédommagent bien. Nous n'analiserons point cet Ouvrage, qui n'est gueres susceptible d'analyse ; nous en allons simplement traduire les meil-

leurs morceaux, ou ceux qui peuvent le caractériser.

CHANT II.

Le Poete après s'être excusé de la longueur de sa Préface, conseille à ses Auditeurs qui s'en ennuieront, de la supprimer, comme il en a supprimé plus d'une qui prétendoit à quelque rang parmi ses Livres, & il débute ainsi.

» Entre Naples & Rome, environ à moitié chemin, si la carte n'en a pas menti, fut une Ville que l'on nommoit *Arpino*, par dérivation (selon ce qu'en dit le Calepin) de *Harpe* ou *Harpie*. C'est dans cette illustre Cité que, graces au Ciel, naquit de ses parens *Ciceron*. Par parens, Messieurs, il faut entendre ici ceux qui l'engendrerent, c'est-à-dire, un homme & une femme, comme c'est l'usage; d'où l'on peut déduire par corollaire, que *Ciceron* descend (& en cela je ne vous en impose point) de deux personnes de différens sexes, dont l'un fut son pere, & l'autre sa mere.

» Quant à leurs noms, je vais vous l'apprendre; car je ne m'embarque pas sans provisions, & si quelque critique a peur que je les lui fournisse de mon crû, je lui citerai *Plutarque*. Il nous assure que la femme s'appelloit *Olbia*, & le mari *Marcus*. *Olbia* fut donc la mere de notre Héros, & *Marcus* probablement étoit son pere. Mais comme ce nom *d'Olbia* est tant soit peu étranger, nous la nommerons du nom plus chrétien & moins rude d'*Elvie*, à l'exemple des Modernes, qui pour la commodité du vers ou de la rime, estropient un nom étranger sans scrupule, & le transplantent d'un climat à l'autre. C'est en quoi surtout excellent nos Drammatiques: ils donnent effrontément un nom Italien à un personnage Grec, tant ils sont versés dans la Langue & dans les mœurs du pays. Un Critique, un Grammairien s'avisent-ils de relever leur erreur? ils le laissent crier. Il est vrai que cette faute, eu égard à grand nombre d'autres qu'ils font, est de peu

» de conséquence. C'est cependant (car je ne puis m'en taire) pécher contre le *decorum* & la vraisemblance. Je pourrois, en me mettant à épiloguer de tels Ecrivains, me faire honneur à leurs dépens; mais je ne veux pas qu'ils s'imaginent que je cherche à m'établir sur les ruines d'autrui, comme font tant de gens de nos jours; d'ailleurs ils pourroient me répondre qu'ils n'écrivent que pour divertir un Public qui aime mieux croire que de courir pour vérifier les choses, & que les regles prescrites par *Horace* sont assez surannées pour mériter la réforme. Je trouve cette raison assez bonne, pour en faire mon profit. Voilà ma réplique toute trouvée pour les critiques qui me viendront rompre la tête; car je suis ennemi juré des discussions. Mon unique but est d'égayer ceux qui ne sont pas en train de rire, trop heureux si je parviens à plaire aux ignorans. Oui, Messieurs, si je réussis à vous amuser, je suis content, & mon ambition sera satisfaite, dussai-je, pour en ve-

nir à ce but, transgresser tous les préceptes de l'art. »

Le Poete revient ensuite à son sujet, & pour se conformer à l'usage qui veut, selon lui, qu'avant d'en venir au Héros, on parle un peu de ses ancêtres, il reprend son Histoire dès l'enfance de *Marcus*, pere de *Ciceron*. Voici le ton de ce Poete-Historien.

» On lit dans une ancienne chronique, que *Marcus* naquit jadis dans la Ville de Mars, & qu'il eut encore plus de vertu que la Bétoine, grace que le Ciel ne fait pas à tout le monde. Le grand art de l'Agriculture l'occupa pendant ses premieres années; mais par la suite il s'adonna à feuilleter les livres, & devint en très peu de tems une des meilleures plumes de l'antiquité, ce qui fit prendre à son pere le parti de l'envoyer à Bologne, pour tâcher d'en faire un Docteur. *Marcus* se mit à l'étude des Loix avec tant de dispositions, qu'en moins d'un an ou deux tout au plus il fut aggrégé au sacré collége des Jurisconsultes; mais ce mé-

» tier l'ennuya bientôt, comme il a fait » le *Dante*, *Petrarque* & nombre d'au- » tres dont les noms seront immortels, » qui abandonnerent cette profession » pour le salut de leurs ames, aimant » mieux rimer dans la misere, que de » s'enrichir à faire trafic de mensonges » en plein Barreau ; ce qui mettoit leurs » peres en fureur, & fut cause qu'ils » eurent plus d'une fois les oreilles » tirées. *Marcus* plus prudent qu'eux, » n'osa malgré son dégoût lever le nez » de dessus le Code & le Digeste, tant » que vécut son redoutable pere. Pour » l'en débarrasser plus promptement, ,, & qu'il puisse se distinguer dans le ,, monde, je vais faire mourir ici le ,, bon homme par accident.

,, Le bon *Marcus* devenu donc à la ,, fin son maître par le décès de son ,, pere, après avoir versé quelques ,, larmes, lut *Boece de consolatione*, ,, & se mit ensuite à faire des Vers. ,, Il ne paroissoit pas un recueil qu'il ,, n'y eût quelque chose de sa façon, ,, & en ce genre, il ne le cédoit pas ,, même à *Alexandre le Grand*. La

,, comparaison, Messieurs, vous éton- ,, ne : je vois qu'il faut que je vous ,, prouve, que ce Prince Macédonien, ,, quoiqu'en dise la renommée, fut ,, Poete. Je vais vous citer à ce sujet ,, deux beaux Vers de cet illustre & ,, antique Héros rapportés par Petrar- ,, *que*. *Heureux mortels !* (dit en sou- ,, pirant Alexandre, près de la tombe ,, du fier Achille) *quel bonheur de reposer dans un aussi glorieux monument & d'avoir eu un tel Panegyriste !* " *Petrar-* ,, *que* a eu l'attention de guillemetter ,, ces deux Vers en les citant, afin ,, d'avertir le Lecteur qu'ils ne sont ,, pas de lui. J'avoue que c'est pousser ,, un peu loin la délicatesse de cons- ,, cience, & si chaque Poete en avoit ,, autant, il y auroit, j'ose le dire, ,, peu de Vers qui ne fussent précédés ,, d'astériques ou de guillemets. Pour ,, revenir à *Alexandre*, je dirai que ,, s'il n'avoit point été l'ami des Muses, ,, il n'auroit pas fait faire à notre pere ,, *Homere* cette riche couverture ornée ,, de pierreries à l'antique, & n'en au- ,, roit pas lu tous les soirs un lambeau

,, avant de s'endormir. Il n'auroit pas ,, donné à un mauvais Poete deux cent ,, Philippes, pour qu'il s'engageât à ne ,, jamais parler de lui ni en bien ni en ,, mal ; ce que plus d'un Grand, par pa- ,, renthese, devroit faire encore aujour- ,, d'hui. Enfin vous avés, Messieurs, en- ,, tendu parler des Vers Alexandrins ; or ,, versés comme vous l'êtes dans la con- ,, noissance des choses antiques & étran- ,, geres, vous ne devez pas ignorer que ,, cette sorte de Vers a tiré son nom ,, de ce Prince, parce qu'il en fut ,, le pere & l'Inventeur (1).

C'est ainsi que le Poete s'égaye aux dépens, comme on voit, de ceux qui font consister le mérite & l'érudition à déterrer les minuties de l'antiquité. Revenant ensuite à son sujet, il fait à ses Auditeurs le portrait d'*Elvie*, comme d'une très bonne fille née & élevée à Bologne, où ses parens l'envoyerent de bonne heure à l'école. Elle

---

(1) *Voi, Signori,*
Che siete ingegni rari, e peregrini, &c.

y apprit le Latin, & quelques mots de Grec ; son caractere étoit doux, poli & affable, tel que l'est celui des Dames Bolonoises.

,, Je sçais, ajoute-t il, que la patrie ,, d'*Elvie* peut fournir matiere à quel- ,, que discussion, c'est pourquoi je ré- ,, serve à en parler ailleurs, & je compte ,, que ce sera dans mon sixiéme Chant. ,, Là je vous démontrerai ce qui en ,, est par de solides raisons. En atten- ,, dant, ce n'est que par supposition que ,, je vous donne la chose ; permettés ,, que cela passe ainsi pour le présent, ,, je vous en serai redevable.

,, Quoiqu'il en soit, ajoute-t-il, ,, *Elvie* trouva *Marcus* de son goût, ,, parce qu'il étoit Docteur, & lui en ,, vrai Romain & sans temporiser, la ,, prit pour femme dès qu'il l'a vit. Ils ,, vécurent parfaitement unis pendant ,, l'an & jour qui suivit la cérémonie ,, de leur mariage, au grand étonne- ,, ment de leur voisinage, & malgré ,, les efforts du diable. Ce prodige ,, inoui jusqu'alors, valut au bon *Mar-* ,, *cus* la possession d'un très beau bien

,, qui se nomme aujourd'hui *la Vigne*
,, *du Pape Jules*. Une Dame de qualité
,, légua jadis ce domaine au couple
,, qui se trouveroit avoir vécu sans
,, querelle un an & un jour entiers. De-
,, puis nombre de siécles, personne
,, n'avoit été en droit de réclamer ce
,, bien, le Fisc en jouissoit. Peut-être
,, me trompai-je : mais je crois que
,, personne désormais n'aura droit d'y
,, prétendre ; le monde est trop per-
,, vers. S'il ne s'agissoit que d'une
,, semaine, peut-être y auroit-il des
,, acquéreurs; mais un an & un jour, c'est
,, ce que je ne croirois pas, quand
,, même je le verrois. Quoiqu'il en soit
,, *Marcus* fut mandé à Rome par le
,, Sénat & le Peuple, pour être investi
,, de ce Patrimoine si bien mérité.
,, Tout le monde courut à la rencon-
,, tre de cet heureux couple. Les gens
,, mariés surtout s'y trouverent en foule,
,, & à mesure que chacun s'étoit con-
,, vaincu par ses propres mains, que
,, l'un & l'autre existoient réellement
,, en chair & en os, il s'en retour-
,, noit en soupirant. Les uns étoient

,, émerveillés de ce prodige, les autres
,, s'écrioient : *Dieu me pardonne, ja-*
,, *mais rien de semblable ne s'est vû de-*
,, *puis que le monde existe.* Marcus res-
,, ta à Rome quelques jours, & s'y
,, plut assez ; car pour un étranger mu-
,, ni d'argent, c'est le plus beau sé-
,, jour du monde. Mais soit que la
,, Poesie n'y fut point goûtée alors,
,, soit que sa femme commençât à y
,, devenir jalouse de lui, ou enfin que
,, l'air du pays ne lui convînt pas, il
,, regagna en diligence Arpino. Là en
,, homme actif qu'il étoit, il laissa de
,, côté la spéculation, & se mit à cul-
,, tiver son bien fort & ferme ; mais
,, malgré toute la peine qu'il se
,, donnoit, sa chere moitié qui ne
,, voyoit pointiller ni fruit ni feuille,
,, n'étoit pas des plus contentes, & la
,, mélancolie commençoit à s'emparer
,, d'elle. Enfin *Marcus* racommoda
,, pourtant les choses, comme frere *Fa-*
,, *zio*, au bout de neuf ou dix ans.
,, Ce fut vers ce tems là qu'*Elvie* s'ap-
,, perçut qu'autre chose que du Vent
,, lui enfloit le sein. Elle fut à l'Astro-
logue

,, gue qui lui dit : *Qu'elle portoit un*
,, *fils qui avoit deja composé, à peu*
,, *de chose près, un discours en très*
,, *bon Latin.* Si sa joie fut complette,
,, je vous le demande à vous, fem-
,, mes mariées, qui n'avés point d'en-
,, fans. Qui fut aise aussi ? ce fut
,, le bon homme *Marcus*, que l'espé-
,, rance d'une agréable récolte enchan-
,, toit après tant de travaux.

Enfin le Poete après avoir, en homme
attentif, fait préparer à *Elvie* tout ce qui
est nécessaire pour son accouchement
prochain, finit ainsi : " J'en entends
,, plus d'un parmi vous qui me con-
,, seille d'appeller la sage femme, &
,, qui voudroit déja que je fisse venir
,, *Ciceron* au monde ; mais l'intention
,, d'*Elvie*, Messieurs, est de faire les
,, choses, sans se presser. Ainsi à de-
,, main la suite de mon Histoire. Je
,, suis d'ailleurs fatigué, & pas un de
,, vous ne m'exhorteroit à prendre du
,, repos, attendu le plaisir qu'il prend
,, à mon conte, qui vous fait rire com-
,, me des fous ; mais riés seuls tant qu'il
,, vous plaira, pour moi je décampe.

CHANT III.

L'EXORDE de ce Chant est assez
plaisamment écrit pour le rapporter.
Le Poete prévient son Auditoire, que
s'il s'attend de sa part à des compli-
mens touchant la complaisance qu'il a
eue de l'écouter jusqu'au bout à la pré-
cédente séance, il se trompe ; & qu'au
lieu de remerciemens, ce sont des re-
proches qu'il a à leur faire d'avoir ri
comme des insensés tout le tems qu'il
leur a parlé.

„ Vous me feriés jurer, leur dit-il,
„ ou peu s'en faut. Quoi ! lorsque je
„ vous entretiens de *Marcus Tullius*
„ *Cicéron*, ce fameux Orateur, y a-t-il
„ matiere à rire ? J'écris, il est vrai,
„ sa vie en vers ; mais je n'entends
„ pas pour cela faire une chanson. Tâ-
„ chés donc, Messieurs, de vous con-
„ tenir pendant la lecture que je vais
„ vous faire.

„ Soyés tranquilles, s'il vous plait ;
„ voici ma Muse qui insensiblement
„ commence à bégayer ; vos regards fiers

» & impérieux la déconcertent un peu, » lorsqu'il est question de commencer, & » l'obligent, comme vous voyés, à se » mettre la main devant le front. Ce- » pendant malgré cette timidité qu oc- » casionne son peu d'habitude à par- » ler en public, elle deviendra bien- » tôt plus hardie qu'il ne faut ; car » un peu de honte est bientôt passé.

» De même qu'une Villageoise la » premiere fois qu'elle vient à la Ville, » émerveillée, interdite (1), fait les » premiers pas tête baissée. Elle rou- » git & se trouble, dès que quelqu'un » la regarde ; cependant elle s'enhar- » dit ensuite peu à peu, se redresse,

---

STROPHE XII.

(1) *Qual Villanella, che la prima volta,*
Maravigliando tacita s'inurba,
Sen va su i primi passi in se raccolta,
Arrossa agli altrui sguardi, e si con-
turba;
Poi franca, a poco, a poco, e disin-
volta,

» fend courageusement la presse, & » oubliant tout à fait ce que c'est que » honte & timidité, devient même » à la fin souvent impertinente : telle » est ma Muse «.

Après ce début il entre en matiere & annonce ainsi à ses Auditeurs la naissance de son Héros :

» Déja le jour heureux qui devoit » voir éclore l'honneur de Rome, & » la gloire d'Arpino approchoit. Ce » fut le troisiéme jour du mois qui » tire son nom de *Janus*, vers le matin, » qu'*Elvie* déposa son précieux far- » deau, & la délivrance s'en fit avec » tant de légéreté, qu'elle n'en re- » çut aucune douleur. Remarqués, ajoute-t-il, » Messieurs, que l'usage » de naître d'une femme est quelque » chose de fort ancien & d'aussi or-

---

Si caccia arditamente fra la turba;
E più vergogna, e più timor non sente,
E spesso divien anche impertinente:
Tale è la Musa mia.

» dinaire, qu'il l'est aux Chiens de » courir à pied. Si vous êtes convain- » cus de cette vérité, puisse le Ciel » vous benir. En voici une autre qu'il » est à propos que je vous apprenne, » puisque vous me faites l'honneur de » m'en croire sur ma parole : c'est » que *Marcus* & *Elvie* étoient l'un & » l'autre de chair & d'os comme nous » tous «.

Cette plaisanterie amene une très bonne réflexion que voici :

» Que nos Anciens Peres étoient im- » béciles ! Dès qu'un homme se dis- » tinguoit par quelque action mémo- » rable, aussi-tôt on mettoit en jeu » quelque Déesse, ou bien on lui don- » noit pour pere un Dieu : invention » des Grecs qui tournoit toujours au » deshonneur de la mere du Héros. » Car, si je ne me trompe, cela » ne signifie autre chose, sinon que » les bâtards étoient alors une mar- » chandise commune «.

Rien n'est plus plaisant encore que la façon dont le Poete discute l'époque de la naissance de son Héros. Il

parvient par ses conjectures comiques à trouver que *Cicéron* doit être plus ancien que *Pétrarque*, & il conclud qu'il a dû naitre entre ce Poete & *Romulus*. Sa découverte l'encourage, à ce qu'il dit, à entamer un autre point plus important encore ; c'est l'horoscope de son Héros qu'il s'agit de tirer de la position des Astres, à l'instant qu'il naquit. » Notre » Auteur, Messieurs, dit-il, en parlant de *Jean Barthelemi*, » n'a eu garde » d'omettre cette circonstance, ce » qui l'auroit pû faire passer pour igno- » rant ou étourdi. Il nous apprend donc » à ce sujet, que les Astres, quoiqu'il » n'en ait rien vû, étoient dans une » si parfaite concordance, que *Cicé-* » *ron* ne pouvoit choisir un meilleur » moment pour naître. En effet, *Ve-* » *nus* & *Jupiter* étoient dans le Ca- » pricorne, *Mars* dormoit, le Chien » *Sirius* n'aboyoit pas, le bon *Mercure* » étoit dans cet instant le seul Patron de » l'Empirée ; l'eau, l'air & la terre » tressailloient d'allégresse, & le Soleil » ne parcourut jamais une plus bril- » lante carriere. Enfin *Saturne* lui-

» même, continue notre *Jean Barthelemi*, » parut ce jour là de bonne hu» meur.

» Pour que vous le soyés aussi, » Messieurs, j'ai résolu de finir & de » vous congédier : allés.

Le Poete dans le sixiéme Chant revient à *Elvie* : il s'acquitte de la parole qu'il avoit donnée à ses Auditeurs, de les informer au vrai de la patrie de cette Héroïne, & il leur prouve qu'elle étoit de Bologne, par la raison que cette Ville a produit plus d'une femme sçavante ; telle que la fameuse *Laure Bassi*, qu'il trouve fort ingénieusement le moyen de louer, en s'excusant de le faire sur la bassesse de son stile.

» Pour plus grande preuve, ajoute-t-il, » si quelqu'un croit que je lui » en impose, qu'il consulte mon Au» teur, *Jean Barthelemi*. Cet homme » conscientieux, & qui ne sçait point » en imposer, nous assure avoir fait » exprès le voyage de Bologne, & avoir » vû par grace spéciale le berceau où » fut mise *Elvie* en naissant, avec

» une certaine vieille couverture ron» gée de vers, morceau friand, s'é» crie le Poete, sur lequel nos Anti» quaires se jetteroient avec grand » plaisir. Plusieurs de ses parens exis» toient encore à Bologne ; notre *Jean* » *Barthelemi* les y a vûs & connus. Mais » leurs noms, je ne sçai par quelle » fatalité, ne sont point parvenus jus» qu'à nous. C'est sans doute l'effet » du tems & des commentaires que » les rats & la teigne ont fait sur mon » Texte. Oui, Messieurs, j'appelle cela, ajoute le Poete, » *Commentaire*. Com» mentaire est un mot Grec qui dé» rive de *Comedo*, je mange. C'est » en effet ce que font les Commen» tateurs : quand le Texte ne va pas à » leur gré, ils vous le tirent avec les » dents, rongent ce qui les embar» rasse, ou le brodent à leur fantaisie ». Après cette échappée, le Poete reprend son *Elvie* dès l'enfance, & il en fait le panégyrique fort au long, panégyrique qu'il interrompt chaque fois que l'occasion se présente de donner pleine carriere à sa critique, & de

drapper les usages ou préjugés contraires aux bonnes qualités qu'il préconise.

Voici par exemple comme il trouve moyen, dans le douziéme Chant, de ridiculiser le systême de *Platon* sur les idées innées. Après un très long détail des soins que la prudente *Elvie* prenoit d'elle pendant sa grossesse, pour ménager son fruit, comme de ne point faire de trop violens exercices, de ne rien manger d'indigeste, de dormir tous les jours jusqu'à dix heures, de se faire saigner de tems en tems, *&c.* Il ajoute : » Elle poussoit son atten» tion jusqu'à tâcher de procurer au» tant qu'il seroit en elle, à l'enfant » qu'elle portoit, une certaine fécon» dité d'idées. Car, dit-il, *Elvie* avoit » lû plus d'un bon Auteur. Elle con» noissoit entre autres *Platon*, & sça» voit d'après ce grand homme, que » la science vient aux enfans par in» fusion dans le sein même de leur » mere. Elle fit donc tout ce qu'il » falloit pour cela ; elle passa sou» vent les journées entieres à discou-

» rir de Littérature, tantôt avec l'un, » tantôt avec l'autre. Traitoit-on de» vant elle quelque matiere problé» matique ? elle vouloit avoir raison, » & parloit toujours la derniere, en » vertu de l'ancienne prérogative dont » son Sexe est en possession, *&c.*

C'est ainsi que tout fournit à notre Auteur matiere à plaisanterie & à satyre. Il est vrai qu'il en résulte de tels écarts, que très souvent il a tout à fait perdu de vue son sujet ; mais c'est ce qui l'inquiéte le moins : une nouvelle plaisanterie le ramene sur la voie. Vient-il à s'appercevoir, comme dans ce Chant-ci, qu'il parle d'*Elvie* enceinte, tandis que dès le troisiéme Chant il a fait venir *Cicéron* au monde ? Il en est quitte pour dire à ses Auditeurs : » Ici, Messieurs, il convient » de supposer que *Cicéron* n'est point » encore né. J'avouerai avec vous, continue-t-il, » que *Jean Barthelemi* a » une façon de composer qui trompe » beaucoup de monde ; il passe sans ré» flexion d'un point d'histoire à l'au» tre, & ressemble aux Cordiers, qui

,, plus ils font d'ouvrage , plus ils
,, reculent. Enfin je trouve , quoique
,, ce ne soit point à moi à en faire
,, la remarque , qu'il est un peu con-
,, fus , pour ne pas dire irrégulier. Ce-
,, pendant sa qualité d'ancien Auteur
,, m'empêche d'oser le condamner.
,, Nous devons croire même que ce
,, désordre est un effet de son grand
,, talent. *Virgile* ne prend-il pas son
,, Héros à son débarquement au Port
,, de Carthage, & brouillant ainsi les
,, cartes , ne revient-il pas après coup
,, à l'embrasement & à la prise de Troye.
,, Notre Auteur , Messieurs , a voulu
,, marcher sur ses traces , & renver-
,, ser comme lui l'ordre naturel , pour
,, faire voir qu'il n'est pas homme
,, à conter les choses bonnement telles
,, qu'elles arrivent.

Voici comme il se débarrasse dans le même Chant de *Marcus* , dont il n'aura pas sitôt occasion de parler.

,, *Elvie* , dit-il , faisoit , comme nous
,, l'avons déja dit , tout à la fois les
,, fonctions de mere & de nourrice.
,, Elle fut ponctuelle à observer ce que

,, prescrit *Valisnieri*, & elle fit vivre son
,, Mari dans le célibat tout le tems
,, qu'elle eut son fils à alaiter.

,, Partant (1), ajoute-t-il, mon cher
,, Marcus, à l'heure qu'il est qu'il te faut
,, être sage , & qu'il ne te reste plus
,, rien à faire , tu peux aller où bon
,, te semble. Prends , mon cher , prends
,, ton parti en galant homme. Ton
,, fils dort , comme tu vois, tranquille-
,, ment dans son berceau , & ta fem-
,, me n'a plus besoin de toi pour l'ins-
,, tant. Ainsi , si tu veux partir , je te
,, donne ton congé ; tu ne ferois que
,, brouiller les cartes ici : va-t-en , crois-

---

(1) *Pertanto , Marco mio , giacchè se' saggio ,*
Ora che non ti resta a far più nulla ,
Potresti andar , dove l'umor ti frulla :
Fatti , Marco dabben , fatti corraggio :
Il figlivolo gia dorme entro la culla ;
E la moglie per or di te fa senza ,
E anchio , se vuoi partir , ti do licenza.
Or non faresti , che imbrogliar le carte.

,, moi , à Bologne ; je te rappellerai,
,, quand il sera tems. Le voici donc,
,, Messieurs , parti d'Arpino en pleu-
,, rant , & laissant à sa femme le soin
,, de son honneur , de son fils , & de
,, sa maison.

,, Reveillons maintenant , je crois
,, qu'il en est bien tems , notre petit
,, Héros qui dort comme un prédes-
,, tiné. Mais non : il est déja tard ,
,, & plus d'un parmi vous , Messieurs ,
,, ferme l'œil. Je vous souhaite la
,, bonne nuit : allés , voici ma chan-
,, delle éteinte ".

LE treiziéme Chant mérite un détail particulier. La description enjouée que le Poëte y fait du réveil de *Cicéron* , & des soins que se donne sa mere près de lui , est encore plus amusante que tout ce qu'on a vû précédemment : d'ailleurs de très bonnes reflexions accompagnent ce récit burlesque.

Il débute par l'apologie du sommeil & en releve les avantages. Il seroit à souhaiter , dit - il , que bien des gens dormissent toute l'année. ,, Ce-

,, pendant , ajoute-t-il , pour ceux qui
,, doivent , comme *Cicéron* , être les
,, lumieres du monde , il est bon qu'ils
,, dorment fort peu ". Et pour accoutumer de bonne heure son Héros à être vigilant & à fuir la paresse , il trouve à propos de le réveiller , & se repent de l'avoir tant laissé entre les bras du sommeil.

,, Réveillés - vous donc (1) , dit-
,, il , réveillés - vous , cher *Tullius* :
,, vous n'avés que trop dormi. Mais ,
,, Messieurs , je l'entends ou du moins
,, il me semble l'entendre crier. Voici
,, sa mere qui accourt , semblable à
,, la tendre Brebis lorsque son plain-
,, tif Agneau bêle. Elle ouvre les fe-
,, nêtres , & elle voit son cher fils
,, honteux sans doute de se voir nud ,
,, ou peut - être d'avoir dormi plus

STROPHE XV.

(1) *Destati dunque , che troppo hai dormito ,*
Destati , Tullio mio.

„ que de néceſſité, qui pleure & s'at-
„ triſte. Peut-être auſſi, Meſſieurs,
„ cela vient-il des réflexions qu'il
„ fait ſur la caducité de la vie : peut-
„ être eſt-ce la faim qui le talonne ;
„ ou peut-être enfin qu'ayant mouillé ſa
„ couche, il ne peut faire paſſer cela
„ pour une ſueur. Quoiqu'il en ſoit,
„ *Elvie* pour le conſoler, le baiſe, &
„ lui dit mille douceurs, auſquelles
„ il s'efforce envain de répliquer, at-
„ tendu qu'il parle encore trop impar-
„ faitement. Une petite bouche qu'a-
„ vec beaucoup de grace il ouvre fort
„ grande, avertit ſa mere de ce qu'il
„ ſouhaite. Alors elle démaillotte l'en-
„ fant qui, tandis qu'on l'eſſuye avec
„ un linge douillet, gambade de ſon
„ mieux, & après qu'elle a regardé
„ à deux fois ſi perſonne ne la voit,
„ & qu'elle a fait ſortir de la chambre
„ juſqu'à la ſervante, elle lui préſente
„ la mamelle. *Cicéron* (1) hardi com-

(1) *E Cicerone franco, come un Conte,*
Le mani innalza al non vietato petto :

„ un Page, étend ſes petites mains
„ ſur ce ſein livré à ſa diſcrétion ; puis
„ applique une bouche à demi gon-
„ flée à l'une des deux nourriſſantes
„ ſources qui lui ſont offertes. Si pen-
„ dant ce tems ſa mere vient à lui bai-
„ ſer par haſard le front, ou à lui
„ grater la tête, lui par reſpect ne dit
„ mot, & pourſuit toujours la grande
„ affaire qui l'occupe.

„ Si quelqu'autre qu'*Elvie* lui en
„ faiſoit autant, il ſçauroit bien dans
„ ſon petit jargon s'en plaindre & ſe
„ défendre des pieds & des mains,
„ comme il fit un jour, à ce que l'hiſ-
„ toire rapporte, à l'égard de *Berta*.
„ Celle-ci l'ayant voulu prendre entre
„ ſes bras, il l'apoſtropha tout en colere
„ d'un coup de poing dans le viſage, &

E poſcia al doppio nutritivo fonte
Accoſta il labro alquanto tumidetto :
E ſe la madre intanto il bacia in fronte,
O gli gratta la teſta ei per riſpetto
Contro di lei non fa ſchermo, o difeſa,
Seguendo la magnanima ſua impreſa.

„ une autre fois *Sandra* penſa avoir
„ l'œil crevé pour la même choſe. C'eſt
„ ainſi que jadis le fils d'*Alcide* encore
„ au berceau ſe débarraſſa de deux Ser-
„ pens qui l'aſſailloient. „ Le Poete
ne ſe contente pas de la comparaiſon,
il prétend que l'action de ſon Héros
l'emporte ſur celle de l'autre. " L'hiſ-
„ toire de ces deux Serpens, dit-il,
„ eſt une fable abſolument révoquée
„ en doute aujourd'hui ; un Critique
„ moderne aſſure même, que ce
„ n'étoit qu'un Leſard qu'*Hercule*
„ étouffa. Quand il ſeroit vrai au reſte
„ que c'eût été des Serpens, réſiſter
„ à deux femmes, eſt quelque cho-
„ ſe de bien plus noble & de bien
„ plus difficile. „ Le Poete s'étend ſur
cette matiere, & tout en riant il trouve
beaucoup de rapport entre le Serpent
& la femme ; puis revenant à ſon Hé-
ros qui tette encore, il continue de
la ſorte cette ſinguliere deſcription.

„ Il pouſſe des deux mains la ma-
„ melle, (1) & tout en tirant le lait à

STROPHE XXXV.

(1) ——— *Ad ambe mani afferra*

„ lui, il ouvre de grands yeux tel qu'un
„ homme qui ſe prépare au combat, ou
„ tel qu'un Chien qui en rongeant un
„ os plein de ſuc, tourne l'œil de tous
„ côtés, grogne en ſerrant les dents,
„ & poſant les pattes ſur ſa proie, ſem-
„ ble dire : *ceci m'appartient, loin d'ici*
„ *profanes & raviſſeurs* Elvie le laiſſe
„ faire, juſqu'à ce que la laſſitude lui
„ faſſe quitter priſe. Alors pouſſant deux
„ ou trois hocquets, il rend graces à ſa
„ mere & à la nature ; puis il ſe met

Le zinne, e nel poppar fa l'occhio groſſo ;
E ſembra quaſi un uom, che aſpetti
guerra,
Ovvero un cane quando rode un oſſo,
Che gira gli occhi intorno, e i denti
ſerra,
Ringhia, e alla preda tien le zampe
addoſſo,
E par che dica : queſta e roba mia ;
Lungi da qui, gente profana, e ria.

STROPHE XXXVIII.

(1) *E la Madre ringrazia, e la natura*
Con qualche rutto.

„ à la caresser & à rire, pour lui faire „ comprendre par là qu'il est recon- „ noissant de tout ce qu'elle fait pour „ lui.

„ Les meres d'aujourd'hui, ajoute notre Poete, “ me font rire, quand je „ les vois donner leurs enfans à nour- „ rir & à élever à des femmes qui s'en „ acquitent, Dieu sçait, & se plaindre „ après cela de ce que devenus grands „ ils n'ont pour elles ni amour, ni „ respect. Leur Chien reçoit souvent „ plus d'attention & de soins de leur „ part, que le fruit qu'elles ont porté. „ *Elvie* n'étoit pas de même: *Ciceron* „ lui devoit la bonté de son tempé- „ rament, la pureté de ses mœurs, „ la réputation qu'il s'est acquise dans „ les Lettres, &c. S'il fut robuste de „ corps & fort de poulmons, cela ve- „ noit du soin qu'eut *Elvie* de ne le „ serrer que médiocrement dans ses „ langes, & de ne pas faire comme „ la plupart des Nourrices qui com- „ priment la ratte d'un enfant, de ma- „ niere à l'étouffer. S'il fut d'un ca- „ ractere égal & d'un humeur gaye, „ c'est l'effet de l'attention qu'eut cette

„ tendre mere d'écarter de lui dans son „ enfance toute mélancolie, en jouant „ & folâtrant avec lui, ou l'amusant „ d'historiettes qu'il n'avoit garde d'en- „ tendre, mais dont il rioit, malgré „ qu'il en eût, tant sa mere lui en don- „ noit l'exemple de bonne grace.

„ La mélancolie, Messieurs, ajoute le Poete, “ est un serpent, un poi- „ son, une maladie, une humeur noire „ qui nous ronge le cœur: je sçais par „ expérience ce qui en est. Oh! *Jean* „ *Barthelemy*, ton maudit Bouquin à „ force de me faire suer l'été & gre- „ lotter l'hyver, m'a tellement mai- „ gri & tourmenté, que l'on diroit „ à ma figure que je porte envie aux „ ames du Paradis. De la tristesse, il n'y „ a qu'un pas à la folie; demandés le „ plutôt au *Tasse*, demandés le au trois „ tiers au moins des Poetes. La joie „ au contraire est un bien précieux & „ salutaire; rien n'est si sain que de rire. „ *Caton* lui même aimoit la gaieté, & „ l'alloit chercher à la taverne. Ce „ Philosophe n'auroit pas fait la fo- „ lie de se faire mourir, s'il eût eu „ ce jour là un bouteille ou deux de

„ bon vin sur l'estomach. En un mot „ tout mélancolique meurt prompte- „ ment, au lieu qu'un homme joyeux „ est sûr de vivre tant qu'il rira. „ Pour procurer encore plus de gaieté à son Héros, le Poete le fait aller avec sa mere à la campagne. C'est là, se- lon lui, que se puise à grands traits cette tranquilité d'ame, qui rend heu- reuse la vie d'ici bas. Le Poete en parle en homme passionné: il entre sur- tout dans le détail de celle où il a coutume d'aller tous les ans se délasser, & il fait à cette occasion un grand élo- ge du Marquis *Lucini* son patron, qui a la bonté de l'y recevoir & de l'y bien traiter. Enfin il passe en revue plu- sieurs belles campagnes des environs où il est tenté d'aller. Seize strophes sont employées à cette énumération qui toutes commencent par *J'irai*, &c. Enfin il s'apperçoit de sa longueur, & termine ainsi. “ Mais si je parle encore „ d'aller quelque part, vous m'allés tous „ envoyer où je ne pense pas d'aller, „ je veux dire, au Diable. C'est pour- „ quoi je me tais, aussi bien est-il dé- „ ja tard. Jusqu'au revoir.

CHANT XV.

Le Poete débute ici par de comiques regrets sur la brieveté de la vie, & sur le peu de tems que la mort nous laisse pour étudier. « On dira, dit-il, tout ce „ qu'on voudra: c'est un joli métier „ que celui d'apprendre. Je voudrois „ vivre encore cent ans, non pour „ faire fortune, ou bonne chere, mais „ parce qu'il y a toujours, comme disoit „ cette vieille, quelque chose de nou- „ veau à découvrir dans la Lune. Oh que „ nos peres du premier âge du monde „ étoient heureux! Ils avoient du moins „ le tems d'aller à l'école. Au lieu „ qu'aujourd'hui manger de la soupe „ par delà cent ans, c'est amener raffle „ de dix-huit en trois dés. Le tems „ n'est plus où Berthe filoit; ce sont „ les Parques qui tiennent sa place, „ & leur tâche est bientôt faite. (1)

Strophe III.
(1) *Più non è'l tempo che Berta filava; Filan le Parche, e presto il filo manca.*

„ Jadis la Gent humaine étoit obligée de se tuer, parce qu'elle s'ennuyoit de vivre. Alors un homme „ avoit tout le tems de devenir Docteur de Sorbonne ou de Salamanque, & à l'âge de six cens ans une barbe „ étoit encore noire Mais aujourd'hui „ à peine le goût de l'étude vient-il, „ que l'on est déja grison ; à peine „ commence-t on à y entendre quelque chose, qu'il faut songer à faire „ son paquet Le cruel Nochér des Enfers bout déja d'impatience après „ vous ; aussi pour un sçavant qu'il „ passe dans sa barque, il met à bord „ des milliers d'ignares.

„ Puisque cela est ainsi, nous ne „ devrions donc ne nous occuper que „ de choses utiles, & ne point pâlir, „ comme nous faisons, sur une Médaille antique, sur une pierre, ou „ sur la couverture à demi rongée „ d'un livre que nous n'entendons plus. „ *Jean Barthelemy*, Messieurs, persuadé de cette vérité, ne nous a laissé „ aucun détail des langes & du berceau de *Ciceron*, & il passe fort légerement sur la description des meubles de la chambre qu'occupoit *Elvie*.

Le Poete à l'occasion de la simplicité de ces meubles, tombe avec véhémence, & même avec dignité, sur le luxe qui regne aujourd'hui dans sa patrie.

“ Rentre enfin en toi-même, lui dit-il en l'apostrophant, „ & si tu n'es plus „ aujourd'hui cette formidable Reine „ des Nations, dont on vantoit tant „ le courage & la discipline, n'en „ accuse que tes vices, & non les „ Dieux. Chasse de chez toi le luxe „ & l'ambition, pour recevoir en leur „ place la tempérance & l'amour du „ travail.

„ Sors donc (1), il en est bien tems, „ vieille indolente & paresseuse, de „ ce sommeil pesant, ou pour mieux „ dire, de ta léthargie ; autrement la „ colere de Dieu, je t'en préviens, „ ô Italie, t'accablera tout à fait. Si „ par malheur (ce qu'à Dieu ne plaise) „ l'encre qui coule ici pour toi de ma „ plume, est répandu en vain, j'ai „ du moins la consolation d'avoir fait „ ce que je devois à ton égard. Puis reprenant son ton, il ajoute : “ Ma „ foi, Messieurs, je me suis bien soulagé depuis que j'ai, comme vous „ venés de l'entendre, invectivé la „ pauvre Italie ; il me semble avoir „ un poids de moins sur les épaules. „ Je ne crains point au reste d'en être „ blamé ; c'est le privilege des Poetes „ de la malmener ainsi, & de la „ prendre par le toupet, pour lui „ faire faire une pirouette. Maintenant donc que j'ai exercé mes droits, „ reprenons la suite de notre Histoire.

STROPHE LIX.

(1) *Svegliati o mai, Vecchia oziosa è lenta.*
Dal grave sonno, anzi del tuo letargo: dire,
O di Dio l'ira sopra te paventa,
Io ti lo dico, Italia, in lungo, e in largo
E se a caso il che'l Ciel mai non consenta,
Per te l'inchiostro inutilmente spargo,
Avrò almen questa consolazione
D'aver fatto la mia obbligazione.

Le reste du Volume contient la façon dont *Cicéron* fut sévré ; le voici enfin âgé d'un an & huit mois ; déja les dents lui ont percé, & il commence à trotter à l'aide de la liziere.

SECONDE PARTIE.

CHANT XVIII.

COMME cette seconde partie ne différe absolument en rien de la premiere pour le stile, ni pour le sujet, nous l'allons abréger dans la crainte d'ennuyer à la fin le Lecteur.

L'Auteur commence par une courte Préface dans laquelle il prévient la critique, & répond à l'objection qu'on peut lui faire, que son Ouvrage ne sçauroit être traité de Poëme, encore

moins passer pour la Vie de *Cicéron*, puisque à peine en parle-t-il.

„ Ce sera, répond-il, ce qu'il „ plaira à Dieu ; ce sera un nouveau „ genre de Poëme écrit *grosso modo*, „ dont *Aristote*, *Horace* & les autres „ n'ont pû donner de regles, puisque „ le plan en étoit encore dans les es- „ paces imaginaires ". D'ailleurs pourvu que son Livre soit acheté, il déclare qu'il est content. De-là il passe à son sujet, qu'il traite toujours avec la même gravité. Ici c'est *Cicéron* qui pleure, lorsqu'en voulant courir il se heurte la tête, ou lorsqu'un oiseau attaché par la patte à un fil, vient à lui échapper. Puis s'interrompant au milieu de cette narration si grave : „ Ne vous étonnés pas, ajoute-t-il parlant à son Auditoire, „ si je ne „ vous dis pas grand chose de mon „ Héros ; ce n'est encore qu'un en- „ fant. Lorsqu'il sera devenu homme, „ c'est alors que je vous rapporterai „ de lui des choses qui vous stupi- „ fieront. En attendant qu'il ait pris „ sa croissance à son aise, il faut bien

„ vous amuser par quelque conte ". C'est ainsi qu'est traitée la fin de ce Chant ; & les trois suivans sont aussi sérieux.

Le Poete dans ses digressions sermone les meres, & leur prêche fort au long la nécessité de mille petites attentions qu'*Elvie* avoit pour son fils. Par le soin qu'elle prenoit déja à l'instruire, suivant les circonstances, il fait voir combien il est essentiel d'étudier le caractere des enfans, & de ployer de bonne heure du bon côté ces jeunes arbrisseaux.

CHANT XXII.

ARRIVÉ au vingt-deuxiéme Chant, le Poëte déclare à ses Auditeurs, qu'il vient prendre congé d'eux, parce qu'il a un voyage à faire ; mais cependant qu'avant de partir il leur débitera encore un Chant, si cela leur fait plaisir & s'ils l'en prient ; „ quoique, continue-t-il, „ des bavards éternels, comme „ nous autres Poëtes, n'ayent pas „ d'ordinaire besoin d'invitation. Non, „ une nouvelle épouse n'est pas aussi cu-

„ rieuse de faire voir ses charmes ; les „ jeunes gens ne le sont pas tant de „ danser, ce qui est beaucoup dire ; „ enfin une mere éprise de ses filles „ n'est pas aussi empressée à en étaler „ les appas, qu'un Poete l'est de ré- „ citer ses ouvrages. Et comment cela „ ne seroit-il pas ainsi ? ce sont les „ Muses qui nous inspirent. Or on „ doit bien penser que, semblables à „ celles de leur sexe, elles sont dans „ l'habitude de tirer de nous ce qu'elles „ peuvent. Je vais donc, ajoute-t-il, „ me remettre, Messieurs, à tra- „ duire la Vie de *Cicéron*. Vous di- „ rés que je m'écarte trop souvent „ de mon sujet ; mais à cela je vous „ répondrai, qu'en tout cas j'y re- „ viens toujours en droiture : cela „ prouve au reste que *Pindare* n'est pas „ le seul qui soit chéri des Dieux. Quand „ ce Poete, qui avoit entrepris d'im- „ mortaliser ces fameux Vainqueurs „ qui remportoient le prix aux an- „ ciens jeux de la Grece, ne sçavoit „ plus que dire sur le compte de ces „ gens-là, qui pour la plûpart n'étoient

„ que des faquins ou des marmitons „ indignes d'un tel honneur, il prenoit „ tellement l'essor, qu'*Apollon* même en „ étoit tout ébahi, & ne comprenoit pas „ comment il ne se rompoit pas le „ col. Mais, comme dit *Horace*, soit „ oubli, soit caprice, *Pindare* ce „ jour-là ne retournoit pas au logis, „ & couchoit en l'air à moitié che- „ min. Tout le monde veut aujour- „ d'hui faire de même, & chacun pin- „ darise ; mais malheureusement avec „ moins d'adresse que ce Poete, & l'on „ se fracasse en tombant ".

Le reste de ce Chant est une description des actions puériles du Héros enfantin de notre Auteur ; elle est mêlée de tems en tems de traits de satyre contre le sexe, que l'on peut reprocher à l'Auteur de ne pas ménager autant qu'il le devroit : nous n'arrêterons pas le Lecteur à ce détail. Le retour de *Marcus* que le Poete ramene de son long voyage, mérite plus d'attention. Il nous instruit auparavant de ce qu'il fit pendant son absence. „ Lorsqu'il eut, dit notre Auteur, pris

» congé de sa femme & de son fils, » & qu'il eut baisé l'un au front, l'autre au visage, il erra de pays en » pays ; & soit que les Poetes fussent » alors une marchandise moins commune, soit que les astres lui » fussent plus propices qu'à d'autres, » soit enfin que les grands Seigneurs » d'alors donnassent plus volontiers, » le fait est que ses vers lui valurent » de l'argent. De quelle part cela lui » vint ? je ne vous le dirai pas, attendu que pas un seul ancien manuscrit n'en fait mention. Vous devés sçavoir, Messieurs, continue-t-il, » que les Poëtes étoient anciennement » dans cet usage, qui, si nous en » croyons *Crescimbeni*, passa ensuite en » Provence, & est malheureusement » aboli tout-à-fait de nos jours. *Marcus* » passa quelque tems dans l'Étrurie, cette » fameuse contrée ; il fut à Florence, » où il reçut de la part du Grand » Duc tout l'accueil possible. On le » retint à souper ; on lui fit à table » plusieurs questions ; enfin il fut unanimement proclamé Académicien *Apa-*

„ *tiste*, & *la Crusca* lui fit aussi l'honneur de l'aggréger dans son sein, „ bien qu'il ne parlât pas un langage „ des plus purs & qu'il fût même assez „ sujet aux sollécismes. Il est vrai, „ Messieurs, que comme le remarque mon Auteur, on ne connoissoit „ point encore la Grammaire du docte „ *Buonmattei*, ni le *Droit & le Gauche* de „ *Bartole*, ni beaucoup d'autres Écrits „ de cette nature.

„ Le bon *Marcus* changeoit de séjour de tems en tems ; il étoit tantôt à Pistoie, tantôt à Siene, & sa „ chere femme pendant ce tems se „ passoit de lui. Cette absence duroit „ depuis trois ans : enfin *Elvie* violemment saisie & préoccupée de cet empressement qu'ont toutes les honnêtes „ femmes de revoir un mari éloigné, „ prit le parti de lui écrire une Lettre pathétique, & choisit pour modele celle „ qu'*Ovide* a adressée au nom de *Pénélope* à *Ulisse*. Aussitôt *Marcus* se dispose à partir, il fait son paquet, „ paye sa place au carrosse, & comme „ ces sortes de voitures sont extrême-

„ ment ennuyeuses, pour y remédier, „ il s'associe une certaine *Fleur de Lis*, „ ou *Fleur de Lise* pour compagne, dans „ l'intention d'en tirer double parti.

„ Cette Fleur de Lys n'est point la „ même qui suivit si constamment *Brandimarte*, & dont le nom sera immortel. C'étoit, si je ne me trompe, „ la femme d'un Professeur de Pise, „ non pas de cette Pise si renommée par „ les jeux antiques de la Grece, mais „ d'une autre Pise située sur la rive „ gauche de la Mer Tyrrheniene. *Tite-Live*, ce me semble, nous apprend „ qu'elle fut fondée par les Pisans : c'est „ dans cette Ville que je me rappelle „ d'avoir vû une tour qui a le torticolis.

„ Je ne sçais, Messieurs, ajoute assés plaisament le Poete, " si vous „ remarqués l'attention que j'ai de „ vous bien spécifier les choses, afin „ qu'il n'y ait rien d'obscur dans mes „ vers. La clarté est ma passion. Je ne „ cesse de la prêcher à ma Muse, „ & continuellement je luis dis : tant „ que l'urine est claire, on peut se

„ mocquer du Médecin (1). Pour revenir à *Fleur de Lys*, cette honnête „ femme vivoit fort mal à son aise, „ depuis la perte de son mari, & montroit à lire & à écrire pour gagner „ quelque chose. Quant à son âge, „ elle datoit un cinq précédé d'un „ zero. Le véridique Historien *Tassoni* „ nous assure qu'elle étoit sourde d'une oreille. Elle plut au bon *Marcus* „ qui eut un jour occasion de la voir, „ & dès l'instant il eut des vûes sur „ elle, pour en faire la Gouvernante „ de son fils.

L'entrevue d'*Elvie* & de *Marcus* revenu à Arpino, n'est pas moins comique que le reste. Elvie fait connoissance avec *Fleur de Lys* qui se trouve être de son goût. Tous les trois tra-

---

STROPHE LIX.

E la chiarezza è la mia passione :
E alla mia Musa tutto giorno io predico :
Piscia chiaro, e poi truffati del Medico.

vaillent dans la suite du Poeme, à l'envi l'un de l'autre, à faire de *Ciceron* un prodige qui profitoit de tout on ne peut pas mieux. " Il rodoit sans cesse, dit le Poete, " de la garderobe à l'of-
„ fice, de la cuisine au grenier, ou
„ à la cave, le tout pour apprendre
„ la Langue Latine. C'étoit un plaisir
„ de le voir s'adresser tantôt au Cui-
„ sinier, tantôt au Marmiton, tantôt
„ à la Servante, & leur demander sans
„ cesse comment telle chose se nom-
„ moit en Latin. Dès que son pere,
„ ou sa mere, ou sa gouvernante ou-
„ vroient la bouche, il écoutoit de
„ toutes ses oreilles, & ne laissoit rien
„ tomber à terre. Aussi le bon homme
„ *Marcus* se faisoit-il un plaisir de
„ l'entretenir surtout des hommes
„ illustres que l'Histoire ancienne a
„ préconisés. Oh! que c'étoit un grand
„ homme que cet *Epaminondas*, di-
„ soit le pere *Marcus*! il n'a jamais
„ fait un mensonge de sa vie. C'est
„ en quoi il est plus estimable, ajou-
„ toit *Elvie*. Pour moi, disoit *Fleur*
„ *de Lys*, tant que j'ai pû, j'ai toujours

„ évité de mentir; car le mensonge
„ est l'enfant du Diable, & un enfant
„ qui ressemble comme deux gouttes
„ d'eau à son pere. Et ce fameux *Aris-*
„ *tistide*, disoit *Elvie*, à qui le vice
„ étoit si en horreur, certes c'étoit un
„ homme d'un vrai mérite. Oui, ajou-
„ toit *Marcus*: c'est un bel exemple
„ à suivre. *Fleur de Lys* s'endormoit
„ quelquefois à la fin, & laissoit aller
„ sa tête sur ses épaules.

„ Avec de telles instructions, & les
„ dispositions merveilleuses que le pe-
„ tit *Ciceron* y apportoit, il ne faut
„ pas s'étonner s'il fit tant de progrès.
„ Déja il écrivoit très courament,
„ très lisiblement, & beaucoup mieux
„ que tant de gens qui de nos jours
„ veulent passer pour habiles, & qui
„ prétendent s'y connoître, quoique
„ souvent ils ne puissent se lire eux mê-
„ mes du jour au lendemain; ce sont
„ gens à qui je suis tenté de donner le
„ conseil qu'*Apelle* donna un jour
„ à Alexandre.

„ Entendant ce Prince raisonner
„ peinture d'un ton de Maître & dé-

„ cisif, comme c'est assez la coutume
„ des Grands, *Appelle* témoin de ses
„ propos hors de sens, lui dit: *Sire,*
„ *tâchez du moins que mes Eleves ne*
„ *vous entendent pas; car vos bêtises les*
„ *empêchent de se tenir en place, les voi-*
„ *là qui vont crever à force de rire.*

„ Quant à la mémoire, *Ciceron*
„ brilloit de ce côté-là, dit le Poete. Il
„ apprit *Musa* en très peu de tems;
„ l'actif & le passif d'*Amo*, ne lui cou-
„ terent qu'une journée; enfin tout pe-
„ tit qu'il étoit encore, il sçavoit déja
„ par cœur tous les prétérits & les supins.

„ Mais voici qu'au plus beau de sa
„ carriere Littéraire, (que la fortune,
„ Messieurs, dit le Poete est incons-
„ tante! Qu'est-elle? Que n'est-elle
„ pas?) *Ciceron* est forcé d'abandonner
„ ses livres & de se mettre au lit (1).

STROPHE C.

(1) *Quand'ecco sul più bell dello studiare*
Come fortuna va cangiando stile!
Chè, che non è? Tullio si vide astretto
D'abbandonare i libri, e andare al letto.

„ La fiévre le saisit, un frisson glace tous
„ ses membres, la tête & tout le corps
„ lui fait mal, on diroit qu'il a été
„ bastonné d'importance. En cet état
„ il se couche & marmotte tout en
„ claquant des dents une priere à Ju-
„ piter. Adieu la joie, la promenade,
„ l'écriture; il n'y a plus moyen pour
„ lui de lire *Cino de Pistoye*. Son pere
„ & sa mere se désolent, & moi,
„ Messieurs, je me sens prêt à verser
„ des larmes; souffrés de grace que je
„ respire un peu. Ainsi finit le Chant.

Le Poete ne manque pas dans le suivant d'appeller le Médecin, & d'exercer à ce sujet sa verve caustique. « Il
« accourt, dit il, d'un air empressé &
„ hors d'haleine, comme font encore
„ ceux de nos jours, quoique ce ne
„ soit pas cependant une espece si rare.
„ Il y en a même tant (1), qu'on en
„ pouroit envoyer promener les deux

STROPHE XI.

(2) *E sputar quasi non posso*
Che non isputi ad un Dottore addosso.

» tiers. Car ſi par haſard je viens à cra-
» cher, je ſuis quaſi ſûr d'attraper le
» dos d'un Docteur. En entrant dans la
» chambre du malade, le Médecin d'*Ar-*
» *pino* commença par ſaluer en bon La-
» tin les Aſſiſtans ; il s'approche en-
» ſuite du petit infirme, lui demande
» s'il n'a pas mangé quelque frian-
» diſe, s'il a bien dormi, s'il ſe ſent
» oppreſſé, s'il a faim ou ſoif, s'il a
» mal à la rate ou au poulmon, &c. il
» lui fait enſuite tirer la langue, con-
» ſulte ſon urine, & conclud enfin que
» *Ciceron* eſt malade. Nous le ſçavons
» bien, répliqua je ne ſais qui,
» mais aſſez bas, pour qu'il ne l'enten-
» dît point. Enſuite notre Docteur, après
» avoir défendu au malade de ſe le-
» ver, de manger de la viande & de
» boire du vin, prend la plume, &
» écrit d'un air d'enthouſiaſte & tout
» en courant une énorme ordonnance.
» Ce Médecin, ajoute le Poete,
» avoit un air auſtere, le port grave
» & rébarbaratif. Ses diſcours étoient
» confus de Grec & de Latin, pour pa-
» roître ſans doute un autre *Caſtelve-*

» *tro*. Après avoir bien peroré, il fit
» à la compagnie une belle révérence,
» & s'en alla : mais ſur le pas de la
» porte il ſe reſſouvint, qu'il n'avoit
» pas tâté le pouls de ſon malade. Il
» retourne donc ſur ſes pas, redemande
» la plume, & ajoute à ſon ordonnan-
» ce un ſupplément ; puis il ſe retire de
» nouveau en diſant, *à demain, car*
» *je ſuis très preſſé.*

» Jugés, Meſſieurs, dit le Poete,
» ſi *Marcus* & *Elvie* furent bien raſſu-
» rés ; auſſi comptant peu ſur les re-
» medes, & encore moins ſur les talens
» du Docteur, comme ils étoient
» Payens, ils eurent recours au Ciel.
» *Marcus* promit à *Eſculape* de lui im-
» moler un Coq ave ſa crête, & *Elvie*
» fit vœu d'aller en pélerinage à Epheſe
» en bonne compagnie aux dépens de
» ſon époux, & de lui faire acheter une
» robe de prix, avec une montre, ou
» quelqu'autre bijou qu'elle porteroit
» à l'avenir, en reconnoiſſance du bien-
» fait qu'elle recevroit des Dieux.
» Pour Fleur de Lys, elle menoit une
» vie de chien ; tous les jours elle

» avoit deux œufs à faire cuire, & la
» ſoupe de *Ciceron* à tailler. C'étoit elle
» qui le faiſoit manger, qui tenoit le
» verre quand il buvoit, &c. Souvent
» les larmes lui venoient aux yeux, ſur-
» tout quand ſon maître & ſa maîtreſſe
» étoient préſens.

» Vous ſerés peut-être bien aiſes,
» Meſſieurs, ajoute notre Auteur, de
» ſçavoir quelle étoit la maladie de
» notre ami *Ciceron* : c'étoit la petite
» verole. » Le Poete la compare in-
génieuſement à l'amour. « L'un & l'autre
» de ces deux maux, dit-il, ſont la cauſe
» de la perte des trois quarts des hom-
» mes. Lorſque le mal ſe fut déclaré,
» on ne ménagea rien pour y rémédier ;
» & pour que l'enfant en revînt plus
» vîte, dit *Paſſeroni*, on congédia le
» Médecin. Auſſi fut-il guéri en peu
» de tems, ce fut l'affaire de quelques
» ſemaines.

Enfin le Poete retire ſon Héros déja grand des mains de la Gouvernante, pour le mettre entre celles du Poete *Archias*, ſous les yeux duquel il lui fait achever ſes études, & apprendre

tout ce qu'un jeune homme bien élevé doit ſçavoir dans le monde ; après quoi il prend congé de ſon Héros en ces termes

» Maintenant (1), O *Ciceron*, que te
» voilà Docteur, entre hardiment &
» avec confiance dans le monde, &
» ſois ſûr d'y être honorablement re-
» çû. Montre-toi vif & ardent dans
» la diſpute, cite de tems en tems
» quelqu'Auteur, comme qui diroit
» *Bartole* & *Balde* ; parle toujours
» Latin ; aye ſoin d'avoir même en
» crachant un air d'importance. Après
» cela, mon cher, vas où tu voudras.

Strophe LXXXVII.

O Cicerone, ora che ſei dottore,
Vanne pel mondo puo ardito, e Baldo,
Che ti faranno tutti quanti onore :
Moſtrati in diſputar ardente, e caldo :
Cita di tanto in tanto un qualche Autore,
Come ſarebbe dir Bartolo, e Baldo :
Parla Latino, ſputa tondo, e poi
O Cicerone mio, va dove voi.

Puis s'adressant à son Livre, il le congédie à son tour de la sorte.

„ Et toi (1), Poeme de nouvelle invention, vas je te le permets, vas courir „ le pays; vas, je te donne ma bénédiction. Vas encore un coup, tu m'as „ assez fait de mal à la tête. Vas, le „ Sénat, l'Inquisition & l'Archevêque „ y consentent. Enfin vas, te dis-je; „ puisse la fortune t'être favorable : „ cours encore une fois, je te le commande, & que le Ciel te bénisse. Si „ quelqu'un (& cela t'arrivera souvent) te dit à ton nez que tu ne vaux

---

(1) STROPHE LXXXVIII.

Tu, Poema di nuova invenzione,
Va pur, ch'io non tel vieto, infrà la gente,
Va, ch'io ti do la mia benedizione;
Va, che m'hai logorata omai la mente;
Va che'l Senato, e la Inquisizione
E l'Arcivescovato tel consente:
Va, ch'io ti priègo la fortuna amica;
Va, ch'io ti mando : il Ciel ti benedica.

„ rien, tiens toi tranquille, si c'est un „ ignorant qui te parle ainsi, ou contente toi de le prier de te jetter au „ feu. Si c'est quelque docte personnage qui te fait ce reproche, prends „ un ton modeste & dis lui à demi „ voix : *Monsieur, voilà la plume, tâchez de mieux faire.* Dirige tes pas „ ou regnent l'amour & l'urbanité, où „ les ris & l'allégresse habitent; tâche „ d'aborder avec respect (si toutefois „ le Portier te permet l'entrée) chez „ un de ces Grands qui protégent encore les beaux Arts, & lors que tu „ seras en sa présence, dis lui : *un de „ vos serviteurs qui vous révere & ne „ vous demande rien, m'envoye vers vous, „ sans prétention.*

Enfin le Poëte tire sa révérence à ses Auditeurs, & leur souhaite une bonne santé. *A voi tutti m'inchino, è state sani.*





II.

SONNETS.

VOICI quatre Sonnets dont la traduction rendra foiblement les beautés, mais que les Amateurs de la Poesie Italienne seront sûrement flatés de retrouver ici. Celui de Judith est connu : les deux suivans sont du Marquis *Maffei*, & le dernier fait à Paris, est récent.

SONNETTO.

I.

AL fin col teschio d'atro sangue intriso,
Tornò la gran Giuditta, e ognun dicea,
Viva l'Eroe : nulla di donna avea
Fuor' ch' il tessuto inganno, e il vago viso.

Corser le verginelle al lieto avviso;
Ch'il piè, ch'il manto di bacciar godea,

La destra, nò, ch'ognun di lei temea
Per la memoria di quel mostro ucciso.

Cento Propheti alla gran' donna intorno,
Andrà, dicean, chiara di te memoria
Fin ch'el sol splenda, e orunque porti il giorno.

Forte ella fu nella immortal vittoria,
Ma fù più forte allor che fè ritorno,
Standosi tutta umile in tanta gloria.

TRADUCTION.

Judith triomphante d'Holopherne.

ENFIN la fameuse *Judith* rentra dans la Ville tenant le crâne ensanglanté de son superbe Ennemi, & chacun crioit : *Vive le Héros.* Elle n'avoit en effet de son sexe, que les charmes & la supercherie qu'elle avoit employées. Toutes les jeunes filles vinrent au devant elle transportées de joie : c'étoit à qui lui baiseroit le pied, où la robbe. Pour la main, chacun se rappelloit en la voyant le monstre qu'elle venoit d'exterminer, & paroissoit ne

la regarder qu'avec crainte & frayeur.

Une foule de Prophêtes entouroit cette merveilleuse femme, en disant : Votre nom sera célébre, tant que l'astre du jour brillera, & dans tous les lieux où il porte la lumiere.

Le fameux succés de cette Héroine prouve l'étendue de son courage ; mais qu'elle en fit bien plus paroître encore, en résistant à l'orgueil, au milieu de tant de gloire & d'applaudissemens !

ALTRO.

II.

VERO tu parli, amico ; io nelle arene
Vo seminando, e legar cerco il vento.
È instabil, lieve, ne vuol cento e cento ;
L'ore a tutti comparte, or scaccia, or tiene.

S'avviluppa, si scioglie, or fugge, or viene,
Prende, lascia, ritorna : anch'io pavento
Favola far mi, e dileggiar mi sento

Che ora a me tanto error più non conviene.

Tutto è vero, il conosco ; e disdegnosa
Ne hò l'alma, e il volto di rossor pinto.
Mà oh Dio ! mira la ; scorgi che amorosa
Faccia, e da qual splendor quel volto è cinto !
Qual fascino ! Qual forza occulta ! Cosa
Non è mortal, èl mio poter n'è vinto.

TRADUCTION.

Portrait d'une Coquette.

Ami, tu dis vrai : c'est semer sur un sable aride, c'est vouloir enchaîner les vents Oui, je le sais : elle est inconstante, volage, il lui faut des Adorateurs par centaines. Tous sont admis à ses rendés vous. Tantôt c'est un congé, tantôt c'est un rappel qu'elle signifie. Aujourd'hui sur la réserve, demain livrée toute entiere à vous ; dans un instant elle s'éloigne, dans l'autre elle se rapproche. Son plaisir en un mot est de prendre, quitter & reprendre

prendre un cœur presque en même tems. J'apprehende avec raison que la plaisanterie du jour ne roule sur moi, & que l'on ne me vienne dire d'un ton railleur, qne de tels égaremens ne me sont plus pardonnables. Je sens toute la force de ces vérités. Au fond même, mon cœur méprise l'infidelle, & ma rougeur marque assez mon dédain. Mais oh Dieux ! regarde la, cher ami. Vois cet air languissant, amoureux. Vois combien d'éclat environne sa tête charmante ! quel enchantement !.... quelle secrette vertu !.... Non, un tel objet n'a rien de l'humaine nature ; je ne peux, malgré tous mes efforts, que succomber.

ALTRO.

III.

IN quell' età ch'io misurar solea
Me co'l mio Capro, e'l Capro era maggiore,
Io amavo Clori, che in fin da quell' ore
Maraviglia e non donna a me parea.

Un dì le dissi : io t'amo, e'l disse il cuore,
Poiche tanto la lingua non sapea,
Ed ella un bacio diemmi, e mi dicea,
Pargoletto, ah ! non sai che cosa è amore.

Ella d'altri s'accese ; altri di lei :
Io poi giunsi all'età ch'uom s'innamora,
Età de gli infelici affanni miei.

Clori or' mi sprezza, io l'amo in fin d'allora,
Non si riccorda del mio amor costei ;
Io mi riccordo di quel bacio encora.

TRADUCTION.

Le Baiser.

J'ETOIS dans l'âge, où, comparaison faite de mon Bouc à moi, mon Bouc étoit le plus grand, lorsque je commençai à aimer Cloris, qui dès ce moment me sembloit moins être une femme qu'une merveille. Je lui dis donc un jour : je t'aime, ou plutôt ce

fut mon cœur qui lui tint ce langage, dont ma bouche n'étoit pas encore capable. La belle me dit en me donnant un baiser : » Pauvre enfant hélas! tu ignores ce que c'est que l'amour.

D'autres Bergers ont depuis soupiré pour elle, & ont sçû l'attendrir. Le tems m'a fait enfin atteindre l'âge où l'homme est capable d'attachement; âge infortuné où j'ai vû naître pour moi l'ennui & le chagrin. Cloris ne fait pas pour cela plus de cas de moi, & je l'aime cependant toujours. Elle a totalement oublié le feu dont je brûlai pour elle, & moi pour mon malheur, je me ressouviens toujours du baiser.

ALTRO.

IV.

QUALOR, bella, tu snodi il labro al canto,
Veggo sull' ali sue librarsi Amore,
Che d'insolito pieno alto stupore,
Alla madre si crede esser' accanto.

Se d'armonica voce il solo incanto
Induce l'Amor' in questo dolce errore,
Gl'occhi, la voce, il volto, e il tuo candore
Frà noi ti danno ognor lo stesso vanto.

Oh quanto Amor è men di noi beato!
Ei t'ode sol, noi t'ascoltiamo, e mille
Pregi ammiriam' nel tuo volto adorato.

Egli perciò ne freme, e sue faville
(Par far di noi vendetta) accende irato
Nelle tenere tue vaghe pupille.

TRADUCTION.

La Belle Chanteuse. A Mde R.....

TOUTES les fois, charmante R... que ta bouche s'ouvre pour chanter, je vois en suspens, au milieu des airs, l'Enfant Aîlé qui, saisi d'un plaisir nouveau, croit être près de sa mere.

Si le seul enchantement de ton harmonieuse voix induit l'amour dans cette douce erreur, juge de l'empire qu'exercent sur nous tes yeux, ton

chant, tes traits, l'éclat de ton tein.

Quel avantage n'avons nous pas même sur ce Dieu! Son plaisir se borne à t'entendre; nous y joignons celui d'admirer mille appas dont est composée ta charmante figure.

Aussi en frémit-il de rage, & pour s'en venger, furieux, il allume ses flambeaux au feu que lancent tes tendres & amoureuses prunelles.



ALLEMAGNE.

I.

POEME.

Sur l'Origine du Bonheur ou du Malheur de l'Homme (1).

TRADUCTION.

NON, je ne suis point dans l'erreur : c'est un sort barbare, ô Mortel, qui t'a donné l'être, & qui jaloux de ton bonheur, a voulu attacher à tes pas toutes les miseres, dans ces tristes momens où ta mere t'a mis au monde avec douleur. Tu ne dois pas la vie à l'amour, mais à la haine; tu es né la proie du destin le plus

[1] Extrait du Journal intitulé : *Neve Erweiterungen der erkentniss und des vergnugens.*

cruel & le tourment de toi-même. Quand les chagrins de l'enfance te font verser des larmes ; quand quelque rayon de bonheur semble te luire en ton printems ; quand le poids des besoins te surcharge, & dans ce tems où la vieillesse tremblante te courbe vers la tombe où elle doit dans peu te conduire : homme, dans tous ces divers états que tu es digne de pitié ! Tu seras toujours malheureux, soit dans cet âge tendre où les pleurs sont ton seul langage, soit dans cet âge fougueux où tu suis a pas précipités le fantôme du bonheur ; soit dans ce tems de langueur où tu perds tes forces & où le sommeil les répare. Vois ces têtes couronnées qui sont chargées d'or & de pierreries, & cet homme qui couvert de sueur & de poussiere, marche à pas lents derriere sa charrue. Crois-tu que le Prince & le Laboureur ne sont pas hommes l'un & l'autre, qu'ils ne sont pas tous deux esclaves du sort ? Penses-tu que le Monarque étendu sur le duvet, jouisse d'un sommeil plus doux que le Paysan couché sur le chau-

me ? Le poids du Sceptre incommode l'un, autant que la charrue est à charge à l'autre. Tous forment des vœux téméraires qu'ils détestent dès qu'ils sont remplis. Voilà, destin barbare, le cruel arrêt que tu prononças contre nous. Notre bonheur seroit ton tourment ; tu te fais un jeu de nos maux, & un plaisir de nos miseres. Faut il que tu nous aye créés ; faut-il..... Arrête, insensé : l'audace du blasphémateur est toujours punie. Oses-tu, Etre imbécile, braver le Maître de l'Univers ? Connois toi, vois en tes mains ton bonheur, vois-y ta misere. Entends ton Dieu qui te dit : *obéis, tu seras heureux*. Mais si foible en ta volonté tu suis une autre loi que la sienne, si tu t'exposes aux tristes suites de ton aveugle folie, qui t'y engage, si ce n'est toi ? Source de Bonté éternelle, grand Dieu sur qui répands-tu tes dons ? Sur l'homme qui les méprise & qui, indigne d'en jouir, en abuse, comme s'il fuyoit son bonheur & cherchoit ta haine. Que ce Tyran est malheureux ! Que l'éclat même de son Trône effraye!

Cette chambre magnifique où l'or & l'argent éblouissent, n'est qu'une prison pour *Tibere*. Il s'est rendu terrible à tous ; le moindre bruit l'épouvante, il déteste, il maudit son rang, & tremble qu'on ne l'en déplace. Semblable au Voyageur qui marchant de nuit & pliant sous son fardeau, jette autour de soi un regard inquiet, s'effraye du bruit d'une feuille & craint qu'un voleur ne lui enleve son butin : riche d'argent, mais dénué de plaisirs purs, un essain de soucis l'entourre, le suit pas à pas, & plus assidu que ses Satellites, l'accompagne à la table & au lit. Et quelles nuits, grands Dieux ! S'il dort pendant quelques momens, il ne voit que poignards levés sur sa tête. Plus heureux mille fois est le Matelot. Il dort au moins d'un sommeil tranquile; il chante la rame à la main, tandis qu'en proie aux noirs chagrins, le Tyran seche au milieu de toute sa pompe. Cependant le peuple opprimé gémit, & ceux même qui adorent le Tyran, détestent ses vices. Pere de ses Peuples, il en fait les maux ; il vit

pour leur infortune, & sa perte fera leur félicité. Grand Dieu, fut-ce dans ta fureur que tu le destinas au Trône ? Fut-ce pour qu'il fût à charge à lui-même & l'horreur de ses sujets ! S'il n'a pas fait leur bonheur & le sien, lui seul en est cause. Il auroit, s'il eût voulu, possédé le seul Empire digne des Monarques ; il auroit regné sur les cœurs. L'orphelin n'eût pas senti qu'il manquoit de pere ; le Laboureur content & tranquile auroit conduit sa charue avec joie. Protecteur des droits du peuple, esclave des loix, il auroit pour escorte l'amour de ses Sujets, garde impénétrable. La Renommée n'auroit point vanté ses triomphes ; la Victoire ne l'auroit pas couronné de lauriers sanglans ; sa gloire eût été le bonheur & la tranquillité de son peuple, qui plein de reconoissance, lui eût érigé des monumens immortels. *Tibere* enfin auroit eu la gloire & la félicité d'*Antonin*, s'il ne les avoit méprisées.

Mammon accablé de soins, épuisé par la faim, devenu l'horreur des veuves & des orphelins, ne rit jamais qu'en

comptant son or ; il jouit de ce doux spectacle avec complaisance. Trop libérale envers lui, la fortune ne l'avoit comblé, que pour qu'il fondât son bonheur sur celui de ses pareils ; mais par un coupable abus des dons qu'il a reçus du Ciel, il en est devenu esclave. Riche en idée, pauvre en effet, il vit avec peine, pour mourir rongé de regrets. Avide du bien d'autrui, comme ses héritiers le sont de sa mort, il maudit les hommes dont il est l'opprobre. Le plaisir le fuit ; il veille sans cesse ; les yeux attachés à son or & obsédé par la crainte, au moindre bruit il crie, court, cherche le Voleur, & c'est lui qui se dérobe son repos. Le malheureux charme qui l'attache à l'or le rend ennemi de son repos même. Dans le peu d'instant qu'il donne au sommeil, il ne voit que Voleurs qui le frappent, & emportent ses chers trésors. Il s'éveille saisi d'effroi, appelle le jour : le jour vient & ne le rend pas plus tranquille ; il abhorre la pauvreté, chérit le soupçon, la haine & la fourberie.

« Que cet homme est insensé, dit le fastueux *Polydore* ! « Qu'il est fou de » se faire ainsi un malheur de ses ri» chesses ! Si en recevant les miennes » du Ciel, il m'eût condamné à de » pareils soins, j'aimerois mieux por» ter la houlete. Est-ce donc afin » que je meure plus riche, que mon » pere m'a laissé ce grand héritage ac» quis avec tant de peines ? Non, c'est » pour que j'en fasse usage ; c'est pour » que je répande ces biens parmi ces » hommes industrieux qui consacrent » leur génie à l'invention de jolis riens, » & de pompeuses bagatelles. » Ainsi parle un Partisan effréné du luxe qui vivant dans la molesse, désire sans cesse. Esclave infortuné des superfluités de la vie, comme l'Avare l'est de son or.

O ! Mortels, toujours assez bas pour insulter vos semblables, quand ouvrirés-vous les yeux sur vous-même ? Quand vous verrés-vous aussi imparfaits que ceux que vous méprisés ? Quoi, dirés vous, ce *Polydore* qui sans cesse entouré de flateurs à gage, vit au milieu des fêtes les plus brillantes,

qui, pour ainsi dire, commande en Souverain aux plaisirs, & de qui les faveurs s'achétent même à prix d'honneur, n'est pas plus sensé que *Mammon*, & n'en doit pas exciter l'envie ? Quoi cette maison, ces jardins superbes où brillent les chef-d'œuvres des Arts : ces festins somptueux où sont prodigués les mets les plus exquis, les plus rares ; où les vins les plus délicats, petillant dans les verres, répandent un parfum charmant ; où les Convives sont enchantés par une musique délicieuse, ne peuvent rendre heureux le maître de tous ces biens ? Non, son bonheur est une pure chimere. Quand ses jardins égaleroient ceux de *Semiramis* en magnificence ; quand même une Cour pareille à celle d'un Roi, l'entoureroit à ses levers ; quand son superbe Palais seroit trop petit pour contenir ses Flatteurs ; quand on verroit sur sa table autant de mets rares que l'on en vit sur celle *d'Heliogabale*, l'opprobre & l'exécration des hommes, cette abondance détruira-t-elle la corruption de son cœur ? Pourra-t-elle en effacer le

sentiment honteux de ses foiblesses & de ses crimes ? Non, il ne pouvoit disposer de ses richesses selon son caprice ; elles ne sont pas à lui ; le Ciel les lui prête : il mérite, s'il en abuse, d'être puni, & il l'est sans doute. Un Paysan vertueux est mille fois plus heureux que lui. Occupé par un travail continu, il ne l'est point par les desirs ; il sait à peine si l'homme est sujet aux maladies ; le lait est son mets le plus délicat, la charue sa table, & son champ sa salle à manger, cent fois plus magnifique & plus belle que celle de *Polydore*. Il prend sa nourriture grossiere avec plus de plaisir, que ce *Cresus* dont le goût est émoussé par la bonne chere. L'eau a pour lui plus de saveur que les vins exquis n'en ont pour ce riche voluptueux. Il faudroit que ton ame fût ornée, *Polydore*, de sentimens nobles, pour que ton or, ta naissance & tes amis fissent ton bonheur. Mais tant qu'esclave de tes passions, tu consumeras ta fortune dans la débauche ; tant que tu croiras ton bonheur indépendant de celui des au-

tres, tu t'aveugleras, & tu n'en seras que plus misérable. Si tu ne cesses de corrompre à prix d'argent la femme d'autrui ; si un orgueil inconcevable a détruit en toi cette humanité commune à tous les hommes, ou t'en laisse à peine de foibles accès, tu vivras en horreur à tous, entouré de Valets prêts à te trahir & comblés de joie, si tu éprouves quelques peines. Plus pauvre que *Mammon*, aussi malheureux, tes biens n'ont pû remplir tes désirs. Tu dois plus que tu ne possédes ; tu crains autant tes créanciers que *Mammon* craint son héritier; tu es aussi avide de frivolités, de débauche, que lui d'argent, & vous vous êtes tous deux rendus malheureux. Comblés de biens par le Ciel, vous en avés abusés ; tristes esclaves de vos passions, vous avés forgé les fers qui vous accablent aujourd'hui. Simples Dépositaires des thrésors de Dieu, ils ne vous étoient confiés que pour que vous en fissiés l'usage le plus utile & pour vous & pour vos semblables ; & ils sont devenus entre vos mains des instrumens de crime & de corruption ! Quel bonheur pour

vous, si toujours fidele & attentif à la voix de Dieu, vous eussiés regardé le bien d'autrui comme le votre ; si observateur scrupuleux de tous vos devoirs, vous eussiés été l'appui de la vertu infortunée ; si vous aviés consacré vos biens au bonheur des hommes (1). Seriés-vous devenus assez insensibles, pour l'être à des sentimens si glorieux ?

---

(1) Le dernier homme de la Maison des *Strozzi*, étoit un Philantrope de cette espece si admirable & si rare. Il avoit environ 80000 livres de rente, & n'en dépensoit pour lui que 6000 ; il donnoit le reste, ou l'employoit à des établissemens & à des expériences qu'il croyoit utiles. Peu de tems avant le bouleversement de Lisbonne, il y étoit passé avec tous ses biens & n'avoit laissé en Italie qu'une fille unique avec un fonds de 400 livres de rente. Cet homme peut-être unique a péri sous les ruines de cette malheureuse Ville, & sa fille est réduite aujourd'hui à la plus grande misere, eu égard à la fortune qu'elle devoit attendre. Peu de jours avant sa fin déplorable, ce grand homme écrivoit à un de ses amis : *Félicités moi ; je viens de découvrir un nouveau moyen de faire du bien aux hommes.*

Avide de s'élever au dessus du commun des hommes & d'approfondir tout, excepté lui-même, *Pseudologue* abuse de l'esprit qu'il a reçû de la nature. Il s'en sert, non pour instruire & pour éclairer, mais pour égarer ses semblables : non, pour leur montrer la grandeur infinie de Dieu dans la moindre partie du monde, mais pour s'efforcer de détruire les preuves de son existence. Il éprouve des plaisirs, & sent qu'ils ne sont pas son ouvrage. Incapable de reconnoissance, il aime mieux les devoir au hasard qu'à Dieu. Jugeant des sentimens d'autrui par les siens propres, & n'en attendant aucun sentiment de gratitude, il évite d'obliger personne, & ne cherche qu'à nous éblouir par des dehors imposteurs. Mais faut-il s'étonner qu'il se joue des hommes ! « Dieu » s'il existe, n'est, dit il, qu'un Etre » oisiif par rapport à cet arrangement » fortuit d'une infinité d'autres Etres. » Je suis libre en tout : je peux agir » selon mon caprice, & il n'y a d'au» tre mal sur la terre que la violen» ce des Loix humaines. » Insensé !

tu nies un Dieu que tu ne peux croire sans crainte ! Mais c'est en vain que tu veux détruire en ton ame l'idée des châtimens qui te sont dûs ; ils t'attendent, & ils seront mesurés aux talens dont tu as fait un si mauvais usage. Il vaudroit mieux pour toi être né stupide, tu aurois été bien conduit. Tu as voulu te frayer des routes nouvelles, malheureux ! & tu t'es perdu.

Que n'imitois tu l'heureux, le sage *Philetes* ; il t'est supérieur en talens ; ses vastes lumieres lui font tout voir avec justesse. Né pour vivre en société, il en fait le bonheur & les charmes ; jamais ni mensonges ni promesses vaines n'ont souillé sa bouche. Sensible aux malheurs d'autrui, il n'a jamais refusé le service qu'il pouvoit rendre. Volés à lui, Peuples de la terre & ceignés le du diadême. Vous le verrés occupé de votre bonheur, en faire son unique gloire. Il se croira toujours fait pour vous & non pas vous faits pour lui : vous ne craindrés rien tant que de lui survivre, & les vieillards qui auront vécu tranquillement sous son empire, prévoyant

le bonheur de leurs petits-fils, mourront contens & tranquilles.

Mais s'il plait au Maître du monde de lui enlever de si grands plaisirs, il les regrettera sans murmure ; & content du sort qui lui sera assigné, son ame sera toujours calme. Imitons un si grand homme : nés libres, rendons-nous heureux ; la vertu seule a ce pouvoir.



I I.

LE PAYSAN PHILOSOPHE.

RELATION publiée par M. CHRÉTIEN GOTTHOLD HOFFMANN, Premier Commissaire des Accises de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, Inspecteur de la Résidence Royale de Dresde A Dresde 1756, avec un portrait enrichi de cette Inscription : *Joannes Ludewig, agri ac vineæ colonus, Philosophus, Mathematicus, Orator, Autodidactus. Cossebudæ prope Dresdam ; A. M. DCC. LVI. Ætatis xxxxj.*

EXTRAIT.

L'HISTOIRE du *Paysan Philosophe* a été simplement annoncée dans le Journal de Novembre 1756, pages

9 & 10. Ce Phénoméne Littéraire n'a fait que l'objet d'un Article d'environ 35 à 40 lignes. On a donc crû devoir y revenir, & donner une Notice étendue de l'Ouvrage de M. *Hoffman.*

IL y a deux ans (c'est M. *Hoffman* qui parle) que dans le mois de Mars les Receveurs des Impositions des Villages, qui sont du Département de l'Inspection générale des Accises établie à Dresde, étant rassemblés pour rendre leurs comptes, on me dit qu'il y en avoit un qui lisoit continuellement, & qui sçavoit l'Astronomie.

Je connoissois déja deux Paysans d'un Village voisin, qui avoient quelque connoissance des Astres, & j'étois curieux de savoir jusqu'où ce dernier avoit été dans cette partie.

Son air n'en donnoit pas, au premier coup d'œil, une idée fort avantageuse. Sa figure & son maintien n'annonçoient absolument qu'un Paysan des plus simples. Il paroissoit aussi qu'il y avoit chez lui beaucoup de ti-

midité. Il me demanda qui m'avoit dit cela de lui, ne s'étant adonné à la lecture, que pour son propre plaisir, & n'ayant jamais prétendu se distinguer à cet égard. Il augmenta mon attention, lorsqu'il m'assura qu'il avoit lu tous les écrits philosophiques de *Wolf* ; mais que de ses ouvrages de Mathématique, il n'avoit lu que ceux qui traitoient de l'Arithmétique, de la Géométrie & de l'Astronomie.

C'étoit assez m'en dire, pour m'engager à le mettre à l'épreuve, en lui demandant quelques définitions de Logique, de Métaphysique & de Physique. Jusqu'ici toute l'opinion que je pouvois avoir de cet homme, c'est qu'il avoit tout au plus quelqu'idée obscure de ces Sciences, & qu'il en avoit effleuré quelque partie. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'il me donna des définitions formelles & distinctes, sans qu'il lui fallût beaucoup de tems pour se les rappeller, & qu'il y ajouta des éclaircissemens qui prouvoient qu'il entendoit solidement ces matieres !

C'étoit une chose trop rare, que

d'entendre parler un Paysan, si simple en apparence, le vrai langage des Philosophes, pour ne pas profiter de son entretien pendant quelques heures. Pour le connoître mieux & l'examiner de plus près, je l'engageai donc à venir chez moi, & je lui proposai quelques matieres difficiles, dont je croiois à la vérité qu'il n'entendroit rien. Je lui soutins même exprès des propositions fausses; mais il se tira très bien d'affaire. Il répondit fort juste à toutes mes questions, toujours suivant les principes de *Wolf*, & d'une maniere si syllogisque & si bonne, que si je n'avois pas eu les yeux fixés sur lui, j'aurois crû qu'on me lisoit quelques passages des écrits de ce Philosophe.

Cela fit une étrange impression sur moi. Je voyois un Paysan grossier, & j'entendois parler un Savant. Le soir je lui fis ôter ses habillemens rustiques; je luis fis dépouiller cet extérieur, séducteur universel de nos sens & de nos premiers jugemens; je lui fis donner des habits honnêtes, & je ne vis plus que le Philosophe. Il me ré-

pondit à tout en habile homme, en vrai sçavant; il calculoit les problêmes astronomiques avec autant de facilité que de justesse; il entendoit toutes les parties de la Philosophie, & me donnoit la solution de tous les problêmes que je lui proposois, pour éprouver son sçavoir.

On a vû sans doute avant lui plusieurs Paysans qui ont osé s'élever de la charue jusqu'aux sciences; mais il leur manquoit toujours quelque point essentiel. Ou ces Paysans étoient sans méthode, & n'avoient fait que retenir au hasard ce qu'ils avoient appris dans les entretiens de quelques sçavans; ou ce qu'ils savoient s'étoit mis sans ordre & sans suite dans leur tête; ou leurs idées n'étoient point distinctes, parce qu'ils n'avoient pas fait de lectures suivies, ou parce qu'ils n'entendoient pas exactement ce qu'ils avoient lû. Ainsi ces gens là ont pû être décorés à peu de frais du nom de Sçavans. Il n'en est pas de même du nôtre, qui a fait toutes ses preuves avec moi. Il sait exactement tout ce qu'il sait; il est

est rempli de principes, & il en fait toujours une application juste & sure.

J'ai été curieux de sçavoir pourquoi & comment il s'étoit adonné aux Sciences; dans quel ordre il les avoit apprises; quelle méthode il avoit suivie; quelles Sciences il avoit entrepris d'apprendre; jusqu'où il étoit parvenu. Il a satisfait à toutes mes questions par des démonstrations de fait qui m'ont rempli d'étonnement & d'admiration. Je me suis convaincu par moi-même qu'il possédoit parfaitement la Logique & les autres parties de la Philosophie; plus toutes celles de l'Astronomie, la Trigonométrie plane & sphérique, la Géométrie & ses dépendances. Il me dit encore, qu'il avoit crû indispensable de se familiariser un peu avec le Latin & la Grammaire; qu'il s'étoit même exercé à l'Eloquence Allemande, suivant les principes de M. *Gottscked*; qu'il avoit encore fait une étude particuliere & méthodique de la Religion, parce que les dogmes de la Révélation ne sont pas proposés aux gens de campagne dans un ordre syl-

logistique, & que la Logique l'a accoutumé à vouloir tout sçavoir par principes, pour connoître l'enchaînement de toutes les vérités dont l'homme est capable. Il ajouta qu'il avoit appris le Droit Saxon en lisant l'Ouvrage de *Schauburg*, parce qu'il avoit remarqué dans la vie civile bien des choses qui s'écartoient du droit naturel, ou qui ne pouvoient pas être expliquées par les principes de ce droit; qu'ensuite comme Habitant de la terre, il avoit crû ne devoir pas ignorer sa division Mathématique & Physique, ainsi que ce qui s'y étoit passé avant lui; qu'en conséquence il avoit étudié la Géographie & seulement quelques parties de l'Histoire, lui ayant paru qu'il suffisoit d'en savoir les principaux objets, d'autant plus qu'anciennement tout comme aujourd'hui, il étoit arrivé bien des choses qui ne méritoient ni d'être arrivées ni d'être sçûes. Voilà sans doute une gradation admirable dans la route que cet homme a suivie pour orner & perfectionner sa raison. La premiere cause & l'occasion de ces éton-

sans progrès ne le sont pas moins.

Le Paysan Saxon a, pour ainsi dire, été forcé de devenir un Sçavant. Ce n'est ni la curiosité, ni l'ambition de sçavoir plus que son voisin ; ce n'est pas même une simple ardeur ni un dessein formé de devenir plus raisonnable que les autres, ou l'effet d'une émulation animée par quelques exemples, qui l'ont porté à s'instruire & à pénétrer si avant dans les connoissances humaines: jamais on n'en devineroit le motif. Un mécompte qu'il trouva dans une Recette dont il fut chargé, a seul opéré toutes ces merveilles.

Ayant été nommé Receveur Général des Accises de son village, comme il ne sçavoit pas l'arithmétique, on juge aisément que son premier compte ne fut gueres juste. Dans les premiers quartiers, il avoit toujours plus à remplir que sa recette ne lui rapportoit de profit. Cela n'accomodoit pas sa bourse, & faisoit peu d'honneur au Comptable. Il ne pouvoit pas abdiquer sa charge, & il ne vouloit pas être déposé. Las de mettre tou-

jours du sien, il s'appliqua d'abord à l'Arithmétique, & ayant acheté des Livres il alla de branche en branche, & parcourut toutes les sciences exactes. Enfin par sa seule application il fit des progrès si heureux, qu'il parvint à sçavoir plus & bien mieux que la plûpart de ceux qui passent tant d'années dans les Universités ne sçavent ordinairement. Que nous aurions de Philosophes, si tous ceux qui se trouvent en pareil défaut imitoient le Paysan Saxon !

On a vû des Sçavans qui écrivoient bien, mais qui parloient difficilement ou très mal. D'autres ont de la peine à écrire une simple lettre. Ceux de la trempe du Paysan Saxon ne savent point ordinairement ni s'exprimer ni écrire. Je priai *Jean Ludwig* de me faire une relation de sa vie littéraire, & de tout ce qui avoit fait l'objet de nos entretiens. Quelques jours après il me l'apporta très bien écrite. C'étoit un morceau d'éloquence qui paroissoit venir d'une main exercée. L'ordre, la netteté, la clarté, la solidité

& toutes les convenances du langage ne laissoient rien à désirer dans cette piéce. Quoique son entretien m'eût bien convaincu, qu'il sçavoit penser raisonnablement & s'exprimer avec justesse, j'avoue que je le soupçonnai d'avoir emprunté la plume de quelqu'un. Je voulus du moins m'assurer par mes propres yeux, de ce qu'il étoit capable de faire. Pour cet effet, je le fis travailler chez moi sur une certaine matiere, & je ne le perdis point de vûe. Il s'en acquitta si bien, qu'il ne me resta pas le moindre doute, qu'il ne fût capable de tout ce qu'il entreprendroit de faire.

Au mois d'Octobre 1753, on attendoit une Eclipse de Soleil Il faut être déja bien initié dans l'Astronomie, pour pouvoir calculer & dessiner les Eclipses; mais je ne doutai pas que mon Paysan ne vînt aisément à bout de décrire celle ci. Il s'agissoit seulement qu'il eût le tems d'observer, & qu'il voulût en prendre la peine. Il me promit de venir observer chez moi avec différens Télescopes de dix, vingt &

quarante pieds, dont je suis pourvû. Il est à remarquer que jusqu'alors il n'avoit point encore eu d'occasion d'observer les corps célestes avec le Télescope, & qu'il s'en étoit fait seulement une idée par les descriptions ou par les figures qu'il en avoit trouvées dans les livres. Il témoigna par conséquent une grande joie de pouvoir s'en former une idée beaucoup plus sensible & plus distincte, par le moyen de mes grands Télescopes,

Malheureusement il s'éleva, dans le tems de l'observation, un brouillard si épais sur Dresde, qu'on ne put rien voir du Soleil. Le désir ardent qu'il avoit de faire la premiere expérience propre à éclairer sa théorie sur un objet qui avec d'autres avoit été un des principaux motifs de son application aux Sciences, le rendit si sensible à cet accident, qu'il pensa par deux fois tomber en défaillance: effet des charmes qu'ont les Sciences & les merveilles de la nature pour une ame qui en est fortement éprise! Pour comprendre à quel point il étoit touché, il faut se

représenter un homme né dans la simplicité d'une condition qui est notre condition naturelle, vraiment insensible aux richesses, aux honneurs vains & frivoles dont les mondains sont occupés, & aux plaisirs faux que n'a point faits la nature; pour qui ni la pauvreté, ni le travail, ni les incommodité de son état ne sont point des maux; en un mot un Philosophe pratique capable de tout souffrir, excepté la perte d'un moment précieux qui devoit servir à augmenter ses connoissances, & dont il ne put être privé sans laisser voir toute la douleur que lui causoit ce contre-temps.

Comme tout ce que je voyois de cet homme me remplissoit d'admiration, je me transportai chez lui pour voir sa Bibliotheque & ses instrumens de Mathématique. Je trouvai un logement rustique composé d'une chambre toute noire de fumée, qui lui servoit en même tems de chambre à coucher & de cabinet, & autour de laquelle étoient tracées avec du blanc des sentences philosophiques. Deux planches

attachées & clouées sur quatre poteaux dans un coin, entre le lit conjugal & le berceau des enfans, lui servoient de table ou de bureau. Audessus étoit une autre planche de la même longueur où étoient rangés des papiers écrits de sa main; ils contenoient des extraits de Livres, des calculs, des figures géométriques. Environ trente ou quarante volumes qu'il avoit achetés vieux, mais qu'il avoit conservés proprement & qui traitoient de matieres sçavantes, étoient arrangés sur deux planches. Il y avoit encore deux mauvais compas, dont l'un étoit garni d'une plume d'oie, au lieu d'une plume de métal; plus une regle; plus deux petits globes de huit pouces. Voilà tout l'attirail sçavant, toutes les richesses littéraires du Paysan Saxon. Je n'eus donc pas de peine à croire, ainsi qu'il me l'assura, qu'il n'avoit pas lû beaucoup de Livres, puisque sa pauvreté ne lui avoit pas permis d'en acheter beaucoup; & je compris que cette indigence l'avoit obligé de rassasier son avidité de sçavoir par des lectures répé-

tées du peu de Livres qu'il avoit. Mais il avoit toujours lû méthodiquement, avec suite, enfin dans l'ordre le plus propre à bien s'imprimer les choses; il avoit par conséquent sçu lire avec plus de fruit que la plupart de ceux qui lisent infiniment plus & beaucoup plus mal. Quoique ce soit la vraie maniere d'apprendre les Sciences, on ne devoit pas la supposer dans un Paysan qui n'avoit eu que soi pour maître; ainsi je ne pouvois m'empêcher de marquer de plus en plus ma surprise. Je lui donnai donc pour exercer le talent que je lui voyois pour la bonne Dialectique, à traiter cette proposition : *Qu'il ne faut pas beaucoup de Livres pour devenir habile homme.*

Il ne voulut pas d'abord s'en charger, dans la crainte de manquer de principes & d'érudition pour un sujet si vaste; mais enfin je le déterminai à s'essayer du moins sur cette matiere. Il s'en acquitta si bien & en peu de tems, qu'il surpassa de toutes façons mon attente : il traita la proposition de deux manieres, en Philosophe & en Orateur, &

par des raisons particulieres, j'ai principalement fait voir la derniere façon à des gens qui ont partagé mon étonnement ou plutôt mon admiration.

Tout ce que je viens de raconter, n'est ni une fiction ni une satyre. Le Paysan Saxon est plein de vie. Aujourd'hui 27 Septembre 1755, il a quarante ans, sept mois, & cinq jours. Il demeure à Cossebaude, Village du Département de Dresde. Il est Receveur général des Accises pour S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & Juge du Village. Du reste c'est un Paysan comme les autres, & même assez pauvre. Une ou deux fois la semaine il apporte les fruits de son champ sur son dos ou dans une brouette & quelquefois nuds pieds, au marché de Dresde, & les vend au milieu d'autres Paysans. C'est là, comme il se plaît à le raconter, que des acheteurs peu raisonnables, mais qui se croyent fort importans & de sublimes personnages en comparaison de lui, le traitent comme une bête de somme, lorsqu'il ne veut pas leur donner pour rien ses

denrées, & le ravalent aussi bas qu'ils peuvent.

Mais pour qu'on ne me soupçonne point de rien exagérer à son égard, j'offre de montrer ses écrits à tous ceux qui voudront les voir, & par cette raison je n'y ai pas fait le moindre changement. C'est sur ces écrits qu'il faut le juger : on y verra l'étendue de ses connoissances, la profondeur de ses méditations, & l'éloquence naturelle avec laquelle il s'exprime dans les matieres les plus difficiles. Cependant ces écrits ont été faits au milieu de ses travaux rustiques, des cris de ses enfans en bas âge, & de mille autres interruptions inévitables dans son état.

Il est quelquefois obligé de se servir de mots Latins; mais il en emploie sobrement, & seulement pour exprimer la propriété d'une chose qui manque d'expression dans sa Langue. Quant à la construction ou à la prononciation du Latin, il avoue qu'il n'a jamais appris que les principes de la Grammaire & de la Syntaxe, & qu'en général il s'est peu attaché au Latin,

parce qu'il entendit dire un jour chez un Libraire, que pour bien sçavoir cette Langue, il falloit une longue étude de plusieurs années. Or il étoit trop épris des charmes de la Philosophie ou des Sciences exactes, pour leur dérober le tems qu'il auroit sacrifié à l'étude des Langues.

Voici deux particularités que je ne puis passer sous silence.

1°. Comme il a toujours lû & médité au milieu des plus rudes travaux, & par conséquent lorsque son corps étoit dans un mouvement actuel, par la liaison qui subsiste entre le corps & l'ame, il s'en est suivi, que toutes les fois qu'on lui propose une question Philosophique ou Mathématique, il marche à grands pas, ou bat des mains & des pieds. On en voit aisément la raison : son corps a toujours travaillé dans le tems que son ame étoit occupée des spéculations les plus savantes & les plus abstraites; voilà pourquoi notre Philosophe est un vrai Péripatéticien.

2°. Tous ceux qui veulent l'entretenir sont obligés de lui laisser le tems de s'accomoder à leur langage, & de préparer un peu ses réponses. Car il ne s'exprime pas d'abord aisément, soit parce que les dents de devant lui manquent, soit parce que n'ayant fait jusqu'ici que lire & méditer, il n'a pas la parole aussi prompte ni aussi aisée que la plume.

L'exemple de ce merveilleux Paysan, m'a fait naître l'idée d'une question que je lui ai proposée, & qu'il doit traiter à son loisir. Il s'agit de sçavoir, s'il seroit utile pour un État & pour les circonstances de la vie humaine, que tous le Paysans fussent aussi instruits, aussi éclairés que l'est celui-ci. Il y a beaucoup de pour & contre.

La pauvreté de *Jean Ludwig* l'a sans doute empêché de joindre à sa Théorie l'observation & l'expérience; mais il a suppléé à quelques égards à ces instrumens de nos connoissances par la force de son esprit. Il a même été si loin dans les matieres qu'il a pû approfondir, que d'après les regles sûres & les principes invariables dont il a sçû faire

le choix, il s'est représenté nettement la possibilité de chaque chose & s'en est formé des idées vraies & distinctes.

Quoiqu'il sente parfaitement tout ce qui lui manque pour perfectionner ses connoissances, il préfere sincerement ce qu'il sçait & la culture de son esprit, à tous les biens de la fortune. Son détachement sur ce point est tel, qu'il s'est donné autant de peine pour rester parfaitement ignoré, que pour étendre ses lumieres.

Dans le premier entretien que j'eus avec lui, je ne pus m'empêcher de marquer quelque compassion pour son indigence. Il me déclara d'un ton ferme & avec cette noble franchise que l'hypocrisie ne peut contrefaire : Que quand on voudroit lui donner le Village de Cossebaude, pour abandonner la Philosophie ou rentrer dans son ignorance, il n'hésiteroit pas à le refuser, & qu'il préféreroit de l'eau & du pain, avec ses livres.

Actuellement il n'a d'autre ambition que de posséder cent écus, pour arranger quelques affaires domestiques, pour

se bâtir dans son vignoble une cabane où il puisse être à l'abri des injures de l'air, & pour acheter quelques livres qu'il désire depuis long-tems.

Sa Philosophie va encore plus loin. Je n'ai jamais pû l'engager à boire un verre de vin ou de bierre, à ma santé, ou à la santé de quelqu'autre. Il boit, sans rien dire, & il rit souvent, quand je lui conseille de s'accommoder à cet usage. Il me dit il y a quelques jours, qu'il ne pouvoit s'y accoutumer, parce qu'il lui falloit un motif raisonnable pour faire tout ce qu'il faisoit, & qu'il n'en trouvoit point à boire à la santé d'un autre, lorsqu'il s'agissoit d'étancher sa soif pour sa propre conservation; qu'ainsi trouvant cet usage absurde, il ne pouvoit se résoudre à faire ce qui lui paroissoit ridicule, & à agir contre sa propre conviction.

A tous ces traits, qui peut méconnoître un vrai sage, un Philosophe pratique, beaucoup plus digne de ce nom que la plûpart de ceux qui l'usurpent pour quelques connoissances stériles qui n'ont

point influé sur leurs mœurs & qui n'ont point fait couler jusques dans leur ame le principal objet de la Science, l'amour de l'ordre & le goût pur de la vérité, sans nul mêlange d'interêt.

Si l'on ajoute, que ce vertueux Paysan doit tout ce qu'il est aux Ecrits philosophiques de *Wolf*, on ne peut faire un plus bel éloge de la *Philosophie Wolfienne*.

A la suite de cette Relation, M. *Hoffman* a publié quelques Ouvrages du Paysan Saxon, dont nous pourrons donner la Notice.



III.

DESCRIPTION.

Des Mines de Sel de Viliska en Pologne.

C'EST par le moyen de l'Art, que nous préparons le sel qui sert à notre nourriture & en tant d'autres occasions importantes. Il y a plusieurs méthodes différentes de le faire avec l'eau de Mer & avec la saumure des sources salées. On fait le sel commun blanc, en faisant bouillir l'eau de la Mer; le sel gris en la faisant évaporer, après l'avoir exposé à la chaleur du soleil dans des fosses enduites d'argiles; enfin ce qu'on appelle en plusieurs Pays le Sel de Corbeille, est fait de la saumure des sources salées bouillie de même que l'eau de Mer.

La différence entre ces trois sortes de Sel, est que le Sel gris est le plus

fort & le plus propre à conserver du poisson. Le Sel blanc commun tient le milieu & il convient pour conserver la viande. Le dernier Sel qui est le plus foible de tous, n'est gueres propre qu'à la table, n'ayant pas assez de force pour les autres usages. Ce n'est pas, qu'avec du soin, la saumure des sources ne pût servir à faire du Sel aussi fort qu'il y en ait au monde.

Malgré cette variété de Sels, la plupart des Nations de l'Europe se servent d'une autre sorte de Sel encore différente de toutes celles dont on vient de faire mention. On le trouve à une grande profondeur dans la terre, formant des lits prodigieux, semblables à nos carrieres de pierre, d'où on le tire avec divers instrumens. On le met ensuite en poudre dans des moulins, pour le réduire à l'usage commun.

Il y a plusieurs de ces mines en Hongrie, en Catalogne, & dans quelques autres parties du monde; mais une des plus considérables, est celle de Wiliska, qui fournit une grande par-

tie du continent. Cette petite Ville n'eſt pas loin de Cracovie : la mine en fut découverte par haſard, en y creuſant un puits, & on la travaille ſans diſcontinuation depuis l'an 1251. Il y a huit ouvertures ou deſcentes dans cette mine, dont ſix donnent dans la campagne & deux dans la Ville même. Ces deux dernieres ſervent pour paſſer les Ouvriers & enlever le Sel ; les autres, pour y jetter le bois & les autres proviſions néceſſaires. Les ouvertures ſont quarrées, larges de quatre pieds, garnies de bois de charpente & toutes ont en haut une large roue qu'un Cheval fait tourner, & au moyen d'une corde de l'épaiſſeur du bras, on monte & on deſcend ce qu'on veut. C'eſt par ces ouvertures que deſcend le curieux qui veut voir la Mine. On lui met d'abord un habit de Mineur pardeſſus les ſiens, & l'un des Ouvriers s'attache avec une petite corde à la grande, & prenant enſuite l'étranger dans ſes bras, il donne le ſignal pour deſcendre. Comme on y va ordinairement pluſieurs enſemble, l'u-

ſage eſt que, lorſque le premier eſt deſcendu d'environ trois verges, un autre Mineur ſe charge d'une autre perſonne, & après qu'on a arrêté la roue, il redeſcend auſſi trois verges. S'il y a encore quelqu'un à deſcendre, on arrête de nouveau la roue, & ainſi de ſuite. Il n'eſt pas rare d'y voir deſcendre une compagnie de quarante perſonnes. Quand une fois la roue tourne tout de bon, elle ne s'arrête plus que tout le monde ne ſoit deſcendu. Cette deſcente eſt à la vérité fort lente, deſorte qu'on a tout le tems de faire des réflexions ſur la facilité avec laquelle on a mis ſa vie au haſard, en la faiſant dépendre de la bonté de la corde. On deſcend ainſi dans cet eſpace étroit & obſcur juſqu'à la profondeur perpendiculaire de ſix cens pieds. C'eſt réellement une profondeur immenſe ; mais la frayeur & l'ennui de la marche fait paroître cette deſcente encore plus profonde qu'elle ne l'eſt.

Auſſitôt que le premier Mineur touche le fond, il ſe dégage de la corde, & met en liberté celui qu'il con-

duit. Quoique ſur ſes jambes, on eſt là dans un endroit parfaitement obſcur ; mais les Mineurs allument du feu & une petite lampe, au moyen de laquelle ils conduiſent l'étranger par des paſſages ſinueux où l'on deſcend toujours à une plus grande profondeur. Le froid, les vapeurs, l'obſcurité de ces lieux, tout contribue à faire repentir les curieux de leur entrepriſe. Ce n'eſt qu'à ſon terme qu'on en eſt dédommagé par un ſpectacle admirable, & au deſſus de tout ce qu'on attendoit.

Quand on n'a plus à deſcendre, on arrive dans une caverne obſcure parfaitement cloſe de toutes parts. Le guide a ſoin pendant la route de marquer la plus grande frayeur, que ſa lampe ne s'éteigne. A peine eſt-on arrivé dans cette caverne, qu'il l'éteint comme ſi c'étoit l'effet de haſard, & après avoir fait ſemblant de tatonner pendant quelque tems, il prend par la main celui qu'il mene & l'introduit dans le corps de la Mine.

C'eſt ici qu'on eſt frappé du plus ſingulier étonnement. On voit une im-

menſe plaine contenant tout un peuple, une république ſouterraine avec des maiſons, des grands chemins, des voitures, &c. le tout creuſé dans un roc de Sel brillant comme du Criſtal. Les voûtes ſont ſupportées par des colonnes du même Sel. Il fournit auſſi le plafond & le plancher, de ſorte q'on croit être dans un édifice du plus pur criſtal. On employe dans cet édifice public, pour les uſages communs, des lumieres perpétuelles dont la réflexion ſur la Mine forme le coup d'œil le plus agréable.

Quelquefois le Sel eſt coloré, comme les pierres précieuſes, de jaune, de pourpre, de rouge, de verd & de bleu. Il y a pluſieurs colonnes de toutes ces couleurs qui reſſemblent à des maſſes de rubis, d'émeraude, d'amethyſte & de ſaphir, & qui jettent un éclat que l'œil peut à peine ſupporter.

Indépendamment des voûtes, des colonnes & des autres ouvrages de l'Art, on voit pluſieurs autres figures groteſques & ſingulieres que la nature ſeule a formées. Les murailles ſont

couvertes de congélations; il pend du toît des eſpeces de colonnes, & les terreins qui ſont battus moins fréquemment, ſont couverts de maſſes de Sel colorées d'une maniere brillante.

C'eſt en différens lieux de cette ſpacieuſe plaine, que ſont les hutes des Mineurs & de leurs familles. Quelques unes ſont éparſes, d'autres ſont raſſemblées, & forment des eſpeces de Villages. Tous ces Mineurs ont fort peu de communication avec le monde qui eſt au-deſſus d'eux, & pluſieurs centaines de perſonnes y naiſſent & y paſſent leur vie. Au milieu de la plaine, on voit le grand chemin qui conduit à la bouche de la Mine, & il y paſſe continuellement un grand nombre de voitures chargées de maſſes de Sel qu'on a coupées dans la partie la plus éloignée de la Mine, & qu'on conduit au lieu ou la corde doit le tranſporter.

Ces maſſes de Sel reſſemblent à des amas de joyaux. Ceux qui les conduiſent chantent & marquent la plus grande gayeté. On conſerve pour cet

uſage beaucoup de Chevaux dans la Mine, & quand ils ſont une fois deſcendus, ils ne revoyent jamais la lumiere du jour. Les inſtrumens dont ſe ſervent les Mineurs ſont des pioches, des marteaux & des cizeaux, avec leſquels ils coupent le Sel en forme de larges cylindres, peſant chacun pluſieurs centaines de livres. C'eſt là la méthode qu'on a trouvée la plus propre pour le tirer de la Mine. On le réduit enſuite en de plus petites maſſes qu'on envoye aux moulins. Des morceaux les plus tranſparens & les plus fins, on forme de petits bijoux qu'on fait ſouvent paſſer pour de vrai criſtal.

Une circonſtance heureuſe pour les Mineurs & très admirable, c'eſt qu'il coule à travers de la plaine une ſource d'eau fraiche ſuffiſante pour en fournir tous ceux qui l'habitent; de ſorte qu'ils n'ont pas beſoin d'en tirer d'en haut.

Quelques uns de ces Mineurs ſortent quelquefois de la Mine, pour reſpirer l'air ſupérieur.

Leurs Chevaux deviennent ordinairement aveugles, quand ils ont demeuré

ré quelque tems dans la Mine; mais ils n'en ſont pas moins utiles, ils font leur ſervice auſſi bien qu'auparavant.

Ce qui effraye les étrangers, lorſqu'ils conſiderent ces magnificences de la nature, c'eſt la néceſſité de remonter par une route ſi incommode. En effet le voyage au retour eſt encore plus pénible qu'en deſcendant, & on ne fait gueres plus de cérémonie pour un homme qu'on remonte, que pour une maſſe de Sel.



I V.

Suite des *Ordales* des Anciens Allemands.

De l'Epreuve par l'Eau.

L'EPREUVE de l'Eau eſt au moins auſſi ancienne, & a été auſſi fréquente que l'épreuve du feu, dont nous avons parlé dans le Journal précédent. Pour le prouver, il ſuffit de citer ici quelques paſſages du Droit Saxon & de celui de Souabe. On lit dans le Droit Saxon : » Si deux Parties prétendent à un » bien pour lequel ils ſont en litige, & » que leurs raiſons ſoient d'égale for» ce, il faut partager le bien entre les » deux Parties. On doit écouter en pa» reil cas les poſſeſſeurs des biens limi» trophes du bien conteſté, lorſqu'ils » ſont du même endroit, ou du Vil» lage voiſin, & celui dont le droit eſt » affirmé par le plus grand nombre de » témoins, doit l'emporter ſur l'autre.

» Mais ſi les poſſeſſeurs des terres voi-
» ſines du bien en litige ne ſçavent pas
» lequel des deux en eſt le légitime maî-
» tre, il faut recourir à l'épreuve de
» l'Eau, ou que les deux Parties affirment
» par ſerment que le bien conteſté leur
» appartient «.

Il eſt auſſi parlé de cette épreuve de l'eau en pluſieurs endroits du Droit de Souabe; nous nous contenterons d'en citer un ſeul. On y lit : » Si quelqu'un
» veut acheter quelque marchandiſe ou
» rembourſer ſon Créancier, avec de
» la fauſſe monnoie, & que la ſomme
» qu'il donne, ſoit de douze deniers &
» audeſſus, il ſera condamné à perdre
» la main. S'il a donné une demie livre
» en faux deniers, il ſera puni de mort.
» Mais s'il a déja été convaincu en Juſ-
» tice de ce délit, on ne doit pas exiger
» de lui qu'il prête ſerment, mais le
» ſommer trois fois de ſe ſoumettre à
» l'épreuve du fer rouge, ou à celle de
» l'eau bouillante, ou à celle de l'eau
» froide. Si l'épreuve qu'il a choiſie ne
» réüſſit pas, il doit être condamné à
» avoir le poing coupé «.

On voit dans les deux paſſages que

nous venons de citer, l'uſage de l'épreuve par l'eau établi dans les cas criminels, ainſi que dans les cas civils. On peut remarquer de plus ce que dit *Eike de Rebekau* dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ſon Traité du Droit Saxon. » Je ne ſuis pas, dit-il, l'inventeur de ce
» Droit : il nous vient de nos Ancêtres,
» & l'on s'en ſert parmi nous depuis
» un tems immémorial «.

Ce n'eſt donc pas du tems de l'Auteur, qui fait cet aveu ſincere, que l'épreuve de l'eau a commencé à être en uſage, mais elle l'avoit déja été dans des tems fort antérieurs : il ne faut pour le prouver que ce témoignage.

Il y avoit deux ſortes d'Epreuves par l'eau; l'une par l'eau chaude, l'autre par l'eau froide. Nous allons parler de l'une & de l'autre.

Dès que quelqu'un vouloit prouver par l'épreuve de l'eau, ſoit ſon innocence en matiere criminelle, ſoit ſon droit en matiere civile, & que la Juſtice la lui accordoit, il falloit abſolument que celui qui ſe ſoumettoit à l'épreuve fût d'abord exhorté par un Prêtre, à ne pas tenter Dieu par cette

action d'une maniere ſacrilége. Pour prouver enſuite qu'il n'entreprenoit qu'avec une conſcience nette à démontrer ainſi ſon innocence, il étoit obligé de recevoir le Saint Sacrement en pleine aſſemblée du peuple. Quand l'Accuſé s'étoit ainſi préparé à l'épreuve par l'eau, ſoit froide, ſoit chaude, il étoit exorciſé par un Prêtre, ainſi que l'eau même, & tous ces préparatifs étoient regardés comme abſolument néceſſaires. Si l'épreuve devoit ſe faire par l'eau chaude, on la faiſoit bouillir dans un chaudron aſſez profond, pour qu'il y eût de l'eau juſqu'au coude de l'homme éprouvé. Enſuite on y jettoit une pierre, & tandis que l'eau bouilloit, il falloit que l'Accuſé y plongeât le bras nud & prît cette pierre. S'il retiroit le bras de cette eau, ſans qu'elle l'eût endommagé, on le déclaroit innocent : ſi au contraire le bras étoit entamé, on le condamnoit ſans appel.

L'Epreuve par l'eau froide étoit de jetter pieds & mains liés dans une riviere celui qui vouloit prouver ſon innocence ou ſon droit. S'il ſurnageoit, il gagnoit ſa cauſe; mais ſi aucontraire

il alloit à fond, il étoit déclaré coupable. Il paroit que dans les tems les plus reculés on ne ſoumettoit à l'épreuve par l'eau, que les gens du peuple & les domeſtiques; cependant on peut prouver par un aſſez grand nombre d'exemples, que dans les derniers tems même où l'on a fait uſage de ces Epreuves, des perſonnes de diſtinction y ont été miſes. Il eſt vrai que les Papes n'en ont jamais approuvé l'uſage, & ſurtout celui de l'épreuve de l'eau; quelques-uns même ont fait leurs efforts pour les abolir, en les défendant ſous des peines très ſeveres, & leurs défenſes à cet égard ont eu quelquefois tout leur effet : mais il n'eſt pas moins certain qu'on a renouvellé l'uſage de l'Epreuve par l'eau chaude dans des tems très poſtérieurs, & qu'on a regardé cette Epreuve comme un moyen ſûr de découvrir ceux qui etoient coupables du crime de ſorcellerie. De nos tems même, en ces tems ſi éclairés par les Sciences, on eſt encore en quelques endroits aſſez ſimple & aſſez crédule pour employer un moyen ſi ſuperſtitieux. M. *Hanow*, célébre Profeſſeur de Dantzig, a

reproché cette foiblesse à la Prusse & aux Pays qui en sont voisins. Il a même écrit avec tout le zéle d'un vrai Patriote contre un usage aussi blamamable & aussi déraisonnable que l'est l'épreuve par l'eau. La Hongrie n'est pas exempte de cet excès de simplicité, & comme s'il ne suffisoit pas de s'en tenir à cette épreuve seule, pour convaincre quelqu'un du crime de sorcellerie, on a depuis peu de tems mis en usage une autre épreuve aussi superstitieuse que la premiere, & qui ne paroit pas avoir été connue dans des siécles un peu reculés. Je veux dire celle qui consiste à peser les Accusés. Feu M. *Henning Bohmer* nous a conservé un exemple de cette épreuve dans les jugemens de magie ou de sorcellerie. L'an 1728, à Ségedin, Ville de la basse Hongrie, on pesa plusieurs personnes atteintes & convaincues de sorcellerie, & entre autres une femme très grande & très forte. On trouva, dit-on, au grand étonnement de toute l'assemblée, qu'elle pésoit à peine un gros & demi. Son mari qui fut aussi mis dans la balance, ne pesoit qu'environ cinq gros, & tous les autres de huit

à trois gros. Telles sont les superstitions & l'imbécille simplicité que des Peuples entiers ont encore aujourd'hui. Peut-être même l'Allemagne ne seroit-elle pas exempte de ce préjugé, qui dans des tems d'ignorance a causé la mort de tant de personnes innocentes, si le fameux *Chrétien Thomasius*, homme digne de l'immortalité, n'eût pas au commencement de ce siécle prouvé la fausseté de la magie avec tant d'évidence, qu'on se moqueroit aujourd'hui de tout homme assez simple pour y croire.

De l'Epreuve par la Croix.

L'EPREUVE par la Croix, étoit chez les anciens Allemands un autre moyen de découvrir la vérité de quelque fait douteux. Son nom fait assez connoitre que son usage ne commença qu'après que le Christianisme fut établi en Allemagne. La vénération pour l'image de la Croix que l'on poussoit jusqu'à la superstition en est sans doute la principale cause, pour ne pas dire l'unique; & cette espece d'*Ordale* paroit avoir été en usage surtout chez les Francs.

Mais comme on s'en servoit trop souvent, on en découvroit chaque jour la fausseté, l'inutilité, & les Législateurs furent contraints de le défendre sous des peines très rigoureuses. Il fut donc promptement aboli. Ainsi on ne doit pas être surpris que nous n'ayons aujourd'hui aucune description fidele & certaine de la maniere dont on faisoit cette épreuve. On croit cependant qu'il y avoit trois sortes d'épreuves par la Croix. L'une étoit, à ce qu'on prétend, comme une espece de Lotterie. On prenoit deux Dés, l'un desquels avoit une croix à l'une de ses faces : on les enveloppoit avec soin, & on les plaçoit sur un Autel, ou sur quelque reliquaire. Ensuite on disoit une Messe, & l'on prioit Dieu de vouloir protéger & déclarer l'innocent dans l'épreuve qu'on alloit faire. La Messe dite, l'Accusé qui devoit faire l'épreuve, alloit prendre un des deux Dés sur l'Autel, ou sur le reliquaire. S'il tiroit le Dé marqué d'une croix, il étoit censé innocent; s'il tiroit l'autre, il étoit déclaré coupable.

Quoiqu'on ne puisse pas prouver que cette maniere de faire l'épreuve

de la Croix n'ait pas été en usage, il est certain que ce n'étoit pas la seule dont on se servoit. Lorsqu'il est ordonné dans les Loix des anciens Allemands, que quelqu'un prouvera son innocence par l'Epreuve de la Croix, on y trouve ordinairement ces expressions : *Adstare, ad Crucem, exire ad Crucem, expansis brachiis stare ad Crucem, prosternere, Cruce contendere, decertare,* &c. C'est-à-dire, » Etre debout devant la » Croix, aller à la Croix, se tenir de» bout devant la Croix les bras éten» dus, se prosterner, combattre par la » Croix, *&c.* «. Or ces expressions ne sont pas aplicables à l'espéce d'Epreuve dont nous venons de parler. Comme l'usage de cette Epreuve est peu prouvé & par conséquent équivoque, on a voulu approfondir le sens de ces expressions, & on les a expliquées de plusieurs manieres, qui ont presque toutes peu de vraisemblance, & en faveur desquelles on ne peut alléguer aucune preuve, aucun témoignage. Ainsi nous nous contenterons de rapporter toutes les opinions qu'on a eues à ce sujet, sans prétendre les justifier.

Quelques-uns veulent que l'Accusé qui devoit prouver son innocence ou son droit par cette espece d'Ordale, jettoit au feu une Croix de bois. Si elle brûloit, disent-ils, on étoit coupable ; & si elle se conservoit, on étoit absous. D'autres prétendent que cette Ordale n'étoit qu'un simple serment fait devant un Crucifix, par lequel le Demandeur juroit son droit, ou l'Accusé son innocence. D'autres l'ont comparé à l'*Urim* & au *Thummim* des anciens Juifs ; opinion qui n'a pas la moindre vraisemblance. C'est d'ailleurs supposer ce que l'on demande : c'est expliquer une chose inintelligible par une autre qui l'est encore plus.

Tout ce qu'on peut dire à ce sujet de plus raisonnable, & ce qui semble approcher de la vérité, c'est que l'Ordale de la Croix a été employée comme les autres pour juger des causes douteuses, & des faits incertains, dont on remettoit entierement la décision à la providence. Celui qui vouloit prouver son innocence ou son droit, étoit obligé d'étendre ses bras horisontalement,

& de prendre ainsi en quelque maniere la figure d'une Croix. Alors un Prêtre lisoit l'Evangile, ou quelqu'autre Priere, & si pendant tout le tems de cette lecture, l'accusé persévéroit dans la même position, on le déclaroit innocent ; mais si au contraire ne pouvant garder assez long tems cette posture, il laissoit tomber ses bras, ou s'il tomboit lui-même, comme accablé par une force surnaturelle, on le déclaroit coupable, sans autres formalités. On lit dans les Loix des anciens Allemands, & les Historiens modernes remarquent, que dans cette épreuve il ne suffisoit pas toujours à l'Accusé de rester dans cette posture, pendant qu'on lisoit un Evangile ou une Priere, & qu'il étoit quelquefois obligé de la garder pendant quarante-deux nuits, avant que d'être absous. C'est ce qui a fait croire à *Berman*, que l'épreuve par la Croix étoit de rester les bras étendus pendant quarante-deux nuits.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous traduisons, confirme ce qu'il vient de dire, par un passage tiré de la vie de

Sainte Liobe, Abbesse de Biscofsheim écrite par *Rodolphe de Fulde*. Il auroit pû en citer un autre tiré de la même vie, & qui confirme encore plus l'opinion qu'il a embrassée. Nous nous contenterons de rapporter ici ce dernier. « Un » enfant nouvellement né fut trouvé, dit *Rodolphe*, « dans un marais voi» sin du Monastere, & le peuple tou» jours méchant prétendit, qu'une » des Revérendes Meres en Dieu, l'étoit » aussi de cet enfant. L'Abbesse Liobe » voulant découvrir la vérité du fait, or» donna que les Sœurs se rendissent » au Chœur ; que chacune d'elles étant » de bout & ayant les bras étendus en » forme de Croix, on chantât tout l'of» fice en cette posture ; qu'ensuite » trois fois par jour prenant la Ban» niere où la Croix étoit représentée, » on fit la Procession autour du Mo» nastere en chantant les Litanies & » en invoquant le Seigneur, pour qu'il » les lavât d'une infamie si horrible, » ou leur en fit connoître l'auteur. » Déja deux Processions avoient été » faites & on se préparoit à la troi» siéme, lorsque l'Abbesse Liobe s'a-

» vança vers l'Autel, & se tenant de» bout fit à Jesus-Christ une fer» vente Priere. A peine elle eut fini, » que la malheureuse Mere *Mendica*, » esclave & instrument du Démon, » remplie tout d'un coup de cet esprit » impur, parut environnée de flammes, » & avoua son crime. Tout le Peu» ple assemblé cria au Miracle, &c.

De l'Epreuve par la Communion.

CETTE espece d'*Ordale* est une de celles qui ont été introduites chez les Allemands depuis leur conversion au Christianisme. Elle n'a été d'abord accordée qu'aux gens d'Eglise, qui n'étoient alors admis à aucun serment. Dans la suite on permit aussi cette espece d'épreuve aux Laiques. Nous en avons un exemple remarquable dans Lothaire Roi de Lorraine. Ce Prince étant devenu éperdûment amoureux de Walrade, cette passion lui inspira une telle haine contre son épouse, qu'il cherchoit des moyens pour la répudier. Il trouva beaucoup d'obstacles à son en-

treprise. Le Pape excommunia Walrade, comme la principale cause de ces troubles, & il n'épargna rien, soit pour réconcilier Lothaire avec son épouse, soit pour l'engager à abandonnér Walrade. Cette négociation fut poussée si loin, que Lothaire fut obligé d'aller à Rome se présenter au Pape Adrien qui lui demanda s'il avoit obéi aux ordres du Pape Nicolas? « Je les ai exécutés répondit ce Prince, « comme les or» dres du Ciel même. S'il est vrai, » mon fils, dit le Pape, rien ne doit » t'empêcher d'approcher de l'Autel où » nous allons offrir & sacrifier le Corps » de Jesus-Christ, auquel il faut que » tu participes pour rentrer dans le » sein de l'Eglise, dont tu étois sépa» ré. Aussitôt le Pape célébra la Messe, & s'approchant de Lothaire pour le communier, lui dit: » S'il est vrai que » tu aies renoncé pour toujours à » Walrade, approche avec confiance, » viens recevoir ton salut; mais si tu » conserves le moindre desir de retom» ber dans le même crime, éloigne » toi, téméraire, & ne reçois pas ta » condamnation.

Ce seul exemple fait assez voir, que ce moyen de prouver son innocence, n'a pas toujours été réservé aux gens d'Eglise, mais qu'il a aussi été permis aux Laiques. On y voit de plus que les cérémonies usitées dans cette espece d'Ordale, se bornoient à confirmer par la Communion ce qu'on avoit avancé, & que pour donner plus de poids aux protestations, on y ajoutoit les plus forts sermens & les plus terribles imprécations. Dans les Histoires des derniers siécles, on lit des exemples des terribles effets de l'Eucharistie sur les sacriléges, qui tentoient d'abuser de ce moyen, pour prouver les faussetés qu'ils avoient avancées.

Aucun Pape n'a expressément défendu l'Ordale de l'Eucharistie. Cette épreuve s'est abolie peu à peu, & sans produire de contestations, quoique ce soit sans doute l'abus le plus condamnable qu'on puisse faire d'un si saint mystere. Il n'y a pas long-tems que des Religieux ont entrepris avec un zéle & une ardeur indiscrete de justifier cet usage absurde.

De l'Ordale du Pain & du Fromage bénis.

CETTE espece d'Ordale ressemble beaucoup à celle de l'Eucharistie dont nous venons de parler. Les Historiens modernes appellent cette épreuve : *Judicium offæ, judicium panis adjurati, Casibrodium*, &c. Mais son nom vrai & propre est *Corsned.* L'origine de ce nom est fort incertaine, & l'on abonde en conjectures sur ce point douteux, ainsi que sur les autres. Mais pour ne pas accabler nos Lecteurs du nombre infini des différentes opinions sur l'Etimologie de ce nom, nous nous contenterons d'exposer celle qui nous a paru la plus vraisemblable : c'est celle du sçavant *Ducange*, à qui l'Allemagne a l'obligation de tant de sçavantes recherches. Cet Auteur croit que le mot *Corsned* est composé des deux mots *Cor* & *Sned*, qui sont tous deux tirés de l'Anglo-saxon : le premier signifie *maudit*, & le second qui est encore en usage en Allemagne, à quelque changement près, signifie *coupe*,

incisio. Ainsi le sens composé de ces deux mots paroit signifier *bouchée maudite.* Cette Ordale n'a donc pû être introduite chez les Allemands, qu'après leur conversion au Christianisme. Elle a été surtout usitée parmi les Anglo-Saxons; les Loix de ce Peuple le prouvent assez, & ce sont presque les seules qui parlent de cette épreuve. Mais notre sçavant Auteur prétend avec beaucoup de vraisemblance, que, quoique cette épreuve ait été fort usitée chez les Anglo-Saxons, elle n'a pas cependant été absolument inconnue aux autres Peuples d'Allemagne.

On voit dans une Loi portée par le Roi Canut, que cette maniere de prouver son innocence n'étoit qu'un moyen subsidiaire, pour ainsi dire, & qui ne pouvoit avoir lieu, que quand les Loix exigeoient que l'innocence d'un Accusé fût confirmée non seulement par ses propres sermens, mais encore par ceux de ses proches. Si l'Accusé ne pouvoit ni les produire, ni les rassembler, on lui permettoit de se justifier par cette épreuve. Elle s'exé-

cutoit en donnant à l'Accusé un morceau de pain ou de fromage, & quelquefois l'un & l'autre. Ces substances étoient auparavant exorcisées par un Prêtre de la maniere la plus solemnelle. Comme on étoit persuadé que, par un effet miraculeux de la providence, aucun coupable ne pouvoit avaler le Pain, les Accusés qui l'avaloient sans accident, étoient censés innocents.

La condamnable superstition sur laquelle cet usage étoit fondé, est si évidente, qu'il a été aboli dans les dernieres siécles & expressément défendu.

De l'Epreuve par le Cercueil.

Cette espece d'épreuve, ou de jugement n'avoit lieu qu'en cas d'assassinat. On la nommoit en Latin, *Jus feretri*, ou *Cruentatio.* Elle est extrêmement ancienne, & de tems immémorial : on la regardoit comme un moyen sûr de découvrir un assassin inconnu, ou l'innocence de quelqu'un chargé du crime

d'assassinat. Cet usage étoit fondé sur le même principe que toutes les autres especes d'Ordales. Ceux qui s'en servoient croyoient que Dieu se rendoit Médiateur dans les causes douteuses, & qu'il découvroit d'une maniere surnaturelle ceux qui étoient soupçonnés soit injustement, soit à juste titre, pour que la Justice civile pût les absoudre, ou sévir contre eux.

Quand, malgré les informations, un assassin restoit inconnu, & qu'on vouloit tenter de le découvrir par cette épreuve, on mettoit le corps nud de l'Assassiné sur un cercueil, & tous ceux qu'on soupçonnoit d'avoir eu part à l'assassinat, étoient obligés d'approcher & de toucher le mort l'un après l'autre. S'il arrivoit quelque changement dans ce corps; si par exemple la bouche se couvroit d'écume, si l'on y remarquoit quelque mouvement dans les yeux, les mains, les pieds, ou autre partie, & si la plaie saignoit, on croyoit que celui qui le touchoit à l'instant même de ce mouvement extraordinaire, étoit le coupable. Ceux qui ont

écrit de ce jugement en ont cité un grand nombre d'exemples tirés de l'Histoire ancienne & moderne, & qu'on peut voir dans leurs ouvrages (1). Le grand nombre de ces exemples est sans doute la principale cause du grand crédit qu'ont eu ces sortes de jugemens, & qu'ils ont encore aujourd'hui en certains endroits, où toutes les autres especes d'Ordales sont abolies. On lit dans le Droit du Pays de Hesse d'Armstad : » Lorsqu'on ne peut » découvrir l'auteur d'un assassinat, & » que cependant il y a des gens que l'on » en soupçonne, il faut les faire arrêter » & conduire dans le lieu où est le corps » assassiné, & les forcer à le toucher, se» lon la coutume «.

Dans tous les Pays où l'on s'est servi de cette espece d'épreuve, les Jurisconsultes ont indiqué & recommandé toutes les précautions qu'il est pos-

(1) Vid. Becmanni *Dissert. de Prodig. sanguinis*; Kirchmayeri, *Dissert. de Cruentatione Cadaverum*; Mulleri, *Dissert. de Jure feretri.*

sible de prendre en ce cas, pour ne pas être trompé; mais on ne pouvoit que l'être, de quelque maniere que ce fût; & dans tous les Gouvernemens sages on l'a abolie si entierement, qu'elle y est inconnue aujourd'hui.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ITALIE.

ALLEMAGNE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Août 1758.

DEPASSE.

JOURNAL
ETRANGER.

SEPTEMBRE 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. *Terent.*



A PARIS.

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Morceaux d'Histoire Naturelle & de Physique.

Médailles données par la Société Royale de Londres.

M. GODEFROI COPLEY, Baronnet, a donné à la Société Royale une somme dont la rente annuelle est destinée

à servir de récompense pour quiconque aura fait une nouvelle découverte concernant l'Art où la Nature, ou qui fera tel autre Ouvrage qui sera jugé digne de cette gratification. Il avoit nommé des Curateurs pour veiller à l'exécution de ce legs; & après leur mort, il en avoit chargé le Président & le Conseil de la Société Royale.

Depuis quelque années, cette Société a jugé plus convenable de convertir cette fondation en une Médaille, que de payer en argent cinq livres sterlings, à quoi se monte la rente léguée. D'un côté de la Médaille, est Minerve avec les simboles des Sciences à ses pieds, tenant l'emblême de la Nature de la main gauche, & ayant le bras droit étendu avec une couronne de laurier dans la main. Sur le Bouclier de Minerve sont les armes de M. Godefroy. On voit sur le revers de la Médaille les armes, le timbre, le support & la devise de la Société Royale de Londres.

Voici les noms des personnes qui ont mérité la Médaille depuis cet arran-

gement de la Société, avec le genre de leur travail.

1737. M. *Jean Belchior*, Chirurgien, pour avoir coloré les os des Animaux.

1738. M. *Jacques Vanlove*, Horloger, inventeur d'une machine pour enlever les pilotis.

1739. M. *Etienne Hales.* C'est à tant de titres que ce grand homme l'a mérité, qu'on n'a rien stipulé en particulier.

1740. Le Docteur *Alexandre Stuart*, pour ses leçons sur les mouvemens musculaires.

1741. Le Docteur *Theophile Desaguilliers*, pour diverses expériences qu'il a faites devant la Société.

1742. Le Capitaine *Christophe Middleton*, pour ses Observations sur les tentatives qui ont été faites pour découvrir un passage au Nord-Ouest.

1743. M. *Abraham Trembley*, pour

ſes Expériences & ſes Diſſertations ſur les Polypes.

1744. M. *Henri Baker*, pour ſes Expériences ſur les Cryſtalliſations & les Configurations des particules ſalines.

1745. M. *Guillaume Vaetſon*, aujourd'hui Membre de la Société, pour ſes Expériences ſur l'Électricité.

1746. M. *Benjamin Robins*, pour ſes Expériences ſur les Projectiles.

1747. Le Docteur *Gowin Knight*, pour ſes Expériences ſur le Magnétiſme.

1748. Le Docteur *Jacques Bradley*, pour ſes Obſervations Aſtronomiques.

1749. M. *Jean Harriſon*, inventeur d'une Horloge pour trouver la longitude.

1750. M. *Georges Edwards*, pour ſon Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux.

1751. M. *Jean Canton*, pour avoir communiqué ſa Méthode de

faire des Aimants artificiels.

1752. Le Docteur *Jean Pringle*, pour ſes Expériences & ſes Obſervations ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques.

1753. M. *Benjamin Franklin*, Ecuyer, de Philadelphie, pour ſes Expériences ſur l'Électricité.

Extrait d'une Piece de feu M. Maclaurin, ſur la cauſe de la variation de l'Obliquité de l'Eclyptique.

LES Aſtronomes François du Pérou, le Docteur *Bevis* de Londres & quelques autres ont tenté de déterminer l'obliquité de l'Eclyptique avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait juſqu'ici. Leur réſultat l'a faite de 23 dégrés, 29 minutes, & 28 ſecondes entieres. D'autres l'avoient faite de 23 dégrés, 29 minutes, 29 ſecondes, & auparavant de 29 dégrés, 29 minutes, 30 ſecondes. Enfin quelques anciens Aſtronomes la faiſoient de 19

ou 20 minutes plus grande. MM. *Caſſini* & *Bradley* ont trouvé qu'elle varioit un peu, & que l'axe de la terre qui étoit ſur le plan de l'Orbite s'eſt élevé graduellement au point qu'il fait à préſent avec ce plan un angle de 66 dégrés, 30 minutes, 31 ſecondes, deux tiers. Ils ajoutent qu'après un long période, l'axe de la terre deviendra perpendiculaire au plan de l'Orbite. Cette époque eſt fixée par M. de *Louville*, à deux millions d'années, & ſelon M. *Godin*, à un million neuf cens quarante-quatre mille ans.

A l'égard de ce qu'en penſoient *Pitheas* & les Anciens, il faut ſe tenir en garde contre leurs obſervations qui doivent être regardées comme ſuſpectes, vû l'imperfection de leurs inſtrumens, & leurs notions fauſſes ſur les réfractions. On peut compter davantage ſur les obſervations des Modernes, d'après leſquelles cette obliquité varie ; & ſi l'on compare celles de M. *Caſſini* en 1665, avec les dernieres qu'on vient de faire, on y trouvera une différence de 55 ſecondes en ſoixante-dix-neuf ans.

Voyons ſi une telle variation n'eſt pas une conſéquence des principes du ſyſtême ſolaire, & cherchons une méthode qui nous conduiſe à une ſolution préciſe de cette queſtion.

Iſaac Newton a trouvé que le Soleil & les Planettes étoient agitées d'un mouvement de gravitation réciproque, & que ce n'eſt pas le centre du Soleil mais plutôt le centre de gravité du Soleil & des autres Planetes enſemble qui eſt le centre de ce ſyſtême ; que quand Jupiter & Saturne, les deux plus grandes des Planettes, ſont dans la même ligne droite, & du même côté que le Soleil, le centre de cette derniere Planete eſt diſtantde la valeur de tout ſon diametre de ce centre de gravité. De là vient, que quoique nous ſuppoſions que la terre ſe meuve dans le même plan, le Soleil aura des déclinaiſons différentes au tems du Solſtice ; & comme l'obliquité de l'Eclyptique ſe détermine par la déclinaiſon ſolſtitiale du Soleil, elle variera néceſſairement, & cette variation dépendra principalement de la poſition

de Jupiter & de Saturne vis à-vis du Soleil & de la terre.

Si l'on voit une connexion entre cette position de ces deux Planettes & la variation de l'obliquité de l'Eclyptique, n'est ce pas là une forte indication que cette position est la vraie cause de ce phénomene ?

Si l'Orbite de la terre étoit perpendiculaire à celle de Jupiter, cette variation seroit beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est, & elle iroit jusqu'à la valeur d'un demi dégré ou d'un diametre du Soleil. Supposons que *B* & *T* représentent l'Orbite de la Terre, *C* le centre commun de gravité du Soleil & de Jupiter, que nous pouvons considérer comme le centre de l'Orbite de la terre, vû la petitesse extraordinaire de cette derniere Planete comparée avec les deux autres, *T* le point du Solstice, *PTp* l'Axe de la Terre, *IS* la ligne droite joignant les centres du Soleil & de Jupiter qu'on supposera perpendiculaire à l'Orbite de la Terre, pendant que la Terre est au point *T*. Si dans le même tems Jupiter

est au point *I*, & le Soleil à *S*, l'Angle *PTS* sera le complément de la plus grande déclinaison du Soleil ou de l'angle de l'Eclyptique avec l'Equateur. Mais si Jupiter est à *i*, & le Soleil à *s*, l'angle *PTs* sera le complément de cette déclinaison, & l'angle *STs* en sera la différence qu'on pourra évaluer à 32 minutes, parce que *CS* est presque égal au diametre du Soleil.

Mais comme l'angle contenu entre les orbites de Jupiter & de la terre est petit, cela est cause qu'étant placé sur la terre, on voit fort obliquement cette ligne droite *CS*, & la variation de l'obliquité qui s'en suit n'est pas considérable. L'angle *CTS* est à l'inclinaison du plan de Jupiter sur l'Eclyptique, comme le demi diametre du Soleil est à la distance qui est entre la terre & le Soleil. L'angle *CTS* est donc environ la deux cent quinziéme partie de cette inclinaison. C'est pourquoi *STs* qui est le double de *CTS*, peut être évalué à un peu plus d'une minute, & ç'en est assez pour rendre compte des

variations qui ont été découvertes par les Astronomes. D'ailleurs puisque cette variation peut excéder une minute, il paroit fort important de pousser plus loin cette théorie & de la bien établir. On ne doit pas mépriser une erreur d'une minute dans une matiere aussi importante que la déclinaison du Soleil, surtout à présent que nous avons besoin de tant d'exactitude sur cette matiere & que nous pouvons espérer d'y parvenir. Quoiqu'il en soit, cette variation ne peut jamais produire un effet sensible sur nos saisons. Il ne paroit y avoir aucun fondement à la crainte que quelques Astronomes sembloient avoir conçue, qu'au bout d'un certain période de tems l'année ne dégénérât en un printems perpétuel, ce qui seroit un grand désavantage pour tous les habitans de la terre.

DESCRIPTION

Du Lac de Zirchnits en Hongrie.

QUOIQUE les propriétés singulieres de ce Lac soient fort susceptibles d'observation, aucun Auteur ancien ni moderne n'en a fait de description particuliere. C'est donc une espece de découverte qu'on présente au Lecteur.

Les Anciens ont connu ce Lac sous le nom de *Lugea Palus*. Son nom moderne lui vient de la Ville de Zirchnitz, qui est située sur ses bords.

La longueur de son bassin est de trois milles trois quarts; sa largeur est de deux milles en quelques endroits, & d'un mille & demi dans d'autres. Sa profondeur, lorsqu'il est plein d'eau, est de trente-cinq pieds au milieu, & de douze à quinze sur les bords. Il est par tout environné de hautes montagnes qui s'étendent à plusieurs milles dans le pays. Huit rivieres se déchargent dans ce Lac, dont deux ne sont

pour ainsi dire que des ruisseaux; les six autres sont de grandes rivieres. Malgré cette grande quantité d'eau, le Lac ne déborde jamais, parce qu'elle s'écoule par deux issues dans les montagnes, sans compter un troisiéme passage souterrain, qui probablement y communique aussi.

De l'autre côté des montagnes, les eaux forment la riviere de *Jesero*, qui après avoir serpenté pendant un mille, entre dans une caverne & y coule lentement l'espace de quatre cens verges. Elle en resort ensuite & après avoir coulé un quart de mille, elle se replonge dans la terre, & au bout d'un demi mille se jette dans une espece de précipice, d'où elle se disperse dans le voisinage.

Toutes ces montagnes voisines sont remplies de vastes cavernes formées & ornées par la nature d'une variété de figures semblables à celles de la grotte d'Antiparos. Ces cavernes donnent lieu de croire qu'il y en a d'autres plus considérables que nous ne connoissons pas. Celles dans lesquelles nous en-

trons sont quelquefois séches & d'autrefois remplies d'eau. Cette différence contribue sans doute aux variations qu'essuie le Lac.

C'est à la fin de Juillet ou au comment d'Août que ce Lac commence à sécher. L'eau en sort entierement en seize jours. Il reste ordinairement dans cet état de sécheresse jusqu'au milieu de Novembre qu'il se remplit de nouveau. Au reste ce n'est pas une regle certaine, car quelquefois il se remplit jusqu'à trois fois dans l'année. L'eau en s'écoulant laisse beaucoup de poissons & d'oiseaux de passage, ce qui fait un avantage considérable pour les six ou sept Villes voisines qui en profitent.

Il y a dans ce Lac trois Isles & plusieurs fosses dans le fond de différentes largeurs & profondeurs. Au moyen de cette différence, ces fosses se vuident en différens tems, ce qui est beaucoup plus commode pour la vente du poisson. Lorsque l'eau commence à s'écouler, la fosse nommée *Malioberch*, est vuidée en trois jours. La cloche de l'E-

glise la plus voisine en donne le signal, & tous les habitans, hommes ou femmes, quittent ce qu'ils font, & sans aucune idée de décence ni de modestie, se jettent dans la fosse nuds comme la main. L'eau en sort par de si petites fosses que le poisson ne peut y passer; de sorte qu'on prend tout ce qui y est sans exception. Le Seigneur du lieu en a de droit la moitié, l'autre appartient aux Habitans.

A peine cette premiere fosse est-elle vuide, que toutes les autres s'évacuent successivement les unes au bout de quelques heures, les autres après quelques jours. Quelquefois le Poisson se retire dans de grands creux de rocher, où les Pêcheurs sont obligés de s'enfoncer avec des torches allumées, pour saisir le Poisson qui ne leur échappe pas. Quelques autres de ces fosses se vuident par des trous qui donneroient passage au Poisson, si l'on ne se servoit de filets. Avec cette précaution, on tire de ces fosses jusqu'à vingt ou trente charretées de Poisson.

Il y a dix-huit de ces fosses. Quand

une fois elles commencent à se vuider, tout s'écoule dans l'espace de quelques minutes, quoique quelques-unes aient quatre-vingt pieds de large & plus de trente de profondeur. Lorsque cette grande pêche est finie, la même cloche en donne encore le signal, & les habitans des Villes plus éloignées courent également nuds dans le Lac pour y chercher le Poisson qui a pû rester dans les cavernes & dans les roseaux. Il est permis à tout le monde de glaner ainsi après les premiers Pêcheurs, qui abandonnent cet avantage au public.

Quelques unes de ces cavernes sont d'une grandeur immense; lorsqu'il tonne, ou qu'il éclaire, on y entend un fracas terrible. Quand les fosses sont pleines d'eau, les poissons sont si troublés par ces éclairs, qu'ils flottent sur la surface où on les prend en grand nombre. Ils reviennent à eux, lorsqu'on les jette dans d'autre eau.

On voit dans une des plus hautes montagnes voisines, deux grandes cavernes généralement séches toute l'an-

née, excepté lorſqu'il tonne. Alors il en ſort une grande quantié d'eau en forme de colonnes qui ont douze ou quatorze pieds de diametre, & autant de hauteur. Ces colonnes tombent dans le Lac & y jettent en même tems beaucoup de poiſſons & d'oiſeaux de riviere, parmi leſquels il y a beaucoup de canards. Au premier moment où ils tombent, ils ont fort peu de plumes & ſont aveugles, de maniere qu'on les prend facilement; mais au bout de quinze jours ils recouvrent la vue, & ont aſſez de force pour s'échaper.

Lorſqu'une de ces caſcades a commencé, les autres ſuivent de près, & l'on voit à la fois cinquante colonnes ſe précipiter dans le Lac par autant de différentes ouvertures, ſpectacle auſſi terrible que curieux. Pendant tout le tems que le Lac eſt ſec, toutes les rivieres qui s'y jettent, tombent dans des trous au fond du Lac, ſans le remplir. Le premier ſignal auquel on s'apperçoit que le Lac va ſe remplir, eſt une eſpéce de vapeur ou de nuage blanc qui ſort des montagnes & qui eſt ſuivi

du tonnerre, d'éclairs & de fortes pluies. Le Lac ſe remplit alors juſqu'à une certaine hauteur qu'il n'excede jamais.

Auſſitôt que la pêche eſt entierement finie, pendant l'intervalle où le fond du Lac eſt entierement ſec, on en arrache beaucoup de joncs qui ſervent à différens uſages & entr'autres à faire une litiere convenable pour le bétail. L'eau fertiliſe tellement le fond du Lac, qu'en vingt jours il eſt couvert d'excellente herbe & de très bon foin. Après qu'on a fauché ce foin, on laboure, & on ſeme du millet qui meurit rapidement & prend un accroiſſement prodigieux. Quelquefois auſſi tout ce millet ſe perd par l'arrivée ſoudaine des eaux. Lorſque cela n'arrive pas, & qu'on en a fait la récolte, il y reſte un excellent paturage pour le bétail, & tant qu'il dure on y voit une grande quantité de cailles. Lorſqu'une fois le fond eſt ſec, le gibier, les lievres, les bêtes fauves, les Ours qui y viennent des bois & des montagnes voiſines, fourniſſent la chaſſe la plus agréable.

Il eſt donc conſtant que ce Lac procure aux habitans du voiſinage beaucoup plus d'avantages de toute eſpece qu'aucun autre terrein dans le monde.

Les Brochets qu'on y pêche péſent juſqu'à trente ou quarante livres. On y trouve fréquemment des Tanches de ſix à ſept livres, & des Lottes de deux ou trois livres du meilleur goût.

Il ne reſte plus qu'à développer la vraie cauſe de tous les événemens extraordinaires qu'on vient de rapporter. Voici ce qu'on en a pû pénétrer. Sous le Lac de *Zirchnitz*, eſt un autre Lac ſouterrain avec lequel il communique au moyen des trous dont ſon lit eſt percé. D'un autre côté, il y a dans la montagne de Javornick, pluſieurs autres Lacs ſouterrains dont la ſurface eſt beaucoup plus haute que celle du Lac de Zirchnitz. Ce dernier eſt rempli par les rivieres ſouterraines qui ſe rencontrent ſi fréquemment dans le pays, & il a un débouché aſſez large pour entrainer tout ce que ces rivieres lui apportent. Mais lorſqu'il ſurvient un tonnerre accompagné de tempête &

d'une violente pluie, les eaux des montagnes voiſines tombent dans ces rivieres, & comme elles ne peuvent s'écouler par le paſſage ordinaire, elles groſſiſſent le Lac, augmentent ſa ſurface & ſe rendent enſuite très précipitamment dans le Lac ſouterrain qui eſt audeſſous de celui de Zirchnitz. Lorſqu'une fois les eaux ont rempli ce Lac, elles remontent vers le ſommet & ſe forment en colonnes à la hauteur de l'autre Lac ſouterrain de la montagne de Javornick. Tous ceux qui connoiſſent les loix de l'Hydrauſtatique, n'ignorent pas que cet effet doit réſulter.

Les paſſages qui ont été de niveau avec la ſurface du Lac de Javornick, entraînent avec l'eau les Canards de ce Lac; de là vient que ces Canards ſont ſi dépourvûs de plumes, & que leurs yeux accoutumés à l'obſcurité de ces ténébreuſes régions, ſe trouvent aveuglés en arrivant au grand jour, juſqu'à ce qu'ils s'en faſſent une habitude. Les paſſages qui ſont entierement au deſſous de l'eau, ne permet-

tent l'accès qu'aux Poissons & l'interdisent aux Canards. D'autres passages enfin trop petits pour admettre ni des Canards ni des Poissons, ne servent qu'à opérer l'écoulement de l'eau. C'est donc ainsi que le Lac est subitement rempli, & que quelques uns des courants n'apportent que de l'eau, tandis que d'autres apportent des Poissons & des Canards.

Voyons à présent comment ce Lac se vuide.

Etant une fois ainsi rempli, il restera dans cette position ; tant que les autres Lacs qui le fournissent, seront eux-mêmes remplis. Mais aussitôt que le Lac qui est au dessous de la montagne de Javornick, commence à se vuider, il faut nécessairement que le Lac de Zirchnitz & le Lac souterrain se vuident aussi. Tout revient alors dans son état naturel, jusqu'à ce qu'un second débordement remplisse de nouveau le Lac de Javornick. Ces observations fournissent l'explication naturelle de plusieurs faits qui sembloient tenir du phénomene.

Dissertation sur la Torpille, Poisson connu sous le nom Latin de Torpedo, *& nommé en Anglois* Cramphish. *Extrait des Remarques du Docteur* Templemann.

Il y a peu de Naturalistes qui n'aient parlé des effets de la Torpille sur ceux qui la touchent. Les Sciences ont leurs châteaux enchantés que les Dons Quichotes de la Philosophie attaquent avec ardeur, quoiqu'il leur arrivent rarement de mettre en liberté la belle qui y est enfermée. C'est ainsi que la Physique a le reflux de la Mer, & les propriétés de l'Aimant ; l'Histoire Naturelle la Torpille, *&c.*

Quelques Auteurs, & spécialement les Anciens en ont parlé avec tant d'exagération, qu'il seroit difficile de leur ajouter foi. D'autres au contraire qui n'ont vû ce Poisson que dans certaines circonstances où l'on ne sentoit pas l'engourdissement, en ont parlé comme

d'un fait fabuleux. Il n'y a cependant pas lieu de révoquer en doute cet engourdissement, puisque MM. *Redi* & *Borelli* ont certifié au public l'avoir expérimenté. Il ne reste donc qu'à en examiner la cause qui jusqu'ici paroit avoir été inconnue.

Lorsque j'étois sur les côtes du Poitou dans la saison où l'on a ce Poisson avec facilité, je me proposai de faire des recherches sur cet objet, sans m'arrêter à la structure de ce Poisson, sur laquelle on a un petit traité aussi complet qu'on puisse le désirer, écrit par M. *Lorenzini*, & imprimé à Florence en 1678. Je résolus donc de ne considérer que les circonstances de l'engourdissement qui peuvent contribuer à en découvrir la cause, & qui ont été rapportées très diversement par les Auteurs qui en ont parlé.

Pour donner une premiere idée de la figure de la Torpille, à ceux qui ne la connoissent point du tout, il suffira de dire que c'est un Poisson plat assez ressemblant à la Raye. Il y en a de différentes grosseurs : la taille

taille laplus commune de ceux du Poitou est d'un pied & demi de long ; quelquefois on en prend de beaucoup plus grands.

J'ordonnai aux Pêcheurs de me conserver en vie toutes les Torpilles qu'ils pourroient attraper. Je demeurois à une lieu de la Mer, & ils ne tarderent pas à m'en apporter deux en vie, qui paroissoient très vigoureuses. Je les touchai à plusieurs fois & en différens lieux, sans éprouver aucun engourdissement. Pour faire revivre leur vigueur, je les fis mettre dans des vases remplis d'eau de Mer; elles y nageoient à leur aise, & s'y donnoient tous les mouvemens ordinaires aux poissons qui sont dans l'eau.

Ne pouvant douter d'un engourdissement aussi attesté que celui que cause la Torpille, j'aimai mieux conclure que, si je n'avois rien senti, c'est que mes Torpilles étoient affoiblies & qu'elles avoient par là perdu leur propriété. Pourplus grande sûreté, j'aimai mieux continuer à les examiner dans l'eau même, & je ne me lassai point

de répéter mes attouchemens. Une de ces Torpilles fatiguée de leur fréquence, me montra enfin ce qu'elle ſavoit faire. Un engourdiſſement ſubit s'empara de mon bras depuis la main juſqu'à l'épaule, & m'étourdit même la tête. Cet engourdiſſement different de ceux qui viennent d'ailleurs, fut ſuivi d'une douleur conſidérable qui me mit hors d'état de remuer le bras ni la main, & je me trouvai dans cette ſituation ſi bien exprimée par ce mot Latin, *attonitus*.

On ne peut gueres donner une idée de ſes ſenſations que par comparaiſon. La mienne étoit de la nature de celle qu'éprouve un homme dont on frappe le coude avec quelque choſe de très dur. Pour le moment j'avouerai avec ingénuité que la douleur fut ſi vive, que j'en ſentis beaucoup diminuer la vivacité de ma curioſité ſur la Torpille.

Quoiqu'il en ſoit, la douleur violente n'eſt par de longue durée; elle diminue par dégrés, & dans quelques inſtants s'évanouit tout à fait. A peine mon bras fut-il rétabli, que le deſir

de faire de nouvelles expériences s'empara de moi.

L'acquiſition des connoiſſances, eſt toute la richeſſe du Philoſophe : elle n'a pas moins d'attraits pour le faire expoſer ſur la Mer périlleuſe des expériences, que l'eſperance du gain en a pour le Marchand.

Les engourdiſſemens qui ſuivirent furent moins violents & moins douloureux : peut-être la Torpille s'étoit-elle affoiblie.

Un ſavant Anatomiſte Anglois aſſura le grand Duc de Toſcane que la douleur occaſionnée par l'attouchement d'une Torpille avoit duré deux jours. *Borelli* qui rapporte ce fait, ſoupçonne que l'imagination ſeule a pû prolonger la douleur. On pourroit plutôt ſoupçonner que la différence des tempéramens en fait une pour les ſenſations; ce qui eſt d'autant plus vraiſemblable, que *Borelli* ajoute, que cet Anatomiſte étoit attaqué d'une eſpece de tremblement qui tenoit de la paralyſie.

Il y a deux opinions différentes ſur

la cauſe de cet engourdiſſement : les uns prétendent qu'il ſort continuellement de la Torpille un nombre infini de corpuſcules, mais que dans certains tems l'émiſſion eſt encore plus abondante. M M. *Redi*, *Perrault*, & *Lorenzini* qui ſuivent ce ſentiment, penſent, que comme, dans leur ſiſtême, il ſort du feu des corpuſcules qui nous échauffent, de même ceux de la Torpille engourdiſſent la partie où ils s'inſinuent, ſoit qu'ils y entrent en trop grande quantité, ſoit qu'ils ne trouvent pas les paſſages proportionnés à leur figure.

La ſeconde opinion eſt celle de *Borelli*. Il ne croit point à cette émiſſion de corpuſcules; mais il penſe qu'au moment où nous touchons la Torpille, elle eſt agitée elle-même d'un tremblement ſi violent, qu'elle cauſe dans la main qui la touche un engourdiſſement douloureux : *hæc Torpedo digitis compreſſa tremore adeò vehementi concutitur, ut manum contrectantis moleſto torpore dolorifico afficiat*. Il ſemble donc que cette agitation reſſembleroit au frémiſſement

qui ſe fait dans des cordes étendues horiſontalement, lorſqu'on les ôte de cette poſition.

Pour moi je n'ai jamais vû qu'aucune des Torpilles que j'ai touchées, fût agitée d'un tel tremblement, lors même que j'ai éprouvé l'engourdiſſement. Peut-être celles ſur leſquelles *Borelli* a fait ſes expériences, étant plus vives & plus troublées que les miennes, ſe ſont-elles donné des mouvemens auſquels ce célébre Auteur a attribué l'efficacité de l'engourdiſſement.

Le fruit de mes obſervations, fut de connoître bien préciſément l'inſtant où la Torpille alloit produire ſon effet ſur moi, & je le prédis avec aſſurance à tous ceux qui toucherent ce Poiſſon. Ainſi je crois avoir percé ce myſtere de la nature, & avoir démêlé à quoi il faut attribuer cette vertu engourdiſſante.

La Torpille, ainſi que les autres Poiſſons plats, n'eſt pas abſolument plate; ſon dos ou plûtôt la partie ſupérieure de ſon corps, eſt un peu convexe. J'obſervai que, lorſque ce Poiſſon ne produiſoit ou ne vouloit pas

produire son effet ordinaire, son dos conservoit sa convexité naturelle; mais que si le Poisson étoit disposé à agir, la convexité de cette partie diminuoit imperceptiblement, & que de convexe elle devenoit concave. C'étoit l'instant où le coup qu'elle alloit donner, se préparoit; dès que l'engourdissement étoit operé, le dos du Poisson redevenoit convexe. Après être devenu concave par degré, il reprenoit au contraire sa convexité si subitement, qu'on ne pouvoit pas appercevoir le passage de l'un à l'autre. Le mouvement d'une balle de mousquet n'est pas plus rapide, que celui des muscles de la Torpille, quand elle reprend sa premiere situation. Lorsque le coup se donne & un peu auparavant, bien loin de voir dans ce Poisson le tremblement violent dont *Borelli* le dit agité, on ne voit pas même le plus léger mouvement sur toute la surface de son corps. C'est donc uniquement la rapidité du coup qui produit l'engourdissement.

Description de l'Escarbot-Eléphant.

Il est de la plus grande espece qu'on ait jamais connue. On le rencontre à Surinam sur la Riviere de Ronock & dans la Province de la Guiane dans l'Amérique Méridionale. Il est noir, & tout son corps est couvert d'une coquille forte & épaisse comme celle d'un petit Cancre. Sa longueur est de trois pouces sept dixiémes depuis les yeux jusqu'au derriere, & depuis le derriere jusqu'à l'extrémité de la trompe, elle est de quatre pouces six dixiémes. Le diamétre transversal du corps est de deux pouces un quart. Ce qu'on appelle les Antennes, ou les Cornes dans les autres Insectes, est immobile dans celui-ci; mais aussi la trompe est mobile à son insertion dans la tête, & supplée au défaut de mobilité dans les Cornes. Ces Cornes ont huit dixiémes de pouce de longueur & se terminent en pointe. La trompe a un pouce & un quart de long, est recourbée, & se termine en deux courtes cornes qui ne sont pas

perforées au bout, comme les trompes des autres Insectes. Vers la partie supérieure de la tête, il y a une petite corne ou une éminence qui ressembleroit assez à la corne d'un Rhinoceros. Il y a cependant toujours de la différence entre la forme des cornes du Rhinoceros d'Asie, puisque ces dernieres ne partent pas du même lieu que celles de l'Escarbot-Eléphant. M. *Linnæus* parle de deux grands Escarbots dont il appelle l'un Cerf volant, & l'autre *Nasicornis*, parceque sa corne sort du nez. Cette derniere est nommée par les Anglois Unicorne. Quoiqu'il en soit, M. *Linnæus* n'a point donné la description de l'Escarbot-Elephant.

Description du Serpent à sonnettes, par Catesby.

Ce Serpent a la tête brune, & les yeux rouges; la partie supérieure de son corps est d'un brun tirant sur le jaune, marquée transversalement par de larges rayes noires & irrégulieres. Sa sonnette est de couleur brune, composée de plusieurs cellules membraneuses,

d'une figure piramidale, & si bien articulées l'une avec l'autre, que la pointe de la premiere arrive jusqu'à la base de la troisiéme, & ainsi de suite. Cette articulation étant très lâche, donne la liberté aux parties des cellules qui sont renfermées sous les voisines, de frapper les unes contre les autres; c'est ce qui cause ce bruit terrible qu'on entend, lorsque cet animal remue la queue.

Ce Serpent est un des plus grands & des plus terribles de tous ceux de la nature des Viperes. Il y en a de huit pieds de longs & qui pésent huit à neuf livres. Leur morsure est presque toujours mortelle. Si leurs dents pénétrent les veines ou les arteres, la mort est inévitable pour les personnes mordues, & on expire en moins de deux minuttes. Lorsqu'ils mordent dans une partie charnue, il faut la couper aussitôt pour arrêter le cours du venin. Ils sont paresseux & se meuvent fort lentement; ils ne sont même jamais aggresseurs, & s'ils sont provoqués, ils avertissent de leur prochaine

attaque en secouant leur queue. On est généralement persuadé en Amérique du charme & de la puissance attractive de ces Serpens. On assure que les oiseaux & les écureuils, au moment où ils apperçoivent cet animal, se trouvent tellement surpris, qu'on s'en apperçoit à leurs cris & à leur agitation. Ils négligent tout & se trouvent forcés invinciblement de descendre du sommet des arbres les plus élevés, & ils arrivent jusqu'au Serpent qui les dévore aussi-tôt.

Il n'est pas extraordinaire de les voir dans les maisons. Un Domestique du Colonel Blake faisant un lit dans la Caroline au mois de Février 1723, & ayant quitté la chambre qui étoit à rez-de-chaussée, trouva, lorsqu'il y revint peu de minutes après, un Serpent à sonnettes entortillé dans les draps.

Le danger de la morsure est proportionné à la force du Serpent, & au plus ou moins de quantité de poison qu'il injecte. Lorsque la morsure est légere, les Indiens se contentent

de succer la playe, & cela leur réussit quelquefois. Mais la personne guérie ne manque jamais de ressentir des douleurs tous les ans au même tems où elle a été mordue.

Les Indiens de la Virginie & de la Caroline usent encore d'un autre remede : ils portent dans leur poche une petite racine tubéreuse qu'ils mâchent, & dont ils appliquent le jus sur la blessure.

Serpent nommé Anacondo, *espéce de Serpent à sonnettes.*

LE Directeur de la Compagnie des Indes m'ayant envoyé dans l'Isle de Ceylan pour y traiter des affaires importantes, on m'y prépara un appartement à l'extrémité de la capitale, vis-à-vis des bois qui l'avoisinent. Il y avoit entre autres près de ma fenêtre trois ou quatre palmiers très grands sur un terrein un peu élevé qui faisoient le point de vûe le plus agréable pour moi, lorsque j'étois couché. Un matin que je les regardois, je vis

avec étonnement une branche considérable d'un de ces arbres fort agitée, quoiqu'il n'y eût pas de vent ; elle touchoit quelquefois jusqu'à terre, se relevoit & se perdoit dans les feuilles. Il entra chez moi dans ce moment un habitant de l'Isle : je le priai de jetter les yeux sur ce qui causoit ma surprise ; la sienne se tourna en frayeur, je le vis tout d'un coup devenir pâle, & donner les marques du plus terrible effroi. Il me conjura de fermer toutes les portes, & me dit que ce qui me paroissoit une branche d'arbre, étoit dans la réalité un Serpent d'une grandeur monstrueuse qui se jouoit autour de l'arbre, & qui se baissoit jusqu'à terre pour attraper sa proie. En y regardant de plus près, je lui vis en effet saisir un petit Animal qu'il portat sur l'arbre. Le Ceylanois me dit que ce qui l'étonnoit le plus, c'étoit de voir le Serpent si proche de la Ville ; qu'il n'étoit que trop connu dans l'Isle ; mais qu'il se tenoît ordinairement dans l'intérieur du Pays & surtout dans les bois, & que lorsqu'il lui arrivoit de

descendre d'un arbre, s'il rencontroit un Voyageur, il le dévoroit tout en vie.

Le Monstre que nous regardions continua de s'amuser sur l'arbre, & il nous donna le tems de nous assembler jusqu'au nombre de douze personnes. Nous eumes soin de nous bien armer, & nous montames tous à cheval pour l'aller combattre. Pour ne pas nous exposer à un danger inutile, nous nous mimes derriere un buisson, d'où nous pouvions tirer sans être vûs. Nous arrivions au moment où la chaleur du jour étoit la plus forte. Nous le trouvames d'un si terrible volume & si fort au dessus de ce que nous attendions, que la plupart d'entre nous auroient voulu se revoir chez eux sains & saufs. Les habitans de l'Isle plus accoutumés que moi à voir ces sortes d'Animaux, convinrent que c'étoit le plus grand qu'ils eussent jamais vû. La vûe de cet animal formoit un mêlange de beauté & d'horreur fait pour étonner. Il étoit de la grosseur du milieu du corps d'un homme d'une moyenne taille, sans

cependant être gras, & il étoit long à proportion de son épaisseur. Lorsqu'il se pendoit par la queue aux plus hautes branches de l'arbre, sa tête touchoit à terre. Il étoit singulierement agile & dispos, & il se divertissoit à faire des sauts & des gambades; quelquefois aussi il s'entortilloit tout autour du tronc. Au milieu de ces sauts, nous le vîmes se jetter promptement dans l'arbre, & on ne tarda pas à sçavoir pourquoi. C'étoit un petit animal tenant du Renard, sans cependant ressembler à nos Renards Anglois, que le Serpent avoit vû venir & qu'il se préparoit à recevoir. Il s'élança sur ce petit animal, le succa en peu de minutes & ensuite lécha ses machoires avec une double langue de couleur noirâtre; il s'étendit ensuite le corps par terre, ayant toujours la queue entortillée le long de l'arbre, & c'est dans cette situation que j'eus tout le tems de le regarder. Il étoit tout couvert d'écailles rayées parle milieu, comme celles du Crocodille; sa tête étoit verte, & l'on voyoit au milieu une tache noire. Les

rayes qui étoient autour de sa machoire étoient jaunes, ainsi qu'une espece de cercle qu'il avoit autour du col semblable à un collier d'or. Ses côtés étoient d'un noir olivâtre & son dos d'une grande beauté. On y voyoit des ondes larges, noires, bouclées, bordees d'autres rayes couleur de chair & du jaune le plus brillant. Sa tête étoit plate, mais fort large; ses yeux étoient grands, étincelans & terribles.

Telles étoient ses couleurs, lorsqu'il étoit couché. Quand il vint à se remuer, la réflexion du Soleil fit paroître ses couleurs cent fois plus belles & semblables à celles de nos soyes changeantes.

Ce fut en ce moment que nous le tirames tous ensemble en le visant à sa tête. Soit que le hazard l'eût fait retourner, soit que la frayeur nous empêchât de le tirer juste, nous le manquames, & nous ne le blessâmes seulement pas. Il parut même ne faire aucune attention aux coups qu'on venoit de tirer, & après un conseil de guerre, nous convinmes tous de ne point faire

de nouvelles tentatives ce jour là, de nous retirer, & de revenir le lendemain avec un parti plus fort.

Je retins mes Ceylanois à diner; nous passames l'après midi à nous entretenir de cet Animal qu'ils nomment *Anacondo*. Ils s'occuperent tous du plaisir qu'ils se faisoient d'avance de manger de sa chair, & ils y comptoient fort sur ce qu'ils sçavoient que lorsque cet Animal choisit un arbre pour son habitation, il y fait un long séjour. Ils m'en raconterent des particularités presqu'incroyables; mais je me bornerai à ce que j'ai vû par moi-même.

Le lendemain nous nous assemblames une centaine de personnes au même buisson; nous y vimes l'ennemi à son ancien poste. Il avoit l'air terrible & paroissoit plus affamé que la veille; nous en vimes bientôt les effets. Il y a une grande abondance de Tigres dans le Pays; un de ces Tigres d'une taille monstrueuse, vint à passer sous l'arbre. Nous entendimes aussitôt le redoutable cliquetis des sonnettes, & le Serpent usant de toute sa viva-

cité, sauta sur les épaules du Tigre, & lui arracha un morceau du dos qu'il tenoit dans son horrible gueule. Le Tigre en rugit, & il nous fit la plus grande frayeur, en courant vers nous avec son ennemi qui ne lâchoit pas prise. Cependant la course du Tigre fut bientôt suspendue; son agile adversaire s'étant entortillé trois ou quatre fois autour du corps de sa proie, le serra si violemment & si étroitement, que ce malheureux Animal fut bientôt dans les plus grandes angoisses. Le Serpent lâcha alors le dos, pour engloutir le tête du Tigre que nous vimes aussitôt disparoître. Tous les mouvemens qu'il se donna pour se débattre & se soustraire à son vainqueur, furent vains, & les rugissemens étouffés qu'on entendoit sortir de cet Animal dans la gueule du Serpent, furent les signaux de sa défaite.

J'étois d'avis de tirer sur le Serpent en ce moment, mais toute le monde se déclara contre moi. On m'assura qu'on sçavoit parfaitement ce qui arrivoit en pareil cas; on ajouta que nous

étions sûrs de nous en défaire sans courir aucun risque en attendant au lendemain ; mais que, si nous l'attaquions en cet état, il en couteroit la vie a plusieurs d'entre nous. J'acquiesçai à leur conseil, & je crus devoir me fier à leur expérience.

Quoique le Tigre ne pût pas se délivrer de son cruel ennemi, il ne laissa pas de lui donner beaucoup d'occupation. Les tentatives qu'il fit à plus de cent reprises pour se débarasser, demandoient toute la force & toute l'attention du Serpent. Ce n'étoit qu'à force de l'opprimer de son poids & de le serrer étroitement qu'il pouvoit le subjuguer ; encore le Tigre n'étoit-il pas au point de servir de pâture au Serpent. On ne peut pas concevoir les douleurs du Tigre ; elles surpassent toutes les tortures qu'on pourroit imaginer. A force de souffrir, il sembla épuisé au bout de quelques heures, & on l'auroit crû mort. Ce fut alors que le Serpent essaya de lui casser les os en faisant un nouvel effort, pour le serrer plus violemment : ne pouvant y

parvenir, il traina sa victime vers l'arbre, & nous vimes alors l'usage qu'il en faisoit. La nature semble avoir averti ces Animaux que, quoiqu'ils en puissent terrasser d'autres aussi forts que le Tigre, ils ne peuvent pas les dévorer tels qu'ils sont, le volume de leur corps étant trop considérable pour le faire passer dans leur estomach. Il faut donc qu'ils les réduisent en une masse moins solide, & lorsqu'ils l'ont tenté par eux-mêmes sans succès, c'est à quoi leur sert un arbre.

Lorsque notre Serpent fut arrivé à l'arbre, il reprit encore une fois sa proie par le dos, l'appuya contre l'arbre & environna l'un & l'autre avec tant de force, qu'il falloit nécessairement que les os se brisassent. C'est ainsi qu'il lui rompit les côtes l'une après l'autre, & il en fit autant des pattes. Pendant ce supplice, le misérable Tigre continuoit de vivre, & à chaque rupture des os qu'on entendoit craquer, il faisoit un hurlement capable de porter la compassion dans le cœur le plus cruel, & de nous faire oublier la

haine que nous devons naturellement porter à son espece.

Le Serpent voulut faire la même opération sur le crâne ; elle lui coûta beaucoup plus, de sorte qu'accablé de fatigues, & voyant que sa proie ne lui pouvoit pas échapper, il la laissa aux pieds de l'arbre pendant toute la nuit, & se retira lui même dans les branches pour se reposer.

Nous retournames le lendemain au champ de bataille, & nous y trouvames du changement. Le corps du Tigre n'étoit plus qu'une masse rouge, informe & luisante, comme si elle étoit couverte de glue ou de gelée ; nous vimes ce qui lui donnoit cette couleur. Le Serpent lui léchoit le corps & le couvroit de sa bave, pour le rendre plus propre à lui servir de mets. Enfin, après l'avoir préparé à son gré, il commença à le sucer. Ce repas n'étoit pas de peu de durée ; lorsque je me retirai pour aller dîner, il n'en étoit qu'aux épaules, & ceux qui resterent pour le surveiller, me dirent que la nuit étoit venue avant qu'il eût fini.

Le lendemain nous nous rassemblames pour la derniere fois. Pour le coup, les femmes & les enfans étoient de la partie ; tout le monde y alloit avec confiance, sur la certitude que, lorsqu'une fois l'Animal est bien rassasié, il n'est plus dangereux. Je m'en convainquis bientôt : le Monstre étoit si chargé, qu'il ne pouvoit ni combattre, ni courir, ni presque se remuer. A notre approche, il tenta de grimper à l'arbre, sans pouvoir y réussir, & nous le tuames à coups de bâton sur la tête.

On le mesura, & on lui trouva trente-trois pieds quatre pouces. Il fut aussitôt coupé en morceaux ; la chair m'en parut plus blanche que celle du Veau, & ceux qui en mangerent, m'assurerent quelle étoit du goût le plus exquis.



RECETTE

POUR LE CARMIN.

DEPUIS que l'uſage de colorer les Eſtampes pour les mettre dans des verres optiques, eſt ſi fort en vogue parmi nous, nous avons fait venir beaucoup de Carmin de France, ne s'en faiſant point ici, ſi ce n'eſt par quelques François, dans le quartier de Soho. Cette marchandiſe étant ſi chere, je crois rendre ſervice au public de donner une recette pour en faire encore de meilleur qu'on n'en fait en France. Notre Carmin l'emportera d'autant plus ſur l'autre, que le principal ingrédient en eſt l'étoffe d'écarlatte, & qu'elle eſt chez nous d'une qualité beaucoup meilleure.

RECETTE.

PRENEZ 16 ou 20 pintes d'eau claire, meſure de Paris; faites y diſſoudre de la cendre, pareille à celle dont on fait le ſavon, pour qu'elle vous donne une

forte lie; purifiez là en la filtrant, & mettez-y bouillir dans un pot de cuivre une livre de coupons propres de drap teint en cramoiſi, juſqu'à ce qu'il ait entierement perdu ſa couleur. Preſſez enſuite ces coupons, & paſſez la lie à travers un ſac de flanelle. Faites fondre deux livres d'alun dans une quantité convenable d'eau, & ajoutez cette diſſolution à la lie. Remuez bien le tout enſemble, pour le faire épaiſſir; repaſſez le encore dans le ſac de flanelle, & quand tout ſera bien teint, faites rebouillir le tout avec l'addition d'un peu de diſſolution d'alun; repaſſez enſuite la liqueur, & tout le Carmin reſtera dans le ſac. Verſez dans ce ſac de l'eau fraiche à pluſieurs fois, juſqu'à ce que l'alun diſparoiſſe entierement. Séchez enſuite la couleur, de ſorte qu'il ne s'y mette point de pouſſiere; réduiſez la en une poudre impalpable dans un mortier de verre ou de marbre, & le Carmin ſera prêt pour l'uſage qu'on en veut faire.

Nota. Si pendant que la liqueur bout,

il s'évapore tant d'eau que vous ſoyez obligé d'en remettre, ayez ſoin d'en prendre de bouillante, & gardez-vous d'en mettre de froide.



II

Suite des Fables de GAY.

Le Peintre qui contente & mécontente tout le monde.

MOINS vous êtes ſoupçonné d'être infidele dans vos récits, plus vous devez vous obſerver & vous renfermer dans les bornes de la probabilité. Le Voyageur qui les paſſe, décrédite ſon livre; celui qui prétend avoir mis lui ſeul en déroute des armées entieres, fait même douter de ſon courage. Il n'y a que la flaterie qui ne paroiſſe jamais abſurde. Les louanges les plus outrées, les impoſſibilités même ſemblent à peine juſtes à ceux que l'on flatte. L'hyperbole la plus forte reſte toujours au deſſous des chimeres de l'amour propre.

Un Peintre exprimoit ſes modeles

avec tant de vérité, qu'on les reconnoissoit au premier coup d'œil : il rendoit d'une main si sûre l'air, les traits, les carnations, que ses Portraits sembloient respirer. Ennemi de la flatterie, il n'employoit jamais son art à ranimer le teint jauni d'une fille flétrie. Son pinceau sincere donnoit à chaque muscle toute sa force, à la bouche, au nés, au menton, toute leur longueur ; enfin il ne peignoit qu'avec vérité, & retraçoit exactement dans chaque copie l'âge de l'original.

Cette façon étrange de *faire* lui fit perdre tous ses amis, & ses portraits resterent chez lui entassés en monceaux poudreux : » Il faut se conformer à » la mode, dit-il ; il nous faut flatter. Bien résolu de suivre l'usage, il place devant lui deux bustes, l'un d'Apollon, l'autre de Venus : il dessine d'après eux, il les corrige, & donne de l'esprit à la plus stupide.

Un Milord s'adresse à lui. A l'heure fixée le Peintre fut prêt : l'original arrive, & il lui fait prendre une attitude agréable ; il le place en un jour

brillant ; il esquisse son ouvrage, apprête ses teintes, parle de l'ancienne Grece, du coloris du Titien, des airs de tête du Guide. » Que d'esprit dans » ces yeux là, Milord, dit-il ! il fau» droit la main de Raphael pour en » exprimer le feu. Convenés que tous » ces traits fins sont bien difficiles à » rendre ; mais un peu de patience » & vous jugerez de tout le pouvoir » de notre Art. Voyez Milord «. Milord examine. » Je me croyois, dit-il, » une grande bouche ; assurément mon » nés est un peu plus long, & je ne » suis pas, mon cher Maître, aussi » jeune que cette figure. Oh, par» donnés moi, Milord, dit le Peintre ; » c'est à nous autres à décider » sur ce point, & je vous garantis ce » Portrait extrêmement ressemblant. » Cela frapperoit les yeux les moins exer» cés «. Milord examine encore, avoue sa méprise, & nulle glace ne lui paroît à beaucoup près aussi vraie.

Une Dame vient : le Peintre lui prête les graces de sa Venus, & son Art est exalté par le Galant de la

Belle, tant la copie est conforme à l'image qu'il porte en son cœur. Cet Artiste devenu flateur ajouta ainsi des charmes à chaque figure, à chaque âge, & les beautés qu'il peignit en furent à peu près contentes.

On ne parla plus dans toute la Ville que de sa supériorité ; sa maniere plut généralement, & son prix augmenta, ainsi que sa renommée. S'il eût continué de peindre avec vérité, quel homme eût avoué son portrait ? Au lieu de copier, il composa des originaux dont chacun trouva au dedans de soi la plus fidéle copie.

LA VIEILLE POULE ET LE COQ.

CONTRAIGNÉS votre fils, vous serés dans peu convaincu que tous les hommes descendent d'Eve.

Une vieille Poule menoit ses petits, & leur indiquoit en béquetant çà & là les endroits où étoit le grain ; elle grattoit, écartoit la paille, & glanoit dans la basse-cour. Un de ses Poussins voulant essayer ses aîles, vole vers le

puits, de-là sur le bord, puis il fait tant qu'il s'y précipite. La mere en fut tout le jour d'une tristesse extrême.

Peu de jours après un Coq s'offre à elle ; elle reconnoit son fils, & se sent émue de tendresse. » Mon fils, lui dit-elle, » je sçais qu'à votre âge » on n'a plus besoin de leçons ; je vous » vois vigoureux, hardi, & j'entends » tous les jours conter vos triomphes » avec joie. Ce ne sont point les Coqs » que je crains pour vous ; mais soyés » prudent, mon fils, & que tous vos » pas vous éloignent de ce puits là. » Il est fatal à votre famille. Que le » conseil que je vous donne de» meure gravé au fond de votre ame ; » je laisse le reste aux justes Dieux «.

Le jeune Coq la remercie, & au même instant l'envie de désobéir le brule. Les yeux attachés sur ce puits, il méprise en soi même la loi de sa mere, & le violent désir d'en éprouver les dangers l'en approche peu à peu.

» A quoi bon cet ordre, dit-il ? un » courage mâle doit respecter les im-

» béciles craintes des femmes. Mais » serois-je soupçonné de lâcheté par » ma mere ? seroit-ce là le motif de » son conseil ? Peut-être elle a caché » dans ce puits des grains qu'elle ré- » serve à mes jeunes freres, & veut pré- » venir mes recherches. Je m'y résous » & vole au danger ».

A l'instant il est sur le bord du puits. Pour voir jusqu'au fonds, il s'avance, & il étend le col de toutes ses forces. Mais voici que d'en bas un Coq ennemi, le col étendu de même, s'avance. Le premier courroucé enfle son plumage; l'ennemi en colere enfle aussi le sien: celui là menace, & aussitôt il est menacé. Sa fureur l'emporte, il vole au combat, & ne trouve au fond du puits que la mort. » Voilà, dit-il en se noyant, » l'effet malheureux de la défense de » ma mere «.



LE BOUC SANS BARBE.

IL est certain que le peuple prend tout vice à la mode pour une maniere polie. Qu'on m'excuse donc si je donne aux Singes, aux Chevaux, aux Baudets même l'orgueil & la fatuité, vices ordinaires à l'homme. C'est d'après lui que j'ai peint ces animaux, il est vrai; mais ai-je dit qu'ils l'égaloient ?

Un Bouc étoit aussi vain, aussi fat qu'un animal peut l'être. Trouvoit-il un plant de thym, il se rouloit, se parfumoit sur cette plante odoriférante, & contemploit avec complaisance sa figure réfléchie par l'eau.

» Je hais cette barbe, disoit il un jour, » elle me vieillit de dix ans. » En vérité si nos femelles n'avoient » pas éprouvé ma force, elles pour- » roient bien être épouvantées de cette » vénérable figure «.

Aussitôt ayant résolu de faire raser sa face velue, il court chez le Barbier du lieu. C'étoit un Singe vif & leste qui près de-là exerçoit cet art.

Un petit bassin de cuivre suspendu à sa boutique, des dents noires & quelques coupes arrangées sur une fenêtre avec deux ou trois haillons rouges, annonçoient son triple métier.

Notre Barbier bien appris reçoit le Bouc avec politesse, lui montre de la main la chaise de bois, lui savonne le museau, le col, & le rasoir tond promptement toute sa tête. » Monseigneur, lui dit le Singe, j'es- » pere l'honneur de votre pratique; » je vous jure qu'aucun museau ne » fut jamais mieux tondu «.

Empressé d'être applaudi, l'Animal court promptement à la montagne voisine. Tous ses Confreres velus firent la grimace en l'appercevant. » Qu'est-ce donc, frere, lui dit l'un d'eux ? » quelles mains envieuses t'ont » ravi ta barbe ? Fais nous vite part » de ta disgrace ».

Le fat souriant d'un air dédaigneux: » Quelles sont, dit-il, les Nations » polies qui portent encore la barbe ? » Les Moscovites mêmes se sont fait » raser le menton. Conserverons nous

» seuls ce barbare usage, & porterons » nous toujours comme des Cyniques » ce poids ridicule au menton. Quand » nous traversons les villages, ne som- » mes-nous pas insultés & poursuivis » avec de grands cris ? Tous les pe- » tits garçons ne nous tirent-ils pas » par la barbe?

» Frere, lui répliqua le chef du troupeau, » si vous ne voulés plus » vivre parmi nous, vous avez rai- » son; mais si les huées des petits gar- » çons peuvent blesser votre amour » propre, comment soutiendrés-vous, » dites-moi, les railleries d'un trou- » peau entier ? Va, sot affecté, les » Fats qui te ressemblent sont le jouet » de qui ne l'est pas «.

LA VIEILLE ET SES CHATS.

LA société d'un fripon fait soupçonner de friponnerie. La Matrone qui accompagne une fille de bonne volonté passe toujous pour une intrigante; & si l'on voit une fille modeste avec celles qui font peu lan-

guir, on la croit peu délicate & l'on demande quel est son prix. Les amis font la renommée.

Une vieille sorciere reconnue pour telle, courbée par l'âge & par le froid, étoit assise près d'un petit feu qu'elle couvroit de ses mains ridées. Ses genoux tremblans ne portoient qu'avec peine le poids de son corps. Sa tête attaquée de paralysie ne cessoit pas de branler. Elle marmotoit de longues prieres lentement & du bout des levres & elle étoit entourée de Chats maigres & miaulans de faim.

Fatiguée de leurs cris, elle entre en colere, & leur balbutie ces injures: » Hors d'ici, méchante race, que je » fus folle de vous prendre! Lutins, » folets, vrai train d'enfer, si vous » n'eussiés jamais été logés & nourris » chez moi, on ne m'eût pas maudite, » comme une sorciere. C'est à cause » de vous que les petits garçons ne » cessent de me poursuivre, & qu'ils » mettent des pailles en croix sur mon » chemin, pour m'arrêter. Sans vous, » un fer de cheval garderoit-il toutes

» les portes, & toutes les Servantes » cacheroient-elles leurs vieux balais, » de peur que je ne m'en serve com- » me de cheval pour m'en aller au » Sabat. C'est vous qui êtes cause » qu'on garnit ma chaise d'épingles, » & qu'on ne cesse de me demander » à voir par où le Diable me téte.

» Par tout ce babil, répondit un Chat, » vous feriés renier un Saint. Et qui » de vous ou de nous a plus de rai- » sons de se plaindre? Venons au » fait. Si nous n'eussions jamais souf- » fert la faim dans votre chaumiere, » nous eussions vécu honorés comme » de bons chasseurs; aulieu que c'est » une infamie de servir une Sorciere. » On croit que vos Chats sont des Dia- » bles, votre balai un Cheval, & tous » les petits garçons conspirent contre » notre vie: ils croient que nous en » avons neuf (1).

(1) Cette Fable est proprement l'histoire des opinions populaires invétérées parmi les Anglois, sur la matiere des Sorciers & l'ancienne *Diabologie.*

Le Papillon et le Limaçon.

Que les Faquins parvenus qui s'oublient jusqu'à l'insolence, rapellent bien la bassesse de leur extraction!

Au Soleil brillant du matin, un Papillon nouvellement né se panadoit sur une rose. La vanité gonfloit son cœur; il déployoit avec fierté ses aîles d'or enrichies d'azur, & la brillante rosée réfléchissoit ses vives couleurs.

Son ami déja oublié, le Limaçon portant sa demeure, se traînoit sur le gazon. Le Papillon l'apperçoit, & tout en colere, il crie au Jardinier: « Pour- » quoi vous occupez-vous à délivrer » la terre de plantes inutiles? Pour- » quoi levé avant le jour vous appli- » qués-vous à corriger les saisons? La » Pêche se pare-t-elle de ses couleurs » vermeilles? la Prune est-elle cou- » verte de cette fleur attrayante, pour » plaire à ce vil insecte & flatter son » goût? Ecrasés-moi cet Animal vorace » qui déshonore votre Jardin.

Quelle arrogance, dit le Limaçon! » Qu'un Faquin parvenu devient im-

» pudent & stupide! Si tu n'avois pas » lassé ma patience à force d'injures, » je n'eusse jamais révélé ta basse & » vile extraction, je ne t'eusse pas fait » rentrer dans la fange dont tu ne fais » que de sortir. Neuf Soleils ont à peine » fait croître les fruits, & coloré les fleurs, » depuis que je t'ai vû naître sous une » forme misérable. Insecte vil & détes- » té, tu te traînois avec effort & » lenteur; tu formois d'inutiles & » hideux ouvrages. Pour moi j'avoue » mon humble naissance; je naquis Li- » maçon & je mourrai tel. Mais » qu'est-ce qu'un Papillon? Tout au » plus une Chenille parée, & toute ta » ta race, vermine nombreuse, n'en- » gendrera que des Chenilles.

Le Mourant et l'Ange.

» N'y a-t-il plus, disoit un homme mourant, « n'y a-t-il plus d'espoir? le Médecin branlant la tête & désespérant d'être payé le lendemain, se retira d'un air triste.

» Je sens, dit alors le malade d'un ton foible, « je sens le frisson de la

» mort : puisqu'il faut que je quitte » le monde, examinons notre vie passée. Il faut avouer que mes contrats ont été bien faits. Mais, hélas! » tout homme trompe dans le commerce de la vie. Il est toutes les » professions de défendre son intérêt, » & se défendre soi-même n'est assurément point un mal. La petite portion de bien que j'ai reçûe de la » providence, s'est bien accrue entre » mes mains ; mais c'est en prenant » sur les terres des sûretés légitimes. » Si par hazard la Justice que j'ai exigée pour moi-même & pour mes » héritiers, a fait périr mon débiteur » en prison ; si mes écrits, mes billets, » mes actes ont contribué à la ruine » de quelques familles, j'ai publiquement réparé ce mal & je mets mon » espoir dans mes charités. Quand je serai au nombre des morts, & quand » tous mes dons pieux seront connus, » le Ciel & la terre verront combien » je fus charitable.

Un Ange parut. « Ami, lui dit il, » ne te flatte point. Tes bonnes actions

» passées pourront-elle jamais balancer » tes crimes? Quelle veuve ou quel » orphelin prie le Ciel, pour qu'il t'accorde une longue suite de jours? Une » action pieuse est en ton pouvoir : » saisis avec joie ce moment heureux ; » tant que tu respires encore, prouve » la sincérité de tes intentions. Ton » voisin manque & tu abondes, donne lui à l'instant cent livres.

» Pourquoi me hâter, répondit le malade en soupirant ? Qui sçait ce » que le Ciel a résolu ? Peut-être il me » rendra la santé, & cette somme & » plus sont en ma puissance.

» Insensé, réplique l'Ange, vous » venez de vous condamner. Votre ame » étoit sauvée, vous montiez au Ciel, » mais vos refus vous ont perdu. Pendant votre séjour sur la terre, vous » avez amassé sans cesse au-delà de tous » vos droits, & vous voudriez dans » un moment expier vos injustices, en » donnant ces Trésors qui ne seront plus » en votre puissance « ?

» Tant qu'on respire, dit le Moriond, « il y a de l'espoir. Pourquoi me hâter ? Il soupire & meurt.

LE PERSAN, LE SOLEIL ET LA NUE.

EST-IL un Poete dont le génie brulant soit inspiré par les Dieux mêmes? L'envie pâlit en lisant ses nerveux ouvrages ; elle invective, elle extravague, elle séche de douleur. Ses Serpens gonflés de venin appellent avec de longs sifflemens la troupe infernale à leur aide, & tous les Gagistes de *Court* (1). Ainsi la gloire produit la haine & la calomnie ; ainsi le jour rend la nuit sensible.

Prosterné devant le Dieu du jour, un Persan commença ainsi sa priere accoutumée : « Pere de la lumiere, Soleil » qui vois tout & dont les doux rayons » font éclorre les présens de la providence, daigne accepter nos louanges, & exaucer nos vœux ; souris à nos » champs, & rends les fertiles.

Une nue qui se rioit de ces mar-

(1) Imprimeur de Libelles.

ques de reconnoissance, obscurcit tout à coup le jour, & son orgueil jaloux lui arracha cette plainte.

» Peux-tu, mortel aveugle, adorer » un Dieu si foible, que je lui ôte son » éclat, & me priver constamment » d'encens & de prieres ? Rends ton » hommage à qui le mérite mieux. » Le Persan transporté de zéle repousse à l'instant par ces mots sa ridicule calomnie.

C'est le Dieu que j'implore & que je » révere, qui t'a formée & élevée dans » les airs. Lorsque tu es entre lui & moi, » je n'en vois que mieux ta mince substance. Un seul coup de vent dissiperoit cent nues comme toi, réunies » ensemble.

Aussitôt un vent frais s'éleve, la nue emportée se dissipe, & l'orbe radieux du jour réparoit dans tout son éclat. Ainsi l'on voit s'évanouir les noires vapeurs de l'envie, & le mérite briller bientôt dans toute sa gloire.

LA FOURMI EN CHARGE.

A un Ami.

VOUS craignés donc que mes vers n'offensent les esprits trop délicats, & vous pensés que je ne devrois pas gloser sur les désordres de notre Cour Britannique ? Celui-ci ni celui-là n'y est pas nommé, dites-vous; mais je ne sçaurois empêcher les applications des autres. Vous me demandés encore si je sçus jamais que nos Chapelains de Cour prennent cette voie pour parvenir à l'Evêché. Ah ! je ne veux parler, je vous jure, ni de la Robe, ni de la Mitre. Je vous avoue que tous les Poetes qui parviennent, sont flatteurs; ils connoissent la délicatesse des oreilles de haut parage, & ils ont grand soin de ne pas parler des vices de leurs Protecteurs. Mais je méprise ce sentier battu, & les grandeurs ne sont pas l'objet de mon ambition. S'il faut, pour les obtenir, que ma muse se prostitue, j'y renonce.

Je ne diffame ni ne flatte, mais je voudrois qu'on punît le crime. Je sais qu'en déchirant le voile dont la corruption s'enveloppe, je m'attire l'inimitié de tous les cœurs corrompus; je le sçai, mais que m'importe ? je hais cette vile race. Que la vertu soit mon partage, & le leur de honteux présens. Je n'envahis le bien de personne, mais je poursuis la corruption & son trafic illicite: elle ne causeroit pas de grands maux, si je pouvois la flêtrir jusqu'à extinction. Je sçais que cette réforme seroit pour maints Politiques un supplice affreux; car ce seroit borner leur pouvoir, mettre un terme à leurs richesses, & dépouiller leurs talens d'un air de profondeur. Si on leur refusoit les instrumens qui leur sont propres, comment conduiroient-ils leurs esclaves ? Supposons qu'ils en sont privés, & considérons quels malheurs épouventables en seroient la suite. L'Etat en deviendroit plus florissant, il est vrai; mais des Particuliers fastueux mangeroient-ils sur de la vaisselle plate? Les Rois recompenseroient leurs vrais amis, je l'avoue;

mais les Ministres seroient bien moins révérés; mais les Délateurs, & les Espions ne feroient pas augmenter les subsides de l'année. Peut-être même, en leur ôtant cet appui, ruineroit-on un ou deux de leurs projets chaque année; & que deviendroit le luxe, si les pensions n'avoient plus lieu ? L'état seroit à l'abri de tout mal, & de tout dommage; mais que pourroient les Ministres ?

Peu m'importe la maniere dont tout Anglois m'interprétera. Je veux le bien de mes Patriotes, & je ne veux autre chose: blame qui voudra ma franchise. Je voudrois de plus que nos Courtisans pensassent comme moi. Quoique beaucoup de gens y perdissent, je voudrois voir ma patrie sans dettes. Je ne mets pas l'ambition privée & le bien public dans la même balance; & pour ne pas voir nos Loix oubliées, je donnerois volontiers ma voix à un Ministre disgracié. J'attaque le vice, quelque part qu'il soit: que m'importe, si les vicieux en sont offensés ! On peut je crois parler avec véhémence des corrupteurs & de leurs présens. Connois-

sés-vous quelque Loi qui en fasse un crime d'Etat ?

Je ne calomnie, ni ne hais personne; je ne veux point juger autrui. Je veux diffamer le vice, & non pas les hommes. Ne pourai-je donc censurer l'abus que l'on fait de la confiance publique, parce que des fripons connoissent leur iniquité? Tous ceux dont les comptes sont clairs, demandent eux-mêmes qu'on les examine, & que leur fidélité soit mise dans tout son jour: ils ne cherchent point les ténébres pour agir; justes en tout, ils veulent être reconnus pour tels.

Mais vous pensés que mes Fables font trop clairement allusion aux manéges de la Cour Britannique: j'avoue qu'elles y ont du rapport. Eh! à qui est-il donc permis de fourber impunément? Si sous quelques regnes futurs, des mains rapaces pillent la nation, je ne m'oppose point aux applications que mes Lecteurs pourront faire alors.

UNE Fourmi jeune & présomptueuse discutoit toute les matieres d'Etat, sans y rien comprendre. Impudente autant

qu'on peut l'être, elle ne cessoit de parler, & affectoit en toute occasion des connoissances universelles. Elle aspira aux premieres places, & parvenue par degrés à être écoutée des Grands, on la vit bientôt atteindre à son but : elle devint Trésoriere en Chef du grain de la République.

Mais comme les Loix de ce peuple sage punissent sévérement l'abus de la confiance publique, il est ordonné (de peur qu'une administration frauduleuse ne cause la famine) que tous les comptes rendus par les Trésoriers, seront clairement exposés, & que pour obvier à tout détriment public, ils seront examinés & visés par les *Auditeurs*.

Le jour fut fixé pour cet examen, & les *Auditeurs* s'assemblerent : il fallut que la Trésoriere produisit & livra ses comptes. Obligée de comparoître, elle leur apporta quelques chiffons de papier, pour les amuser. Une Fourmi, zélée Patriote, exposa ainsi ce que lui inspiroient la Justice & l'amour du bien public.

» Comment nos fonds sont-ils épuisés, & qui a pû causer tant de profusion ? Je connois nos revenus : quel a pû être l'objet d'une pareille dépense ? » Où sont les comptes du Trésorier ? Celui-ci répond en ces mots avec son arrogance ordinaire.

« Considérés, gracieux Milords, » que si les secrets de l'Etat étoient ré» vélés, les projets les mieux concer» tés n'auroient que des suites funestes. » Si nous laissions découvrir ces mys» teres importans, ce seroit prêter le » flanc à notre ennemi. Mon devoir, » mon zéle éprouvé, m'ordonnent de » cacher nos projets présens ; mais je » jure sur mon honneur que ces dé» penses, quoique grandes, n'ont eu » d'autre objet que la défense de la » république. Les Auditeurs satisfaits » viserent le compte, & ils vouerent au » Trésorier une confiance implicite.

Un an s'écoule, & les magasins se trouvant encore épuisés, le Trésorier en donna à ses Juges les raisons suivantes.

» Considérés attentivement l'état des

» de nos affaires actuelles, & les dan» gers qui nous menacent. Considérés, » gracieux Milords, quelles puissantes » armées de Coqs-d'Inde nous entou» rent de toutes parts : il n'est pas une » Fermiere qui n'en ait une couvée. » Pensés qu'étant menacés de l'inva» sion la plus formidable, nous som» mes forcés d'acheter, à quelque prix » que ce soit, une connoissance exacte » des mouvemens de nos ennemis. Un » seul secret révélé dans une situation » si critique, perdroit la nation sans » ressource. Mais je vous jure sur mon » honneur, que ces dépenses, quoique » grandes, n'ont eu d'autre objet que » la défense de la République.

Les Auditeurs l'absolvant encore sans examen, le complimenterent sur sa prudente administration.

Une troisiéme année se passa, & les magasins furent trouvés vuides. On en avoit fait des emplois secrets, & l'honneur du Trésorier fut engagé de nouveau à ce qu'il en rendît compte. Mais tout à coup un des Auditeurs, saisi d'une honte panique : « Que som» mes

» mes nous, dit-il ? Des outils de frau» de, de petits fripons, de grands » sots. Ce n'est qu'en nous corrom» pant, que ce maître Fripon épuise » nos magasins. Pour chaque grain » qu'il nous a donné, il en a détour» né mille, & à peine un cent a suffi » pour sa famille & pour nous. Ainsi » pour de vils & minces présens, nous » nous dupons nous-mêmes & toute la » Nation, puisque ces Trésors qu'on » nous distribue sont les produits de » nos travaux & de nos peines an» nuelles.

Les Auditeurs ordonnerent que ses comptes fussent revûs. L'adroit Fripon démasqué fut condamné à l'instant, & ses amas furent, comme il étoit juste, rapportés au trésor public.

L'ÉPINGLE ET L'ÉGUILLE AIMANTÉE.

UNE Epingle avoit très long-tems servi une belle des plus expertes dans l'art savant de la toilette : elle avoit contenu ses cheveux, donné des graces à sa manche, un air élégant à ses nœuds;

elle s'étoit vûe quelque fois placée tout prés de son cœur, quelquefois aussi bannie, reléguée au bas de sa robe; mais pouvoit-elle accuser la fortune d'injustice? Les Amans de sa Maîtresse étoit sujets aux mêmes revers.

Enfin déchûe de tous les honneurs, de la toilette de la belle, elle passe chez le Tailleur; de là aux haillons d'un pauvre; puis au service d'un avare qui l'employant à réunir les lambeaux de son habit, en tira environ quatre sols de rente. Elevée de nouveau par le sort, elle servit un Médecin & voyagea dans son carosse. Enfin ayant passé d'état en état, elle fut un jour perdue dans la salle de *Gresham*.

Enchantée des merveilles quelle y apperçoit, elle fait mille questions sur chaque objet qui la frappe, & ce qu'elle comprend le moins, est ce qu'elle admire le plus. Au reste, il n'étoit pas étonnant que ces nouveautés l'affectassent de la

(1) Salle où l'on donne des leçons publiques de plusieurs Arts & Sciences.

sorte: c'étoit une virtuose, un de ces esprits à la mode, un génie universel. » Qu'est-ce cela, je vous prie, dit-elle, » & ceci, mon cher Monsieur? c'est » une Aiguille, répond le Démons- » trateur. Une Aiguille! Ce nom la frappe, & aussitôt elle lui parle comme à l'instrument d'un Tailleur.

» Que faites-vous donc avec cette » pierre? Vous emploiriés bien mieux » vos talens chez une lingere; mais, » dites-moi, s'il vous plaît, d'où tant » d'amitié entre vous & cette pierre » rouillée?

„ Amie, répondit l'Aiguille, met- » tez fin à vos reproches. Je cherche „ le mérite réel & la véritable gloire. » Avez-vous entendu parler du fameux » pouvoir de l'Aimant, & savez-vous » qu'il le communique? Toutes ses pro- » priétés me sont devenues commu- » nes, il m'en a fait part. Jugés à » présent, s'il est bien aisé d'abandonner » un pareil ami? Par une vertu qui est » encore secrette, je dirige la main » du Pilote; je lui fais éviter les écueils » & les bancs perfides; j'ai fait voir aux

» Européens des mondes nouveaux, & je „ les ai rendus maîtres des deux Indes. „ Si j'eusse vécu parmi des Merciers, „ qu'aurois-je été? le guide du fil, ainsi „ que les Aiguilles vulgaires d'aussi „ petite valeur que vous.

LE CHIEN COUCHANT ET LE DOGUE.

UN Chien couchant, l'Espion de son maître, & au demeurant traitre & lâche, mais Adulateur, en étoit bien recompensé pour ses mensonges journaliers. Rongé de crainte & de jalousie, il écoutoit & répétoit tout. Le Chat disgracié chaque jour, étoit remplacé par un autre, le Chien courant étoit battu, le Dogue grondé, le Singe fut même banni de la chambre; enfin dans cette maison chacun marquoit de la froideur à son plus intime, sans lui en dire la cause.

Un Voleur se mit en tête de déménager la maison. Il mit l'amour de la partie, gagna la Servante, cajola, flat-

ta le Chien, & un morceau de pain acheva d'en acheter le silence. Il voulut ensuite séduire le Dogue; mais dans cette espece, une gueule honnête ne reçoit pas de présens. Le Larron lui tendit la main en lui offrant davantage, & le fier mâtin lui mordit les doigts.

Le Chien couchant trop heureux, court vîte à son Maître, qui écoute son récit avec indignation: " Qu'on „ pende, s'écrie-t-il, ce Dogue mau- » dit ». A l'instant même un Valet lui passe une corde au col.

L'Accusé présente requête & demande à être entendu. Le Maître s'asseoit & confronte à l'instant les deux Chiens ensemble. *Brillant*, l'espion, prenant la parole, de ce ton lâchement flatteur qui décéle une basse & vile origine, expose le fait en Rhéteur, & l'aggrave en homme de loi.

L'honnête *Turc* répond: " O Milord, „ ne me jugés pas sans m'entendre; pe- „ sés notre cause avec attention; ne „ pensés pas qu'un lâche & qu'un traî- „ tre ait quelque sentiment de justice,

„ & gardez-vous de regarder ses accusations comme vraies. *Brillant* est „ un fourbe & un imposteur qui tend „ la pate à qui la graisse, & qui nous „ trahit tous deux. Vous vous déshonorés, Milord, en protégeant un „ coquin. N'espérés pas que ses infamies soient demeurées inconnues; „ si vous ne cessés de le soutenir, on „ vous en croira vous-même capable.

Il dit, & la vérité parut dans tout son éclat. Le Dogue fut relâché, & le faux témoin pendu.

UN RENARD MOURANT.

UN vieux Renard touchoit à sa derniere heure. Déja sa machoire tremblante & désarmée par le tems avoit perdu tout appétit; environné de sa famille prête à recevoir ses dernieres volontés, il souleva la tête avec effort & fit entendre ces foibles sons.

» Ah ! mes enfans, renoncés aux » voies de l'iniquité. Suivés mes salutaires avis. Dans ces derniers mo» mens, je sens tout le poids de mes

„ crimes. Voyés, voyés ces Oyes égorgées ! Pourquoi ces Coqs d'Inde „ sanglans s'offrent-ils à moi ? Et cette „ troupe de Volatiles qui me demande „ ses petits!

Ses enfans affamés regardoient de tous les côtés, & se préparoient de bon cœur au festin que leur annonçoit leur Pere. „ Où est donc, dirent-ils, » tout ce bon repas? Nous avons beau „ regarder, nous ne voyons pas une „ plume. Ces Oyes, ces Poules, ces „ Coqs d'Inde sont apparemment des „ fantômes de votre esprit, & vos „ enfans lèchent envain leurs lévres?

„ O gloutons, dit-il ! reprimés „ cet appétit dereglé. Un jour viendra où vos remords vous feront déplorer votre gourmandise : oubliés „ vous que les chiens décélent nos „ pas fugitifs, que les piéges, que „ les lacets & que les fusils nous détruisent? Les fripons redoutent toujours les recherches de la justice; „ ils n'ont pas un instant de paix. La „ vieillesse rare parmi nous met aujourd'hui un terme à mes maux.

„ J'ai beaucoup vû : ainsi, croyés-moi, „ que l'honnêteté regle vos passions, „ & vous jouirés du bonheur suprême. Vivés, honorés, estimés, „ mes chers enfans; rachetés votre réputation perdue.

„ Le conseil est bon, répliqua l'un d'eux, » & nous voudrions qu'il fût „ praticable; mais rappellés vous ce „ qu'ont été vos ancêtres, tous fripons de pere en fils. Ils nous ont „ transmis leur mauvais renom; ils „ nous ont notés d'infamie, & quand „ même nous vivrions comme d'innocentes Brebis, quand nous n'aurions que des pensées, des paroles, & „ des actions honnêtes, dès que le „ nombre des Poules diminueroit dans „ les basses-cours, nous n'en serions „ pas moins accusés, & nous passerions „ pour des hypocrites. La réputation „ perdue ne se recouvre pas.

„ Soit donc comme il a été, dit le Moribond : „ Mais écoutés : ce sont „ des cris de poule, il me semble. Courés, mes enfans, mais soyés sobres. Je „ sens aussi qu'un Poulet me feroit grand „ bien ".

LA GRONDEUSE ET LE PERROQUET.

LAS des calomnies de sa femme, certain Mari la tançoit ainsi : » Qui se „ permet de calomnier, vit en dispute „ avec tout le monde. Tu es le hérault de ton infamie; tu déclares & „ tu fais la guerre à toute ton espéce. „ Rien ne peut-il donc réprimer cette „ langue de vipere qui n'épargne ni „ ami, ni sexe, ni âge; tous nos „ voisins en sont effrayés. Hé! bon „ Dieu ! c'est comme un torrent qui „ roule à grand bruit & que rien n'arrête. „ Quoi ! tu n'es jamais fatiguée ? Tu „ sémeras la discorde éternellement, „ & l'exercice donnera toujours à tes „ poulmons de nouvelles forces ?

„ Mais voyés donc, repliqua-t-elle, „ qu'il est grave, le sot, qu'il „ est sage ! Vraiment il nous refusera l'usage du plus beau don de „ la Nature ? Oh ! ne froncés pas le „ sourcil. Je veux parler & être écou-

„ tée. Les femmes d'aujourd'hui se„ roient bien à plaindre, si on les pri„ voit du privilége qu'on accorde à „ un Perroquet. Vous loués son ba„ bil, sa chanson criarde, & vous „ trouvés mauvais qu'une femme parle? „ C'est que vous avez juré de blâmer „ tout ce qu'elles font “.

Après ce bruyant exorde, les réputations entrerent en jeu: Meres, Niéces, Filles & Tantes, tout fut mis en piéces. Plus criarde mille fois que le Perroquet, elle se déchaîne contre tout son sexe: avares, coquettes, laides, intriguantes, tout est exécuté sans procès.

Ce torrent de paroles allarme le Chien, le Chat, les Oiseaux, les Singes; ils s'unissent pour la confondre. Le Singe grommele autour d'elle, le Chat jure, le Chien glapissant lui mord les talons, la Pie l'appelle de cent noms, & au milieu de tout ce ce tumulte, le Perroquet réprimande en ces mots sa méchanceté.

„ On estime un Perroquet qui jase; „ mais on n'a que du mépris pour „ une femme bavarde & méchante. On

„ attaque l'honneur d'autrui, on se „ fait un ennemi de tout être qui res„ pire; songés, songés, Madame, en „ dilatant ainsi vos poulmons, que „ tous vos voisins ont des langues. „ Toute médisante doit s'attendre à „ en essuyer dix fois plus qu'elle n'en „ dit. Ces dettes-là sont toujours ac„ quittées avec usure “.

LE CHIEN COUCHANT ET LA PERDRIX.

LA tête haute, le nés au vent, un Chien couchant parcouroit un chaume. Tout à coup il sent quelque proie; il s'en approche en rampant, & fait son arrêt près de la couvée. Aussitôt les Chasseurs avertis par lui de la présence du gibier, approchent & tendent leurs rets.

Une Perdrix que l'expérience avoit rempli de sagesse, examinant avec attention ces frauduleux préparatifs, se rit de tous ces soins inutiles. Elle allarme ses petits; ils partent & gagnent

le bois, mais elle avant que d'essayer son aile assurée, voulut tancer cet espion rampant.

„ Esclave flatteur du luxe des hom„ mes, vil instrument de leurs plai„ sirs, méchant fourbe, lui dit-elle, „ déshonneur de ton espece, elle de„ vroit te désavouer; car autant que „ je peux juger de leurs qualités natu„ relles, les Chiens naissent avec un „ cœur droit. Avant qu'ils s'abaissassent „ à servir des vûes scélérates, ils „ étoient ou vrais amis, ou ennemis „ généreux.

Le Chien sourit dédaigneusement & répond: « Sûre de ton aîle, tu oses „ m'injurier? vas, je te pardonne. Tous „ ceux qui, ainsi que toi, habitent dans „ les campagnes, ne sentent pas les „ belles manieres. Que l'esprit rustique „ est ignare! Il n'appartient qu'aux „ hommes polis de connoître tout mon „ mérite. C'est en rampant comme moi, „ que l'intriguant qui fait commerce „ de belles, s'enrichit en accroissant „ les dettes de la Nation; que pla„ çant tous ses amis sans distinction

„ & sans choix, il obtient des recom„ penses. Elevé au sein de la Cour, „ j'en ai appris les usages, & c'est en „ les pratiquant que j'accrois sans cesse „ ma faveur, & que je rends heu„ reux tous mes jours.

„ Ah! j'aurois deviné, répond la Perdrix, “ quelle a été ton école. „ L'esprit souple des Valets se plie „ en un tour de main à tous les vi„ ces de leurs maîtres. Vous venez de „ la Cour, dites vous? Adieu mille „ mille fois. „ Elle part & va trouver „ sa couvée.

L'OURS DANS UN BATEAU.

A un Fat.

L'HOMME qui s'étudie sans partialité doit tous les jours devenir plus sage. Il pése ses projets d'une main fidele, & la raison seule est le fondement sur lequel son espoir s'éleve. Il fait essai de ses forces, avant que d'entrer dans l'arêne, & il ne s'attire jamais de honte par une sotte imprudence. Il ne

quitte pas le rivage, ſans connoître les voiles & la bouſſole. Il dreſſe un devis, avant que de bâtir, & ne ſe livre jamais à de folles entrepriſes. Il recherche, il étudie les bornes de l'eſprit humain, & il marche en deça avec aſſurance. C'eſt ainſi que ſe convainquant de ſa propre imperfection, il réprime les vains mouvemens que l'orgueil éleve en ſon ame.

Si en cherchant à nous connoître, nous conſidérons l'homme par toutes ſes faces, nous aurons bientôt découvert que parmi les ſots que la vanité peut mettre au grand jour, les fats méritent la prééminence.

Il en eſt de tout rang & de toute eſpece. La fatuité n'eſt annexée ni à un ſexe ni à un âge : riches & pauvres, grands & petits, tous les hommes y ſont ſujets. Ils ſont tous aveuglés par la vanité, vice qui vit d'ignorance, & qui n'eſt jamais plus puiſſant que dans les cervaux les plus vuides. Peſés dans la balance qu'ils ſe ſont forgée, ils ſe trouvent d'un poids étonnant ; mais à celle de tout autre, ils ſont plus légers que l'air même.

Cependant la folie & le ridicule ne ſont pas les mêmes dans tous les fats : chacun prétend à ſon mérite. Il en eſt de tranſcendans en vanités amoureuſes ; d'autres éperdûment épris de leur figure & de leur taille, placent leur gloire dans leur parure. D'autres encore ont une vaſte & ſavante Bibliothéque : ils connoiſſent parfaitement les livres & s'ignorent eux-mêmes.

Mais tous ces genres de fatuité ne peuvent être comparés à celle des Ambitieux. Enflés par le ſouffle de la flatterie, ils uſurperoient avec inſolence le gouvernement d'un Royaume entier. Ils ne ſoupçonnent pas de partialité les louanges les plus groſſieres : à peine même les trouvent-ils juſtes, tandis que leurs ſycophantes confeſſent que tout ce qu'ils diſent n'eſt que flatterie.

Un Fat de cette eſpece eſt bientôt connu dans tous les rangs & dans tous les états. Politique bourſoufflé d'orgueil, il les régle, il les corrige. Le commerce Anglois a-t-il éprouvé quelque dommage conſidérable ? ſon habileté va le réparer. Notre Fat ſaiſit le gou-

vernail du Royaume : c'eſt lui qui va diriger nos flottes. Navigateur conſommé & à l'abri de toute critique, il pourroit, s'il le vouloit, commander nos armées navales. Ce n'eſt pas tout, il eſt auſſi homme de guerre & grand Général. Il ordonne des levées, des augmentations. Profond politique, il exerce les Ambaſſadeurs aux rôles qu'il prétend leur faire jouer, pour renouer ſes ridicules traités. Qu'arrive-t-il ? Il faut qu'il emploie toutes les taxes annuelles à déguiſer ſes ſottiſes. Ses projets mal conçus avortent, & des millions en paient à peine les frais. Mais dans ſon arrogance, il eſt inacceſſible à la crainte. Plein de confiance en lui-même, il guide la nation ſur d'autres écueils, & croit être excellent Pilote. Loin de ſoupçonner qu'il eſt ignorant, il s'aveugle ſur ſes ſottiſes ; enfin paſſant du mal au pire, & manquant de toute reſſource, il accuſe la fortune & ſes événemens imprévûs. De crainte que mes Lecteurs ne ſe trompent dans l'application, je leur réciterai la fable ſuivante.

CERTAIN Ours dont les manieres étoient

rudes comme ſa fourure, cependant aſſez expert à grimper les arbres, voloit adroitement tous les ans & à l'inſçû de ſes confreres. Enrichi de cette façon du produit des travaux & des ſoins d'autrui, il s'enorgueilliſſoit de ſes fourberies. Elles le rendirent ſi vain, qu'il ne vit audeſſus de lui aucune entrepriſe. Génie univerſel, il poſſédoit toutes les Sciences, il exerçoit tous les Arts. Bruyant, fier, affairé, brouillon, ſon ignorante préſomption ne fut jamais contredite ; il ſe fit un parti nombreux.

Emerveillées de ſon ſavoir, les autres Bêtes le regardoient comme un Ours vraiment prodigieux. Avoient-elles un butin commun ? c'étoit lui qui faiſoit les parts : il eût trouvé même à rapiner ſur le partage d'un Poulet. Il s'éleva par degrés, & il prétendit être payé en qualité de Boucher. Enfin après avoir comblé la meſure de ſon arrogance, il voulut préſider à tout. Le lourdaut pouvoit, diſoit-il, tromper cent fois les meilleurs Chiens : il paſſoit de loin les Renards en fineſſe & en ſtratagêmes.

Il ſe promenoit un jour le long de

la Mer, & un bâteau armé de rames, de voile & de gouvernail flottoit à l'ancre près du rivage. Le Fat se tournant vers sa suite, lui parle ainsi d'un air suffisant.

„ Que les hommes sont ignorans en „ toutes sortes d'Arts & de Sciences! „ Ah! que je ris de bon cœur de leurs „ écoles pédantesques! Qu'est-ce que „ leurs boussoles & toutes leurs régles? „ fatras inutile. C'est moi que vous „ allés voir conduire ce gouvernail „ d'une griffe sûre, & les hommes en „ m'observant pourront connoître leur „ ignorance «. Il dit, gagne le bâteau, & y grimpe avec hardiesse. Tous les Animaux, étonnés de son sçavoir, bordent le rivage. L'Ours leve l'ancre & pousse au large; la voile flotte de tous les côtés, le bâteau sans leste se panche, les vagues y entrent, le vent le pousse au hasard, la rame se brise, le gouvernail se détache. L'Ours comptant toujours sur sa science, va, court de la proue à la poupe, jusqu'à ce qu'échouant sur du sable, le bâteau fracassé s'arrête. Tous les Poissons le

voyant dans cette détresse, le baffouent, le raillent; les Goujons même se rient de sa vanité; le Marinier s'avance en criant, jurant, menaçant; il saisit le sot animal, le bat, l'enchaine, le traîne à terre; & les huées des rieurs font retentir le rivage.

Ces Fables paroîtront plus foibles que les autres, parce qu'elles font allusion à des mœurs & à des caracteres ignorés de la plûpart de ceux qui les liront. Mais on a cru devoir les représenter dans toute leur naïveté Britannique, pour ceux qui dans nos traductions aiment à reconnoître le génie national & celui des Langues étrangeres, ce qui doit être le principal but de notre Journal.



ALLEMAGNE.

I.

DESCRIPTION.

D'une Pierre formée sous la langue d'un Homme

DANS le sixiéme Volume de la *Collection de Hambourg*, est une Dissertation du fameux Professeur *Krüger* au sujet d'une Pierre qui s'étoit formée dans le palais d'un homme. Cet habile Professeur démontre, qu'il est fort possible qu'il se forme de pareilles Pierres dans toutes les parties du corps. Nous renvoyons à son Ouvrage ceux qui voudront connoître ses preuves.

La Pierre que ce Professeur a vû & dessinée, étoit située dans le palais. Les parties qui l'entouroient étoient

ulcérées, & elle a été vraisemblablement enveloppée de quelque pellicule jusqu'à son entier développement. L'ulcere s'ouvrit, & la Pierre dont je viens de parler en tomba.

Dans la cinquiéme piéce de ces mêmes feuilles, (page 559), on lit une observation tirée des transactions Philosophiques, où il est fait mention d'une Pierre semblable formée dans la bouche de la femme d'un Prêtre Anglois de Cottered près de Boddak en Hertfordshire. Elle étoit située sous la langue du côté gauche de la ligne médiane entre les vaisseaux sanguins; elle s'est détachée sans douleur, & sans effusion de sang.

La malade fut incommodée de cette Pierre pendant dix-huit mois. La douleur qu'elle ressentoit étoit tantôt plus, tantôt moins violente. La tumeur devint grosse à peu près comme une muscade, & se durcit peu à peu. Quinze jours avant que la Pierre se détachat, il s'amassa un peu de pus; on apperçut quelques taches blanches, & pour diminuer un peu les douleurs, on mit

à cette femme un cataplasme ordinaire de mie de pain blanc & de lait, qui facilita la chute de la Pierre en très peu de tems.

Mais j'en ai assez dit des Pierres dont quelques Auteurs ont fait mention, je vais passer à celle que j'ai vûe. Une vieille Paysanne âgée de soixante à soixante & dix ans, vint me trouver l'an passé, se plaignant des douleurs quelle ressentoit sous sa langue, & ne sçachant ce que c'étoit. J'examinai le siége de cette douleur, & j'apperçus une Pierre pareille à celles qu'on avoit trouvées deux fois. Elle s'élevoit sous la langue en forme de pyramide, & elle avoit au côté droit de la ligne médiane la même situation que celle de la femme Angloise avoit au côté gauche de la même ligne. Sa pointe étoit assez aigue pour blesser la langue, & en rendre l'usage difficile. Aussi l'un & l'autre arriva-t'il. La femme se plaignoit beaucoup; il survint à langue une inflammation, & un Chirurgien fit espérer à cette femme, qu'il la guériroit au moyen d'une in-

cision, ressource ordinaire des Chirurgiens ignorans.

J'avois lu l'avis de *Williams Fréeman*; je conseillai donc à cette femme de ne rien précipiter, & d'essayer d'abord le remede que je lui indiquai. Sur le champ, je lui donnai un peu de miel mêlé d'eau-de-vie de France, & je lui recommandai de se laver plusieurs fois avec cette liqueur, la bouche, & surtout l'endroit malade. Ses douleurs étoient déja si fortes, qu'elle ne pouvoit dormir : elle suivit mon conseil. Le premier jour les douleurs diminuerent, & l'inflammation ne fit plus de progrès. Elle continua le gargarisme que je lui avois ordonné, & le troisiéme jour les douleurs devinrent plus vives. Le quatriéme elle tomba tout à coup dans un profond sommeil; en se réveillant, elle ne sentit plus de douleur, & la Pierre se trouva libre & dégagée dans sa bouche. Elle en fut fort étonnée, & par reconnoissance elle m'apporta cette Pierre que j'ai encore chez moi.

Elle est presque semblable à celle de

la femme Angloise; celle dont je parle en fut incommodée pendant dix-huit mois, & beaucoup plus que la premiere. Elle n'eut point de gonflement, de glandes, ni d'ulceres; mais il lui survint une très grande inflammation à l'endroit de la langue qui touchoit la Pierre. Après son développement, il ne resta ni tumeur extraordinaire, ni cellule, ni élévation, dans laquelle on pût croire que la Pierre avoit été enfermée.

Sa substance est réellement pierreuse; mais il est aisé de voir, qu'elle s'est formée très lentement : cependant le tems de sa formation seroit encore assez court, si l'on suppose qu'elle est parvenue à cette grandeur en dix-huit mois de tems. Elle me paroît de la même espèce, que cette matiere qui s'attache aux dents & qui devient pierreuse ou tartareuse, comme on la nomme. Elle étoit d'abord très petite, & l'on voit aisément qu'elle s'est formée de couches posées successivement les unes sur les autres. Son épaisseur est à peu près celle de la pointe du pe-

tit doigt, & sa couleur d'un blanc jaunâtre. D'ailleurs c'est une vraie Pierre, & je lui en ai trouvé toutes les propriétés; mais cependant en la grattant avec un coûteau, elle paroit tartareuse: voilà tout ce que j'y ai pû remarquer.

Je laisse aux Médecins, & surtout à ceux qui aux moindres accidens accourent armés de leurs bistouris, le soin d'examiner, si le cataplasme que l'on avoit ordonné à la femme Angloise, & le remede que j'indiquai à cette vieille femme, peuvent toujours être employés avec réussite dans les mêmes accidens; & je conseille à ces messieurs de ne couper & tailler, qu'après avoir employé des remedes simples.

Qu'il me soit encore permis de citer ici l'exemple singulier d'un jeune homme de très forte complexion, auquel dans sa vingtiéme année, il vint une dent au milieu du palais. Cette dent lui fit souffrir les plus vives douleurs, & pour l'en délivrer, tous les secrets de l'Art furent inutilement épui-

ſés. Que la nature eſt merveilleuſe & infinie dans ſes productions !

Nota. *La formation d'une Pierre ſous la langue, que l'on donne ici comme un phénomene peu ordinaire, eſt une maladie très commune. Il y a peu d'Auteurs qui n'ayent parlé de* la Grenouillette ; *& tous les Praticiens ſçavent que l'humeur qui s'y amaſſe, a ordinairement la couleur & la conſiſtance d'un blanc d'œuf, mais qu'elle devient plâtreuſe, & même qu'elle acquiert une dureté pierreuſe, par un long ſéjour. On peut voir à ce ſujet dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, tom. 3, pag.* 460, une Diſſertation de M. *Louis* [1], Sur les humeurs ſalivaires des glandes maxillaires & ſublinguales.

[1] Démonſtrateur & Cenſeur Royal, de l'Académie Royale de Chirurgie, & Chirurgien Major de l'Hôpital des Freres de la Charité de Paris.



II.

LE SOIR (1).

POEME,

Par M. Zacharie.

Traduction & Extrait.

VOici le Précurſeur de la Nuit; le doux Veſper qui amene ſur l'horizon des nuages couleur de roſe. Ses cheveux fleuris & ſes vêtemens répandent d'agréables odeurs dans

(1) Les trois autres Parties du Jour ont été données dans le Journal d'Avril 1757, & dans les Journaux de Janvier & Avril 1758. Le *Soir* auroit dû paſſer ſans doute avant la *Nuit* qui ſe trouve dans le Journal d'Avril dernier ; mais nous n'avons recouvré que depuis peu de jours la traduction de ce Poëme, & il vaut mieux que l'ordre en ſoit interverti, que d'en priver le Lecteur.

les jardins & dans les campagnes qui exhalent plus fortement. De bienfaiſantes roſées s'élévent des prairies devenues plus obſcures ; & toute la nature rafraichie par la préſence des ombres n'eſt plus qu'un Eden riant & tranquille.

Le Soleil tourne maintenant ſes chevaux fatigués vers l'Océan, & lance des rayons plus doux. Le Voyageur preſqu'effrayé, voit ſon ombre giganteſque marcher devant lui ; les prairies ſe tapiſſent de noir, & les montagnes couvertes de bois, interceptent avec leur dos bleu la vûe des lointains. Veſper s'eſt emparé de l'horizon ; il cache ſon ſceptre dans des nuages épais, qui viennent former une ceinture autour du Ciel, juſqu'à ce que le Dieu du jour lui ait entierement abandonné les plaines occidentales de l'air, & ſe ſoit plongé dans les flots. Déja retentit la cloche du ſoir du haut des clochers dont le Soleil fait briller de l'or le plus pur, le toît couvert de terre cuite ou d'une vile ardoiſe. Les Villages circonvoiſins répondent à cet agréable ſon, qui ré-

jouit le Payſan fatigué des travaux de la journée ; la houe lui tombe auſſitôt des mains ; la hache que l'Artiſan tenoit levée pour frapper le coup qui devoit ſuivre tous ceux qu'elle a déja frappés, reſte ſuſpendue juſqu'au lendemain. La Servante entend de loin dans la campagne le ſon de cette cloche ; elle l'écoute appuyée ſur ſa hôte ; ſoudain elle ſe hâte de charger ſon trefle, & s'en retourne vîtement. Le Laboureur aſſis négligemment à travers ſur ſon Cheval auſſi fatigué que ſon maître, laiſſe les Chevaux de labour prendre lentement le chemin, pour retourner au village : lui-même il tâche d'adoucir la fatigue de ſon retour par un chant ruſtique, plein de gaieté, ou forme avec ſes lêvres ſur une feuille un ſifflement artificiel qui l'amuſe. Il entend en riant l'écho des vallées qui lui répond. Le Berger ſe hâte auſſi de raner ſon troupeau par la friche pierreuſe, pour arriver à ſon Parc. Appuyé contre ſa maiſon errante, il compte ſes troupeaux d'un bout à l'autre, juſqu'à ce que l'étoile du ſoir l'avertiſſe

de se traîner dans sa cabane. Les Vaches rassemblées autour du Taureau, reviennent du bois par les campagnes; elles mugissent & suivent le Pâtre pour gagner la basse-cour ouverte, où elles sont reçûes avec joye. Chacune d'elles marche à l'étable; la Servante active se trousse, prend le sceau qui sert à cet usage, trait ses Vaches & revient chargée d'un lait délicieux qui fait la richesse & le principal mets de son Maître. Maintenant le Laboureur joyeux fait galopper ses Chevaux hennissants pour regagner plus promptement son Village; les douces vapeurs de Bacchus font hérisser ses cheveux; ils lui donnent un air hardi & entreprenant. Aussi ne permet-il à qui que ce soit de le devancer; la rapide roue de son chariot arrête jusqu'aux voitures du Seigneur; il passe en jurant, & le char des Vainqueurs aux Jeux Olympiques ne rouloit pas plus rapidement. Sa femme & ses enfans l'attendent avec une douce impatience; car il revient chargé de présents achetés à la foire du canton, qu'il leur partage égale-

ment. Ses pauvres enfans sont remplis de joie, & ils ne changeroient pas dans ce moment leur facile bonheur contre celui des enfans des Rois. Cependant le pere à qui sa femme soigneuse prépare un des meilleurs repas qu'elle ait coutume de lui donner, semble mépriser ce repas rustique, & il vante le roti de la Ville. Il se met ensuite à raconter beaucoup de merveilles de tout ce qu'il a vû à la Foire, de l'adresse d'un Singe, de poupées vivantes, d'un Cheval instruit qui a sauté par des cercles; il a soin d'exagérer encore & d'orner par ses mensonges innocens toutes ces merveilles. Ses domestiques qui l'écoutent avec attention restent de bout autour de lui, la bouche béante & tout ébahis de ses bourdes.

Mais tout à coup un vaste rideau de nuages jaunes s'ouvre avec bruit devant moi, & me fait voir la scéne du monde la plus magnifique. Le Soleil se précipitant paroît sur le bord du Ciel avec une face plus large & avec des rayons plus doux, bienfaisants. Des

nuages légers & tranquilles entourent son char, & leur regard riant le colore de mille nuances. La campagne si variée par les fleurs, n'offre pas au Printems, après une pluie féconde, un spectacle aussi magnifique, que les champs du Ciel en ce moment nous en présentent. Le Soleil avec sa derniere pompe fuit par les vastes champs de l'éther, & plonge déja les roues de son char brillant dans les ondes, qui s'ouvrent pour le recevoir. Ses rayons plus tempérés éclairent encore la terre fleurie qu'il paroît quitter à regret; il semble regarder en arriere & suivre d'un œil plein de desir les espaces qu'il abandonne, & dont le sombre Vesper s'empare, à mesure qu'il se retire. Toute la milice aîlée du Ciel se dispose pareillement à quitter les airs, comme si la trompette avoit sonné la retraite. Le rouge étendard du Soir se déploie au loin, & ceint l'horizon. Tout se met en marche & cherche un asile pour se garantir de la nuit, qui se tient comme en embuscade, pour nous surprendre tout-à-coup. De

bruyantes légions de Pêcheurs s'élevent des marais avec leurs aîles argentées, & se tournent vers le Soleil. Des bataillons de Grues babillardes, qui s'annoncent de loin, se hâtent de gagner la Ville fumante; elles se reposent en voltigeant sur le toît solitaire de l'Eglise, ou cherchent l'abri de quelque tour tombée en ruine, d'où sortent des touffes d'herbes non plantées par la main des hommes, qui poussent leur verdure entre les pierres. Les mélancoliques Corneilles les suivent en plus petites bandes, & leur marche est aussi plus tranquille; elles se rangent l'une à côté de l'autre sur le dos le plus chaud du toît, & passent les longues nuits en sommeillant. Le reste de la Gent Volatile cherche sa retraite ou dans les broussailles peu fréquentées & dans les buissons couverts d'épines, ou dans des arbres creux & dans des rochers entr'ouverts. A présent les bois & les campagnes sont abandonnés de leurs Chantres. Le silence effrayant des bois redouble; l'air même plus solitaire est entierement dépeuplé, si ce n'est

que quelques tristes Corbeaux, d'une aîle pesante, se disposent à gagner les chênes couverts de mousse, & qu'à la fin du crépuscule le Canard sauvage revient à l'étang de son pays natal. Le Soleil lance encore un dernier regard, & il disparoît. Les couleurs brillantes qu'il traîne à sa suite, sont encore arrêtées quelque tems sur la terre qui exhale ses vapeurs. Mais bientôt le vermillon de Vesper se dissipe, & l'étendard brun qui marche audevant de la nuit est arboré sur les créneaux du Ciel. Il répand une ombre plus épaisse sur toute la nature; un rideau gris tombe tout-à-coup, & le théâtre varié du jour se change en une infinité de scénes plus pâles & ombrées plus profondement.

Tout s'empresse, tout se remue dans le sein tumultueux des Villes. Les voitures roulent à la file avec leurs roues tonnantes, pour en sortir, & les ponts ébranlés gémissent sous les pas des Chevaux. Les hommes en foule se pressent pour entrer, & l'on entend sous les portes une confusion de voix différentes

qui se mêlent au hennissement des Chevaux, bruit farouche & qui étonne les oreilles.

Sauvés-vous du cahos des Villes & de cet horrible fracas, qui dans leurs superbes murs accompagne ordinairement les plaisirs tumultueux. La presse effrénée des portes où fourmille le Peuple, semblable à des vagues poussées par le vent, vous a jetté sur des bords tranquilles. La campagne vous reçoit à bras ouverts, & mille agrémens s'offrent à votre rencontre. Mais où ma Muse pourroit-elle se reposer avec plus de satisfaction, que dans les agréables champs de Riddagshausen? Quelle tranquillité, quel silence profond y regnent! Les bois qui sont à l'entour ne sont plus agités par le vent; & les humides prairies ne présentent qu'un verd obscur qui se noircit peu à peu.

On ne voit pas le moindre zéphir voler sur la surface des étangs; ils sont tranquilles & sans rides, semblables à des miroirs d'argent un peu troubles. Un Couvent dont l'aspect solitaire imprime un respect religieux, gît dans

le paisible fond des bois, où les Bouleaux & les Tilleuls le cachent & le défendent du bruit. Cette solitude semble appeller les passans: on diroit que du fond de ces vénérables mâsures, il sort un religieux frisson qui me saisit puissamment, & qui par une vertu secrette me conduit à l'Hermitage. Ici les tranquilles pensées se promenent dans des allées désertes, & sur le bord des étangs; tout contribue à nous plonger dans une douce mélancolie. Le triste Genévrier baisse d'une façon pittoresque ses rameaux fourchus. Ah! si tu ne crains pas de t'entretenir quelquefois de pensées sérieuses, si ton cœur n'appréhende point d'examiner ici le prestige des plaisirs trompeurs de la Ville, transporte-toi dans ces murs simples, ou respire dans les bois d'alentour l'air monastique qui souvent est beaucoup plus salutaire à l'ame, que l'air de la campagne ne l'est pour un corps malade, quand la phthisie a enflammé nos veines brûlantes. Ici tu peux fortifier ta foible vertu par la pensée de la mort qui est le baume de la piété;

à moins que, noyé dans les plaisirs de ce monde, tu n'ayes entierement perdu le goût de la sagesse. Et ne rougis point de suivre les pas du pieux Anachorete, lorsqu'il va chanter les louanges de Dieu, & à l'heure que la cloche au son argentin l'appelle au repos du soir. Orgueilleux, elle t'appelle aussi: l'homme, qui n'est que poussiere, peut il jamais s'abaisser assez vers la terre, pour remercier le Tout-Puissant de ses graces? Sois beni, Temple respectable: je benis tous les momens où je puis associer ma tranquille priere aux Hymnes, qui font retentir depuis tant de siécles les louanges du très-Haut. Qu'entends-je? Est-ce un songe trompeur? Pendant que transporté par mes pieuses rêveries, je marche sur les tombeaux, & que tout occupé de Dieu je brûle pour lui l'encens le plus pur sur le vaste autel des campagnes, des nuages rayonnants & remplis de gloire s'ouvrent sur ma tête, & le Ciel semble descendre vers moi. Des chœurs Séraphiques mêlent leur céleste mélodie à des chants mortels.

Veſper a verſé ſur la terre des vapeurs fraiches & balſamiques, & le foible jour va bientôt céder entiérement à la nuit qui nous prépare d'autres douceurs. Voici l'heure la plus agréable pour la promenade. Ne la paſſe point dans la Ville entre des murs humides, quoiqu'une élégante tapiſſerie vous repréſente les campagnes, & qu'un bois toujours verd s'offre à vos regards.

La ſomptueuſe & riche nature a couvert toutes nos prairies de tapiſſeries bien plus précieuſes, & par l'éclat des couleurs & par la vérité des objets. Elle-même a brodé de fleurs émaillées les bords de nos vignes, & a planté les bois les plus frais autour des fertiles coteaux. Ne réſiſte point à l'envie de goûter les agrémens infinis du Soir, de reſpirer les odeurs fraiches & aromatiques qu'il t'apporte ſur l'aîle du zéphir. Hâte-toi de pénétrer dans les campagnes profondes; ſuis le cours du champêtre ruiſſeau, qui par différentes courbures deſcend en ſilence dans la prairie; enfonce-toi dans la forêt, où l'herbe fleurie exhale auſſi fortement

que les Orangers, & porte au cerveau des odeurs plus ſaines. Tourne auſſi quelques fois tes pas vers ce riant côteau, que les rameaux du ſolitaire ſapin te montrent dans l'éloignement. De là laiſſe errer tes regards au loin dans toute l'étendue des champs que dore le ſoleil du Soir, en y lançant ſes derniers rayons. Quelle vûe, quelle douce clarté! Des Villages qui ſe touchent ſont ſitués au fond de l'agréable aſile que forment de hauts Tilleuls & des Ormes. La fenêtre du toît de l'Egliſe, jette un éclat ſemblable à celui de l'or en fuſion, & la métairie voiſine ne ſe fait voir qu'à demi entre les arbriſſeaux épais. De l'autre côté, s'étend la Ville ſuperbe dont les clochers orgueilleux ſaluent les nuages. Des Chevaux ſolitaires qui paiſſent, des troupeaux de Brebis bêlantes, des Vaches traverſant le marais & conduites par le Taureau, tout ſe rapproche ſous nos yeux dans une agréable confuſion, & forme une ſcéne champêtre qui ne fatigue jamais la vûe. Aime-tu le ſilence du déſert? Deſ-

cend dans la mélancolique vallée, où des rochers pendants s'inclinent ſur un étang ſilentieux, où des frênes argentés ſe mirent & ſe peignent ſur la ſurface des eaux, avec les ombres frémiſſantes. Que de charmes cette retraite offre à ceux qui fuient le fracas des Villes! Que ces allées ont d'attraits pour des ames ſérieuſes & tranquilles, pour ceux qui aiment la ſolitude, & qui plongés dans une utile mélancolie, s'entretiennent volontiers avec eux-mêmes ſur la vraie grandeur de l'homme & ſur la vertu! L'Amant affligé qui veut pleurer ſans témoin l'objet de ſes feux, qu'une mort prématurée lui a enlevé, ſe plait auſſi dans tous ces lieux ſolitaires. Ce ſilence profond qui inſpire une ſecrette horreur, l'invite & flatte ſa triſteſſe. Il voit devant lui l'urne ſépulcrale de l'objet chéri qu'il regrete envain. Il eſt longtems courbé ſur cette urne qu'il arroſe de larmes ameres. Dans le déſordre de ſes ſens, il croit encore entendre ſa voix, cette voix douce & harmonieuſe dont le ſeul ſon l'ennyvroit d'amour. Il

voit même ſa gracieuſe figure, & lui ſourit amoureuſement juſqu'à ce que l'illuſion ſe diſſipe comme un ſonge, & que ſa raiſon le rappelle à lui: plus heureux cependant encore, bien plus heureux que l'infortuné qui pleure quelque choſe de pis que la mort, l'infidélité de ſa Belle. Son cœur ſans ceſſe tourmenté paroit trouver quelque repos dans la ſolitude, où les rochers pendants & le ſauvage vallon forment un aſpect ſympathique propre à nourrir ſa mélancolie; car maintenant un Paradis ne ſeroit pour lui qu'un déſert.

Mais l'amant que Veſper conduit dans un lieu ſolitaire avec ce qu'il aime, eſt né ſous de plus heureuſes influences. Quelle flame étincelle dans leurs yeux! La douce ſympathie de leurs ames qui ſont montées à l'uniſſon, ſe peint dans tous les traits de leurs viſages, attendrit leur voix, & donne à toutes leurs paroles un ſentiment délicieux. C'eſt pour eux que Veſper répand les plus pures ſatisfactions; les coteaux fleuris ſemblent pour eux être

plus rians ; pour eux la roſe aromatique ſemble exhaler de plus douces odeurs, & le zéphir en voltigeant les rafraichit d'une aile plus complaiſante. Mais qui peut décrire des délices qui n'ont jamais été ſenties que par ces mortels fortunés, dont les ames moins terreſtres paroiſſent formées d'un æther plus fin. Prête-moi ton chant, Sirene volante, toi qui enchantes dans ce moment ſous les ombres par tes ſons plaintifs la ſolitaire contrée. Que ne puis je, touchante Philomele, chanter l'amour heureux, avec les accents que la nature t'a donnés, ou que l'amour ſeul forme en toi ! Quelle oreille eſt inſenſible à tes ſons, quand du fond des jardins tranquilles qu'embaument les fleurs, tu charges le zéphire amoureux de nous apporter tes ſoupirs ; ou lorſqu'enfoncée dans un bois, tu apprends à l'écho fidelle à ſoupirer harmonieuſement avec toi, & à répéter tes mélodieuſes plaintes, juſqu'à ce que ta voix languiſſante s'éteignant par degrés expire dans les airs ! C'eſt alors que l'Amant heureux

ſerre avec un nouveau tranſport la main de ſa Belle, & croit toucher au bonheur ſuprême.

Le beau Lucindor ſe hâtant de quitter les terres étrangeres, où il avoit fait un long ſéjour, & de revoir ſa patrie, ſongeoit à la jeune Seréne, dont il traînoit partout les heureuſes chaines. Ses ardents chevaux redoubloient d'efforts, pour joindre le Soleil couchant, & ils henniſſoient en reconnoiſſant la campagne qui ſemble aux yeux empreſſés de leur maître s'être encore embellie pendant ſon abſence, augure heureux pour ſon amour. La vûe du Château habité par l'aimable Serene fait briller la joie ſur ſon viſage. Ce Château lui paroit s'élever du fond de la verte vallée, beaucoup plus magnifique & plus agréable que les plus beaux Palais d'Italie, ou que les plus ſuperbes Châteaux de France. Là ſon imagination, avec des aîles de feu, devance bien ſon arrivée, & pénétre juſqu'à l'appartement de Serene. Il ſe la repréſente tranſportée de joie à la nouvelle de ſon retour, & couchée ſur un ſopha

dans un négligé charmant, où les graces ſuppléent à la parure. Belle de ſa propre beauté qui n'a rien emprunté de l'art, une main d'yvoire & un bras d'albâtre ſoutiennent ſa tête dans une attitude touchante. De l'autre main, elle tient ſon portrait, & de tems en tems ſes levres brulantes y impriment les plus doux baiſers. Lucindor croit entendre ſes ſoupirs, & ſon nom murmuré tendrement par ſa belle bouche ſemble avoir frappé ſon oreille : douces illuſions de l'Amour, vaines images dont cet Amant nourrit ſa tendreſſe abuſée ! On arrive cependant au Château, & Lucindor eſt étonné de le trouver en fête. Il voit une illumination brillante, & la joie répandue partout ; une foule de peuple & de domeſtiques dont les cris font éclater l'allégreſſe, s'empreſſent tumultueuſement, vont & viennent, & courent en confuſion. Le Voyageur fait à tout ceux qu'il rencontre queſtions ſur queſtions, & perſonne ne fait ſeulement attention à ce qu'il demande. Enfin un Vieil-

lard auquel il s'adreſſe lui tient ce diſcours » Noble Etranger, dit-il, „ (car vous êtes ſurement Etranger, „ puiſque vous ignorés le ſujet de „ tous ces préparatifs), voici l'heu- „ reux moment où le vieux Dorante „ va épouſer Seréne, ſa pupile, qui eſt „ une très riche héritiere ". Lucindor à cette nouvelle frappé comme d'un coup de foudre, reſte pâle, interdit, & preſque ſans aucun ſentiment. Auſſitôt d'un pas chancelant il perce la foule, monte l'eſcalier, & pénétre dans une ſalle décorée magnifiquement pour l'odieuſe fête qu'on vient de lui annoncer. Il cherche des yeux la Fiancée : » on va la chercher, dit tout bas un des ſpectateurs. Lucindor déſeſpéré, furieux, ſort précipitamment de la ſalle, d'une voix terrible appelle ſes gens, leur ordonne de quitter au plus vite cet effroyable ſéjour, & ſe jette dans ſon caroſſe. La rage & le déſeſpoir dans le cœur, une affreuſe nuit vient couvrir ſes yeux qui ſe rempliſſent d'un torrent de larmes. La noire Jalouſie vole au-

tour de ſon char, & de ſes aîles de corbeau ſecouant le déſir de la cruelle vengeance, lui fait boire à longs traits la coupe empoiſonnée de la Haine. Déchiré par mille paſſions différentes, toute ſa force enfin l'abandonne, & il alloit s'évanouir, lorſque ſon rapide carroſſe s'étant arrêté tout à coup, une voix tendre entrecoupée par des pleurs pénetre ſon oreille attentive. Une femme preſſant ſes pas timides, & tremblante s'avance vers lui, & lui adreſſe ces paroles : „ Qui que vous „ ſoyez, la compaſſion a ſans doute „ des droits ſur vous ; elle vous por„ tera ſurement à ſauver une beauté „ malheureuſe qui fuit avec moi, & „ qui n'a plus la force de marcher. „ Nous vous quitterons au premier „ village & nous retournerons chez „ nos parens qui nous attendent avec „ impatience ". Elle dit & le foible Lucindor qui venoit d'exhaler ſon indignation contre le ſexe de l'infortunée qui implore en ce moment ſon ſecours, lui qui venoit de lui jurer une haine implacable, ne pût étouffer ſa

ſenſibilité naturelle ; il recueillit les deux fugitives, & leur permit de monter dans ſon carroſſe. La plus jeune reſte évanouie dans les bras de ſa compagne qui pleuroit amerement ſon ſort. Mais quelle heureuſe révolution ſucceda tout-à-coup à cette triſte ſcene, lorſqu'à la premiere hotellerie la lumiere découvrit à nos Voyageurs le ſpectacle le plus interreſſant ! Quels furent l'agréable ſurpriſe & le trouble de Lucindor, quand il eut reconnu l'aimable Serene pâle, froide & mourante, appuyée ſur ſa fidele compagne ! Il ſe jette à ſes pieds, l'embraſſe, & reſte dans une douce extaſe, juſqu'à ce que ſes ardens baiſers ranimant ſa chere Serene, elle ouvre languiſſamment les yeux & reconnoit enfin ſon Amant. Mais rappellant à peine ſes ſens, elle croit encore errer dans l'affreuſe nuit de la mort qu'elle vient d'entrevoir, & que c'eſt l'ombre de Lucindor qui ſe rencontre avec la ſienne. Peu à peu l'illuſion ſe diſſipe : ſes regards plus aſſurés lui confirment que ſon cher Lucindor eſt vivant &

qu'elle vit elle-même pour lui. Cet Amant lui peint le déſeſpoir où l'avoit plongé l'appareil de ſon mariage avec ſon Tuteur. Des larmes de tendreſſe & de joie coulent des beaux yeux de Serene. „ Tu m'as donc ramené, dit-elle, » mon aimable & fidele Lucin„ dor ? Et je vis encore, & je ne vis „ que pour toi ? Cher Amant, que „ tu m'as couté de larmes, & les „ larmes les plus ſanglantes, les plus „ ameres que le plus vif amour „ ait jamais verſées ! Que j'ai déteſté „ le funeſte amour de Dorante, de „ cet infidele Tuteur qui t'avoit tant „ promis ma main & qui avoit „ formé nos nœuds ! Le perfide vou„ loit, diſoit-il, garder pour lui-même „ la fleur qu'il avoit élevée avec tant „ de ſoin. Mes larmes, mes prieres „ n'avoient pû lui faire changer de „ réſolution. Inutilement je lui repro„ chois ſa folle & honteuſe perfidie : » cent fois je lui avois déclaré que » mon amour pour Lucindor avoit jet» té de trop profondes racines, & qu'il » me forceroit de le haïr autant que je

» t'aimois, il n'écoutoit que ſa paſſion in» ſenſée. J'étois ſa captive juſqu'au ter» rible moment qui devoit m'unir avec » lui par des liens de fer. Mais pen» dant qu'on étoit occupé à me parer » comme une victime, je profitai d'un » inſtant où l'on oublia de m'obſerver » avec la même attention qu'on avoit » coutume de faire, & je me ſauvai » avec cette fille. Les ombres de la » nuit qui s'approche ont favoriſé no» tre fuite, & mon horreur pour mon » Tiran me donnoit des aîles. Cepen» dant les forces m'abandonnoient, & » je ſerois retombée dans ſon eſcla» vage, ſans le bonheur qui m'a fait » rencontrer mon libérateur dans mon » Amant. »

Pendant ce diſcours qui enchantoit Lucindor, le caroſſe avoit repris la route de ſa Terre, & il voloit plus rapidement pour y conduire la belle. C'eſt là que l'Hymen & l'Amour parfaitement d'intelligence unirent deux cœurs faits l'un pour l'autre ; & Dorante fut condamné à ſécher dans un profond mépris du bonheur conſtant de ces

époux qui fit perpétuellement son supplice

Mais sans les rêveries de l'amour, goute-t-on un plaisir moins pur dans une belle soirée du Printemps, où toute la campagne n'est qu'un jardin, à se promener seul sur le bord d'un ruisseau, à suivre pas à pas son cours & celui de nos pensées, à pousser même assez loin dans les champs? C'est alors que j'aime à parcourir les environs d'un côteau couvert de bois, & entouré d'un plant d'haricots en fleurs dont l'agreable parfum m'embaume : car je veux toujours respirer l'air pur que Pomone & Flore parfument ; je veux m'abreuver à longs traits, dans la vaste coupe des campagnes, des charmantes exhalaisons que nos vases artificiels répandent foiblement dans nos sales. Là, tout rit autour de moi, tout prend un aspect agréable. De grandes forêts me forment une perspective que tout l'art humain ne peut imiter. Une ceinture bleue de montagnes qui se confond parmi les nuages, termine ce beau point de vûe. Je découvre entre

autres les monts du Hartz, respectables dans leur obscurité, & le haut Meliboc, voisin du Ciel qui regarde au loin diverses Provinces. Ici, Muse, il faut changer de spectacle & varier nos tableaux. Descends avec moi dans les profondes vallées, & avançons courageusement dans une contrée qui va nous paroître étrangere. Mêlons nous parmi ces Mineurs, peuple content, quoiqu'un Ciel austere s'étende sur ses froids vallons, qui sont rarement échauffés des bienfaisans rayons du Soleil, & où ne descend jamais la charue, ni le diligent Laboureur; lieux stériles oubliés de Ceres à qui jamais le pâle Mineur n'a présenté les fruits de sa moisson. Du sommet des rochers de marbre, pend le sapin lugubre étendant ses branches sur l'abîme dont l'aspect seul fait frémir. D'en bas on entend la Bude précipiter ses flots bruyans dans le lit pierreux qu'elle s'est creusé. Elle coule d'abord paisiblement sur la pente des monts sauvages; ensuite soumise aux efforts de l'art, elle prête ses forces pour mouvoir d'énormes ma-

chines qui servent à briser la Marcassite, fait tourner des moulins, & baigne les cabanes bâties sur ses bords. Le mugissement de ses eaux, le bruit des roues & les coups redoublés du Marteau, frapent au loin l'écho des vallées parsemées de rocs. Ici Vulcain ne cesse pas d'allumer ses ardents fourneaux qui répandent avec un sifflement effroyable des torrens de fer fondu. Malgré l'ardeur du feu dont le degré est décuple, le dur Cyclope, près du fourneau, voit tranquillement les étincelles brûlantes voler autour de lui, & la flamme *lécher* son feutre. Tandis que le Mineur se courbe pour pénétrer dans les entrailles du mont & pour chercher la Mine, les beaux jours & les diverses saisons passent rapidement sur sa tête, sans lui causer aucune sensation. L'Aurore n'éclaire point ses premiers travaux ; Vesper ne les couronne point en lui souriant sur un horison de rose. Un jour triste & foible, qui se glisse à peine par l'ouverture de la mine, répand autour de lui ses rayons tremblans à travers les exhalaisons souterraines, &

lui montre les brillans minéraux qu'il coupe avec une peine inexprimable ; heureux si l'air grossier qu'il respire ne l'étouffe point, ou si des vapeurs envenimées ne lui causent point avant le tems la phthisie. Mais souvent hélas! un pied mal assuré l'entraîne au fond de la mine; souvent un mur croulant tout à coup l'enterre sous le poids de ses mineraux ; ou de la poudre qui a pris feu trop précipitament, le fait périr sous les éclats des rochers. Tous ces accidens ne l'empêchent point d'aimer le séjour obscur de la mine, où à peine il a du pain à manger & ne boit souvent que de l'eau dont il a découvert la source : tant l'habitude de sa jeunesse & quelque ombre de liberté ont de pouvoir sur ce malheureux. Car dès qu'il a quitté le sein de sa mere, érigé en garçon de moulin, il marche nuds pieds sur la neige, & gagne son pain en chantant aux rudes sons d'une rustique Guitarre. Bientôt l'ambition lui fait embrasser la vie souterreine, jusqu'à ce qu'il ait mérité le tablier & le chapeau de Mineur. C'est alors qu'après

avoir été courbé sous le roc pendant toute la semaine, il est richement dédommagé de tous ses travaux par le jour de paye où il reçoit son salaire. Plein de joye, il prend le cor de chasse, le hautbois, le violon ou la guitarre au son clair, & jamais il ne permet que sa coupe dans laquelle il ne boit que le plaisir, soit vuide. Il la remplit d'une bierre fortifiante, & en buvant il fait retentir les montagnes de chants & de cris d'allégresse.

Voici le tems où les ombres épaisses s'étendent plus profondément sur la surface des objets qui deviennent à chaque instant plus obscurs. Les nuages sombres & démesurés engloutissent, absorbent peu à peu les derniers rayons de la lumiere : le crépuscule rembruni confond ensemble prairies, champs, vallées.

Le Cerf maintenant plus hardi, quitte la forêt & conduit la Biche dans la campagne. Envain le Laboureur a entouré d'une haie son champ couvert de verdure, & y a mis des Gardes de paille; l'Animal pressé de la faim mé-

prise ces vaines terreurs, parcourt à son gré les Guerets, & ruine souvent dans une nuit toute l'espérance de la moisson. Que les Chasseurs fassent la guerre à ces avides Animaux qui enlevent aux Laboureurs leurs uniques & véritables richesses! Qui ne benira vos amusemens guerriers, Rois & Princes, quand vos Chasseurs, entourant les bois, formeront autour un rempart de toiles pour y renfermer les Animaux destructeurs? Le Laboureur ira gayement se joindre à la troupe. Faites environner les campagnes du côté de la Bruyere, & dresser les tentes de chasse. Rassemblés autour de vous les Grands de la Cour, armés de pieux & d'arquebuses brillantes. Que les creux vallons retentissent des cris des Chasseurs & du son des cors, jusqu'à ce que les Biches timides cherchant à se sauver passent devant les tentes à la portée du plomb meurtrier, & que le Sanglier hérissant ses soyes, vienne donner contre l'épieu qui l'attend. Voilà des plaisirs dignes de vous : jeux cruels pour les Animaux qu'on immole, mais

bienfaits pour le Laboureur dont ils ravageoient les champs.

Le Loup vorace, ami des ombres qui favorisent ses rapines, commence à quitter les bois & sa profonde retraite. Il presse ses pas pour gagner les champs, où la seule vue d'un troupeau lui cause un plaisir proportionné à sa faim. Mais toute sa hardiesse l'abandonne, lorsqu'il entend les Chiens actifs faire en aboyant le tour du Parc. D'un autre côté le courageux Coq, entourré de toutes ses femmes, & perché sur le bâton le plus haut du poulailler soumis à ses loix, est dans la plus grande sécurité. Mais s'il apperçoit un Renard, ou quelqu'autre brigand semblable, il éleve son cri de guerre qui les fait fuir à l'instant.

C'est aussi le moment où la Chauve-Souris quittant ou le trou d'un vieux mur, ou la fente d'un rocher voisin, ou la crevasse d'une cheminée, avec son aîle chargée de suie, descend en voltigeant presque à terre.

La Chouette vient à son tour pésament s'abattre sur le toît d'une mai-

son solitaire qu'elle fait retentir de son triste chant. Sa voix lugubre fait frissonner la foible Matrone remplie de superstitions; mais le sage Fermier, sans faire attention aux vains présages de la Chouette, songe à garantir ses Pigeons des coups meurtriers de son bec. Le Papillon tardif déployant ses aîles enfarinées s'élance sur l'ardente bougie de l'homme d'étude, & tourne cent fois autour de la flame, jusqu'à ce que ses plumes soient brulées.

Maintenant tous les travaux cessent. Le Marteau tombe des mains appésanties de l'Ouvrier, & l'aiguille si riche en inventions se repose. L'Artisan est assis tranquillement à la porte de sa boutique, la pipe fumante à la bouche, & il respire l'air du Soir. Il va ensuite à la Taverne grossir la bruyante assemblée qu'abreuve gayement un gros vin, ou la pesante cervoise. C'est là que le Cordonnier politique regle les affaires de l'Empire, censure le Gouvernement, & en brouillant sa raison met l'ordre partout. Sa femme de son côté va visiter ses voi-

ſines & la voilà bientôt engagée dans un tourbillon de caquets ſans fin, où préſide la médiſance; ou quand l'hyver allongeant les triſtes ſoirées les rend encore plus ennuyeuſes & que l'on commence à bailler à la quenouille, alors l'hiſtoire des Revenans, ornée de beaucoup de menſonges, fait le tour de la compagnie, juſqu'à ce qu'une terreur panique force nos Conteuſes, effrayées de leurs propres imaginations, à ſe ſerrer l'une contre l'autre, & qu'elles ſoient ſaiſies d'un friſſonnement général.

Que l'hyver de ſes aîles noires ſecoue la neige & les frimats; qu'il ſeme la triſteſſe & l'ennui ſur les momens ennuyeux du Soir dont le pareſſeux ſans reſſource eſt embarraſſé, jamais il n'entendra ſe plaindre de ſa trop longue durée quiconque ſçait trouver ſa ſociété dans lui-même ou dans le commerce des Muſes. Que cette précieuſe partie du jour s'écoule agréablement pour moi, quand je la paſſe avec un petit nombre d'amis, dont les ames harmonieuſes ſont dans un

juſte accord avec la mienne! Que de douceur dans nos entretiens dont les ſujets continuellement variés ſont tantôt enjoués, tantôt inſtructifs, toujours ſages & toujours utiles! Nous y admettons ſouvent d'aimables Etrangers que nous évoquons, ſans baguette magique, du ſéjour des ombres. Grecs, Romains, Anglois, Anciens & Modernes, nous trouvons partout gens de la meilleure compagnie.

Le reſte de ce Poeme contient une deſcription des plaiſirs du Soir chez les Grands ou les heureux du ſiécle. Ces plaiſirs ſont le Bal, le Jeu, la Comédie (à l'occaſion de laquelle le Poete fait ici l'éloge de quelques Dramatiques Allemands), & l'Opera dont le tableau amene un long épiſode ſur les progrès de la Muſique en Allemagne, » qui compte, dit l'Auteur, » parmi ſes Maîtres de plus grands » noms & de plus nombreux que l'Ita» talie & la France «. M. *Zacharie*, après avoir célébré le Violon de *Seinert* & le Clavecin de *Silbermann*, oppoſe

aux Nations qui cultivent la Muſique, l'Orphée des Anglois, *Hendel*; *Haſſe*, heureux dans l'expreſſion; le tendre & gracieux *Graun*; *Telemann*, le pere de la Muſique; *Bach* pere & *Charles Bach* ſon fils, qui ont ſçu multiplier les doigts de la main la moins propre à toucher le Clavecin; enfin *Matheſon*, *Wagenſeil*, *Kayſer*, *Agrelle*, *Agricola*, *Pfeifer*, *Gluck*, *Marburg*, *Sorge*, *Nichelmann*, *Benda*, *Fleiſcher*, *Quantzi*, *Kuntz*, *Schkaffrath*, *Forſter*, & *Weiſe*, qu'il appelle, puiſſant Magicien ſur ſon Luth.

Ce morceau ſur les talens Germaniques, termine le beau Poeme du du Soir, que l'Auteur nomme ingénieuſement l'*Automne du Jour.*



III.

Si l'on doit permettre aux Nobles de faire le Commerce.

EXTRAIT *du Journal intitulé*, Neve Erweiterungen, *&c.*

CE n'eſt pas ſeulement dans le dernier ſiécle, mais du tems des Grecs & des Romains, que l'on a penſé diverſement ſur cette matiere. Ceux qui ont crû que le Commerce ne convenoit pas aux Nobles, ont prétendu qu'il avoit quelque choſe de vil & de bas, & ont allégué les Loix, pour prouver la vérité de leur opinion. Les défenſeurs du Commerce ont ſoutenu au contraire, qu'il devoit être permis aux Nobles, & qu'il ne pouvoit que leur faire honneur.

Les Commerçans Grecs & Romains s'étant rendus mépriſables par leur avarice, & odieux par leurs uſures, & les

Grands qui s'y adonnoient, le faisant avec tant d'avidité, qu'ils perdoient de vûe la Patrie & les affaires publiques, le Commerce devint vil par l'abus qu'on en faisoit, & il fut défendu aux Nobles dans l'une & l'autre République.

Le sage Platon bannissant tout Commerce de sa République, & Aristote en l'interdisant aux Grands & aux Magistrats, sont peut-être partis du même principe que celui qu'on suit aujourd'hui en le défendant aux Nobles. Mais laissons ces Philosophes, & examinons ce que nos Loix & nos Politiques ont fixé sur cette matiere.

Honorius & Théodore ont défendu le commerce aux Nobles; & quoique leurs Loix à ce sujet soient assez précises, *Saumaise* (1) a cependant douté si elles s'étendoient indistinctement sur tout le Commerce; & plusieurs autres Sçavans très célébres en ont pensé de la même maniere. *Godefroid* remarque ici que

(1) *De Usuris, cap. VIII. p. 536.*

cette défense avoit été faite aux Nobles, non parce que ces Empereurs regardoient le Commerce comme vil & indécent, mais parce que le peuple seroit fort gêné avec de pareils Marchands. Il cite à ce sujet le sentiment de *Dumoulin*, qui prétend, que plus une personne est distinguée, moins il lui convient de commercer. Cicéron qui étoit profond Politique est un peu plus indulgent. « Si le commerce, dit-il, (2) « est considérable & fort » étendu, s'il attire dans l'Etat un grand » nombre de marchandises, si elles y » sont débitées sans fraude, si ce Com» merce est fait par mer, & si le Com» merçant satisfait d'un gain honnête, » l'emploie au plus grand avantage » de la République, & à l'améliora» tion des terres, il paroit une oc» cupation très-utile & fort honorable. Cependant *Boeker* (1) observe sur ce

(1) *De Off. lib. I. cap. XLII.*
(1) *Conf. Mercat. Polit. §. 32. Diss. Acad. Tom. II. p. 1023.*

même passage, que *Ciceron* n'y autorise pas le Commerce qui nous occupe toute notre vie, mais celui qu'on peut faire pour un tems seulement, & qui rend plus propre à des emplois plus distingués. La neuviéme Oraison de *Ciceron* contre *Verres* prouve assez que chez les Romains le Commerce n'étoit pas honorable aux Grands. *Verres* avoit acheté en gros beaucoup d'argenterie, de bijoux, de vases d'or & d'yvoire, &c. dans la Province dont Rome lui avoit confié le gouvernement, & on lui reprochoit d'avoir extorqué ces richesses. *Verres* s'en justifioit, en disant qu'il les avoit achetées. » Dieux quelle excuse, s'écrie l'Orateur! » Avons nous envoyé dans » cette Province un Marchand précé» dé de faisceaux, afin qu'il en ache» tât toutes les statues, les tableaux, » l'or, l'yvoire & les pierreries? » Il est vraisemblable que *Verres* avoit abusé de son autorité, & c'est précisément cet abus, que les premiers Législateurs ont voulu prévenir, en interdisant le Commerce aux Grands. Qu'il est facile

d'être séduit, quand un million d'hommes travaille pour nous, ou lorsqu'on est persuadé qu'ils attendent tous ardemment des marques de nos désirs! Ces abus étoient fréquens parmi les Romains, & la soif des richesses y étoit si grande, qu'il fallut plus d'une Loi pour la réprimer (1); mais les usuriers surent bien en secouer le joug. Il y eut même des Sénateurs, que l'avarice corrompit & rendit concussionnaires; ce fut contre eux que l'on promulga les Loix Cornelienne & Julienne, que *Ciceron* soutint au Sénat avec tant de véhémence (2).

On a lieu d'être étonné, que les Grands de Rome aient osé faire le Commerce, même d'une maniere cachée. Il ne fut fait dans Rome naissante que par des Esclaves; Romulus en fondant cette Ville, eut des vûes purement militaires, & toutes ses Loix eurent pour objet la Science des armes.

(1) *Tacit. Annal VI. XVI. Livius XXXV.*
(1) *De Lege Agrar. Contr. Rullum LXII.*

Dans cet esprit il interdit tout Commerce à ses sujets, & ne le permit qu'aux Esclaves. Mais les Romains n'ayant plus d'hommes à subjuguer, eurent à combatre le Luxe, & furent vaincus par lui. Peu satisfaits des produits de leurs manufactures, leur molesse & leur avidité mirent à contribution la Grece & les Provinces d'Orient. Les Commerçans devenus les instrumens des plaisirs des riches, furent plus considérés. L'an de Rome 259, on établit une Compagnie de Commerce qui fut mise sous la protection du Dieu Mercure, & dès lors on commença à distinguer les Négocians (*Negociatores*) qui faisoient le Commerce en gros, d'avec les Marchands ordinaires qu'on appelloit *Propalæ.* Mais ces derniers qui vendoient publiquement & qui tenoient sans doute boutique, étoient subordonnés à la communauté des Négocians; ce qui fit qu'on attacha à ce nom une idée de bassesse & d'ignominie.

Ciceron dit en parlant d'eux (1):

(1) *De Officiis, lib. I. cap. XLII.*

» Les Revendeurs, c'est-à dire, ceux qui achetent des Marchands en gros, » pour vendre en détail, sont des gens » méprisables, qui ne gagnent qu'en » mentant. » Mais quand les Romains manquerent d'Esclaves propres au Commerce, ils prirent des Affranchis ou même des Citoyens libres qu'ils payerent pour exercer cette profession; & comme l'avarice est un vice assez ordinaire aux Grands, ceux de Rome commencerent à commercer en secret & à la faveur de leurs charges.

Mais pourquoi les Nobles de France, d'Allemagne & d'Espagne n'osent-ils pas commercer? C'est parce que les Princes de ces trois Etats, sentant que leur grandeur & leur sûreté ont pour base l'Etat militaire, l'ont élevé autant qu'ils ont pû; & pour y attirer l'élite de leurs sujets, ils ont voulu les détourner du Commerce. Ils se sont en conséquence efforcé d'y attacher une idée de bassesse; ils ont amené leurs sujets au point de confondre le Commerce avec la maniere honteuse dont quelques hommes le font, & cet utile préjugé

a jetté des racines si profondes, qu'on a tenté inutilement de l'extirper. Par-là une partie considérable de la Noblesse de France est réduite à la misere, où elle devoit nécessairement tomber. Dans une Société, ou un Etat quelconque, il n'y a que l'industrie ou la faveur du Prince qui puisse élever un Sujet. Le premier de ces moyens est interdit à tous les Nobles de France; le second l'est à la plupart. Les biens de chaque Famille Noble qui ne peut parvenir ni prétendre à des graces considérables, ces biens divisés & subdivisés sans cesse, sont enfin réduits à rien & la Famille périt de misere. On peut conclure de ces vérités, que si les Princes dont nous avons fait mention sont interressés à entretenir le préjugé des Gentilhommes sur le Commerce, ils ne le sont pas moins à secourir la pauvre Noblesse. Ils doivent lui tenir lieu de Pere, & lui procurer les moyens de les servir, eux & l'Etat. C'est ce qu'a fait l'Auguste Marie-Therese, en établissant dans ses Etats une Ecole Militaire. Cette grande

Impératrice, douée d'un génie capable de saisir tout ce qui est bon, n'a pas seulement senti l'utilité d'un pareil établissement, elle en a vû la nécessité; & comme son activité égale sa pénétration, elle en a poursuivi l'exécution avec un zéle infatigable, certaine que dans tous ses Etats il n'y a pas un Citoyen qui ne soit charmé de voir conduire cette entreprise à sa perfection.

Revenons au Commerce, & disons avec M. de *Montesquieu*, qu'il est contraire à l'esprit de la Monarchie. La liberté de commercer accordée aux Anglois Nobles, fait que le Gouvernement Monarchique n'a jamais pû subsister en Angleterre. Si dans un tel Gouvernement les Nobles faisoient le Commerce, ils deviendroient si puissans, qu'ils ôteroient tout pouvoir au Prince, ou tenteroient de l'affoiblir, ne fut-ce que pour donner plus de ressort à leur commerce. Une médiocre connoissance de la constitution des divers Gouvernemens, peut aisément faire voir le même inconvénient dans

l'Aristocratie & la Démocratie, mais avec quelque différence dans ces deux derniers.

Comme un Etat acquiert des forces & des richesses par le Commerce, les premiers Législateurs l'ont favorisé de tout leur pouvoir. Le Commerce demandant une liberté entiere, il est essentiel qu'il soit fait par des gens égaux entre eux. Mêler parmi eux des Nobles, c'est leur donner des tyrans, c'est causer à la machine un frottement qui en ralentit le mouvement & peut le détruire. Il en seroit de même d'un Gouvernement Aristocratique, où la Noblesse feroit le Commerce; & c'est ce qui arriva dans la République Romaine, quand les Gouverneurs des Provinces commencerent à commercer. C'est ce qu'on a éprouvé en Prusse, lorsque les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, un des plus puissans Ordres d'Allemagne, s'emparerent du Commerce contre tous les priviléges des Habitans de ce Royaume. S'il étoit possible que les Nobles consentissent, en embrassant le Commerce, à se dé-

pouiller de leurs droits & à vivre en égaux avec leurs confreres, à quoi serviroit la Noblesse?

Quelques Princes l'ont employé à protéger le Commerce. Charlemagne dont l'unique objet étoit d'assurer le bien être de ses sujets, informé que les Vandales infestant les grands chemins, pilloient souvent les Marchands, ordonna qu'ils mettroient leurs marchandises en dépôt dans certains châteaux, où l'on n'avoit rien à craindre de la part de ces Brigands. Par là il rendit encore leurs voyages moins longs, & plus commodes: il les mit hors d'état de vendre à ces Barbares des armes ou autres marchandises. Enfin il confia la garde de ces dépôts ou magazins & le soin de veiller à la sûreté des grands chemins, à certains Comtes ou Gouverneurs qui avoient leur résidence dans les principales villes de Commerce. (1) Mais on ne voit nulle part,

(1) *Vid. Capitular. II. Carol. Maj. Art. 805. tit. 7.*

que ces Comtes aient fait le Commerce. Charlemagne étoit trop sage pour leur donner ce privilege.

Nous voyons encore aujourd'hui des Grands, & même des Rois qui protegent le Commerce. Le Parlement d'Angleterre est revêtu à cet égard d'une autorité si vaste, que le Roi même ne peut établir aucune Loi qui concerne cet Objet. Les Etats de chacune des Provinces-Unies ont une Jurisdiction souveraine sur le Commerce, & il en est de même dans toutes les Provinces particulieres de l'Allemagne; mais on a soin que les Droits souverains de l'Empereur & des Electeurs ne soient pas lézés, & qu'il ne se fasse rien dans une des Provinces-Unies, qui puisse nuire aux intérêts d'une autre Province. Enfin il est assez ordinaire, que les grandes Compagnies & Jurisdictions de Commerce aient à leur tête des Grands.

Nous convenons qu'un Gentilhomme ne peut commercer en détail, & jouir des droits attachés à la qualité de Noble; mais il y a des entreprises

ses de commerce, qui demandent une avance exhorbitante, & dont le gain est si douteux & d'abord si mince, qu'il est, pour ainsi dire, impossible qu'un particulier s'en charge. Cependant il importe à la République, qu'il y ait des gens qui veuillent faire ces entreprises. En ce cas il est bon d'accorder des monopoles à l'Entrepreneur, comme *Grotius* l'a déja prouvé (1), & cet Entrepreneur peut être Gentilhomme, sans qu'il puisse en résulter le plus léger inconvénient. Il peut être même Prince ou Roi. Chrétien VI. Roi de de Dannemark se chargea du Commerce du Groenland, lorsque la Compagnie de Bergue, qui en avoit fait l'entreprise, refusa de la continuer. Ce Prince ne voulant pas voir abandonner un projet qui avoit coûté tant de peines, fut obligé de s'en charger, & il ne fit en cela, que ce qu'un Particulier, ou une simple compagnie n'étoit pas en état de faire, ou plûtôt

(1) *De jure Belli & Pac. II. 12. 16.*

n'osoit entreprendre, vû l'incertitude du succès. Christian agit alors en vrai Roi, qui ne voit que l'utilité & le bien de son Royaume. Ptolomée Philadelphe avoit agi de même en Egypte, lorsqu'il établit une Compagnie de Commerce pour les Indes. Mais Théodore femme de Théophile, Empereur de Constantinople, ne vouloit que s'enrichir, lorsqu'elle fit venir de Syrie un vaisseau richement chargé; aussi Théophile le fit-il brûler. » Je suis Empereur, lui dit-il, » & vous me faites Patron » de Galere? Comment voulez-vous » que nos sujets vivent, si nous faisons » leur métier (1)?

Il est vrai que l'Etat souffriroit beaucoup, si le Prince & les Grands faisoient un Commerce qu'un Particulier ou une Compagnie pourroit faire avec avantage. Lorsque les Rois de Portugal voyant les heureux succès du Commerce de leurs sujets aux Indes Orientales, furent assez avides pour s'en

[1] *Zonaras. Annal. Tom. III. fol. 146.*

emparer, il fut presqu'aussitôt détruit. Disons donc avec *Strabon* (1), que chaque pas que les Grands feront dans un Etat en fait de Commerce, sera comme un nouveau faix imposé au Commerçant. Mais avouons en même tems, qu'il est fort avantageux pour l'Etat, que le Prince se mêle convenablement d'un Commerce que ses Sujets, sans son secours, ne pourroient faire qu'avec perte; & qu'en ce cas même il est plus avantageux, que le Prince laisse ce Commerce à une Compagnie qu'il soutient.

Tout ce qu'on vient de dire, fait voir clairement ce qu'on doit examiner, lorsqu'on veut fixer quelque chose touchant le Commerce des Nobles. Il faut d'abord le considérer par rapport à leur caractere & à leur état, & l'on trouvera que le seul qui puisse leur convenir, est le Commerce en gros, qui demande de grandes avances. Les plus profonds Politiques ont permis ce Commerce aux Nobles & à ceux

(1) *Lib. XVI.*

qui possedent quelque dignité. Juste Lipse, qui ne fut jamais partisan des Commerçans, avoue (1) qu'il est bon quelquefois & avantageux à l'Etat de leur donner de grandes dignités; mais à condition que le Commerce ne leur fasse pas négliger les devoirs de leurs Charges. Il est aisé de dissiper cette crainte, en leur permettant de faire faire leur Commerce par des gens qu'ils payent; comme aujourd'hui à Venise, à Gênes, à Florence, en Hollande, &c, on voit des Commerçans parvenir au Ministere & aux premieres Magistratures.

M. de *Montesquieu* a bien vû combien il est avantageux d'ouvrir aux Commerçans un chemin vers les premiers rangs de l'Etat, & de leur permettre d'employer le bien qu'ils auront gagné à acheter le titre de Noble & ses privileges [2].

(1) *Politic. III. 6. 15.*
(2) *Vid. Esp. des L. liv. XX. cap. XX. Tom. II. prem. Edit. pag. 19.*

Il faut de plus considérer, qu'il n'y a point de prétexte qui puisse faire violer les Loix fondamentales de l'Etat. Si la defense du Commerce à la Noblesse en étoit une, qui seroit assés insensé pour prétendre qu'il seroit bon de le lui permettre? Cette Loi existe à Venise, & il n'y a point de Gouvernement où la Noblesse ait moins d'inclination pour le Commerce. Elle existe aussi en Saxe, comme l'affirme *Leyser*; mais avec cette restriction, que si les Nobles ont déja commercé pendant très longtems, ils pourront rester en possession de ce privilege. Le même Auteur parle encore plus clairement ailleurs [1] du Commerce que les Nobles font des produits de leurs Terres, & il cite à ce sujet la réponse de la Faculté de Wittemberg, où le Commerce intérieur n'est pas défendu aux Nobles, lorsqu'ils le font avec permission du Prince.

(1) *Dissertatio de Juribus prædiorum Nobilium imprimis Saxonicorum. §. LV.*

De ce qui vient d'être dit on peut conclure, que le Commerce qu'on ne doit pas permettre aux Nobles est celui qui se fait en détail ; celui qu'ils voudroient faire en qualité de Gentilhommes, & non en celle de Commerçans ; celui qu'ils entreprendroient au détriment manifeste des Villes & de leurs Marchands.

Il faut d'ailleurs, pour résoudre ce Problême, examiner & connoître à fond la forme du Gouvernement dont on parle ; & il n'est en général presqu'aucune forme de Gouvernement qui permette d'accorder le Commerce aux Nobles, parce qu'ils voudroient traiter en inférieurs ceux qui devroient naturellement, & pour le bien de l'Etat, être leurs égaux en tout.



ESPAGNE.

GLORIAS DE MALLORCA, &c.

LES AVANTAGES DE L'ISLE MAJORQUE.

Par Don Bonavanture Serra y Ferragut, *Docteur en Droit & Professeur de Droit Canonique en l'Université de Palme. A Majorque, chez* Michel Cerda, 1755.

L'AUTEUR dans la Préface demande pardon au Public, de la témérité qu'il a d'oser se faire imprimer à l'âge de vingt-six ans. En France il n'y a point d'âge où l'envie d'écrire n'émancipe tous ceux qui s'en avisent, & l'on a dispensé même de talent. L'Historien de Majorque se flate de mériter l'indulgence du Public, parce qu'il donne du neuf, & parce qu'il ajoute à *Damet & Mut*, Historiens qui l'ont précédé. Il promet même de

donner dans la suite quelque chose de plus étendu sur cette Isle, & d'en faire connoître les principales familles.

Les anciens noms de l'Isle & des adjacentes, sont le premier objet de l'attention de M. *Ferragut.* Les Grecs les ont nommées *Gymnesias,* ce qui signifie *combattantes.* Le nom de *Baleares* que leur ont donné les Romains, désigne aussi le mérite guerrier de leurs habitans & l'adresse avec laquelle ils savoient jetter la fronde. Pour y exceller, ces Peuples y accoutumoient de bonne-heure leurs enfans, & ils ne leur donnoient à manger que quand ils avoient atteint avec la fronde leur diner. Tous les anciens Auteurs s'accordent en effet à vanter l'habileté des Majorquains en ce genre. Ils touchoient & manquoient rarement le but à six cens pas. Ils jettoient avec la fronde des pierres qui pesoient jusqu'à une mine, ou cent drachmes, & ils portoient à la fois jusqu'à trois frondes. L'une étoit autour de leur tête, l'autre leur servoit de ceinture, & ils tenoient à la main la troisiéme. L'Auteur attentif à

rechercher toutes les louanges que les anciens Auteurs ont pû donner à ses compatriotes, rapporte cette Epigramme, qui est un éloge un peu outré de l'Isle.

Divitias Natura suas Balearibus omnes
Contulit ; ignoscas cætera terra mihi.
Ingenio valet & formâ, valet Insula bello ;
Mars hic imperium possidet, atque Venus.
Nympharum domus, & miti domus ampla Lyæo,
Has Bromius colles, hæc colit arva Ceres.
Denique præcellit cunctis Majorica tellus :
Vivere nec alibi malo, nec opto mori.

On attribue cette Epigramme à un certain *Disiponsius*, Auteur ignoré.

L'Auteur rapelle ensuite les louanges que les Auteurs modernes donnent à sa Patrie. Il copie à cette occasion un passage d'un Auteur Espagnol qui a donné à chaque Peuple d'Espagne l'épithéte qu'il lui a crû la plus propre. Selon lui, les Habitans de la Nou-

velle Castille sont généreux ; ceux de la vieille, dociles ; les Montagnards, francs ; ceux du Royaume de Leon, forts ; les Asturiens, humbles ; les Galiciens, pauvres & misérables ; les Biscayens, effrontés ; les Navarrins attentifs ; les Arragonois, constans ; les Catalans, Patriotes ; les *Majorquains*, *valeureux* ; les Valenciens, curieux ; ceux de Murcie, vindicatifs ; les Andaloufiens, venteurs ; les Sevillans, traitables ; les Grenadins, fins ; les Cordouans, composés ; ceux de Jaen, laborieux, & les Portugais, hautains. On voit que les Majorquains ne sont pas des plus maltraités dans cette énumération des Peuples d'Espagne. Ici M. Ferragut releve une faute des premieres éditions de *Moreri* qui avoient fait naître le Maréchal d'Ornano dans cette Isle, ce qui n'a aucun fondement : aussi cette faute ne se trouve plus dans les dernieres Editions.

L'Abbé *de Veyrac* dépeint dans son Etat d'Espagne, les Majorquains comme assez ressemblans pour le génie aux Catalans, bons Soldats, habiles Mari-

niers, capables d'étude, dévots comme le reste des Espagnols, mais moins livrés à l'extérieur de la Religion. Notre Auteur adopte ce portrait de sa nation ; mais il n'est pas du sentiment de cet Abbé sur l'attachement & la partialité qu'il leur suppose pour la Maison d'Autriche. Si l'on en croit M. Ferragut qui s'appuie de l'autorité de plusieurs autres Auteurs, la flotte d'Espagne commandée par le Comte de Dansfeld ne trouva pas de résistance à Majorque, quoiqu'il y eût garnison Allemande, parce que la plus grande partie de la Noblesse s'étoit toujours maintenue dans la fidélité dûe à son légitime Monarque. Il ajoute qu'en plus d'une occasion les Majorquains ont soutenu les Catalans & les Portugais, particulierement en 1641. Quoique fort épuisés d'hommes & d'argent, ils firent une levée considérable & secoururent fort à propos leurs voisins. La ville d'Alcudia, la seconde de l'Isle, signala tellement son attachement à la Couronne, que Charlequint lui accorda le titre de *Très-fidele*.

Ferdinand le Catholique employa les Majorquains fort utilement l'an 1505. Après son entrevûe avec le Roi Philippe & la Reine Jeanne, se voyant abandonné de tous & voulant se retirer au Royaume de Naples, il choisit vingt Gentilhommes de l'Isle de Majorque, pour faire avec lui cet important voyage, & il leur confia la garde de sa personne. Ce choix, de la part d'un Prince aussi défiant, prouve bien le fond qu'il faisoit sur cette nation. Les Peuples voisins ne comptoient pas moins sur les Majorquains, pour la sûreté du commerce. Ceux de Nice leur remirent les droits qu'ils faisoient payer aux autres nations. La fermeté des Majorquains & leur constance à garder un secret, sont encore célébrées par plus d'un Auteur. Les tortures & les tourmens ne leur arrachoient rien : c'est ce qu'atteste D. Miguel Serra y Maura, Magistrat de Majorque, qui en a vû plusieurs à la question.

Après s'être muni d'environ cent cinquante noms d'Auteurs de tout pays qui ont parlé des Majorquains,

M. Ferragut entre lui-même dans le détail des actions qui ont pû les illustrer. Il recherche leur origine ; il avance que les Grecs sont les premiers qui ont habité l'Isle, & ensuite les Phéniciens ; mais quels Phéniciens ? Il nie que ce soient ceux de Tyr & de Sidon, ainsi que l'ont prétendu quelques Auteurs. Pour rejetter cette opinion, il se fonde sur ce qu'ils n'étoient pas assez puissans ni assez nombreux, pour former sitôt des Colonies, sans compter qu'ils n'étoient pas assez habiles Navigateurs, pour entreprendre un voyage de si long cours. Il pense que ce sont plutôt les Cananéens dont parle l'écriture, & que plusieurs Auteurs regardent comme Phéniciens. Il cite, à l'appui de son opinion, un passage de D. *Calmet*, qui dit que lorsque Josué eût pris possession de la Palestine, les Cananéens troublés & effrayés abandonnerent aux Hebreux l'intérieur du Pays, se livrerent au commerce & à la navigation, & se répandirent dans les Isles de la Méditerranée.

Si une antiquité aussi reculée ne nous

fournit rien sur ces premiers Habitans de l'Isle, on est plus instruit sur leurs descendans. Les premiers peuples qui chercherent à les subjuguer, furent les Carthaginois; mais leurs premieres tentatives furent vaines. Les frondes des Majorquains leur servirent de rempart, & les Carthaginois furent repoussés avec perte. Les premiers avertirent même les Espagnols de se tenir sur leurs gardes. Par la suite ils firent davantage pour secourir lenrs voisins. Ils allerent au-devant des Carthaginois qui venoient pour conquérir l Espagne, & maltraiterent fort leurs Vaisseaux. Ce ne fut donc que par les voies de la pacification, que les Carthaginois gagnerent ces Insulaires. Ils en firent leurs alliés, ils s'en servirent comme auxiliaires, & l'an 346 de Rome, avec leur secours, ils subjuguerent les Agrigentins; ce fut même la valeur de ces nouveaux alliés qui décida la victoire,

Notre Auteur passe de là au siécle d'Annibal, & il réclame ce grand homme comme Majorquain. Il le fait naître dans la petite Isle nommée Ti-

quadra, dépendante des Isles Baleares. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Annibal n'étoit pas né en Afrique; du reste il est vraisemblable que Hamilcar, qui étoit pour lors en voyage, l'eût vû naître dans l'une de ces Isles, surtout si l'on ajoute qu'Annibal se faisoit gloire de se dire Espagnol. Si les Historiens le font passer pour Carthaginois, c'est parce qu'il étoit originaire de Carthage, & que Tiquadra, où il étoit né, n'étoit qu'une colonie Carthaginoise. Au reste notre Historien confond les louanges d'Annibal avec celles des Majorquains, en ce qu'ils ont eu la plus grande part à sa plus belle expédition, qui est le passage des Alpes.

Ces mêmes Majorquains devinrent enfin un objet de jalousie pour les Romains. La République leur déclara la guerre, & cette guerre fut nommée Baléarique. Q. Cecil. Metellus fut chargé de l'expédition. Leur valeur les conduisit au devant des Romains qu'ils comptoient dissiper avec leurs frondes; mais ceux-ci s'étoient précautionnés, &

avoient garni le pont de leurs vaisseaux de cuir. Ce fut ainsi qu'ils s'en garantirent, & qu'ensuite il leur fut facile de dompter ces montagnards. Cette victoire eut lieu l'an de Rome 627. Metellus fonda dans l'Isle deux Colonnies nommées *Palma* & *Pollentia*, où il laissa trois mille Citoyens Romains. A son retour, cet habile Général obtint les honneurs du triomphe & le surnom de Baléarique. *Damet* rapporte qu'on voyoit de son tems cette Inscription à Tarragonne :

Q. C. M. B. Inf. Bal. O. e. I. Imp. Rom. S. In Per. ce qui signifie : *Quintus Cecilius Metellus Balearicus, Insulas Baleares obtinuit, & illas Imperio Romano subjecit in perpetuum.* On a aussi trouvé dans le district d'Alcudia d'autres Inscriptions & des monumens relatifs à cette victoire.

Les Baleares une fois subjugués, resterent fideles aux Romains. Ce fut envain que *Sertorius* voulut les entraîner dans sa rébellion : il ne put les gagner ni par l'insinuation ni par la force. On perd ensuite les traces de

l'histoire de ces Isles, sous Jules-Cesar & ses successeurs.

M. *Ferragut* voudroit bien faire remonter l'établissement de la Religion au tems de S. Paul. On voit combien il se donne de peine pour y parvenir ; il met à profit les textes origniaux de l'écriture, où il est dit que S. Paul vint en Espagne & dans les Isles adjacentes, où il fit beaucoup de fruit.

Notre Auteur n'est pas moins embarassé à dònner la plus grande antiquité à l'Episcopat de ces Isles. Si on lui objecte, que les signatures de ces Evêques ne se trouvent dans aucun des conciles d'Espagne, il répond qu'ils n'en dépendoient que pour le Gouvernement politique & séculier, & que subordonnés à la Province Carthaginoise ou Tingitane, il n'est pas étonnant que ces Evêques n'assistassent point aux Conciles d'Espagne. D'autres Auteurs veulent qu'ils appartinssent à la Métropole de Cagliari en Sardaigne. Ce ne fut que vers l'an 303, que ces Eglises devinrent suffragantes de Tarragonne, ce qui est encore plus cons-

tamment établi par les actes du Concile de Tolede tenu l'an 675.

Les Annales Ecclésiastiques rapportent un fait éclatant & bien glorieux pour l'Isle de Majorque, arrivé l'an 418. Ce fut la conversion des Hébreux de cette Isle à l'arrivée des Reliques de Saint Etienne. Cet événement miraculeux porta l'Empereur Honorius à publier un Edit qui privoit les Juifs de toutes sortes d'honneurs & de dignités.

Le zéle de notre Auteur s'allume & se révolte sur la deuxiéme partie d'un proverbe Espagnol qui dit : *Ni Cavallero Sardo, ni santo Mallorquin ;* c'est-à-dire, » Ni Chevalier en » Sardaigne, ni Saint à Majorque «. En convenant que cette Isle n'a point de Saints canonisés, il justifie sa Patrie sur ce qu'elle a eu du moins beaucoup de *Vénérables*, auxquels il ne manque, pour la canonisation, que la derniere décision du Pontife Romain. Il fait mention de plusieurs causes de Bienheureux, actuellement pendantes à la Cour Romaine dont le

droit est fondé, & auxquelles il ne manque pour les terminer, que des moyens suffisans. Sans pouvoir désigner nommément les premiers Martyrs Majorquains, M. *Ferragut* assure que les persécutions sous Neron, sous Dece, sous Dioclétien, n'ont pû manquer d'en faire dans cette Isle. *Pervasit & Insulas ejusdem persecutionis furentis impetus*, dit *Baronius*, en parlant de la derniere. Au reste il en reclame quelques uns, tels que le Bienheureux *Raymond Lulle*. Sans réfuter ceux qui ont osé l'accuser d'hérésie, il apporte pour sa défense deux moyens qu'il prétend être sans replique : l'un que *Raymond Lulle* soumit ses Ecrits à la correction de l'Eglise Romaine ; l'autre, que par son martyr il effaça toutes les erreurs qu'on auroit pû lui imputer. Il ne se dissimule point que le feu Pape *Benoît XIV*, dans son sçavant Ouvrage sur les Canonisations, déclare que l'antiquité du culte que l'on rend à *Raymond Lulle*, dans l'Isle de Majorque, ne suffit pas pour le faire regarder comme Bienheureux.

Pour répondre à cette objection, il renvoye à la réponse de *Raymond Pascal*, Moine Majorquain de l'Ordre de Citeaux, Ouvrage imprimé à Madrid en 1749, sous ce titre : *Crisis contra la Critica.*

M. *Ferragut* passe ensuite en revue plusieurs Religieux de toutes sortes d'Ordres, dont la vie pure & les miracles qu'ils operent aprés leur mort, semblent annoncer la sainteté.

Le Pere *Llinas*, Missionnaire des Indes, est un de ceux sur qui l'Auteur s'arrête davantage. Il remarque qu'il arriva aux obséques de ce Saint Religieux, une circonstance qu'on n'a gueres vûe, même à la mort des plus grands Princes. Ce fut que la Musique chanta la Messe à sept Chœurs, sept Maîtres de Musique s'étant offert volontairement avec tous leurs Musiciens.

Entre autres miracles, il en rapporte un d'un Novice Dominicain, qui avoit la plus tendre dévotion pour un image de l'Enfant Jesus, entre les bras de sa Mere. Ce jeune Novice d'un âge fort tendre, touché de voir que

ce divin Enfant ne mangeoit jamais, s'adressoit à sa mere en lui disant : voulez-vous, Vierge bénite, que j'apporte à manger à votre Enfant. Il portoit ensuite sur l'Autel sa petite portion qu'il déroboit au réfectoir, & l'Enfant Jesus descendoit & mangeoit avec lui. Au bout de quelque tems, Notre Seigneur lui dit, que puisqu'il l'avoit régalé tant de fois, Il le convioit aussi pour le Dimanche suivant à manger chez son Pere. Le Novice s'étant excusé sur ce qu'il ne pouvoit sortir du Monastere sans permission, l'Enfant Jesus lui dit de la demander ; ce qu'il fit en effet. Le Maître des Novices en réponse, chargea son pieux Eleve de dire au fils de la Vierge, que les Novices ne pouvant sortir qu'avec leur Maître, il falloit qu'il demandât la permission d'y aller ensemble. Cette réponse ayant été rendue à l'Enfant Jesus, il y consentit, assigna toujours le même Dimanche, & le Maître rendit en effet l'esprit ce même jour, ainsi que le jeune Novice. On révére encore aujourd'hui ce Saint

Enfant à Majorque. Il a même opéré, ajoute l'Auteur, plusieurs miracles.

Il observe que les Majorquains n'ont jamais mieux montré leur zéle pour la Religion, que lorsqu'elle sembloit devoir s'éclipser tout-à fait dans cette Isle. Depuis l'an 807, que les Mores entrerent dans l'Isle, ces Insulaires défendirent avec opiniâtreté leur terrein pendant vingt-cinq ans, de sorte que l'an 832, ils les combattirent encore, s'étant rassemblés à cet effet jusqu'au nombre de 23000 Chrétiens.

On sait que le Roi Don Jayme fut le premier Monarque Espagnol qui conquit cette Isle. Il regarda cet événement d'une si grande importance pour lui, qu'ayant appris la mort de Dom Alfonse, Roi de Leon, qui lui avoit promis sa fille en mariage avec son Royaume pour dot, il dit en cette occasion, qu'il préféroit, pour la gloire de Dieu & pour l'honneur de sa Couronne, d'avoir gagné Majorque, à se voir Maître du Royaume de Leon, sans avoir cette Isle. Peu de tems après aîdé par la valeur de Ramon de Serra,

Commandeur des Templiers de Majorque, il s'empara de l'Isle de Minorque.

L'auteur passe de là aux expéditions des Majorquains sous leurs Rois. La premiere qui s'offre, est la conquête de la Sardaigne, entreprise par Don Jayme, Roi d'Arragon. Dom Sanche, Roi de Majorque, le secourut en cette occasion avec vingt galeres armées & deux cent Chevaux. Ce fut en recompense de leur zéle qu'ils obtinrent les privileges considérables dont ils jouissent aujourd'hui, & dont on pourra voir le détail dans l'histoire de Dom Vincent Mut. Ils ne se distinguerent pas moins dans la guerre sainte qui fut entreprise par les Arragonois contre les Infideles & les Mores. La moitié des vaisseaux qui composoient l'armée navale, étoit de Majorque. Ce fut encore Berenger de Tagamanent, Général né dans cette Isle, qui commanda conjointement avec Pierre de Morradas de Valence, la flote de 70 voiles que l'on envoya contre ces Infideles, en conséquence de la Bulle de

la Croisade que le Pape avoit accordée en 1400. Nos braves Insulaires, touchés des pertes qu'essuyoient les Marchands qui ne pouvoient envoyer leurs denrées que sur de petits bâtimens dont les Mores s'emparoient avec la plus grande facilité, réglerent de leur propre mouvement, qu'on bâtiroit une galere neuve pour escorter ces Marchands. On a crû devoir recueillir une délibération qui fait tant d'honneur aux Majorquains.

Regia, crede mihi, res est succurere lapsis.

La suite pour le Journal prochain.



ITALIE.

I.

Versi Sciolti di tre eccellenti Moderni Autori con alcune Lettere non più stampate, &c. Poësies non rimées » de trois excellens Auteurs mo» dernes, précédées de quelque Let» tres qui n'ont point encore parû. » A Venise 1758, 1 *vol. in* 4°.

Il est beau & digne de nos jours de voir l'Italie, réformant elle même ses anciens préjugés, assigner enfin aux *Dantes* & aux *Ariostes* la place qui leur convient; ramener au sublime la Poësie, devenue par trop de familiarité vile & rampante, & proposer à ceux qui la cultivent des modéles parfaits puisés dans son propre fonds. Tel est le but de cet excellent Recueil.

Trop de facilité à rencontrer la rime

dans une Langue auſſi riche & auſſi harmonieuſe que l'eſt l'Italien, a perdu & ruiné la Poëſie dans ce climat. Chacun ſéduit par cette apparente facilité de faire des vers, a prétendu franchir la double colline, & le langage des Dieux s'eſt à la fin corrompu dans la bouche du vulgaire. Trois habiles Italieus, MM. l'Abbé *Frugoni*, *Algarotti*, & le Pere *Bettinelli*, Jéſuite, tentent aujourd'hui de concert la cure de ce mal invétéré; & ils la tentent, non par de vaines déclamations contre le mauvais goût de leur Patrie, mais en y oppoſant tout le bon goût qu'ils reſpirent. C'eſt l'exemple à la main que ces trois illuſtres conjurés propoſent aux Rimeurs un genre d'eſcrime, que l'on peut appeller la vraie pierre de touche de la Poëſie Italienne : c'eſt ce que l'on nomme en cette Langue, *verſi ſciolti*, vers ſans rime. Là nul appui, nul ſecours à eſpérer de l'harmonieuſe conſonnance des mots, nul moyen en un mot de donner le change au Lecteur. Sans ſublimité, ſans force, on ne ſçauroit plaire en ce genre; c'eſt de la

proſe qui ne devient Poeſie que par la richeſſe des images, l'énergie des ſentimens & la vigueur des expreſſions. C'eſt auſſi ce qui caractériſe principalement tous les bons morceaux dont eſt compoſé ce Recueil, comme on le verra par les échantillons que nous allons produire.

A la tête du Volume, ſont dix Lettres ſuppoſées écrites des Champs Eliſées par Virgile, & adreſſées à l'Académie des Arcadiens à Rome. L'objet de ces Lettres, eſt de cenſurer cette ſuperſtitieuſe vénération que l'on a pour le *Dante*, *Petrarque*, l'*Arioſte*, *&c.* & qui va juſqu'à en admirer aveuglément les défauts. Une matiere ſi délicate ne demandoit pas une main moins légere, que celle qui entreprend ici de toucher cette corde, & il ne reſte rien à déſirer ſur cet article. Le venin de la ſatire n'a nulle part à l'Ouvrage; un noble enjouement l'en garantit, & écarte au loin tout ſoupçon même de rivalité.

Virgile, dans la premiere de ces Lettres, écrit aux Arcadiens que l'on

ne s'entend plus aux Champs Eliſées; depuis qu'une foule de gens qui ſe diſent Poetes Italiens, y débitent ſans ceſſe des Sonnets & des Chanſons. La curioſité de comprendre quelque choſe à leurs déclamations, lui a inſpiré, ainſi qu'à ſes vieux compagnons, Grecs & Latins, le déſir d'apprendre la Langue Italienne, *&c.* Rien n'eſt plus légérement écrit que la deſcription ingénue qu'il fait de la peine qu'ils ont eue à accoutumer leurs oreilles à cet écho perpétuel, à la Rime qui termine chaque vers.

Dans la deuxiéme Lettre il leur fait part d'un événement auquel ſes amis & lui durent la connoiſſance du Dante & de ſes ouvrages. L'envie de lire ſon fameux Poeme les raſſemble tous autour de Virgile, qui en a trouvé un exemplaire entre les mains d'un ſombre Géometre. Le titre d'abord les étonne : une Comédie de quatorze mille vers, diviſée en trois Parties, qui traitent de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis, eſt pour eux une énigme inconcevable. Mais choſe plus ſin-

guliere encore pour le Poete Romain, c'eſt de ſe rencontrer dans ce Poeme faiſant un perſonnage qui lui paroit étrange & ridicule, & dont il fait ſentir les inconſéquences avec tout l'eſprit imaginable.

Le même ſujet eſt continué dans la troiſiéme Lettre : mais la critique y eſt un peu plus vive, attendu que c'eſt *Juvenal* qui tient le bureau. Ce Satirique trouve une très grande reſſemblance entre le *Dante*, & *Ennius*, *Pacuvius*, *Lucilius*, & les autres vieux Poetes qu'il appelle les Biſayeuls de la Poeſie Latine. Il appuye ſon ſentiment ſur des paſſages tirés de l'Italien & comparés à ceux dans la claſſe deſquels il prétend le placer. Enfin la cauſe de Juvenal paroit à toute l'aſſemblée ſi triomphante, que ſans un biais que propoſe Virgile pour accommoder l'affaire, le Dante ſe trouvoit ſans rang aux Enfers, & exclu de toutes les Sociétés Poetiques.

Les quatriéme & cinquiéme Lettres ont pour objet l'examen de *Pétrarque*, & le jugement du Tribunal ſur ce Poete. Il en obtient la juſtice & les éloges

dûs à son mérite La peinture même que Virgile fait de l'impression que causerent ses ouvrages, est très flatteuse. » Nous sentîmes, dit il, en le » lisant, un certain pathétique, je » ne sçai quels mouvemens indéfi- » nissables de tendresse & d'épanche- » ment, se glisser dans notre ame, » & y causer un plaisir que nous n'a- » vions jamais connu «. La seule condition que porte la sentence, est qu'il lui sera nommé des Commissaires, à l'effet de retrancher certains endroits froids ou inutiles, ainsi que ses Ballades & ses Ritournelles, pour en faire un Auteur classique absolument parfait.

Dans les sixiéme & septiéme Lettres, Virgile raconte aux Arcadiens ce qui s'est passé à l'occasion d'une foule innombrable d'imitateurs de Pétrarque, qui prétendoient aux mêmes honneurs que lui, pour avoir composé dans son genre. Les uns décorés du beau nom de *Cinqcentistes*, c'est-à-dire, Partisans du Cinq cent, parloient de ce siécle, comme ils auroient fait de l'âge d'or ou d'Auguste. Les autres se disoient *Sept-*

centistes, & se vantoient d'avoir fait revivre le Pétrarquisme ignoré depuis cent ans. Après l'examen de leurs ouvrages, l'Assemblée jugea, dit Virgile, qu'ils n'avoient tous fait autre chose que copier leur maître : il fut en conséquence ordonné que le tout seroit mis en réserve, pour y avoir recours dans le cas où la pureté de la Langue viendroit à s'altérer, & qu'on l'intituleroit, *Nouvelle Edition de Pétrarque*. Le reste de ces deux Lettres contient de solides & d'importantes réflexions sur cet invincible penchant à l'imitation qu'ont en général les Italiens.

Les huitiéme & neuviéme Lettres sont un parallele très intéressant entre l'ancienne Rome & la moderne, où Virgile dit qu'il fut député par Minos, pour voir en quel état y étoit réellement la Poesie. La description des nouveautés surprenantes qu'il y a vûes est ingénieuse & très bien faite. Enfin sur le rapport qu'il en fait à son retour, l'Assemblée décide qu'il est à propos de faire un choix de ce qu'il peut y avoir de bon, & de le

déposer pour servir désormais de modele à la jeunesse.

Virgile rapporte en entier le contenu de cette Ordonnance Poetique, par laquelle le Dante, réduit à cinq Chants, est consigné parmi les Livres d'érudition & les monumens antiques, tandis que ses Contemporains sont condamnés au feu, ou relégués à la Crusca.

Pétrarque dont on retranche un tiers, est mis au premier rang, à condition qu'il n'usera pas en tiran de sa primauté. L'*Arioste* & le *Tasse* sont aussi conservés, aux conditions que leur prescrit la Sentence, où l'on passe ainsi en revue les anciens Poetes Italiens de différens genres, dignes d'être placés dans le dépôt, après avoir essuyé quelques réformes.

» Ce jugement ne manqua pas, dit Virgile dans sa dixiéme Lettre, » de » faire autant de mécontens qu'il y » avoit de Poetes mis à l'écart; mais » le Médecin *Fracastor* nous tira fort » plaisamment d'embarras. Il se char- » gea d'employer leurs œuvres à diffé- » rens usages de Médecine. Tel fut

» par lui qualifié de soporatif, tel » d'émollient, tel d'astringent, &c; » desorte qu'il est ici l'Auteur d'une » nouvelle Pharmacie.

POËSIES

De M. l'Abbé Frugoni.

Le Poete dans son Epitre au Comte *Bjardi*, fait un beau Tableau de la Prudence :

» Vous êtes, dit-il, accompagné » de la Prudence (1), qui d'un œil en- » visage le passé, & fixe l'autre sur l'a- » venir; & qui tenant en bride l'aveu- » gle impétuosité des passions, tou- » jours prêtes à nous égarer, re-

(1) *Teco Prudenza, c'e d'un occhio guarda*
Le andate cose, e l'avvenir d'un' altro,
E frenando i desir, che ne lor ciechi
Impeti primi mai non disser vero,
Fatti, e consigli a le staggion adatta:

» gle sur l'occasion & ses démarches » & ses conseils. Lente par art, elle » essuye souvent les railleries de l'im» prudente témérité ; mais l'instant » arrive, où, tel qu'un éclair, on » voit tout à coup briller à ses côtés » le succès. Chacun paye alors le tribut » de louanges dû à cette lenteur ré» fléchie, que le vulgaire n'avoit garde » de pénétrer «.

Quelle richesse d'idées ! Quelle netteté de pinceau ! Celle adressée au Chevalier *Bernieri* n'est pas écrite avec moins d'invention & de graces.

» Je ne sçais, lui dit-il, par quel » hasard je me suis aujourd'hui réveillé, » contre ma coutume, de bon matin. » Morphée répand ordinairement sur

---

A arte pigra, e da le incaute menti
Spesso derisa, fin chè il buon successo
Folgoreggiando d'improvisa luce
Le venga a fianco, e a lei recando lode,
Le mal intese sue dimore assolva.

» mes paupieres la vapeur de ses pa» vots la plus tenace, & jamais je ne » suis témoin du retour de cette ai» mable & riante Déesse, si contraire à » l'Amant & au Voleur (1), qui toujours » empressée de distribuer aux plantes » leur nourriture, quitte à la hâte la » plume stérile, ou le vieux Titon lui » prodigue ses froids embrassemens. » Mais ce matin ne pouvant refermer » les yeux, je me mis à repasser dans » mon cerveau, sans quitter le du» vet, par combien de voies les ama» teurs de la gloire tentent d'escalader » l'harmonieuse colline, pour obtenir » d'Apollon la couronne de Myrte ou » celle de Laurier.

» L'un, disois je en moi-même, » chaussant le grave Cothurne, ose ris» quer sur la scéne périlleuse l'his-

---

Non mai rinascer veggio
La nimica dei Ladri, e degli Amanti
Ridente sposa, che de i fior nudrice,
Del rugoso Titon lasciar s'affretta
I vani amplessi, le infeconde piume.

» toire frappante de quelque fameuse » catastrophe. Mais alors même qu'il » se flatte d'intéresser par un coup de » théâtre ses taciturnes Auditeurs, ou » d'émouvoir en eux cette pitié furti» ve qui inonde quelquefois le visage » de larmes inattendues, alors dis-je, » il a le chagrin de ne trouver sur » tous les visages qu'ennui & froi» deur. Chacun baille, s'agite sur son » siége, & demande enfin que la toile » mal à propos enlevée, vienne par » sa chute terminer un récit impor» tun. L'autre passe les nuits entieres » & les fraiches matinées, à chercher » la source où s'enyvroit l'élégant Pé» trarque, afin de raisonner de l'amour » comme lui, & avec la même grace. » Celui là, &c.

Le Poete passe ainsi en revûe plusieurs genres, puis il s'écrie : » Ah ! » que les Muses accordent difficile» ment aux mortels le droit de lais» ser après eux d'inéfaçables vestiges » dans ces riches & lumineux sentiers » dont le voile de la science dérobe la » vûe au vulgaire ignorant, & que le

» sage seul est capable de connoître & » & d'admirer ! Je le sçai mieux que » personne, moi qui las du joug qu'im» posent les Loix prescrites aux Ri» meurs, ai non sans peine pris la » nature pour mon seul guide. Sem» blable au Nageur expérimenté qui, » sans le secours du liége, ose lutter » avec l'eau, & laisse bientôt derriere » lui, à l'aide de sa seule vigueur, la » troupe moins adroite qui le suit, » j'ai crû pouvoir m'ouvrir dans le do» maine des Muses une route nouvelle » & non frayée. Je l'ai fait : c'est au » tems, ce Juge sincere, à prononcer, » lorsqu'une fois la mort aura exercé » sur moi son empire.

» Telles étoient les pensées, ajoute le Poete en finissant, « dont je m'oc» cupois seul dans mon lit, lorsqu'un » agréable Echanson entra dans ma » chambre, & me présenta dans une » de ces élégantes coupes, ouvrage de » l'industrieux Chinois, la plus aima» ble & la plus odoriférante des bois» sons que l'Inde nous fournisse. Je pris » ce divin Nectar, & après l'avoir aval-

» lé, peu m'importent à présent, m'é-
» criai-je, toutes les eaux que le pied
» de Pégase a pû produire; cette seule
» liqueur me tient lieu d'Aganippe
» & d'Hyppocrêne. J'en jurai par la
» chevelure du blond Phœbus, que
» je n'oserois attester en vain, & dans
» l'instant un sault me mit hors du lit.

On ne peut encore rien de plus élégant & de plus agréablement dit, que ce qu'il écrit au même à l'occasion de son mariage Voici comment il peint l'interêt que l'amitié lui fait prendre à cet événement.

Dès le premier instant (1), que la fin-
» cere amitié, dont une douce confor-
„ mité de mœurs & d'étude guidoit
„ les pas, m'eût uni à vous par ces liens
„ charmans, inconus au stupide vulgaire,
„ j'invoquai Euterpe en votre faveur,

[1] *Fin dal primier dì, che dolcemente*
Teco m'avvinse al basso vulgo ignota,
Vera amistà, cui precedea soave

„ & ne pouvant me lasser d'admirer
„ les progrès, que, semblable à la ver-
„ dure au retour du Printems, fai-
„ soit chaque jour en vous cette fleur
„ de jeunesse qui sympatise si bien avec
„ les amoureux regards de la timide
„ pucelle & qui sçait lui dérober ses
„ premiers vœux, je m'adressai à cette
„ Muse, & lui dis: Déesse, si vous
„ le trouvez bon, toutes ces roses
„ d'Idalie que transplanta sur le Par-
„ nasse le Poete de Savone, serviront
„ à parer un jour le lit nuptial de votre
„ cher Bernieri. Je me souviens qu'elle
„ sourit alors à ma proposition. Mais
„ aujourd'hui mes vœux sont exaucés,
„ puisque ce matin je l'ai vûe joyeuse,
„ élégante, & son bras divin chargé de

Somiglianza di studi e di costumi,
Mirando l'età tua fiorir, qual campo
Che il novo April di gioventû riveste,
(Felice età, che di fanciulle intatte
Gli sguardi adesca, e ne deliba i primi
Timidi voti, e la secreta fiamma!)
Dissi ad Euterpe.

„ couronnes sans nombre, me présenter
„ elle-même la Lyre en votre faveur.

Le reste de la piece répond à ce début, & ne se ressent nullement de l'aridité du sujet, tant cet admirable génie sçait donner de la nouveauté aux idees les plus simples & les plus rebatues. Dans cette même Epître, le Poete voulant louer son Héros sur la maniere affable dont on est reçû à sa campagne:

„ Là, dit-il (1), est un palais enchan-
„ té, aux portes duquel la Politesse cons-
„ tamment assise, veille sans relâche.
„ Près d'elle sont les prévenans Ac-
„ cueils, enfans de la Sincérité, tou-

[1] *Evvi bella Magion, su le cui porte*
Siede indefessa Cortesia custode,
Cui stanno a lato Lusinghiere in atto,
Grate accoglienze, che mentir non sanno.
Colà i dolci Conviti, e colà sono
I dolci Sonni, e Libertà che in oro
Vi vergò su sua man quell'aurea legge,
Che a suo grado a ciascun viver consente.

„ jours prêts à inviter le passant. Le
„ plaisir de la table, les douceurs du
„ sommeil, habitent ce lieu charmant,
„ de concert avec la liberté, qui de
„ sa propre main a gravé par tout en
„ lettres d'or cette aimable Loi qui
„ permet à chacun de vivre à son
„ gré.

Son Epitre au Comte Scotti est encore dans le même goût & de la même beauté. Il l'invite à se débarasser des piéges où l'Amour le retient. Après l'avoir comparé à l'oiseau qui tente envain de secouer ses aîles appesanties par la glue: „ Il n'est que trop vrai, ajoute-t-il, " que l'Amour a eu sur
„ vous l'avantage. Autrefois on vous
„ voyoit, assidu courtisan de Thémis
„ & religieux adorateur de la Divinité,
„ fréquenter la demeure de l'une &
„ de l'autre. Tous les jours le Soleil
„ couchant vous voyoit venir avec la
„ multitude à cette superbe & com-
„ mode promenade qu'offrent les rem-
„ parts de Plaisance, pour y respirer
„ tranquilement & à pas comptés ce
„ frais zéphir qui tous les soirs nous

„ dédommage, par la douce agitation „ de ses aîles, des ardeurs de la journée. Aujourd'hui ce n'est plus de même. Y avoit-il autrefois un seul de „ vos amis, qui n'eût pas le droit „ d'entrer chez vous? Non certes; „ s'y fût-on même présenté, dès que „ l'Aurore abandonne le lit maussade de „ Titon, ou à l'heure que le brûlant „ midi oblige les troupeaux de préférer l'ombre au pâturage, on étoit „ toujours sûr d'être accueilli de „ vous favorablement. Mais à présent „ un ordre inexorable assiége votre „ porte & en défend l'entrée, sous „ quelque faux prétexte impunément „ allégué à des gens qui s'en retournent „ tristes, & fort touchés de votre état. Car „ personne n'ignore que renfermé dans „ un coin de votre maison, vous vous „ laissez miner insensiblement par le „ feu de l'amour. Chacun sçait que „ là tantôt immobile sur un siége, l'œil „ fixe & abbatu, tantôt portant de côté & d'autres des pas involontaires, „ d'un air inquiet & troublé, vous „ fomentez par vos rêveries opiniâtres

„ l'agréable idée qui vous préoccupe. „ D'où vient que votre Lyre, cet amusement jadis si fort de votre goût, „ reste aujourd'hui muette & poudreuse? D'où vient que ces doctes „ guirlandes, ornemens sacrés qu'obtiennent si peu de Poetes, ne parent plus votre tête. *Euterpe*, je „ vous en avertis, voit ce changement de mauvais œil, & se plaint „ vivement du tour que lui joue le „ fils de Venus. Je ne parle pas de „ la façon dont vous passez les tristes „ nuits: qui sçait cependant mieux que „ vous, si elles sont lentes à terminer leur carriere? Vous qui tandis „ que tout le monde repose, (hélas! „ j'en puis juger par les effets que „ le même mal produit sur le commun des hommes) ne pouvant fermer la paupiere, fatigués tour à „ tour l'un & l'autre bord du lit ennuyeux où vous êtes, par de profonds soupirs vainement réitérés. „ O terrible état! jours tristes & malheureux que passe un Amant!

Le Poete conclud ainsi: " Je sçai „ qu'inutilement l'austere Philosophie „ se mêle d'argumenter, lorsqu'une tirannique passion est maîtresse d'un „ cœur, c'est pourquoi je me tais. J'ai „ tracé votre portrait de mon mieux „ dans ces vers: tâchez de vous y reconnoitre, & d'avoir de vous un peu „ de pitié. Le sage ne prend conseil „ que de lui-même; il est son propre „ Mentor, & se guide par ses réflexions.

Le Comte *Barattieri* avoit eu la fiévre, & quoique convalescent, il s'étoit trouvé à la premiere représentation d'une piéce nouvelle: l'Auteur traite encore ce sujet, qui n'est rien par lui-même, avec tant de graces & d'enjouement qu'il le rend intéressant.

„ Enfin, dit-il, cette importune fiévre, „ qui vous faisoit porter souvent la „ main au côté autant par colere que „ par crainte & plaindre votre sort, s'est „ heureusement dissipée comme la neige „ au lever du Soleil, & est allée, suivie de la froide pâleur, de la brû-

„ lante soif, des agitations, & des „ tristes insomnies, ennemies du doux „ repos, établir je ne sçai où sa triste „ figure. Dieu veuille que ce soit dans „ les reins de quelque ridicule avare, „ qui possesseur injuste d'un bien qu'il „ rend inutile, cache sous terre les „ trésors qu'il amasse; ou dans le sang „ ignoble de ce favori de la fortune, „ qui laisse les Arts languir dans la „ mendicité aux portes de son superbe „ palais (1). Au surplus ce qui m'intéresse, cher *Barattieri*, c'est qu'elle vous

---

[1] *Ita pur fosse,*
Le vene a contristar di sozzo avaro,
Che ingiusto possessor ri on sotterra
Il cumulato argento, inutil massa.
O a sparger fuoco ne l'ignobil sangue
Di chi, ricco de i doni di fortuna,
Lascia languir sù le superbe soglie
L'Arti mendiche
Arai pur era
Ritinta in rosso, e del crescinto, e mesto
Pel ripuli ta l'una, e l'altra guancia.

,, ait abandonné. Vos joues débarassées d'une longue & triste barbe, vont donc reprendre leur vermillon naturel, & désormais assis à votre délicieuse table, vous y goûterez autre chose que ces poudres disgracieuses & ces dégoûtantes larmes que distille l'une après l'autre la Retorte au col penché, drogues fastidieuses dont tout le mérite n'est appuyé que sur un nom spécieux, & sur la crédule espérance des mortels. Que dis-je? Déja même le Théâtre vous a vû prêter une oreille attentive à ses harmonieux accens. Ah! n'en doutez point, c'est à eux que vous devés le prompt rétablissement de votre santé. Maintenant qu'elle est de retour chez vous, songés à en faire usage, & à vous précautionner, par des plaisirs non interrompus, contre les tristes jours que traînent après eux l'avenir & notre inconstante destinée. Le seul souvenir des momens passés dans la joie, aide à couler ceux que le chagrin accompagne.

Voici une Piece où le Poete à la cha-

[1] *Ella sel vede, e nostra*
L'Epica tromba, e il suon grave de i versi;
L'Alto fragor de l'armi, e il fumo, e il sangue

leur naturelle de son stile, joint l'esprit de Patriotisme le plus ardent, & révendique pour l'Italie le privilége exclusif d'emboucher la trompette épique (1).

,, Précieux morceaux! (s'écrie-t il, écrivant au Cardinal *Bentivoglio*, à l'occasion de la tragédie intitulée *la mort de César*, par l'Abbé *Conti*) " Que désormais la superbe France céde à l'Italie les honneurs du Théâtre.

,, Notre Langue, selon M. l'Abbé *Frugoni*, n'est propre qu'à en imposer à l'oreille indulgente du sexe qui se laisse surprendre par une bleuette d'amour & par une équivoque galante; mais non à peindre le brillant cliquetis des armes(1), le fer & le feu, arbitres des combats, les rocs renversés, les campagnes désolées, le fier aspect du Vainqueur & cette san-

,, glante moisson de la Parque en qui la rage & le désir de la vengeance respirent encore.

Puis redoublant d'enthousiasme, il défie notre nation de citer ses Héros en ce genre de Poesie.

,, Que la France, dit-il(2), nous fasse voir, si elle le peut, ses Têtes couronnés de l'immortel Laurier d'Apollon.

Il va plus loin encore, il prétend disputer à nos Muses l'avantage d'exceller dans le Lyrique. Ce Poete ne nous connoit pas plus de Héros en ce genre que dans l'autre. Là plus d'un Lecteur François nous prévenant nommera

De le incerte battaglie, e le cadenti
Rocche, e i predati campi, e i crudi aspetti
De i vincitori, e le minacce, e l'ire
Vive ne i volti ancor de vinti ucisi.

(2) *Mostri Gallia, se può, d'eterna fama*
Cinti i Torquati suoi.

Malherbe.

Malherbe, *Quinault*, *Chaulieu*, le grand *Rousseau*, M. *Lefranc*, l'Auteur de la Henriade qu'on peut opposer à tant d'autres,(*quantùm instar in ipso est*).&c.

M. l'Abbé *Frugoni* nous fait à la fin de sa Piéce, un reproche peu mérité du moins à présent, celui de refuser nos éloges & nos applaudissemens à la Poesie Italienne [1]. Il nous sied fort mal, selon lui, de nous enorgueillir, nous dont la richesse vient des dépouilles de son pays. Pour prouver à ce Poete que la prévention n'a pas tant de part, qu'il se l'imagine, à notre jugement, & le mettre dans tout son tort, nous allons analiser son beau Poeme sur l'entrée publique de M. *Morosini*, nommé Procurateur de Saint Marc, & rendre toute la justice due à son talent pour les vers.

(1) *Ma perche a i plausi nostri invida e muta*
Ti stai, nè come vuol ragion, rispondi?
Perchè tu ricca de le spoglie nostre
A noi far onta, e superbir cotanto?

LA VERITÉ,

POEME.

» MUSES, Filles de Jupiter, il „ m'est donc encore permis d'aborder „ la Fontaine Sacrée, d'où l'on „ voit le torrent de l'enthousiasme „ précipiter à grands flots la riche & „ l'éclatante Poesie. Je puis donc encore, „ graces à vos faveurs, celestes „ Nymphes, m'enyvrer à cette divine „ source, & malgré les efforts que „ fait la pesante charge de 60 ans, pour „ me courber le dos, être du nombre de „ ceux à qui Apollon d'un souffle „ propice inspire son esprit inventif „ & créateur, lorsque le sujet en „ est digne ".

Tel est celui qu'il entreprend de traiter. » A quel plus noble but, dit-il, » les flêches dorées du carquois de » Phœbus peuvent-elles atteindre? Peut-» on chanter une tige plus noble que » celle des *Morosini* : plante superbe

„ dont l'auguste tête & l'éternelle racine „ se perdent depuis longtems dans „ les épaisses ténébres de l'Antiquité "!

A ce début, plein d'enthousiasme & d'énergie, succéde l'extase la plus vive, occasionnée par la présence d'une Divinité qui vient s'offrir aux yeux du Poete, montée sur le char le plus éclatant. Ce céleste objet se manifeste à lui en ces termes,

„ Regarde, & reconnois en moi „ le premier but où l'intelligence humaine „ aspire. Je suis la source du „ bien; j'ai seule le droit de contenter „ le cœur des Mortels : je suis en „ un mot l'immuable Vérité. L'auguste „ nom que tu tentes d'immortaliser „ m'attire en ces lieux. Il est „ juste que je favorise un si noble „ ouvrage, en y répandant tout l'éclat „ qui m'environne.

„ Ton Parnasse, ajoute la Déesse (1), „ ne m'est pas aussi inconnu que se

[1] *Ne del Parnasso tuo, come mal sogna,*

„ le figure l'ignorante multitude. „ J'aime les neuf Sœurs, & je préside „ quelquefois à leur cercle. Les Poetes „ me sont chers, & lorsque saisis „ d'une noble idée, ils quittent „ le séjour rampant de la terre, & „ s'élevent audessus des sens, c'est „ moi qui sous mille formes éclatantes „ parois alors sur leur docte „ Lyre, & dont la brillante image „ cause tant de ravissement "

La Vérité instruit ensuite le Poete sur la maniere dont il faut qu'il s'y prenne, pour chanter dignement son Héros. Elle passe en revue toutes les

---

L'ignara turba, a me le verdi selve
Ignote sono. Amo le Dee sorelle,
Con lor m'assido. Amo i divin Poeti,
E quando il caldo meditar gli leva
Sopra le basse terre, e i fra'i sensi,
Io tutto allor sulle sublimi cetre
Sotto splendenti immagini mi mostro,
E con le belle somiglianze mie
Di meraviglia amo ferir le menti.

époques de sa vie, & s'arrêtant sur les principales & les plus glorieuses, elle fournit à son Disciple les idées qu'il aura à développer. Après cela elle disparoit. Telle est la marche de cet ingénieux Poeme, qui d'ailleurs ne le céde en rien pour la beauté du stile à tout ce qu'on a rapporté ci devant.

EPITRES EN VERS,

Par M. le Comte Algarotti.

BEAUCOUP d'élégance, de pureté & de délicatesse dans le stile; voilà ce qui caractérise l'Auteur, qui d'ailleurs figure très bien avec le précédent pour la richesse des images. Voici dabord la maniere noble & ingénieuse dont il loue l'Impératrice de Russie, sur la protection qu'elle accorde aux Arts dans son Royaume.

„ Digne héritiere [1] du génie du

[1] *Quella che a pochi conosciuta un tempo*

„ Czar, Pierre le Grand, Princeſſe en qui „ l'heureuſe Ruſſie retrouve tout à la „ fois & Jupiter & Pallas, il eſt donc „ vrai que vous daignés approcher du „ Trône la Philoſophie, cette véri- „ dique maitreſſe des hommes, qui „ méconnue ici bas ſe tenoit depuis „ longtems ſous les Portiques de Pa- „ doue ou d'Oxford, aſſiſe à l'écart „ & le voile baiſſé ? Quelle prompte „ exécution ſuit vos volontés ſuprêmes! „ Déja pour enchanter vos oreilles par „ ſes harmonieux accords, Euterpe „ quitte l'Italie & vole chez vous, „ fiere d'un tel emploi. Déja Flore „ parée de ſes plus brillans atours aban- „ donne la France en votre faveur,

---

Ne i ſolitari portici ſedea
Di Padova, o d'Oxford, chiuſa nel velo,
La maeſtra del ver Filoſofia,
Or tu la chiami, Auguſta Donna, al trono,
Tu del genio fra noi di Pietro crede,
Del Ruſſo Imperio tu Minerva, e Giove.

„ & fait naitre ſous vos yeux des mer- „ veilles qu'elle aſſaiſonne du plai- „ ſir de la nouveauté. C'eſt ainſi qu'em- „ braſſant, par l'étendue de votre gé- „ nie, les qualités de Titus & de „ Trajan, nouveau Céſar & nou- „ vel Auguſte tout enſemble, vous „ faites les délices de l'Univers, *&c.*

„ Chés vous, on voit les Rêves „ de Deſcartes ſe diſſiper à la vive clarté „ du Soleil Neutonien, & retourner „ confus à ce Temple caduque bâti „ ſur les rives de la Seine, qui re- „ tentit ſans ceſſe des fades éloges „ prodigués aux Prêtres qui l'habi- „ tent, *&c.*

Il paroit que MM. *Algarotti* & *Frugoni* ne penſent pas de même ſur le compte de notre Philoſophe François. Voici ce que dit le dernier : en parlant de l'Abbé *Conti*, il le qualifie, » de ſage & illuſtre partiſan (1) » des fameux principes Cartéſiens,

---

[1] *L'amador di quelle*
Tanto del vulgo al veder corto oſcure

» qui ne ſont obſcurs qu'aux yeux peu » pénétrans du Vulgaire «. Ainſi ſans faire repaſſer les ſonges creux de Deſcartes de Ruſſie en France, M *Algarotti* a, comme on voit, ſous ſa main des compatriotes auxquels il pouvoit les adreſſer.

Paſſons à celle des Èpitres de M. *Algarotti* qui s'adreſſe à M. de *Voltaire.*

„ Quelle cruelle deſtinée, con- » traire à mes déſirs, m'empêche, dit-il, „ docte *Voltaire*, ami des „ Muſes, de revoir ce charmant pays „ que baigne d'un côté la Mer, & „ que terminent d'autre part les Al- „ pes & le Rhin ? Pays fortuné, où „ vous vîtes le jour pour la premiere „ fois, & où Minerve a planté l'Ar- „ bre ſacré dont Apollon compoſe ſes „ Couronnes! Car il ne faut pas croire „ que cette ſuperbe Ville qui préſide en „ France à toutes les autres, que *Paris*

Carteſiane carte, il ſaggio, il chiaro
Conti, &c.

„ ſoit la ſeule Ecole du goût, la „ ſeule dont le ſein fécond produiſe „ les ingénieuſes nouveautés. Ne voit- „ on pas chaque jour les Arts & le „ Génie lui apporter le tribut de tou- „ tes les Provinces qui l'environnent? „ Mais comme les cailloux, entrai- „ nés par le torrent qui ſe précipite „ du haut des Alpes, ſe poliſſent par „ leur choc continuel, ainſi l'eſprit de „ la Nation ſe perfectionne dans „ la Capitale. La Critique, fille „ du Sçavoir & de la douce Ur- „ banité, y met la derniere main, „ & ſçait en tirer l'éclat le plus vif. „ C'eſt là ce qui a fait naitre parmi „ vous un ſecond *Horace*, un *Racine* „ digne Rival de la Grece, votre ſu- „ blime *Corneille*, & l'excellent *Moliere*, „ ce nouveau *Solon* dont la morale „ piquante & enjouée ne ceſſera ja- „ mais de plaire. Telle étoit Rome „ avant la funeſte époque de la bar- „ barie des Gots, & lorſque du haut „ du Capitole elle dictoit aux Nations „ ſes loix & ſes uſages.

„ Cependant, ajoute le Poete, la

„ tems viendra, je l'espere, où il me „ sera permis de revoir Paris & ses „ habitans ". Il finit par cette exclamation:

„ Heureux mortel, dont la prose „ nerveuse marche d'un pas égal à „ celui de l'harmonieuse cadence, „ qui nourri de Miel Attique par les „ Muses, doué par Minerve du plus „ profond sçavoir, & toujours semblable à vous-même, possédes à bon „ droit le titre de *Roscius universel*!

POESIES.

Du Pere Bettinelli.

DOUZE Poemes composent la part que ce Sçavant Jésuite a au recueil que nous annonçons. Ces douze Piéces marquées au coin du goût le plus épuré & de la belle Poesie, sont au dessus de tout ce que l'on en pourroit dire. L'exposition la plus littérale, malgré ce qu'elles perdent dans la traduction, est l'éloge le plus complet qu'il nous soit possible d'en faire.

Le sujet du premier Poeme, est la Peinture; il est adressé à M. *Tiépolo*, connu pour exceller dans cet art.

„ Illustre *Tiepolo*, qu'elles graces „ n'ai-je point à rendre aux Dieux „ dont la faveur propice m'a conduit „ vers les bords fortunés de la mer „ Adriatique, moi qui passionément „ épris des beaux Arts, ai long-tems „ parcouru l'Italie d'une Mer à l'autre, „ & des Alpes à l'Appennin, cherchant quelque véritable & ressemblante image de l'Antiquité? Où trou„ verai-je, disois-je en moi-même, „ un *Guide*, un *Corrége*, un *Veronese*? „ Dans mon impatience j'accusois les „ Dieux. Je n'avois pas encore vû Ve„ nise, cet heureux pays chéri du „ Ciel, digne objet de ses soins & de „ sa préférence, qui a le bonheur de „ te posséder; en un mot je ne te con„ noissois pas. Mais enfin un heureux „ sort m'a conduit vers toi. Je t'ai vû, „ cher *Tiépolo*: sur tes pas s'avançoient „ le Costume richement paré, les vi„ ves manieres, & la ressemblance, „ cette seconde nature, à travers la-

„ quelle percent je ne sçai quelles „ touches divines, qui ne se trouvent „ empreintes que dans les sublimes „ imaginations, & dont le vulgaire est „ incapable.

„ Muse prête-moi ton docte pin„ ceau, dispose tes plus brillantes „ couleurs, apprête le sacré chevalet, „ & vien guider ma main qui veut „ essayer de peindre ici l'aimable *Tié„ polo*. Mais que vais-je faire? Par où „ commencer? Non, ce seroit pro„ faner un ouvrage, réservé au pinceau „ du divin *Apelle*. Qui pourroit digne„ ment retracer cette prodigieuse fa„ cilité avec laquelle tu conduis en „ moins d'une révolution lunaire, le „ plus long & le plus difficile ouvrage, „ au même point de perfection que „ feroit un autre après une pénible étu„ de, & des veilles sans nombre? Ce „ n'est point à la lenteur des années, „ au pénible exercice, ni aux précep„ tes ombrageux, mais à la seule ri„ chesse du ton imagination, à ce no„ ble feu du génie qu'apportent en „ naissant les Poetes & les Peintres,

„ que tu es redevable de ton sçavoir. „ C'est la nature elle-même, qui te gui„ dant dès le berceau [1], t'a initié dans „ ce temple mystérieux & de difficile „ accès, où préside l'appui & la di„ vinité de ton art, le Dessein, arbitre des „ destinées, prés duquel se tiennent la „ taciturne Géométrie, environnée de

---

[1] Per *man guidato di natura istessa*
. . . .
. . . . . . *Dove*,
A pochi scopre i suoi secreti il sommo
De la bell' arte tua sostegno, e nume
Il fatale Disegno, a cui da fianco
La taciturna vien Geometria,
Che di proporzioni, e di misure,
E d'Anglici stromenti ingombra è tutta:
Quinci siede vicin spolpata e i membri
Lacera Notomia, che ne le strage
De' corpi umani, e in mezzo al sangue esulta;
Non lunge la Scoltura al cinto appende
Il grave maglio, e lo scapello ha in mano.

„ proportions & d'instrumens Anglois, „ & la maigre Anatomie aux membres „ déchirés, qui ne se plait que dans „ le carnage & la destruction. Non „ loin d'elles, se voient aussi la Sculpture, „ le burin à la main, & son lourd „ maillet pendu à son côté, l'Optique, „ l'Architecture, la Perspective, &c. „ Là sont encore gravés les précieux „ restes de *Raphael*, du *Titien*, du „ *Tintoret*, de *Cagliari*, & de ces fa„ meux Maîtres de l'Antiquité, dont „ l'ardent pinceau (1), marchant d'un „ pas assuré, animoit en un clin „ d'œil les salons des Rois, ou peu„ ploit les voûtes d'un temple de di„ vers personnages. On y compte aussi „ les tiens, cher *Tiépolo*, plus récem„ ment imprimés sur cette divine terre. „ Poursuis donc la noble carriere où „ tu es entré; elle méne droit à l'im„ mortalité. Déja même, heureux imi-

[1] *Che fulminando con pennel sicuro In brev' ora animar solean l'immense Sale de' Regi*, &c.

„ tateur de tes sublimes modeles, tu tou„ ches presqu'au but. Qui peut dire „ jusqu'où, rival du *Titien*, tu pousses „ l'art de distribuer & de varier tes sujets? » La tranquille harmonie préside à tes » ouvrages; le jour le plus pur les » anime, & maître en l'art des oppo» sitions, tu sçais tirer de la force » & du ménagement des ombres un » si grand avantage, que l'on est tenté » de serrer une main vivante, qui » détachée par toi de la toile, paroît » excéder la bordure. Quelle harmo» nieuse discordance [1]! Quel rapport » & tout à la fois quel contraste de » parties qui font leur effet par le » secours mutuel qu'elles se prêtent, & » forment un tout le mieux ordonné, » le plus parfait, qu'on puisse voir! » Quelle vérité dans tous tes carac» teres!

[1] *Come concorde Discordia unisce e parte, oppone e giunge, Il bel contrasto, di ch'ognuna è bella!*

» Les Graces inimitables (dit plus bas le Poete dans le cours de cet éloge) » ne sont plus les seules qui pré» sident à tes doctes travaux. On y » voit encore l'honnête décence si peu » connue de nos illustres Anciens, dont » les toiles impures & licentieuses firent » autrefois prendre la fuite à l'inno» nocente pudeur, & obligerent la mo» destie à se voiler. C'est en quoi tu » les surpasses, cher *Tiépolo*. L'étran» ger voit avec plaisir l'innocence ca» ractérisée sur le visage de la chaste » fille d'Agamemnon, que ta main a pla» cée dans le superbe palais de Cornaro: » ouvrage immortel que firent de con» cert avec toi les Amours & les Gra» ces, Graces pudiques, Amours » innocens, dignes en un mot d'entrer » dans un séjour habité par les mœurs » & par la vertu.



POEME SECOND,

Sur la Philosophie & la Poesie.

A M. Algarotti à Berlin.

LE Poete l'exhorte à terminer enfin ses voyages littéraires, & à rentrer dans sa patrie.

» N'entendez-vous pas, dit-il, les » cris de cette auguste mere, qui ja» louse de la préférence que vous ac» cordez à l'étranger, vous rappelle, » & vous avertit d'être sur la mé» fiance vis-à-vis des ennemis acharnés » de tout tems à lui ravir ce qu'elle » a de précieux, de plus cher. Revenez » donc briller dans son sein; vous y » pouvez, comme Philosophe agréa» ble & comme Poete utile, tenir le » premier rang. Tantôt nouvel Horace, » vous rappellerez par votre exemple » à la noble étude des Sciences & de » ces beaux Arts qui font les délices » de l'esprit humain, les Muses d'Ita» lie accoutumées depuis longtems à ne

» faire qu'un honteux commerce d'inu-
» tiles fadaises. Tantôt devenu pour
» votre patrie un autre *Galilée*, vous
» débarrasserez l'orgueilleuse Philoso-
» phie de la sainte obscurité qui l'enve-
» loppe, & vous lui ferez prendre dans
» vos dialogues élégans & clairs, un
» visage moins revêche & des manieres
» plus affables.

» Mais de quelle utilité êtes vous
» à vos concitoyens dans ce climat gla-
» cial, où le jour dure si peu & la
» neige éternellement : triste demeure,
» non loin de laquelle est cette côte
» avare, où disciple trop fidelle à l'a-
» mour, trop habile maître de ten-
» dresse, le malheureux *Ovide* termina
» en pleurant sa triste destinée. Sans
» doute que son ombre qui gémit en-
» core sur cette rive infortunée, vient
» la nuit s'offrir à vous, & vous mon-
» trant du doigt Rome, votre Patrie,
» vous conseille de fuir au plutôt la
» terre ingrate que vous habitez.

» Venez donc, puissant & divin gé-
» nie, tirer l'Italie de son assoupisse-
» ment. Vous trouverez hélas ! à votre

» retour nos Muses bien différentes de
» ce qu'elles étoient, lorsqu'elles allai-
» terent le *Bembe*, & nourirent près
» du Pô *l'Homere* Italien. Les unes
» pleurent assises sur la froide tombe
» de *Lazzarino* & de *Manfredi* ; les
» autres, après avoir longtems partagé
» leurs faveurs entre *Ghedin* & *Maffei*,
» *Zanotti* & *Frugoni*, maintenant hors
» de combat par le poids des an-
» nées, vivent loin de l'arêne, con-
» tentes des brillants succès de leur jeu-
» nesse ; tandis que l'affreux Lethé,
» grossi de mille ruisseaux bourbeux,
» ose, paré du saint nom d'onde Ao-
» niene, ravager l'Italie.

» Notre Théâtre, dont autrefois le
» terrible *Ulisse*, ou la tendre *Mérope*
» faisoit l'ornement, est aujourd'hui
» la proie d'un impudent Pantomime,
» ou d'un vil Musicien, & l'on voit
» chez nous la triste *Melpomene*, vétue
» d'affreux lambeaux [1], & le visage dé-

[1] *E Melpomene in van laceri i panni,*

» figuré, demander aux passans un *Me-
» cene* ou un *Leon*.

Du désordre ou du mauvais état où se trouve la Poesie, le Poete passe à la Philosophie ; mais ce nouveau point de vûe excite encore ses plaintes qu'il exhale ainsi.

» Lorsque [2] ce sublime génie
» Anglois, Pere du sçavoir, & Créateur
» d'une nouvelle nature, des mains
» duquel est sortie la verité tant désirée
» des foibles mortels ; lors dis je, qu'il
» présenta aux nations la riche coupe
» dans laquelle il avoit sçu rassem-
» bler seul tous les trésors de la
» Physique, vit-on l'Italie ambitionner
» ce divin Nectar ? Ah ! vous ne sçavez
» que trop, qu'alors l'insensée détourna

Lacero il volto al passaggier mostrando,
Un Mecenate od un Leone implora.

[2] *Allor c'e il grand Padre Britanno.*
Quel di Natura e del saver, quel Padre
De l'aspettata verità divino, &c.

» ses lêvres du salutaire breuvage,
» & qu'elle le prit en aversion ; tant le
» penchant qui l'entraîne à l'oisiveté,
» a de force ; tant a de pouvoir en-
» core sur elle cette ignorante érudi-
» tion, fille des ténébres [1], qui jadis le
» fouet à la main, & bizarement vé-
» tue, dictoit en stile barbare ses
» tiranniques Loix, & imposoit au Gé-
» nie le joug de la servitude.

Le Poete finit par réitérer ses instances, & par exhorter M. *Algarotti*, à venir consoler les ombres de *Galilée* & du *Bembe*.

[1] *Tanto l'ozio poteo, tanto l'antica*
Da l'ombre uscita, e di flagello armata
Dotta ignoranza, che ae' sacri ingegni
Sedea tiranna in manto arabo, in lingua.



POEME QUATRIEME.

Le but de ce Poeme est de célébrer quelques-unes des beautés qui se voyent dans Rome, & principalement chez le Cardinal Silvio Valenti.

Le Poete s'adresse d'abord à sa Muse, dont il célébre avec le plus noble & le plus vif enjouement, le retour après une longue absence.

„ Enfin, dit-il, je te retrouve, Muse „ qui me fut toujours chere, & dont „ la trop longue absence m'a fait crain„ dre qu'ennuyée de la fatigue des „ voyages, tu ne m'eusses pour jamais „ abandonné à mon destin. Mais tu „ reparois, & déja les divins mouve„ mens qui se passent dans mon ame „ m'annoncent ton retour. Déja je sens „ ma veine poetique se r'ouvrir, & le „ plus noble enthousiasme se réveille en „ moi. Déja, nouveau Prométhée, je „ m'empare du feu céleste, pour „ donner la vie à tout ce qui m'envi„ ronne, &c.

„ Quelle est cette foule auguste qui

„ s'avance ? Dieux, j'apperçois le chœur „ des beaux Arts ! Celui des sublimes „ Sciences vient à sa rencontre : oui, „ ce sont eux, je les reconnois à d'in„ faillibles marques. Quelle est en„ core cette fiere Divinité qui marche „ à leur tête, après les avoir réunis „ sous ses drapeaux, & dont les moin„ dres gestes sont si scrupuleusement „ exécutés par la troupe qui l'environ„ ne ? Que sa démarche est tranquille „ & majestueuse ! Que son sourire & „ ses manieres sont agréables ! Quelle „ beauté naturelle ! Quel regard péné„ trant ! Que de perfection dans cette „ taille, quel juste milieu y est observé ! „ Enfin que de graces, de vigueur, „ d'Harmonie ! Ah ! qui pourroit à ces „ traits méconnoître le Dieu du goût ? „ C'est lui-même, il me saisit la main. „ O bonheur sans égal ! De sa bou„ che vermeille coulent en ma faveur „ des paroles enchanteresses, qui m'é„ levent au dessus de ma foible nature. „ Regarde, me dit en souriant ce „ Dieu, admire mon domaine : c'est ici „ que je tiens ma Cour, & que je dis-

„ pense mes faveurs aux rares génies „ qui abordent en ces lieux. Je leur „ fais part de toute ma Divinité, & „ toujours prêt à les exaucer, j'ouvre „ pour eux tous les trésors de mon „ sublime sçavoir, & de ma mâle ima„ gination. C'est à mes soins que „ dans ce climat on est redevable, de „ cette noble & sainte émulation qui „ y regne. En un mot c'est moi qui „ ai pris plaisir de rassembler dans „ Rome tous ces rares & nobles talens „ qui ne se trouvent que dispersés „ dans le reste de l'univers. Veut-elle „ rendre en marbre la vive ressem„ blance de quelque Héros, &c.

Le Poete passe ainsi en revûe différens arts tels que la Peinture, la Gravure, &c. mais la description qu'il fait de la Mosaïque est admirable. C'est toujours le Dieu du goût qui parle.

„ Admire, dit-il au Poete, la vertu de l'Art. De l'industrieux arran„ gement de mille petites pierres, on „ voit se former tout à coup des tours, „ des palais, les murs entiers d'une „ vaste cité. Là c'est la Mer dont le sein

„ sein ondoyant se gonfle & se hé„ risse de flots écumans. Ici c'est une rive verdoyante, qui s'élevant peu „ à peu en coteaux, paroit chargée d'ar„ bres & de buissons, à l'ombre des„ quels tu peux appercevoir le tran„ quille Berger enflant son chalumeau, „ tandis que ses Vaches paissent en li„ berté. C'est ainsi que jadis *Cadmus* „ vit naître une armée autour de lui, „ des dents qu'il avoit semées. D'abord „ la terre entrouverte livra passage aux „ pointes des dards ; le panache des cas„ ques vint ensuite ; bientôt un front „ sourcilleux, relevé par deux farouches „ prunelles, parut à son tour, & enfin „ le reste du corps ; de sorte qu'en „ un instant une armée s'offrit tout à „ coup la lance en arrêt aux regards „ du Héros interdit. Tel est le mer„ veilleux effet de l'adroite combi„ naison des parties qu'employe l'Art „ de la Mosaïque, Art, ajoute le Dieu, „ digne de la jalousie de l'An„ tiquité, qui avec ses deux Colom„ bes tant vantées par *Pline* & *Fu*„ *rietti*, ne peut risquer le parallele „ qu'avec bien du désavantage

Le Goût conduit ensuite le Poëte à la superbe & délicieuse Maison du Cardinal *Valenti*. C'est là qu'il lui fait d'abord remarquer :

» L'industrieuse Botanique chargée » de Plantes d'outre-mer de toute es- » pece [1], dont elle fait le choix, » & qu'elle arrange ensuite avec dé- » licatesse dans des vases simétrique- » quement rangés; l'Hydraulique oc- » cupée à faire prendre aux eaux d'une » source qui jaillit en ces lieux, une » route nouvelle & surprenante, & » sa sœur la Méchanique qui partout » ordinairement succombe sous le » poids des poudreuses machines & des » leviers [2], mais en cet endroit est » leste & proprement mise. Vois,

---

[1] *La Botanica industre il grembo piena,*
Di germi oltramarini, e di semente;
Ch'ella trasceglie, e in ripartiti vasi
Mollemente dispone,

[2] *La sorella di lei, quella che alt trove*
Polverosa tra macchine, e tra leve
Vedesti ognor, qui piu leggiadra e monda
La Meccanica vedi.

dit le Dieu, „ avec quelles graces, „ quelle gentillesse elle t'invite de „ t'asseoir à cette table enchantée qui, „ non moins merveilleuse que celle „ d'*Armide* ou de *Merlin*, se trouve „ en un clin d'œil couverte de mets „ qu'une main invisible y place suc- „ cessivement «.

L'Optique & l'Astronomie s'offrent à leur tour sous un appareil aussi ingénieux que les précédentes. La description de la riche Bibliothéque du Cardinal *Valenti*, est encore un morceau admirable de peinture Poetique.

Le Dieu du Goût finit par faire remarquer à son Eleve, les différens Peuples qui viennent à Rome lui payer le tribut de leurs Arts particuliers. Quelle richesse d'images ! Quel iné-

puisable fond de couleurs répandues sur toute cette Description?„ A ce riche Tur- » ban, ditle Dieu, tu dois reconnoitre le „ Turc, & le Russien à sa fourure. Ce „ noir visage que tu appercois entre „ ce Chinois & ce gros Armenien, „ est un habitant de l'Ethiopie. La „ barbe de celui-là t'annonce que la „ Grece est sa patrie; celui-ci, à ses „ prévenantes caresses se fait connoi- „ tre pour un habitant de la France. Le „ taciturne regard de cet autre dit „ qu'il est Anglois; enfin tu vois „ là bas le fier & grave Espagnol à „ côté du sérieux Batave. Ne te sem- „ ble-t-il pas, en te voyant ainsi en- „ vironné de toutes les Nations, avoir „ le monde entier pour patrie, & „ habiter tout l'Univers ? Qui osera „ vanter à l'avenir les Palais d'*Adrien*, „ les Jardins de *Neron* & la dédai- „ gneuse opulence d'un *Luculle* ? Quant „ à moi peu me suffit : j'aime les „ Arts pour leur utilité, & je fais „ choix de ce qu'ils ont de plus pré- „ cieux. C'est le Tisserand Persien qui » fabrique mes toiles ; le Potier Chi-

» nois me fournit de vases & d'a- » gréables Pagodes ; je couche sans » faste sous un pavillon que l'Inde » me produit, &c. &c. Il n'y a d'heu- » reux [dit le Dieu du Goût, en s'envolant] » que ceux qui font usage de » leur fortune, pour se procurer leurs » aises, & qui en cherchant leur fé- » licité, sçavent faire aussi celle des » autres «.

Le Poete reste seul à admirer les autres beautés qui se trouvent à chaque pas dans cette délicieuse maison ; il en continue le détail toujours avec la même grace, & la même profusion.

POEME SIXIEME.

CELUI-CI est adressé au Pere *Granelli*, Jésuite. L'Auteur, après d'obligeans reproches sur son silence, l'exhorte à reprendre la trompette de Melpomene, & à rentrer dans la brillante carriere qui lui a autrefois valu tant d'applaudissemens. La nature du sujet conduit naturellement le Poete

à la peinture des disgraces que la Tragédie a essuyées dans son pays.

» De Reine qu'elle étoit, dit-il, » devenue tout-à-coup une vile es- » clave, on ne la vit plus paroitre en » public, qu'en habits déchirés, le » visage chargé de rides, ou cou- » vert d'un masque comique & in- » décent qui excitoit l'indignation & » la risée du public. [1] Alors on » voyoit la folle & ridicule popu- » lace interrompre la Piece, & deman- » der que l'Acteur fit place sur la » scene, sur ce lieu consacré pour les » Dieux & les Héros, à quelque » Ours furieux ou à de vils Athletes. » Goût bisarre ! Vrai caprice de gens » que la fiévre tourmente ! Cepen- » dant la joie se manifestoit alors sur » le visage des Spectateurs. Il ne fal- » loit que l'accolade de deux com- » battans, un Fantassin en croupe, » un embrasement de la Ville de Troye,

(1) ——— *Media inter carmina poscunt Aut ursum, aut pugiles.* Hor. Ep. 1. L. 2.

» ou le magique trajet de Médée dans » les airs, pour que l'on entendit par- » tir aussi-tôt de tous les côtés du » Cirque un mugissement & des bat- » temens de main si grands, que vous » eussiés dit que la Mer étoit en fu- » reur, ou que les vents siffloient sur » l'Apennin.

O honte, ô deshonneur pour no- » tre Nation, s'écrie le Poete ! Mais » enfin, cher *Granelli*, vous avez » paru ; vous êtes pour elle l'Astre » bienfaisant dont les ténébres & l'er- » reur redoutent la présence. La Tra- » gédie, en vous voyant, s'est réveil- » lée & embellie. Les graces de la » jeunesse ont repris leur place sur » son visage. Enfin elle retrouve au- » jourd'hui, par vos soins, cette no- » ble parure qu'elle eût en Grece, » cette majestueuse démarche & cette » imposante simplicité qui la carac- » térisent.

» Pourquoi donc, ajoute le Poete, » ne pas continuer de si nobles com- » mencemens, & ne nous pas faire » compter les années par autant de

» chef d'œuvres de votre façon ? L'Ita- ,, lie mécontente de ne posséder qu'un ,, Ulisse & qu'une Mérope, vous ,, citeroit partout aujourd'hui comme ,, son restaurateur, & nous la ver- ,, rions marcher d'un pas égal entre ,, Athênes & Paris ".

Il lui propose ensuite de remanier certains sujets jusqu'ici manqués. La tournure qu'il employe est des plus ingénieuses & des plus Poetiques.

,, N'appercevés-vous pas, lui dit-il, » cette foule d'ames attirées par ,, le bruit de votre réputation sur les ,, bords du Cocyte, qui vous implorent ,, à mains jointes, & vous conjurent ,, de les rappeller à la lumiere ? Voyés ,, tous ces Héros dont les regards se ,, fixent sur vous. Ici l'implacable An- ,, nibal, qui veut retourner à Cannes ,, ou à Trébies, pour y subir du moins ,, une mort plus digne de son cou- ,, rage. Là les deux Brutus, César, ,, Pompée, l'ombre sauvage de Ca- ,, ton n'ont qu'un cri après vous, & ,, prétendent recevoir de votre main ,, une nouvelle vie, que vous seul

,, êtes digne, selon eux, de leur pro- ,, curer. Cet autre remarquable par ,, son casque, en qui l'on reconnoit le ,, port & la démarche de Jupiter, est ,, le Héros Macédonien. Il gémit en- ,, core de s'être vû plus d'une fois vain- ,, cu sur la scene, lui que l'Univers ,, admira chargé des dépouilles de ,, l'Inde ; trainant des Rois derriere ,, son char de victoire. Remarqués ,, avec quel dédain il s'envisage lui- ,, même, cédant à une femme cette ,, supériorité de sentimens qu'il ,, avoit disputée à Porus, son captif, ,, avec tant d'avantage, *&c.* Il n'est » pas un de ces Héros qui ne se plai- ,, gne de quelque outrage de la part ,, de l'Italie, & qui n'en demande ,, réparation. Mais surtout ceux, ajou- te le Poete, » qui par un sort plus ,, cruel se voyent forcés [1] de don-

(1) Le Poete entend parler ici desD rames mis en musique, qui ont entierement pris la place de la vraie Tragédie sur le Théâtre Italien.

„ ner à leur chevelure négligée un „ tour élégant, de peindre leur Martiale [1] & austere figure, & „ de tirer de leurs goziers tremblotans une voix feminine, accompagnée des plus tendres instrumens, „ eux qui ne connurent pendant leur „ vie, que les sons furieux de la „ trompette de Mars ".

[1] *A innanellar l'inculta chioma, e l'aspra*
Militar guancia a colorir, che poi
Non più del marzio lituo in tuono d'ira,
Ma di dolci arpe al suono, e di viole
Tremula increspan gorgheggiando, e al vento
Vibran la voce non viril. . . .

POEME SEPTIEME.

NAPLES est ici l'objet fécond de l'enthousiasme du Poete. La vûe des environs délicieux de cette charmante Ville, le frappe & le saisit: il s'adresse à l'Abbé Benaglio, son compagnon de voyage, & lui conseille de tirer de la poussiere cette docte Lyre [1], si peu faite pour y ramper, dont le *Lazzarini* lui a fait présent.

„ Qu'attendez-vous, lui dit-il? Où „ pouvez vous espérer de trouver un „ sujet plus riche ou plus varié, & la „ nature plus riante, qu'en ce lieu de „ délices, où vous la voyez contente „ d'elle-même, s'applaudir & se mirer dans les objets qui l'environnent, &c.

Le Poete n'oublie pas ce qu'il doit en passant aux mânes de *Virgile* & de *Sannazar*.

„ Que tout enfant d'Apollon, dit-il,

[1] . . . . *Piscuoti*
Da la polve non sua la dotta lira,
Cui Lazzarin temprò le corde, &c.

„ fléchisse ici le genou, pour baiser „ cette respectable terre, & qu'avant „ de passer outre, il suspende à ces „ myrthes & à ces Lauriers, ou la Lyre „ ou le Chalumeau.

Il continue ainsi, à mesure qu'il rencontre quelques-uns de ces précieux monumens d'Antiquité dont Naples possede l'heureux dépôt Ensuite il entre dans la Ville même; il en admire le port, & les agréables promenades. Ce Poeme élégant est terminé par une très belle & très vive description du Vesuve, qui le même soir que le Poete arriva, vomit beaucoup de flammes.

POEME NEUVIEME.

CETTE Piece est une critique piquante, & faite avec tout le goût possible, de l'Eloquence de la Chaire à Venise.

„ Le tems consacré à la blême & „ austere pénitence, me rappelle à l'es„ prit (dit le Poete au Pere *Pellegrini*, son confrere) „ ces jours chers à ma „ mémoire, quoique marqués au coin „ de la tristesse, où graces au Ciel „ je dévorois assis parmi vous cette

„ Eloquence Cicéroniene qui couloit „ des bouches sacrées du docte & gra„ ve *Maniago*, du riche *Quirico*, & „ du mâle & véridique *Sanseverino* (1). „ Mais par quelle fatalité voit-on de „ nos jours le puissant Art de la pa„ role, victime du caprice, dans l'en„ droit même où son culte & ses au„ tels sont le mieux établis, n'avoir „ tantôt que peu d'Adorateurs, & tan„ tôt en être accablé? Non, jamais ce „ vain fantôme dont le vulgaire fait „ une Divinité arbitre de notre sort, „ n'a du haut de sa fatale roue donné „ tant de preuves de son capricieux „ pouvoir, qu'il en donne aujourd'hui „ dans nos temples sacrés. C'est là que la „ Fortune assise sur un trône peu fait „ pour elle, jouit en Tiran d'honneurs „ usurpés au vrai Dieu, & dicte ses „ bisarreries d'un air formidable.

„ Vien avec moi, *Pellegrini*; quit„ te cette Lyre dont *Maffei* & *Catulle*

(1) Jésuites qui prêchoient alorr avec un grand succès à Bologne.

,, t'ont fait présent : tranquillement ,, assis au port, jettons les yeux sur ,, ces hardis Nageurs que le feu de l'é- ,, mulation entraîne dans les flots de ,, cette Mer orageuse, & examinons ,, à loisir quelle sera leur destinée. Re- ,, marque d'abord quelle diversité d'ha- ,, bits & de figures regne parmi ces ,, Athlétes que tu vois entrer dans l'in- ,, certaine carriere. L'un, suivi de la ,, maigre abstinence & de l'hideuse aus- ,, térité, épouvante par ses hurlemens. ,, L'autre au contraire, le tein frais & ,, poli, les cheveux artistement frisés, ,, débite en cadence & avec grace des ,, termes propres & choisis : à son geste ,, étudié, au son varié de sa voix, peu ,, s'en faut que le Spectateur ne croye ,, voir la Musique & la Danse jouer ,, chacune leur rôle à ses yeux. Celui-ci » enveloppé dans son manteau, tantôt » comme un forcené fait sortir de ses iné- » branlables poulmons une voix de Tau- » reau, que la voûte du temple répé- » te en mugissant; tantôt habile Comé- » dien, met la plaisanterie ou la Sa- » tire en usage, & finit par indigner ou

» par faire rire le Pécheur qui s'atten- » doit à verser des larmes. Voilà ce- » pendant ceux que suit l'insensée mul- » titude, & qu'elle applaudit par ses » sourds bourdonnemens. Crois-tu, » cher *Pellegrini*, ajoute le Poete, » que ce soit un zéle divin qui les ani- » me, & qui fait mouvoir leur langue? » Crois-tu que ce soit là le fruit de » veilles assidues, & d'une longue & » pénible étude des écrits de *Paul*, » ou d'*Augustin*? Cependant qu'à leur » place on voie monter en chaire le » docte & vertueux *Cimon*, qu'on » ne sçauroit entendre, sans dévorer » tout ce qu'il dit, & sans que l'ame » enchaînée fortement sur ses pas le » suive par tout où il lui plaît de la » conduire, vous verrez *Cimon* tout » au plus environné d'un très petit » cercle de gens sensés, tandis que » l'ignorant vulgaire fuit loin de là, » sans en sçavoir la raison.

» O toi ! s'écrie le Poete, dont les » Dieux ont choisi le sein pour patrie, » Venise, souffriras-tu plus long-tems » de tels abus? Il remet sous les yeux

de cette ville les obligations qu'elle a à l'Eloquence, & l'engage adroitement par ce motif à venger ses affronts. « C'est » d'elle que te sont venues ces sages » Loix qui font la base & le fonde- ,, ment de ton empire. C'est à elle ,, que tu dois l'honneur d'avoir été ,, jadis l'arbitre de l'Univers, qui ve- ,, noit de toute part soumettre à ta ,, décision ses longues querelles (1). ,, Alors on la voyoit prendre place dans ,, ton respectable Sénat, la balance à ,, la main, & rendre à chacun la jus- ,, tice qu'il méritoit. D'un regard, elle ,, terrassoit le mensonge & la fraude, ,, elle imposoit silence aux furies, & ,, mettant un frein à la discorde, elle ,, en arrêtoit les dangéreuses morsures. ,, Tandis que les saints Traités cou- ,, roient aux Autels se donner mu- ,, tuellement la main, la raison mar-

(1) Plusieurs Peuples étoient autrefois dans l'usage de porter les matieres contentieuses à Venise, & le refrein ordinaire des discussions, étoit : *Eamus ad bonos Venetos.*

,, choit en triomphe, & l'on voyoit ,, la justice & la paix se confondre ,, dans leurs chastes embrassades.

,, Mais qui peut mieux que toi, ,, divine Eloquence, raconter les bien- ,, faits dont tu comblas cette auguste ,, cité? (1) Que de Lauriers n'as-tu ,, pas cueillis en sa faveur, sur les pas ,, de la Vénitienne Bellonne? Ne t'a- ,, t-on pas vû, fidele compagne de ses ,, Pilotes, t'embarquer avec eux, & ,, amollir par ton pouvoir le cœur dur ,, & farouche du riche Persan, ou de ,, l'opulent Arabe? (2) Que dis-je,

[1] . . . . *Tu mille palme,*
Tu mille a l'Adria militar trofei
Cogliesti il crin d'elmo guernita, ed usa
Il Veneto a seguir Marte fra l'armi.

[2] *E tu pur se' che l'aureo freno anch'oggi*
Di par con l'aurea liberta felice,
Al Veneto Lion *tempri e coreggi*
Che' l'alma copia, e le beate paci
Per man ne guidi, e con le patrie leggi

„ ce frein doré dont le Lion Vénitien „ se sert de nos jours avec tant d'a- „ vantage, pour faire marcher d'un pas „ égal l'abondance & la paix, de qui „ l'a-t-il reçû, si ce n'est de tes mains, „ & de celles de l'heureuse & aimable „ liberté ? Enfin de quel autre que de „ toi, a-t-il appris à soumettre la for- „ tune, par tout ailleurs indocile & „ volage, & la populace orageuse au „ pouvoir des Loix & de la pruden- „ ce ? Vien donc, puissante Déesse, „ venger tes propres droits : regar- „ de avec quel orgueil ta rivale usur- „ pe les honneurs qui t'appartiennent, „ &c.

Voilà certainement des traits d'une belle imagination, & la foiblesse de notre Prose n'empêche point qu'on n'y retrouve quelques parties du grand Poete, *disjecti membra Poetæ.*

Co' saggi inviolabili consigli
L'indocil sempre, e sempre varia altrave
Fortuna, e il vulgo fluttuante imbrigli.

POEME XII.
& dernier.

Ce dernier Poeme fait trop d'honneur au P. *Bettinelli*, pour le passer sous silence.

C'est à Mantoue, sa patrie, qu'il l'adresse, & il lui rend hommage de ses talens avec tant de grace & de naïveté, qu'on ne sçait lequel on doit le plus admirer en lui, ou le Poete, ou le Patriote. Voici son début :

„ Charmante Patrie, je sens renai- „ tre en moi ce divin enthousiasme „ que je reçus dans ton sein avec le „ jour [1]. Ta présence le réveille & „ me dicte le noble usage que j'en „ dois faire. Déja je sens mes organes, „ qui saisis d'un noble feu appellent „ à leurs secours cet esprit inventeur „ qui réside dans mon imagination, „ suivi des idées légeres, des riantes „ images & de cette foule de senti- „ mens & de pensées de toute espe- „ ce, sujets errants du libre empire „ de la Poesie. Un cri secret se fait „ entendre au fond de mon cœur ; „ & j'éprouve au dedans de moi-même „ je ne sçai quels mouvemens qui me „ font tressaillir & qui parcourent tou- „ mes veines ».

---

[1] *Sento, Patria gentil, l'estro già sento,*
. . . .
. . . . . *dentro me riscuote*
Del caldo agitator gli organi e i sensi
Chiamando fuor da le riposte celle
De l'elastica fibra creatrice

S'adressant ensuite à sa Muse, il lui fait envisager la noblesse du sujet qu'il va traiter ; puis il entre dans le détail des avantages de sa Patrie, & des embellissemens qu'elle a reçus depuis peu.

Gli spirti animator, l'agili idee,
I dipinti fantasmi, e la gran turba
D'affetti, e di pensier vari di forma,
D'indole, di color, popolo errante
Del poetico regno.

Ce tableau est fait avec tout le goût & toute la richesse dont il étoit susceptible ; ensorte qu'ici la plume du Poete vaut le pinceau le plus délicat & le plus habile. Voici la maniere dont il représente la bonté du territoire de Mantoue.

„ Bacchus, dit-il, quelqu'ami qu'il „ soit des coteaux, ne laisse pas de „ nous prodiguer ses faveurs. Oui „ je l'ai vû accompagné de Silene „ & de ses Satires altérés, charger „ lui-même nos ceps de ses dons, „ au milieu des acclamations & des „ danses joyeuses, qu'exécutoit autour „ de lui une foule incroyable d'Al- „ lemands dont il étoit environné, &c. Le reste est de cette énergie & de la même beauté.

Le Poete, dans le coursde ce Poeme, n'oublie pas d'adresser la parole à Virgile, & de relever l'avantage qu'il a d'être son Compatriote : nous citerons encore ce morceau, pour finir.

„ Ombre de mon cher Virgile, dont „ je visitai il y a quelques mois l'au- „ guste tombeau, tu sçais si c'est pour

„ moi un plaisir sensible d'être né au „ sein de la même patrie qui te donna le jour, & de respirer le même „ air que tu respiras autrefois. Oui, „ c'est à ce précieux avantage que je „ dois le succès qu'ont eu mes foibles talens. Tu sçais aussi si je chéris „ tendrement mon aimable Patrie, & „ & si je vois avec plaisir renaître de „ tems en tems dans son sein les immortels *Capilupi*, les *Castiglioni*, un „divin *Baldessare*, &c.

Le Poete termine cet agréable Chant par les vœux les plus tendres en faveur d'une patrie qu'il paroît chérir en bon citoyen & en homme éclairé.

(1) Bons Poëtes originaires de Mantoue.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ESPAGNE.

ITALIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Septembre 1758.

DEPASSE.

JOURNAL ÉTRANGER.

OCTOBRE. 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terenc



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

JOURNAL ETRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Loix & Cérémonies des Payens dans la célébration de leur Mariage.



N Auteur Anglois cherchant la raison qui a fait considérer de tous tems, même chez les Nations incultes, le Mariage comme une chose sainte, remarque qu'il y a des Loix établies pour l'union conjugale parmi des Peu-

ples qui n'ont presque point d'autres Loix. Il a recueilli sur cet objet plusieurs usages singuliers pratiqués par les Idolâtres de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique : tableau varié qui peut être une source de refléxions pour nous.

1°. Tous les Peuples Idolâtres, sans même excepter ceux qui croupissent dans l'ignorance la plus crasse, n'ont, à proprement parler, qu'une seule femme : ils peuvent en prendre autant qu'ils veulent, mais ce sont des concubines qui s'engagent solemnellement à se jetter sur le bucher où sera brulé le corps de leur Mari. Les Mariages, dans toute l'Inde, sont célébrés avec beaucoup de pompe ; on ne fait que danser, chanter & se divertir pendant huit jours.

2°. Les Peuples de Balagotta, près du Gange, marient leurs enfans à huit ans, & leur font consommer le mariage à douze. Les parens se traitent pendant les quinze jours qui précédent celui des nôces : ils se rendent ensuite chez l'Epoux pour confirmer le mariage. Il est regardé comme indis-

soluble, dès que l'Epoux & l'Epouse se sont promené sept fois autour du feu. Toute la Dot de la femme consiste dans un diamant de peu de valeur.

3°. Les Chinois marient leurs enfans très jeunes. Le jour des nôces le pere de l'Epouse traite splendidement les parens & les amis de son beau fils. Le pere de l'Epoux, ou à son défaut son plus proche parent, fait la même cérémonie le jour suivant. Après le repas, le Mari s'engage solemnellement en présence des convives, de payer tous les ans une certaine somme à sa femme. La nouvelle Mariée ayant souscrit avec action de graces à cet Acte, le céde à son pere & à sa mere, en reconnoissance des peines qu'ils ont eues à l'élever. Cette coutume qui est religieusement observée, fait qu'un homme est riche à proportion du nombre de filles qu'il a.

Le pere peut faire l'usage qu'il veut de ce Douaire, mais il retourne à sa fille lorsqu'il meurt : elle est la maîtresse d'en disposer comme elle jugé à propos.

Un homme peut avoir plusieurs femmes, mais il n'y a que la premiere qui soit regardée comme légitime : les autres lui sont soumises & sont ses esclaves. La plûpart résident dans les Villes où les hommes font leur commerce. Leur galanterie n'est ni délicate, ni rafinée : ils achetent leurs femmes. Le prix ordinaire est de cent couronnes.

4°. Vers les confins de la Tartarie, les Gouverneurs & les Vice-Rois prescrivent un certain tems aux hommes & aux femmes pour se marier, ou s'enfermer dans un Cloître. Ce tems expiré, ceux qui ont envie de s'engager sous les loix de l'Himen, se rendent au lieu indiqué. Dès qu'ils sont arrivés, ils se présentent à douze personnes qui ont été nommées par le Roi, pour inscrire le nom des hommes & des femmes avec leur qualité. Ces Juges s'informent sur-tout des Douaires que les hommes sont en état de donner ; ils révisent ensuite leur liste. Si le nombre des hommes excéde celui des femmes, ou si celui

des femmes excéde celui des hommes, on tire les mariages au sort. Ceux ou celles que le sort favorise, ne languissent pas longtems après les douceurs de l'Himen : les autres ne sont mariés que l'année suivante.

Six des douze personnes chargées de cet emploi, divisent les hommes en trois classes : ils mettent les riches dans la premiere, sans faire attention à leur naissance ou à leurs belles qualités. Ceux qui sont d'un état médiocre, tiennent le second rang, & les pauvres sont dans la troisiéme classe.

Pendant que ceux-ci partagent ainsi les hommes, les six autres divisent les femmes en trois classes. Celles dont la beauté est la plus frappante, sont mises dans la premiere classe : la seconde comprend celles qui sont moins belles, & la troisiéme les laides.

Les plus belles sont destinées aux hommes de la premiere classe. Celles du second rang doivent épouser les hommes dont la fortune est médiocre ; & les pauvres sont obligés de se marier à celles de la troisiéme classe.

Les Juges font payer une certaine somme qu'il partagent entre les pauvres.

Quand tout est ainsi arrangé, on se rend à la maison que le Roi a désignée pour la célébration du Mariage. Il y a de ces maisons dans toutes les Villes ; elles sont fournies de tout ce qui est nècessaire pour la vie, & chacun y trouve abondamment ce dont il a besoin pendant les cinquante jours que durent les réjouissances publiques. Quand les fêtes sont finies, chacun se retire chez soi.

5°. Les Tartares ont plusieurs femmes qui souvent vivent en bonne union. La premiere a beaucoup plus de privileges que les autres : ses enfans sont regardés comme légitimes. Un homme peut épouser la femme de son frere, après sa mort : ces alliances sont ordinairement célébrées avec beaucoup de pompe & de magnificence.

6°. Les peuples de Sangut épousent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. La beauté fait souvent la fortune d'une fille : un homme riche ne fait point difficulté de l'épouser, quoi-

qu'elle n'ait point de bien. Il fait même à la mere des présens proportionnés à la beauté de sa fille. Ils ont pour le moins chacun deux ou trois femmes, mais la premiere est toujours la plus considérée.

7°. Une Statue nue est l'objet du culte des peuples de Goa : ils lui présentent leurs filles, lorsqu'ils sont dans le dessein de les marier ; ils lui adressent leurs vœux & la supplient de rendre cet Himen heureux. Lorsque la priere est finie, la fille épouse le premier homme qu'elle voit. On fait les cérémonies l'après midi ; quand elles sont finies, les nouveaux mariés se retirent dans la chambre qu'on leur a préparée.

8°. Les Negres d'Afrique qui demeurent dans le Royaume de Serralione, ont dans toutes leurs Villes une maison où ils mettent leurs filles pendant un an, lorsqu'elles sont nubiles. Un homme d'une probité reconnue, est chargé de leur éducation pendant ce tems là. L'année révolue, elles sortent toutes ensemble, & vont dans

la place publique où elles forment plusieurs danses au son des instrumens. Leurs peres se trouvent à cette assemblée, & tous les jeunes gens de la Ville s'y rendent. Un jeune garçon choisit parmi cette troupe de filles celle qui lui plait davantage. Il est obligé de faire un présent au pere de la belle avant de l'épouser. Il doit aussi, selon la Loi, en faire un à celui qui a été chargé de son éducation pendant l'année. Quand il a ainsi rempli les préceptes de la Loi, il prend sa Maîtresse, l'emmene chez lui, & finit les cérémonies de son mariage.

9°. Dans la Guinée, les peres cherchent des femmes pour leurs enfans mâles, lorsqu'ils sont nubiles. Ceux-ci sont obligés d'épouser celles que leurs peres leur destinent pour femmes, quoiqu'ils ne les aient jamais vûes. Le pere ne donne rien à son fils pour son établissement ; il l'envoie même tout nud, s'il n'a rien gagné par son travail.

La dot de l'épouse n'est pas beaucoup plus considérable : ses parens lui donnent à peu près de quoi faire les

frais de la noce. Cette coutume est si religieusement observée, que le Roi ne peut s'y soustraire: il ne lui est pas permis de donner plus d'un esclave à ses filles, lorsqu'il les marie. L'époux est obligé de jurer devant toute la compagnie, qu'il gardera fidelement la foi conjugale; la femme n'est point tenue au même serment,& peut-être l'en dispense-t-on, parce qu'on craint de la rendre parjure.

Si un homme peut gagner de quoi nourrir deux femmes, il lui est permis d'en épouser une seconde, sans le consentement de la premiere. Un autre privilége dont les hommes jouissent dans ce pays là, c'est qu'ils peuvent répudier leur femme, lorsqu'elle est vieille, & en prendre une plus jeune. Ils gardent cependant la vieille chez eux, mais elle est déchûe de tous ses droits; elle n'est plus que sur le pied de domestique, & obligée par conséquent de servir la nouvelle épouse.

10°. Les peuples du Monomotapa dans la basse Ethiopie, prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nour-

rir. La premiere a plusieurs privileges: elle est la Maîtresse, ses enfans sont les seuls reconnus pour légitimes, & sont les seuls héritiers.

Quand une femme s'apperçoit qu'elle est grosse, elle le fait sçavoir à toute la famille qui lui en témoigne sa joie par des réjouissances publiques. Une femme qui a passé une certaine date qui rappelle les premieres années de l'enfance, ne peut plus se marier.

11°. Les Habitans de Paria ont plusieurs femmes: les plus pauvres en ont au moins trois. Il y en a toujours une qui est la Maîtresse & qui commande aux autres. Ils les répudient quand elles sont vieilles, & en épousent de plus jeunes. Les Prêtres qui sont chargés de l'éducation des jeunes filles, cueillent souvent cette tendre fleur dont un mari est si jaloux.

12°. Les Caribes suivent la même coutume, & ont le même formulaire de galanterie. Toute la différence qu'il y a, c'est qu'ils ne célébrent leur Himen, que lorsqu'ils ont tué une assez

grande quantité de gibier pour traiter leurs amis.

13°. Les Peuples du Bresil peuvent épouser leurs parentes, excepté celles qui le sont au premier degré. Ils admettent la polygamie, ce qui les rend riches. Leurs femmes vivent ordinairement dans une bonne union, quoiqu'ils donnent une préférence marquée à l'une d'elles.

Leur cérémonial de galanterie est très court: si un jeune homme qui a envie de se marier, voit une fille qui lui plaise, il la demande à son pere & à ses plus proches parens. Quand il a obtenu leur consentement, il la conduit chez lui, & sans autre formalité consomme le mariage; mais il n'est point regardé comme indissoluble. Un homme peut répudier sa femme; il est seulement obligé de l'avertir quelques jours auparavant, & de lui dire de chercher un mari qui soit plus poli que lui. La femme a la même liberté; quand elle a prévenu son époux, ils se séparent, & se quittent poliment.

14°. Dans la nouvelle Andalousie,

les personnes les plus riches & les plus distinguées épousent deux ou trois femmes, quelquefois même davantage. Plus les hommes en ont, plus ils sont estimés.



II.

OBSERVATIONS

Sur le Serpent a sonnetes.

C'Est dans les pays les plus chauds de l'Amérique, qu'habite le plus communément le Serpent á Sonnetes. Son nom lui vient de certaines jointures qui se trouvent au bout de sa queue, & qui sont repliées l'une sur l'autre, comme celles de la queue des Ecrevisses, avec cette différence que les premieres font un cliquetis très considérable, lorsque cet Animal secoue sa queue. Le nombre de ses jointures appellées sonnetes, n'est pas fixe. Quelques Auteurs pensent qu'il est plus ou moins grand, suivant l'âge du Serpent à qui il en vient une nouvelle chaque année. Quoiqu'il en soit, elles excédent rarement le nombre de vingt. Si l'on en croit cependant ce qu'en a dit

M. *Dudley* dans les Transactions Philosophiques, on en a un jour tué un qui avoit soixante dix ou quatre-vingt sonnetes. Le Docteur *Derham* & plusieurs autres Auteurs ont observé, que la Providence a sagement accordé ces sonnetes à ce dangereux animal, afin que ce bruit servît d'avertissement aux hommes & aux bêtes pour s'en garantir.

Ces animaux ont communément depuis trois jusqu'à cinq pieds de long(1). Le Docteur *Tyson* en a dissequé un de quatre pieds cinq pouces, dont la plus grande circonférence étoit au milieu du corps de six pouces & demi ; celle d'autour du col de trois pouces, & celle d'autour de la queue de deux. Le haut de la tête étoit plat comme celui de la Vipere. A son extrémité étoient les narines auprès desquelles on voyoit

(1) Il faut que les *Anacondes* soient d'une espece bien monstrueuse, puisque dans le précédent Journal, nous en avons décrit un qui avoit trente-trois pieds.

au-dessous des yeux deux orifices que M. *Tyson* avoit pris d'abord pour des oreilles, mais qui se trouverent ensuite n'être qu'un conduit qui aboutissoit à un os formant une grande cavité sans être perforé. Les yeux qui étoient ronds avoient un quart de pouce de diametre, & étoient couverts d'une espece d'écaille qui tenoit lieu de prunelle. Les écailles de la tête étoient les plus petites ; celles du dos croissoient graduellement jusqu'au milieu du corps, & diminuoient ensuite jusqu'au bout de la queue : elles ressembloient assez à la semence de panais. La couleur en étoit variée : celles de dessus la tête étoient, comme la plume du Verdier, tachetées de noir ; celles du dos étoient couleur de feuilles mortes, & en approchant de la queue, elles brunissoient jusqu'à devenir noires. Chaque côte étoit ajustée à une écaille, ce qui leur est d'un grand avantage pour le mouvement de reptile ; toutes ces écailles sont autant de pieds, ce qui fait que sur le roc ils vont plus vîte que sur la terre ou

dans la plaine. Leur couverture, qui fait une partie de leur défense, est si artistement imaginée, que quoiqu'elle couvre tout le corps, elle permet cependant à l'animal de faire tous ses mouvemens.

Ses reins ne consistent qu'en un lobe dont la partie antérieure est formée de beaucoup de petites bourses ou de vésicules, & la partie postérieure est une grande vessie. On observe que les animaux chez qui la respiration n'est pas si fréquente, ont ces grandes vessies comme un réservoir pour conserver l'air qui se dispense ensuite suivant que le requiert l'œconomie animale. C'est ce qu'on voit dans les Tortues, Viperes, Crapauds, &c. qui dorment une grande partie de l'année, & qui prennent provisoirement la dose nécessaire de nourriture & d'air ; autrement il ne seroit pas probable que durant ce long sommeil, il y eut dans ces parties le mouvement nécessaire pour pomper le nouvel air ; ce qui paroit confirmé par l'exemple d'une Vipere qui demeura quelques jours en vie, après que

ſa peau & la plus grande partie de ſes entrailles avoient été arrachées. On ne vit point pendant cet intervalle ſes reins s'élever ni retomber, comme ils doivent le faire pour l'inſpiration & l'expiration. Ils paroiſſoient toujours également remplis d'air, & ils ne ſe vuiderent, que lorſque la Vipere fut morte. Son eſtomach étoit vuide, ainſi que celui d'un Serpent à ſonnetes que le même Docteur avoit diſſequé, & qui n'avoit rien mangé pendant les quatre mois précédens.

Une autre remarque importante du Docteur *Tyſon*, c'eſt que l'œſophage qui ne ſert ordinairement que pour tranſmettre la nourriture dans l'eſtomach, a un uſage plus étendu dans ces Animaux; il leur ſert lui-même d'eſtomach, &, ſuivant ce Docteur, il fait l'office que le jabot fait dans les oiſeaux & le fanon dans les Quadrupedes. On ajoute même qu'en cas de danger, ils mettent leurs petits à l'abri dans ces réceptacles.

Leur tête eſt petite, & leur gueule fort large; leur langue eſt comme celle

de la Vipere, composée de deux parties jointes enſemble dès la racine, & pendant les deux tiers de leur longueur. Ils la dardent & la retirent avec beaucoup d'agilité. La partie qui ſort eſt noire, celle qui eſt dans la guaine eſt rouge. Pour en faciliter la ſortie, les machoires d'en bas ne ſont pas jointes ni garnies de dents comme dans les autres Animaux, parce que, ſi cela étoit, ces derrieres nuiroient à la langue & en rendroient l'uſage incommode. Sous cette langue, on voit le larinx qui n'eſt pas formé par cette variété de cartilages ordinaire dans les autres Animaux. Il y a une fente pour recevoir & expulſer l'air; & comme il n'y a point d'autre organe pour le moduler, de là vient le ſifflement commun à tous les Serpens.

Ils ont de deux ſortes de dents; ſçavoir, vingt petites dans la machoire inférieure, & ſeize dans celle d'en haut: elles ne ſervent toutes qu'à prendre, retenir & briſer la nourriture. Les autres ſont les dents venimeuſes qui ne ſont d'aucun uſage pour la nour-

riture de l'Animal; leur unique emploi eſt de tuer l'ennemi, & elles ſont preſque toutes canines. Ces armes fatales ſont placées dans la machoire d'en haut, & ne tiennent point comme les autres à la machoire. On ne les voit pas d'abord à l'ouverture de la gueule: elles ſont cachées ſous une eſpece de guaine, d'où elles ne ſortent que ſuivant le beſoin. Elles ſont entierement creuſes juſqu'à la racine, & le poiſon qui en découle, eſt d'une couleur jaunâtre,

On ne ſuivra pas le Docteur Tyſon dans les autres détails de ſa diſſection; on ſe contente d'avoir profité de ſes remarques les plus utiles.

M. Dudley aſſure, qu'il y a trois eſpeces de ce Serpent diſtinguées par leurs couleurs; ſçavoir, en verd jaunâtre, en couleur cendrée foncée, & en ſatin noir. Ce qui rend le Serpent à Sonnetes plus dangereux que les autres, c'eſt qu'il ne ſe détourne jamais de ſon chemin; aulieu que ſi la plupart des communs voient un homme, ils l'évitent. Il eſt vrai que comme le Serpent à ſonnetes ſerre en rampant

la terre, & qu'il marche fort lentement, on peut facilement s'écarter de ſon enceinte. Il ne fait jamais que ſe développer, & il ne ſaute point comme les autres de toute la longueur de ſon corps; il eſt toujours replié en lui-même, lorſqu'il repoſe ou qu'il dort, ce qui lui arrive très ſouvent.

On n'entend ſes ſonnetes que dans le beau tems, lorſque l'air eſt clair & ſerein; on ne les entend point du tout dans les tems de pluie. Auſſi les Indiens craignent-ils de voyager dans les bois dans les journées pluvieuſes. Une autre circonſtance, c'eſt que ſi un Serpent eſt ſurpris & qu'il remue ſes ſonnetes ceux qui ſont auprès de lui, prennent auſſitôt l'allarme & font le même bruit.

Les Crapauds, les Grenouilles, les Grillons & d'autres inſectes ſont la nourriture ordinaire des Serpens qui ſont mangés eux-mêmes par les Ours & par les Pourceaux, ſans que ni les uns ni les autres en ſoient incommodés. Ces Animaux ſont vivipares & portent ordinairement juſqu'à douze

petits. Un ami de M. *Dudley* en ouvrit un au premier moment où on les voyoit aborder. Il trouva dans sa matrice douze petits globes de la consistance du marbre & couleur de jaune d'œuf. Trois ou quatre jours après il en ouvrit un autre & il apperçut une tache blanche dans le centre du globe. Quelques jours après il y découvrit la tête d'un Serpent, & enfin après un mois ayant tué un autre Serpent, il en retira des petits qui avoient six pouces de long.

Ils se dépouillent de leur peau chaque année & habitent généralement les rochers en grand nombre. Ils s'y retirent à l'approche de l'hyver, & en sortent au commencement du Printems. C'est alors que les Chasseurs les guettent & les tuent par centaines dans les momens où ils se présentent au Soleil.

Leur poison est un des plus subtils & des plus dangereux qu'il y ait. Le Capitaine *Hall* s'en est convaincu par des expériences très curieuses qu'il a faites dans la Caroline Méridionale.

S'étant procuré un Serpent vigoureux & sain d'environ quatre pieds de long, il l'attacha sur le gazon en présence d'un Chirurgien nommé M. *Kydwell* & de quelques autres personnes. Il tint aussi avec une corde un chien qu'il approcha du Serpent. Ce dernier s'élevant de la hauteur d'environ deux pieds, mordit le chien comme il sautoit. Les cris de l'animal avertirent qu'il étoit mordu. En un quart de minutte ses yeux se fixerent, sa langue se serra entre ses dents & il mourut au même instant. On ne voyoit point où étoit la morsure, & il ne couloit point de sang. On ne la découvrit que par une petite piqure bleue tirant sur le verd, qu'on apperçut en jettant de l'eau chaude sur le poil. C'étoit sur le poitrail du chien entre les pattes de devant. Une demie heure après il fit mordre un second chien un peu plus petit à l'oreille. Il tomba presqu'aussitôt en convulsion, chancela, & se débattit violemment. On l'enferma dans un cabinet, où il mourut deux heures après.

Au bout d'une heure on reprit un troisiéme Chien qui fut mordu au ventre, d'où il sortit du sang. Comme pendant la premiere minute, il ne donna aucun signe de maladie, on le laissa aller; mais le lendemain sa maîtresse vint se plaindre au Capitaine de ce qu'il avoit tué son Chien.

Quatre jours après, deux Boul Dogues qu'on fit mordre, moururent l'un en une demie minute, l'autre en quatre. Comme on ne crut pas que le Serpent eût perdu son venin, on lui fit mordre une Chatte : elle en fut dabord fort malade, & s'etant échappée de l'endroit où on l'avoit enfermée, on la trouva morte le lendemain dans un jardin.

Un mois après ces expériences, le Capitaine se procura un Serpent noir de deux pieds & demi de long, qui n'avoit rien de commun avec la Vipere. On le mit vis-à vis du Serpent à sonnetes, & on les irrita l'un contre l'autre au point de les faire mordre réciproquement. Ils se tirerent mutuellement du sang; le Serpent noir en mourut en moins de huit minutes, & le

Serpent à sonnetes ne fut seulement pas malade de sa blessure.

La derniere expérience du Capitaine fut de tenter, si le poison de ce terrible meurtrier ne lui seroit pas dangereux à lui-même. Il le pendit à cet effet, de maniere qu'il n'avoit pas la moitié du corps par terre; il le piqua dans cette situation avec deux épingles attachées au bout d'un bâton, de sorte que le Serpent voulant prendre le bâton, se mordit enfin lui-même. Il ne survécut pas plus de huit ou dix minutes à sa morsure. On le coupa en cinq morceaux qu'on donna à manger à un Pourceau, en commençant par la tête. Le Capitaine vit ce même Pourceau dix à douze jours après en vie & plein de santé.

La mort suivant de si près cette terrible morsure, on conçoit qu'il est difficile de s'en garantir & d'y remédier. Les Naturalistes modernes pensent que l'huile d'olive étant un remede spécifique pour la morsure de la Vipere, ç'en devroit être un aussi certain contre celle du Serpent à

sonnetes. Quoiqu'il en soit la Providence ne s'est pas bornée à un seul remede pour un événement aussi commun dans ce climat. Le plus usité, entr'autres, est la racine rouge dont le jus est couleur de sang : il en croit en abondance dans les bois. La façon de s'en servir est de la peler & de l'appliquer sur la partie affectée, pour empêcher le venin de s'étendre d'avantage. On a soin en même tems de scarifier la partie, & de faire prendre au Malade de l'infusion de cette racine bouillie.

Comme on ne meurt pas toujours de ces blessures dans le quart-d'heure, & que les effets du poison sont plus ou moins lents, suivant la saison, la partie affectée & la constitution du blessé, il arrive quelquefois qu'il survit quelques jours. Lorsqu'il a tout ce tems à lui, la racine rouge peut s'employer avec efficacité. Les Américains ont d'ailleurs un autre spécique pour les cas où le poison est le plus soudain ; c'est la *Serpentaria*, dont il y a différentes especes : sçavoir,

celle de Virginie, celle du Brésil & celle du Canada. Les Voyageurs & les Chasseurs en portent toujours sur eux, pour la macher & l'avaler à l'instant qu'il leur arrive d'être mordus. L'activité particuliere de cette simple prévient la stagnation du sang. Le plus grand avantage de la *Serpentaria* est non seulement de guérir de la morsure, mais encore d'écarter l'animal qui l'évite aussitôt qu'il la sent. C'est pourquoi on la présente au bout d'un bâton, pour chasser le serpent dès qu'il paroît.

Après tout, la méthode la plus sûre d'opérer la guérison, est toujours de couper dabord la partie blessée C'est le moyen d'empêcher qu'on n'en ressente jamais rien par la suite.



III.

DISSERTATION de M. Wallace, *sur la Population du Genre Humain. Troisiéme & dernier Extrait.*

DEPUIS que cette Dissertation dont on a déja donné deux extraits (1) a paru, M. *Hume*, adversaire redoutable, l'a attaquée par un discours qu'il a publié, & dans lequel il exalte l'âge moderne, déprécie l'Antiquité & combat la supériorité de la population que M. *Wallace* avoit établie pour les tems reculés. M. *Wallace* ne s'est point rendu, malgré les avantages de son Antagoniste : il a fait reparoître sa Dissertation avec une Addition dans laquelle il réplique à tout ce qu'on lui objecte. C'est de cette Addition qu'on va rendre compte.

(1) Dans les Journaux de Janvier & Mars 1758.

M. *Hume* admet quelques-uns des principes sur lesquels est fondée la Dissertation. Il convient que la division d'une grande contrée en petits gouvernemens, ainsi que l'égalité de fortune parmi les Citoyens, contribuent à une plus grande population. S'il insiste, pour l'avantage de sa cause, sur la coutume barbare d'exposer les enfans, & sur le goût antiphysique plus fréquent chez les Anciens, il avoue d'un autre côté que le célibat des Prêtres, Moines & Religieux fait un grand vuide dans les Etats qui suivent la Religion Romaine.

Cependant M. *Hume* emploie des armes qu'il croit encore plus victorieuses; la multitude des Esclaves chez les Anciens les lui fournit. Selon lui, ces Esclaves cruellement traités par des maîtres barbares, & privés de la communication entre les deux sexes qui leur étoit interdite, étoient autant d'hommes inutiles pour la propagation. Voici la réponse de M. *Wallace*. L'humanité seule adoucissoit plusieurs de ces Maîtres, & ceux qui ne se

conduisoient pas par ce principe vertueux, étoient engagés par leur propre interêt à ménager leurs Esclaves.

Dans les siécles qui ont précédé Alexandre le Grand, la simplicité des mœurs qui régnoient alors, ne pouvoit opérer que de très bons effets. Les Maîtres vivoient beaucoup plus familiérement avec leurs Esclaves, & en se rapprochant davantage d'eux, ils les rendoient certainement plus heureux. Plus d'un passage de *Demosthene* prouve que les Athéniens traitoient tout-à-fait bien leurs Esclaves. La vertu & l'austérité de mœurs par laquelle les Romains se distinguoient avant les guerres Puniques, étoient incompatibles avec la barbarie dont on voudroit les rendre coupables envers leurs inférieurs. M. *Hume* rapporte à la vérité quelques exemples de cette barbarie, mais ces exemples ne sont point pris dans les tems florissans de la République : ils sont ou de la Monarchie, ou des derniers tems de la République, Epoques où la corruption s'étoit glissée manifestement. Quant à la tor-

ture à laquelle les Grecs mettoient leurs Esclaves pour en arracher la vérité, ce n'étoit gueres que lorsqu'ils ne pouvoient pas la savoir d'ailleurs. Les coupables en étoient seuls la victime, & les cas où les Maîtres abusoient à cet égard de leur pouvoir, étoient rares. Lorsque ces cas devinrent plus fréquens, les Loix restreignirent le pouvoir des Maîtres. L'Empereur Adrien bannit une Dame pour sa trop grande sévérité envers ses Esclaves. On chargea le Préfet de la Ville d'entendre les plaintes des Esclaves & de leur faire rendre justice. Les temples & les Statues des Empereurs devinrent pour eux un asile dont leurs Maîtres ne pouvoient les arracher ; & Antonin ordonna que les Esclaves qui seroient trop maltraités seroient vendus publiquement à d'autres Maîtres.

Au reste on a assez de preuves, que souvent les Romains, bien loin de vexer & de tourmenter leurs Esclaves, les combloient de faveurs. Ils donnoient de l'éducation à ceux qui sembloient vouloir en profiter ; ils les regardoient

comme faisant partie de leur famille, au point de les faire inhumer dans leurs propres sépultures avec cette inscription, *ne de familiâ exeat.* Les Esclaves faisoient quelquefois des profits si considérables, qu'ils en achetoient du bien ; plusieurs faisoient même une figure brillante, lorsqu'ils étoient affranchis. Il arrivoit aussi que, lorsque leurs Maîtres mouroient sans enfans, ils en faisoient leurs héritiers. Sont-ce là des traits d'inhumanité ?

Venons-en au véritable interêt des Romains. On ne peut contester qu'il ne les portât à soigner & à faire multiplier leurs Esclaves. *Columelle* rapporte que l'usage de son tems étoit de recompenser les femmes fécondes. Celles qui leur donnoient trois enfans, étoient dispensées de travail ; celles qui en avoient davantage, obtenoient souvent la liberté. Les Historiens regardent *Pomponius Atticus* comme un excellent Econome, en ce qu'il n'avoit d'Esclaves que ceux qui étoient nés chez lui. Quelque cherté que le luxe occasionnât dans Rome & dans

les grandes Villes, il ne devoit point empêcher qu'on n'y élevât des Esclaves, vû que, comme on l'a déja observé, les denrées nécessaires à la vie se maintenoient toujours à un prix bas. On remarqueqne *Caton* l'ancien, tout habile qu'il étoit en économie, achetoit des Esclaves ; mais il les achetoit aux ventes de Prisonniers de guerre & à si bon marché, que c'étoit une nouvelle preuve de son intelligence sur ce point. Si d'un autre côté il gênoit ses Esclaves sur le commerce des deux sexes, ses motifs étoient ou son austérité singuliere, ou son propre interêt qui lui faisoit observer ces précautions, pour que ce commerce, étant réglé, lui fût plus avantageux. Il savoit que le libertinage est contraire à la propagation ; d'ailleurs il y gagnoit dans le cas où ses Esclaves n'accouchoient que dans les saisons de l'année où leurs travaux donnoient le moins. Les Loix Romaines que l'on a rassemblées sur le commerce des Esclaves, sous les titres de *Partus Ancillarum*, *Serviles Affinitates*, *Contubernia servorum*, sont

une nouvelle preuve que ces cas arrivoient ſouvent.

M. *Hume* revient à la charge : il cite *Pline* & *Plutarque* d'après leſquels il infere, qu'il falloit que les Eſclaves Romaines ne fuſſent gueres prolifiques, puiſque le nombre des Eſclaves ne pouvoit ſe ſoutenir en Italie, qu'au moyen des recrues conſidérables qu'on tiroit des Pays Barbares.

Dans ſa réponſe à cette objection, l'Auteur de la Diſſertation diſtingue toujours les différentes époques de la nation. Dans les premiers tems, une vie ſimple & laborieuſe contribuoit à l'accroiſſement des Citoyens; la quantité d'ennemis ſubjugués qu'on tranſportoit en Italie, en étoit une autre cauſe. Par la ſuite l'agriculture & l'induſtrie déclinerent; le luxe & la débauche qui prirent le deſſus, empêcherent beaucoup de Particuliers de ſe marier, & la corruption gagna les Eſclaves. C'eſt à ces cauſes que l'Auteur veut qu'on attribue uniquement la différence de population, ſans compter que la manumiſſion des Eſclaves

ne devînt fréquente que dans le ſiécle d'Auguſte, qui fut obligé de faire des Loix particulieres pour en corriger l'abus. Ce n'eſt donc pas à la ſtérilité des Eſclaves Romaines qu'il faut s'en prendre. Un paſſage d'*Appien* prouve même que, tandis que le nombre des hommes libres diminuoit, celui des Eſclaves augmentoit prodigieuſement. Ceux là périſſoient ou à la guerre, ou par une ſuite de l'oppreſſion où les réduiſoient les hommes puiſſans. Ceux-ci exempts de ſervice militaire s'accroiſſoient par une propagation réglée.

M. *Wallace* va plus loin. Il entreprend de prouver que le nombre des Eſclaves nés chez leurs Maîtres & appellés pour cette raiſon *Vernæ*, étoit plus conſidérable que celui des Eſclaves qu'on tiroit des pays étrangers. » On voit, dit-il, dans les Collec» tions de *Gruter*, de *Reineſius*, *Fa*» *bretti*, *Muratori*, pluſieurs inſcrip» tions tirées de monumens érigés par » des Eſclaves à la mémoire de leurs » parens & de leurs enfans. On peut bien juger que ſur cent il n'y en avoit

peut-être pas un qui eût aſſez de moyens & d'attachement, pour témoigner ainſi ſon affection pour les ſiens; & ſur mille de ces monumens, il n'y en a peut-être pas un qui ait pû échapper au tems & ſe conſerver juſqu'à nous. On peut juger par là de la quantité de ces Eſclaves *Vernæ*. De plus, au prix commun de quinze cent drachmes revenant à environ mille livres, monnoie de France, que coutoit chaque Eſclave, peut on croire qu'il y eut des Particuliers aſſez riches pour en avoir un ſi grand nombre. Il eſt cependant conſtaté, que quelques Citoyens Romains en avoient juſqu'à vingt mille. N'eſt-il pas évident que les Eſclaves *Vernæ* faiſoient la plus grande partie de ces vingt mille. Quelles ſommes immenſes n'auroit-il pas fallu envoyer dans les Pays étrangers, pour en faire venir tant d'Eſclaves? Les Romains entendoient trop bien leurs interêts, pour n'en pas élever chez eux & s'éviter par là des dépenſes énormes. Auſſi *Tibulle*, parmi les ſouhaits qu'il formoit pour la proſpérité des peres de famille,

leur déſiroit-t-il beaucoup d'Eſclaves nés dans leur maiſon.

Turbaque Vernarum, ſaturi bona ſigna Coloni
Ludet & ex virgis extruet arte caſas.

Horace les repréſente comme fourmillant chez les gens riches.

Poſitoſque Vernas, ditis examen domûs
Circum renidentes lares.

M. *Hume* tire une nouvelle objection de l'état malheureux des Pays Orientaux où il y a tant d'Eſclaves, où la propagation a ſi peu lieu, & où les contrées ſont preſque déſertes. Notre Auteur rejette ce vuide d'habitans ſur la mauvaiſe politique des Turcs, & ſur la captivité ſous laquelle ils gémiſſent. Mais malgré ces déſavantages, on peut voir parmi les lettres de Buſbeque qui avoit été Ambaſſadeur à la Porte, (Let. 3.) ce qu'il dit de cette *Eſpece Œconomique*. Sur ce qu'il avoit vû des Eſclaves Turcs, il inſiſte ſur l'utilité

dont seroient les Esclaves parmi nous, s'il y avoit des Loix aussi sages que les Loix Romaines, pour réprimer les abus qui s'y glisseroient.

Enfin M. *Wallace* n'oublie pas de faire valoir les succès frappans de la méthode d'élever des Esclaves dans les Colonies Angloises de l'Amérique. On les y préfere aux Esclaves qui viennent d'ailleurs. Ces Colons ont même délibéré, s'ils ne refuseroient pas l'importation d'Esclaves Africains dont on les fournit tous les ans, ceux qui naissent dans le pays étant plus sains & plus robustes.

Il s'en faut bien qu'on soit entré ici dans tous les détails que M. *Wallace* donne sur les Esclaves; les bornes d'un extrait ne le permettroient pas. De là il passe à l'examen du Gouvernement politique des Anciens, dont son adversaire fait un tableau effrayant. Notre Auteur le prétend outré, & il entreprend d'y passer l'éponge.

Suivant M. *Hume*, les anciennes Républiques qui étoient presque toujours armées les unes contre les autres, avoient une façon de faire la guerre

plus destructive, des batailles plus sanglantes, des maximes plus tyranniques, & en tems de paix, des factions plus invétérées & plus animées. Il prétend que les Thraces, les Getes, les Illyriens sont encore plus mal gouvernés que les Turcs. Enfin les Grecs, dans leur époque la plus florissante, ne sont pas à l'abri de sa censure. Des contrées dépeuplées, des Villes saccagées, des Citoyens égorgés, aucun vestige de sûreté ni de paix : telle est la peinture affreuse de ce Peuple dont on vante tant la sagesse. » Il faut convenir avec » M. *Hume*, dit notre Auteur, que » la liberté des Grecs approchoit quel» quefois de la licence. Le voisinage de » tous ces petits Etats qui prétendoient » tous à l'indépendance, leur dédain » pour les troupes mercenaires, leur » haine pour la tyrannie ou même » pour la puissance absolue dans un » seul chef, tout concouroit à rendre » les factions plus agitées & les ba» tailles plus vives. Mais aussi ces mê» mes maximes, cet amour ardent de » la liberté ne leur inspiroient-ils pas » une résolution, une vigueur à toute

» épreuve? Ils passoient avec sang » froid du combat à la vie privée, & » la quittoient également pour aller » contre l'ennemi. Dans les Monar» chies absolues, au contraire, con» tinue M. *Wallace*, « le corps du » peuple n'a aucune habitude mili» taire; on ne permet le port des ar» mes qu'aux Gardes du Prince; les » autres Citoyens allarmés à l'ombre » du danger, perdent aussitôt la tête » & n'imaginent pas même qu'on puisse » se défendre.

Il faut aussi se défier de l'histoire des guerres anciennes. Leurs Auteurs ne descendent pas comme nos modernes dans tous les détails. Ils ne s'arrêtent qu'aux événemens frappans. Batailles, séditions, conspirations, conquêtes brillantes, ce sont là les seuls traits dignes de leur pinceau. Point de transition chez eux, rien n'interrompt ces pompeuses descriptions. Les événemens moins intéressans qui auroient pû faire un repos utile pour l'Historien & pour le Lecteur, sont entierement négligés. De là vient que

l'Histoire ancienne n'offre que des récits effrayans; on peut même les soupçonner d'être enflés par l'hyperbole. Quoiqu'il en soit, à supposer même que les guerres détruisissent un nombre infini d'hommes, les Anciens avoient une ressource. Leurs Soldats se marioient presque tous, & se donnoient plus d'un successeur. D'un autre côté, si une Nation est bien policée, les guerres ne la dépeupleront pas sensiblement. On a observé que malgré les troubles du regne de Charles I, l'Angleterre étoit aussi peuplée après la mort d'Olivier Cromwel, qu'au commencement de la guerre. M. *Hume* avoue aussi à son désavantage, que les Maladies Vénériennes ont autant enlevé d'hommes à l'Europe, que l'auroient pû faire ensemble la guerre, la peste & la famine. On conviendra donc qu'une forte constitution, un régime simple, des maximes sages devoient l'emporter sur les désavantages de la guerre. En veut-on une preuve évidente? On n'a qu'à jetter les yeux sur la Suisse. Malgré les

inconvéniens d'un terrein aride, & d'un climat froid, ce pays Républicain, sans commerce, se soutient par la force de son système politique, & il est à proportion plus peuplé qu'aucune autre contrée de l'Europe.

M. *Wallace* prend une époque de soixante ans du tems de *Denis* l'ancien, pendant laquelle il n'y eut que cent mille Citoyens tués ou bannis : ce nombre est peu considérable en comparaison de la destruction d'hommes qui s'est faite pendant les derniers siécles. En 1492, deux cens milles familles Juives furent bannies d'Espagne. Environ cent ans après, il sortit du même Royaume neuf cens mille Mores qu'on en chassa à cause de leur Religion. Combien d'hommes n'ont pas enlevés les guerres de Religion depuis 1561, jusqu'en 1599? Qu'on en juge par la premiere action qui fut la Bataille de Dreux, où il y eut neuf mille hommes de tués. On juge bien que notre Auteur n'oublie point le massacre de la Saint Barthelemi & l'expulsion des Protestans en

conséquence de la révocation de l'Edit de Nantes. Les guerres des Pays-Bas sous Philippe II, ne furent pas moins cruelles. Le Siége d'Ostende seul qui dura trois ans, fit périr cent mille hommes. Quoique *Rapin* n'entre pas dans le plus grand détail sur les guerres d'Angleterre sous Charles I & Charles II, on trouve dans son Histoire jusqu'au nombre de quarante mille hommes de tués dans ces guerres. On compte jusqu'à cent mille Protestans tués en Irlande vers 1640. Le Docteur *Geddes* cite un Livre imprimé à Lisbonne en 1645, où se trouve l'exhortation suivante faite par *Con a Mahony*, Jésuite Irlandois, adressée à ses Confreres de la même Religion. » Mes chers Irlandois, allés & perfectionnés ce que vous avés déja si » heureusement commencé pour votre liberté & votre défense ; tués » tous les Hérétiques, ainsi que ceux » qui les assistent & qui les soutiennent. Entre 1641, & 1645, tems » auquel j'écris, vous avés déja fait » périr cent cinquante mille Héréti-

» ques. Vos ennemis l'avouent & vous » ne le niés pas. Pour moi je crois » que vous en avés tué d'avantage, » & je voudrois que vous les eussiés » tué tous «.

Non seulement M. *Hume* représente les guerres des premiers siécles comme plus destructives, il veut encore qu'en tems de paix les membres des anciennes Républiques fussent plus opprimés que les sujets des Monarchies absolues. Il prétend le prouver par l'énumération des amendes auxquelles les Gouvernemens Aristocratique & Démocratique imposerent arbitrairement & injustement plusieurs particuliers. Il avance que, lorsque les Loix des douze Tables furent rédigées, il n'y avoit pas plus d'ordre ni de police en Italie qu'il n'y en a maintenant parmi les Tartares. M. *Wallace* trouve au contraire de fréquens sujets d'admiration dans les établissemens, dans les Loix & dans la conduite de plusieurs Rois de Rome. Il releve surtout l'introduction du culte Religieux par *Numa*, qui contribua beau-

coup à maintenir parmi les Romains la subordination, l'amour de l'ordre & l'intégrité des mœurs. Ces premiers principes solidement posés, garantirent les Romains de l'esprit de discorde qui suit la différence & l'opposition des Sectes. L'Histoire Romaine fournit une Période de sept cens ans, pendant laquelle il n'y a pas eu une seule commotion occasionnée par des disputes sur les matieres de Religion. » Le dénombrement du Peuple institué par » *Servius*, continue notre Auteur, est » encore une preuve de la profonde » sagesse du Législateur, & il ne fait pas » moins d'honneur au Peuple qui s'y » soumit. Si on vouloit le pratiquer » en Angleterre, il y auroit à désespérer d'y réussir, par la résistance qu'y » apporteroit la Nation «.

Les Loix concernant la division des terres & l'ordre des successions ne méritent pas moins d'éloges. Le but de Romulus & de ses successeurs, fut de conserver parmi les Citoyens cette égalité si précieuse qui faisoit toute la force de la République. Il falloit pour

cela laisser subsister la médiocrité dans les fortunes. Cela ne pouvoit se faire, sans que les territoires & les biens qui avoient été accordés dans l'origine ne restassent dans la même famille. Les Loix y pourvurent: elles ne reconnurent que deux sortes d'héritiers, les uns sortis en droite ligne du pere de famille, appellés *hæredes sui*, & ceux nommés *Agnati*, qui en étoient parens en ligne collatérale du côté des mâles seulement. Au moyen de ce qu'on ne succédoit point à sa mere, & que les filles ne portoient point leur héritage en mariage dans une famille étrangere, les biens se conservoient toujours dans la même famille; de cette sorte aucun particulier ne réunissoit plusieurs héritages. On ne permettoit point aux Citoyens d'altérer cet ordre de succession, en instituant des héritiers à leur volonté. On ne pouvoit déroger à la Loi, qu'en faisant un testament *in Comitiis calatis*, dans la forme la plus solemnelle. Lors même que les Decemvirs eurent accordé aux Romains la liberté de faire des testamens, ils

n'en abuserent que fort peu, tant qu'ils se distinguerent par leur vertu. Nos Législateurs, avec une expérience de deux mille ans, pourroient-ils faire des Loix plus sages? Les Romains non contens de ces premiers principes, penserent à perfectionner la constitution de leur Gouvernement: pour y parvenir, ils ne rougirent point de consulter les autres peuples de la terre. Ils envoyerent chercher des matériaux en Grece par des hommes éclairés, à l'observation desquels rien n'échappa. Ils s'aiderent encore des lumieres d'un sage Ephésien, nommé *Hermodore*, que ses Concitoyens avoient banni à cause de ses talens supérieurs, & qui avoit mérité l'applaudissement d'*Heraclite* avec qui il étoit fort lié. Les Decemvirs compilerent ces Loix, & en maintinrent l'exécution avec soin.

Une de ces Loix, entre autres, choque beaucoup M. *Hume*, & il en profite pour obscurcir l'éclat de toutes les autres. C'est celle d'*Usucapio*, par laquelle une possession de deux ans suffisoit pour assurer le droit de propriété à un immeuble,

ble, & celle d'un an pour les Meubles. Quelqu'extraordinaire que paroisse cette Loi, on conviendra qu'elle étoit convenable aux circonstances particulieres & au tems où elle fut établie. Les Romains n'avoient pas encore porté leurs conquêtes bien au delà de l'Italie. Leur territoire ne s'étendoit pas fort loin de la Ville. Ils n'avoient gueres d'autres biens que leurs Esclaves, leurs bestiaux & leurs instrumens d'agriculture. Ils ne connoissoient point tous les meubles & les effets que le luxe a inventés depuis, & que l'extension du commerce a depuis introduits partout.

Dans de pareilles circonstances, il n'étoit pas aisé à un homme d'envahir la propriété d'un autre. Des Citoyens qui ont peu d'effets à perdre, ne se les laissent pas facilement enlever; ou si cela arrive, ils les recouvrent avec plus de facilité dans un petit territoire où chacun connoit ce qu'a son voisin. Une année étoit donc plus que suffisante pour l'usucaption des biens meubles. Ce fut même le terme fixé par la Loi, après l'établissement de l'Em-

pire. Sous Justinien, on ne porta plus ce terme qu'à trois ans. On pourroit douter si le long espace de tems que fixe les Loix des Nations civilisées, prouve chez elles plus d'ordre & de police, que dans les tems de Jules César. Si les biens meubles étoient si difficiles à dérober, on peut juger que les immeubles en étoient bien plus à l'abri. Un Romain qui soutenoit sa famille à l'aide d'une petite ferme, ne se seroit pas laissé impunément déposséder de ses terres.

Ce qui diminuoit encore le nombre des procès & des contestations, c'étoit la netteté des Loix de succession, telles qu'étoient celles des douze Tables. Rien de mieux établi & de plus notoire que la parenté & les alliances. Le souvenir en étoit conservé chez les Romains par les Rites les plus sacrés & par des Cérémonies où assistoient les membres d'une famille qui s'y réunissoient, & ou l'on n'admettoit aucun Etranger.

La position des territoires en assuroit encore la possession. Il n'étoit pas

possible d'empiéter sur les bornes de son voisin. Les possessions n'étoient pas divisées, comme en Europe, par des lignes étroites qui ne signifient rien. On laissoit entre chaque territoire un espace non cultivé qui n'avoit pas moins de cinq pieds de largeur, ce qui s'appelloit, *iter limitare*. Cet espace qui étoit dédié au Dieu Terme, étoit regardé comme sacré, & ne pouvoit s'acquérir par l'usucaption : vouloir s'y établir, y & labourer, c'étoit autant de sacriléges. Est-il étonnant que les Décemvirs n'eussent déterminé que deux ans pour l'usurpation d'un territoire. De plus, les Fêtes appellées, *Terminalia*, qui se célébroient tous les ans, & où l'on se transportoit sur ces limites, fixerent encore plus positivement la division de ces biens. Les Romains faisoient tant de cas de l'utilité des Loix concernant l'*Iter limitare*, qu'ils y ajouterent une nouvelle force par la Loi Manilienne.

Cette Loi d'Usucaption n'autorisoit pas autant qu'on le croit l'usurpation ;

elle éxigeoit des conditions qui ajoutoient à la difficulté de dépouiller son voisin. Il falloit que le possesseur fût censé de bonne foi ; c'est-à-dire, qu'il eut quelque fondement pour croire avoir droit à la chose. Etoit-il facile d'affecter longtems cette bonne foi dans un petit territoire où tout le monde se connoissoit si bien ? Il falloit de plus que la possession fût continuelle & non interrompue pendant tout le tems fixé par la Loi ; car si le possesseur étoit intérrompu dans sa jouissance, soit par le vrai propriétaire, soit par un autre, il perdoit aussitôt le terrein disputé.

Au reste, il s'en faut bien, comme l'imagine M. *Hume*, que cette Loi eût de l'influence sur toute l'Italie. Elle n'a jamais eu lieu dans les Provinces qui se gouvernoient chacune suivant ses propres Loix. Si depuis elle est devenue plus générale ; ce n'est que lorsque tous les Italiens acquirent le *Jus Civitatis Romanæ*, tems auquel on ne peut pas leur reprocher la barbarie.

On croit les précédentes observa-

tions suffisantes pour justifier l'ordre & la police qui regnoient chez les Romains, même sous la Législation des douze Tables. M. *Hume* ne reconnoit que l'époque des Trajans & des Antonins pour celle de la propriété des Romains : ainsi d'un coup de plume il efface le lustre de l'Antiquité ; ainsi au lieu de la liberté & des vertus civiles qui passerent des Grecs aux Romains, il nous représente un Empire despotique & tyrannique comme la source du bonheur & de la population. Je conviens que Trajan & les Antonins, vrais peres de leurs peuples, cherchoient à en soulager & à en adoucir la misere. Mais que pouvoient-ils faire dans un siécle entierement corrompu, pour relever un Empire qui touchoit à sa ruine ? Où trouverons-nous des Tyrans plus barbares, des Monstres plus cruels que parmi les Empereurs Romains ? Qu'étoit ce célébre Auguste, sinon l'ennemi de sa Patrie, le meurtrier de ses Peuples ? N'est-ce pas lui & ses successeurs qui ont éteint cette vertu Romaine si célébrée ? M. *Hume* fournit

des preuves contre lui même, lorsqu'il rapporte que malgré la circulation perpétuelle d'Esclaves que les Provinces éloignées fournissoient à l'Italie, elles ne s'accroissoient point en nombre d'Habitans & que l'on se plaignoit généralement alors de la chute de l'Industrie & de l'Agriculture. Les terres étoient si incultes, que *Pertinax* permit à chacun d'en prendre la quantité qu'il voudroit, sans payer aucune taxe. Le dessein de l'Empereur Aurelien étoit de convertir les terres en vignobles, pour fournir au Peuple Romain une distribution gratuite de vin, expédient qui n'auroit abouti qu'à dépeupler cette Capitale. Enfin si l'Italie, qui dans les premiers tems exportoit ses bleds, se trouvoit sous les Empereurs dans le cas d'avoir besoin de celui des Provinces voisines, ce changement ne venoit point de l'accroissement des Habitans, mais uniquement de ce que l'Agriculture étoit entierement négligée.

Discutons ici l'argument qu'on tire de *Plutarque*. Cet Auteur dans le Traité *De Oraculorum defectu*, attribue le silence

des Oracles à la désolation actuelle de l'Univers, suite des guerres & des factions. Il ajoute que cette calamité avoit frappé la Grece plus sensiblement qu'aucun autre pays, & cela au point qu'elle ne pouvoit pas alors fournir trois mille Guerriers, tels que la seule Ville de Megare en avoit envoyés à la Bataille de Platée : de sorte, dit-il, que les Dieux avoient supprimé plusieurs de leurs Oracles, & ne daignoient plus employer tant d'Interprêtes pour un aussi petit Peuple. L'Auteur des *Discours Politiques* voudroit insinuer, que ce Discours sur les Oracles n'est pas une vraie production de *Plutarque*. Cependant son fils *Lamprias* qui a donné le Catalogue des Ouvrages de son père, fait mention de ce Discours, ainsi qu'on le voit par le Catalogue inséré dans la collection de la Bibliotheque Grecque de *Fabricius*. M. *Hume* se rejette encore sur ce que *Plutarque* n'a assigné d'autre cause du déclin de la Grece, que les Guerres & les factions, sans y comprendre pour rien l'ample domination des Romains. Il

semble cependant que *Plutarque* a dû entendre par ces guerres, celles des Romains qui avoient porté la désolation de toutes parts, & qui avoient été plus destructives que celles des Grecs. Dailleurs il est à présumer, que *Plutarque*, qui avoit vécu longtems à Rome dans la faveur des Empereurs, doit être soupçonné de partialité, & qu'il avoit ses raisons pour ménager les Romains.

Quant au passage de *Tertullien*, il ne doit point s'interpréter en faveur de l'opinion contraire. Voici comment il raisonne : » Puisque le Genre » Humain s'est si fort multiplié, qu'il y » a tant de variété dans les différens âges » par rapport à la population du Genre » Humain, il s'ensuit que les ames » des morts n'ont pas suffi pour animer les vivans, & qu'il a fallu pro» duire une nouvelle ame pour cha» cun des corps qu'il y a eu de plus » sur la terre «. Il est évident que *Tertullien* ne compare pas précisément son époque avec celle des Romains, mais bien plûtôt avec celles des tems

plus reculés & de tous les âges.

Si *Pline* a insinué que l'Empire Romain a procuré une paix plus générale, & a ouvert une communication plus libre entre les Nations, il observe d'un autre côté qu'il a répandu généralement partout les vices & le luxe, & cela au point qu'une famille nombreuse étoit regardée comme un fardeau pesant & comme un désavantage, tandis qu'un homme qui n'avoit point d'enfans, acquerroit plus d'influence & plus de crédit, parce qu'on le supposoit plus en état de soutenir ses créatures. Y a-t-il rien de plus fort contre la population que ce passage de *Pline* ?

La question de la Population est si liée avec le progrès de l'Agriculture, que M. *Hume* a voulu s'appuyer de l'avantage qu'il suppose que nous avons aujourd'hui sur les Romains dans cette partie. Il cite à cette occasion un passage de l'Abbé *du Bos*, qui a observé que le climat des Pays Méridionaux étoit aujourd'hui plus chaud que dans les tems plus reculés, & il en conclud que

les terres en sont mieux cultivées & par conséquent la campagne mieux peuplée. Mais est-il bien certain que ce climat soit en effet plus chaud ? L'an 401, le Pont Euxin fut glacé pendant vingt jours. Cette Mer s'étend cependant entre quarante-deux & quarante-six dégrés de latitude, & son rivage Septentrional est d'un dégré plus Méridional que le milieu de la France. Cette même Mer, sous Constantin Copronyme, fut couverte de glaces jusqu'à cent milles du rivage, & cette glace étoit si forte qu'on pouvoit marcher dessus. L'an 821, les rivieres d'Europe furent tellement prises, qu'elles porterent des chariots chargés pendant trente jours. Quelque rude qu'ait été l'hyver de 1709, celui de mil six cent quatre vingt quatre n'a pas été moins rigoureux, & il auroit causé bien plus de désastre, s'il avoit duré plus longtems. Si *Diodore de Sicile* & *Varron* nous effrayent par la description du climat de la Gaule & de plusieurs autres parties de l'Europe, il ne faut pas s'en étonner : ils étoient nés dans des

pays plus méridionaux, & l'habitude de vivre dans des pays très chauds, pouvoit leur faire exagerer le compte qu'ils rendoient de pays plus froids. *Ovide* éloigné des plaisirs de Rome, & relégué sur le rivage Occidental du Pont Euxin, ne devoit pas avoir moins de bile & d'humeur en décrivant le lieu de son exil.

Qu'on ne croye pas d'ailleurs que la température du climat influe tant sur la culture de la terre. *Strabon* rapporte qu'au nord des Sevennes on ne voyoit ni Figuas, ni Olives, & que les raisins mêmes n'y meurissoient pas. Il ne s'ensuit pas de là, que les grains nécessaires à la subsistance y fussent moins abondans. Souvent les champs sont couverts de bled chez des Nations où la culture des fruits est négligée; ce qui provient moins du défaut de chaleur, que de l'indolence des Habitans & de leurs usages particuliers. L'Empereur Domitien publia un Edit qui ordonnoit d'arracher dans plusieurs Provinces les vignes qui y étoient déja plantées, & qui défendoit d'en

planter de nouvelles en Italie. Deux cens ans après, l'Empereur Probus donna aux Gaulois, aux Pannoniens & aux Espagnols la liberté de cultiver leurs vignes, & Diocletien employa ses Soldats en tems de paix à planter des vignobles. Les meilleurs vins de France sortent de la Bourgogne & de la Champagne, où l'air n'est pas à beaucoup près si chaud ni si serein qu'à Montpellier. Lorsqu'on transporta les Pêches en Italie & en France, ce fut avec étonnement qu'on vit réussir ces fruits qu'on ne croyoit pouvoir meurir qu'en Perse. Il vient à cent milles au Nord d'Edimbourg, d'excellentes Figues, & plusieurs lieux d'Ecosse que de mémoire d'hommes on se ressouvient d'avoir vû incultes & qu'on croyoit ne pouvoir rien rapporter, produisent aujourd'hui les meilleurs grains. Il faut donc en conclure, qu'indépendamment de la chaleur du climat, beaucoup d'autres circonstances influent sur le plus ou moins de culture.

Il ne reste plus, pour réfuter l'opi-

nion de M. *Hume*, qu'à ajouter encore quelques nouvelles preuves à celles qu'on a déja rassemblées dans la premiere partie de la Dissertation sur le parallele de la Population réelle entre l'ancienne & la nouvelle Ere.

Comment pourrions nous supposer avec M. *Hume*, que Diodore ne donne à l'Egypte que trois millions d'habitans, tandis qu'il compte jusqu'à trois cent mille hommes libres dans la seule ville d'Alexandrie? Ce nombre d'hommes libres emporte nécessairement avec lui celui d'au moins 700000 Esclaves; de sorte que cette Ville ayant un million d'habitans, elle seroit à elle seule le tiers de l'Egypte. Ne vaut-il pas bien mieux supposer que par 300000, *Diodore* n'entend que les Chefs de Famille, ou les hommes de vingt cinq ans?

Cet Auteur ne compte gueres plus d'habitans en Grece, que ce que l'Ecosse en peut fournir aujourd'hui. Cependant tout conduit à croire, que les Grecs étoient au moins aussi puissans & aussi nombreux que les Anglois, pour ne pas dire bien supérieurs. Il convient

qu'Athenes fournissoit deux cent quatre vingt quatre mille hommes; il est néanmoins constant qu'ils ne possédoient pas la vingt-troisiéme partie de la Grece : d'où il s'ensuit, qu'au compte même de M. *Hume*, la Grece devoit contenir plus de cinq millions & demi d'habitans, au lieu que M. *Hume* n'en compte qu'un million trois cens quatre-vingt mille. Le Territoire d'Athênes étant montueux & peu fertile, il n'y a aucune raison de le croire plus peuplé que les autres parties de la Grece. Bien d'autres raisonnemens que les bornes de cet Extrait ne nous permettent pas de suivre, font voir qu'Athênes & Lacédémone étoient beaucoup plus peuplées que ne le prétend M. *Hume*. Passons à Thébes. Sur ce que Epaminondas n'avoit que six mille Béotiens à la Bataille de Leuctres, notre Adversaire ne donne à la Ville de Thébes que ce nombre de Citoyens; ce qui n'est pas vraisemblable, puisqu'il n'est point dit qu'Epaminondas eût emmené de Béotie tous les hommes en état de combattre. Les Thébains

alors faisoient face aux Lacédémoniens qui n'étoient pas moins de trente-neuf mille Citoyens sous Lycurgue. *Diodore* ajoute, *que les Thébains n'étoient inférieurs pour le courage, la force & le nombre de Citoyens à aucun autre Peuple de la Grece.* Comment auroient-ils pû n'être que 6000?

Si l'Armée des Achéens, au tems de Polybe, ne montoit pas à plus de quatorze mille Fantassins & de six cens chevaux, malgré la proclamation publiée pour que tous les Citoyens propres aux armes marchassent, il ne faut pas en conclure avec M. *Hume*, qu'il n'y avoit donc pas plus de quinze mille Citoyens dans l'Achaïe. Mais il faut se rappeller que les Achéens étoient alors divisés en trois factions, dont l'une étoit attachée aux Romains, l'autre, aux Macédoniens, & la troisiéme étoit neutre. Il s'en falloit bien dans de pareilles circonstances que tous les Achéens obéissent à la proclamation.

Tite-Live, en faisant mention de la destruction de l'Epire par les Romains, ajoute que ces derniers y firent cent

cinquante mille Esclaves. Cela ne prouve pas qu'il n'y en eût que ce nombre dans cette Province. Il est probable qu'une très grande quantité de ces Habitans dût échapper aux ordres qui les proscrivoient; il est même vraisemblable que *Paul-Emile,* rempli d'humanité, ne chercha qu'à porter la terreur dans l'Epire, sans vouloir désoler entierement cette Province.

M. *Hume* prétend donner une idée juste du désavantage de la population chez les Anciens, en avançant que Rhodes, cette Ville si brillante & d'un commerce si étendu, ne contenoit que 6000 Citoyens, lorsqu'elle fut assiégée par Démétrius. Ne cherche-t-il point encore à nous en imposer? Ne pourroit-on pas répondre que les Rhodiens, avant de se défendre, firent sortir de leur Ville tout ce qui n'étoit pas propre à combattre? Combien d'hommes riches, voluptueux, efféminés, timides, durent alors sortir de la Ville! Qu'on se représente en pareil cas, combien il en sortiroit de Londres, si cette Ville étoit

menacée d'un long siége. Croyons donc que les six mille Rhodiens ne faisoient qu'une partie, peut-être même peu considérable, des Citoyens de l'Isle. Après tout, quand nous conviendrions que Rhodes n'étoit pas fort peuplée, il ne s'ensuivroit que ce que nous admettons, sçavoir que le Commerce le plus étendu n'est pas aussi favorable à la population que le progrès de l'agriculture.

Si l'on quitte la Grece, pour examiner l'état des Habitans de l'Italie, on n'y trouvera pas moins de preuves d'une très grande population. Entre la premiere & la seconde guerre Puniques, le nombre des combattans se montoit à sept cent mille Fantassins & soixante & dix mille Chevaux pour un tiers de l'Italie environ: c'est sur une espece d'état de revûe des troupes qu'on a pris ce calcul. D'après cet état des Combattans, on peut évaluer le nombre des hommes libres de l'Italie entiere à douze millions, & en comptant trois fois autant d'Esclaves, cela fera quarante-huit millions. Quand

même on trouveroit la proportion de trois Esclaves pour un Homme libre, trop considérable, en ne comptant que deux Esclaves, ce sera toujours trente-six millions; & si l'on calcule l'étendue du territoire, chaque Habitant se trouvera avoir un acre de terre. C'est plus que les Consuls & les Dictateurs Romains n'avoient pour entretenir leur famille.

Après quelques observations sur la Sicile, notre Auteur passe aux Gaules. M. *Hume* en méprise les Habitans, sur ce qu'ils voyageoient dans l'Isle de la Grande Bretagne, pour s'y instruire sur la Religion & la Philosophie des Druides. Si les voyages qu'on entreprend pour acquérir des connoissances, tournoient à notre confusion, les Anglois seroient fort à plaindre, puisqu'ils s'en font une regle à laquelle tous les jeunes gens bien élevés se soumettent. Ne blamons pas d'ailleurs le zéle qui engageoit à faire ce voyage, puisqu'il étoit inspiré par la Religion. On ne peut pas dire pour cela que ces mêmes Gaulois ne fussent pas instruits;

plusieurs passages de Cesar leur rendent justice à cet égard. La langue Grecque leur étoit familiere : on voit dans César, qu'on trouva dans le camp des Helvetiens des tables écrites en lettres Grecques. Pouvoient-ils ne pas profiter de la lecture des Auteurs Grecs ? César dit aussi qu'ils en sçavoient beaucoup sur les astres, sur la grandeur de la terre, sur la nature des choses & sur la puissance des Dieux immortels. La parfaite égalité des biens n'avoit pas lieu chez eux; mais dans les Républiques les plus anciennes on éprouvoit le même inconvénient ; il s'y trouvoit des Citoyens distingués par leur puissance. D'un autre côté l'égalité de fortune n'est qu'une des circonstances qui contribuent à la population. Les Gaulois avoient chez eux ce qui sert à rendre un peuple nombreux. Si l'on en croit M. *Hume*, le nombre des Gaulois ne se montoit qu'à huit millions : c'est ce qui est hors de toute vraisemblance ; surtout s'il est constaté que les Gaulois avoient des Esclaves, comme on a tout lieu

de le croire. Orgetoris en avoit à lui seul dix mille. Il y avoit trois classes d'hommes chez les Gaulois, les Druides consacrés au service de la Religion, les *Equites* qui formoient la Noblesse, & les *Plebes* qui formoient le Peuple, mais qui étoient cependant libres. Cela posé, si les Combattans du Belgium se montoient, comme on l'a dit dans la Dissertation, à cinq cent mille, en supposant qu'il restât beaucoup d'hommes d'une autre condition qui n'étoient pas enrôlés, il en résulte, par la proportion du Belgium avec les Gaules, que cette nation entiere ne comprenoit pas moins de trente-deux millions d'Habitans. M. *Hume* veut juger de la force & du nombre des Gaulois, sur ce que, suivant Cesar, il n'y eut que deux cent soixante trois mille Helvetiens qui quitterent leur patrie, pour chercher un territoire plus spacieux, nombre d'Habitans peu considérable pour un pays qui avoit deux cent quarante milles de long sur cent quatre-vingt de large. Il semble au contraire qu'il y a lieu de

raisonner tout différemment, puisque la multitude des Habitans paroit être la principale cause qui les portoit à quitter leur pays. D'ailleurs les Esclaves ne sont point compris dans cette supputation. Enfin il ne seroit pas étonnant qu'un pays assez stérile & tout couvert de montagnes, eût été moins peuplé.

Le Critique qui attaque la Dissertation, prétend que l'Espagne n'étoit pas, il y deux mille ans, aussi peuplée qu'à présent, eu égard au génie turbulent & peu tranquile de ses anciens Habitans. C'est en effet le caractere que leur donnent les Historiens Romains. Peut-être aussi ce que les Romains appelloient cruauté & barbarie, n'étoit-il qu'un esprit d'indépendance, un amour de la liberté, qui ne les rendoit que plus estimables. Le passage où Ciceron fait mention d'eux, dans son discours sur les réponses des Devins, prouve combien l'Espagne étoit alors peuplée.

Le seul pays du Continent sur lequel on sera de même avis que l'Au-

teur des Discours Politiques, est la Germanie. Outre que l'Agriculture étoit peu connue chez les anciens Germains, l'Allemagne a de plus aujourd'hui l'avantage d'être divisée en petits Etats, ce qui est beaucoup plus favorable à la population.

Enfin, pour prouver l'avantage des Anciens en fait de population, il n'y a qu'à lire un verset de *Jonas*, où il dit qu'il y avoit dans Ninive cent vingt mille enfans qui ne pouvoient pas distinguer leur droite de leur gauche. Si par là on entend les enfans au dessous de l'âge de deux ans, suivant les calculs des Transactions Philosophiques, on pourra en inférer que le total des Habitans alloit jusqu'à deux millions deux cent mille ; si l'on entend les enfans au dessous de trois ans, c'étoit un million & demi ; au dessous de quatre, onze cent mille ; au dessous de cinq, neuf cent mille, nombre égal à celui des Habitans de nos plus grandes Villes au moment présent.

Indépendamment de ces calculs, on comprendra facilement que nos

Villes modernes & nos mœurs préſentes fourniſſent de vraies ſources de dépopulation, dont la principale eſt la fureur du luxe. Lorſqu'il y avoit peu de communication entre l'Orient & l'Occident, les Aſiatiques ſe plongeoient dans la volupté, tandis que les Européens vivoient dans leur ſimplicité primitive. A peine cette communication fut-elle ouverte par Alexandre & par ſes ſucceſſeurs, que les Européens & ſurtout les Romains prirent la moleſſe des Orientaux; auſſi les vit-on bientôt décliner & diminuer de nombre. Ce n'eſt pas qu'on prétende bannir les commodités de la vie & l'uſage des Arts. Portés à de juſtes limites, il en réſultera toujours une magnificence dont l'effet ſera de rendre les hommes ſociables. L'ignorance & la ſuperſtition s'éclipſeront, l'humanité & les vertus ſe perfectionneront. Mais ſi l'on va juſqu'à la moleſſe & à des mœurs efféminées, le tranſport du plaiſir ſera trop vif; l'eſprit & le corps en ſeront énervés; l'homme en deviendra moins ſenſible à la vraie

gloire; le courage s'affoiblira; la ſoif de l'or introduira une baſſe dépendance, un vil eſclavage, & ouvrira la porte au vice, à la débauche, à la corruption, & même à l'impiété. Les ſuperfluités prendront la place du néceſſaire, & l'on en viendra aux faux beſoins. Dès là le célibat deviendra plus fréquent, le goût du mariage s'affoiblira, & des millions d'hommes ne verront pas le jour.



IV.

Suite des Fables de GAY.

LE PRENEUR DE RATS, & LES CHATS.

LES Rats faiſoient chaque nuit dans une maiſon un ſi grand déſordre, que la ſervante étoit grondée tous les jours. Cette race maudite mangeoit le fromage, & rongeoit le lard. Les tartes diſparoiſſoient; les pâtés défendus par une croute épaiſſe, étoient démolis & vuidés. Eliſabeth maudiſſoit les Chats qui laiſſoient à leurs ennemis le champ libre.

Un habile homme, fort célebre dans l'art de prendre les Rats, ſe fit fort de délivrer le logis de cette engeance. Il examina d'abord tous les coins, obſerva les travaux des Rats, leurs ſecrettes iſſues, leurs retraites, & les paſſages par où ils faiſoient leurs ſorties

nocturnes. Mais la jalouſie allarme Minette; elle ſuit tout les pas de cet homme, ſans en être vûe. S'il s'accrédite, diſoit-elle, il exterminera les Souris. Elle va donc enlever ſecrettement les appas, & déranger tous les pieges.

» Quel ennemi, crie-t-il en colere, » vient ainſi de nuit fruſtrer mon eſ» poir? Il me le payera de ſon ſang, » le traitre. » Auſſitôt exécuté que conçu: il apprête une trape énorme, où Minette fut priſe. « Perfide, dit-il, » tu vas me payer tout le tort que tes » tours font à ma renommée ». La pauvre Chate d'un ton piteux lui demande la vie & la liberté. » Nos in» interêts ſont communs, dit-elle: no» tre art eſt le même, épargnez votre » compagne. Quelle inſolence s'écriet-il! » Sommes-nous donc faits pour » être comparés aux Chats? Le Ciel » confonde cette race de Contreban» diers. Alors uniques Gardiens du » fromage de la nation, on augmen» tera nos ſalaires.

Le prudent *Rominagrobis* qui vit le

couteau levé sur sa sœur, lui sauva la vie par cette harangue : « Il n'est ni âge, » ni pays où l'on n'ait vû que deux per- » sonnes du même métier ne peuvent » s'accorder. Chacun déteste son voi- » sin : un Gentilhomme accuse l'autre » de chasser sur les fiefs d'autrui ; une » guerre éternelle est entre les belles, » & chacune exténue les charmes » des autres. Les Rois détrônent les » Rois, dans l'espoir de régner sur toute » la terre. Pour nous montrons quel- » que sagesse, & ne nous faisons pas » la guerre à la mode des Rois, des » Gentilshommes & des Belles. Quoi- » que notre proie soit la même, elle » suffira bien pour nous tous.

LES MATINS.

UN Dogue de vraie race Angloise aimoit beaucoup à se battre : deux Chiens se disputoient-ils un os ? il brûloit de prendre part à leur querelle, & il trouvoit souvent l'occasion de se satisfaire. Il étoit tout fier de boiter & d'avoir le museau décoré de glo-

rieuses cicatrices. Tous ses membres en étoient couverts, & ses oreilles étoient racourcies par de fréquens combats.

Un jour entendant de loin un combat bruyant, il y court bien résolu de prendre part à toutes les guerres. Un Tanneur qui le voit passer, sort de sa boutique, & lui crie : « Maudit » Mâtin, un bon bâton te corrigera. » Et d'où peut donc te venir tant de » haine contre les Tanneurs ? Tu ne » veux attaquer mon Chien, que par- » ce que tu n'oses me mordre. « Un Boucher, enflammé du même courroux, s'avance aussi pour voir le combat, & du milieu de la foule, il crie d'une voix enrouée : » On a vû mon » Chien briller aux combats de Hock- » leyhole & de Mary-bone (1). Jamais » il n'attaque en public, ainsi qu'un » lâche, afin d'être séparé. Ne crois pas, » sot imprudent, partager sa renom- » mée : il aura de ce combat la gloire » ou la honte entiere.

(1) Endroits de Londres où l'on fait combattre les Dogues.

Il dit : aussitôt tous deux jurant & grondant comme le tonnere, séparent leurs Chiens, les font retirer ; puis coups de pieds & de bâton de tomber & de retentir sur l'échine de l'entremetteur. Tout dégoûtans de sueur & de sang, les deux autres Combattans se reposoient alors près de là ; on vous les lâche sur le pauvre haire qui gouspillé, mordu, vautré, se leva déchiré, boitant, & se retira la queue basse.

LE MONCEAU D'ORGE, & LE FERMIER.

QUE l'on voit d'impertinens d'un bout de la Tamise à l'autre ! Fripons orgueilleux qui ont partagé les produits du travail du peuple, & qui comme des champignons ont tous percé la terre en un jour ! Reconnnoître un parent, un ami, ce seroit pour eux un opprobre. Ils rougissent du nom de leurs peres, & par ce sot orgueil découvrent leur honte.

AU point du jour, un Fermier soi-

gneux traversant sa basse cour, s'y arrête, & appuyé sur sa fourche, observe le travail continu du fleau. Il mesure en idée ses grains, compte ses Oyes, ses Cochons, & pese ses laines ; il multiplie même la récolte des années futures. Un Monceau d'Orge voisin interrompit en ces mots les réflexions de son Maître.

Répondés-moi, Maître : est-il juste » de me traiter avec ce mépris, avec » cette négligence, moi qui contri- » bue à votre bonne chere, moi qui » fournit cette boisson qui répand la » joie dans votre ame ? Pourquoi suis- » je ainsi oubliée, insultée, placée » enfin auprès de ce vil fumier, spec- » tacle désagréable & qui donne l'o- » deur la plus dégoutante ? Comman- » dés donc qu'on l'enleve ; ce voisi- » nage est trop humiliant pour moi.

L'humble Fumier repliqua : » Ton » Maître t'entend, & il rit de ta va- » nité. Apprends à ne pas offenser » ceux qui te semblent petits & bas, » tant qu'ils se bornent à ce qu'ils » doivent. Reconnois plûtôt en moi

» ton ami & ton bienfaicteur: tu n'exiſ-
» terois pas aujourd'hui, ſans ma cha-
» leur ſecourable, & tu aurois péri dans
» la terre. Mais tu reſſembles aux par-
» venus qui croient qu'il eſt de leur
» dignité d'oublier leurs dettes.

Pythagore, & le Paysan.

Pythagore, l'eſprit plongé dans de profondes méditations, traverſoit au point du jour des plaines fleuries dont il reſpiroit avec plaiſir l'odeur matinale. Il arrive à une Ferme, où un Payſan monté ſur un échelle ébranloit à coup de marteau le foible toict de ſa chaumiere. Le bruit interrompt ſes contemplations ſublimes. » Ami, lui demande-t-il, » de quoi t'occupes-» tu ſi matin ? » La Juſtice demande » vengeance, répond à haute voix le *Ruſtre* : » Voyés-vous ce Milan qui » ſe nourriſſoit de rapines journalieres, » ce fleau de mes Poules & de mes » Coqs d'Inde ? Il m'a enfin payé de » ſa vie tous ſes vols. Voyés ſes aîles » étendues. Je l'ai cloué là pour ſer-

» vir d'exemple à ſa Race, & à pré-» ſent, Dieu merci, mes Oiſeaux ſont » en ſureté. Ma Volaille vivra tran-» quille ; elle multipliera dans ma » baſſe cour, & je l'engraiſſerai du » rebut de mes greniers.

» Ton Arrêt eſt juſte, repartit le Sage ; » il importe au bien public que » les meurtriers périſſent. Mais ſi » ces Tyrans de l'Air méritent un châ-» timent ſi ſevere, quel devroit être » celui de l'Homme, qui à toute heure » trempe ſes mains dans le ſang des » Animaux ? Quelle impudence le » pouvoir & la force ne donnent-ils » pas ? Faire périr ainſi un Milan, » tandis que toi peut-être, vorace ani-» mal, tu as égorgé ce matin des » Poulets pour ton dîner !

» Oh ! vraiment, s'écrie le Pay-» ſan, les Hommes & les Milans ſe-» ront traités de même ſorte ? Quand » Dieu remplit le Monde d'Animaux, » l'Homme fut nommé leur Seigneur » & Maître.

C'eſt ainſi, répond Pythagore, que » les Tyrans juſtifient les meurtres que

» leur puiſſance & leur orgueil au-» toriſent. Tu dois avouer que cet » Oiſeau, ſemblable à l'Homme en » ſa conduite, n'eſt mort que com-» me deſtructeur des mets chéris de » ta gourmandiſe. Les petits fripons » périſſent, afin que les grands puiſſent » jouir de leurs richeſſes.

La Fermiere, & la Corneille.

» Pourquoi ces larmes, ces ſoupirs? ,, Pourquoi votre tête ſe fane-t-elle? Eſt-,, ce la mort de votre mari qui vous ,, cauſe tant de douleurs ? Ou avés-,, vous eſſuyé un malheur plus grand ,, encore ? Depuis que vous l'avés ,, perdu, nul Amant ne vous a-t-il re-,, cherchée ?

» Hélas ! ignorés-vous de quoi je ,, m'afflige ? On a répandu le ſel, & ,, c'eſt moi, c'eſt moi que cet Au-,, gure affreux menace. Pour mettre ,, le comble à mon déſeſpoir, j'ai ,, vû ma fourchette & mon couteau ,, former une croix ; je l'ai vû un ,, Vendredi, jour funeſte. Préſerve-

,, moi, juſte Ciel, des malheurs ,, qui me menacent. Cette nuit en-,, core (j'atteſte le Ciel que ce que ,, je vais vous dire eſt vrai), cette ,, nuit avec grand fracas, une bierre ,, eſt ſortie de ma cheminée. Le Cou-,, rier prochain m'apportera ſurement ,, de triſtes nouvelles : Dieu veuille ,, au moins que mes amis ſoient tous ,, en ſanté.

» Malheureuſe Veuve, calme ta ,, frayeur, arrête tes larmes, ban-,, nis le chagrin & rappelle ton ap-,, pétit. Mange ainſi qu'à ton ordi-,, dinaire, & pleure ſi tu veux après ,, ton dîner ; mais quand tes plats ſe-,, ront enlevés, pour ton deſſert je ,, lirai ma Fable.

» Assise ſur ſon Cheval entre deux ,, panniers, une Fermiere allant au ,, marché, comptoit les profits de ,, ſa marchandiſe. Un treſſaillement ,, ſubit fit ceſſer ſon rêve. Cette Cor-,, neille perchée ſur le chêne à main ,, gauche ne m'annonce rien de bon, dit-elle. » Maudit ſoit ſon croaſſe-

„ ment de mauvais augure ! Comme elle disoit ces mots, sa Jument bronche & tombe par terre, les panniers font la culbute, & ses œufs cassés couvrent le chemin. Etendue tout de son long, elle jure, & maudit la Corneille : » Vilain crapaud croassant, crie t elle, que la Mort te serre la gorge ; j'ai bien connu mon malheur dans ton triste chant.

„ Bonne Dame, reprend la Corneille, » ne jurez pas tant : desserrez votre point, & essuyez vos habits. Pourquoi me maudire, je vous prie ? Si vous avés tout perdu, la faute en est à vous seule. Que ne placiés-vous cette denrée fragile sur votre Cavalle qui a le pas sûr ? Quand toutes les Corneilles du monde eussent crié plus fort que vous, votre Cavalle eût passé au milieu d'elles, sans tomber, & vous eussiés sauvé vos œufs.



La Poule d'Inde, & la Fourmi.

Nous appercevons très bien les défauts des autres, & la plus légere tache qui les défigure ; mais nous sommes pour nos défauts les plus évidens, de parfaits aveugles.

Une Poule d'Inde, fatiguée de sa nourriture ordinaire, sortit de la basse cour & se rendit dans le bois. Ses petits ramassant quelques grains çà & là, suivirent leur mere. » Venés, venés, leur crie-t-elle : ce côteau nous fournira la chair la plus délicieuse. Voyés-vous cette troupe noire ? des millions de Fourmis couvrent cet endroit. Ne craignés rien, mangés comme moi, rien ne vaut une Fourmi. Oh ! que nous serions heureux, si nous pouvions échapper au couteau du Cuisinier ! mais l'homme, l'homme détestable a conjuré contre notre race, & la Fête de Noël surtout nous fait égorger par centaines. Maudit soit l'homme ! il

fait fumer les Coqs d'Inde sur toutes les tables, depuis celle du Paysan, jusqu'à celle du Seigneur ; il mérite assurément bien d'être maudit pour sa gourmandise, le plus grand des péchés mortels.

Une Fourmi qui avoit grimpé hors de la portée du bec de la Poule, lui répondit ainsi d'un Hêtre voisin. » Avant que d'observer les péchés des autres, examine bien ta conscience, réprime ta voracité, & n'extermine pas en un déjeuner des nations entieres.

Le Pere, & Jupiter.

Un homme invoqua Jupiter, pour lui demander une femme. Le Dieu fut surpris d'une demande si hardie, (car dans cet état, combien la félicité n'est-elle pas incertaine !), mais il exauça sa priere.

Bientôt le nouvel époux fatigua le Ciel par de nouvelles prieres ; il demandoit cette fois des enfans. Jupiter y consent, ses vœux sont comblés. Il a deux fils de haute espérance, & une fille charmante.

Ses soucis croissent avec sa famille, l'état futur de ses enfans l'occupe sans cesse. Considérant que les honneurs suivent les richesses, le pouvoir & la beauté » Grand Jupiter, s'écrie-t il, exauce-moi encore une fois. Prend soin de mes chers enfans : que mon fils aîné, que ce fils en qui j'ai mis mon espoir, posséde les plus riches dons que la fortune puisse accorder ; que le second enflammé par la plus noble ambition, parvienne au faîte des Grandeurs ; que guidé par la faveur, il marche à grands pas dans cette carriere, & que tous les Courtisans adorent en lui leur idole. Dieu tout puissant, répands sur ma fille tous les charmes, toutes les graces ; daigne, en exauçant ces vœux, faire le bonheur d'un pere.

Jupiter sourit & consent encore. Le fils aîné devient riche, & en même tems avare ; il amasse avec peine d'inutiles monceaux d'or qu'il garde avec inquiétude. Il n'a pas un instant de calme, il dort dans l'inquiétude, veille

dans le trouble ; indigent en idée, complettement malheureux, il vit affamé & n'ose manger.

Le second vole aux honneurs : bientôt versé dans l'art de la Cour, & parvenu rapidement aux premieres places, il en tombe plus vîte encore, victime de ses rivaux.

L'éclat des roses du matin orne les joues de Belinde, & ses yeux sont pleins des feux de l'amour ; mais Belinde vaine & coquette dédaigne ceux qui la recherchent & les voit souffrir avec joie. Le tems, le tems destructeur eut bien-tôt flêtri ces roses brillantes & emporté ces feux passagers : tous ses Amans disparurent, & Belinde méprisée, désespérée, languit & mourut.

Jupiter témoin des douleurs du pere, & l'entendant accuser les destins de cruauté, s'exprima de cette maniere : » Hommes insensés, vous ne jugés du » bonheur & du malheur que sur l'ap» parence, & tout aveugles que vous » êtes, vous osés diriger le Ciel en ses » dons. Demandés-lui la vertu, & trop » heureux d'être exaucés, laissés le reste » à la providence.

LE GENTILHOMME & SON CHIEN.

UN cœur pur abhorre la duplicité, & n'a jamais recours au mensonge, pour déguiser ses pensées secrettes. Envain les méchans le poursuivent ; envain l'envie gronde & la calomnie murmure, le bouclier de la vertu le préserve, & les traits empoisonnés qui le frappent en réjaillissent émoussés. L'éclat de ses vertus rend toutes ses actions brillantes, & elles font voir combien il est simple & pur. Lorsqu'un tel homme parle au Sénat pour le bien de sa patrie, qu'il concilie les avis des Sénateurs divisés, incorruptible alors, intrépide, il publie sans crainte ses sentiments généreux ; il ne redoute point les dédains des Grands, & sa vertu est inaltérable.

Mais si vous voulés être admis au nombre de ces Politiques qui détestent tout examen, sachés toujours vous taire à propos ; sachés, s'il le faut, im-

poser silence à votre raison. Eh ! quel Grand de Londres pourroit conserver son autorité, si les langues vendues au mensonge étoient bannies de la Cour ? Si la vérité parvenoit au Prince, quels Ministres atteindroient leur but? Pourroient-ils élever alors leurs vils Esclaves, leurs adulateurs ? Pourroient-ils faire tomber leurs vertueux ennemis ?

Qui sait mentir avec art & à propos, est un Politique. Il posséde à fond son métier, son pouvoir est grand, sa fortune est faite. C'est au moyen de ce talent, qu'il fait servir à ses intérêts ceux du Trône même. C'est par ce talent que les Politiques ont autrefois trompé leur Prince, & éloigné de lui tous ses vrais amis. C'est encore par lui qu'en exécutant leurs projets interessés, ils se sont enrichis en ruinant l'état.

L'intrépide Antiochus s'exposant un jour à tous les dangers de la Cour, traversa au hasard les bois, les campagnes, & ne trouvant aucun sentier, il fut forcé de se retirer sous un toît rustique. Un Païsan Parthe qui

en étoit Maître, offrit à son Hôte ce qu'il avoit de meilleur, & Antiochus inconnu se fit un plaisir d'accepter ce simple repas. Ils s'entretinrent de sujets divers & parlerent ouvertement des Cours & des Rois. Le vin rend sincere « Si nous autres, dit le Paysan, » nous parlions à notre Roi, nous lui » ouvririons les yeux : il a le cœur « bon, il voudroit bien nous rendre » heureux, & il le feroit sûrement, » s'il connoissoit nos miseres. Si l'on » souffroit la vérité dans les Cours, » ni les Rois ni les peuples ne seroient » trompés. Plût à Dieu que tous les » désirs du notre fussent remplis : mais » il remet son pouvoir aux Grands qui » l'entourent, il se repose sur eux des » soins du Gouvernement, & à quoi » pensent-ils ? à leurs affaires. Le plus » juste des hommes pourtant peut » paroître inique, quand il se fie à des « mains rapaces. Depuis le Trône jusqu'à la cabane, ma foi c'est par » tout la même avanture. Les méchants » Valets diffament leurs Maîtres. Ah » si notre bon Roi en sçavoit autant

» que nous ! » il en resta là, & tous deux allerent chercher du repos. Le Paisan dormit, & le Roi songea à ce qu'il venoit d'entendre.

Les Courtisans apprirent à la pointe du jour où leur Maître s'étoit retiré. L'approche des Gardes fit trembler le Parthe. Il vit à l'instant sous son toît rustique une infinité d'habits somptueux. On apporta au Roi sa Couronne, sa robe de pourpre, & toute la Cour se prosterna devant lui. Antiochus commanda qu'on lui amenât le Paisan, & par un don considérable, il lui exprima sa reconnoissance. Puis se tournant vers ses Flatteurs : « Puisque, dit-il, occupés uniquement » de vos intérêts, vous avés égaré » votre Roi par vos flatteries détestables ; puisqu'il m'a fallu venir dans » cette cabane pour connoître la vérité, fuyés pour toujours, bande » mercenaire, j'ai appris à connoître » & vous & moi même.

Il en fut ainsi de nos anciens Rois : dès que leur oreille fut préoccupée, il ne fallut pas être fort adroit pour empêcher

les cris de leurs peuples de parvenir jusqu'à eux, & leurs favoris ruinerent impunément la nation. Bientôt leurs pas criminels devenus plus fermes, les porterent beaucoup plus loin. Autant de fois que leurs vûes & leurs intérêts l'exigerent, autant de fois ils adoucirent ou enflammerent leur maître ; & les traitres opprimoient souvent, quand leur Roi croyoit soulager.

Ils n'auroient parlé qu'avec crainte, si les gémissemens du peuple étoient parvenus jusqu'au Souverain. Auroient-ils tenté de flêtrir la simple & pure innocence ? Si l'équité avoit pû dévoiler leurs artifices, ils se seroient sentis resserrés entre des bornes si étroites, qu'ils n'auroient pû confondre à leur gré le juste & l'injuste. Quelle félicité pour un Roi, si ses vrais amis pouvoient en être connus, comme ils le sont de ses Peuples ! Alors il n'auroit pas de volonté factice ou étrangere. S'il pouvoit entendre & voir par lui-même, que de frippons perdroient le titre de Citoyens ! mais alors, dure extrémité ! leur vues ambitieuses trouveroient un terme.

Lorsque dans les derniers siéclés des Politiques profonds ont opprimé l'Etat pendant quelque tems, ils sont enfin devenus l'objet de la haine publique ; leurs fragiles appuis se sont tous brisés à la fois, & la vérité paroissant dans tout son éclat a éclairé les fraudes qu'ils avoient ourdies. La force de ses rayons dissipe toujours les ténébres du mensonge.

UN Gentilhomme de campagne, guidé par je ne sçai quel caprice, n'aimoit pas les vrais Chiens de chasse. Il n'en avoit élevé, ni flatté aucuns de toute sa vie. Ses caresses étoient réservées à un méchant Mâtin hargneux, dont les mensonges journaliers avoient écarté tous les autres. *Grondin* seul étoit écouté, & ce calomniateur ne pouvoit être réduit au silence. Ses amis furent préférés, & la maison fut bientôt remplie de sa bande. Mais pour qu'il exécutât plus facilement ses projets, il fallut faire chasser tous les anciens serviteurs.

Ce méchant Chien s'élançoit sur tous ceux qui se présentoient, à

moins qu'on ne le payât, & qu'il ne connût l'affaire & le visage de l'Adulateur. Pour les honnêtes gens, point d'audience. Cet Animal poursuivoit tous les vassaux de son Maître, craignant sans cesse que la vérité ne s'introduisît dans cette maison. Lorsque quelque inconnu osoit y entrer, le Mâtin lui sautoit aux jambes. Jaloux, furieux & lâche à la fois, il montroit les dents, mordoit & fuyoit. Il aboyoit de loin, le dos hérissé, & avouoit ainsi ses terreurs secrettes, « Qui sait, disoit-il, si la Vérité ne vient » pas sous cette figure me frustrer » des profits de mes mensonges les » mieux concertés : *Grondin* tu serois » perdu, si elle entroit ici sous ce » masque. » Aussitôt au milieu des sons continus de ses hurlemens, les paroles des Etrangers étoient confondues, leurs voix étouffées, enfin la crainte des langues honnêtes, le faisoit à chaque instant aboyer de toutes ses forces.

Son heure fatale arriva : une Chienne passe près de la maison, l'amour le sé-

duit, il quitte son poste, & va livrer à ses désirs des momens précieux. Cette foiblesse causa sa ruine. Délivré de ses cris jaloux, son Maître put jouir en paix de la conversation d'un de ses voisins: » Parlez franche» ment, lui dit il, dévoilez moi vo» tre cœur, j'aime un ami vrai & » sincere. Il m'a semblé que mes Vas» seaux m'évitoient: dites-moi pour» quoi? Pourquoi leur suis-je étran» ger depuis quelque tems? Appre» nez-moi, je vous en prie, quelle » offense j'ai pû leur faire: je vois » clairement qu'ils n'ont plus pour » moi la même affection.

» Il faut, lui dit son ami, que » vous chassiez votre Chien: il vous » débite des mensonges tant que le » jour dure. Insolent, hargneux, il » offense & éloigne tous vos amis. » Réprimez son effronterie, & vous » trouverez en eux les mêmes égards. » Il vous soutiendra, si vous l'écou» tez, que notre haine est toute pour » vous; mais croyez-nous, nous qui » qui disons vrai, c'est ce mâtin que » nous haissons.

Grondin entre, comme il finissoit; la salle retentit de ses cris trompeurs, mais cette fois ils furent vains: la vérité avoit paru dans tout son éclat. Sa fraude fut donc à l'instant payée, & on chassa le Fourbe à coups de bâton.



ALLEMAGNE.

ALLEMAGNE.

I.

Ort Indische Natur Geschichte, sitten und Alterthumer, &c. „ ou Histoire » Naturelle & Civile des Indes » Orientales, & surtout des *Ma*» *labares*, extraite des Mémoires » donnés par les Ministres Danois, » envoyés sur cette Côte. Par M. » *Gustave-Frédéric Gerbett*. A Halle, » chez *Renger*, 1752.

ON a déja publié en Allemagne un abregé des mémoires de cette Mission fondée par la Maison Royale du Dannemark: mais l'Auteur de cet Extrait s'est borné à ce qui concerne la Mission même, & n'a été que jusqu'à l'an 1736. Celui que nous allons abréger ici, a beaucoup plus d'étendue, & nous avons crû y voir plu-

sieurs choses intéressantes & qui méritent d'être remarquées.

De l'Origine des Malabares.

Ce peuple compte quatre mille ans depuis son origine, & se croit descendu d'un Prêtre nommé *Walluwer*, qui vint s'établir en ce pays, après une grande inondation. Ces prétentions peuvent être justes, & on ne peut pas du moins prouver à ce peuple, qu'il n'a pas commencé peu de tems après le déluge. Sa Langue riche, douce, agréable, annonces un peuple plein de connoissances. Les Malabares ont une autre Langue qui a beaucoup de rapport avec le Latin, & qu'ils nomment *Dewanagaram*, ou Langue des Dieux, comme on appelle en Europe la Langue Latine, celle des Sçavans. Les restes de leur Histoire & de leur Droit naturel, leur morale pure & solide, plusieurs traces d'une Religion fort ancienne & très épurée, la connoissance d'un seul Dieu, d'un Sauveur du monde, lumieres qu'on

trouve rarement parmi les Idolâtres éloignés d'eux, font conjecturer, qu'ils les doivent aux anciens Patriarches mêmes. Il seroit à souhaiter que quelque Prêtre Malabare, converti au Christianisme, donnât l'histoire de son Pays, & dévoilât les vérités qu'ils ont enveloppées de fables.

Il n'est pas moins difficile de découvrir l'origine de ce Peuple, que de prouver qu'il doit ses connoissances à des étrangers. Pour parvenir à ce but, il faut parler en peu de mots de l'ancienneté des Peuples les plus célebres.

La République Israelite ne fut formée que sous Moyse, près de huit cent ans après le Déluge. Elle est de quelques années postérieures au Paganisme, déja répandu avant Abraham. Israe s'étoit même écarté de sa Religion, tandis qu'il étoit captif en Egypte, & malgré les Loix de Moyse, il se plongea dans l'Idolâtrie sous ses Juges, sous Salomon, sous Jeroboam, entraîné sans doute par l'exemple des Payens desquels il emprunta le sistême de la

Métempsichose (1) & les fureurs des Bacchanales, qu'un Rabbi recommandoit aux Juifs d'observer à leur Fête nommée *Surim.* (2)

On ne sait que fort imparfaitement les coutumes que les Malabares ont retenues des Chinois, ceux-ci n'ayant commencé à conquérir dans l'Asie Occidentale qu'environ deux cent ans avant Jesus-Christ. Mais on ignore entierement ce que les premiers avoient été, avant que les Phéniciens vinssent de l'Orient. Les Habitans de l'extrémité de l'Orient étoient vraisemblablement très savants & fort habiles; mais les Chinois d'aujourd'hui, si nous en croyons le Pere du *Halde* & *Kempfer*, doivent aux Tartares du Thibet toutes leurs connoissances. Leur sistême de deux Puissances, l'une active, qui est le Ciel, l'autre passive qui est la terre, a été connu sous le nom de l'*Œuf du Monde* par les Thraces &

(1) *Voyez Eisenmenger. Part. I. pag.* 353.
(2) *V. le même, pag.* 358.

d'autres Peuples de l'Orient & du Midi.

La morale que les Chinois ont actuellement, a été enseignée dans toute l'Asie. Aussi tous les peuples de cette partie du monde ont depuis les tems les plus reculés la même façon de vivre, la même police, les mêmes constitutions & le même gouvernement. Enfin le caractere original de la Langue Chinoise prouve en quelque maniere, qu'elle est la plus ancienne de toutes

Les Grecs considérés historiquement doivent l'être de deux manieres. La Grece est un des premiers pays qui ayent été habités après le Déluge universel, & l'on verra ci-après, que des Sçavans de ce Peuple ont quitté quelque tems après leur Patrie, pour aller habiter des pays méridionaux. Mais six cent ans après, au tems d'*Ogyges*, une seconde inondation étant arrivée vers Athenes, & toute la Thessalie, située au mileu de la Gréce, ayant été inondée sous Deucalion, contemporain, dit-on, de Moyse, ceux qui ont habité la Gréce après ces tristes évé-

nemens, ont été obligés de receuillir & de former de nouveau les Sciences qui avoient péri pour eux avec leurs prédécesseurs.

Les Malabares n'ont pû rien apprendre des Egyptiens, ceux-ci dès le tems d'Abraham ayant été subjugués par Semiramis Reine d'Assyrie. Philostrate croit (1) plus vraisemblable, que les premiers Savants que l'Egypte a eus sont venus de l'Orient, & Hérodote dit que l'Ethiopie a eu des Habitans avant l'Egypte.

Si les Malabares ont obligation de leurs connoissances à un peuple plus ancien qu'eux, c'est sans doute aux Assyriens ou aux Chaldéens, qui avoient calculé ce Calendrier Oriental, que Jules-César trouva dans la Bibliothéque d'Alexandrie, & dont les Malabares se servent encore, sans savoir de qui ils le tiennent.

Les Malayens sont encore une nation fort ancienne. Leyser & David

(1) *In Vita Apollonii. Lib.* 3. *cap.* 20.

Wilkin l'ont regardée comme la premiere de l'Orient. Leur Langue eſt en uſage dans toutes les Iſles des Indes Orientales, c'eſt-à-dire dans un pays de plus de mille lieues. On la parle auſſi dans la partie méridionale des Indes, & ſelon Tavernier, elle eſt aujourd'hui la Langue ſçavante de ceux qui habitent derriere les Ganges. Il n'eſt donc pas douteux que les Malayens occupoient autrefois un pays très vaſte, & qu'ils ſont d'une ancienneté extrêmement reculée, puiſque leur Langue a ſa perfection & qu'ils ſont très policés. Mais les Malayens & les Malabares ne peuvent avoir été la même nation, puiſque leurs Langues ſont différentes, & n'ont entre elles que peu de rapport. Cependant il eſt vraiſemblable, & le nom même des Malabares indique, qu'ils viennent des Malayens. Ceux ci ont occupé autrefois un pays immenſe, & tous les peuples qui habitent les côtes d'Aſie, depuis celle des Malabares, vers le Midi, l'Orient & le Nord, juſqu'à la preſqu'Iſle de Kamſchatka, ont tou-

jours les mêmes uſages, la même régularité de mœurs, la même forme de gouvernement que les Malayens. Il eſt probable qu'ils ont fait avant les Phéniciens un très grand Commerce, & qu'ils ont porté des Colonies en pluſieurs endroits du monde. Les rapports de la Langue Malayenne avec pluſieurs des Langues Européennes & Amériquaines, celui de leur maniere d'écrire avec celle de pluſieurs Peuples d'Europe, & peut-être la reſſemblance qui eſt entre leur nom & ceux de pluſieurs Villes Européennes, peuvent rendre au moins cette opinion vraiſemblable.

Si ces raiſons ne ſont pas une preuve ſuffiſante de l'ancienneté des Malayens, & de la prodigieuſe étendue de pays qu'ils ont occupée, elles peuvent du moins engager à des recherches ſur l'ancienneté des Peuples des Indes & à l'examen de leurs belles Antiquités. Alors nos Connoiſſances ne ſeront plus bornées à l'Hiſtoire obſcure & fabuleuſe des Egyptiens & des Grecs, qui tenoient apparament d'eux

les connoiſſances qu'ils nous ont tranſmiſes, & qui en ont même enſeveli pluſieurs ſous d'épaiſſes ténébres. Les Phéniciens & les Arabes pourroient pouſſer ces découvertes bien plus loin que nous, & les Orientaux les plus éloignés commencent déja à étudier leur Hiſtoire. Suivons leurs travaux ſans partialité & ſans prévention, défauts qui éloignent de la vérité.

De la Religion des Malabares.

QUOIQUE cette Religion ſoit un amas d'idées fauſſes ſur l'ame & ſur la cauſe premiere, on voit cependant au milieu de ces ténébres un rayon de vérité qu'elles n'ont pû éteindre. Il y a parmi ce Peuple une eſpece d'hommes nommés *Warugiens* & Soldats de *Tanchaure*, qui ſont ſans foi, ſans Dieu, ſans loi ; il en eſt d'autres qui croyent que les hommes n'ont point d'ame. Cependant ces gens ſemblent aimer à être inſtruits. Le reſte des Malabares eſt fort attaché à ſa Religion. Comme la Morale en eſt la baſe,

& qu'ils attachent à chaque point de pratique un certain dégré de Sainteté, leurs différens ſyſtêmes ſont plus religieux que philoſophiques.

Pythagore prit les principes de ſa Philoſophie chez les Egyptiens & les Orientaux. Il enſeigna quatre moyens de devenir égal à Dieu : ſçavoir, la connoiſſance de ſoi-même, la purification, le mépris de ſoi même & l'élevation de l'ame vers Dieu. On trouve encore les traces de cette Doctrine chez les Malabares. Leurs différentes Sectes ont différens noms : on nomme *Scharigeicariens*, ceux qui font des fondations avec de l'argent qu'ils ont amaſſé ; ils reſſemblent beaucoup aux Saducéens & aux Epicuriens. Les Bramans font beaucoup de cas des œuvres pies extérieures, & on peut les comparer aux Phariſiens & aux Platoniciens. Ce ſont des eſpeces de Lévites, dont les uns ſervent dans les Pagodes ou Temples ; les autres font des Almanachs & exercent l'Agriculture. Ils croyent la Métempſicoſe, & admettent trois Etres Suprêmes qui gouvernent l'Univers.

Les *Jogigoeliens* méditent & font pénitence ; ils vivent dans la solitude comme les Thérapeutes d'Egypte, les Anachoretes & les Aristotéliens. Les *Nicanigoeliens* sont les plus sages ou les plus Saints. A l'imitation des anciens Brachmanes, ils n'adorent qu'un seul Dieu, réprouvent le culte des Idoles, ne font point de sacrifices, & n'ont que des Prieres intérieures. Les plus Saints ne se marient point, & ne reconnoissent point de Roi ; ils sont toujours nuds & n'ont d'autres habitations que les rues. On peut les comparer aux Esséens qui ne vouloient rien posséder, aux Mystiques, aux Cyniques, & aux Stoïciens, qui se vantoient d'être insensibles. Les *Perigoeliens* sont les plus sçavans & les plus considérés.

Les Cérémonies Religieuses des Malabares sont conformes en plusieurs points à celles des Israelites : leurs Pagodes ressemblent au Temple des Juifs ; elles ont un Vestibule, un Saint, un Très-Saint. Ils offrent de l'encens, des Libations, des Victimes, & des Holocaustes. Parmi ces derniers Sacri-

fices, il y en a un qu'ils nomment *Ekian* & qui ressemble beaucoup à la Paque des Juifs. Les uns nomment leurs Enfans huit jours aprés leur naissance, d'autres laissent passer trente jours. Les Femmes ne peuvent entrer ni dans les Temples ni dans les Ecoles. Il y a dans ce Pays, comme chez les Juifs, des lieux de refuge. Ces derniers avoient coutume de charger un Bouc de leurs péchés, les Malabares employent au même usage une Vache rouge. Ceux-ci n'observent point le jour du Sabat ou du Dimanche, cependant ils ont un jour de fête à peu près dans chaque semaine. Ils chantent leurs Prieres, & la Confession auriculaire est en usage chez eux ; ils se confessent aux Prêtres Chrétiens, sans croire manquer à leur Religion, & ils disent que ces Prêtres sont aussi les leurs. Ils nomment Payens les hommes de mauvaises mœurs, & qui ne s'appliquent pas à la Philosophie Morale. Cette maniere de penser rend leur conversion plus aisée, & les Missionnaires Danois en avoient déja converti

en 1752 plus de cinq mille. Quelques-uns d'eux qui vivent dans l'Idolâtrie, avouent qu'ils ont des Livres qui la condamnent, & qu'il leur reste un Poeme des *Pareïens*, leurs plus anciens Prêtres, qui prescrit une Religion parfaitement conforme au Christianisme, & qui annonce un Rédempteur.

Les Malabares croient un seul Dieu, Etre incompréhensible & principe de toutes choses, Etre éternel, Tout-puissant, Protecteur de tous les Mondes, & Sauveur de toutes choses, qui est Tout & à qui rien ne peut être comparé. Dans leur Livre nommé *Siwaikiam*, il est ordonné de servir le seul & vrai Dieu. On y lit les paroles suivantes : „ Dieu est une Mer „ immense, dont l'œil de l'homme ne „ peut voir la fin. Pour le voir, il „ faut calmer les vagues qui nous agi- „ tent, être dans un repos parfait, „ & rassembler tous ses sens dans un „ point unique. Semblable à la lu- „ miere, il pénétre tout, il est en tous „ lieux ; mais personne ne le cherche, „ tous se livrent à la corruption. J'ai

„ appris à le connoitre, & je n'ai rien „ vû dans le monde qui soit compa- „ rable à sa Majesté. Dieu n'est ni „ renfermé en lui-même, ni hors de „ lui. Dieu seul se connoit, disent quelques-uns : » il ne peut être connu » ni par les hommes ni par les Di- » vinités «. D'autres disent aux Chrétiens : » Il est vrai qu'il nous est pres- » crit de révérer nos Dieux, parce » qu'il nous sont donnés par l'Etre Su- » prême, mais nous ne les révérons pas » comme les Chrétiens le pensent. Nos » Sages vous l'expliqueroient, si vous » le leur demandiés, & vous ôteroient » vos doutes. Qui connoîtra notre » Religion, avouera qu'on peut y être » sauvé. Dieu a visiblement sauvé plu- » sieurs de nos Sages «. Outre le Livre nommé *Siwaikiam*, les Malabares en ont un autre qu'ils appellent *Tirawallawed* ; un troisiéme nommé *Nidischaram*, qui contient des préceptes emblématiques sur les mœurs ; un quatriéme nommé *Gnanawempa*, qui traite de l'existence & de la sagesse d'un seul & vrai Dieu.

On pensera aisément qu'un Peuple qui connoit & qui croit la Rédemption, la chute des Anges Rebelles, le Jugement dernier, & une autre vie, est facile à convertir. Les Malabares regardent leur Religion comme la plus ancienne, parce qu'elle s'étend dans les vastes contrées qui sont à l'Est, & à l'Ouest de la Côte de Malabar ; & les Missionnaires Danois conviennent eux-mêmes qu'il est probable que cette Religion existe depuis les tems prochains du Déluge.

Nous avons déja dit, que le fondement de cette Religion étoit le culte d'un seul Dieu. Ceux qu'ils appellent leurs Saints, sont constament attachés à cette opinion. Cependant il semble que les Malabares sont divisés en deux sectes, dont l'une confond Dieu avec la matiere, & l'autre l'en distingue. Ceux de la premiere prient Dieu en ces mots : *Sagesse infinie, tu es dans chaque être, tu es le sens de ceux qui le cherchent, le sentiment, le repos, la lumiere de mon cœur. Quand tu te meus, tous les mondes se meuvent. O miracle*

incompréhensible ! tu es seul dans l'univers : tu en es l'ame, appelle moi.

Cependant on peut prouver que les Malabares ont eu sur la Divinité des notions très sures, & qu'autrefois ils distinguoient tous Dieu & la matiere. Quelque altération que ces notions aient éprouvée parmi eux, on voit encore que c'est Dieu qu'ils réverent dans le Soleil, dans les Oiseaux & dans les Morts. Leurs enfans disent ordinairement cette priere dans les Temples : *O Etre suprême & incompréhensible, comme la Majesté brille en tout son éclat dans ce globe lumineux qui éclaire, anime, & féconde l'univers, de même tu répands dans nos cœurs ta force & tes dons d'une maniere ineffable.*



II.

DE LA MALADIE DU PAYS.

Extrait d'une Piece insérée dans les Neve Erweiterungen, &c. ou *Nouveaux Mémoires instructifs & amusans.*

L'AMOUR de la patrie, commun à tous les hommes, cause en quelques-uns un violent désir, nommé *Maladie du Pays.* Cette vive affection affoiblit le corps & l'esprit de ceux qui séjournent pendant quelque tems dans les pays étrangers, & il n'y a qu'un prompt retour dans le leur, qui puisse les guérir de cette langueur. M. Scheuchzer, savant Physicien, frappé dela singularité de cette maladie assez ordinaire aux Suisses ses Compatriotes, en a recherché avec soin les causes & les remedes ; mais il s'est borné aux causes Physiques, & il croit que l'air subtil de la Suisse, & le laitage qui

fait dès l'enfance la principale nourriture des Habitans de ce pays, a une si grande influence sur leur esprit, que s'ils habitent longtems une autre contrée, où ils ne trouvent ni le même air, ni la même nourriture, ils tombent dans une langueur dont le seul remede est un prompt retour dans leur patrie.

Je conviens que le climat joint à la nourriture, peut être une des causes de cette maladie. Mais je crois que ces causes peuvent aussi bien être morales que physiques. Je croirois même que les causes morales ont le plus de part à cette maladie. La liberté, les mœurs, la forme du gouvernement & la façon de vivre des Suisses sont sans doute les premiers ressorts qui agissent sur leur ame. Une population trop nombreuse, ou l'appas du gain les engage à un certain âge à aller servir en des pays étrangers ; mais on ne les voit saisis du désir de revenir dans leur patrie, que lorsqu'ils ont gagné à peu près autant qu'ils se l'étoient proposé. Ils se voient alors possesseurs

d'une somme considérable, qu'ils n'auroient pas gagnée en restant chez eux. Comme ils destinent cette somme à vivre commodément dans leur pays, ils se rappellent alors les plaisirs, les biens, la liberté dont on y jouit, & renoncent au service dans lequel ils étoient entrés. Les Suisses ne sont donc jamais ou presque jamais attaqués de la maladie du pays, pendant les premieres années de leur séjour chez les étrangers. Mais pendant cinq ou six années qu'ils y servent sans s'en ressentir, ils ont certainement dû s'accoutumer au nouveau climat qu'ils habitent, & à la nourriture qu'ils y prennent, & ils ne sont pas le seul exemple de cette nature qu'on puisse citer. Combien de Marchands d'Italie établis en Allemagne, y vivent très bien, malgré la prodigieuse différence qui est entre le climat & la nourriture de ces deux pays, sans ressentir aucune atteinte de cette maladie, si ce n'est, lorsqu'ils ont fait un assez grand gain, pour vivre commodément dans leur patrie.

Je crois, qu'en examinant ainsi les

hommes de tous les Pays, qui passent dans les pays étrangers un certain tems de leur vie, on trouvera, que les causes de la maladie du Pays sont bien plutôt morales que physiques ; & l'on sera peut-être bien près d'en être convaincu, lorsqu'on fera attention à la haine que quelques peuples se portent, à la partialité naturelle & insurmontable que chacun a pour sa nation, à la religion, aux mœurs & aux caracteres différens des différens peuples.

L'amour de la patrie n'est qu'une inclination secrette, qu'on a contractée pour la société dans laquelle on est né, & où l'on a passé les années de son enfance. Cette inclination se succe avec le lait, s'accroît avec l'âge. Le Lappon le plus misérable, pense que sa nation est la plus ancienne, la plus libre & la plus heureuse.

Si un homme transplanté dans un autre pays que le sien, n'a pas des talens assez éminens, pour s'attirer le respect de la nouvelle société dans laquelle il entre, il sera toujours ex-

posé à une infinité de désagrémens ; il essuira mille traits piquans de cette haine nationale, qu'il est impossible d'éteindre ; on traversera ses projets, on fera échouer ses entreprises. Est-il étonnant qu'un homme désire de sortir d'un pays dont tous les Habitans sont ses ennemis, pour ainsi dire, où il est restreint perpétuellement par des Loix & des usages qui n'existoient pas dans le sien, où il n'a pas enfin le libre exercice de sa Religion ? Nous étonnerons-nous, dis-je, qu'il fuie ce pays, & désire ardemment sa patrie, lorsque nous voyons que des hommes qui ont été chassés de la leur avec ignominie, s'estimeroient trop heureux d'y retourner, & qu'ils saisissent toutes les occasions de louer leurs anciens Compatriotes. Si l'on pése murement toutes ces raisons, je crois qu'on ne doutera point que la vraie cause du désir qu'on a de retourner dans son pays, est plutôt morale que physique.

Voilà à peu près, tout ce que l'Auteur de cette Piece dit de plus remarquable. Il garde un profond si-

lence sur cette espece d'ennui, qui saisit quelques fois des hommes éloignés de leur Province, ou de leur Ville, sans être hors de leur patrie, & qui les saisit quelquefois après vingt-cinq ou trente ans d'absence. Cet ennui ne peut avoir pour cause aucune de celles dont notre Auteur a fait l'énumération, & ne nous paroit être qu'un de ces désirs qui n'ont aucun fondement, & qu'on appelle caprices. C'est peut être l'impossibilité d'en trouver la source, qui a empêché l'Auteur que nous abrégeons d'en parler : c'est aussi cette même raison qui nous oblige à terminer ici ce morceau.



III.

Le Nouveau Dictionnaire Suisse, François-Allemand, Allemand & François, contenant un très grand nombre de mots des deux Langues, &c. tous les termes des différens Arts, Métiers & Sciences, &c. Par François-Louis Poitevin, *Régent au Collége de Lausanne. Deux Parties en un Volume* in-4°. *La premiere de 1246 pages; l'autre de 918. A Basle, chez* Jean-Rodolphe Inhoff. *1754. Prix 13 livres.*

NOUS avons comparé ce nouveau Dictionnaire à celui de *Rondeau* imprimé à Basle, *in-folio* 1739, & nous croyons qu'il mérite la préférence à plusieurs égards. La partie Françoise & Allemande nous a paru la plus travaillée, & cela devoit être, puisque le but principal de l'Auteur étoit sans doute de faciliter l'é-

tude de la Langue Françoise à ses Compatriotes. Il y a moins copié *Rondeau* que dans la partie Allemande & Françoise, & l'on trouve dans celle-là un grand nombre de mots & d'expressions particulieres qui manquent dans le Dictionnaire de Bâle; mais il ne faudroit pas employer tous ces mots & toutes ces expressions avec une confiance aveugle. Plusieurs ne sont usités que dans certaines Provinces, d'autres sont un peu hazardées. Nous croyons encore que l'Auteur auroit donné à son ouvrage un nouveau degré d'utilité, si, à l'imitation de *Rondeau* il avoit donné les irrégularités de nos verbes qui sont une des principales difficultés de la Langue Françoise.

Nous avons déja dit que M. *Poitevin* avoit beaucoup profité du travail de *Rondeau* dans la partie Allemande & Françoise: il ne faut pour s'en convaincre, qu'ouvrir & comparer les deux Dictionnaires. Mais il faut avouer aussi qu'il en a retranché plusieurs phrases inutiles, de ces phrases qui s'entendent d'elles-mêmes, & qui ne

peuvent tout au plus servir qu'à ceux qui voulant commencer à écrire en cette Langue, ont un besoin presque continuel de l'autorité de leur Dictionnaire. Il a de plus enrichi cette partie d'une infinité de mots qu'on cherche inutilement dans l'ouvrage de son prédécesseur, à qui cependant il n'a pas fait hommage des secours qu'il en a tirés. Dans les deux premieres pages de cette partie Allemande & Françoise, nous avons compté jusqu'à vingt-deux mots de plus que dans celle de *Rondeau*. L'augmentation n'en est pas partout aussi grande, mais cependant elle a lieu presque à chaque page, & c'est ce qui nous paroit rendre ce Dictionnaire préférable à tous ceux qui l'ont précédé. L'Auteur y a inséré de plus un grand nombre de noms propres, de noms de Villes & de rivieres, de termes d'Arts, &c. Nous voudrions bien pouvoir confirmer ici ce que le titre de l'Ouvrage annonce, & dire aussi que tous ces termes y sont renfermés: mais nous lisons cette promesse à la tête de tout

Dictionnaire & nous ne l'y trouvons jamais que très imparfaitement remplie. C'est envain qne nous avons cherché dans celui-ci.

Ader hœuthlein; la Choroide, Tunique de l'œil.

Ungepaarte blutader; l'Azygos, veine.

Streng-flussig. Réfractaire, difficile a mettre en fusion.

Stein-finter. Stalactique.

Glimmer. Mica.

Gilbe. Ocre.

Geblase. Soufflet de forge.

Zug. Peloton d'un Bataillon.

Rœhrge. Tenon d'un fusil.

Staabs Officiers. Officiers Majors d'un Régiment.

Gefreyter. Anspessade. &c. &c.

La partie Françoise & Allemande nous a semblé plus riche en ces sortes de termes. Enfin le papier de ce Dictionnaire est un peu meilleur que

celui du Dictionnaire de *Rondeau*; les caracteres en sont aussi tant soit peu plus nets, & nous croyons que ces avantages, joints à ceux que nous avons déja indiqués & à celui de la modicité de son prix, doivent lui faire donner une entiere préférence.



I V.

SUR les Causes de la Grêle qui tombe pendant la nuit.

PAR M. le Docteur MATERNUS, de » Cilano, Professeur en Physique, » Médecine & Antiquités Grecques » & Romaines, au Collége d'Altona, Membre de l'Académie » Impériale des Curieux de la Nature, & de l'Académie Royale » des Sciences de Dannemarck. A » Altona, 1756.

QU'IL tombe de la grêle pendant le jour, dans le Printems, l'Eté, l'Automne, & quelquefois même en Hiver; tout le monde en a l'expérience, & les causes en sont connues. Mais qu'il tombe aussi de la grêle pendant la nuit, ce fait, quoiqu'incon-

testable, est rare. C'est pour cela que les Physiciens qui ne l'ont pas observé assez exactement, ont douté de la possibilité de la grêle nocturne, & que d'autres l'ont tout-à-fait niée. Les premiers se fondent sur ce que la grêle tombe ordinairement dans le jour, quand le Soleil est encore sur l'horison; & ils imaginent que cela ne peut pas arriver la nuit, parce que le Soleil étant alors éloigné de nous, il n'y a plus, selon eux, de cause qui puisse produire cet effet.

Si pendant le jour le Ciel est constament serein, on n'a point de grêle à craindre. Mais si l'air est rempli de vapeurs épaisses & aqueuses, & qu'il souffle en même tems des vents différens, ou des vents dont la direction change à chaque instant, il est possible qu'il tombe de la grêle.

Le vent n'est autre chose qu'un cours d'air en mouvement, qui passe d'un endroit à l'autre d'un trait continu. Il y en a différentes causes. 1°. Ce sont les rayons du Soleil qui échauffant l'air augmentent la rapidité des vents.

L'expansion que reçoit l'air, fait qu'il s'étend vers la région où il trouve le moins de résistance de la part de l'air qui la remplit. 2°. Les vapeurs qui montent rapidement en poussant l'air devant elles enhaut, peuvent le rendre plus chaud & plus léger, & alors l'air voisin mis en mouvement, prend la place de l'air poussé enhaut par les vapeurs. Enfin les vapeurs enlevées dans l'air supérieur peuvent aussi tellement comprimer l'air inférieur, qu'il est obligé de céder à cette pression, & de se porter dans un autre endroit où l'Atmosphere est plus mince & où les vapeurs montent encore actuellement.

Les loix perpétuelles du mouvement suivant lesquelles les rayons du Soleil, la flamme du feu, l'air échauffé, & les vapeurs ou exhalaisons chaudes sont mues, sont, que les particules du feu se portent continuellement vers l'endroit le plus froid, ou vers un corps froid d'une espece plus pesante, qu'elles s'attachent à lui & qu'elles le pénetrent rapidement. Tant que les vapeurs sont mues, elles sont chaudes; mais dès

qu'elles perdent leur chaleur elles se conservent dans l'air d'une maniere particuliere, qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ici (1).

Il arrive assez souvent que l'air est mû dans le même tems & dans la même contrée, par plusieurs causes qui existent ensemble dans le cercle des vapeurs & qui sont si diversement modifiées, qu'on peut distinguer trois sortes de vents. Nous avons observé cela tous les ans, non-seulement dans les nuages suspendus en l'air à différentes élevations qui se portent les uns vers les autres, mais encore dans les girouettes sur les maisons & les tours.

Les vapeurs sont des particules d'eau qui s'élevent des pores de la terre & de l'eau même.

(1) Voyez la Dissertation de M. *Hamberger*, *De ascensûs Vaporum causis*, 1743, & celle de M. *Kratzenstein*, sur le même sujet. Ces deux Piéces ont remporté le Prix de l'Académie de Bordeaux.

Un amas visible de vapeurs qui sont suspendues dans l'air supérieur, ou qui sont mues par le vent, forme les nuages.

La Grêle considérée en général, est par sa nature un phénoméne aqueux. Elle consiste spécialement en vapeurs aqueuses consolidées par le froid. Ces vapeurs tombent pour l'ordinaire en petits globules qui renferment souvent une neige entourrée de glace, mais qui quelquefois représentent aussi simplement des globes de glace plus ou moins transparents.

Quoiqu'ordinairement la grêle soit ronde, elle tombe cependant sous diverses formes. Nous avons vû en 1750, tomber ici (1) de la grêle en tablettes oblongues. Cette observation n'est pas neuve: nous l'alléguons seulement pour prouver que ce phénomene arrive de tems en tems dans le Nord. Nous parlerons plus bas des tablettes de glace qui tomberent autrefois à Nimégue.

(1) A Altona.

En Suisse on a plusieurs de ces observations décrites par M. *Scheuchzer* (1). La Tour de Rhinfelden fut frappée un jour de terribles coups de foudre & d'éclairs, qui furent suivis d'une grêle de pierres en forme de disque. Cette étrange grêle renversoit tout à un demi mille audessus de Zurick; les pierres étoient de diverses figures. Il y en avoit de minces assez larges; quelques-unes étoient longues & dentelées. En 1683, la troisiéme Fête de la Pentecôte, il tomba à Englisau, à six heures du soir, une grêle digne d'admiration, qui dura pendant un quart d'heure. Elle étoit communément de la largeur d'un petit écu; mais il y avoit des grêlons d'un pouce de longueur, d'autres ronds comme une noix, d'autres baroques, c'est-à-dire avec beaucoup de dents & de coins. En 1720 le premier Juillet, il tomba en Boheme, à Reichstadt, une Grêle de tablettes de

(1) *Hist. Natur. Helvet. Tom.* 1. *p.* 152.

glace (1), longues environ de deux pouces & épaisses d'une demie ligne, qui se brisoient dans l'air les unes contre les autres.

On a observé dans la grêle des corps légers qui s'y trouvoient renfermés. J'ai observé moi-même, il y a vingt-huit ans, dans le mois de Juin, après un violent tourbillon qui m'obligea de passer la nuit dans un Village de l'Electorat de Treves, qu'il y avoit dans des morceaux de grêle qui venoient de tomber, une espece de petites pailles entourées de neige, & couvertes de l'écorce de la glace. MM. *Scheuchzer* (2) & *Fromond* (3) ont observé la même chose. »On trouve, dit le dernier, » de tems en tems dans » la grêle des menues pailles & d'autres choses légeres que le vent a enlevées de terre & a mêlées avec » les goutes de pluie. Moi-même,

(1) *Collection de Preslau*, *Tom. XIII. p.* 206.
(2) *Ibid. Tom. IX. p.* 90.
(3) *Meteorolog. Liv.* 1. *c.* 8. *p.* 342.

ajoute-il, » j'ai vû quelquefois tom-
» ber des morceaux de grêle qui étoient
» enveloppés dans de petites fibres de
» glace, & dont les noyaux étoient
» blanchâtres & spongieux ».

L'épaisseur d'un nuage (*altitudo nubis hypostatica*), est son extension dans l'air, suivant son élévation & sa profondeur. Mais son élévation (*altitudo elevationis*), est sa distance de la superficie de la terre.

Si la grêle doit tomber le jour, il faut le concours de trois circonstances, sçavoir : la présence du Soleil ; un nuage épais, mais où l'on puisse distinguer la partie supérieure, moyenne & inférieure ; & audessous un air plus froid. L'élevation du nuage qui porte la grêle, ou sa distance de la terre, n'est pas fort grande, mais il a d'autant plus d'épaisseur. Quelques Physiciens lui donnent cent pieds, mais elle en a davantage, comme nous le verrons plus bas.

Tout le monde a l'expérience que la grêle est toujours précédée de vent. Or ce vent dissipant les particules de

feu qui résident dans l'Atmosphere, & les rayons du Soleil étant interceptés par l'épaisseur du nuage, l'air alors perd sa chaleur, s'épaissit lui-même & entretient le vent. L'équilibre étant ainsi détruit dans l'air, il faut nécessairemeut que cet air soit plus froid sous le nuage, qui doit bientôt produire la grêle.

Quoique les rayons du Soleil soient cachés par ce nuage, au point qu'on ne voit plus cet Astre, & qu'il n'échauffe plus d'une maniere sensible les corps terrestres qui se trouvent situés perpendiculairement sous la nuée, ils agissent cependant avec d'autant plus de force audessus, & ils font leur effet particulierement sur la partie supérieure du nuage : car plus la ligne, suivant laquelle les rayons du Soleil tombent sur les corps, est droite, plus l'action de leur chaleur est forte ; plus cette ligne aucontraire est oblique, plus leur impression est foible.

Comme la force avec laquelle les rayons du Soleil agissent dans la partie supérieure du nuage à grêle, en

l'échauffant le raréfient, les vapeurs échauffées se portent vers la moyenne partie du nuage, qui n'a pû être échauffée par le Soleil. Mais en passant par cette partie, elles s'unissent avec les vapeurs qui s'y trouvent, & & tombent en goutes dant la partie inférieure. Or comme cette partie doit naturellement être beaucoup plus froide, ses intervalles se resserent & les vapeurs qui s'en expriment se congélent & se changent en neige. Voilà ce qui fait que les vapeurs chaudes de la partie supérieure du nuage, qui tombent de son centre, s'unissent avec les vapeurs qui s'y trouvent, & distillent dans la partie inférieure. Ces goutes trouvant dans cette partie de la neige, s'y attachent, s'y incorporent & perdent bientôt leur chaleur & leur fluidité. Ainsi se forment ces globules incrustrés de glace qui ont en dedans un véritable noyau de neige. Ils tombent à cause de leur pesanteur, & avec d'autant moins d'ordre, que l'orage qui précipite la grêle, est plus impétueux. C'est pourquoi la

plus petite grêle fait quelquefois bien du dommage. Quant aux grêlons d'un gros volume, sans le secours du vent, leur seul poids suffit pour faire beaucoup de mal : car la pluie seule renversant les bleds, que ne feront pas de gros morceaux de grêle ? Toute grêle à laquelle une prodigieuse quantité de goutes de pluie s'est attachée en tombant, & s'y est gelée, étant alors augmentée de poids, se précipite avec encore plus de célérité, parce qu'elle trouve un air toujours plus épais, à mesure qu'elle approche de la superficie de la terre ; ensorte que sa pesanteur augmentant en raison de la vîtesse de sa chute, il n'est pas étonnant que cette grêle renverse, écrase tout ce qu'elle rencontre, & qu'elle blesse ou tue jusqu'aux animaux.

Un seul & même nuage, où l'on peut distinguer trois parties, peut se trouver en même tems dans des régions d'air de différents degrés de chaleur : car plus l'atmosphere est éloignée de la superficie de la terre, plus elle est froide ; les expériences & les

principes de la Physique le prouvent assez. Quiconque a jamais eu occasion de gravir en été les Alpes, & les Monts Carpathes, sent sur leurs cîmes un froid très vif, se promène au milieu des neiges, & souffre toutes les incommodités de l'hyver.

S'il doit tomber une grêle forte & pesante, il faut qu'il y ait un nuage bien épais, dont la partie supérieure & la moyenne soient suspendues dans un air fort froid; tandis qu'au contraire la partie inférieure, & celle qui est la plus proche de la terre doivent se trouver dans un air tiéde, échauffé par les vapeurs qui montent.

Si par conséquent nous adoptons l'opinion de ceux qui prétendent, que l'épaisseur ou l'élévation d'un nuage est de cent pieds, la hauteur de chaque tiers du nuage épais est de $33\frac{1}{3}$ pieds. Or une différence de $33\frac{1}{3}$ pieds dans l'éloignement de la terre, ne peut pas causer dans l'atmosphere autant de différence entre les degrés de chaud & de froid, que la génération de la grêle en exige. Mais si nous supposons

qu'un nuage a du moins 180 pieds d'épaisseur, ce qui fait soixante pieds pour chaque tiers, il est possible que la partie inférieure de ce nuage soit dans une région plus chaude de l'air, & que les deux autres au contraire soient dans une région plus froide.

Il est bon de remarquer qu'un nuage épais, tel que ceux qui portent la neige & la grêle, est plus près de la terre, que ne le croiroient ceux qui ne savent pas ce qu'il faut pour former une grêle plus grosse. Un pareil nuage doit avoir une telle épaisseur, qu'on puisse y distinguer trois parties, & n'être placé ni trop haut, ni trop bas. Car s'il étoit placé trop haut, sa partie inférieure ne pourroit pas être échauffée par les vapeurs qui montent de la terre, vû que plus ces vapeurs s'élevent, plus elles perdent de leur chaleur, & plus l'air qui les environne, est froid. Si aucontraire le nuage étoit placé trop près de la terre, sa partie inférieure & sa partie moyenne seroient échauffées par ces vapeurs, & deviendroient par conséquent inutiles

pour la formation des grands morceaux de grêle. Ceux qui ont calculé la distance des nuages de la terre, ont entrevû ce phénomene. *Kepler* qui tient le premier rang parmi eux, s'exprime ainsi (1) : « Aucun nuage n'est » plus élevé que d'un quart de mille, » & la plûpart ont encore été trouvés » beaucoup plus bas, par ceux qui ont » mesuré leurs distances sur les plus basses » côtes. » Or suivant le calcul des plus célébres Géométres, un mille d'Allemagne vaut vingt mille pieds du Rhin, (2) & par conséquent un nuage mince n'étant pas éloigné de la terre de plus d'un quart de mille, c'est-à-dire, de cinq mille pieds du Rhin, il faut nécessairement que les nuages épais & pesants soient plus proches de la terre. *Cardan* a trouvé l'élévation d'un nuage, ou sa distance de la terre de 2380 pieds du Rhin, & Fromond

(1) *Epitom. Astronom. Copernic. Liv. 1. c. 70.*
(1) *Gasp. Schott. Mathesis Cæsar. p. 2. Prob. 93. p. 286.*

dans sa Météorologie (1) dit, qu'un nuage de pluie est rarement placé plus haut qu'à 500 pas, ou à 2500 pieds de la terre. Que l'on suive le calcul de *Cardan* ou celui de *Fromond*, on ne pourra pas s'écarter beaucoup du véritable éloignement des nuages qui donnent la plus grosse grêle, parce que cet éloignement n'est pas toujours le même.

La distance où les nuages sont de la terre, telle que l'ingénieux *Kepler* l'a fixée, peut aussi se déterminer par les observations que les Anciens ont faites sur la cîme des Monts Athos & Olympe. *Pomponius Mela* (2) dit que le Mont Athos est si haut, qu'on le croit plus élevé que la région d'où tombe la pluie. Il ajoute que cette opinion est croyable, parce que les cendres des autels construits sur le sommet de ce Mont, ne sont pas emportées par les eaux, mais restent entassées.

(1) *Liv. 5. art. 2. p. 230.*
[2] *De situ orbis. L. II. c. 2.*

Solin (1) dit qu'*Homere* n'a pas fait sans raison l'éloge de l'Olympe, & que son admirable cîme s'éleve à une si grande hauteur, qu'on la confond avec le Ciel. Sur cette cime, continue-t-il, est un autel consacré à Jupiter, où quand il reste quelque chose des sacrifices, rien n'est emporté ni par les vents, ni par la pluie, & tout se retrouve l'année d'après, tel qu'on l'a laissé; ensorte que ce qui a été sacrifié au Dieu, est à l'abri des injures de toutes les saisons. On y retrouve jusqu'aux caracteres qu'on a tracés sur les cendres. Si cette derniere circonstance est vraie, il est bien certain que la cîme du Mont est élevé au dessus de la région des nuages. Car où il n'y a pas de mouvement de l'air, qui est le corps le plus fluide & le plus mobile, il faut nécessairement qu'il ne puisse être pénétré par celui de l'Atmosphere que tant de causes tiennent toujours dans un mouvement continuel.

On peut donc demander ici de quel

(1) *Cap. 9.*

hauteur l'Olympe peut être? Plutarque en a déterminé la hauteur dans le passage suivant. (1) » Paul-Emile, dit-il, « s'étant assis près de Pythous, » fit dire à ses soldats, de se reposer. » C'est là que l'Olympe s'éleve à plus » de dix stades, &c.

Quoique les Géométres assurent, que ni la hauteur des montagnes, ni la profondeur de la Mer ne peut aller à dix stades, il est évident que Xenagore dont Plutarque cite en cet endroit six vers Grecs, l'avoit mesurée non superficielement, mais avec réflexion & avec des instruments.

Voici ce que disent ces Vers: » La hau- » teur perpendiculaire du Temple d'A- » pollon Pythien, jusqu'à la plus haute » cime du Mont Olympe, a dix stades, & » un Plethron: il manque cependant à » cette hauteur quatre pieds. Xenagore, » fils d'Eumeles en a pris la mesure &c. » Un stade avoit, suivant *Columelle* (1) cent vingt-cinq pas, c'est-à-dire, six

(1) Vie de *Paul-Emile.*
(1) *De Re Rust. Lib. 5. c. 1.*

cent vingt-cinq pieds; mais il reste à examiner ce que c'est que le πλετρων τετραπεδο λειπομενον. Chez les Géométres πλετρον revient à la Verge, appellée *Arvipendium*, ou *Arpendium*. La description du tombeau d'Alyattes Crœsus, semble déterminer cette mesure. Herodote (1) dit que la circonférence de ce tombeau avoit six stades & deux verges [*arpendia*], & sa largeur 13 verges. Xenagore probablement n'a pas entendu parler ici de l'ancien Plethron d'Herodote, mais d'une mesure encore plus grande, que Suidas nous donne au mot πλεθρον, où il dit expressément qu'un Plethron a cent pieds. Cela supposé, on peut trouver aisément la véritable hauteur de l'Olympe.

Dix stades font 6250 pieds Romains.
Et un Plethron moins 4 pieds, fait . . . . 96 pieds.
La somme fait par conséquent 6346 pieds Romains,

(1) *Lib. 1. c. 93.*

ce qui est la hauteur de l'Olympe. Cette somme de 6346 pieds Romains fait $6093\frac{21}{25}$ pieds du Rhin. Or comme suivant le calcul de *Kepler*, les plus hauts nuages ne montent pas au-delà de 5000 pieds du Rhin, la cîme de l'Olympe dépassoit les nuages de 1093 pieds du Rhin, élévation où les causes qui mettent l'air en mouvement, disparoissent; & c'est pourquoi les cendres y étoient à l'abri de la pluie & des vents.

Si donc il doit tomber pendant le jour de la grêle d'une grosseur extraordinaire, c'est par la réunion des circonstances suivantes. Il faut, 1°. que les rayons du Soleil agissent dans la partie supérieure du nuage, 2°. que la partie moyenne du nuage, dont la hauteur ou épaisseur doit être de soixante pieds, se trouve dans une région froide de l'air, où les vapeurs puissent se geler & se changer aisément en neige. 3° que la partie inférieure de ce nuage soit suspendue dans un air plus chaud.

Toutes ces circonstances concou-

rant ensemble, les vapeurs de la partie supérieure du nuage sont d'abord atténuées & raréfiées par la force des rayons du Soleil; ensuite elles sont portées vers la partie moyenne plus froide, sur laquelle elles découlent abondament, où elles s'unissent avec les particules de neige qui s'y trouvent, & forment par conséquent de la grêle. La partie inférieure du nuage est en même tems suspendue dans un air plus chaud; ainsi les vapeurs échauffées & raréfiées se portent en haut vers la partie moyenne plus froide, où elles s'attachent aux particules de neige qui ont déja couvert d'une écorce de glace les vapeurs qui sont tombées d'en haut. C'est de cette union rapide & très abondante des vapeurs qui se réunissent d'en haut & d'en bas vers la partie moyenne du nuage, que provient la grêle d'une grosseur & d'une pesanteur extraordinaires; & plus le nuage est épais, plus elle renferme de vapeurs. Si deux de ces parties fluides s'unissent avec une partie solide ou glacée, la grêle devient

d'autant plus pesante, qu'il y a plus de parties aqueuses, qui privées rapidement de chaleur, en se gelant, s'attachent à celles qui sont déja converties en glace.

Puisque dans le sistême Physique, il faut qu'il s'éleve dans les airs des vapeurs de notre globe aqueux & terrestre, ces alluvions vaporeuses doivent se faire continuellement, mais plus abondament dans les contrées tempérées, & dans les mois du printems & de l'été, que dans des contrées & des saisons plus froides. C'est pour cela qu'il tombe souvent dans ces pays & dans ces saisons des grêles d'une grosseur extraordinaire, & qu'il en est tombé de tous tems.

Nicephore Caliste [1], rapporte qu'après la prise de Rome par Alaric, il tomba dans plusieurs endroits des morceaux de grêle de la grosseur du poing, qui pesoient huit livres. En 814, il tomba près d'Autun en Bourgogne,

(1) *Hist. Eccles. Lib.* 13. *c.* 36. *p.* 701.

parmi

parmi la grêle un morceau de glace long de seize pieds, large de sept, & de l'épaisseur de deux (1).

Le premier Mai 1723, il y eut près de Londres un violent orage, pendant lequel il tomba à un mille autour de cette Ville, des morceaux de grêle de l'épaisseur de quatrepouces [2].

Le 22 Mai 1720, il tomba à cinq lieues de Ratisbonne, à Munchshofen & à Ratschdorf, une prodigieuse quantité de grêle grosse comme des œufs de Pigeon [3].

Le 7 Juin 1722, pendant qu'on faisoit la Procession à Vienne, il tonna & grêla si violemment, qu'à peine on put sauver le Saint Sacrement des insultes de la grêle dont les morceaux pesoient cinq quarterons.

En 1720 le 15 Juin, suivant la Relation de Scheuchzer, il tomba en

[1] Simon Majoli *Dier. Canicul. Colloq.* 1. *de Meteoris. p.* 14.

[2] Collection de Breslau. *Part.* 24. *p.* 485.

[3] *Ibid. Part.* 12. *p.* 534.

Suisse, & principalement dans les environs de Trogenwald, Rechtobel, Speiher & dans une partie du Village de Teuffen, par un vent du Sud, de la grêle grosse comme une noix, & qui étoit si dure qu'elle rebondissoit de terre à la hauteur d'un homme [1]. Suivant la *Collection de Breslau* [P 12. page 654], le vingt-deux Juin mil sept cent dix huit, la grêle qui tomba dans le Comté de Saarosch, près de Giralt en Hongrie, coupa tout ce qu'il y avoit de bled sur neuf territoires; & cette grêle étoit de la grosseur d'un œuf de poule.

Le 22 Juin 1724, il y eut à Leicester un violent orage où il tomba de la grêle dont le volume étoit de cinq pouces. Plus de vingt personnes en furent tuées (2).

Le premier Juillet 1717, il s'éleva à Hambourg à midi un orage

[1] *Ephemerid. Nat. Cur. Ann.* 5. *Observ.* 158.

(2) *Collect. de Bresl. P.* 5. *p.* 1498.

accompagné de grêle d'une grosseur extraordinaire (3). Il en tomba de même dans le Duché de Juliers de la grosseur d'un œuf de Poule.

Le 25 Juillet 1723, vers le soir, il y eut à Francfort sur le Mein, un grand orage qui fit tomber en plusieurs endroits des morceaux de glace considérables & de la grêle aussi grosse que des œufs de Poule.

Le 25 Juillet 1725, la Ville de Nimegue, en Hollande, essuya un orage accompagné de tonnerre & mêlé de grêle. Il tomba des grêlons gros comme des œufs de Pigeon, avec des morceaux de glace dont quelques-uns étoient épais de quatre pouces, & pesoient jusqu'à quatre onces. La plûpart avoient des fourchons ou des aiguilles; il y en avoit trois ou quatre dans le même morceau, & ces aiguilles avoient environ la longueur d'un pouce. Il est tombé à Monte Rotundo, à douze milles de Rome, une

---

[3] *Ibid P. 28, p. 585.*

grêle dont quelques morceaux pesoient plus d'une livre.

Le 16 Août 1724, il est tombé près de Cologne sur le Rhin des morceaux de grêle du volume des plus grosses noix.

Le 25 & le 26 Août 1722, on vit tomber, à une demie lieue de Neustadt prés de Vienne, des grêlons dont quelques-uns excédoient le diametre des plus gros œufs de Poule.

A la fin d'Août 1720, il s'éleva près de Crême en Italie un orage très violent, pendant lequel il tomba des morceaux de grêle, qui pesoient jusqu'à six livres, & qui tuerent beaucoup d'hommes & de bestiaux.

A Boulogne en Picardie, on essuya au mois d'Août 1722 un si terrible orage, que les habitans crurent tous que la Ville alloit périr. La plus petite grêle qui tomba parmi la foudre & les éclairs, pesoit plus d'une livre, & la plus forte sept à huit. La même Collection de Breslau, d'où sont tirés tous ces faits, contient une observation particuliere qui prouve que

même dans le mois d'Avril, où le tems est quelquefois orageux, des nuages épais dont les vapeurs sont gelées, jettent quelquefois de la grêle d'un volume extraordinaire.

On voit donc comment il est possible que parmi la grêle il tombe des morceaux de glace aiguillés ou ayant des fourchons. Quand les vapeurs sont dissoutes dans la partie supérieure du nuage par la chaleur du Soleil, elles découlent abondamment en forme de pluie sur sa partie moyenne. Or les vapeurs de la partie inférieure montant en même tems vers la partie moyenne, elles y forment des morceaux de glace d'une figure irréguliere. Celles-ci se heurtant souvent dans leur chute se brisent les unes contre les autres; mais elles touchent en se cassant d'autres morceaux de glace avec lesquels elles se congélent aussitôt. Ce phénoméne arrivant dans la partie moyenne du nuage, & les morceaux de glace tombant par la partie inférieure, les vapeurs plus chaudes qui s'y trouvent s'y attachent encore, &

augmentent leur volume en se congelant.

Des observations anciennes & nouvelles prouvent qu'il tombe de la grêle pendant la nuit. Nous pouvons par conséquent aller de la certitude du phénomène à l'explication de ses causes, pourvû qu'auparavant nous ayons prouvé le premier. Il est vrai que ce phénoméne ne paroît pas avoir été observé par les Anciens. Ce n'est pas qu'il ne soit jamais anciennement tombé de grêle pendant la nuit, mais c'est que personne ne l'a consigné par écrit, ou parce que les récits de ce genre ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On en trouve cependant quelque chose dans ce fragment de *Pacuvius.*

Interea prope jam occidente sole, inhorrescit mare,
Tenebræ conduplicantur . . . .
. . . .
Flamma inter nubes corruscat, cœlum tonitru contremit;
Grando mista imbri largifluo subita præcipitans cadit.

Mais pour qu'on ne prenne pas les grêles nocturnes pour un phénoméne si nouveau, voici quelques observations d'ancienne date. Scheuchzer [1] raconte qu'en 1449, il fit à dix heures du soir à Bâle un tems extraordinaire mêlé d'éclairs, de tonnerre, d'orage & de grêle. Le jour de la S. Pierre & S. Paul au soir, il vint à Zurick par le Mont Albis, un orage si affreux, que personne ne se souvenoit d'avoir rien vû de semblable. La grêle écrasoit tout à une lieue de la Ville. Le 21 Juin 1574 à minuit, il s'éleva deux orages & le tonnerre tomba sur plusieurs arbres. Dans le vallon de Wagenthal il tomba des grêlons gros comme des œufs de Poule.

Le 20 Août de la même année, au commencement de la nuit, la grêle fit en plusieurs endroits de la Valteline beaucoup de ravage. Le 18 Mai 1578 au soir, on vit un grand orage avec beaucoup de grêle.

---

[1] *Hist. Nat. de Suisse. Part.* I. *p.* 30.

Le jour de l'Ascension en 1584, il fondit sur la Ville & sur le pays de Zurick une grêle qui fit bien du dommage.

Le 4 Juin 1586, encore au soir, il vint une forte pluie mêlée d'une grande quantité de grêle grosse comme des feves.

Le 14 Juillet 1597, à minuit, il y eut un tonnerre & des éclairs effroyables avec de la grêle qui ravagea tout dans plusieurs endroits, principalement dans le Bailliage de Rothenbourg, canton de Lucerne, ensorte qu'il n'y eut pas de moisson.

Le 7 Juin 1623, à la nuit fermante, il s'éleva un tems orageux mêlé de giboulée, de tonnerre, d'éclairs & de grêle.

Le 12 Juillet 1686, à neuf heures du soir, il tomba une grêle extraordinaire dont la Ville de Zurick essuya la plus grande partie.

Le onze Juillet 1689, à dix heures du soir, il tomba de même à Vienne & dans les environs, une grande quantité de grêle très grosse qui ressembloit

à des œufs d'Autruche, & qui écrasoit hommes, bestiaux & bleds. *Sturmius* l'a fait dessiner [1].

La Collection de Breslau contient aussi quelques observations de ce siécle, que nous ne pouvons passer sous silence.

Le 4 Juillet 1719, il s'éleva à Trieste, entre onze heures du soir & minuit, un orage affreux avec des éclairs, un tonnerre & des morceaux de grêle d'un volume prodigieux. Avant que l'orage commença, on vit courir dans l'air une grande quantité de feux ou de flammes semblables à des feux follets. On a trouvé à trois milles de Cattinare trois énormes grêlons aussi gros que les plus grosses bombes, qui après être fondus en partie, pesoient encore chacun six livres.

Le 25 Juillet 1723, à neuf heures vingt-cinq minutes du soir, il s'éleva à Nuremberg un violent ouragan de

---

[1] Dans sa Physique Hypothétique, *Tome* 2. *p.* 1236. *fig.* 88.

Nord Ouest. On entendit soudain dans l'air un grand fracas, & quelques momens après il survint une grêle rapide & monstrueuse.

La nuit du 29 au 30 Juillet 1723, on ressentit à Geneve un pareil orage accompagné d'une grêle qui étoit de la grosseur d'une noix & dont quelques grêlons étoient aussi gros que des œufs de Poule.

La Collection de Breslau, les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature, & les Mémoires du tems contiennent encore plusieurs autres exemples de grêles nocturnes très fortes & très grosses. Ainsi pour former la grêle, il n'est pas absolument nécessaire que le Soleil soit sur l'horison; il suffit que l'Atmosphere y soit disposée par le concours des circonstances ci-devant déduites.

Lorsque le Ciel est constamment & généralement serein, il ne peut tomber de grêle ni pendant le jour ni pendant la nuit. Il faut nécessairement qu'il y ait des vapeurs suspendues en l'air comme un nuage épais; mais la pré-

ſence du Soleil, néceſſaire pour la formation de la grêle de jour, ne l'eſt pas pour celle de la nuit. En effet s'il doit tomber pendant la nuit de la grêle, il ne faut pour cela qu'un nuage épais, dans lequel on puiſſe diſtinguer une partie ſupérieure & inférieure, dont chacune doit être au moins de quatre-vingt-dix pieds. Il faut que les vapeurs chaudes qui montent de la terre & de l'eau vers la partie inférieure de ce nuage, s'y uniſſent & l'échaufent à un certain point. Ces vapeurs peuvent être portées par le vent vers le nuage en queſtion, où le vent peut emporter ce nuage dans un endroit de l'atmoſphere où il monte des vapeurs chaudes.

Lorſque les rayons du Soleil, après ſon coucher, ont diſparu, les particules de feu, paſſant rapidement dans un air plus froid, la partie ſupérieure du nuage ſe réfroidit d'autant plus vîte, que l'air qui l'avoiſine eſt plus froid lui-même. La partie inférieure au contraire garde ſa chaleur plus longtems, & cette chaleur pendant la nuit eſt ſoutenue ou augmentée par les exhalaiſons aqueuſes & ſulphureuſes qui

s'élevent encore de la terre que le Soleil a échauffée pendant le jour. Cette partie inférieure s'échauffe & plus vîte & plus fort, lorſqu'il ſouffle en été des vents chauds qui aménent beaucoup de vapeurs, comme font ordinairement les vents de Sud, de Sud-Eſt & de Sud-Oueſt.

Ces vapeurs chaudes s'uniſſant avec le nuage inférieur, qui par lui-même eſt déja chaud, l'échauffent encore bien davantage. En été, où la gréle de nuit tombe le plus abondamment, ces vapeurs ſont communément ſulphureuſes, ce qui eſt ſuffiſamment prouvé par la quantité des éclairs & par les météores ignés que l'on voit parmi la grêle. Les vapeurs terreſtres qui ſont auſſi ſulphureuſes & d'une eſpece plus peſante que les vapeurs aqueuſes, ne s'échauffent pas ſeulement plus fort, mais gardent encore plus longtems la chaleur; ainſi ſe mêlant avec les vapeurs de la partie inférieure, elles montent vers la partie ſupérieure qui eſt plus froide & remplie de neige. Lorſque les vapeurs inférieures du même nuage ſe portent rapidement &

abondamment vers cette partie ſupérieure, elles s'uniſſent en partie avec les vapeurs, qui ne ſont pas encore changées en neige & qui tombent en forme de pluie, en partie à la neige même. Or celles-ci perdant leur chaleur, ſe condenſent, changent la neige en glace, & en augmentent la peſanteur, à proportion de leur abondance; ce qui la fait néceſſairement tomber par petites parcelles ſur la terre, & la chute de ces grains de glace s'étend dans toute l'épaiſſeur de la partie inférieure du nuage, qui eſt de quatre-vingt-dix pieds. Les goutes de pluie qui tombent en même tems, & les vapeurs inférieures ne peuvent pas les fondre, mais ſe réfroidiſſent plutôt elles-mêmes par le ſeul contact, tellement qu'elles ſe gelent enſuite, & qu'elles épaiſiſſent d'autant plus la grêle, que la pluie qui tombe d'en haut, eſt plus abondante, & qu'il y a plus de vapeurs chaudes qui rempliſſent la partie inférieure du nuage. Tels ſont, à ce qu'il nous ſemble, les accidents des Météores qui cauſent les grêles nocturnes.

Les opinions des Anciens ſur le phénoméne de la grêle, ne valent preſque pas la peine d'être rapportées. Ariſtote n'a rien laiſſé ſur cela qui mérite quelque conſidération. Seneque dit, que la grêle ſe forme d'un nuage tout à-fait glacé (1). Les Phyſiciens des tems modernes ſuivoient les dogmes de leurs anciens Maîtres, & n'avoient de tout ceci que des idées foibles ou obſcures. La plûpart ou n'avoient pas obſervé la grêle de nuit, ou ne nous ont pas tranſmis leurs obſervations. *Garcæus* (2) dit cependant que la grêle tombe plutôt le jour que la nuit. Fromond (3) écrit auſſi, que la grêle tombe communément le jour, mais plus rarement la nuit, & alors ſeulement par un orage qui paſſe bien vîte; parce que la préſence du ſoleil, ajoute-t-il, rend pendant le jour l'antipériſtaſe de la chaleur dans l'air inférieur plus efficace. *François Piccolomini*, *Pierre Gaſſendi*, le Pere *Kircher*, M. *du*

---

[1] *Quæſt. Nat. Liv. Liv. IV. c.*
[2] *Meteorolog. p.* 134.
[3] *Meteorol. Liv. V. c.* 8. *p.* 343.

Hamel, & pluſieurs autres ont cherché à expliquer de la même maniere l'origine de la grêle. M. *Moneſtier* croit qu'il faut, pour engendrer de la grêle, du ſel & des tourbillons; il bâtit ſur cela ſon ſiſtême (1).

La grêle cauſoit toujours beaucoup d'effroi aux Anciens. Cette frayeur provenoit vraiſemblablement du tort qu'elle faiſoit à leurs moiſſons & de la diſette qui d'ordinaire s'enſuivoit naturellement. C'eſt ce qui fait dire à Ariſtote (2), que la grêle tombe communément au Printems, & encore plus ſouvent en Automne, ainſi que dans le tems où les bleds meuriſſent; mais rarement en Hyver, ou ſeulement quand il ne fait pas bien froid. La grêle en général ſe forme dans les contrées plus tempérées, mais elle tombe auſſi dans des contrées plus froides. Or la Gréce & l'Italie étant comptées parmi les pays chauds de

(1) Diſſertation ſur la nature & la formation de la grêle, qui a remporté le Prix de l'Académie de Bordeaux en 1754.

[2] *Meteorol. Liv. I. c.* 12.

l'Europe, elles ſont auſſi remplies de vapeurs aqueuſes & ſulphureuſes, parce qu'elles ſont ſituées entre les Mers, dont les évaporations augmentent beaucoup les vapeurs qui ſont apportées par le vent du Sud, & contribuent de cette façon à la formation de la grêle.

Les Grecs craignoient extrêmement la grêle. Cléon de Paphlagonie, Général des Athéniens, avoit avec lui des Obſervateurs qui prétendoient prédire la grêle, pour la détourner. Clement d'Alexandrie [1] fait mention de cet homme ſuperſtitieux, qu'il appelle Βυρσοδεψην, & Βυρσοπωλην. Il dit que les Magiciens de Cléon qui obſervoient les accidents des nuages d'où la grêle devoit tomber, ſe piquoient de la détourner par des chants & par des ſacrifices, & que quand par haſard ils manquoient de victimes, ils tiroient du ſang de leur doigt. Plutarque a parlé de ce Cléon qui avec toutes ſes ſuperſtitions étoit un aſſez méchant homme; & Seneque s'exprime ainſi ſur

[1] *Stromat. L. VI. p.* 629.

ſes obſervations de la grêle. » Je ne » peux pas m'empêcher, dit-il, de faire » mention de toutes nos folies. On dit » qu'il y a des Spéculateurs de nuages, » qui prophétiſent la grêle, & qui ont » acquis cette connoiſſance en obſervant » avec attention les couleurs de ceux » d'où il eſt toujours tombé de la grêle. » Les prétendus obſervateurs de Cléon « étoient des Prophétes de ce genre. » Dès que ces gens là avoient annoncé » qu'il tomberoit de la grêle, tout le » monde, aulieu de courir chercher ſes » habits de fatigue ou ſon manteau, » comme on ſe l'imagineroit, ne pen- » ſoit à rien moins. L'un ſacrifioit un » Agneau, l'autre une Poule; & dès » que les nuages menaçoient ſeule- » ment un peu, on ſe réfugioit auſſi- » tôt ailleurs. Si ceci paroît ridicule, » voici qui l'eſt encore plus. Lorſqu'on » n'avoit ni Agneau, ni Poule, pour » ſacrifier, on s'en prenoit à ſoi-mê- » même, ce qui pouvoit ſe faire en- » core ſans danger. Car pour qu'on ne » crût pas que les nuages étoient ſan- » guinaires ou cruels, on n'avoit qu'à » ſe piquer un peu le doigt avec une

» aiguille, ce ſang ſuffiſoit pour l'ex- » piation; la grêle ſe détournoit alors » de celui qui n'avoit donné qu'une » goute de ſon ſang, tout auſſi bien » que du champ d'un autre à qui il » en coutoit des victimes.

Il y a dans les Loix des douze Tables, une défenſe de jetter aucun ſort ſur les bleds d'autrui. Car les anciens croyoient que la pluie pouvoit être appellée ou repouſſée par le chant.

Les Grecs & les Romains eſſayoient toutes ſortes de moyens, pour détourner le dommage que la grêle pouvoit faire dans leurs vignes & dans leurs champs. Pauſanias (1) dit avoir vû des gens, qui détournoient la grêle par des ſacrifices & par des opérations magiques. Mais puiſque les Anciens regardoient le dommage cauſé par la grêle ou par la pluie, comme une punition des Dieux irrités contre les hommes, [2] il n'eſt pas étonnant qu'ils cherchaſſent à les appaiſer par des ſacrifices.

[1] *Liv. XI. c.* 34.

[2] *Ariſtoph. in Nub. v.* 1124.

Outre les ſacrifices uſités contre la grêle & la pluie, les Anciens avoient encore d'autres moyens auſſi foux. Philoſtrate [Heroic. c. 11.] nous apprend un uſage aſſez bizarre. Dis-moi » toi qui aimes la vigne ce que tu » crains le plus ? Que dois-je craindre, que la grêle qui la détruit en» tierement ! Mais nous allons atta» cher un ruban autour d'un ſcep, & » la grêle alors épargnera tous les au» tres. » Palladius confirme encore cet uſage ſuperſtitieux. » On croit, dit-il, » détourner la Grêle d'un champ, lorſ» qu'on porte de tous côtés dans les » environs de ce champ la peau d'un » Crocodile, ou d'un Veau marin, » & lorſqu'on la pend dans le mo» ment du péril à la porte de ſa métai» rie ; comme auſſi lorſque tenant dans » ſa main à l'envers une Tortue d'eau, » on parcourt ainſi ſon vignoble, & » qu'au retour on la poſe dans la mê» me ſituation, le dos contre terre ; » ou lorſqu'on met des mottes de terre » dans la cavité de l'écaille, de façon

[1] *De Re Ruſt. Liv. I. Tit.* 30.

» que la Tortue ne puiſſe ſe tour» ner, mais reſte couchée ſur le dos. » On prétend qu'avec cette pratique, » les nuages dangéreux ſe diſſipent, ſans » faire aucun tort à la contrée, à la» quelle on a pourvû de cette maniere.

Quelques-uns, à l'approche d'un orage, préſentoient un miroir contre le nuage, afin qu'il s'y réfléchît, ce qui l'obligeoit, dit-on, de paſſer très vîte, ou parce qu'il ne pouvoit ſouffrir ſon image, ou parce qu'il vouloit faire place à un autre. On prétendoit encore que la peau d'un Veau Marin étendue dans le milieu d'un vignoble ſur un ſcep de vigne, garantiſſoit tous les autres du danger. On couvroit encore les moulins avec une toile rouge, couleur de roſe ; on menaçoit le Ciel avec une cognée enſanglantée ; on environnoit ſon jardin d'une haie de l'arbriſſeau appellé par les Latins *vitis alba* ; on clouoit un Hibou les aîles étendues ſur ſa porte, & on enduiſoit les ferremens d'agriculture de graiſſe d'Ours, &c.

ESPAGNE.

Suite des *Avantages de l'Iſle Majorque.*

LES Majorquains contribuerent encore à l'expédition du Royaume de Naples conquis par Don Alfonſe V., Roi d'Arragon. Ils y envoyerent quatre Galeres, quelques autres petits bâtimens, & treize cent Soldats. *Jean Valero*, Majorquain, Conſeiller & Secretaire du Roi Alfonſe, gagna tellement la confiance de ce Prince, qu'il lui avoit laiſſé des blancs ſignés, pour s'en ſervir dans le beſoin ; ſa famille conſerve encore quelques-uns de ces blancs ſignés. Les Majorquains aiderent enſuite le Roi d'Arragon à réduire les Catalans révoltés. Les Capitaines *Bac & Callar* acquirent tant de gloire dans la guerre que le Roi Jean II. ſoutint contre les François, que lorſqu'il fut queſtion de la paix, le Roi de France déclara qu'il ne compteroit ſur rien de ce qui ſeroit propoſé, à moins que Bac & Callar ne ſignaſſent au Traité. Ce fut dans la guerre que Barberouſſe

fit aux Majorquains, que ces Inſulaires s'aguérirent. Leur voiſinage & leur haine pour les Mores auroient ſuffi ſeuls pour ranimer leur valeur. Ces derniers tenterent envain pluſieurs deſcentes. Cinq cent hommes de cette nation, entre autres, ayant voulu en faire une l'an 1552, furent ſi bien reçûs, qu'il ne retourna pas un More à Alger. On conſerve encore aujourd'hui dans une Egliſe de l'Iſle l'étendard qu'on leur prit. Lorſqu'André Doria conduiſit l'armée Eſpagnole en 1601, pour attaquer Alger, les Habitans de Palme témoignerent tant d'ardeur de ſervir dans cette armée, qu'on fut obligé de fermer les portes de la Ville pour les empêcher d'en ſortir. Le détail des combats particuliers que rapporte M. Fergaut ne peut intereſſer que ſes Compatriotes.

On juge bien qu'il n'a pas oublié les deux *Cotoner*, Grands Maîtres de l'Ordre de Malte, qui ont illuſtré ſa patrie. Don Raphael l'aîné ſecourut Candie, & malgré les dépenſes exceſſives qu'il lui en coûta dans cette occaſion, il ſçut encore répandre ſes

bienfaits dans la Ville de Malte. Il augmenta l'Infirmerie de la Religion, orna l'Egliſe de S. Jean, & lui donna les excellens Tableaux qu'on y voit encore. Ces deux Grands-Maîtres eurent des freres qui ſe diſtinguerent auſſi dans leur patrie, *Marc Antoine*, Chancelier de Majorque, qui fut Inquiſiteur de Sicile, & *Bernard* qui fut Archevêque d'Oriſtan en Sardaigne, & enſuite de Palme.

Après le détail des exploits militaires, l'Auteur revient encore à l'attachement de ces Peuples pour leur Religion. Il obſerve qu'ils ont pour les Juifs autant d'horreur que les Eſpagnols. Elle s'étend juſqu'à ceux qui en deſcendent, quoiqu'ils ſoient aujourd'hui Catholiques. Ceux-ci s'étant plaints de ce qu'ils leur donnoient le nom ignominieux de Juifs, le Gouvernement défendit de leur donner à l'avenir ce nom odieux; mais leur averſion pour cette race leur fit imaginer le nom de *Chuietas*, qui n'eſt gueres moins injurieux. On voit communément les pauvres Demoiſelles de l'Iſle préférer leur miſere à l'expédient de s'en dé-

livrer en épouſant quelque nouveau Chrétien. M. Ferragut félicite auſſi ſes Compatriotes de l'honneur qu'ils ont attaché de tout tems aux plus petits emplois qui tiennent au S. Office, de ſorte que le plus grand Seigneur ſe trouve flatté d'en être décoré.

Un événement plus moderne qui, ſelon l'Hiſtorien, augmente le luſtre de Majorque, c'eſt l'élévation de *Ramond d'Eſpuig* à la Dignité de Grand Maître de Malte. La rapidité de ſon Election eſt remarquable : le jour même de la mort de ſon Prédéceſſeur, il accourut chez lui une ſi grande foule d'Electeurs, que cette nomination fut regardée comme aſſurée dès ce jour, enſorte qu'il ne reſta plus qu'à ſuppléer les cérémonies d'uſage, ce qui fut fait le 16 Novembre 1736. C'eſt ſon neveu *Laurent Deſpuig* qui occupe aujourd'hui le Siége Epiſcopal de Majorque.

Il manque dans cette Hiſtoire un peu d'ordre; mais le ſtile en eſt naturel, & tout-à-fait exempt de l'enflure qu'on reproche à bien des Auteurs Eſpagnols.

ITALIE.

ITALIE.

I.

Opere varie del Conte Franceſco Algarotti, *Ciamberlano di S. M. il Re di Pruſſia, e Cavaliere dell' Ordine del Merito, &c.* » Œuvres diverſes » du Comte *Algarotti*, Chambellan » du Roi de Pruſſe, & Chevalier de » l'Ordre du Mérite. A Veniſe, » chez J. B. *Paſquali*, 1757, 2 » *vol. in-12.*

QUELQUES uns des Ouvrages contenus dans ce Recueil ſont déja connus du public. De ce nombre, ſont *les entretiens ſur la Lumiere & les Couleurs*, qui ont été réimprimées huit fois en Italie, & traduits premierement en François ſous le titre de *Neutonianiſme des Dames;* puis en

Anglois, en Allemand, en Portugais & en Langue Ruſſe. Mais les ſoins que l'Auteur annonce lui-même s'être donnés, pour *retravailler & corriger dans un âge plus mur, le fruit de ſa premiere jeuneſſe*, leur rendent tout le mérite de la nouveauté. En effet ils ſont plus limés, plus clairs & plus nourris qu'ils ne l'étoient, lorſqu'ils parurent. Cette nouvelle édition contient même un ſixiéme Entretien qui n'a point encore vû le jour, & qui eſt entierement neuf. Voici de quelle maniere M. *Algarotti* établit la ſcéne de cet ingénieux Roman Philoſophique.

PREMIER ENTRETIEN.

» Sur le penchant d'une agréable » Colline qui ſe trouve entre Bardolino » & Garda, & dont le Benaco baigne » les bords, eſt ſitué Mirabello, lieu » de plaiſance, où la Marquiſe de » Mel... à coutume de paſſer tous » les étés. On découvre de ce Château, d'un côté Sirmion & la fer-

» tile plaine qu'arose le Mincio; de
» l'autre les Alpes, & les Collines de
» Salo couvertes d'Orangers, qui par
» leur parfum & leur verdure, flattent
» tout à la fois l'odorat & la vûe,
» tandis qu'en face on apperçoit un
» Lac couvert de barques & d'isles en-
» chantées, dont l'onde pure & tran-
» quile réfléchit la façade de la mai-
» son. C'est là que j'allai l'été passé
» rendre visite à la Marquise dont les
» graces répondent si bien à l'aménité
» du lieu, & que nous tinmes en-
» semble nos conférences philosophi-
» ques. Beaucoup d'esprit, de vivacité
» & de pénétration, une curiosité, ou
» plutôt une passion d'apprendre que
» le moindre mot pique & réveille;
« joignés à cela de la douceur & de la
» complaisance dans le caractere, tel
» est le portrait de la Marquise.

» Lorsque nous avions rempli les
» devoirs indispensables de la société,
» & que l'heure des visites & du jeu
» étoit passée, nous nous endions
» ordinairement elle & moi dans un
» salon admirable par sa fraicheur,

» pour y vacquer à des lectures d'a-
» musement, dont presque toujours
» la Poesie étoit l'objet. Car la cam-
» pagne invite à la recherche des
» Muses. C'est là le véritable régne
» du sentiment & de l'imagination.
» Quant au choix, il étoit comme la
» fantaisie nous le dictoit : tantôt tel
» Poete avoit la préférence, tantôt tel
» autre; quelquefois nous l'accordions
» à ceux de cette nation dont l'esprit
» & les manieres sont également pour-
» vûs de tant de gentillesse & d'en-
» jouement. Des remarques que l'on
» se communiquoit de part & d'autre
» avec une entiere liberté, venoient à
» la traverse de ces lectures. Un jour
» que la conversation rouloit sur la
» Poesie Angloise, il m'arriva de citer
» le génie mâle & énergique de *Mil-*
« *ton*, de *Dryden*, & particulierement
» cette vigueur de stile renforcée par
» la Philosophie, dont *Pope* a fait un
» si admirable usage. C'en fut assez
» pour faire naître à la Marquise le
» désir de faire connoissance avec ce
» Poete. Je m'étois fait une loi de

» condescendre à toutes ses volontés.
« Ce fut donc pour moi un chagrin
» mortel de n'en avoir apporté qu'un
» seul volume, qui justement ne con-
» tenoit pas ce que *Pope* a fait de meil-
» leur; je l'envoyai cependant cher-
» cher aussitôt. Après avoir parcouru les
» titres des différens morceaux qu'il ren-
» fermoit, la Marquise voulut que je
» commençasse par une Ode à la louange
» de la Musique. Je la lui expliquai
» de mon mieux : elle m'écoutoit avec
» cette attention qui annonce le plai-
» sir & l'intérêt. Lorsque j'en fûs à
» l'endroit où le Poete dit : *tandis que*
» *d'un ton grave, auguste & majestueux*
« *l'Orgue file des notes lentes & appe-*
» *santies*, elle rompit le silence pour
» se récrier sur la beauté de cette des-
» cription. Quelle vive peinture, me
» dit-elle! il me semble entendre re-
» sonner cet instrument. Je ne sais
» si vous jugés autrement que moi
» de ce passage, je ne le crois pas.
» Au geste que vous avez fait,
» sans vous en appercevoir, en le li-
» sant, j'augure qu'il ne vous a pas

» fait moins de plaisir ni moins d'im-
» pression. Vous entendez, Madame,
» à demi mot, lui répondis-je. Il est
» certain que les épithétes dont *Pope*
» se sert, sont autant de tableaux : ou
» pour mieux dire, ce sont là ces tou-
» ches de Maître qui donnent de
» l'ame à l'Ouvrage. Quelle différence
» de ce caractere de peinture, à ce-
» lui que nous voyons mettre en usage
» tous les jours, & qui peut à peine
» passer pour ébauché! A propos d'é-
» pithétes, ajouta la Marquise, que
» pensés-vous d'un certain adjectif
» *Settemplice* (1) que j'ai trouvé joint
» au mot lumiere, en lisant derniere-
» ment un Vaudeville fait à la louan-
» ge de la fameuse Laure Bassi de
» Bologne? Vous voulez parler, Ma-

(1) Ce mot qui vient du mot Latin *Septemplex*, exprime heureusement les sept couleurs primitives contenues, suivant *Neuton*, dans un rayon de lumiere. Nous n'avons pas osé hasarder le mot de *Septiple*, qui a pourtant de l'analogie.

» dame, lui répondis-je, de ces vers:

> *O dell' aurata*
> *Luce settemplice*
> *I vario ardenti, e misti almi color.*

» Justement, me dit-elle: je ne sais si » c'est encore là selon vous ou une » touche de Maître, ou une simple » ébauche, mais je vous avouerai » que ce mot est pour moi, & pour » quelques personnes à qui j'en ai de- » mandé l'explication, la plus obscure » de toutes les énigmes. Madame, lui » répliquai-je en souriant de sa ré- » partie, la vertu de ce *Settemplice* est » plus grande que vous ne vous l'ima- » ginez. Il est vrai que pour en sen- » tir toute l'énergie, il faut être initié » dans les mysteres de la Poesie Phi- » losophique. Ceux qui ont ce bonheur, » trouvent dans les Vers que vous ve- » nez d'entendre le tableau entier du „ Neutonianisme. Je gagerois, dit la „ Marquise, qu'ils sont de vous. En „ ce cas je ne m'étonne plus que vous

„ les possédiez si bien par cœur, & „ que vous en preniez si vivement le „ parti. Faites-moi donc, je vous prie, „ appercevoir ce tableau philosophi- „ que. J'eus beau insister pour que „ nous continuassions notre lecture de „ *Pope*, il fallut obéir aux ordres de „ la Marquise, & lui expliquer en „ abrégé le sistême de Neuton sur „ l'Optique. Je commençai donc par „ lui apprendre que la lumiere n'est „ rien moins que ce qu'elle paroit être „ aux yeux du Vulgaire; que chaque „ rayon du Soleil se divise en plu- „ sieurs autres de couleurs rouge, „ orangée, jaune, verte, bleue, indi- „ go & violette; que du mêlange de „ ces sept couleurs.... Doucement, „ dit la Marquise en m'arrêtant: al- „ lons, s'il vous plaît pas à pas; vous „ vous embarassés peu, à ce qu'il me „ paroît, si l'on a la force de vous „ suivre ou non. Expliquez-moi je vous „ prie les choses un peu plus en dé- „ tail. C'est-à-dire, lui répliquai-je, „ Madame, que vous ne serez pas „ contente, si vous n'avez de moi un

„ traité complet sur ce *Settemplice*. „ Pourquoi non, me dit-elle? J'ai en- „ tendu dire que *Neuton* jouissoit d'une „ grande réputation, je ne serois pas „ fachée, je l'avoue, de sçavoir à quel „ titre il se l'est acquise. Enfin s'il „ vous faut vous le dire, ajouta-t-elle „ en souriant, vous m'avez fait naître „ l'envie de devenir Neutonienne. Peut- „ être y a-t-il de ma part trop de „ présomption. Voilà, Madame, lui „ répondis-je, le vrai moyen de mettre „ le Neutonianisme à la mode. Mais, „ *Pope*, Madame, ajoutai-je en lui „ montrant le livre que je tenois tou- „ jours, de quelle humeur va-t-il être „ en se voyant si brusquement aban- „ donné? D'après le portrait que vous „ m'en avez fait, me répliqua la Mar- „ quise, il doit m'en sçavoir bon gré, „ & me tendre lui-même la main „ pour parvenir à cette découverte. „ Enfin sa volonté sur cet article étoit „ si positive, qu'envain j'eusse allégué, „ pour m'en défendre, les prétextes or- „ dinaires, telle que la difficulté de „ la matiere, mon incapacité, &c.

„ Je n'obtins pas même le moindre „ délai, & je ne pus jamais faire re- „ mettre la partie au soir, quoique „ je lui représentasse que c'étoit le „ tems consacré pour ces sortes d'En- „ tretiens, celui qu'avoit choisi dans „ un cas pareil le plus agréable des „ Philosophes François, & que la „ mode en un mot vouloit que l'on „ ne philosophât avec les Dames que „ la nuit & dans un bosquet écarté. „ Laissons la mode, me dit elle, en „ imposer à d'autres. Le jour, selon „ moi, est plus propre que l'obscurité, „ lorsqu'il s'agit de raisonner sur la lu- „ miere. Il fallut donc se rendre à „ son empressement. Mais comment? „ Par où commencer? La Marquise „ n'avoit aucune teinture de Philoso- „ phie. Je n'avois ni Prisme, ni verre „ lenticulaire: d'ailleurs parler de phi- „ sique, sans pouvoir s'aider du se- „ cours dela Géométrie, n'étoit pas une „ chose facile. Voici cependant comme „ je m'en tirai.

L'Auteur après avoir établi en général le rapport qu'il y a entre la félicité hu-

maine & la connoissance de la Nature, passe à l'histoire des différens systêmes, auxquels le désir naturel de connoitre la marche de l'Univers a donné naissance, & des différentes Ecoles qui ont existé en Italie, à commencer par celle de Pythagore, jusqu'à Galilée, qui le premier commença à débrouiller le cahos d'absurdités où la Physique étoit ensevelie. Delà venant à Descartes & à ses Partisans, il apprend à la Marquise la vogue qu'eut d'abord ce systême séduisant en apparence, & dont quelques principes éblouissans qui n'étoient soutenus d'aucune expérience, faisoient l'unique base. Ce qu'il en dit donne envie à l'Ecoliere de le connoitre plus particulierement. L'Auteur satisfait sa curiosité, & lui développe tout ce systême. La Marquise, séduite au premier coup d'œil, le trouve admirable ; la facilité avec laquelle on y rend, selon elle, raison de tout, l'enchante : elle applaudit principalement au systême de la lumiere, & à la façon dont elle parvient du Soleil à

nous dans l'hypothèse de Descartes. Celui des couleurs lui paroit dabord également bien imaginé & naturel ; mais lorsqu'elle en est à la distinction des réelles & des apparentes, son imagination se révolte, & refuse de croire que la couleur ne soit pas une qualité existante dans la matiere même, où elle l'apperçoit, mais un simple phénomene idéal, dont la lumiere n'est que la cause occasionelle & dont la réalité n'est que dans l'imagination du Spectateur. Le reste de cet Entretien roule sur ce sujet, ce qui conduit naturellement le Philosophe Dissertateur à l'examen de l'Optique de Descartes ; mais le diner que l'on vient annoncer termine agréablement la conversation.

ENTRETIEN II.

L'AUTEUR dans cet Entretien représente la Marquise occupée pendant tout le repas, de ce qu'elle vient d'apprendre. Elle savoit bon gré à *Descartes*, de l'avoir en si peu de tems & a si peu de frais initié dans les mysteres de la nature. Tout ce qui la chagrinoit, c'étoit de voir ses cheres cou-

leurs, pour lesquelles elle avoit tant de goût & d'amitié, privées de réalité ; & n'être plus qu'un fantôme d'imagination. Le repas fini & le caffé pris, elle se retire dans son appartement pour se reposer jusqu'à ce que la chaleur du jour soit passée. Après quoi elle se rend dans une gallerie, dont la vûe donnoit sur un agréable parterre. Le Philosophe s'y rencontre, & la conversation se renoue L'Optique est le sujet qu'on y traite. L'Auteur débute par les principes généraux de cette science & explique à la Marquise la maniere dont la lumiere agit sur les corps, soit par réflexion, soit par réfraction, suivant que les milieux qu'elle traverse sont plus ou moins denses. Les exemples dont il se sert pour rendre ce qu'il dit plus sensible, sont souvent assaisonnés d'enjouement, & toujours d'une clarté évidente. Puis appellant l'expérience à son secours, il amene insensiblement & par dégrés son écoliere à comprendre, par le moyen du verre lenticulaire, l'effet du rayon visuel sur la rétine, & en général toute la mé-

canique de l'œil. Ces vérités paroissent à la Marquise autant de miracles : son penchant pour *Descartes* lui fait demander s'il est encore l'Auteur d'une telle découverte ; mais elle apprend que c'est *Kepler* à qui on en est redevable. Une difficulté cependant l'embarasse ; c'est de savoir comment les objets peints dans l'œil de bas en haut, peuvent nous paroître droits. Le Philosophe la leve par l'expérience de l'aveugle tenant deux bâtons en croix, & cette idée réjouit beaucoup la Marquise. *Qui se seroit imaginé*, dit-elle, *que pour résoudre une question d'optique, il fallût fermer les yeux ? Cela me rappelle ce que l'on dit des Quinze vingts de Paris, qu'en tems de brouillard, ce sont eux qui reconduisent les gens dans leur demeure.* Cette réflexion amene l'hypothése agréable d'un Aveugle de naissance à qui la vûe seroit subitement rendue, & de la singularité de ses réflexions & de son étonnement en pareil cas. Cet endroit est écrit avec une légereté qui égaye infiniment la matiere. L'Auteur, après cette espece

d'épisode, continue son exposition des principes de l'Optique, & des différens phénoménes qui en sont l'objet La description du Télescope & du Microscope amuse beaucoup la Marquise, qui réfléchissant à ce sujet sur l'énorme disproportion des corps organisés existans dans l'Univers, ajoute très plaisament : *Nous faisons dans la Nature le rolle de demie teinte. Notre place est entre les deux extrémités.*

Mais dans le tems qu'elle s'applaudit de ce qu'elle vient d'apprendre, & qu'elle fait avec le plus de vivacité l'éloge du sistême de *Descartes*, une réflexion du Philosophe vient mettre en déroute toutes ses idées : « Quel dommage, Madame, lui dit-il, que tout » ce que vous avez entendu soit faux » & contraire à l'expérience, que ce » ne soit en un mot qu'une belle chimere. Adieu donc, répond la Marquise, „ tout mon sçavoir prétendu. Elle avoue la peine qu'elle a à se départir de ce sistême. Sur ce que le Philosophe lui objecte en premier lieu, que le cours des planetes est impos-

sible avec les tourbillons ; elle prend le parti de Descartes, & cherche à le justifier avec un interêt qui rend la conversation vive & animée. Mais bientôt son Maître lui annonce une difficulté sans réplique, & lui montrant la perspective qui termine la gallerie où ils se trouvent : « C'est lui dit-il, „ Madame, la peinture que vous „ voyez sur cette muraille, qui con„ damne *Descartes*, & qui lui fait son „ procès sans ressource. Si je le croyois, répond la Marquise avec chaleur, je la ferois effacer à l'instant. Le Neutonien, après avoir plaisanté sur cet amour aveugle qu'elle témoigne pour *Descartes*, se met en devoir de lui démontrer l'impossibilité que deux rayons qui se croisent dans leur route, passent audelà du point d'incidence, & parviennent aux yeux de deux Spectateurs. Il tire l'exemple qu'il employe pour en convaincre la Marquise, de la peinture à fresque qui termine la galerie; ensorte qu'elle est obligée de se rendre à l'évidence de cette objection, & de convenir avec son Philosophe Disser-

tateur, qu'envain *Malbranche*, dont on lui expose le sistême, a tenté de remédier à cet inconvénient, & qu'il n'y a pas réussi. Un importun que M. *Algarotti* amene ici sur la scéne très à propos & avec beaucoup d'art, forme une ombre avantageuse au tableau & y répand de la variété. Ce personnage appellé *Simplicio*, est une espéce de fou gai obsédé du Démon des vers. La Marquise qui connoit son foible, ne le voit approcher qu'en tremblant. Cependant rassurée & instruite par son Philosophe de la conduite qu'elle doit tenir, elle trouve le moyen de lui rompre en visiere, & de continuer l'entretien malgré sa présence. Ensuite elle descend faire un tour de jardin en attendant l'heure du souper.

ENTRETIEN III.

Cet Entretien se passe dans l'appartement de la Marquise, où le Philosophe s'est rendu dès le lendemain matin, lorsqu'on lui a annoncé qu'elle étoit

visible. Après diverses réflexions où chacun produit ses idées sur la Physique expérimentale, dont le Neutonien prouve à la Marquise l'avantage & la nécessité, l'entretien tombe sur le sistême d'optique du Philosophe Anglois, & ses principes y sont développés fort au long. C'est là que la Marquise apprend, que la couleur réside réellement dans les rayons mêmes de la lumiere, & non dans la façon dont ils sont réfléchis en tombant sur les corps opaques ; que chacune des sept couleurs primitives a son degré particulier de refrangibilité ; qu'elles sont inaltérables & constantes dans l'ordre qu'elles observent entre elles à quelques tortures, pour ainsi dire, qu'on puisse les mettre. Ces vérités lui sont démontrées par les expériences ordinaires, & entre autres par celle du rayon reçû dans une chambre obscure & décomposé avec le prisme. Cela paroit si convainquant à la Marquise, qu'elle avoue être reconciliée avec les expériences, dont elle s'étoit d'abord déclarée l'ennemie, en les voyant dé-

truire de fond en comble le Cartésianisme. Le Philosophe lui expose ensuite la façon triomphante dont Neuton a vaincu preuve en main les adversaires que son sistême lui avoit suscités. L'entretien se termine par admirer de part & d'autre la patience avec laquelle il a poussé ses recherches au dernier dégré d'évidence.

Le quatriéme Entretien roule encore sur cet objet, & contient même plus en détail l'histoire des découvertes successives faites par le Philosophe Anglois sur la nature de la lumiere & des couleurs. On retrace ici son calcul des différens degrés de réfrangibilité, selon la densité plus au moins grande de l'air que traverse le rayon de lumiere; la formation du rayon artificiel par le moyen de la multiplication des prismes, & les diverses expériences qu'il réitéra plusieurs fois, pour s'assurer d'où provenoit la variété des couleurs dans les corps. Ces découvertes de Neuton, si intéressantes & si admirables, frappent tellement l'esprit de la Marquise, qu'elle s'écrie ingénieusement, » qu'il en est de la

Philosophie de *Neuton*, comme de la guerre que faisoient les Anciens, à qui une seule bataille valoit ordinairement la conquête d'une Province entiere «. ,, Ajoutés, Madame, reprend le Philosophe, ,, que c'est tout le contraire pour ,, les autres sistêmes. Il faut les comparer à la guerre telle que la font ,, les Modernes, qui dans toute une ,, campagne se rendent tout au plus ,, maîtres d'une place dont on stipule ,, au bout de quelques mois la restitution, en dressant le traité de paix«.

L'Auteur dans ce curieux détail n'oublie pas de parler de la perfection dont le Télescope est redevable aux soins de *Neuton* qui s'étant le premier apperçu de l'aberration de la lumiere au foyer de la lentille objective, rémédia à cet inconvénient, en y substituant le miroir concave. Puis il touche à la Marquise deux mots du sistême de ce Philosophe touchant l'*Attraction* dont il promet de l'entretenir plus amplement le lendemain.

ENTRETIEN V.

Avant que d'entamer ce cinquiéme entretien, M. *Algarotti*, toujours aussi attentif à égayer ses Lecteurs, que soigneux d'instruire son écoliere, fait naître l'agréable contretems d'une compagnie de Dames & de Cavaliers qu'il suppose venir rendre visite à la Marquise. Le jour se passe par ce moyen dans la joie, ainsi qu'à parler de nouvelles & des dernieres modes de Paris. Le soir on entre dans une barque élégante préparée par les ordres de la Maîtresse du Logis, pour aller prendre le frais sur un canal, & jouir du plaisir de la pêche, en attendant un souper délicat qui se prépare. Enfin le lendemain après dîner la compagnie se retire, & la conversation recommence. On apprend à la Marquise ce que c'est que la gravité des deux corps au centre, & les Loix du mouvement telles que les apperçut d'abord Galilée, en fixant par hasard la vûe sur les oscillations d'une lampe

d'Eglise. De là passant à la découverte de *Neuton* touchant l'attraction mutuelle & réciproque des corps découverts, occasionnée de même par un hasard singulier, on lui prouve la solidité de ce systême par les calculs géométriques, mis cependant à sa portée, & par les expériences. Vient ensuite celui de la pression lunaire pour expliquer le flux & reflux. Après cela le Philosophe fait l'application des principes de l'Attraction à l'Optique, & il finit par chanter les louanges de Neuton dont il rapporte même un trait qui prouve, que la modestie marchoit en lui de pair avec la science.

Nous avons passé légérement sur ces cinq Entretiens que tout le monde connoit, pour nous arrêter davantage au sixiéme, qui, comme nous l'avons déja dit, paroit ici pour la premiere fois.

ENTRETIEN VI.

L'EPOQUE de ce sixiéme Entretien, est plus récente que celle des autres.

L'Auteur, dans le récit historique qu'il a mis à la tête, raconte que depuis la publication des premiers, il a voyagé tant en France que dans le Nord. C'est au retour de ces voyages, qu'il s'avise d'aller surprendre la Marquise à son château de Mirabello. Il a le bonheur de la trouver seule, & d'en être reçû avec toute la joie possible. Après les premiers complimens, & quelques momens employés à parler de nouvelles, de modes, d'historiettes, la conversation retombe sur la Philosophie. Comme le but de cet entretien est de réfuter l'Antineutonianisme & d'affermir la Marquise dans le sistême qu'elle a embrassé, l'Auteur, pour l'animer, se suscite ingénieusement un adversaire dans la personne de ce *Simplicio* dont il a été déja parlé. Il apprend donc par la Marquise que, depuis son absence, cet homme, sans cesser pour cela de faire sa charge d'importun, de Poete est devenu Philosophe, & qu'elle a souvent le malheur d'être ennuyée de sa façon extraordinaire de penser. Le hasard l'amene

au même instant; il reconnoit l'Auteur avec une espece d'embarras, & bientôt il se trouve forcé d'en venir aux prises avec lui, parce que la Marquise, pour engager la dispute, commence par lui demander des nouvelles de ces découvertes récentes dont il l'entretenoit quelques jours auparavant, & qui devoient selon lui renverser de fond en comble le sistême de *Neuton*. Il s'excuse d'abord de le faire, alléguant pour motif qu'un Italien en est l'Auteur, & que c'est assés qu'elles n'ayent pas l'avantage de venir de loin, pour qu'on n'en fasse aucun cas. A la fin cependant il cite le Livre intitulé, *les Affections de la lumiere*, où les fameuses expériences du Prisme sont révoquées en doute, & où l'on fait revivre, comme le remarque très bien la Marquise, l'ancien systême des couleurs produites par le seul mêlange de l'ombre & de la lumiere. Alors le Philosophe Neutonien qui se rappelle de l'avoir lû, en cite les deux principaux axiomes, dont le second est l'inverse du premier, & où il s'agit de rayons tantôt reflé-chis

chis sur un fond clair par un milieu obscur, tantôt sur un fond obscur par un milieu clair, & produisant dans la premiere hypothese le jaune & le rouge, & dans la seconde le violet ou l'azur, selon la densité des milieux. A cette seule exposition, la Marquise en saisit à l'instant l'absurdité; elle déclare qu'elle ne conçoit pas plus qu'un fonds obscur refléchisse la lumiere, que si on lui parloit d'un aveugle qui vit clair. Le Neutonien applaudit à sa remarque, & lui fait de plus appercevoir l'erreur grossiere, où l'image du verre employée par l'Auteur de ce systême, l'a plongé. Une seconde objection de la même espece faite par *Simplicio*, est encore réfutée sans peine avec les mêmes armes. L'Anti-Neutonien obligé d'abandonner la partie sur cet article, appelle ensuite à son secours M. *du Fay* de l'Académie des Sciences de Paris, qui a prétendu, comme on sçait, qu'il n'y avoit que trois couleurs; sçavoir, le rouge, le jaune & le bleu, & que leur mêlange produisoit les quatre autres couleurs

admises par Newton au rang des primitives. A cela le Philosophe répond par les mêmes expériences & les mêmes objections qu'il employa dans le tems contre M. Dufay, expériences que la Marquise reconnoit pour triomphantes, & sans replique. Mais *Simplicio*, qui n'en est pas aussi convaincu, ajoute pour défendre ce systême, qu'il doit prévaloir sur celui de Newton, par la raison qu'en fait d'opérations de la Nature, la simplicité est toujours préférable, & que moins un systême est compliqué, plus il est probable qu'il approche du but. A cela son antagoniste lui répond avec sagesse, que pour juger sainement de la simplicité des moyens, il faudroit sçavoir au juste le but où tend la Nature, & quelles sont ses fins; ce qui n'est pas donné à l'homme de pénétrer, puisque Descartes lui-même, qui en fait de recherches Philosophiques, ajoute-t-il, fut un autre Charles XII, a défendu expressément à ses Disciples de le tenter & d'oser interroger la Nature sur cet article. Le Neutonien

prouve encore par d'autres expériences l'essence réelle du verd primitif, produit par la lumiere, & sa différence d'avec le verd artificiel composé de deux couleurs; comme aussi que l'impossibilité où se trouva M. Dufay de produire la vraie couleur blanche par le seul mêlange de ces trois. Il termine cependant cette réfutation par rendre justice au mérite de cet Académicien, qui seroit devenu, selon lui, partisan de Newton, si la mort ne l'eût enlevé sitôt, & qui auroit infailliblement enrichi le systême de l'Optique de nouvelles découvertes, comme il fit au sujet de l'Electricité. *Simplicio* doute que cette conversion supposée de M. Dufay eût eu lieu, & il se retranche à dire qu'en tous cas il eût eu à dos le reste de l'Académie des Sciences. L'Auteur le désabuse de croire que l'on soit encore parmi nous si peu Neutoniens, & lui cite entr'autres, comme partisans zélés de ce Philosophe, MM. *de Voltaire* & *Maupertuis*; ajoutant, au sujet de ce dernier, un détail historique & précis des décou-

vertes qu'il a faites par le moyen de ses calculs géométriques sur l'attraction des corps, sur la nature & la marche des Cométes, & sur la figure de la terre, suivant l'opinion de Newton, dont cet Auteur a, comme on sçait, démontré la justesse.

Ici la Marquise interrompt le discours: elle sçait en général qu'il y a eu différens systêmes sur la configuration de la terre, mais ses connoissances sur cette matiere ne vont pas plus loin. C'est pourquoi elle prie le Philosophe de la mettre au fait, puisque la conversation s'y trouve naturellement amenée. Celui-ci pour lui obéir reprend l'histoire dès l'origine, & remontant à l'époque du voyage de Richer, à la Cayenne, sous le Regne de Louis XIV, il lui apprend la premiere découverte qui en résulta; sçavoir, la diminution de la gravitation sous la ligne équinoxiale, reconnue par le retardement de la pendule à secondes. Il lui fait appercevoir le dénouement & l'explication de ce phénoméne dans la force centrifuge dont il établit l'existence

& les effets par les raisonnemens ordinaires. Enfin il la conduit de là à la conséquence naturelle de l'applatissement de la terre vers les Poles, reconnu encore depuis pour certain & démontré par les supputations astronomiques de MM. *Picard* & *Cassini* sur l'inégalité des dégrés.

La Marquise, au récit de tant de merveilles, reste dans le plus grand étonnement. Pour l'Anti-Neutonien, tout frappé qu'il est intérieurement de leur évidence, il affecte d'en éluder l'aveu, & il refuse de se rendre, quoiqu'il n'ait à alléguer que des objections vagues & sans force. Son Adversaire, pour le combattre jusques dans ses retranchechemens, entreprend de lui prouver que la contrariété apparente d'un systême bon d'ailleurs ne suffit pas pour le faire rejetter comme mauvais. Il lui donne pour exemple à cette occasion la différence de la chaleur qu'on éprouve dans deux Pays également voisins du Soleil, le Pérou & le Brésil, situés l'un & l'autre sous la Zone Torride. Cette différence ne peut

selon lui, venir que de l'altération de la cause premiere, ce qu'il prouve par un raisonnement physique très naturel. D'où il conclud que, malgré l'apparente contradiction de l'attraction plus ou moins vive, & plus ou moins ralentie par la force centrifuge, le systême de Newton peut être regardé comme bon & solide. Il cite enfin les dernieres expériences faites par l'Académie, tant au Pérou qu'en Laponie, par ordre de Sa Majesté, & dont le résultat est certainement tout à l'avantage de Newton, non-seulement eu égard à son systême de la terre, mais encore quant à celui de l'attraction reconnue sensiblement dans les Montagnes de la Cordiliere, au Pérou, par la déclinaison de la perpendiculaire. La réponse constante de l'opiniâtre Anti-Neutonien, est que, malgré tous ces beaux calculs, il n'en croit pas moins que le systême de Newton aura ses revers, comme tous ceux qui l'ont précédé, & dont il n'est plus question.

Le Philosophe veut faire encore une derniere tentative ; ensuite il se leve sous le prétexte qu'une affaire l'appelle ailleurs, & il prend congé de la Marquise.



I I.

Notice concernant la Vie & les Œuvres de Pallavicini, *Sécrétaire, Conseiller & Poete de Sa Majesté Auguste III, Roi de Pologne, Electeur de Saxe.*

ETIENNE Benoist Pallavicini nacquit à Padoue le 21 de Mars 1672, de Charles Pallavicini & de Julie Rossi. Son pere tenoit dans la Ville de Salo un rang distingué. Les Somasques qui y enseignoient alors les Humanités, furent chargés de l'éducation du jeune Pallavicini, & il fit en peu de tems de tels progrès, qu'à l'âge de dix ans il soutint publiquement ses thèses de Philosophie. Lorsque ses études furent achevées, son pere l'emmena avec lui en Saxe où l'emploi de Surintendant de la Chapelle exigoit qu'il s'y rendît. Mais il y mourut en 1688, laissant son fils orphelin & éloi-

gné de sa patrie, dans un âge encore tendre. Cependant comme il s'étoit déja fait connoître par ses talens pour la Poesie, l'Electeur Georges III. qui régnoit alors, le nomma Poëte de la Cour. On vit alors Pallavicini composer avec succès des ouvrages Dramatiques dans un âge où l'on est tout au plus capable ordinairement de tourner un sonnet, ou un madrigal. Peu de tems après il fut reçû au nombre des Arcades de Rome, sous le nom de *Erifilo Criuntino*.

Après la mort de Georges III, & de Georges IV, son successeur, il passa à la Cour de Guillaume Electeur Palatin où il fut reçû d'abord en qualité de Poete & de Sécrétaire, & obtint ensuite le titre de Conseiller de Chambre. Ce Prince étant encore venu à mourir en 1716, il revint à Dresde où le Roi Auguste II. le décora des mêmes qualités de Poete & de Sécrétaire.

Pallavicini ayant résolu de fixer son séjour dans cette Ville, s'y livra tout entier à l'étude des Belles-Lettres. Son

principal soin fut de perfectionner le stile dont, malgré les bons exemples de quelques Ecrivains puristes, tels que Gravina, le sort sembloit être encore incertain, & contrebalancé par la corruption de son siécle. Cependant peu à peu il réussit à acquérir cette exactitude, qui caractérise ses derniers ouvrages, & notamment sa traduction des Odes d'Horace, qui est sans contredit ce qu'il a fait de meilleur, & par où il a mérité d'être couronné sur notre Parnasse.

Voici ce qui donna lieu à cette traduction. Le Maréchal Comte de Wakerbart avoit établi chez lui une Académie que l'on nommoit l'Académie des *Frigi*, composée des Gens de Lettres qu'il avoit pû rassembler tant à Dresde qu'à Leipsik. Il fut statué que pour l'ouverture chacun des Membres s'appliqueroit à traduire la troisiéme Ode du second Livre d'Horace, *Æquam memento rebus in arduis, &c*, attendu son rapport à la circonstance. Le Pallavicini qui étoit de cette Société, la rendit avec tant de succès en

vers Italiens, qu'encouragé par ce coup d'essai, il forma la résolution de traduire toutes les autres Odes de ce Poete. Peut-être cependant ne l'eût-il pas exécutée, sans un accident fâcheux qui lui survint alors. Il se cassa la jambe en tombant du haut d'un escalier. Obligé en conséquence de garder le lit fort longtems, Il prit le parti de consacrer à ce travail le loisir que ce malheur lui procuroit. Personne n'ignore quel accueil le public fit à cette traduction lorsqu'elle parut. Le Roi de Pologne alors régnant, qui daignoit s'interesser aux progrès des Belles-Lettres, en fut si content, qu'il engagea l'Auteur à achever ce qu'il avoit si heureusement commencé, & à donner une version complette de ce Poete Latin. Sous de tels auspices, notre Auteur s'embarqua dans cette entreprise, malgré sa difficulté; car il en est de cette finesse d'élocution, que l'on admire dans les Epîtres & dans les Satires d'Horace, comme des liqueurs spiritueuses qui s'évaporent lorsqu'on les change de vase. D'ailleurs, le sujet en est moins géné-

ral que celui de l'Ode qui traite pour l'ordinaire de fable, ou d'histoire, (sources connues & à l'usage de tout le monde), & plus propre par là à subir la métamorphose de la traduction. Cependant il faut convenir à la louange de Pallavicini qu'il a surmonté les obstacles au-delà de toute espérance. L'original en nombre d'endroits est si heureusement rendu, que la différence des deux Muses ne s'apperçoit pas. Le voile de l'honnêteté & de la pudeur orne & décore ce qui dans le texte péche par trop de licence. En un mot l'enjouement du Poete Latin s'y trouve avoir acquis, sans altération, un air de Patriotisme qui plait infiniment. On ne sauroit néanmoins se dissimuler qu'il n'y ait quelques endroits louches & mal interprétés, & d'autres où le costume est aussi peu religieusement observé, que dans ces tableaux, d'ailleurs excellens & bien faits, où l'on voit des armées Romaines pourvues d'artillerie, &c. Pallavicini s'apperçut bien lui même de ce défaut; mais comme il écrivoit pour

son tems, l'unique moyen qu'il imagina pour plaire, fut d'ajuster son modele à nos mœurs. Le but qu'il se proposoit est louable, & digne d'un homme de génie. Quel plaisir eût en effet causé la critique par exemple du stile de Lucile traduite littéralement? Aucun sans contredit. L'éloignement des tems a dissipé l'intérêt que la circonstance pouvoit alors y faire trouver. Mais malgré cela, sans donner, comme a fait ce Poete, dans une bigarure mal entendue, il eût beaucoup mieux fait de prendre exemple sur Pope qui dans le même cas s'est rendu plutôt l'imitateur d'Horace, que son Traducteur. Au reste il n'est pas douteux que si Pallavicini eût vécu, ce défaut n'existeroit plus aujourd'hui dans sa traduction, & qu'à force de la retoucher, il l'auroit amenée au point de perfection que l'on admire dans ses Odes.

Cet Auteur a encore donné plusieurs autres productions de cette nature, car la version étoit le genre d'ouvrage auquel il travailloit avec le plus

de plaisir. Il lui en coûtoit au contraire prodigieusement, pour s'appliquer à la Poesie Dramatique, dont le Héros est, selon lui, Métastase, qu'il envisageoit de son vivant sous le même point de vûe, que Stace regardoit de son tems Virgile pour le genre Epique. Je ne parlerai point ici de sa belle traduction en vers de l'Hécube d'Euripide, ni de celle qu'il fit en Prose de l'Histoire d'Allemagne du célébre *Jean Mascovius*, dont il n'eut le tems de publier qu'un volume, & laissa le second sous presse. Mais ce qui mérite d'être cité, est l'entreprise dont il avoit déja commencé l'exécution, de traduire de la prose en vers, chose rare parmi nous, où même l'on voit communément tout l'opposé, je veux dire des vers rendus en prose. C'est peut-être même l'unique exemple que nous ayons en ce genre. Je dis l'unique; car les versions des Psaumes ne sont pas de ce nombre, puisque le stile en est entierement poetique, & n'appartient point à la prose. Quoiqu'il en soit, l'essai que le Pallavicini

a fait en ce genre est digne, quoiqu'il ne soit point achevé, d'être proposé pour modele, & comme l'esquisse d'un grand Maître.

Le goût des Lettres n'empêcha pas cet Auteur de se livrer aux affaires de l'état. Il suivit en qualité de Sécrétaire le Comte de Lagnasco dans ses deux ambassades; l'une à Rome, l'autre à Vienne, & s'y acquit de la réputation en 1738. Il fut encore chargé, comme Conseiller d'ambassade, d'accompagner le Prince Royal dans son voyage d'Italie. Ce fut alors qu'il revit sa patrie pour la derniere fois. A peine de retour à Dresde, il tomba dangéreusement malade, & termina sa carriere à l'âge de soixante ans le 16 Avril 1742.

Le Pallavicini étoit un homme d'une société, & d'une aménité de caractere sans égale. Religieux, sans être hyppocrite; modeste, sans vanité; d'une discrétion dans les affaires à toute épreuve, sans cependant s'en prévaloir; ami sincere; aimant peu les grandes compagnies; Courtisan sans ambition &

sans malignité; complaisant à l'excès; sçavant plus que ne le sont les Poetes ordinairement. Il avoit peu d'imagination, mais beaucoup d'exactitude. En un mot on peut dire de lui qu'il devint Poete, & qu'il nacquit Philosophe.

Dès qu'il fut mort, le Roi de Pologne qui le chérissoit, fit faire une édition de ses ouvrages. M. Algarotti qui étoit alors à Dresde fut chargé d'y présider. Les parens du défunt lui apporterent tous ses papiers. « Je n'en » tirai, ajoute l'Auteur, que ce que je » crus qu'il eût bien voulu lui-même » mettre au jour, & je laissai de côté » tout ce qui auroit pû nuire à sa ré» putation ».

La Colonie Italienne de Dresde éleva un monument à ce Poete, & M. Algorotti composa l'épitaphe suivante en son honneur.

Stephano, Benedicto, Pallavicino, Salodiensi. Augusti III a Secretis, a Consiliis, Poetæ. In Rebus agendis, integro. In Aulâ, ambitionibus vacuo.

Musarum, tota vita, cultori. Qui Senex jam Romanorum Lyricorum Principem, alienæ civitatis impatientem, Hetruscum fecit. Colonia Palladia, Augusta P. Vixit ann. LXX. Dies XXVI. Obiit XVI. Kal. Maii. Anno M. DCC. XLII.



III.

LETTRES

DE POLIANCE A HERMOGENE,

Concernant l'Enéide d'Annibal Caro.

CEs Lettres sont la critique de cette fameuse traduction, si estimée par les Italiens, & mise par eux de tout tems en parallele avec l'original. Fronder un tel livre, & soutenir, dit M. *Algarotti*, qu'il ne mérite pas la réputation dont il jouit, c'est avancer un paradoxe. Aussi ne sont-ce point de longues dissertations que l'Auteur emploie ici: il se contente d'indiquer à l'ami auquel il écrit les passages où le Traducteur a rendu foiblement & d'une maniere lâche, ou même à contre-sens, l'original Latin. Il l'invite à en faire la comparaison, & lui cite, entre au-

tres, *Apparent rari nantes*, &c. *Est procul in Pelago*, &c. *Jubet ociùs omnes attolli malos* &c, & plusieurs autres distiques souvent amplifiés dans l'Italien par sept ou huit vers dont la prolixité énerve le sens de l'Auteur. Cette prolixité ne se trouve pas seulement en quelques endroits, mais presque par tout, desorte que la copie contient cinq mille cinq cens vers de plus que l'original, ce qui fait plus d'un tiers d'excédent.

M. *Algarotti* examine d'où peut venir cette excessive différence, & si la cause n'en résideroit pas par hasard dans la brieveté de l'endecassillabe Italien, qui comparé au vers Latin Héxamêtre, perd sur celui-ci quelques sillabes. Mais l'exemple du Davanzati qui a sçû l'emporter pour le Laconisme sur Tacite même, prouve que la faute ne vient point de la nature du vers, mais seulement d'*Annibal Caro*, & de son mauvais goût. Il a, dit notre Critique, passé à la filiere les grains d'or que son modele lui présentoit çà & là,

pour en dorer une demie page de traduction.

Le *Caro* n'est pas seulement à blamer pour cette langueur de stile, qui prive sa traduction des beautés de l'original, mais encore pour l'infidélité avec laquelle il a souvent rendu son texte. Quelques passages cités à ce sujet, prouvent qu'en effet il ne l'a pas toujours entendu. Enfin un défaut plus grand encore, selon M. *Algarotti*, de la part de ce Traducteur, c'est d'avoir inséré dans l'ouvrage ses propres saillies & ses réflexions, défaut ordinaire, ajoute ce critique, de ceux qui traduisent, & qui au lieu de se borner au titre pur & simple d'interprétes, se mêlent de faire penser un Auteur à leur façon. Il cite à cette occasion le bon mot de *Racine*, qui en parlant de la traduction des Philippiques par M. de *Tourcille*, disoit : *Il sera tant, qu'à la fin il rendra Démosthene bel esprit.*

Dans la seconde Lettre, Monsieur *Algarotti* fait voir qu'il n'est pas le premier qui ait porté ce jugement de l'E-

néide d'*Annibal Caro*, mais que le *Dryden*, le Docteur *Morelli*, Italien, l'Abbé *Regnier*, *Guideccioni*, *Quattromani*, *Egizio*, *Apostolo Zeno*, *Udine*, &c. en ont pensé de même, & lui ont fait les mêmes reproches ; que d'ailleurs cet ouvrage est le fruit de la vieillesse du *Caro*, & des momens de relâche que lui laissoient ses infirmités ; qu'il ne le fit que par forme de délassement & de badinage, & cela dans l'espace d'environ deux ans ; qu'enfin le *Varchi* qui avoit coutume de revoir ses productions, n'a jamais lu ni corrigé celle-ci.

Les deux autres lettres roulent encore sur le même sujet. Dans la derniere, l'Auteur, pour faire voir que la partialité ne l'anime pas, rend justice à ce qu'il y a de louable dans le *Caro*, comme à la pureté de son stile, à la cadence de ses vers, & au soin avec lequel il évita ces airs guindés & affectés si communs de son tems.

Le reste de ce premier volume contient différentes autres Lettres du même Auteur sur divers sujets. Voici

celles qui nous ont paru les plus interessantes.

A M. Alexandre Fabri de Bologne.

» VOYEZ, lui dit-il, le peu de foi » que l'on doit ajouter aux bruits de la » Renommée ! La derniere gazette pré» tend que je suis occupé dans Dresde » à des négociations politiques, tan» dis que depuis un an je réside à Ve» nise au milieu de mes livres. Voyez » aussi combien les Jugemens des hom» mes sont téméraires. Vous me croyez » enfoncé dans les rêveries de la Phi» losophie, tandis que ce sont les » Belles-Lettres qui m'amusent. Pour » preuve de ce que je vous avance, » prenez la peine de lire l'échantillon » que je vous envoie de la maniere dont » je fais discourir en notre Langue le » Docteur *Swift*, ce Lucien de l'An» gleterre «.

Cette Lettre est effectivement accompagnée d'un morceau traduit de l'Anglois par M. *Algarotti*. Ce badinage du Docteur *Swift*, est une Ironie

outenue : il est intitulé, *Essai critique sur la faculté de l'ame, &c.* En voici la traduction.

« Amateur, comme je sçai que vous l'êtes, Monsieur, des Antiquités, il est naturel de penser que le nouveau goût vous plaira. Je vous avouerai que je ne suis pas peu indigné de ces lieux communs, de ces citations bannales de nos Moralistes actuels, & que je ne puis retenir ma colere, en les voyant perdre à chaque instant de vûe leur objet. J'essaye dans la Dissertation suivante d'éviter ces énormes défauts, & de donner à la jeunesse un modele aussi parfait qu'il m'est possible, de la forme que doit avoir un Traité de morale. Vous remarquerez du neuf dans mes pensées & mes réflexions, de l'ordre & de la clarté dans mes raisonnemens, en un mot des sillogismes qui m'appartiennent. Cet ouvrage, quelque peu d'étendue qu'il ait, m'a coûté beaucoup de tems & de peine. Je souhaite que vous daigniez l'accueillir & le

regarder comme la plus grande preuve de mon sçavoir & de ma capacité.

„ L'homme, selon les Philosophes, est un Microcosme, c'est-à dire un petit monde, ou si l'on veut l'univers en miniature. Mais selon moi, il y a comparaison entre le corps humain & le corps politique de la société. Cela posé, que penser du sistême d'Epicure, qui compose l'univers par le concours fortuit des Atômes ? C'est dire que du mêlange fait au hazard des lettres de l'alphabet, il peut résulter un excellent traité de Philosophie. *Vous riés, amis* (1)? Une pareille absurdité ne peut qu'en engendrer d'autres. Car tout édifice construit sur de mauvais fondemens, doit nécessairement s'écrouler. C'est ainsi que les hommes se précipitent d'erreurs en erreurs, & que semblables à Ixion, au lieu de Junon, ils embrassent une nue, ou laissent

[1] *Risum teneatis amici.* Horat.

» comme

comme le Chien de la fable, la réalité pour courir après l'ombre. De tels sistêmes ne peuvent donc avoir de la solidité. C'est le fer & l'argile de la statue de Nabuchodonosor. J'ai lu quelque part qu'Alexandre exprima jadis par des larmes, ses regrets de ce qu'il n'y avoit point dans la Nature un autre Monde à conquérir. Certes il n'eût pas eu cette peine, si le concours accidentel des atômes eût été vrai. Je dis donc qu'une telle proposition est, à proprement parler, l'hydre à cent têtes qui n'a de réalité que dans le cerveau de la populace, & non chez un aussi grand Philosophe que l'étoit Epicure. Ses prétendus Sectateurs qui mettent cette chimere sur son compte se servent en cela de son nom, comme le Singe fait de la patte du Chat.

„ Quoiqu'il en soit, pour guérir un mal quelquonque, il faut le connoitre d'abord; & bien que la vérité soit, comme a dit un Philosophe, au fond d'un puits, l'homme cependant, à moins qu'il ne soit pleinement aveu-

gle, ne marche point à tâtons en plein jour. Ainsi à l'exemple de tant de grands hommes qui, j'en conviens, en sçavoient bien plus que moi, je puis risquer de sonder le terrein.

„ D'abord je ne crois pas qu'un Philosophe soit tenu de rendre raison de chaque phénomene particulier que la Nature produit ; encore moins qu'il soit dans l'obligation de se jetter à l'eau, comme fit Aristote qui ne pouvant expliquer le flux & le reflux de la Mer, prononça contre lui-même cette fatale sentence, *Quia te non capio, tu capies me*, & fut ainsi tout à la fois dans cette occasion, Juge, Accusateur, Boureau, Patient. Socrate bien différent de celui-ci, avouoit au contraire tout bonnement qu'il ne sçavoit rien, & il mérita par-là d'être déclaré par l'Oracle, le plus sçavant de tous les humains.

„ Mais pour revenir à mon sujet, je tiens pour une chose évidente, & ni plus ni moins certaine qu'une démonstration d'Euclide, que la Na-

„ ture n'opere rien envain, & que „ s'il nous étoit donné de pénétrer dans „ l'intimité de ses secrets, nous ver- „ rions qu'il n'y a pas un seul brin „ d'herbe, même la plus sauvage, qui „ ne joue son rôle particulier dans „ l'Univers. Nous verrions que c'est „ précisément dans les plus petites ve- „ tilles que la Nature est le plus ad- „ mirable; que son industrie, s'il est „ permis de le dire, brille le plus dans „ la mécanique de l'Insecte le moins „ sensible à l'œil; qu'enfin cette pro- „ digieuse variété que l'on remarque „ dans tout ce qu'elle produit, la „ fera toujours triompher de l'art, „ comme dit le Poete : *Naturam ex- „ pellas furcâ, tamen usque recurret.*

„ Mais les erreurs, ces maladies „ de l'ame qui doivent leur origine „ a la diversité des opinions des Philo- „ sophes, sont en aussi grand nom- „ bre dans l'Univers, & y font au- „ tant de ravages que les maux cor- „ porels sortis de la Boete de Pandore. „ Aussi est ce pour cela que ces mêmes „ Philosophes n'ont point laissé au fond „ l'espérance, &c.

„ Telle est, ajoute ensuite M. *Algarotti*, » la belle méthode qu'em- „ ploye *Swifft*, & la maniere dont il „ traite son grave & important su- „ jet. C'est ainsi qu'il jette un ridicu- „ le sur les méchans Ecrivains de sa „ Nation, qui ne méritent pas une „ critique sérieuse.

„ Vous voyés, continue l'Auteur, „ par cet échantillon, quel est le genre „ de travail qui m'occupe maintenant. „ Adieu ".

Autre au Docteur D. Dominique Fabri, à Bologne.

„ JE me souviens, écrit M. *Algarotti*, » d'avoir lû quelque part dans „ *Voltaire*, que ce vers de sa *Henriade*,

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

„ ne pouvoit se rendre en Italien par „ un seul vers. Voici cependant de quelle „ maniere je le traduis :

Tal secondo brillò, che primo oscura.

„ Cet autre qu'il cite aussi comme étant „ dans le même cas,

Un nom trop tôt fameux est un pesant fardeau.

„ Seroit-il mal rendu par,

Un nome primaticcio è una gran soma?

„ Et ceux-ci,

La douleur est un siécle, & la mort un moment.

Un secolo è il dolor, la morte un punto.

Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous.

Lincei co gli altri, e con noi stessi Talpe.

„ Qui nous empêcheroit encore d'ex- „ primer les suivans de cette ma- „ niere, & d'adresser à quelque aima- „ ble Marquise de notre Nation ce „ quatrain :

La tua voce il cuor mi tocca,

E sarei pur fortunato
Nel ridare alla tua bocca
Il piacer ch'ella mi ha dato.

Que ta voix divine me touche,
Et que je serois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné!

„ M. *Algarotti* cite encore plusieurs „ autres traductions rendues vers par „ vers, dont la plus heureuse en ce „ genre est selon lui celle-ci :

Latrai pe' ladri, e per gli amanti tacqui:
Cosi a messere, & a Madonna piacqui.

„ Il y a dans le Latin :

Latrans excepi fures, & mutus Amantes:
Sic placui Domino, sic placui Dominæ.

Ce que l'on pourroit rendre en François de cette maniere :

Hargneux pour les voleurs, muet pour les galans,

A Madame, à Monsieur, je plais en même tems.

La conclusion de M. *Algarotti* sur cette matiere, est qu'il y auroit de la puérilité à vouloir ainsi rendre chaque chose mot à mot, ou vers pour vers, & que pour une fois que l'on y réussiroit, on y échoueroit mille, témoin ce vers d'Ovide :

Mars videt hanc, visamque cupit, potiturque cupita.

Ou cet autre de Perse.

Vive memor Lethi, fugit hora, hoc quod loquor, inde est.

En vain, dit-il, on essayeroit de traduire de cette maniere, puisqu'il a fallu à *Boileau*, pour le *hoc quod loquor inde est*, ce vers entier :

Le moment où je parle est déja loin de moi.

Autre à M. l'Abbé Ortès, à Venize.

L'AUTEUR répond à un fait singulier dont cet Abbé lui avoit fait part au sujet d'un aveugle. » Bien des obligations, lui dit-il, à votre aveugle » de ce qu'il vous a fait chanter, je » veux dire, de ce qu'il me procure » une Lettre de vous «. Il lui rapporte ensuite d'autres faits de la même nature ; tels que celui de *J. B. Strozzi* Florentin, ami intime de *Chiabrera*, qui, quoique privé des deux yeux, faisoit des plans admirables d'architecture ; & d'un certain Sculpteur aveugle, nommé *Grambassi*, qui vivoit dans le même tems, dont l'industrie, à force de tater & de retater son modele, alloit jusqu'à en attraper assez bien la ressemblance, soit en terre, soit en cire.

» Mais sans remonter si haut, ajoute l'Auteur, » qui n'a pas entendu parler, il y a quelques années, de ce » fameux Anglois, *Sanderson*, qui » privé de la vue par la petite vérole,

» dès sa plus tendre enfance, ne se » souvenoit aucunement d'avoir vû le » jour, & cependant raisonnoit Optique comme un autre Newton ? Ce » fut lui, qui en dépit des clairvoyans, » donna la solution du fameux problême de *Molineux*, rapporté par » *Locke*. Il s'agissoit de sçavoir, si un » aveugle de naissance à qui l'usage de » la vue seroit subitement rendu, pourroit en n'employant que ce nouveau » sens, distinguer le globe d'avec le » cube. Locke & Molineux tenoient » pour la négative. Leur raison étoit » que, n'ayant nulle idée du clair & de » l'obscur & de l'effet plus ou moins » grand de l'un & de l'autre sur telle » & telle figure, il n'y avoit que le tact » qui pût lui faire sentir la différence du » corps sphérique à l'angulaire. L'Aveugle Sanderson soutint l'opinion contraire ; & voici son raisonnement tel » que l'illustre M. *Folkes*, me l'aprit, » dit M. Algarotti, avec quelques autres anecdotes.

» Je conviens, disoit Sanderson, » que j'ignore l'impression que fait sur

» l'œil la vue d'une Sphere ou d'un » globe, que je ne sçai ce que c'est » que clarté & obscurité : cependant » je sçai que l'une des deux est le contraire & l'opposé de l'autre, comme » le silence est le contraire du son. Cela » posé, j'imagine une sphere & un cube » mis au Soleil & tournans l'un & » l'autre sur eux-mêmes en tous sens. » Je conçois qu'alors les parties, tant » de la sphere que du cube, qui seront en face du Soleil, seront » éclairées, & qu'au contraire celles » du côté opposé seront dans l'ombre. Je conçois encore que la sphere » en quelque sens qu'on la tourne, » présente toujours la même face, au » lieu que le cube doit offrir tantôt un » angle, tantôt un côté. De-là je tire » la conséquence, que le corps dont » l'apparence est toujours la même, » quoiqu'on le tourne, est une sphere, » & que l'autre est un cube.

Quelque chose, ajoute l'Ecrivain, que l'on puisse objecter à ce raisonnement, on ne sauroit disconvenir qu'il ne soit très ingénieux. Cette Lettre nous

donne encore d'autres exemples de la sagacité de ce merveilleux Aveugle, à qui même les problêmes de la Perspective n'étoient pas inconnus, non plus que les figures de Géométrie les plus compliquées, & de qui nous avons enfin un fameux traité de l'Analyse. M. *Algarotti* conclud en disant, que quelque soit la différence des classes où la nature range les hommes, quant à la distribution des sens, il y a quelque apparence que le résultat ou la somme de l'intelligence peut être la même, & le degré de félicité pareil chez tous. La mienne, ajoute-t-il, consiste à voir mes amis, & à les entretenir, &c.

A M. Mariette, à Paris.

Cette Lettre renferme un détail que les Amateurs de Peinture liront avec plaisir: c'est l'énumération des Tableaux ramassés par M. *Algarotti* pour la Gallerie du Roi de Pologne. Ces Tableaux sont,

Un portrait à l'huile du P. *Pozzo*.

Trois Tableaux de *Carle-Maratte*, dont le premier représente un S. Jean-Baptiste

enfant, & adorant Jesus-Christ: sa maniere est entre le Guide & le Guerchin. L'autre est une Crêche, dont les figures sont de grandeur demie naturelle. Le principal mérite de celui-ci est dans la façon dont le clair obscur y est traité dans le goût de la nuit du Corrége. A l'égard du troisiéme, c'est le fameux buste de la Vierge tenant entre ses bras l'Enfant Jesus endormi; tableau si connu où l'on voit les graces du Guide reunies avec la force du Carrache, & que les Connoisseurs ont admiré avec le même plaisir toutes les fois qu'on l'a exposé dans l'Eglise de Saint Roch, qui est à Venise le tribunal de la Peinture, comme l'est à Paris le sallon du Louvre.

Une Résurrection du Lazarre, de *Leandre Bassan*. Deux portraits en pastel de *Rosalba*, & le buste d'une Madeleine pénitente pareillement en pastel, où l'on jureroit voir le dessein du Guide, les couleurs de Vandick, & la precision du Dominiquin.

Deux tableaux de *Sébastien Ricci*, dont les figures sont de moitié moins

grandes que celles du Poussin, représentant, le premier un sacrifice à Vesta, l'autre un sacrifice à Silêne. C'est ce que cet Auteur a fait de mieux pour le dessein & le caractere. Ils étoient destinés (c'est tout dire, ajoute M. *Algarotti*) pour orner le cabinet d'un Prince qui jugeoit des talens en Artiste, & qui les recompensoit en Monarque [feu M. le Duc d'Orléans, Régent], mais il mourut avant qu'ils fussent finis.

Le fameux tableau sur bois du vieux *Palme*, qui représente les trois Graces, figures de grandeur demie naturelle. Jupiter élevé per les Nymphes du *Schiavone*. Un Saint Sebastien de grandeur naturelle de *Palme* le jeune. Deux autres tableaux représentant une Chasse: ouvrages achevés, bien entendus, & frappans surtout par le naturel. Sur l'un des deux, on lit ces mots: *Jean Vecnix 1693*.

Deux tableaux de *Bernard Strozzi*: sçavoir, une Joueuse d'instrument & un David tenant la tête de Goliath. Deux autres du *Bourguignon*, que l'on regardoit à Venise, comme deux des meilleurs morceaux qu'il y eût. A la vûe

de l'Aurore que l'un des deux représente, vous sentés, dit l'Auteur, le léger frissonnement qu'a coutume de produire la fraicheur du matin; & les deux armées que l'on voit s'entrechoquer dans le second, semblent se remuer réellement. Aussi un Eleve du Bourguignon disoit-il fort ingénieusement, qu'il y avoit cettte différence entre son Maître & les autres Peintres de bataille, que les Soldats de celui-ci se battoient tout de bon, au lieu que chez les autres ce n'étoit que pour rire.

Un autre tableau sur bois de *Holben*. M. *Algarotti* rapporte au sujet de ce Peintre une particularité que peut-être ignorent quelques Lecteurs: c'est qu'*Holben* peignoit de la main gauche(1). Voici l'histoire chronologique du Tableau en question. Il fut d'abord vendu à Basle cent ducats d'or. Ensuite un certain *le Blond* d'Amsterdam le paya mille ducats en 1633, & le revendit peu après le triple à Marie

(1) *Jouvenet*, devenu paralytique du bras droit, peignit aussi de la main gauche.

de Médicis, ayeule de Louis XIV. De là ce tableau revint entre les mains de le Blond, & augmenta encore de prix. De Hollande il passa à Venise, où il vint en la possession du fameux Doyen *Cambista*. Les Peintres alors l'estimerent mille doubles. Lorsque Cambista le légua à la maison Delfino, son prix étoit de trois mille sequins. Si vous me demandés, ajoute M. *Algarotti*, ce que je l'ai payé pour le Roi de Pologne, je vous répondrai plus que ne feroit le total des sommes employées pour tous ceux dont je vous ai donné la description.

L'Auteur fait ensuite la liste des Tableaux modernes qu'il a aussi eu la commission d'acquérir pour le même Prince. Il cite entre autres deux têtes, un Vieux & une Vieille du *Nazari*, dans le goût de la fameuse Vieille qui est dans la gallerie de Vienne, faite par *Taners*, ce Peintre si correct & cependant si malheureux dans le produit de ses Ouvrages, dont quelqu'un disoit ordinairement, qu'il travailloit pour les puces, & qu'il leur faisoit de très jolies map-

pemondes; bien different du Nazari qui a peint dans son goût, mais dont les masses ne perdent rien, malgré la finesse des parties.

Deux figures en demie teinte de *Nogari*, Peintre Naturaliste, attaché au genre Flamand. Un Pastel d'environ trois pieds, du fameux M. *Liotard*, qui représente une jeune Chambriere Allemande vûe de profil, tenant un plateau sur lequel est un verre d'eau, & une tasse de chocolat. Ce sujet est traité presque sans ombre, & sur un fond clair. Le jour vient de deux fenêtres opposées, dont la réflexion se fait dans l'eau du verre. Le tout malgré cela est nuancé avec la derniere délicatesse, & imite parfaitement bien le relief. Enfin pour tout dire en un mot, c'est un Holben en pastel dont les Chinois mêmes, qui sont ennemis jurés des ombres, seroient enchantés.

Les autres Tableaux dont parle M. *Algarotti*, sont tous des meilleurs Maîtres modernes, tels que Tiépolo, Amigoni, Pittoni, Zuccarelli, &c.

Tel est, ajoute cet Ecrivain, le commencement de la Gallerie des Modernes que je proposai dans le tems à la Cour de Pologne de former. Je me suis attaché, en faisant cette Collection, aux sujets où il m'a paru que chaque peintre excelloit, leur recommandant surtout d'éviter les fautes de *Costume*. Je leur ai fait choisir la mesure du Poussin pour la hauteur des personnages, comme celle qui me paroit la plus favorable tant aux habiles Dessinateurs, qu'à ceux qui ne sont pas de cette grande supériorité. D'ailleurs c'est la forme de Tableau que l'œil, selon moi, embrasse le plus facilement.

M. *Algarotti* joint encore au goût l'expérience, & à propos de l'achat des tableaux d'anciens Maîtres, il raporte un fait qui prouve ce que peut l'imposture en cette matiere.

» J'achetai, dit-il, un jour, pour sept » ou huit francs, un vieux Tableau » de l'Ecole Allemande dans la maniere de Paul Véronese, mais qui en „ étoit effectivement aussi éloigné que „ le Latin des Hussards l'est de celui

„ des Commentaires[1]. Un bon Peintre „ qui étoit réellement de l'Ecole Vénitienne repeignit entierement ce „ Tableau. Je le donnai ensuite à un „ autre Artiste, qui en cinq ou six „ jours trouva le secret de donner un „ air de cent cinquante ans au moins à „ cette fraiche peinture. Je le présentai „ en cet état au Roi de Pologne, pour „ le convaincre de l'adresse avec laquelle on contrefait en Italie un „ vieux original, comme les Chinois „ font l'ancien Japon... Il faudroit, ajoute en finissant M. Algarotti, " que „ l'on fit en achetant une Antique, ce „ que font les Arabes quand ils „ achetent un Cheval, s'en faire représenter la généalogie ».

(1) De Cesar.



SUISSE.

Lettre de M. de Bons, *Officier du Régiment de Jeuner, contenant la Deſcription d'une Chenille, excellente fileuſe & très peu connue.*

LA deſcription, que j'ai lue dans vos Journaux, d'une Chenille aquatique, me donne l'idée, Meſſieurs, de vous en faire connoître une autre dont on pourroit tirer un grand parti. Elle eſt d'une couleur bigarée compoſée de rouge, de jaune, & de noir: elle n'a que peu ou point de poil; elle a un pouce de longeur & une ligne environ de diametre. Elle naît, travaille, vit & meurt ſur le Pin, arbre fort commun en France. On la trouve dans les environs de Genêve, & particulierement près de Farges au Pays de Gex. Elle fait des œufs autour de deux feuilles de Pin, qu'elle lie enſemble, & qu'elle couvre d'une multitude de voiles ou drapeaux d'étoffe de ſoie blanche qui ſont comme flotans, & qui les garentiſſent de la pluie & du vent, dans

quelque ſens qu'ils viennent. Quand ſes œufs ſont éclos, on a de la peine à diſtinguer les petites Chenilles: elles ne paroiſſent à l'œil que comme la piquure d'une aiguille fine, ou comme un point noir preſque imperceptible. Je ne puis entrer dans le détail de tout ce qui les concerne, parce qu'étant preſque toujours au Régiment, il ne m'a pas été poſſible de les ſuivre. Mais ce que je ſçai de certain, c'eſt qu'elles travaillent pour des ingrats, qui les confondent avec ces Chenilles malfaiſantes qui mangent les feuilles des arbres & en gâtent le fruit; aulieu que celles-ci ne font aucun mal, pas même à l'arbre qui leur fournit la nourriture & la matiere de leur belle ſoie. Il me paroît ſurprenant que l'eſpece de Chenilles que je décris, ait échappé aux yeux des Naturaliſtes, puiſqu'elle fait ſes coucons en trochets au haut des Pins, & qu'elle ſemble dire: *Voyés & admirés la blancheur & l'éclat du fil que j'ai tiſſu, qui ne le cède en rien à celui des Vers à ſoye.* Ses trochets ſont gros comme une bouteille ordinaire, & ſemblables à une quenouille apprêtée pour filer.

Peutêtre auſſi que la raiſon pour laquelle elle n'eſt pas connue, c'eſt qu'on cherche tout ce qui eſt caché, & qu'on ne fait pas attention à ce qui ſe préſente de ſoi-même. Il y a cependant de ſemblables Chenilles à la Chine, dans la Province de Canton; voyez le Dictionnaire Géographique de M. *Vogien.*

Les Chenilles que j'ai deſſein de faire connoître, commencent à faire leur ſoie dans le mois d'Août, & quelque fois même plus tard: elles travaillent juſqu'à ce que le froid & la neige les engourdiſſent, & j'en ai vû travailler après les premieres neiges. Elles ſe réuniſſent pluſieurs pour faire un coucon, ce qui fait que la ſoie a pluſieurs bouts attachés à différentes feuilles, & qu'il paroît impoſſible de la dévider. N'y auroit-il pas moyen de ſéparer ces Chenilles dans le tems qu'elles veulent commencer à filer, pour les obliger à faire chacune ſon ouvrage à part? Il y a dans le milieu du trochet, un ſac rempli de petits grains de gomme, ou d'une eſpece de boutons qui leur ſervent aparemment d'aliment, ou de matiere pour leur ſoie. Toutes les ouvrieres employées au même trochet, ſe retirent chaque ſoir dans ce

ſac où elles ſont à l'abri de la pluie, qui ne ſauroit pénétrer la couverture extérieure du coucon. La ſoie qu'on en tire, n'eſt point venimeuſe: elle eſt très bonne & très bellè, puiſqu'on en a fait des bas d'un fort bon uſage. Pluſieurs Dames à qui j'en ai fait voir, en ont admiré la blancheur, quoique cette Soie eût été arrachée de l'arbre avec les mains, ce qui en avoit diminué la qualité & terni l'éclat. Si on pouvoit trouver quelque expédient, outre celui que j'ai indiqué, pour la dévider, elle ſeroit préférable aux ſoies connues, tant par les qualités que je viens de dire, que par la facilité de nourrir ces Chenilles qui ne demandent ni ſoins ni dépenſes, vivant ſans aucun ſecours étranger ſur des arbres qui croiſſent naturellement dans les plus mauvais terreins; au lieu qu'il faut faire à grands frais des plantations de meuriers qui demandent du tems, ou des établiſſemens domeſtiques, pour loger & ſoigner les Vers à ſoie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Dorſten ſur la Lippe le 23 Septembre 1758.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ESPAGNE.

ITALIE.

Œuvres diverses de M. *Algarotti.*

SUISSE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Octobre 1758.

DEPASSE.

JOURNAL ÉTRANGER.

NOVEMBRE 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL *ETRANGER.*

ANGLETERRE.

I.

Affaire du Duc de Marlborough.



CETTE affaire, qui est assez récente, ayant fait beaucoup de bruit à Londres, nous avons cru qu'elle méritoit, par sa singularité, d'être connue en France. Les Piéces qu'on va lire sont traduites fidélement des originaux. Nous avons conservé la forme de la procédure Angloise, en faveur de ceux qui peuvent être curieux de connoître un stile qui tient aux mœurs de la Nation.

EXTRAIT des Procédures criminelles de la Cour de Justice de Londres, nommée Old-Baily.

» PROCÈS criminel intenté par le » Lord Duc de *Marlborough*, Commandant en chef des Troupes de Sa Majesté Britannique, contre le sieur Guillaume *Barnard*, Architecte de Londres, accusé d'avoir écrit des Lettres » de menaces à Mylord Duc, &c. jugé » en présence du Lord Maire de la Cité » de Londres, & des Jurés de Middlesex le 11 Mai 1758.

Présidens du Tribunal.

Le Chevalier Charles Asgill, Lord Maire.
Le Chevalier Michel Foster, Juge de la Cour du Banc du Roi.
Le Chevalier Sidney-Stafford-Smythe, Baron de l'Echiquier.
Le Chevalier Guillaume Moreton, Juge Assesseur.

Novembre 1758.

Jurés du Comté de Middlesex.

Guillaume Spinage.
Edouard Barton.
Jean Chilton.
Edouard Turner.
Jean Mills.
Benjamin Bailey.
Benjamin Lester.
François Philips.
Simon Pawson.
Richard Airey.
Jean Lugg.
Jean Turner.

LES 10 & 11 Mai 1758, a comparu devant la Cour le sieur Guillaume Barnard, Architecte, de la paroisse de Saint James, accusé d'avoir eu des desseins pervers, d'avoir tramé de sourdes intrigues, & d'avoir cherché à extorquer de l'argent par des voies criminelles & odieuses, & cela, sans avoir égard aux Loix & Statuts de ce Royaume, ni aux peines & châtimens qui sont marqués dans l'acte passé le premier Juin 1723, en envoyant le 3 Décembre dernier 1757, contre Loix & Justice, avec

des intentions marquées au coin de la scélératesse & de la félonie, le sçachant bien, le connoissant bien, de son plein gré & bon vouloir, UNE CERTAINE LETTRE, soussignée du nom emprunté de *Felton*, à sa grace le Duc de Marlborough; demandant dans cette Lettre un entretien honnête pour la vie de lui Barnard, contre la forme & teneur des Statuts & Reglemens qui ont été faits pour obvier à de tels crimes, pour en arrêter la contagion, & en outre contre la paix dudit Seigneur Roi, de sa Couronne, de sa Dignité, &c.

Le Duc de Marlborough a fait serment, & a dit:

J'ai reçu cette Lettre écrite d'une main inconnue. Elle est dattée du 29 Novembre, & est inscrite à mon adresse. Elle m'enjoint de me trouver à un rendez-vous qu'on me donne dans la promenade de Hyde-Parck.

On a fait la lecture de la Lettre, ainsi qu'il suit.

A sa grace le Duc de Marlborough,
pour lui être remise *aussitôt* en main propre, &c.

Ce 29 Novembre 1757.

MYLORD,

Comme le cérémonial est une chose fort inutile dans la plûpart des occurences de la vie, & sur-tout pour les personnes qui pensent comme moi; je débute, Mylord, par vous mettre au fait des motifs & de la fin que je me suis proposée en vous adressant cette Lettre qui peut nous être à tous les deux également intéressante. Il faut donc que vous sçachiez que la situation présente de ma vie est telle, que je préférerois d'être anéanti plutôt que d'y demeurer plus long-tems. A maladies désespérées, remédes violens. Or vous êtes la personne dont j'ai fait choix pour me rendre à la vie, ou pour vous la faire perdre à vous-même. Comme je n'ai jamais vécu parmi les Grands, votre délicatesse se révoltera sur la façon dont je vous fais ma proposition, & vous la trouverez, sans doute, fort impolie. Mais c'est précisément une raison pour vous faire croire ce que je vais vous dire. Depuis quelque tems je me suis occupé l'esprit

à chercher un moyen d'ôter la vie à un autre, sans y exposer la mienne, & sans courir aucun risque. Je le tiens, & je défie les loix. Maintenant à l'application. Je suis livré au désespoir, & il faut absolument que je m'y arrache. Il est en votre pouvoir de le faire, & c'est mon affaire à moi de vous forcer obligeamment à me servir. Déterminez-vous donc à m'accorder ma demande, en me faisant avoir un entretien honnête pendant ma vie, ou la vôtre sera à son dernier période, avant que le Parlement ait mis fin à son assemblée. J'ai plus d'un motif en m'adressant d'abord à vous dans cette occasion, & je vous en donne ma parole d'honneur; parce que les moyens dont je ferai usage seront d'une telle fatalité, que vous ne pourrez en éluder l'effet par le pouvoir des enfans d'Hippocrate. Si vous croyez donc que cette Lettre soit de quelque conséquence, & mérite attention, ne faites faute de vous trouver avec moi Dimanche prochain à 10 heures du matin, ou Lundi (si par hasard il pleuvoit Dimanche) tout près du premier arbre qui est derriere le tourniquet dans Hyde-Parck, sur le chemin qui conduit à Kensington.

Le secret & votre bonne volonté pour moi peuvent vous sauver d'un double danger de cette espèce; car, comme vous sçavez, il y a un certain endroit dans le monde (1) où l'on a souhaité plus que votre mort pour d'autres raisons. Au reste, je connois trop bien les hommes, pour mettre ce secret en dépôt dans aucun autre sein que dans le mien propre. Adieu, peu de jours vont me rendre votre ami ou votre ennemi.

Signé FELTON. (2)

P. S. Vous comprenez bien que j'entens que vous soyez seul, & que je regarde le plus léger indice que vous donneriez de cette affaire, comme un coup funeste pour vous. Ma sûreté trouvera dans mon silence même sa propre sûreté. L'aveu seul peut me condamner.

DEMANDE. Que fîtes-vous, Mylord, après avoir reçu cette Lettre ?

RÉPONSE. Je vins au rendez-vous au tems & au lieu désignés; c'étoit au pre-

(1) Dans le Comté d'Oxford.

(2) C'est le nom de celui qui poignarda le Duc de Buckingham, favori de Jacques premier.

mier gros arbre près du tourniquet de Hyde-Parck, dans le chemin qui conduit à Kensington, sur les bords du Serpentin, entre cette riviere & le petit étang. Je restai là quelque tems, & ne vis venir personne que je pusse soupçonner être la personne en question, sur quoi je m'en retournai. Mais comme j'étois près de la grande porte pour sortir de Hyde-Parck, je fis faire un tour à mon cheval, & j'apperçus une personne arrêtée sur le pont, qui paroissoit promener ses regards sur toute l'étendue des eaux de l'étang. C'étoit, je pense, à une vingtaine de pas de l'arbre désigné. Cela me fit retourner avec précipitation. Je vins à lui, & je passai deux ou trois fois à ses côtés, croyant qu'il m'adresseroit la parole; mais il ne dit mot. Alors je le saluai, & lui demandai s'il n'auroit pas quelque chose à me dire. Non, dit-il, je ne vous connois pas. Je lui dis, je suis le Duc de Marlborough. A présent vous me connoissez, je pense, & vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? Il répondit, non, je n'ai rien à vous dire; ensuite je m'en vins.

D. Etiez-vous armé, Mylord?

R. J'avois devant moi une paire de pistolets.

D. Aviez-vous un surtout sur votre habit?

R. Non, je n'en avois point, & l'on pouvoit aisément appercevoir mes marques de l'Ordre de la Jartetiere.

D. Y a-t-il ici quelqu'un que vous ayez vû là?

R. Oui, j'y vis le prisonnier qui est à la Barre.

D. Mylord avoit-il des domestiques avec lui, ou quelque autre personne qui l'accompagnât?

R. Je n'avois point de domestiques avec moi. Il n'y avoit qu'un de mes amis qui étoit à quelque distance dans le parc. Un ou deux jours après, je ne suis pas bien sûr si c'étoit le lendemain ou le sur-lendemain, je reçus une seconde Lettre.

On a lû aussi-tôt cette Lettre devant les Juges. Elle portoit :

A Mylord Duc de Marlborough.

Recevez celle-ci comme un témoignage de ma reconnoissance pour votre exactitude & votre ponctualité à vous être rendu Dimanche dernier au tems

marqué & au lieu désigné, quoique vous ne deviez vous en prendre qu'à vous-même, si ce rendez-vous fut sans effet, parce que vous y étiez venu armé, & avec trop de faste, étalant les marques de votre Ordre, & les laissant voir à tout le monde. Tout cela étoit inutile, & trop remarquable. Vous n'aviez pas besoin non plus d'avoir un homme à votre suite; en bonne foi, qu'en aviez-vous à faire? Le lieu n'étoit point désigné pour vous faire du mal, & l'on ne s'étoit rien proposé de semblable. Mais si vous voulez vous promener Dimanche prochain à onze heures du matin dans la nef occidentale de l'Eglise de Westminster, la sagacité qui vous est naturelle vous fera deviner du premier coup d'œil quelle est la personne à qui vous devez vous adresser. Dites-lui que vous avez quelque chose à lui communiquer, & que vous le priez de faire un tour ou deux avec vous. D'abord vous lui demanderez son nom & sa demeure. Il vous satisfera & vous mettra au fait; en conséquence de quoi, vous aurez la bonté de lui envoyer deux ou trois cens livres sterlings en billets de banque, dès le lendemain,

par le Penny-Post. Ne soyez point trop avide à vouloir satisfaire votre curiosité. Il dépend de vous de me pénétrer de reconnoissance à votre égard sous certaines conditions. J'ai des amis fideles, mais ils n'aboyent pas avant que de mordre.

Je suis, &c. &c. F....

Demande. Que fit Mylord après avoir reçu cette seconde Lettre?

Réponse. Je me rendis à l'Eglise de Westminster à l'heure qui m'étoit marquée dans la Lettre. Je me promenai environ cinq à six minutes avant que je visse personne sur qui je pusse arrêter mes soupçons. Ensuite j'apperçus la même personne que j'avois déja vue dans Hyde-Parck, accompagnée d'un homme qui me parut avoir bonne mine, & qui avoit l'air d'un Marchand fort à son aise. Ils entrerent dans l'Eglise, & fermerent la porte sur eux. Comme je connoissois ledit *Quidam*, je vins près de lui, & je m'arrêtai en sa présence, mais il ne dit mot. Un instant après ils tournerent tous deux du côté du chœur. Celui qui me paroissoit étranger, & que je puis appeller ainsi, entra dans le

chœur. Mais l'autre qui est prisonnier retourna sur ses pas, vint de mon côté, & cependant ne dit mot encore. Enfin je pris la parole, & je lui demandai s'il avoit quelque chose à me dire ou à me communiquer? Il me dit, non, Mylord. Puis il se promena en long & en large dans un aîle de la nef, & moi j'en fis autant de l'autre côté, afin de lui laisser le tems de se reconnoître & de m'adresser la parole; mais il ne me parla point. Voyant cela, je sortis de l'Eglise par la grande porte, & je le laissai dans l'Eglise. Je jettai les yeux derriere moi, pour voir s'il me regardoit sortir, mais je ne le vis plus.

D. Mylord avoit-il mené quelqu'un avec lui dans l'Eglise?

R. J'avois apposté deux ou trois personnes déguisées, prêtes à lui mettre la main sur le collet, si je leur en avois fait le signal. Mais, quoique je fusse bien sûr que ledit quidam étoit la même personne que j'avois vue, & à qui j'avois parlé dans Hyde-Parck, je ne voulus pas le faire saisir, & j'aimai mieux courir encore quelque danger, plutôt que de faire arrêter un homme innocent. Cependant quelques jours après cette seconde aven-

ture, je reçus une autre Lettre. La voici:

La Lettre fut lue. Elle portoit:

A Mylord Duc de Marlborough.

Mylord, je suis convaincu que vous aviez des gens apostés Dimanche dernier. En vérité je regarde cela comme un effet de la foiblesse & de la fragilité humaine. Mais permettez-moi de vous le dire, Mylord: de tels procédés ne sont point dans l'ordre, & il peut toujours en résulter quelque chose de fâcheux, tant que vous n'êtes point assuré des conséquences que peuvent avoir les desseins que j'ai sur vous. Cependant vous me reverrez bientôt, & cela arrivera comme par hasard. Vous découvrirez quelle est la maison que je fréquente, & en conséquence vous m'enverrez chercher, je me rendrai aussi-tôt à votre hôtel. Mais je compte être seul avec vous, & j'exige que notre conversation soit tête à tête. Je veux aussi que vous me donniez votre parole d'honneur, que rien ne transpirera de ce que nous aurons dit. Ces conditions & les autres que je vous ai déja faites peuvent seules vous

mettre à l'abri du danger. En cas que vous ne déférassiez pas à ce que je requiers ici, ou que vous fissiez jouer quelque ressort secret pour me découvrir, ma vengeance, je vous le jure, sera lente, mais en sera peut-être plus efficace. Il y a à parier dix contre un que je trouverai les occasions de me venger, tandis que vous, avec toutes vos recherches & toutes vos poursuites, vous ne pourrez jamais établir que de vagues soupçons. Vous serez peut-être encore flottant dans le doute & dans l'incertitude, après même que nous nous serons parlé; mais il est absolument nécessaire que mon extérieur n'annonce rien de ce qui se passe au-dedans, & qu'il masque toutes mes démarches. La famille des Bloods (1) n'est pas entierement éteinte, quoique cependant il n'entre rien de semblable dans mon systême.

LE DUC DE MARLBOROUGH. Deux mois après avoir reçu cette troisiéme Let-

(1) Allusion au Colonel Blood, qui, sous Charles premier, alla prendre de son autorité privée le Duc d'Ormond pour le conduire à Tyburn, &c.

tre, j'en reçus encore une autre que voici.

On a fait lecture de la quatriéme Lettre.

Elle portoit:

MYLORD DUC,

J'ai lieu de croire que le fils d'un certain Barnard, Architecte, demeurant dans le cul-de-sac d'Abington, quartier de Westminster, sçait certaines choses secrettes, où il ne s'agit rien moins que de votre sûreté. Son pere demeure à présent hors de la Ville; cela peut vous fournir un prétexte de l'interroger plus particulierement. Il seroit aussi inutile pour vous que très-dangereux pour moi, de vous donner de plus grandes informations sur cette affaire.

Votre ami sincère, ANONYME.

P. S. Il va fort souvent au Caffé de Storey's-Gate.

LE DUC DE MARLBOROUGH. Il n'y a point, comme vous voyez, de date à cette Lettre. Huit à dix jours après que

je l'eus reçue, j'envoyai M. Merriek au Caffé de Storey's-Gate ; il revint me dire qu'il avoit trouvé ledit sieur Guillaume Barnard, & qu'il lui avoit dit : *Que me veut donc le Duc de Marlborough ? Il m'a déja adressé la parole une fois dans Hyde-Parck, & une autre fois dans l'Eglise de Westminster. Dites-lui que je me rendrai à son hôtel.* Il vint effectivement chez moi sur les dix heures du matin, le Vendredi suivant, je pense.

LE PRISONNIER. C'étoit le Jeudi, Mylord.

LE DUC DE MARLBOROUGH. Je ne me souviens pas bien du jour.

Dès qu'il entra, je le reconnus d'abord pour être la personne que j'avois vue dans Hyde-Parck & dans l'Eglise de Westminster. Je le priai de venir se promener avec moi dans une chambre écartée, & aussi-tôt je fermai la porte sur nous. Je lui fis inutilement les mêmes questions qu'auparavant, il répondit toujours qu'il n'avoit rien à me dire. Je lui fis part de la derniere Lettre que j'avois

reçue, où l'on me donnoit son nom, & où il étoit dit qu'il sçavoit quelque chose qui concernoit ma sûreté : il répondit toujours qu'il ne sçavoit rien de rien. Je lui rappellai ensuite le contenu de toutes les Lettres que j'avois reçues, en commençant depuis la premiere, & je lui fis observer qu'il me paroissoit fort extraordinaire qu'un homme qui écrivoit si correctement sa langue, sans la plus légere faute dans l'expression, fût capable de se livrer à de si basses & honteuses actions. Il me répondit : *Un homme peut être très-sçavant & être dans la misere.* En lui parlant du contenu de la seconde Lettre, je lui dis qu'il falloit que cet homme fût bien singulier. *Je crois que cet homme-là est fou*, répliqua-t-il. Cet homme paroît surpris, lui dis-je, que j'eusse des pistolets. Il répondit : *Je fus fort surpris de vous voir armé, & de voir briller les marques de votre Ordre.* Pourquoi, lui dis-je, étiez-vous surpris de cela ? Après s'être arrêté un instant, sa réponse fut : *Il faisoit si froid ce jour-là, que je m'étonnois que vous n'eussiez pas pris un surtout.* Je lui montrai encore la Lettre où l'on faisoit mention de son nom, & je m'avançai, en me

promenant avec lui, vers la fenêtre. Comme j'en faisois la lecture, & que j'en fus venu à l'endroit où l'on disoit que son pere étoit hors de la Ville, *Cela est fort singulier*, dit-il. *Mon pere étoit pour lors hors de Londres.* Je ne fis pas semblant de faire attention à ces dernieres paroles, quoique cela me frappât d'un grand étonnement, parce qu'il n'y avoit point de date à cette Lettre. Enfin si vous êtes innocent, lui dis-je, il est encore plus de votre intérêt que du mien de faire de scrupuleuses recherches sur l'auteur de cette Lettre, & surtout de la derniere. Car c'est un crime attroce d'avoir cherché à noircir votre réputation, sans y avoir donné sujet. Il parut sourire à ces paroles, & il prit congé de moi. Je ne le fis point saisir alors.

CONSEIL
POUR LA DÉFENSE DU PRISONNIER.

D. Comment reçûtes-vous la premiere Lettre qui vous fut adressée, Mylord ?

R. Je suis Grand-Maître de l'Artillerie, & quelqu'un, sans doute, mit cette Lettre sous la porte de mes Bureaux

pendant la nuit. Le portier me l'envoya le lendemain.

D. Et la seconde Lettre comment vous parvint-elle entre les mains ?

R. Par la même voie précisément.

D. Sur l'avis que l'on vous donnoit dans cette premiere Lettre, vous vous rendites dans Hyde-Parck à cheval, & vous futes quelque tems sans voir personne, sur qui vous pussiez jetter vos soupçons, n'est-ce pas, Mylord ? Mais n'y avoit-il pas du monde dans le parc ?

R. Je vis plusieurs personnes à cheval, & quelques autres qui marchoient à pied d'un air empressé, & fort vîte.

D. Mais, dites-nous, je vous prie, Mylord Duc, lorsque vous eûtes apperçu le sieur Barnard arrêté sur le pont, n'y avoit-il point alors, ou n'y avoit-il point eu un peu auparavant quelques divertissemens ou exercices dans le parc, comme une chasse aux canards sur la riviere, ou des enfans qui patinoient sur la glace ?

R. Non, en vérité, rien de tout cela. Tout ce dont je me souviens, c'est que c'étoit un jour extrêmement froid.

D. Vous avez dit, Mylord, qu'il y avoit une autre personne à quelque distance qui veilloit sur vous dans le parc; à quelle distance à peu près croyez-vous qu'étoit cette personne, lorsque vous adressâtes la parole au prisonnier?

R. C'est ce que je ne sçaurois dire précisément. Je l'avois prié de se tenir au loin & à l'écart.

D. Est-ce que quelqu'un n'auroit pas pû le voir aussi-bien que vous le voyiez?

R. Oui, cela se pouvoit.

D. Est-ce qu'une troisiéme personne n'auroit pas pû vous voir aussi dans le tems même que vous parliez au prisonnier?

R. Oui, je le crois.

D. Vous trouvâtes-vous, Mylord, précisément à l'heure désignée?

R. Je m'y trouvai, je pense, un peu plutôt.

D. Le prisonnier fit-il la moindre démarche qui pût vous faire croire qu'il avoit envie de vous suivre?

R. Non, il me parut au contraire qu'il prit une route opposée.

D. Venons à la seconde Lettre. Dites-

nous, Mylord: vous vous rendîtes à l'Eglise de Westminster à l'heure & au jour désignés? Vous vîtes le prisonnier & une autre personne entrer avec lui dans l'Eglise? Mais avant que le prisonnier eût quitté son camarade, vous étiez-vous approché de lui?

R. Oui, je me rangeai près de lui dans l'espérance qu'il m'adresseroit la parole, supposé qu'il fût la personne qui eût écrit les Lettres.

D. Mais la circonstance ne peut-elle pas être telle qu'une autre personne qui vous auroit vû, eût pensé que vous aviez quelque chose à dire au prisonnier?

R. C'est ce que je ne puis pas dire. Je me tins fort près du prisonnier, parce que je souhaitois qu'il me parlât, & je pense qu'on peut très-bien se l'imaginer ainsi.

D. N'aviez-vous dit à personne de venir avec vous dans l'Eglise pour vous accompagner, & pour veiller sur vous, Mylord?

R. Je l'avois dit à deux ou trois personnes.

D. Parlâtes-vous à quelqu'un d'eux dans l'Eglise?

R. Non, je ne dis pas le mot à qui que ce soit.

D. Mais s'il y avoit eu une troisiéme personne dans l'Eglise, qui vous eût vû lorsque vous parlâtes au prisonnier, est-ce que cette personne n'auroit pas pû prendre ce prisonnier pour un de vos surveillans?

R. Ma foi, en vérité, c'est ce que je ne sçaurois dire.

D. Croyez-vous que le terme de *gens apostés* qui se trouve dans la troisiéme Lettre, puisse s'appliquer à un autre qu'au prisonnier?

R. Oui, sans doute. Car que la Cour me permette de lui faire observer que le terme dont l'Auteur s'est servi dans la Lettre, peut également signifier *compagnon*, *camarade*, *suivant*, *surveillant*, comme *gens apostés*, & que cette expression peut fort bien désigner celui de mes amis qui s'en vint avec moi dans un fiacre au sortir de l'Eglise de Westminster.

D. Ne saluâtes-vous pas le prisonnier, avant que de l'aborder, Mylord?

R. Non pas, que je sçache.

D. Venons à la troisiéme & à la quatriéme Lettre. Cette troisiéme Lettre

ne fut donc d'aucune conséquence, Mylord, & vous n'entendîtes plus parler de cette affaire, jusqu'à ce que la quatriéme vous parvînt entre les mains?

R. Non, & ce ne fut qu'après avoir reçu la quatriéme, que j'envoyai chercher M. Barnard.

D. Aviez-vous connu M. Barnard, avant que de recevoir les lettres en question?

R. Non, en vérité, de ma vie je n'avois entendu parler de lui.

D. Sçavez-vous, Mylord, si M. Barnard est dans la situation où l'Anonyme, qui a écrit ces Lettres, dit qu'il se trouvoit alors?

R. Je ne sçai pas la moindre chose sur son compte, ni en bien ni en mal; je ne sçai ni quel est son caractere, ni quelles sont les circonstances où il s'est trouvé dans sa vie.

D. En mettant donc pour un moment toutes les circonstances présentes à l'écart, croyez-vous, Mylord, que vous puissiez fonder vos soupçons sur M. Barnard, plutôt que sur une autre personne?

R. Ma foi, j'ignorois son existence auparavant.

D. Lorsque le sieur Barnard se rendit à votre Hôtel, vous parut-il qu'il s'y rendoit sans rien craindre ?

R. Je crois qu'oui.

D. Dans les réponses qu'il vous fit, vous rappellez-vous s'il se servit de cette expression : *Je fus fort surpris de vous voir armé aussi*, ou s'il dit simplement : *Je fus fort surpris de vous voir armé ?*

R. Par ma foi, je ne sçache pas qu'il ait ainsi alambiqué ses paroles.

D. Il ne vous parut donc pas que le sieur Barnard eût envie que vous lui parlassiez secrettement, lorsqu'il vous vit au parc, & il ne vous parut point embarrassé de lui-même ?

R. Non.

D. Ni lorsqu'il vous vit à l'Eglise ?

R. Non.

D. Vous avez dit, Mylord, que le sieur Barnard se servit de cette phrase en vous parlant : *Cela est fort singulier. Mon pere étoit en effet pour lors hors de Londres.* Croyez-vous, Mylord, que ce terme *pour lors* doive s'entendre du tems auquel la quatriéme Lettre eût dû être datée ?

R. En vérité, je l'entendis ainsi, & je

crus qu'il vouloit désigner par-là que son pere étoit hors de Londres, dans le tems qu'il avoit écrit la Lettre.

D. Lui dites-vous, Mylord, quand vous l'aviez reçue cette Lettre ?

R. Non, je ne lui en parlai pas.

D. Et quand le sieur Barnard se rendit à votre Hôtel, fut-il exact à s'y trouver au tems prescrit ?

R. Fort exact. Car je me souviens, ce semble, que la personne que j'avois chargée de l'envoyer chercher, me rapporta qu'il se rendroit chez moi à 10 heures & demie.

D. Comment a-t-il été saisi & arrêté ?

R. Je ne sçai pas. Je crois qu'on le somma de comparoître en Justice.

D. Vous avez dit, Mylord, que le sieur Barnard sourit en vous quittant : est-ce que ce sourire ne pouvoit pas annoncer le sentiment intime qu'il avoit de son innocence, plutôt que de prouver le contraire ?

R. C'est ce que je laisse au Grand Juge à décider.

D. Le sieur Barnard vous dit encore : *Un homme peut être fort sçavant & être dans la misere*, & sçavez-vous, Mylord, si le prisonnier cité à la Barre,

est pauvre ou sçavant ?

R. Non, je vous jure, je n'en sçai rien.

D. Est-ce qu'une telle expression n'auroit pas pû venir dans l'esprit d'un homme quelconque ?

R. Ma foi, c'est à quoi je ne sçaurois répondre, en vérité.

CONSEIL

POUR LES DÉPOSITIONS CONTRE LE PRISONNIER.

JACQUES MERRICK. C'est moi qui fus chargé, de la part de Mylord Duc, d'aller au caffé de Storey's-Gate, pour dire au Prisonnier qui est à la Barre, de se rendre à l'Hôtel de Mylord. Lorsque je lui dis que le Duc de Marlborough avoit quelque chose à lui communiquer, il m'en témoigna sa surprise ; mais je ne vis sur son visage aucun signe de crainte ou de frayeur.

D. Quand ceci se passa-t-il ?

R. C'étoit le Mardi, 25 Avril, sur le soir. Il me fit réponse qu'il se rendroit chez Mylord le lendemain,

qui étoit le Jeudi, entre 10 & 11 heures du matin.

D. Quelle raison donna-t-il pour ne s'y pas rendre plutôt ?

R. Qu'il devoit aller hors de Londres.

D. Vous dit-il qu'il avoit vû le Duc auparavant ?

R. Oui, il me dit qu'il avoit vû trois fois en sa vie Mylord Duc ; une fois dans Hyde-Parck, une autre fois dans l'Eglise de Westminster, & une fois précédemment au camp de Bifleet. Il ajoûta qu'il n'eût pas reconnu le Duc dans Hyde-Parck, si le Duc ne le lui avoit dit lui-même.

D. Vous raconta-t-il ce qui s'étoit passé entre le Duc & lui dans Hyde-Parck, & à l'Eglise de Westminster ?

R. Oui, il m'en toucha quelque chose. Il me dit que le Duc vint à lui dans Hyde-Parck, lui demanda s'il avoit quelque chose à lui dire, & qu'il répondit que non. Le Duc lui demanda ensuite s'il le connoissoit ; il répondit que non. Enfin Mylord lui ayant dit : Je suis Duc de Marlborough, alors il lui ôta son chapeau, & lui fit la révérence. Pour ce qui regarde l'Eglise de Westminster, il me dit qu'il croyoit que

le Duc lui avoit encore parlé, mais qu'il ne ſe reſſouvenoit pas bien de cela. Enſuite nous nous ſéparâmes.

D. Où ſe paſſa cette converſation ?

R. Dans une chambre particuliere du caffé de Storey's-Gate, où nous n'étions que nous deux.

D. Vous dit-il tout cela de ſon plein gré, & ſans que vous lui fiſſiez aucune queſtion ?

R. Oui, d'abord il me parut fort ſurpris, & enſuite il me dit qu'il ſe rappelloit toutes ces circonſtances.

D. Entrevîtes-vous en lui quelques marques de frayeur ?

R. Non, mais il parut étrangement ſurpris.

GUILLAUME MARIDEEN. Je fus chargé par Mylord Duc & par le Juge Fielding de prendre garde & de veiller ſur Mylord dans l'Egliſe de Weſtminſter. J'avois deux Huiſſiers ou Conſtables avec moi, afin de ſaiſir la perſonne ſuſpecte, dès que Mylord en auroit donné le ſignal.

D. Etiez-vous tous enſemble ?

R. Non, nous étions épars dans l'Egliſe, afin qu'on ne nous reconnût point.

Je me tins dans le chœur pendant quelque tems, & j'apperçus un homme l'épée au côté. Je crus d'abord que c'étoit la perſonne en queſtion; mais je ſçus enſuite que c'étoit un des amis de Mylord qui l'avoit accompagné, ce qu'on ne m'avoit pas dit auparavant. Je vis enſuite M. Barnard & une autre perſonne de ſa compagnie qui entroient dans l'Egliſe. Je m'apperçus que le ſieur Barnard jetta les yeux ſur Mylord qui ſe promenoit alors dans la nef du milieu. Le ſieur Barnard & ſon compagnon ſe promenerent auſſi quelque tems dans la même nef, ſans marcher cependant du côté du Duc. Un peu après, je vis que le Duc s'approcha d'eux, & il me parut, à la maniere dont le ſieur Barnard ſe tenoit près du Duc, que ce fut lui qui adreſſa la parole à Mylord. Incontinent après le compagnon du ſieur Barnard ſe ſépara de lui, & le laiſſa ſeul. Alors le ſieur Barnard s'approcha du Duc & le regarda, & moi je m'imaginai auſſi-tôt que le ſieur Barnard étoit la perſonne en queſtion; ainſi je ne ſuivis point ſon compagnon, & je le perdis de vûë. Je

vis que Mylord lui parla une ſeconde fois, mais je n'étois point aſſez près pour pouvoir entendre ce qu'ils ſe diſoient. Mylord enſuite ſe promena en long & en large dans l'Egliſe, & à la fin ſortit par la porte par où il étoit entré. Alors celui qui étoit venu pour accompagner le Duc, ſortit auſſi; mais ils ſe promenerent encore quelque tems, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, avant que de remonter en caroſſe. Pendant ce tems-là j'obſervois le ſieur Barnard qui étoit entre un poteau & la muraille à regarder quelque choſe, de ſorte qu'il n'étoit pas poſſible à Mylord de l'appercevoir; mais je crois que le ſieur Barnard regardoit Mylord; & il me ſemble qu'il le regarda un tems conſidérable, qu'enſuite il remonta la nef, & s'en retourna. Je ſortis alors pour communiquer mes obſervations à Mylord, qui me dit que l'homme, en habit de deuil, à qui je l'avois vû parler, étoit la perſonne qu'il ſoupçonnoit, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de nous faire ſigne de le ſaiſir, dans la crainte qu'il ne fût innocent, parce qu'il lui ſembloit que le ſieur Barnard s'étoit

effrayé de ce qu'il lui avoit adreſſé la parole, & qu'il falloit encore attendre quelque tems avant de le ſaiſir.

D. Comment enſuite le fîtes-vous arrêter ?

R. Nous nous ſervîmes d'une fauſſe ſommation. Je lui dis qu'il lui falloit comparoître devant le Juge Fielding, qu'on l'avoit accuſé de s'être battu, d'avoir fait du carillon & du tapage pendant la nuit, de quoi il me parut fort ſurpris.

D. Vous raconta-t-il quelque choſe ſur ce qui lui étoit arrivé dans l'Egliſe de Weſtminſter ?

R. Oui, je me ſouviens de quelque choſe à cet égard. Il me dit, ce ſemble, dans un ſallon chez le Juge Fielding, où par politeſſe je n'avois pas voulu le laiſſer tout ſeul, que dans l'Egliſe de Weſtminſter il dit à ſon camarade de ſe ſéparer de lui, parce qu'il ne ſçavoit ce que le Duc vouloit lui dire; qu'il falloit que le Duc eût ici quelque rendez-vous; que peut-être le Duc avoit envie de lui donner quelque place.

D. Etes-vous bien ſûr qu'il dit que le

Duc devoit lui donner une place, ou n'est-ce point son ami qui lui dit: Vas, approche, peut-être que le Duc doit te donner une place ?

R. Je ne m'en souviens pas bien. Tout ce que je sçai, c'est qu'il fut fait mention du mot de place.

D. Où est la feinte sommation ?

R. La voici. Elle est datée du Samedi 29 Avril. Je fus chez lui l'après-dîner pour lui en faire part, mais on me dit qu'il étoit allé à Brentford. Je revins le Lundi premier de Mai de bon matin, & je la lui remis entre les mains. Elle est dressée au nom d'un certain M. Bowsher.

D. Vous parut-il que cette sommation lui fît de la peine ?

R. Non, aucune. Il la regarda, & dit: C'est une sommation du Juge Fielding; & après l'avoir lue, il s'écria: M. Bowsher! en vérité, je ne le connois pas. Faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que j'irai le trouver chez le Juge Fielding.

D. Mais vous avez dit que le sieur Barnard s'étoit posté entre un poteau & le mur, lorsque Mylord Duc sortit de l'Eglise? Croyez-vous qu'il eût pû

voir de-là Mylord Duc & son compagnon monter en carosse ?

R. Oui, parce que je crois qu'il y a une ouverture entre ce poteau & la muraille, & que ce poteau touche à une porte boisée, au travers de laquelle, en avançant un peu la tête, il auroit pû voir Mylord & son compagnon monter en carosse.

D. Que répondez-vous à tout ceci, Guillaume Barnard ?

R. Que je suis entierement innocent; que je ne sçai rien de rien, & que je laisse à la Cour & aux Jurés le soin d'examiner les preuves qui sont pour & contre moi.

C O N S E I L

POUR LES DÉPOSITIONS EN FAVEUR DU PRISONNIER.

EXTRAIT DES TEMOIGNAGES.

Il paroît une foule de témoins dans cette affaire, qui déposent tous en faveur du prisonnier, parmi lesquels nous ne ferons mention que des deux premiers qui sont les plus essentiels.

Le premier est le S[r] Jean Barnard, pere du Prisonnier: il prouve, 1°. Qu'il avoit donné ordre à son fils de se trouver à Kensington le même Dimanche qu'il trouva le Duc dans Hyde-Parck.

2°. Que son fils a toujours tenu une conduite très-sage dans l'œconomie & l'arrangement de ses affaires; qu'il a toujours eu son argent en dépôt; que c'étoit lui qui tenoit le livre & rangeoit les comptes, & que dans ce tems-là même il avoit deux cens guinées dans sa caisse.

3°. Que son fils ne s'est point fait un secret ni un mystère d'avoir vû le Duc dans Hyde-Parck; qu'il lui dit qu'il crut d'abord, à voir le Duc armé, qu'il alloit se battre avec un autre Seigneur qu'il avoit vû à quelque distance dans le parc; que cependant lui, Jean Barnard, doutoit beaucoup de tout cela, parce qu'il sçavoit que son fils étoit myope, & qu'il avoit la vûe si basse, qu'il falloit beaucoup s'approcher de lui, pour qu'il distinguât clairement les objets.

4°. Qu'après que son fils eut encore parlé une seconde fois à Milord Duc dans l'Eglise de Westminster, il crut que le Duc vouloit lui donner quelque place,

apparemment pour ne pas publier qu'il avoit vû le Duc armé, & qu'il alloit se battre; qu'il raconta encore l'histoire de cette seconde rencontre à tout le monde.

5°. Que les Lettres étant écrites en caractère d'Imprimerie, on ne pouvoit pas dire que c'étoit l'écriture de son fils, &c.

Comparut ensuite le sieur JACQUES GREENWOOD, qui dit qu'un Dimanche au matin il se rendit dans la chambre du Prisonnier, qu'il trouva encore au lit; qu'il le fit lever, & le pria de le venir accompagner au parc où il devoit se rencontrer avec une personne à midi; qu'avant que d'entrer au parc, il le fit ressouvenir qu'on avoit érigé depuis peu de tems un tombeau au Général Hargrave; que tout le monde l'alloit voir; qu'ils avoient assez de tems jusqu'à midi, & qu'ils pouvoient entrer dans l'Eglise de Westminster un instant. Ensuite de quoi le sieur Greenwood raconte comment ils virent & rencontrerent le Duc de Marlborough: il dit que voyant Mylord s'approcher si près d'eux, il en témoigna sa surprise au prisonnier; que celui-ci lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé dans Hyde-Parck, & qu'a-

lors lui, Jacques Greenwood, dit au Prisonnier: Eh bien, je te laisse seul avec lui; avance-toi, vas lui parler; peut-être qu'il a quelque poste à te donner. Pousse la fortune, &c. Qu'ils virent le Duc sortir de l'Eglise, qu'ils en sortirent eux-mêmes après, & furent dans le parc, où ils rirent beaucoup de cette affaire qu'ils raconterent à qui voulut l'entendre, &c.

Tous les autres témoins déposent en faveur du Prisonnier, en disant qu'ils l'ont toujours connu très-sage dans sa conduite, très-appliqué à ses affaires, &c. qu'il ne leur a point fait un mystère de ses rencontres avec Mylord Duc, &c.

Sur quoi les Juges ne voyant rien d'évident pour le condamner, l'ont renvoyé absous & déchargé.



II.

CONSIDERATIONS *d'un Patriote Anglois sur les Colonies de l'Amérique, & sur celles qui bordent l'Ohio.*

Les dominations Angloises, dans l'Amérique Septentrionale, s'étendent depuis le 31 jusqu'au 61e dégré de latitude Nord. C'est dans cette étendue de latitude que sont également situées les plus belles contrées de l'Europe. Aussi ces Colonies sont-elles susceptibles de toutes les productions de l'Europe & de l'Asie, avec une culture convenable. On a fait sur cela des expériences très-propres à encourager les Habitans.

Ces Colonies produisent en tout genre des biens suffisans pour leur subsistance, & qui peuvent faire l'objet du commerce le plus étendu. Tels sont le froment, le ris, l'avoine, le chanvre, le lin, la poix, l'indigo, la soie crue, le coton, le tabac, le fer, le cuivre, le plomb, le charbon, les peaux, les bois de charpente, les fourrures, le vin (1),

(1) La vigne a été cultivée avec succès en Georgie, & il n'y a point de doute qu'elle ne réussisse dans la Caroline, & même dans la Virginie.

le bétail, le gibier & le poisson. La partie du pays qu'on appelle déserte, & la plûpart des montagnes inhabitées seroient susceptibles de labour & de culture, si elles étoient situées en Europe. La grande fertilité de l'Angleterre est plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature. Les plaines du comté d'Yorck, les montagnes de l'Ecosse & du pays de Galles, les fondrieres de l'Irlande pourroient le disputer en sécheresse naturelle à ces parties abandonnées du Nord de l'Amérique. Cependant nos heureuses tentatives, pour fertiliser chez nous tous ces lieux stériles, prouvent ce que peut l'industrie, & ce qu'elle feroit même en Amérique, si on vouloit l'y employer. On voit donc combien il est important de ne pas nous laisser resserrer dans nos possessions par les François, qui en ont depuis longtems formé le dessein, & qui le poursuivent avec vigueur.

Tous les dons de la nature qu'on vient de détailler, occupent en Angleterre beaucoup de mains pour les Manufactures. S'ils l'étoient sur le lieu même, combien d'avantages la Nation n'en retireroit-elle pas! Espérons donc que la Virginie en viendra-là, & qu'au lieu

de s'occuper entierement de son tabac, le travail de ces Colons se partagera & s'étendra à d'autres objets.

En fait de commodités pour la navigation, je ne crois pas que la Géographie puisse indiquer un pays qui en ait davantage. Il y a environ cinquante rivieres navigables entre la nouvelle Ecosse & la Georgie, & elles se jettent dans l'Atlantique. Il y a aussi les trois bayes de Fundi, d'Elaware & Cheeseapeak. La Virginie, dans une largeur de cent milles le long de la mer, jouit d'une vaste baye, & des quatre belles rivieres de Potomack, Rappahannock, Yorck & James, qui toutes s'étendent fort avant dans le pays, & par le moyen des canaux, arrosent presque toutes les plantations des Habitans. La Tamise, malgré son commerce considérable, n'est qu'un petit ruisseau en comparaison.

Les Colonies Angloises ont au moins douze cens milles de long & cent cinquante ou deux cens de large. Les Habitans sont au nombre de onze cens mille, dont la Virginie comprend deux cens seize mille blancs, & cent six mille noirs. Quelque nombreux que soient ces Colons, le pays en pourroit

contenir vingt fois autant, ſi l'œconomie & l'agriculture étoient portées à leur perfection. Les deux Colonies de tabac qui ſont Mariland & la Virginie, produiſent année courante quatre-vingt mille tonneaux de tabac, qui rapportent à la Couronne un revenu annuel de ſeize cens mille livres ſterling, & employent vingt mille tonneaux. Les autres Colonies ne fourniſſant pas ſi préciſément au commerce de la Nation, ne ſont pas ſi avantageuſes à l'Angleterre que celles du tabac. Suppoſons qu'en proportion au nombre de leurs Habitans, elles rapportent moitié de ce que produiſent enſemble la Virginie & le Mariland : comme ces deux dernieres Provinces vendent pour cinq cens ſoixante mille livres ſterling de tabac, indépendamment du droit que la Couronne en retire, cela fera ſept cens quarante mille livres ſterling, qui, jointes aux cinq cens ſoixante mille, forment un revenu de treize cens mille pour le total des Colonies. Ce ſont elles qui nous mettent en état de ſoutenir l'immenſe flotte qui fait toute notre défenſe. Si on nous ôtoit cette reſſource, nous perdrions toute notre importance en

Europe. Si la France vient à acquérir ces Colonies aux dépens de l'Angleterre, n'en réſultera-t-il pas notre ruine totale ? Mais venons au pays conſidérable qui fait l'objet de nos conteſtations avec la France, & qui borde l'Ohio.

Cette contrée s'étend à l'Eſt de la chaîne de montagnes connues ſous le nom d'*Allegany*. Elle a 2000 milles d'étendue juſqu'à la Californie & à l'Océan pacifique, à travers des pays inconnus. Du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, elle a 1000 milles depuis le lac Ontario juſqu'au Miſſiſſipi. Ce pays, ſans y comprendre ce que les François ont dans le Canada & dans la Louiſiane, eſt au moins cinq fois auſſi conſidérable que nos Colonies, compriſes depuis la nouvelle Ecoſſe juſqu'à la Georgie.

Cette partie s'étendant loin de la mer, la Nature y a placé les lacs connus ſous les noms de Ontario, Evie, Michigan, Huron, & le lac ſupérieur. Ces lacs ſont ſi conſidérables, qu'ils reſſemblent à la Mer Caſpienne. Le lac Evie a deux cens quatre-vingt milles de long, & ſoixante & quinze de large : ce n'eſt pas un des plus conſidérables, on peut juger par-là de leur étendue. La communication que

ces lacs ont avec les rivieres du pays, facilite le commerce dans ſon intérieur : l'Ohio & le Miſſiſſipi, qui ouvrent un paſſage dans l'Atlantique, favoriſent le commerce étranger. L'Ohio arroſe une vaſte étendue de pays, avant que de tomber dans le Miſſiſſipi. Il porte bateaux à cent milles au-deſſus du Fort du Quêne, & depuis ce Fort il a cinq cens milles d'étendue en droite ligne, & près de ſept cens, ſi l'on ſuit ſes détours. Il eſt navigable dans tout ce cours, & peut porter des chaloupes de quinze ou vingt tonneaux.

Le Miſſiſſipi, depuis la réunion de l'Ohio, égale en largeur & en profondeur toutes les rivieres de l'Europe, excepté le Danube. Les vaiſſeaux de deux cens tonneaux peuvent aller du Fort du Queſne juſqu'à la mer en ſûreté.

L'Ohio n'a pas moins de dix-neuf branches toutes navigables. Le païs abonde en gibier, en bêtes fauves & en Elans.

Cette contrée eſt, à la vérité, mal peuplée ; les Villes ſont répandues à cinquante, cent & deux cens milles les unes des autres. Rien ne ſeroit plus facile que de les peupler du ſuperflu de nos Habitans, dont pluſieurs périſſent

de beſoin ; mais évitons ſur-tout que les François ne nous reſſerrent trop dans nos limites. Si étant établis dans un pays auſſi diſgracieux & auſſi éloigné que le Canada, ils nous font beaucoup de mal, que ſera-ce, s'ils deviennent nos voiſins dans une contrée ſi fertile ? N'attendons jamais de tranquillité, ſi nous les laiſſons prendre poſſeſſion d'un pays auſſi important que celui que borde l'Ohio.

III.

Queſtions ſur les Juifs.

On trouve dans le 26ᵉ chap. du premier volume de la *Nouvelle Relation des Indes par le Capitaine Alexandre Hamilton*, que la Ville de Cauhin étoit anciennement une République de Juifs, & qu'ils y étoient en ſi grand nombre, qu'ils formoient quatre-vingt mille familles, tandis qu'ils ſont aujourd'hui réduits à quatre mille. Ils ont une Synagogue à deux milles de la ville vers le palais du Roi ; ils y gardent leurs actes gravés ſur des planches de cuivre en caracteres Hébreux, & lorſque ces planches vieilliſſent, ils les renouvellent ; de ſorte qu'ils peuvent produire leur hiſtoire depuis le regne de Nabuchodonoſor juſqu'à préſent.

Il ajoûte que vers 1695 Vanreed avoit un extrait de cette hiſtoire traduit en Hollandois. On y voit que ces Juifs ſont de la Tribu de Manaſſés, & que lors de la conquête de Nabuchodonoſor, vingt mille d'entr'eux furent tranſportés au Cap de Comorin par ordre de cet Empereur. Ils mirent trois ans à faire ce voyage depuis Babylone. On ajoûte qu'ils furent bien reçus dans le Malabar; qu'à la longue ils devinrent maîtres du Royaume de Granganor, & qu'ils furent gouvernés par deux Princes choiſis par leurs Anciens. Ces deux Princes s'étant brouillés, ſe tuerent. L'Etat devint démocratique, & par la ſuite les Naturels du pays en reprirent le gouvernement.

Les Juifs ſe répandent ſi univerſellement par le commerce, qu'il eſt tout ſimple qu'il y en ait beaucoup dans les Royaumes de Calecut & de Cranganor. Mais eſt-il bien conſtaté qu'ils y ſoient dès le tems de Nabuchodonoſor, & qu'ils ayent leur hiſtoire écrite depuis cette époque juſqu'à nos jours? Malgré la bonne foi avec laquelle M. Hamilton nous a tranſmis ce fait, il y a lieu d'en douter. Rien ne ſeroit cependant

plus avantageux que de s'aſſurer du caractère dont ſe ſervoient les Juifs, & d'en avoir des preuves qui remontaſſent plus loin que les Médailles & les Monnoies Samaritaines. On invite donc tous les Négocians, qui ont des correſpondances dans ce pays, à procurer ſur cela quelques lumieres, & ſur-tout à nous donner un échantillon de cette prétendue hiſtoire. On remarquera cependant qu'il eſt étonnant que perſonne n'ait eu communication de l'extrait qu'on dit avoir été entre les mains de M. Vanreed, & c'en eſt aſſez pour augmenter le ſoupçon ſur ſon exiſtence.

IV.

VOYAGE fait à Edimbourg pour aller y tracer la Méridienne du Château.

Après avoir préparé mes matériaux pour cette opération, je partis de Carlile, & j'arrivai bien-tôt à Craitnagren, premier lieu remarquable de l'Ecoſſe, en venant de la Ville de Carlile, à ſept lieues de laquelle il eſt. Ce Village eſt petit, mais les Voyageurs n'y ſont point mal. C'étoit la réſidence du Colonel Johnſon, tué à Carthagène.

Le plat pays de l'Ecoſſe eſt ouvert, &

reſſemble aſſez à une vaſte commune, où l'on ne voit que peu d'habitations éparſes çà & là. Les maiſons des Gentilshommes ont preſque toutes une petite plantation de ſapins qui ſert à les diſtinguer, les arbres & les clôtures étant aſſez rares dans le pays, ſur-tout près du grand chemin. Trois chaînes de montagnes, qui communiquent enſemble, occupent preſque toute la partie méridionale de l'Ecoſſe juſqu'à Edimbourg. Elles changent de nom ſuivant les Comtés qu'elles partagent, & quelquefois elles ont même pluſieurs dénominations différentes dans le même diſtrict.

On diſtingue le chemin Romain depuis Graitna juſqu'à Middleby. On le perd enſuite de vûë, & le chemin n'eſt plus ſi bon, ſur-tout entre Kerter-Mor & Eecle-Fiton. Ce dernier lieu eſt un Village à marché qui ne vaut guères mieux que les plus petits lieux de l'Angleterre. A dix milles de Graitna, on trouve Milk-Bridge, qui ſignifie pont de lait. Ce pont ne conſiſte qu'en une ſeule arche gothique, approchant fort de la parabole. Le Château, qui eſt fort agréable, eſt ſur une éminence un peu plus loin.

A quatre milles d'Eecle-Fiton, on trouve le Village de Locharby, où il n'y a pas dix familles qui ne revendent des liqueurs. Sur le chemin, on voit à la droite l'éminence de Burnſwarck, plus généralement connuë ſous le nom de Fournock-d'Hill. Le terrein qui l'environne, eſt couvert de mouſſe. C'eſt d'ailleurs la plus conſidérable élévation de l'Ecoſſe, & ce qu'on voit de plus loin. On y trouve des ouvrages des anciens Romains, & même de leurs tombeaux. Après avoir paſſé à Annan ſur le petit ruiſſeau de Dreiff, on trouve Moffat, lieu célebre par ſes lutins. C'eſt ici que le pays commence à devenir montueux. La riviere de Moffat eſt plus conſidérable que celle d'Annan; on la paſſe ſur un pont d'une ſeule arche exceſſivement haute, & comme il n'y a point de gardefoux, il n'eſt point de voyageur qui ne ſoit effrayé, lorſqu'il eſt queſtion de le traverſer. C'eſt à Moffat que ſont les bains les plus fréquentés de l'Ecoſſe. Ces eaux minérales ſont aujourd'hui fort en réputation. Les ſources ſont à un mille de la Ville, qui ne contient pas plus de quarante ou cinquante familles fort pauvres; tout y eſt plus cher qu'à Bath,

à Scarboroug & à Buxton. Il y a un Boulingrain tout-à-fait curieux dans le milieu de la rue qui conduit à la Ville.

La plaine d'Armandal se termine à trois ou quatre milles au-dessus de Moffat, où commencent des montagnes si droites & si hautes, qu'elles semblent être le *non plus ultrà* du monde. Les plus remarquables de ces montagnes sont celles de Hart-Field, Cor-Head & Queensberry qui sont au Sud-Est. Les deux dernieres donnent le titre à deux Pairs du Royaume.

Outre que ces montagnes sont très-hautes par elles-mêmes, elles ont de plus l'avantage d'être situées dans la partie la plus élevée de l'Ecosse. Leurs bases sont presqu'aussi hautes que le sommet des montagnes de Cumberland. Il faut cependant convenir que ces dernieres ont autant de hauteur, à compter depuis la base jusqu'au sommet. Ce qui fait que la neige dure plus longtems sur les montagnes d'Ecosse, & que les amas en sont plus considérables, c'est leur distance de la mer & le nombre prodigieux de montagnes qui sont en groupes les unes sur les autres.

Cor-Head a de plus cette singularité,

d'être le cadran le plus élevé qui soit peut-être dans l'Univers. Sa hauteur perpendiculaire est de huit ou neuf cens verges. Cette montagne est fendue & entr'ouverte depuis le sommet jusqu'en bas par une crevasse qui fait face au Soleil du Midi. Les deux sommets forment chacun une espèce de cadran, & les Habitans du voisinage peuvent dire exactement l'heure qu'il est à l'ombre qu'ils voyent sur les roches opposées.

A un demi-mille de la source de la riviere d'Annan qui se trouve près de Cor-Head, on voit la source de la Twered, & non loin delà se trouve aussi celle de la Clyde. Sur ce voisinage des trois sources, on débite ce proverbe :

Tweed run, Annan won,
Clyde fell down and broke its neck.

On suppose que c'est le point d'où partent ces trois rivieres, comme si elles faisoient un pari, à qui se jetteroit la premiere dans la mer. Ainsi suivant ce proverbe, la Tweed court, & en effet son cours est rapide ; mais ce qui l'empêche de gagner le prix, c'est qu'elle a trop loin pour arriver à la mer qui est à l'Est. Le

même proverbe dit, que la riviere d'Annan remporte le prix, parce qu'en effet, quoiqu'elle marche à pas lents, elle a fort peu de chemin à faire pour arriver à la Mer du Sud. Enfin, la riviere de Clyde tombe & se casse le col, parce qu'elle rencontre, au-dessous de Lanerk, un précipice dans lequel elle se jette avant que d'arriver à la mer de l'Ouest. Nous cotoyâmes alors la Tweed jusqu'à l'hôtellerie de Bel qui est sur le grand chemin, & dont l'hôte me dit que le Marquis de Tweedale lui avoit conseillé de creuser dans des tas de pierres fort dures, où il trouveroit de l'or ; que sur cette espérance, aidé de ses domestiques, il avoit remué les pierres jusqu'à ce ce qu'il eût trouvé un cercueil placé tout droit, ce qui le détourna de continuer ce travail d'après le préjugé vulgaire du pays, qu'une telle rencontre occasionne la peste aux environs. Je fis mes efforts pour désabuser ce bon homme, & pour le porter à reprendre son travail, très-persuadé qu'il ne tarderoit pas à trouver sa récompense. Au reste, j'imagine que ce lieu a servi de sépulture aux anciens Druydes & aux Héros qui ont été tués dans quelque action près de-là.

Ici, comme chez les Montagnards d'Ecosse, on fait le feu dans le milieu de la chambre, & toute la famille se tient autour. Ces gens pensent, comme Hudibras, que, suivant notre usage, la partie qui s'éleve en fumée nous devient inutile, tandis que dans leur opinion, c'est ce qui leur procure le plus de chaleur.

Powmood n'est pas loin de-là ; c'est où le Secrétaire Murray fut pris.

La montagne de Broad-Law est très-haute & très-étendue. On voit que les Ecossois ne manquent pas de synonimes pour nommer leurs montagnes, puisqu'ils les appellent des différens noms de *Law*, *Dun*, *Cor*, *Heighth*, *Fell*, &c. Cette montagne de Broad-Law, d'où l'on voit les deux mers, est vraisemblablement la montagne connue dans l'histoire sous le nom de Braid-Alb.

Près de-là est une autre montagne en forme de pyramide, située dans une grande plaine, & nommée *Tintoctop*, sur laquelle on a fait le proverbe suivant :

On Tintoctop is a mist
Andin the mist there is a chest
Andin the chest there is a cup

Andin the cup there is adrop
Lake up the cup, ſuck out the drop
And ſed the cup onTintoctop.

TRADUCTION.

Il y a ſur Tintoctop un brouillard ; dans ce brouillard, il y a une boëte ; dans cette boëte, il y a une coupe ; dans cette coupe, il y a une goutte. Prenez la coupe, ſuccez la goutte, & placez la goutte ſur Tintoctop.

Près de ces montagnes, on trouve, après qu'on les a paſſées, les lieux de Bleyth & de Linton, qui méritent à peine le nom de Villes.

Nous nous attendions, en approchant d'Edimbourg, à nous débarraſſer des montagnes, & à voir des plaines agréables : c'eſt en quoi nous nous trompions. Car il s'éleve une troiſiéme chaîne de montagnes, qui à la vérité ſont moins élevées que les précédentes ; mais qui ſont verdoyantes, & qui fourniſſent d'excellens pâturages pour les beſtiaux. A Rullion-Green, il y a un monument élevé à l'occaſion de la bataille qui y a été donnée entre les Preſbytériens & les Troupes du Roi. Cette bataille mémorable eſt connue ſous le nom de Pent-

and-Hills, qu'elle prend de ces mongnes. Près de-là, eſt le lieu nommé Turn-Houſe, où il n'y a qu'une maiſon, mais où il ſe tient un marché aſſez conſidérable toutes les ſemaines. De ce lieu à Braid-Craigs, il y a quatre milles, & c'eſt de-là qu'on voit la Ville d'Edimbourg, dont le Château jouit d'un des plus beaux coups d'œil qui ſoient dans l'Univers. Il eſt du moins un des plus variés, puiſque de-là on voit la mer, des lacs, des rivieres, des montagnes, des plaines, des Villes, des Bourgs, des Châteaux, qui ſemblent ſe diſputer à qui attirera davantage l'attention. Je ne m'arrêterai point à la deſcription de cette Ville qui a été faite par tant d'Auteurs. J'obſerverai ſeulement que la derniere rébellion & ſes ſuites ont répandu ſur les Habitans un air de mélancolie qui ne ſe diſſipe point. Leur punition a perpétué leur reſſentiment, & exclud chez eux toute autre matiere de converſation. Il faut ou donner dans leur ſens pour ne pas les offenſer, ou ſe réſoudre à garder le ſilence.

V.

EXAMEN du ſentiment de Mylord Bolingbrock ſur la Polygamie.

Mylord Bolingbrock a entrepris dans ſon cinquiéme volume de prouver que, ſi la Polygamie a été interdite par les Loix poſitives, elle a du moins été permiſe, & même favoriſée par la Loi naturelle. Le célebre Docteur Berkcley, Evêque de Cloyn, a ſoutenu la même opinion, mais par des principes tout-à-fait différens. Son zèle pour la Religion Chrétienne la lui avoit fait embraſſer, & ſon but étoit de prouver que le Chriſtianiſme, qui interdiſoit la Polygamie, étoit plus parfait que la loi naturelle qui la permettoit. N'y a-t-il pas à lui objecter que la Loi naturelle étant toujours la loi divine, elle n'exige pas moins de perfection ? Pour ce qui eſt de Mylord Bolingbrock, il eſt à préſumer que, s'il a ſoutenu ce ſyſtême, c'eſt d'après le goût qu'il a toujours marqué pour le plaiſir & la multiplicité de femmes dont il s'eſt amuſé. Quels que ſoient ſes motifs, il eſt queſtion de prouver ici que

la Polygamie n'eſt pas plus autoriſée par la Loi naturelle que par la Religion.

Tout le monde convient du grand principe : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* Je demande, s'il y a rien de plus offenſant pour ceux qui aiment que de voir l'objet de leur amour attaché à un autre ? C'eſt cependant ce qui arrivera néceſſairement dans le cas de la Polygamie ; puiſqu'entre pluſieurs femmes qu'aura un ſeul homme, le cœur, indépendamment des Loix, lui en attachera vraiſemblablement quelque une. Cette malheureuſe femme ſera donc bleſſée, en voyant ſon mari partager ſon inclination.

Toutes les fois qu'on a voulu le calculer, on a preſque toujours obſervé que le nombre des femmes égaloit à peu près celui des hommes. Il eſt donc démontré que, ſi quelque particulier prend pour lui ſeul un nombre de femmes, les autres en manqueront. La Loi naturelle peut-elle permettre une telle inégalité de traitement ? Paſſons à une autre preuve qui n'eſt pas moins forte. La propagation & la conſervation des enfans eſt certainement une branche de la Loi naturelle. Il n'eſt pas juſqu'aux animaux dont les petits ne peuvent pas s'éle-

ver tout seuls, qui ne soient rigides observateurs de cette partie de la Loi. Selon les saisons, on voit ces animaux contracter une sorte de mariage, & quoiqu'ils vivent le reste de l'année en troupes, ils se séparent, se joignent en couple, & prennent, pour ainsi dire, des engagemens d'union qu'ils remplissent encore mieux que nous. Il est vrai que cette union cesse avec la nécessité d'élever leurs petits. Il n'en est pas de même dans notre espèce; pendant que le premier enfant s'éleve, l'amour & la nature en forment un second, & si la femme est fertile, elle en produit ainsi plusieurs de suite. A peine l'âge qui s'avance nous permet-il d'élever le dernier de nos enfans. Ce n'est donc pas assez que nous nous unissions à une femme, il faut de plus, que ce lien continue & s'affermisse pendant tout le reste de notre vie; & c'est encore une partie de la Loi naturelle. (1)

---

(1) N'objectera-t-on pas à l'Auteur de ces réflexionsque, dans tous les pays où la Polygamie a lieu, quelque nombre d'enfans qu'ait le mari il les éleve tous avec le même soin?

La réalité & la légitimité de l'amour guidé par la raison, font encore une objection contre la Polygamie. Le Philosophe le plus austère est forcé d'avouer ce sentiment. Ainsi épuré, il doit durer autant que la vie de l'objet auquel nous adressons nos vœux. Notre choix fait, nous devons donc rejetter même avec horreur la pluralité des femmes.

Ce n'est que sur une maxime mal entendue, & encore plus mal appliquée, que les fauteurs de la Polygamie ont pû réussir chez quelques Nations. Ils ont voulu insinuer que l'accroissement du peuple en étoit une suite. Il est certain que la population est un avantage pour un Etat; mais c'est un abus d'imaginer que la Polygamie ou la Monogamie y influe en rien. Ce n'est que par l'encouragement de l'industrie, que les pauvres familles peuvent se trouver en état de subsister. Toutes les fois que cette industrie fleurira, les sujets de l'Etat multiplieront sans le concours des étrangers, & sans que la Polygamie soit autorisée. Si au contraire il n'y a pas du travail pour tous les citoyens, il faut que quelques-uns périssent ou quittent leur patrie, ou qu'ils volent, & qu'ils

s'exposent à la mort. Quand j'admettrois qu'un homme auroit plus d'enfans de quatre ou cinq femmes que d'une, ce ne sera pas donner gain de cause à nos Adversaires. Ce pere pourra-t-il pourvoir ces quatre ou cinq enfans? Voilà la question. Aussi voyons-nous que même dans les pays où la Polygamie est en vigueur, la Religion & les Loix ne permettent pas aux pauvres d'avoir plus d'une femme, parce qu'ils n'en peuvent pas nourrir davantage. Personne n'ignore qu'à la Chine ceux qui n'ont qu'une femme, ont souvent un si grand nombre d'enfans, qu'ils sont autorisés à détruire les nouveaux nés, dès qu'ils en ont plus qu'ils ne croyent pouvoir en nourrir. On ne doit d'ailleurs regarder en aucun cas l'accroissement des enfans dans la classe des gens riches comme un avantage, puisqu'ils sont entierement livrés au luxe & à l'oisiveté. Il est même vraisemblable, que c'est cette raison politique qui aura fait appuyer dans l'origine les établissemens religieux que la Religion a commencés.

VI.

Bolingbrock justifié d'Athéisme par deux passages de ses Œuvres.

On a recueilli soigneusement deux passages de Mylord Bolingbrock, qui le justifient du reproche d'Athéisme. L'un est tiré d'une de ses lettres à M. Poully, dans laquelle il s'exprime ainsi :

Puisque vous êtes si curieux de sçavoir ce qui s'est passé dans une conversation que j'ai eue avec un homme de votre connoissance, & où l'on vous a dit que j'avois soutenu un paradoxe fort singulier, je vous en rendrai un compte succinct, en me réservant de m'étendre davantage sur ce qui a semblé paradoxe. Depuis ma retraite, vous m'avez conduit à me jetter dans les raisonnemens abstraits de la Philosophie. Il est un peu tard de commencer à quarante ans, lorsque l'esprit n'y a pas été accoutumé plutôt; cependant j'en ai assez appris sous un tel guide, pour n'être pas effrayé de m'engager dans ces questions, *toutes les fois que la cause de Dieu & de la Religion naturelle n'y est pas intéressée.*

L'autre Extrait est pris de la page 548 de son premier *Essai sur les connoissances humaines*.

» Quant à moi, je suis fermement persuadé qu'il y a un Etre suprême, source de toute existence, dont la volonté efficace gouverne & conserve l'Univers qu'il a créé ; en un mot, qu'il est la premiere cause efficace de toutes choses, & de qui dépendent toutes les créatures. Par cette raison, & vû l'idée respectable que je me fais de cet Etre suprême, je n'ose pas me familiariser avec lui, comme font ceux qui méritent l'accusation d'infidélité. Je reconnois qu'il est la premiere cause efficiente ; mais je suis en garde contre ceux qui prétendent pénétrer plus loin dans la machine de l'Univers, & dans l'ordre des secondes causes. Je n'évite pas moins de tomber dans l'inconvénient de ceux qui nient l'efficacité de ces secondes causes, & qui, faute d'en sçavoir assez sur cette matiere, rejettent tout en toute occasion sur la premiere cause, ce qui devroit être pour eux un Mystère qu'ils ne devroient pas avoir la témérité d'approfondir. C'est-là l'opi-

nion commune qui a produit souvent un enthousiasme profane & blasphématoire dans la Philosophie. Descartes, Leibnitz, Mallebranche, peut-être même nos amis, & tous ceux enfin qui, non contens de connoître jusqu'à un certain point ce qui existe, font des hypothèses sur ce qui est au-delà de leur sphère, & prétendent dire comment & pourquoi chaque chose est en tel état. Ce sont-là, dis-je, les Philosophes qui ont répandu l'enthousiasme.

Si ces passages purgent Mylord Bolingbrock de la tache d'Athéisme, ils ne l'exemptent pas du soupçon de Matérialisme, sur-tout en les rapprochant d'autres endroits du même ouvrage où il dit : » Dieu ne m'a pas montré qu'il y ait de la contradiction dans une matiere pensante qui existe.

Et ailleurs, » Nous avons une sensation distincte qui nous apprend qu'il y a une nature corporelle. Nous n'avons point au contraire de connoissance qu'il y ait une nature spirituelle, distincte de la corporelle. Nous inférons qu'il y en a de telles, parce que nous sçavons que nous pensons, &

» que nous ne pouvons concevoir le système d'une matiere pensante.

Pourroit-on, après des assertions si claires, défendre M. Bolingbrock de l'imputation de Matérialiste ?

VII.

Calculateurs singuliers.

Jedediah Buxton est un de ces hommes rares que la nature toute seule a doués de talens singuliers, & qui a attiré sur lui les yeux de toute l'Angleterre. Qu'on ne s'attende pas ici au détail de sa vie ; une pauvreté laborieuse la rend uniforme & obscure. Les événemens d'une de ses journées sont précisément les mêmes que ceux de toute l'année. Le tems n'a apporté de variation chez lui que par rapport à l'âge.

Son grand-pere étoit Vicaire à Elmeton, & son pere Maître d'Ecole dans la même Paroisse. Malgré les occupations réglées de ses ayeux, Sedediah s'est trouvé entierement dépourvu de lettres & d'éducation. On ne sçait par quel accident il a été négligé dans son enfance, mais ç'a été au point qu'on ne lui

a jamais appris à écrire. On ne se ressouvient pas qui la conduit pour la premiere fois dans l'étude des proportions, & des relations des nombres ; quoiqu'il en soit, c'est où il a mis toute la force de son esprit & toute son attention. Les objets extérieurs ne le frappent qu'autant qu'ils ont de rapport aux nombres. Si l'on parle devant lui de quelque espace de tems, il dit aussi-tôt qu'il y avoit dans cet espace tant de minutes. Si l'on cite quelque distance de chemin, il rapporte combien il y a de largeurs de cheveux, & cela sans qu'on lui fasse aucune question, ni même qu'on lui demande aucun calcul.

C'est à force d'exercice qu'il a perfectionné à cet égard sa mémoire. Il a sur-tout rangé dans sa tête différens produits généraux auxquels il a recours dans l'occasion ; tel est le nombre des minutes dans une année, & celui des largeurs de cheveux dans un mille. Ce qu'il a encore d'admirable, c'est d'entreprendre une opération, & si on l'interrompt dans son cours, de la suspendre pendant plusieurs mois, au bout desquels il la retrouve dans sa tête, & la reprend où il l'avoit laissée pour la terminer heureusement.

Il paroît qu'il auroit eu la même mémoire pour toute autre choſe, s'il n'avoit pas porté toute ſon application à la Science des nombres. Il eſt vrai qu'au moyen de cette attention unique, il eſt ſur tout le reſte auſſi peu avancé qu'un enfant de dix ans. On lui a quelquefois demandé à ſon retour de l'Egliſe, s'il ſe rappelloit le texte & la diviſion ou aucune autre partie du Sermon; il n'a jamais pû en rien rapporter; & en l'examinant de plus près, on s'eſt convaincu que pendant le ſervice il s'étoit livré à ſon occupation favorite, en cherchant à réſoudre quelque queſtion qui avoit piqué ſa curioſité. Aucun bruit ne l'interrompt, & il a tant de liberté & de facilité dans ſes calculs, que, ſi on l'interrompt en lui faiſant une queſtion, il y répond auſſitôt, & puis acheve ce calcul ſans confuſion. Sa méthode de travailler lui eſt particuliere, on en jugera par l'exemple ſuivant.

On lui demanda un jour le produit de 456 multiplié par 378: il le dit en auſſi peu de tems qu'il en auroit fallu pour faire l'opération en chiffre; & lorſqu'on l'eut prié de répéter tout haut l'opération qu'il avoit faite, pour y par-

venir, il dit qu'il avoit d'abord multiplié 456 par 5, qui font 2280, & qu'il avoit encore multiplié cette ſomme par 20, dont il avoit eu 45600, (ce qui fait, comme on voit, le même effet que s'il avoit multiplié 456 par 100). Il multiplioit enſuite ce produit par 3, ce qui faiſoit 136800, produit du multiplicande par 300. Il ne reſtoit plus qu'à multiplier 456 par 78: voici comment il s'y prenoit. Il ne perdoit point de vûë 2280 qu'il avoit déja trouvé être le produit de 456 par 5. Il multiplioit 280 par 15, & il ajoûtoit 34200 qui en eſt le produit à 136800, ce qui lui faiſoit 171000, produit de 456 par 375. Enfin pour finir, il multiplioit 456 par 3, & ajoûtoit enſuite 1368 qui en eſt le produit à 171000, ce qui faiſoit le dernier produit 172368.

On voit que cette façon d'opérer eſt bien de ſon cru, & qu'elle n'eſt même pas la plus courte, puiſqu'au lieu de multiplier 456 par 5, & enſuite par 20, pour trouver le produit de 456 par 100, il auroit plutôt fait d'y ajoûter 2 zero. Mais il ignore juſqu'aux régles les plus communes, & l'habitude, jointe à ſa facilité naturelle, l'en dédommage.

Buxton eſt venu à Londres, & a demeuré quelques ſemaines à la porte de Saint Jean. Son voyage prouve cependant que ſa curioſité s'eſt portée ſur quelqu'autre choſe que ſur les chiffres. L'envie de voir les perſonnes du Roi & de la Famille Royale fut ſi forte, qu'elle le détermina à partir à pied de chez lui au commencement du printems pour ſatisfaire cette curioſité. Il eut le déſagrément de ne pas réuſſir, le Roi étant parti pour Kenſington le même jour que Buxton étoit arrivé. Il fut introduit devant la Société Royale. Pluſieurs des membres lui propoſerent diverſes queſtions d'arithmétique pour eſſayer ſes talens, & lui firent des gratifications fort honnêtes.

Pendant ſon ſéjour dans la Capitale, on le mena voir la tragédie de Richard III. au théâtre de Drury-Lane. On s'attendoit que la nouveauté ou la pompe du ſpectacle frapperoit ſon imagination, & que le jeu de la ſcène remueroit quelqu'une de ſes paſſions. On ſe trompoit: Jedediah s'employoit là tout comme à l'Egliſe. Après la danſe, il déclara gravement qu'il y avoit eu un million & tant de pas de faits. Après les ariettes, il

convint que la rapidité des ſons l'avoit fort embarraſſé & déconcerté. Enfin Garrik, l'inimitable Garrik, ne gagna rien ſur lui; il ne lui donna d'autre préférence, ſinon de compter les paroles qui étoient ſorties de ſa bouche; à quoi il dit avoir parfaitement réuſſi.

On peut bien juger que la Capitale n'étoit pas faite pour retenir long-tems Jedediah. De retour chez lui, il n'y regrette rien de ce qu'il a laiſſé à Londres; il continue ſon travail qui lui fournit une aiſance honnête; il ſe charme par ſes calculs laborieux, & reſte toujours d'avis qu'une tranche de lard qu'il mange dans ſa paiſible retraite, eſt préférable aux repas les plus exquis d'une vie tumultueuſe.

L'Angleterre eſt-elle plus fertile en hommes prodigieux, ou les talens extraordinaires y échappent-ils moins qu'ailleurs à l'attention du public? On y voit plus fréquemment ces ſortes de ſingularités. Jedediah Buxton, dont on vient de parler, a rappellé le ſouvenir d'un autre homme preſqu'auſſi ſingulier, mais beaucoup plus fou, qui habitoit encore il y a quatre ans à Mansfield, dans le Comté de Nottingham. C'étoit un gar-

çon Charpentier qui sçavoit à peine sa propre langue, à la réserve de quelques mots latins qu'il avoit appris par hasard. Avec aussi peu de ressources, cet homme a inventé diverses dénominations, au moyen desquelles il peut nombrer jusqu'à une somme qui seroit marquée par *606* chiffres de suite. Les gens de Lettres du voisinage, étonnés de voir qu'un simple ouvrier eût travaillé sur des chiffres qui n'existent que dans la spéculation, lui demanderent comment il s'étoit attaché à cette branche de travail, & à quoi il pensoit qu'on pût appliquer sa méthode. Il répondit qu'il en avoit conçu la premiere idée dans la Géographie de Randal, qu'il avoit parcourue par hasard dans le cabinet de quelqu'un chez qui il travailloit. L'occasion étoit toute naturelle. Mais voici le tymbre & la marotte de notre Calculateur. Il ajoûtoit que, selon lui, cette suite de *606* chiffres suffisoit pour trouver le nombre des pieds quarrés que contient l'Empyrée, comme aussi le nombre des Anges avant l'Apostasie, dont parlent Jean & Jude, & celui des Esprits bienheureux qui seroient bénis à jamais; que même ici-bas sa méthode

seroit utile à trouver les longitudes qu'il seroit très-certain de découvrir, si la nécessité dans laquelle il se trouvoit de travailler de son métier pour le maintien d'une nombreuse famille, ne l'empêchoit de se procurer les livres & les instrumens nécessaires. Il désiroit fort qu'on fît usage de sa méthode à la Thrésorerie, à l'Amirauté & dans les Bureaux publics, pour mieux en assurer les comptes qu'il disoit être fort brouillés.

Cet Arithmeticien, plus infatigable encore que Buxton, a calculé le nombre d'hommes qui vivoient avant le déluge, de ceux qui y ont péri, & de ceux qui sont venus au monde depuis; la quantité d'eau versée pendant le déluge, jusqu'à la derniere pinte; les taxes qui ont été payées, ou qui le seront jusqu'à la fin du monde dans tous les Etats de l'Europe en livres, sols & deniers. Il présage la durée du monde, & prétend l'emporter sur Whiston & sur l'Evêque de Clogher, dont il attaque les opérations comme fausses & erronnées. Enfin il a un systême particulier sur les Semaines de Daniel, qu'il ne communique cependant point, étant d'assez bonne foi fort résolu de vivre dans

l'obscurité. Il dit, & c'est peut-être en quoi il se trompe le moins, que si on lui faisoit jouer le rôle d'un grand homme, il seroit moins heureux, & courroit risque de perdre sa probité.

VIII.

SUITE DES FABLES DE GAY.

Jupiter & le Villageois.

AMI Gai, jette un œil attentif sur tout ce qui t'environne. As-tu un ami aussi passionné, aussi prévenu pour toi que toi-même? Tous tes défauts si visibles aux autres ne frapperent jamais ta vûë. Lorsqu'un souffle de la fortune a renversé tes chimères, as-tu trouvé chez toi un censeur qui se plût à t'humilier, à te glacer d'effroi, à te reprocher que tu manquois de mérite?

Si la fortune inflexible te retient dans l'abaissement, cela ne doit pas t'étonner. Considere attentivement la conduite des autres hommes: serois-tu donc assez injuste, pour desirer à la fois & l'opulence & la vertu? Lorsque l'intérêt te l'a commandé, as-tu rampé comme ont sçu fai-

re ceux dont l'élévation te surprend? As-tu renoncé comme eux à la vérité, à l'honneur, à la vertu, à la paix de l'ame? Si tu t'en trouves incapable, renonce à la fortune, écris, contente-toi d'être sage & pauvre.

Donne une juste valeur aux dons de cette courtisanne, & dis-moi ce qui pourroit améliorer ton état? Si tout riche étoit heureux, le bonheur seroit le prix de la fraude & du mensonge; mais plus s'accroît le trésor de l'avare, plus son inquiétude augmente. Supposons pour un instant ce qui ne peut jamais être, supposons que tu es comblé des faveurs de la fortune, en serois-tu plus heureux? Tu vis tranquille & content; que peut-elle te donner de plus?

Tu es, supposons-le encore, un riche héritier: tu jouis de grands biens; tout est en abondance chez toi; les soucis, les chagrins te fuyent. Mais serois-tu le seul parvenu privilégié dont les mœurs ne recevroient aucune atteinte du changement de sa fortune? Peut-être devenant prodigue au-delà de toute mesure, ferois-tu briller un luxe insensé. Tu ne pourrois te passer de chiens, de chevaux, de table, d'officiers, de vais-

selle plate. Ta dépense excessive t'accumuleroit des dettes immenses ; ton jeu dissiperoit les revenus d'un Royaume ; ton crédit tomberoit enfin, & cent créanciers impitoyables te feroient gémir en prison le reste de ta vie.

Suppose-toi, si tu veux, revêtu du plus grand pouvoir. Pourroit-il t'épargner seulement une heure de mélancolie ? Supposons de plus, que tu peux assouvir tes desirs avares, aveugler ton Prince, & opprimer son peuple. Alors enyvré chaque jour de l'encens de tes flatteurs mercenaires, ton cœur seroit-il capable d'un sentiment doux & pur ? Non, les grands crimes rendent insensible.

Cherche-tu le bonheur, je veux dire le bonheur intrinseque & vrai ? Il ne fréquente pas plus les champs que la cour, les palais, que l'humble cabane. Il peut habiter tous les lieux ; tout esprit content le posséde.

UN Paysan, épuisé par un long travail, reposoit à l'ombre d'un hêtre. Bon Dieu, disoit-il, qu'il est dur de traîner d'année en année le fardeau de cette vie ! Dès que le jour paroît, le travail

m'appelle ; je gagne à la sueur de mon front une nourriture grossiere, & chaque jour redouble le poids de mes maux.

Jupiter l'entendit & réprima ainsi ses murmures. Les plaintes injustes m'offensent ; exposez-moi vos besoins. Vous accusez le sort d'injustice : instruisez-moi de ce qui peut rendre votre état heureux. Examinez par vous-même toutes les conditions de l'homme : Que desirez-vous ? que voulez-vous être ? Le Dieu dit, & au même instant le Paysan transporté sur un nuage, vit tout le genre humain, ses divers travaux, ses soins infinis. Voyez, lui disoit Jupiter, contemplez cet homme à l'air soucieux, devant ces sacs remplis d'or ; voyez avec quelle ardeur il les compte. Il a augmenté aujourd'hui son trésor de toute cette somme. Hélas ! dit le Paysan, si j'étois cet homme, que pourrois-je demander de plus ? Apprenez, reprit le Dieu, à discerner le vrai bonheur de ce qui n'en a que l'apparence ; prenez ce miroir, & considérez le cœur de cet homme dont le sort vous fait envie. Le Paysan voit avec effroi le sein de l'avare, aussi troublé que ces Mers ora-

geuses, où l'on ne voit jamais de calme. Il apperçoit sur son visage l'impression de tous les maux anticipés, que ses frayeurs lui causent sans cesse ; il voit le souvenir rongeur de ses concussions déchirer ce sein palpitant qu'aucun rayon de bonheur n'éclaira jamais. Ah ! grand Dieu, s'écrie-t-il, oublie ma priere, garde-toi bien de l'exaucer ; préserve-moi des remords du crime. Le sort de ce malheureux me fait frémir. Jupiter, laisse-moi dans ma pauvreté.

Jettez les yeux, continue Jupiter, sur cette foule brillante : voyez ce Ministre si fier & si content de lui-même. Pour celui-ci, dit le Paysan, qu'il est heureux de pouvoir ainsi obliger des amis sincères & reconnoissans ! Arrêtez, répond le Dieu, consultez votre miroir : les yeux des hommes sont fascinés par l'erreur & la prévention. Ciel ! crie le Rustre épouvanté, délivrez-moi de ce spectacle. Considérez-le bien, dit Jupiter, voyez les tourmens de ce misérable. Voyez l'avide corruption ronger son cœur criminel. Voyez-le parmi ses concitoyens semer la contagion d'une main souillée de larcins sordides. L'avarice, monstre insatiable, & la rapi-

ne aux serres d'aigle déchirent tour-à-tour son sein qui gémit sous le fardeau de ses crimes. Enyvré d'honneur & d'encens, il chancele au haut de la roue, où son ambition l'a porté. Tantôt rempli d'orgueil, il insulte à ses inférieurs ; tantôt saisi de crainte, il tremble en croyant sa chute prochaine.

Fut-il jamais, reprit le Paysan, sous un si beau masque, un homme en effet si malheureux ? Dieu Tout-puissant, laisse-moi dans mon état vil ; laisse-moi ma charue & ma bêche.

Il vit ensuite & rejetta la condition d'homme de loi, qui par l'esprit & par le cœur lui parut trop ressembler à l'homme d'Etat. L'amour insensé d'une folle gloire ne le rendit point jaloux du sort du Guerrier ; mais il pleura sur les maux que la guerre entraîne, sur les Royaumes les plus puissans qu'elle a changés en déserts. De quelle férocité, disoit-il, les humains sont-ils donc capables, pour fouler aux pieds tout Droit, toute Loi, pour ôter à leurs semblables la liberté & la vie ? Ah ! puissai-je être préservé toute ma vie de cette fureur ! Que mes mains n'em-

ployent jamais que des instrumens utiles.

Après avoir ainsi parcouru les différens états de la vie, il confessa ingénuement l'injustice de ses murmures, & Jupiter fit alors entendre ces mots : Mortels aveugles, qui cherchez le vrai bonheur, je ne l'ai point attaché à tel ou tel rang ; tout cœur vertueux le possede. Cultivez donc la vertu, & la tranquillité de l'ame sera le fruit que vous cueillerez. Il dit, & pour rendre heureux le Paysan, il le replaça sous son arbre.

Les deux Singes.

Les Sçavans remplis d'orgueil se moquent des hommes du monde, & ceux-ci, pour qui le sçavoir n'est rien, se rient des pédans & de leurs travaux. Don *Diegue* à l'air grave, au pas mesuré, méprise les airs du Marquis, & le Marquis rit du sot empésé qui regarde & qui marche à la toise. *Rosbiff*, composé des deux, aussi babillard qu'un François, & sérieux comme un Espagnol ; *Rosbiff*, plus sage dans son idée que tout le reste du Monde, se rit de

l'un & de l'autre, & est raillé par tous les deux. Le stile hardi des Poëtes est blâmé par les Prosateurs, tandis que ceux-là, emportés sur les aîles du génie, jettent à peine un œil dédaigneux sur les froids Auteurs de descriptions Prosaïques. Nous rions des Singes, & ils rient de nous. Que sommes-nous pour eux, si ce n'est des Singes ?

DEUX Singes allerent un jour à la foire. Les critiques les plus mordans n'ont point l'air aussi effronté qu'ils l'avoient. Ils percerent la foule attirée par les bons mots de *Polichinelle*, prirent leurs billets, & eurent les premieres loges.

L'attention de ces figures graves, fit éclater les ris du parterre. Frere, dit l'un d'eux, cette populace est bien mal frisée. Toute la salle retentit aussitôt de sifflemens qui ne cesserent que quand on leva la toile.

Un voltigeur paroît, fait la roue, le saut de carpe, &c. Il s'élance, se renverse, se suspend la tête en bas, & les Spectateurs charmés applaudissent de toutes leurs forces. Alors un des Singes souriant, dit à l'autre : Si de

pareils tours peuvent amuser ces Singes géans, que les nôtres, frere, les étonneroient ! Ils nous adoreroient pour notre souplesse. Combien de fois ne vous ai-je pas vû grimper à la cime des arbres, y jouer, sauter, & tourner en l'air. Comment ces Singes maladroits que voici pourroient-ils passer de branche en branche comme vous & moi ? Cependant leurs applaudissemens nous font voir qu'ils discernent le vrai mérite, & qu'émulés de notre art, ils font cas de nos talens, puisqu'ils en admirent de cette maniere une si foible imitation. Frere, répond son camarade, je conviens que l'homme en cela est sage, & qu'il mérite quelques louanges ; mais lorsqu'il voudra surpasser ses maîtres, je rirai de son orgueil. Est-il, par exemple, rien de si plaisant que de voir les hommes sans cesse débout, parce qu'ils nous voyent quelquefois marcher sur les pieds de derriere ?



Le Fermier & le Hibou.

UN Hibou, plein de gravité, qu'on voyoit aussi rarement hors de sa patrie qu'un Turc, logeoit dans une grange, lieu propre à la chasse & à la méditation. Perché dans un coin sur une poutre fort haute, il branloit de tems en tems la tête, & sembloit penser par accès ; tel que j'ai vû plus d'un Nouvelliste lisant la Gazette, & décidant d'un air profond du sort de l'Europe entiere. Des gerbes entassées remplissoient cette grange : le Fermier étant venu le visiter un matin, son hôte songeur lui fit part de ses pensées philosophiques.

» Les hommes supposent qu'ils sont raisonnables, mais que ces êtres sont bornés ! Leurs mépris pour l'oiseau de nuit décele au moins une haine injuste, si ce n'est de la folie. D'ailleurs, quelle partialité ne font-ils pas voir dans tous leurs éloges ! Ils admirent le gazouillement de la Fauvette & de la Linotte ; le chant du Rossignol leur semble divin : mais les plus fins connoisseurs qui soient

» parmi toute la gent emplumée voient » clairement la sagesse empreinte sur la » physionomie du Hibou. Dès que je » daigne paroître au grand jour, quelle » troupe d'oiseaux m'accompagne ! Ils » me suivent en foule comme des es» claves, & confessent que je suis d'une » espéce supérieure.

Le Fermier rit, & lui répond : » Imbécille masse d'orgueil, oses-tu » bien avec ta voix rauque déprécier le » chant des Fauvettes ? Apprends que » les oiseaux, ainsi que les hommes, » te regardent comme un vrai hurleur » que tu es. Gros hébêté, ne sois plus » vain de ce que tu nommes ton corté» ge. On suit peu la sagesse & les » Sages ; mais les Sots sont toujours » suivis par les Sots, empressés de » répéter leurs balourdises.

Les Jongleurs.

Un fameux Joueur de Gobelets étoit depuis long-tems en réputation à Londres. Il escamotoit avec tant d'adresse, qu'on auroit cru que le Diable conduisoit ses doigts.

Le Vice l'entendit vanter : il lut ses

affiches ; mais bien persuadé qu'il le surpasseroit en adresse, il se rendit à sa demeure, & du milieu de l'assemblée, lui fit hautement un défi. Est-ce donc-là, dit-il, cet homme qu'on renomme tant ? Comment ce maladroit peut-il donc fasciner vos yeux ? Qu'il se mesure à moi, Messieurs, je vous en fais juges.

J'accepte ton défi, répond l'Escamoteur ; je ne cede à qui que ce soit dans mon art. Il dit, & il fait à l'instant paroître & disparoître les boules. Les cartes dociles sous ses doigts se changent en oiseaux ; cent & cent tours de cette espéce qui se suivent trompent l'assemblée. Il prend ensuite sa gibeciere ; il la montre aux Spectateurs aussi vuide que ses mains qu'il leur ouvre, & commande que l'or en sorte à grands flots ; puis il en tire des œufs d'yvoire ; & enfin il en sort une poule, dont la vue fait applaudir à la dextérité du Faiseur de prestiges.

Le Vice s'avance & prend place, sans oublier les formalités ordinaires. Prenez, dit-il, ce Miroir Magique, il charmera surement vos yeux.

Le Miroir passe de main en main ; chacun veut le consulter, & s'y voit

avec complaisance. Le nouvel Escamoteur s'adresse à un Magistrat : voyez, dit-il, cette Lettre de Change, c'est un assez beau présent ; soufflez-la, *passe.* Un cadenat fermoit les levres du Parlementaire. Un second souffle rompt le charme, & le cadenat disparoît.

Douze bouteilles de liqueurs, rangées sur la table, sont enlevées tout-à-coup, & à leur place, on voit deux épées sanglantes.

Il donne une bourse à un voleur ; celui-ci la serre, & ouvrant sa main n'y trouve plus qu'une corde.

Tenez, dit-il à un courtisan ; tenez bien ferme cette baguette. Le courtisan la saisit, & entre ses mains ne voit qu'une hâche.

Il pose un tronc d'Eglise sur la table. Que quelqu'un souffle dessus, dit-il : un Curé souffle, le tronc disparoît, & un repas suculent fume au même endroit.

Il prend un cornet, remue bien les dés, & l'argent de toutes les poches se rend dans sa bourse.

Regardez cette mignature, dit-il à un jeune homme blême & décharné. Voyez cette bouche vermeille, cette taille, ce sein, ces yeux pleins de feu.

Prenez ce portrait, la Belle est à vous. Celui-ci prend la mignature, mais c'est une boëte de pillules, & l'assemblée éclate de rire.

Un Jetton mis dans la main d'un Avare, produit à sa voix vingt guinées. Il commande que cet or passe aux héritiers de l'Avare, & les guinées redeviennent jettons.

Une guinée entre ses mains prend successivement toutes sortes de figures, excepté celle de la Charité, & rien de ce qu'on y voit ou de ce que l'on en tire, ne conserve sa premiere forme.

L'autre Jongleur désespéré, reconnoît humblement celui-ci pour maître. Votre adresse, lui dit-il, est incomparable, & je ne peux vous le disputer. Mais un usage continuel a perfectionné votre main : je ne trompe le peuple que de tems en tems ; vous, vous le dupez tous les jours, & à toutes les heures.



Le Conseil des Chevaux.

UN jeune Coursier qui pâturoit dans un champ avec beaucoup d'autres, sema parmi eux l'esprit de révolte, & répandit la dissention dans tous les troupeaux voisins. Les Etats-Généraux s'assemblerent, & furent bruyans. Fier de sa jeunesse & de sa vigueur, les yeux étincelans de colere, un Poulain s'avance, & harangue ainsi :

Que toute notre race est abjecte! Languira-t-elle encore long-tems dans ce honteux esclavage? Devons-nous gémir sous ces chaînes, parce que nos peres les ont supportées? Amis, considérez vos forces, & qu'une révolution éclatante établisse à jamais vos droits. L'orgueil de l'homme fait notre opprobre, n'en briserons-nous jamais le superbe joug, & le traînerons-nous toujours dans ces chars somptueux qu'il nous fait rouler? Sommes-nous donc destinés à des travaux perpétuels? Sommes-nous faits pour être attelés éternellement à une charue, pour fondre en eau sous le harnois, dont ce fier animal nous accable? Voyez combien

les hommes sont foibles, & quelle force au contraire est rassemblée dans nos nerfs! Ces nobles gencives s'aviliront-elles à couvrir le frein d'écume? Porterons-nous plus long-tems nos cruels tyrans? Devons-nous souffrir que l'éperon nous pique sans cesse, pour hâter notre course? Non, rejettons ces rênes ignominieuses; repoussons avec mépris ces instrumens de notre infâmie; que l'homme se soumette le Lion, qu'il tâche d'apprivoiser le Tygre & d'en appaiser la fureur. Comme ces braves animaux, défendons nos droits, notre liberté, & qu'à notre seul nom l'homme tremble.

L'assemblée approuva en baissant la tête, & hennit des applaudissemens. Mais un vieux Cheval, doyen de sa race, qu'une longue expérience avoit rendu sage, s'avança d'un pas grave & lent. Ses tranquilles regards qu'il promenoit sur les assistans, annonçoient toute sa prudence. Le Nestor des Chevaux parla ainsi aux rébelles :

Quand j'ai eu de la vigueur & de la santé comme vous, j'ai connu les travaux de la servitude. Mais l'homme reconnoissant, récompense aujourd'hui

mes peines passées : il m'a fait présent de ces champs immenses qui me fournissent tous les ans une nourriture abondante, & où j'erre au gré de ma fantaisie; tout le reste de ma vie ne sera que paix & tranquillité. Il est vrai que nous prêtons à l'homme nos forces; c'est au moyen de notre secours qu'il fertilise ses terres. Mais ne partage-t-il pas nos peines? N'est-il pas le compagnon constant de tous nos travaux? Les bâtimens qu'il éleve de ses mains ne nous mettent-ils pas à l'abri de l'inclémence des saisons? Il supporte pour nous la chaleur du jour, & ramasse dans ses greniers nos provisions de l'hyver; il seme, il moissonne, & nous partageons sa récolte aussi-bien que ses travaux. Mes amis, toutes les créatures sont destinées à s'aider réciproquement. Calmez votre inquiétude, & remplissez bien la tâche que le Ciel vous a donnée. Ce discours sage & modéré fit à l'instant cesser le tumulte : l'orgueilleux Poulain se soumit, & fut bridé comme ses peres.

Le Chien & le Chasseur.

L'impertinence naît du sot mépris & des dédains ridicules : fatigué jusqu'à la colere de ses cris absurdes, qui supporteroit un sot opiniâtre.

L'AURORE éveilla un Chasseur : il se leve, & donne du cor. Ses chiens joyeux l'environnent & prennent d'un pas vif la route des bois. Ils cherchent le gibier dans les buissons, & parmi les ronces. Répandus de tous côtés, ils parcourent & flairent inutilement les champs couverts de rosée! Quelle industrie! Quels soins! Quelles peines! Quel silence ils observent tous!

Rustaut, mâtin de méchante race, étourdi, jaseur, ignorant, déploya tout-à-coup sa gorge criarde. La meute continue ses recherches, sans faire attention à Rustaut; mais le mâtin bavard s'obstine à la distraire par ses cris. Le Chasseur furieux court sur lui, & fait retentir le fouet sur son dos. Les flancs tout déchirés & d'un ton hurlant, *Rustaut* exhale ainsi ses plaintes : » Je » sçai depuis long-tems que ma belle

» voix excite l'envie de vos chiens ; & » que ne peut pas l'envie ! Hélas ! ce » n'est qu'à mes talens supérieurs que » je dois ces cuisantes blessures. »

Les tons bruyans des sots, reprit le Chasseur, ne montrent que leur orgueil & leur ignorance. Une telle race peut bien exciter le mépris, mais non pas l'envie qui est une espéce d'éloge. Si ta voix insupportable n'eût pas persisté si long-tems à m'apprendre que ton nez est faux, je te laisserois chasser avec cette meute, & tu n'aurois pas montré ton étourderie; mais les sots, toujours empressés de parler, sont bien-tôt connus.

L'Homme, le Chat, le Chien & la Mouche.
L'Auteur à sa patrie.

Heureux pays, dont les champs fertiles sont défendus par Neptune même, & que la bienfaisante nature a séparé des autres pays, pour en faire l'asyle des arts & de l'industrie ! Port fortuné du commerce, ô Grande-Bretagne, puisse le luxe n'asservir jamais tes enfans ! Puisse ton bonheur n'être altéré par

aucun Ministre, occupé d'accroître ses propres trésors ! Si quelque ennemi jaloux ose interrompre ton commerce, tu peux opposer tes flottes à ses injustices, & tu dois regner sur les Mers.

Dans tous les différends qui naîtront entre les Puissances voisines, tu dois être leur médiateur, & régler leur sort. Le commerce fait ta gloire, & ses bienfaits sont sans bornes. Il rend commun à tous les peuples tous les biens différens de la terre. Il répand l'abondance dans tes plaines ; il t'éleve, il te rend brillante ; il produit seul toute ta richesse, & fixe sur toi les regards envieux de l'Europe. Fais donc du commerce ton étude unique : ne cesse point de le cultiver, le Monde est à toi.

Lorsque nos flottes rentrent dans nos Ports, qui n'a pas de part au gain du Marchand ? C'est lui qui soutient la Pompe Royale, qui remplit le cœur de tout citoyen d'une joie durable. Les troupeaux nombreux qui couvrent nos plaines, ne cessent de multiplier & nos Arts & nos Artisans. Une culture industrieuse embellit nos champs, & la bruyere même donne une récolte abondante.

Tous les hommes réunis doivent travailler au bonheur public ; tel est l'ordre de la nature. Nul d'entre eux n'est fait pour l'oisiveté. Les uns sont faits pour la charue ; d'autres sont nés pour faire retentir l'enclume. Ceux-là manient la navette avec autant de vivacité que d'adresse ; ceux-ci appliqués à connoître les vents & les côtes, guident nos Flottes d'un Pole à l'autre. Il est d'autres citoyens que l'industrie a formés pour les beaux Arts. Il est des génies d'une trempe plus fine qui ne cherchent à se rendre utiles que par leurs écrits ou par leurs discours. Mais tous tendant à un but commun, doivent se montrer dans la société amis & membres nécessaires. Chacun né pour le bien de l'autre, doit lui rendre ce qu'il en reçoit.

Le Monarque doit au Paysan les mets qui couvrent sa table. Il doit à l'Artisan ses plus superbes habits. Ce sont les soins de l'Architecte qui le mettent à l'abri des injures de l'air ; c'est un homme industrieux qui forge cette arme brillante qui le pare & qui le défend. Ainsi tous ses sujets reconnoissent les obligations qu'ils ont au

Monarque, en les payant de leurs services. C'est lui qui défend leurs biens, qui soutient leurs Loix. Son intérêt est inséparable de l'intérêt de ses Peuples. Tel est l'honnête emploi des talens des bons citoyens : tels sont les fruits qu'ils en retirent, & dont chacun d'eux jouit en paix ; l'industrie seule soutient tous les rangs.

LES Animaux, pressés par le besoin, vinrent un jour offrir leurs services à l'Homme. Tant que chacun d'eux n'avoit recherché que son bien particulier, ils n'avoient pû se procurer qu'une nourriture précaire ; mille soins, mille frayeurs troubloient leur vie malheureuse. Un jour ils trouvoient à manger, & le jour suivant ils souffroient la faim. Ils comprirent enfin que la seule vie sociale pouvoit leur donner une abondance certaine, & qu'une industrie naturelle étoit le moyen que l'homme employoit pour satisfaire ses divers besoins.

Le Chat maigre & foible, à demi-mort de faim, demanda le premier audience. Eh bien, parle, lui dit l'Homme : que peux-tu pour le bien public ?

De ces dents & de ces griffes, lui répond le Chat, je vous servirai avec vigilance. Je détruirai les souris qui souillent vos mets; aucuns rats ne sortiront plus de leurs embuscades nocturnes, pour entamer vos provisions, & y imprimer leurs dents destructives. Je conviens, dit l'Homme, que vos qualités peuvent contribuer au bien général; les Rats dérobent & gâtent nos grains, & c'est quelquefois pour eux seuls que nos Laboureurs moissonnent: vous protégerez leur travail en détruisant cette odieuse engence. L'Homme ensuite se tournant vers le Chien: c'est à toi, Turc, lui dit-il; apprends-moi quels sont tes talens.

Maître, répond l'Animal, nous louer nous-mêmes, c'est mériter que l'on nous soupçonne; mais interrogez ceux qui me connoissent. Demandez-leur si la défiance la plus éclairée me trouva jamais ou traître ou injuste; si jamais je fus infidéle, ou si l'on m'a vû trahir un ami. Demandez-le à mes camarades, qu'ils vous parlent tous. Ma constance, mon zèle, & ma vigilance vous seront utiles. Vos troupeaux paîtront sans danger, quand je veillerai

sur eux. Quand pendant la nuit je vous garderai vous-même, les voleurs n'oseront pas troubler votre sommeil, & vous attaquer.

Tu as raison, répliqua l'Homme; d'aussi grands services méritent une grande récompense. La fidélité pure & incorruptible est si rare dans notre espéce, que cette précieuse vertu te rend digne des plus grands égards. Une vertu si utile est au-dessus de tout prix. Sois mon compagnon & mon ami.

La Mouche est interrogée à son tour. Quel service peut-on espérer de toi, lui dit l'Homme? De moi, dit l'insecte aîlé? Je pensois que vous connoissiez mieux ma naissance. Me conviendroit-il d'être industrieuse? Je laisse les vils Artisans gagner par un travail assidu une nourriture ignoble. Livrée tous les jours à des plaisirs nouveaux, aucune inquiéte pensée, aucun soin ne trouble ma vie. A l'heure du lever des Dames, à midi, je vais boire à petits traits la fleur de leur thé le plus délicieux. Je fais ensuite un repas exquis sur les flacons du muscat. Je respire l'agréable parfum des vins dorés de Syracuse. Je me trouve enfin à toutes les Fêtes, &

je ne vis que pour le plaisir. L'Homme riant de son orgueil, réprimanda de cette maniere cette impertinente.

Hors de-là, hors de cette pêche, quitte ce duvet délicat qui te sert de siége; un sot oisif n'en est pas digne. Aurois-tu jamais entamé cette peau vermeille, & goûté cette chair parfumée, si quelque main laborieuse n'avoit pas préparé la terre avec soin pour élever l'arbre? Considére, vil animal, ce qui te seroit arrivé, si toutes les créatures étoient comme toi sans talens. La faim t'auroit obligée à ne prendre tes repas que sur un fumier; c'est-là que les animaux méprisables & nécessiteux comme toi, sont réduits à se nourrir, sans exciter aucune pitié. Si tu peux discerner le vrai & le faux, apprends, insecte orgueilleux qui vis pour toi seul, que celui qui par un zèle industrieux contribue à augmenter l'aisance publique, a seul entendu ses vrais intérêts. Il dit, & renversant d'un souffle l'incommode parasite, il l'écrase à terre, & punit ainsi sa fainéantise.

ESPAGNE.

ESPAGNE.

Palæographia Espanola.

I.

» PALŒOGRAPHIE ESPAGNOLE, » composée par le Pere *Etienne de Terreros y Pando*, de la Compagnie de » Jesus, Maître de Mathématiques » au Collége Royal de Madrid, & » dédiée à la feue Reine d'Espagne. « A Madrid 1758, *in*-8°. 160 pages.

LE *Spectacle de la Nature* de *M. Pluche* a été traduit depuis peu en Espagnol; mais à la Palœographie Françoise, on a substitué la Palœographie Espagnole, dont on a fait un volume séparé. C'est de cet ouvrage qu'on présente ici l'Extrait.

Avant que d'entrer dans l'examen des différens caractères d'Ecriture qui ont été en usage en Espagne dans les divers âges de cette Monarchie, le Pere Terreros fait une Dissertation assez étendue

sur les différens idiomes qu'on y a parlé. Il ne détermine point quelle étoit la langue du pays avant la conquête des Romains; mais il est certain que la langue latine y fut introduite sans peine, & elle s'y seroit conservée dans sa pureté primitive, sans l'invasion des peuples du Nord qui la corrompirent en y mêlant leurs termes & leur construction. Cette altération fut encore plus sensible dans le huitiéme siécle, lorsque les Maures inonderent l'Espagne. Si la langue Latine s'y conserva, comme la langue des Sçavans, & celle de la Religion & des Loix, d'un autre côté la langue des Maures devint en quelque sorte la langue vulgaire des Espagnols. On se piquoit même à Cordoue de parler élégamment l'Arabe. Il n'y eut que les peuples qui sçurent se soustraire au joug des Maures qui conserverent leur ancien idiome. Tels furent les Cantabres, les Asturiens & les peuples de la Galice.

Le mêlange des langues Espagnole & Arabe, forma dans le neuviéme Siécle la langue Castillane, & elle commença dans l'onziéme Siécle à se perfectionner. Ce fut alors que le Roi Alphonse VI. reconquit Tolede sur les Maures. Cette

Ville, ainsi que le reste du Royaume, fut habitée sous son régne par cinq Nations différentes, par les Mosarabes, les Castillans, les Francs, les Maures & les Juifs. Les premiers étoient les Chrétiens descendus des anciens Goths qui avoient conservé leur Religion & leurs Loix pendant l'oppression des Mahométans. Par les Castillans, on entendoit les habitans des Etats voisins qui suivirent le Conquérant. Les Francs étoient les étrangers, qui après la guerre sainte vinrent peupler la Castille, ou commercer avec elle. On remarque que le Village d'Illescas, à six lieues de Tolede, étoit entiérement peuplé de Gascons. Le principal Monastère de Tolede étoit une Colonie de Religieux dépendans de saint Victor de Marseille. Les Francs avoient leurs Tribunaux particuliers, & ils jouissoient de beaucoup de Priviléges. Les Maures & les Juifs avoient aussi l'usage libre de leur Religion & leurs Juges particuliers. Toutes ces migrations occasionnerent la décadence de l'ancienne écriture & de la langue Gothique. Le Roi Conquérant défendit qu'on l'employât désormais dans les Actes publics. Il voulut qu'on y substi-

tuât le caractère Gallican ou François, & la langue Latine. Les Mosarabes obstinés furent les seuls qui résisterent, & qui conserverent l'écriture & la langue Gothiques. Les langues Arabe & Castillane s'éleverent ensuite sur les ruines de cette langue. On apprend à cette occasion que Don *Miguel Casiri*, Bibliothécaire du Roi d'Espagne, travaille à une Bibliotheque Hispano-Arabique, qui contiendra le Catalogue de 500 Auteurs Arabes, dont on a les écrits dans ce Royaume. L'usage d'écrire les Actes en langue Arabe, s'introduisit dans le douziéme Siécle, & se maintint dans le treiziéme. L'Eglise Primatiale de Tolede, garde dans ses Archives plus de 2000 de ces Actes. Les Religieux du Couvent Impérial de saint Clément de Madrid, qui sont de l'Ordre de Cîteaux, en ont 500; car de ce qu'un Acte est écrit en Arabe, il ne s'ensuit pas qu'il ne concernât qu'un Maure, puisque la plûpart de ces sortes d'Actes qu'on voit à Tolede & à saint Clément ont été faits par des Nobles Chrétiens, par des Religieuses, des Ecclésiastiques, & même par des Archevêques. Les Notaires de Tolede signoient encore dans

le quatorziéme Siécle tous leurs Actes en Arabe & en Espagnol. Les mœurs Arabes influoient partout. On voit dans les maisons qu'on sçait avoir été bâties par des Chrétiens, des panneaux décorés de gravures, & des moulures de plâtre où il y a des inscriptions Arabes avec des ornemens de Mosaïque. On en trouve jusques dans quelques tombeaux de la Cathédrale, dont le Roi Ferdinand III. posa la premiere pierre.

Cependant la langue Espagnole avoit fait d'assez grands progrès au treiziéme Siécle, comme on le voit par le Poëme sur la vie de saint Dominique de Silos, dont l'Auteur rapporte ces vers de quatorze syllabes.

En el nome del Padre que fizo toda cosa,
Et de Don Jesu-Christo Fijo de la gloriosa,
Et del Spiritu Santo que egual de ellos posa
De un Confesor Santo quiero fer una prosa
Quiero fer una prosa en Roman Paladino
En qual suele el pueblo fablar a su vecino
Ca non so tan letrado por fer otro Latino
bien valdra, como creo, un vaso de bon vino.

TRADUCTION.

,, Au Nom du Pere qui fit toute chose,
,, Et du Seigneur Jesus-Christ, fils de la glo-
,, rieuse (Marie),
,, Et de l'Esprit Saint leur égal,
,, Je veux faire la prose d'un saint Confesseur,
,, Et je veux la faire en langage Paladin,
,, Tel que celui dont parmi le peuple on se sert
,, pour parler à son voisin;
,, Car je ne suis pas assez lettré pour faire d'au-
,, tre Latin:
,, Cela vaudra bien, comme je crois, un verre
,, de bon vin.

Il ne faut pas entendre par langage Paladin celui du Palais & de la Cour. Le terme de *Paladino*, selon le P. de Terreros, vient de *Palam*, & signifie Public. Ces vers prouvent donc évidemment que la langue Castillane étoit celle du Peuple.

Le Roi Ferdinand III. rendit un grand service à la Nation, en abolissant l'usage d'écrire les Actes publics en langue Latine. Il fit aussi traduire le corps de Droit que les Maures suivoient à Cordoue en langue vulgaire. Son fils Alphonse X. protégea les Lettres, & les

cultiva lui-même. Sous son Régne, on ajoura à l'écriture les ornemens des Lettres initiales & majuscules.

Le Régne de Ferdinand le Catholique fut le plus glorieux pour les Lettres & pour la langue Espagnole. L'Imprimerie qui commença en Espagne l'an 1474, & les Ouvrages d'Antoine de Lebrija contribuerent à en assurer les progrès. L'établissement de l'Université d'Alcala, & les fréquens voyages des gens de guerre ou des Courtisans acheverent d'ôter à la langue Castillane ce que les siécles précédens avoient pû lui laisser de rude.

Après ces observations sur l'origine & les progrès de la langue Espagnole, l'Auteur vient au caractère d'écriture de chaque Siécle. Il commence, ainsi que M. Pluche, par le quinziéme Siécle, & il remonte ensuite au quatorziéme & aux précédens, afin de procéder comme lui du plus facile au plus difficile.

Dix-huit Planches représentent bien toutes les Pieces & les Inscriptions qu'on a choisies, pour donner un échantillon des anciennes Ecritures. Ces Planches ont été dessinées par Don *François Xavier de Santiago y Palomares*, Commis dans un Bureau de Finances, qui est d'une

famille où les talens sont héréditaires. C'est le P. *Burriel*, Jésuite, Professeur de Théologie au Collége de Tolede, qui a rassemblé toutes ces Pieces dans le tems qu'il travailloit par ordre du Roi à examiner les Manuscrits de l'Eglise de Tolede. Ainsi on peut compter sur l'exactitude avec laquelle ces caractères ont été recueillis.

Dans le cours de l'Ouvrage, le Pere Terreros suit de Siécle en Siécle les différens caractères d'écritures dont on s'est servi, & il copie tous les textes contenus dans les Planches, qui, sans ce secours, auroient été indéchiffrables à plus d'un Lecteur.

Plusieurs de ces monumens sont très-instructifs, & servent à l'éclaircissement de beaucoup de points d'Histoire & d'Antiquité. La premiere Planche présente d'abord une Lettre écrite par la célébre Reine Isabelle à son Corregidor de Tolede, l'an 1481. Elle lui ordonne de venir à Tolede, pour y trouver sa femme qui étoit au service de Sa Majesté, & qu'une maladie dangéreuse avoit subitement attaquée. Il y a un Post-cript de la propre main de la Reine, qui prouve l'affabilité extraordinaire

avec laquelle cette Princesse traitoit ses Domestiques.

La même Planche renferme une inscription qui subsiste encore sur l'escalier du Palais de la Justice, à Tolede. En voici les termes :

Nobles discretos Varones
Que gobernois à Toledo
En aquellos escalones
Desechad las aficiones,
Codicias, amor, y miedo:
Por los comunes provechos
Dejad los particulares,
Pues vos fizo Dios pilares
De tan riquisimos techos
Estad firmes, y derechos.

TRADUCTION.

,, Hommes nobles & discrets qui gouvernez
,, Tolede, déposez sur cet escalier vos affec-
,, tions & vos passions, l'amour & la crainte:
,, abandonnez votre profit particulier pour le
,, bien public. Puisque Dieu a fait de vous des
,, piliers, soyez fermes & droits.

Cette Inscription est en vieux caractères *Allemans*, très-beaux, très-lisibles. En rapportant un Acte de No-

taire de l'an 1409, l'Auteur observe que les Actes & les instrumens publics s'expédioient en rouleaux de grandes feuilles, cousues les unes au bout des autres. Cette manière incommode de rouler ces Actes, étoit sujette à beaucoup d'inconvéniens. Il se perdoit des Pieces, & c'étoit un prétexte de plus aux Juges indolens pour ne pas examiner les Procès. Les Pieces d'ailleurs se décousoient aisément, & ne se replaçoient pas dans le même ordre. Fondé sur tous ces motifs, l'Archevêque de Tolede proscrivit cet usage dans les Tribunaux Ecclésiastiques, & le Roi Jean II. le défendit dans les Tribunaux Séculiers. Cette ancienne maniere ne s'est conservée qu'à Rome dans les Actes de Canonisation, qui par cette raison se nomment *Rotuli.*

Tous les caracteres du quatorziéme Siécle en lettre ronde, sans beaucoup d'abbréviations, sont fort lisibles; mais la lettre majuscule du même Siécle, l'est moins.

La premiere Piece de la sixiéme Planche nous apprend un usage que l'Infant Dom Sanche, Archevêque de Tolede, abrogea, & qui subsiste encore dans quelques Diocèses d'Espagne. C'est

le droit de *Luctuosa*, par lequel les Evêques, à la mort des Ecclésiastiques de leur Diocèse, prenoient un de leurs meubles les plus précieux. Et à cette occasion, il est bon d'observer, que le Pape Innocent IV. avoit permis à ce même Infant de porter les habits & les ornemens Pontificaux, quoiqu'il ne fût pas encore consacré.

La date d'un ancien Monument, qui est une compilation de Documens & de Bulles concernant la Primatie de Tolede, nous fait voir quelle étoit la chronologie d'alors. L'intitulé de la date porte:

> Depuis Adam, 6579 Ans.
> Depuis l'origine de Tolede, 2640.
> Depuis l'Ere de César, 1291.
> Depuis l'Incarnation, 1253.

L'Inscription que le Roi Alphonse X. fit graver en belles lettres de deux pouces de haut sur le Pont d'Alcantara à Tolede, n'est pas moins curieuse. On y décrit les cruelles suites du Déluge arrivé en 1258., qui renversa presque tous les Ponts d'Espagne, & particulierement celui de Tolede. A la fin de l'inscription

on trouve la date du rétablissement du Pont, l'an de l'Incarnation 1259, de César 1297, d'Alexandre 1570, de Moyse 2651, & des Maures 657.

Voici une Epitaphe du tems qui a ce ton de naïveté qu'on retrouve presque partout dans les Monumens du même âge.

> QUI statis coram properantes mortis ad horam,
> Ibitis absque mora, nescitis quâ tamen horâ;
> Sic ego nescivi, nisi quandò raptus abivi.
> Clarus eram Miles, clarâ de stirpe creatus,
> In cineres viles hic intro vertor humatus.
> Ergo vos sani pro me Petro Juliani
> Deprecor orate, precibus me, posco, juvate.
> Obitus meus XXVII. Die Februarii, Era MCCLXXXV.

La huitiéme Planche contient un Essai des Poësies du Roi Don Alphonse X, surnommé *le Sage.* Elles consistent en cent *Cantigas*, ou Chansons en langue Portugaise, sur les miracles de N. S. & de la sainte Vierge, & la Musique y est notée. Le Manuscrit d'où on a tiré ces Piéces est enrichi d'ornemens si recherchés, qu'il paroît que c'étoit

l'original même dont se servoit leur auguste Auteur, d'autant plus que le texte est accompagné de Notes, qu'on dit être de la main de ce Prince.

On trouve dans la neuviéme Planche un Manuscrit intitulé: *De las siete Partidas*, autre Ouvrage du même Roi Alphonse X. Ce Monarque, attaché au nombre de sept, tire l'éloge de son pere saint Ferdinand des sept lettres de son nom *Ferando*, ainsi qu'il s'écrivoit alors. l'F signifie la Foi, l'A l'ami de Dieu, &c. Non content de cet éloge septenaire, ce bon Roi met le comble aux louanges de son pere, en observant qu'il réussissoit en sept actions de la vie, *Comiendo, Bebiendo, Seyendo, Yatiendo, Estando, Andando, Cavalgando;* d'où il faut conclure que l'austérité de ce Prince n'empêchoit point qu'il ne fit tout avec bonne grace. Le Panégyriste ajoute, que son pere étoit grand Chasseur, habile à tous les jeux, bon Poëte & bon Musicien. Il sçavoit de plus *Trobare*, c'est-à-dire, faire de Vers; ce qui est une nouvelle preuve que la Poësie vulgaire étoit en vogue à la Cour du tems de saint Ferdinand. A l'égard de la Musique, indépendamment de celle d'E-

glise qui étoit en usage dès l'onziéme Siécle, il y avoit une Musique prophane, & on employa ce divertissement aux nôces des filles du Cid *Campeador*. Ce n'étoit pas une simple Musique vocale; l'instrumentale étoit en vigueur sous le Roi Sanche IV, successeur de saint Ferdinand, en 1293. Les Livres de compte de la dépense de ce Prince sont chargés de celle qui se faisoit pour la nourriture & l'habillement de quinze Tambours, de quatre Trompettes, de deux Sauteurs, d'un Maître d'Orgues, & de plusieurs autres Joueurs d'instrumens qui sont dénommés. On trouve encore tous ces instrumens désignés dans la description Poëtique, composée par Jean Ruis, de la réception faite à *Don Amor*. Depuis cette époque, la Musique fut si florissante en Espagne, que le Pape Leon X. choisit deux Espagnols pour Maîtres de sa Chapelle Papale. On ne se douteroit pas aujourd'hui, que S. *François de Borgia* avoit été dans sa jeunesse un grand Musicien, & que ses compositions, lorsqu'il étoit Duc de Gandie, eurent beaucoup de vogue. *François Salinas*, aveugle de naissance, versé dans les langues & dans les Mathématiques,

excella principalement dans la Musique. C'est de quoi ses productions font foi.

La premiere Piece de la dixiéme Planche, est la confirmation d'un Privilége du Roi Alphonse VIII, où il est fait mention de la bataille de Navas, dans laquelle on dit que furent tués deux cens mille Maures.

On rencontre ensuite un passage Latin de *Diego de Campos*, Chancelier de Castille, sous le même Roi. Nous le rapportons pour donner une idée du Latin de ce tems là, ainsi que du génie des Nations, tel que l'Auteur l'envisageoit.

QUÆDAM novit ut astruat, quædam ut destruat, quædam ut instruat: quædam novit ut discutiat, quædam ut doceat, quædam ut non solum teneat, sed occultet. Emmendat vel commendat Gallæcos in loquela, Legionenses in eloquentiâ, Campennos (1) *in mensa, Castellanos in*

(1) Ces Peuples renommés pour la bonne chere, ne seroient-ils point les habitans de cette partie de la Vieille Castille, qu'on nomme *Terra de Campos?*

pugna, Sarranos (2) *in duritia, Aragonenses in constantia, Cathalanos in lætitia, Narbonenses in invitatura. Emendat vel commendat Brictones in instrumentis, Provinciales in Rythmis, Turonenses in metris, Vascones in trajectis, Normanos in amicitiis, Francos in strenuitate, Anglicos in calliditate.*

TRADUCTION.

» On s'instruit de certaines choses, » pour en devenir le défenseur; de quelques-unes, pour les détruire; de quelques-autres, pour les disposer à son » gré. Ici l'on discute; là on enseigne; » ailleurs on n'apprend que pour soi. » Les Peuples de la Gallice se distinguent » par le langage; ceux du Royaume de » Léon, par l'éloquence..... les Castillans, par la bravoure; les habitans » de côtes d'Afrique, par la dureté; » les Arragonois, par la constance; les » Catalans, par la gayeté; ceux de Narbonne, par la courtoisie; les Bre-

(2) *Sarrani* sont proprement les habitans de Sarra, Ville de Phénicie, renommée autrefois pour la teinture de Pourpre.

» tons, par les instrumens; les Provençaux, par la Poësie; les habitans de » la Tourraine, par leurs chansons; les » Gascons, par les entreprises qu'ils font » hors de leurs pays; les Normands, » par leur zèle pour leurs amis; les » François, par leur bravoure; les Anglois, par leur finesse ».

Sous les Rois, Alphonse VI & VII, l'écriture Gothique ayant été abrogée, elle fut remplacée par l'écriture Gallicane, ainsi nommée, parce qu'elle étoit d'usage en France. On voit dans la même Planche une Musique Gothique sur l'Antienne : *Liberabo eum, dicit Dominus. Alleluia.* Les Notes en sont fort extraordinaires; ce sont des points & des traits marqués sur chaque syllabe.

Les dernieres Planches ne sont pas les moins curieuses : elles renferment les écritures Lombarde, Arabe, Hébraïque, &c. en usage en Espagne dans les Siécles qui ont précédé le douziéme.

Le Livre dont nous venons de donner la notice, est très-bien imprimé, & il paroît que si les Presses d'Espagne travaillent moins que celles des autres Nations, on s'y pique du moins de soigner les Ouvrages qui le méritent.

ITALIE.

I.

Suite des Œuvres de M. Algarotti, Volume II.

ESSAI sur la nécessité d'écrire dans sa Langue, adressé au Pere Bettinelli, Jésuite.

UN des plus grands avantages, dit l'Auteur, que les Anciens ont eus sur les Modernes, c'est que de leur tems l'étude des différentes langues n'étoit point en vogue, comme elle l'est de nos jours. Chez les Grecs, la langue vulguaire étoit aussi celle des Lettrés; & cet orgueil qui leur faisoit traiter de *Barbare* tout autre langage que le leur, fut parmi eux la source de ce profond sçavoir qui les distingua. Comme ils lisoient peu, ils méditoient davantage, & ils employoient à l'étude des choses un tems précieux que nous perdons à n'apprendre que des mots. Il

en étoit de même des Romains; ils ne trouvoient point de langue préférable à celle dont on se servoit pour dicter des loix à l'Univers. Si l'on vit parmi eux un Cicéron & un Lucullus écrire en Grec, l'un l'histoire de son Consulat, l'autre ses Commentaires, c'étoit, dit l'Auteur, une débauche d'esprit extraordinaire; au lieu qu'aujourd'hui les langues mortes, ou étrangères servent à donner un air d'érudition. C'est par-là qu'on se distingue à présent dans le Monde Littéraire, ce qui est, selon l'Auteur, un très-grand abus, comme il le prouve par les raisons suivantes.

Chaque langue a son génie particulier, génie qui résulte de la nature du climat, du genre d'études propre à chaque Nation, de la forme du Gouvernement, enfin de la grandeur & de l'étendue de chaque Monarchie. Les Orientaux se servent de Métaphores aussi chaudes, s'il est permis de le dire, que le pays même qu'ils habitent. La langue Greque, par son harmonie, par sa douceur, & par son caractère pittoresque, étoit analogue à la constitution de cette République, à la température de l'air, & à la délicatesse des organes de

ce peuple sensible & sensuel. Le Latin parlé par les Soldats, n'avoit pas le même agrément; il étoit au contraire plus mâle & plus court. L'Italien qui tient le milieu entre le grave & l'enjoué, différe du François délicat & poli, par plus de richesse, de poids & de vivacité. L'Espagnol a cet air imposant & fier, qui convient à un peuple maître de tant de pays. L'Anglois qui a mille tours de phrases & nombre d'expressions tirées du commerce, de la navigation, des sciences en général, & de toutes les langues, est en même tems celle qui est la moins assujettie aux regles serviles de la Grammaire.

L'œil du Philosophe, continue M. Algarotti, apperçoit sans peine le caractère de chaque Nation dans la langue qu'elle parle. Or comment saisir toutes ces nuances, & se les rendre propres? Il faudroit être un vrai Protée. Ennius, pour avoir possédé trois langues à la fois, passoit pour avoir trois cœurs. Le seul en France qui ait réussi à écrire dans un Idiome étranger, c'est l'Abbé *Régnier Desmarets*. Il étoit en Poësie ce que fut le Poussin dans la Peinture. Il sçavoit si parfaitement la langue Italienne, il

en possédoit si bien le génie, qu'il contrefit Pétrarque, au point d'en imposer même à l'Academie *della Crusca*, & de lui faire prendre des vers de sa façon pour ceux de ce Poëte. Ce succès dans une langue qui ne lui étoit pas naturelle, quelque étonnant qu'il soit, se conçoit néanmoins plus aisément, que si c'étoit dans une langue morte. Vouloir absolument exceller dans ce dernier genre, c'est, selon M. Algarotti, tenter l'impossible. Je m'imagine, ajoute-il, voir de foibles Passereaux essayer de s'approprier le cri perçant de l'Aigle. Telle est par rapport à nous la langue Latine. Il est ridicule de vouloir appliquer à la médiocrité de nos objets & à nos foibles avantures, les termes fastueux qu'employoit avec raison ce peuple Roi, pour peindre ses faits héroïques & la majesté de ses entreprises. C'est, dit-il, ce que Boileau a voulu faire sentir, lorsque dans un de ses Dialogues, il place dans la bouche d'Horace des mots Latins francisés, tels que celui de *Cité* au lieu de *Ville*, & celui de *Nouveau* au lieu de *Neuf*, qui est le terme propre de notre langue.

L'Auteur fait voir combien on doit

surtout se garder de tenter la Poësie Latine. Il cite à ce sujet l'exemple d'Adisson & de Pétrarque, dont on n'estime plus aujourd'hui les Ouvrages composés en cette langue, & qui ne sont plus recommandables, que parce qu'ils ont écrit dans la leur.

I I.

DISCOURS sur la durée des Régnes des Rois de Rome, adressé à M. Zanotti, *Secrétaire de l'Académie de l'Institut de Bologne.*

Une conséquence naturelle du systême de Newton sur la Chronologie, c'est que, dans le cours ordinaire des choses, la durée des régnes des Rois de Rome, fixée à deux cens quarante-quatre ans, est hors de vraisemblance, & doit être abregée de beaucoup. Cet objet que le Philosophe Anglois a seulement généralisé, M. Algarotti l'a dévéloppé. Il s'appuye sur des raisonnemens tirés de la comparaison des Historiens entr'eux, & principalement de Tite-live. Il prouve qu'en admettant les faits, il faut au moins rejetter les dates, vû leur peu de concordance.

Il commence par Romulus, qui eut, comme on sçait, à combattre les Caméniens. Cette guerre fut, selon Plutarque, celle qui précéda immédiatement la derniere qu'il eut, & elle arriva la seiziéme année de son régne. Or la derniere guerre de Romulus, qui fut celle des Véientins, ne dut pas tarder long-tems après, puisque le motif étoit de revendiquer Fidêne, prise par ce Prince avant la guerre des Cameriens, & qu'il n'est pas vraisemblable que ce peuple puissant, comme il l'étoit alors, différât de prendre sa revanche. On doit donc en placer l'époque à l'année suivante, c'est-à-dire, à la dix-septiéme année de son régne. Cela posé, en donnant, selon Plutarque, trente-huit ans de durée à ce régne, il s'ensuivra que les Romains furent sous ce même régne beaucoup plus pacifiques qu'armés; ce qui ne s'accorde plus avec ce que le même Historien fait dire à Numa, lorsque pour motif de son refus, quand on lui offrit le Sceptre, il allégua, que c'étoit moins un Roi qu'un bon Capitaine qu'il falloit alors aux Romains, pour dompter les ennemis que Romulus *leur avoit laissés sur les bras.*

M. Algarotti prend de la sorte les sept Rois de Rome, l'un après l'autre; & des conséquences qu'il tire des Historiens mêmes, il conclut que leurs régnes ont dû être beaucoup plus courts qu'on ne les suppose. Il prouve que Numa devoit avoir plus de quarante ans, pour jouir de cette réputation de sagesse dont parlent tous les Historiens; réputation qui est ordinairement le fruit de la vieillesse la plus avancée. Numa en jouissoit selon toute apparence longtems même avant qu'il fût question de lui pour le Trône, puisque quand il y monta, il étoit veuf de Tazia, avec laquelle il avoit vécu au moins treize ans, & qu'il n'avoit dû cette alliance qu'à la grande réputation dont il jouissoit. L'Auteur lui donne donc soixante ans, lorsqu'il fut appellé à la Royauté; & par son nouveau calcul, il ne trouve que vingt-quatre ans de paix, au lieu de soixante-cinq, tant sous la fin de Romulus, que pendant tout le régne de Numa. Il est en effet hors de vraisemblance que le courage des Romains se fût endormi pendant un si long espace de tems, & cela au commencement d'une Monarchie.

L'Auteur, arrivé au régne d'*Ancus Martius*, trouve de l'inconséquence de la part de Tite-live, à dire que ce Prince laissa en mourant des enfans en bas âge. *Ancus* avoit cinq ans à la mort de Numa; joignez à ce nombre les trente-deux ans que régna *Tullus Hostilius*, & les vingt-quatre ans du régne d'*Ancus*, qui lui succéda, vous aurez la somme de soixante ans. Or communément à cet âge, dit M. Algarotti, les Princes & sur-tout ceux qui se marient de bonne heure, laissent des enfans plus avancés.

Enfin, pour prouver encore la nécessité d'abreger les trois autres régnes, c'est-à-dire, ceux de Tarquin l'Ancien, de Servius Tullius, & de Tarquin le Superbe, voici l'objection que fait l'Auteur. Ce fut vers la fin du régne de Tarquin le Superbe, qu'arriva au camp d'Ardea la gageure faite par Sextus Tarquin, & Tarquin Collatin, au sujet de leurs femmes. Collatin, selon Tite-live, étoit alors un jeune homme : selon le même, il étoit fils d'Egérius, que l'on trouve avoir été Gouverneur de Collatia, Ville prise aux Sabins, & cela dès le commencement du régne de Tarquin

l'ancien, c'est-à-dire, environ l'an cent cinquante de la fondation de Rome. Or il faut suppoſer qu'alors Egérius, pour être capable d'un tel emploi, avoit bien au moins trente ans; Tite-live d'ailleurs le fait naître avant l'arrivée de Tarquin l'ancien à Rome. Ainſi, comment un homme qui avoit déja plus de trente ans l'an de Rome cinq cens cinquante, peut-il avoir eu en deux cens quarante-quatre un fils encore jeune, & avoir été pere à plus de quatre-vingts ans? Il faut donc, pour le rapprocher de Collatin, & admettre ici de la vraiſemblance, abreger le tems intermédiaire, qui comprend les trois regnes de Tarquin l'Ancien, de Servius, & de Tarquin le Superbe.

Le réſultat de cette Diſſertation eſt, qu'à ſupputer cette durée des Rois de Rome par générations, on n'en ſçauroit trouver plus de quatre: ſçavoir, deux depuis le commencement de Romulus, juſqu'à Tullus Hoſtilius qui, ſelon les Hiſtoriens, étoit petit-fils d'Hoſtilius, mort au commencement de la Monarchie; une autre depuis Tullus juſqu'à la fin du regne d'Ancus, qui avoit Numa pour ayeul, ce qui fait

trois générations, & la derniere depuis Ancus juſqu'à la fin de Tarquin le Superbe, ſucceſſeur d'Ancus Martius, lequel étoit déja un homme fait du tems de ce dernier; car depuis l'élévation d'Ancus au Trône juſqu'à l'expulſion de Tarquin le Superbe ſon fils, on ne peut admettre qu'une génération. Or ces quatre générations, en fixant chacune, ſelon le calcul ordinaire, à trente-trois ans, font enſemble cent trente-deux ans, au lieu de deux cens quarante-quatre qui réſultent des époques de Tite-Live ſupputées enſemble; ce qui fait une différence de plus d'un ſiécle, entre deux réſultats qui naturellement devroient être les mêmes. M. Algarotti fait voir d'ailleurs que ſon calcul par générations quadre avec l'hypothèſe de Newton, qui fixe la durée de ces ſept regnes, l'un dans l'autre, à dix-neuf ans pour chaque Roi, d'où réſulte un total de cent trente-trois ans; total qui ſe rapproche bien de celui de l'Auteur, puiſqu'il n'y a qu'une année de différence.

La Chronologie de Newton a encore un autre avantage, c'eſt que Virgile ſe trouve par-là juſtifié de l'ana-

croniſme qu'on lui a reproché juſqu'ici, touchant l'arrivée d'Enée à Carthage, & ſon entrevuë avec Didon. Enfin elle répand un grand jour ſur la Tradition des Romains qui vouloient que Numa eût été contemporain & diſciple de Pythagore.

III.

DISSERTATION ſur la Journée de Zama.

L'Auteur fronde ici le fameux ſyſtême de la Colonne, propoſée par le Chevalier *Follard*, comme l'ordre de bataille le plus avantageux, & le plus parfait. Ce ſyſtême, quoique déja bien combattu en France, l'eſt ici différemment. Les autres Critiques du Chevalier Follard ſe ſont attachés à détruire ſes raiſonnemens; ce ſont les autorités dont cet Ecrivain cherche à s'appuyer que M. Algarotti réfute. La principale eſt celle de Scipion. Polibe dit, qu'à la célebre journée de Zama, où la défaite d'Annibal fut ſi complette & ſi déciſive, le Général Romain abandonna la méthode ordinaire, & préſenta

la bataille dans un nouvel ordre inconnu juſqu'alors. » Il mit, dit-il, à la » premiere ligne les Haſtaires, laiſſant » des intervalles entre les cohortes; » les Princes à la ſeconde, poſtant leurs » cohortes, non vis-à-vis des eſpaces de » la premiere ligne, comme c'étoit la » coutume des Romains, mais les » unes derriere les autres, avec des » intervalles entr'elles, à cauſe du grand » nombre d'Eléphans qui étoient dans » l'Armée ennemie; les Triaires ve» noient enſuite au troiſiéme rang dans » le même ordre.

C'eſt de ce paſſage de Polibe, que le Chevalier Follard conclud que Scipion eſt l'inventeur de la Colonne diviſée en trois par un intervalle de quatre pas ſeulement entre chaque Section; intervalle, ajoûte-il, laiſſé à deſſein, pour livrer paſſage aux Eléphans.

M. Algarotti s'étonne d'abord que le Chevalier Follard ait prétendu être plus au fait de ce qui ſe paſſoit dans le Conſeil de Guerre du Général Romain que Polibe élevé dans la maiſon des Scipions, & ami intime de Lœlius, témoin oculaire de cette bataille. Polibe dit, que ce furent les Eléphans

d'Annibal qui donnerent lieu à ce nouvel arrangement, & il ne ſuppoſe dans Scipion aucune des autres vûes que ſon Commentateur lui prête ſi gratuitement. Il n'eſt point dit dans cet Hiſtorien, que le Général Romain, pour cacher ſon deſſein aux Ennemis, ſe rangea d'abord à l'ordinaire, & qu'il ne fit le changement en queſtion qu'après coup. Outre le danger où l'eût expoſé cette ſeconde manœuvre, pendant laquelle il riſquoit d'être attaqué, la précaution étoit d'ailleurs inutile, vû celle qu'il avoit déja priſe pour en impoſer à l'Ennemi, & qui ſans contredit vaut mieux que ce qu'on lui prête mal-à-propos. Car les intervalles que laiſſoient entr'elles les cohortes de la premiere ligne étoient remplis par des *Velites*, de ſorte que le front oppoſé aux Carthaginois annonçoit une Armée rangée en phalange; l'Ennemi ne pouvant s'appercevoir, en raſe campagne des vuides qu'il y avoit au ſecond & au troiſiéme rangs.

De plus, le Chevalier Follard fixe de ſon chef l'eſpace qui étoit entre les cohortes à quatre pas de largeur. Comment accorder cela avec le texte? Polibe ſe contente de dire, que l'inter-

valle de la premiere à la ſeconde ligne étoit le même que celui que les cohortes de la premiere ligne obſervoient entr'elles. C'eſt, ajoûte le Critique, aux gens du métier à décider, ſi un eſpace de quatre pas pouvoit être ſuffiſant pour ménager une retraite aux *Vélites*, à qui Scipion avoit ordonné de s'y réfugier, en cas que l'Ennemi vînt à les enfoncer, ou qu'ils ne puſſent pas ſoutenir le choc des Eléphans.

C'eſt ainſi qu'en rapprochant le ſyſtême du Chevalier Follard, du ſimple récit de Polibe, & de la maniere dont il rapporte que ſe paſſa cette fameuſe action, on en apperçoit les défauts. Annibal étoit auſſi rangé ſur trois lignes, les deux premieres à la diſtance ordinaire, & la troiſiéme éloignée de la ſeconde de plus d'un ſtade. Après un combat opiniâtre, les Haſtaires rompirent la premiere ligne de l'Armée Ennemie, & l'attaque de la ſeconde les mit en déroute. Il eſt dit qu'alors les Officiers qui conduiſoient les *Princes*, c'eſt-à-dire, la ſeconde ligne, remédierent à ce déſordre, en s'oppoſant au paſſage des fuyards qu'ils rallioient, & qu'alors la ſeconde ligne d'Annibal fut

enfoncée. Or comment cela ſe ſeroit-il pû faire, ſi les *Haſtaires*, les *Princes*, & les *Triaires* n'euſſent formé qu'une ſeule & même colonne? Les premiers mis en déroute auroient embarraſſé les ſeconds; ceux-ci ſeroient tombés malgré eux ſur le troiſiéme rang; le déſordre eût été général, & la chance eût tourné différemment. Dira-t-on que les *Haſtaires*, attentifs même dans leur déroute à obſerver le plus grand ordre, enfilerent les intervalles qui étoient entre les cohortes, & ſe retirerent par-là? Mais en ce cas les *Princes* ſe ſeroient trouvés en tête, & ce ſeroit eux qui auroient enfoncé la ſeconde ligne; ce qui ne quadre nullement avec le récit de l'Hiſtorien Grec.

Mais voici, continue M. Algarotti, ce qui tranche la queſtion, ce qui condamne ſans reſſource le Commentateur de Polibe. Dès que les Romains eurent enfoncé les deux premieres lignes des Carthaginois, Scipion, dit Polibe, fit ſonner la retraite, pour rappeller les Haſtaires qui étoient à la pourſuite des fuyards. Enſuite les ayant oppoſés au centre de la troiſiéme ligne de l'Ennemi, qui étoit encore entiere, il

plaça ſur ſes deux aîles les Princes & les Triaires; puis il fit aller en avant toute ſon Armée rangée de front. Où trouve-t-on alors la moindre apparence de colonne? Elle diſparoît dans l'inſtant, préciſément où il s'agit d'attaquer le nerf de l'Armée ennemie, & de faire le plus grand effort; preuve convainquante que Scipion n'avoit pas pour la diſpoſition de la colonne, autant de penchant & de confiance que le feu Chevalier Follard.

IV.

DISSERTATION ſur l'Artillerie.

Le but de l'Auteur eſt de prouver que l'invention de la poudre, & l'uſage de l'Artillerie, n'ont produit aucun avantage dans l'art de la guerre. L'effet qui en réſulta dans les premiers tems de la découverte, cauſa ſans doute une telle ſurpriſe, & l'avantage qu'en tirerent ceux qui s'en ſervirent les premiers, fut tel, que de-là vient l'eſpéce de vénération que l'on a pour cette invention funeſte; mais au fonds, dit M. Algarotti, les choſes ſont les

mêmes qu'auparavant, & cette nouvelle arme n'a pas changé la maniere d'attaquer, de se défendre, & de faire la guerre. Cette opinion que l'Auteur ne fait que remanier d'après de bons Tacticiens, tels que Machiavel, le Maréchal de Saxe & le Chevalier Follard, est ici soutenue par le parallele que l'Auteur fait des Machines de guerre des Anciens, avec nos canons & nos mortiers. Ces Machines étoient employées aux mêmes usages & dans les mêmes circonstances que les nôtres, quelquefois même avec plus de succès. Dans les légions Romaines chaque cohorte avoit sa Catapulte & son Bellier, comme aujourd'hui chaque Bataillon a ses piéces de campagne. On atteignoit également l'Ennemi de fort loin. Un quartier de pierre faisoit souvent plus de ravage qu'un boulet. Au lieu d'enclouer le canon ennemi, on coupoit les cordages qui faisoient jouer ces Machines. Enfin on pouvoit aussi-bien qu'avec de l'Artillerie, empêcher les travaux ennemis, couper un passage, fermer une issue, chasser un Parti d'une éminence, favoriser un débar-

quement de Troupes, comme fit Jules César dans sa descente en Angleterre, ou la construction d'un pont, attaquer une Forteresse, ou la défendre. L'usage des Balistes, des Catapultes & des Belliers répondoit dans tous ces différens cas, à nos Mortiers, & à nos grosses piéces d'Artillerie. On voit dans l'Histoire, que quand les Anciens assiégeoient une Place, ils sçavoient par le moyen de leurs Machines démonter celles de l'Ennemi, faire de loin une bréche à une muraille, démanteler un Bastion, faire sauter en l'air un pan de muraille ou une tour, & même détruire de fonds en comble une Forteresse par le moyen des mines qui leur étoient connues. Ainsi, selon M. Algarotti, on s'y prenoit autrefois tout-à-fait de même qu'on fait aujourd'hui dans l'attaque d'une Ville. La construction des Forts ne différoit presqu'en rien de la nôtre : une courtine avoit de longueur le jet d'une fléche, comme elle a de nos jours la portée d'un fusil. Elle étoit aussi flanquée de tours saillantes aux deux bouts, & garnie comme à présent de gabions, pour garantir le Soldat. Le Comte de Léo-

nardi qui a laissé quelques Ouvrages sur les Fortifications, disoit, que tout l'art de fortifier se trouve compris dans la courtine, les flancs, le fossé, le chemin couvert, & la Place d'Armes. Or on trouve dans Vitruve la description de toutes ces différentes parties d'une Citadelle ; d'où l'Auteur conclud, que les Modernes n'ont rien ajoûté en ce genre à la méthode des Anciens, & ne peuvent pas se vanter d'avoir beaucoup perfectionné le Méchanisme des Armes.

De la guerre en rase campagne & des siéges, l'Auteur passe à la guerre maritime, & continuant son parallele, il prouve que l'Antiquité ne nous céde ni par l'avantage, ni par l'abondance des armes offensives & défensives, propres à ce genre de combat. M. Algarotti va plus loin ; il semble donner la préférence aux Machines des Anciens sur l'Artillerie. Il s'appuye pour cela du sentiment du Chevalier Follard qui ne faisoit pas grand cas des Armes à feu, de celui de Montecuculli qui nomme la Hallebarde la *Reine des Armes*, & des autorités du Duc de Rohan, du Maréchal de Puységur, & sur-tout du

Maréchal de Saxe, qui regardoit cette invention d'un œil encore plus dédaigneux que les autres ; au lieu que la Bayonnette a toujours été regardée par les plus Grands Capitaines, comme une Arme admirable, & d'une ressource infinie. Il est certain que la vraie bravoure préférera toujours la guerre d'un combat où l'on se mesure de près, à celui dont l'adresse & la bonté du coup d'œil font tout le mérite. Le feu d'ailleurs, dit M. Algarotti, est moins meurtrier que les Armes blanches, puisque de dix coups de fusil, à peine en est-il un qui porte. Il finit par cette réflexion : Que, s'il y a de la différence des Anciens à nous dans la maniere de faire la guerre, la comparaison ne peut être que désavantageuse pour nous, attendu notre infériorité dans la façon de manœuvrer.



V.

ESSAI sur l'Empire des Incas.

C'est un préjugé commun aux Gens de Lettres, de ne reconnoître que les Grecs & les Romains, dont l'Histoire mérite d'être approfondie, & les actions d'être proposées pour exemple. Tous les autres Peuples, qu'il a plu à l'orgueil des Nations polies d'appeller *Barbares*, ne sont comptés pour rien, parce qu'ils n'ont point eu un Thucydide, ou un Tite-Live pour Historien. L'Auteur se plaint de ce préjugé qui retrecit la spéculation, & borne l'Etude de la politique, qui feroit certainement bien plus étendue, si l'on daignoit jetter les yeux sur le Nouveau Monde. Ce pays, où la Physique a déja fait heureusement mille découvertes, nous en offriroit encore en ce genre, & nous verrions qu'outre les Animaux & les Plantes qui nous étoient auparavant inconnus, on y trouve aussi ces vertus morales, que notre orgueil nous représente faussement comme reléguées dans un coin de notre Hémisphère.

L'Auteur appuye cette vérité par des exemples. La République des Iroquois tient le premier rang dans l'Amérique Septentrionale. Ce Peuple, accoutumé à vaincre ses ennemis, jaloux de sa liberté à l'excès, avide de gloire au-delà de toute expression, est célebre dans ce climat par ses conquêtes, & surtout par la haute opinion qu'il a de son excellence & de sa supériorité sur toutes les autres Nations. Or ce systême soutenu de beaucoup d'activité naturelle, est très-capable de rendre en effet un Peuple ce qu'il s'imagine être. Le mépris souverain qu'ils ont pour les richesses, est au-dessus de tout ce que l'Histoire des Nations polies nous offre en ce genre. D'un côté la gloire, prix de la vertu, de l'autre la honte & le deshonneur attachés au crime, sont le principal mobile de toutes leurs actions. Peut-on dire, en un mot, qu'ils different de ces Romains si vantés, soit en prudence ou en bravoure, soit en probité ou en constance à souffrir? si ce n'est peut-être que ces vertus ont encore été poussées parmi eux bien plus loin que dans Rome même, avec laquelle ils ont de commun la cause de

leur décadence, c'est-à-dire, l'introduction du luxe Européen.

L'Amérique Méridionale ne nous fournit pas des exemples moins frappans, & nous trouverions, dit M. Algarotti, des faits dignes de la plume de nos meilleurs Historiens, si nous nous donnions la peine de les chercher parmi les Peuples du Pérou, qu'un ridicule préjugé nous a fait regarder jusqu'ici comme propres tout au plus à figurer dans nos Romans. Quel événement plus singulier & plus grand que la naissance de l'Empire des Incas! Quel chef-d'œuvre de politique! Quels exemples de courage, de grandeur & de vertu! Un seul homme, appellé Manco-Capack, jette les fondemens de ce vaste Empire (1), non comme Romulus à force ouverte, mais sans armes, & sans partisans. Il se dit frere d'Orphée, fils du Soleil, & député vers le genre humain pour le tirer de la Barbarie. En conséquence il se met à enseigner aux Habi-

(1) Il s'étendoit depuis Quito, aujourd'hui la Capitale du Pérou, jusques au-delà du Chili, & avoit 1300 lieues de longueur.

tans du lieu, ces Arts utiles qui font le lien de la société. Les besoins se multiplient, à mesure que les découvertes augmentent. Manco-Capack devient un homme important & nécessaire: bientôt la foule s'amasse autour de lui, & en très-peu de tems une nouvelle Rome s'éleve par ses soins au milieu de ces vastes déserts, sous le nom de Lozco. Manco laisse des successeurs qui suivent le plan qu'il leur a tracé, & dont la prudence secondée de la fortune, porte à sa perfection cette grande & merveilleuse entreprise.

Les Incas étoient, continue l'Auteur, une espèce d'hommes moitié Missionnaires, moitié conquérans. Tantôt on les voyoit dogmatiser les armes à la main, tantôt combattre le front ceint de bandelettes sacrées, & revêtus des ornemens de la Religion. Leurs Dogmes étoient simples & peu nombreux. Ils reconnoissoient un Etre invisible, Créateur de toutes choses, qu'ils nommoient *Pachecamac*. Le Soleil étoit, selon eux, l'image sensible de ce Dieu, & son premier Ministre, chargé par lui du soin d'animer la nature. La croyance d'une autre vie, où les Jus-

tes devoient être récompensés, & le vice puni, étoit encore un des principaux points de leur Religion. Telle est la Morale que ces Fondateurs prêchoient à la tête de leurs Troupes, accoutumées à faire bonne contenance jusqu'à ce que les Barbares l'eussent acceptée, & à ne les attaquer que quand l'incrédulité & l'entêtement étoient trop marqués. Leur modération envers les vaincus, & la félicité dont on jouissoit sous leur domination, contribuerent également à accroître en peu de tems le nombre des Prosélytes. Dès qu'un canton se soumettoit, ou se trouvoit conquis par l'Incas, les terres étoient partagées en trois portions, dont une consacrée au Soleil, l'autre attribuée au Vainqueur, & la troisiéme se subdivisoit entre les Habitans du lieu. On leur apprenoit à cultiver leur terrein, à filer la laine & la soie, en un mot, tous les Arts utiles à la vie. L'oisiveté étoit punie comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge ou les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le Public; mais à la charge de préserver les terres ensemencées du dégât des oiseaux. C'est

ainsi que chaque Particulier devenoit un membre utile à la Société, & que l'Incas s'acquéroit le titre de pere de la Patrie.

Le caractère de sévérité que portoit cette Religion, tenoit les sujets dans l'obéissance, & la vue des bons effets qui en résultoient sans cesse à leurs yeux, les tranquillisoit. Il y avoit au Pérou des Vestales soumises à des Loix peut-être plus rigoureuses encore que chez les Romains; la peine de mort contre celles qui violoient leurs vœux étoit la même. Cela joint à l'appareil pompeux des cérémonies de la Religion, & au faste brillant qui accompagnoit par-tout le Souverain, maintenoit les Incas dans la réputation qu'ils s'étoient acquise d'être issus de race divine. Leur politique alloit d'ailleurs à ne prendre de femmes que dans leur famille, afin de ne se point familiariser avec le commun des hommes. C'est ainsi que réunissant avec adresse les deux Puissances spirituelle & temporelle, que tempérant par la clémence la terreur des armes, & la majesté Orientale par l'affabilité Européenne, ils parvinrent à former le plus florissant Empire qui ait peut-être jamais existé.

M. Algarotti cite encore d'autres traits de la profonde politique de ces Princes Américains. Les premiers Peuples, dit-il, auxquels Manco imposa son joug religieux, furent habilement décorés par lui du titre d'Incas; & c'est à peu près ainsi que les Romains en userent avec les Peuples du Latium qu'ils soumirent d'abord. Du reste, quoique la Religion fût le motif apparent de leurs conquêtes, ils n'y étoient cependant point si rigoureusement attachés, qu'ils ne permissent aux vaincus l'usage de la leur, lorsque le cas paroissoit exiger cette tolérance, pourvû neanmoins qu'elle ne fût point opposée à celle qu'ils vouloient accréditer. Ils agissoient avec la même prudence à l'égard des mœurs de ces Barbares: souvent les chefs défaits étoient maintenus & conservés dans leurs postes, mais de façon qu'ils étoient soumis à un Incas, qui devenoit leur surveillant sous le titre de Gouverneur Général de tout le canton. Les enfans de qualité étoient attirés à la Cour sous prétexte de les avancer au service de l'Empereur; & l'objet de cette politique étoit le même que chez les Ro-

mains: c'étoient des ôtages & de surs garants de la fidélité des Peuples, qu'on élevoit d'ailleurs dans les principes que l'Incas avoit intérêt de leur inculquer de bonne heure. Ce n'est pas le seul trait de prudence dans lequel les Mexiquains semblent avoir pris pour modéle, cette Nation autrefois si habile dans l'art de faire des conquêtes & de les conserver. Comme elle ils envoïoient des Colonies dans les Provinces conquises; ils y faisoient construire des Temples, des Forteresses, des Aquéducs, & des chemins publics. Egalement convaincus de l'avantage qui résulte pour l'union & le bon ordre, lorsque tous les sujets d'un Etat parlent le même langage, ils s'étudioient à substituer le leur à celui de ces Barbares. Pachacutet, un de ces Souverains qui se distingua le plus, publia à cet effet un Edit, & envoya par-tout des Maîtres pour apprendre à ses sujets la maniere de lire & d'écrire les *Chipos*, qui consistoient en des nœuds dont la couleur & l'arrangement servoient à exprimer les idées, comme nous les traçons sur le papier. Une peine rigou-

reuse étoit prononcée par ce même Edit contre les transgresseurs. Cette peine étoit la même qu'employa autrefois Julien l'Apostat contre les Chrétiens, l'exclusion de toutes les charges & de tous les emplois; peine, dit M. Algarotti, pire que tous les supplices qu'il pût leur faire endurer.

Quant à la discipline militaire, la prudence des Incas sur cet article ne laisse rien à desirer. Sortir de son rang, étoit un crime digne de mort. D'ailleurs on faisoit faire à la jeunesse un apprentissage très-sévère. Il falloit qu'un sujet, pour être enrôlé, eût fait ses preuves d'adresse, de force, de courage, & d'agilité à la course. Une preuve convainquante qu'ils excelloient dans toutes ces parties, c'est que les plus nombreuses Armées dont ils se soient servi dans le cours de leurs victoires, étoient de cinquante à soixante mille hommes. Un dernier trait de la bonne police de cette Nation, c'est que l'on tenoit un dénombrement exact des sujets de l'Empire. Chaque Ville étoit divisée par espèce de Centurie, & chaque Centurie avoit son Chef, de façon que, même en paix, les exercices

militaires avoient toujours lieu.

On s'attend, sans doute, dit l'Auteur, à voir fleurir les Lettres dans un Etat si bien policé; & l'on ne sera pas peu surpris d'apprendre qu'au contraire ces Princes mirent toute leur application à les empêcher de s'y établir. M. Algarotti entreprend ici de justifier cette politique, & défend en partisan zélé le systême de M. Rousseau de Genève. Ceux, dit-il, qui soutiennent que l'étude des Sciences est avantageuse à un Etat, conviennent eux-mêmes que pour qu'elles produisent cet effet, il faut que le Prince, qui les prend sous sa protection, soit lui-même sçavant. Or cette qualité est incompatible avec le peu de tems qu'il peut donner à ce genre d'études. Pour un Louis XIV & un Frédéric, combien, ajoûte-t-il, voyons-nous de Denis, de Tiberes, de Nérons, d'Adriens, dont le mauvais goût, la frivolité, ou un esprit de rivalité qui porte envie aux vrais Sçavans, fait plus de tort que de bien? D'ailleurs, un Prince, en le supposant vraiment instruit & protecteur des beaux Arts, ne peut pas manquer de faire naître une foule d'Auteurs mé-

diocres, & de retomber dans l'inconvénient qui résulte de la multiplicité des Sociétés littéraires; c'est-là où se borne tout son pouvoir: car pour un grand génie, jamais quelqu'effort qu'il fasse, il n'aura le don d'en faire éclore un seul. La magnificence des Médicis put bien accréditer dans Florence un Marsile Ficin & un Politien, mais non donner l'être à un nouveau Dante, ou à un second Pétrarque.

M. Algarotti ne s'en tient pas à soutenir l'inutilité de la Littérature & de l'étude des Sciences: il prétend, à l'exemple du Citoyen de Geneve, en prouver le danger & les inconvéniens, qui ne sont pas, dit-il, à beaucoup près compensés par le peu d'avantages qu'on suppose pouvoir en tirer. Pour appuyer sa proposition, il n'envisage d'autre résultat de la culture des beaux Arts, qu'une ample moisson de demi-Sçavans qui se dispersent, les uns pour porter l'ennui dans les cercles, les autres pour débiter des opinions dangereuses, & contraires à l'esprit de Société; ou s'il entrevoit parmi eux quelques Sujets de mérite, il ne leur fait pas plus de quartier, attendu le mau-

vais usage qu'ils font presque toujours de leurs lumieres, en cherchant à approfondir des matieres délicates, dont l'ignorance est utile à l'œconomie du Gouvernement. Un des axiomes de M. Algarotti, c'est *qu'il faut pratiquer la vertu, sans chercher à la connoître, parce que les hommes*, dit-il, *cessent ordinairement d'être bons, lorsque les gens d'érudition commencent à s'accréditer* (1). Il termine cette digression, par s'allarmer de ce goût général pour les Sciences qui regne aujourd'hui dans l'Europe: pour peu que cela continue, dit-il, l'agriculture & le commerce seront privés de sujets. Pour remédier à cet abus, rien ne paroît mieux imaginé que la singuliere Académie dont il propose ici le plan, d'après l'exemple d'un Anglois qui fonda un Collége exprès pour élever la jeunesse dans une ignorance si profonde, qu'elle ne sçût pas même lire & écrire.

---

(1) La virtù vuol praticarsi, non istudiarsi; ordinariamente gli uomini finiscono di esser buoni, quando gli dotti incomminciano a far figura.

L'Auteur admire encore la sageſſe des anciens Incas dans un point auſſi important que celui de l'éducation des enfans. Aucun Légiſlateur, dit-il, ne connut mieux que cette Nation ce que peut l'habitude, & combien elle a d'empire ſur les hommes : auſſi le ſoin de former la jeuneſſe étoit-il une affaire d'Etat, & même une des plus ſérieuſes. A voir la ſageſſe des conſtitutions qu'ils avoient faites à ce ſujet, on eſt tenté de croire qu'ils étoient diſciples de Platon ou de Xénophon. Une de ces Loix ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute, ſeroit puni légerement, mais que le pere en répondroit corps pour corps, & que ce ſeroit à lui qu'on en demanderoit raiſon. En un mot, les Péruviens ont ceci de commun avec les anciens Perſans, que l'hiſtoire de leurs fondations paſſera toujours pour un Roman philoſophique, & pour un ſonge Platonicien.

On auroit encore peine à croire tout ce qu'on rapporte de leurs talens, de la magnificence de leurs Edifices publics, de ces grands chemins de quatre cens lieues de long, de la beauté de leurs Manufactures, s'il ne reſtoit de

toutes ces choſes des veſtiges inconteſtables, qui prouvent ce qu'ils furent autrefois. On ne peut comprendre par exemple comment ils ont pû élever les murailles de leur Temple du Soleil, dont on voit encore les reſtes à Cuſco. Ces murs ſont formés de pierres qui ont quinze à ſeize pieds de diamétre, & qui, quoiqu'irrégulieres, ſe joignent ſi parfaitement, qu'elles paroiſſent uſées les unes contre les autres. Cela eſt d'autant plus ſurprenant, qu'ils n'avoient aucune teinture de Méchanique, ni l'uſage des outils de fer. M. Algarotti fait enſuite le parallele de cette Nation avec les Chinois, & il établit ſa ſupériorité ſur ces derniers. Autant, dit-il, les uns ſemblent s'être attachés à devenir habiles Spéculateurs, autant les autres ont travaillé à mettre la Théorie en pratique. Ce qui rendit cet Etat ſi floriſſant, ajoûte-t-il, c'eſt le mérite des Princes qui le gouvernerent, & qui tous ont prêché d'exemple. De treize Rois qu'eut le Pérou, on compte qu'excepté Athualpa, qui fut un Tyran, tous les autres marcherent ſur les traces des Titus, & des Trajans. En général même la prudence & la bonté, ces vertus dont

le Ciel ſemble ſi avare, furent connues parmi les Incas. Comment un tel Empire pouvoit-il manquer d'être heureux ? Mais, dira-t-on, comment a-t-il pû être ſi-tôt détruit par une poignée d'Eſpagnols ? La choſe, répond l'Auteur, étoit toute naturelle. Qu'on ſe mette à la place des Péruviens : l'art de la Navigation leur étant inconnu, que durent-ils penſer en voyant voler vers eux des hommes d'une eſpéce nouvelle, à travers un élément qu'il leur paroiſſoit impoſſible de franchir ? Les armes à feu furent pour eux, & avec raiſon, autant de coups de foudre ; les hommes à cheval autant de centaures. D'ailleurs, la fortune ſembloit avoir préparé les voies aux Eſpagnols pour la conquête de l'Amérique, en plaçant ſur le Trône du Mexique Montezuma, & Athualpa ſur celui du Pérou : l'un puſillanime & ſans mérite, l'autre odieux par ſes cruautés & généralement déteſté de ſes ſujets.



V I.

ESSAI ſur la Langue Françoiſe.

La qualité d'Etranger eſt ſouvent une raiſon de plus, dit M. Algarotti, pour s'appercevoir des défauts d'une Langue, & en juger plus ſainement que les Naturels du pays ; & cela par la même raiſon que des hommes qui ſeroient dans la Lune, feroient de meilleures Cartes Géographiques de notre globe, que nous qui l'habitons. Nous laiſſons aux Lecteurs le ſoin de prononcer ſur la juſteſſe de cette comparaiſon. Quoiqu'il en ſoit, cet Ecrivain s'applaudit dans une Lettre préliminaire au Marquis Maffei, de ce que ſes Réflexions ſur cette matiere quadrent avec ce qu'en ont dit nos plus judicieux Auteurs François, tels que Meſſieurs Vaugelas, Fenélon, Boyer & de Voltaire. En effet, à l'exemple du premier, il s'étonne de l'état de variété & d'inconſtance où ſe trouve encore aujourd'hui la Langue dans un pays, dont la conſtitution eſt depuis tant de ſiécles toujours la même, & le Monarchiſme en vigueur ;

tandis que la langue Italienne n'a essuyé aucune vicissitude, & s'est toujours maintenue dès son origine, malgré la multiplicité d'états, la diversité des gouvernemens, & les révolutions littéraires survenues depuis son existence. La raison que l'Auteur donne de cette contradiction apparente, c'est qu'une Langue n'acquiert l'état d'invariabilité, qu'à l'instant où l'on voit paroître dans son sein d'immortels génies, dont la plume détermine avec justesse la signification propre de chaque terme, & donne à chaque phrase la tournure qui lui est la plus propre & la plus naturelle. C'est ce qu'ont fait en Italie le Dante, Boccace & Pétrarque, pour ne pas parler, dit l'Auteur, des Villani, de Passavanti, & autres Ecrivains d'une pureté inimitable, qui eurent l'avantage de conduire à sa perfection cette glorieuse entreprise. La nôtre au contraire fut long-tems grossiere & barbare ; elle marchoit sans le secours des préceptes, & avant le regne de François I, on ne vit pas en France un seul Auteur de mérite. La Langue ne sembloit se soutenir alors, que par la nécessité où sont les hommes de se communiquer leurs

pensées. Sous ce Prince, commencerent à paroître quelques plumes à qui la clarté & les graces de stile n'étoient pas inconnues, & qui oserent les premiers en faire l'heureux essai. La Langue alors n'eût pas tardé à fleurir ; le chemin de la perfection lui étoit ouvert. Mais les Italiens, qu'amena Catherine de Médicis, & qui se fixerent à la Cour, devinrent un obstacle à ses progrès, & la défigurerent par le mélange qu'ils y introduisirent. Ronsard fit tous ses efforts pour la ramener aux vrais principes, & la purger de cette corruption. Peut-être eût-il réussi, s'il s'en fût tenu-là ; mais en voulant l'enrichir, & la faire marcher de pair avec ces majestueuses Langues de Rome & de la Gréce jadis si cheres aux Muses, il pensa la plonger dans un autre égarement, & par le moyen de ses inversions trop hardies & obscures, de ses mots composés qui n'étoient point encore introduits dans le commerce de la Nation, peu s'en fallut qu'il ne lui fît autant de tort que les Italiens venus avec Médicis.

Les guerres civiles vinrent ensuite occuper le théâtre de la France, & lui

laisserent peu le loisir de vaquer à des réformes littéraires. Les Chefs de faction étoient plus communs, dit l'Auteur, sous Henri III & sous son successeur, que les Grammairiens : à moins que l'on ne veuille, ajoûte-t-il, en excepter Malherbe, ce Poëte qui avoit le défaut de cracher sans cesse, & dont le Cavalier Marini disoit, *qu'il ne vit jamais de tempérament plus humide, ni de verve plus aride*. Cet Ecrivain, en effet, continue M. Algarotti, se piquoit d'exactitude & de régularité, mais il ne brilla point par l'imagination. Ses Vers sont symmétrisés ; pas un n'enjambe sur l'autre, & chaque ligne de ce Poëte est une période complette. En un mot, à considérer l'attention qu'il eut d'observer les paralleles, on peut dire qu'il fut pour la Poësie Françoise, ce qu'a depuis été le Nautre dans un genre tout différent de Malherbe. M. Algarotti passe tout de suite au Cardinal de Richelieu, & à l'établissement de l'Académie Françoise par ce Ministre à l'instar de celle de la Crusca. Le Royaume étoit alors pacifique. Les troubles & les séditions ne s'opposoient plus aux progrès des Lettres ;

mais il arriva, ajoûte l'Auteur, au Cardinal de Richelieu, ce que l'on a toujours vû arriver aux Fondateurs des Villes : c'est qu'ils entreprennent de bâtir justement dans le tems que les bons Architectes sont peu communs. L'Académie de même fut érigée, lorsque la France manquoit le plus d'Ecrivains. Corneille étoit le seul qui se distinguât par le travestissement de quelques scènes Espagnoles qu'il essaya d'habiller à la Françoise. Ainsi l'on peut dire du Cardinal qu'il commença par créer les Trésoriers avant l'existence du Trésor. Cependant, continue l'Historien, la nouvelle Académie ne resta pas oisive : elle fit usage de son pouvoir, rendit des Arrêts contre la dureté & la barbarie du langage, & astreignit aux Loix scrupuleuses de la Grammaire les Ecrivains à venir. Ces Législateurs n'avoient malheureusement à citer aucun Auteur classique, dont le crédit vint à l'appui de leurs décisions, chose indispensable en pareil cas ; car c'est l'étendard qui sert à rallier le soldat en déroute. Sans de tels secours, eût-on vû l'Académie de la Crusca réussir dans la pénible entreprise de son Dictionnaire ? Lorsque

Sprat sous Charles II, & le célebre Docteur Swift sous la Reine Anne, proposerent d'en créer une en Angleterre, le succès en eût été certain par la raison que je viens de dire, & les bons exemples fussent venus l'appuyer.

L'Auteur fait ensuite à l'Académie Françoise le reproche que lui ont fait justement M. de Fenélon & le Vayer, d'avoir donné dans l'extrémité opposée à Ronsard, c'est-à-dire, d'avoir appauvri, desséché & gêné notre Langue, en voulant abolir nombre de dictions & de phrases comme contraires aux regles de la Syntaxe. Il cite à ce sujet le ridicule que Moliere a jetté sur cette sévérité malentendue, dans sa Piéce des *Femmes Sçavantes*, lorsqu'il fait dire à Armande :

Pour la Langue on verra dans peu nos Réglemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens, &c.

Ridicule, ajoûte l'Auteur, d'autant mieux fondé, qu'alors on étoit en possession à l'Académie de faire le procès à tout ce qu'il y avoit de grands Ecrivains, tantôt par rapport à un pré-

tendu sollecisme ou barbarisme contre la Langue, tantôt pour une construction qui n'étoit pas selon les regles de la Grammaire; comme si le point principal n'étoit pas de saisir au juste son objet, de peindre les passions telles qu'elles sont, d'imiter enfin exactement la nature, même dans ses défauts, ses inégalités, ses bizarreries, & comme si de telles fautes commises souvent à dessein & par art, n'étoient pas dans un Ecrivain le comble de l'habileté & du sçavoir. C'est ainsi, ajoûte-t-il encore, que les Maîtres d'Aulu-Gelle taxoient Cicéron de n'avoir pas bien parlé latin.

Au reste, un fait avoué de tout le monde, c'est que la Langue Françoise paroît dans les Ecrits de Montagne beaucoup plus abondante, plus claire, plus robuste & plus énergique, que par-tout ailleurs, quoiqu'il se plaigne encore de ce qu'elle n'est pas *maniante & vigoureuse suffisamment, & de ce qu'elle succombe à une puissante conception*, (Essais, Liv. III. chap. V.) M. Algarotti rapporte ici les passages, où Racine, le fameux Archevêque de Cambray, Madame Dacier, M. Boyer dans la préface

qui est au-devant de sa Traduction de Caton, & M. de Voltaire se plaignent de cette sécheresse, & de cette pauvreté du langage. Il cite encore à ce sujet le bon mot de Monsieur, frere du Roi, qui disoit : Que *lire de la Poësie Françoise, ou ne boire que de l'eau, c'étoit pour lui la même chose.*

L'Auteur approuve beaucoup ce qu'avoit proposé le fameux Abbé de Saint Pierre, pour remédier à cet abus. Il finit en disant, que s'il est désavantageux pour les Ecrivains François de n'avoir aucun Auteur classique à prendre pour modéle, ils ont d'un autre côté l'agrément d'une Capitale & d'une Cour brillante, d'où la Langue reçoit tous les jours une nouvelle vie, & où elle puise cette force & cette vigueur, qui secondées des armes victorieuses de la Nation, la rendent, comme autrefois le Latin, la Langue universelle de l'Europe.



VII.

DISSERTATION sur les Tragédies en Musique.

L'Opéra, dit l'Auteur, est de toutes les inventions de plaisir, la plus ingénieuse. Quoi de plus séduisant & de plus capable d'enchanter le cœur & l'esprit humain, que l'heureux concours de la Poësie, de la Musique, de la Danse & de la Peinture ? Cependant si l'harmonie n'y a aucune part, point de plaisir à espérer; l'illusion disparoît, & le spectacle ennuye : ce qui arrive fréquemment de nos jours, où le choix du sujet occupe peu le Poëte, où le Musicien ne songe guères à adapter ses airs au sens des paroles, & où l'art de réciter dans le naturel, de lier la danse à l'argument, d'imiter en un mot la nature, est totalement négligé.

M. Algarotti reprend ces abus l'un après l'autre, & en propose le reméde. D'abord quant au choix de l'argument, c'est, dit-il, de ce canevas où le Poëte dessine le sujet, coloré ensuite par le Musicien, que dépend tout le succès du

Dramme, & le bon effet des Balets ; des Décorations & des habits même. Car tous ceux que ces différens soins regardent partent d'après le Poëte, & ne font que le suivre. C'est lui qui dicte toutes ces parties, quoique l'exécution en roule sur d'autres. Il est donc intéressant que le goût préside à ce choix. Mais quelles sont les regles de ce goût ? C'est ce qui occupe l'Auteur dans cette premiere partie de sa Dissertation. Il examine d'abord les choses dès l'origine. Les premiers sujets d'Opéras furent tirés de la Mythologie payenne : tels sont la *Daphné*, *l'Euridice*, & *l'Ariane* d'Octavio Rinuccini, le premier qui ait composé en ce genre environ l'an 1600. Ce divertissement n'étoit point alors commun, & n'avoit lieu que chez les Princes, dans un cas de réjouissance, & sur-tout de mariage. Dès-lors on connut l'usage des Machines, les Balets & les Chœurs, tels que nous les voyons aujourd'hui en France, où le Cardinal Mazarin introduisit ce genre de spectacle. Mais l'Opéra, dit M. Algarotti, ayant ensuite passé entre les mains de gens qui en firent un métier, il ne tarda pas à décheoir de sa pre-

miere splendeur, & la paye qu'il fallut donner aux Musiciens diminua d'autant les dépenses que l'on faisoit auparavant en machines & en décorations. Cette paye fut d'abord modique. Une Chanteuse d'alors à qui l'on donna pour un carnaval cent vingt écus, fut surnommée *la Cent Vingt*. Mais bien-tôt les Musiciens mirent leurs talens, à un prix excessif. On abandonna la Fable, à cause de la dépense que ces sortes de sujets entraînoient, pour traiter des faits historiques & plus naturels, & les Machines furent supprimées. Ce furent les Intermedes & les Balets qui en prirent la place dans les entr'actes. Après cette courte histoire du Théâtre Musical, M. Algarotti pese le double inconvénient qui se trouve tant dans les sujets fabuleux que dans les historiques. Les premiers, dit-il, vû le grand nombre de Machines & l'appareil qu'ils exigent, resserrent le Poëte dans un trop petit espace, pour qu'il puisse y développer tous les caractères, & faire jouer les passions dont chaque personnage est animé. De-là vient que les Opéras François & nos vieux Opéras Italiens, ne sont la plûpart qu'un tissu de Madrigaux, & mé-

ritent moins, par leur bigarure, le nom de Drammes, que celui de Mascarades. Aussi un Critique François les appelloit-il les grotesques de la Poësie. Les sujets historiques au contraire péchent par le trop de sévérité & d'exactitude, dont ils imposent au Poëte le joug embarrassant. La grande difficulté est de trouver des entr'actes qui quadrent avec un sujet, & qui n'en interrompent point l'unité. Car, ajoûte très-sensément l'Auteur, il ne faut pas s'imaginer avoir saisi le nœud de la difficulté & être en regle, parce que dans un sujet d'Histoire Romaine, on aura introduit un Ballet dansé par des Romains. Dans Caton d'Utique, par exemple, une gigue auroit beau être exécutée par des Soldats Légionnaires, elle n'en seroit pas moins déplacée au fonds, attendu que la gravité du sujet ne le permet pas, & que cela ne peut entrer dans une Piéce, où ce farouche Romain joue le principal rôle.

Le but du Poëte doit donc être en général de choisir un sujet connu, intéressant & merveilleux. L'action en doit être entre-coupée, non-seulement par des Ariettes & des Duo, mais encore

par des tercets, des quatrains, des Chœurs, des Ballets, & des changemens de décorations tellement analogues, qu'ils paroissent amenés par le sujet, & qu'ils fassent dans la Piéce l'effet que font les ornemens d'Architecture dans un édifice. M. Algarotti cite pour exemples, la Didon & l'Achille déguisé de Métastase. L'Histoire de Montezuma & de sa défaite par les Espagnols, offre un contraste brillant des mœurs Européennes & de celles de l'Amérique, très-propre à ce genre de spectacle. Armide & Roland sont encore, selon lui, de bons sujets Lyriques, ainsi qu'Enée dans Troye, & Iphigenie en Aulide, à cause des avantages considérables que l'on peut tirer de la Poësie de Virgile, & de celle d'Euripide.

De l'examen du sujet, l'Auteur passe à celui de la Musique. La raison qu'il donne de sa décadence, & du peu de majesté dont elle jouit maintenant en Italie, c'est que le Virtuose veut donner du sien, & cherche à plaire comme Virtuose, sans songer qu'il est subordonné & conduit par le Poëte, & que c'est de l'harmonie qui regne entre l'air & les paroles que dépend tout le succès. L'of-

fice propre de la Musique est, dit-il, de disposer l'ame à l'impression que doit faire le vers par des sentimens qui lui soient analogues, & de donner par-là plus d'énergie & de force au langage des Muses. Si elle avoit toujours constamment produit cet effet, on ne se fût jamais avisé de blâmer l'Opéra, parce que les Néron y meurent en chantant, & cela n'eût pas paru plus ridicule que de les voir expirer sur le théâtre de la Tragédie, en déclamant des vers pompeux. Mais pour remédier à ce défaut d'harmonie & de connivence entre les paroles & la Musique de nos Opéras, il faudroit, dit M. Algarotti, que le même homme fût, comme autrefois, Poëte & Musicien tout ensemble: au lieu qu'aujourd'hui les deux Sœurs affectent de tenir une route opposée, d'où vient le peu d'union qui regne entre elles. L'Ouverture est aujourd'hui constamment composée d'un air grave, & de deux *allegro*, ensorte qu'elle ressemble à ces mauvais exordes qui peuvent aller à la tête de toutes sortes d'ouvrages. Or le moyen qu'elle prépare l'Auditeur, & qu'il se forme d'après ce préambule une idée générale de

la Piéce, si chaque ouverture n'est pas adaptée au sujet, & ne varie pas comme lui? Est-il naturel d'entamer l'Opéra, où Didon se donne la mort, sans aucune différence d'avec celui où il s'agit des nôces de Thétis & Pelée? Quant aux récitatifs, l'Auteur se plaint de ce qu'on néglige cette partie, comme si elle méritoit moins d'attention, & qu'elle fût moins capable d'intéresser le Spectateur, que le reste de la Piéce. Nos Anciens, ajoûte-t-il, en jugeoient bien autrement. Qu'on lise la préface que Jacques Péri, l'inventeur de la Musique théâtrale, a mise à la tête de l'Euridice, & qu'on voye ce qu'il dit à ce sujet. Ce sçavant homme avoit étudié soigneusement l'harmonie naturelle de la Langue Italienne, & les tons différens dont se sert la nature pour exprimer telle ou telle passion; il a conclu de ses recherches en ce genre, que le but du Musicien dans le récitatif doit être de prendre un ton qui tienne le milieu entre la déclamation & le chant, ou qui emprunte de l'un du naturel, & de l'harmonie de l'autre. L'Auteur blâme ici le goût actuel de sa Nation, qui ne veut point d'accompagne-

mens dans les récitatifs. Ils n'en recevroient, à ce qu'il prétend, que plus de chaleur & de vie, si du moins dans les endroits passionnés, l'instrument venoit au secours de la voix. Il cite pour exemple le troisiéme Acte de la Didon de Vinci, qui commence par ces mots: *Mon martyre s'accroît sans cesse*, & où l'effet de l'accompagnement est merveilleux. Un autre bien qui en résulteroit, selon lui, c'est que la marche du récitatif trancheroit moins avec celle des ariettes, à moins, ajoûte-t-il, que l'on n'aime mieux, pour remédier à cet inconvénient, diminuer l'accompagnement de celles-ci. Enfin son avis est, que les reprises soient courtes, que dans de certains cas même on les supprime, comme dans les airs de fureur, attendu qu'il est hors de vraisemblance qu'un homme que la passion transporte, attende la fin de l'air avec patience, pour se mettre ensuite hors de lui-même. Que chaque air fût accompagné tantôt d'un instrument, tantôt d'un autre, selon la nature de la passion que les paroles expriment: pour lors, ajoûte-t-il, l'accompagnement feroit en Musique l'effet de la cadence & de l'har-

monie dans la belle prose. Sur-tout il recommande la simplicité & le naturel dans le mouvement & la modulation de l'ariette, & il se déclare à ce sujet partisan du genre Diatonique, comme le plus propre à exprimer les passions, à se prêter au mouvement prompt & léger de la joie, & à la marche lente & basse de la tristesse; objets que ne peut pas remplir, selon lui, le Cromatique. A l'égard des passages, M. Algarotti ne les admet que dans l'expression d'une passion ou du mouvement. Autrement ils ne font qu'interrompre le sens musical, & rallentir la phrase.

Des regles de la Théorie, l'Auteur passe à la Pratique, & il examine en quoi péche l'exécution dans les Opéras Italiens. Le Musicien ne s'applique pas assez, dit-il, à bien prononcer la Langue, & à appuyer sur les finales. Il faut avoir le livre sous les yeux pour saisir le sens des paroles; & il en est aujourd'hui de l'Opéra comme de ces méchans Tableaux, au-dessus desquels il falloit écrire ce qu'ils représentoient. D'ailleurs, ajoûte-t-il, on néglige trop de nos jours parmi nous la marche, le geste, l'attitude, & toutes ces graces

de détail, ſans leſquelles l'action languit faute de vérité & de nobleſſe. On ignore ces ingénieuſes pauſes, ces marches de Théâtre étudiées, & mille autres choſes qui dépendent uniquement de l'intelligence de l'Acteur. M. Algarotti propoſe ſur cela pour modéle à ſes compatriotes, notre fameux Baron & Mademoiſelle le Couvreur, & il les invite à ſe défaire de ce jeu outré & de ces contorſions ſi communes ſur leur Théâtre. Le jeu muet eſt encore une partie ſur laquelle il ſe récrie beaucoup. Il blâme auſſi avec raiſon dans l'Acteur qui ſe tait cet air de diſſipation avec lequel, au lieu d'écouter ce qu'on lui dit, & de témoigner par ſon geſte qu'il l'entend, on le voit ſourire aux loges, adreſſer des ſaluts de part & d'autre, affecter mille gentilleſſes de cette nature, & faire en un mot tout ce qu'il faut pour que le Spectateur ne ſe méprenne pas ſur ſon compte, & ſçache que l'Achille & le Cirus qu'il voit ſur le Théâtre ne ſont que les ſieurs Topanino & Zolfanello. Faut-il donc s'étonner après cela, continue notre Critique, de cet ennui mortel qui vient tyranniſer le Public? Nous verroit-on employer le

tems de la Repréſentation en diſcours frivoles, en viſites, en repas, & ce qui eſt encore pire, en parties de jeu, ſi nos Muſiciens travailloient leurs récitatifs avec plus de ſoin, & ſi l'Acteur les rendoit avec plus de goût? Mais de nos jours le grand Art ne conſiſte qu'à ſçavoir donner des coups de goſier, & faire des *arpégio*. Voilà ce qui rend notre Muſique molle & efféminée: faute d'avoir étudié les véritables regles du chant, & d'en ſçavoir faire une juſte application, le Muſicien prodigue par-tout les agrémens & les graces de l'art; tous les airs deviennent les mêmes entre ſes mains, & reſſemblent aux Dames Françoiſes, dont le rouge & les mouches confondent tellement les traits, qu'on leur trouve à toutes un air de famille. Ce qui produit ces abus, c'eſt, ſelon cet Auteur, le ton trop déciſif des Muſiciens, & la licence avec laquelle ils font à leur gré des changemens qu'il n'appartient qu'à un *Salimbeni* d'oſer riſquer. L'ignorance ou l'envie de plaire eſt ſouvent cauſe qu'ils s'écartent de leur ſujet, pour ſe livrer ſans goût à des points d'orgue, qui le plus ſouvent n'ont point de rapport

à l'air qu'ils exécutent. Cette cadence finale, dit M. Algarotti, n'eſt autre choſe que la péroraiſon de l'air, & doit par conſéquent faire corps avec lui. Il faudroit donc, (conclud-il de toutes ces obſervations,) pour que la Muſique reprît chez nous ſon ancien rang, qu'une noble & belle Poëſie fût la baſe d'une mélodie expreſſive, accompagnée d'inſtrumens adaptés au ſujet, & que le tout fût rendu par l'Acteur avec décence & ſans affectation. Nos Théâtres alors ne ſeroient plus, comme on les voit aujourd'hui, de ſimples Académies de danſe, & l'on ne ſeroit pas tenté de croire, comme on eſt en droit de le faire, que les Italiens ont pris pour maxime l'avis de ce François qui diſoit aſſez plaiſamment, Que *pour remettre le Spectacle en vogue, il falloit allonger les danſes, & raccourcir les jupes.*



ALLEMAGNE.

I.

LE VIN, *ODE.*

Par M. Hagedorn.

EVOE! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur. Horat. L. 2. Od. 19.

MOUT bruyant & frais, qui es le ſang de la terre, la moële de la tendre vigne, l'honneur de l'Automne, la boiſſon des Dieux, mes chants vont célébrer ta gloire. Suc brûlant du raiſin, fais paſſer ton feu dans mes vers: fais qu'ils puiſſent s'inſinuer, comme toi, dans les cœurs; & ſi jamais ces Eſprits ardens dont tu es rempli promirent au génie poëtique & du courage & du ſuccès, inſpire-moi pour chanter tes merveilles.

Puiſſante Liqueur, c'eſt toi qui fais naître les plus heureuſes idées; tu nous

fais penser agréablement, tu réveilles le badinage des flutes animées par ta chaleur. Ton or potable enrichit la veine des Poëtes. Je vois Homere choisir en buvant ses Héros pour chaque Bataille & pour chaque Armée. Horace étoit l'ami constant de Bacchus; Albe & Falerne garnissoient abondamment ses celliers: comment sa verve auroit-elle pû tarir?

Le fils de Semêle est aussi le fils du Tonnerre: le Génie belliqueux des Grecs & des Troyens étoit son ouvrage. Ces Peuples qui ne furent jamais d'accord que dans leur goût pour le vin qu'ils aimoient également, étoient de fervens adorateurs de Bacchus. Par l'exemple même de nos Peres, on voit combien son jus bouillant augmente le courage, & contribue à la victoire. Les Francs, les Teutons, les Saxons, les Suabes aiguisoient en buvant leur valeur: c'est le vin qui fortifioit leurs bras, & qui renversoit les Légions (1). Enfans de Tuis-

(1) Voy. la Germanie de Cluvier & la troisiéme partie du Traité de la Poësie des Bas-Saxons, p. 36—54.

ton dont la gloire est consignée dans les fastes éternels de Clio, voyez, connoissez vos avantages. Restes des Héros Germains, quittez vos tombeaux, cherchez le Soleil & respirez un nouvel air. Les côteaux du Rhin & de la Moselle, chargés des présens de Bacchus, vous invitent à vous abreuver de la pourpre liquide de leurs raisins; venez-y puiser, comme autrefois, la foi, la vérité, l'audace & la valeur. Il faut que le Vin brille souvent dans la coupe, pour animer le culte des Dieux & les conseils des Guerriers. Prince, Barde, Général, ou Soldat, qui n'aimoit point parmi vous le noble fruit de la vigne? Le Vin étoit admis partout. Lorsque dans vos sacrifices, le sang couloit sur les Autels, ce jus inondoit vos gosiers profonds. Le Javelot & la Massue étoient déposés près de la tonne; vous formiez des danses autour de l'Autel ensanglanté de Wodan (1);

(1) *Wodan*, *Godan*, ou *Teutates* étoit le Mercure des anciens Allemands, & ils lui sacrifioient des hommes, au rapport de Tacite & de Lucain. Vid. *Schediasm*, *de Diis Germanis*, c. 5.

vous frappiez la terre consacrée par la Statue d'Hertha (1), & vous mêliez vos pas chancellans autour de la colonne d'Irmen (2).

Combats, terrible Arminius, écrase Varus & fais mordre la terre à ses Légions. Que les Romains errans, fugitifs, cherchent leur salut dans l'épaisseur des

(1) *Herthum*, ou *Hertha* (*die Herde*, la terre), étoit la Cybelle ou l'Isis Allemande. Son culte étoit fort mystérieux; elle avoit des bois sacrés, *sylvam Auguriis Patrum & priscâ formidine sacram*, & selon Tacite, on lui faisoit des sacrifices humains. Il paroît que c'étoit la même Divinité que les Marses appelloient *Tanfana*, & qui fut adorée par les Semnons, le plus ancien Peuple des Sueves. Tacite (Mœurs des Germains, ch. 39) dit, que personne ne pouvoit entrer dans les bois de la Déesse, sans être lié, & que si par hazard on tomboit, il n'étoit pas permis de se relever, mais qu'on se rouloit sur la terre. M. *Leibnits* (Tom. 1. Script. Brunsw, p. 44 & suiv.) assure que le mois de Mai fut appellé *Rehel*, ou mois de *Rhede*, de la Déesse *Rheda* ou *Herda*, Erde, Terre.

(2) *Irmen* est l'ancienne Idole Saxonne qui étoit élevée sur la Montagne d'Eres, & que Charlemagne fit détruire en 772. Crantz prétend que c'est le Mars des anciens Allemands. Plusieurs autres Sçavans croyent y trouver *Hermann* ou *Arminius*.

forêts arrosées de leur sang. Ce fut le Vin dont vous vous étiez munis, braves Chérusques, qui avec la justice de votre cause vous rendit semblables en courage & en force aux redoutables Germains. Vous fîtes trembler l'Aigle de Romulus, parce que vous combattiez pour venger la Patrie. On vous vit alors élever d'une main des Trophées, & planter de l'autre des Vignes.

Mais quelle fête, quelle allégresse sur ce côteau couvert de Vignes! Des cris de joie immodérés & des chants rustiques se font entendre. Tout respire la liberté, le plaisir. C'est la fête de Bacchus, on vendange. Les ris extravagans, le tumulte, les jeux boufons, toutes les folies éclatent à la fois. Cependant les tonneaux s'emplissent, le pressoir qui gémit sous le poids de la vendange, fait couler à grands flots le suc des raisins. J'apperçois le Vigneron qui vient avec sa Maîtresse, & qui entonne gayement une chanson. A peine il a commencé le branle, que le Vin, luteur puissant, le prenant aux jambes, le fait trébucher. Il se releve un peu confus de sa chute, & la rejettant sur la rapidité de la danse, je crois presque

que je ſuis tombé, dit-il, en riant. Enſuite pour montrer ſa vigueur, il ſaute, piétine, & acheve de bégayer ſa chanſon.

Voyez le garçon de ce Laboureur comme il ſe démene, comme il tourne avec ſa fringante Brune. Voilà, dit-il, ce qui s'appelle danſer; c'eſt-là plus que plaiſir de foire. Au bout de chaque danſe il boit largement dans le pot commun du preſſoir, & il ſemble y puiſer de nouvelles forces.

Tandis que ceux-là boivent la joie à pleine coupe, un Buveur mélancolique avale triſtement à grands coups avec le vin de noires vapeurs qui ne font qu'augmenter ſa bile. Eh quoi! dit-il, trompeuſe liqueur, loin de diſſiper mes ſoucis, tu ſembles les multiplier? Le Vin chez moi ſe change en larmes.

Voici le fameux *Spavento* qui remplit ſon verre. Mes Amis, crie le Matamore, vivons, & qu'on m'apporte à boire. Qu'on me donne de ce Vin vieux dont nous bûmes il y a quelque tems. C'eſt le Vin vieux qui bouilloit dans mes veines, lorſqu'auprès d'Hochſtadt, je tranchai la queue du cheval d'un certain Pacha, qui pour éviter le tranchant

de mon ſabre, ſe précipita en fuyant dans le Wolga. J'avois bu de ce généreux vin, lorſque dans la Morée près de Madrid, je brûlai tout ſeul le Pont Euxin, à la barbe des Ottomans. Voyez-vous cette épée, Meſſieurs; je ne la changerois pas contre celle d'Annibal. Il la tire auſſi-tôt & l'aiguiſe contre un banc, & renverſe table, bouteilles, aſſiettes & lumiere.

Un des aſſiſtans inondé de vin, accable d'injures & défie au combat l'égorgeur de Turcs. Les deux Champions ſont bien-tôt aux mains, & chacun les anime de la voix. Courage, frappe fort, prends le pied du banc; noircis-le de coups; que ſa bouche paye pour chaque parole qu'elle a inſolemment proférée: venge la mort du Pacha. Spavento tombe, en jurant de ne pas oublier les coups qu'il a reçus.

Tels ſont les funeſtes effets du vin dans les ames farouches & dépourvues de raiſon. C'eſt ainſi que le Thrace brutal ne ſçut jamais modérer ſes ſens (1).

(1) On voit par pluſieurs paſſages de *Buſbec*, par les Voyages de la Gréce & du Levant de *Spon* & de *Wheler*, & par de plus récens encore, que les Thraces d'aujourd'hui reſſemblent à cet égard aux anciens. Les Turcs aiment d'autant plus le Vin, qu'il leur eſt ſévérement défendu par une Loi de Religion. Il eſt même rare qu'ils en boivent, ſans devenir furieux & ſans ſe porter aux plus grands excès. Les Mémoires du Chevalier d'Arvieux publiés par le Pere *Labat* en 1735, peignent bien l'yvrognerie des Turcs qui ſont répandus dans la Gréce, & ſurtout de ceux qui ſont établis à Smyrne. Ce ſont eux qui rempliſſent les Jardins & les Cabarets, & ils ne manquent jamais de s'y enyvrer. C'eſt même, ſelon eux, l'uſage auquel eſt deſtiné le Vin, que celui de troubler la raiſon, ou tout au moins de l'endormir, & ils tiennent pour une maxime conſtante, qu'il vaut mieux s'en abſtenir tout-à-fait que de n'en pas boire outre meſure. Tom. 1. n. 62.

La fureur l'arme ſur le champ de tout ce qu'il trouve; les pots, les bouteilles, tout vole en l'air, & tient lieu de balles. Le premier verre échappé de ſa main renverſe toute ſociabilité; les amis ne ſe connoiſſent plus, & bien-tôt l'effroyable *Eris* vient préſider à la mêlée.

Mais ne condamnons pas pour cela les dons de Bacchus. S'ils allument quelquefois la haine, s'ils font éclater la fureur, s'ils nourriſſent d'affreuſes que-

relles, ils ſervent auſſi à réconcilier des amis brouillés depuis long-tems; & un inſtant peut raccommoder les querelles de pluſieurs années. La paix auſſi bien que la guerre eſt au fond des pots.

Cœurs faux, hommes diſſimulés & couverts qui craignez qu'on ne vous pénetre, ſoyez ſobres, fuyez le Vin: c'eſt une véritable torture, une eau de juſtice (1). Euclio redoute avec raiſon ce breuvage, trop ami de la vérité, qui découvriroit le fond de ſon ame. Lorſqu'il en boit, c'eſt meſquinement; auſſi ne rit-il jamais qu'à demi, & délaye-t-il le peu qu'il en boit dans un torrent d'eau.

Pourquoi ce vieil Iſraélite cherche-t-il ici le banc le plus éloigné? Le Vin qu'il a bu devient pour lui un philtre d'amour. L'ancien des freres de Sion roucoule de tendres refrains. Son œil ardent s'eſt éclairci; il aime plus que fraternellement ſa ſœur, dont il s'eſt fait accompagner, & qu'il dirige avec autant d'autorité que ſi c'étoit un enfant.

Tandis que le terreſtre Nectar fait cou-

(1) V. le Liv. des Nombres, ch. 5.

ler la joie dans tous les Etats, il opere différemment sur les pédans que j'apperçois. Au lieu de leur inspirer la concorde, & de concilier leurs esprits, il produit chez eux la fureur de se contredire & de disputer. Les argumens les plus captieux sortent en foule du fond des verres : une yvresse lumineuse leur rend palpables, l'*Harmonie préétablie*, *le Meilleur Monde & les Monades*.

Que le joyeux Poëte Teïen, qu'Anacreon avec sa lyre & sa coupe étoit plus sage que tous les Rêveurs qui prétendent aimer la sagesse, parce qu'ils aiment à raisonner à perte de vûe sur tout ce qu'ils ne comprennent pas. Toujours environné des ris, la Treille étoit son Hélicon : la tête couronnée de roses, tantôt il chantoit les beaux yeux dont les regards l'enyvroient d'amour ; tantôt il célébroit le jus qui le remplissoit de gayeté.

Quel spectacle nouveau frappe ici mes yeux ! Je vois tout-à-coup s'élever un Temple, dont la porte est ornée de pampres de Vigne & de Lierre. Les battans d'or s'ouvrent, & la course des Bacchants commence. Je les vois armés de leurs Thyrses, danser en élevant des

cris d'allégresse, produits par l'effet du jus de la Vigne, dont les feuilles entourent leurs têtes.

Le bruit des tambours, & le son des cymbales annoncent l'arrivée des Menades. Déja leur chant se fait entendre & s'unit aux clameurs des Bacchants. Elles sont dans l'yvresse de la joie, & ont la poitrine découverte. Leurs cheveux sont épars & voltigent comme les cheveux d'Ariadne, lorsque Bacchus la trouva seule éplorée sur le bord de la Mer.

Qu'aucun profane n'interrompe le chant des Prêtresses de Bacchus. Elles célébrent les fameux exploits & les bienfaits du Pere des vignes. Le vin si nécessaire aux hommes, le raisin qui pare nos côteaux, sont des présens de sa libéralité. Elles racontent comment le fils de Semêle, avec une Armée formidable, subjugua les Peuples du Gange ; comment il fut le premier l'inventeur de l'orgueilleux triomphe ; comment, en parcourant les bords de l'Indus, son éléphant belliqueux le porta dans plusieurs Empires dont il sçut faire la conquête ; comment, dans le combat des Dieux contre les Géans, transf-

formé en Lion, il tua le plus fort des fils de la Terre.

Tout se prépare pour le sacrifice ; le feu est allumé ; les Prêtres sont rangés en files. On amene un Bouc, sur lequel on répand de la farine & du sel ; on arrache de son front du poil qu'on jette sur l'Autel des parfums ; on verse du vin entre ses cornes ; on apporte le couteau sacré, & le Victimaire le plonge dans la gorge de l'ennemi des Vignes qui a mérité depuis long-tems d'expier le dégât qu'il y a fait. Le Bouc palpite & meurt ; il est mis en piéces ; on examine ses entrailles : le cœur, le poulmon, le foie ne présagent rien que d'heureux, & tout annonce de la joie. Le Sanctuaire retentit, le Temple est ébranlé, les Eclairs brillent, le Tonnerre éclate du côté gauche, & tous les Assistans attendent en silence.

C'est lui, c'est Bacchus qui paroît : les Centaures sont attelés à son char ; un Satyre marche après lui porté par des Egypans. Il a la tête couronnée de feuilles de pin & d'ache. Il traîne un Tygre qui rugit à la vûe de la peau de Lion qui couvre les épaules de Bacchus ; un cri de joie qui est répété tout-à-coup

par les Bacchants, les Faunes & les Satyres frappe l'écho, surprend les oreilles. La troupe Bacchique forme des danses ; le Dieu descend de son char ; il s'appuye sur un Thyrse, pour affermir ses pas chancelans, & rit en se sentant broncher. Sa coupe est remplie d'un jus écumeux qu'il avale d'un seul trait pour Eglé, & il demande avec empressement Silene, son cher nourricier.

Ce Vieillard arrive sur son âne, toujours prêt à le renverser. Chaque fois que l'animal bronche, il jure après lui, le charge de coups & d'injures, & lui tire les oreilles. Après avoir long-tems chancelé, sa tête pesante l'entraîne à terre, où il se roule, sans pouvoir se relever. Paresseux que vous êtes, crie-t-il aux Faunes, remontez-moi sur mon grison.

Il demande ensuite en bégayant du Vin de Chio. Il prend la coupe où rit le Vin Grec, & avant que de la porter à ses levres, il veut embrasser celui qui l'a apportée ; puis s'affermissant sur son âne dont il serre les flancs, il vuide la coupe d'un seul trait.

Mais quoi ! tout ce que je viens de voir, n'est-il qu'une illusion, ou qu'un

songe ? Bacchus, Silene & leur suite, le Temple, l'Autel & les Prêtres, tout a disparu dans l'instant. Je me trouve seul au milieu des pots. Achevons l'éloge du vin, en vuidant cette coupe.

II.

POURQUOI il n'est pas bon de sçavoir son sort d'avance.

DISSERTATION de M. Gellert, *Professeur d'Eloquence à Leipsick.*

Rien ne paroît plus facile que de se convaincre, qu'il ne seroit pas bon de sçavoir d'avance le sort qui nous attend dans le monde; & cependant la plûpart des hommes desirent ardemment cette connoissance, qui peut-être leur seroit bien funeste. Les mêmes, qui le matin croyoient que c'étoit un bienfait du Ciel, que de ne pouvoir pas prévoir ni son bonheur ni son malheur, souhaitent le soir, que le rideau, qui cache l'avenir à nos yeux, tombe tout-à-coup & leur laisse voir ce qui doit leur arriver. C'est apparemment l'amour propre qui produit en nous ce desir, & c'est

l'orgueil& l'avarice qui le nourrissent. Je ne vois cependant pas pourquoi il n'y auroit pas aussi plusieurs bons motifs aussi capables de le faire naître. Le desir de devenir heureux, est une partie indispensable de notre nature, & le desir de faire le bonheur des autres est la plus noble volupté d'un honnête-homme; mais tous deux peuvent nous séduire sur l'envie de sçavoir notre sort.

J'entends par le sort de chacun les bons & les mauvais événemens de sa vie. S'il est question de les prévoir, nous pouvons les envisager en détail & d'une maniere indéterminée, ou dans leur rapport & leur connexion. Ce que j'appelle ici détail, c'est de sçavoir, par exemple, si je passerai plus de jours de ma vie en maladie qu'en santé; si j'acquérerai de grandes richesses, & si je les perdrai ensuite, sans pouvoir pénétrer les causes de ces divers accidens. Prévoir son sort dans la connexion des événemens, c'est en connoître toutes les circonstances heureuses ou malheureuses pendant toute la suite & la durée de notre vie. Ainsi à l'égard de l'amour & du mariage, il ne me suffiroit pas de sçavoir, que je me marierai un jour;

mais il faudroit prévoir encore par quelles circonstances & en quel tems je me marierai; si ma femme sera belle ou laide, riche ou pauvre, d'un bon ou d'un mauvais caractère, & si je la posséderai peu ou beaucoup d'années. Cette science complette de son sort, si elle étoit possible à l'homme, entraîneroit des maux affreux, comme on le verra par la suite. La premiere connoissance paroît être la plus facile & la plus commode; mais elle nous seroit peu utile, & elle exciteroit plutôt notre curiosité qu'elle ne la tranquilliseroit. Car sçavoir quelque chose & ne pas sçavoir tout, c'est la même chose que d'avoir soif, & d'être conduit à une fontaine qu'on ne peut ouvrir. J'apprends qu'un jour je deviendrai riche & grand; cette connoissance m'est fort agréable. Mais quand le deviendrai-je, & de quelle maniere? Est-ce peu avant la fin de ma vie, ou long-tems auparavant? Et ce bonheur qu'on me promet, combien de tems durera-t-il? Qui me l'ôtera? Sera-ce la mort, ou me l'ôterai-je moi-même? Sera-ce la malice des hommes? Les aurai-je pour amis, ou pour ennemis? Aurai-je des

protecteurs ou des envieux? Me nuira-t-on de propos délibéré, ou par imprudence? Il naîtra mille questions pareilles, si je ne connois mon sort que par détail; & combien m'inquiéteront-elles, lorsque je souhaiterai de pouvoir en trouver la solution, & que je ne le pourrai pas? Au lieu qu'une telle connoissance devroit contenter mon désir, il n'en sera que plus fortement excité. Car le desir de sçavoir est de la nature de tous les autres desirs; & comme l'avarice ne diminue point, mais augmente au contraire avec les richesses, ainsi que l'ambition par l'accroissement de la gloire, le desir de connoître son sort, bien loin d'être tranquillisé par une connoissance superficielle, en devient beaucoup plus vif. Quiconque en demandera la preuve, pourra avec un peu d'attention la trouver aisément dans son propre cœur, & dans ce qui se passe en lui-même; & quiconque n'est point capable de sentir cette vérité dans soi-même, est infiniment moins en état de l'entendre dans un raisonnement. Oui, dira-t-on, ma connoissance est bornée; mais je sçai toujours quelque chose. Je sçai que je de-

viendrai grand, honoré, riche & vieux. Toutes ces attentes ſont fort agréables, & cela ne vaut-il pas mieux qu'une incertitude totale? Je ne prétends pas ſçavoir d'avance mon infortune, mais ſeulement mon bonheur. On peut penſer avec cette modération, mais il eſt très-difficile de la conſerver. Car, quand il ſeroit poſſible d'apprendre à connoître uniquement ſon bonheur, ſans preſſentir aucun mal, je craindrois que la plûpart des hommes ne fuſſent encore bien malheureux avec cette ſeule connoiſſance. Expliquons-nous plus clairement. Si nous conſidérons le bonheur comme l'accompliſſement de nos deſirs, la plûpart des hommes ſont malheureux. Or ſi nous devions prévoir notre bonheur, en le comparant avec nos deſirs, nous le trouverions fort au-deſſous & fort différent de ce que nous ſouhaitons, & par conſéquent, ſelon nos idées, nous ne verrions plus de bonheur. C'eſt un bonheur que de pouvoir fournir ſuffiſamment pendant toute ſa vie à tous ſes beſoins par un travail convenable. Si la plus grande partie des hommes avoit par inſpiration un court extrait de ſa vie, cette connoiſſance n'y changeroit

rien. Quelle conſolation les avares & les voluptueux goûteroient-ils, s'ils ſçavoient d'avance l'eſpéce de bonheur qui leur eſt deſtiné? Aucun d'eux ne regarderoit ſa condition comme un bonheur; ainſi au lieu de connoître qu'ils ſont deſtinés à être heureux conformément à leur génie, ils ne ſçauroient autre choſe, ſinon qu'il leur manquera toujours de quoi l'être. Qu'on diſe à un poltron qu'il eſt deſtiné à devenir un jour un grand Général, & qu'il fera des actions ſurprenantes avec le plus grand péril, il va d'avance s'effrayer & ſouffrir plus d'inquiétude, qu'il n'en ſentiroit réellement, s'il étoit obligé par les circonſtances d'haſarder ſa vie devant l'ennemi: car alors il s'en conſoleroit peut-être par la néceſſité, & peut-être deviendroit-il à la fin vaillant juſqu'à l'héroïſme. Mais en attendant il ne regardera point ce qu'on lui annonce pour un bonheur, attendu ſa timidité actuelle, & il croira, ou qu'il n'a aucun bonheur à eſpèrer dans le monde, ou qu'il ne ſçait pas encore tout ce que le ſort lui réſerve. On voit de cette maniere que, quand ce qui doit nous arriver d'heureux ſeulement, nous ſeroit révélé,

ſelon nos deſirs, hors de ſa connexion avec les diſgraces dont il peut être mêlé, nous n'en ſerions pas plus tranquilles, & que nous ſerions au contraire beaucoup plus inquiets que nous ne ſommes, en ignorant le bien & le mal qui nous attendent. Mais dans quel tems voudroit-on que notre bonheur nous fût annoncé d'avance? C'eſt apparemment dans celui où nous commençons à penſer, dans les années d'une jeuneſſe déja un peu inſtruite & capable de profiter de cette connoiſſance. Or il ne faut pas oublier que les années influent puiſſamment ſur nos paſſions; que nos deſirs changent avec chaque période de notre vie; que nous eſtimons peu dans un tems ce que nous avons fort eſtimé dans un autre, & que nous revenons de même à ce que nous avons mépriſé. Le moyen alors de nous contenter! Le jeune homme qui eſt tourmenté par l'ambition, apprend qu'il deviendra Fermier de quelque Bailliage, & voilà toute ſa fortune. Mon Dieu, qu'il doit être épouvanté! Il eſpéroit de devenir dans ſa Patrie du moins un des premiers Miniſtres d'Etat; & après les plus beaux ſonges du monde, il faut qu'il ſe borne

à l'emploi d'un ſimple Fermier. Il ne voit pas dans ſa fortune l'accompliſſement de ſes prétentions; & que voulons-nous, lorſque nous ſouhaitons de ſçavoir d'avance notre ſort, ſi ce n'eſt de voir nos deſirs accomplis? Qu'on juge ſoi-même, ſi ce jeune homme doit ſe réjouir de ſa condition future, ou ſi plutôt il ne s'en plaindra pas. Ne ſeroit-il pas plus avantageux pour lui, que ſon ſort lui fût reſté caché juſqu'au tems qu'il lui eſt arrivé? Car peut-être les circonſtances du tems & du monde ont-elles fatigué ſi fort ſes hautes idées dans l'eſpace de dix ans, que ſon état lui plaît à préſent beaucoup. La jeune & vive Clélie, qui ne ſouhaite rien tant que d'être toute ſa vie dans les bras de ſon cher Amant, demande à ſçavoir le ſort de ſon amour. On lui annonce triſtement qu'elle ne ſera pas le partage de Damon, mais qu'elle finira ſes jours avec un homme ſombre & âgé. Voilà ſon bonheur. Son mariage eût été malheureux, ſi l'inconſtant Damon eût rempli les vûes qu'il avoit ſur elle. Mais dans les circonſtances actuelles, on la verra au déſeſpoir de ce qu'elle vient d'apprendre, & elle ſe croit la perſonne du

monde la plus malheureuse.

Quand il seroit possible de prévoir notre bonheur, de façon que notre malheur nous restât inconnu, la plûpart des hommes ne s'en trouveroient pas mieux, parce que si nous voulons parler le langage du monde, & non pas celui des Philosophes, c'est la moindre partie qui a du bonheur. Car le bonheur parmi les hommes, n'est dans leur idée autre chose que ce qui éblouit les yeux, comme l'abondance des biens, les plaisirs, de grands honneurs, & des commodités recherchées. Or la moindre partie parvient à cette sorte de félicité, ainsi qu'ils la nomment conformément à leurs desirs, & par conséquent la moindre partie verroit d'avance son bonheur, où la plûpart ne verroient que leur misere. Ainsi le desir de sçavoir l'avenir, quand cette connoissance seroit bornée aux événemens agréables, n'en seroit pas plus sage.

Le bonheur de la plûpart des hommes ne consiste pas dans une suite constante d'événemens agréables; car les biens de la vie sont entremêlés de maux, & nos plus heureux instans tirent souvent leur prix des mauvaises

heures qui les ont précédés. Or celui qui ne desire de voir que le bien qui l'attend, ne veut point prévoir le mal qui peut y être attaché. Il prend donc ce qui, dans la connexion des événemens, est un grand bonheur, pour un très-petit bien, ou n'y en verra point du tout.

En voilà, ce me semble, assez sur la connoissance de notre bonheur futur en détail, & sur les inconvéniens qui en résulteroient. Il s'agit maintenant de voir l'avantage qu'on tireroit de l'autre espèce de connoissance, de celle qui consisteroit à sçavoir complettement son sort, & qui embrasseroit tous les événemens heureux ou malheureux.

On peut se représenter cette connoissance à peu près telle que les Horoscopes, dans lesquels on promet aux personnes crédules de leur montrer ce qui leur arrivera jour par jour, & d'en démontrer les causes.

Les causes de tout ce qui nous arrive sont fondées, ou dans l'arrangement du monde, ou dans nous, ou dans d'autres hommes. Prévoir son sort avec ses causes, c'est voir ce que la nature ou l'arrangement du monde, ce que

nous mêmes, par ce que nous faisons, ou par ce que nous ne faisons point, & ce que d'autres hommes contribueront à notre bonheur ou à notre malheur. Une connoissance si étendue dans les hommes seroit sans doute bien admirable. Si nous l'avions, nous serions tout d'un coup délivrés de cette crainte qui agite tant notre cœur, & nous pourrions tranquillement hasarder mille entreprises qui nous font trembler. Notre espérance deviendroit plus forte & plus douce, parce que nous sçaurions son but. Chacun sçachant à quoi il est destiné dans sa vie, suivroit mieux sa vocation, & régleroit mieux sa façon de vivre. Ces trois avantages peuvent nourrir dans la plûpart des hommes le desir de prévoir l'avenir; & s'ils avoient quelque fondement, il n'y auroit rien de plus juste que ce desir.

Mais est-il bien vrai que toute ma crainte doit s'évanouir, lorsque je sçai ce qui m'attend dans la vie? Je n'en crois rien. Car je n'ai pas uniquement du bien à espérer, & le mal dont je ne puis être exempt me causera une crainte perpétuelle jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Nous n'avions à craindre auparavant que des cas

cas possibles ou vraisemblables, & nous sommes délivrés de cette crainte. Mais l'échange est-il avantageux? Un mal certain qui m'attend ne me tourmentera-t-il pas plus qu'un mal qui est incertain? Je prévois que je dois passer un jour loin de ma femme, de mes enfans, & de mes amis, trois ans dans la captivité: la crainte ne me fera-t-elle point éprouver dix fois ce malheur, avant que de tomber dans les fers? De plus, instruit d'avance de mon sort, je l'anticipe avec toutes ses circonstances, & dans l'ordre des événemens de ma vie. Ainsi je sçaurai que cette disgrace me sera envoyée par la Providence pour des raisons qui me sont cachées; ou que je me l'attirerai par ma faute, peut-être par ma probité; ou que ce sera l'ouvrage de la malice des hommes. A quoi me servira de me tourmenter? Toute espérance d'échapper à mon malheur m'est ôtée, & cependant toujours le desir de l'éloigner se réveille en moi. Ce desir veut être satisfait, & il n'est pas possible de le contenter. Quelles plaintes mon juste désespoir n'adressera-t-il point à chaque instant vers le Ciel? Quels reproches amers ne me fe-

rai-je pas incessamment à moi-même, si je dois causer mon malheur ! Et s'il est l'ouvrage d'autrui, quelle haine ne porterai-je pas à ceux qui m'y plongeront ? Toutes ces considérations ne me priveront-elles pas du repos, dont j'aurois joui, si je n'avois pas prévu le mal ? Que d'amertume elles verseront, avant qu'il soit arrivé, sur tous les plaisirs qui s'offriront à ma jouissance ?

Qu'on réponde encore à cette question. Celui qui regarde ceci seulement du mauvais côté, agit-il bien sensément ? Si la crainte est augmentée par la certitude du malheur, il faut donc que l'espérance augmente aussi par l'assurance du bonheur. Mais cela ne se décide pas si aisément. Car si l'on veut comparer le bien & le mal ; si l'on veut que l'un compense l'autre, il faut qu'ils ayent une certaine proportion. Que mon malheur pour le cas présent soit la perte de ma réputation, & que le bonheur que j'obtiens ensuite consiste à posseder de grandes richesses. Ces deux objets ne se laissent pas peser l'un vis-à-vis de l'autre, eu égard aux hommes, & à leur façon de juger des biens, qui est déterminée par les préjugés & par les

tempéramens. Car la force avec laquelle tous deux me toucheront d'avance, l'un par la crainte, l'autre par l'espérance, ne dépend pas tant de ces objets en eux-mêmes que de mon caractère, & du desir plus ou moins grand, soit de l'honneur, soit des richesses, qui m'est propre & naturel. Si je suis ambitieux, & que je prévoye que dans deux ans je serai l'opprobre des hommes, mais que j'hériterai ensuite ou auparavant de dix mille écus, cette espérance sera fort peu de chose, relativement à l'impression que doit faire en moi la crainte de ma honte future. Ainsi, pour pouvoir comparer d'abord le bien & le mal que j'attends, puis les craintes & les espérances qui les précéderont nécessairement, il faut qu'ils ayent pour fondement en moi-même un motif égal. Or le desir de l'honneur & celui de conserver sa réputation, est le même en soi, & s'il y a quelque différence, elle ne vient que de notre façon de penser ; & si nous voulons comparer nos espérances & nos craintes, il faut opposer les richesses à l'indigence, la volupté à la douleur, l'honneur à la honte : mais ce n'est pas-là précisément notre sort.

Qui, avec de l'ambition, a de la honte à craindre, n'a pas toujours à espérer un dédommagement conforme à l'objet de son desir dominant, & l'Avare qui perd son bien, n'a pas toujours l'espérance d'en recouvrer de nouveau. Il est donc rarement vrai, que mon contentement doive s'accroître par l'espérance d'un certain bien que je prévois, à proportion que ma crainte s'est accrue du côté du mal.

Le moyen de sçavoir combien il me tombera en partage de ce que je me figure être un plaisir ! Si j'ai peu de félicité, & d'autant plus de malheur à attendre, ce que j'ai le plus à craindre, est certainement de le prévoir ou d'en être instruit d'avance. Que je dois donc m'estimer heureux, que le Créateur m'ait caché mon sort ! Cependant ne seroit-ce point pour moi une satisfaction extraordinaire, si j'avois un pressentiment sûr d'un bonheur qui m'attend dans dix ans ? Si je sçavois, par exemple, que je dois épouser une femme aimable, tendre, raisonnable & fidelle, ces dix années ne se passeroient-elles pas pour moi avec beaucoup de vîtesse & de douceur ? J'en doute fort.

Mon espérance même deviendroit plutôt un supplice, parce qu'il n'y auroit pas moyen de la remplir assez promptement, au gré de mon desir ; & comme le mal vient toujours trop tôt pour nous, le bonheur, quelque prompt qu'il soit, nous paroît toujours tardif.

Je crois même qu'on penseroit assez bien en soutenant que, si nous sçavions d'avance le bonheur qui doit nous arriver dans ce monde, cette connoissance affoibliroit beaucoup notre contentement, au moins dans la plûpart des hommes. Le bonheur, tel que nous le formons dans notre pensée, tel que pour l'ordinaire nous le desirons & l'espérons, est communément plus vif que celui que nous obtenons en effet : on peut dire même que les bornes de notre espérance sont nos desirs. Et combien ne sont-ils pas étendus, indéterminés ! Or, quand nous sçaurons notre bonheur futur, la mesure de notre espérance ne dépendra plus que du dégré du bien que nous attendons. Si ce bonheur est médiocre, suivant le calcul de notre desir, le plaisir de l'espérance diminuera à proportion. Mais ne considérons plus l'espérance comme l'avant-

goût de notre bonheur : voyons si nous ne perdons pas même quelque chose du plaisir que la jouissance actuelle du bonheur nous donne, lorsque nous le sçavons d'avance.

Il y a une certaine crainte, qui mêlée à notre contentement, fait à peu près le même effet que de fortes épiceries font dans certains mets; elle assaisonne le plaisir, & nous le fait goûter avec plus de vivacité. Pourquoi la jouissance d'un bien me touche-t-elle souvent si fort ? Si ce n'est parce que j'ai surmonté le doute où j'étois de ne pas l'obtenir. Je ne le sentirois pas tant, si la crainte n'avoit, pour ainsi dire, mis en action toute ma sensibilité, qui est nécessairement émoussée, lorsque je sçai d'avance le bien dont je dois jouir. N'est-il pas certain d'ailleurs, qu'un bien imprévu & inespéré nous touche beaucoup plus qu'un bien prévu, dans le cas où les circonstances sont égales ? Si nous pouvions prévoir notre sort, nous verrions encore que nous ne le devons pas souvent à nous-mêmes, ni à notre habileté, ni à notre mérite, mais au hasard ou à d'autres hommes. Ainsi notre vanité perdroit la satisfaction d'attri-

buer, comme on fait communément aujourd'hui, à notre seul mérite les bons événemens de notre vie, quoique sans aucun fondement. Que ce soit tant qu'on voudra une erreur, cette erreur est précieuse pour nous, parce qu'elle nous flatte autant que la vérité. Peut-on à ce prix être curieux de sçavoir d'avance son sort ?

Il reste encore une objection. Si je sçavois à quoi je suis destiné, dira-t-on, je m'y préparerois en arrangeant ma façon de vivre; & c'est en quoi je trouve qu'on se trompe encore beaucoup. Si la maniere de vivre que mon bien-être futur exige de moi, ne s'accorde pas avec mon caractère ou ma maniere de penser, comment m'y préparerai-je, sur-tout étant sûr de ce bien-être ? Ai-je besoin de me gêner, puisque quand je n'aurois aucun mérite, je ne parviendrai pas moins à l'état qui m'est destiné ? Il est vrai que, si mon inclination est portée naturellement pour cet état, je pourrai m'y préparer, quand même je n'aurois pas eu la curiosité de sçavoir mon sort. Ainsi à quoi peut donc me servir dans tous les cas cette connoissance ?

Nous avons seulement examiné jusqu'ici quelle seroit la condition de chaque homme en particulier, s'il sçavoit son sort d'avance. Mais il ne faut pas nous considérer simplement séparés des autres : il faut voir aussi quelles seroient les suites de cette connoissance, par rapport à la société générale, & dans la connexion des choses. Quant à moi, je ne voudrois pas vivre dans un monde où tous les hommes sçachant d'avance leur sort, auroient leur volonté libre, ou il faudroit que ce sort fût tout autre qu'il n'est maintenant que nous l'ignorons. L'action d'un seul homme a souvent une grande influence dans le sort de plusieurs milliers d'autres hommes. Les mobiles de toutes nos actions, sont la crainte & l'espérance. Si on les retranche, ou si on les change, nos actions & nos entreprises seront changées, ou n'auront plus lieu. Comme nos espérances & nos craintes seroient tout autres, si nous sçavions d'avance ce qui doit nous arriver, nos actions, du moins celles qui dépendent de notre libre volonté, si nous sçavions d'avance leur fin, seroient absolument tout autres. Philippe II, Roi d'Espagne, auroit-il laissé sor-

tir la Flotte invincible, s'il avoit vû d'avance ce qu'il ne vit qu'à la fin ? Il étoit trop prudent pour faire cette faute. Les hommes qui périrent sur cette Flotte, ou que cet événement rendit misérables, ou heureux d'une certaine façon, auroient eu par conséquent tout un autre sort qu'ils n'ont eu, si Philippe avoit sçu d'avance le mauvais succès de cette entreprise. On peut donc juger combien les événemens du monde seroient différens de ce qu'ils sont, si chacun voyoit clairement quelle fin auront ses entreprises. A la bonne heure, dira-t-on. Mais si l'on pouvoit pénétrer dans l'avenir, & voir les suites de toutes choses, on éviteroit bien des maux qui dépendent de la volonté des hommes. C'est de quoi je doute encore beaucoup.

Si en prévoyant les choses, nous conservions les mêmes desirs & les passions que nous avons maintenant, il resteroit encore assez de malice & de folie dans le monde; & quand nous ne ferions pas tel ou tel mal, nous en ferions sûrement quelqu'autre. Je conviens que nous pourrions éviter les vices qui portent leur punition en eux.

mêmes ; mais éviterions-nous les autres ? De plus, dans le premier cas, que deviendroit la liberté, & par conſéquent la vertu ? La crapule eſt un vice, qui dans bien des gens, eſt puni par lui-même : or ſi Strephon, qui par le vin a abregé ſes jours de dix ans, avoit prévu que cela lui dût arriver, il auroit peut-être été plus ſobre : & voilà par conſéquent un mal qu'il y auroit eu de moins dans le monde. D'accord : mais alors il n'y a donc ni liberté ni vertu dans Strephon. D'ailleurs, ne faudroit-il pas que l'impreſſion de cette idée, *Tu mourras néceſſairement plutôt, ſi tu bois beaucoup*, fût auſſi forte, que quand quelqu'un placé devant nous l'épée nue, s'oppoſe violemment à ce que nous aurions fait, ſans cette violence. On voit tous les jours des yvrognes & des voluptueux ſe livrer aux plus grands excès, parvenir, malgré leurs débauches, à un âge très-avancé, & vivre toujours heureux extérieurement. Par quel moyen donc ceux-là peuvent-ils être guéris de leurs vices ? Quel mal ne nous cauſeroit pas la ſeule certitude du tems & du genre de notre mort ? Quelles ſuites auroit la connoiſ-

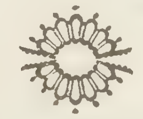
ſance anticipée du bien & du mal dans le cours des événemens de notre vie ? Ici des maiſons entieres ſe plaindroient d'un mal imminent. Là des hommes enyvrés de joie redoubleroient la peine des malheureux par la ſeule vûe du plaiſir que leur cauſeroit leur prochain bonheur. Perſonne ne voudroit plus travailler ; aucun particulier ne voudroit s'occuper un inſtant du bien public. Combien ſouvent par déſeſpoir s'ôteroit-on la vie à ſoi-même, ou à d'autres ? Le pere étoufferoit ſon fils au berceau, pour ne pas le voir mourir ſur un échaffaud à trente ans. Nous nous déferions aujourd'hui de l'ami, qui doit demain ruiner notre fortune, & d'autres peut-être le même jour ſe déferoient de nous par vengeance. En un mot, le monde ne pourroit ſubſiſter long-tems, ſi nous ſçavions notre ſort d'avance d'une maniere circonſtanciée. Que de gens mourroient à la fleur de leur âge de chagrin & de triſteſſe, à moins qu'ils ne fuſſent aſſez ſtupides ou aſſez heureux pour s'endormir profondément dans l'oubli des maux, dont ils ſont menacés, comme s'ils n'avoient rien à craindre. Dans l'état où ſont les choſes, nous nous trom-

pons par l'eſpérance que notre bonheur arrivera bien-tôt ; & c'eſt ainſi que nos jours paſſent inſenſiblement l'un après l'autre. Nous craignons des maux incertains, & du moins de cette maniere nous reſtons toujours tranquilles & en état de les détourner. De plus, avec quelle indiſcrétion les hommes ne ſe découvriroient-ils pas les uns aux autres leur bon ou mauvais ſort, s'ils le ſçavoient d'avance ? Que d'envie, que de jalouſie, & de-là que de maux ne s'enſuivroient-ils pas ? Qu'auroit fait, que n'auroit pas fait Jule Céſar, s'il avoit ſçu qu'il devoit être poignardé dans le Senat ? Ciceron auroit-il fait tant de bien, & malgré ſon ambition, ſeroit-il jamais devenu Conſul, s'il avoit prévu que la récompenſe de ſes actions patriotiques ſeroit une mort violente ? Beaucoup de gens ſe ſeroient-ils efforcé de parvenir à un certain bonheur, s'ils avoient ſçu devoir l'acheter au prix de tous les travaux & de toutes les incommodités qu'ils ont ſurmontés pendant une longue ſuite d'années, ſans s'en appercevoir ? Qui voudroit entreprendre une action grande & louable, ſi, par la connoiſſance de ſon ſort, l'eſpoir de la récompenſe lui

étoit ôté ? Qui, dans un malheur inévitable, mettroit ſa confiance en Dieu & lui demanderoit du ſecours ? Qui dans l'attente du bonheur qui ne pourroit lui échapper, ſeroit modéré & reconnoiſſant envers la Providence, humble & affable envers les hommes ? La vertu & la Religion ne ſeroient-elles pas, pour ainſi dire, entierement anéanties, par une preſcience circonſtanciée ?

L'homme, en deſirant de ſçavoir ſon ſort, ſouhaite d'une façon ou d'une autre quelque choſe de contradictoire. S'il veut connoître l'avenir avec toutes ſes circonſtances, il veut ſçavoir des événemens qui ne ſeront jamais événemens pour lui, dès qu'il les ſçait d'avance, & que dans ſa preſcience il conſerve encore les mêmes inclinations, les mêmes deſirs, les mêmes paſſions, la même liberté, la même volonté attachés à ſa condition préſente. Il ſouhaite donc de ſçavoir qu'il arrive une choſe qui n'arrivera jamais. Quelle contradiction ! Si les événemens doivent ſuivre infailliblement ſa prévision, il deſire donc de perdre ou ſa condition actuelle, ou ſa liberté ; c'eſt-à-dire, il ſouhaite d'être homme & de ne pas l'être. Ainſi le deſir cu-

rieux de sçavoir d'avance son sort d'une maniere circonstanciée, est contradictoire, extravaguant, ou du moins un des plus funestes dont l'homme puisse être capable à son propre désavantage. Car supposons que le monde & le genre humain pussent subsister avec la connoissance de l'avenir, quel enfer ne seroit-ce point dans ce monde, & alors quel bonheur affreux que celui d'être homme! Oui, s'il y avoit des hommes en etat de prédire les événemens de ma vie, je les prie & je les conjure de me cacher à jamais leur malheureuse science. La peste, la famine, & les guerres sont les plus grands maux que l'on connoisse; mais des *Généthliaques* sures, s'il pouvoit y en avoir, des Généthliaques seroient pour le genre humain plus terribles encore.



III.

DE l'utilité des Régles, & jusqu'où elle va dans l'Eloquence & dans la Poësie.

DISCOURS prononcé à Leipsik par M. F. Gellert, *pour la clôture de ses Leçons de Rhétorique.* (Extrait.)

Il est très-important de sçavoir, jusqu'où va l'utilité des Regles dans la Poësie & dans l'Eloquence; autrement on tombe aisément ou dans une estime outrée, ou dans le mépris de ces Regles; & il est aussi dangereux de s'y attacher avec une sorte de superstition, que de les dédaigner avec trop de hardiesse.

La nature des Regles & l'expérience doivent nous apprendre leur destination. Sans la connoissance des Regles, on ne va pas loin; mais on peut aussi les posseder bien, sans en tirer beaucoup de fruit. Quand on n'a ni génie ni érudition, les Regles ne servent de rien pour l'Eloquence & la Poësie; elles peuvent tout au plus nous apprendre à faire le plan ou d'un discours ou d'un poëme, & juger de la partie de l'art. Avec

du génie les mêmes Regles peuvent nous être très-utiles, mais sans nous donner le talent de l'application qui dépend de nos lumieres & de notre goût. Elles peuvent même égarer un homme de génie. Les Regles sont universelles; mais elles ne sont pas toujours nécessaires, & sont imparfaites à plusieurs égards. Ainsi quelque connoissance qu'on en ait, combien reste-t-il de travail à faire? Et combien peuvent-elles souvent nous rendre timides, incertains, esclaves, si nous n'avons pas de quoi nous décider dans nos propres lumieres, ou dans les exemples des bons ouvrages?

De bonnes Regles sont des leçons de la raison la plus saine, fondées sur la nature des choses & sur l'expérience. Celles de l'Eloquence & de la Poësie sont des Loix déterminées par le but que ces deux Arts se proposent. On veut être agréable & utile, *& prodesse & delectare*, instruire & convaincre, plaire & toucher. On a toujours à faire à des hommes qui sont de même nature que nous. Notre esprit, notre propre cœur doivent par conséquent nous dicter ce que nous avons à leur dire. Si nous avons touché le but, l'expérience nous

l'apprendra. C'est elle qui approuvera, corrigera, ou réprouvera tantôt le choix des moyens, & tantôt leur application. Notre propre sentiment suffira, pour nous apprendre de quelle nature doivent être les objets qui peuvent éclairer notre esprit, qui peuvent lui plaire & forcer notre cœur d'y prendre part. Il nous montrera de quelle maniere il faut présenter les objets, pour s'attirer l'attention. On concevra de cette maniere comment les bons ouvrages de l'Eloquence & de la Poësie ont existé avant les Regles. Des hommes de génie & d'une science profonde, parloient & écrivoient éloquemment, sans connoître l'art de l'éloquence. Ils ne suivoient que leur sentiment & les impulsions de leur esprit: ils s'exprimoient heureusement, & leurs exemples devenoient des regles. Des hommes d'un génie encore plus heureux firent des poëmes, pour instruire agréablement leurs contemporains; il n'eurent que leur goût pour guide: mais ils parvinrent à leur but, & l'on chercha dans leurs ouvrages les Regles de l'art qu'ils avoient crée.

Quintilien a donc eu raison de

dire, que les plus beaux monumens d'Eloquence en proſe & en vers, ſont plus anciens qu'aucunes regles, & que celles qui ſubſiſtent parmi nous, conſidérées dans leur forme, ne ſont que des inſtructions tirées des chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Mais on peut auſſi ſoutenir, que les regles ſont plus anciennes que les ouvrages d'où on les tire, & qu'elles exiſtoient dans l'eſprit des grands hommes qui ont produit ces ouvrages, avant qu'ils les euſſent conçus : comment pourroit-on ſans cela les trouver chez eux ?

De cette origine des regles, on peut déja déduire leur prix. Si elles ne ſont pas des leçons de fantaiſie, ſi elles ſont des ordres de la raiſon & l'ouvrage du ſentiment, que pourrons-nous faire ſans elles ? Veut-on ſe livrer au hazard à l'Eloquence & à la Poëſie ? Veut-on procéder, ſans penſer à un plan, & ſans en préparer l'exécution, c'eſt-à-dire, atteindre des vues, ſans moyens ? Voulons-nous être utiles & inſtruire, ſans obſerver les Loix de l'ordre, de la clarté, de la ſolidité ; plaire, ſans agrément ; toucher ou remuer, ſans énergie, ſans chaleur ? Peut-on compter que

notre eſprit ne manquera pas de nous inſpirer les regles pendant notre travail ? Les Regles, dira-t-on, ſont poſtérieures aux ouvrages mêmes. Les Anciens les ont bien trouvées ; nous pouvons les trouver de même. Mais ces Regles n'ont pas été découvertes, reconnues bonnes, ni employées avec ſuccès par un ſeul homme ; il a fallu un long uſage & beaucoup d'expérience pour les confirmer. Que peut eſpérer un Ecrivain qui les mépriſe, & qui ne veut ſuivre que ſon génie particulier ? Eût-il toute la ſupériorité de ceux que l'Eloquence & la Poëſie regardent comme leurs Légiſlateurs : peut-il ſe flatter qu'il obtiendra ſeul tout d'un coup ce que beaucoup d'autres ont eu de la peine à obtenir peu à peu du tems ? Eſt-il dans des circonſtances auſſi heureuſes que celles où ſe trouvoient ces grands hommes, pour eſſayer d'exercer & de former ſon génie ? Ne faut-il pas d'abord qu'il attende le jugement du monde, ou celui des ſages, pour ſçavoir s'il a pris le plus ſûr chemin ? Suppoſons qu'on pût arriver dans un pays éloigné ſans guide, n'en trouvera-t-on pas les routes avec plus de vîteſſe

& de certitude, en s'aidant des connoiſſances que d'autres ont acquiſes ? C'eſt donc pur orgueil & pure ignorance, que de négliger la connoiſſance des Regles. Il y a même de l'ingratitude à ne pas vouloir mettre à profit les obſervations des hommes les plus ingénieux que la nature ait produits. C'eſt une témérité que de s'en fier à ſoi-même, quoiqu'on ne puiſſe ſe diſſimuler que la nature eſt avare des dons du génie, & qu'elle les prodigue peu dans l'eſpace de pluſieurs ſiécles. C'eſt une folie que de ne pas vouloir ſe ſervir des tréſors trouvés par d'autres, dans l'eſpérance qu'on pourra les trouver ſoi-même. C'eſt une ſimplicité que de ſe confier hardiment à l'eau, & de ne pas vouloir écouter l'inſtruction de ceux à qui l'expérience a appris les avantages de l'art de nager, parce que ces premiers nageurs l'ont trouvé ſans maîtres, & à leurs propres riſques.

Les Regles de la Poëſie & de l'Eloquence nous apprennent ce que nous devons faire, pour perſuader, pour plaire, pour toucher. Elles nous montrent ce que d'excellens eſprits ont fait dans les mêmes circonſtances ; c'eſt en

cela qu'elles ſont utiles & même néceſſaires. Ces Regles ſont l'écho de notre propre raiſon, & la voix de la Nature. C'eſt donc être mal organiſé, que de ne pas entendre cette voix.

Les Regles de la Poëſie & de l'Eloquence nous apprennent à imiter la ſageſſe & l'ordre même de la Nature, qui ne ſépare jamais l'utile du beau. Elles nous enſeignent à obſerver l'unité dans tous nos ouvrages, afin que l'œil de l'eſprit ne s'égare pas. Elles nous montrent à former un tout de parties qui ſe conviennent & s'uniſſent bien ; à bien ordonner ce tout, à varier & à multiplier les parties, pour prévenir le dégoût qui naît de l'uniformité ; à leur donner la forme & la perfection propres à opérer l'effet qu'on ſe propoſe. Elles nous donnent encore leurs proportions, afin que l'eſprit les remarque mieux, les compare, & aille par degrés de l'une à l'autre. Par elles, on apprend à ménager l'activité de l'eſprit, ſans le fatiguer ; à nourrir le deſir que nous avons de ſçavoir, ſans le raſſaſier tout d'un coup ; à donner à nos penſées les figures, ſous leſquelles elles peuvent s'imprimer le plus vîte & le plus profondément dans

l'esprit des Lecteurs ou des Auditeurs. Elles nous donnent encore le discernement des objets qu'il faut choisir, si l'on veut plaire & produire l'effet qu'on s'est proposé : ces objets qui doivent être importans, neufs, accompagnés dans l'Eloquence de ce vrai solide qui en est l'ame, & dans la Poësie d'un merveilleux vraisemblable.

Enfin elles nous apprennent de quelle maniere il faut partager l'ombre & la lumiere ; c'est-à-dire, à ne donner jamais ni trop de brillant à nos Ouvrages, afin qu'ils n'éblouissent pas, ni trop peu d'éclat, pour qu'ils ne deviennent pas languissans ; à garder des proportions dans les beautés mêmes qu'on y répand, pour ne pas dégénérer en rodomontade & en luxe ; à nous pourvoir d'un autre côté d'un riche fonds de pensées & d'expressions, pour ne pas tomber dans l'indigence & la sécheresse. C'est d'elles aussi qu'un Ecrivain tient l'exactitude & la finesse, qui lui font éviter le superflu, les choses trop communes ou basses ; le coloris propre à chaque objet ; le stile qui convient à sa matiere & au caractere de son Ouvrage ; le ton dont il doit expri-

mer ses sentimens, pour les faire passer dans les autres ; en un mot, toute cette théorie du Goût qui dans l'examen d'un Ouvrage, nous fait appercevoir d'un coup d'œil les fautes & les beautés de l'ensemble, des pensées, du stile.

Voilà ce que font les bonnes régles, qui sont des loix de la raison & de la nature même, & non pas des loix arbitraires, introduites par les Scholastiques. *L'art*, dit Pope (1), *est la nature réduite en méthode*. Jusqu'où le Génie seul iroit-il, s'il n'étoit conduit & gouverné par la régle, comme un cheval fougueux est gouverné par le frein ? La régle nous sert donc à la fois de guide, de pierre de touche, & de compas. C'est un bon Juge de nos Ouvrages qui n'ordonne rien qu'à propos. Ici, elle nous prescrit de retrancher quelque chose aux Ecrits qui nous paroissent achevés ; là, d'y ajoûter & d'y changer. La régle employée par le Goût, est la Critique. Le plus beau Génie a d'autant plus besoin de critique, qu'une grande fertilité peut dégénérer aisément en une superfluité vitieuse. Plus une vigne pousse,

(1) Critic. v. 8.

plus elle doit être taillée, afin que la vigueur de sa séve ne coule point en pure perte dans des branches paresseuses, ou dans un feuillage inutile. *Ovide*, *Sénéque*, *Lucain* ont-ils manqué de génie ou de régles, de fertilité ou de sagesse, pour tempérer leur esprit ? Qui ne sçait point que la superfluité est leur principal défaut ? C'est ainsi que des morceaux d'Eloquence tombent par trop d'esprit, comme les corps par trop de sang (1). Qu'on ait tant de talent qu'on voudra, & qu'on ne connoisse pas les régles, ou qu'on se mette hardiment au dessus, Orateur ou Poëte, jusqu'où ne peut-on pas s'égarer ?

Les régles ne sont pas seulement utiles à ceux qui veulent composer : elles sont encore nécessaires à ceux qui veulent lire & juger sainement les Ouvrages d'autrui. Sans la connoissance des régles & le secours de la Critique, nous ne verrons pas mille fautes, ou nous les prendrons pour des beautés. Les belles choses nous échapperont, sans que nous en ayons joui, sans que nous les ayons presque senties, ou même apper-

(1) Critic. v. 303.

çues. Si nous avons quelque sentiment du beau, nous ne l'estimerons pas assez, faute d'en comprendre la cause, c'est-à-dire, l'artifice de la régle, la finesse avec laquelle elle est employée, & les autres moyens de l'art. Il est, à la vérité, dans les Ouvrages de goût, des beautés d'éclat que tout le monde est en état de sentir. Lorsqu'on les lit ou qu'on les entend, elles nous charment, & nous font un plaisir infini, sans que nous en sachions la cause. Mais il y a des beautés plus douces, qui demandent, pour être senties, une certaine attention & la connoissance des régles. Et comme il est, en général, plus facile de remarquer les fautes d'un petit Ecrit que les beautés d'un bon, celui qui n'entend aucunes régles, ou qui les entend mal, doit être privé du plus grand avantage de la lecture, qui consiste à saisir le beau, lorsqu'on le rencontre, & à l'imprimer dans son esprit. La lecture par conséquent servira peu à lui former l'imagination ni le jugement. Il jugera de tout très-mal, applaudira souvent le médiocre, & blâmera l'excellent. Il lira l'Œdipe de Senéque avec autant de transport que celui de Sopho-

cle. Il bâillera à la lecture de Xénophon, de Cicéron, & de Tite-Live ; il préférera la Motte à la Fontaine ; & il méprisera le Roman de *Clarisse*, simplement parce qu'il ne ressemble point à celui de *Mariane*.

Tels sont les avantages dont est privé quiconque ne connoît pas les régles, ou qui les néglige. Cependant, tout réels qu'ils sont, les régles ne peuvent nous donner ni la faculté ni l'art de les employer avec succès ; elles supposent toujours l'un & l'autre.

Les régles ne nous donnent pas le talent de l'Eloquence & de la Poësie ; elles nous disent seulement comment il faut l'employer. Combien n'aurions-nous pas de Démosthènes & de Cicérons, de Xénophons & de Tite-Lives, d'Homéres & de Virgiles, si les régles seules pouvoient former des Orateurs & des Poëtes ? Est-ce une chose si difficile que de se rendre les régles familieres ? Je crois qu'en matiere d'Eloquence, il suffit d'avoir lû Aristote, Cicéron, Quintilien, & Longin, pour connoître ce qu'il y a de plus excellent dans ce genre. Or faut-il pour cette lecture quelque chose de plus qu'un peu d'applica-

tion & d'attention ? De même quiconque a lû avec soin l'Art Poëtique d'Aristote, la Lettre d'Horace aux Pisons, & quelques autres, sçait les principales régles de la Poësie. Faut-il pour cela tant de tems, tant d'application ? Et supposons que ces instructions ne fussent pas toujours assez claires pour nous, n'avons-nous pas des Scaliger, des Rapin, des Dacier, des Corneille, qui nous les expliquent ? Supposons encore que les régles des Anciens ne fussent pas complettes, & que l'Art Poëtique d'Horace ne fût pas le *Livre de dessein* des Poëtes, n'avons-nous pas un *Vida*, un *Boileau*, un *Pope* &c, qui ont traité du même art ? Eh qui ne consulte pas ces anciens & nouveaux Oracles ?

N'y avoit-il dans Rome que Crassus, Cicéron, Hortensius & César, qui entendissent les Régles de l'Eloquence ? Si les Régles rendoient éloquent, dit Cicéron (& qui connoissoit mieux que lui le prix des Régles ?) si les Régles rendoient éloquent, qui ne seroit pas éloquent ? (1)

On peut sçavoir les Régles, & les

(1) De Orat. N. 57.

pratiquer avec un peu d'application, mais sans génie, on ne parvient jamais qu'au médiocre.

Sçavoir de quelle maniere il faut tenir l'arc, comment il faut chercher & fixer le but avec l'œil, pour pouvoir l'atteindre, voilà une Régle nécessaire. Je la connois, & je l'exécute. Mais je n'ai ni force ni fermeté dans les nerfs ; mon œil ne porte pas assez loin : ainsi je déplace & manque le but. C'est l'image de ceux qui sont entrés dans la carriere de l'esprit & du goût sans nul génie, & simplement sur la foi des Régles.

Dans l'Exorde de votre Discours, soyez insinuant, & sachez préparer l'attention de vos Auditeurs. Répandez-y toute la lumiere qu'il faut pour entendre le reste. Régle excellente ! Mais comment la pratiquerai-je ? Les moyens s'en trouvent & dans la matiere que vous choisissez, & dans vous-même, & dans vos Auditeurs. Choisissez quelque chose d'important, d'utile, de neuf, & vous rendrez l'Auditeur attentif. Sage précepte ! Persuadez ceux qui vous écoutent de votre probité, de votre zèle, de votre modestie & de vos lumieres ; ils

deviendront tous vos partisans.

Je procéde à l'exécution de ces Régles. L'Exorde de mon Discours est convenable au sujet, & toute la suite en est bien liée, bien assortie à la matiere que je traite. Voilà ce que je dois aux Régles. Mais mon Exorde est trop maigre ou trop étendu ; je n'ai pû en le méditant lui donner toute la beauté dont il étoit susceptible ; je n'ai point vû ce qu'il y avoit de meilleur ; j'y ai imprimé la froideur & l'indigence de mon esprit. J'excite l'attention de mes Auditeurs par l'importance du sujet que j'annonce, & je ne suis plus qu'un rodomont, *cymbalum resonans*. La matière me paroissoit intéressante & neuve, & elle ne paroît pas telle aux autres. Attaché servilement aux Régles de l'Art Oratoire, je cherche à me concilier la bienveillance des Auditeurs, & je deviens un flatteur rampant ; je leur montre un cœur bas, ignoble, dans le temps même que je cherche a leur donner la plus grande idée de moi. Je découvre mon peu de lumieres, lorsque, suivant mes propres Régles, je devois puissamment établir la confiance dont j'ai besoin pour persuader.

Les preuves & l'emploi des preuves sont l'ame du discours. La Régle m'apprend en général, où je dois les trouver; elle me dit d'en faire un bon choix, de les énoncer nettement, de les rendre claires & distinctes, énergiques & vives.

Je cherche la source des principes; je crois avoir trouvé les meilleurs; je veux les fortifier par les inductions avec lesquelles ils peuvent se lier; je veux approfondir une proposition; j'en analyse toutes les parties; mes preuves sont exactes & régulieres. Mon discours a toutes ses proportions; tous les membres en sont liés, & mis chacun à sa place. Une seule chose manque à ce corps: il n'a pas d'ame. Selon les régles générales, il est tout-à-fait exempt de fautes, à celle-ci près, qu'il ne touche pas, & qu'il n'excite aucun mouvement. Ce discours prouve quelque chose, mais il n'en reste rien dans l'esprit; on ne voit que la figure de la preuve. Les principales propositions ont été discutées sans doute; mais elles n'en ont pas été plus lumineuses. Le discours est clair, mais languissant; les choses sont vraies, mais elles le sont

trop pour avoir besoin d'être prouvées. Enfin mon discours est peut-être solide, mais il n'a pas le moindre éclat, & il est dénué d'agrémens. Il fatigue en instruisant, & faute de plaire, il enseigne mal. Il dit de belles choses, & même avec assez d'ordre; mais il auroit fallu *Ciceron* ou *Saurin* pour les habiller.

La régle qui m'apprend à penser d'une maniere noble, grande, sublime & pathétique, qui m'explique les qualités de ces divers stiles, à quoi me sert-elle, si je n'ai pas la force naturelle de l'esprit & du cœur, d'où doit couler l'expression? Les meilleurs exemples dans tous les genres d'Eloquence peuvent ils servir à quiconque n'a pas la force d'esprit nécessaire pour les imiter; à quiconque ne sent rien de cette noble hardiesse, de cette chaleur avec laquelle il faut penser, lorsqu'on ne veut pas penser vulgairement; à qui en un mot n'éprouve pas ces nobles & impétueux mouvemens qui font le génie de l'Eloquence? Qu'un tel Orateur s'efforce tant qu'il voudra de s'élever au sublime, il le manquera toujours; il tombera dans une expression enflée ou même singuliere. Il choisira des mots

très-grands & très-pompeux, & la pensée sera petite & ignoble. Il voudra être vif & animé, il entassera des figures & des métaphores; & elles seront forcées, affectées, hors d'usage, ou uniformes. Il sera pathétique, il voudra remuer les cœurs; & manque de sentiment, il y aura une alternative continuelle d'exclamations froides, & de traits languissans; il ne fera que fatiguer les oreilles d'un importun cri de guerre.

Si l'art sans le génie ne peut rien en fait d'Eloquence, il est encore plus stérile en fait de Poësie. On peut sçavoir parfaitement & même pratiquer toutes les Régles, sans pouvoir produire avec leur secours qu'un Ouvrage très-misérable. Que nous serions heureux, si nous n'avions pas tant d'exemples & tant de preuves de cette vérité! S'il n'étoit pas aussi constaté qu'il l'est par l'expérience de tous les siécles, que la premiere Régle de la Poësie est d'être Poëte! L'Abbé d'Aubignac avoit ramassé dans les Ouvrages des Anciens les meilleures Régles du Théâtre, & dans la théorie de l'Art Dramatique il s'étoit acquis l'applaudissement de tous les con-

noisseurs. Il voulut faire une Tragédie; il la composa suivant toutes les Régles, & fit une Piéce détestable. Régles abandonnées du Génie, c'est à vous que le Théâtre moderne doit ces Tragédies & ces Comédies régulieres, dans lesquelles l'action est simple, où l'unité du tems & celle du lieu sont observées avec un grand soin, où la Fable est partagée artistement en cinq Actes, où chaque Scéne est liée avec l'autre, où la vraisemblance est bien soutenue jusqu'au dénoûment, où le caractere des personnes est toujours égal, & où cependant tout est vuide & sans vie. Vous voulez nous toucher, Auteurs Dramatiques, rigides observateurs des Régles; & nous sentons que vous manquez de cet esprit créateur qu'il faut avoir pour former une action grande, singuliere, attraïante, des caracteres héroïques, de fortes passions, des discours convenables à la dignité des personnes, à la beauté du sujet, au ton de la Poësie. Vous faites verser de sang-froid beaucoup de sang sur le Théâtre, & nous n'en sommes pas plus émus que vous. Vous liez intrigues sur intrigues, & nous ne sommes pas plus curieux

d'en voir le dénoûment. Comment voulez-vous que nous admirions vos Héros & vos Héroïnes? Ils pensent comme vous, & parlent comme ils pensent, sans élévation & sans naturel; ils crient à la vérité, ils déclament; mais nous voulons entendre des hommes, non pas cependant des hommes vulgaires: nous voulons retrouver par-tout la nature embellie seulement & non altérée par l'art. Nous voulons enfin être émus, secoués, tirés de notre assiette ordinaire; nous voulons espérer & craindre, sentir de la compassion & de la frayeur, éprouver des saisissemens & verser des larmes. Vos Tragédies font le contraire; elles nous font rire, ou nous endorment. Vous nous produisez des personnages que nous ne pouvons ni estimer ni aimer, & vous voulez nous intéresser à leur sort? Vous nous montrez des caractères odieux, & vous les rendez si abominables, que nous ne voulons pas les voir. Vous ne connoissez pas le cœur humain. Toutes vos régles n'embellissent pas le théâtre. Ayez du génie & du goût; ayez de l'imagination pour créer & inventer des actions touchantes: alors écrivez sui-

vant les Régles, & venez augmenter le nombre des heureux Législateurs du théâtre.

Qui fait des vers, dit-on, est un Poëte. Proposition fausse, s'il en fût jamais. Détruisons ce malheureux préjugé: nous mériterons tout à la fois & du bon goût & de l'honneur de notre patrie. Moins de Poëtes hazarderont de marcher sans gloire sur la route du Poëme épique, ouverte chez nous par de grands génies. Stérile Gréce, ingrat Latium, vous n'avez eu qu'un Homere & qu'un Virgile. Mais ma patrie prétend compter dans un siécle autant d'Homeres & de Virgiles que vous aviez de *Bavius*. L'Italie ne connoît qu'un Tasse, & elle ne le loue pas toujours. L'Angleterre ne s'enorgueillit que du seul Milton, & ne l'admire point partout. Que nous sommes bien plus heureux!

La Motte a mieux conçu que personne toutes les Régles de l'Apologue; pourquoi ses Fables sont-elles si peu attrayantes? Pourquoi est-il si loin de la Fontaine? C'est parce que l'art ne donne point le génie. Pourquoi sçait-on l'un par cœur, & néglige-t-on l'autre?

C'est parce que la Fontaine nous parle toujours le langage de la Nature, & la Motte celui de l'Art qui ne plaît pas toujours.

L'utilité des Régles est encore fort bornée pour l'homme de génie. Elles sont universelles, & cependant imparfaites. Elles nous apprennent à la vérité, ce que nous devons faire en général, mais non pas combien ou combien peu dans chaque cas. L'usage est déterminé par nos lumieres & par notre goût.

Prenez seulement quelques-unes de ces Régles universelles. Tous les discours n'ont pas besoin d'un exorde. Qui me dira si celui-ci ou celui-là en demande. Mon génie m'en montre plus d'un. Qui me dira lequel est meilleur? Qu'est-ce donc que nous apprennent les Régles? Qu'on s'accommode aux circonstances du tems, du lieu, des personnes; qu'on parle convenablement à sa matiere. C'est précisément ce que je fais. Je me mets dans toutes les circonstances de l'objet que je considére avec la plus grande attention. Les pensées & les expressions naissent abondamment chez moi; mais qui est-ce

qui me découvrira, si mes pensées sont justes & neuves? Comment en ferai-je un bon choix? Je veux parler d'une maniere naturelle, aisée, mais vive & énergique. Qui me dira si je l'ai fait? Ici j'explique quelque chose: mon explication n'est-elle pas trop profonde ou trop abstraite, & n'aurois-je pas besoin de la commenter? Je démontre, & mes principes sont bons: il s'agit de les bien énoncer. Mon esprit me présente certaines propositions; ma lecture me fournit des exemples; mon imagination me donne des comparaisons. Comment rassembler tout cela? Peut-être ne devrois-je montrer que cette preuve? Elle a bien assez de force, sans avoir besoin d'amplification; peut-être que l'amplification l'affoiblit. Ma preuve dans cet endroit n'est-elle pas, non-seulement vigoureuse, mais encore assez claire; ou ressemble-t-elle aux vieilles armes qui sont bien fermes, mais pleines de rouille? Cette preuve est très-bonne en elle-même, mais en a-t-on besoin ici dans cette forme? Je veux émouvoir les passions. Mes Lecteurs ou mes Auditeurs sont-ils bien assez préparés? Faut-il que je réserve mes

traits pour la fin de mon discours ? Ne pourrois-je pas en placer commodément dans le milieu ?

En fait de Régles, qui passe le but, fait tout aussi-bien une faute, que celui qui reste en-deça. J'ai de la fécondité, & j'en dois craindre l'abus. N'ai-je pas dit trop dans mon exorde ? N'ai-je pas poussé trop loin la modestie ? Ai-je parlé convenablement à mon caractère, & à celui des personnes, devant qui je parlois? Ai-je obtenu l'attention par la beauté de mon discours, ou ne l'ai-je pas mendiée ? Ai-je parlé de moi-même avec trop d'orgueil, ou avec trop d'humilité ? Si je raconte, ou si je fais quelque détail, comment suis-je ici trop prolixe, & là trop concis ? J'ai voulu rendre mon objet sensible, ai-je pris la meilleure façon ? L'ai-je montré par les endroits que je devois présenter, ou pour tout montrer, n'ai-je pas rendu le tout moins clair, moins frappant ? N'y a-t-il pas trop de lueur, ou peut-être même trop de lumière dans cette pensée-là ? Dois-je m'arrêter plus long-tems sur ce passage, ou dois-je me hâter de l'abandonner ? Comment m'y prendre pour passer habilement à ce qui suit, &c.

Prouvons cela par les paroles d'un des plus grands Maîtres de l'Eloquence. Tout ce que l'Art effectue, dit *Quintilien* (1), ne peut pas toujours être enseigné. Le Médecin peut bien instruire ses disciples de ce qu'on doit faire en général dans chaque espèce de maladie, ce qu'il faut y considérer, quels sont les signes qui l'indiquent & qui la caractérisent ; mais le génie seul & l'expérience vous apprendront à observer les battemens du pouls, les dégrés de la chaleur, & le changement des couleurs du visage, tous symptomes qui varient dans chaque malade. Il faut donc chercher le plus de conseil que nous pouvons dans nous-mêmes, & songer que les hommes ont bien plutôt inventé & pratiqué l'Art, qu'ils ne l'ont enseigné à d'autres.

Les meilleures régles de la Poësie sont des préceptes universels qui ne s'étendent point aux cas singuliers que le génie rencontre dans le travail. Je sçais en général ce qu'il y a de bon dans telle ou telle espèce de Poëme ; mais une circonstance de ma matiere me rend incertain à l'égard de ce que je

(1) Institut. Orator. L. VII. C. 1.

dois faire en particulier, pour être d'accord avec les régles. Qui doit décider, est-ce moi ? Qui me donne l'autorité de déterminer la généralité de la régle ? Il faut que je l'apprenne en méditant bien mon objet. Il faut que je sente ce qui est beau, & ce qui l'est moins, ou ce qui est vicieux. Il faut ensuite que je borne le sens de la régle, & que je mesure tous les pas que je dois faire.

L'Auteur, après avoir comparé les différentes régles de la Poësie à une carte topographique, trace légérement le caractère de plusieurs espèces de Poëmes, & reprend ensuite.

Les régles ne nous laissent pas seulement dans l'incertitude, elles peuvent aussi nous engager à faire des fautes, lors même que nous avons raison de les suivre. C'est de l'attachement trop scrupuleux aux régles, que provient le stile guindé. En écrivant, nous pensons trop à la régle, & cette anxiété, cette gêne, s'impriment insensiblement aux ouvrages. Ils ont bien la couleur & la forme que de bons sucs peuvent produire, mais ils n'ont plus cet air aisé qui plaît par-tout. C'est ainsi qu'une statue peut être exactement correcte, & sans graces. Les régles trop

présentes à notre esprit, le tiennent captif & l'arrêtent au milieu de sa course. Tout notre feu s'éteint alors, toute notre chaleur nous abandonne, & nos productions s'en ressentent. Quand on devroit n'être rempli que de son objet, ne penser qu'à lui & le sentir seul ; lorsqu'on devroit s'oublier soi-même, la crainte de faire une petite faute, & de s'écarter un peu des régles, nous trouble dans la plus heureuse hardiesse. Des images fortes & vives, qui en auroient produit d'autres, sont effacées par de froides considérations. Nous sommes maintenant tranquilles sur les régles, mais nous sommes devenus languissans. Les pensées les plus chaudes nous ont échappé ; nous les cherchons en vain, & nous mettons à leur place un froid remplissage, lente production de l'application & de l'Art. Pour éviter de faire des fautes, on fait l'irréparable faute de ne jamais montrer de génie. Eh ! combien n'éprouve-t-on pas, dans les Ouvrages de goût, que les pensées les plus naturelles & les expressions les plus heureuses se présentent sans qu'on les cherche, & que l'Art y a contribué le

moins? Il y a d'ailleurs mille beautés qu'aucune régle ne peut expliquer ni rendre sensibles, & qui n'ont pas même de nom. Ce sont les enfans du génie, que l'Art, semblable à une marâtre barbare, étouffe souvent dans leur naissance, parce qu'il ne sçauroit leur donner un nom conforme à ses régles. Ce même attachement aux régles rétrécit encore le jugement. En lisant Orateur ou Poëte, on rejette souvent une beauté, parce qu'on n'y trouve pas l'empreinte de l'Art. On prend le médiocre pour le beau, parce qu'on y voit les traces du compas. Combien les régles n'ont-elles pas fait de mauvais critiques? L'Auteur avoit exprimé l'image du beau idéal, dont son génie vif & sublime lui avoit présenté le modèle. Le Critique, froidement circonscrit dans la théorie de l'Art, ne pouvant trouver dans sa tête l'original d'après lequel est projetté ce tableau, le censure, comme n'étant pas naturel, soutient qu'il péche contre les régles, & regarde l'élargissement des bornes dans le champ du Beau, comme une vraie dévastation. Lorsqu'il est question de juger un Ouvrage de génie,

il prend le niveau, au lieu d'interroger le goût dont il n'a aucun sentiment.

L'Orateur conclut qu'il faut connoître les régles, parce que sans cette connoissance on ne peut rien faire d'exact; qu'il faut même se les rendre si familieres, que leur exécution ne nous coûte rien, qu'on les pratique sans effort, sans presque s'en appercevoir, que le génie s'y plie naturellement par le seul usage, & sans éprouver de contrainte.

Il ajoûte, que la connoissance des régles, au lieu de captiver notre esprit, doit servir principalement à nous rendre plus circonspects dans nos entreprises, à nous empêcher de rien hazarder que nous n'ayons soumis au jugement des vrais Connoisseurs, qui sont aussi rares que les bons Ouvrages. Car on se trompe, dit-il, souvent: on prend pour génie la science des Régles, & c'est sur quoi on ne peut trop être en garde.

La connoissance des régles est donc utile au génie, mais elle lui est bien subordonnée; elle ne donne point les talens, mais elle peut les aider; elle

tient lieu de génie, & fait supporter les médiocres. Car dans le grand nombre d'Orateurs sacrés, dont nous avons besoin, il faut bien se contenter de ceux qui ne sont ni des *Saurin*, ni des *Mosheim*. Plus les talens sont médiocres, plus il faut travailler à les rendre utiles, au moins par la correction; & c'est-là le principal usage des régles.

Quant à ceux qui s'attachent à la Poësie, ils ne méritent aucune indulgence: car le monde peut se passer de Poëtes, & il n'a nul besoin des médiocres. Il faut donc absolument s'opposer à la population des Poëtes chez qui le génie est si rare. Le plus grand bien qu'on puisse leur faire, est de les forcer à employer utilement leur application à toute autre chose, qu'à un métier qui les rendra ridicules. On sçait que le desir d'être Poëte, est une maladie qu'il n'est pas aisé de guérir; mais il faut ici couper dans le vif, & c'est principalement cette vermine qu'il est important de détruire par une critique franche & sévere, dont les traits soient trempés dans le plus fort vinaigre.

Une considération bien importante,

sur laquelle appuye M. *Gellert*, c'est que, quelque genre d'Eloquence ou de Poësie qu'on ait embrassé, il faut surtout dans les premieres années écrire sobrement, & produire peu. Il ne veut pas qu'on perde le tems à faire un grand nombre d'essais: mais plutôt qu'on nourrisse son esprit par une lecture assidue; qu'on fasse long-tems ses provisions de Littérature, d'Histoire, de Philosophie; qu'on amasse avant que de dépenser, & qu'on ménage encore bien son fonds. Malheur à l'Orateur, dit-il! malheur au jeune Poëte qui se hâte d'épuiser son génie encore inculte, à force d'écrire! Il ressemble à un Laboureur avide, qui, pour recueillir en peu de tems beaucoup de bled, épuise le suc de ses champs, & ne les laissant point reposer, leur ôte la force de produire dans la suite une récolte réglée.

Si nous sommes naturellement propres à l'Eloquence, n'oublions jamais qu'il faut qu'un grand Orateur s'acquierre une grande érudition, qu'il nourrisse continuellement son esprit de vérités solides, qu'il étudie soigneusement le monde & le cœur humain,

qu'il exerce sans cesse son esprit, tantôt par la lecture, tantôt par la composition.

Si nous avons du talent pour la Poësie, songeons qu'un Poëte, sans sçavoir, ne deviendra jamais un grand Poëte, qu'il lui faut, aussi-bien qu'à un Orateur, un grand fond de Philosophie, & bien d'autres connoissances utiles qui servent à feconder son génie. Plus le charme de la Poësie nous retire aisément de l'application que nous devons à d'autres objets, plus il faut réprimer son inclination, & songer que l'on ne peut pas être éternellement Poëte, quand on voudroit l'être; que c'est d'ailleurs peu de chose, que de n'être qu'un bon Ecrivain; qu'il faut aussi être propre à quelques affaires & à la vie sociale; qu'il faut sçavoir remplir les devoirs de l'amitié & ceux de l'honnête homme; qu'enfin on est obligé de rendre ses mœurs aussi agréables & même aussi instructives que ses ouvrages.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

ITALIE.

ALLEMAGNE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Novembre 1758.

DEPASSE.

JOURNAL ÉTRANGER.

DÉCEMBRE 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Impr. Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez le même Libraire.



JOURNAL ETRANGER.

ESPAGNE.

I.

L'ESPAGNE, où les Sciences & les Arts sont maintenant fort cultivés, peut figurer avec distinction dans l'Europe sçavante; mais les communications ont été jusqu'à présent très-difficiles par rapport à notre Journal. Cependant on nous fait esperer pour 1759 une récolte plus abondante que celles des années dernieres, & sur-tout bien des nouveautés. En attendant, nous avons cru que dans les circonstances actuelles, il n'étoit point indifférent de donner aux

Lecteurs une idée du Code Maritime d'Espagne. Ainsi la matiere qui va suivre ne peut qu'intéresser ceux qui voudront connoître la Marine Espagnole.

Ordenanzas de Su Magestad para el Govierno militar, Politico, y Economico de su Armada Naval, &c. » Ordonnances de Sa Majesté Catholique, pour le » Gouvernement Militaire, Politique & » Economique de son Armée Navale. « A Madrid, chez Jean de Zuniga, 1748. 2. vol. *in*-4°,

Le premier Réglement concerne l'Amiral Général. Le deuxiéme, divisé en plusieurs titres, explique fort amplement toutes les fonctions du Capitaine Général des Armées Navales. L'Ordonnance suivante régle tout ce qui a rapport au Commandant Général de chaque Département. La Marine d'Espagne étant divisée en trois Départemens, qui sont ceux du Ferrol, de Cadix & de Carthagêne, ce Commandant ne peut permettre à aucun Officier de s'absenter plus d'un mois de son district.

Il est traité au troisiéme Titre des devoirs du Major Général qui a la nomination du Directeur ou Capitaine Gé-

néral. On donne au premier dans cette Ordonnance rang de Capitaine de Vaisseaux. Son poste est d'une grande importance, puisqu'il est chargé de faire passer la plûpart des ordres de la Cour. On vient ensuite au Capitaine d'Escadre, dont les fonctions sont fort détaillées. Il est prescrit très-expressément par le dix-huitiéme article, de recevoir sous sa conserve tous les embarquemens des Alliés du Roi d'Espagne. Il lui est enjoint par le trente-uniéme de ne point s'opposer à ce que les Receveurs des Domaines du Roi visitent les Vaisseaux de guerre, pour voir s'il ne s'y trouve point de contrebande. Le cinquiéme Titre roule sur le Capitaine de Navire. Par le cinquiéme article, il lui est expressément défendu de découcher de son bord, sans la permission du Commandant de l'Escadre, & il est responsable de tout ce qui arrive à son Vaisseau. L'article 14 le rend même garant de la désertion de son équipage, toutes les fois qu'elle arrive par sa faute. L'article vingt-uniéme prescrit de ne se servir pour la manœuvre que de la langue Espagnole. Comme un Capitaine peut desirer d'avoir dans son équipage

quelques personnes qu'il affectionne plus particulierement, quand il change de Vaisseau, il lui est permis d'emmener avec lui vingt hommes de l'équipage qu'il vient de quitter. On traite dans le sixiéme Titre des Officiers subalternes & des Gardes. Lorsque le Navire est en mer, les Gardes se repartissent en trois quarts qui se relevent toutes les quatre heures. Dans les débarquemens des Troupes, s'il y a cinquante hommes, c'est un Capitaine d'Infanterie qui commandera; si le nombre est au-dessous, ce sera un Lieutenant; & s'il est de trente à vingt, un Enseigne. Tous les Officiers de Marine, qui sont à leur Departement, sont tenus d'y passer en revue tous les mois, comme aussi de se trouver à l'Audience du Commandant Général tous les jours de gala. Par le vingt-cinquiéme article, il est défendu, sous peine de privation d'emploi, à tout Officier de Marine, de se marier sans la permission du Commandant Général, à qui il est prescrit de s'informer de tout ce qui concerne la personne recherchée par l'Officier qui demande cette permission. Afin d'éviter les pernicieuses suites de l'oisiveté, il est

ordonné au Commandant Général d'employer les Officiers subalternes, à leur retour de la campagne, dans les atteliers, Arsenaux & Académies, ou bien de les incorporer dans les Compagnies d'Infanterie qui servent au Département.

Le troisiéme Traité entre dans le détail du commandement, du rang, des saluts & des honneurs de la Marine. Voici la table qui fixe les rangs respectifs des Officiers de terre & de mer.

Officiers de Marine.	*Officiers de Terre.*
Capitaine Général.	Idem.
Lieutenant-Général.	Idem.
Chef d'Escadre.	Maréchal de Camp.
Capitaine de Vaisseau.	Colonel.
Capitaine de Frégate.	Lieutenant-Colonel.
Lieutenant de Vaisseau.	Capitaine.
Lieutenant de Frégate.	Dernier Capitaine.
Enseigne de Vaisseau.	Lieutenant.
Enseigne de Frégate.	Enseigne.

Cette même Ordonnance attribue au Directeur Général de l'Armée le droit de suspendre de leurs emplois les Officiers de Marine, toutes les fois qu'il le jugera nécessaire. Le second Titre qui régle les honneurs, accorde aux Grands d'Espagne, non employés au service &

aux Ambassadeurs les mêmes honneurs qu'au Capitaine-Général. Les femmes de ces Seigneurs ont la même prérogative. Après avoir réglé les honneurs funebres des Officiers sur mer, l'Ordonnance prescrit que le corps du Capitaine-Général sera accompagné à la sépulture par deux Bataillons; celui d'un Lieutenant par un Bataillon; celui d'un Chef d'Escadre par quatre Compagnies; celui d'un Capitaine de Navire par deux, &c. Le troisiéme Titre traite du Pavillon, qui pour les Vaisseaux de guerre, est blanc avec les armes de la Couronne.

Quant aux Vaisseaux de particuliers, il ne leur est permis de porter le pavillon blanc qu'avec la Croix de Bourgogne. Si cependant ils sont armés en guerre, ils sont autorisés à mettre au milieu de la Croix l'écu des Armes de la Couronne. Il est question dans le quatriéme Titre des *Statuts:* Tout Navire portant Pavillon quarré, sera salué par les autres Vaisseaux de l'Armée de quinze coups de canon; il répondra de treize coups au Lieutenant-Général, de onze au Chef d'Escadre, de neuf au Capitaine de Navire, de sept au Capitaine

de Frégate, &c. Le salut qu'on doit faire aux Grands d'Espagne, aux Ambassadeurs, aux Vice-Rois, & aux Capitaines-Généraux de l'Armée, est fixé à quinze coups de canon, & à sept cris de *vive le Roi*. Les Capitaines-Géneraux des Départemens sont chargés de remettre aux Commandans d'Escadres & de Vaisseaux une copie de toutes les conventions faites sur le salut avec les autres Princes. Par le trente-uniéme article, il n'est permis aux Vaisseaux de guerre étrangers qui se trouvent dans des Ports d'Espagne, de n'exiger de salut que des Bâtimens de leur Nation. Le trente-cinquiéme article nomme les Villes qui doivent saluer ou être saluées. Ces Villes sont Saint Sébastien, Bilbao, Lavedo, la Corogne, Cadix, Malaga, Carthagêne, Alicante, Barcelonne, & Palme; & pour l'autre continent, Porto-Rico, Saint Domingue, la Havanne, la Vera-Cruz, Acapulco, Carthagêne, Anonna, Buenosayrés, la Conception, & Callao. Le cinquiéme Titre régle le logement des Officiers dans les Vaisseaux. On confine dans la seconde Barbe le Chapelain, le premier Chirurgien, & les Officiers Comptables des vivres.

Les exemptions dont doivent jouir tous les membres du Corps de la Marine, font l'objet du sixiéme Titre. Tout travail dans la navigation & dans le trafic Maritime, est interdit à tout homme qui n'est pas classé. Il est défendu par le sixiéme article d'enrôler tous hommes employés dans la Marine, comme aussi de les comprendre dans les recrues qu'on leve pour le Roi.

On discute dans le cinquiéme Traité tout ce qui concerne la discipline & les formalités de justice de la Marine. Afin d'accoutumer les gens de mer au maniement des armes, on les y exercera de tems en tems, & dans les premiers jours qui suivront l'armement, on fera le plus souvent qu'il sera possible l'exercice du canon. Le premier Titre contient toutes les précautions qui doivent s'observer, pour que le feu & la lumiere n'occasionnent aucun incendie. Le quarantiéme article défend de vendre du tabac, du vin, de l'eau-de-vie & des cartes dans le Vaisseau, à peine de confiscation. On juge bien que les jeux de hazard sont interdits avec la derniere rigueur. On va même plus loin : pour accoutumer le Soldat aux

idées d'honneur qui doivent faire la base de ses devoirs, on condamne au fouet tout Marinier qui trompera aux jeux permis. Le Soldat qui sera dans ce cas, doit être passé par les baguettes. Indépendamment de la Messe, à laquelle il est naturel que les Soldats assistent les jours de Fête, l'article 51 les oblige au Rosaire. Le blasphémateur est condamné à porter une marque infâmante, & à être privé pendant un mois de sa ration de vin. En cas de récidive, le Conseil de guerre doit le juger & le condamner à avoir la langue traversée d'un fer chaud. On met aux fers & au pain & à l'eau pendant quatre jours ceux à qui il arrive de s'enyvrer. Il y a des peines plus sévères pour ceux qui tombent plus fréquemment dans ce vice. Tout homme convaincu de vol, doit être fouetté sur un canon, & mis à la chaîne pendant tout le reste de la campagne, sans compter qu'on lui retient sur sa paye la valeur de ce qu'il a volé. Le second & le troisiéme Titres traitent de l'étendue de la jurisdiction de la Marine, des cas qui lui sont attribués, & du Conseil de guerre : les formalités qui s'y doivent observer, y sont dans

le plus grand détail, & ressemblent assez à tout ce qui se pratique à cet égard en France. On donne à l'accusé un défenseur, c'est-à-dire, quelqu'un entierement neutre, qui prend en main sa cause. S'il résulte du procès que le délinquant étoit tout-à-fait yvre, lorsqu'il a commis le délit, & cela au point de n'avoir plus de raison, on ne le condamnera qu'aux galères, ou au bannissement, à moins cependant qu'on ne puisse prouver qu'il s'est enyvré avec le dessein de commettre ce crime, ou qu'il ne l'ait commis étant revenu de son yvresse. S'il est question de désertion, on examinera s'il a fait ses diligences pour rentrer dans son Corps, quand son yvresse a cessé. Il faut qu'il y ait pour condamner à la mort deux voix de plus. Dans ce cas, on ne comptera celle du Président que pour une seule ; mais elle en vaudra deux, lorsqu'il sera question de donner la vie. A l'égard de la condamnation aux galères ou au bannissement, il ne faudra qu'une voix de plus. S'il y a trois opinions différentes, comme l'une pour juger à mort, l'autre pour le condamner à des peines corporelles, & la troisiéme pour l'ab-

soudre, on suivra la plus favorable à l'accusé. Quand il y aura une sentence qui condamnera à mort, elle ne sera exécutée que le troisiéme jour après qu'elle aura été prononcée, à moins qu'il n'y ait des raisons particulieres pour en agir autrement. S'il y a plusieurs déserteurs condamnés par la même sentence, il n'y aura qu'un tiers qui subira la peine. Ils tireront au sort, & ceux qui ameneront le plus petit point, subiront la peine du crime. Si le coupable se réfugie dans une Eglise, & que par la suite on s'en saisisse, il n'en sera pas moins exécuté. Si c'est un déserteur qui ait pris cet asyle, on l'en arrachera en lui faisant continuer son même service.

Il est question dans le sixiéme Traité des appointemens, des gratifications & payes des Troupes de Marine, des voyages d'Amérique, des prises & des bâtimens. Il n'y a que les Officiers Généraux qui recevront leurs appointemens eux-mêmes chez le Trésorier de l'Armée : tout le reste ira recevoir la solde chez un Officier chargé du détail, & nommé par le Commandant. Les Officiers de Marine auront permission

d'aller chez eux pendant quatre mois de l'année, mais il n'y aura qu'un tiers des Officiers de chaque Corps qui jouira de ce congé. La solde des Officiers pendant le voyage d'Amérique sera plus forte. Dans les voyages ordinaires, on ne recevra sa paye qu'au retour; mais dans les voyages d'Amérique, qui sont d'un an pour la Nouvelle Espagne, & de dix-huit mois pour la Terre ferme, on donnera des à-compte. Ceux à qui on aura donné les Invalides, resteront dans la Capitale du département où ils recevront leur vie durant les deux tiers de la paye dont ils jouissoient, lorsqu'ils ont été nommés Invalides.

La gratification qu'on accorde aux Officiers Généraux pour tenir table, sera de 500 écus de Vellon par mois au Capitaine Général, de trois cens cinquante au Lieutenant-Général, de deux cens cinquante au Chef-d'Escadre. En vertu de cette gratification, l'Officier Général sera tenu de donner à manger à tout l'Etat Major. A l'égard des Capitaines de Vaisseaux, la régle est de leur donner neuf reaux & demi de Vellon par jour pour chaque personne qu'ils ont à leur table. On donnera aux

uns & aux autres à cet effet des avances. On passera aussi la paye de vingt domestiques au Capitaine-Général, de douze au Lieutenant-Général, de huit au Chef-d'Escadre, & l'on en réglera aux Commandans de Vaisseaux à proportion du nombre de personnes qu'ils auront à leur table. Cette paye de domestiques montera à treize écus de Vellon.

La distribution est réglée ici, à raison de dix-huit onces de biscuit, & d'une chopine & demie de vin par jour; huit onces de viande le Lundi & le Jeudi; six onces & un septiéme de lard le Dimanche & le Mardi; cinq onces de morue le Mercredi & le Vendredi; six onces de fromage le Samedi; deux onces de minestre tous les jours; une once d'huile le Mercredi & le Vendredi, avec la sixiéme partie d'une chopine de vinaigre, & une demi-once d'huile le Samedi.

La minestre sera de ris & de pois. On donne deux pintes d'eau par tête, sur quoi on en prend un demi-septier pour la marmite. Le bois est livré à raison d'une livre & demie pour chaque ration, & le sel sur le pied d'un minot pour mille rations. Toutes les

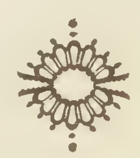
fois que le Bâtiment sera dans quelque Port, la Marine aura de la viande fraiche & du pain frais sur le pied de douze onces au lieu de huit de chair salée, & de vingt-quatre onces de pain au lieu de biscuit. On ne donne point de vin dans les voyages d'Amérique, on y supplée par un extraordinaire de quarante écus.

Le commerce est défendu à tout homme de Mer dans les voyages d'Amérique. On permet aux Vaisseaux de guerre de se charger de passagers; mais ce n'est qu'à condition qu'ils soient approuvés, & que le nombre en soit fixé par le Commandant Général. Ces passagers n'ont le droit de porter que deux coffres de moyenne grandeur. On n'en accorde pas davantage aux Officiers de Vaisseau. Tout ce qui regarde les Escortes se trouve dans le même Traité. Il est expressément défendu aux Commandans d'Escadres ou de Vaisseaux détachés, d'exiger aucune gratification des Bâtimens qu'ils auront escortés.

L'Article des Prises n'est pas moins amplement discuté. Il est ordonné par le dix-septiéme Article, que tout Bâtiment de Nation Etrangere, neutre ou

alliée, qui se trouvera commercer dans les Ports de la domination Espagnole, sera regardé de bonne prise. On juge bien que, lorsqu'un Vaisseau de guerre reprend un Bâtiment sur l'Ennemi ou sur des Pirates, l'Ordonnance entend qu'il le rende à son propriétaire; mais elle lui adjuge par le dix-neuviéme Article le tiers de la prise, s'il a été obligé de combattre, & la cinquiéme partie seulement dans le cas contraire.

Cette partie de l'Ordonnance régle au long la distribution des Prises, tout ce qui en assure la légitimité, & les dispositions relatives aux testamens.



ITALIE.

I.

Œuvres de M. Algarotti.

Suite de la Diſſertation ſur l'Opéra Italien.

APRÈS l'examen critique des deux principales parties de ce Dramme, qui ſont les paroles & la Muſique, l'Auteur paſſe à la Danſe. Cet article ne lui fournit pas moins de ſujets de plainte contre ſes compatriotes. Il leur reproche encore le défaut d'harmonie en ce genre, & le peu de rapport de leurs Ballets, au ſujet qu'a traité le Poëte. *Qu'eſt-ce que la Danſe parmi nous*, dit-il *? Une monotonie perpétuelle, l'ennuyeuſe répétition de deux ou trois pas & d'autant de figures, des cabrioles ſans fin, des ſauts immodeſtes que décemment tout homme bien né ne ſçauroit applaudir.* Quiconque, ajoûte M. Algarotti, ne jugeroit de cet article que d'après le tableau qu'en préſente l'Italie, auroit raiſon de révoquer en doute les effets tragiques que produi-

ſit autrefois à Athènes le Ballet des Euménides, & tout ce que l'Hiſtoire rapporte de merveilleux ſur le compte de Pilade & de Batille. La Danſe grave, ſelon cet Auteur, eſt preſque méconnue dans ſa Patrie. Il eſt rare d'y voir le même ſujet réunir les graces du corps & la force du jarret, le moëleux des attitudes, & l'agilité des jambes, qualités cependant indiſpenſables ſur le Théâtre, & qui ne ſont que les premiers rudimens de la Danſe. Car, pour faire un Danſeur accompli, il faut de plus qu'il poſſéde l'art d'imiter & de peindre la Nature; que ſes geſtes & ſes mouvemens d'accord avec la Muſique, expriment aux yeux du Spectateur les paſſions de ſon ame, & lui tiennent lieu de langage, pour retracer ce qui ſe paſſe intérieurement en lui. Un Ballet, continue notre Critique, doit avoir une intrigue & un dénouement conformes à la piéce; ou plutôt un Ballet doit être un précis très-ſubſtantiel (1) de l'action traitée par le Poëte. Tel eſt, par exemple, le fameux Bal-

(1) Compendio ſugoſiſſimo di un'azione.

let du *Joueur.* M. Algarotti convient qu'en ce genre, c'eſt-à-dire, dans le comique, & même dans la Pantomime burleſque, ſa patrie peut en citer plus d'un excellent, & des Danſeurs dignes peut-être de marcher de pair avec Batille. Mais il convient en même tems, que c'eſt à la France que la palme appartient, en fait de Danſe noble, & que nos Ballets de la Roſe, des Odaliques, d'Ariadne, & de Pigmalion, ſont propres à donner une idée de la Danſe des Anciens.

Vient enſuite la critique des habillemens des Théâtres. Autre défaut de concordance que l'Auteur reproche encore à ſes compatriotes. Ne devroit-on pas, dit-il, ſe rapprocher ſur cet article, le plus qu'il ſeroit poſſible, de la vraiſemblance, & ne pas offrir au Spectateur les Compagnons d'Enée, une pipe à la bouche, & vêtus de haut de chauſſe à la Hollandoiſe?

Quant à la partie des Décorations, cet article ſi eſſentiel, d'où dépend tout le phénomène de l'illuſion & de l'enchantement, il convient des progrès que l'art a fait en ce genre, & ſur-tout dans ſa Patrie. Il n'eſt plus, dit-il, de

difficultés dont la perſpective ne triomphe, depuis que l'on a découvert en optique le grand art de l'interruption, & le ménagement des points de vûe. Mais que de défauts de vraiſemblance défigurent encore cette partie, qui d'ailleurs ne laiſſeroit rien à deſirer! Quoi de plus choquant que de voir de l'Architecture Gotique dans une Place de Carthage; qu'un Temple de Jupiter ou de Mars conſtruit & diſtribué ſur le modéle de nos Egliſes; ou un Cabinet qui peut tout à la fois devenir à volonté un ſalon, une priſon, ou une place publique? Ce défaut vient, ſelon M. Algarotti, de ce que les Peintres de Décorations, à force de tendre à l'univerſalité, ſe livrent à toute la bizarrerie de leur imagination, & négligent beaucoup trop la belle ſimplicité du *Colonna*, du *Metelli*, & du *Denton*, cet homme ſi recommandable en ce genre, & dont ſouvent les plus habiles Architectes ont pratiqué les leçons avec ſuccès. Quelle différence de procédé entre ces illuſtres modéles & nos Décorations! Qu'applaudit-on de nos jours ſur la Scène, dit-il encore? Des labyrinthes d'Architecture, qui

péchent contre la vraiſemblance ; des conſtructions d'Edifices, qu'il ſeroit impoſſible à un Artiſte de réaliſer ; des colonnes, en un mot, qui, au lieu de ſoutenir le chapiteau & la voûte du bâtiment, ſemblent percer les panneaux du plafond, & perdre dans la voûte une partie de leur hauteur. Il ſeroit beaucoup plus à propos, ſelon lui, de donner en Décorations ſur le Théâtre une fidele copie de quelques-uns de ces anciens Edifices que conſtruiſirent autrefois les célebres Vignole, Scammozzi, Sanſovino, Jules Romain, & principalement certains beaux morceaux du Palladio, tels que ſon fameux pont deſſiné par Rialte le Vénitien, la Baſilique de Vicence, ce chef-d'œuvre de légereté, & tant d'autres. De telles Décorations bien rendues, & choiſies relativement au ſujet, ne pourroient que faire un bon effet. Il en ſeroit comme d'un air du Bononcini qui, chanté par Seneſino, plaira toujours plus aux gens de bon goût, que tous les points d'Orgue des Modernes. En fait de Décorations champêtres, les payſages du Pouſſin, du Titien, de Marchetto Ricci, & de Claudio, ſeroient d'une reſ-

ſource infinie. En un mot, il vaudroit mieux, ſelon M. Algarotti, prendre ce parti, & imiter ce Prédicateur qui, pour ne pas donner au Public de mauvais ſermons de ſon crû, prêchoit ceux du Pere Segneri, que de heurter de front, comme l'on fait aujourd'hui, la vraiſemblance & le coſtume.

Voici un de ces défauts très-eſſentiels que reproche en paſſant notre Critique aux Décorateurs, & qui eſt un effet de leur inattention : c'eſt que l'ouverture de la Scène par où l'Acteur entre & ſort, eſt ordinairement diſpoſée de façon, que dans les Décorations d'Architecture, la taille du perſonnage qui vient à paroître, n'eſt nullement en proportion avec les colonnes qui ſe trouvent à ſa droite & à ſa gauche ; défaut choquant, & qui bleſſe l'œil du Spectateur délicat. Car comme la grandeur apparente de l'objet, dépend de l'idée que l'on a de ſa grandeur abſolue, & de la diſtance dans laquelle on l'apperçoit, il en réſulte que cette grandeur apparente ſera d'autant plus conſidérable que l'objet paroîtra plus éloigné. C'eſt ce qui arrive en effet :

l'Acteur vû du fond du Théâtre, paroît un homme giganteſque, & cela par l'effet de la Perſpective. Comparez-le alors aux colonnes qui ſont près de lui, les chapiteaux ſemblent lui venir à la ceinture ou aux épaules, & vous voyez enſuite ce même coloſſe décroître, & devenir enfin un Pigmée, lorſqu'il eſt ſur l'avant-Scène. Pour remédier à cet inconvénient, il faudroit chercher ſur les côtés de la Décoration le point de proportion, par où l'Acteur pût entrer & ſortir, ſans cauſer à l'œil cette diſcordance, & non pas le faire arriver, comme c'eſt l'uſage, du fond du Théâtre.

Un autre défaut non moins important, & dont on ne ſe met pas non plus fort en peine, c'eſt le peu d'art avec lequel on place l'illumination. Elle eſt la même dans toutes les couliſſes, & ſemée, pour ainſi dire, avec une égalité qui l'empêche de produire le bon effet qu'il y auroit moyen d'opérer, ſi en la diſtribuant avec intelligence, on en dirigeoit le fort ſur les maſſes de lumiere que préſente la Décoration, & ſi en même tems on cherchoit à affoiblir celle qui donne

ſur les demi-teintes : par-là on produiroit ſur le Théâtre ces coups de force, & cette harmonie du clair obſcur que l'on admire dans les Tableaux de Rembrand.

Il y auroit même un moyen de pouſſer l'Art encore plus loin, ſelon M. Algarotti, & il ſeroit peut-être à ſouhaiter qu'on en fît uſage : ce ſeroit d'éclairer le Théâtre dans le goût de ces Spectacles d'Optique, où la lumiere en parvenant ſur les objets au travers d'un papier huilé, leur donne un air de vérité ſi frappant, qu'on jureroit voir non l'objet en peinture, mais en réalité. Il eſt ſûr qu'en apportant de telles précautions, on réuſſiroit à faire du Théâtre un véritable lieu enchanté, & c'eſt pour-lors que l'avantage que les lumieres donnent à nos Spectacles ſur ceux des Anciens, brilleroit dans tout ſon jour.

Telles ſont les idées de réforme que M. Algarotti propoſe à ſes compatriotes, pour perfectionner un genre d'amuſement qui intéreſſe tant par lui-même. Et comme de toutes les parties qui entrent dans la compoſition de l'Opéra, le ſujet & les paroles ſont ce qu'il y a de plus eſſentiel, & ce qui doit

régler tout le reste, l'Auteur finit par donner le cannevas d'un de ceux qu'il a proposés au commencement de cette Dissertation. Il est intitulé, *Enée dans Troye*, & pris du deuxiéme Livre de l'Enéïde. Nous l'allons représenter.

Enée dans Troye.

Les personnages sont : *Enée, Priam, Paris, Anchise, Jule, Sinon, Pirrhus, Calchas, Cassandre, Hécube, Creüse.* Chœurs de Troyens, de Troyennes, de Grecs, & de différens Dieux, les uns protecteurs, les autres ennemis jurés de Troye.

Au premier Acte, la Scène représente les environs de la ville de Troye, & le Cheval de Bois sera vû sur un des côtés du Théâtre. Priam, à la tête de sa Cour, sort de la Ville, pour célebrer la fuite des Grecs & la délivrance de sa Patrie. Il contemple avec plaisir le rivage que les Vaisseaux ennemis ont enfin abandonné. » C'est ici, dit-il, qu'étoit » placé le Camp des Dolopes; là se ras- » sembloient les Troupes du terrible » Achille. « Au nom d'Achille, Hécube se rappelle la perte de son fils, & donne des larmes à sa mémoire. Le

Chœur la console, & s'unit à Priam pour célébrer le départ des ennemis, dont le Cheval consacré à Minerve éternise la honte. Ces chants d'allégresse sont interrompus par l'arrivée de Cassandre. Cette véridique Prêtresse que l'on ne veut jamais croire, prédit que ce jour sera le dernier jour des Troyens, & leur conseille de jetter le Cheval dans la Mer. » *Timeo Danaos & dona* » *ferentes.* » Enée se range de son avis; il tâche de persuader aux Troyens de sonder du moins le Cheval, & de s'assurer s'il ne renferme pas quelque piége : tout le monde se déclare contre ce parti. Le Roi dans cet état de perplexité, adresse ses vœux aux Dieux Tutelaires de Troye, & les prie de lui inspirer ce qu'il est le plus à propos qu'il fasse. D'autre part les Prêtres sacrifient au Xante & aux Nymphes du mont Ida, en chantant l'Hymne suivante.

» Nymphes de l'Ida, descendez de » vos retraites, & venez dans la cam- » pagne cueillir des fleurs qui s'em- » pressent de naître pour vous parer. » Venez faire succéder la joie & les » danses aux affreux hurlemens de

» l'impitoyable Mars, & que désor- » mais Venus préside en ces lieux aux » Fêtes que vous allez célébrer. »

Acte second. On amene à Priam le fourbe Sinon chargé de fers. Cet imposteur tient au Monarque cet éloquent discours que Virgile lui met dans la bouche. Il est contredit par Enée qui blâme avec force le projet de faire entrer le Cheval dans la Ville; mais l'artifice prévaut, & persuade ces mêmes Troyens,

Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,
Non anni domuere decem, non mille Carinæ.

Alors Paris, la lyre à la main, chante une Hymne en l'honneur de Minerve & de Venus, dont le sujet est la réconciliation des deux Déesses, pendant que des ouvriers sont occupés à détruire une partie du mur de la Ville pour le passage du funeste Cheval, qui enfin y est introduit au milieu des cris de joie, & des danses du Peuple Troyen.

Enée ouvre le troisiéme Acte. Ce Héros épouvanté de l'apparition d'Hector, dont l'ombre est venue troubler son

premier sommeil, vient à sa tombe dans l'intention d'appaiser ses mânes. Là saisi des malheureux pressentimens qui le déchirent au sujet de sa Patrie, il en plaint la destinée, & conjure les Dieux de l'animer du même courage dont brûla ce Héros, lorsqu'il mit le feu à la Flotte des Grecs; afin que s'il est arrêté que sa Patrie doive périr, elle soit du moins vengée. Après cette priere, il court au Palais de Priam. Changement de décoration en cet endroit : la scène représente la place publique qui est au-devant du Temple de Pallas, & dans laquelle est le Cheval de bois. Calchas & Pirrhus sortent du flanc de cette funeste machine; ils apprennent de Sinon le succès de son artifice, malgré l'opposition d'Enée, & la nécessité de se défaire d'abord de ce Héros, en qui Troye a un appui aussi considérable qu'elle l'avoit auparavant dans Hector. Pendant tout cet entretien, les Grecs achevent de sortir du Cheval : alors Calchas les anime en deux mots au carnage, & entonne à voix basse une Hymne à laquelle tous les assistans répondent de même. Lorsque ce Chœur est prêt d'achever, il

ſe paſſe au fond du théâtre quelques légeres eſcarmouches entre les Grecs, & les Troyens de la Citadelle. Le bruit augmente ; ce ſont les ennemis que la Flotte a débarqués, & qui ſe ſont déja fait à leur arrivée un paſſage aux portes. Calchas & Sinon ſur le devant du théâtre, conjurent à haute voix la Déeſſe de leur être propice, & peu à peu des cris lamentables de gens bleſſés & mourants, viennent ſe confondre avec leurs prieres.

La ſcène du quatriéme Acte eſt dans la Cour du Palais de Priam :

> Ædibus in mediis, nudoque ſub œtheris axe,
> Ingens ara fuit, juxtàque veterrima laurus.

C'eſt-là que l'on voit Hécube accompagnée de quelques Troyennes qui embraſſent les Statues des Dieux. La malheureuſe Reine force ſon Epoux, qui, malgré le poids des ans, eſt revêtu de ſes armes, à prendre place dans la Chaiſe ſacrée qui eſt voiſine de l'Autel, & elle lui adreſſe ces mots :

» Quelle fureur a pû vous porter, » malheureux Epoux, à vous embar- » raſſer de ces armes ? &c. Nous n'a- » vons pas beſoin d'un pareil ſecours. » Si quelqu'un doit ſauver Troye, c'eſt » à Enée que cet honneur eſt réſervé.

Une des Dames Troyennes commence alors des regrets ſur l'aveuglement avec lequel chacun s'eſt refuſé aux avis de ce Héros, & de la Prêtreſſe. Un grand bruit qui ſe fait tout-à-coup entendre, annonce que la Tour vient de s'écrouler. Hécube ſaiſie d'effroi, conjure les Dieux de la ſauver de l'eſclavage. Le reſte des Dames Troyennes forme un chœur avec elle, lorſque Pyrrhus entre ſur la ſcène, pourſuivant Polites qui tombe percé des coups du Vainqueur, aux pieds mêmes de ſon malheureux pere. Les reproches que Priam adreſſe à ce barbare ennemi, ſe trouvent tout faits dans Virgile. Le Vieillard lance enſuite un trait ſans force, & la réponſe de Pyrrhus eſt encore dans le Poëte. Enfin Priam meurt : toutes les femmes font retentir l'air de leurs gémiſſemens ; le Vainqueur les fait conduire aux Vaiſſeaux, & court chercher Enée que le

hazard amene du côté oppoſé. Priam étendu par terre, lui arrache les plaintes les plus touchantes ; d'un autre côté, le ſouvenir d'Anchiſe & de ſon fils Jule vient allarmer ſa tendreſſe. Mais le courage l'emporte dans ſon cœur ſur la nature. Son devoir & le deſir de venger ſa Patrie, le déterminent à s'expoſer de nouveau. Il part dans ce deſſein, lorſque Venus lui apparoît, & lui fait conſidérer dans le fond du Théâtre les Dieux qui combattent pour les Grecs. Enée ſe retire : l'Acte finit par un chœur de ces mêmes Dieux, & par une danſe de Furies.

Le 5me Acte repréſente la maiſon d'Enée, & commence par cette ſcène attendriſſante, ſi bien peinte dans Virgile, entre Anchiſe obſtiné à périr avec ſa Patrie, & Enée qui veut le ſouſtraire à la fureur des Grecs. Ce Héros, comme on ſçait, voyant ſon pere inébranlable, veut reprendre ſes armes & courir à l'ennemi. Creüſe & ſon fils Aſcagne l'en empêchent : un phénomène ſoudain qui ſe fait voir au-deſſus de la tête de l'Enfant, détermine enfin le Vieillard à partir. Ici la ſcène doit

changer & repréſenter l'affreux tableau d'une Ville à demi conſumée. Deux chœurs ſe font entendre, l'un de Troyens pleurant leur ſort, l'autre de Grecs, & Calchas à leur tête inſultant aux Vaincus. Lorſqu'ils ſont retirés, vient Enée cherchant ſon Epouſe. Son ombre ſe préſente à lui, & lui prédit la fondation de Rome. Alors du milieu de l'embraſement de Troye, on apperçoit le Capitole, & la piéce finit par un chœur de Dieux. Suit un Ballet exécuté par les Génies, protecteurs de Rome.

II.

ESSAI ſur l'Architecture.

Il n'eſt point de Science ni d'Art, où il ne ſe ſoit introduit quantité d'abus qui les défigurent. Les uns ſautent, pour ainſi dire, à la vûe ; mais pour appercevoir les autres, l'œil ſubtil du Philoſophe eſt abſolument néceſſaire. Parmi ceux de la premiere claſſe, un des principaux, eſt de ne pas connoître les juſtes bornes d'une Science, de vouloir lui faire franchir les limites de ſa Sphère, ou de tranſporter chez elle

le génie & les procédés d'une autre, qui n'y a souvent aucun rapport. C'est ainsi que la Géométrie, pour s'être mal-à-propos introduite dans la Physique, y a causé du désordre. Il ne faut être que médiocrement versé dans la Littérature, pour sentir combien elle y est déplacée. Les systêmes modernes de Morale n'ont pas fait moins de tort à la Théologie, & c'est de ce mélange mal-entendu que résultent, comme on sçait, tant de conséquences également absurdes & scandaleuses; telles que l'imagination de cet Anglois, qui, de ce point de Foi, que Jesus-Christ après sa Résurrection, est descendu aux Enfers, conclud que le séjour des damnés est situé au centre du systême planétaire, c'est-à-dire, dans le Soleil.

L'autre genre d'abus, dont il est plus difficile de s'appercevoir, est d'une nature toute différente. Né dans le sein même de l'Art ou de la Science qu'il mine sourdement, il paroît en faire partie. Méconnu du grand nombre, souvent il passe pour une perfection de ce même Art, & à la faveur d'un faux air de merveilleux, ou d'un nom recommandable dont il ne lui arrive que

trop de se parer, il parvient à s'attirer l'applaudissement du Public. L'Artiste éclairé & le Philosophe seront les seuls à l'appercevoir & à le condamner. Il n'y a, par exemple, qu'un Ecrivain habile, & à qui la langue Italienne soit parfaitement connue, qui sente l'abus que quelques-uns de nos Auteurs classiques ont fait des inversions Latines, & combien il est puérile de les imiter en cela, comme font tant de leurs Copistes. Le Médecin de même, s'il n'est bien au fait des principes de son Art, & plein du but où il doit tendre, ne sçaura pas condamner & bannir de ses consultations toutes ces ingénieuses hypothèses sur l'œconomie animale, qui ne contribuent en rien au soulagement du Malade.

Le fameux Palladio qui connoissoit la théorie de son art, & qui n'ignoroit pas qu'en fait d'Architecture toute superfluité est un défaut, que chaque édifice doit avoir son usage, & répondre à un équivalent dans le même ouvrage construit en bois, a relevé dans un chapitre exprès de son Traité, les différens abus introduits dans l'Art pendant les siécles de barbarie. Beaucoup d'Artistes

de son tems y étoient encore livrés: on voyoit, par exemple, un Cartouche saillir de la corniche; quelquefois le comble de l'édifice, au lieu de poser sur des colonnes ou des pilastres que tout le monde sçait être destinés par leur structure à le soutenir, portoit contre toute vraisemblance sur le fragile ornement d'un Cartel. L'abus de separer dans le milieu les frontispices, soit des portes, soit des fenêtres, est encore un de ceux qu'il condamne. Leur usage est, dit-il, de garantir de la pluie: c'est pour cela que nos peres leur ont donné la forme triangulaire, & pointue par en-haut, ainsi qu'au toît, pour l'écoulement des eaux; or il est ridicule qu'une partie faite pour préserver ceux qui entrent & sortent des injures du Ciel, soit séparée par le milieu. Il y a lieu de penser que le Palladio avoit en vue de critiquer Michel-Ange, qui a pris de semblables licences dans le dessein de quelques-unes de ses portes de Rome, afin de donner vraisemblablement à son ouvrage & plus de graces & le piquant de la nouveauté: qualités, ajoûte Vasari, auxquelles il visoit plus qu'aux regles

de juste proportion. Ce défaut a toujours été celui des Peintres d'Architecture, exception faite cependant de Petuzzi, de Jules Romain, & de Raphael qui sçurent assujettir les saillies pittoresques, aux Loix de l'Art.

L'Architecture a donc trois objets principaux; il faut qu'elle construise, qu'elle orne, & qu'elle démontre. C'est ainsi que s'exprime un docte personnage de nos jours, en qui l'amour de l'Architecture a suscité ce même zéle qui anima jadis Socrate, lorsqu'appuyé de la seule vérité, il entreprit de purger la Philosophie des Sophismes qui la défiguroient de son tems. Cet Auteur trouve en plus d'une chose la pratique de nos Architectes, tant anciens même que modernes, irrépréhensible. Il blâme entr'autres (quoiqu'un usage immémorial semble l'autoriser) la corniche dans l'intérieur des Edifices, & en général dans tout endroit couvert, attendu qu'elle n'a été inventée que pour défendre des injures de l'air la colonne & le mur qui sont au-dessous. Le Palladio moins rigoureux, s'étoit contenté de recommander qu'on lui donnât alors moins de saillie, afin

de ne pas retrecir le vaisseau, & de n'en point déranger l'aplomb. Scamozzi y substitua le cordon dans le second Ordre de la cour des Trissins, qui n'est que médiocrement spatieuse. Michel-Ange a haché les corniches de la cimaise dans l'intérieur de l'Eglise de Saint Pierre; mais notre Philosophe les exclut entierement de tout lieu couvert, attendu l'inutilité de cette partie. Par la même raison, il doit blâmer aussi l'usage des frontispices au-dessus des portes & des fenêtres qui se trouvent renfermées sous la couverture: chose pratiquée cependant par tous nos anciens Maîtres. Cicéron pensoit différemment sur ce chapitre: il croyoit devoir admettre des beautés dans un Edifice indépendantes de l'utilité, & dont les seules fonctions fussent de plaire à l'œil. C'est ce qui lui faisoit dire, que le faîte du Capitole plairoit, vu l'élégance de sa forme, même quand on le supposeroit plus élevé que les nues, & par conséquent inutile pour garantir de la pluie. Mais les Philosophes se piquent trop d'exactitude, pour applaudir à ce raisonnement. Quelque élégance qu'il y ait, par exemple, à placer deux ordres d'Ar-

chitecture l'un sur l'autre, ils ne les admettent point dans la façade d'un Temple, parce qu'ils disent que la corniche inférieure servant à indiquer au-dehors le plancher qui divise au-dedans le premier étage du second, il est contre la vraisemblance de ne l'y point rencontrer, lorsqu'on entre, & de voir un vaisseau continué jusqu'à la voûte, & dans lequel les deux étages sont confondus.

Enfin notre Philosophe paroîtra vraisemblablement pousser à l'excès la sévérité, & passera même aux yeux des plus rigoristes pour beaucoup trop sévère, lorsqu'ils sçauront qu'il prétend, & cela sans aucune exception, rejetter de l'Architecture tout ce qui n'a pas son usage marqué & absolu. En un mot, l'utilité de chaque piéce est, selon lui, indispensable: tout ce qui s'éloigne de ce principe, qu'il appelle la Pierre fondamentale de l'art de bâtir, est abus. C'est faire main basse, comme l'on voit, sur presque toute la partie de l'ornement. C'est vouloir nous réduire à ces premieres cavernes qu'habitoient les hommes, lorsque repus de glands, ils cherchoient à se soustraire

aux rigueurs de l'air. Que deviendront en ce cas les feuillages du chapiteau Corinthien, les volutes de l'Ionique, les canelures, la Sculpture & les reliefs d'animaux, & autres choses semblables? Il faudroit enlever aux Arts trop de beautés & d'agrémens, si l'on adoptoit toujours des principes si austères. Ce que les Artistes appellent aider à la Nature, seroit presque toujours une contravention aux Loix de l'Art. N'est-on pas en droit de demander à ce Rigoriste qui cite nos plus grands Maîtres au Tribunal de la Nature, qu'il nous définisse l'utilité absolue des poils aux paupieres, des cheveux à la tête, des mammelles aux mâles, de ces pannaches qui chargent la tête de certains Volatiles, de la queue enfin dans la plûpart des animaux? Pourra-t-il prouver que la Nature, dans ces différens cas, ait eu d'autre objet en vûe que le pur ornement, & que le méchanisme entre pour quelque chose dans ces beautés qui semblent être l'effet d'une imagination enjouée, & l'ouvrage d'une main folâtre qui a prétendu s'amuser?

Il y a plus: l'ornement en Architec-

ture est comme la draperie dans un tableau; celle-ci sert à cacher la nudité, mais par-là même elle en fait concevoir l'existence; le Peintre employe alors avec art l'ondulation de l'étoffe, un air voltigeant, quelquefois même des déchirures, pour mieux imiter le naturel. Il en est de même des ornemens dans un Edifice. Jamais on ne condamnera une licence, lorsqu'elle est prise à propos (1). Si l'ornement choque la vraisemblance, & qu'au lieu de laisser entrevoir la Nature, il en impose au Spectateur, en lui faisant entendre tout autre chose que ce qu'il doit lui représenter, c'est-là le cas de le bannir, j'en conviens. Tel est, par exemple, le pavé en compartiment de la fameuse Eglise de Sainte Justine de Padoue, où l'on voit élégamment exprimés en Mosaïque, mille objets déplacés qui semblent mis là à dessein de faire tomber le Spectateur, comme des poutres & de gros cubes de pierre, semés de côté & d'autre, qui paroissent tellement saillants & naturels, que l'on éprouve à chaque pas la peur de s'y

(1) Licentia sumpta prudenter.

heurter. Ce sont de semblables beautés contre lesquelles il est permis de se récrier. En effet, que d'argent & de peines ont été employés en cet endroit pour peindre aux yeux des objets, qu'il faudroit, s'ils étoient réels, ôter au plus vîte, comme embarrassans!

Au reste le procès que notre Philosophe fait aux ornemens d'Architecture, n'est rien en comparaison de ce qu'il ajoute plus bas. Ce que nous avons vû jusqu'ici de son opinion lui est commun avec d'autres (1); ce n'est d'ailleurs qu'un rafinement outré de la doctrine de Vitruve. Mais à la faveur du raisonnement & des Sillogismes il va plus loin, & partant indivisiblement de son principe, que chaque partie doit être utile & démonstrative, il parvient à en tirer la plus dangereuse des conséquences, & la plus nuisible à l'Art, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à jetter à bas, comme défectueux, tous nos plus beaux morceaux d'Architec-

(1) M. Algarotti renvoye à *la Dissertation de M. Frezier, sur les ordres d'Architecture.* Strasbourg 1738. Cette Dissertation est à la fin du troisiéme tome de sa *Stéréotomie.*

ture, tant ancienne que moderne, quels qu'ils soient. Que démontrent en effet nos plus fameux Edifices pris par parties? l'équivalent de ce qu'ils eussent été, si au lieu de pierre, on eût employé le bois dans leur construction. Plus cette ressemblance est parfaite, plus, selon la doctrine de Vitruve, l'ouvrage est beau & régulier, parce qu'il se rapproche davantage de l'origine de l'Art qui employa le bois avant la pierre. Ainsi pense ce grand Maître de l'Art, ainsi penserent aussi ceux qui sont venus après lui. Et c'est justement ce principe fondamental de la saine Doctrine que notre Philosophe attaque. Ce caractère de beauté est à ses yeux un défaut énorme: il faut, selon lui, qu'un Edifice construit en pierre n'offre à l'esprit du Spectateur que l'idée de la pierre. C'est à l'Architecture à disposer la coupe & la distribution de ses parties, de façon que l'on y reconnoisse les qualités essentielles & caractéristiques de la matiere qu'elle a employée. D'où il résulte, que, comme les propriétés du bois différent de celles de la pierre, la bâtisse dans l'un & l'autre cas ne sera pas la même. Ce

n'est que par-là, ajoûte l'Auteur, que l'on peut saisir la juste harmonie & l'exacte solidité. Tel est l'argument dont ce Rigoriste outré se sert pour sapper jusques dans ses fondemens toute l'Architecture ancienne & moderne. Essayons d'y répondre, & de venger cet Art des coups qu'il lui porte. D'abord il faut considérer deux choses dans un Edifice, dit M. Algarotti, la solidité intrinséque & la beauté extérieure. Quant à la premiere, tout le monde sçait qu'elle dépend uniquement de la nature des matériaux que l'on met en œuvre, & que l'Architrave, par exemple, ne doit pas avoir plus de longueur que le permet la résistance de la pierre qui y est employée. C'est-là ce que l'on nomme la partie méchanique de l'Art, partie qui peut & doit varier selon la qualité de la matiere que l'Artiste a dans sa main. Comme les différences en cela sont très-grandes; que la pierre vive, par exemple, n'est pas à beaucoup près la même que la cuite; que le bois a une force proportionnée à sa pésanteur, & varie selon sa nature plus ou moins compacte, c'est à l'Architecte à faire ses combinaisons, & à se

conformer aux différentes circonstances qui naissent de cette source sujette au changement. Mais est-il tenu de varier de même la forme extérieure de l'ouvrage? Voilà la question. Pourquoi non? répond le Philosophe. Il en impose, s'il ne le fait pas. Quelle est d'ailleurs, ajoûte-t-il, la raison pour laquelle le bois joue en Architecture le rôle de matiere premiere? D'où lui vient cette préférence qui assujettit tous les autres corps à prendre une forme relative à la sienne? Cette question est assez importante, & la Métaphysique des Arts n'aura pas peu d'obligations à notre Philosophe, si son doute à cet égard en procure la décision, & fait naître à quelqu'un l'envie de l'éclaircir.

Voici de quelle maniere M. Algarotti discute cette matiere. Personne ne demandera, je pense, pourquoi l'on employe plutôt la pierre que la brique, & la brique que le bois. Un enfant répondroit que la pierre l'emporte sur le bois pour la durée, & que ce n'est que la nécessité qui fait qu'on se sert du dernier dans quelques pays, où l'autre matiere est plus rare. Quant à la brique, quoique aussi solide que la pierre, elle

n'eſt pas auſſi eſtimable, & par-là ne mérite pas d'avoir la préférence. La pierre donc, le marbre ſur-tout, eſt la ſeule eſpéce de matiere qui réuniſſe tout à la fois l'éclat & la ſolidité, & elle doit par ces deux raiſons l'emporter ſur la brique & ſur le bois. Mais pourquoi donc en l'employant lui donner une forme qui lui faſſe imiter ce même bois, à qui la préférence n'eſt pas dûe? C'eſt, dit Palladio, parce que l'Architecture doit, comme tous les autres Arts, tendre à l'imitation du naturel. Les premiers Architectes qui ont fait ſuccéder l'uſage de la pierre au bois, ont dû, d'après ce principe, chercher dans la pierre la reſſemblance du bois. C'eſt la ſeule raiſon que nous en donnent tous les Auteurs qui ont parlé de la Fabrique des Egyptiens, Fabrique qui nous eſt venue d'eux rectifiée ſeulement par les Grecs, mais non altérée, & qui de tems immémorial fut au fond toujours la même.

Mais, dira-t-on, dans quelle partie du monde exiſte le plan de conſtruction donné par la matiere, que l'Architecte doit embraſſer & ſuivre

comme modéle? Le Statuaire & le Peintre en ont un, & ils le trouvent ſans ceſſe dans l'homme répandu par tout l'Univers. Cet homme a des paſſions, qu'il tient encore de la Nature: qu'on les conſulte, elles fourniſſent au Poëte & au Muſicien des ſujets d'étude & de méditation. Mais où eſt encore un coup le modéle naturel d'Architecture? Où l'Artiſte en ce genre puiſera-t-il des notions relatives & analogues à la Nature? Ne ſeroit-ce point de-là que provient la difficulté d'exceller en cette partie, d'être en un mot bon Architecte?

Pour répondre à cette difficulté, dira-t-on que l'homme ayant été guidé par la Nature à tailler des arbres pour s'en faire une demeure, c'eſt cette premiere Fabrique qu'il faut regarder comme le Prototype de l'Architecture? Ou bien avancera-t-on, que quand nos premiers Peres eurent vû la maniere dont les oiſeaux conſtruiſoient leurs nids, ils leur ſervirent de modéles? Il me paroîtroit beaucoup plus raiſonnable, ajoûte M. Algarotti, de dire que la premiere idée d'Architecture leur vint des cavernes creuſées par la Nature dans les

montagnes, & où l'inſtinct dut les porter d'abord à ſe réfugier. Les ouvertures de ces cavernes & les ſoupiraux qu'ils y virent, leur donnerent les notions de portes & de fenêtres. Mais une autre difficulté qui doit naître de cette opinion, c'eſt que ces cavernes étant creuſées dans la pierre, le bâtiment de bois n'a donc pas été le modéle primitif? Or ſi l'idée du bois n'étoit venue qu'en ſecond & après celle de la pierre, les hommes en ſe ſervant du bois, y auroient employé une coupe & une façon de bâtir tout-à-fait analogues à la pierre: ainſi ce ſeroit l'Edifice en pierre qui ſerviroit aujourd'hui de modéle à celui de bois, tandis que c'eſt le contraire.

Voici, dit M. Algarotti, la réponſe qui me paroît la plus raiſonnable à faire. Lorſque les hommes penſerent à réduire l'Architecture en Art, parmi les différens matériaux qui ſe préſentoient à eux, ils durent faire choix d'une coupe & d'une forme d'arrangement analogues à l'un d'eux, pour en faire après l'application à tous les autres, & ſe procurer par-là des regles certaines & déterminées qui rendant l'Art invariable, puſſent procurer à leurs habita-

tions l'uniformité. Dans ce choix, il eſt donc plauſible qu'ils donnerent la préférence à celui des matériaux qui leur parut le plus maniable, & le plus ſuſceptible de prendre différentes formes & des modifications plus variées. Or le bois, de toutes les matieres propres à la conſtruction, eſt celle qui leur offroit d'une maniere plus ſenſible la réunion de tous ces avantages.

Que le bois, m'objectera-t-on, ſoit à pluſieurs égards une matiere très-propre à bâtir, cela n'eſt pas douteux: ſa longueur, ſa ſalubrité, la commodité que les hommes eurent de le tailler & de le mettre en œuvre, tout cela parle en ſa faveur. Mais n'eſt-il pas en même tems vrai de dire, que de tous les matériaux qu'on puiſſe employer, c'eſt le plus vil? Il ne ſert aujourd'hui qu'aux bâtimens les plus abjects. Or comment ſe peut-il faire qu'il ait eu originairement la préférence? Cette préférence, répond M. Algarotti, ne ſeroit peut-être pas ſi difficile à concevoir, ſi l'on daignoit ſe tranſporter en idée dans ces premiers tems, & conſidérer d'un côté la pierre qui ſe préſente à l'homme, brute & in-

forme, tandis que le bois croît dans nos Forêts tout orné & arrondi par les mains de la Nature. Qu'on l'examine avec ſoin : on verra que, ſoit le tronc, ſoit les branches, ſoit le feuillage, tout eſt deſtiné à plaire dans cet individu, dit Cicéron. Mais, ſans me prévaloir de cette preuve qui appartient plus à l'Orateur qu'au Philoſophe, je dis, ajoûte M. Algarotti, que quiconque prendra la peine d'y réfléchir mûrement, parviendra, ſans trop de difficulté à connoître comment les plus ſimples habitations de bois ont pû, par ſucceſſion de tems, devenir le germe fecond d'où ſortirent depuis les plus magnifiques Palais de marbre, & toutes les faſtueuſes deſcriptions en ce genre que contient le célebre *Songe de Polifile*, qui contribua tant à faire éclore le vrai goût. Une analyſe un peu détaillée des premiers rudimens de l'Architecture, ſuffit pour faire ſentir la néceſſité où la pierre fut d'emprunter du bois la forme gracieuſe qu'il a reçue de la Nature, & de copier ſes ornemens. Ne voit-on pas bien, par exemple, que les colonnes iſolées qui s'employent dans les portiques, tirent leur

origine des arbres, dont le premier uſage fut de ſoutenir une ouverture, à l'abri de laquelle l'homme pût ſe garantir du Soleil & de la pluie? Cela paroît ſi vraiſemblable, que les colonnes d'Architecture ont même gardé la proportion que la Nature a miſe dans l'arbre, & qu'à ſon exemple elles ont moins de diametre dans le haut que dans le bas. Quant aux baſes qui vont toujours en s'élargiſſant à meſure qu'elles s'approchent de terre, & qui ſe terminent en plinthes, elles repréſentent pluſieurs morceaux ou taſſeaux de bois, ſur leſquels poſoit l'arbre, pour parer à deux inconvéniens dont on s'apperçut lorſqu'il étoit immédiatement planté dans la terre, ce qui paroît par les traces que nous en avons dans l'ancien Dorique qui eſt ſans baſe. Qu'arrivoit-il alors? L'arbre ſurchargé par le poids qu'il avoit à porter, s'affaiſſoit, & il étoit d'ailleurs pourri par l'humidité de la terre. On fut donc obligé de faire porter l'arbre ſur des taſſeaux poſés horiſontalement, qui préſervoient le pied de la colonne de la pourriture, & l'Edifice de l'affaiſſement ; outre qu'il étoit plus facile, ceux-là endommagés, d'en

ſubſtituer d'autres, que de reprendre tout l'Edifice en ſous-œuvre. On en peut dire autant des chapiteaux. C'étoit encore des taſſeaux poſés ſur la cime de l'arbre, & dont l'office étoit de ſoutenir l'architrave, qui n'étoit alors autre choſe qu'un arbre placé tranſverſalement ſur ceux d'aplomb, & qui ſervoit d'appui à la couverture. Telle eſt l'origine des colonnades ſimples.

En ſuivant ce plan de conjectures, on parviendroit, ſelon M. Algarotti, à découvrir le ſyſtême le plus plauſible touchant la naiſſance de cet Art. Il eſt vrai qu'il faudroit quelquefois laiſſer à l'écart l'opinion de Palladio & des autres, qui, quelques habiles Artiſtes qu'ils ayent été, n'en ſont pas moins blâmables, dit-il, d'avoir avancé des choſes que la raiſon refuſe de croire. Tel eſt, par exemple, l'opinion du Barbaro, qui veut que les timpans de l'ordre Dorique repréſentent des gouttes d'eau tombées des trygliphes ; ou bien celle de Vitruve lui-même, qui trouva dans les baſes de l'Ionique des veſtiges de la chauſſure des femmes : étymologie, ajoûte M. Algarotti, auſſi tirée aux cheveux que l'*Equus* dérivé d'*Alfana* par Ménage.

A meſure que l'expérience forma nos premiers Peres, elle leur fit appercevoir, continue notre Auteur, la néceſſité d'éloigner davantage l'un de l'autre les arbres qui leur ſervoient de colonnes, pour que les corps de grand volume qu'ils deſiroient mettre à couvert, puſſent paſſer dans les intervalles. Mais en reculant ainſi leurs pilliers, ils ſentirent qu'il y avoit à craindre que l'Architrave trop chargée, ne vînt à ſe rompre dans les endroits où elle portoit à faux. Pour parer donc à cet inconvénient, ils imaginerent la double potence, qui faiſoit l'effet de deux bras partant du tronc & élevés en l'air pour ſoutenir l'Architrave, & en diminuer la charge ; de-là l'origine des arcades entre les colonnes. Ces mêmes potences ſervoient enſuite à ſoutenir les planchers dans l'intérieur de l'Edifice, & elles donnerent l'idée de la voûte qui tire la variété de ſa coupe, de la différente inclinaiſon de ces étais de bois, c'eſt-à-dire, de leur obliquité plus ou moins grande.

L'inſtinct dut enſuite porter les hommes à ſe préſerver de l'humidité dans l'intérieur de leurs habitations. Ils éle-

verent donc alors l'Edifice au-dessus du sol, & ils commencerent à construire sur des massifs qu'ils fabriquerent vraisemblablement, en rangeant des poutres par terre & à plusieurs étages, & comblant ensuite tout l'espace intérieur, pour former un plain exhaussé : de-là les cubes, les piédestaux, & les bases sous les colonnes. Il n'est pas douteux non plus que bien-tôt le froid dût les engager à fermer en-dedans avec des planches les intervalles des colonnes, n'y laissant que les ouvertures nécessaires & indispensables pour y introduire le jour, & pouvoir eux-mêmes y entrer. Qui ne reconnoît-là les vestiges frappans de ce genre d'Architecture que quelques-uns nomment *Bas-relief*, où les colonnes sont incrustées dans la muraille, & n'ont que la moitié, ou tout au plus les deux tiers de leur diamétre d'excédent ? A l'égard de ces plattes-bandes, ou de cette espéce d'encadremens saillans qui regnent dans les façades le long de l'entablement, ou qui environnent les fenêtres & les portes, elles représentent une seconde rangée de planches mises par-dessus les premieres, pour mieux préserver des injures de

l'air, & donner plus de corps à l'ouvrage en ces endroits-là.

L'Arbre horizontal posé sur ceux d'aplomb, répond donc, comme on l'a dit plus haut, à l'entablement. L'extrémité des poutres de traverse qui forment le plancher, & viennent y aboutir, sont les trygliphes de la frise, ou les modillons & les dentelures de la corniche ; & à celle-ci répond l'avance du toît, faite ainsi à dessein d'empêcher la pluie de couler le long de l'Edifice. Aussi est-ce par cette raison que dans les façades à plusieurs rangées de colonnes, la corniche de l'ordre inférieur doit avoir beaucoup moins de saillie, que celle du haut du bâtiment. Par-là l'usage de cette partie se fait mieux sentir, & l'idée d'abri est mieux rendue : on pourroit ajoûter même que cela donne plus de majesté à l'Edifice. C'est ce qu'il est aisé de remarquer dans le Palais Farnese de Michel-Ange, dans la Bibliothéque de Saint Marc du Sansovino, & dans le Palais Grimani de Calergi, aujourd'hui appellé Vendramino, le plus beau sans contredit qu'il y ait à Venise. L'ordre inférieur de tous ses Edifices n'a pas même de corniche :

ce n'est qu'une simple platte-bande qui la remplace.

En supposant encore qu'autrefois l'extrémité des poutres de traverse formant le plancher, se trouvoit enchassée dans celle qui servoit d'entablement, on aura l'origine de ces corniches entretaillées, contre lesquelles quelques gens de l'art se sont révoltés, non sans fondement, dit M. Algarotti. De même on trouvera dans les frontispices des fenêtres, des portes, & des niches un vestige certain de l'ancien usage, qui consistoit à mettre deux bouts de planche, inclinés en forme de toît au-dessus des embrasures, pour les couvrir & en écarter la pluie. Lorsque les planches, qui servoient ainsi de chapiteau à la porte, débordoient de beaucoup, il falloit bien alors les soutenir par le moyen de pieux plantés des deux côtés, comme cela se pratique encore en Allemagne. Ainsi commencerent les galleries & les portiques au-devant des Temples, avec leur couverture particuliere. Quant aux balustrades, on voit parfaitement que ce n'est autre chose que l'échelle de bois mise sur le côté, pour empêcher les enfans & les animaux domestiques de tomber en-dehors.

Il est encore aisé de concevoir, dit M. Algarotti, que les arbres dont les uns, tels que le sapin, sont déliés ; les autres gros & massifs, tels que le hêtre, ont pû, par la diversité de leur forme, donner à l'homme l'idée des différens ordres d'Architecture, bien plutôt que la distribution des membres de notre corps qui n'y ont aucune analogie. L'inegalité de l'écorce a pû leur suggérer, par exemple, l'invention des canelures, beaucoup mieux que les plis de nos vêtemens. On voit donc par ce détail quelle riche source de modifications & d'ornemens le bois offre à l'homme, tandis que la pierre en est entierement dépourvue. Eût-on jamais connu, par exemple, en Architecture la forme de la colonne, s'il eût fallu que l'homme puisât ses idées dans la nature de la pierre ? Cependant quelle est la Nation chez laquelle on se soit avisé de bâtir sans colonnes, lorsqu'il s'est agi de quelque Edifice majestueux? Un François connoisseur en ce genre prétend, & avec raison, ajoûte M. Algarotti, que nos Temples auroient beaucoup plus d'agrément & de noblesse, si l'intérieur en étoit soutenu par

des colonnes iſolées, au lieu de ces maſſes de maçonnerie en arcade, & de ces pilaſtres monſtrueux qui en déparent toute l'harmonie. Le Dôme de Mantoue, exécuté ſur ce modéle par Jules Romain, en eſt un bel exemple. Les anciens Maîtres d'Italie étoient tellement portés pour les colonnes, que l'on peut dire qu'ils faiſoient conſiſter en ce genre d'ornement la partie eſſentielle de leur luxe, juſques-là qu'ils ont employé ſouvent les colonnes à porter des vaſes précieux. Auroit-on pû tirer encore de l'idée que la pierre par ſa nature peut ſuggérer, tous ces ornemens de feuillages, de roſes, de guirlandes, attributs propres & perſonnels du bois qui les a produits? Joignez à cela un très-grand inconvénient : c'eſt que le modéle d'Architecture étant pris de la pierre, les ouvertures ne pourroient jamais avoir une certaine largeur, attendu que cette matiere ne ſe tire que difficilement & à très-grands frais de la carriere, lorſqu'on la veut d'un certain volume. Il faudroit donc, pour ſe procurer de larges ouvertures, avoir recours à l'artifice, & remédier avec adreſſe à l'inconvénient de la rupture

des pierres; mais en le faiſant, on tomberoit dans un autre encore pire, ſelon les Philoſophes, qui ſeroit de forcer le caractere & l'eſſence de la matiere miſe en uſage. Il s'enſuivroit donc que ce qui a juſqu'ici attiré à nos plus habiles Architectes l'admiration & l'applaudiſſement univerſels, cet Art avec lequel ils donnent une force mutuelle à différens morceaux de pierre rangés les uns à côté des autres, & font des Architraves d'une largeur ſurprenante, ſoit par le moyen de la coupe, ſoit par des arcs-boutans intérieurs & cachés, ſeroit en eux un très-grand défaut. Ce beau portique du Louvre ſi vanté, ne ſeroit qu'un tiſſu de contradictions, & n'offriroit au lieu de beauté, que des répugnances ſans nombre. Cependant y trouvons-nous ces prétendus défauts? La hardieſſe dans nos Edifices bien percés, loin de nous choquer, ne nous flatte-t-elle pas? Oui, ſans doute. Quelle en eſt donc la raiſon? C'eſt que nous ne voyons alors dans la pierre qu'une repréſentation du bois, qui par ſa nature eſt ſuſceptible de ces longues parties. Notre imagination ſe prête volontiers

à une illuſion qui n'eſt point contredite par le bon ſens. D'où vient encore que nous ne ſommes point ſcandaliſés de voir entremêler dans les colonnades l'impoſte des arcades qui ſemble traverſer de part en part les colonnes qui ſont à droite & à gauche? C'eſt que nous rappellant alors l'idée du bois dont les fibres longitudinales forment un corps uni dans toutes ſes parties, nous ne trouvons point ces apparentes compénétrations incompatibles avec ſa nature, ni contraires aux Loix de la ſolidité; au lieu que ſans ce rapport d'idées à cette matiere, & en partant de la pierre & de ſes qualités pour en juger, de tels affoibliſſemens nous paroîtroient déraiſonnables. Enfin, ajoûte M. Algarotti, quel ſeroit le genre d'Architecture analogue à la pierre, & tel que ſon eſſence en préſente l'idée? Des maſſes ſans ornemens tout d'une piéce, ou tout au plus taillées en demi-cercles. Quelle monotonie! Quelle diſette de modifications! Le coup d'œil de ces Pyramides d'Egipte, bâties d'après les formes eſſentielles de la pierre, eſt-il flatteur? Certes l'on y admire bien moins le goût que la puiſſance des Princes qui les éleverent. J'en dis

autant, continue notre Critique, de cet amas informe de pierres appellé *Stone-Enge*, qui eſt près d'Oxford, ſi toutefois il eſt permis de le citer comme un morceau d'Architecture, & ſi (comme quelques-uns l'aſſurent) il eſt vrai que ce ſoit une eſpéce de Baſilique ou de Temple de la façon des anciens habitans de la Grande-Bretagne. Voilà les productions de la pierre priſe pour ſource eſſentielle des formes. Qu'on les compare enſuite à quelques ouvrages en bois, tel que le pont couvert fait à Baſſan ſous les ordres de Palladio, & refait de nos jours par Antonio Ferracina, ce moderne Archimede : quelle différence! Ici chaque piéce toute eſſentielle & intégrante qu'elle eſt dans ce genre de fabrique, offre mille agrémens que l'on ſent ne devoir rien perdre de leur beauté, s'ils ſe pouvoient ſubitement transformer en marbre. C'eſt ce que peut décider quiconque a vû à Wilton le magnifique Pont de pierre que le défunt Comte de Pembroke y a fait conſtruire ſur le modéle de celui de Baſſan.

La concluſion de tout ceci eſt donc, ajoûte M. Algarotti, que n'y ayant que

deux espéces principales de matériaux propres à la construction, l'une qui est le bois susceptible de mille modifications, applicables même à la pierre ; l'autre au contraire très-peu variée dans ses formes, la raison que tous les peuples de l'Univers ont eue de préférer le bois à la pierre, est facile à deviner. Celle-ci, vû sa dureté, n'a été sans doute regardée que comme un moyen de donner plus de stabilité & de durée aux modifications de l'autre moins solide, à la vérité, mais plus maniable. Le Philosophe aura beau se récrier au mensonge, & taxer l'Architecte d'imposture, c'est le cas de lui dire : *Que la fiction l'emporte sur la réalité* (1).

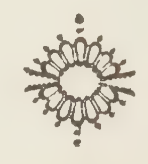
Le reste de cette Dissertation roule sur la nécessité d'approfondir en général les choses plus que l'on ne fait. La Partie Méchanique de l'Architecture a sur-tout besoin, selon M. Algarotti, d'être plus creusée ; elle en tireroit de grands avantages. L'Auteur en cite un exemple. L'opinion commune des Architectes, est, dit-il, que

(1) Che del vero più bella e la menzogna.

les arbres coupés dans le déclin de la Lune sont meilleurs & plus solides. Le sentiment des Anciens est le seul motif qu'ils ont de croire la chose. Il seroit à propos que le Philosophe cherchât par des expériences réitérées à s'assurer si l'influence de cette planette sur le bois est réelle. Car, ajoûte-t-il, il ne faut pas mépriser entierement les opinions vulgaires ; souvent elles sont, ainsi que les proverbes, des résultats de l'expérience commune, & le *compendium* du bon sens d'une Nation. Enfin M. Algarotti entreprend de prouver la possibilité de cette influence, qu'il ne veut pas qu'on traite absolument de chimère, & qui mérite, selon lui, l'attention des Philosophes. Il finit même par exhorter en général les Sçavans de tourner de ce côté-là leurs recherches, rien n'étant à son avis plus essentiel à l'homme & à la société, qu'une parfaite connoissance de cette matiere, dont l'usage est si étendu.

Nous avons donné à ce morceau sur l'Architecture plus d'étendue qu'aux autres Piéces qui composent la collec-

tion des Œuvres de M. Algarotti, parce que nous avons cru y trouver beaucoup d'idées ingénieuses, qui, pour être bien conçues des Lecteurs, demandoient ce développement. On voit par la variété aussi agréable qu'utile qui regne dans les deux volumes dont nous avons représenté la substance, avec combien de facilité, de souplesse, de génie & de goût, cet élégant Ecrivain manie toutes les matieres. C'est ainsi que rien n'est étranger à un Philosophe qui aime les Lettres, & qui ne les exclut point des connoissances dont il compose son sçavoir.



ANGLETERRE.

I.

LETTRE à l'Auteur du *Gentleman-Magazine*,

POUR servir de confirmation des talens extraordinaires de Jedediás Buxton, *en fait de Calcul.*

PIQUÉ de curiosité, Monsieur, par ce que j'ai vû dans votre Journal sur l'admirable Calculateur Buxton, j'ai été dans sa Province pour tâcher de le joindre. Je l'ai en effet rencontré dernierement, & j'ai passé deux heures avec lui, & avec quelques autres personnes. La premiere demi-heure s'est passée à quelques opérations qui n'étoient que des bagatelles pour lui. Il a été tout le premier à souhaiter qu'on lui proposât quelque chose de plus sérieux & de plus difficile. Je vais donc vous rendre compte des questions que je lui ai proposées, auxquelles il a répondu de tête, & sans mettre la main à la plume, au grand étonnement de tous les assistans.

PREMIERE QUESTION.

Dans un champ de trois cens cinquante & une verges de long, & de deux cens soixante & une de large, combien y a-t-il d'acres de terre?

Notez, Que la verge d'Angleterre est de trois pieds de Roi, & que l'acre en contient sept cens vingt de long, & soixante-douze de large.

Après onze minutes, il répondit: dix-huit acres trois quarts vingt-huit perches, & reste quatorze.

DEUXIÉME QUESTION.

Supposé que la marche du son soit de onze cens quarante-deux pieds par secondes, au bout de combien de tems entendra-t-on le bruit d'un canon, à la distance de cinq milles?

Au bout d'un quart-d'heure, il me répondit: En vingt-trois secondes, sept troisiémes, & reste quarante-six.

TROISIÉME QUESTION.

Supposé qu'on plante trois mille cinq cens quatre-vingt-quatre brocolis en rangées, qui soient à quatre pieds l'un de

l'autre, & que de sept pieds en sept pieds on plante un brocolis dans un rectangle, combien d'espace ces brocolis occuperont-ils?

En moins d'une demi-heure, il dit qu'il faudroit deux acres, un quart, huit perches & demie.

QUATRIÉME QUESTION.

Quelle dimension donnerai-je à mon Menuisier, pour me faire une mesure cubique qui tienne un quartier de Malte, espéce de liqueur faite avec la Dreche?

Cette question pour le coup exerça toutes ses facultés. Il m'avoua qu'on ne lui en avoit point proposé de plus fortes; mais bien loin de s'en rebuter, il n'en parut que plus empressé de la résoudre. Il me dit même qu'il y avoit des épines, & qu'il les arracheroit. Il ne prit plus part à notre conversation: on l'auroit jugé insensible à tout ce qui l'environnoit, excepté cependant à son pot de bierre, auquel il eut recours plus d'une fois. De mon côté, je ne lui donnai aucune assistance, l'abandonnant entierement à lui-même, comme j'avois

fait pour les autres questions. J'ajoûterai encore qu'il n'avoit aucune marque dont il pût s'aider pour compter. Enfin au bout d'une heure il me dit, que c'étoit un peu plus de vingt-cinq pouces trois quarts par côté, mais que vingt-six pouces seroient trop; ce qui est en effet très-exact.

Il finit par me donner le compte des pintes de bierre qu'il avoit bues *gratis* chez environ soixante Particuliers depuis l'âge de douze ans, en me spécifiant combien chez chacun d'eux: le tout se montoit à cinq mille cent seize pintes, dont deux mille cent trente chez le Duc de Kingston. Après avoir couché ce plaisant mémoire sur le papier, je lui ai redemandé combien il en avoit bu chez tel ou tel en les prenant au hazard, il me donna toujours le même nombre de pintes qu'il m'avoit d'abord désigné.

Je suis, &c. Signé HOLLIDAY, Mathématicien.

✻

II.

Notice de différens Ports de la Grande-Bretagne.

Saint Davids-Head, c'est-à-dire, la Tête de Saint David, est le plus occidental des Promontoires du pays de Galles. Il s'avance beaucoup sur la Mer d'Irlande. La ville de Saint David est à peu de lieues du Cap. Ce n'est point un lieu de commerce. Elle n'est remarquable que par sa Cathédrale qui est d'une ancienne structure, mais dont une grande partie est tombée en ruine. C'est à la derniere pointe de ce Cap que sont ces Rochers dangereux nommés *l'Evêque & ses Clercs*. Il y vient de prodigieuses volées d'oiseaux qui y séjournent depuis le mois d'Avril jusqu'à celui d'Août, tems auquel ils quittent le Cap.

Cardigan est situé à l'embouchure de la riviere de Tivy, sur laquelle il y a un pont de pierre qui conduit dans le Comté de Pembroke. Cette Ville est ancienne, considérable & bien peuplée. On y fait un grand commerce avec l'Irlande, & en particulier il en sort

beaucoup de plomb qui s'exporte au grand avantage du pays. La baye de Cardigan est grande, & s'étend depuis l'embouchure de la riviere de Tivy jusqu'à l'Isle de Bardsey. Il y a dans cette baye plusieurs Havres propres à contenir les petits Bâtimens. Aucun de ces Havres n'est commerçant, & ne mérite qu'on s'y artête. On a dans cette baye depuis sept jusqu'à dix brasses d'eau, & il y vient souvent des Bâtimens allant ou venant d'Irlande pour y faire de l'eau. Quand le vent de Nord-Ouest est violent, les Navires allant de Chester à Dublin, viennent se réfugier devant l'Isle de Bardsey.

Caernarvon est situé sur le détroit qui sépare Anglesey des autres parties du pays de Galles. La Ville est petite, mais bien bâtie & propre : les habitans reçoivent fort bien les Etrangers. La baye a un bon ancrage de cinq à quinze brasses.

Holyhead est le lieu où l'on prend le Pacquebot pour l'Irlande. Il est directement vis-à-vis de Dublin, & c'est le plus sûr & le plus court passage sur le canal Saint-Georges. C'est une petite Isle, & il n'y a qu'un Village com-

posé d'un amas confus de maisons couvertes de chaume, bâties sur le Roc. Quoique l'apparence en soit méprisable, il y a cependant de bons logemens pour les passagers qui y sont fort bien traités. Quand le vent le permet, le Pacquebot de Dublin y arrive trois fois par semaine. Ces Pacquebots sont plus grands que ceux qui vont en Hollande, le canal de Saint-Georges étant un passage fort orageux en hyver.

Dumfries est un lieu considérable & marchand, au point qu'on l'appelle le *Liverpool d'Ecosse*. Il est près de la bouche du Nith. Les rues sont spacieuses, & le Château, quoiqu'ancien, est fort. La marée, qui remonte jusqu'à six milles, amene de petits Bâtimens, & les plus grands peuvent même remonter jusqu'à quatre milles. *Wigton* est près de la bouche de la riviere qui se décharge dans la baye du même nom. C'est un bon Port fort bien situé, surtout pour les Plantations Amériquaines. Son entrée est étroite.

Le Promontoire, nommé *Mull-de-Galloway*, s'avance beaucoup sur la Mer d'Irlande. Le passage qui est à l'Est est un bon chemin pour les Vaisseaux,

mais peu fréquenté, si ce n'est par les Pacquebots qui passent entre l'Ecosse & l'Irlande.

L'Isle de *Man* est à une égale distance de l'Angleterre, de l'Ecosse & du pays de Galles. La Capitale s'appelle *Castle-Town*. Le Château, où il y a garnison, est situé au fond de la baye, près de l'extrémité méridionale de l'Isle. Il a été bâti par Gutherd, Roi de Man, l'an 960. Il n'en est pas plus exposé à tomber en décadence, étant construit de marbre grossier, mais très-solide.

Douglats est une Ville très-riche & bien peuplée, & pourvue d'un fort marché. C'est un très-bon Havre pour les Vaisseaux chargés. Il a un mole commode qui s'étend au loin sur la Mer.

Péel est remarquable par son Château, qui est la derniere Forteresse de l'Ecosse. C'est la prison ordinaire des malfaiteurs. Plusieurs Marchands s'y sont établis depuis peu.

Toute la Côte qu'on vient de décrire, à l'exception des Ports dont on a parlé, est très-dangereuse par les rochers qui la bordent. On l'évite soigneusement, à moins que d'avoir de bons Pilotes.

Passons

Passons aux principaux Ports d'Irlande.

Capecléar est une Isle où il y a un Château, sous le canon duquel les Vaisseaux viennent se mettre à l'abri. C'est la pointe la plus méridionale de l'Isle, & il y a toujours quelques Vaisseaux de guerre destinés à protéger la Côte contre les Pirates.

Le Havre de *Baltimore* est commode & sûr pour tous les vents. La Ville est peu commerçante.

La baye de *Rosse* étoit ci-devant très-fréquentée. Depuis qu'un banc de sable en bouche l'entrée, le commerce est tombé, & cette Ville n'est plus qu'un Village.

La Ville de *Kinsale* est jolie, bien bâtie, riche & bien peuplée. Sa position est dans un sol abondant, près de la bouche de la riviere de Bandon. Le Havre & la baye sont très-sûrs. Il y a un fanal pour guider la nuit les Vaisseaux. Deux Forts situés l'un vis-à-vis de l'autre, défendent la baye de toute insulte, & les fortifications de la Ville la garantissent de tout danger du côté de la terre.

La Ville de *Cork*, Siége d'Evê-

ché, est située sur la riviere de Lee ; à six milles de la Mer. Elle est d'une forme ovale. Ses murailles & la riviere qui l'environne la rendent inaccessible, si ce n'est par ses ponts. La bouche de son Havre a deux milles de large. Les grands Vaisseaux vont aborder à un lieu nommé le Passage, à six milles de la Ville. Les petits Bâtimens vont jusqu'à l'entrée de Cork. Ce Port est un des plus commerçans du Royaume, & il en sort plus de beurre, de bœufs & de suif que de tous les autres Ports du Royaume.

Youghall est à l'embouchure de Blackwater. La convenance de son Havre & la fertilité du pays voisin y attirent beaucoup de Marchands qui rendent la Ville florissante.

Dungarvan est sur la baye de même nom. Son Havre seroit assez commode, s'il y avoit plus de marée. La Ville est entourée de murs, mais peu commerçante.

Waterford est une grande Ville située fort avantageusement pour le Commerce. Son Havre qui est très-sûr est commandé par le Fort de Duncannon. Les Vaisseaux les plus chargés viennent jusqu'à la Ville, quoiqu'elle

soit à une grande distance de la Mer. Le confluent des rivieres de Sure & de Barrow, forme le Havre de Waterford. La Citadelle est au Sud de la Ville.

La Ville de *Wexford* est grande. Son Havre n'est bon que pour les Vaisseaux qui ne tirent pas plus de douze ou quinze pieds d'eau. Ceux qui demandent plus d'eau, sont obligés de charger & de décharger dans une petite baye, où il y a assez d'eau, mais où il n'y a point d'abri contre les vents de l'Ouest.

Le Havre de *Wicklow* situé à l'embouchure de la riviere de Letrim, est étroit, & ne peut recevoir que de petits Bâtimens, de sorte qu'il y a peu de commerce dans cette Ville. Ce qu'on appelle le Château, n'est qu'un rocher environné d'une forte muraille.

On connoît si bien le Port de *Dublin*, qu'il est inutile de s'y arrêter ici.

Vient ensuite *Drogheda*, situé sur une baye du même nom, avec un bon Havre, dans lequel on ne peut entrer cependant qu'avec un bon Pilote. La Ville est ancienne & assez commerçante.

La baye de *Dundalk* a un mauvais Havre, où il ne va guères que des Bateaux de Pêcheurs. La Ville étoit anciennement fortifiée. C'est aujourd'hui une Place ouverte.

La Ville de *Carlingford* est située à l'embouchure de la riviere de Newry, au Sud d'une baye du même nom. Le Havre est sûr & prodigieusement vaste, ayant quatre lieues de long & deux de large dans l'endroit où il est le plus étroit. Il a depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau. Comme la Ville est un peu écartée, son commerce n'est pas proportionné à la bonté de son Havre. Elle est d'ailleurs peuplée, & quoiqu'elle ne soit pas d'une force remarquable, elle peut faire une bonne défense du côté de la Mer.

Dundrum est située sur un rocher qui commande la baye & le Havre de même nom. La baye est spacieuse, ayant trois milles de long & un & demi de large. Les montagnes voisines pourroient servir à guider les Navigateurs, si elles n'étoient pas souvent cachées par les brouillards & les nuages qui rendent cette baye fort dangereuse.

La petite ville de *Strangford*, située

sur un golphe de même nom, est ainsi appellée à cause de la rapidité prodigieuse d'un courant qui s'y porte. Le golphe ou lac a environ quatre milles de large, & environ dix-sept de long. La Mer va vers le Nord jusqu'à Newtown. La marée y coule comme une eau retenue par une écluse, à raison de six milles par heure ; de sorte qu'un bateau entraîné par ce courant, va aussi vîte qu'une fléche. Au milieu du passage, vers l'entrée, il y a un long rocher très-dangereux même dans le calme, à cause de la force du courant. Le rivage est périlleux par-tout, excepté en quelques endroits, dont les gens du pays ont connoissance.

Carrickfergus a un excellent Havre sur une baye de même nom, & un fort Château sur un roc. Il y a un mole pour recevoir les bateaux qui ne sont pas fort chargés. Les plus grands arrivent devant la baye, où il y a une suffisante profondeur d'eau.

Belfast située au fond de la même baye de Carrickfergus, est une des principales villes d'Irlande, tant pour la beauté du lieu & par le nombre de ses habitans, que pour la force du Commerce

& de la Navigation. Il y a un Havre commode, avec une profondeur d'eau suffisante.

Magée est une Isle sur la Côte Orientale de la même baye de Carrickfergus. C'est entre ce lieu & le Main qu'est le Havre, qui est fort dangereux.

La ville de *Colerain*, située sur le rivage de la riviere de Bann, est belle, murée & spacieuse. Elle seroit très-propre au Commerce, si elle avoit un Havre commode. Mais le courant y est si rapide, que les Vaisseaux un peu chargés ne peuvent y entrer.

Londonderry, Ville Episcopale, est située sur le Foyle. C'est le centre du Commerce de ce canton-là. Les plus forts Vaisseaux peuvent aller jusques dans le Port, où il y a quatre ou cinq brasses d'eau. Cette Place fait un très-grand commerce dans l'Amérique & même dans les Colonnies Françoises. La Ville n'est pas grande, mais bien bâtie; les rues sont pavées, & les maisons toutes de pierre. Une belle Eglise & un marché spacieux concourent à son ornement.

Lough-Foyle est une baye voisine,

ayant quatorze milles de long, & près de sept de large.

Lough-Swilly, lac d'eau salée, s'étend à vingt milles au Sud dans le pays. Il a cinq milles de large à son embouchure, & près du milieu il y a une Isle nommée Inch. On pourroit placer mille voiles en sûreté dans ce lac; cependant on n'en fait aucun usage, & l'on n'y commerce point.

Sheephaven est une baye, au fond de laquelle se trouve un bon Havre; mais l'un & l'autre sont si écartés & si reculés, que les Navigateurs Anglois y sont même étrangers.

Killybegs, bonne baye & bon Havre, n'est pas plus fréquenté, ainsi que Donnegall, baye voisine.

Ballishannon est bâtie sur une riviere qui se jette dans la baye de Donnegall. On y fait un commerce passable.

Le Havre de *Sligo*, situé dans une baye de même nom, est si commode, que des Vaisseaux de deux cens tonneaux peuvent arriver jusqu'au Port. Il y a un vieux Château, & la Ville est assez peuplée. On y fait un commerce, qui, sans être considérable, est le

plus étendu de cette partie de l'Irlande.

III.

RÉCIT du naufrage du Vaisseau le Doddington Indiaman. *Extrait du Journal de Evan-John.*

Le 27 Mai 1755, nous partîmes de Santiago en compagnie de trois autres Vaisseaux. Comme nous étions meilleurs voiliers qu'eux, nous les laissâmes derriere nous, & nous fîmes un voyage assez heureux jusqu'au Cap de Gullas, d'où nous repartîmes le 6 Juillet. Nous tournâmes vers l'Est jusqu'au 16 du même mois, & nous nous éloignâmes de douze dégrés cinquante minutes de ce Cap. Ce fut ce jour-là même, qu'environ une heure après minuit le Vaisseau toucha contre terre, & qu'en moins de 20 minutes il fut entierement naufragé. La nuit étoit obscure & fâcheuse, & nous n'eûmes d'autre avertissement que le cri de ceux qui faisoient la garde. La Mer emporta dans presqu'un moment une grande partie de l'équipage. Le Vaisseau fut bientôt brisé; il ne nous resta que le bas bord pour nous y tenir. Notre Ca-

pitaine, nommé Samson, me dit que sur son estime nous devions être à quatre-vingt-dix lieues de terre, qu'il falloit que nous eussions échoué contre un écueil inconnu, & que c'étoit peut-être celui-là même, où le Dauphin s'étoit perdu. Nous nous attendions à chaque minute à être emportés par la Mer. En conséquence le Capitaine nous avoit dit adieu, en souhaitant que nous pussions nous rejoindre dans l'autre Monde. Nous fûmes en effet enlevés dans l'instant, & dix d'entre nous furent portés sur un petit roc, où nous fûmes obligés de nous serrer les uns contre les autres, afin de conserver quelque chaleur. La rigueur du tems & notre triste situation nous faisoient desirer impatiemment le jour. En nous éclairant, il nous donna peu de consolation, puisque nous nous trouvâmes sur un rocher désert, à deux lieues de la partie du continent, appellé Chaos dans l'Atlas du Pilote Indien, où il est à trente-trois dégrés trente minutes Sud. Avec les instrumens de Hadley, ce lieu est à trente quatre dégrés Sud de latitude, & avec ceux de Davis à trente-trois

dégrés quarante - quatre minutes (1). Quelques autres personnes de l'équipage furent portés sur le même roc, & plusieurs d'entr'eux étoient cruellement maltraités de leur chûte. Enfin, de deux cens soixante & dix hommes qui étoient à bord, il ne s'en sauva que vingt-trois.

Nous restâmes sept mois dans ce misérable endroit, ne subsistant que de poissons, d'oiseaux de Mer, & du peu de provisions que le naufrage porta sur ce roc. Pendant ce tems-là, le Charpentier, qui heureusement étoit du nombre de ce peu d'élus, bâtit une espéce de chaloupe que nous nommâmes l'*Heureuse Délivrance*. Pendant notre séjour dans cette petite Isle, quelques-uns d'entre nous firent des tentatives à la faveur de la petite chaloupe, pour chercher des provisions à la terre voisine qui en étoit à deux lieues. Mais ces barbares habitans les chasserent, & tuerent même un des nôtres dans cette expédi-

(1) On a cru devoir conserver exactement toutes ces positions, afin de fixer celles d'un écueil si dangereux.

tion. Nous y trouvâmes les débris de deux Vaisseaux, qui y avoient, ainsi que nous, fait naufrage. Par les pierres qui étoient encore placées avec quelque sorte de régularité, nous jugeâmes que quelques malheureux y avoient construit une habitation, ce qui nous fut confirmé par les ustenciles que nous y trouvâmes. Il est remarquable que nous fûmes tous en parfaite santé pendant tout le tems que nous fûmes sur ce rocher, nonobstant toutes les fatigues incroyables & les autres incommodités que nous eûmes à essuyer. Le 18 Février, jour auquel la grande chaloupe fut finie, nous partîmes pour Delagoa. Mais avant que de partir, une nouvelle circonstance ajoûta à nos peines. On avoit sauvé du naufrage une caisse d'argent comptant que les Officiers vouloient conserver pour les propriétaires, & que l'équipage vouloit se partager. L'avis du plus fort l'emporta : les gens de l'équipage qui étoient en plus grand nombre, s'emparerent du trésor & le garderent. Les courans qui portoient au Sud, s'opposoient à notre voyage. Ce retard, joint au peu de provisions que nous avions, rendit notre

sort plus terrible encore que dans le lieu que nous quittions. Un morceau de biscuit se vendoit jusqu'à cent sols, monnoie de France, & nous n'avions chacun par jour qu'une once & demie de porc salé. Arrivés à Delagoa, nous trouvâmes d'autres Bâtimens qui nous transporterent à Madagascar, d'où la plûpart allerent à Madras.

Cet événement, plus vrai que celui de Robinson Crusoë, est plus fait pour exciter la compassion.

IV.

An Essay upon Money and Coins. 8°. Hawkins.

ESSAI sur l'Argent & les Monnoies, 8°. *Chez Hawkins 1757.*

L'objet de cet ouvrage, est de développer la nature & la théorie de la Monnoie. Pour préliminaire, l'Auteur a cru devoir donner une idée générale de ce qui constitue une Nation puissante & commerçante. Ce premier Chapitre est traité avec une précision qui encourage le Lecteur le moins curieux. Il regarde le produit des terres & du tra-

vail comme les vraies & les uniques sources de l'opulence. Après avoir remonté à l'origine des Arts & du Commerce, il s'arrête à démontrer la valeur de l'industrie. Ce n'est pas, dit-il, une très - grande quantité d'argent qui annonce de la vigueur dans le Corps d'une Nation ; c'est plutôt la juste distribution de l'argent. L'oisiveté est le poison de la société, la source du vice, du trouble & de la confusion. C'est l'avant coureur de la détresse publique. L'industrie produit précisément les effets contraires. Il y a une infinité de moyens pour l'animer. Tels sont des loix sages & soigneusement maintenues, des réglemens bien entendus, tant sur le Commerce intérieur, que sur l'étranger, de bons exemples, une attention particuliere de la part du Magistrat à réprimer tout vice & toute immoralité, de l'exactitude à tendre une main secourable au malheureux qui ne l'est pas par sa faute, un mépris marqué pour ceux qui employent les ruses & la chicanne, enfin une vigilance particuliere pour que la foi publique soit intacte.

De-là l'Auteur passe aux échanges des denrées qui avoient lieu avant l'intro-

duction de la Monnoie. Ils ne pouvoient pas toujours subsister : on en démontre les inconvéniens & l'insuffisance. M. Law & quelques autres ont avancé, que l'argent monnoyé avoit été donné d'abord par l'acheteur, comme un gage pour la valeur de ce qu'il achetoit, gage qui se rachetoit ensuite. L'Auteur combat ce sentiment : il regarde l'argent monnoyé comme une balance fixe qui évalue toutes les denrées, & un équivalent suffisant pour toutes sortes de contrats & d'acquisitions. En conséquence, il prétend que cette balance doit être invariable, & que tout marché fait à la charge de payer une somme d'argent convenue, doit être exécuté & tenu à la rigueur, sans avoir égard aux changemens que les circonstances & le tems peuvent avoir apportés dans la valeur des espéces.

Il soutient aussi que toutes les méthodes artificielles, par lesquelles on cherche à augmenter la masse des espéces & la circulation, ont été suivies des plus pernicieuses conséquences. Tel est son raisonnement. Supposons que la somme totale de l'argent qui circule dans le Royaume, se monte à cent

millions, dont vingt en argent comptant, & quatre-vingt en papiers de crédit, tant au Public qu'aux Particuliers. Si l'on veut augmenter la masse, comme, par exemple, de dix millions, il arrivera nécessairement ou que les denrées hausseront de dix pour cent dans leur valeur nominale, ce qui les enchérira tellement que l'Etranger n'en prendra plus, ou bien cette addition de papier de crédit absorbera & emportera dix millions d'argent de crédit. Enfin l'un & l'autre de ces deux inconvéniens aura lieu en partie, ce qui entraînera nécessairement une banqueroute générale. Ces observations sont suivies de quelques autres qui ne sont pas moins judicieuses sur le cri général des particuliers, & sur leurs plaintes de ce qu'il n'y a pas assez d'argent dans le Royaume. » Le Mendiant, qui n'a » rien en propriété & rien à échanger, » seroit encore plus misérable, s'il y » avoit une plus grande quantité d'ar» gent dans la Nation. Les denrées les » plus communes enchériroient en ce » cas au point qu'il périroit de faim & » de besoin. A entendre le Fermier, » il seroit plus opulent, s'il y avoit

» plus d'argent, parce qu'il vendroit » plus cher son bled; mais il ne prend » pas garde qu'il a lui-même d'autres » besoins qu'il payera plus cher, & que » d'ailleurs le Seigneur lui enchérira » sa Ferme. On en peut dire autant du » Marchand. Tant que les denrées se » maintiendront dans leurs valeurs res» pectives, personne en particulier ne » gagnera à vendre ses denrées plus » cher. Le défaut d'industrie ou celui » de frugalité, ce sont-là les grandes » sources de la misere.

L'Auteur finit par traiter des échanges. Il abrége tellement lui-même ce sujet, qu'on ne pourroit l'extraire sans le répéter. Cet essai tient encore plus qu'il n'annonce; aussi a-t-il été fort goûté en Angleterre.



V.

RÉFLEXIONS sur le Gouvernement Anglois.

Tandis que j'étois à Portsmouth, ce glorieux arsénal qui fait l'honneur & la force de ce Royaume; (honneur un peu fanné à la vérité depuis quelque tems) je pris une matinée pour faire un tour à l'Isle de Wight. La curiosité me porta naturellement à aller voir la Capitale qui est Newport. Comme on découvre de-là le Château de Carisbrook, je ne manquai point de prendre le plan de ce célèbre Château, où un Monarque (Charles I.) a été son propre prisonnier. Ne puis-je pas me servir de cette expression, quand il s'agit d'un Roi enfermé dans un Château, dont le gouvernement est à sa propre disposition?

Mais pour quitter ce triste sujet de réflexions, & venir ici à un autre objet, qui est cependant encore assez triste, je trouvai la situation de ce Château vraiment Royale, quoique le bâtiment fût entierement en ruine. Ce ne

peut pas être là, disois-je, la place où il y a tant d'Officiers employés avec de forts appointemens; il faut certainement qu'elle soit ailleurs. Cependant j'eus beau m'informer, je vis bien à mon grand regret que c'étoit-là la vraie place de Carisbrook. Je regardai aussi-tôt dans la note que j'ai faite pour mon amusement des sommes que paye la Nation pour les garnisons, pensions & Gardes des places. Je trouvai que ce Monceau de pierres ne pouvoit se garder à moins de quarante mille livres par an de dépenses. Je vis qu'on avoit jugé indispensable d'y entretenir un Gouverneur, un Lieutenant du gouvernement, un Major, deux Ingénieurs, un Chapelain & des Canoniers sans nombre, &c. &c. Persuadé que je trouverois beaucoup d'hospitalité dans une si forte Place, je frappai à une vieille porte que j'aurois pû faire tomber d'un coup de pied. Les deux seuls Officiers que j'y vis en fonction, étoient une espéce de portier qui vendoit du pain, du fromage, & de la petite bierre, & un homme déguenillé qui tiroit de l'eau d'un puits très-profond. Je demandai où étoient tous ces Mes-

sieurs, qui, vû la force de leur salaire, étoient fort en état de tenir table ouverte pour la réception des voyageurs: on me répondit, Monsieur, ils sont tous à Londres, & la plûpart sont Membres du Parlement. Nous ne les voyons que dans les tems d'élection, & ils n'y restent qu'un jour ou deux. Cette réponse me jetta dans une foule de réflexions mélancoliques. Peut-on en faire d'autres, lorsqu'on pense que cette pauvre Isle, autrefois si opulente, est ruinée par d'indignes Pensionnaires, par des Officiers postiches, par des Escrocs, par des Parasites, & par cet essain de Sauterelles, qui, &c. &c.

VI.

MÉTHODE pour extraire du Sucre des Plantes communes, par M. Marggraf.

Les Plantes que j'ai examinées chymiquement, dans la vûe d'extraire du sucre de leurs racines, & qui en rendent beaucoup, sont très-communes dans plusieurs contrées, & ne deman-

dent ni un terrein favorable, ni une culture assidue. Telles sont :

1. La Poirée blanche, *Cicla Officinarum.*
2. Le Chervis, *Sisarum Dodonæi.*
3. La Beterave.

On peut connoître la racine des plantes qui contiennent du sucre par ces caractéristiques. Si vous coupez les racines en morceaux & les nettoyez avec soin, elles auront un goût fort agréable. Et si vous les examinez dans le microscope, vous y distinguerez des particules blanches chrystallines, qui sont un vrai sucre.

Le sucre étant un sel qui se dissoud dans l'eau-de-vie, j'imaginai qu'on pourroit aussi l'extraire de la plante avec de l'eau-de-vie de la meilleure & de la plus forte qualité. Pour déterminer provisoirement la quantité de sucre qui pourroit se dissoudre par cette méthode, je mis dans un verre une once du meilleur sucre & du plus fin bien pulvérisé, avec quatre onces de la plus forte eau-de-vie. Le tout étant bien digéré, je le fis bouillir, & le sucre fut parfaitement dissous. Pendant que la

dissolution étoit encore chaude, je la passai à travers un linge fin dans un autre vase. Je le bouchai exactement, & j'eus le plaisir au bout de huit jours de voir le sucre se former de nouveau en beau crystal. Pour reussir dans l'expérience, il faut que le vase & le sucre soient bien secs, & l'eau-de-vie bien rectifiée.

M'étant ainsi instruit & préparé, je pris des racines de poirée blanche, & les ayant coupées en tranches bien minces, je les fis sécher au feu, en observant de ne les pas brûler. Je les réduisis en poudre un peu grossiere, & je la laissai sécher une seconde fois, parce qu'elle contracte facilement l'humidité. Tandis qu'elle étoit encore chaude, j'en mis huit onces dans un verre, & je versai dessus seize onces d'eau-de-vie si forte qu'elle allumoit la poudre à canon. Le vase étant à moitié plein, après l'avoir bien bouché, je le mis dans un bain de sable jusqu'à ce que l'eau-de-vie commençât à bouillir, ayant soin de bien remuer la poudre, afin qu'elle ne prît pas au fond.

Aussi-tôt que l'eau-de-vie eut com-

mencé à bouillir, j'ôtai le vase du feu & je versai la mixtion aussi vîte qu'il me fut possible dans un sac de toile, en le pressant bien pour en exprimer toute la liqueur. Je passai ensuite cette liqueur dans un linge fin, tandis qu'elle étoit encore chaude, & je la mis dans un vase de verre que je bouchai bien, & que je tins dans un lieu chaud. La liqueur fut trouble au commencement; mais au bout de quelques semaines, on vit paroître un sédiment chrystallin qui avoit tout le caractere d'un sucre impur qui étoit rempli de chrystaux épais. Pour purifier davantage la liqueur, je la fis dissoudre une seconde fois dans l'eau-de-vie, & je continuai, comme j'avois fait, avec le sucre ordinaire.

Par cette premiere expérience, je tirai des trois racines ci-dessus mentionnées les quantités suivantes de sucre.

1. D'une demi-livre de racine de poirée blanche, une demi-once de sucre pur.

2. D'une demi-livre de chervis, une once & demie de sucre pur.

3. D'une demi-livre de beterave, une once un quart du même sucre.

Ces expériences prouvent que l'eau de chaux n'est pas nécessaire, comme l'ont prétendu quelques Chymistes, pour sécher & épaissir le sucre, puisqu'il se crystallise sans cela.

Etant bien assuré qu'il y avoit un sucre réel dans les plantes, je m'occupai à chercher une maniere moins dispendieuse de l'extraire, & je crus que la meilleure voie seroit, 1°. d'exprimer le jus des plantes, de purifier ensuite ce jus, & de le préparer à la crystallisation par l'évaporation; 2°. de bien purifier les crystaux qui en proviendroient.

Je pris une certaine quantité de chervis, j'en coupai les racines fraîches en petites parcelles, & je les pilai de toute ma force dans un mortier de fer. Je les mis ensuite dans un sac de toile, & j'en exprimai le jus dans une presse préparée à cet effet; après quoi je versai de l'eau sur les racines qui étoient restées dans le sac, & je les pressai une seconde fois. Je mis ensuite toute la liqueur dans des vaisseaux propres, & je la tins dans un endroit frais pendant quarante-huit heures. Au bout de ce tems, elle se clarifia, & il s'amassa au

fond une substance farineuse. Je versai alors tout doucement la liqueur, & je la passai à travers un linge fin dans un autre vaisseau.

La premiere clarification ainsi faite, j'ajoûtai quelques blancs d'œuf à ce jus que je fis bouillir dans une poële de cuivre en l'écumant continuellement, jusqu'à ce qu'il ne parût plus d'impureté sur la surface. Je la passai encore, de sorte que la liqueur étoit alors aussi transparente que le vin le plus clarifié. Je fis bouillir encore de nouveau la liqueur dans une moindre poële, jusqu'à ce qu'elle diminuât considérablement, & je continuai ainsi en de plus petits vaisseaux, de sorte qu'il ne resta plus qu'un Sirop assez épais, que je tins dans un lieu chaud pendant six mois, au bout duquel tems, le sucre s'arrêta sur les côtés du vase en forme de crystaux. Pour purifier ces crystaux, je mis le vase dans de l'eau chaude, & quand la chaleur eut rendu la mixtion fluïde, je versai la liqueur & les crystaux dans un vase de terre à large ouverture, dont le fond étroit étoit percé de plusieurs trous. Je mis ensuite ce vase dans un autre, & je les laissai dans un endroit

Par ce moyen le sirop tomba par gradations dans le vaisseau d'en bas, & les crystaux resterent dans le supérieur.

Je mis alors ce sucre crud dans du papier brouillard plié de différentes façons, & je le pressai légerement dans le filtre. Cela le rendit plus pur, le papier imbibant beaucoup du sirop visqueux & tenace qui étoit attaché à ce sucre.

Après l'avoir ainsi dégagé de ses impuretés, je le fis dissoudre encore dans l'eau. Je le passai à travers une toile claire je le fis bouillir, & je lui fis prendre la consistence d'un sirop épais. J'y versai ensuite un peu d'eau de chaux, & je le fis encore bouillir jusqu'à ce qu'il filât. Après cela je l'ôtai du feu & je le remuai pendant tout le tems qu'il fut à refroidir; puis je versai le tout dans des vases de terre bien cuite, ayant la forme d'un cône & bien bouchés avec un fouloir de bois. Je mis ces vases dans d'autres plus épais. Quand ils eurent été huit jours dans un lieu tempéré, & que le sucre se fut rempli de crystaux, j'ôtai le fouloir pour laisser écouler le sirop, & séchant encore le sucre par le moyen du papier brouillard comme auparavant,

j'eus la satisfaction de le voir aussi beau que le meilleur sucre de Saint Thomas, connu sous le nom de *Moscorod*. On observera que ce sirop sert au même usage que la Thériaque commune.

On peut par la même opération extraire du sucre de la poirée blanche & de la beterave. Celui de chervis est meilleur que celui de beterave; mais celui de poirée blanche est le meilleur de tous.

J'essayai d'en extraire des tiges & des feuilles de ces plantes, mais je n'en obtins qu'une sorte de terre. Il est singulier que les racines de ces plantes contiennent du sucre, tandis que les tiges & les feuilles en sont entierement destituées.

Ne seroit-il pas fort avantageux pour les pauvres habitans de la campagne, de se procurer à leur porte du sucre, au lieu de l'acheter fort cher? Ils n'auroient même pas besoin de suivre d'un bout à l'autre l'opération que je viens de prescrire : il leur suffiroit d'exprimer le jus, de le purifier un peu, & de le faire bouillir jusqu'à la consistence de sirop.

De plus, ces expériences nous ap-

prennent que les contrées qui produisent les cannes de sucre, n'en produisent pas exclusivement, puisque la Nature en a fourni toutes les autres.

J'ai fait depuis des expériences sur tous les autres végétaux : les carottes rendent un jus fort doux, mais qui ressemble plutôt au miel qu'au sucre. On en peut dire autant des courges. Le chiendent n'en fournit point du tout. J'en ai tiré un peu des panais, ainsi que de l'aloes Américain. Le jus sorti par l'incision qu'on fait en hyver à l'arbre du boulleau, rend une espéce de manne. Enfin les raisins humectés & ensuite pressés donnent un sirop qui contient un peu de sucre.

VII.

RÉFLEXIONS *sur les Insectes qui ravagent les Livres.*

Il y a un très-petit insecte qui dépose au mois d'Août ses œufs sur les Livres, & spécialement sur les feuilles les plus proches de la couverture. C'est une espéce de Mitte assez semblable à celle qui se trouve dans le fromage, laquelle mitte change d'état & devient

escargot. Lorsque le tems de leur transformation approche, ces insectes cherchent à prendre l'air, & mangent tout ce qui se trouve sur leur chemin, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'extrémité du Livre.

Pour dégoûter ces Mittes des Livres, les Relieurs font usage d'une pâte qui attire ces insectes, & à laquelle ils mêlent des amers, tels que l'absynthe. Cette mixtion ne réussit pas toujours. Les sels minéraux que tous les insectes haïssent, sont le meilleur reméde & même le seul. Il faut mêler à la pâte dont on a parlé le sel connu sous le nom de *Arcanum duplicatum*, l'alun & le vitriol. Avec cette précaution, on peut être assuré que les Livres seront garntis de toute insulte.

M. *Prediger*, qui a fait imprimer à Leipsick en 1741 des instructions aux Relieurs Allemands, leur conseille, entre autres choses, de faire leur pâte avec de l'empois, au lieu de farine dont ils se servent. Il veut qu'on mêle de l'alun pulvérisé avec du poivre fin, & qu'on en soupoudre les Livres, leur couverture & les tablettes sur lesquelles ils sont. Il est aussi d'avis que dans les mois de Mars,

Juillet & Septembre, on frotte les Livres avec un morceau d'étoffe de laine trempé dans de l'alun pulvérisé.

Peut-on trop prendre de précautions pour conserver ce qui seul peut transmettre nos connoissances à la postérité?

On a remarqué que les Livres imprimés sur du papier fabriqué en Angleterre, sont rarement attaqués des vers.

VIII.

EXPÉRIENCES *sur la force du feu, faites avec un Verre Ardent concave de dix pieds de diametre.*

Le Verre ardent dont il est ici question, a trois pieds de diametre. Il rassemble les rayons du Soleil à la distance de dix pieds, où leur force est inconcevable. Mais il y a un point qui en rend l'application très-difficile; c'est qu'on ne trouve point de substance sur laquelle on puisse appliquer les objets de l'expérience, qui ne soit elle-même détruite aussi-tôt par la force du feu, tandis qu'il agit sur le sujet même. La substance dont on use en cette occasion, est un morceau de charbon de

bois qui conſerve ſa nature pendant quelques momens, avant que d'être conſumé. Mais la grande difficulté conſiſte en ce qu'il eſt impoſſible de fondre en verre aucun des métaux qui ſont l'objet de l'expérience. Le métal expoſé ſur le charbon, reſte en état de fuſion juſqu'à ce qu'il ſe diſſipe en vapeurs ou en petites parcelles; juſques-là il eſt toujours métallique, de ſorte qu'on ne peut s'en ſervir pour examiner les principes des métaux, ce qui eſt le grand objet de ces expériences.

La raiſon du peu de ſuccès de cette tentative, c'eſt que le charbon abonde en parties huileuſes & ſulphureuſes, de ſorte que quoique le feu ſépare d'abord les parties ſulphureuſes, en décompoſant les métaux, le charbon leur en redonne de nouvelles; & conſéquemment la ſéparation des autres principes ne ſe fait point, & les métaux reſtent toujours métaux.

On y expoſe encore la plus belle porcelaine de la Chine, & pourvû que la piéce ſoit épaiſſe, & qu'on en ait ôté le vernis, l'expérience réuſſit aſſez. Mais entre tous les différens eſſais, celui qui a le moins manqué, a été

fait avec la matiere ordinaire dont les Orfévres font leur coupelle, qui eſt une pâte d'os calcinés, en ſe ſervant pour ſubſtance d'une pierre à feu griſe. Cette pâte de coupelle tient long tems les métaux en fuſion au foyer du verre, ſans ſe fondre, à l'exception cependant du plomb. Au reſte, il faut uſer avec grande précaution des pierres à feu qui ſe briſent, ſi on les échauffe trop violemment. Pour éviter cet accident, il faut les échauffer par gradation, juſqu'à ce qu'elles ſoient toutes rouges; après quoi il n'eſt rien qu'elles ne ſupportent, pourvû qu'on les garantiſſe de l'air froid qui les feroit fondre à l'inſtant.

Il ne faut pas omettre qu'il eſt beſoin que le tems favoriſe l'opération. Le milieu du jour eſt le tems le plus convenable; & comme il faut que le métal ſoit dans un état uniforme de fuſion pendant long-tems, il faut auſſi que le Soleil ſoit clair & ſans aucun nuage pendant tout le tems de l'opération.

On a fait diverſes expériences ſur le fer, le cuivre, l'étain & le plomb.

On plaça un morceau de fer forgé de la peſanteur d'une Drachme ſur un

morceau de charbon au foyer du Verre ardent. Il ſe rougit à l'inſtant, & ſe couvrit d'une croûte de matiere ſemblable à la poix. Si on ôte le fer en cet état, cette matiere noire forme une écaille épaiſſe qu'on fait tomber en ſouflant, & qui noircit la ſurface du fer. Cette écaille ſe forme des parties ſulphureuſes qui reſtent ſur le fer, avant qu'il s'exhale. Si on laiſſe le fer plus long-tems dans le foyer, la croûte noire diſparoît, & toute la ſubſtance du métal ſe fond & s'écoule comme de l'eau. C'eſt alors qu'elle eſt très-claire & qu'elle jette à plus d'un pied de diſtance des étincelles très-brillantes. Si on recueille ces étincelles ſur du papier, & qu'on les laiſſe refroidir, elles forment autant de globes de fer réguliers & creux, ayant la forme de bombes ou de grenades.

Si l'on ſoufle les cendres pendant le procédé, tout le fer s'en va en étincelles, & il n'en reſte rien; mais s'il tombe quelque cendre entre les charbons & le fer fondu, ce dernier ceſſe d'étinceller & reſte en fuſion. Quelquefois le feu vitrifie les cendres du charbon, & le verre ainſi produit nage

ſur la ſurface en petites gouttes rondes, blanches, noires ou rouges.

On mit enſuite un morceau de fer de la même peſanteur ſur une pierre à feu. Il devint rouge & ſe forma en maſſe fluïde & épaiſſe, ſans étinceller aucunement. La matiere fondue fuma conſidérablement, & devint par dégrés comme de l'huile. Si on l'ôte dans cet état, ce n'eſt plus du fer, c'eſt une ſubſtance caſſante faite en forme de pointe d'aiguille, & approchant de la nature du verre. Si on la laiſſe plus long-tems dans le foyer, l'extrême chaleur la vitrifie entierement, la pierre ſe fond avec, & le tout devient émaillé de couleur brune. Ce qu'il y a de particulier au fer, c'eſt qu'il conſume le charbon plus promptement qu'aucun autre métal.

Le cuivre expoſé au foyer blanchit d'abord à ſa ſurface, noircit enſuite & ſe couvre d'écailles noires & irrégulieres, juſqu'à ce qu'il fonde. Si, lorſqu'il blanchit, on l'ôte du foyer, lorſqu'il refroidit, la blancheur diſparoît, & il reprend ſa couleur ordinaire. Cette blancheur lui vient du ſel arſénical du cuivre, qui étant volatil s'éleve d'a-

bord. Le noir qui lui succéde provient du soufre qui se sépare du métal, lorsqu'il est prêt à fondre. Si on place le cuivre sur un morceau de charbon, il se fond en peu de momens ; & quand il est fondu, il rend une belle flamme qui diminue petit à petit, jusqu'à ce qu'il soit totalement évaporé. En exposant le même cuivre sur la coupelle, il fondit bien-tôt & rendit une fumée épaisse sans flamme, & après être fondu il tourna en huile. En l'ôtant du feu & le laissant refroidir, il se change en une substance de couleur brune, qui n'est pas ductile sous le marteau. Si on casse cette masse en poudre, elle devient rouge comme du cinabre d'antimoine, & en la regardant dans le microscope, on y voit des parties transparentes qu'on prendroit pour autant de rubis, & cette matiere semble un verre rouge. Cette matiere vitrifiée forme un verd qui garde peu de tems cette couleur, & devient bleu. Ce verre d'ailleurs n'est autre chose que le métal dépouillé de ses parties sulphureuses, auxquelles il doit sa malléabilité. Il résulte de cette expérience, que la base du cuivre est une terre rouge capable de se vitrifier, que

cette terre reçoit sa forme métallique de la mixtion du soufre, qu'on peut dépouiller le cuivre de ce soufre en le calcinant dans le feu, que l'huile de charbon rend au cuivre sa nature métallique, mais qu'elle n'opere pas tant sur le cuivre que sur le fer.

L'étain exposé au foyer du verre sur un morceau de charbon, fond à l'instant & rend une grande fumée blanche, jusqu'à ce qu'il se consume totalement en vapeur, & qu'il n'en reste rien.

Si on expose de l'étain calciné sur la coupelle, il se forme une croûte transparente crystalline. Quand on l'ôte en cet état & qu'on l'expose de nouveau sur du charbon, cette matiere redevient de l'étain pur & parfait, le charbon lui rendant l'huile dont elle s'étoit dépouillée. On remarque que l'étain se dépouille facilement de son soufre, & s'en revêt de nouveau très-promptement. Sa base est une terre qui peut se vitrifier, mais plus difficilement.

Le plomb exposé au foyer sur du charbon fond à l'instant & fume considérablement. Si on le met sur la pierre à feu, il en reste une matiere huileuse semblable à de la résine, qui, étant re-

froidie, forme une infinité de bluettes, comme du talc. Cette matiere est tendre au toucher & verte, ou d'un jaune tirant sur le rouge. Ces expériences prouvent qu'il y a dans le plomb une partie sulphureuse volatile, qui est de la nature de l'huile de substance végetale.

Si l'on expose au foyer de ce Verre ardent une drachme ou deux de vif-argent, il s'évapore & fait une fumée fort épaisse. Si au lieu de Mercure crud, on expose du Mercure calciné auparavant, il reste de cette matiere une poussiere légere & raréfiée comme de l'écume, qui étant conservée dans le foyer, devient une espéce de verre jaune contenant des paillettes couleur d'argent. Il résulte de cette expérience, qu'il y a dans le vif-argent un soufre qui peut s'en séparer, mais qu'aussi-tôt qu'il en est séparé, il perd sa fluïdité, & que la base du Mercure est une chaux ou une terre rouge qui ne se vitrifie pas, étant si volatile qu'elle s'évapore aussitôt qu'elle se fond.

Enfin on peut conclure de toutes ces expériences, que le fer, le cuivre, l'étain & le plomb sont composés de ma-

tiere vitrifiable & de matiere huileuse ou de soufre. Ce soufre est le même que celui des animaux & des végetaux. La terre est donc uniquement ce qui les différencie. Cette terre se vitrifie différemment dans chacun de ces métaux ; mais c'est au soufre commun qu'ils doivent tous leur malléabilité, leur opacité, & leur brillant.

IX.

EXPÉRIENCES sur les Mines de cuivre de Wicklow en Irlande, par M. Bond, *Médecin, extraites de sa Lettre adressée à M.* Thompson.

Ayant eu occasion d'aller à Dublin, je visitai les sources qui en sont à trente-huit milles. Je fis plusieurs expériences sur ces eaux, & je vous en envoye le résultat, afin de désabuser le Public des fausses impressions qu'on a voulu lui donner d'une transmutation réelle : doctrine ridicule qui anéantit les qualités essentielles des corps, qualités imprimées par le grand Créateur, pour distinguer les substances matérielles les unes des autres, & qui sont par conséquent intransmutables.

Cette eau coule d'une riche mine de cuivre. Son goût est acide & piquant & sa couleur d'un bleu clair. Elle est reçue & recueillie dans des trous, où l'on met des barres de fer, qui, après y avoir été trois mois, sont entierement consumées, & l'on trouve au fond des trous une quantité de cuivre plus considérable que ce qu'on y avoit mis de fer, en forme de sable très-grossier. Ce fait est confirmé par plusieurs expériences répétées depuis la premiere découverte qui en est dûe à M. John, un des Propriétaires de la Mine.

Comme cet effet est certainement produit par quelque principe agissant dans l'eau, je demanderois d'abord quel est ce principe, & je ferai une mention particuliere des expériences faites dans la vûe de le découvrir.

PREMIERE EXPÉRIENCE.

Je pris de l'eau du courant dans l'endroit où les barres de fer sont placées, & j'y versai une solution de sel alkalin, d'où il s'éleva une forte effervescence, & il se précipita beaucoup de substance brune & épaisse.

COROLLAIRE.

Il s'ensuit donc que cette eau contient un fort acide, avec une solution de la substance précipitée.

DEUXIÉME EXPÉRIENCE.

J'y mis de l'eau forte, autrement dite de l'esprit de nitre, & je remarquai qu'aussi-tôt l'acier détruisit la couleur bleue.

COROLLAIRE.

Il faut conclure de-là, que la substance précipitée par l'alkali dans la premiere expérience, fut dissoute dans la seconde par l'acide au point de transmettre tous les rayons de la lumiere.

TROISIÉME EXPÉRIENCE.

Ayant mis quelques clous de fer dans cette eau, ils furent en quatre minutes tout-à-fait couverts d'une substance de couleur de cuivre, ou avec un microcospe d'un pouce & demi de foyer je ne pus pas discerner le fer: seulement les clous acquirent alors quatre grains. L'eau produisit le même

effet sur l'argent & sur l'étain, mais non sur l'or.

COROLLAIRE.

L'accroissement de pesanteur & la couleur n'avoient d'autre cause que l'adhésion des particules de la matiere dissoute dans l'eau par un acide qui ne put pas pénétrer l'or.

QUATRIÉME EXPÉRIENCE.

Afin de déterminer la quantité & la qualité de la matiere contenue dans cette eau, je mis deux drachmes de petits clous de fer dans trois onces d'eau, & après les y avoir laissés vingt-quatre heures, j'en trouvai la surface couverte d'une écume épaisse semblable à l'eau calybée de Spa. L'eau perdit sa couleur bleuë & son goût vitriolique. Elle étoit tout-à-fait transparente, & il y avoit au fond une quantité de poudre qui étant séchée pesoit quatorze grains. Cette poudre fondue produisit douze grains de cuivre pur. Les clous perdirent huit grains dans l'eau, & plusieurs se couvrirent d'une lame solide de pur cuivre. L'eau dans laquelle étoient ces clous, étant filtrée & évaporée, donna

un vitriol verd ressemblant à tous égards au *sal martis*, & qui opéra les mêmes effets en le faisant dissoudre, & en le mêlant avec une teinture astringente.

CINQUIÉME EXPÉRIENCE.

En filtrant & en faisant évaporer l'eau même de la source, j'en obtins du vitriol bleu dont la base est le cuivre.

Il suit de toutes ces expériences, que l'acide minéral est la qualité active qui réside dans cette eau; qu'étant mêlé avec la mine de cuivre, il s'unit avec ce métal, & forme un vitriol qui s'y dissout, & qui reste jusqu'à ce qu'il rencontre le fer qu'on y met; qu'alors il est plus puissamment attiré par le fer que par le cuivre, de sorte qu'il ronge le fer & le change en un vitriol qui se dissout de même, & qui est entraîné dans le courant de l'eau, tandis que le cuivre abandonné par l'acide tombe par sa gravité spécifique au fond du trou. Tout ce procédé est une simple précipitation du cuivre par le moyen du fer. C'est donc très-improprement qu'on a voulu y supposer la transmutation du fer en cuivre.

Enfin, pour qu'il ne reste aucune dif-

ficulté là-deſſus, j'ajoûterai les obſervations ſuivantes.

1°. L'eau qui eſt dans ces trous eſt couverte d'une écume épaiſſe, occaſionnée par des bulles d'air qui s'élevent ſur la ſurface, ce qui eſt un ſigne évident de la diſſolution du fer.

2°. Ce fer eſt conſumé par gradation, & il abonde comme le vieux fer en dépreſſions irrégulieres, ſymptomes certains qui annoncent qu'il eſt rongé par un acide.

3°. Le ruiſſeau d'eau qui y coule, eſt chargé d'ocre rouge, qui étant jetté dans un grand feu, eſt attiré par l'aimant. Comme on ne trouve cet ocre que là, il paroît que c'eſt une partie du fer diſſout dans l'eau.

4°. La quantité de cuivre qui ſe trouve dans les trous, après que le fer en a diſparu, ſurpaſſe tellement celle du fer, qu'on m'a aſſuré que ſouvent une tonne de fer produit, ou plutôt précipite une tonne & demie de cuivre. Ce dernier fait prouve ſuffiſamment que le fer n'eſt pas converti en cuivre, puiſque, ſuivant la table de Newton, la gravité ſpécifique du cuivre eſt à celle du fer comme 9000 à 7645.

X.

DESCRIPTION des Mines de Charbon de Caſtle-Comber.

La Mine de ce charbon extraordinaire eſt ſituée à Caſtle-Comber, village d'Irlande, à ſoixante milles Sud-Oueſt de Dublin. Ce charbon brûle dès le premier inſtant qu'on le met au feu, ſans faire la moindre fumée. On voit ſeulement paroître une flamme bleue fortement empreinte de ſoufre, qui paroît conſtamment au-deſſus du feu. Ce phénomène mérite d'autant plus l'attention des curieux, que tous les autres combuſtibles, comme le bois, la tourbe, & les mottes rendent une fumée ſale & mal-ſaine qui infecte toute l'Atmoſphère à trois lieues à la ronde. Ce charbon ſe trouve dans une couche de pierre noire de chaux marbrée, & on le tire du trou à la profondeur de ſoixante & dix ou quatre-vingt pieds. On le ſort de la Mine en morceaux de cent ou deux cens livres peſant, & ſa couleur eſt alors d'un beau bleu de Japon agréablement émaillé avec du ſou-

fre. La proportion de ce ſoufre qui eſt répandu dans les entrailles de ce précieux combuſtible, a produit aux habitans & à ceux des pays voiſins l'avantage d'un meilleur climat. Il n'y eſt plus queſtion d'air nébuleux, ni impur : un Atmoſphère clair & brillant y a ſuccedé, & ils ont un Ciel d'azur, tandis même que le reſte du Royaume eſt environné des brouillards épais de l'hyver. Le Docteur Méad, quelque tems avant ſa mort, étant inſtruit des qualités de ce charbon, rendit publiquement juſtice à ſon utilité. Il ajoûta qu'il étoit perſuadé que, ſi l'on ſe ſervoit de ce charbon dans la Ville de Londres, le climat deviendroit auſſi ſain pour le moins que celui de Naples, étant encore plus tempéré & exempt des chaleurs exceſſives ; qu'il n'y avoit pas à douter que la fumée du charbon ordinaire étoit ſi pernicieuſe, qu'elle enlevoit tous les ans des milliers de perſonnes, par les maladies épidémiques qu'elle occaſionnoit. Une autre utilité qu'on en pourroit retirer, & qui ne ſeroit pas moins conſidérable, ce ſeroit de l'employer ſur Mer dans les voyages de long cours. Perſonne n'ignore que le charbon or-

dinaire eſt une vraie peſte pour les Matelots, la fumée qui en ſort étant ſujette à rentrer dans le Vaiſſeau au moindre ſoufle de vent, mêlée avec les vapeurs de la Mer qui ajoûtent encore à ſon infection. Le charbon de Caſtle-Comber procureroit au contraire un Atmoſphère pur & exempt de toutes ces mauvaiſes vapeurs. Il ſeroit en même tems un antidote certain contre le ſcorbut. Il eſt bien conſtant qu'il ſeroit ſuffiſamment empreint de ſoufre pour opérer ce bon effet. C'eſt de quoi l'on s'eſt convaincu par plus d'une expérience. Entr'autres, on prit un chat dont on mit la tête ſur la flamme bleuë qui ſort du feu de ce charbon. En peu de minutes, l'animal commença à ſe débattre & tomba enfin comme mort. On l'enleva immédiatement de la flamme ; à l'aide de la machine pneumatique on pompa tout l'air ſulfureux & raréfié qui étoit dans ſes reins, & on y ſubſtitua un air frais qui rendit à l'animal la vie & l'uſage de ſes jambes.

Tous les Médecins & Apoticaires du pays conviennent qu'il n'y a preſque jamais de maladies chroniques, ni de fiévres épidémiques ; qu'il n'y a preſque

point d'exemples de malades attaqués du ſcorbut ou d'aucunes maladies cutanées, ce qu'ils attribuent à la pureté de leur air qui eſt purgé continuellement par les vapeurs ſulfureuſes. Tous les habitans en effet ont un air vif & leſte, qui les fait diſtinguer des habitans du Nord.

On achete ce charbon quatre ſols, monnoie de France, le cent peſant, encore les frais de tranſport y ſont-ils compris juſqu'à dix milles à la ronde. On le tranſporte ſur des traîneaux particuliers qui ſont d'une ſimplicité admirable. Ils ne coûtent pas quarante-huit ſols monnoie de France, bois & façon. Le plus chetif cheval traînera juſqu'à mille peſant, & cela ſans gâter les chemins. Voici en quoi conſiſte l'humble méchaniſme de cette utile machine. Ce ſont deux fléches de bois de freſne traverſées par cinq ou ſix piéces de bois attachées ſur un eſſieu quarré. Cet eſſieu eſt fixé ſi immédiatement ſur les roues qu'il tourne avec elles, par le moyen d'un aiguillon tortillé qui n'a pas un pouce de diamétre, & qui poſe dans deux trous pratiqués exprès dans les fléches. En tirant, le cheval entraî-

ne l'aiguillon qui force l'eſſieu de tourner avec lui. L'eſſieu donne enſuite le mouvement aux roues qui tournent en même tems. Il eſt certain qu'il y a moins de frottement dans une voiture ainſi fabriquée, n'y ayant qu'un ſeul point de l'eſſieu de la courbe qui en ſoit affecté. D'un autre côté, les roues étant baiſſes, & n'ayant pas quatorze pouces de diamétre, elles donnent plus de pente, & la charge étant plus près du cheval, il en tire plus aiſément. Quelquefois l'aiguillon ſort de ſes trous, & il ſemble alors que toute la machine eſt diſloquée; mais on en eſt quitte pour le replacer, & il n'y paroît plus.

Rien n'eſt plus difficiſe à allumer que ce charbon, & quand on n'eſt pas au fait, on a beaucoup de peine à y parvenir. Le vrai moyen de l'éteindre, c'eſt de le ſoufler: il eſt ſi délicat qu'il ne ſupporte pas le ſoufflet. Tout l'art conſiſte à le bien arranger, & à y laiſſer un trou pour y placer au milieu un peu de charbon ordinaire avec quelques allumettes allumées. Il faut enſuite attendre une heure & demie, quelquefois deux heures, au bout deſquelles on eſt bien dédommagé de ſa

patience par une éruption ſoudaine du feu le plus clair & le plus agréable. Le charbon ainſi allumé durera huit ou neuf heures de ſuite. La chaleur qu'il rend eſt dix fois plus vive que celle d'aucun autre charbon d'Angleterre. Il fait encore de très-bon feu pour la cuiſine. La viande qu'on y rotit étant d'une couleur & d'un goût au-delà de toute expreſſion. Enfin ce charbon eſt très-propre & net, ne laiſſant pas la moindre ordure après lui. La braiſe qui en reſte peut ſervir aux pauvres, ou bien elle ſert aux Forgerons qui l'employent, & qui l'achetent quarante-huit ſols le baril.

La commodité du tranſport ajoûte encore à ſon éloge, puiſque la Mine n'eſt pas loin de la riviere de Waterford, qui reçoit des Bâtimens de cent canons.



XI.

LETTRE du Docteur Jean Fothergill *à la Societé de Médecine de Londres, ſur un Gomme très-aſtringente.*

La nouvelle Gomme aſtringente qu'on a découverte en Afrique, eſt épaiſſe & caſſante, de couleur rouge, tirant ſur le noir, & d'ailleurs fort opaque. Si cependant on la caſſe en très-petites parcelles, elles ſont d'un rouge tranſparent.

Elle n'a point d'odeur; mais dès qu'on la met dans la bouche, on la trouve fortement aſtringente, quoiqu'agréable. La plus grande partie s'y diſſout promptement. Rien n'eſt en même tems plus ſtiptique. Si on la jette dans l'eau, les ſix ſeptiémes ſe fondent promptement, lui communiquent un goût aſtringent, & la colorent d'un rouge foncé; ce qui reſte ſans ſe diſſoudre, ſemble réſineux. Cette gomme diffère du Senega en ce qu'elle eſt beaucoup plus caſſante; du ſang de Dragon, en ce qu'elle ſe diſſout dans l'eau; & des deux par ſa ſtipticité re-

marquable. Sans ces différences, on la prendroit ſans contredit à l'apparence pour du ſang de Dragon.

On m'avoit envoyé des eſſais d'une autre Gomme rouge & épaiſſe, qui provient ſans doute d'un autre arbre, puiſqu'elle ne ſe diſſout pas ſi promptement, & qu'elle eſt d'un goût amer & déſagréable.

La premiere fois que j'en entendis faire mention, ce fut dans une conſultion avec le feu Docteur Oldfield ſur une diarrhée chronique très-obſtinée qui avoit réſiſté à toutes ſortes de remédes. Ce Médecin nous aſſura qu'il avoit ordonné avec ſuccès cette drogue en pareil cas. Je la cherchai en conſéquence chez plus d'un Apoticaire, & je ne la trouvai qu'à Yorck. Le poſſeſſeur n'en avoit qu'une petite quantité qu'il avoit achetée à bord d'un Vaiſſeau venu de Guinée.

Je parcourus enſuite nos Voyageurs d'Afrique, & voici ce que je trouvai dans les voyages de Moore :

EXTRAIT d'une Lettre d'inſtruction du Gouvernement du Fort Jacques à l'Auteur, alors Facteur à Brucoë, ſur la riviere de Gambi, datée du 27 Mai 1733.

Il y a une liqueur rouge qui coule abondamment de l'écorce d'un arbre nommé *Pau de ſangue*, (le mot de *Pau* eſt une corruption du mot Portugais, *Palo*, qui ſignifie bois), en y faiſant une inciſion, & en peu de tems elle s'épaiſſit juſqu'à la conſiſtence d'une gomme d'un très-grand prix. C'eſt pourquoi vous m'obligerez de faire vos efforts, pour nous en procurer une grande quantité.

En réponſe à cette Lettre, l'Auteur en envoya un échantion de Brucoë, qu'on prit pour de vraie gomme d'Adragan. Il ſe donna beaucoup de mouvement pour tâcher d'en ramaſſer : mais comme on lui en apportoit de toutes les eſpéces juſqu'à des dix & douze livres à la fois, il avoit beaucoup de peine à trouver ſur cette quantité deux livres de vraie gomme d'Adragan ; le reſte n'étoit que de la gomme de Sene-

gal, beaucoup moins parfaite.

On peut conclure de tout ce qu'on vient de dire, qu'il ſe trouve de cette vraie gomme aſtringente, & que ce ſeroit une nouvelle découverte à joindre à toutes celles qui ont été faites ſur la matiere médicale. Peut-être même en tireroit-on parti dans le commerce, ſur-tout pour les couleurs.

Les maladies où cette drogue ſemble le plus néceſſaire, ſont la diarrhée habituelle, les fleurs blanches, & généralement toutes les incommodités qui viennent de relâchement & d'acrimonie.

XII.

OBSERVATIONS ſur l'Arrack.

Le préjugé général eſt que l'Arrack eſt fait avec du ris : je l'avois toujours cru juſqu'à plus ample information. Mes recherches ſur ce ſujet m'ont appris, que le meilleur Arrack de Goa eſt fait du jus de l'arbre de Coco de la maniere ſuivante. On ſe fournit à cet effet de vaiſſeaux de terre qui ont un gros ventre & un col étroit, quoique large. Ainſi chargé de ces vaiſſeaux, on mon-

te ſur l'arbre. Auſſi-tôt qu'on a coupé un nœud, on attache à l'orifice un de ces vaiſſeaux de terre, afin que la liqueur y découle. On fait d'autres inciſions ſemblables, & on y attache autour des pots de terre. Quand on eſt deſcendu, on prépare un grand vaiſſeau pour recevoir le ſuc, & on laiſſe ordinairement le tout en cet état pendant la nuit, qui eſt le tems où l'arbre rend le plus de liqueur. On y retourne le lendemain, & on vuide tous ces vaiſſeaux de terre dans celui de bois, où la liqueur s'épaiſſit, commence à fermenter, & s'éleve juſqu'au haut du baquet. Quand la fermentation eſt finie, la liqueur débarraſſée du ſuperflu, ſe vuide dans un autre vaiſſeau. Etant ainſi diſtillée, elle eſt de la nature de ce que nos Diſtillateurs appellent nos bas-Vins. Cette liqueur eſt ſi foible qu'elle s'aigriroit bien-tôt ; mais on la diſtille encore une fois, & c'eſt en cet état qu'on nous l'envoye. Quoique cette liqueur nous ſemble auſſi forte que le Malt, elle n'a en effet que le tiers ou le quart de ſa force : car on rectifie le dernier dans l'eſprit de vin. La moitié de ces eſprits eſt du Malt, tan-

dis que dans le meilleur Arrack de Goa, les esprits de ce suc n'en occupent qu'une sixiéme ou huitiéme partie. On extrait de l'Arrack de quelques autres arbres; mais le plus commun, le plus abondant & le plus facile à extraire, est celui de Coco.

Lorsque je vins demeurer en Amérique, j'y trouvai l'Erable dont on extrait dans le printems le suc, dit d'*Erable*, en y faisant un trou. On en fait une liqueur qui est d'usage. Personne jusqu'ici n'avoit pensé à l'employer autrement; j'imaginai d'en faire la même chose que les Indiens font du jus de Coco, puisque ces deux liqueurs sont fort semblables pour le goût. Après l'avoir fait fermenter pendant vingt-quatre heures, je le fis distiller & rectifier, & l'esprit qu'on en tira étoit aussi parfait que celui que donne l'Arrack des Indes Orientales.

Il est vraisemblable que le Sycomore & le Bouleau donneroient le même esprit; & si cette expérience réussit, elle ne peut qu'être avantageuse pour les Colonies Américaines.

XIII.

DESCRIPTION de quelques animaux de l'Amérique Septentrionale.

Le *Carcajou* est un animal carnacier qui habite les cantons les plus froids de l'Amérique Septentrionale. Il pese communément depuis vingt-cinq jusqu'à trente livres. Sa longueur depuis la tête jusqu'à la queue est de deux pieds, & sa queue seule a huit pouces de long. Il a la tête courte & épaisse vis-à-vis du reste du corps, les yeux fort petits, les machoires très-fortes & fournies de trente-deux dents aigues. Il est très-fort & très-furieux pour sa taille. Quoique carnacier, il est si lent & si pesant, qu'il serpente plutôt sur la neige qu'il n'y marche. Il faut convenir que presque tout ce qu'on vient d'en dire n'annonce guères un animal carnacier.

Suivant sa marche, telle qu'on vient de la dépeindre, on voit qu'il ne peut guères saisir d'autre proie que le Castor qui est aussi lent que lui. Encore cela n'arrive-t-il que l'Eté, lorsque le Castor est hors de sa cabane. L'Hyver le

Carcajou borne ses efforts à rompre & à détruire la cabane dans l'espérance de surprendre ainsi le Castor, ce qui n'arrive pas souvent, parce qu'au moindre bruit que ce dernier entend, il se retire sous la glace. Au reste, étant forcé l'hyver d'aller chercher dans les bois des provisions fraiches dont il est fort gourmand, le Carcajou saisit ce moment pour l'attaquer.

Une autre chasse qui réussit quelquefois à cet animal carnacier, c'est celle de l'Elan, autrement dit Caribou ou Cerf du Canada. Ce dernier a coutume de choisir l'hyver sa retraite dans quelque lieu où croît l'*Anagyris fetide*, connue sous le nom de *Féve de Treffle*, qui lui sert de nourriture. Lorsque la terre est couverte de cinq ou six pieds de neige, il se fait des routes pour y arriver. Le Carcajou suit sa manœuvre, grimpe sur un arbre voisin de son passage, saute sur lui & lui coupe la gorge dans le moment. Rien ne peut sauver cette proie de la force & de l'attaque d'un aussi dangereux ennemi.

Le Caribou est une espéce de Cerf. Rien n'est plus léger, & il court sur la neige presqu'aussi vîte que sur la ter-

re, parce que ses ongles sont garnis de poils épais qui l'empêchent de glisser. Il se fait ainsi que l'Elan une retraite dans les bois sous la neige, & y est également exposé à l'invasion du Carcajou, qui d'un autre côté ne l'attaque jamais en pleine campagne, n'étant pas accoutumé à perdre son tems, ni à risquer des combats réglés.



I.

PORTUGAL.

ALOYSII Antonii Verneii Equitis Torquati, Archidiaconi Eborensis de Re Logica, ad usum Lusitanorum adolescentium, libri sex, &c. » Traité de » Logique en six Livres, à l'usage de » la Jeunesse Portugaise. Par M. *Louis-* » *Antoine Verney*, Archidiacre d'E- » vora. A Rome 1757. *in*-8°. «

QUOIQUE cet ouvrage soit imprimé à Rome, & que l'Auteur même y soit établi, nous avons cru qu'il convenoit d'en faire honneur au Portugal. M. *Verney*, Portugais célebre, n'est pas inconnu aux Lecteurs de notre Journal: celui de Mars 1755. pag. 10. en parle avec éloge, & donne une idée très-avantageuse de la premiere édition de sa Logique faite à Rome en 1751.

Cette premiere édition n'étoit qu'en cinq Livres: celle-ci est distribuée en six, & l'Auteur y a fait encore quelques

autres changemens. Plusieurs endroits qui pouvoient laisser quelque embarras aux Lecteurs, ont été refondus, ou éclaircis par des notes. Quelques-uns ont été plus développés, d'autres au contraire racourcis: enfin l'Auteur en a retouché soigneusement la diction.

Pour prouver la bonté de cet ouvrage, il suffiroit d'observer que la Logique de M. *Verney* est adoptée en Italie par plusieurs Evêques, & par différentes Ecoles. Mais elle n'est pas moins estimée de Sçavans d'Allemagne. Les Actes de Leipsick du mois de Sptembre 1754 en donnant l'extrait des premiers ouvrages de l'Auteur (1) & de celui-ci, en ont porté ce jugement général. » C'est dans cet esprit que le Sça- » vant M. *Verney* a publié des élé- » mens de Philosophie à l'usage de la » Jeunesse Portugaise, ouvrage très- » propre à former l'esprit & à donner » de la pénétration. Ces élémens sont si » bien faits, qu'aucun Ecrivain moder- » ne en ce genre ne peut lui être com-

(1) *Apparatus ad Philosophiam & Theologiam, &c. Romæ 1751. 8°. De Re Metaphysicâ Libr. IV. Ibid. 1754. 8°.*

» paré ou du moins préféré . . . Quant » à sa maniere d'écrire, elle est sans » contredit très-pure & d'une élégance » soutenue. Nous admirons principale- » ment sa grande lecture: elle est telle » que nous croyons qu'il y a peu de » Sçavans en Allemagne qui connois- » sent mieux ce qu'il y a de bon dans » *Leibnits*, *Thomasius*, *Wolf*, *&c.* & » qui puissent en faire un meilleur » choix. « Et en un autre endroit: » Tout l'ouvrage est semé d'une érudi- » tion qui décele dans ce Philosophe » une multiplicité de connoissances » qui s'allient rarement ensemble. . . . » Elle brille sur-tout dans ses notes, » où l'on voit que l'Auteur a lû avec » beaucoup de discernement & les an- » ciens & les modernes. De plus, on » apperçoit dans tous ses Ecrits une fran- » chise, une candeur singuliere, un » esprit éloigné de toute partialité, un » discernement délicat & toutes les au- » tres qualités d'un bon Maître de Phi- » losophie, qualités qui se trouvent au- » jourd'hui très-rarement réunies dans » nos Philosophes. « (1)

(1) Hæc præclarè intelligens Verneius, vir Il-

Cependant les Jésuites de Portugal firent contre la Logique de M. *Verney* une satyre vive & piquante, intitulée *Furfur* (le son); mais il ne daigna pas répondre à une piéce frivole dictée par l'injustice & la jalousie.

Donnons une idée de l'ouvrage de M. *Verney*.

lust. & Rever. elegantissimæque doctrinæ, instituit elementa Philosophiæ proponere juventuti Lusitanæ, quibus rectè & ad intelligendi subtilitatem & ad explicandi elegantiam conformaretur. In quo ei res ita feliciter successit, ut non habeamus inter recentiores hujus generis scriptores qui ei vel comparari possint vel præferri . . . Tùm verò genere utitur scribendi sine cacozeliâ puro & totâ suâ forma, id quod caput rei est, elegante. Imprimis admirati sumus lectionis copiam . . . . ut vix V. C. in ipsâ Germaniâ esse putemus qui *Leibnitii*, *Thomasii*, *Wolfii*, *Rudigeri*, *&c.* bona melius norit, aut quæ omnes bona habeant melius delecta coagmentarit. . . . Totum autem opus variâ eruditione respersum & vestigiis doctrinæ omnigenæ impressum est . . . . . Notulæ etiam subjectæ, unde varia & cum delectu instituta lectio apparet & veterum & recentiorum. Tùm toto opere candor quidam ingenuus, alienus à partium studio animus, judicandi dexteritas, aliæque bonæ Philosophiæ Magistri virtutes, rarissimè hodie in eo genere hominum conjunctæ, agnoscuntur.

Le premier Livre contient l'Histoire de la Logique, morceau sçavant & d'une précision singuliere. On en recherche ici l'origine; ensuite on en décrit les vicissitudes & les révolutions d'âge en âge. L'Auteur parcourt rapidement les anciennes Ecoles de la Gréce depuis *Zénon Eléate*, jusqu'à *Epicure*, dont il rapporte les Canons. De-là il passe à la Logique des Chrétiens, à celle des Arabes, & à celle des Scholastiques. Il reconnoît que les premiers essais de réformation dans la Dialectique sont dûs à *Ramus*; qu'il a le premier secoué le joug du Péripatétisme, & qu'il a été le précurseur de *Bacon*. C'est au commencement du dix-septiéme siécle, & à l'ouvrage du dernier, intitulé *Novum Organum*, que M. *Verney* fixe l'époque de l'entiere réformation de la Logique. Viennent ensuite *Gassendi*, qu'il regarde comme le Restaurateur de la Logique, *Hobbes* lié d'une amitié fort étroite avec *Gassendi*, mais qui n'en fut pas plus religieux, (*non obscurè in Epicureismum inclinans*), *Descartes*, l'Auteur de l'art de penser, & *Mallebranche*. M. *Verney* caractérise habilement tous ces Philo-

sophes. Suit le renouvellement de la bonne Logique, dont l'exposition termine le Livre. L'Essai de *Lock* sur l'Entendement humain; l'Art Critique de *le Clerc*; l'Essai de Logique de *Mariotte*; l'Introduction à la Philosophie de la Cour de *Thomasius*; la Philosophie Synthetique de *Rudigerus*; les ouvrages de *Wolf*; ceux de quelques autres Philosophes Allemands, & le Systême de Réflexions de M. de la *Crose*, sont ici bien appréciés.

Le deuxiéme Livre traite de la nature & de la nécessité de la Logique

Il est traité dans le troisiéme des idées & de leurs signes; dans le quatriéme du jugement & de la nature du raisonnement, ou de la *Raticination*; dans le cinquiéme de la connoissance de la vérité, & dans le sixiéme de la recherche de la vérité. A la fin est un *Appendix* sur l'Art Syllogistique, ou l'*Argumentation*.

Si après les Journalistes de Leipsick & ceux d'Italie, nous osons hazarder notre jugement sur cette excellente Logique, nous ne connoissons point d'ouvrages en ce genre qui réunissent autant

de bonne Critique, de Méthode & de bonne Philosophie. Non-seulement elle nous paroît très-propre à former l'esprit des jeunes gens pour qui elle est destinée; mais nous croyons qu'elle peut être encore très-utile aux Maîtres, & leur donner des vûes sur l'*Art de penser*. Par-tout l'Auteur montre cette franchise, ce caractère de modestie & cette sage défiance qui font tant d'honneur à *Gassendi*, le moins présomptueux des Philosophes.



ALLEMAGNE.

I.

PLAN einer Academie zu Bildang des Verstandes und herzens junger leute, &c.

PLAN d'une Académie pour former l'esprit & le cœur des jeunes gens. 1758. *in*-8°. sans lieu d'impression.

Quid dulci voveat nutricula majus alumno,
Quam sapere. Horat.

L'Auteur de cet ouvrage qui a paru en Suisse, & principalement à Zuric, est M. *Wieland*, établi dans cette Ville, & déja connu par beaucoup de bons écrits.

Tout le monde convient, que l'éducation de la Jeunesse est l'affaire la plus importante, & chacun se plaint des défauts sans nombre de la façon dont elle est élevée chez nous. Si je voulois projetter ici quelques idées Platoniques, je pourrois proposer d'assez bons moyens pour satisfaire solidement à toutes les plaintes qui peuvent être faites sur cette matiere. Mais je ne ferois rien de nouveau, & toutes mes spéculations

n'auroient apparament d'autre effet que les projets de Raphaël, dans l'Utopie de Thomas Morus. Ce ſont-là des caprices Scolaſtiques, diroient ceux qui connoiſſent le monde ; l'exécution en eſt impoſſible, parce qu'ils ſont trop incompatibles avec nos préjugés dominans, & parce qu'ils nous ſuppoſent bien plus raiſonnables que nous n'avons envie de l'être. Je me réduis donc maintenant à jetter ſur le papier, non pas mes foibles penſées, comme on dit ordinairement, par une très-fauſſe modeſtie, mais les meilleures & les plus réfléchies que je ſois en état de produire, ſur l'établiſſement d'une Académie ; & je tâcherai de les arranger de maniere qu'elles ne ſoient pas tout-à-fait inutiles.

Pour donner à mon plan plus de perfection, je ſerai ſans doute obligé de conſulter les anciens Grecs, qui, comme on ſçait, ont ſur cet article, & dans beaucoup d'autres, de grandes prérogatives ſur nous, tellement que nous devrions les regarder ici comme nos précepteurs. Car nous ſerions encore plongés dans l'ignorance des tems barbares, ſi l'on n'avoit pas tiré de la pouſ-

ſiere & publié leurs écrits. Je veux donc, pour m'appuyer ſur une bonne baſe, me donner la légere peine d'examiner les idées des Anciens ſur l'éducation, & de faire voir comment ils dirigeoient une affaire dont ils croyoient que toutes les circonſtances importoient beaucoup à l'Etat.

Autant que je puis me rappeller les obſervations que j'ai faites en liſant les anciens Auteurs, je trouve que toute la méthode de leur éducation & de leur inſtruction étoit fort différente de la nôtre. Parmi nous, la premiere partie de la vie juſqu'à l'adoleſcence ſe paſſe d'une maniere très-ridicule, & ce n'eſt ſûrement pas trop dire, que d'oſer avancer que c'eſt le tems où l'on jette les malheureux fondemens de toute notre future détérioration. L'inſtruction ni la diſcipline ne ſont point fondées ſur la nature de l'ame humaine, & de chaque ſujet en particulier. On ſe contente d'exercer la mémoire par la méthode mal-à-droite & longue d'apprendre le Latin, où cependant le très-petit nombre de ceux qui en profitent le plus, ne parvient pas ſeulement à un dégré médiocre. Toutes les

autres facultés de l'ame reſtent en attendant incultes & en friche ; elles s'amolliſſent par leur inaction, & pour ainſi dire, ſe rouillent. On nous garde ainſi, comme par force & en dépit de la Nature, dans une longue enfance ; en ſorte qu'un homme de ſeize à dix-huit ans, qui a été fouetté dans les Ecoles pendant plus de huit à dix ans, pour l'amour des Auteurs claſſiques, ne s'en trouve ni plus ſçavant ni plus ſpirituel, quoique, ſelon les apparences, il ait été conduit aux plus pures ſources de la véritable érudition & du bon goût.

Sous les premiers Empereurs Romains, lorſque les Ecoles publiques devinrent plus fréquentes dans cette Nation, autrefois toute martiale, on faiſoit lire également à la Jeuneſſe les Auteurs des Grecs & Latins, comme des Auteurs claſſiques. Mais *Quintilien* nous apprend que l'on ne s'en ſervoit pas ſeulement comme des ſources de la Langue, mais encore comme du dépôt du ſçavoir & de l'éloquence. On ne croyoit pas que *Demoſtène* eût tant travaillé ſes diſcours au Peuple d'*Athènes*, pour que quelques ſiécles après les jeunes

gens de Rome en appriſſent à bégayer la langue Grecque, & l'on trouvoit dans *Xenophon* & dans *Iſocrate* des choſes plus importantes à apprendre que des régles de Grammaire. Chez nous au contraire la Jeuneſſe s'enrichit tout au plus de mots : les Maîtres pour l'ordinaire ſont contents, lorſque leurs Eleves ſçavent rendre les mots latins en ceux de leur langue naturelle, & quand ils peuvent les arranger eux-mêmes à-peu-près ſuivant les régles, mais rarement ſuivant le génie de la langue. On ne s'embarraſſe guères de leur apprendre quelles idées il faut qu'ils ſçachent combiner avec ces mots, ni comment & dans quel deſſein ces idées doivent être combinées les unes avec les autres.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'on croit inconſidérément que les études qui conviennent le plus aux ames tendres & flexibles, ſont trop difficiles & trop ſublimes ; & qu'au contraire la Science Grammaticale, qui certainement eſt plus difficile que la Métaphyſique, eſt l'étude la plus convenable à la Jeuneſſe.

Les anciens Grecs, autant que je l'ai pû remarquer, faiſoient conſiſter l'édu-

cation principalement dans l'exercice des facultés de l'ame & des forces du corps, parce que les unes ni les autres ne peuvent jamais, sans un exercice assidu, parvenir à la vigueur ou à la vivacité qu'elles doivent avoir, ni à aucun mouvement régulier. Ils croyoient que l'homme étant né n'étoit encore qu'un embrion qu'il falloit former, pour le faire devenir homme; que sans exercice le corps & l'ame étoient foibles, paresseux & comme impuissans; qu'ils avoient tous deux besoin d'une certaine discipline, d'un certain régime, & d'une sorte de *Gymnastique;* que tous deux acquieroient par ces moyens leur vivacité, leur agilité, leur vigueur, & toutes les qualités sans lesquelles ils n'auroient jamais pû paroître avec gloire, ou avec succès, dans la carriere de la vie. Ainsi le but de leur éducation étoit de former leurs jeunes citoyens, à ce qu'ils appelloient énergiquement d'un seul mot (1) qui comprend toutes les perfections & toutes les prérogatives qui distinguent un homme libre & noble d'un esclave & d'un automate

(1) *Calogathia ;* Beauté-Bonté.

qui n'en a que la figure, en un mot, les qualités qui élevent l'homme, qui l'embellissent, & qui le mettent en état de tenir honorablement sa place dans l'ordre des Etres raisonnables. Dans ce dessein, qui seul est digne de la Nature humaine, on inspiroit de bonne heure aux jeunes gens le goût pour le beau & pour le bon; on les remplissoit des meilleurs principes de Morale & de Politique. C'étoit toujours dans ce point de vûe qu'on leur faisoit étudier Homere; qu'on avoit soin d'orner leur mémoire des sentences les plus sages des Poëtes qui furent les premiers Précepteurs & les premiers Philosophes des Grecs; qu'on nourrissoit leur imagination des images attrayantes de tous les genres d'héroïsme, Ensuite, lorsqu'ils étoient à un certain âge, on les mettoit sous l'inspection & dans la société d'hommes sages, pour apprendre dans leurs entretiens ce qui est noble ou vil, juste ou injuste, sagesse ou folie, les devoirs différens de la Religion, de la Société, ceux que l'état dans lequel nous vivons & tous les autres rapports de notre condition exi-

gent de nous (1). Cette étude que les Grecs appelloient proprement la Philosophie, étoit réputée la partie la plus nécessaire & la plus essentielle de l'instruction, comme celle à laquelle les ames sont le plus propres, tant qu'elles sont encore molles, flexibles, & non altérées par de mauvaises habitudes. Il n'étoit pas ici question de spéculations curieuses; l'objet de cette éducation étoit bien plus noble: on vouloit élever des citoyens vertueux pour l'Etat. Ainsi on regardoit la Philosophie comme une discipline de l'ame nécessaire à chaque homme en particulier, parce que chaque homme a des idées qu'il faut éclaircir, des inclinations qu'il faut diriger au meilleur but & à des objets convenables, des passions qu'il faut assujettir, des vices qu'il faut corriger, des vertus qu'il faut cultiver & même exalter encore. Toute l'instruction de la Jeunesse étoit alors tellement pratique, que des Sociétés Philosophiques, dans lesquelles furent élevés quantité d'excellens Politiques & de

(1) *Xenophon. Memorab. Socrat.* L. I. C. I.

bons

bons Citoyens, avoient des exercices réglés pour l'ame seule, dont l'objet étoit d'accoutumer les jeunes gens aux vertus qui sont en même tems les plus nécessaires & les plus difficiles; à la continence, à la modération, à la patience, à l'amour du travail, au mépris des douleurs. C'est dans la décadence & l'abolition de ces exercices qu'il faut chercher la véritable raison, pour laquelle le désintéressement, la probité, la simplicité, la grandeur d'ame de la plûpart des Héros de *Plutarque*, nous paroissent aujourd'hui si romanesques. L'oubli de cette éducation est en même tems une des premieres sources de la corruption générale des nouveaux habitans de l'Europe, qui tiennent encore visiblement & sensiblement, si j'ose le dire, de la barbarie de leurs Ancêtres en une infinité de choses.

On joignoit à cette Philosophie morale & civile les Beaux Arts, & particulierement l'Eloquence, qui sans contredit est un des ornemens les plus nécessaires à un homme qui doit rendre à la Société des services un peu plus que méchaniques. Personne n'ignore la hau-

te estime qu'on avoit généralement parmi les Grecs pour l'Eloquence ; combien cette Nation étoit sensible à sa beauté & à sa force magique ; combien un citoyen patriotique pouvoit par ce seul moyen se rendre utile à sa Patrie. Tous les jeunes gens de famille ou d'un esprit un peu élevé, étudioient l'art de parler, & la seule Ville d'Athènes a produit en assez grand nombre de cette sublime espéce d'Artistes, dignes même d'être admirés dans le tems des Isocrates & des Demosthènes. Je sçai bien que la liberté populaire & la constitution démocratique rendoient comme indispensable l'usage de l'éloquence, ou du moins l'art de manier la parole, & de s'exprimer en public d'une façon politique & judiciaire. L'émulation contribuoit aussi à porter l'éloquence, comme le reste des beaux Arts, à ce haut dégré de perfection, que les plus habiles Orateurs modernes sçavent mieux admirer qu'imiter. Mais il me paroît toujours fort étrange qu'on veuille en conclure, que l'exercice de l'éloquence est moins nécessaire aujourd'hui qu'elle ne l'étoit chez les anciens Grecs & Romains, sur-tout dans les pays où

le mot de liberté est mal sonnant. Quoique notre constitution actuelle soit politique, soit civile, principalement en Allemagne, ne paroisse pas être fort favorable à l'éloquence, il est cependant incontestable qu'il y a toutes sortes d'avantages à cultiver cet Art merveilleux, pour ceux principalement qui ont à parler en public & même à écrire. Eh n'est-ce rien que ceux dont Cicéron fait un si beau tableau ? » N'est-» ce rien que de pouvoir par la parole » assembler sur ses pas les hommes & » les y attacher ; d'entraîner les esprits, » de s'assujettir les volontés, de les » pousser où l'on veut, & de les rame-» ner à son gré ? Quoi de plus agréa-» ble à entendre & de plus flatteur pour » l'esprit qu'un discours orné de sages » maximes & d'expressions mâles, éner-» giques (1) ! «

Mais nous avons à retirer de la culture de l'Eloquence beaucoup plus que

(1) Nihil mihi præstabilius videtur, quàm posse dicendo hominum tenere cœtus, mentes allicere, voluntates impellere quò velis, unde autem velis deducere. Quid enim tam jucundum cognitu atque auditu quàm sapientibus sententiis, gravibusque verbis ornata oratio ?

du plaisir simplement. Elle est d'une utilité infinie dans la Chaire, & l'indolence ou la froideur presqu'universelle des Chrétiens la rend même indispensable. La Chaire est chez nous l'unique endroit où l'on puisse parler au Peuple, pour qui les arts de l'éloquence sont particulierement destinés. Souffrirons-nous encore long-tems que les François qui ont leurs Bossuets, leurs Bourdaloues, leurs Massillons, & grand nombre d'autres Orateurs, nous fassent rougir de notre indigence ?

La faculté de bien écrire est liée immédiatement à l'éloquence, ou toutes deux ne sont plutôt que le même art, si ce n'est que la derniere a de plus la déclamation & l'action. L'éloquence parmi les Grecs influoit encore sur la Philosophie, dans la Politique, & dans l'Histoire. Platon, pour sa sublime éloquence, fut appellé l'Homere des Philosophes : les Muses mêmes, disoit-on, emprunteroient, pour s'exprimer, le langage de Xenophon. Herodote ne s'acquit pas peu d'éloges par les agrémens de son style & par son éloquence naïve. Aristote même, le plus profond, le plus abstrait & le plus sec de

tous les anciens Philosophes, est estimé par l'élégance & par l'énergie de son style, quoiqu'il ne se piquât de rien moins que de sacrifier aux Graces. N'est-ce pas plutôt pour avoir entierement négligé la véritable éloquence, que nous sommes accablés de misérables écrivains sans nerfs, sans vigueur, sans substance, & nécessairement très-ennuyeux ? La plûpart de nos Ecrivains, tant Ecclésiastiques que Laïques, avouent communément eux-mêmes dans leurs impertinentes Préfaces, qu'ils ne se piquent point d'écrire poliment, & d'une maniere attrayante. Eh pourquoi donc ont-ils la fureur d'écrire ? Pourquoi serions-nous obligés de lire les ouvrages de gens, qui s'embarrassent si peu de quelle maniere ils écrivent ? Ils trouvent cependant des Lecteurs, & ils contribuent à corrompre le bon sens & le goût de toute une Nation. Ce n'est donc que par l'éducation qu'on peut remédier à ces inconvéniens. Revenons à mon sujet.

Les Grecs, à l'étude de l'éloquence joignoient la culture des autres beaux arts, & aucune Nation ne les a poussés aussi loin qu'eux. Les Raphaëls, les

Carraches, les Girardons des nouveaux tems, ainsi que les Miltons, les Thomsons, les Corneilles & les Racines, n'ont pû concevoir de pensée plus orgueilleuse, ni prendre un vol plus sublime, que d'imiter les Anciens qu'ils ont étudiés avec autant de soin que la Nature même, & qu'ils égalent à peine pour le génie & pour l'art, quoiqu'ils les surpassent de tems en tems pour l'objet. Le bon goût général des Grecs avançoit la perfection des beaux Arts, & brilloit dans tous leurs ouvrages. Ne pas être transporté en lisant, ou entendant lire une Ode de Pindare, regarder un tableau de Zeuxis sans l'intelligente admiration d'un connoisseur, auroit été parmi eux aussi indécent à un homme bien élevé, que de n'avoir aucune expérience à la lutte ou à la course. Ils allerent si loin à cet égard, que dans les éloges de leurs plus grands hommes, dont ils ont cent choses dignes d'éloge à dire, ils oublient rarement de nommer celui qui leur apprit à jouer de la flute ou du luth. Ils regardoient tous ces Arts, nés de l'abondance & de la joie, comme les sources d'un amusement décent & modes-

te, & comme les meilleurs moyens de rendre les ames douces, flexibles & traitables. De-là le mot d'*Amousos* (éloigné des Muses) signifioit aussi chez les Grecs un homme sans graces, un stupide. Ils sçavoient combien le goût, cette faculté délicate & prompte qui apperçoit le vrai Beau par une espéce de sentiment ou de sens interne, est liée étroitement avec la saine raison, la régularité de l'ame & la politesse des mœurs. Or comme il est presqu'impossible de posseder ces dernieres qualités, sans les premieres, ils exigeoient d'un jeune homme bien né qu'il fût élégamment conformé, tant pour le corps que pour l'esprit (1), c'est-à-dire, un vrai *Virtuose* : titre dont on abuse aujourd'hui presque autant que du nom de Poëte, & sous lequel le plus fin ou le plus spirituel des Anglois modernes *Shaftesbury* (2) comprend l'idée d'un homme dont les Muses & les Graces ont formé l'esprit & le corps; d'un ama-

(1) Καλος καὶ αγαθος.

(2) *Characteristick, T. III. Miscellany III. Chap. I.*

teur de la Nature & de l'Art, qui connoît les ouvrages de génie, qui sçait apprécier les Sciences, qui a étudié le monde, les caractères, les constitutions, les talens, les Loix, les mœurs, les Religions, tous les Arts, toutes les inventions humaines, & qui sçait en tout cela démêler ce qui est véritablement juste & beau ; *qui veræ numeros modosque vitæ didicit, & suâ vivendi ratione exprimit.* Nous ne pouvons bien rendre l'idée d'un *Virtuose* de cette espéce, que d'après celles qui nous restent de Xenophon, de Platon, de Pericles, de Dion, de Scipion, de Brutus & de beaucoup d'autres.

On se trompe fort, quand on croit que ces hommes si distingués ont été parmi les Grecs & les Romains, ce que les esprits réellement beaux (non les beaux esprits), aujourd'hui si peu communs, sont chez nous : *rati nantes in gurgite vasto.* C'est dommage que nous n'ayons pas les vies de tous ceux qui méritoient d'être dessinés par un Plutarque ou un Xenophon. Les grands Généraux & les grands Orateurs n'étoient pas absolument communs chez les Grecs ; mais ils avoient bien des *Virtuoses*, parce que

cette qualité étoit une suite de leur éducation.

Quoique je n'aye crayonné cette éducation que sur les détails rapides qui se sont présentés à ma mémoire, je crois cependant qu'il sera facile de comprendre par ces premisses historiques, pourquoi dans les anciens Personnages, ainsi que dans les Statues antiques, on apperçoit un certain air de grandeur & une noble simplicité, réunies à une élégance aisée, & qui participe de ces deux caractères ; pourquoi aussi nous trouvons dans leurs mœurs plus de naturel & de décence, dans leurs Ecrits plus de génie & de force, que dans les mœurs & dans les Ecrits modernes, surtout des Allemands. C'est l'éducation qui forme les hommes. Si elle est défectueuse & mal ordonnée, elle peut faire des mêmes hommes, qui, mieux soignés seroient devenus de très-beaux modéles, des caricatures ou de mauvais manequins.

Ainsi, comme parmi les Anciens, un goût exquis, un sens droit, un jugement sain, des sentimens élevés, & des mœurs également élégantes & simples, furent des fruits naturels de leur éduca-

tion, la pédanterie, la rusticité & une stupidité sçavante sont les fruits ordinaires de la nôtre. Chez les Anciens, toute la Science & l'Instruction furent pratiques; notre maniere d'étudier ne sert qu'à rendre plus épaisse la cloison qui est entre la tête & le cœur. On ne doit donc pas être étonné que parmi les Grecs & les Romains un jeune homme de seize ans montrât plus de vertu & plus de capacité, qu'on ne peut en trouver chez nous dans la plûpart des jeunes gens du même âge, qui sont encore enfans par l'esprit, & barbares par la maniere de vivre. Tant que nous calculerons si différemment, la différence sera toujours la même dans les résultats.

J'ai mis ces considérations en avant, pour produire les idées fondamentales qu'on doit suivre dans le projet d'une institution salutaire. Je pense qu'on manquera toujours le but, tant qu'on s'écartera des vûes & de la méthode des Anciens, dont il faut se rapprocher tant qu'il est possible. Car quelque bien ordonnée que puisse être une Ecole ou une Académie, il faut toujours que les Maîtres ayent étudié dans les Anciens

l'art de former l'esprit & le corps des enfans (1), les vrais principes du bon sens, la connoissance de la Nature humaine, & l'art de développer les ames, ou, comme disoit Socrate, de les faire enfanter, art dont je parlerai plus amplement.

Dans cette vûe, je vais tracer un plan d'instruction, formé à-peu-près sur la maniere des Anciens. Quand il ne seroit pas possible de l'exécuter dans toute son étendue, comme il en est de tous les projets de cette espéce, il pourra toujours nous rendre à-peu-près les mêmes services, que l'idée parfaite de la beauté rend à un Peintre ou à un Sculpteur qui travaille sur un modéle qu'il n'espere pas pouvoir exprimer jamais sur la toile ou sur le marbre. Lorsque j'aurai déterminé le but d'une bonne institution propre à la Jeunesse, & les qualités qu'il faut tâcher de produire dans les Eleves, je traiterai des qualités des Maîtres, de ce qu'on doit enseigner aux jeunes gens, de la méthode, des exercices, de la discipline,

(1) παιδειαν καὶ ληδιην.

& j'essayerai de donner ensuite un plan de l'ordre extérieur de l'Institut que je propose.

Le but de l'instruction ne peut être raisonnablement que de rendre les jeunes gens propres à remplir les vûes pour lesquelles ils sont entrés dans le monde. Ces vûes sont déterminées par les relations dans lesquelles nous nous trouvons, & qui ne dépendent pas de notre volonté. En qualité de créature raisonnable, nous sommes en relation avec Dieu; en qualité d'hommes, avec toute la société humaine; en qualité de membres des Sociétés Politiques, avec les états dont nous dépendons; enfin en qualité de Chrétiens avec le monde invisible. Notre vie, si elle est bien arrangée, doit consister dans l'harmonie de ces divers rapports; mais il faut en apprendre la nature & les moyens de satisfaire à ce qu'ils exigent de nous. Or la maniere dont la Jeunesse doit en être instruite, est précisément l'objet qui m'occupe.

Je considère ici tous les enfans comme appartenans à la Société ou à l'Etat; il lui importe donc beaucoup qu'ils deviennent des membres sains qu'on puis-

se employer utilement chacun dans sa sphère, & ils seront tels, si les talens de chacun sont tellement cultivés, qu'ils puissent se porter au but auquel ils sont destinés par la nature, & par-là s'y rendre plus propres. Si, par exemple, on veut former des hommes braves, de bons citoyens, des Chrétiens pratiques, tout ce qu'on enseigne dans notre Ecole a cela pour but direct ou indirect. Mais ce but, tout noble qu'il est, n'exclud point les Etudes les moins importantes, auxquelles la Jeunesse a coutume d'être exercée. Toute la différence consiste en ce que ce qui est l'objet principal des Ecoles, ne doit être ici compté que parmi les moyens de parvenir à un objet plus sublime. La connoissance des langues, par exemple, semble être le but de tout le travail dans la plûpart des Ecoles, & chez nous ce n'est qu'un moyen. Les langues anciennes, & principalement la Grecque & la Latine sont nécessaires à un Sçavant de profession; les langues modernes sont nécessaires à un homme de Cour, à un Gentilhomme, à un homme de Guerre. Les langues anciennes qui sont un ornement du sçavoir, ne sont proprement utiles

que parce qu'elles sont la clef des Sciences, ou des moyens de communication avec les Sçavans. Ainsi ces langues regardées comme moyens ou comme simples instrumens, sont les moindres connoissances dont on doive occuper la Jeunesse.

Ce que j'ai dit de l'objet général de notre Académie, est à la vérité fort connu. Tout le monde sçait, que c'est aussi le but des Ecoles, dont cette Académie ne doit différer que par les moyens qu'elle employera pour l'atteindre plus sûrement. Si pourtant l'exécution en paroît facile sur le papier, il n'est pas aussi aisé de lui donner de l'existence, & il est plus difficile encore de trouver des Maîtres qui soient propres à en remplir les divers objets. Mais les obstacles n'effrayent jamais un bon esprit; & s'il est glorieux pour un Ministre ou pour un Prince d'avoir fait un établissement utile, ce n'est que quand ils ont réellement le meilleur but, & quand ils visent à la plus grande perfection possible. Pour nous, dont tout le partage est de penser, nous ne pouvons guères faire plus que d'avoir d'excellentes idées; c'est au Souverain & à leurs coopéra-

teurs à les réaliser. Combien est grand un Prince qui a le pouvoir de répandre ses bienfaits sur des Nations entieres, & de les étendre à plusieurs siécles après lui ! Combien est-il encore plus grand, lorsqu'ayant cette faculté, il l'employe efficacement ! Mais qu'en même tems il entend bien ses véritables intérêts ! Car le chemin le plus court & le plus direct pour son profit particulier, est d'avancer le profit public. Les sources qui viennent de la Mer y retournent par mille routes différentes.

Cependant quelque bon que soit notre but, nous n'y parviendrons jamais, à moins que d'user de prudence & de dextérité dans le choix, ainsi que dans l'application des moyens. Ces moyens sont les Maîtres en tout genre, les Arts & les Sciences, & la discipline. Dans l'Académie dont nous donnons le plan, les Maîtres doivent être & les plus sages & les plus habiles, pour enseigner à la fois de la maniere la plus réguliere, la plus solide & la plus agréable, des choses nécessaires & utiles. La discipline sous laquelle il faut tenir la Jeunesse, doit être convenable à la nature de l'homme & à l'objet de l'insti-

tut. Il faut donc qu'elle soit dégagée de toute contrainte (*liberalis*), modérée, qu'elle tienne le milieu entre la rigueur & la négligence, entre la licence & l'esclavage.

Chaque Nation, selon M. d'Alembert, a une partie qui conduit les autres, & une qui se laisse conduire. La premiere se partage encore en deux classes principales, dont l'une comprend tous ceux qui administrent dans l'Etat le pouvoir législatif & exécutif; la seconde, ceux qui, autorisés par la supériorité de leurs talens & de leurs lumieres, ou par le Magistrat, prescrivent comme on doit penser, pour penser juste, & comme on doit vivre, pour mener une vie heureuse. C'est aux derniers que sont confiés l'esprit & les mœurs d'une Nation, parce qu'il dépend d'eux d'y introduire, ou d'en éloigner la raison ou la stupidité, la liberté ou l'esclavage de l'ame, des sentimens bas ou nobles, du bon sens ou un goût corrompu, la piété ou la superstition & le fanatisme, selon ce que cette partie pensante pense bien ou mal. Il n'est pas douteux que le Créateur, qui agit toujours conformément à ses vûes, donne

à chaque Nation & à chaque siécle un nombre suffisant d'hommes doués de tous les talens & de toutes les dispositions nécessaires, pour être les Docteurs des autres. Mais comme on n'y fait pas d'ordinaire grande attention, il arrive que beaucoup d'excellens esprits sont négligés & que bien des sujets incapables se glissent dans la respectable classe des hommes à qui l'instruction de la Jeunesse & du Peuple est confiée. On peut bien leur donner le pouvoir, mais jamais la capacité d'exercer leur emploi; & un Magistrat qui nomme un pédant, quoiqu'habile dans la Scholastique, pour enseigner la Philosophie ou la Religion, n'agit guères plus sensément qu'un Prince qui nommeroit pour son premier Peintre un Maréchal très-expert dans l'art de ferrer les chevaux. Cependant on pourroit bien dire aujourd'hui à la plûpart de nos Candidats, ce qu'un célebre Prélat François dit un jour à un ignorant & jeune Abbé, qui lui demandoit la permission de prêcher dans son Diocèse : *Je vous le permets, mais la Nature vous le défend.* Il ne faut donc pas admettre dans notre Académie de Docteurs, à qui la Nature ait

défendu de se mêler de cette charge ; car il me semble qu'ils doivent posséder toutes les qualités qui sont renfermées dans l'idée d'un habile Instituteur de la Jeunesse, dont partie doivent lui être communes avec chaque espéce de Maîtres, partie doivent lui être propres & particulieres. Les premieres sont sans contredit une raison supérieure, une tête bien faite & bien remplie, un esprit philosophique, l'art de rendre par d'ingénieuses inventions facile & agréable ce qu'on veut enseigner. L'esprit de justesse devroit être encore uni dans un Maître tel que nous le concevons, avec ce qu'on appelle *Bel-Esprit*, dans la meilleure signification de ce mot : le premier lui serviroit à instruire solidement & sagement ; le second, à le faire agréablement & par conséquent avec succès. Il seroit facile à celui qui seroit chargé du choix des Maîtres, & que nous supposons un homme éclairé qui aura le discernement des esprits, de découvrir dans un sujet la présence ou l'absence de ces qualités.

J'exige outre cela des Maîtres, 1°. Qu'ils soient bien versés dans la Littérature Greçque & la Latine, sous la-

quelle je ne comprends point proprement ni l'étude des Antiquités, ni la critique verbale, & qu'ils ayent à cet égard fait leurs preuves, ou du moins soient en état de les faire.

2°. Que ce ne soit par aucun motif d'intérêt, ni par aucune autre vûe indigne d'un si grand objet, mais par un choix libre, & par une inclination sincère qu'ils se sont destinés volontairement & d'eux-mêmes à l'instruction de la Jeunesse (1).

3°. Qu'ils n'ayent ni le génie servile, ni l'esprit porté à l'extravagance. Il ne faut ici ni des Sçavans à la mode, ni des Pédans, ni de faux Dévots, ni des hommes indifférens sur la Religion ; mais que leur vertu soit proportionnée à leurs lumieres, & que leurs mœurs soient la preuve & la confirmation de leur Doctrine.

4°. Qu'ils soient toujours bien concertés ensemble ; qu'il y ait entre eux une noble émulation, exempte d'une basse jalousie ; qu'aucun d'eux ne sorte

(1) On peut répondre à cet article par ce mot d'Horace : *Aut virtus nomen inane est ; Aut decus & pretium rectè petit experiens vir.*

de sa sphère, & ne se mêle point de ce qui est du département d'un autre : toutes conditions qui seront des suites de leur bon esprit.

5°. Que chacun excelle dans une certaine Science, en sorte qu'on puisse l'employer préférablement pour une certaine fin qu'on se sera proposée dans l'établissement & dans le détail de l'Ecole.

6°. Qu'abandonnant la méthode usitée des Ecoles modernes, ils en employent une qui mene au même but, de la maniere la plus naturelle & la plus aisée, à peu-près suivant les idées que nous donnerons ci-après.

Lorsqu'on a trouvé de pareils Maîtres, il n'est pas nécessaire d'observer, qu'il est juste & très-avantageux même à l'Institut, de les mettre par des pensions convenables en état de vaquer sans soins, sans obstacle, aux études de leur profession. On sçait qu'un vrai Philosophe se contente de peu ; mais sied-il aux Grands de marquer moins d'estime pour les connoissances utiles, qu'on n'en a dans la plûpart des Cours pour les Arts frivoles ou de pur amusement ?

Passons aux objets d'instruction.

Quoique, dans un établissement de cette nature, on doive avoir principalement pour but de former l'ame ou l'homme intérieur, l'exercice du corps ne doit pas être oublié, & l'omission de cet exercice est un très-grand défaut qu'il faut éviter dans la nouvelle Académie.

Quant à l'information de l'esprit & du cœur, nous établissons pour régle fondamentale : qu'on n'apprendra rien à la Jeunesse que ce qui peut la rendre spirituelle, ingénieuse, capable de grandes choses, noble & vertueuse. C'est donner par conséquent l'exclusion à tous les objets trop subtils & simplement spéculatifs de l'esprit humain, ainsi qu'à tous les exercices scholastiques qui ne servent qu'à envelopper & à obscurcir la vérité simple.

Ici nous nous bornons aux Langues, à l'Histoire, aux Diseiplines morales, à la Logique, à la Psychologie, à la Religion, à l'Eloquence, à la Physique, & aux Mathématiques. Et comme je n'ai pas dessein d'écrire une instruction pour les Maîtres, je vais renfermer ce qu'il y a de plus nécessaire à considé-

rer ſur cet objet dans les articles ſuivans.

1°. Un habile homme doit déterminer l'ordre ſuivant lequel les différentes diſciplines ou les différens genres d'études doivent être traités avec la Jeuneſſe, afin que ce qu'ils doivent apprendre d'abord ſoit toujours la baſe des inſtructions ſuivantes.

2°. Comme les ſujets ſeront de différens âges & de différens dégrés de capacité naturelle ou acquiſe, on doit ordonner différentes claſſes, dans leſquelles la même Science ſera enſeignée de différentes manieres.

Il ſuffiroit dans la claſſe la plus baſſe de donner de chaque ſcience une connoiſſance hiſtorique. Dans la ſeconde, elle pourroit être enſeignée d'une maniere philoſophique, mais cependant *viâ compendiariâ.* Dans la troiſiéme, on en pourroit traiter plus amplement des parties ſéparées.

La même méthode auroit lieu pour l'Hiſtoire. Dans la claſſe la plus baſſe, on s'attacheroit à imprimer dans la mémoire des jeunes gens un abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle. Dans la ſeconde, cet abrégé ſeroit amplifié & rendu plus pragma-

tique. Dans la troiſiéme, on traiteroit des parties ſéparées de l'Hiſtoire, comme celle des Empereurs, ou des tems modernes, depuis le quinziéme ſiécle juſqu'à nos jours.

Il ſeroit bon que l'Hiſtoire Politique, l'Hiſtoire Naturelle & celle des Sçavans fuſſent traitées comme trois diſciplines ſéparées, & qu'elles fuſſent enſeignées dans différentes claſſes.

3°. On apprend aiſément les Langues par une explication claire des mots & des phraſes, & par l'exercice. Il faudroit donc dans chaque claſſe Latine & Françoiſe faire faire aux jeunes gens des traductions & des compoſitions de leur cru.

4°. Comme, malgré le débordement des Abbréviateurs en tout genre, nous avons fort peu d'abrégés des Sciences hiſtoriques & philoſophiques qui ſoient bien faits, les Maîtres ſeroient tenus d'en compoſer eux-mêmes, & d'en rendre compte aux Inſpecteurs de l'Ecole. Ces abrégés ſeroient imprimés & rendus publics ſous le nom de l'Académie.

5°. Chaque Science, mais particuliérement l'Hiſtoire & la Morale, ſe-

roit enſeignée de la maniere la plus pratique qu'il ſeroit poſſible.

6°. La Religion dégagée de toutes les ſubtilités Théologiques, de la méthode uſitée des Théologiens, & de ſa mauvaiſe diviſion en Théologie dogmatique & en Théologie morale, ſeroit enſeignée à-peu-près de la maniere ſuivante. Elle auroit pour baſe la Religion naturelle, dont enſuite on feroit voir l'inſuffiſance, eu égard à l'état corrompu du genre humain.

On demontreroit en ſecond lieu l'autorité divine des Livres ſacrés, ou la vérité de la Religion révélée.

Enſuite on expoſeroit la Doctrine de Jeſus-Chriſt, tirée des premieres ſources, c'eſt-à-dire, des Evangéliſtes, & expliquée par les Ecrits des Prophêtes & des Apôtres d'une maniere auſſi diſtincte & auſſi pratique qu'il ſe pourroit, ſans y mêler ni conjectures ni diſtinctions, ni aucunes autres inventions humaines.

On ne parleroit des Articles de Foi proprement dits, ou des Myſteres qu'avec les paroles de l'Ecriture Sainte.

On feroit voir à l'occaſion de chaque vérité importante, & particuliere-

ment à l'occaſion des vérités révélées, qu'elles nous ont été révélées, pour qu'influant efficacement ſur notre vie, elles nous rendent à la fois & plus vertueux & plus heureux.

Si cette partie qui eſt de la derniere importance, eſt confiée à un homme d'un eſprit profond & éclairé, & s'il eſt lui-même intimement convaincu de la Religion qu'il profeſſe, tout ce que je pourrai ajoûter eſt ſuperflu. Il faudroit ſeulement que le Maître, chargé d'enſeigner la Religion, n'oubliât pas d'y joindre ce qu'il y a de plus néceſſaire à ſçavoir dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

7°. Je ne ſçais rien de plus utile pour conduire à l'éloquence & nous former le goût, que d'étudier les plus excellens modéles que les Anciens nous ont laiſſés. Il faut donc les lire avec les jeunes gens, lorſqu'ils ont ſuffiſamment appris à entendre la langue; mais que le Maître en liſant ait ſoin de les rendre attentifs aux belles choſes, & d'en tirer les regles qui ſeront propoſées d'ailleurs dans des Traités particuliers d'une maniere moins agréable & pratique. Les Auteurs, dont je veux parler, ſont principalement, pour les Grecs, Euripide,

Homere, Xenophon, Iſocrate, & Démoſthène; & pour les Latins, Céſar, Cicéron, Virgile, Horace, Pline & Tacite. On peut auſſi leur faire connoître dans des Leçons publiques ou particulieres les ouvrages les plus exquis des meilleurs Ecrivains modernes, & leur en recommander la lecture.

8°. Tout le Cours Académique dureroit trois ans, & ſeroit enſuite recommencé de nouveau.

9°. Lorſque les Diſciples auroient été ſuffiſamment préparés dans les deux premieres années; quand ils auroient poſé les fondemens les plus néceſſaires pour l'intelligence des Langues & des Sciences, ils ſeroient admis à des exercices d'un genre plus élevé, qui ſuppoſeroient un eſprit déja cultivé. C'eſt alors principalement qu'on leur expliqueroit,

1°. L'*Eſprit des Loix*, comme un ouvrage qui contient l'introduction à la connoiſſance de toutes les Loix, la politique la plus ſolide, en un mot, preſque tout ce qu'il eſt important de ſçavoir de la Conſtitution politique, des Loix, des Mœurs & de la Religion de tous les Peuples & de tous les tems.

2°. Le *Traité ſur la Vertu* du Comte de *Shaftesbury*, ouvrage qui eſt un des meilleurs & des plus ingénieux Syſtêmes de Morale.

3°. On reprendroit *Demoſthène*, non plus par rapport à la Langue Grecque, mais pour faire remarquer aux jeunes gens l'eſſence & le caractère d'un véritable Orateur & d'un bon diſcours, avec tous les moyens de l'art qui ſervent à la perſuaſion, ainſi qu'à exciter ou à calmer les paſſions. On les exerceroit en même tems à compoſer des harangues ou des diſcours entiers, à déclamer & à ſe former à l'action publique, ſuivant Cicéron & Quintilien.

A ces exercices de l'ame, il ſeroit à propos de joindre ceux qui ſont les plus propres à donner au corps les qualités dont il eſt ſuſceptible, comme la force, l'agilité, la ſoupleſſe, & une certaine dureté qui le rendît capable de ſupporter plus facilement le travail, les fatigues & même la douleur. Mais comme je ne voudrois rien exiger à cet égard qui ne fût très-pratiquable, il ſuffiroit que les jeunes gens de diſtinction (comme on les appelle) fuſſent

appliqués aux exercices ordinaires de la Nobleſſe, & les autres au moins à tourner, à ſculpter, ou à polir le verre, de maniere qu'à un certain tems du jour chacun fût obligé de faire quelqu'ouvrage néceſſaire.

Il ne faudroit pas négliger de leur faire apprendre le Deſſein & la Muſique; car il ſied très-mal à un homme bien élevé de n'avoir aucune connoiſſance de ces Arts. Les Maîtres auroient ſoin cependant que ces Etudes accidentelles & ſecondaires fuſſent ménagées de telle ſorte, qu'elles ne puſſent détourner l'attention & l'inclination des jeunes gens des Etudes plus eſſentielles.

L'expérience n'apprend que trop, qu'on peut parvenir à un certain but plus aiſément & plus promptement, ou avec plus de peine & plus lentement; comme auſſi qu'on peut le manquer, & qu'on peut même ne rien faire en faiſant & de grands efforts & de bons établiſſemens. Il en faut chercher la raiſon dans le choix des moyens & dans la maniere de les employer; car le ſuccès de toute inſtruction dépend beaucoup de la maniere d'enſeigner. Il faut donc qu'un bon Maître ſoit attentif à beau-

coup de petites circonſtances qui influent dans tout ſon travail, qui ne ſont pas ordinairement obſervées, & qui cependant, quand elles ſont négligées, rendent tout le reſte des arrangemens qu'il a pû faire infructueux.

On entreprendroit de combattre la Nature de l'ame, ſi l'on eſpéroit de forcer quelqu'un à ſe vouer à des Etudes, pour leſquelles il n'a pas de goût. Mais ſi l'on veut en avoir pour quelque choſe, il faut ſe la repréſenter en même tems comme agréable & utile, & que le chemin qui y conduit nous paroiſſe aiſé. On rendra donc autant qu'il ſera poſſible les Etudes agréables & faciles, & l'on s'attachera ſur-tout à bien perſuader les jeunes gens qu'on ne veut rien leur apprendre, que ce qui leur importe en effet de ſçavoir.

Il faut encore épargner à la Jeuneſſe les ſubtilités, les ſpéculations vuides & ſuperflues, les controverſes épineuſes, & même une analyſe trop profonde de vérités univerſelles, & la conduire par le chemin le plus ſimple au but que l'on ſe propoſe.

On doit principalement éviter, autant qu'il eſt poſſible, ce qu'on appelle *Sal-*

tus in docendo, c'eſt-à-dire, il ne faut point ſuppoſer dans les jeunes gens des connoiſſances dont ils ne peuvent encore avoir d'idée, mais procéder toujours avec eux du connu à l'inconnu, du facile au difficile, du particulier au général. Ce qui mérite ici le plus d'attention, c'eſt la néceſſité de former le goût des jeunes gens, avant que de pouvoir les amener à une connoiſſance philoſophique de la vérité. J'entends par le goût une promptitude à ſentir avec juſteſſe & très-vivement le beau dans la Nature & dans l'Art, mais principalement la beauté & l'élévation dans les ſentimens, les actions, les mœurs & les caractères, &c, en un mot, le *ſenſum veri & boni*. Pour inſpirer ce goût aux jeunes gens, il faut les rendre attentifs aux beautés ſans nombre de la nature viſible, & leur faire voir en particulier que chaque créature a une fin, pour laquelle elle a été diſpoſée de telle maniere, & non autrement; que ſa beauté & ſa perfection proviennent préciſément des rapports qu'elle a néceſſairement avec ſa fin, & que ſa bienſéance y eſt unie d'une maniere indiſſoluble. Il faut leur inculquer encore, que cha-

que choſe eſt liée avec d'autres, & non-ſeulement qu'elle eſt utile à d'autres, mais encore qu'elle en tire quelque avantage, & que c'eſt de-là qu'il réſulte un ordre admirable dans le monde. Mais toutes ces vérités doivent être appuyées d'obſervations & d'exemples, & développées d'une maniere agréable. Telle ſera la Phyſique deſtinée pour les jeunes gens : elle leur donnera du goût pour la Nature, leur apprendra à connoître le fondement du beau dans les Arts, & par l'attrait du plaiſir, les rendra capables de parvenir à une connoiſſance de la Nature vraiment philoſophique. Il y a plus : dans les mains d'un habile homme, cette Phyſique ſera en même tems une Morale & une Théologie, faite à la vérité plutôt pour le cœur que pour la ſpéculation, & par cette raiſon infiniment plus utile.

On devroit encore, avant que de démontrer aux jeunes gens un Syſtême entier de Morale, développer de la même maniere, & pour ainſi dire, aiguiſer auparavant leur Sens Moral, *ſenſum honeſti*, comme l'appellent fort bien les Anglois; & rien n'eſt plus propre à cela que les Fables & certaines fictions,

les exemples des actions vertueuſes, les peintures touchantes de caractères & de mœurs, &c. Mais tout dépend ici principalement de la meſure que le Maître aura lui-même de ce Sens Moral. D'ailleurs il eſt certain que les Fables de Phédre & de la Fontaine, Valère Maxime, le Spectateur Anglois, les Caractères de Théophraſte & ceux de la Bruyere, ſont beaucoup plus propres à inſpirer de l'amour pour la ſageſſe & la vertu, & de l'horreur pour la folie & les vices, qu'une Morale ſcientifique.

Je voudrois donc que les Maîtres, juſqu'à ce que leurs Eleves fuſſent parvenus à une certaine maturité d'eſprit, puſſent s'abſtenir de traiter des matieres ſéches, & de ſe livrer ou à des recherches & à des diſcuſſions abſtraites, ou à des démonſtrations ſubtiles & mathématiques, & qu'ils s'efforçaſſent au contraire de s'approprier la méthode d'Eſope & de Socrate, qui, par ſa ſimplicité & ſon agrément, en donnant à la vérité le plus facile accès dans les ames, laiſſe en même tems de la lumiere dans l'eſprit, & des ſentimens dans le cœur.

Ce ſeroit de cette maniere qu'on devroit principalement paſſer la premiere

année du cours Académique, où les Eleves ſeroient encore dans la derniere claſſe ; & ſi pendant ce tems les Maîtres & les Eleves rempliſſoient bien leur devoir, les derniers ſeroient déja capables de digérer une nourriture plus forte.

Il faut dire ici quelque choſe des exercices par leſquels on fait préluder les jeunes gens (1), & de la diſcipline dans laquelle ils doivent être tenus. Si c'eſt un des premiers buts de l'éducation que de rendre les jeunes gens habiles, ils faut qu'ils ſoient bien exercés ; car comme tout genre d'habileté conſiſte dans la promptitude à concevoir & à exécuter quelque choſe, celle-ci ne s'acquiert que par un exercice aſſidu. Or le principal exercice auquel on ne peut trop appliquer la Jeuneſſe, ſe réduit à l'art de bien penſer, de bien parler & de bien écrire. Il eſt donc à propos que le Maître ou Régent de Logique faſſe faire aſſiduement à ſes diſciples des définitions, des démonſtrations, des diſcours exactement méthodiques, & pareilles compoſitions pour les exer-

(1) *Progymnaſmata.*

cer dans toutes les opérations de l'ame, à qui la Logique prescrit des Loix. Pareillement le Maître d'Eloquence, après avoir montré à ses Eleves de quelle maniere ils doivent s'y prendre, les obligera de faire de petites narrations, des Lettres, des discours d'apparat, & semblables *Prolusions*. Ainsi, sans m'arrêter à ces objets, je vais proposer quelques exercices généraux que je regarde comme essentiels à notre Académie.

1°. Tous les Disciples, sans exception, doivent être obligés de traduire chaque semaine en leur langue quelque chose d'un Auteur Latin. Personne au contraire ne doit être forcé de faire en Latin des traductions de sa langue, parce que le but de cet exercice n'est pas principalement d'apprendre à écrire en une langue morte. Le Maître doit montrer des exemples de quelle maniere on doit traduire pour amener peu à peu ses Disciples à la perfection, qui dans une traduction consiste à approcher, autant qu'il est possible, de la force & de la beauté de l'original. Il faut laisser au discernement du Maître à choisir la matiere de ces traductions, & à étendre ou limiter ce travail. *Phedre* & *Te-*

rence pourront suffisamment exercer les plus foibles; *Cicéron*, *Tite-Live* & *Pline* le jeune, ceux qui sont un peu plus avancés; *Virgile*, *Horace* & *Tacite* seront réservés pour les plus habiles,

2°. Chaque Disciple présentera toutes les semaines une production naturelle de son esprit. Ce sera, suivant son génie, une description, un récit, un petit traité, un dialogue, un discours, une allégorie, ou quelque chose de semblable. Le Maître qui les guidera dans ce travail, doit les conduire principalement à l'imitation des Anciens, & leur poser les modéles, d'après lesquels ils dessineront.

3°. Tous les trois mois on proposera de petits prix pour ceux qui auront le mieux travaillé dans chaque classe sur les matieres proposées. Cet honneur public non-seulement encouragera le vainqueur à continuer son application, mais donnera encore de l'émulation aux autres. *Honos alit Artes.*

4°. Tous les huit jours un des Eleves sera tenu successivement dans chaque classe de prononcer un discours sur un sujet qui aura été donné trois semaines auparavant. L'objet de ces dis-

cours, dans la derniere classe, doit être ou le panégyrique de quelques vertus, ou une invective sur les vices. Dans les classes au-dessus, les grands hommes de Plutarque fourniront la matiere des discours. On traitera dans la premiere des Questions importantes de Morale ou de Politique, au choix des Maîtres.

5°. Il seroit bon qu'il se fît tous les mois un exercice composé de discours Académiques, où un nombre choisi d'Eleves monteroit en chaire pour prononcer ces discours, ou des dialogues sur des objets instructifs & intéressans, ce qui se feroit en présence, tant de ceux qui seroient de l'Académie, que des Etrangers qu'on inviteroit. La direction de ces exercices qui appartiennent à la Rhétorique, seroit prise par les Maîtres tour-à-tour, & le Directeur dresseroit le programme d'invitation. Les discours au commencement seroient composés par le Maître, & ensuite par les Eleves, lorsqu'ils seroient plus habiles. Le Professeur les prépareroit d'avance, & avant que de les produire en public, leur montreroit en particulier le *decorum* dans l'attitude, les gestes & l'action.

Ces sortes d'exercices avanceront autant les Eleves qu'ils feront d'honneur à l'Ecole.

Pour ce qui regarde la discipline, je souhaiterois en particulier qu'on prît un bon tempérament entre le relâchement & l'austérité. L'exemple de deux célebres Ecoles, d'ailleurs bien réglées, m'a fait voir combien l'excès, soit dans la rigueur, soit dans la négligence, est nuisible. Je compte qu'on ne s'éloignera pas beaucoup du tempérament que je recommande, si l'on observe les régles suivantes qui tendent à établir le plus grand ordre possible, & peuvent être déterminées plus exactement, suivant qu'on le jugera à propos.

Les heures destinées pour les études doivent être réglées, sans qu'aucun de ceux qui seront admis dans l'Académie en question, puisse s'en dispenser; mais on ne doit employer aux leçons publiques que cinq heures par jour, & dans les heures consacrées à ces leçons, il doit y régner un silence & une attention profondes. Quiconque péchera contre cette Loi à diverses reprises, doit être mis *ipso facto* à la porte de l'Auditoire, & être employé à de bas ou-

vrages mécaniques, juſqu'à ce qu'il ſoit ſuffiſamment humilié.

On ne doit jamais punir rigoureuſement des fautes d'eſprit ou de mémoire, & moins encore des fautes de Grammaire; un Maître qui contreviendroit à cette régle doit être repris par ſon Supérieur, ſelon l'exigence du cas.

Si l'on trouve qu'un ſujet ſoit tout-à-fait inepte à l'Etude, il doit être renvoyé ſur le champ. Ceux dans leſquels on deſire plus d'attention & d'application que de capacité, doivent être encouragés par des repréſentations raiſonnables & douces, d'abord en particulier, & enſuite publiquement, ſi l'on y eſt obligé.

On doit toujours louer publiquement la moindre choſe louable qui ſera faite par les Eleves, & ne blâmer au contraire publiquement que dans le dernier cas de néceſſité ce qui méritera de l'être, afin de ſe réſerver par-là un moyen efficace de correction, dont on a d'autant plus beſoin, qu'il faut abolir toutes les peines ſerviles, comme des moyens barbares & incapables de produire aucun effet fructueux.

On ne doit forcer perſonne à une

eſpéce d'Etude, pour laquelle il n'a pas de goût; mais on doit inſpirer à chacun du goût pour tout ce qui peut être utile.

2°. A l'égard de la conduite morale des Eleves, les Maîtres doivent leur ſervir eux-mêmes d'exemples, & tâcher de les corriger à chaque occaſion.

Tous les Eleves qui demeureront enſemble ſeront tenus ſous une inſpection très-exacte, & dans les heures qui ſeront à eux, n'auront pas même la liberté de ſortir, ſans permiſſion, de l'enceinte de l'Académie.

On ſera fort attentif aux diſcours & aux actions des jeunes gens, pour ne point laiſſer paſſer ſans admonition aucun défaut, quelque petit qu'il puiſſe paroître.

Il ne faut pas permettre aux Eleves une trop grande familiarité entre eux.

On ne doit pas même leur laiſſer former des liaiſons d'amitié trop étroites, ſi ce n'eſt celles qui leur ſeroient utiles.

Les défauts qu'il faut avoir ſoin de corriger le plus ſcrupuleuſement, ſont les défauts de tempérament.

Il ne doit être permis à aucun Eleve de trop ſe diſtinguer des autres par les habits & la parure.

Il eſt néceſſaire d'établir parmi les Maîtres un Cenſeur (*Cenſor Morum*) qui ait principalement ſoin d'obſerver le caractère moral, ou les mœurs des jeunes gens, & qui appelle de tems en tems auprès de ſoi ceux qui ont mérité quelqu'éloge, & ceux qui doivent être blâmés, pour rendre juſtice à chacun.

S'il arrivoit (ce qui toutefois ne doit arriver que difficilement, ſi les Maîtres font bien leur devoir) qu'un Eleve commît quelque mauvaiſe action pire qu'un faux pas, il ne doit pas être puni par la verge ou par le bâton, comme un vil eſclave, mais, ſuivant le cas, par une rigoureuſe cenſure publique, & en préſence de toute l'Ecole; & s'il récidivoit, il doit être chaſſé.

Il eſt auſſi néceſſaire de preſcrire des Loix aux Maîtres qu'aux Diſciples; j'entends des Loix qui leur ſoient propres, qu'ils ſoient obligés de ſuivre, & de la tranſgreſſion deſquelles ils ſoient reſponſables. Car je ſçais de ſcience certaine, que les Maîtres font

ſouvent plus de fautes que les Eleves, & que c'eſt à eux ordinairement qu'il faut s'en prendre, ſi leurs Diſciples ne profitent point en ſageſſe & en bonnes mœurs. Voilà les gros traits ou l'eſquiſſe d'un Plan dont toutes les parties ſont ſuſceptibles de bien d'autres développemens. Il me reſte à dire quelque choſe touchant la maniere dont il doit être exécuté.

J'imagine & je me repréſente ou un Prince ou une ſociété de riches particuliers, qui, à l'exemple des Anglois, fuſſent aſſez grands pour employer une ſomme conſidérable à l'établiſſement d'un inſtitut public, dont il pourroit réſulter de grands fruits à la ſociété. Suivant cette imagination qui peut-être (au moins j'oſe l'eſpérer) ne reſtera pas une ſimple chimère, voici l'arrangement que je voudrois propoſer.

Le nombre des Académiciens n'excéderoit jamais beaucoup le nombre de cent.

Il faudroit fonder une maiſon ſpacieuſe, aſſez grande pour loger auſſi commodément qu'il ſeroit poſſible, au moins cent vingt ou trente perſonnes, & où demeureroient les Eleves. C'eſt-

là qu'au premier étage, on établiroit les Auditoires, la Bibliothéque, le Cabinet des curiosités naturelles & la chambre des Machines.

Il y auroit des chambres pour six, quatre & deux personnes, & même pour une seule, en cas que cela fût demandé. Le loyer de ces chambres seroit réglé suivant cette proportion. Pour une chambre particuliere, on payeroit autant que pour deux personnes qui en auroient une en commun; deux payeroient autant que quatre, & quatre autant que cinq ou six.

Il y auroit toujours deux chambres pour six, deux pour quatre ou pour deux personnes, toutes attenant l'une à l'autre, & qui ne seroient séparées que par un mur mitoyen. On pratiqueroit au milieu de ces chambres un petit cabinet en maniere d'alcove, pour l'usage de la personne qui auroit l'inspection sur les deux chambres : ce qui suppose qu'il doit y avoir la moitié autant d'Inspecteurs, qu'il y aura de chambres. L'office de ces Inspecteurs seroit de veiller sur la conduite morale & extérieure des Eleves; de les encourager à s'appliquer à leur travail; de leur expliquer ce qu'ils au-

roient appris dans leurs leçons; de les accompagner quand ils sortiroient, &c.

L'Inspecteur coucheroit dans la même chambre que ses Eleves; il mangeroit avec eux à la même table, & en recevroit une pension annuelle (1).

Quelques-uns de ces Inspecteurs qu'on jugeroit les plus capables, auroient une augmentation d'honoraire, pour enseigner les Langues Grecque & Latine, & à certaines heures perdues, les Langues Françoise, Italienne & Angloise.

Il y auroit six Professeurs ou Maîtres publics pour les Sciences : l'un pour l'Eloquence ou pour les Belles-Lettres, ur pour la Théologie, un autre pour les disciplines morales, un quatriéme pour la Logique & la Métaphysique, un cinquiéme pour l'Histoire & pour la Géographie, un sixiéme enfin pour la Physique & les Mathématiques.

Les Professeurs seroient logés dans des maisons destinées pour eux, & tout près du bâtiment académique.

Chacun d'eux auroit l'inspection perpétuelle sur une partie de l'Académie, c'est-à-dire, tant sur les Eleves que sur

(1) *Cent écus d'Allemagne.*

les personnes mêmes chargées de veiller sur leur conduite. On choisiroit toujours un de ces Professeurs pour être Recteur de l'Institut & en avoir l'inspection suprême, de maniere cependant qu'il seroit lui-même subordonné aux deux Directeurs de l'Académie, dont l'un seroit Ecclésiastique, & l'autre Laïc. La place de Recteur changeroit tous les trois mois.

Les Inspecteurs de la Jeunesse auroient un Registre dans lequel ils consigneroient la conduite de leurs Eleves. Ces Registres seroient remis tous les mois au Recteur, pour être présentés à l'assemblée des Professeurs.

Cette assemblée se feroit une fois par mois, & l'on y traiteroit tout ce qui peut servir à l'avantage de l'Institut. Mais on y examineroit avant toute chose la conduite des Eleves & des Inspecteurs, & on délibéreroit sur les moyens les plus propres à corriger ce qu'il pourroit y avoir de défectueux.

Les Eleves seroient partagés depuis le commencement en trois classes principales déterminées par la différence de leur capacité actuelle. La promotion d'une classe à une autre se feroit tous

les six mois après un examen préalable.

Chaque classe auroit sa salle particuliere garnie de bancs & de tables longues, avec tout ce qu'il faut pour écrire. Il y auroit le premier, le second, le troisiéme & le quatriéme bancs, &c. & les Eleves y seroient rangés suivant leurs dégrés de capacité.

Chaque Professeur des Sciences enseigneroit dans toutes les trois classes, & par conséquent dans chacune à différentes heures. Tout le cours dureroit trois ans.

Les heures destinées aux Leçons pourroient être réglées de la maniere suivante :

Les Eleves seroient levés & habillés tous les matins à cinq heures en Eté, & à six heures en Hyver.

A six heures, on feroit dans les trois classes la priere avec une courte exhortation. Depuis six heures & demie jusqu'à sept heures trois quarts, on enseigneroit pendant toute la semaine les Langues sçavantes; sçavoir le Lundi, le Mardi & le Mercredi, le Latin, & le Grec tous les autres jours.

Quiconque ne voudroit pas apprendre

le Grec, employeroit le tems destiné à cette Langue à une leçon particuliere d'une Langue moderne ou de la Latine.

Le déjeûner dureroit depuis 7 heures 3 quarts jusqu'à huit heures & un quart; & depuis ce tems jusqu'à neuf heures, les Eleves pourroient s'amuser ou à la Musique ou à quelque ouvrage mécanique.

Depuis neuf heures du matin jusqu'à onze, & depuis deux heures de l'après-dînée jusqu'à quatre, on feroit les Leçons publiques des Sciences à-peu-près de la maniere suivante.

Dans la premiere classe :

Lundi, Mardi.

I.

Depuis 9--10. la Théologie.
10--11. la Morale.
2--3. la Théologie.
3--4. la Morale.

Mercredi, Jeudi.

II.

9--10. l'Histoire.

10--11. les Belles-Lettres.
2--3. les mêmes.
3--4. les mêmes.

Vendredi, Samedi.

III.

Depuis 9--10. les Mathématique
10--11. la Métaphysique.
2--3. les mêmes.

Dans la seconde classe les Sciences du n°. II. seroient traitées le Lundi & le Mardi : celles du n°. III. le Mercredi & le Jeudi, & celles du n°. I. le Vendredi & le Samedi. Dans la troisiéme, on traiteroit celles du n°. III. le Lundi & le Mardi, & ainsi de suite.

On donneroit tous les six mois aux Eleves un catalogue de Leçons. Les autres heures seroient à leur disposition, si ce n'est qu'ils seroient obligés d'en consacrer une partie aux ouvrages déterminés ci-dessus.

Quiconque resteroit à l'Académie plus de trois ans, auroit la liberté de choisir telles ou telles Leçons qu'il voudroit. Il pourroit encore assister chez les Professeurs & chez les Maîtres de quartier aux Leçons particulieres, principa-

lement sur le Droit Public, sur les Institutions du Droit Civil, sur des parties séparées des Mathématiques, sur la Physiologie, &c.

Chaque Eleve payeroit une certaine somme (1) par an, pour l'entretien de la Bibliothéque & du Cabinet des curiosités naturelles.

On établiroit pour le moins deux tables de différens prix, qui seroient arrangées avec un Traiteur.

Les deux repas dureroient, le premier depuis midi jusqu'à une heure, & le second depuis huit jusqu'à neuf heures du soir.

Les Eleves se coucheroient à dix heures, & l'un des Professeurs, (chacun à son tour pendant une semaine) feroit la visite de toutes les chambres, pour voir si toutes les lumieres sont éteintes La pension de chaque éleve pour la table, le logement, l'instruction, &c. seroit envoyée par les peres & meres ou par les parens, tous les trois ou tous les six mois au Recteur qui en feroit l'emploi convenable.

Les Eleves rendroient un compte exact

(1) L'Auteur l'a fixée à dix florins.

de l'argent qu'ils recevroient de chez eux pour le reste de leur dépense, en habits, en linge, en Livres, &c, & pour leurs menus plaisirs : ils ne pourroient rien acheter, ni vendre, sans la participation des Maîtres de quartier.

Chaque Eleve apportera son linge, son lit, son couvert, &c.

Tous les Eleves payeront ensemble tous les trois mois mille florins d'Allemagne pour les Professeurs, dont chacun en aura cent cinquante, & le Recteur deux cens cinquante, de façon que chaque Professeur aura de fixe six cens florins de pension annuelle.

Je ne sçais que trop que ce plan n'est ni le meilleur qu'on puisse faire, ni même sans défaut. Je crois cependant pouvoir rendre compte de tout, & je m'imagine qu'il ne sera pas difficile d'ajoûter ce que j'ai omis, pour ne pas faire un Livre, ou ce que j'ai dit d'une maniere générale & indéterminée. Il me suffit à mon égard, & je croirai avoir assez bien employé le tems, si précieux pour moi, que j'ai mis à fabriquer ce Mémoire, s'il y a dans mon plan quelque chose qui puisse être digne d'attention.

II.

Mélanges de M. C. F. Gellert, *Professeur d'Eloquence, publiés par lui-même en deux parties. A Leipsick* 1759. in-8°.

CETTE Collection contient, entre autres choses, diverses Poësies que M. *Gellert* a faites dans sa jeunesse, qu'il avoit successivement fait insérer dans les *Amusemens de l'Entendement & de l'Esprit*, dont, à l'imitation de *Corneille*, il fait lui-même une critique sévère, & qu'il redonne enfin revues & corrigées. Il se trouve ici quelques piéces qui paroissent pour la premiere fois. C'est de-là que nous avons tiré le beau morceau *sur l'utilité des Régles de l'Eloquence & de la Poësie*, qui est à la fin du Journal de Novembre, & nous en donnerons quelques autres en prose & en vers.

Du Mécontentement & de son usage.

NOUS nous plaignons souvent d'une certaine situation où se trouve notre ame, appellée Mécontentement, & cependant nous ne faisons rien pour nous

en débarrasser; mais dans bien des cas ce n'est pas sans dessein. Nous le supportons patiemment, parce que, pour le faire cesser, il faudroit renoncer ou à nos passions ou à nos devoirs; nous le changeons même quelquefois peu-à-peu par adresse ou par vertu en agrément, lorsqu'il devient la nourriture de nos désirs nobles ou ignobles. Mais ce n'est pas-là proprement l'espéce de mécontentement dont je veux parler. Nous nous plaignons souvent de quelque mauvaise disposition de notre ame, d'inquiétude, de tristesse & de chagrin: nous pourrions nous en délivrer, & nous nourrissons ces inquiétudes, ou ces sentimens de chagrin, avec autant de soin que si nous avions un désir naturel d'être affligés. N'en pourroit-on pas conclure, ou que nous ne voulons pas être toujours contens, ou qu'il faut que nous trouvions dans quelques alternatives de tristesse une espéce de contentement, & qu'il est des momens dans la vie où nous aimons autant notre inquiétude que nous aimons ordinairement notre repos? Ceux qui jugent du cœur humain, non par leurs propres sentimens ou par leur propre expérience, mais simplement

par système, trouveront cette opinion fort étrange. Quoi! diront-ils, un homme trouveroit de l'agrément dans l'affliction & se plairoit dans le mécontentement? Quelle contradiction! D'autres nieront simplement l'expérience, & ils demanderont dans quelles circonstances nous pouvons être mécontens de propos délibéré? Quand on voudra considérer que nous ne sçavons pas nous-mêmes ce qui se passe en nous; que souvent nous voulons quelque chose, sans sçavoir distinctement que nous le voulons; que souvent encore nous ne pouvons être assurés de la présence de tel ou tel désir, que par nos actions, on comprendra ce que je veux dire. *Cléon* est chagrin, parce que *Dorante* devoit venir le voir aujourd'hui, & que cependant il n'est pas venu. Il s'emporte à propos de rien, & pour tout au monde il ne voudroit pas renoncer au prétexte ou au droit qu'il a d'exhaler sa mauvaise humeur. Cependant il arrive un ami commun qui assure à *Cléon* que *Dorante* n'a eu d'autre raison de ne pas le voir, que parce qu'un ordre supérieur l'a retenu à la Cour. Si *Cléon* vouloit sérieusement & sincérement ne pas tenir plus longtems

rancune, cette excuse est bien suffisante pour l'appaiser. Mais il ne veut pas seulement l'entendre; il ne veut pas sçavoir pourquoi *Dorante* n'est pas venu chez lui: il veut se fâcher & rester piqué. Pour faire diversion à son chagrin, on lui propose quelques amusemens, de ceux qu'on sçait lui être agréables: il les rejette tous, & ne quitte pas sa mauvaise humeur. Je conclus delà que ce petit déplaisir ne peut être qu'agréable à *Cléon*, & qu'il s'en faut beaucoup qu'il lui soit aussi incommode qu'il le prétend. Je juge même qu'il se complaît secrettement dans son chagrin; & sa conduite me dit avec beaucoup plus de certitude ce qui se passe en lui, que son cœur ne peut le lui dire. Un homme à qui l'on auroit servi du vin verd ou aigre, & que j'en verrois boire plusieurs coups de suite, sans que personne l'y forçât, tâcheroit en vain de me persuader qu'il boit ce vin sans aucun plaisir. Quel qu'il soit, il faut à coup sûr qu'il ait quelque chose d'agréable pour lui. Car pourquoi ne laisse-t-il point ce vin là? Pourquoi n'en demande-t-il point d'autre? *Sejan* se plaint qu'il n'est pas ce soir de bonne humeur,

ſans ſçavoir pourquoi. Ses amis s'empreſſent de diſſiper les ſombres nuages qui ſe ſont formés dans ſon ame. Il aime la Muſique, le badinage & les contes. On eſſaye tous ces moyens pour le remettre dans ſon état naturel. *Sejan* n'en devient que plus triſte & plus grondeur. Il trouve mauvais qu'on veuille lui ôter ſa méchante humeur. Ne faut-il pas conſéquemment qu'il veuille être chagrin ce ſoir ? Et pourroit-il jamais le vouloir, ſi ſon chagrin n'avoit rien d'agréable pour lui ?

Mais un mécontentement quelconque peut-il nous donner du plaiſir ? Notre ame peut-elle s'accommoder volontairement d'un ſentiment déſagréable ? Pourquoi non ? Cela me paroît très-naturel dans certaines circonſtances. Il y a toujours certaines images attachées à tous nos ſentimens, ſoit que nous les appercevions diſtinctement, ſoit que nous les démêlions pas bien. Ces images produiſent les ſentimens, & les ſentimens les ſoutiennent ou les fortifient même encore. Il peut donc arriver que nous aimions certains mouvemens agréables, parce que nous aimons la préſence de certaines images, qui ſans

eux ne ſeroient pas fort ſenſibles ou bien vives. Je deviens triſte pendant quelques heures, parce je n'ai pas ce que je ſouhaite, ou ce que d'autres ont. Cette triſteſſe eſt un ſentiment déſagréable produit par la conſcience que j'ai que je ne ſuis pas heureux. Mais tout déſagréable qu'il eſt, je ne cherche point à le bannir. Pourquoi ? C'eſt qu'il me dédommage de l'accès que je lui accorde en mon cœur. Ce ſentiment eſt accompagné de l'heureuſe idée que je mérite un meilleur ſort, & que je le mérite autant ou beaucoup plus que d'autres hommes. Or cette idée flatte mon amour propre, & je regarde mon chagrin comme une preuve que je devrois être beaucoup plus heureux que je ne le ſuis, quoique ce ſoit ſeulement une preuve du bonheur réel qui me manque. On vient mal-à-propos me troubler dans cette triſteſſe, & je ſens que, quand je la perds, l'image de ce que je vaux en comparaiſon de ceux qui ſont plus heureux que moi, s'affoiblit ſenſiblement. C'eſt pour cela que je ne veux point qu'on m'ôte ma triſteſſe, & que je commence à l'aimer. Bien des gens qui ſe plaignent tous les jours des mé-

contentemens qu'il faut eſſuyer dans le monde, ſe trouveroient plus malheureux, ſi l'on vouloit, ou ſi l'on pouvoit retrancher de leur vie certains momens de triſteſſe. Ils verroient alors qu'on leur a enlevé quelque choſe d'agréable, avec l'amertume dont on a voulu les délivrer. La faim eſt en elle-même quelque choſe d'incommode; mais elle aſſaiſonne nos mets, & nous ſçaurions très-mauvais gré à quiconque nous mettroit hors d'etat de jamais ſentir la faim. Quand il n'y auroit aucun plaiſir attaché au mécontentement, il ſert peut-être à donner une pointe au plaiſir qui l'a précédé, ou au ſentiment dont il eſt ſuivi. Peut-être encore eſt-il ſoutenu par l'obſcur ſentiment qu'il adoucit nos joies. Qu'on examine, par exemple, ſi la joie qui ſuit un déplaiſir n'eſt pas plus ſenſible, que celle dont la continuité n'a point été interrompue par la moindre alternative. Il eſt de la nature des joies ou des plaiſirs de cette vie, que nous nous en raſſaſions bien-tôt. Telle eſt la condition humaine. Nous ſerions bien-tôt plongés dans une inſenſibilité ſtupide, ſi rien ne nous réveilloit au milieu du calme d'un con-

tentement parfait. Le ſouvenir du plaiſir paſſé n'auroit jamais tant d'agrément pour nous, parce que les traces en ſeroient d'abord effacées par la préſence d'un nouveau plaiſir. Combien la crainte, par exemple, n'eſt-elle pas déſagréable ! Mais ſans elle auſſi, que deviendroit l'eſpérance, & qu'un ſentiment ſi doux ſeroit foible ! La jouiſſance actuelle du plaiſir ne nous toucheroit pas tant, ſi la crainte ou l'idée de le perdre n'en avoit rendu le deſir plus vif, plus actif.

Si l'on peut regarder le mécontentement comme un mêlange de plaiſir & de peine, tantôt ſubordonnés l'un à l'autre, & tantôt exactement balancés, il ne faut pas s'étonner, ſi quelquefois nous ne voudrions pas changer une ſituation triſte contre un état plus content. Un ſentiment mixte, comparé avec un ſentiment ſimple, a quelque choſe de nouveau & de fort touchant qui nous plaît. Ne trouvons-nous pas quelquefois plus de goût dans le mêlange du doux & de l'aigre, que dans le doux ſeul ? J'imagine donc qu'un mouvement mêlé de joie & de triſteſſe eſt ſouvent plus agréable pour nous qu'un pur ſentiment de joie.

Quand je dis qu'un certain mécontentement peut être agréable dans quelques momens de la vie, je ne prétends pas que ce soit pour la premiere fois qu'on l'éprouve, mais lorsqu'on l'a senti plusieurs fois. Toute amertume nous cause une sensation triste, mais l'habitude nous y fait trouver enfin quelque chose d'agréable. Pourquoi n'en seroit-il pas des sentimens de l'ame, comme du goût corporel? Si on veut le nier, qu'on m'explique donc pourquoi certaines gens aiment tant à se fâcher, à quereller, à se mettre même dans un état violent? Pourquoi les *Grondeurs*, caractère vrai & très-commun? Il n'est guères possible qu'au commencement un Mélancolique & un Bilieux se soient attristés ou fâchés pour leur plaisir; la tristesse est accompagnée de quelque sentiment de douleur, & la colere est un sentiment violent. Mais on s'est accoutumé peu à peu à cette violence, & maintenant cette disposition turbulente ou bruyante nous fait plaisir, parce qu'elle convient à la disposition que nous avons adoptée, & qui nous tient lieu de nature. (1)

(1) Si l'on veut bien examiner le caractère

L'espéce de plaisir que peut causer le mécontentement à quelques personnes, provient souvent de leur indolence. Leur sang paresseux & lent ne peut pas bien supporter le mouvement trop vif de la joie; c'est pour cela qu'elles préférent une situation d'ame mêlée de plaisir & de tristesse. Les hommes de cette complexion passent des jours entiers, chagrins, tristes & muets; ils peuvent se plaindre & pleurer même des heures entieres, sans s'ennuyer (2). Ils s'attachent à ce qui les entretient dans leur déplaisir, & fuyent tout ce qui les rameneroit à la joie; ce qu'ils ne feroient pas sans doute, s'ils ne se trouvoient bien de leur tristesse. Il en est de leur mécontentement, comme du sommeil. Ils ne veulent pas veiller, & ils ne sont pourtant pas assez fatigués pour dormir;

de l'*Impatience*, elle provient autant d'habitude que de disposition naturelle. Il en est de même de l'*Esprit de Prévention*, si dangereux & si méprisable, &c.

(2) Le pleureur Héraclite n'avoit-il aucun plaisir? On pourroit lui appliquer ce mot de S. Augustin sur les spectacles tragiques, *Ipsa tristitia est voluptas ejus*.

ils se contentent d'un demi sommeil. Des plaintes, des larmes, un air triste & d'autres signes extérieurs ne signifient plus chez eux ce qu'ils indiquent dans les autres. Ils se plaignent & ils pleurent par volupté. Ils n'ont pas le repos ni l'esprit serein d'un homme en belle humeur. Comparés à cet homme, ils sont au contraire inquiets & tristes, & cependant dans leur façon de penser ils sont tout aussi-bien que lui. Ils sont dans l'état que leur caractère & la constitution de leur corps demandent en particulier; ils peuvent donc, malgré toute leur inquiétude, être assez tranquilles, & s'y complaire. Qu'on se représente deux hommes, dont l'un boit de l'eau, l'autre du vin. Celui-ci sent les mouvemens spiritueux de la boisson qui l'échauffe, & le Buveur d'eau n'en sent aucun: il lui manque donc quelque chose qui rend l'autre plus content que lui. Mais si l'on ajoûte que le Buveur d'eau n'a aucun desir du vin, ou que peut-être même il le déteste, sera t-il alors, suivant sa constitution, privé d'un plaisir? Ne sera-t-il pas dans sa façon de sentir tout aussi content en buvant de l'eau, que l'autre en buvant le

meilleur vin? C'est ainsi qu'un homme lent de son naturel doit trouver autant ou plus d'agrément dans ses momens mélancoliques, qu'un plus éveillé n'en a dans les momens les plus joyeux de sa vie.

Il ne seroit pas impossible de trouver des hommes qui restent dans leur mécontentement, pour ne pas se donner la peine de changer de situation. Ils aiment leur inquiétude, parce que le repos leur coûteroit du travail Car enfin, pour se mettre dans une situation d'ame opposée à celle dont on a lieu de se plaindre, pour passer tout d'un coup du chagrin à la joie, il en coûte plus qu'un simple vouloir. *Lucie* est fort mécontente, parce qu'elle a vû une de ses amies dans une nouvelle parure qui lui manque. Son mari l'envoye chercher sur le champ, sans qu'elle le sçache. *Lucie* regarde la parure, & reste sombre. Il lui arrive précisément la même chose qu'à ceux qui passent tout-à-coup d'une chambre obscure dans un endroit fort clair; ils ferment les yeux à la lumiere qu'ils sont pourtant charmés de revoir. *Lucie* sent de même quelque répugnance à cesser tout d'un coup d'être

triste, & elle aime mieux rester ainsi sombre sans sujet, que de se livrer subitement à la joie.

Il me semble qu'il y auroit trop à perdre pour bien des gens, s'il n'arrivoit rien dans le monde qui pût leur donner du mécontentement. Ne pouvant ou ne voulant pas être toujours dans la même assiette, qui est-ce qui pourroit les en faire changer, si leur ame n'étoit pas mise en mouvement par quelque déplaisir? Car notre ame ne peut pas rester dans une perpétuelle inaction, &c.

III.

Parmi les Poësies de M. *Gellert*, on trouve, 1°. Un Conte intitulé *La Veuve*, qu'il seroit assez difficile de rendre agréablement en François, & dont voici le canevas.

Une jeune femme ayant perdu son mari qu'elle aimoit beaucoup, étoit inconsolable de sa perte. Parens, Amis, consolateurs Evangéliques & Mondains n'y faisoient que blanchir : on ne pouvoit rien gagner sur elle. Sa douleur avoit déja duré plus de vingt-quatre heures, lorsqu'un Sculpteur habile

fit en bois la figure du défunt si ressemblante, qu'elle fut admirée de toute la Ville. La nouvelle Laodamie mit la Statue dans l'appartement où elle avoit goûté les douceurs de l'union la plus parfaite. Cette Statue, en nourrissant son amour, entretenoit aussi sa douleur & la source amere de ses larmes. Elle passa ainsi quelque tems, sans autre compagnie que sa servante & son chien. Un jour qu'elle mettoit pour la premiere fois la tête à la fenêtre, elle fut apperçue par un fort aimable étranger. Elle plut beaucoup à ce Cavalier, & il entreprit de renouveller l'histoire de la Matrone d'Ephèse. Il frappe à la porte; elle lui est ouverte, & la servante vient annoncer à sa Maîtresse, qu'un homme bien fait (qui de plus ressemble au défunt) demande à la voir. Après toutes les façons que la bienséance & la surprise demandoient de la triste Veuve; après avoir sur-tout embrassé la Statue trois ou quatre fois, pour se munir contre les dangers d'une entrevue qu'on accordoit avec tant de peine, le Cavalier est introduit. Leur entretien les conduisit insensiblement jusqu'à l'heure du souper, & le Cava-

lier qui sçavoit le Monde, demanda la permission d'assister au petit couvert de la Veuve. Que faire d'un pareil importun! Pour s'en débarrasser au plus vîte, on ne put faire autrement que de l'inviter à souper. La servante avoit du poisson à cuire, & manquoit de bois sec pour cette cuisson. Elle propose à sa Maîtresse d'employer à cet usage quelque meuble inutile : la Statue, par exemple . . . . . . la Statue! s'écrie-t-on d'abord avec une sorte d'horreur . . . Eh mais, après tout, il faut bien souper. L'embarras étoit de briser cette Statue : jette-la par la fenêtre en bas, dit la Veuve. A peine elle a dit, que la Statue vole en l'air, & en tombant se met en piéces.

2°. Un *Poëme sur l'Amitié*, & un autre *sur la Gloire* qui paroissent ici pour la premiere fois.

3°. *Le Ruban*, Pastorale qu'on redonne ici, mais sans aucun changement. Nous donnerons dans un des Journaux suivans cette derniere Piéce traduite en entier, ou par extrait.

IV.

EXTRAIT d'une Lettre de M. le Docteur Schlosser de Hambourg, *au sujet d'une nouvelle espéce d'Insectes*, 1755.

M. j'allai voir ce matin les salines le long de la Côte de la Mer, & après avoir observé tout ce qui sert à changer l'eau de la Mer en une lessive extraordinairement forte & salée, je découvris avec la plus grande surprise des millions d'Insectes qui se remuoient prodigieusement vîte. Leur couleur rouge couvroit l'eau d'une grande citerne, d'où on la met dans les chaudrons. Je remplis une cruche de cette eau, pour observer soigneusement les occupations des Insectes dans un élément qui leur paroît si agréable. Leur corps est un tube cylindrique, dont la longueur est à-peu-près d'un tiers de pouce. Au-devant de ce tube, on voit deux petites vergues qui sont très-tendres, deux yeux noirs, ronds, & élevés, dont chacun est placé de chaque côté, & au milieu on trouve une autre petite tache noire, qui peut-être tient lieu de troisiéme œil. Au-dessous

de ces yeux, est une ouverture courbée, qui s'applatit & s'unit vers la poitrine. Toutes ces parties composent la tête. Le corps est muni de vingt-deux pieds qui sont propres pour nager, & qui occupent la moitié de la longueur du tube. Il y en a onze de chaque côté qui sont fort près les uns des autres. Le plus long est au milieu, & depuis celui-là les autres vont toujours en diminuant vers la tête & la queue. Cette derniere partie est toute nue, & l'on y remarque une fente. Outre ces différens organes qui leur sont communs à tous, il y en a que l'on ne trouve que dans quelques-uns de ces Insectes; & ceux-ci, quand j'examine les fonctions qui leur sont propres, me paroissent faire la différence des mâles & des femelles. Les premiers ont tous entre la tête & les premiers pieds, deux espéces de bras longs & plats. La position de leurs jointures met l'Insecte en état de les plier & de les mouvoir de toutes les façons. Les femelles ont sous le corps, presqu'aux dernieres jambes, un sac tendu & couvert d'une peau dont la transparence laisse voir beaucoup d'œufs. Ce sac est pour l'ordinaire trois ou quatre

fois plus grand que le diametre du tube. Ceux qui ont cet organe, n'ont jamais les bras dont je viens de parler. Les Insectes pourvus de ces bras, se distinguent des autres particulierement en ce qu'ils s'efforcent de sauter sur leur dos, quand ils en rencontrent à la nage. Les deux bras leur servent à saisir le sac, d'où j'ai vû sortir ensuite beaucoup d'œufs. Quand ces Insectes se sont unis, ils nagent pendant un certain tems ensemble; mais dès qu'ils se séparent, d'autres prennent leur place, & je n'ai jamais vû d'Insectes de la même espéce unis de cette maniere. Je n'ose pas déterminer, si cette action est un véritable accouplement; si les Insectes qui ont des bras sont les mâles, ou s'ils assistent simplement les femelles dans l'enfantement: car même avec un bon microscope, je n'ai découvert autre chose que ce que je viens de raconter. J'aurois volontiers conservé une couple de ces Insectes dans la position qui leur est si agréable; mais ni de l'eau fraîche de source, ni du vin de Portugal, ni de l'eau-de-vie distillée plusieurs fois, ne pouvoit leur conserver la vie au-delà d'une demi-heure, ni empêcher leur séparation.

Au reste, ces Insectes se remuent avec une vîtesse surprenante. Ils font mille sauts, mille culbutes & nagent quelquefois sur le dos. Les gens qui travaillent dans les Salines leur donnent le nom de *Brine Worms*, ou de *Vers d'eau de sel.* Ils m'ont assuré qu'il y en avoit, tant en hyver qu'en été, & qu'on en trouvoit fort peu, lorsque la lessive n'étoit pas assez forte. J'ai voulu sçavoir d'eux, si ces vers ne se changeoient pas en mouches, mais ils m'ont tous répondu que non; & en effet, je n'ai pas trouvé un seul Insecte de cette espéce, dont j'ai examiné un grand nombre, qui ait donné le moindre indice de transformation. Suivant le Systême de M. *Linnœus*, le seul Auteur que j'ai pû consulter, ces Insectes sont de la classe des *Apteres* ou non-aîlés. Mais aucune espéce de cette classe n'a les caractères que j'ai trouvés dans celle-ci.

On demande si ces Insectes ont été déja décrits.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

HISTOIRE de Bedihuldgemal, *fille du Roi des Esprits, & de* Seifulmulouk, *fils d'un Roi d'Egypte.*

Moralité Arabesque.

On lit dans l'Histoire de l'ancienne Egypte, que le Roi *Hasm*, fils du Roi *Ahuand*, faisoit observer une discipline très-exacte dans ses nombreuses Armées; que ses richesses étoient immenses, & que le nombre de ses sujets étoit si grand, qu'on ne pouvoit le compter; qu'enfin sa puissance étoit si redoutable, qu'il avoit quatre cens Villes fortes, avec un nombre infini de Palais & de Jardins Royaux. Ce Prince étoit si bon & si juste, qu'on trouve dans les Annales d'Egypte un événement de son regne qui donne une idée de son caractère.

Un jeune homme, nommé *Ahmet Tevaïl*, dont la beauté étoit ravissante, après avoir bu du vin, peu capable alors de sentir les conséquences de ce qu'il

faisoit, vint se purifier dans un canal qui lavoit le pied d'un des Palais du Roi. Une des plus belles Esclaves de ce Prince l'apperçut, & sa beauté fit une telle impression sur son cœur, qu'elle lui jetta une pomme. *Ahmet Tévaïl* la ramassa, & voulant sçavoir à qui il étoit redevable de cette faveur, il fut à son tour frappé de la beauté la plus accomplie de l'Univers. Son visage aussi éclatant que le Soleil le brûla dans le moment au milieu des eaux. Elle lui demanda son nom, & le lieu de sa demeure : il satisfit sa curiosité. Quand elle lui eut appris à son tour qu'elle se nommoit *Aziz*, elle se retira en lui recommandant d'en faire autant. Quelques jours après la belle *Aziz* lui fit sçavoir par un Eunuque le tems & le lieu qu'elle avoit choisis pour le voir. Il vola plus promptement au rendez-vous que le faucon ne fend les airs ; son empressement fut payé par des plaisirs impossibles à décrire, & leur commerce fut quelque tems secret.

Le Roi demanda un jour à ses Courtisans quel étoit le mets qui leur paroissoit le plus exquis. Il y en eut un qui l'assura que de petits oiseaux cuits avec du

sucre, du poivre, du girofle, du piment, du saffran, & de bonne huile d'Amandes douces, étoit la meilleure chose qu'on pût manger. Le Roi surpris de ce mélange, parut douter de sa bonté. Le Courtisan courut chez lui faire le ragoût qu'il avoit annoncé, & le porta au Roi qui le trouva si bon, qu'il en envoya une partie à la belle *Aziz*. Celle-ci de son côté la partagea avec *Ahmet Tevaïl.* Celui-ci pria un de ses amis d'en venir manger avec lui, mais il fut bien étonné de trouver dans le corps d'un de ces petits oiseaux un diamant de grand prix. Le faux ami, né jaloux du bonheur de tous les autres hommes, se douta de la vérité, & rendit compte au Roi & du ragoût & du diamant, jugeant aisément que lui seul pouvoit être intéressé à cette aventure, & qu'il reconnoîtroit l'Esclave qui le trahissoit. Ce rapport fit tout l'effet que ce méchant homme avoit prévu, & le Roi ordonna qu'on amenât *Ahmet Tevaïl* en sa présence. En arrivant devant son Thrône, il apperçut la belle *Aziz* debout & dans l'abaissement de la plus grande douleur. Le Roi, après avoir fait retirer tout le monde, se tourna du côté de

son Esclave, & lui dit : Tu es bien ingrate ! Quelle raison a pû t'engager à me trahir? Quoi ! les égards que j'ai eus pour toi, les préférences que je t'ai accordées, & les bienfaits dont je t'ai comblée, n'ont pû toucher ton cœur ? Comment du moins n'as-tu pas redouté mon courroux ? Prince, lui répondit la belle *Aziz*, deux choses m'ont fait manquer à mon devoir : le destin le vouloit ainsi, & l'amour s'est emparé de mon cœur. En cet état, je l'avoue, j'ai oublié vos bienfaits, & je n'ai point redouté votre courroux : un cœur rempli d'amour connoît-il quelque danger ? Je suis coupable, punissez moi ; je le mérite, & depuis long-tems je suis préparée à votre vengeance. Cette réponse & ce mépris de la mort étonnerent le Roi *Hasm.* Il réfléchit quelque tems, & s'adressant à *Ahmet Tevaïl*, il lui demanda d'où il étoit. Je suis de votre Capitale, lui répondit-il. Tu n'ignores donc pas qui je suis, continua le Prince ? Qui peut donc t'avoir rendu assez téméraire pour aimer une de mes femmes ? Je connois, reprit *Ahmet Tevaïl*, la grandeur de ma faute. Je conviens que la cruauté que tu dois exercer sur moi est lé-

gitime ; mais j'ai conçu pour ton Esclave la plus violente passion, elle a répondu à mes vœux, je n'ai plus rien à desirer dans le monde. Je m'attends, à souffrir les plus grands supplices ; mais je mourrai content, puisque j'ai possédé un si grand bien. Le Roi fut interdit de cette réponse. Il ordonna cependant qu'on lui amenât l'Eunuque qui avoit favorisé la belle *Aziz*. Malheureux, lui dit-il, à qui j'avois confié mon honneur & la garde de celle que j'aimois le plus, pourquoi m'as-tu trahi ? Elle m'a gagné par ses présens ; y a-t-il quelqu'un que les richesses ne puissent corrompre ? *Hasm* alors ordonna que l'on fît venir le faux ami d'*Ahmet Tevaïl.* Il lui reprocha d'avoir trahi l'amitié, & d'avoir rendu sa honte publique ; il donna ordre qu'on le conduisît au supplice, & se tournant ensuite vers les trois coupables : je vous pardonne, leur dit-il, à cause de votre sincérité. Je donne la liberté à l'Eunuque, & la belle *Aziz* à *Ahmet Tevaïl.* Il accompagna cette belle action d'un riche présent qui fit la fortune de ces heureux Amans qu'un mariage unit à jamais.

Un Prince si prompt à sacrifier les plus

vifs ſentimens de ſon cœur, & qui ſçavoit ainſi vaincre ſes paſſions, rendoit ſes ſujets heureux, & n'avoit d'autre chagrin ſur le Thrône que celui d'avoir perdu tous ſes enfans que la mort lui avoit enlevés. Après avoir réfléchi ſur la rapidité du tems & des années qu'il avoit vécu, lorſqu'il fut certain qu'il ne pouvoit plus eſpérer de ſucceſſeur, il forma la réſolution d'abandonner les affaires de ſon Royaume, & de ſe retirer dans un endroit écarté de ſon Palais. Il ſe couvrit d'un mauvais habit, mit ſur ſa tête un vieux bonnet, & défendit ſur peine de la vie qu'on le vînt interrompre pendant les quarante premiers jours qu'il vouloit paſſer dans la ſolitude & dans le recueillement de la priere. Cette conduite étonna tout le monde, & le Peuple commençoit à murmurer. Trois de ſes grands Vizirs, du nombre deſquels étoit *Edrenouk* pour lequel il avoit le plus de bontés, réſolurent de s'expoſer à toute la ſévérité du Roi, plutôt que de lui laiſſer ignorer le danger que ſa retraite pouvoit lui faire courir. Ils forcerent la garde des Eunuques, & parvinrent juſques à ſa retraite du Roi qu'ils trouverent en prieres.

Prince, lui dirent-ils en ſe proſternant à ſes pieds, nous vous apportons nos têtes : nous déſobeiſſons à vos ordres ſacrés, que ne méritons-nous pas! Mais auſſi que ne devons-nous pas faire pour ſauver des jours auſſi précieux que les vôtres? Quelle réflexion, quelle crainte doit empêcher vos Vizirs de vous inſtruire de ce qui ſe paſſe? Sçachez donc que vos Peuples ſont prêts à ſe ſoulever, & que vos Armées ſont au moment de ſe révolter. *Haſm* les regarda d'abord avec étonnement, & enſuite avec bonté; il les fit relever, & leur dit : Vous vous avouez coupables, je vous pardonne votre témérité. Mais que m'importe que mon Royaume me ſoit enlevé? Il y a long-tems que je regne. De quoi me ſert la ſoumiſſion de tant de Peuples, ſi je n'ai point d'enfant qui puiſſe hériter de mes Etats? Seigneur, lui dirent alors les Viſirs, votre humilité devant le Seigneur eſt un devoir dont vous pouvez vous acquitter ſur le Thrône, & qui lui ſera d'autant plus agréable, qu'il eſt plus rare à la place où vous êtes; mais ſongez qu'il n'eſt point de retraite paiſible pour un Roi qui a regné comme vous trop bien &

trop long-tems. Tout uſurpateur doit néceſſairement le priver de la vie en lui arrachant la Couronne. Croyez-nous donc, ne déſeſpérez pas des bontés du Tout-Puiſſant. Regnez & gouvernez votre Royaume auſſi ſagement que vous avez fait juſqu'ici.

Le Roi qui commençoit à être frappé de leurs raiſons, acheva de ſe déterminer par l'avis des Aſtrologues qu'ils envoyerent chercher, & qui l'aſſurerent qu'il auroit un enfant, mais que ce ne pouvoit être qu'avec la Princeſſe *Cahtan*, fille de Heumr, Roi de l'Arabie Heureuſe. Le Roi avalant à longs traits le miel de l'eſpérance, oublia les réſolutions qu'il avoit formées, fit aux Aſtrologues & à ſes trois Viſirs des préſens dignes de ſa grandeur, & donna tous les ordres néceſſaires pour faire partir inceſſamment *Edrenouch*, pour aller demander la belle *Cahtan ;* car il voulut le faire paroître en Arabie avec un éclat qui répondît à ſa grandeur. Il fit tirer de ſon tréſor la charge de cinquante Chameaux des plus belles Etoffes de toiles d'or. Il choiſit cent Eſclaves les plus beaux des deux ſexes, qu'il chargea chacun d'une bourſe qu'ils de-

voient préſenter au Roi *Heumr* avec un beau colier de perles & ſept diamans qui brilloient la nuit, pour être offerts à la Princeſſe. Ces magnificences ne paroiſſant point encore ſuffiſantes, il fit prendre dans ſes écuries cinq cent de ſes plus beaux chevaux, parmi leſquels il y en avoit cent d'Arabie. Il les fit couvrir de harnois d'or maſſif ornés de pierreries. Cette magnifique Ambaſſade étoit ſi nombreuſe, qu'en arrivant ſur les frontieres de l'Arabie Heureuſe, elle épouvanta tous les Peuples. Le Roi *Heumr* lui-même fut allarmé des récits qu'on lui fit. On l'aſſuroit qu'une Armée formidable d'Egyptiens venoit fondre ſur ſes Etats. Il envoya pour s'inſtruire de la vérité un Officier de ſa Garde ; il fut reçu avec toute la magnificence poſſible, & renvoyé chargé de préſens par *Edrenouck* qui de ſon côté fut accueilli par des fêtes & par les acclamations de tous les Peuples juſques à la Ville Capitale, auprès de laquelle il établit ſon camp. L'Ambaſſadeur eut promptement audience, & préſenta la Lettre de ſon Maître. Voici ce qu'elle contenoit.

LETTRE d'Hasm, Roi d'Egypte, à Heumr, Roi de l'Arabie Heureuse.

»Ma gloire est obscurcie. Il manque » quelque chose à mon bonheur, & le »grand Prophête ne me promet tout ce »que je desire, qu'en obtenant l'alliance »du grand & à jamais célebre *Heumr*, »Roi de la superbe Arabie Heureuse. »*Edrenouck*, mon premier Visir, vous té»moignera, Seigneur, que la Princesse »*Cahtan* est la Houri la plus précieuse »de mon bonheur».

Le Roi de l'Arabie porta la Lettre à son front, & reçut les présens qu'*Edrenouck* lui présenta avec la vénération qu'ils méritoient. Il lui répondit: j'obéirai au commandement du Roi votre Maître. Puis il fit revêtir l'Ambassadeur d'une magnifique Pelisse, le fit manger à ses côtés, & lui fit servir tout ce que l'Arabie avoit de plus rare. *Edrenouck* fut toujours logé dans le Palais & traité avec une magnificence sans égale. Cependant le Roi *Heumr* fit préparer des présens plus magnifiques que ceux qu'il avoit reçus, & voici la réponse qu'il fit au Roi d'Egypte.

LETTRE d'Heumr, Roi de l'Arabie Heureuse, à Hasm, Roi de l'Egypte.

» Si j'avois cent filles plus belles les » unes que les autres, vous seriez le » maître de choisir; je n'en ai qu'une, je » vous l'envoye. Souverain Seigneur, » disposez-en comme vous pouvez faire » de tout ce que le grand Dieu m'a don» né.

Il remit à *Edrenouck* la dot de sa fille qui consistoit en sept cens Eléphans chargés des plus belles Etoffes de Bengiale & de Kiambaï, & d'un nombre infini de raretés dont on ne pouvoit estimer la valeur. L'Equipage de sa fille étoit superbe; il y joignit des Esclaves sans nombre, & le Visir *Edrenouck* arriva sans aucun accident sur les frontieres d'Egypte.

Hasm envoya au-devant de la belle Princesse d'Arabie tous les Seigneurs de sa Cour, pour l'accompagner jusques à son Palais. Ce bon Prince fut enchanté en la voyant; son cœur ému ressentit alors tous les feux de l'amour, & quelques-uns de sa jeunesse. Il l'é-

pousa le jour même de son arrivée. Bien-tôt elle devint grosse, & malgré toutes les inquiétudes que ressent un vieux mari pendant la grossesse de sa femme, la Reine mit au monde un fils. Cet événement pensa coûter la vie au Roi, tant sa joie fut immodérée. Les fêtes, les présens, en un mot, tous les trésors de l'Egypte ouverts, furent les moindres marques du contentement parfait que le Roi ressentoit de cette faveur du Ciel. Cependant le hazard voulut que le même jour il nâquît un fils au Visir *Edrenouck*. Le Roi fit mettre ce grand Ministre à sa table, & lui dit après le repas: Faites apporter votre fils dans mon Palais, je veux confier la nourriture du mien à votre femme, je donnerai le vôtre à la mienne; & quand mon fils sera Roi, son frere de lait deviendra son Visir. La volonté du Roi fut exécutée. Son fils fut nommé *Seif-Ulmulouk*, & celui du Visir *Saïd*.

Les Astrologues qu'on avoit fait assembler pour assister à la naissance du Prince, tirerent son horoscope, & trouverent que les premieres années de sa jeunesse seroient remplies d'aventures fâcheuses & extraordinaires. L'idée de

ces malheurs troubla le Roi pendant quelques momens; mais la joie d'avoir un fils qu'il desiroit depuis si long-tems, lui persuada que les Astrologues pouvoient se tromper: car la confiance ou la méfiance qu'on a dans les superstitions dépendent beaucoup de la situation du cœur.

Seïf-Ulmulouk & *Saïd* furent élevés dans le Palais avec tous les soins que purent prendre de tendres meres, qui, s'aimant elles-mêmes, inspirerent à leurs enfans dès le berceau la plus tendre amitié. Ils vêcurent dans le Sérail jusqu'à l'âge de sept ans. Alors on les en fit sortir, pour apprendre toutes les Sciences, tous les Jeux & tous les Exercices. Quand la raison eut dissipé en eux les ténébres de l'enfance, le Roi se plaisoit à leur entretien; il étoit presque toujours avec eux, & lorsqu'il pouvoit se déterminer à ne pas regarder *Seif-Ulmulouk*, ce n'étoit que pour voir *Saïd* qu'il aimoit le plus après son fils. Ce jeune homme méritoit de si tendres sentimens; il étoit si bien né, il témoignoit tant d'attachement pour celui qui devoit être son Maître, que, malgré l'amitié que le Prince lui mar-

quoit ſans ceſſe, il ne ſortoit jamais de la ſoumiſſion & du reſpect qui lui convenoient. *Seif-Ulmulouk* avoit de ſon côté toutes les perfections que peut donner un heureux naturel joint à l'éducation la plus complette; mais l'amitié qu'il avoit pour *Saïd* en étoit & la preuve & le triomphe.

Le Prince *Seif-Ulmulouk* avoit à peine dix-huit ans, que le Roi qui n'étoit occupé que des préſens qu'il pouvoit lui faire, ſe ſouvint d'un vieux coffre qu'il avoit fait mettre autrefois dans ſon Tréſor. Il en fit la deſcription à ſon Tréſorier, & lui donna ordre de l'apporter: il renferme, dit-il, des choſes que l'on m'a dit être très-précieuſes; il y en a même quelques-unes qui doivent avoir appartenu au Prophête Salomon. Le Prince de retour dans ſon appartement en fit l'ouverture; il trouva qu'il renfermoit des Etoffes d'or, des Vaſes & de Baſſins du même métal, avec une bague de la plus grande beauté, ſur laquelle il y avoit des Caractères Hébraïques gravés, & qui ſe trouva juſte à ſon doigt. Il étoit ſeul quand il examina les richeſſes de ce coffre. Ainſi *Saïd* ne put ſçavoir l'effet que produi-

ſit ſur ſon cœur un portrait qu'il trouva dans le fond de ce même coffre. Auſſi-tôt qu'il l'eut conſidéré, il avala le poiſon ſubtil de la plus violente paſſion qui fût jamais. Il tomba dans une mélancolie dont le Roi & toute la Cour furent bien-tôt extrêmement inquiets. La ſolitude ſuffiſoit à ſon cœur, & *Saïd*, ce cher ami, qui couchoit toujours avec le Prince, fut un jour bien étonné de ne le point trouver à ſes côtés en s'éveillant. Son inquiétude fut d'autant plus forte, qu'il étoit allarmé du ſecret que le Prince lui faiſoit de ſa mélancolie. Il ſe leva plein d'inquiétude, & trouva le Prince dans ſon cabinet baigné de larmes: il lui fit les plus tendres inſtances pour obtenir ſa confidence, mais elles furent inutiles.

Cependant le changement arrivé dans l'humeur du Prince, faiſoit d'autant plus craindre pour ſa ſanté, qu'elle commençoit à paroître altérée. Le Roi s'écrioit à tous les inſtans: la prédiction des Devins commence-t-elle à ſe vérifier? Mais qu'a-t-il, & que peut-il avoir, ce fils ſi cher? Car il ne répondoit rien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit; il paroiſſoit même qu'elles

ne lui cauſoient que de l'importunité. Dans ce cruel état, le Roi fit aſſembler ſon Conſeil ſur cette importante affaire. Il fut réſolu qu'on ordonneroit des prieres publiques, & qu'on attacheroit ſur le Prince quantité de paſſages de l'Alcoran. Ces remédes, quoique très-uſités, n'ayant apporté aucun ſoulagement, on aſſembla les plus célebres Médecins qui convinrent unanimement que le mal n'avoit que la mélancolie pour principe, & que celui du Prince étoit d'autant plus dangereux, que la Médecine n'avoit point de reméde pour cette incommodité. Enfin le Prince paroiſſant en danger de ſa vie, tous les Grands du Royaume s'aſſemblerent, & convinrent que *Saïd* demanderoit au Prince avec de nouvelles inſtances le ſujet de ſon chagrin, ajoûtant que s'il ne pouvoit obtenir cet aveu, il falloit qu'il fît ſemblant de ſe tuer. Le Roi approuva cet avis. *Saïd*, après avoir inutilement renouvellé ſes inſtances auprès de *Seif-Ulmulouk*, lui dit enfin: Quoi! Seigneur, vous m'aimez; vous croyez que les ſentimens de l'amitié vous ſont connus, & vous pouvez refuſer d'inſtruire un ami qui peut au

moins vous ſoulager dans votre peine, ſi vous daignez lui en faire confidence? Non, s'écria-t-il, je ne le vois que trop, & je ne voulois pas me le perſuader: l'amitié n'eſt pas faite pour les Princes; je veux donc me punir de l'avoir reſſentie pour vous, & d'être ainſi la dupe de mon cœur. A ces mots, il tira ſon poignard: il étoit ſi véritablement touché, que l'Hiſtoire aſſure qu'il ſe ſeroit percé en effet, ſi le Prince ne ſe fût jetté ſur lui avec transport, & ne lui avoit ſaiſi le bras. Cher *Saïd*, n'attentez pas ſur vos jours, s'écria t-il: que deviendrois-je, ſi je vous perdois? Vous ſerez ſatisfait. Son viſage alors ſe couvrit d'une rougeur qui dénotoit l'embarras de ſon cœur. Mais comment avouer, reprit-il, un ſentiment qui me fera perdre votre eſtime, & celle de tous les gens ſenſés? Regardez le ſujet du trouble de mon cœur, dit-il, en lui montrant le fatal portrait. *Saïd* applaudit à ſon choix, flatta ſa paſſion, & lui dit: Il n'y a point de Princeſſe, il n'y a point de femmes dans l'Univers que l'on puiſſe refuſer au Prince de l'Egypte. Mais elle m'eſt inconnue, reprit *Seif-Ulmulouk*: je ne connois que

son portrait. Il y a peut-être cent ans que cette beauté n'existe plus, jugez de ma honte & de ma douleur. *Saïd* comprit alors tout le mystère de la conduite du Prince, & prévoyant l'embarras que cette triste aventure alloit lui causer, il examina avec une extrême attention la boëte qui renfermoit cette divine peinture. Au milieu des fleurs & des ornemens qui entouroient les pierres précieuses dont il étoit enrichi, il découvrit quelques caractères; car si l'on a vanté les yeux de l'amour, on peut avec autant de justice célébrer ceux de l'amitié. *Saïd*, bien convaincu d'avoir reconnu des caractères, se persuada qu'il en pourroit avoir l'explication. Après bien des recherches, il trouva un Sçavant retiré dans une montagne auprès de Memphis, qui lui dit: Ces caractères apprennent que c'est le véritable portrait de *Bedihuldgemal*, fille du Roi d'*Iram*. Cependant *Saïd* avoit averti le Roi *Hasm* de tout ce qui s'étoit passé, & la meilleure santé du Prince avoit indiqué le soulagement que son ami lui procuroit. *Saïd* rendit compte au Roi de la découverte qu'il avoit faite

du nom & du pays de la Princesse. Où la trouver, s'écria le Prince avec douleur! Qui sçait si elle respire encore? Peut-être n'a-t-elle jamais existé; il se peut faire encore qu'elle soit un esprit. J'ai quelqu'idée d'en avoir entendu parler sur ce ton. Jamais elle ne voudra de mon fils. Fatal portrait, continua-t-il! Comment s'est-il trouvé dans ce coffre? Je me souviens qu'un Sage, peu de tems après la naissance de mon malheureux fils, pour reconnoître quelque plaisir que je lui avois fait, m'en fit présent comme d'une chose singuliere, & qu'il me recommanda de le garder avec soin. Que ferons-nous, mon cher *Saïd*? Je flatterois toujours sa passion, répondit *Saïd*, en lui promettant d'envoyer dans tous les pays du Monde, pour apprendre des nouvelles de cette Princesse. Peut-être en sçaurez-vous en effet: peut-être aussi que dans cet intervalle le Prince se guérira d'une passion si légerement fondée.

Le Roi *Hasm* approuva ce conseil, & fit partir deux cens personnes distinguées pour aller à la recherche de *Bedihuldgemal*. Cette démarche produisit

quelque calme dans l'esprit du Prince, & il promit un Chameau chargé d'or à celui qui lui en apporteroit des nouvelles.

Au bout d'un an, les deux cens personnes expédiées dans les quatre parties du Monde, revinrent à la Cour d'*Hasm*. Les uns avoient été dans la Gréce, les autres dans la Kiovanie; quelques-uns avoient parcouru l'Asie; d'autres avoient traversé l'Afrique. Mais leurs soins & leurs peines avoient été inutiles; ils ne rapporterent qu'une liste des plus belles filles qu'ils avoient trouvées dans leurs voyages.

Moins le Prince eut d'espérance, plus sa douleur augmenta, quand il vit que les recherches avoient été inutiles. Je n'ai rien épargné pour vous satisfaire, lui dit le plus tendre des peres: il est à présumer que vous aimez un phantôme, & un objet idéal. La beauté qui vous enflamme est inconnue sur la terre, & l'on n'a pas même dans ses quatre parties la moindre connoissance du pays d'Iram. Comment donc pouvoir y parvenir, comment peut-on obtenir cette Beauté prétendue? Ce qu'il y a

de certain, c'est que les larmes & le désespoir ne sont pas des moyens pour arriver à sa possession. Voilà, mon cher fils, continua le Roi les yeux baignés de larmes, un état circonstancié de l'âge & des qualités personnelles de toutes les Beautés qui sont dans le Monde connu: choisissez, il n'y en a point que je ne puisse vous donner. Rien ne peut me faire oublier *Bedihulgemal*, reprit le Prince avec vivacité: quand celles que vous m'offrez seroient plus belles que le Soleil, elles ne pourroient toucher mon cœur, & je préfére l'idée de ma Princesse à la possession réelle de toutes les autres. Mais, Seigneur, ajoûta-t-il, je n'ai point encore perdu l'espérance de la trouver. Je n'ai plus qu'une grace à vous demander: si vous me l'accordez, je n'aurai plus rien à desirer du meilleur pere que le Soleil ait éclairé. Elle m'est nécessaire pour ne point mourir, ajoûta-t-il en versant un torrent de larmes. Le Roi le voyant si cruellement déterminé, lui promit de lui accorder sa demande. Permettez-moi, lui dit-il, de parcourir moi-même le Monde: je serai plus heureux

que vos Envoyés, mon cœur me le dit. Du moins ce cœur sera-t-il satisfait ; il aura fait tout ce qu'une si belle passion lui inspire, & pour lors je mourrai content. Ce fut en vain que ce bon Roi voulut s'opposer à ce dessein ; il fut obligé de donner tous les ordres nécessaires pour un départ dont il avoit le cœur percé. Rien ne peut exprimer la douleur du pere en embrassant ce cher fils ; le deuil de toute l'Egypte fut général & sincère. Enfin le Prince s'embarqua sur la Mer Rouge, & monta la superbe & nombreuse Flotte que le Roi avoit fait armer pour le suivre. La Jeunesse la plus brillante de ce grand Royaume, les Soldats les plus aguerris & les meilleurs Astrologues s'embarquerent avec le Prince.

La Flotte traversa sans aucun événement la Mer Rouge, & navigea très-heureusement jusques à la Chine. Le Prince mouilla dans les Ports de ce grand Empire, & le Roi *Faquefour* ayant appris l'arrivée du Prince, lui fit rendre tous les honneurs dûs à son rang. Non content de la réception magnifique qu'il lui fit dans son Palais, il

eut assez de confiance en lui pour recevoir une fête superbe qu'il lui offrit sur son Vaisseau. *Faquefour* étonné de la tristesse qui obscurcissoit les graces & la beauté du Prince *Seif-Ulmulouk*, voulut en sçavoir la raison, & le Prince lui demanda des nouvelles de *Bedihuldgemal*, fille du Roi d'Iram. *Faquefour* lui protesta que la Princesse & le pays étoient également inconnus ; mais il y a, continua-t-il, un homme dans mes Etats, âgé de 170 ans, qui peut seul, je crois, dans tout le monde satisfaire votre curiosité, & aussitôt il donna ordre qu'on allât le chercher. Il fut conduit avec beaucoup de diligence, & le Roi, en présence du Prince, lui ayant fait des questions sur l'Iram & sur la Princesse, il avoua qu'il ne lui restoit plus qu'une idée confuse de ce pays, dont il avoit entendu parler dans sa jeunesse. Mais allez, continua-t-il, à Kebr, le plus grand abord qu'il y ait au monde pour les Marchands de tous les pays de l'Univers : vous y trouverez de plus un nommé *Madehour* qui pourra, je crois, satisfaire votre curiosité. Il indiqua précisément la route

qu'il falloit tenir pour se rendre à Kebr, & il ajoûta qu'il falloit au moins trente jours de navigation pour y arriver. Le Prince voyant qu'il ne pouvoit trouver de plus grands éclaircissemens, prit congé du Roi, en se jurant l'un à l'autre une éternelle amitié. Après une navigation fort heureuse pendant vingt-cinq jours, il survint une tempête ou plutôt un de ces ouragans qui font tant de ravage dans les Mers des Indes, & le Prince eut non-seulement la douleur de voir périr l'élite de la Nation Egyptienne, mais il eut encore celle d'être témoin de la perte du Vaisseau sur lequel *Saïd* avoit passé la veille : il le vit s'ouvrir & s'abîmer. Ce funeste accident le rendit insensible à sa propre conservation. Plongé dans la douleur de la perte d'un ami si cher, il ne s'apperçut pas que son Vaisseau, meilleur ou plus heureux que les autres, avoit résisté seul à la violence de la tempête. Cher *Saïd*, s'écria-t-il, c'est moi, c'est mon funeste amour qui te cause la mort. Ces idées lui rappellerent tout ce que son pere lui avoit dit en le quittant. Il ne fut tiré de l'abî-

me affreux de ses pensées, que par l'attaque d'un Vaisseau que les Officiers de son bord avoient pris d'abord pour un Marchand, mais qui étoit un Corsaire noir. Celui-ci profita du désordre que la tempête avoit causé dans le Vaisseau du Prince : ainsi malgré sa valeur & le désespoir qu'il avoit dans le cœur de l'inutilité de sa recherche & de la perte de son ami, malgré les efforts que firent tous les Egyptiens pour conserver leur liberté, *Seif-Ulmulouk* se vit enfin prisonnier avec un seul homme de sa suite, tous les autres ayant péri dans le combat. Le Prince, chargé de fers & dépouillé, arriva bientôt après sur la Côte : les Noirs lui firent prendre le chemin de la montagne, & le présenterent à leur Roi. Ce grand Homme Noir, dont les yeux étoient aussi brillans que les Etoiles, étoit assis sur son Trône. Le Prince lui parut si délicat & si bon à manger, qu'il l'envoya à la Princesse sa fille, avec celui qui l'accompagnoit, lui conseillant de les garder l'un & l'autre comme des mets dont il se privoit, pour rétablir sa santé & lui faire

passer le dégoût qui la tourmentoit depuis quelque tems. La Princesse Noire fut sensible à la grace & à la beauté du Prince : l'une & l'autre ne perdent jamais leurs droits, & la seule vûe du Prince produisit sur la santé de cette Princesse l'effet que les mouvemens du cœur operent sur le tempérament.

Le reste pour un autre Journal.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ESPAGNE.

ITALIE.

ANGLETERRE.

PORTUGAL.

ALLEMAGNE.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chacelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Décembre 1758.

DEPASSE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
JANVIER 1968